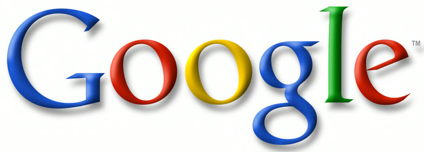
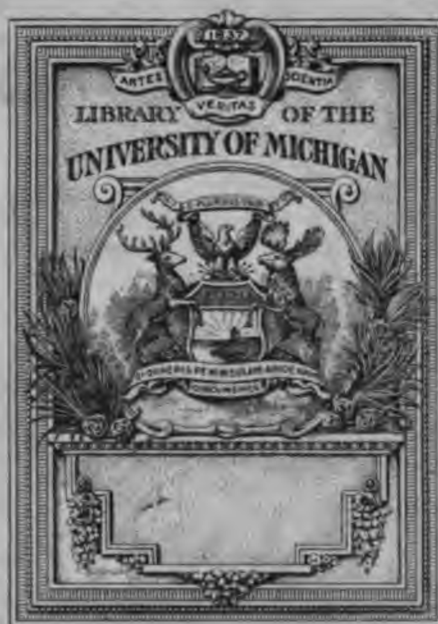



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIXIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1903

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1903

SOUVENIRS D'AVANT 1870[1]

Je m'installai à Paris au mois d'octobre 1864, dans un petit appartement de la rue de Verneuil. Nous n'étions pas bien riches, et j'étais loin d'avoir l'approbation des miens, quoique l'affection de mon père ne m'ait jamais fait défaut. Ce qui rendait ma situation difficile et même pénible, c'était que, bien résolu à ne servir que la cause républicaine et à m'y dévouer, je refusais de profiter des relations de M. Villemain qui m'attiraient naturellement vers le parti orléaniste. J'étais plein de déférence et de respect pour M. Villemain, et c'était pour moi un grand bonheur d'interroger souvent ce rare esprit. Ses conseils, ses récits, son expérience et sa péné-

1. Nous devons à la famille d'Allain-Targé de pouvoir donner quelques extraits de ses mémoires. Gendre de Villemain, journaliste, nommé préfet de la Gironde en 1878 par Gambetta, conseiller municipal de Paris de 1871 à 1876, député élu en 1876, réélu en 1877 et en 1881, ministre des Finances dans le cabinet Gambetta (14 novembre 1881), puis ministre de l'Intérieur dans le cabinet Brisson (6 avril 1885), — Allain-Targé connut de près le petit groupe des républicains des dernières années de l'Empire, puis le groupe des hommes qui fondèrent et organisèrent la troisième République. On verra, par les fragments que nous publierons, qu'il les jugea sans complaisance, avec l'austère sévérité qu'il mit dans toute sa vie, et aussi avec la droiture que l'opinion s'accorde à lui reconnaître. — Nous estimons que le devoir d'une revue comme la nôtre est de publier les documents politiques de cet ordre, qu'ils nous viennent de droite ou de gauche, de l'extrême droite ou de l'extrême gauche, fussent-ils même passionnés et ardents, à la condition qu'ils soient sincères.

tration ont toujours excité ma curieuse admiration. Je lui dois beaucoup, et je lui ai toujours témoigné ma reconnaissance profonde pour la bienveillance dont il m'honorait. Mais je sentais que ses préjugés, ses goûts, ses souvenirs, sa haine du suffrage universel, fait nouveau dont il refusait de tenir compte, lui faisaient poursuivre une illusion décevante. La monarchie constitutionnelle telle qu'il la concevait, c'est-à-dire le gouvernement oligarchique, ne pouvait plus convenir à notre époque et à notre nation égalitaire. Napoléon III et les théoriciens du second Empire l'avaient très bien compris, et ils se servaient précisément des prétentions aristocratiques de l'opposition constitutionnelle pour irriter contre elle les défiances du peuple et pour établir un pouvoir autoritaire et personnel. Je croyais la République seule capable de satisfaire la démocratie et de remplacer le gouvernement césarien. Cette conviction, que je m'étais formée, seul, par mes études et mes réflexions, au fond de ma province, était si forte en moi qu'elle m'empêchait de me soumettre à la direction d'un homme éminent dont la bonté touchait mon cœur et dont la supériorité s'imposait à mon intelligence.

Cependant, je connaissais fort peu le monde républicain et les hommes dont j'avais l'intention de défendre les idées et de partager la bonne et la mauvaise fortune. Ce fut chez Clément Laurier que je rencontrai les amis et compagnons avec qui j'allais bientôt entrer en campagne.

***

J'étais déjà lié avec Gambetta. Ce jeune homme, quoique je fusse de plusieurs années son aîné et quoique ses habitudes de bohème me choquassent parfois horriblement, m'avait paru doué pour la politique d'une vocation exceptionnelle. J'étais moins frappé de sa facilité de parole extraordinaire, de l'éclat de ses images et de la souplesse de son argumentation que de son bon sens et de la sûreté de son jugement. Je dirai même qu'en ma qualité d'homme de l'Ouest, cette abondance et cette fougue méridionales, qui lui valaient tant de succès dans les cafés du boulevard et du quartier latin, me mettaient en défiance et me refroidissaient. En effet, lorsqu'il

avait un public, à toutes les époques de sa vie, Gambetta se laissait entraîner par le besoin qu'ont tous les orateurs d'éblouir et de dominer. La contradiction l'irritait, et, si parfois elle lui fournissait l'occasion de mouvements oratoires d'une rare éloquence, souvent elle le conduisait au paradoxe et à l'obstination. C'était dans les conversations intimes, lorsqu'il cherchait la vérité pour lui-même et pour elle-même, qu'il était vraiment supérieur, et que sa pensée se développait dans toute sa profondeur et toute son étendue. Un auditoire ordinaire l'eût peut-être trouvé moins brillant, mais, pour qui voulait s'instruire et s'éclairer, il n'y eut jamais de collaboration plus précieuse que celle de cet improvisateur étonnant.

Il était alors le secrétaire de Clément Laurier qui se croyait son maître, et qui, en effet, lui faisait gagner à peu près sa vie au Palais. Gambetta ne fut jamais fait pour le barreau. Ce n'était pas la science juridique qui lui manquait, ni l'habileté de parole; il avait même du goût pour les choses du droit, dont les subtilités l'amusaient; il y était érudit et retors. Mais les intérêts particuliers dont il lui fallait s'occuper à la barre des prétoires lui paraissaient indignes de son effort et l'ennuyaient. Il est certain que Laurier, si inapte à la politique malgré tout son esprit, était un avocat infiniment plus apprécié des avoués et de messieurs.

Celui-ci, cependant, sorti du cabinet de Crémieux avec une double clientèle de financiers et de gens de lettres, — dont les uns lui donnaient le désir et le moyen de gagner beaucoup d'argent et les autres l'occasion de ces plaidoiries mordantes pour lesquelles son talent littéraire et son éducation de poète et de critique l'avaient admirablement préparé, — Clément Laurier vivait dans un courant et dans un milieu d'opposition. Cette double clientèle lui inspirait une double ambition, qui devait, à son avis, sûrement le conduire à un double succès : l'ambition du barreau et celle de la tribune. Il ne doutait point en ce temps-là de l'avenir : on l'eût bien étonné en lui prédisant qu'il ne serait jamais ni bâtonnier, ni ministre. Et de vrai, il avait presque tout ce qu'il fallait pour devenir et demeurer un des premiers de sa génération. Il a rendu à la République bien plus de services qu'il ne lui a causé d'embarras par sa défection de 1873. Son talent ne fut jamais

contesté, même par ses adversaires. Il eut beaucoup d'amis puissants dans tous les camps, désireux de l'employer pour le bien de leur parti. Il eut très peu d'ennemis et l'on fut indulgent pour ses faiblesses. S'il aima trop l'argent, il en gagna par des moyens dont l'opinion ne s'effarouchait pas, et personne ne l'a jamais accusé d'avoir sacrifié les intérêts publics à ses intérêts particuliers. Qu'est-ce donc qui lui manqua pour être ce que tant d'autres ont été, qui ne le valaient pas?

Il lui manqua une seule chose, dont on peut sourire aujourd'hui, mais qui, dans ce temps-là, était indispensable même aux ambitieux : il lui manqua une conviction. Notre parti républicain n'avait point appris encore que l'on pût s'en passer. Au fond, Laurier était un bourgeois orléaniste. Il avait horreur du suffrage universel, qu'il jugeait bête et dupe, attribuant à la pression officielle les succès électoraux et plébiscitaires de l'Empire. Il ne fut jamais sincère qu'à la fin de sa vie, quand, après le 24 mai, s'imaginant que nous étions perdus, il eut le courage de nous lâcher ; et il s'aperçut bientôt que les royalistes n'étaient guère plus habiles que nous, et il en fut surpris, car il était comme beaucoup de menteurs que l'on trompe facilement parce qu'ils ne supposent pas que les autres mentent, et, comme beaucoup de politiciens, qui, ne connaissant que les gens de leur parti, se persuadent que ceux-ci seulement sont fanatiques, déraisonnables, violents et maladroits. Il résulta de cette déception dernière que Laurier mourut vers 1878, revenu même de la bonne opinion qu'il avait eue de ses adversaires, et dans un état de scepticisme absolu.

Mais, quinze ans plus tôt, il avait encore ses tendresses secrètes de philipotard pour monseigneur le duc d'Aumale, et rien n'avait troublé le culte dont il honorait en cachette l'infaillible génie de M. Guizot, et cependant, non seulement il plaidait tous les bons et mauvais procès des conspirateurs et des écrivains radicaux et socialistes, mais il était lié d'amitié avec tous les hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans qui devaient former plus tard la vraie phalange de la jeune République, le groupe de l'*Union républicaine*, de 1871 à 1881.

Il les aimait d'une affection très vive et très honnête. Il faut lui rendre cette justice que, s'il ne prenait point au sérieux

nos opinions, il était attaché, dévoué à ses amitiés. Comme républicain, il était capable de se moquer de nous sans remords, mais comme ami il était sincère. Je suis même bien sûr qu'il n'a rien compris à la sévérité que je lui ai fait sentir en de certaines occasions : il ne pouvait lui entrer dans l'esprit qu'à moins d'être un sot, on tînt assez à des idées quelconques pour en vouloir à un camarade d'une évolution politique, quand le traître au parti demeurait loyalement fidèle aux personnes et utilisait même sa trahison pour les servir et les défendre.

Rien de plus étrange et de plus mêlé que le monde qui a passé dans son petit salon de la rue des Beaux-Arts d'abord, et ensuite du quai Voltaire, pendant les dix dernières années de l'Empire. J'ai dîné chez lui avec le duc de Gramont-Caderousse et avec le juif Millaud, le fondateur du *Petit Journal*, avec Aurélien Scholl et Wolff et avec Émile Ollivier, avec Francisque Sarcey et avec M. Grévy, avec Vermorel et Lockroy et avec M. Casimir Perier, le futur ministre de l'Intérieur de M. Thiers. Il avait tant d'esprit, il était si bon, si facile et si vaniteux, qu'il avait l'art d'attirer les uns et ne pouvait s'empêcher d'inviter les autres ; et tous ces personnages d'origine et de mœurs si variées avaient l'air de n'être pas fâchés de se coudoyer chez lui. J'ai entendu là bien souvent ce qu'on est convenu d'appeler des conversations étincelantes. Clément Laurier avait le don de frapper des mots à l'emporte pièce. Le *Figaro* du temps et le *Nain jaune* en ont recueilli beaucoup. Je crois même que le plaisir qu'il éprouvait à se retrouver cité et imprimé chaque semaine une fois ou deux dans ces journaux était le vrai motif de cette bienveillance qui lui faisait ouvrir sa porte à tant de gens de lettres de l'espèce inférieure que d'ailleurs il traitait de haut, au moins devant nous. « Où est la nécessité que tu vives? » répondait-il par exemple à Wolff ou à Scholl, qu'il défendait en police correctionnelle, sans espoir d'éviter une condamnation pour chantage, et qui s'excusait de ses méfaits en disant : « Je ne peux vivre à moins de trente mille francs par an. » Mais, s'il aimait les fines ripostes et les traits aiguisés, il avait des prétentions plus hautes, et il préférait un homme d'État ou un philosophe à tous les feuilletonistes de la presse légère. Et tout de

même, quoiqu'il eût bien des fréquentations de viveurs, et qu'il eût hérité de Crémieux la plus étonnante société de juifs qui le croyaient si bien israélite lui-même, comme son patron, qu'on lui envoyait le pain azyme au temps de la Pâque, il recherchait pour lui et pour les siens la compagnie et l'intimité d'honnêtes gens. C'est ainsi que je rencontrais chez Laurier Challemel-Lacour et Henri Brisson en même temps que Gambetta.

***

Challemel-Lacour était notre aîné. Il avait des souvenirs de la seconde République. Les normaliens de sa promotion, Weiss, About et les autres, le regardaient comme le premier d'entre eux. Sorti brillamment de l'École, il avait été tout de suite en disgrâce, à cause de ses opinions, et il professait la philosophie devant les descendants de M. de Pourceaugnac à Limoges, en décembre 1851. Limoges était une ville d'ouvriers, et avait eu sa petite émeute en 1848. La Haute-Vienne nommait des députés Montagnards, Théodore Bac, Frichon, Dussoubs ; le parti avait essayé là une organisation militante, plus ou moins secrète, pour résister aux tentatives de la fusion monarchiste et même à un coup d'État bonapartiste, auquel on ne croyait guère. Challemel, en apprenant les événements de Paris, se jeta dans la lutte. Il voulut soulever les campagnes et ne fut point suivi. Arrêté, traîné de prison en prison, jusqu'à Brest, il attendait le premier départ pour Cayenne, lorsqu'on lui signifia qu'il était seulement proscrit. On lui demanda pour quelle frontière il désirait un passe-port. Il indiqua la frontière belge, mais on lui répondit qu'il ne pouvait choisir que l'Angleterre. Il se soumit et fut obligé de passer par Londres pour se rendre à Bruxelles.

Il avait conservé, des traitements subits dans les prisons de l'Empire, de la promiscuité avec ses compagnons de malheur, une horrible impression. Ce lettré, ce philosophe, cette nature fine et nerveuse, avait souffert plus qu'un autre de ces misères. Je ne pense pas que les Bonaparte aient été mieux haïs que par Challemel.

Personne ne supporta l'exil avec plus de vaillance. Il commença en Belgique des conférences, auxquelles son éloquence,

sa vive et pénétrante critique donnèrent un éclat singulier. Une aventure d'amour, dont les conséquences ont influé sur toute sa vie, lui fit quitter la Belgique. Il laissa à Madier de Montjau sa succession de conférencier et passa en Suisse. L'université de Zurich s'empressa de lui confier une chaire. Mais, si honorable que fût pour lui l'hospitalité de cette Suisse, près de laquelle il devait plus tard représenter la France comme ambassadeur, il ne pouvait renoncer à la patrie. Il profita de l'amnistie et nous revint jeune encore avec un talent mûri par les épreuves. Le *Temps* avait recherché ses articles de critique ; Buloz se l'était attaché pour diriger sa *Revue des Deux Mondes*. Mais ces travaux, qui lui conquéraient une place à part dans la République des Belles-lettres, ne satisfaisaient point la passion qui le dévorait. Il se savait orateur et polémiste, attiré comme Guizot, comme Villemain, comme Cousin vers la politique, vers la défense des gouvernements libres où les hommes de hautes études et de noble parole doivent être au premier rang, et sa haine s'aigrissait contre cet Empire bête et grossier dont l'autorité brutale, après l'avoir poursuivi, chassé de son pays, dans sa jeunesse, l'écrasait de son régime étouffant dans l'âge mûr.

Plus jeune que nous, presque aussi jeune que Gambetta, mais grave jusqu'à l'austérité, Henri Brisson professait et pratiquait la philosophie stoïcienne. Les contemporains le trouvaient un peu sectaire : cependant j'ai rarement vu d'homme plus attrayant que lui, avec son front pur, son profil correct et sa barbe blonde. Sa voix d'or un peu tremblante était faite pour donner du charme à des thèses peut-être un peu sèches et doctrinales, mais toujours justes et fortes. Sa vie était sévère, attristée par un chagrin de famille dont il gardait le douloureux secret. Sa mère ne l'aimait pas, et depuis l'enfance ! Il s'était marié jeune à une personne qui partageait sa foi républicaine. Élevée dans une famille de saint-simoniens persévérants, la fille de Tajan Roger, l'élève de Massol. madame Brisson attirait sur son mari la sympathie de tout un groupe puissant dans la franc-maçonnerie. Rien de plus respecté que ce jeune ménage. L'amitié de Brisson était comme un brevet de républicanisme, et l'intimité des siens comme un brevet d'honnêteté.



Je passai l'hiver à étudier de mon mieux le terrain où j'allais marcher. Il y avait bien quelques républicains parmi les amis de M. Villemain qui venaient le soir lui rendre visite; mais, à part Vacherot qui s'était fait condamner pour outrage à la morale et priver de ses droits civiques pour son livre *de la Démocratie*, et qui cherchait à se faire réhabiliter en entrant à l'Académie, les autres — comme ce bon et spirituel Géruzez, que mon beau-père s'était choisi comme suppléant et successeur dans la chaire d'éloquence française, quoiqu'il ânonnât étrangement, ou comme cet honnête Henri Martin, qui s'occupait alors de fonder un culte druidique, — les autres étaient des théoriciens tout à fait sincères, mais étrangers au mouvement d'idées et d'action du parti. Je ne pouvais songer à eux pour me conseiller. Un seul, M. Danton, un démocrate anti-clérical, le petit-neveu du révolutionnaire, qui avait été, avec M. Lebas le fils du conventionnel, au cabinet de M. Villemain en 1840, et qui était devenu le directeur du personnel et le collaborateur le plus dévoué de Victor Duruy, me fit dîner avec son ministre et avec M. Jules Simon. Celui-ci m'invita gracieusement à venir le jeudi soir à son « grenier » de la place de la Madeleine.

On trouvera dans tous les mémoires et dans tous les journaux du temps des portraits de M. Jules Simon et des descriptions de son salon. Il recevait en ce temps tout ce que Paris possédait de républicains militants. Le député de la Seine représentait une des circonscriptions de Paris les plus ardentes, et, d'ailleurs, il aspirait à devenir chef de parti. Il y dépensait une activité étonnante, une bonne grâce spirituelle et d'incroyables efforts de séduction. Il caressait surtout les ouvriers, les socialistes et les jeunes gens; ce qui ne l'empêchait pas de songer à l'Institut et de s'arranger pour être le mieux du monde avec tous les grands chefs de l'orléanisme. On racontait déjà l'histoire de ce portrait de Cavaignac avec autographe du général, qui se retournait pour montrer au verso le portrait du duc d'Orléans avec autographe de la duchesse. L'anecdote était-elle vraie? Moi, je n'avais

jamais vu dans le cadre que le général ; mais Lambert Sainte-Croix prétendait n'avoir jamais vu que le prince, et Laurier disait qu'on lui montrait tantôt l'un tantôt l'autre. La vérité est que M. Jules Simon inspirait de grandes défiances, et il avait de terribles ennemis. Il s'en était fait quelques-uns par ses épigrammes, car il était malicieux et ne restait pas toujours le maître de sa verve endiablée ; nerveux et sensible aux louanges et aux attaques comme une diva d'opérette, il ne pouvait se retenir de mettre en pièces les audacieux qui l'avaient égratigné. Avec cela, menteur, plus menteur que Laurier, il mentait avec délices, et déclamateur comme un professeur de philosophie spiritualiste, il servait aux gens des phrases creuses, indignes de lui et indignes d'eux, qui les irritaient au lieu de les tromper. Il perdait ainsi trop de l'estime que sa probité, son désintéressement et son républicanisme vrai auraient dû lui mériter ; car aujourd'hui encore, malgré toutes les violences et toutes les sottises que son dépit et notre injustice lui ont fait commettre, je le crois républicain. Je ne dis rien de son talent, que personne n'a jamais méconnu.

Cependant Jules Simon était très entouré, d'abord parce que la bonne grâce, même banale et hypocrite, de cet homme charmant ne pouvait pas être perdue. Cette bienveillance d'accueil était et est encore chose trop rare pour n'être point goûtée par les jeunes gens. Et puis Jules Simon nous faisait honneur. C'était un homme de 1848, persécuté sinon proscrit, accepté par l'Université comme un maître. Il s'était tenu admirablement en face de l'Empire. En 1863, au moment des élections, quoiqu'il préparât sa candidature depuis longtemps, il avait fait toutes sortes de façons pour s'y résigner. « Comment voulez-vous que je prête serment? » — disait-il en mettant la main sur son cœur, et avec son trémolo le plus chevrotant, à une délégation d'étudiants et de stagiaires qui venaient le presser de ne pas faire manquer leur campagne électorale, car il fallait déposer un serment préalable de candidat, huit jours avant le scrutin, et l'on était au dernier jour du délai! — « Comment voulez-vous que je prête serment? Savez-vous que j'ai écrit un livre sur le *Devoir* et qu'il y a là un chapitre sur le serment? » Or, quand il disait cela, son papier timbré (car

l'Empire exigeait des serments sur papier marqué) était déjà libellé, signé et dans sa poche. Des amis qui assistaient à cette scène l'avaient lu et rédigé avec lui ; ils écoutaient un peu effarouchés ces éloquentes protestations.

Malgré tout, sans trop compter sur lui, nous étions disposés à faire une situation à part à M. Jules Simon, à le mettre à notre tête et à l'opposer à ses collègues M. Jules Favre et M. Ernest Picard, qui, s'ils n'avaient pas accompli d'évolution comparable à celle d'Émile Ollivier, et s'ils étaient demeurés des ennemis irréconciliables de l'Empire, nous paraissaient se complaire dans une stratégie parlementaire et surtout se compromettre dans une sorte de coalition avec les orléanistes et les royalistes dont notre puritanisme ne pouvait s'accommoder. Certes, nous ne traitions point ces deux vaillants lutteurs en suspects. Nous ne marchandions point notre admiration à Jules Favre ; mais le grand orateur ne se laissait guère approcher. Quand il avait prononcé à la tribune quelque harangue superbe, ou déconcerté d'une interruption railleuse, lancée de sa belle voix sonore, avec son geste hautain, M. Rouher ou M. Vuitry, Jules Favre s'en allait plaider de préférence à Paris ou en province quelque procès retentissant, à paradoxe et à sophisme, qu'il perdait régulièrement : et cela nous énervait.

Quant à Picard, le malin compère était plus assidu à tenir son emploi. Plus accessible que Jules Favre, il avait un salon, mais où l'on ne voyait guère que des députés de la gauche ou du centre gauche, des avocats et des personnages de cette Union libérale, où l'élément orléaniste dominait, et sur lesquels le maître de la maison semblait compter plus que sur nous autres pour combattre l'Empire. Autant le « grenier » de la place de la Madeleine était vivant, avec sa foule d'habits noirs et de redingotes, autant le premier étage de l'avenue de la Grande-Armée, où l'on allait chercher Picard, était morne et solennel, meublé de momies parlementaires que le grotesque Arthur, le frère cadet et le fléau du député, traversait et troublait de ses propos ridicules et de ses gestes extravagants. Ce malhonnête imbécile, toléré ou subi par son aîné, eût suffi pour nous éloigner si les hôtes habituels du salon, les burgraves de l'Union libérale, qui nous regardaient de travers,

ne nous eussent fait comprendre qu'on nous considérait comme des intrus et des gêneurs, incapables de mener à bien les combinaisons de la haute politique.

Au fond, Picard, dont je ne suspecte point la loyauté, était un merveilleux jouteur d'opposition parlementaire. On lui a fait l'hommage d'un buste dans la salle des conférences de la Chambre des députés de 1876, et on lui devait cet hommage. Toujours prêt à dire à la tribune, avec une impertinence irréprochable et une facilité de riposte redoutée des ministres, les choses les plus désagréables pour un régime qui ne pouvait supporter la contradiction, il était doué pour être supérieur dans ce troisième rôle des Cinq, qui n'avaient jamais été que trois et qui à la fin n'étaient plus que deux. Villemain, qui était injuste comme un disciple de madame de Staël pour Benjamin Constant, lui préférait Ernest Picard. Celui-ci charma, en effet, pendant plusieurs années une génération condamnée au silence. On ne lui demandait que d'avoir de l'esprit, plus d'esprit que nos maîtres, et de narguer leur autorité : il nous servit à souhait. Maintenant la situation était changée. Il ne suffisait plus de nous plaire et de nous venger : nous ne voulions plus seulement blesser l'Empire et contrarier ses serviteurs, nous voulions le renverser et le remplacer par la République. Tout le libéralisme de Picard, toute sa tactique pour grouper dans un faisceau d'opposition commune tous les mécontentements, toutes les prétentions et toutes les rancunes, toute son habileté et tous ses efforts pour conduire à l'assaut du gouvernement une armée rassemblée et recrutée de partout et dont celui-ci s'effrayait beaucoup, tout cela nous semblait au-dessous des exigences et en dehors des intérêts de la République. Nous avions déjà peur d'être obligés de partager le fruit de nos victoires, et d'avoir travaillé au profit du bonapartisme constitutionnel de M. Ollivier ou d'une dynastie plus ou moins libérale, contre laquelle il aurait fallu recommencer notre œuvre de renversement.

J'ajoute que la présence dans la Chambre de M. Thiers et de Berryer nous inquiétait, excitait notre jalousie, et nous portait à juger sans indulgence la politique parlementaire et l'action de nos représentants et de nos chefs officiels. Berryer, passe encore! Nous n'en étions pas à redouter Henri V. Mais

il était évident que, dans toutes les grandes questions qui passionnaient l'opinion, M. Thiers prenait la tête. On l'exécrait aux Tuileries, mais nous savions qu'il ne nous aimait guère, et il nous faisait tort à notre avis de deux manières : en premier lieu quand il avait raison, parce qu'il attirait à lui et à ses idées de monarchie constitutionnelle toute cette bourgeoisie, hostile à l'Empire, dont la République avait besoin de recruter les précieux concours; et en second lieu, quand il avait tort, quand il s'entêtait dans certaines théories rétrogrades, parce qu'il donnait à l'Empire l'occasion d'endosser son déguisement démocratique et de dénoncer aux répugnances du suffrage universel l'opposition tout entière, et les Républicains à la suite du terrible petit homme. Enfin il nous déplaisait qu'il éclipsât nos orateurs et les réduisit à paraître ses lieutenants, à ne plus avoir l'air de combattre qu'en tirailleurs.

Voilà pourquoi nous faisions cortège à M. Jules Simon; nous le flattions, nous le poussions de toutes nos forces à prendre le premier rang, que Picard avait usurpé, — car Jules Favre se contentait d'une primauté honorifique, et laissait faire, n'intervenant qu'en séance; — et nous nous obstinions à charger Jules Simon de nos revendications, à l'affubler d'un rôle pour lequel nous nous imaginions qu'il avait non seulement le talent mais la puissance. Nous en obtenions toujours des promesses; malheureusement, il était encore en ce temps-là très rhéteur, et le plus souvent il esquivait les questions avec de beaux exordes et de belles péroraisons qui passaient à côté. Ce fut pourtant pour nous satisfaire qu'il finit par intituler le recueil de ses discours : la *Politique radicale*. Mais nous étions probablement trop difficiles, car ce radicalisme même ne nous contentait pas.

Je ne me hâtai point de débuter dans la presse. Je continuais mes travaux, mes études, étant bien résolu à ne parler et à n'écrire que sur des sujets où je me croirais une certaine compétence. Je voulus savoir cependant si je serais aussi maître de ma plume que je l'espérais, et je portai un article au *Courrier du Dimanche*.

ALLAIN-TARGÉ

LES

AMOURS DE LI TA TCHOU[1]

VIII

Une animation extraordinaire régnait au palais des Cormorans Noirs, où Li Ta Tchou, ce soir-là, donnait son grand festin en l'honneur de Bouton d'Or pâle.

Le vestibule était rempli par toute la valetaille des invités. Ces gens de rien, sorte d'esclaves à la face glabre et au regard sournois, profitaient de leur liberté momentanée pour discuter entre eux sur leurs maîtres respectifs, tandis qu'autour des fourneaux un peuple de marmitons affairés manipulait en hâte les viandes recherchées, les poissons rares et les épices précieuses.

A travers les passages couverts, les longs corridors et les petites cours dallées, des centaines de valets, affolés et bruyants, couraient, une lanterne à la main, pour veiller au bon ordre du festin. Et les plats circulaient de mains en mains, avec des acclamations et des cris de toute sorte.

Parfois des soucoupes se renversaient, des sauces inondaient le sol, et c'était alors des injures et des malédictions sans fin.

Tout ce monde se poussait, se heurtait, se bousculait avec fracas, glissant sur les dalles gluantes ou trébuchant sur des escabeaux renversés.

1. Voir la *Revue* du 15 août.

Et, au milieu de ce tumulte, d'énormes coolies passaient, portant sur leurs épaules les petites chanteuses en grande toilette qui se rendaient au festin pour faire honneur à leurs amants.

Le repas était servi dans la plus grande salle du palais des Cormorans Noirs, et l'approche en était splendidement éclairée par d'immenses lanternes multicolores ornées des trois caractères : « Li. Ta. Tchou », qui se détachaient en noir sur un fond de fleurs rouges.

Les fenêtres donnaient sur une vaste cour dont le centre était occupé par un jardin en rocailles, dans le creux desquelles étaient cultivées les plantes les plus rares.

Et parmi des massifs de fleurs, dans des bassins artificiels, se jouaient des poissons rouges aux nageoires en forme d'ailes et des tortues bizarres à la carapace couverte de longues herbes vertes.

Les flots de lumière que répandaient les lanternes illuminaient cette cour comme le plein jour, laissant seulement quelques parties dans l'obscurité.

Dans un de ces coins ombreux, Fleur de Pêcher était venue se tapir dès le commencement du festin, et, anxieuse, elle surveillait l'entrée des chanteuses pour reconnaître Bouton d'Or pâle, sa rivale triomphante.

Les échos lointains de la fête lui arrivaient par instants, et, douloureusement, elle distinguait la voix de Li Ta Tchou, joyeuse et sonore.

Sur les carreaux en papier huilé, elle voyait les convives se détacher en ombres étranges et fantastiques et, au milieu d'eux, la tête de Li Ta Tchou, déformée par la projection de la lumière, grimaçait, toute noire et monstrueuse. Pauvre petite Fleur de Pêcher, comme elle se sentait seule et abandonnée, au fond de sa cachette !

Qui donc pensait à elle, en ce moment ? Elle était bien délaissée, bien oubliée, et pourtant elle cachait dans son cœur des trésors d'amour pour l'ingrat Li Ta Tchou.

Depuis qu'elle savait qu'il l'avait sacrifiée à Bouton d'Or pâle, sa tendresse pour lui était devenue infinie, accrue par une jalousie féroce contre cette rivale qu'elle devinait fière et implacable.

Elle regrettait amèrement de ne pas être une vraie femme pour lutter à armes égales contre elle, et, en songeant qu'elle n'était qu'une petite fille, incapable d'inspirer une vraie passion du cœur, des larmes de dépit et de honte lui venaient aux yeux.

Elle aurait tout donné, tout sacrifié, pour pouvoir devenir la véritable maîtresse de Li Ta Tchou.

Car elle l'aimait d'un amour sincère et ardent, sans calcul, sans intérêt, sans raisonnement, uniquement parce qu'elle le trouvait poli et élégant, spirituel et très doux, parce qu'il n'était pas comme les autres, parce qu'il était un ami soigneux et charmant. Et, au souvenir des soirées passées près de lui, elle sentait son cœur se serrer atrocement, torturé par d'affreux regrets, et elle essayait d'étouffer les sanglots qui lui montaient à la gorge afin de ne pas trahir sa présence.

Cependant, dans la grande salle joyeuse, au milieu des lumières, des fleurs et des chanteuses, le puissant Li Ta Tchou, assis à la place d'honneur, présidait noblement le festin avec une grâce délicieuse et une majesté suprême.

Tous les convives étaient de hauts et puissants personnages dignes de figurer à la table de Li Ta Tchou. Il y avait les plus hauts fonctionnaires de Chang Sha, le grand juge, le grand examinateur, le grand trésorier, et bien d'autres ; et, comme étrangers à la ville, le préfet de Cheng Ton et celui de Chang Hin.

Il y avait aussi Kiang Lin Tien, le plus gros marchand de Chang Sha, si fabuleusement riche que personne n'aurait pu compter sa fortune, et Liou Tin Fou, un banquier si fameux par ses combinaisons de génie que le foutaï lui-même lui demandait conseil pour lever les impôts.

Tous les convives étaient mandarins de première classe, à part Kiang Lin Tien et Liou Tin Fou, qui se contentaient du prestige de leur fortune. Seul, le taotaï manquait à cette assemblée choisie : il s'était fait excuser à cause de ses fonctions et s'était fait remplacer par le grand maréchal tartare.

Tous ces illustres personnages étalaient leurs robes de soie autour de la table couverte d'un magnifique drap rouge brodé d'or, sur lequel se pressaient, serrées les unes contre les autres, une centaine de petites coupes en fine porcelaine

contenant les hors-d'œuvre les plus variés : des graines de nénuphar, des foies de volaille, des amandes grillées, du safran, des œufs noirs et gélatineux conservés cinq ans dans la chaux, des aiguillettes de canard confit, des cervelles d'hirondelles, des yeux de poissons rouges et mille autres petits mets exquis.

Et les convives, avec gourmandise, promenaient de l'un à l'autre leurs baguettes d'ivoire, et ils buvaient dans de petites tasses, grandes comme des dés à coudre, du vin de riz et de la liqueur de rose.

Au centre de la table, dans un espace laissé vide à dessein, défilaient un à un les plats merveilleux.

Ce fut d'abord une espèce de potage aux chrysanthèmes du Japon, puis une purée d'ailerons de requins, des crevettes à l'huile de ricin, des œufs de pigeon pochés sur des cœurs de bambous, une soupe aux nids d'hirondelles importés de l'Annam.

Et les mets les plus recherchés continuèrent d'affluer en si grand nombre que les convives, rassasiés depuis longtemps, ne faisaient plus que les regarder par curiosité et par admiration pour la générosité de leur hôte.

Afin de lui témoigner leur estime et de montrer qu'ils n'avaient plus aucune faim, ils laissaient maintenant échapper de leur bouche des marques sonores et odorantes de leur satisfaction.

Pendant la longue durée de ce remarquable festin, les esprits s'étaient peu à peu échauffés, et la conversation, d'abord morne et sérieuse, était devenue vive et animée.

Et l'on se mit à parler de l'amour, l'éternel sujet dans tous les pays.

— Pour moi, — commença le grand maréchal tartare, un gigantesque Mandchou aux moustaches tombantes, — je ne comprends pas la vie sans l'amour.

— De quel amour voulez-vous parler ? — demanda malicieusement le banquier Liou Tin Fou, un gros petit homme à la face réjouie.

— De quel amour ? — bégaya le grand maréchal tartare, interloqué, — mais de l'amour en général, parbleu !

— C'est qu'il y a bien des sortes d'amour, — reprit Liou



Tin Fou ; — les unes sont des passions, les autres des vices, ou simplement des caprices. L'amour peut être le cauchemar de la vie ou son rêve divin !... Il y a aussi l'amour simple et l'amour compliqué, et encore l'amour qui n'est pas l'amour et n'existe que dans l'imagination, et encore...

— O ciel, que d'amours ! — interrompit brusquement le grand maréchal tartare, — je ne m'en serais jamais douté. Et quel est le plus désirable ?

— Euh ! euh ! — répondit le banquier, qui ne voulait pas se compromettre devant ses riches clients, — cela dépend. Pour moi, je n'en sais trop rien ; mais demandez leur avis à chacune de ces Excellences.

Et ces Excellences, très intéressées par le tour que prenait la conversation, s'empressèrent de donner leur avis, sans se faire prier.

Rejetant l'amour imaginaire, qui ne prêtait pas à la discussion, elles se divisèrent aussitôt en deux camps bien distincts :

Le premier, composé des fumeurs d'opium aux faces livides et décharnées, aux membres gringalets, au dos voûté, au ventre rentré, prit parti pour l'amour compliqué.

C'est dans les caresses raffinées et les sentiments étranges. dans la rareté, dans l'impossibilité presque, que réside toute la poésie de l'amour.

Voilà ce qu'ils soutinrent avec une délicatesse de grands seigneurs et une finesse de lettrés consommés, et ils accablèrent sous leurs fleurs de rhétorique leurs communs et vulgaires adversaires qui formaient le second camp, le camp de ceux qui ne fumaient pas l'opium. Ces derniers, la face réjouie, l'œil clair et pétillant, le ventre gonflé par un excellent repas, le sang enflammé par le vin de riz, défendaient avec la plus grande énergie l'amour tout simple; mais leur excitation corporelle nuisait à leur éloquence.

Leurs arguments manquaient de valeur et étaient généralement d'une grossièreté évidente, indigne d'un lettré.

Les partisans de l'amour compliqué triomphaient en continuant à mettre l'art et la poésie en avant, et le débat se poursuivait, fort animé, tandis que le grand maréchal tartare, ennuyé et somnolent, murmurait de temps en temps : « Très bien ! très bien ! » sans rien y comprendre.

Pour trancher leur différend, les deux camps résolurent de prendre Li Ta Tchou comme arbitre suprême.

Soucieux et grave, il avait jusqu'alors écouté avec attention, sans rien dire lui-même. Quand on lui demanda son avis, il prit un air ténébreux, et, d'une voix sérieuse, il s'écria :

— Toutes ces discussions ne servent à rien, car il y a un autre amour dont personne n'a parlé, le seul vrai, le seul réel. Je ne prétends pas qu'il donne le bonheur ou qu'il apporte le malheur; mais il est l'inévitable force à laquelle rien ne peut résister... Ce n'est ni l'amour simple ou naturel, ni l'amour compliqué ; c'est, en quelque sorte, l'amour surnaturel... L'amour naturel, je le connais ; j'en ai fait la triste expérience, lorsque je n'étais qu'un étudiant. Quant à l'amour compliqué, je peux me flatter qu'il ne m'offre aucun secret. Mais ce n'est pas de ces amours que je veux parler. C'est de cet amour extraordinaire que j'ai appelé l'amour surnaturel. A vrai dire, je ne sais comment définir cet amour unique, bien que je l'aie ressenti moi-même. Supposez le cœur qui bat avec une violence extrême, l'esprit qui s'affole, le cerveau qui devient incapable d'une pensée. Les idées s'arrêtent dans la tête et les mots sur la bouche... C'est un phénomène et bizarre. Il ravale l'homme au rang d'un animal parce qu'il le rend incapable d'aucun raisonnement, mais il l'élève à la hauteur d'un dieu parce qu'il abolit toute sensation et anéantit l'esprit dans un vertige surhumain et une ivresse infinie. C'est l'âme tout entière qui se fait amour, sans parole pour l'exprimer... C'est à la fois une volupté et une souffrance... Je ne prétends pas que cet amour surnaturel soit le meilleur, mais il existe, et sa puissance est telle qu'il détruit et fait disparaître à jamais tous les autres amours.

Et Li Ta Tchou poussa un profond soupir, puis il se tut, les yeux fixés dans le vague.

Les convives se regardaient entre eux, ahuris et consternés.

Les fumeurs d'opium pensaient que Li Ta Tchou était devenu subitement fou ; les autres le jugeaient tout à fait ivre. Quant au grand maréchal tartare, il avait fini par s'endormir complètement et ronflait à poings fermés, le front sur la table :

il était seul à troubler le profond silence qui avait suivi la tirade de Li Ta Tchou.

Pour se donner une contenance, les convives pêchaient avec leurs baguettes, à droite et à gauche, dans les coupes de hors-d'œuvre restées sur la table.

Aucun d'eux n'avait très bien compris la pensée de Li Ta Tchou.

— Excellence, — finit par lui dire le banquier Liou Tin Fou, — oserai-je vous demander à quel propos ces idées vous sont venues en tête ?

— Oh ! c'est bien simple, — répondit Li Ta Tchou, tiré de sa rêverie, — j'ai vu Bouton d'Or pâle, et cela m'a suffi.

Cette fois, tous les convives furent d'accord pour juger Li Ta Tchou absolument fou.

Ils attendaient maintenant avec une curiosité extrême l'arrivée de cette fameuse Bouton d'Or pâle, qui avait ainsi égaré la raison du puissant Li Ta Tchou.

Déjà derrière chaque invité était venue s'asseoir sa maîtresse attitrée, richement parée et couverte des bijoux les plus somptueux. Toutes ces femmes étaient là pour montrer la puissance et la fortune de leurs maîtres et seigneurs ; mais aucune d'elles ne prenait part au festin, ni même à la conversation.

Derrière Li Ta Tchou, la place réservée à Bouton d'Or pâle restait vide, et peu à peu il s'inquiétait de ce retard.

Le festin touchait à sa fin : les serviteurs passaient, portant des serviettes imbibées d'eau chaude pour humecter le front des convives ; et, dans la pièce voisine, les musiciens, qui avaient joué pendant tout le repas, ne tiraient maintenant de leurs guitares et de leurs violons que des sons de plus en plus espacés.

Li Ta Tchou se demandait anxieusement ce qui était arrivé à Bouton d'Or pâle. Il souffrait si cruellement de son absence que tout le monde le croyait sur le point de mourir, tant il verdissait. Mais, au moment où le grand juge lui demandait avec politesse s'il était indisposé, il se ranima soudain et, poussant un cri de joie, il tendit sa main vers la porte.

Bouton d'Or pâle entrait, gracieuse et souriante, agenouillée sur l'épaule d'un coolie.

Nullement émue, elle salua l'assemblée d'un signe de tête, et se fit porter derrière Li Ta Tchou.

S'étant assise, elle resta là, silencieuse, les yeux baissés vers la terre.

Et Li Ta Tchou, oubliant toute étiquette se retourna pour la contempler.

Mais personne ne songea à s'en froisser, tellement Bouton d'Or pâle paraissait jolie dans son costume bleu pâle orné de dragons noirs.

Elle plissait légèrement le front, de manière à relever encore le haut de ses sourcils et à rendre plus allongées et plus étroites les fentes de ses yeux, et, coquettement, elle contractait ses lèvres de telle sorte que sa bouche ressemblait à un minuscule bouton de rose.

La plupart des convives commençaient à comprendre la fameuse théorie de Li Ta Tchou sur l'amour surnaturel, et, instinctivement, ils se penchaient pour apercevoir les petits pieds de Bouton d'Or pâle.

Cependant Li Ta Tchou, revenu au sentiment des convenances, avait cessé de la regarder; mais son visage, si morne et si impassible d'ordinaire, s'éclairait d'une joie céleste et d'une ardeur fiévreuse.

— J'ai l'honneur, — s'écria-t-il, — de présenter à vos Excellences celle que mon cœur a librement choisie : à elle ma vie et ma fortune!

Et tous les regards se tournèrent avec bienveillance vers Bouton d'Or pâle qui, des larmes d'orgueil dans les yeux, s'éventait avec dignité.

Et dehors, dans l'ombre, la pauvre petite Fleur de Pêcher continuait à sangloter silencieusement, n'osant même plus suivre des yeux les ombres qui s'agitaient sur les carreaux de papier.

Les convives se préparaient à partir : sur la table venaient d'être servis les quatre grands plats qu'on ne doit pas toucher, afin de montrer qu'on est parfaitement rassasié.

Les salutations d'adieux commençaient, interminables, accompagnées des compliments d'usage qui formaient une rumeur bourdonnante et sourde. A ce bruit, Fleur de Pêcher se décida à lever les yeux et vit sur le papier blanc la danse effrénée des poings maigrelets sortant des larges manches.

Alors, étouffant ses sanglots, elle se sauva à la hâte pour ne pas être surprise dans sa douleur. Mais, comme elle passait à travers une porte en forme de lune, elle s'y rencontra avec Bouton d'Or pâle portée par un coolie. A l'aspect de sa rivale, des larmes de rage s'échappèrent de ses yeux et, tendant vers elle son poing crispé d'enfant :

— Fille de tortue noire! — lui cria-t-elle avec le dernier des mépris.

Et, soulagée par cette effroyable injure, Fleur de Pêcher s'enfuit en trébuchant sur ses pieds brisés, tandis que Bouton d'Or pâle, frémissant sous l'insulte, la désignait d'un doigt menaçant et demandait d'une voix courroucée :

— Quelle est cette petite fille?

— C'est Fleur de Pêcher, celle que Son Excellence Li Ta Tchou a choisie pour lui préparer son opium, — répondit une des matrones.

— C'est bien, — dit Bouton d'Or pâle, d'un ton sec, — je m'en souviendrai.

Et, reprenant tout son calme, elle se fit conduire à sa chaise à porteurs qui se dressait mignonne et svelte au milieu des grandes et lourdes chaises de cérémonie de ces Excellences.

IX

Depuis que Li Ta Tchou connaissait Bouton d'Or pâle, son caractère changeait peu à peu.

Il passait des journées entières plongé dans un accablement invincible et la plus morne des tristesses, et pendant des heures il restait, solitaire et morose, à songer à Bouton d'Or pâle. Rien ne pouvait le tirer de sa mélancolique rêverie.

Il ne voyait plus le monde entier que par elle et pour elle. Quand, par hasard, pour essayer de l'oublier, il se livrait à l'ivresse de l'opium, il n'y trouvait plus que des songes sans aucun charme et, le lendemain, il se réveillait, l'âme encore plus fidèle au souvenir de l'adorée et le cœur plus brisé.

Parfois il essayait de réagir contre cette force qui annihilait sa volonté, et il prenait la résolution de tout faire pour échapper

à l'empire de Bouton d'Or pâle. Mais, dès qu'il la voyait, son émotion était telle qu'il restait là, devant elle, comme cloué sur place, et, palpitant d'angoisse, il sentait toutes ses idées s'envoler de sa tête, et les mots s'arrêter dans sa gorge.

Une seule pensée subsistait en lui, détruisant toute sensation : celle de posséder Bouton d'Or pâle, de s'anéantir en elle comme dans le sein d'une divinité. Il aurait voulu être son esprit, son cœur, son cerveau, être le sang qui coulait dans ses veines, le sourire qui flottait sur ses lèvres, l'étincelle qui luisait dans ses yeux.

Ces trois mois d'une cour obligée par la tradition et la politesse lui paraissaient trois siècles.

Tous les soirs, il recevait Bouton d'Or pâle, au centre du petit lac, dans le pavillon du palais des Cormorans Noirs.

Pour lui éviter la traversée de la maison des chanteuses et du pont en zigzags, il lui avait fait construire une barque magnifique, laquée de rouge, avec un dragon d'or dardant à la proue ses yeux d'émeraude.

Lorsqu'il arrivait au petit pavillon, pensif, il s'asseyait près d'une fenêtre d'où l'on découvrait cette barque se balançant près de la rive au milieu des roseaux. Impatient, il attendait l'arrivée de la chaise qui portait sa bien-aimée.

Quand le mignon véhicule enfin se montrait, sur la berge, doucement bercé par quatre vigoureux porteurs, il lui semblait que son esprit allait s'anéantir. Il regardait comme dans un rêve cette chaise se poser à terre, et Bouton d'Or pâle en sortir comme une idole de son tabernacle. Chancelant sur ses petits pieds, elle se dirigeait vers la barque somptueuse et faisait de loin un signe d'amitié avec son clair éventail. Et Li Ta Tchou, éperdu, tendait ses bras vers elle, pendant qu'adossée à de moelleux coussins sur la poupe recourbée, elle laissait négligemment sa main de fée effleurer l'eau dormante ; et des poissons étranges sautaient par-dessus ses ongles polis en y jetant les reflets de leurs écailles nacrées.

Pour faciliter l'arrivée de Bouton d'Or pâle, Li Ta Tchou avait fait percer une porte au pavillon et construire un escalier de marbre blanc qui allait se perdre dans l'eau verte. C'est sur ces marches qu'il l'attendait, tout frissonnant d'une volupté infinie. Il l'aidait à descendre de la barque, et, sou-

tenant ses pas incertains, la conduisait dans l'intérieur du pavillon.

Hautaine et fière, elle s'étendait comme une reine sur le lit à fumer l'opium, où naguère se tenait la pauvre petite Fleur de Pêcher, et, s'emparant d'un miroir et d'une boîte à fards, tranquillement elle allongeait la fente de ses yeux ou rectifiait la ligne de ses sourcils, sans même accorder un regard au malheureux Li Ta Tchou, qui, tremblant de désir, la contemplait avec des yeux embrasés.

Parfois, coquette, elle lui faisait signe de venir se coucher auprès d'elle ; puis, quand elle le voyait frémir d'un amour insensé, doucement elle avançait son visage souriant auprès de sa figure contractée.

Elle plongeait ses regards perçants dans ses yeux effarés et peu à peu rapprochait sa bouche de ses lèvres palpitantes, jusqu'à ce qu'il en sentît la douce chaleur et l'enivrant parfum. Alors, pendant que Li Ta Tchou, à moitié pâmé dans une extase divine, attendait le baiser tant désiré, brusquement elle détournait la tête avec un éclat de rire.

Et Li Ta Tchou, affolé, sentait comme une griffe d'airain qui lui broyait le cerveau. Il en souffrait si affreusement qu'il se mettait à pleurer parfois comme un enfant.

Mais Bouton d'Or pâle, redevenant câline, se rapprochait de lui et, doucement, pour le consoler, lui disait :

— Tu sais bien que dans quelques jours je serai à toi.

Car maintenant elle lui parlait en camarade ; le titre d'Excellence avait disparu pour elle ; le bouton de corail lui servait de hochet, et la plume de paon, d'éventail.

C'est elle qui, désormais, était le véritable mandarin de première classe. Elle usait du pauvre Li Ta Tchou comme d'un jouet, pour satisfaire tous ses caprices de jolie femme. Tantôt c'était un bijou rare qu'il lui fallait, tantôt une faveur pour un protégé ou une punition exemplaire pour un ennemi.

Ce qu'elle recherchait surtout et appréciait le plus, c'était d'assouvir ses haines.

Naturellement, son premier soin avait été de se venger des soldats qui l'avaient si fort maltraitée ainsi que son père. Par l'intermédiaire de Li Ta Tchou, elle avait facilement obtenu du taotaï qu'ils eussent tous la tête coupée. Elle avait assisté à

l'exécution, cachée derrière un store, mais témoignant sa présence par ses cris de joie.

L'un d'eux, un grand beau garçon qui pleurait, le lâche, ne voulait pas mourir. Trois aides avaient été obligés de s'atteler à sa natte pour lui fixer la tête sur le billot déjà ensanglanté. Et il remuait tellement que le grand bourreau avait mis un temps infini à lui scier le cou, et avait été sur le point d'être forcé de frapper un second coup de sabre.

Il existe en Chine une loi humanitaire qui ordonne au bourreau de ne frapper qu'un seul coup pour détacher la tête d'un condamné; mais, une loi sacrée lui défendant d'essuyer son sabre teint du sang des victimes, ce sabre se rouille peu à peu, et le bourreau est obligé, pour observer la première loi, de scier les chairs si la coupure est insuffisante.

C'est Bouton d'Or pâle elle-même qui avait eu soin de rappeler cette loi humanitaire, et le pauvre diable, au lieu d'être achevé tout de suite, avait agonisé durant un quart d'heure.

Le soir de cette exécution, elle s'était montrée charmante pour Li Ta Tchou, puis, câline comme une chatte, lui avait demandé la mort de Fleur de Pêcher. Mais, bien qu'affolé de caresses, Li Ta Tchou avait trouvé la force de refuser.

Bouton d'Or pâle eut beau le supplier, dépenser des trésors de coquetterie, elle n'obtint pas ce qu'elle désirait.

Prudente, elle n'insista pas outre mesure; mais elle comprit que là était le danger et qu'un jour le volage Li Ta Tchou reviendrait peut-être à ses anciennes amours.

Sa haine contre Fleur de Pêcher s'en accrut d'autant. Elle devinait qu'elle avait en elle une rivale puissante, qui deviendrait redoutable, le jour où Li Ta Tchou se livrerait de nouveau à ses vices passés.

Elle n'osait plus en parler, pour le moment, de crainte de ranimer son image dans le cerveau si impressionnable de Li Ta Tchou; mais elle se promettait bien de tout faire pour assurer la perte de cette maudite petite fille.

Pour se consoler de cet échec momentané, elle résolut du moins d'obtenir une autre satisfaction, celle de se venger d'une manière éclatante de ces Européens qu'elle détestait.

Afin d'arriver à ce but, elle changea de tactique, et, pendant quelque temps, elle se fit aimable et délicieuse avec

Li Ta Tchou. Au lieu d'écarter ses lèvres des siennes, elle lui permettait parfois un baiser passionné; mais elle ne lui laissait pas encore toucher ses pieds.

Enfin, un soir où il la suppliait, les larmes dans les yeux, de lui donner ce plaisir divin, elle fit semblant de se laisser fléchir et lui dit :

— Je veux bien t'accorder cette faveur suprême, mais à une condition, c'est que tu vas me jurer sur les cercueils de tes ancêtres de m'apporter du sang des diables de la mer.

— Hélas ! — s'écria Li Ta Tchou, — avec quel plaisir je ferais ce serment, s'il m'était possible ! Mais, malgré tout mon désir, il m'est défendu de le prononcer : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obéir, charmante Bouton d'Or pâle. J'ai eu un long entretien à ce sujet avec le taotaï, j'ai adressé un rapport au foutaï et j'ai même écrit à mes amis de Pékin.

— Et que t'ont répondu tous ces gens ? — demanda impatiemment Bouton d'Or pâle.

— Tous à peu près la même chose : qu'ils haïssaient les étrangers, qu'ils souhaitaient leur perte, mais qu'ils les craignaient. Ces maudits diables ont encore inventé de nouveaux sortilèges. Leurs fusils partent, à présent, sans avoir besoin de poudre, et la preuve en est qu'il n'en sort aucune fumée.

— Et qu'importe ! — reprit dédaigneusement Bouton d'Or pâle ; — n'avons-nous pas aussi des sorciers capables d'anéantir leurs sortilèges par d'autres plus merveilleux ?

— On le dit, en effet, — répondit Li Ta Tchou. — Après de longues recherches, la célèbre société secrète des Poings infernaux a, paraît-il, trouvé le moyen de rendre le corps de ses adeptes invulnérable aux projectiles diaboliques des étrangers. En ce moment, les Poings infernaux parcourent tout l'Empire pour y répandre leur précieuse découverte.

— Alors pourquoi hésites-tu ?

— C'est que je n'ai pas très grande confiance, — reprit timidement Li Ta Tchou. — Aujourd'hui encore, j'ai fait une expérience qui a été loin de me convaincre. Il est arrivé à mon yamen un de ces fameux Poings infernaux qui se prétendent invulnérables. Il se déclarait sûr de lui et portait fièrement son turban rouge. Curieux de connaître son pou-

voir, je lui ai fait tirer à bout portant un coup d'un vieux pistolet en pleine poitrine.

— Eh bien ?...

— Eh bien, il est tombé la face contre terre, sans même ouvrir la bouche. C'est navrant : il était mort, parfaitement mort, complètement mort. Je l'ai constaté moi-même.

— Voilà qui est ennuyeux, — dit Bouton d'Or pâle, désolée, — mais peut-être était-ce un imposteur.

— Je l'espère, — répliqua Li Ta Tchou ; — autrement, ce serait bien triste. Ce qui me rassure, d'ailleurs, c'est qu'autour de Pékin, tout le monde est rempli de confiance et s'apprête à profiter des secrets des Poings infernaux. D'ailleurs, l'année est propice pour de grands événements, car elle a deux huitièmes lunes[1], ce qui est le plus heureux des présages.

— Et ici, à Chang Sha, que va-t-on faire ?

— Le foutaï attend des ordres de Pékin, avant de se décider. Il redoute d'être disgracié, s'il n'agit que de sa propre autorité. Mais, dès qu'il aura reçu un avis favorable, les chrétiens auront vécu : car il craint peu la vengeance des diables de la mer. Ceux-ci n'oseront jamais se risquer à traverser l'immense lac Toung Ting, qui leur est inconnu et qui est rempli de dragons si terribles que même nos plus célèbres sorciers hésitent à les affronter.

— J'espère — dit Bouton d'Or pâle — que, si les chrétiens sont mis à mort, on n'épargnera pas les horribles sorciers qui les instruisent !

— Je l'espère aussi, — répliqua Li Ta Tchou, — et, dans ce cas, je pourrai satisfaire tes désirs... J'ai promis mille taëls à Tung San Tien, le plus grand mandarin militaire[2] du foutaï, s'il m'apporte une tasse à thé remplie du sang d'un diable de la mer.

1. En 1900 (ère chrétienne), l'année chinoise comptait deux huitièmes lunes. Afin que le jour de l'an revienne toujours à peu près à la même époque (commencement de février), les années chinoises sont tantôt de douze lunes, tantôt de treize ; mais il n'y a jamais de treizième lune : on double, suivant un antique usage, tantôt un mois, tantôt un autre. Quand c'est le huitième mois qui est doublé, la tradition veut qu'il y ait une révolution. C'est vérifié historiquement depuis longtemps.

2. Les mandarins militaires sont absolument différents des mandarins civils. C'est une autre caste, très inférieure et fort illettrée.

— Et moi, — s'écria Bouton d'Or pâle, — je lui promets un baiser.

— Ah! — interrompit Li Ta Tchou, subitement jaloux, — ce baiser est de trop.

— Non, Tung San Tien l'aura, et tu vas lui écrire tout de suite de venir nous trouver.

Et, malgré les résistances de Li Ta Tchou, elle le força de prendre son pinceau.

Le malheureux, d'une main tremblante, commença d'écrire à Tung San Tien, mais ses yeux se voilaient et il ne distinguait plus les caractères qu'il traçait à grand'peine. Bouton d'Or pâle jouissait délicieusement de son supplice. Sa jalousie lui était un gage de son amour, et en même temps lui donnait une arme puissante. Lorsque Li Ta Tchou eut enfin terminé et envoyé sa lettre, elle s'approcha de lui, et lui dit :

— Tu sais, je le connais, ce Tung San Tien : ce baiser ne me sera pas désagréable à donner!

Li Ta Tchou devint livide.

— Tu oserais faire cela! — s'écria-t-il avec rage. — C'est le dernier des coquins et c'est un militaire!

— Qu'importe! — répondit ironiquement Bouton d'Or pâle.

Et, regardant avec intérêt le visage de son amant, qui se convulsait dans une atroce souffrance :

— Tu as l'air bien jaloux! — dit-elle, en plaisantant; — c'est un vilain défaut.

Et, lâchement, Li Ta Tchou murmura :

— Mais non, je ne suis pas jaloux!

— Ah! — dit Bouton d'Or pâle, — tu as grandement tort : il faut l'être, mais ne pas le paraître.

Et, souriante, pour le consoler un peu, elle lui donna un baiser.

Alors, comme un enfant, il se blottit près d'elle, et les yeux demi-clos, il laissa doucement s'écouler les heures, oubliant tout pour ne plus songer qu'à son amour. Il ne pensait même plus à la lettre qu'il venait d'envoyer à Tung San Tien, quand soudain, des pas rapides et saccadés l'arrachèrent de sa rêverie : Tung San Tien était devant lui, en costume de guerre. Il portait avec élégance les grandes bottes de drap noir, et le

sabre recourbé à la ceinture, et, au-dessus des sourcils froncés le vaste turban national du Hou Nan.

Il s'inclina avec respect, et, d'une voix sonore et mâle :

— Excellence, — dit-il, — que puis-je faire pour vous?

Mais Bouton d'Or pâle ne laissa pas à Li Ta Tchou le temps de répondre :

— Ce qu'il faut faire, — dit-elle à Tung San Tien, — c'est m'être agréable. Et, pour cela, il faut me servir une tasse de sang des diables de la mer. En échange, Li Ta Tchou vous promet mille taëls... et moi, je vous promets un baiser.

Et, se penchant à son oreille :

— Et bien d'autres choses encore!

Tung San Tien toussa fortement pour se donner une contenance, puis, s'inclinant de nouveau devant Li Ta Tchou :

— Quelle est la volonté de Son Excellence?

— Eh! ma foi, — répliqua Li Ta Tchou, d'un ton rageur, — conformez-vous aux désirs de Bouton d'Or pâle et ne m'en demandez pas plus.

Tung San Tien comprit la colère de Li Ta Tchou, et, prudemment, le saluant avec respect, il se retira, à la fois heureux et navré de l'intérêt que lui portait Bouton d'Or pâle.

Quand il eut disparu, Li Ta Tchou se précipita vers sa maîtresse, et d'une voix haletante :

— Que lui as-tu dit tout bas?

— Que je l'aimais, — répondit-elle, moitié plaisante, moitié sérieuse.

Et lui, éperdu, se demandait avec angoisse ce qu'il y avait de vrai dans cette réponse.

Mais elle souriait toujours, d'un air énigmatique.

Et Li Ta Tchou, n'osant rien dire, fixait sur elle ses regards affolés, cherchant en vain à découvrir ce qui se passait derrière ce front de jolie femme.

Il poussa un profond soupir, et passionnément lui serra la main comme pour essayer de lui prouver que personne ne l'aimait autant que lui.

Et Bouton d'Or pâle, toujours souriante, retira ses doigts de cette étreinte amoureuse :

— Tu es, décidément, un vilain jaloux ; je ne saurais le supporter.

Alors Li Ta Tchou, lamentable, tomba à ses genoux, lui demanda pardon, et fit l'apologie de Tung San Tien, si parfait, si dévoué...

Elle daigna reconnaître qu'il avouait ses torts, et d'une caresse lui ferma la bouche.

Puis, câline, lui baisant les lèvres :

— Tu sais bien, — lui dit-elle, — que je t'aime. Ne sois pas trop jaloux, si d'autres envient ton bonheur ; sois-en fier, plutôt !

Et, brusquement, l'écartant d'un coup d'éventail, elle le quitta et se dirigea vers sa barque, dont le dragon d'or aux yeux d'émeraude usait de ses griffes d'acier le marbre blanc de l'escalier.

Li Ta Tchou, les yeux pleins de larmes, lui fit un signe d'adieu ; et, du bout de ses doigts peints en rose, elle répondit avec grâce aux salutations amoureuses de son adorateur, tandis que sur l'eau verte glissait, légère et rapide, la barque laquée de rouge, parmi les fleurs de lotus.

X

Un matin, Bouton d'Or pâle fut éveillée en sursaut. Des coups violents et répétés étaient frappés à la grande porte d'entrée de sa nouvelle demeure, véritable palais dû aux largesses de Li Ta Tchou.

Des gémissements et des plaintes y succédèrent, accompagnés de cris de vengeance et de mort.

Tout effrayée par de vilains souvenirs qui lui revenaient à l'esprit, Bouton d'Or pâle se dressa sur son séant. Le tumulte croissait de plus en plus. Épouvantée, elle appela sa fidèle *ammah*[1], vieille femme qui ne la quittait jamais, l'aidait à se coiffer et à se parer, et était en même temps sa seule confidente. A l'appel de sa maîtresse, l'ammah se hâta d'accourir, toute tremblante de frayeur elle-même.

1. Mot d'origine hindoue, employé dans tout l'Extrême-Orient pour désigner une bonne.

— Que se passe-t-il donc ? — lui demanda Bouton d'Or pâle.

— Ce sont des Chinois chrétiens qu'on massacre à votre porte, — répondit-elle ; — ils ont essayé de pénétrer ici pour y chercher un refuge.

— Ah ! on massacre les chrétiens, — s'écria joyeusement Bouton d'Or pâle. — Quelle heureuse nouvelle ! Et comment cela se fait-il ?...

— Cette nuit, — dit la vieille ammah, — on a placardé sur tous les murs de Chang Sha des édits impériaux de la plus haute importance. Les fameux Poings infernaux ont, paraît-il, grâce à leur pouvoir magique, attaqué et vaincu les diables de la mer tout autour de Pékin. Les plus considérables des étrangers se sont réfugiés en hâte dans la ville tartare, dans les maisons de leurs ministres, au pied de la muraille d'enceinte. Ils essayent de s'y défendre, mais ils ne tarderont pas à succomber, car les immenses troupes qui venaient de la mer à leur secours ont été mises en pièces par les soldats impériaux aidés des Poings infernaux... L'Empereur annonce ces succès à son peuple dévoué. Il l'engage à suivre dans toute la Chine le bel exemple que donnent dans le Nord les Poings infernaux et à affermir la puissante dynastie des Tsing en anéantissant partout l'œuvre de ses ennemis, les détestables diables de la mer.

— L'Empereur — dit Bouton d'Or pâle — montre enfin sa véritable sagesse et son profond amour du peuple. Et qu'a fait le foutaï, ici, à Chang Sha ?

— Le foutaï, — reprit la vieille, — après avoir fait placarder les édits impériaux, a fait afficher ses propres ordonnances. Il prescrit aux habitants du Hou Nan de mettre à mort tous les Chinois chrétiens qui méritent depuis si longtemps ce châtiment par leur immoralité, leur mépris de nos traditions et leur rébellion contre nos lois les plus sacrées. Il prescrit également de rechercher avec le plus grand soin dans leur cachette les diables de la mer qui, par leurs sortilèges, ont amené une partie du peuple à ce déplorable état d'esprit.

— Les a-t-on découverts ? — interrogea anxieusement Bouton d'Or pâle.

— Je n'en sais encore rien, — répondit l'ammah. Mais on

dit que la plupart d'entre eux, prévenus traîtreusement par les chrétiens, se sont enfuis pendant la nuit.

— Quel malheur ! n'a-t-on rien pu tenter pour les en empêcher ?

— Tout a été tenté, mais il y a probablement des traîtres, affiliés à la cause des étrangers, jusque dans l'entourage du foutaï.

— Les misérables ! — s'écria Bouton d'Or pâle, dont les petits poings se crispaient de rage. — Et qu'ont fait les grands mandarins ?

— Ils ont été parfaits, chacun suivant ses fonctions... Le grand mandarin militaire Tung San Tien s'est mis dès l'aube en campagne, à la tête des soldats du foutaï.

— Il obtiendra son baiser, je l'espère ! — murmura Bouton d'Or pâle.

— Vous dites ? — demanda l'ammah, qui n'avait pas bien entendu.

— Rien de bien intéressant, répliqua Bouton d'Or pâle, Continue. Qu'a fait le taotaï ?

— Le taotaï a suivi l'exemple du foutaï. Il a également publié des ordonnances pour conseiller au peuple de se conformer à la volonté impériale et envoyé des soldats dans toutes les directions. Le grand juge a signé d'avance toutes les condamnations qui doivent accabler les chrétiens. Le grand trésorier a annulé leurs titres de propriété et le grand examinateur leurs brevets universitaires. Kiang Lin Tien, le gros commerçant, s'est emparé de toutes leurs marchandises qu'il avait en dépôt, et Liou Tin Fou, le principal banquier de Chang Sha, a d'un trait de pinceau effacé sur ses livres toutes les créances des chrétiens... En somme, tout le monde paraît joyeux et satisfait de ce qui arrive. Mais, malheureusement, l'ordre est gravement troublé dans les rues. Des voleurs se mêlent aux émeutiers, et l'on redoute des incendies et des brigandages.

— Et qu'importe ! — interrompit Bouton d'Or pâle, — il n'y a pas de grande joie sans petite douleur. Mais tu ne m'as pas parlé de Li Ta Tchou. Qu'est-il devenu dans tout cela ?

— Son Excellence, — répondit la vieille femme, inclinant la tête en signe de respect, — a tenu à se maintenir à la

hauteur de son rang. N'ayant pas de fonctions officielles, Elle n'a pu publier d'ordonnances. Mais Elle a envoyé, pour aider au massacre, la plupart de ses gens, et Elle a fait afficher dans tout Chang Sha un petit poème, composé par Elle, qui est une vraie merveille.

— Ah ! vraiment ? j'en suis enchantée. Et que dit ce petit poème ?

— Je n'en saurais donner l'exacte traduction : car il faut, paraît-il, être un vrai lettré pour le comprendre. Mais ce poème glorifie le massacre des chrétiens et se termine par un compliment détourné à votre adresse. D'ailleurs Son Excellence n'a pas manqué d'en faire afficher quelques exemplaires aux environs de votre demeure : vous pourrez les voir quand vous sortirez.

— Ah ! — dit Bouton d'Or pâle, flattée, — voilà une délicate attention de Li Ta Tchou. Je l'en remercierai, certes, en attendant mieux.

Mais elle pensait surtout à Tung San Tien. « Pourvu qu'il réussisse ! — se répétait-elle fiévreusement. — C'est la seule occasion, sans doute, que j'aurai d'effacer la souillure qui me déshonore à mes propres yeux. »

Cependant, pensive et sérieuse, elle se faisait habiller à la hâte, afin de se rendre compte par elle-même des événements.

Dehors, les gémissements et les cris redoublaient, et de grands coups, de plus en plus violents, étaient frappés à la porte d'entrée.

Soudain, Tchen Ki Ping, tout consterné, apparut sur le seuil de la chambre :

— Hélas ! ma fille bien-aimée, — s'écria-t-il, — nous risquons fort d'être envahis par ces maudits chrétiens !

— Comment cela ? — s'écria-t-elle avec surprise.

— Ils sont là, — reprit Tchen Ki Ping, — deux ou trois cents entassés dans la rue. Ce stupide peuple de Chang Sha les a cernés juste devant notre demeure, et ils essayent d'enfoncer notre porte afin de profiter de nos murs de briques pour résister à leurs ennemis. S'ils y parviennent, nous sommes perdus : car son Excellence Li Ta Tchou a eu la sottise d'apposer tout le long de la rue un exécrable petit poème qui

ne laisse aucun doute sur ses opinions anti-chrétiennes. Et il a eu la fâcheuse idée d'y mêler ton nom.

— Je reconnais bien là cet imbécile, — dit Bouton d'Or pâle en haussant les épaules ; — comme si c'était le moment de composer des vers !... N'aurait-il pas mieux fait de m'envoyer quelques soldats pour me protéger ?

— Il est certain, — reprit Tchen Ki Ping, — que sa tournure d'esprit est trop élégante ; il manque un peu de bon sens. Mais nous ne pouvons lui reprocher ce défaut, car, s'il avait l'âme saine, il ne t'aimerait pas d'une manière aussi grotesque.

— Comment cela ? — fit Bouton d'Or pâle, vexée.

— Évidemment ! N'est-il pas ridicule qu'un mandarin de première classe s'abaisse à satisfaire toutes les fantaisies d'une petite chanteuse comme toi ?

— Vous dites ?... — cria-t-elle, furibonde.

— Je dis — continua Tchen Ki Ping tranquillement — que si nous sommes tués tout à l'heure, ce sera ta faute. Qu'avais-tu besoin d'exciter Li Ta Tchou contre les chrétiens ?

— Et mon honneur !... Et la souillure que j'ai subie !...

— Tu exagères; cela n'a aucune importance. Tout s'est bien terminé, ta faute est restée inconnue : je ne vois donc pas pourquoi tu vas chercher plus loin.

— Vous avez une âme de coolie !

— Nullement, mais j'ai une âme de philosophe. A quoi bon essayer de venger son honneur, quand cela ne sert à rien du tout ? D'ailleurs, d'ici peu, tu pourras reconnaître que j'ai raison et qu'il aurait mieux valu pour toi ne pas te confier à Li Ta Tchou.

Elle voulait lui répondre, mais elle n'en eut pas le temps.

La porte d'entrée venait de céder sous la poussée des chrétiens et, pêle-mêle, comme des bêtes traquées, poussant des clameurs furieuses, ils envahissaient le logis.

Tandis qu'une partie d'entre eux restait à la porte pour la barricader, les autres se répandaient à travers les cours intérieures et pénétraient dans toutes les pièces afin d'y chercher des armes pour se défendre,

Les serviteurs de Bouton d'Or pâle, ainsi que sa vieille

ammah, s'étaient précipités dans sa chambre, qui se trouvait au fond de la dernière cour. Tremblants de frayeur, ils se cachèrent dans les coins, attendant tout en pleurs une mort inévitable.

Tchen Ki Ping, lui, demeurait impassible, mais il hochait la tête d'un air désespéré. Quant à Bouton d'Or pâle, étendue sur son lit, à moitié évanouie, elle ne se sentait même plus la force de respirer.

Cependant les chrétiens accouraient dans la dernière cour, armés de tout ce qui leur était tombé sous la main. Les uns brandissaient, en guise de bâtons, des brancards de chaise à porteurs, cassés en morceaux; d'autres faisaient tournoyer en l'air des pieds de table, des morceaux de porte, des débris de meubles de toute espèce, et jusqu'aux guitares de Bouton d'Or pâle, transformées en massues.

Quand ils s'aperçurent que la chambre du fond servait de refuge à leurs ennemis, un terrible cri de vengeance s'échappa de leurs poitrines et ils s'élancèrent vers la porte qu'ils attaquèrent à coups de pieds.

Elle céda presque tout de suite, car elle était en bois finement sculpté et découpé à jour.

Mais, au moment où elle s'écroulait, un grand vieillard à barbe blanche se précipita, en élevant un immense crucifix vers le ciel, et, se jetant entre les chrétiens et ceux qu'ils voulaient assommer :

— Halte-là ! — s'écria-t-il d'une voix formidable.

Bouton d'Or pâle ouvrit un œil hagard :

— Un diable de la mer! murmura-t-elle en frissonnant. Tout est fini!

Intimidés par le ton autoritaire de leur chef, les chrétiens s'étaient arrêtés; ils hésitaient et restaient là, les yeux brillants, tout frémissants du désir de se venger, mais subjugués par ce hautain commandement.

La plupart étaient blessés. Le sang coulait sur leurs visages; leurs vêtements, déchirés dans une lutte féroce, pendaient lamentablement autour de leurs corps meurtris de coups. Ils ressemblaient à des suppliciés.

Aussi leur hésitation dura peu. Ils se regardèrent les uns les autres comme pour s'exciter mutuellement, puis s'élan-

cèrent de nouveau, en hurlant leur souffrance, leur colère et leur ressentiment.

Mais le prêtre, étendant vers eux le sublime crucifix, commanda encore d'une voix de tonnerre :

— Halte-là! car le Seigneur a dit : « Celui qui se servira de l'épée, périra par l'épée. »

Et les chrétiens s'arrêtèrent, comme cloués au sol, par une volonté surhumaine.

Alors, radoucissant sa voix :

— Mes amis, — leur dit le vieillard, — mes enfants, mes chers enfants, au nom de l'amitié que vous avez pour moi, au nom de vos parents, de tout ce que vous avez de cher sur la terre, au nom de votre salut éternel, écoutez-moi, je vous en prie. Le Dieu pour lequel nous allons peut-être mourir vous autorise à défendre votre vie contre vos bourreaux, mais il ne vous permet pas de vous venger sur des êtres inoffensifs.

Mais la foule en délire l'interrompit en vociférant :

— Ce ne sont pas des êtres inoffensifs, ce sont nos ennemis acharnés, c'est Bouton d'Or pâle, son père et ses serviteurs!

Et, affolés par l'idée de se venger, ils se jetèrent en avant, bousculant le prêtre.

Mais celui-ci, dans un effort suprême, cambrant sa taille et raidissant ses bras ouverts :

— Misérables lâches, — leur cria-t-il, — tuez-moi donc auparavant, que je ne vous voie pas renier ainsi la doctrine que je vous ai enseignée!

Renâclant sous l'insulte, ils s'arrêtèrent pour la troisième fois.

Le vieillard reprit la parole :

— Vous prétendez que ce sont là vos pires ennemis. Et quand cela serait! Votre mérite ne sera que plus grand à les épargner. Notre Dieu vous l'a dit : nous devons pardonner à nos ennemis comme il nous pardonne à nous-mêmes.

Et, leur montrant le crucifix d'un geste superbe :

— Vous avez souffert, je le sais, — continua-t-il. — Mais regardez-le sur sa croix : est-ce que lui aussi ne souffrait pas? Et pourtant, en mourant, il suppliait son Père de pardonner à ses bourreaux. Imitez-le, si vraiment vous êtes chrétiens.

Il disait tout cela tranquillement, sans se hâter, mais ses

yeux d'apôtre étincelaient d'une flamme surnaturelle. Il les promenait sur la foule qui grondait sourdement, la magnétisait de son invincible énergie. Et, peu à peu, toutes ces brutes humaines, devant ce regard flamboyant, reculaient en tremblant, comme des fauves sous le fouet d'un dompteur.

Quand il les vit un peu calmés :

— Allez — leur dit-il — aider vos camarades à former leurs barricades. Il vaut mieux songer à assurer votre salut sur cette terre qu'à perdre le ciel par une vengeance inutile.

Il s'adressait maintenant à des sentiments plus humains, afin de mieux les convaincre, et, tout en parlant, il les éloignait, les dirigeait vers les barricades de l'entrée.

Les chrétiens partaient à regret, rugissant encore leur haine de temps en temps ; mais ils obéissaient et bientôt ils disparurent de la dernière cour, ne laissant comme traces de leur passage que quelques gouttes de sang qui avaient coulé des blessures et quelques misérables haillons.

— Ouf ! — s'écria Tchen Ki Ping avec un soupir de soulagement, sortant de derrière une énorme potiche contre laquelle il s'était blotti. — Nous l'avons échappé belle !

Et, en manière de reconnaissance, il ajouta :

— Ce diable de la mer est complètement fou. Mais c'est heureux.

— Il est certain — répondit Bouton d'Or pâle, qui peu à peu reprenait ses forces — que les paroles qu'il a prononcées étaient dénuées de tout sens commun. Je m'attendais à ce qu'il dît à ces stupides chrétiens de nous aimer !

— Il n'en a pas été loin ! — continua Tchen Ki Ping. C'est presque cela qu'il leur disait...

— Étrange, — murmura Bouton d'Or pâle, — très étrange ! Évidemment, c'est un fou.

— Ce qu'il y a de triste, — reprit Tchen Ki Ping, — c'est que nous sommes ses prisonniers et que sa folie pourrait bien se tourner contre nous.

— Oui... On ne peut jamais se fier à la folie... Que faire ?

— Il n'y a rien à faire. Espérons que Li Ta Tchou viendra nous délivrer. Mais il ne faudrait pas qu'il s'y prît d'une manière trop brutale : sans quoi, nous risquerions fort d'y laisser notre vie.

— Ne pourrait-on pas lui envoyer une lettre?

— Hélas! comment la faire parvenir?

Et Tchen Ki Ping eut beau dépenser des trésors d'imagination, il ne trouva aucun moyen.

— Nous n'avons qu'un espoir, — dit-il, — c'est cette folie du diable de la mer. Lui seul peut nous sauver.

Et il tendit l'oreille pour écouter ce qui se passait.

Les chrétiens devaient être vigoureusement attaqués : leurs cris d'effroi se distinguaient nettement, tandis que, plus confuse, retentissait au dehors la clameur des assiégeants, qui, du fond de la gorge, poussaient leurs hurlements de mort :

— Hrou! hrou! hrou! hrou!...

Et Tchen Ki Ping, instinctivement, répétait :

— Hrou! hrou! hrou! hrou!...

Puis, sentencieux, il conclut :

— La grandeur, ma fille, a ses inconvénients. En ce moment, je préférerais te voir à Ning Po, tranquillement mariée à un pauvre manucure...

XI

Quand Li Ta Tchou apprit que les chrétiens s'étaient réfugiés avec un missionnaire dans la maison de Bouton d'Or pâle, il sentit son cœur défaillir et la raison lui échapper.

— Certainement, elle est morte à l'heure qu'il est! — sanglotait-il.

Et Ou Lien San, son fidèle intendant, essayait en vain de lui rendre un peu d'espoir.

— Je veux au moins avoir son corps pour lui rendre les honneurs suprêmes! — s'écria Li Ta Tchou.

Et, à cette pensée, retrouvant un peu d'énergie, il fit apprêter sa chaise et commanda qu'on le conduisît rapidement au logis de sa maîtresse.

Mais les rues de Chang Sha étaient si encombrées que c'est à grand'peine que Li Ta Tchou parvenait à avancer, malgré son escorte et ses hérauts d'armes.

Dans sa chaise, il trépignait d'impatience, insultant ses porteurs et leur reprochant leur lenteur.

La foule se faisait de plus en plus compacte à mesure qu'il approchait de la demeure de Bouton d'Or pâle.

Il y avait là des gens de toutes les classes, de toutes les catégories. Aux paisibles commerçants, aux vendeurs de poissons, aux marchands de volaille, aux porteurs d'eau, aux coolies de toute sorte, se mêlait une foule inconnue composée de mendiants en haillons, de soldats en ribote et aussi de pirates du lac Toung Ting et de brigands venus on ne sait d'où, dont la mine sinistre et les vieux sabres rouillés jetaient une terreur au milieu de tout ce peuple.

Et toute cette foule s'entassait dans les ruelles étroites, se poussait, se heurtait, glissant sur les dalles du milieu usées par le sabot des mules ou sur les bas côtés couverts d'une boue gluante et empestée.

Des injures s'échangeaient, des rixes éclataient; les soldats saisissaient par leurs longues nattes les bourgeois effarés; et les brigands essayaient de pénétrer dans les boutiques fermées à la hâte, et les mendiants. se traînant sur leurs membres estropiés, circulaient en geignant parmi cette cohue, cherchant à voler quelque sapèque tombée à terre.

Et au-dessus de tout ce tumulte voltigeaient des bâtons brisés, des piques émoussées, des sabres tordus, tandis que d'immenses étendards rouges agitaient dans leurs plis sanglants l'appel à l'émeute et au massacre.

Par moments, une bande passait, aboyant la victoire et portant à la pointe de bambous aiguisés des têtes fraîchement coupées, dont les yeux grands ouverts gardaient une apparence de vie. Et l'on riait et l'on chantait, et l'on pleurait aussi.

C'était l'émeute chinoise, folle et sanguinaire, grondante et sinistre, faite de débauches et de crimes, de drames grotesques et bouffons.

C'était le soldat qui ricanait en éventrant une femme violée, et aussi le pauvre coolie qui courait en sanglotant après son cochon volé, sa seule fortune.

C'était le mandarin militaire qui, fièrement assis sur son maigre bidet, donnait des ordres au hasard, et ses subalternes qui, de crainte d'être bâtonnés eux-mêmes, pris d'un zèle fou et stupide, frappaient aveuglément sur tout ce qui se présentait devant eux.



Et les glapissements de douleur se mêlaient aux ricanements, aux injures, aux imprécations contre les chrétiens.

En vain, les deux hérauts d'armes de Li Ta Tchou s'époumonnaient à crier :

— Place à Son Excellence, au puissant Li Ta Tchou !

Leur voix se perdait dans la clameur générale, et leurs coups de triques dans les coups de sabres.

Les hallebardiers de Son Excellence avaient beau agiter leurs armes et ses serviteurs les grandes pancartes de bois laqué où étaient écrits son rang et ses mérites, la foule abrutie ne se dérangeait plus.

D'ailleurs elle s'écrasait dans les ruelles étroites et, parfois même, sous son effort, le volet d'une boutique mal fermée basculait, entraînant dans sa chute à l'intérieur une grappe frémissante d'êtres enchevêtrés et hurlants.

Et le tumulte s'accroissait toujours, et sur cette marée d'hommes aux vagues mugissantes flottait comme une écume de sang. De toutes ces bêtes lâchées s'exhalait une buée chaude et fétide, une odeur de fauves en rut.

Une poussée plus forte que les autres mit l'escorte de Son Excellence en déroute, et sa belle chaise verte, arrêtée soudain, vacilla sur des flots de têtes délirantes.

Les porteurs étaient mêlés à la foule, qui se faufilait entre les brancards pour échapper à l'écrasement général.

Et des corps s'effondraient jusque sous la chaise, puis, se redressant, l'enlevaient dans les airs et la laissaient ensuite retomber sur d'autres monceaux de chair.

Li Ta Tchou, cramponné à la barre d'appui, criait vainement sa dignité à cette foule absurde, prodiguant à la fois les promesses les plus magnifiques et les menaces les plus atroces.

Mais sa faible voix s'égarait dans la tempête populaire et ses gestes inutiles n'étaient compris que des plus rapprochés.

D'ailleurs la volonté la plus forte n'aurait pu pratiquer un jour dans cette masse de chair si compacte que des hommes évanouis, soulevés par la pression, se trouvaient maintenus tout droits comme des mannequins funèbres.

La chaise verte, ses brancards cassés, ricochait maintenant, séparée de ses porteurs, comme un ballon élastique au-

dessus du peuple affolé. Et des milliers de bras la lançaient et la relançaient dans toutes les directions.

Li Ta Tchou, épouvanté, roulait comme sur une mer démontée ; il se demandait sur quel écueil une vague plus furieuse que les autres allait le fracasser tout à l'heure.

Soudain il ressentit un choc terrible. Sa chaise, comme un obus, venait de passer à travers une fenêtre située à quelques pieds du sol, et Son Excellence, projetée comme un éclat, se retrouvait à cheval sur le haut d'une pile de cercueils.

— Qui est là? — s'écria une voix effrayée qui semblait sortir des entrailles de la terre.

— Li Ta Tchou, mandarin de première classe et grand lettré, — répondit Son Excellence, au hasard.

— Excellence, je suis à vos ordres, — continua la voix.

Et. se glissant à travers les piles de cercueils, un petit homme à l'air joyeux montra son museau pointu.

— Ah ! — dit Li Ta Tchou en reconnaissant son fournisseur de cercueils, — c'est toi, Chang Choun Tien ! Comment va ton commerce?

— Pas mal, je remercie Son Excellence : il va y avoir de nouvelles commandes, je pense, ces jours-ci.

— J'en suis enchanté. En attendant, aide-moi donc à descendre de mon perchoir.

— Mais comment donc, Excellence !

Et Chang Choun Tien, approchant un tabouret, aida Li Ta Tchou à descendre.

Reprenant toute sa dignité, celui-ci rajusta sur son bonnet de cérémonie sa belle plume de paon et, ayant tiré ses besicles de leur étui, les ajusta gravement sur le bout de son nez.

— Oserai-je demander à Son Excellence — interrogea timidement Chang Choun Tien — comment elle se trouve ici?

— Ah! mon ami, bien par hasard. Je me rendais chez cette pauvre petite Bouton d'Or pâle, qui, je le crains, doit être massacrée à cette heure...

— Ah! quel triste sort! interrompit Chang Choun Tien. Heureusement, j'ai justement un cercueil splendide que je viens de terminer: tout à fait ce qu'il vous faut.

— Ne parlons pas de cela! — répliqua Li Ta Tchou, la voix tremblante. — Il sera toujours temps.



Et, malgré la curiosité de Chang Choun Tien, il se tut, n'ayant plus le courage de finir l'histoire de son arrivée.

Dans la rue, cependant, les clameurs continuaient; les gros verrous de bois massif qui fermaient la porte du fabricant de cercueils craquaient lugubrement sous la pression de la foule.

Le magasin, les volets clos, était plongé dans une obscurité presque complète. Chang Choun Tien avait allumé une petite lampe, et les lourds cercueils se dessinaient sur les murs en ombres étranges qui montaient jusqu'au plafond.

— Son Excellence — demanda-t-il d'un ton aimable — daignera-t-elle accepter une modeste tasse de thé?

Li Ta Tchou, absorbé dans ses méditations, fit un geste négatif.

Il souffrait horriblement, à la pensée de Bouton d'Or pâle; et le désespoir qu'il éprouvait de sa perte. lui prouvait combien son amour était profond. Il aurait tout donné, ses biens, ses honneurs, son titre de mandarin et jusqu'à ses brevets de lettré, pour lui sauver la vie. Et il était là, impuissant, enfermé d'une manière ridicule dans la boutique de Chang Choun Tien. Il se rongeait les poings de désespoir, et, dans sa poitrine, son cœur battait si fort que par instants il lui semblait qu'il allait se briser.

Chang Choun Tien, lui, tout souriant, se promenait de long en large dans le magasin, songeant aux belles commandes qu'il aurait le lendemain. De temps à autre, il allait vérifier si les verrous de la porte tenaient bon, puis, rassuré, il s'approchait de Son Excellence pour s'informer de sa santé.

Mais Li Ta Tchou, lamentablement accroupi sur un bout de cercueil, ne se donnait même pas la peine de lui répondre.

Il demeurait, la tête dans ses mains, accablé, à écouter les sinistres hurlements du dehors :

— Hrou! hrou! hrou! hrou! — clamait la foule.

Et Li Ta Tchou, dans un décor ensanglanté, entrevoyait la figure de son adorée, blême et meurtrie, agonisante.

Ah! comme il souffrait et comme il l'aimait! Jamais il n'aurait cru l'aimer autant, s'il n'avait pas tant souffert... Pauvre petite Bouton d'Or pâle!

Et des larmes lourdes comme des pierres lui montaient

aux yeux et lentement roulaient sur son visage crispé. Des vers, qu'il avait composés en son honneur, lui revenaient en tête, le torturant avec ironie.

— Hrou! hrou! hrou! hrou! — clamait toujours la foule.

« Ah! — pensait Li Ta Tchou, — que ne suis-je un de ces barbares d'Occident! Que n'ai-je en mon pouvoir leurs armes terribles et leur brutalité! A quoi me sert d'être un lettré?... »

Et les heures s'écoulaient, longues comme des heures de supplice.

Cependant la nuit était venue, apportant avec elle un peu de calme. Dehors, la foule hurlait toujours, mais de moins en moins fort, et ce n'était plus que rarement que la porte d'entrée vibrait sous sa poussée.

Soudain des coups violents retentirent.

— Qui est là? — dit Chang Choun Tien.

— Ouvrez! — cria-t-on. — Nous sommes les gens de Son Excellence Li Ta Tchou.

— Est-ce toi, Ou Lien San? — demanda Li Ta Tchou à travers la porte.

— C'est moi, Excellence, — répondit le fidèle intendant.

Alors, Chang Choun Tien ayant tiré les verrous, Ou Lien San, à la tête de porteurs de lanternes, pénétra tout ému dans le magasin, tandis que ses soldats, à grands coups de hallebarde, repoussaient la foule qui voulait suivre.

— Et Bouton d'Or pâle? — s'écria Li Ta Tchou.

— Elle est vivante! s'empressa de répondre Ou Lien San. Des soldats grimpés sur les toits des maisons voisines l'ont aperçue au fond de son palais, réfugiée dans la dernière salle, avec son père et ses serviteurs.

— Que ne l'as-tu amenée ici? — répliqua Li Ta Tchou, ivre d'une joie surhumaine.

— Hélas! Excellence, elle est vivante, mais elle n'est pas sauvée. Ces maudits chrétiens occupent toujours l'entrée, qu'ils défendent avec acharnement. Nous n'osons pas mettre le feu à la maison à cause de Bouton d'Or pâle. Or, je ne sais comment nous en viendrons à bout autrement.

Mais Li Ta Tchou n'écoutait plus rien. Il se précipitait vers la sortie.



— Il faut m'y conduire tout de suite ! — répétait-il fiévreusement.

Et, malgré les supplications de son intendant, il monta dans la nouvelle chaise qu'on lui avait amenée, donnant l'ordre de se diriger vers la maison de Bouton d'Or pâle.

La foule, maintenant, lasse de crier, s'écoulait vers les faubourgs.

Dans les encoignures des portes, des gens harassés de fatigue se laissaient pesamment tomber sur les blessés de la journée, qui râlaient d'une manière lugubre.

Enjambant tous ces corps étendus à terre, vivants ou morts, les porteurs de Li Ta Tchou allaient lentement, tandis que ses valets, à grands coups de bâton, leur frayaient péniblement un chemin.

Le ciel était rouge ; des lueurs d'incendie jetaient sur Chang Sha une clarté de soleil couchant.

Au loin retentissaient des appels désolés, et des mandarins à cheval passaient, agitant leurs plumes de paon, pour essayer de remettre un peu d'ordre et de trouver les pompiers dispersés dans la tourmente.

Des familles épouvantées se sauvaient en traînant leurs enfants par les bras, fuyant le feu, le brigandage et les massacres.

Et, de loin en loin, le vent apportait par bouffées les sinistres hurlements : « Hrou ! hrou ! hrou ! hrou !... »

Li Ta Tchou, tremblant d'émotion, hâtait la marche de ses porteurs.

Il craignait d'arriver quelques minutes trop tard.

La chaise verte, grâce à l'énergie de l'escorte, avançait tant bien que mal.

Mais, tout à coup, elle s'arrêta.

Elle était parvenue à l'entrée de la rue des Nénuphars Blancs, où demeurait Bouton d'Or pâle.

Impossible d'aller plus loin. La rue était complètement obstruée par une foule enivrée qui se serait fait tuer sur place plutôt que de bouger d'un seul pas.

Consterné, Li Ta Tchou descendit de sa chaise.

Il essaya, précédé de ses soldats, de pénétrer dans cette cohue effroyable. Mais il fut brutalement rejeté en dehors.

Alors, désespéré, il se fit ouvrir la porte d'une maison voisine et, montant sur le belvédère, il aperçut de loin le toit de Bouton d'Or pâle.

« C'est là qu'elle est, — songeait-il avec fureur, — prisonnière de ces maudits chrétiens, et je n'y peux rien ! »

Et dans sa rage, il frappait la balustrade à grands coups d'éventail, et sanglotait éperdument.

Enfin, épuisé de douleur, il regagna sa chaise et finit par consentir à être ramené dans son yamen.

Il s'étendit sur son lit pour donner un peu de repos à son pauvre corps, pendant qu'à son chevet son intendant lui communiquait, minute par minute, les renseignements apportés par ses émissaires.

— Toujours vivante? — interrogeait anxieusement Li Ta Tchou.

— Toujours vivante, — répondait gravement Ou Lien San.

Et, de toute la nuit, ce furent les seuls mots que prononça l'infortuné Li Ta Tchou.

Comme il l'aimait, sa maîtresse adorée! Jamais, dans toute la Chine, un lettré ne fut capable d'un pareil amour.

Il l'aimait comme une brute, sans raisonner, sans penser, avec cette seule idée dans la tête qu'il ne la verrait plus.

Et il souffrait à en mourir.

XII

Dès que l'aube parut, Li Ta Tchou, surmontant sa fatigue, résolut d'aller chez son ami le taotaï lui demander du secours pour délivrer Bouton d'Or pâle.

Après les cérémonies d'usage, il fut introduit auprès de lui. Le taotaï ne semblait pas avoir passé une mauvaise nuit. Son visage respirait la plus parfaite tranquillité; il écoutait avec calme les nouvelles que lui apportaient les courriers.

Quand il vit Li Ta Tchou, il l'accueillit avec un bienveillant sourire :

— Eh bien! — lui dit-il — vous devez vous féliciter. Vos désirs sont accomplis. Mais quel désordre dans Chang Sha!

— Ah! — s'écria douloureusement Li Ta Tchou, — les événements sont bien tristes!

— Mais non! — répliqua le taotaï, — je suis assez satisfait du résultat. A part quelques accidents malheureux, presque inévitables dans une pareille période, tout s'est bien passé. Tous les diables de la mer se sont enfuis ou ont été massacrés. Ceux de Chang Hin ont réussi à se sauver; mais l'évêque du Hou Nan, accompagné d'un autre missionnaire, a été très habilement dirigé dans un guet-apens, alors qu'il revenait de Cheng Ton dans une jonque.

— Je suis enchanté — répondit Li Ta Tchou — que notre province soit débarrassée des diables de la mer et de leurs chrétiens; mais, malheureusement, certains d'entre eux nous tiennent encore en échec.

— Ah! vous voulez parler de ces deux cents chrétiens qui se défendent encore dans la rue des Nénuphars Blancs, sous le commandement d'un vieux missionnaire? Mais cela n'a aucune importance. Je vais faire mettre le feu, cet après-midi, à la maison où ils se sont réfugiés.

— Gardez-vous-en bien! — s'écria Li Ta Tchou frémissant.

— Et pourquoi? Vous craignez, sans doute, que l'incendie, ne se propage? Mais cela n'a pas grand inconvénient: quelques maisons de plus ou de moins!... Chang Sha est si grand!

— Il ne s'agit pas de cela, — reprit Li Ta Tchou d'une voix tremblante; — mais cette maison où les détestables chrétiens se sont introduits est celle de Bouton d'Or pâle et elle y est enfermée avec eux.

— Mon pauvre ami! — s'écria à son tour le taotaï, — je comprends, à présent, votre air consterné. Que faire? Elle doit déjà être morte.

— Non! elle est vivante.

— Comment! les chrétiens l'ont épargnée! Voilà qui est étrange. Vous la nommiez dans un petit poème où vous les attaquiez avec passion. Les vers étaient délicatement tournés, d'ailleurs; je vous en félicite : ils sont bien dignes du fin lettré que vous êtes.

— Ah! je les regrette assez! Peut-être seront-ils cause de la mort de Bouton d'Or pâle.

— Il ne faut jamais regretter d'avoir fait de jolis vers, — dit le taotaï. — Car l'amour passe et la poésie reste.

— On voit bien que vous n'êtes pas amoureux! — riposta Li Ta Tchou. — Autrement, vous penseriez d'une manière différente.

— Non, je penserais la même chose. Je ne crois pas à l'amour éternel. Et vous?

Li Ta Tchou poussa un profond soupir et baissa la tête, accablé de douleur.

— Allons, mon ami, du courage. — reprit le taotaï, — tout n'est pas désespéré, puisqu'elle n'est pas morte. Que puis-je faire pour vous?

— Hélas! — répondit Li Ta Tchou, —je ne sais pas trop. J'hésite sur les moyens de la délivrer. Il est certain qu'on ne peut prendre ces maudits chrétiens ni par le feu ni par la famine, car ce serait également condamner Bouton d'Or pâle. Quant à employer la force, il est à redouter qu'avant de mourir ces misérables ne se vengent d'une manière affreuse. Je ne vois donc qu'une solution : parlementer avec eux et leur offrir la vie sauve en échange de celle de Bouton d'Or pâle.

— Mais c'est impossible! — s'écria le taotaï, suffoqué; — jamais le foutaï n'acceptera une chose semblable. Gracier des chrétiens après les événements d'hier! mais ce serait monstrueux!

— Et s'ils abjuraient solennellement leur foi? — répliqua Li Ta Tchou, cherchant une dernière chance de salut.

— Évidemment, je serais alors porté à user envers eux d'une certaine indulgence. Mais je ne peux prendre aucune décision sans l'avis du foutaï.

— J'y vais tout de suite! — répondit le malheureux Li Ta Tchou.

Et, impatient, il se dirigea vers la sortie du yamen, accompagné du taotaï, qui essayait de le consoler, mais en lui-même pensait : « Pauvre Li Ta Tchou! Le grand maréchal tartare l'avait bien prévu : il est devenu complètement fou. C'est malheureux: c'était un lettré distingué et un ami utile. »

Avant de franchir la porte, c'est à peine si Li Ta Tchou s'arrêta et, incorrection invraisemblable, il agita seulement une fois ses deux poings en signe d'adieu.

— Il en oublie jusqu'à la politesse, qui est pourtant la première des vertus ! — murmura le taotaï. — Il devient d'une grossièreté !...

Et il rentra dans l'intérieur de son palais pour s'y délecter au récit du supplice de « monseigneur l'évêque du Hou Nan », comme il avait été obligé de le désigner si longtemps avec dépit.

Le yamen du foutaï se dressait au milieu de Chang Sha, à mi-chemin entre le fleuve et la citadelle. Il était formé d'une série de petits pavillons séparés les uns des autres par des cours et des jardins d'allées en rocailles, et ne se distinguait des autres yamens que par les deux grands mâts officiels plantés devant sa porte.

Dans la salle d'honneur, assis tout seul devant une grande table, le foutaï lisait avec attention les rapports de ses fonctionnaires sur le Hou Nan. Puis, l'air préoccupé, il consultait à tour de rôle les proclamations du vice-roi des deux Hou [1], qui conseillaient d'épargner les étrangers, et les édits de Pékin, qui ordonnaient de les massacrer.

La situation ne laissait pas d'être embarrassante, et le foutaï se demandait avec ennui comment il arriverait à concilier le tout.

Rangés autour de la salle, en grand costume de cérémonie, des mandarins de toutes classes, impassibles et muets, gardant une immobilité de statues, attendaient les ordres.

Un silence profond et respectueux régnait dans la salle, quand un serviteur du foutaï apparut sur le seuil.

Après des prosternations sans nombre, il tendit à Sa Très Haute Excellence la carte de Li Ta Tchou, immense papier rouge où les trois caractères peints en noir étaient écrits de haut en bas.

Le foutaï y jeta un coup d'œil, puis commanda :

— Faites entrer Son Excellence Li Ta Tchou.

Il était bien aise de le voir et comptait le questionner sur

1. Le vice-roi des deux Hou — Hou Pé et Hou Nan (Hou du Nord et Hou du Sud) — était alors Tchang Tchi Toung (actuellementvice-roi à Nankin), qui résidait à Ou Tchang. C'est grâce à lui que la petite colonie européenne de Hankéou, Han-Kang et Ou Tchang n'a pas été massacrée, bien qu'établie à 1 100 kilomètres de la mer.

ce qui se passait vraiment à la cour impériale, où Li Ta Tchou avait tant de puissants protecteurs.

Mais, à peine introduit, Li Ta Tchou, après avoir observé en hâte le cérémonial d'usage, s'écria devant le foutaï stupéfait :

— Je viens demander aide et protection pour Bouton d'Or pâle à Sa Très Haute Excellence.

— Ce n'est pas le moment, — interrompit sèchement le foutaï, agacé. — Peu m'importe votre maîtresse. Il s'agit, à présent, des étrangers et des chrétiens.

— Justement, c'est d'eux que je viens vous parler, — répondit timidement Li Ta Tchou, — car Bouton d'Or pâle est leur prisonnière.

— C'est différent, — dit le foutaï. — Je comprends que cela vous intéresse. Expliquez-vous donc !

Alors Li Ta Tchou raconta en détail les événements de la rue des Nénuphars Blancs, et il supplia le foutaï de lui permettre de recouvrer Bouton d'Or pâle au moyen d'un compromis avec les chrétiens.

Le foutaï écoutait avec attention, cherchant à deviner les mobiles de Li Ta Tchou.

Lorsqu'il se fut rendu compte que Li Ta Tchou n'obéissait qu'à son fol amour pour Bouton d'Or pâle, son visage se détendit; un sourire flotta sur ses lèvres narquoises. Il jugeait éminemment plaisant de voir ce grand lettré amoureux comme un simple écolier.

Puis, tout en caressant d'une main distraite les quelques poils de sa moustache tombante, il réfléchit à d'autres choses bien plus importantes pour lui :

« Voici l'occasion, se dit-il, de me garantir personnellement contre l'avenir. Laissons ce fou de Li Ta Tchou sauver les chrétiens qui tiennent sa maîtresse prisonnière. J'affirmerai ensuite, selon ce qui arrivera, qu'il a agi pour ou contre mes ordres... Tant pis pour lui, dans ce dernier cas ! »

Et, d'un air aimable, le foutaï interrompit Li Ta Tchou dans ses supplications :

— Écoutez, je vous abandonne ces chrétiens. Vous agirez avec eux comme votre devoir vous le dictera. Accordez-leur la vie sauve, si bon vous semble ; mais, du moins, à la condition que vous-même indiquez : c'est qu'ils renieront

leur foi et quitteront le pays... Êtes-vous prêt à me jurer que vous observerez cette condition?

— Je le jure sur les os de mes ancêtres, — répondit solennellement Li Ta Tchou.

— J'ai confiance en votre serment, — continua le foutaï, — et vous laisse libre d'agir ; mais je ne me mêlerai pas de cette affaire, me réservant simplement de vous punir si vous la faites tourner à notre désavantage. Arrangez-vous avec mon mandarin militaire, Tung San Tien.

Bien que ce nom lui fût particulièrement désagréable à entendre depuis le baiser promis par Bouton d'Or pâle, Li-Ta Tchou remercia le foutaï avec effusion, en l'assurant de toute sa reconnaissance. Puis il se retira lentement, faisant, tous les trois pas, les trois saluts accoutumés.

Et le foutaï, qui observait du coin de l'œil ses adieux embarrassés, murmura :

— Quelle singulière chose que l'amour ! Voici un homme qui est comblé de tout ce qu'il peut désirer, et il s'en vient bêtement tout compromettre pour une chanteuse. Et c'est un lettré, pourtant !

Mais Li Ta Tchou ne l'entendit pas. Il s'empressait maintenant de se mettre à la recherche de Tung San Tien. Justement, comme il passait entre les deux lions de pierre qui ornaient la porte d'entrée du yamen, il se croisa avec ce mandarin militaire qui, superbement accroupi sur son cheval de bataille, passait, la plume de paon au vent, l'œil clignotant, la lèvre rieuse découvrant ses longues dents jaunes.

A l'arçon de sa selle étaient suspendues, par leurs nattes, des têtes de chrétiens, dont le sang s'égouttait sur le poil frissonnant de sa maigre haridelle.

Il reconnut Li Ta Tchou et le salua d'un signe de tête.

Mais Li Ta Tchou s'était déjà précipité vers lui et, haletant, lui expliquait les faits.

— C'est cinq mille taëls, dit froidement Tung San Tien; me les donnez-vous?

— Je vous en donne dix mille ! — s'écria Li Ta Tchou.

— S'il en est ainsi, je suis complètement à vos ordres. Commandez, vous serez obéi.

— Eh bien, — dit Li Ta Tchou, — voilà ce que vous allez

faire. Vous allez rassembler toutes vos troupes et dégager la rue des Nénuphars Blancs de la foule qui l'encombre, afin que je puisse arriver jusqu'à la maison de Bouton d'Or pâle; puis vous m'aiderez à la sauver.

— Vous me donnez bien dix mille taëls? — répondit Tung San Tien.

— Oui, je vous le jure.

— Cela suffit : je vais m'occuper de ce que vous désirez.

Et le mandarin militaire, mettant son cheval au petit trot, partit pour rassembler ses troupes ; et les têtes coupées dansaient au bout des longues nattes sur les flancs du cheval apeuré.

Une heure après, à la tête de ses soldats, il faisait évacuer la rue des Nénuphars Blancs à grands coups de piques, de sabres et de baïonnettes.

Les chrétiens auraient pu profiter de la bagarre pour chercher à s'enfuir, mais, surpris de voir les soldats mêmes du foutaï refouler la population qui les attaquait, ils craignirent une ruse de guerre et restèrent sans bouger derrière la barricade qui défendait l'entrée de la maison de Bouton d'Or pâle,

Quand Li Ta Tchou, porté dans sa chaise verte, arriva dans la rue des Nénuphars Blancs, elle était complètement déserte ; massés aux deux bouts, les soldats de Tung San Tien en gardaient les issues.

Li Ta Tchou, rapidement, mit pied à terre et, après avoir remercié Tung San Tien, s'avança seul et sans escorte vers la maison de Bouton d'Or pâle, afin d'aller parlementer avec les chrétiens.

Mais, quand il se présenta devant la porte, une tempête de cris de mort l'arrêta court.

A travers les meurtrières pratiquées dans le mur, une centaine de fusils à pierre et de vieux pistolets se braquèrent sur lui, tandis que du toit dégringolait une véritable avalanche de tuiles.

— Je viens en ami! — s'empressa de crier Li Ta Tchou à demi mort de frayeur.

— Qui es-tu? — lui hurla-t-on de l'intérieur.



— Li Ta Tchou, mandarin de...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase : des coups de fusil répondaient au simple énoncé de son nom.

Heureusement, il s'était blotti dans une encoignure : il ne fut pas atteint.

De loin, Tung San Tien le regardait en ricanant. Il ne pouvait comprendre comment ce chétif lettré exposait ainsi sa vie.

De nouvelles détonations retentirent. Les vieux pistolets chargés à mitraille tonnaient à leur tour.

Li Ta Tchou, terrassé par la peur. s'était laissé glisser à terre. Une dalle qui manquait au milieu de la ruelle lui permit de descendre dans l'égout.

Rampant à quatre pattes dans ce passage souterrain, Li Ta Tchou parvint à gagner une issue à l'extrémité de la ruelle, hors de portée.

— Eh bien, Excellence, — s'écria joyeusement Tung San Tien, en apercevant Li Ta Tchou qui sortait comme un rat de son égout, — vous voulez donc donner tout seul un assaut à la place !

Li Ta Tchou, haletant, couvert de boue et d'immondices, se redressa par un effort suprême :

— Je suis un lettré, et ce n'est pas mon métier ; mais vous, c'est le vôtre. Si, d'ici une minute, vous ne parvenez pas à intimider les assiégés, je vous jure, sur les ossements de mon père, que non seulement vous n'aurez pas vos dix mille taëls, mais encore, vous serez disgracié d'une terrible façon. J'ai des amis à Pékin, ne l'oubliez pas.

Et il agitait ses bras maigres avec une telle expression de volonté que Tung San Tien sentit la peur le gagner :

— Excellence, — déclara-t-il — je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous satisfaire.

Et, d'une voix formidable, s'adressant à ses troupes rangées en bataille :

— Quel est le brave parmi vous qui veut aller parlementer avec les chrétiens ?

Et tous les soldats, relevant fièrement leur tête couronnée du turban national du Hou Nan, gardèrent un silence digne et majestueux.

Exaspéré, Li Ta Tchou s'écria :

— Les soldats valent leur chef! C'est moi qui y vais, moi, Li Ta Tchou, mandarin de première classe, moi, le grand lettré, moi qui, hier encore, aurais fait couper la tête à mon manucure s'il m'avait fêlé un ongle!

Il n'ajouta pas : « Moi, qui suis amoureux fou de Bouton d'Or pâle », mais tout le monde le pensa.

Malgré cette violente apostrophe, personne ne bougeait. Tung San Tien, humilié, mais n'osant s'avancer lui-même, injuriait ses soldats qui prenaient des airs de plus en plus fiers, mais ne changeaient pas de place. Alors Li Ta Tchou, levant avec mépris ses épaules décharnées, s'écria :

— Cette canaille est aussi lâche qu'elle est grossière! Vraiment, nos philosophes ont eu raison de placer les soldats au dernier rang de la société.

Puis, sans plus s'occuper d'eux, il ne songea plus qu'à une chose, à risquer sa vie d'une manière élégante.

Il essuya la boue qui le couvrait, rajusta ses grosses lunettes d'écaille au bout de son nez, redressa d'un beau geste son chapeau de cérémonie au bouton de corail rouge, et, sublime et grotesque, s'avança à pas lents, s'éventant avec noblesse de son éventail en ivoire ciselé.

Il allait ainsi à une mort probable, sans un regret, sans une émotion, avec la seule pensée qu'il se sacrifiait pour Bouton d'Or pâle.

Et il se sentait léger et puissant comme autrefois dans ses rêves d'opium, quand il lui semblait quitter la terre pour les espaces infinis où règne la volupté divine.

CHARLES PETTIT

(A suivre.)



UNE
RÉFORME DE BÉNÉDICTINS
SOUS
LOUIS XIII

Bâtie dans le creux d'une petite vallée, à un quart de lieue de la Seine, près de Caudebec, sur les bords d'un ruisseau, la Fontenelle, qui descend doucement la vallée à travers des prairies verdoyantes et au milieu de bois de hêtres, l'abbaye de Saint-Wandrille avait subi à travers les siècles le sort commun de tous les monastères. Elle avait été fondée sous les Mérovingiens, comblée de biens par rois et seigneurs, brûlée par les Danois, reconstruite après cent ans de mort, — grâce aux libéralités du duc Richard de Normandie, lequel réédifia des bâtiments monastiques que la foudre devait abattre trois ou quatre fois, — et avait grandi en nombre, en illustration, en piété. Puis, le relâchement s'était produit; la commende — cette institution spéciale en vertu de laquelle un personnage quelconque recevait le titre d'abbé, une partie des revenus de l'abbaye et ne venait jamais voir le monastère — l'avait accéléré. Au début du XVIIe siècle, la décadence était complète. Les quelque douze moines qui restaient, oublieux de l'ancienne ferveur, vivaient comme des séculiers mondains, voyageaient, recevaient des visites, possédaient chacun un appartement confortable au lieu de vivre péniblement en commun; mangeaient ce qu'ils voulaient, n'assistaient pas aux offices, et avaient transformé les charges du monastère, celles de

sacristain, réfectorier, pannetier, infirmier, chantre ou bailli, en autant de bénéfices rentés dont ils jouissaient paisiblement.

De bons esprits finirent par s'affliger. Ils songèrent à réformer l'institution monastique partout dénaturée, et un bénédictin, Dom Bénard, parvint à créer, en 1618, ce qui devait être la célèbre congrégation de Saint-Maur, à laquelle les papes, pleins de bienveillance, accordèrent entre autres privilèges le droit de faire inspecter les abbayes par des visiteurs de l'ordre à l'exclusion du droit de juridiction des archevêques ou des évêques : l'exemption de l'ordinaire. De toutes parts, le mouvement de réforme s'étendit.

On avait le choix entre deux moyens pour ramener l'ordre dans un monastère : ou bien l'évêque du diocèse venait d'autorité imposer des règlements sévères et restaurer l'ancienne discipline, — procédé précaire, car, le prélat parti, il en était comme devant, — ou bien on amenait au monastère des moines réformés de quelque abbaye de Saint-Maur. Les moines réformés s'installaient, prenaient les revenus, signaient un traité avec les moines résidants ; ceux-ci, abandonnant les rentes de l'abbaye contre une pension annuelle, vivaient suivant leur gré, ne se recrutaient plus, et laissaient les autres pratiquer la vie ascétique de leur goût. L'archevêque de Rouen, M. François de Harlay de Chanvalon, essaya d'appliquer le premier système à Saint-Wandrille, puis, ayant échoué, fut le plus terrible obstacle qui s'opposa au succès du second[1].

***

Oncle du célèbre archevêque de Paris, son homonyme, M. François de Harlay de Chanvalon était le meilleur des hommes, mais il avait peu de jugement. Très gros, bon

1. Les éléments du récit qui va suivre sont empruntés à des notes manuscrites inédites, actuellement conservées à la bibliothèque de Rouen, et œuvre de deux bénédictins du XVIIIe siècle, Dom René Tassin et Dom Charles Toustain. Ces deux religieux furent envoyés à Saint-Wandrille par Dom Martène, afin de recueillir dans les archives encore intactes de l'abbaye les matériaux nécessaires à une histoire générale de la congrégation de Saint-Maur, qui, d'ailleurs, n'a jamais été faite, y restèrent trois mois, et rédigèrent un texte, dépourvu de composition, dont une copie, demeurée d'abord à Saint-Wandrille, est passée ensuite à la Bibliothèque de Rouen.



enfant, agité, parlant d'un verbe sonore, commandant avec emportement et laissant aller les choses avec incertitude, il n'avait jamais d'idées nettes. Mais si par hasard il croyait tenir ce qu'il jugeait être son devoir, il en poursuivait l'exécution avec une violence superbe et une fougue majestueuse. Son regard était alors furibond, et sa barbe, une longue barbe étroite, d'un blond d'or, qui s'étendait sous sa large face bouffie, frémissait en de légères ondulations. Mal élevé par son père, Jacques de Harlay de Chanvalon, qu'illustra un amour malheureux pour la reine Marguerite, il avait une grande estime de lui-même. D'ailleurs, il étudiait. Il aimait les livres. Il écrivait. Jaloux de répandre la bonne semence, il ouvrait au public la bibliothèque du chapitre de Rouen et il imprimait en son château de Gaillon des catéchismes pieux et des controverses ennuyeuses. Son peuple l'aima pour sa charité. Ses amis l'admiraient et redoutaient sa judiciaire. Madame des Loges assurait qu'il était « une bibliothèque renversée », et Vigneul-Marville répétait que « c'était un abîme de science où l'on ne voyait goutte ». Le pape n'eut jamais de lui qu'une opinion ironique. Quand on l'interrogeait sur le compte de l'archevêque de Rouen, il prononçait d'un air sentencieux : *bella barba! bella barba!* « C'est une belle barbe ! » Et si on insistait il reprenait : *veramente bellissima barba !* « Vraiment c'est une très belle barbe ! » On n'en pouvait savoir plus long.

Au début de son épiscopat, jeune prélat de trente-trois ans, M. de Harlay eut du zèle. Sur les encouragements venus de Rome, il entreprit d'accomplir d'autorité les réformes monastiques que le peuple réclamait. Ayant commencé par Jumièges et — miracle un peu obscur — ayant réussi, il résolut de continuer par Saint-Wandrille.

Le mardi 5 juin 1618, accompagné de son promoteur, — personnage remplissant les fonctions de « ministère public » près la cour ecclésiastique de l'officialité — de ses secrétaires, d'une suite nombreuse de domestiques et de chevaux, il arriva au monastère où il fut reçu avec honneur. Conformément à son droit sur les communautés, il assembla les moines en chapitre, prit place au fond sur un siège élevé, appela chacun nominalement, questionna, et constata par un bon procès-verbal les désordres qui affligeaient cette vieille

maison. Alors le promoteur proposa un règlement préparé d'avance, analogue à celui de Jumièges, qui rétablissait la régularité, fermait les portes, édictait le silence, le réfectoire, le dortoir, prescrivait de célébrer tous les offices, avec assistance obligatoire, sous des peines strictes; bref, remettait l'abbaye en l'ancien état des âges austères. Les moines furent consternés. Le prieur dom Denis d'Yvetot, homme vieux et faible, voyant, du coup, l'abîme de difficultés dans lequel l'exécution de ce règlement allait plonger le monastère, avoua, d'une voix balbutiante, que ses infirmités ne lui permettaient pas de compter sur l'énergie nécessaire afin de mener à bien l'œuvre entreprise par l'archevêque : il donnait sa démission. L'archevêque, précisément, qui voulait avoir pour exécuter ses ordres un homme du dehors, accepta, et déclara qu'il confiait le soin de diriger dorénavant la communauté à dom Guillaume Hélie, un de ses grands vicaires, docteur en théologie, profès de l'abbaye de Sainte-Catherine de Rouen. Il ordonna aux moines de lui obéir. Les moines se turent. Puis il signifia qu'il fallait élire devant lui un sous-prieur, un maître des novices et un garde-clefs ou portier. On nomma respectivement dom Ballue, dom Pierre de Colleville, dom Philippe Crosnier, qui prêtèrent serment. Le lendemain, mercredi 6 juin, le règlement, qu'on avait recopié, ayant été canoniquement signifié aux religieux en chapitre, l'archevêque bénit les moines et partit. On nota soigneusement, sur le registre des comptes du monastère, le détail des dépenses élevées que l'hébergement du prélat et de sa suite avait coûtées à la maison.

Le règlement ne fut pas appliqué. Personne n'en voulut. Néanmoins il se produisit certain travail des esprits. Durant les longs conciliabules des moines, dans leurs promenades sous le cloître antique — qui subsiste encore — ou aux ombreuses allées du jardin, on agita de salutaires pensées. Les vieux religieux, gens raisonnables, penchaient vers des changements propres à ramener la vie monastique à plus de pureté. On parla de la réforme de Saint-Maur, à laquelle Jumièges venait de se faire affilier. Les uns disaient que l'adoption de cette réforme aurait au moins pour avantage de les débarrasser du règlement de l'archevêque, qu'on était exposé à voir arriver



impétueusement pour en imposer l'observation. Des moines allèrent à Jumièges afin de s'informer. On traîna. Au bout de trois ou quatre ans on n'avait encore que quelques intentions.

En 1622, l'abbé commendataire de l'abbaye, M. Camille de Neuville, ayant cédé sa commende à son frère, M. Ferdinand de Neuville, le nouvel abbé, homme doux, qui voulait du bien à son monastère, n'y vint presque jamais, et aimait beaucoup la congrégation de Saint-Maur, conseilla pieusement aux religieux de Saint-Wandrille d'examiner s'ils ne pourraient pas s'agréger à la sainte compagnie. Sur cette invitation plus précise, on se reprit au monastère à discuter. Tant d'intérêts acquis faisaient hésiter! Les délibérations, pourparlers, examens, projets, durèrent encore trois ans. Finalement, après mûres réflexions et interminables études, on aboutit, en 1625, à l'idée d'un traité avec les moines réformés de Jumièges. Les religieux de Saint-Wandrille écrivirent à l'archevêque de Rouen une lettre pleine de sentiments élevés où ils lui faisaient part de leur pieuse intention. M. de Harlay s'empressa de les féliciter. Il les louait. Il apprenait avec grand plaisir cette excellente nouvelle et faisait des vœux pour la conclusion rapide d'un aussi « parfait ouvrage ». Ne pouvant se rendre au monastère en raison de ses multiples occupations, il y envoyait son grand-vicaire, M. Quatresols, pour procéder aux formalités d'usage; il tiendrait fermement la main à ce que les promesses qui allaient être faites fussent exactement tenues : on pouvait se fier à lui. Les moines furent enchantés de la façon dont l'archevêque prenait l'aventure.

On était dans les derniers jours de 1625. Le 4 janvier 1626, dom Adrien Langlois, prieur de Jumièges, dom Columban Régnier, dom Guillaume Marchand, cellerier de cette abbaye, — le cellerier est l'économe — prirent place en l'assemblée capitulaire de Saint-Wandrille. Il s'agissait de discuter les termes du contrat à signer. Les moines du chapitre firent connaître qu'ils consentaient à abandonner aux réformés de Jumièges le revenu entier de l'abbaye, à condition qu'on payât à chacun d'eux une pension annuelle de cinq cents livres, plus quelques autres menues charges et conditions.

Ceux de Jumièges acceptèrent. Les religieux de Saint-Wandrille ajoutèrent qu'il fallait s'engager des deux côtés à faire ratifier le concordat par leurs abbés respectifs et les supérieurs majeurs de la congrégation de Saint-Maur; que les réformés devraient venir prendre possession de leur monastère à la Saint-Michel prochain, le concordat être homologué à la Noël, au plus tard, faute de quoi tout serait nul.

Qu'arriva-t-il? Les moines de Saint-Wandrille ne purent-ils se résoudre à quitter leur confortable existence, ou les religieux de Jumièges, effrayés des mauvaises volontés qu'ils devinaient, se découragèrent-ils? le certain est que rien n'aboutit.

Ce qu'aucune puissance humaine n'avait pu achever, les nécessités matérielles, résultat d'un malheur imprévu, en décidèrent.

Dans la nuit du 20 au 21 décembre 1631, le temps étant calme, le monastère reposant, un bruit effroyable se fit entendre, suivi d'un terrifiant vacarme d'effondrement. La tour centrale de l'église, élevée sur le carré du transept, s'écroulait, entraînant avec elle la nef, la croisée méridionale, les bas-côtés, la chapelle de la Vierge. Tout fut brisé, les stalles réduites en débris, les ornements perdus, les cloches cassées. Il n'y avait plus qu'un amas de décombres et quelques pans de murs à la place de ce qui avait été une svelte et élégante construction gothique du début du XIV[e] siècle.

L'émotion produite par le désastre fut vive. Le premier sentiment unanime parut être de reconstruire l'église sans plus attendre, et les moines, dans leurs lamentations, se prononcèrent sur ce point avec fermeté. Le Grand Conseil, à Paris, rendit un arrêt qui commettait M. du Thuit-Hallé, conseiller en cette cour, pour se rendre à Saint-Wandrille avec des experts, dresser procès-verbal des dommages causés, faire établir les devis et aviser. Il remplit ponctuellement son office. Les religieux étaient transportés d'aise. Malheureusement M. de Neuville les informa qu'il prenait sur leurs revenus ce qui était nécessaire à la réparation de l'édifice, et poliment M. du Thuit-Hallé leur fit remarquer que l'arrêt du Grand Conseil prononçait la saisie de tous leurs biens, afin d'assurer cette réédification. Le monastère fut accablé. C'était

la misère et la ruine. Il n'y avait plus de quoi vivre. Les moines pensèrent alors avec amertume combien ils auraient été plus heureux s'ils avaient exécuté le concordat convenu naguère avec le monastère de Jumièges. Chacun aurait toujours eu ses cinq cents livres de rente, et la congrégation de Saint-Maur, puissante et riche, se serait bien chargée de reconstruire l'abbatiale effondrée. On en délibéra. Un arrangement pouvait encore se conclure, à des conditions moins bonnes, il est vrai, mais indispensables, hélas! devant la pénurie des ressources. On discuta longtemps, deux ans. Jumièges hésitait. La réunion définitive où l'on devait convenir du nouveau concordat se tint enfin à Jumièges, les 27 et 28 août 1633. Saint-Wandrille était représenté par son sous-prieur, Dom Louis Deleau, l'infirmier, Dom Philippe Crosnier et Dom Philippe Rigot. Au nom de la congrégation de Saint-Maur, stipulaient Dom Théroude, prieur claustral de Bonne-Nouvelle de Rouen, et Dom Girard, prieur de Jumièges. L'acte fut dressé. Le préambule n'indiquait que des raisons de piété et de sanctification. Il était stipulé que la mense conventuelle du monastère, c'est-à-dire les revenus de l'abbaye affectés aux moines (28 000 livres) — le reste des revenus, attribué à l'abbé, formait la mense abbatiale (12 000 livres) — serait incorporée à la congrégation de Saint-Maur, immédiatement, dès le 1er janvier suivant, dans trois jours. Dans trois jours aussi — c'était le principal — commençaient à valoir les pensions pour les moines. Les religieux réformés de Jumièges ne viendraient pas encore à Saint-Wandrille; ils attendraient quelques années : on ferait par là l'économie de l'entretien des nouveaux cénobites. Cependant ce serait un moine de Saint-Maur qui administrerait le temporel de l'abbaye. La pension viagère à payer annuellement à chaque religieux était réglée à 400 livres. Avec quelques autres petites redevances, tout de même, la moyenne pouvait atteindre le chiffre de 500. Le pain était assuré.

Le 1er janvier 1634, la cession du temporel à la congrégation de Saint-Maur fut faite exactement, et l'administration des biens mise entre les mains de Dom Valentin Le Chevalier cellerier de Jumièges.

L'abbé commendataire, M. de Neuville, pendant ce temps,

s'occupait de mettre à l'abri ses droits et prérogatives. Il allait voir Dom Grégoire Tarisse, supérieur général de la congrégation de Saint-Maur, et il stipulait un concordat spécial pour lui, aux termes duquel l'abbaye était agrégée à perpétuité à la congrégation, les privilèges de l'abbé, présentations, collations, dispositions d'offices et bénéfices demeurant entiers. Les moines réformés de Jumièges rebâtiraient l'abbaye; ils viendraient au plus tard dans deux ans, en aussi grand nombre que les revenus le permettraient. Ils se chargeraient des aumônes: l'abbé prenait à sa charge les impositions, dons gratuits et décimes deniers. Le traité fut signé le 4 février 1634, et le 6 mars suivant, le prieur de Jumièges étant venu à Saint-Wandrille pour le soumettre aux moines du monastère, ceux-ci formulèrent quelques réserves. Ils dirent qu'ils entendaient toujours élire leurs prieurs. Ils demandèrent un petit supplément de pension, cent cinquante livres tournois, en faveur d'un ancien prieur, Dom d'Équetot, à condition que Dom d'Équetot renonçât à tout office et charge de l'abbaye. C'était un vieux bonhomme médiocre, faible d'esprit et un peu dangereux dont on voulait se débarrasser. Le prieur de Jumièges, Dom Girard, accepta les réserves conformément aux pouvoirs que lui avait donnés Dom Tarisse, et celui-ci ratifia le 11 mars d'après.

Tous les papiers étant signés et paraphés, on travailla, on répara le dortoir pour y recevoir la communauté prochaine; on échafauda l'église. L'échéance approchait.

Quelques jours avant la date fixée pour l'installation des réformés, à la Noël 1635, les moines décidèrent de se donner un prieur. Nominalement, ils avaient toujours celui que l'archevêque de Rouen leur avait imposé en 1618, il y avait dix-sept ans, Dom Hélie, le grand vicaire. Mais Dom Hélie était à Rome, agent d'affaires de l'archevêque de Rouen, et n'était jamais venu à l'abbaye dont il n'avait aucun souci. Les religieux décidèrent que cette absence équivalait à une démission, et ils s'assemblèrent pour procéder à l'élection du successeur. Malheureusement l'élection n'aboutit pas. Les voix se divisant en nombre égal sur deux têtes, on eut recours au sort. Un enfant tira un nom d'un sac, et l'élu se trouva être celui précisément dont personne ne voulait, Dom Pierre



d'Équetot. Bien que le procédé ne fût pas canonique, on s'inclina.

Le lundi 14 janvier 1636, vigiles de la fête de Saint-Maur, sur les deux heures de relevée, les cloches de Saint-Wandrille se mirent à sonner. Dans la grande cour du monastère, devant la vieille porte à arcade simple du XIIIe siècle, se tenaient les moines, une douzaine, conduits par leur prieur, tous en tenue de chœur, — la coule noire flottante aux larges manches, aux nombreux plis, — nu tête et recueillis. Un grand concours de peuple entourait ; des ecclésiastiques des environs, M. Mallon, curé de la Folletière, doyen de Saint-Georges, M. Beaugendre, curé de Caudebec ; des bénéficiers, des vicaires ; un certain nombre de bourgeois : messieurs du présidial de Caudebec, — juges, avocats, procureurs, — ou de l'élection ; des paysans ; chacun immobile et attentif. On procédait à la réception solennelle des quatorze religieux bénédictins de l'abbaye de Jumièges, qui venaient prendre possession du monastère de Saint-Wandrille, au nom de la congrégation de Saint-Maur. Dom Pierre d'Équetot prit la parole et, en termes élevés, témoigna la joie qui les animait tous. « Nous voyons enfin accompli, s'écria-t-il, ce que nous avons désiré avec tant d'ardeur. Il ne s'agit plus que d'exécuter à la lettre les traités que nous avons conclus entre nous. » Le prieur de Jumièges, Dom Guillaume Girard, qui conduisait les nouveaux venus, répondit quelques mots sobres, avec simplicité. Puis Dom d'Équetot entonna d'une voix forte le *Te Deum*, et les moines, reprenant avec ensemble, se mirent en procession. On gagna la chapelle Saint-Paul qui servait d'Église en attendant qu'on réédifiât la grande. Le cantique achevé, Dom Girard se mit à genoux au pied de l'autel, chanta le *Veni Creator*, dit les oraisons ordinaires et, revêtant les costumes sacerdotaux, commença les premières vêpres de Saint-Maur qui furent célébrées avec solennité. Après quoi, entouré des officiers du monastère, suivi de tous les religieux, il parcourut à pas lents les lieux réguliers, le chapitre, le réfectoire, le dortoir ; il fit le tour du cloître ; il longea l'hôtellerie, l'aumônerie. « Temporellement et spirituellement », la réforme était introduite à Saint-Wandrille. Il avait fallu du temps pour l'y amener : il allait en falloir pour l'y assurer.



La vie nouvelle s'organisa peu à peu et doucement dans l'abbaye. Dom Valentin le Chevalier continua à gérer le temporel avec le titre de cellerier, et au bout d'un mois, Dom Girard, voyant que tout allait bien, s'en retourna à Jumièges, laissant comme prieur à sa place Dom Philippe Codebrel, mais conservant, par précaution, une surintendance générale. Chacun s'occupait. Les réformés, Dom Maur Boucaudet, Dom Dunstan Dohin, Dom Clément Dyel, vaquaient à des recherches savantes; leurs confrères, Dom Ildephonse Hervieu, Dom Maur Bourard, Dom Mauger ou Dom Cadieu s'appliquaient, les uns, plongés dans les parchemins du chartrier, à fouiller les manuscrits anciens pour retrouver et décrire les vertus des saints illustres qui avaient honoré ce lieu sanctifié; les autres à sonder les murailles et creuser des trous afin de mettre au jour les reliques incontestables qu'on disait enfouies un peu partout. Ceux-ci « inventoient » les ossements de saint Thrasar « enveloppés dans un ancien écriteau »; et Dom Paul de Riveri mettait quelque clarté dans la chronologie des abbés successifs du monastère où il y avait de l'incertitude, les auteurs ne s'accordant pas. La vie était paisible. Les offices se disaient pieusement. La régularité et le calme régnaient. Bref, le monastère n'avait plus qu'à vivre et à laisser au temps le soin de faire fructifier la réforme, lorsque M. de Harlay souleva la tempête qui allait pour longtemps tout remettre en question.

Depuis la lettre aimable dans laquelle il complimentait les moines de Saint-Wandrille de leur agrégation à la société de Saint-Maur, l'archevêque de Rouen n'avait donné aucun signe de vie. Il était à peu près au courant de ce qui se passait à l'abbaye, il n'y prêtait pas attention. Bien qu'il fût informé des privilèges de la congrégation, qu'il sût pertinemment entre autres que celle-ci était exempte de l'ordinaire et que les modifications opérées à Saint-Wandrille devaient lui enlever sur ce monastère les droits d'inspection et de visite, il demeurait indifférent. Les choses auraient pu durer de la sorte et l'abbaye continuer à mener son existence modeste,



loin des préoccupations de son archevêque, lorsqu'un incident vint faire jaillir l'étincelle qui allait allumer l'incendie.

Le 5 avril arriva à Saint-Wandrille M. de la Faye, grand vicaire de Rouen, en tournée de visites ecclésiastiques, muni des pouvoirs de M. de Harlay qu'il remplaçait. Il avait toujours juridiction sur les anciens moines, s'il ne l'avait plus sur les nouveaux. Il fit sa visite au Saint-Sacrement, ajouta quelques exhortations pieuses, puis procéda à l'inspection des religieux. Dom Pierre d'Équetot subit l'examen au nom des siens, exactement. Après quoi, M. de la Faye ajouta qu'il allait procéder à la même opération en ce qui concernait Dom Codebrel et ses religieux réformés. Ceux-ci — on était en chapitre — furent surpris. M. le grand vicaire agissait-il par ignorance, par étourderie, ou avec des intentions perfides? Poliment, Dom Codebrel refusa. M. de la Faye insista. Une scène allait se produire lorsque Dom Girard, qui était là, mais laissait le prieur diriger sa communauté, lui murmura quelques mots à l'oreille. Dom Codebrel prononça alors d'une voix tranquille, en s'adressant au grand vicaire, « qu'il n'avait rien à lui dire ». C'était un subterfuge. Le moine pensait : « Je ne veux pas répondre à votre inspection. » M. de la Faye pouvait entendre : « Ma réponse à votre examen est que je n'ai rien à vous signaler. » Le grand vicaire fit semblant de prendre le mot dans ce dernier sens et partit. Rapport fut adressé de l'incident à M. de Harlay, dont l'attention se trouva ainsi attirée sur deux faits : le premier, qu'il y avait quelque part, dans son diocèse, un monastère qui avait d'abord refusé de reconnaître sa juridiction; le second, qu'il l'avait admise, mais gauchement et d'une manière peu limpide. Il résolut de tirer lui-même l'affaire au clair quand l'occasion de sa tournée pastorale le conduirait à Saint-Wandrille. Elle l'y conduisit un an après, le 26 avril 1637.

Le prélat procédait à la visite générale de son diocèse dite « grande calende ». Il était escorté d'une suite magnifique de plus de cinquante personnes et de quarante chevaux. Le doyen de la région de Saint-Wandrille — il s'agissait d'un doyenné rural, le doyenné de Saint-Georges, et c'était le curé du village voisin de la Folletière qui en était titulaire — vint quelques jours à l'avance prévenir les moines de l'arrivée de

l'archevêque et leur dire qu'ils devraient, à leurs frais, héberger et nourrir monseigneur ainsi que tout son monde. La dépense était forte, mais les religieux voulaient la paix; ils décidèrent de faire bien les choses.

Au jour dit, — c'était un dimanche, — sur les cinq heures du soir, arriva en grand apparat le cortège primatial qui venait de Jumièges. L'archevêque, descendu de voiture, se retira un instant dans le logis qui lui avait été préparé, l'appartement d'un des anciens, en la grande cour de l'abbaye. Puis il se dirigea vers l'église sur le seuil de laquelle l'attendait Dom Paul de Riveri, — le prieur des réformés, à ce moment, — chapé, avec la croix et l'encens, entouré de tous ses moines. Pour offrir l'eau bénite et l'encens, le prieur se mit à genoux par terre, petite innovation que M. de Harlay avait introduite dans son diocèse afin de mieux marquer le respect qu'on lui devait. On entra. On chanta le répons *Ecce sacerdos magnus*. L'archevêque ouvrit le tabernacle, action qui représentait l'exercice de son droit de visite. Après quoi il donna avec solennité la bénédiction du Saint-Sacrement. C'était fini. Les réformés firent une grande révérence et s'en allèrent chacun de leur côté, les uns pour quitter leurs ornements, les autres pour veiller au dîner du prélat. Seuls, le prieur et son cellerier, Dom Anselme Boisseau, ayant retiré leurs vêtements sacerdotaux à la sacristie, vinrent retrouver l'archevêque pour le conduire à la salle où il devait prendre son repas et lui tenir compagnie. L'archevêque, à genoux, finissait ses prières.

On était dans le chapitre. La grande église n'étant pas encore réparée, et, celle de Saint-Paul étant trop loin, la salle capitulaire avait été transformée en oratoire. Il y avait là des bourgeois, des paysans, que l'arrivée de M. de Harlay avait attirés, des gens de sa suite. Ses dévotions terminées, l'archevêque se leva, jeta un regard circulaire, puis demanda au prieur réformé ce qu'étaient devenus ses moines et pourquoi ils étaient partis; il fallait les faire revenir afin qu'ils subissent le scrutin, c'est-à-dire l'examen, interrogatoire et inspection de la régularité. Le prieur interpellé, penchant un peu le corps en avant, par respect, les mains ramenées sous son scapulaire noir, demanda la permission de faire remarquer à monseigneur l'archevêque que ce que Sa Gran-

deur désirait entreprendre était contraire aux prérogatives de la congrégation de Saint-Maur, renouvelées depuis dix ans par Sa Sainteté le pape régnant; qu'il le suppliait de n'y point procéder; que la congrégation surveillait avec zèle ses abbayes, le visiteur régulier ayant dernièrement fait son inspection et même prévenu M. de Rouen; et qu'il n'était pas possible à la congrégation de mépriser les faveurs octroyées par le Saint-Siège, notamment la plus importante de toutes, l'exemption. M. de Harlay, légèrement irrité, répondit qu'il entendait que la communauté vînt immédiatement devant lui. Dom de Riveri reprit qu'il suppliait le prélat de ne pas troubler cette communauté tout appliquée aux exercices de sa règle, de ne pas exiger d'elle ce qui serait presque une manière d'asservissement, et de ne pas vouloir imposer ce dont leur exemption les dispensait. L'archevêque renouvela avec véhémence l'ordre de lui ramener les moines, et il ajouta une phrase obscure mais d'un sens menaçant où l'on perçut le mot d'excommunication. Alors le religieux, se redressant, répondit qu'il avait ordre formel de Dom Grégoire Tarisse, supérieur général de la congrégation, « de ne point souffrir la visite de M. de Harlay, et que, si celui-ci passait outre, il en appellerait au Saint-Siège ». L'archevêque éclata. Sans souci du public qui assistait à la scène, il proféra des imprécations. Il parla de rebelles qu'il fallait frapper d'anathème; de scandale et de schisme. Puis il appela son notaire qui le suivait partout, et lui ordonna de dresser immédiatement procès-verbal de la résistance des religieux. La scène allait finir par quelque foudre ecclésiastique. Sans perdre de temps, Dom de Riveri, qui avait tout prévu, fit signe à deux notaires, lesquels, dans l'assistance, attendaient, et les pria de prendre acte que lui, prieur, protestait hautement contre toute décision de l'archevêque, « contre tout ce que celui-ci pourroit attenter »; qu'il en appelait publiquement au Saint-Siège, sans oublier de bien noter que cet appel était interruptif. M. de Harlay s'en prit violemment aux deux notaires. Qu'est-ce qu'ils faisaient là? Qu'est-ce qu'ils voulaient? Voulaient-ils contrôler ses actes? Les deux tabellions répondirent respectueusement qu'ils avaient eu l'honneur de venir, pour le voir, assister à la cérémonie, recevoir sa béné-

diction, et, si le cas échéait, remplir leurs fonctions avec honnêteté.

Alors l'archevêque, changeant le débat, éleva la question. Au fait, s'écria-t-il, en se tournant vers le prieur, qui donc l'avait introduit dans une abbaye de sa juridiction? De quel droit y était-il? La réponse était embarrassante, l'autorité épiscopale, en effet, ayant été laissée de côté dans les actes d'installation de la réforme à Saint-Wandrille. Le prieur s'en tira d'une manière évasive en disant qu'il s'en expliquerait en temps utile, qu'il ne ferait rien en dehors des privilèges accordés par le pape, et qu'il était peiné d'être forcé, malgré lui, d'en appeler à Rome du peu de cas qu'on faisait des décrets apostoliques. Il s'étendit sur ces décrets, lesquels avaient été confirmés par le roi et homologués par toutes les cours souveraines. Il appuya sur les mots : autorité papale, puissance royale, arrêts de parlement. M. de Harlay, qui avait beaucoup d'énergie quand il s'adressait à des inférieurs, professait une salutaire appréhension de toutes les grandes autorités supérieures à la sienne. Il fléchit un peu dans une vague inquiétude. Certes, dit-il, « il déférait à l'appel pour ce qui était de l'honneur, de l'autorité du Saint-Siège, la conservation des privilèges des religieux » ; mais vraiment il jugeait que « le particulier de cette affaire n'avait rien de commun avec tout cela ». Le prieur allait « faire un grand tort au Saint-Siège »; il allait troubler la paix qui était sur le point d'être conclue entre les évêques et les réguliers; il allait « causer un scandale affreux dans l'Église, attirer de mauvaises affaires à son ordre et déconsidérer la réforme ». Il fut interrompu par son notaire qui, venant de terminer le procès-verbal, demandait à ce qu'il fût signé. On lut ce procès-verbal tout haut. Il y était dit que Dom de Riveri avait traité l'archevêque avec irrévérence. Les faits étaient rapportés en termes sévères pour les religieux. Invité à signer par M. de Harlay, le prieur obtint qu'on biffât le mot d'irrévérence, et signa.

Le récit de la scène, renouvelé par le procès-verbal, avait fait oublier au primat le pape, le roi et le parlement. Il reprit d'un ton emporté qu'il exigeait la production immédiate des privilèges particuliers invoqués par Dom de Riveri

et des lettres canoniques de son établissement à Saint-Wandrille. Le prieur répondit que les privilèges en question étaient dans les archives de la congrégation, qu'il ne les avait pas ; tout au juste avait-il entre les mains un pouvoir de son général ; pour le surplus, les pièces nécessaires paraîtraient en leur temps.

Les anciens étaient peu à peu revenus dans la chapelle : entrés silencieusement, ils écoutaient, immobiles. A ce moment, l'archevêque se tournant vers eux pour interpeller leur prieur, Dom d'Equetot, Dom de Riveri feignit de comprendre que le prélat en avait fini avec lui, esquissa une révérence, et se dirigea vivement vers la porte. L'archevêque l'arrêta et lui signifia de rester. Le prieur expliqua que, l'examen des anciens ne le regardant pas, il ne jugeait pas convenable d'y assister et que son général le trouverait mauvais. M. de Harlay s'exclama qu'il lui commandait de demeurer sous peine de suspens, *ipso facto*. Dom de Riveri, rappelant son appel au pape, dit qu'il y persistait avec toutes ses conséquences juridiques et sortit. Son cellerier le suivit.

Le prélat interrogea alors Dom d'Équetot et lui demanda combien ils étaient d'anciens, s'il n'était pas leur prieur. Un moine, Dom Robert le Petit, fit remarquer, au nom de ses confrères, que Dom d'Équetot remplissait bien les fonctions de prieur, comme étant le plus ancien, mais qu'en réalité son priorat régulier était terminé depuis plus de quatre mois, et qu'il continuait la charge parce qu'on n'avait pas procédé à une nouvelle élection. M. de Harlay questionna Dom d'Équetot. Était-ce lui qui avait reçu les autres religieux, et en vertu de quel droit ? — En vertu d'un concordat, répondit le prieur, passé entre l'abbé et les moines de Saint-Wandrille, d'une part, les réformés de l'autre. — Et son autorité d'archevêque ? Avait-elle été respectée dans cette introduction ? — Non. — Quel cas avait-on fait de lui, de ses droits, de son pouvoir ?

Ce fut le dernier mot. M. de Harlay déclara qu'il prononçait la suppression de cette introduction comme nulle et furtive, faite sans mission, contre les formes canoniques ; qu'il cassait et annulait le concordat ; déposait le prieur des réformés ; défendait aux anciens de recevoir ce qu'il appelait « les nouveaux venus » autrement que comme des étrangers

et des hôtes, et confirmait Dom d'Équetot dans sa charge de prieur, avec pleine juridiction sur tous les moines de l'abbaye.

Le procès-verbal de la déclaration fut rédigé séance tenante. Les termes en étaient accablants. Il n'y était question que de « l'horrible attentat » de l'introduction de la réforme, de « l'irrévérence » commise à l'égard de l'archevêque par « ces nouveaux venus qui levaient l'étendard du schisme et de la révolte, sous prétexte de maintenir leurs privilèges »; de « leur ingratitude odieuse »; « d'intrusion », de « scandales », de « violemens des saints décrets et des constitutions canoniques ». Le Père d'Équetot contresigna ce factum. Les moines refusèrent de l'imiter, disant simplement « qu'il y avait là des choses contraires au service de M. l'abbé de Saint-Wandrille ».

A la réquisition de son promoteur, l'archevêque de Rouen ajouta au procès-verbal que « vu les désordres et troubles en l'exécution de la présente visite », il en remettait la conclusion à un autre temps. Il mandait au plus prochain de ses archiprêtres ou doyens ruraux, sur ce requis, de signifier ce procès-verbal, qu'il qualifiait d'ordonnance, à Dom d'Équetot et à Dom Paul de Riveri, « pour que leurs compagnons n'en prétendissent cause d'ignorance et pour valoir acte de visite par provision, en attendant notre définitive et que par nous il soit canoniquement prononcé selon qu'exige la qualité du cas de la présente rébellion scandaleuse et schismatique ». L'archevêque n'avait pas le temps de demeurer, l'ordre de sa grande calende l'appelait le lendemain matin à Caudebec.

La soirée était avancée; le dîner attendait. M. de Harlay refusa le repas des moines et alla manger légèrement dans le logis d'un des anciens, Dom Crosnier. Il intima la défense à toute sa suite de rien accepter du monastère. Mais la suite ne tint pas compte des prohibitions du prélat.

Le lendemain, 27 avril, à la première heure, l'archevêque, faisant atteler son carrosse, se disposa à partir. Les moines réformés, en corps, vinrent l'attendre à sa voiture. Ils voulaient le supplier d'oublier ce qui s'était passé la veille, lui dire toute la peine qu'ils avaient de n'avoir pu lui donner satisfaction sur un point où ils ne pouvaient abandonner leurs droits, l'assurer qu'ils avaient été contraints d'agir comme ils

l'avaient fait, et le conjurer de n'en garder aucune irritation. M. de Harlay le reçut très mal; de nouveau il les accabla de reproches et refusa de rien entendre. En vain les malheureux, humbles et penchés, « tendant le dos à la gouttière », subissaient avec patience la tourmente. Au moment où le prélat allait monter, ils se mirent à genoux pour recevoir sa bénédiction. Les anciens étaient là, dans la même posture. L'archevêque bénit ceux-ci seulement, de grands signes de croix, en continuant la scène qu'il faisait aux autres; il embrassa Dom d'Équetot : « Je vous recommande tous nos bons religieux », lui dit-il, et il désignait l'ensemble de la communauté; puis, déjà sur le marchepied, se retournant à demi, et bénissant encore, il fit aux réformés : « Pour vous autres, vous êtes des papes, c'est à vous à vous donner des bénédictions! » Le carrossier toucha, et la lourde voiture disparut.

Deux jours après, le mercredi 29, le curé de la Folletière, doyen de Saint-Georges, M. Nicolas Mallon, se transportait à Saint-Wandrille par ordonnance de l'archevêque de Rouen et, à la requête de son promoteur, M. Crespeville, signifiait à Dom de Riveri le procès-verbal dressé le dimanche précédent.

M. de Harlay avait, en droit, détruit la réforme à Saint-Wandrille.

***

La nouvelle des événements qui venaient de se passer à l'abbaye fit un grand bruit. On en parla dans tout le diocèse, dans la province. A Paris elle produisit de l'émotion. M. de Neuville, l'abbé, alla à Saint-Germain-des-Prés afin d'avoir des détails, et dit aux Pères bénédictins combien il était étonné des procédés extraordinaires de l'archevêque de Rouen. Les religieux de Saint-Germain-des-Prés écrivirent au prieur de Saint-Wandrille pour lui demander de leur envoyer le procès-verbal de l'affaire. Ils lui recommandèrent de ne pas accepter l'autorité du prieur des anciens telle que l'archevêque l'avait établie, et de ne rien tolérer qui fût de nature à faire croire qu'elle pût être reconnue. Quelques semaines après, pour témoigner à Dom de Riveri sa satisfaction au sujet de l'attitude ferme qu'il avait su garder, le chapitre général de la

congrégation le nommait prieur de Jumièges et lui donnait comme successeur Dom Fuscien Delattre. Mais pendant ce temps, à Saint-Wandrille, la situation s'aggravait. Cette fois, c'étaient les anciens qui, se brouillant avec l'archevêque, attiraient sur le monastère les dernières foudres canoniques épiscopales.

Irrités de l'attitude équivoque de leur prieur dans les débats précédents et de la facilité avec laquelle celui-ci avait signé contre leurs confrères réformés des pièces injurieuses à leur égard, les anciens avaient résolu de se défaire de lui. Quoique ses pouvoirs fussent régulièrement terminés depuis plusieurs mois, on lui avait laissé une préséance honorifique à titre de doyen, parce que la communauté n'avait jamais été en nombre pour procéder à une élection nouvelle, mais on avait trouvé mauvais qu'il prît le rôle de supérieur en présence de M. de Harlay, et surtout on n'acceptait pas la nomination faite d'autorité par le prélat. Un jour où le nombre des moines se trouva par hasard suffisant, au chapitre, Don Crosnier demanda la parole et, expliquant que Dom d'Équetot avait laissé passer six mois après l'échéance de son priorat sans faire procéder à une élection, il prenait, lui, cette initiative, et proposait à l'assemblée d'élire un autre supérieur. Dom d'Équetot se leva de son siège ; il déclara qu'il était le prieur régulier, établi par l'archevêque, et qu'il n'y avait pas lieu de procéder à un choix. On lui répondit que la communauté allait passer outre. Alors Dom d'Équetot s'écria qu'il se pourvoyait devant l'archevêque, qu'il protestait de nullité de tout ce qu'on ferait, et, sortant du chapitre, il claqua la porte. Les anciens élurent Dom Louis Deleau, bailli du monastère. Dom d'Équetot partit pour Rouen; il alla trouver l'archevêque et lui raconta ce qui venait de se produire à Saint-Wandrille. Il y avait là, affirmait-il, un mépris scandaleux des décisions de l'autorité ecclésiastique, une rébellion et une insulte à M. de Harlay. Le sang ne fit qu'un tour dans les veines du fougueux prélat. Il ordonna immédiatement à un de ses grands vicaires de procéder à une enquête et d'envoyer le doyen rural de Saint-Georges sommer les moines de Saint-Wandrille d'avoir à se désister de leur élection. Les moines n'avaient qu'un moyen de défense, c'était de se retrancher

derrière les complications de la procédure, en faisant appel à la chicane juridique. Les lois ecclésiastiques prescrivent que, lorsqu'on fait des monitions juridiques ou des sommations, l'agent auquel la missive est confiée doit montrer une ordonnance, une commission, un mandat régulier quelconque, et doit être accompagné d'adjoints ou de records. On agit si précipitamment à l'archevêché de Rouen que quand le doyen rural de Saint-Georges, M. Mallon, se présenta à l'abbaye.. il n'avait ni commission ni record. Les moines lui signifièrent que toute sa procédure était par conséquent nulle. Le curé de la Folletière dressa procès-verbal de ce qu'il appelait « l'irrévérence et contumace à la voix de l'Église » des moines rebelles, et adressa le document à M. de Harlay, en ce moment à Dieppe. M. de Harlay, au reçu de ce procès-verbal, écrivit :

François, par la permission divine archevêque de Rouen, primat de Normandie, à nos religieux de Saint-Wandrille, salut et bénédiction. Sur la plainte de frère Dom d'Équetot, votre ancien prieur, et reconnu et déclaré tel par nous au cours de notre visite, de la destitution faite de sa personne au mépris de notre autorité ; l'ordonnance de notre grand vicaire pour en informer, et le procès-verbal de notre doyen de Saint-Georges; avons jeté et jetons l'interdit sur votre maison et communauté et église, suspense actuelle sur le prétendu prieur intrus et tout autre soi-disant réformé qui s'ingère ou se pourrait ingérer d'en faire, soit avec lui, soit à part, la fonction ; avec excommunication contre tous les complices de ce scandaleux monopole ; et ce jusqu'à résipiscence et conclusion de notre visite. Mandons à notre dit doyen de vous signifier les présentes censures, avec défenses de reconnoitre d'autre supérieur que le dit Dom d'Équetot, auquel avons donné main levée des derniers arrêtés. Et en cas de mépris, les fulminerez par tous les lieux voisins et églises du doyenné, et d'informer contre ceux qui n'y défféreront pas, comme contre gens suspects de schisme et d'hérésie, pour y être pourvu comme à membres infectés, et retranchés de la communion des fidèles.

Donné en notre ville et comté de Dieppe, et écrit et signé de notre main, ce 19[e] de juillet 1637.

Signé : FRANÇOIS, archevêque de Rouen.

Sur la pièce furent ajoutés : « par le commandement de Monseigneur Esprit » ; un paraphe et un sceau de cire verte

Ainsi l'abbaye était interdite ; plus de messe, plus d'office, plus de sacrement, Le cloître devenait un endroit de malédiction. Le monastère sanctifié par cinquante bienheureux n'était plus qu'une maison déshonorée et sans religion. Mais M. de Harlay, pour avoir frappé fort, n'avait pas frappé juste. Les règles canoniques exigent qu'avant de procéder aux dernières fulminations, on écoute les coupables et qu'on fasse trois sommations juridiques régulières. Il les avait oubliées.

Le coup bouleversa Saint-Wandrille. Tout le monde était atteint. L'archevêque, enveloppant dans un même geste ses ressentiments de naguère et son irritation présente, avait englobé l'ensemble des moines, anciens et réformés, dans la même sentence. Chacun s'occupa d'organiser la résistance avec acharnement.

M. Mallon, le doyen de Saint-Georges, étant revenu le 24 juillet notifier à Dom Deleau, tant pour lui que pour tous les religieux, l'ordonnance archiépiscopale qui prononçait l'interdiction, Dom Deleau lui notifia que la communauté tenait cette interdiction pour nulle; qu'elle avait été lancée sans que les intéressés fussent écoutés « en leurs raisons et défenses ». Les religieux « entendaient se pourvoir en temps et lieu et devant qui il appartiendrait contre toutes ces entreprises injustes et ces violences insupportables ». De leur côté, les réformés firent signifier à M. de Harlay par exploit d'huissier qu'ils en appelaient à Rome de « son prétendu interdit » donné à Dieppe; qu'ils « prenaient à partie le seigneur archevêque » pour avoir jeté sur eux des censures au préjudice de l'appel suspensif qu'ils avaient précédemment interjeté et au mépris de l'autorité du siège apostolique dont il ne tenait aucun compte.

Le bruit fait par l'interdit fut considérable. A Paris, unanimement, on blâma l'emportement de M. de Harlay ; on jugea qu'il avait agi sans mesure. L'archevêque, inquiet, hésita, puis, par un de ces revirements soudains propres aux esprits mal trempés, décida de tout arranger d'un coup, en cédant. Il annonça qu'il allait clôturer la visite épiscopale à Saint-Wandrille, et nomma deux commissaires pour y procéder, toujours le doyen de Saint-Georges et le curé de Caudebec, M. Beaugendre, que devaient assister deux pères capucins pris

au couvent de cet ordre à Caudebec. Des « patentes » précisèrent leur mission. Ils devaient lever l'interdit et, afin de sauver les apparences, rétablir Dom d'Équetot. Mais, cela fait, Dom d'Équetot donnerait sa démission et il serait procédé par les moines à une nouvelle élection que les commissaires confirmeraient. Après quoi les concordats seraient formellement validés, la réforme canoniquement établie à Saint-Wandrille, et tout laissé en paix. Pour plus de sûreté, M. Beaugendre écrivit, quelques jours avant la date fixée, à Dom de Riveri, prieur de Jumièges, et lui annonça ce qu'il allait faire. Il montrait combien les nouvelles dispositions de l'archevêque étaient avantageuses à l'égard de Saint-Wandrille ; il espérait aboutir à un arrangement pacifique. « Je serais bien aise, disait-il, que tout se passât doucement. Monseigneur est si bon prélat, que je crois qu'en lui rendant ce qui lui est dû, il recevra à bras ouverts ceux qui le reconnaîtront pour ce qu'il est. Je prie Dieu qu'il fasse réussir le tout à sa gloire et à l'honneur de la dignité pastorale sans blesser l'intérêt de votre congrégation. »

Il était trop tard. Les moines recevaient des encouragements à la résistance. On leur disait qu'ils devaient s'adresser aux magistrats civils, prêts à les soutenir. D'ailleurs, si M. de Harlay, ajoutait-on, parlait d'accommoder la difficulté immédiate, il ne disait mot de la cause initiale du débat, l'exemption de l'ordinaire. L'acceptait-il, ou faudrait-il dans peu de temps recommencer la lutte? Mieux valait tout régler à la fois par la voie légale. Après le moment d'étonnement qui suivit les avances de l'archevêque, on décida de ne rien répondre et de s'en remettre à la procédure.

Anciens et réformés agirent de leur côté. Les premiers demandèrent et obtinrent du Parlement de Rouen des « lettres moratoires », permettant au bailli ou à son lieutenant, de leur accorder un délai de quelques mois avant de formuler leur appel en cours de Rome, tout en bénéficiant de l'effet suspensif de cet appel à l'égard des mesures de l'archevêque : M. de Harlay fut cité à comparaître devant le bailliage au sujet de ces lettres. Les seconds interjetèrent appel comme d'abus au Grand Conseil, à Paris. Le droit demandait bien qu'ils en appelassent au Parlement de Rouen ; mais la tradition s'éta-

blissait de s'adresser de préférence au Grand Conseil, plus lointain, plus indépendant et notoirement hostile à toute puissance du genre de celle de l'archevêque. Ils exposèrent les violences du prélat ; ils demandèrent à être reçus appelants, cependant d'être relevés de l'interdit, et qu'il fût fait expresse défense et inhibition à M. de Harlay de passer outre et de rien entreprendre contre l'abbaye sous peine de nullité flagrante, cassation, 6 000 livres d'amende, dommages, dépens et intérêts.

Le Grand Conseil rendit un arrêt conforme à la demande des religieux.

Devant l'attitude délibérée des moines, l'archevêque ordonna à ses commissaires de clôturer immédiatement sa visite pastorale à Saint-Wandrille en confirmant purement et simplement toutes ses condamnations, annulations et censures.

MM. Mallon et Beaugendre se présentèrent aux portes du monastère le 9 septembre, vers deux heures de l'après-midi. M. de Harlay attendait à Caudebec, à l'auberge des *Trois Marchands*, le résultat de la démarche. Les deux capucins nécessaires faisaient défaut. Leur gardien était venu quelques jours auparavant à Saint-Wandrille demander aux bénédictins leur sentiment sur le projet de faire accompagner par deux de ses pères les curés attendus, et, les bénédictins ayant répondu que leurs confrères devaient savoir ce qu'ils avaient à faire, les capucins, comprenant, avaient prétexté des riens pour ne pas venir. MM. Mallon et Beaugendre furent introduits dans le cloître où la communauté les attendait. Ils donnèrent lecture de la commission dont ils étaient chargés. Le prieur Dom Fuscien Delattre demanda deux copies de ce document pour que les moines l'examinassent. Les deux copies, qui étaient prêtes, ayant été délivrées, les moines se retirèrent et, peu après, Dom Deleau vint faire part de leur réponse. Ils suppliaient ces messieurs de se désister de leur entreprise; cette entreprise était une violation des lettres moratoires accordées par le Parlement de Rouen, une violation de l'appel interjeté en cour de Rome. Dom Delattre, au nom des réformés, ajouta que cette Commission anéantissait les

privilèges de la congrégation, et notamment un article de la bulle *In Supereminenti* du pape Urbain VIII, en date du 21 janvier 1627, qui disait que les membres de la congrégation de Saint-Maur devaient jouir des mêmes privilèges, libertés, exemptions, immunités, grâces et prérogatives que les congrégations du Mont-Cassin, de Saint-Justin de Padoue, de Saint-Vannes, les ordres mendiants ou non. Le moine donna lecture de l'extrait de la bulle et en mit une copie entre les mains des commissaires, lesquels répondirent qu'ils montreraient certainement cet extrait à l'archevêque, mais nonobstant, qu'ils allaient exécuter leur mission. Dom Deleau reprit que c'était là un nouvel attentat d'agir de la sorte malgré leur appel au pape; qu'à son tour, à l'imitation de ses confrères, il en appelait au Grand Conseil comme d'abus, et qu'il était intolérable de voir ainsi fouler aux pieds toutes les lois canoniques et civiles. Les commissaires maintenant qu'ils allaient passer outre, les deux prieurs prononcèrent qu'ils prenaient alors à partie personnellement les deux commissaires, qu'ils les rendaient privément responsables du crime qu'ils allaient commettre, et qu'ils les feraient répondre de tous dommages, pertes et intérêts. Cette fois, devant la menace directe, les commissaires effrayés reculèrent. Après s'être consultés à voix basse, ils dirent qu'ils estimaient bon de surseoir jusqu'à ce qu'il en eût été ordonné plus amplement; ils firent un procès verbal dont ils laissèrent deux copies à Saint-Wandrille, et allèrent retrouver l'archevêque.

Celui-ci les tança avec véhémence. De quoi avaient-ils eu peur? L'appel des moines était non « suspensif », mais « dévolutif ». Si c'était nécessaire, on le leur mettrait dans leur commission. De nouvelles lettres furent rédigées en ce sens. et ordre itératif fut donné par le prélat d'en finir.

Il fallut quelques jours pour se préparer à la dernière bataille. Recommandation était faite aux commissaires dans leurs pouvoirs d'user de ceux-ci « avec esprit de douceur, attendant un plus saint coup de bâton pastoral si la brebis s'égarait davantage ». Les moines de Saint-Wandrille, tenus au courant de ce qui se tramait contre eux, avaient décidé de s'enfermer à double tour et de ne pas recevoir les commissaires: c'était cette détermination, dont M. de Harlay fut informé, qui

retardait l'exécution. Des ecclésiastiques, remplissant une mission canonique, n'avaient pas le droit d'enfoncer des portes. Il fallait l'assistance d'un magistrat civil. On s'était adressé au procureur du roi à Caudebec, M. André le Picart. Mais M. André le Picart, ami des moines, avait les mains liées par l'arrêt du Grand Conseil qui lui faisait courir des risques dans le cas où il se fût permis de n'en point tenir compte : il parla d'un voyage et s'absenta. Les capucins, par ailleurs, s'excusèrent encore de ne pouvoir accompagner les deux commissaires en raison de « l'injure du temps » — il pleuvait — et « de quelques affaires importantes ». Il fallut se rabattre sur de simples ecclésiastiques.

L'expédition fut fixée au 16 septembre. Le matin même, les bénédictins en reçurent l'avis par une notification de l'archevêque et une lettre particulière qui les prévenait de tous les détails. Les commissaires ne pourraient donc pas forcer les portes. Ils sommeraient. Si seulement ils trouvaient trois moines, ils devraient les considérer comme le chapitre et agir. Les moines résolurent de se tenir cois.

A l'heure prévue, les curés de Caudebec et de la Folletière arrivèrent devant la porte close de l'abbaye. Ils frappèrent. On ne répondit pas. Plusieurs fois ils cognèrent. En levant la tête vers les fenêtres, ils aperçurent un religieux qui les regardait. Ils lui crièrent d'ouvrir, mais l'autre fit comprendre qu'il n'avait pas les clefs. Mettant leur œil à une fente de la porte, ils virent l'ombre d'un moine derrière. Ils interpellèrent celui-ci, lui ordonnant de les faire entrer. Le moine répliqua qu'il n'était pas chargé d'ouvrir les portes. Alors les deux commissaires se consultèrent. Puis M. Beaugendre recula de trois pas et se mit à crier d'une voix aiguë : « Messieurs les religieux de Saint-Wandrille, je vous somme, de l'autorité de Monseigneur l'archevêque de Rouen, primat de Normandie, votre prélat et pasteur, de faire ouverture de votre maison et exécuter le contenu de la commission par lui à nous donnée et dont copie vous a été, ce matin, délivrée, avec indiction de notre présente venue. » Lentement, trois fois, le curé de Caudebec répéta la phrase, s'arrêtant un peu à chaque fois, et à chaque fois frappant du marteau à la porte. Le même silence ayant accueilli les trois sommations, il acheva

en ajoutant de la même voix et distinctement que, par l'autorité de Monseigneur l'archevêque, Dom d'Équetot était rétabli en la charge de prieur, que Dom Deleau, « intrus en sa place », était frappé de suspense actuelle, et que le monastère était en interdit, lequel était valable, avec toutes ses clauses. Par trois fois, encore, il frappa du marteau, sommant les religieux de déclarer s'ils voulaient obéir, oui ou non, et s'ils avaient quelque objection à présenter. Alors les commissaires se retirèrent au presbytère de la paroisse, situé de l'autre côté du chemin, en face; ils rédigèrent leur procès-verbal, et pendant qu'ils écrivaient, ayant aperçu la porte de l'abbaye qui s'ouvrait plusieurs fois, ils consignèrent le fait dans leur acte, le qualifiant de provocation. Le tout recopié et bien sec, ils vinrent placarder le procès-verbal sur le mur de l'abbaye et s'en allèrent paisiblement.

Sans plus tarder, les moines anciens rédigèrent leur plainte au Grand Conseil. Ils en appelaient comme d'abus. Ils requéraient que leur cause fût vidée conjointement avec celle de leurs confrères les réformés, par un seul et même arrêt. Ils disaient que l'archevêque avait exercé contre eux des violences et des vexations au mépris de leur procédure d'appel au pape, lancé sur eux un interdit insoutenable, donné contre eux une commission d'une vigueur excessive dont ils critiquaient la forme, les moyens et le personnel. Ils demandaient d'être tenus pour relevés de l'interdit et des censures; et que cependant expresse défense fût faite audit archevêque et à ses commissaires de rien attenter contre les moines au préjudice de l'appel dont le Grand Conseil était saisi. Le Grand Conseil, aussi favorable à cette nouvelle demande qu'à la précédente, rendit un arrêt conforme.

La procédure était engagée de tous côtés, au civil, en cour de Rome. L'archevêque de Rouen, que maintenant l'autorité séculière arrêtait pour de bon, attendait non sans quelque inquiétude; on eut bientôt d'importantes nouvelles.

***

L'ensemble des pièces concernant la plainte des moines de Saint-Wandrille arrivé au Saint-Siège, le dossier fut examiné.

Le pape, Urbain VIII, conformément au droit en vigueur, décida de déléguer l'examen et le règlement de l'affaire à quelque personnage ecclésiastique placé près des plaignants : il choisit le cardinal de Richelieu. Un bref fut envoyé au cardinal : les termes en étaient sensiblement favorables aux religieux.

La nouvelle de l'arrivée à Paris du document pontifical, et surtout du destinataire auquel il était adressé, émut M. de Harlay. Confusément celui-ci s'arrangea de manière à faire entendre dans l'entourage du ministre, de sa part, qu'il y avait peut-être lieu de surseoir à l'effet des ordonnances édictées contre Saint-Wandrille. Le cardinal de Richelieu aimait les bénédictins. Il voyait avec grande faveur la congrégation de Saint-Maur, dont il s'était déclaré protecteur, et qu'il avait unie à la réforme de Cluni sous le titre général de Congrégation de Saint-Benoît. Il goûtait médiocrement les entreprises faites contre les moines, surtout au détriment de l'ordre public.

Il écrivit à M. de Harlay une courte lettre; cette lettre était un modèle d'art, contenant, sous la forme que se doivent entre eux deux grands dignitaires ecclésiastiques, avec une nuance d'affection flatteuse et les précautions adroites ménagées en vue d'obtenir un résultat par des voies de douceur, une menace précise, formulée d'un léger ton de commandement. L'archevêque de Rouen comprit. Il répondit une épitre bizarre, dans laquelle il s'excusait; il parlait du tempérament national malheureusement excitable; il alléguait « le naturel de la nation » qui va toujours « si chaudement dans les entreprises », mettant ainsi sur le compte de la race l'emportement désordonné qu'il avouait. Il continuait : « Si tout ce que Dieu dit de son peuple quand il est courroucé et si les ordonnances qui parlent de cette chaleur étoient prises à la lettre, où en serions-nous? Tous ne pèchent pas également, et néanmoins il parle si universellement que vous diriez à ouïr tonner les prophètes que le ciel doit tomber et qu'il n'y a plus de gens de bien »; étrange argument dont il fallait conclure que tout ce qui avait été fulminé par l'archevêque contre les moines de Saint-Wandrille ne devait pas être pris au sérieux.

Mettant à profit, cependant, l'avertissement du cardinal, M. de Harlay songea à arranger l'affaire. On trouva un intermédiaire, M. Davannes, prieur commendataire de Bonne-Nouvelle de Rouen et de Saint-Nicaise de Meulan. Les moines consentaient à passer sur beaucoup de choses, à dire qu'ils avaient mal expliqué leurs droits et privilèges à l'archevêque et que celui-ci avait pris « leurs timides excuses » pour une désobéissance. Un projet d'adresse au primat fut rédigé dans cette donnée, et M. Davannes le porta à Rouen. Mais il crut pouvoir s'avancer jusqu'à promettre qu'il amènerait les moines eux-mêmes à M. de Harlay, dans quelques jours, présenter des excuses et demander pardon. Les moines, furieux, refusèrent d'aller à Rouen. L'archevêque attendit et ne vit rien venir. Le prieur de Bonne-Nouvelle, confus, s'était caché sans même le prévenir.

Le cardinal de Richelieu ne recevant aucune information de M. de Harlay lui écrivit une seconde lettre — on était à la fin de décembre 1637 — pour lui faire connaître que si, décidément, il n'apprenait pas qu'on avait amiablement terminé « l'odieuse contestation », il allait s'occuper de remplir la mission que le pape lui avait confiée. M. de Harlay s'inquiéta : il fallait tâcher de trouver une solution. On lui suggéra un subterfuge.

Il fit rédiger un acte par lequel il relevait les moines de Saint-Wandrille de toutes leurs censures, puis il manda au doyen de Saint-Georges de se transporter au monastère, de présenter l'acte en question aux religieux, après quoi de le faire enregistrer avec tous les documents — ou les plus importants — au greffe de la cour ecclésiastique de Rouen. Si les religieux ne disaient mot, il serait établi par cette procédure que l'archevêque avait régulièrement usé de son droit, frappé des rebelles, relevé ceux-ci de leur condamnation : le silence de la communauté équivaudrait à la reconnaissance des faits et à la reconnaissance surtout de la juridiction de M. de Harlay. Le curé de la Folletière ne put pas, ou n'osa pas aller lui-même à Saint-Wandrille. Il se contenta d'écrire au prieur en demandant une rapide réponse. Dom Fuscien Delattre ne répondit pas.

Le cardinal de Richelieu, ne voyant décidément rien

venir de Rouen, se décida à en finir. Il dressa à Rueil un acte en latin, par lequel il donnait commission à MM. Fiacre Rivière, chanoine de l'église métropolitaine de Paris, docteur en droit canonique et en droit civil; Jacques Lescot, docteur et professeur royal de théologie à l'Université de Paris, d'examiner le différend surgi entre l'archevêque de Rouen et les moines de Saint-Wandrille, avec pouvoir de citer, ouïr, interroger les parties, faire enquête; de mettre le tout en état d'être jugé; de rédiger un rapport et d'apporter l'ensemble au cardinal, qui se réservait de prononcer. MM. Rivière et Lescot se mirent résolument à l'œuvre. Ils prirent leur temps. Au bout de quatre ou cinq mois, en vertu de la commission du cardinal de Richelieu, ils portèrent un mandement qui citait l'archevêque de Rouen et son promoteur, M. Louis Seurat, à comparaître à la barre du chapitre de Paris. L'acte était régulier. M. de Harlay se courrouça d'avoir, lui, archevêque, à comparaître devant deux petits prêtres. Le jour dit, ni lui ni son promoteur ne parurent. La commission condamna M. de Harlay par défaut. Elle lui laissa, cependant, un délai de trois semaines pour comparaître au même endroit et à heure fixée.

A la date voulue, personne, encore, de Rouen ne donna signe de vie. On fit signifier au prélat l'acte de défaut, par huissier, et on eut la condescendance de lui donner une nouvelle assignation à un mois pour venir se « sauver ou amender ». Ceci devait amener au 20 octobre. Le 7 du même mois, M. de Harlay écrivit directement au cardinal de Richelieu. Cette lettre était une suite étrange d'inexactitudes et de prétentions. Il demandait au ministre de se réserver la connaissance entière de la discussion; se plaignait amèrement des moines; disait qu'ils avaient surpris la religion du cardinal pour se soustraire à la juridiction métropolitaine de Normandie, sous le couvert du nom de M. de Richelieu. Il ajoutait que ce qui l'outrait le plus était que les moines avaient eu l'impudeur de le citer, lui, archevêque, à la barre du chapitre de Paris devant les sieurs Rivière et Lescot, « pour l'instruction d'une affaire qui mérite bien votre audience et qui n'est pas viande d'écolier ». D'ailleurs, les religieux, continuait-il en une série de raisonnements

inquiétants, avaient-ils besoin d'obtenir un bref de Rome? « Votre nom et votre piété nous conviaient assez de nous y présenter pour en passer par votre décision. Tout autre respect ne m'aurait pas fait mettre bas l'ordre canonique pour défendre mon église d'un si extraordinaire attentat et d'une si insigne révolte, après avoir souffert deux ans depuis leur introduction, la visite et le soutien de mes grands-vicaires. » Il achevait en suppliant le cardinal d'arrêter la procédure, — étant impossible, pour lui, primat, de comparaître devant deux méchants clercs, — et de prendre sa lettre « pour la plus respectueuse comparence ».

Le cardinal de Richelieu comprit qu'il n'y avait rien à faire avec M. de Harlay. L'archevêque ne comparaîtrait jamais. Il faudrait le condamner par contumace, ce qui n'avancerait rien, et édicter une résolution extrême qui laisserait tout en suspens. Le premier ministre trouva une solution intermédiaire de nature à satisfaire les deux parties. Il dit à ses subdélégués qu'il arrêtait la procédure et les priait de lui transmettre les dossiers, puis il prononça. A l'un il accordait la forme, aux autres le fond, et, sur le tout, pour laisser à chacun une dernière espérance, il laissait entendre qu'il s'agissait d'un règlement provisoire, mais que c'était un bon règlement. Il ne voulait pas, déclarait-il, trancher définitivement la question de principe qui était « la question générale d'entre messieurs les évêques et les religieux exempts », gros problème, aussi ancien que les ordres monastiques et qui durerait, sans doute, autant qu'eux. L'archevêque pourrait, quand bon lui semblerait, venir à Saint-Wandrille. Il serait reçu avec tout le respect possible. Il y officierait, visiterait le Saint-Sacrement, l'église, les bâtiments secondaires, porterie, communs, à loisir; mais il n'inspecterait pas les moines et n'interrogerait personne sur la régularité, ce qui était laissé aux supérieurs de la congrégation. La cause des moines, qui n'en avaient jamais demandé davantage, se trouvait donc gagnée. La forme fut laissée à M. de Harlay : Richelieu lui écrivit que les religieux avaient eu sans aucun doute des procédés malséants à son égard. Il était vraiment fâché que leur mauvaise conduite eût obligé l'archevêque à procéder contre eux comme il l'avait fait. « Je leur écris sur ce sujet pour

leur faire connaître leur faute et les exhorter à la réparer, comme ils feront sans doute en rendant ce qu'ils doivent à votre personne et à votre dignité. Cependant je vous conjure de la leur vouloir pardonner pour l'amour de moi, révoquer les jugements que vous avez donnés contre eux et rétablir les choses en l'état qu'elles étoient lorsque vous y êtes allé faire votre visite. En ce faisant, vous m'obligerez beaucoup. »

Le cardinal avait voulu ménager la vanité de l'archevêque de Rouen pour lui faire accepter la décision elle-même ; son succès dépassa ses désirs. M. de Harlay ne vit rien de la question sur laquelle il était battu. Il remarqua seulement que les moines lui avaient manqué de respect, qu'ils en étaient blâmés et qu'on le priait de vouloir bien les relever des censures dont, par conséquent, ils avaient été justement frappés. Il triompha. Il ordonna à ses imprimeurs de Gaillon de publier la lettre de Richelieu envoyée à Saint-Wandrille, et dont il avait copie, sous ce titre suggestif : *Lettre du cardinal de Richelieu aux religieux de l'abbaye de Saint-Wandrille pour les faire obéir et pour demander absolution de censures fulminées par l'archevêque*, et inséra le factum dans son recueil intitulé *le Mercure de Gaillon*. Puis il fit savoir qu'évidemment les religieux du monastère étaient tenus, aux termes de l'épître du premier ministre, de venir lui demander l'absolution des censures qui avaient été lancées contre eux. Il ne disait mot de l'exemption, qui était le principal de l'affaire, et il allait s'arranger, dans cette absolution, pour décider que, la faute des moines ayant été à l'origine de ne pas reconnaître sa juridiction, du moment qu'ils se repentaient et requéraient pardon, c'est qu'ils avouaient leur erreur et acceptaient l'autorité épiscopale. Autrement dit, il allait défaire d'un trait tout ce que venait de décider Richelieu.

Dom Grégoire Tarisse, prévenu et affligé, écrivit au prieur de Saint-Wandrille Dom Delattre pour lui donner de précises instructions en vue des menaçantes éventualités que l'archevêque de nouveau provoquait. Il faudrait s'en tenir rigoureusement aux termes de la lettre du cardinal de Richelieu, quoi qu'il arrivât : des formes de respect, tant que l'archevêque voudrait, mais, sur le droit de visite, il ne fallait rien céder. Plusieurs cas étaient à prévoir. Ou bien M. de

Harlay viendrait en personne à l'abbaye. On le recevrait avec apparat, on le complimenterait en termes modérés. On ajouterait qu'on était très mortifié que lors de sa dernière visite il n'eût pas « receu la satisfaction qu'il désiroit, ni tout l'honneur qui est dû à son mérite et à sa dignité » qu'on lui en demandait « humblement pardon ». « Que si, après cela, ledit seigneur fait dresser un procès-verbal et désire que vous le signiez, le pourrez faire, prenant bien garde qu'il ne soit dit que vous l'avez prié de lever l'interdit et censures. Et si ledit archevêque vous disoit de lui présenter requête afin de révoquer ce qu'il a fait ou lever lesdites censures, faudroit s'excuser, ne pouvant pas outrepasser ce qui est porté par les lettres de Son Éminence ». — Ou bien M. de Rouen ne viendrait pas et enverrait quelque grand vicaire. On recevrait celui-ci honnêtement ; on ne lui accorderait rien ; puis on le prierait de s'en aller. — Ou bien enfin ni M. de Harlay, ni son grand vicaire, personne ne viendrait à Saint-Wandrille. Cette extrémité serait fâcheuse. Car il y avait toujours là un interdit et des censures qu'il était nécessaire de faire lever. Tout bien pesé, il faudrait alors se décider à se rendre au château de Gaillon, où M. de Harlay résidait le plus ordinairement, et lui demander audience. Le prieur de Saint-Wandrille, qui ferait la demarche, serait accompagné de Dom Marchand, prieur de Bonne-Nouvelle de Rouen. Celui-ci présenterait Dom Delattre au prélat et devrait répéter ce qu'on eût dit à l'archevêque si l'archevêque était venu au monastère.

Ce fut la dernière hypothèse qui se réalisa, M. de Harlay ne venant pas et n'envoyant personne, Dom Delattre prit son parti de s'acheminer vers Gaillon en compagnie de son confrère de Bonne-Nouvelle. M. de Harlay leur fit un accueil aimable et plein de bienveillance. Les moines lui dirent qu'ils venaient le complimenter au sujet de l'accommodement dont le cardinal de Richelieu avait réglé les termes, lui donner l'assurance que les religieux de Saint-Wandrille étaient disposés à en observer exactement les prescriptions, et qu'ils lui demandaient de vouloir bien charitablement oublier le passé. M. de Harlay parla avec une indulgence protectrice, s'étendit sur sa dignité archiépiscopale et finit,

avec une bonhomme brusquerie, par les obliger à se mettre à genoux, par terre, devant lui, afin de recevoir quelques bénédictions. Les deux moines ahuris « perdirent la tramontane ». Une dizaine de fois ils se relevèrent et se mirent encore à genoux, recevant du prélat force absolutions qu'ils ne demandaient pas et dont M. de Rouen les accabla. Ils déclarèrent plus tard qu'elles leur paraissaient frivoles et qu'ils les croyaient nulles parce qu'elles étaient données hors du diocèse de Rouen. Séance tenante, M. de Harlay dressa un acte d'absolution générale qu'il lut. Il leur en fit délivrer par son secrétaire une copie signée, scellée, et écrivit lui-même le reçu. Il était dit dans cette pièce, que l'archevêque étant « le magistrat spirituel » de l'abbaye, devait user quelquefois « de sévérité envers ses enfants », mais qu'il savait aussi se relâcher de la rigueur de « ses lois paternelles » lorsqu'on se remettait dans l'ordre. Il levait donc les censures fulminées « contre cette maison — de Saint-Wandrille — moyennant les devoirs, auxquels nous obligent et obligera ladite éminence (le cardinal de Richelieu) ». Il enjoignait aux religieux contrits et absous de faire leur diligence auprès de son promoteur général afin que tous les documents, lettres du primat au cardinal de Richelieu, réponses de celui-ci et les « lettres de grâce », — c'est ainsi que M. de Harlay désignait l'absolution — fussent enregistrés au greffe de sa Cour, afin d'établir pour l'avenir les termes et le sens de ce qui s'était passé. Après quoi, paternellement, l'archevêque donna congé aux deux moines, leur recommandant de faire une grande procession en signe de réjouissance et les priant d'aller voir, de sa part, madame l'abbesse de Saint-Amand, ce à quoi les deux religieux ne comprirent rien du tout.

Ils se retirèrent furieux contre eux-mêmes d'avoir été si sots, furieux contre le primat qui les avait joués, désolés, humiliés. Dom Marchand écrivit à Dom Tarisse pour tâcher de se disculper.

Ils n'allèrent pas voir madame l'abbesse. On ne fit pas de procession. Le supérieur général, après avoir manifesté son mécontentement, décida que rien ne serait enregistré nulle part. Pendant quelque temps, l'archevêque tâcha d'obtenir l'exécution de ce qu'il avait prescrit, « et poussa même sa

pointe avec vivacité », envoyant le doyen de Saint-Georges solliciter, prier, menacer. Il n'obtint d'autre réponse que la formule recommandée par les supérieurs : « la lettre de son Éminence ne commandait rien de pareil ». Il fut obligé de renoncer à son projet. Pour se consoler, il publia les pièces dans son *Mercure de Gaillon* et les fit enregistrer lui-même, ce qui, juridiquement, n'avait pas la même valeur.

Quelques mois après, M. de Harlay annonça qu'il allait faire une visite à l'abbaye de Saint-Wandrille et qu'il viendrait le second dimanche d'après Pâques. Les religieux furent saisis d'inquiétude. Qu'allait-il encore sortir de cette « cervelle fumante »? Les précautions les plus minutieuses furent prises, les cas prévus, les réponses apprêtées; tout devait être inutile.

Au jour dit, sur les quatre à cinq heures du soir, le primat de Normandie arriva en un modeste appareil. Il fut cordial. Sa large face était illuminée d'une bonté avenante et ses yeux étaient gais. Les religieux le reçurent avec honneur, le menèrent à l'oratoire, qui était toujours dans le chapitre. Il pria, monta à l'autel, ouvrit le tabernacle, puis le referma; après quoi, se retournant vers l'assemblée, il dit qu'il était venu avec plaisir au monastère, n'ayant aucune intention de faire dorénavant l'examen des religieux ; qu'il « déférait en cela à la lettre de monseigneur le cardinal de Richelieu, et non seulement pour l'abbaye de Saint-Wandrille, mais encore pour celle de Jumièges, laquelle n'y étoit pas comprise »; qu'il se bornait à la visite du Saint-Sacrement de l'autel, sans plus, pour l'avenir; puis il acheva pieusement la cérémonie. Au souper, il mangea avec appétit, causa bruyamment, rit beaucoup et parut plein d'entrain. Le lendemain matin, montant en carrosse, il bénit la communauté tout entière de larges signes de croix et s'en alla.

La réforme était définitivement établie à Saint-Wandrille.

LOUIS BATIFFOL

PAUL ADAM

L'œuvre de Paul Adam, qui emplit déjà quelque trente volumes, n'est point aisée à définir précisément. Abondante et variée, multiple et libre en ses éléments, elle s'évade des formules où l'on tâcherait de la prendre. D'aucuns se dépitent et la déclarent tout de go mal cohérente et inharmonieuse : c'est trop de hâte.

L'unité d'un puissant et fécond esprit ne se dévoile et même ne se réalise qu'à la longue. Il ne commence pas par se limiter, tant lui est au contraire précieuse la joie d'une création qui sans cesse s'accroît et se diversifie. Chacun de ses états successifs est une synthèse provisoire, qui craquera sous l'afflux de richesses nouvelles. Il acquiert toujours plus d'ampleur et de magnificence. Tel un bel arbre se développe et s'épanouit au gré de sa luxuriante sève. Ses architectures manquent de symétrie; il pousse loin la fantaisie et l'audace, au risque de bouleverser l'ordonnance et la régularité de ses lignes. Il déconcerte les prévisions d'un petit géomètre appliqué.

Chair molle, en 1885, ayant été condamnée par les pudiques tribunaux, Paul Adam compta parmi les naturalistes. Collaborant, l'année d'après, avec Jean Moréas, il parut acquis à de tout autres principes d'art. Ensuite, il fallut bien qu'on

s'aperçût que nulle école ne le posséderait, ou du moins ne le retiendrait. A mesure que ses livres s'accumulent, il semble lui-même étonné de leur nombre et de leur hétérogénéité. A plusieurs reprises, il les classe; il assigne à sa production généreuse une sorte de plan rétroactif, auquel d'ailleurs il ne s'astreindra pas longtemps. En 1888, *Être* inaugure la série des « Volontés merveilleuses »; les deux volumes écrits avec Jean Moréas sont relégués à l'écart, sous le titre de « Fantaisies »; *Chair molle*, *Soi* et la *Glèbe* composent « le Liminaire ». Tandis que les « Volontés merveilleuses » gagnent *En décor*, les *Princesses byzantines* et le *Mystère des foules*, dix volumes nouveaux se viennent adjoindre au « Liminaire », qui s'intitule désormais « l'Époque ». Puis, entre ces deux groupes, des échanges s'opèrent. Les « Volontés merveilleuses » seront bientôt « le Temps et la Vie, Histoire d'un Idéal à travers les Siècles »; et les « Essais », que la *Critique des mœurs* domine, constitueront encore un autre assemblage... Ces incertitudes sont caractéristiques, ainsi que les titres imaginés successivement.

Gageons que cet ordre n'est pas définitif. Paul Adam range sa bibliothèque, de temps en temps, mais pour la déranger bientôt...

Il vous dira qu'il est un « polygraphe ». Entendez qu'il n'est indifférent à nulle idée, à nulle émotion, que le délice de penser et d'écrire est sa ferveur constante et que son accueillante esthétique n'exclut qu'un principe absolument, le très classique: « se borner »!...

***

En 1884, quand débuta Paul Adam, deux manières s'offraient au choix d'un jeune écrivain que tente l'audace et qui d'abord a décidé d'être de l'avant-garde : le naturalisme et le symbolisme, — deux manières bien différentes et qu'on jugeait contradictoires même. Il n'hésita pas : il les prit toutes les deux! Telle était sa fougue.

Son premier roman porte en sous-titre ces mots : « roman naturaliste », se recommande de Paul Alexis et n'est fade ni circonspect. Les amis de Paul Adam sont alors Robert Caze,

l'auteur de *Fille à Soldats*, et des peintres impressionnistes tels que Signac et Pissaro, gens soucieux d'authentiques réalités.

Il fait campagne avec les symbolistes. C'est lui qui a trouvé la formule : « L'art est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole. » Il collabore à la *Revue indépendante*. Avec Jules Laforgue et Gustave Kahn, il fonde le *Symboliste* qui, à vrai dire, eut quatre numéros. Il s'occupe du « Manifeste » fameux que publie, en 1886, *le Figaro*. Deux ans après, sous le pseudonyme de Jacques Plowert, il fait imprimer, par « Vanier, bibliopole », le célèbre *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*. C'est un document curieux. Le lexicographe se propose de « guider l'esprit hésitant du lecteur novice » parmi les difficultés du vocabulaire nouveau. Les exemples sont empruntés à Félix Fénéon, à Gustave Kahn, à Jules Laforgue, à Mallarmé, à Moréas, à Francis Poictevin, à Henri de Régnier, à Rimbaud, à Verlaine, à Vielé-Griffin, à Paul Adam lui-même, à quelques autres... Il ne s'agit pas seulement de néologismes, mais aussi de vieux mots, oubliés ou désuets, que l'on tâche de ressusciter afin que se renforce la langue affaiblie. Quant aux inédits, on les a tirés du grec ou du latin « suivant les règles admises ». Surtout, on se plaît à varier les désinences : on obtient ainsi plusieurs termes, qui correspondent à des nuances très fines de pensée. A côté de *lueur*, « effet direct d'une flamme », Paul Adam se félicite d'enregistrer *luisance*, moins déterminé, plus vague, « reflet de flamme dans un panneau verni, dans la nacre humide de l'œil, dans le froncis d'une sombre et soyeuse étoffe », et *luisure* même, plus net, plus bref, « lueur sur la vitre d'un lampadaire, sur la plaque d'un métal poli, sur l'orbe d'un bouton métallique », etc.

Que tout cela soit un peu artificiel, on n'oserait le contester. La tentative — renouvelée, d'ailleurs, de la Pléiade — était, à l'égard de la langue, trop désinvolte pour réussir aisément. Cependant, lorsqu'on feuillette ce *Petit Glossaire*, on est frappé du grand nombre de mots qui depuis sont entrés dans l'usage, sinon du peuple, du moins des lettrés. N'en fut-il pas ainsi des inventions de Ronsard et des précieuses?...

D'autres sont morts et ne méritaient pas mieux. Inutiles ou ridicules, il ne les faut considérer que comme vaines hardiesses d'école militante. Les symbolistes, presque tous, ont renoncé plus tard à cette passion du néologisme qui d'abord les rendit obscurs à l'excès. Mais aux meilleurs d'entre eux il resta de cette recherche ancienne un délicat souci de l'expression juste, une heureuse habitude d'analyser la pensée, de la vouloir traduire intégralement, en son détail, en sa particularité. S'ils y parviennent, avec les seules ressources de la langue désormais, ils font figure de beaux écrivains.

Tel est aujourd'hui le cas de Paul Adam. Il ne doit pas renier ses débuts de symboliste. Certes, il est de plus en plus modéré. Ses innovations de vocabulaire, moins fréquentes et mieux motivées, n'en sont que plus savoureuses. Son style est beau de plénitude et de vigueur. Il a quelque chose de synthétique et de ramassé où se trahit l'effort d'un scrupuleux et conscient artiste. Dans ses phrases, point de bourre; les mots sont choisis avec soin pour leur valeur expressive et joints de la façon la plus stricte.

Et ce n'est pas là tout le bénéfice qu'a tiré Paul Adam de ses origines symbolistes. Sans doute il arrivait, parmi les poètes nouveaux de 1884, pourvu de son originalité. Mais le milieu influe sur toute intelligence qui prélude ; il en favorise ou bien en contrarie la spontanéité. Or le symbolisme, tant décrié, fut une belle et noble doctrine d'art. Quelques individualités ridicules et présomptueuses le compromirent un instant; elles firent illusion; maintenant on peut les négliger. Le symbolisme marque, dans l'âme littéraire de notre temps, la renaissance de la métaphysique. L'esprit positiviste, qui jusqu'alors régnait, cède à la poussée des philosophies. L'Inconnaissable recouvre ses droits, le prestige de l'Idée rayonne. Le monde tangible n'apparaît plus comme le tout de la réalité, mais plutôt comme le signe d'une réalité profonde et, celle-là, essentielle, sur quoi les sens n'ont pas de prise. C'est le champ rouvert aux incursions de la pensée intuitive et discursive.

Il y eut alors de fiers idéologues. Paul Adam fut l'un d'eux, le plus fervent peut-être et le plus intrépide.



Symboliste et naturaliste à la fois, en ses débuts, Paul Adam demeura fidèle au culte double de l'idée et de la réalité. On ne le vit point sacrifier l'une à l'autre; mais il les unit, dans une curieuse synthèse où se caractérise bien son génie propre.

Certes, il est passionné d'idéologie. Cependant il ne s'élève pas jusqu'à la pure abstraction. Des mystiques il n'a ni le détachement spirituel ni l'impétuosité dogmatique. Il tient compte des faits. Il est préoccupé des choses d'ici-bas, et, très spécialement, de l'heure présente. Son rêve ne l'écarte pas de l'observation directe; la quotidienne vie de la race, du peuple et de l'individu l'inquiète.

D'autre part, la réalité se présente à lui pleine d'idées, qui l'enchantent, le divertissent, avec lesquelles il joue, avec lesquelles il édifie les grandes constructions fantaisistes et rigoureuses de son inventive logique.

Lisez le *Conte futur*, la *Critique des Mœurs*, le *Triomphe des Médiocres* et ces *Lettres de Malaisie* qui, sous les couleurs les plus vives et les plus amusantes, offrent le tableau d'une société parfaitement collectiviste. En quel livre contemporain trouver pareille profusion d'hypothèses plausibles et ingénieuses, de théories, de systèmes, et relatifs aux plus diverses questions, philosophiques, sociales, politiques? L'art, la science, la religion, la morale, la littérature, et le reste aussi! Les chapitres de la *Critique des Mœurs* concernent : l'amant, l'épouse, la jeune fille, la courtisane, le père; traitent du mariage et du crime passionnel, du socialisme et du droit de grève, de l'anarchisme et de l'aventure panamique; discourent de la charité, de la révolte; esquissent l'éloge de Ravachol et invectivent contre le mendiant, etc. D'ailleurs, si quelques problèmes vous tentent, que la *Critique* ait omis, le *Triomphe des Médiocres* vous donnera satisfaction...

Mais s'il s'agit, après cela, de définir la philosophie générale de l'auteur, on éprouve un peu d'embarras. On aperçoit, entre les thèses qu'il hasarde, des contradictions, apparentes du moins. Le désordre de l'exposé gêne et déconcerte. Cette dialectique à bâtons rompus laisse le lecteur incertain sur les

conclusions. Il y a là du socialisme, évidemment, mais de l'individualisme surtout; de la haine, mais aussi de la tendresse; du désespoir et néanmoins de l'espérance; des velléités de détruire et de la précaution; de l'ironie terrible et de la gravité; de l'athéisme et de la religion, du pour et du contre, mis en balance et tous deux aggravés complaisamment.

Est-il un sceptique? On le serait à moins. Montaigne n'a pas davantage éparpillé sa créance; il n'a pas mieux délié la fausse coordination des idées et des faits admis par l'opinion courante; il n'a pas renoncé plus absolument à considérer comme un tout complet et comme un organisme viable l'état de choses qu'il examinait. Seulement, Montaigne se plaît à ce désordre qu'il constate; il s'en amuse, et sa voluptueuse pensée y trouve un pervers et cher agrément. S'il épilogue, c'est pour la joie de ce délicat exercice. Il n'eût point aimé que le monde spirituel où il se jouait fût mieux disposé et, de ce fait, moins propice aux charmantes erreurs, aux irrésolutions perpétuelles... Vanité des doctrines! Ce ne sont point elles qui distinguent, les uns des autres, les esprits. Des mêmes principes résultent les plus différentes conceptions de la vie; il n'est pas jusqu'au nihilisme qui ne prenne les formes les plus disparates, souriante indulgence, révolte fière ou morne résignation...

Paul Adam, lui, s'acharne et s'irrite. Sa critique n'est point amène ni enjouée, mais violente et âpre.

Ceci le choque : il a vu l'illogisme partout, dans les relations sociales, dans l'arrangement des collectivités, dans la morale admise, dans la composition des partis, dans les préjugés indéracinables, dans l'essence même de ces dogmes irréfléchis sur lesquels repose tout l'échafaudage des civilisations. Ainsi que d'autres analystes ont pris à tâche de dévoiler l'hypocrisie première ou le fondamental égoïsme de l'être, il s'occupe de dénoncer l'universelle incohérence. Il la signale dans les passions et dans les sentiments les plus sincères et les plus spontanés de l'âme humaine; il la poursuit dans ses retraites les plus dangereuses où d'autres certes la devinent, qui n'osent pas la démasquer. Il est intrépide et rien ne l'arrête.

La question de l'Alsace-Lorraine demeure tragiquement irrésolue? La vie nationale est en suspens à cause de ce terri-

toire?... « Eh bien, dit-il, si l'on y tient vraiment, qu'on tente tout de suite et officiellement de reprendre ces provinces par un traité, soit en cédant à l'appétit colonial de l'Allemagne l'une de nos possessions exotiques, soit en les rachetant en argent. Si l'Allemagne refuse, la situation s'éclaircit : ou nous tenons assez à ces provinces pour les reconquérir par les armes, et alors il n'est plus de motif de retard; ou elles ne paraissent pas valoir cet effort, et alors, un plébiscite intervenant qui dirigera la conscience gouvernementale, renonçons-y pour toujours, confirmons le traité de Francfort et entrons dans la triple alliance, qui deviendra dès lors l'alliance européenne, une étiquette féconde en résultats. »

Et, avec impatience, il ajoute : « Il faut une solution! »

Sans doute, on objectera que c'est par trop simplifier le problème, qu'il est infiniment plus complexe et que la réalité des choses ne se laisse point ainsi réduire à deux franches alternatives entre lesquelles on n'aurait que l'embarras du choix. Cependant la logique est impérieuse. Qu'est-ce à dire, sinon que le divorce de la logique et de la vie est absolu? Cette constatation poignante est justement celle que Paul Adam voulait que l'on fît. Et, pour lui donner toute sa valeur, il la fortifie d'exemples significatifs. Les mœurs et les lois sont en désaccord; les lois se contredisent; les lois et la raison divergent : il le montre. A la confusion des faits il oppose la netteté d'un raisonnement, afin que l'on juge.

Il étudie l'état social actuel; il le voit absurde et désordonné. D'où vient un tel inconvénient? De ceci d'abord : l'état social actuel, c'est, à tous les degrés de l'échelle, le « triomphe des médiocres ». Dans l'administration, dans le commandement, en art, en littérature, partout le médiocre domine : « Il triomphe, barbare suprême, contre la lumière de l'Idée »; il est l'obstacle perpétuel au « prochain Bonheur »!

Le progrès? Paul Adam ne nie pas la véritable grandeur de « l'Époque », l'effort de l'esprit tâchant de prévaloir contre la force, la science luttant pied à pied contre la maladie, le respect de la vie contrariant les brutalités de l'instinct, la virtuosité des inventeurs disciplinant la nature, l'étude et la méditation découvrant l'harmonie des phénomènes. Il célèbre cette aurore des temps nouveaux : « L'Idée illumine. Elle veut

resplendir, Messie, pour le rachat de nos douleurs. Encore un pas : les sciences et les arts font à nos descendants l'existence rêvée des anciens pour leurs dieux... »

Seulement, les médiocres empêchent la prompte réalisation du mieux. Le mieux résulterait de la mainmise de l'Intelligence sur l'ordre social et moral, sur l'activité humaine tout entière. Les médiocres sont la négation du rationnel et du vrai ; ils sont l'*illogisme* : ils créent le trouble.

Que faire ? Comment réduire à la portion congrue ces médiocres à qui le grossier suffrage universel confère l'autorité vaste et insolente dont ils abusent ? Comment assurer la suprématie des élites ? Ce problème vital n'est pas de ceux que l'on résout promptement. Il semble même qu'il implique une sorte de contradiction redoutable : si le pouvoir appartient aux médiocres, ceux-ci ne prendront pas l'initiative qui les anéantirait.

Souhaiterons-nous un coup d'État qui brusquement résolve la difficulté ?... Hélas ! « Une énergie ? S'il en surgissait une, nous rencontrerions le médiocre général Boulanger... Le peuple de France ne s'enthousiasme que pour l'homme médiocre. »

Pour amender au moins la sottise régnante, Paul Adam préconise une nouvelle organisation gouvernementale. La « Centurie », constituée par décret ou bien « par le suffrage de tous les bacheliers, des artistes, des professeurs et des écrivains », serait recrutée entre les gens qui, par une œuvre ou un acte, ont prouvé « leur mérite social ». C'est à elle qu'il appartiendrait de désigner le président de la République, les ministres et les ambassadeurs auprès des grandes puissances. Elle se composerait de cinq « vingtaines » : la vingtaine politique, celle des relations extérieures, celle des artistes, celle des savants et celle des financiers. A la date de 1898, Paul Adam proposait même une liste de noms fort éclectique et judicieuse, mais qu'il faudrait aujourd'hui remanier... Le Sénat serait élu par tous les bacheliers de France ; il comprendrait cent magistrats, cent officiers d'état-major et cent docteurs. L'Institut verrait augmenter son prestige, accroître son efficacité... Ainsi se formerait « un corps gouvernemental capable de réglementer les imprudences et les trafics dus aux représentants des rustres ».

On se méfie des projets de constitution qu'imaginent des gens de lettres ou de simples penseurs qui ne sont pas « du bâtiment ». Que des peuples en peine de réglementer leur vie sociale se soient adressés jadis à des Encyclopédistes, cela fait aujourd'hui sourire les politiciens de métier. Toutefois, il est naturel que les idées viennent de ceux qui pensent. Ceux qui agissent les mettent au point, les accommodent aux nécessités des contingences, — et souvent, à cette fin, les avilissent.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ce système et des objections que soulève un gouvernement de l'élite intellectuelle, les tares évidentes du gouvernement des médiocres disposent à la sympathie envers tout essai, même aventureux, d'autre chose. Et n'y a-t-il pas une beauté réelle en cette confiance que Paul Adam témoigne à la Raison?

Dans tout le détail de notre existence, dans les mœurs et dans l'esprit public, dans la crise sociale et dans l'activité politique, il a constaté les immenses dégâts que fait l'incohérence. Il est arrivé à cette conclusion que « le mal dans le monde », comme disent les philosophes, a pour cause première et toujours vive l'universel et paradoxal illogisme.

Il réclame au nom de la logique. Il en appelle à l'Intelligence. Il met tout son espoir dans les Idées.

***

Dangereuse condition pour un romancier, si la poursuite des chimères le distrait des réalités. Il n'en est pas ainsi de Paul Adam, prompt sans doute, quand il le veut, à s'échapper vers la tentante conjecture, mais capable aussi de s'adonner à la perception directe de la vie. Il serait inexact de ne voir en une telle individualité qu'un endroit où les idées font entre elles de la logique. Il n'y a pas d'esprit plus curieux des mille apparences des choses. Disons-le sensuel, car ses yeux sont gourmands des belles couleurs, des belles lignes et de tout le somptueux tableau de l'univers. Il n'est pas seulement curieux, comme un Daudet le fut, de pittoresques minuties. D'une égale acuité, sa vision, plus avide et voluptueuse, étend plus loin sa quête enivrante. Les parfums et les

sons, joints aux formes et aux nuances, avivent son plaisir; et une noble étoffe lui est une incomparable joie s'il en palpe le tissu lourd et soyeux. Pour exalter encore de telles sensations, il y ajoute l'émoi d'une pensée toujours active et frémissante. Une furtive impression suffit à éveiller en lui tout un concert somptueux, dont il se délecte.

L'un de ses livres est intitulé *les Images sentimentales*: l'union de ces deux mots indique à merveille la double qualité de la féerie qui l'enchante. Il y analyse son « moi » d'enfant, l'enrichissement de ses appétits et l'origine de ses ardeurs spirituelles.

L'âme du petit garçon, dès le début, cherche les éclatants spectacles. De ses puériles années, l'écrivain retrouve au fond de sa mémoire le souvenir resplendissant d'illuminations napoléoniennes, un ciel rayé de feux d'artifice, embrasé de gerbes de pourpre, un horizon de girandoles, une mêlée de casques et de cuirasses, un bruit de foule et de fanfares, le passage de l'Empereur. Il se rappelle l'amusement des premiers pas, à coup de talons, entre les fortes mains de la nourrice, et les rires et les gambades par quoi se signalait son entrain. Il se rappelle les gâteaux, les friandises, les chasses aux nids dans les fourrés, la fierté de la découverte et le triomphe de saisir, entre ses doigts nerveux, de la vie palpitante sous un plumage tiède. Plus tard, au collège, il se réjouit d'accroître, dans la durée et dans l'espace, le cercle de sa jeune et vivace imagination. « J'abordai l'Asie; je fréquentai Rome!... » Il se rue dans les siècles et les climats avec impétuosité. L'évocation le ravit des étendues sablonneuses, des villes lointaines, des batailles terribles et magnifiques, des cohues envahissantes et du tintamarre glorieux des victoires. Il prend part aux plus beaux événements historiques, il s'incarne dans les héros... « Je suivis les Dix-Mille retournant au foyer grec par les chemins de désolation. Je connus des satrapes fardés soupesant d'une main pâle les anneaux arrangés de leur barbes bleues... Avec les ancêtres gaulois je gravissais les Alpes, orgueilleux de ma poitrine blanche, de mes tresses blondes, de mes bracelets d'étain, de ma trompe en corne d'auroch. Les blancheurs glacées des monts se rosèrent de bien des couchants... »

Ainsi se multiplie une âme; ainsi s'épanouit et se diversifie selon les décors sa puissance émotive. Toujours elle-même, elle devient capable cependant de s'extérioriser, de se réaliser en dehors de soi, en dehors de ses plus habituels entours. Voyageuse, elle émigre sans cesse ailleurs; bohémienne, elle s'installe au gré des aventures spirituelles: et sa nostalgie des paysages délaissés est moindre que sa joie des découvertes.

A la longue, pourtant, elle se lasse, ayant frémi de trop de nouveautés. Elle s'effare de la fuite perpétuelle de tout; et, bien qu'elle s'abandonne au tumulte de sa fantaisie, elle rêve d'en éterniser les plus sublimes épisodes.

Telle est l'origine de l'art. Il provient du désir de fixer une minute incomparable. Tragique désir, et d'autant plus impérieux que l'émotion de la minute est plus forte; lutte opiniâtre contre la puissance destructive du temps; acharnement contre la loi d'oubli! L'art est pathétique; le drame qu'il résume est le duel des volontés et des fatalités.

Les amoureux en promenade qui, sur l'écorce d'un chêne, inscrivent leurs initiales enlacées cèdent à des velléités élémentaires semblables à celles d'où résulte l'art. Confiant à ce chêne plus durable qu'eux et qu'ils imaginent immortel le souvenir d'une ferveur momentanée, ils déclarent leur perplexité du devenir et leur vœu de résister aux entreprises du néant. Ils croient se jouer, ils font de l'art déjà.

Les peintres et les écrivains que l'on nomme impressionnistes rivalisent avec le temps de rapidité pour saisir la fragile beauté des phénomènes mouvants et fugitifs. Le paradoxe de leur rêve est de disputer à la mort la délicate merveille des instants...

Paul Adam n'est pas tout à fait, plutôt il n'est pas seulement un impressionniste. Telles sont les ardeurs de son tempérament et la fougue de son esprit, qu'il ne lui suffit pas de s'amuser aux apparences. Il faut qu'il étreigne et qu'il possède les réalités. Et c'est pourquoi plus douloureuse et déchirante lui semble la privation lorsque lui est arrachée sa proie; et c'est pourquoi il se débat avec tant de frénésie que volontiers je le comparerais au jeune Achille de l'*Iliade*, si véhémentement désespéré de se savoir éphémère et, dans les brèves limites de sa vie, astreint à des jouissances interrompues...

Paul Adam ne se console ni ne s'apaise. Il y a dans son art un long et terrible gémissement.

Son art est né du jour où ce stratagème lui plut, de faire pièce à la rapacité des heures et de glorifier, en dehors de soi, débile, son enthousiasme sous une forme indemne de caducité.

Ne trahit-il pas le secret de sa spontanéité littéraire, dans cette page curieuse des *Images sentimentales*, où la réalité tourne à l'allégorie? « Quand il me fallut embarquer l'âme malade sur les paquebots et confier à la célérité des express la torture d'avoir perdu Louise, je me regardai pleurer en moi avec la satisfaction de voir un heureux décor de deuil. Et plus tard seulement, bien plus tard, dans une sombre et mystérieuse ville de Hollande, je me donnai à la déroute d'un chagrin sincère. Les hérons franchissaient à tire-d'aile le ciel informe. Notre sloop haletait sur la mer d'argent. Il y avait de robustes gaillards riant du souffle de leurs pipes; et, un soir, dans le petit entrepont où dansait le falot de cuivre fourbi, je sentis trop cruellement la présence de mon Regret. Plutôt que de crier tout seul ma plainte, je me mis à la conter à ces hommes frustes, tueurs de poissons. Et ce fut un soulagement étrange de travestir ma mémoire sous une fable appropriée à leur esprit. J'habillai mon chagrin de littérature. »

Tolstoï a écrit : « Évoquer en soi-même un sentiment déjà éprouvé et, l'ayant évoqué, le communiquer à autrui par le moyen de mouvements, de lignes, de couleurs, de sons, d'images verbales : tel est l'objet propre de l'art. » Tolstoï caractérise l'art par un besoin d'union des hommes entre eux; il le définit par la sympathie et la fraternité. Ainsi l'exige sa doctrine générale. Mais comment concilier cette généreuse notion de l'art avec l'individualisme et même l'égoïsme que l'on sent à l'origine de l'œuvre d'art? En fait, le véritable désir esthétique n'est point mû par la charité. Il n'aspire qu'à la durée. Promis à la mort absolue et mourant à toute heure un peu, l'être s'efforce d'arracher au dépérissement quelque chose de lui, ce qu'il a de plus précieux. Il pense éterniser son rêve en lui attribuant une forme d'art et tel il le confie à l'humanité pour qu'elle le revive. Camoëns bran-

dissant hors de l'eau qui le noie ses *Lusiades* et les tendant, avec désespoir, à qui doit survivre, fait le geste emblématique de l'art.

***

« Je leur dis... » Et, pour narrer aux « tueurs de poissons » l'aventure de sa douleur, Paul Adam la transpose en un conte dûment lié, embelli d'anecdotes. Il en donne l'équivalent impersonnel. S'il ne semblait parler que de soi, les autres lui refuseraient leur attention. S'il ne parlait vraiment que de soi, le récit leur serait inintelligible...

Or, voilà le procédé symbolique, et Paul Adam retrouve ici l'esthétique de ceux qui furent ses maîtres et ses amis.

En décor est donné par un biographe de l'auteur comme un roman vécu... Quoi qu'il en soit il est légitime de voir en cette œuvre l'une de ces « transpositions » où l'art de Paul Adam triomphe. Un seul personnage y exalte son âme torturée de trop intenses frénésies.

Vivre « en décor », c'est « être épars aux apparences des choses »; c'est, au lieu de rester en soi, s'éprendre à tel point du paysage environnant que l'on devienne lui, que l'on assume la diversité de sa tumultueuse vie. On multiplie ainsi le tourment de vivre, et l'on est le spectateur de soi-même multiplié. Redoutable état de l'esprit, qui augmente sa volupté jusqu'à la rendre meurtrière par l'excès!

Le tragique héros d'*En décor*, au milieu de la nature, se croit une efflorescence particulière du sol luxuriant qui l'entoure : « Comme dans la plaine, il vente encore dans sa poitrine; comme dans l'air, le monde vit dans ses yeux; comme aux bois, des musiques d'orgue ronflent dans sa tête ». L'amour n'éteint pas son ardeur, mais, au contraire, éveille en lui le souvenir des atavismes séculaires et suscite en sa chair le frémissement de toute l'ascendance immémoriale, — « brutale vigueur de Celtibère, épanchée avec le flux des conquérants qui mâtinèrent sa primitive race flamande, puis détrempée au vieux sang royal de Rascie jusqu'à cette actuelle allure blondissante d'Infant qu'eût peint Valasquez!... » Le délire de la pensée accompagne celui des sens, et les méta-

physiques l'enivrent comme la lumière enchante ses yeux, comme d'autres luxures ébranlent ses nerfs. Un mysticisme singulier pare de symboles idéologiques son horizon; « il peuple de ses émanations intellectuelles toutes les formes ambiantes »; de la nature, il fait « une annexe de son cerveau »... Et, s'il meurt enfin sous la douche des médecins aliénistes, c'est qu'il a laissé corrompre par l'envahissement des sensualités la part de raison pure dont il était dépositaire.

Deux principes furent en conflit au fond de cette âme avide et irrésolue : l'un logique et l'autre illogique; l'un qui pouvait organiser une cohérente image du Cosmos et l'autre qui devait en déranger les éléments. Il fallait que, de l'acharné conflit, une victoire résultât. Le héros d'*En décor* est devenu fou !

Ce n'est point un cas particulier seulement qu'analyse là l'écrivain; c'est le problème essentiel de la mentalité humaine qu'il étudie, en psychologue et en sociologue.

Si le mal dans le monde n'a d'autre cause que « l'illogisme » universel, il convient de déterminer les lois de ce fléau, d'en rechercher le principe, d'en atteindre le germe et d'en suivre le fatal progrès. L'histoire des sociétés met aux prises des énergies fécondes et des puissances de mort; un pareil dualisme est au cœur des individualités les plus fortes et les plus vaillantes. L'enjeu est la vie.

Voilà le sujet poignant de ce livre bizarre et sombre — et de toute l'œuvre de Paul Adam.

***

Les volumes sont nombreux où il applique à des échantillons divers d'humanité sa stricte méthode d'enquête.

Médiocres, imbéciles, canailles, nobles esprits qu'une tare annihile, qu'une perversité dégrade, révèlent tour à tour et leur misère propre et leur nocivité sociale. Émouvantes et tristes figures, quand elles apparaissent frustrées de leur masque honnête ou joli ! Lamentables figures dont les rides signalent plus de souffrance encore que de méchanceté !...

Robes rouges est le roman des magistrats. Une satire ? Peut-être. En tout cas, d'une vérité singulière. Les types ne sont

point poussés à la caricature. L'effet de comique terrible ne résulte pas d'autre chose que de cette contradiction : voici des hommes, de simples hommes, soumis à toutes les infirmités de la nature humaine, et ils sont doués d'une autorité surhumaine! Comme Tolstoï, Paul Adam s'épouvante de ce fait : il y a des hommes qui ont accepté ce rôle, juger d'autres hommes; et ils ne sont pas impeccables, ils participent à l'universelle incertitude, à la commune erreur. Cela, du reste, ne nuit pas à leur intrépidité. Si tel procureur, sur le point d'endosser l'emphatique pourpre, « pense au sang des condamnés que réclamera bientôt la parole de ses réquisitoires » et frissonne un peu, ce n'est qu'un moment à passer. D'autres ennuis, plus personnels, le divertiront de cet altruisme ; en outre, il fera son métier.

Une étrange antinomie caractérise encore l'état d'esprit d'un groupe social important, en qui notre époque met son espoir : les réformateurs. Ils ont la passion du bien public, et ils n'arrivent point à se défaire du fondamental égoïsme. Ils croient, souvent, n'avoir pas d'autre rêve que d'améliorer le sort d'autrui; un magnifique dévouement les possède; ils ne travaillent, dirait-on, qu'à réaliser un idéal de vie meilleure, plus douce et clémente, plus large et accueillante. Sont-ils sûrs de n'obéir pas à des mobiles moins généreux? Sont-ils sûrs de ne pas céder à des instincts médiocres? Ont-ils dépouillé tout le dilettantisme et tout le cabotinage de la subconscience? N'utilisent-ils point la masse laborieuse, pour s'amuser à des expériences cruelles et sans résultat? Oseraient-ils affirmer que toujours, fidèles à la loi morale absolue, ils ont considéré leur semblable comme une fin, non comme un moyen?... Karl de Cavanon, des *Cœurs nouveaux*, après l'échec de ses audacieuses tentatives, s'écrie : « Mon désir de beauté a failli, voilà tout. Un autre décor! »

Et que dire des médecins? Ceux-là ont la plus lourde tâche. Le soin de l'espèce leur est confié. Ils sont des êtres en qui la volonté peut atteindre son maximum de puissance; ils ont vaincu la peur; ils dominent la sensibilité, mauvaise conseillère; leur habileté s'accroît de jour en jour et leurs méthodes se précisent. Mais ils demeurent inégaux à l'adversaire qu'ils ont choisi : la multiple et insidieuse et déroutante

corruption de la chair. Ils luttent contre « la force du mal »; et le mal échappe à leur prise. Les meilleurs d'entre eux, et jusqu'à ce docteur Stival, qui se donne à son œuvre corps et âme, succombent finalement sous l'excès du fléau. Certains sont des héros, d'autres des imbéciles ou des misérables : tous sont écrasés, leur science avec eux.

Dans le cadre de ses récits grandioses, Paul Adam dessine de nettes figures, aux traits rigoureux, exacts, des silhouettes fines et prestes. Ses personnages vivent, et chacun d'une particulière vie. Ils ne se confondent point et, comme ils sont bien séparés les uns des autres, ils le sont aussi du cerveau qui les a créés. Paul Adam sait ne pas intervenir dans les âmes qu'il constitue. Il a cette qualité très rare et qui fait le romancier, ce détachement grâce auquel on anime de la réalité viable au lieu de ne livrer que des portraits de soi, mal démarqués.

Et pourtant il emprunte au souvenir de ses propres sensations la matière psychologique dont il compose ses personnages. A cet égard, que l'on rapproche les premières pages de ces deux livres, l'autobiographie et le roman : *les Images sentimentales* et *l'Enfant d'Austerlitz*. Les promenades des deux bébés — l'auteur et le petit Omer Héricourt — dans les bras de leurs nourrices, au parc de Saint-Cloud et aux Tuileries, se ressemblent assez pour que la comparaison soit facile. Ici et là, fête impériale; seul le Napoléon n'est pas le même. Les splendeurs officielles, malgré l'éloignement des dates, sont analogues. Au milieu du tumulte et dans la magnificence du spectacle, une âme puérile, vite épeurée et cependant curieuse, tremble, s'émerveille et absorbe, avec une ardeur passionnée, la nouveauté de ces vacarmes et de ces éblouissements. Mais combien se distingue de l'autre enfant le petit Omer Héricourt, que ses hérédités et son époque spécifient, et que surtout le fait mystérieux de son individualité caractérise!... L'écrivain forme de sa substance les êtres auxquels il donne la vie; mais il sait, entre lui et eux, rompre le lien.

Certaines âmes, pauvres ou parcimonieuses, sont incapables d'une telle abnégation. Elles ne sortent d'elles-mêmes que timidement et à peine. La richesse et la générosité spirituelles

d'un Paul Adam lui permettent de s'oublier dans la joie de ses libéralités merveilleuses.

C'est ainsi que cet écrivain réussit à créer des êtres réels et, si l'on peut dire, viables.

Tels, ses types de jeunes filles et de femmes. La plupart des romanciers ne réussissent guère leurs héroïnes : elles sont insignifiantes, ou bien presque des hommes, sinon de vaines poupées; elles ne servent qu'à orner le récit, en général, à exciter les passions de jalousie ou d'amour qui font l'intérêt du roman. Quant à leurs sentiments personnels, ils nous échappent à peu près. Elles sont sacrifiées, absolument : telle est la loi de l'homme, — et du romancier!...

Mais Valentine Cassénat, des *Cœurs nouveaux*, est une vraie jeune fille et une très particulière petite personne. Elle a son caractère, à elle, et son tempérament. Elle s'amuse à prendre des airs virils : elle reste très féminine alors même. Elle adore monter à cheval et conduire; ses mains nerveuses sont habiles à fortement tenir les guides souples. Elle est hardie et primesautière, très réfléchie cependant; volontaire, sûre de soi, elle ne capitule jamais quand elle s'est une fois décidée. Très tendre aussi, très bonne, quoiqu'elle dissimule ses gentillesses, plus spontanée et plus romanesque qu'elle ne le croit, elle déconcerte, elle étonne : à la mieux étudier, on voit que ses paroles et ses actes, ses bizarreries, lui font une individualité franche et cohérente, d'une infinie séduction.

« Pas jolie. Maigre et brune, les yeux pareils à des pastilles de houille, des cheveux de Sioux plats et bleus, et, au nez aquilin, un air déjà sceptique qui crie aux gens : *Ne me la faites pas, hein !* » — voilà Gisèle, du *Vice filial*, à dix-huit ans, adolescente énigmatique et perverse, que des velléités incestueuses troublent et qui est extrêmement soigneuse, en dépit de tout, d'une sorte de pureté de son âme et de son corps, et qui mourra volontairement pour se délivrer de hantises et de désespoirs.

Entre la petite prostituée de *l'Année de Clarisse* et l'austère Marthe Grellou, de *Soi*, la différence est complète, Clarisse n'arrivant pas à trouver grave le don facile de son corps et Marthe s'effarouchant de l'amour comme d'une insupportable souillure. Clarisse est indulgente aux sensualités humaines, et

Marthe est férue d'on ne sait quel idéal mystique et singulier. Clarisse est le désir et Marthe est la répulsion. Toutes les deux elles ont un précieux trésor de tendresse qu'elles gaspillent, chacune à sa manière.

Il y a, du reste, à ces individualités si nettes, un caractère commun, qui n'empêche pas leur diversité, mais néanmoins les apparente : elles sont bien du même temps, elles sont modernes et actuelles. Paul Adam s'est plu à noter les traits significatifs de l'époque. Il n'est pas tombé, ainsi que d'autres écrivains, dans l'erreur de donner cette « actualité » comme essentielle, car elle n'atteint pas le fond même de l'être, elle ne constitue pas sa véritable nature, elle n'en crée pas les spontanéités premières; mais elle en modifie les manifestations.

Est-ce là tout?... Assurément, il ne faut pas exagérer l'influence de « l'époque », puisqu'il existe de très dissemblables contemporains. Le « milieu » même ne suffit pas à rendre identiques plusieurs personnalités. C'est que nulle influence ne s'exerce seule. La complexité des circonstances ne permet pas que l'on isole une série de faits, à l'exclusion des autres, pour analyser leurs suites. Surtout, il importe de ne point négliger cette sorte d'absolu qu'est l'individualité propre d'un être, ce par quoi chaque être réagit à sa façon contre les influences analogues. Une Clarisse et une Marthe Grellou, placées dans les mêmes .conditions, demeurent dissemblables de nature et peut-être multiplieront leurs dissemblances, comme font deux métaux que travaille une même action chimique.

Cependant, l'accord est plus ou moins facile entre telles époques et telles individualités. Certains milieux sont favorables au développement de certains esprits. L'un s'ennoblit où l'autre se corrompt. La rencontre est meurtrière, parfois, d'une âme et du temps où elle surgit. L'exquise Gisèle n'est-elle point un peu la victime de sa modernité déplorable?...

Aussi Paul Adam s'efforce-t-il de déterminer, avec la plus minutieuse exactitude, les entours de ses personnages. Il a soin de les situer dans le temps et dans l'espace. Il n'omet point le décor qui les environne. Il tient compte des philosophies régnantes, des préjugés en cours, des « snobismes » de l'année et des modes de la saison. Il accumule les détails de

l'ambiance quotidienne. Il sait que la vie n'est pas un phénomène abstrait.

Tel est le sens du titre général sous lequel il a rangé une douzaine de ses romans : « l'Époque ».

***

L'histoire l'invitait à d'autres expériences. N'utiliserait-il pas les civilisations successives pour vérifier sa théorie des milieux?... En outre, le prestige des siècles morts le tentait. On distingue, dans la lente évolution de l'humanité, des périodes de crise où le mouvement s'accélère et de longues périodes de piétinement sur place. Il y a des jours dont le souvenir n'est que de joie et de bonheur, semble-t-il; et il y a des jours si lugubres qu'ils assombrissent la prospérité lointaine. Que devenaient, parmi les sanglantes ou glorieuses péripéties du drame, les êtres, les pauvres êtres hasardeux qui se trouvèrent ici ou là pour faire leur temps, bref et pathétique?

N'est-ce point une pensée poignante que celle-ci? Des âmes ont vécu en des époques qui leur étaient les moins propices; la vie leur fut une douleur absurde et horrible, et si la destinée eût voulu qu'elles survinssent plus tôt ou plus tard, elles se fussent épanouies merveilleusement!

Byzance fourmilla de tels accidents, à cause du paradoxal mélange, qui la caractérise, de la brutalité la plus farouche et de la plus fine intellectualité. Jamais peut-être on ne vit aux prises ainsi la bête humaine et l'ange humain.

Le livre des *Princesses byzantines* est l'un des plus beaux et des plus émouvants que Paul Adam ait écrits. Avec quelle piété compatissante il raconte le triste sort de cette Anne Comnène dont la vie manquée se devait effacer presque de la mémoire des âges et dont les grands desseins furent sublimes! « Parfaite et malheureuse, modèle humain en relief sur la déchéance de la société byzantine », elle eut cette infortune suprême d'être en désaccord avec son temps. Son style et son esprit l'eussent fait révérer aux jours sereins et magnifiques de Bossuet, assure son moderne biographe : pouvait-elle, à Byzance, ne point échouer misérablement?

Basile et Sophia évoquent cette Byzance frénétique où les

plus pures idées, à leur paroxysme, tournaient en fureur. La luxure les viciait. De grandioses cosmologies et de nobles éthiques s'y avilissaient et dégénéraient en folies sanglantes!...

Le moyen âge revit dans *Être*, qui marque, parmi l'œuvre ancienne de Paul Adam, l'un de ses plus décisifs efforts. Ce n'est pas un ouvrage irréprochable : des médiévistes sévères adresseraient à cette reconstitution de notre XIVe siècle des critiques sérieuses, assurément. L'auteur a pris ses informations d'une manière qu'on dirait un peu risquée parfois. Qu'importe, somme toute? S'il pèche sur quelques points, il a le mérite d'une sorte de vérité générale, qui n'est pas celle des antiquaires prudents, mais qui n'en est pas moins digne de considération. Les antiquaires prudents n'avancent rien qu'avec d'infinis ménagements : d'où il résulte qu'ils n'avancent pas grand'chose; en outre, il leur arrive de se tromper. Et puis, ils omettent ceci d'habitude : la vie! Après qu'on a lu de savants travaux sur les siècles abolis, on ignore l'essentiel : la réalité de la vie, en ces mystérieuses époques. Paul Adam, plus audacieux, se plaît à l'hypothèse vraisemblable; il imagine ce qu'il ne sait pas; les éléments qui lui font défaut, il les devine ou il les conjecture. Au squelette insignifiant, il redonne des chairs appropriées, il lui refait une figure humaine... Cette Mahaud de Horps, magicienne et que son père l'alchimiste initia au Grand Art, lutte pour soi, pour la défense de son être. Nous la voyons et nous la sentons exister, se mouvoir au milieu des événements, les dominer, les diriger; et, quand elle succombe, elle triomphe encore par la certitude de sa science et la suprématie de son caractère. Immense et blanche, elle marche au supplice. Les bourreaux sont superbes d'arrogance et la stupide foule se réjouit. Mahaud, « plus éclairante que le jour », laisse l'écorce féminine se rompre sous l'activité des tourments, et l'impérissable esprit qu'elle incarnait se dégage immortellement de son fragile corps. Sorcellerie dernière et définitive!



S'étant essayé ainsi dans ce genre si mal commode, et que l'on disait suranné, du roman historique, Paul Adam

composa cette tétralogie puissante : *la Force, l'Enfant d'Austerlitz, la Ruse, Au Soleil de Juillet.* Cette fois, il aborde les origines de l'époque contemporaine. Il ne se borne pas à transposer en de pittoresques décors l'éternelle aventure de l'amour et de la mort; mais il fait œuvre d'historien et de philosophe.

La sensibilité d'aujourd'hui, la pensée actuelle et aussi le trouble où nous sommes, tout cela, qu'il s'est attaché à décrire dans ses romans modernes, n'est pas né spontanément et comme par hasard; tout cela dérive de faits anciens et s'explique par des ascendances précises que l'on peut déterminer. Ainsi se complète le diagnostic.

Le jeune Omer Héricourt, enfant conçu dans la gloire d'Austerlitz, quand sa mère eut rejoint, aux bivouacs de Moravie, l'époux en train de conquérir l'Europe, synthétise en lui-même cette France qui, pendant le premier quart du XIX[e] siècle, secouée de prodigieux chocs, travaillait à réparer l'âme nationale! Que d'hésitations et d'angoisses! Entre 1805 et 1830 la conscience française a traversé d'effrayantes épreuves. On venait de tout démolir; du moins, on le croyait. Seulement, le passé a la vie dure. On se figure qu'on l'a tué: il reparaît. Cette « table rase », dont parlent les philosophes, jamais ne se produit dans l'esprit humain. Les traditions y subsistent, à l'état de virtualités secrètes qui soudain surgissent, impérieuses et fortes. L'« ancien régime » n'était pas mort, en dépit des apparences, lorsque les « enfants d'Austerlitz » devinrent des hommes. Il regimbait...

Ah! s'il n'y avait eu qu'à tirer des principes révolutionnaires une doctrine toute neuve, accommodée à des besoins nouveaux, la tâche était facile. Mais il fallait compter avec de perpétuels revenants qui, à la moindre défaillance, se montraient. Bref, tandis que l'on voulait instaurer, l'on était sans cesse occupé à des restaurations inévitables. L'esprit humain ne travaille jamais dans le neuf absolument.

Omer Héricourt sent, parmi ses aïeux qui en lui perpétuent leur vieille discorde, des royalistes et des jacobins, des catholiques résolus et des athées; il est le champ de bataille où s'éternise le conflit des uns et des autres, il assiste à ce cruel débat, il en constate les alternatives.

Son père, le dragon des victoires républicaines et impé-

riales, lui a légué de beaux exemples d'énergie. Il lui a mis dans le sang des ardeurs généreuses. Mais il est l'enfant d'Austerlitz : il est né trop tard pour vivre à la façon de son père. L'occasion ne se trouve qu'à de longs intervalles, d'utiliser une telle vaillance. Napoléon, qui suscita ces fougues merveilleuses, leur donnait un emploi tout de suite : la guerre. Il n'était pas le maître de ces forces qu'il déchaînait; au jour le jour, faute de mieux, il les usait. Ce fut son vain labeur acharné. Quand il eut disparu, cette fièvre. qu'il s'était fait un jeu d'exalter, durait encore. Le dragon d'Austerlitz ne connut point le malaise de chômer en pleine frénésie de conquête. Mais le fils de cet homme, que fera-t-il de ses instincts héréditaires?... Ils tourneront à l'inquiétude, à l'incertitude, au romantisme, à la débauche, à la ferveur religieuse.

Au règne de la Force, le règne de la Ruse succédera. L'idéal paternel sera bafoué. Les contrastes les plus violents se manifesteront dans la politique et les mœurs, au cours rapide des années. Et Omer Héricourt sera le spectateur impatient de cette évolution tumultueuse. Ses velléités d'agir seront empêchées par son inaptitude à se résoudre vite, tant les événements iront vite ; et il souffrira de ne point agir. Parmi les francs-maçons, les prêtres, les bonapartistes fidèles, les royalistes têtus, les saint-simoniens, les fouriéristes, il demeurera longtemps éperdu, jusqu'à ce qu'il s'échauffe, « au Soleil de Juillet », d'un enthousiasme pareil à celui qu'allumait autrefois dans le cœur paternel le soleil d'Austerlitz.

Un enthousiasme pareil, mais tout autrement motivé! Le dragon de l'Empire eût renié son fils. Un vieillard dit à Omer :

— Si votre père vivait encore, vous l'assassineriez!...

Un vieillard, qui est son oncle, lui dit :

— Fourbe, tu m'as trompé!... Tu as trompé tous les espoirs de mon aïeul, de ton père et les nôtres!...

Ces reproches sont délicieux à Omer, car ils lui prouvent la hardiesse de son effort. Il sacrifie à sa croyance, nouvellement acceptée, ceux qu'il aime le plus; et il en est orgueilleux : « Il ne doute plus de lui, puisqu'après tant de soumissions aux goûts d'autrui il est enfin une force en triomphe!... »

Omer Héricourt, c'est la France, au sortir de la Révolution et de l'Empire.

Oui, le sujet de ces quatre volumes, — *la Force*, *l'Enfant d'Austerlitz*, *la Ruse*, *Au Soleil de Juillet*, — c'est la formation lente et pénible d'une idéologie nouvelle qui ensuite va s'imposer.



Une analyse détaillée de cette œuvre immense montrerait avec quel soin l'auteur a évité le péril de l'abstraction. Il est dangereux d'écrire l'histoire des idées, si l'on ne veille à les toujours tenir dans les réalités authentiques. Mais Paul Adam s'est documenté en érudit sur cette époque qu'il allait, en philosophe, débrouiller.

Quelques-uns de ses personnages sont empruntés à l'histoire même, directement. D'autres viennent de Balzac et conservent leurs noms, leurs caractères. Ceux qu'il invente font très bon ménage avec les héros de la vie et de la *Comédie humaine*.

Ils émerveillent tous par leur vérité. Peu de psychologues, et préoccupés à ce point de théories, ont au même degré que Paul Adam le respect des diverses et déconcertantes « idiosyncrasies ».

Il y a de terribles psychologues, qui veulent tout expliquer. Ils transforment une âme en un mécanisme dont il faut que les pièces se correspondent très exactement. Ils cherchent le ressort principal et croient bientôt qu'ils l'ont trouvé. Alors ils affirment que tous les rouages en dépendent. Ils se fatiguent à ce travail d'horlogerie minutieuse. Ils arrangent et ils combinent; ce qui ne va pas, il l'adaptent à leur système; ce qui est gênant, ils le suppriment; et ce qui manque, eh bien! ils l'ajoutent. Cela fait une montre, mais une âme, non!...

Paul Adam ne commet point cette erreur. Il sait que l'esprit humain est premièrement déraisonnable et qu'on se trompe quand on lui assigne une parfaite régularité d'allure. Il sait que le mobile de nos actions ne se laisse pas volontiers découvrir et qu'une très subtile hypocrisie, dont nous

sommes les dupes complaisantes, est au fond de notre nature. Surtout, il sait qu'une grande part de notre activité mentale se passe dans le mystère de « l'inconscient ».

Descartes, avec sa philosophie des idées « claires et distinctes », a pour longtemps faussé la méthode psychologique. Si l'on ne tient compte que des idées claires et distinctes et si l'on s'efforce d'établir entre elles un lien logique, on oublie justement le principal. Car elles ne dérivent point les unes des autres, les idées « claires et distinctes » : elles dérivent, les unes et les autres, d'une source commune et qui n'est ni claire ni distincte. Pareillement, vous aurez beau examiner les fleurs de quelque riche plante, considérer leur disposition, dénombrer leurs fins pétales, aucune d'elles ne vous renseignera sur ses voisines : elles ne dépendent pas les unes des autres; elles proviennent toutes de la sève qui monte des souterraines et invisibles racines...

Paul Adam fait la part de l'inconscient; il évite les trop faciles combinaisons de la psychologie artificielle. On l'accuse, à cause de cela, d'être obscur: louons-le de ne présenter point comme très simple ce qui, par essence, est infiniment compliqué; méfions-nous des psychologues qui nous invitent à entrer dans l'âme humaine ainsi qu'en un moulin !

Autour des claires et distinctes perceptions, il ménage de l'ombre où des lueurs discrètes se propagent sans éclat.

Certains romanciers, quand ils nous veulent révéler les méditations de leur personnage, lui prêtent une sorte de discours bien composé, dont il est ensemble l'auteur et le patient auditoire, un discours en trois points, rigoureusement déduit, où les transitions surtout sont fort soignées : et c'est plaisir de voir comme ledit personnage a de la suite dans les idées... Quoi de plus ridicule? Qui a jamais « pensé » de cette façon discursive et dialectique? Un avocat peut-être, élaborant un plaidoyer : encore, tandis qu'il se prépare, est-il soumis aux caprices de sa fantasque imagination. Qui a discipliné si bien son intelligence qu'elle travaille, toute seule et par devers soi, comme en public? Personne, pas même cet avocat !

Il est rare que Paul Adam transforme en un discours continu la rêverie de ses héros. S'il le fait, c'est à bon escient

et pour signaler, par exemple, une manie de l'un d'eux. Ainsi, le bel Arsénius du *Vice filial* éprouve, de temps à autre, le besoin de se morigéner. Ses remontrances affectent le ton du dogmatisme le plus grave, « et, parce qu'il prit coutume, bavard légendaire des soupers et des cercles, de parler sans jamais tarir, il ne pense rien qui ne se traduise aussitôt en phrases pour un auditoire réel ou fictif. Bien que ne remuant pas les lèvres, il s'écoute dire intérieurement, la mine réjouie par l'allure du monologue. ».

C'est un cas très particulier que celui du bel Arsénius. Paul Adam l'indique... Dans la songerie habituelle des gens qui ne sont pas atteints de ce tic oratoire, des mots, de place en place, émergent et quelquefois font des bouts de phrases. Le reste demeure inexprimé, et n'en est pas moins efficace : par la suite, on le voit...

Paul Adam doit encore être compté parmi les romanciers peu nombreux qui ne limitent point leur étude à la psychologie individuelle. Il a trop le souci des réalités pour ne pas connaître l'influence réciproque qui s'exerce d'individu à individu, sans que nuls propos soient échangés, et par le seul fait du rapprochement. L'intervention d'un corps électrisé modifie l'électricité des corps voisins. Il en est de même des esprits : ils agissent les uns sur les autres en vertu d'un prestige secret. Il y en a de très indépendants, qui résistent assez bien, tâchent de résister, y mettent leur orgueil, ou se figurent qu'ils résistent: presque tous ont bientôt cédé.

Omer Héricourt *n'est pas le même* selon qu'il a pour interlocuteur son grand-père, son confesseur, un réformateur de Juillet ou sa mère; et ce n'est pas seulement son langage qui s'adapte aux circonstances, ce n'est pas seulement son attention momentanée qui se concentre sur un objet, mais quelque chose de profond se dénature en lui.

Dans les foules, ces influences, multiples et diverses, se croisent, s'emmêlent et produisent une très singulière complexité spirituelle. Même contraires, elles ne s'annulent point, mais créent des groupements hostiles. Analogues, elles se renforcent ou s'accumulent. Il est possible qu'elles s'organisent ; il est plus fréquent qu'elles se manifestent en désordre. Leur tumulte est puissant et redoutable... Paul Adam a

constitué de superbes foules, mobiles, capricieuses, farouches. Celles d'*Au Soleil de Juillet*, révolutionnaires et qui revendiquent au nom de la loi, traversent Paris en torrent. Elles ont des flux et des reflux, de grandes houles et des clameurs. Sorties de points divers, elles se rejoignent, s'assemblent, s'unifient. Elles sont animées d'un mouvement qui brise tout. Leur fougue est spontanée. On ne distingue que par instants les individualités qui les composent : elles se dessinent, celles-ci, comme une vague sur un océan de tempête et rentrent bientôt dans la gigantesque masse démontée.

Et les « héros », les promoteurs d'idées, les sages, les penseurs, où sont-ils, que font-ils, pendant que les foules se ruent? C'est eux qui ont soulevé ces foules, peut-être à leur insu, peut-être involontairement. Leur rôle s'arrête là. Qu'ils prennent part ensuite à l'agitation populaire ou qu'ils assistent en spectateurs las, à la métamorphose prodigieuse de leur rêve, il n'importe. L'idée s'éveille en des cerveaux privilégiés et se réalise par les foules.

***

L'œuvre de Paul Adam, — ce « polygraphe », — contient et illustre une vaste et profonde philosophie de l'histoire, et non appliquée seulement à quelques époques, mais élargie au point de devenir une philosophie de l'humanité. Les romans byzantins, médiévaux, impériaux, royaux, républicains et contemporains, en dépit de leurs diversités apparentes, sont les éléments d'un tout harmonieux ; ils forment, dans leur ensemble, une immense étude sociologique.

« Histoire d'un idéal à travers les siècles », — d'un idéal assurément mal défini, qui d'âge en âge s'altère, se défait et se transfigure. Il vaudrait mieux dire : histoire de l'idéal à travers les siècles, et mieux encore : de l'idéologie,

Le monde est gouverné par les idées. Mais ce gouvernement n'est point absolu ni paisible. En face des pures idées se dressent de stupides puissances qui les empêchent de bien régner. Ces puissances, on les peut toutes grouper sous une seule étiquette : la sensualité, — si l'on donne à ce mot sa signification la plus large, si l'on entend par là l'imbécile instinct

qui proteste contre la noble suprématie des idées. Lutte incessante et que Paul Adam découvre dans l'existence des individus, des peuples et de l'humanité tout entière! Elle conduit à la folie le génial jeune homme d'*En décor*. Elle conduit au supplice la sublime Mahaud de Horps d'*Être*. Elle ensanglante la Byzance fastueuse et furieuse de *Basile et Sophia*. Elle trouble l'enfantement laborieux de notre société moderne, lorsque les enfants d'Austerlitz s'efforcent d'organiser pour l'avenir les énergies antérieures. Les annales universelles datent chaque progrès humain d'une révolution : cette simple remarque ne suffit-elle pas à caractériser l'essentielle misère de la destinée humaine?

Le règne des idées devrait être calme et serein. Leur logique s'imposerait, non par la guerre, mais par l'irrésistible persuasion.

Or, l'illogisme triomphe!

Nous revenons ici au thème fondamental de la *Critique des Mœurs*. D'où il résulte que l'accord est parfait entre les romans de notre auteur et sa doctrine générale.

Une grande tristesse emplit cette œuvre forte et hardie. Un pathétique sentiment des fatalités humaines l'inspire. Le pessimisme en est réfléchi.

ANDRÉ BEAUNIER

LES CENT MILLE AIGLES

— LÉGENDE MUSULMANE MODERNE —

Alexandrie, un soir, premier de Ramadan. Sous un ciel printanier fleuri d'étoiles, trois hommes arrivaient, de trois rues opposées, sur la place où règne la mosquée des Mille Colonnes. Ils traînaient leurs sandales en flânant, et rêvaient; mais, sans doute, leur marche était conduite par un destin, car, inconnus l'un à l'autre, ils aboutirent sans dévier au point juste où la rencontre était inévitable : pour un peu ils se seraient heurtés. Ils se saluèrent, et, — ce fut presque un prodige, — trouvant aussitôt, chacun, de quel nom décorer la personne de son voisin, ils prononcèrent, l'un :

— Bonsoir, monsieur Sakhry !

L'autre :

— Bonsoir, monsieur Abbate !

Et celui-ci, à son tour :

— Bonsoir, monsieur Manackjee!

Et cela les faisait rire de s'être devinés si bien dans la pénombre. S'étant donc serré les mains, ils devinrent amis.

Sakhry était un musulman du Maghreb; — Abbate, un d'Égypte, — et Manackjee, un de l'Inde; tous les trois marchands et riches.

Ils se découvrirent qu'ils allaient, chacun de son côté, à la mosquée des Mille Colonnes pour y réciter les prières obliga-

toires en ce jour solennel. Et, après qu'ils les eurent faites, d'avoir vu tant de fidèles accroupis sur les nattes ou alignés aux prosternements, de fidèles occupés à de pieux murmures, et les cerceaux à bougies suspendus et leurs flammes rayonnantes, cela les porta aux idées graves. Ils ressortirent, ensemble, tous les trois.

La nuit éparpillait sous ses plafonds bleus d'autres lustres d'argent piqués entre des nuages à la lueur douceâtre.

Alors Abbate dit :

— Quelles grâces va nous amener ce précieux mois de Ramadan ? Si c'était la délivrance du pays de Masr, de notre vieille Égypte !...

Manackjee soupira :

— Si c'était celle de l'Inde !...

Et Sakhry :

— Si c'était celle de toute l'Afrique !...

Ils se donnèrent encore une fois la main, rescellant une amitié triple :

— Haine à l'Anglais ! Haine au Français ! Haine à tous les chrétiens !

Et, s'étant par là tout dit, souriant à ce pacte intime, ils restèrent en silence.

Ensuite Manackjee, l'Hindou, demanda :

— Et quel a été le plus grand ennemi des Anglais : Alexandre le Grand ou Notre Seigneur Mahomet ?

— Plutôt Notre Seigneur Aïssa, — répondit Sakhry.

Mais Abbate, réfléchissant :

— Non, — dit-il, — j'ai entendu raconter que c'était l'émir Napoléon Bonaparte.

— Ah ! — firent simplement les deux autres.

Et ils acceptèrent cette opinion.

— Et... il est mort ? — fit Sakhry. — Reviendrait-il sur terre avant le jugement dernier ?

— Il reviendra, — dit Abbate, — pour chasser les Anglais et les chrétiens de toute la terre, car il s'était fait musulman dans la ville de Masr.

— Pas possible ?

— Si ! si ! et même Dieu lui accorda le pouvoir de com-

mander aux aigles et de les prendre pour soldats, quand il aurait besoin de secours dans ses batailles.

Sakhry et Manackjee méditaient, sans mot dire, sur un tel miracle.

— Dieu, — reprit Abbate, ajoutant une preuve, — Dieu a donné un pouvoir semblable à Sidi Quaçim, le vieux professeur de la mosquée. On rapporte même que Sadi Quaçim, bien qu'il le nie obstinément, sait ressusciter les animaux, quand il le veut.

— Oh! non, cela, ce serait un sacrilège! — s'écria Manackjee indigné; — Dieu seul le peut...

— Enfin, — dit Abbate, — il a sûrement des formules merveilleuses pour appeler tous les animaux de la création... Alors, quoi d'étonnant si Bonaparte a reçu, tout bonnement, quelques armées d'aigles?...

Les autres écoutaient, n'osant plus contester. Tout à coup Sakhry proposa d'aller jusqu'à la maison de Sidi Quaçim : on lui demanderait, à lui encore, de vouloir bien répondre à la question : « Quel fut le meilleur ennemi des Anglais? » Et quoiqu'il fût tard, — ce n'était pas heure indue en ce soir de prières, — on s'achemina vers la porte Mahmoudié, en dehors de laquelle demeurait le vénérable Quaçim.

Aucune lumière dans la maison. Le vieillard avait depuis longtemps achevé ses prières, mais continuait à égrener son chapelet, assis dans l'ombre sur un banc qui longeait sa porte.

Les trois le saluèrent et Abbate prit la parole :

— Grand pardon, noble maître, ô Sidi Quaçim, de te déranger à cette heure-ci. Mais écoute-nous : tous les trois en même temps nous venons d'avoir une vision, à la mosquée, durant le premier agenouillement de notre prière... Nous avons aperçu l'illustre guerrier Bonaparte qui accourait vers l'Égypte et en chassait les Anglais... Or, sais-tu? il les chassait à coups de grandes ailes qui, furieusement, combattaient, car ses soldats, ce n'étaient que bandes d'oiseaux..., lesquels, lesquels? Quaçim? dis-le-nous donc : toi, tu le sais!

Sakhry et Manackjee, se prêtant à cette habile invention, simulèrent l'anxiété de savoir.

— Certes, — dit le vieillard, — voilà un événement grave Mais ne parlons pas de ces choses-là dehors. Les nuits ont, maintenant des oreilles anglaises. Rentrons chez moi, plutôt.

Il les poussa dans sa maison et ferma la porte, puis il fit répéter à l'ingénieux Abbate ce qu'il avait vu; mais les deux autres, gagnés par le mensonge, s'exaltèrent à raconter l'excès de ce qu'on pourrait voir... en une vision qu'on n'a jamais eue. A la fin, Sakhry eut de l'audace et dit :

— Nous savons que tu commandes, avec l'aide de Dieu, aux oiseaux du jour et de la nuit, et nous sommes venus te demander si, d'aventure, ce n'était pas toi qui avais appelé ces troupes d'oiseaux combattants...

— Moi? — fit Quaçim humblement, — que pourrais-je, à côté d'un héros victorieux? Je suis très petit, je vous assure...

Abbate lui coupa la parole :

— Oh! Quaçim, Quaçim! tu es plus fort que les plus jeunes... Mais, au moins, dis-nous quels étaient ces oiseaux-soldats?

Et Quaçim, tout bas :

— Si c'était Napoléon, les aigles lui sont liés, avec l'aide de Dieu. Il peut disposer de cent mille aigles, restés à son service.

— Ah! tu vois bien, — s'écrièrent les trois visiteurs, — tu le savais!... Oui, assurément, c'est cela que nos yeux ont dû contempler, des aigles!

— Et, — reprit Abbate avec enthousiasme, — puisque tu peux les appeler, toi aussi, les aigles, si le sauveur de l'Égypte paraissait, ne l'aiderais-tu pas, dis, Quaçim?

— Dieu très grand! — s'écria Quaçim avec émotion, — est-ce vrai? L'avez-vous bien vu, Lui? et ses oiseaux?...

Mais, pour ne pas insister, en cette nuit de Ramadan, sur un affreux mensonge, les trois n'affirmèrent plus directement; Sakhry se replia, en disant vite :

— Nous avons vu ce que nous avons vu, ô noble maître! Et il est certain que tu peux ordonner à tous les animaux, s'il plaît à Dieu...

Dès que les trois se furent éloignés de sa maison, Quaçim s'en alla prendre l'air, seul, sur la route. Et il pensait, enfoncé dans un abîme :

« Que dois–je faire, moi qui commande aux bêtes marchantes et volantes?... Ce guerrier qu'ils ont vu, ne vais-je point le gêner?... Et s'il passait, au loin, sans aborder l'Égypte?... De quel secours lui serais-je? Mais, après tout, si j'évoque parfois, c'est Dieu qui permet et agit. Au moins, je veux assembler les aigles; ce sera un bel emploi de cette première nuit de la lune... Peut-être eux, ou quelques autres ailés, sont-ils tout prêts à être lâchés hors de la main de Dieu, et n'attendent–ils que mon signe humain... »

Il était revenu devant la baie obscure de sa porte.

— Qu'il y ait donc autant d'aigles dans le ciel de cette nuit, murmura-t-il en écartant les bras vers l'est et l'ouest, qu'il y a d'étoiles et de filles d'étoiles!... Et si ce Ramadan doit nous donner l'Inspiré, le Sauveur de l'Islam, cette nuit bénie, je la passerai à convoquer tous les aigles du monde, quoi qu'il arrive ensuite!

Or les trois amis ne pouvaient se séparer. Quelque chose les poussait à errer, presque en silence, par les rues sombres, du Grand Port au Vieux Port d'Alexandrie. Tout à coup Manackjee, levant la tête, vit et fit voir, au–dessous des nuages, deux immenses rubans qui serpentaient dans la direction du nord. Un vol de sauterelles, peut-être? Ou... quoi? Leur discussion s'anima.

— Et si c'étaient les aigles de Napoléon, — osa dire Sahkry, sévèrement, — ou ceux de Sidi Quaçim, déjà?

— Il me semble, — fit Abbate, prêtant l'oreille, — que j'entends comme un froufrou de tonnerre.

Et Manackjee, écoutant à son tour :

— Oui, c'est exact. Mais le bruit est tout proche. On dirait que la mosquée des Mille Colonnes ronfle...

Ils y coururent. Un spectacle admirable les confondit : des colonnes d'ombre frissonnantes et vivantes se projetaient haut dans le ciel, et s'y courbaient en se tressant ; — mille gerbes comme il y avait mille colonnes sous le toit de la mosquée, chacune paraissant fumer son ombre vers l'infini. — Abbate s'écria qu'il apercevait des ailes d'oiseaux. Manackjee et Sahkry commençaient à les distinguer aussi, même sans regarder, d'imagination, lorsqu'un accident voulu par Dieu,

— un avertissement, bien sûr, — dérangea la ligne montante d'une des colonnes aériennes : de larges ailes à la renverse tombèrent et se firent voir par-dessus avant que de rattraper leur équilibre. Sur un dos large et de plumes rousses, deux cercles resplendissaient, bien connus dans la magie arabe.

— Les aigles! — dit Sakhry à voix basse.

Manackjee et Abbate tremblaient de peur, en regardant couler vers le ciel ces mille sources d'ombre indistinctes, inépuisables, qui devenaient, en haut, des multitudes aquilaires.

Tous trois convinrent de garder le secret du prodige dont ils venaient d'être témoins ; et tel était leur émoi qu'ils n'eurent même pas la force de retourner à la porte Mahmoudié pour prévenir le vieux Quaçim. Ils rentrèrent à la hâte chez celui dont la maison était la plus proche, celle de Manackjee, barrèrent la porte d'un fer pesant, et, allumant plusieurs lampes, se mirent à réciter, à tour de rôle, les passages choisis dans le Koran qui pouvaient le mieux les préserver des ricochets, dangereux peut-être, d'un bouleversement général annoncé au monde nocturne par ce miracle...

* * *

Or, à Paris, vers le milieu de cette nuit même, première de Ramadan pour Alexandrie et pour les villes de l'Islam, les Invalides gardiens du dôme d'or furent subitement réveillés par une tourmente effroyable ; le vent sifflait, la toiture grinçait, des vitraux cassés tombaient avec fracas. Le portier responsable du dôme finit par se lever, en jurant. Mais il revint tout effaré ; il criait à la chambrée voisine :

— Le dôme est démoli!

Sa lanterne lui avait montré toutes les fenêtres saccagées, la pluie fouettant les marbres intérieurs, et surtout le tombeau de Napoléon entr'ouvert, criblé de débris, déshonoré par la rafale! L'empereur *pouvait avoir froid!* A son approche, disait-il, d'énormes oiseaux s'étaient sauvés... Mais ses camarades lui rirent au nez, car il était borgne et toujours crédule.

— Tu auras aperçu des canards sauvages! — dit l'un.

— Ou des hiboux révolutionnaires! — fit un autre.

Cependant lui, portier du dôme, gardait son idée, car il avait *vu*, *bien vu*, et quand, au jour levé, les Invalides allèrent en troupes constater les dégâts, ils cessèrent aussitôt de plaisanter. Jamais orage pareil : le dôme était éventré, le marbre du tombeau déplacé ; sous une fente large à y passer la main, le vent s'engouffrait...

— Pourvu qu'on n'ait pas volé le corps de notre Empereur !

Cette idée-là leur vint à tous en même temps, et les couloirs de la maison furent, pendant une semaine, pleins de discussions anxieuses. Les journaux, ayant reçu le mot d'ordre, affirmaient que l'Empereur avait échappé, intact, à cet affreux cyclone. Mais le bon peuple ni les mauvaises têtes d'Invalides n'en voulurent rien croire : « leur Empereur avait dû être volé... » Ils en vinrent à se quereller pour savoir ce qui valait le mieux du héros, la tête, — le cœur, les pieds ou la main ; — et chacune de ces reliques avait ses partisans...

***

Le cœur de Napoléon ! la tête de Napoléon ! Ils étaient loin ! Ils couraient, et tout le squelette aussi, retiré os à os du tombeau ; ils couraient, emportés sur une plate-forme soyeuse que des aigles faisaient avec leurs dos serrés, tandis que d'autres aigles, en troupes sombres, escortaient sur deux lignes latérales ces débris d'empereur. On allait à tire-d'aile, et cependant les oiseaux s'adonnaient à un autre labeur : petit à petit, à coups de bec, à coups de pattes et de queue, ils remettaient l'Empereur en bon état, lui épluchaient les os ou ravivaient ses jointures. Et ces aigles prédestinés à sa restauration charnelle, ces aigles de sa garde, étaient blancs : — blanc, celui qui retapait son chapeau légendaire ; blanc, le rapiéceur de sa redingote grise ; blanc, le soigneux valet qui lui accrocha ses croix et ensuite lustra ses bottes. A la fin, ils le mirent debout, — un peu chancelant, dame ! Songez que le héros n'était qu'un squelette habillé de drap, maxillaires et pommettes nus, sans paupières sur les globes des yeux, ni sourcils, — ni lèvres sur les dents, — mais animé par des artères chaudes qui ficelaient ses membres creux et bat-

taient le rythme vif de son cœur, tout bouillant, replacé dans sa poitrine.

Enfin Napoléon s'éveilla, fit quelques pas à droite et à gauche sur son parquet de plumes d'aigles, et, fort impatient, alla regarder, au bord de son véhicule, la terre qui défilait en dessous. Plus vite que les chemins de fer sur leurs rubans polis, que les paquebots dans leurs lits fluides, plus vite que la neige des avalanches aux flancs des monts, lui, chef, et son armée d'oiseaux s'avançaient...

A la nuit tombante, on arriva devant les remparts de Saint-Jean-d'Acre. Son cœur bondit dans la cage de ses côtes, lorsqu'il reconnut cette villette chétive d'autrefois, obstacle désastreux sur sa route d'Asie. Ses funèbres mâchoires se desserrèrent pour dire :

— A moi, mes artilleurs ! à moi, mes canons ! Recommencez le siège !

On ne sait comment, une pluie de boulets tournants et de flammes serpentines, voraces, éparpillées, s'abattit sur la ville, coupa les tours, fondit les minarets, et fit en une heure, de tant de toits, d'êtres et de feuillages, agglomérés, une bouillie de plâtre, de chair et de bois, gâchée en du sang humain. Comment les aigles manœuvraient de longues pièces de bronze, luisantes batteries ; comment ces pièces filaient sans roues, d'une place à l'autre, empoignées par des serres, et lâchaient leurs bouffées de fumée blanche, Dieu seul le sait. Napoléon, fiévreux, enjambait d'un dos sur un autre, et sur d'autres qui, juste à point, se tendaient pour soutenir ses pas. Mais à peine avait-il besoin de diriger le tir; quelques signes suffisaient : la ville croulait comme d'elle-même !

Après que le silence d'un cimetière l'eut recouverte, un aigle blanc, d'énorme envergure, vint apporter au triomphant, par la peau du cou, le gouverneur. Napoléon le prit entre ses mains de squelette : — le pacha était Turc plutôt qu'Anglais, mais les deux se valent, et tout de même il le fit jeter à la mer par un peloton d'aigles-bourreaux.

Donc il était vainqueur, et l'Asie s'ouvrait !... Sa poitrine se dilata de plaisir, en craquant sous sa redingote grise. Il ne voulut point quitter Acre sans être bien sûr que tout y restait

plat et désolé comme le dessus d'une dalle. Ensuite il fit signe à ses cohortes oiselières : c'était droit sur l'Orient qu'on allait. Les dos de ses aigles chaloupaient d'un bord à l'autre, en le portant ; il marchait sur eux, pensif, et les bras ouverts, prêts à l'embrassée immense d'un monde qui s'approchait.

Ce fut l'autre nuit venue qu'il rencontra une ville à murailles hautes, blanches, et construite en brumes floues, au bord d'un large fleuve. Il s'aperçut qu'il était devant Babylone. Des paravents de nuages qui joutent, des buées passantes, blafardes, des vapeurs dressées : tels des décors tirés sur un théâtre ; cette ville de mauvais rêve glissait, circulait, se déversait.

L'artillerie ne donna point, là, mais tous les aigles armés de sabres clairs s'escrimaient : estafilades et longues griffades ; et les bouffées de ces brouillards déchiquetés s'effondraient, épaisses, lourdes autant que fumées de la poudre.

Napoléon pensait :

« Pourquoi cette ville de peu de consistance ? Et pourquoi la Victoire prend-elle cet aspect sur des pans de vapeurs ? »

Alors il aperçut, au centre, un festin colossal offert à des chrétiens ivres : des jeunes filles esclaves, très belles, maigres et surtout ventre-plates desservaient humblement.

— J'ai détruit la ville de Bombance moderne, — s'écria Napoléon, — louange à Dieu !

Il ne restait plus debout que trois tours à étages verts : l'Empereur eut l'idée de descendre et de se poser sur la plus haute, et là il trouva soudain entre sa langue et ses dents les premiers sons de la *Fatha* musulmane, qu'il récita pieusement, en signe de gratitude, après avoir chanté l'Izan aux quatre points cardinaux. Sans doute, les trois tours avaient rempli leur mission : elles l'avaient *fait se souvenir*, — car subitement elles tombèrent et, intactes, s'étendirent sur les décombres de Babylone. L'Euphrate coulait sans une ride de batailles, et les brumes vaines s'effilochaient au loin.

Mais Napoléon déjà, entraîné par son char de plumes, franchissait d'autres espaces. L'aurore éveillait des parterres de fleurs ; un matin splendide exhalait sa fraîcheur autour

des bosquets ; à leur ombre, des femmes, des filles déroulaient de longues étoffes et les froissaient voluptueusement : la ville persane d'Isfâhan était ici.

De son doigt sec, Napoléon ordonna aux aigles de disposer leurs cercles et d'attaquer, mais son armée n'y avait pas d'entrain ; il le remarqua : les becs rechignaient, les serres ne se munissaient point d'armes.

Il se dit :

« Pourquoi donc ?... Est-ce l'indiscipline ?... »

Une voix d'en haut lui sonna en son squelette, sonore comme le bois vide :

— Épargne-les un peu... Ce sont des musulmans hérétiques.

L'Empereur obéit donc et dirigea ses aigles-écuyers vers la Terre, afin d'y mettre pied. Aussitôt une troupe de jeunes filles, vêtues d'étoffes à pois, de toutes couleurs, s'approcha. Mais le héros pressait le pas et détournait la face, soit par instinct de sa laideur, soit que, se jugeant beau, il sentît tout de même un courant d'air entre les os de sa tête. Cependant l'une d'elles, plus hardie, courut par devant et aperçut ce qui lui était un visage :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — s'écria-t-elle, — il n'a ni front, ni joues, ni nez ! C'est le crâne d'un mort, un crâne coiffé ! Sa main droite retient son cœur dans sa poitrine ! O Seigneur, d'où vient-il ?

Pour le coup ses compagnes s'enfuirent loin de cet homme, sur qui tournoyaient des vols d'aigles, rasant la cime des bosquets. Seule, la princesse héritière d'Isfâhan, fille aînée du Shah, se mit en tête de vérifier par elle-même ce prodige, et, montant son petit cheval gris, elle galopa vers l'Empereur qui, plongé en de profondes réflexions, allait et venait machinalement autour d'un parterre.

Elle ne craignit pas de lui poser la main sur l'épaule. Napoléon sursauta, et vite, ayant enfoncé sur ses yeux son chapeau, relevé le collet de sa redingote, il la salua en se détournant, de telle sorte qu'elle n'aperçut de lui que deux yeux flamboyants et des pommettes maigres : résumé d'un coup d'œil, il lui sembla digne et beau ; elle se prit à l'aimer. Il continuait sa marche sans aucune attention pour la

jeune fille. A la fin, elle pleura, persuadée qu'il la dédaignait, elle, première princesse d'Isfâhan ! Mais, revenue vers ses demoiselles d'honneur, elle dit .

— C'est une honte pour celle qui a menti et calomnié. Ce prince protégé des aigles est beau et bien fait ; il a de magnifiques yeux qui lancent des flammes, et c'est un géomètre, puisqu'il ne cesse de calculer, sans que ni vous ni moi, hélas ! puissions le distraire.

— Oui, princesse, — dit la fille curieuse, — mais il tient la main droite sous son caftan, pour accrocher son cœur dans sa poitrine. J'ai bien vu.

Comme ces incidents avaient mis l'Empereur en colère, il voulut faire aux Persans une aigre plaisanterie, avant que de partir. Il ordonna : et les aigles, fondant sur les toits de toute la ville, les enlevèrent ainsi que des couvercles de boîtes. Napoléon en rit aux éclats, de ses mâchoires sans chair, et il répétait :

— Éclairez-vous donc un peu mieux, Persans, sur la vraie religion !

Il faucha ensuite, non les hommes, mais les fleurs et les bosquets à l'entour d'Isfâhan, puis continua sa route. Pendant deux jours, à toutes les villes et bourgades qu'il rencontrait, la même farce était faite : il soulevait leurs toits, en disant :

— Éclairez-vous mieux, hérétiques !

Les aigles blancs de sa garde, les roux de l'armée entière, décrivaient, en jouant dans le ciel, de vastes ronds : jeux de vainqueurs, loisirs entre des batailles.

On entra ainsi dans une contrée où des Anglais régnaient. L'Empereur, de très loin, flaira ses ennemis. S'arrêtant à Lahore, sur le haut d'un minaret, il promit au Dieu unique de purger l'Inde de tous les mécréants.

Ce fut un triste matin qui s'annonça pour la ville : un orage d'aigles sombres planait, cachant le soleil. Les Hindous de Lahore, esclaves, avaient été punis par les Anglais d'une peine extraordinaire : ils devaient passer leur vie à tisser, autour d'un petit fonctionnaire de rien, assis sur un trône, à tisser, pour s'avilir, un manteau somptueux et sans

fin. Les soies de toutes couleurs, se déroulant, diapraient au loin les avenues et la campagne. Soudain les aigles s'abattirent et cassèrent avec leurs becs ces fils de servitude : les Anglais, pris de panique, s'enfuyaient dans les champs et sur les montagnes où les aigles n'eurent qu'à descendre pour les déchirer ; d'autres moururent d'essoufflement à s'enfuir...

Bientôt les aigles, en suivant les vallées, arrivèrent aux portes de Bénarès. La frayeur s'y propagea, et une grande foule, massée en cercle, sortit, hurlant des cantiques d'Angleterre. Ici, tout autre était l'esclavage : on obligeait le pauvre Hindou à empiler, sans cesse, et par méchante dérision, l'or indigène, l'or tiré du sol de sa patrie, et monnayé à l'effigie de la reine de Londres. Si les piles tombaient, force coups de fouet.

L'Empereur fit un signe : les aigles se ruèrent sur ces monceaux, les éparpillèrent. L'Anglais gouverneur abandonna sa ville, et tous les autres aimèrent mieux courir au Gange pour s'y noyer que d'appartenir à des serres d'aigles.

***

Si belles et si promptes toutes ces victoires, que Napoléon finit par s'enorgueillir. Il n'avait plus même à combattre pour triompher ; — seulement étendre ses nuées d'aigles entre ciel et terre : sa gloire brillait d'autant plus qu'il avait fait la nuit ailée sur une région. Soulevé par un ouragan de plumes, il se promenait au-dessus de l'Inde, se demandant :

« Ne serai-je pas bientôt un dieu ? »

L'ennemi s'effrayait de son ombre lointaine ; le héros escamotait les villes, d'un souffle...

Un de ces jours-là qui suivirent, jours de trop faciles victoires où la fatigue et la satiété le gagnaient, un prêtre habillé de soie jaune s'offrit à lui, disant :

— Je sais un secret qui peut accroître ta renommée.

— Il n'y a plus rien qui l'accroisse ! — répliqua Napoléon.

— Si. Je sais un secret.

— Lequel ?

— Si tu veux prier selon nos rites, je te mènerai à la

découverte d'un trésor que, depuis trois mille années, les plus fameux conquérants ont pressenti, mais cherché en vain...

Les yeux de l'Empereur se dilatèrent et furent secoués par un sang rouge dans leurs orbites. D'impatience, sa main droite fit craquer ses côtes sous sa redingote grise.

— Parle, voyons, — fit-il, — prêtre jaune!

— Prieras-tu avec nous?

— ... Eh bien, oui, je prierai.

— Alors, donne-moi ta main, ne quitte pas la mienne, et suis-moi...

Le prêtre mena l'Empereur dans un bois de la vallée, non loin du Gange, s'arrêta devant un gros arbre dont le tronc était scié à hauteur d'homme, et qui vira sur lui-même à l'intérieur de son écorce. Une porte minuscule apparut : ils y passèrent en geignant, puis descendirent une foule d'escaliers aux innombrables étages, de bois précieux, de marbre blanc, de marbre rose. Une poussière d'antiquité jonchait les marches et, quoique l'on fût loin sous terre, la lumière ne manquait point. Napoléon s'en étonna ; le prêtre jaune répondit :

— C'est la vertu du Bouddha qui suffit à éclairer la nuit du sol jusqu'au centre de la terre. Sache donc qu'il dort ici, dans SA TOMBE! Voilà le secret que ma famille a possédé, seule, et qui s'est transmis de génération en génération depuis trois mille ans. Je te le livre, maintenant que tu es l'Empereur bouddhiste.

Napoléon se découvrit, sans songer qu'horrible était son crâne, et vit en même temps le prêtre crocheter le cercueil d'or. Le Bouddha, couché en ses ornements, souriait et dormait, les index joints pour la méditation. Ses joues étaient d'une fraîcheur vivante. L'Empereur, saisi de vénération, avait reculé, mais il se rapprocha pour baiser le front du bienheureux, tandis que le prêtre lui apprenait les invocations nécessaires à vaincre selon Bouddha. Ils remontèrent, et le prêtre jaune, ayant tout replacé derrière l'écorce, disparut aussitôt.

Napoléon se sentait mal à l'aise; il s'irrita de trouver ses aigles débandés, qui erraient en caquetant. Il réussit néanmoins à les remettre en cohortes, et les poussa impérieu-

sement vers le delta du Gange, là où est le cœur de la tyrannie anglaise. Mais quelque chose changea subitement à sa gloire : les Hindous, faits soldats, qui en ce moment s'exerçaient sur le champ de manœuvres, se dérangeaient à peine pour contempler l'armée des aigles. Quand l'Empereur les lança, un rire immense, insultant, sortit des murs de Calcutta; il apercevait des visages moqueurs, les voyait grimacer aux aigles, et les aigles reculer. Leur artillerie ne tonnait plus que maigrement, sans rien faucher; les murs immuables de la ville recevaient de dérisoires éraflures. Les Anglais, pour la première fois, avaient tenu bon.

Il s'en alla sur son char de plumes, vers le rivage de la mer indienne, et, là, réfléchit sur son destin. Ses aigles, soudain, il les remarqua vieillis, blanchissants, borgnes ou aveugles, la bave au bec et les ailes tronquées.

Cependant son génie lui inspira une idée : courir sans retard vers les hautes montagnes du nord de l'Inde; les neiges éternelles redonneraient la vigueur à son armée...

Il tourna donc le dos à la mer indienne et vola au nord, récoltant la honte, de-ci de-là, du faible effroi que causait maintenant son passage. Des villages, surpris, battaient le tambour sur des chaudrons, et cela suffisait pour que les aigles s'écartassent. Leur multitude ne faisait plus une ombre dense; il y avait des trous, et le soleil y filtrait abondamment.

Lui, Napoléon, sentait son cœur faiblir, et plus d'une fois il fut obligé de ramasser, à la dérobée, quelque os de son squelette qui se décrochait sous ses vêtements. Les aigles blancs, préposés à le vêtir et sustenter, n'avaient plus de hâte ni de soins; ils lui laissaient son chapeau de travers et sa redingote grise décousue, percée aux manches!

On campa un demi-mois sur l'Himalaya. Les aigles s'enrhumèrent; de grosses toux, infligeant des contorsions aux becs si redoutables jadis, fendaient l'âme napoléonienne. Le héros lui-même s'affolait; il ne parvenait pas à ressaisir l'invocation musulmane qui lui avait donné ses premières et si belles victoires : perdue, perdue, la Fatha! Sa mémoire ne retrouvait rien.

Il erra vers l'ouest, et finit par tomber en des plaines glacées qui lui firent horreur: Moscou était là!... Souvent il allait à pied, à cause des tourbillons de neige qui, lui masquant la vue, en haut de son char d'aigles, l'obligeaient à en descendre: et de très vieux soldats reconnaissaient « l'Empereur », la neige lui ayant comblé les pommettes et modelé un visage de chair froide.

Les aigles, alourdis, se mirent à piéter : sur leur dos s'accumulait un manteau blanc qui leur donnait forme humaine harassée. Les paysans tiraient sur eux: mais, reconnaissant leur méprise, ils les attaquèrent à coups de bâtons. C'est à peine si quelques aigles, en mourant, déployaient leur large envergure.

Napoléon n'attaquait plus que rarement ces villes de linceul, et alors, sans victoire appréciable, les aigles revenaient inertes, boiteux, ou roussis aux grands feux qu'on allumait pour les chasser. Les os de l'Empereur s'entrechoquaient avec rage sous sa redingote grise, mais il ne se rappelait toujours pas cette bonne prière de l'Islam qui l'eût sauvé : la seconde retraite de Moscou continuait...

Il commanda ensuite de retourner au sud: la neige fondit : cependant une file d'ailes aux soubresauts d'agonie marquait toujours sa déroute.

Il parvint au rivage sinueux d'une mer bornée, où flottaient à la dérive d'énormes glaçons : — la mer Noire! Les oiseaux avaient tout à fait perdu l'usage de leurs ailes : on s'embarqua donc, eux et lui, sur un des champs de glace flottants. A la vérité, il adressa bien à Bouddha, si superbe en sa tombe, une ardente prière, une autre au Dieu des chrétiens de Paris et de Rome, une autre encore, désespérée, au Dieu de ses ennemis, les Anglais, mais il ne songea pas au Dieu unique, celui des musulmans...

Il revit une mer bleue, où la chaleur dissipa, sur les dos, les derniers manteaux de neige : son armée se renvola, bien lourdement ; elle lui commandait presque sa direction à lui, l'Empereur! Il se fâchait, alignant avec rudesse les bataillons. Enfin il reconnut Alexandrie au dôme de la mosquée des Mille Colonnes!

Les cent mille aigles l'y avaient ramené d'eux-mêmes, étant partis de là.

***

Sakhry, Abbate et Manackjee avaient pris l'habitude de se réunir chaque soir, après leurs prières, chez l'un d'eux, pour commenter ardemment les bruits extraordinaires qui avaient cours sur les marchés et dans les conciliabules secrets, — car les Anglais avaient défendu qu'on parlât...

Tout bas, on rapportait donc qu'une armée de génies ailés était descendue des monts Himalaya et chassait les Anglais de l'Inde ; certains, à ces signes, annonçaient le Jugement dernier. Des femmes avortaient de frayeur. On avait vu des villes de nuages transportées et se heurtant, au milieu de la Palestine, et des villes rasées à coups d'ailes.

Etaient-ce les oiseaux *ababil* du Koran, ou d'autres inconnus ?...

Les trois amis pâlissaient en y pensant, car ils étaient bien sûrs, eux, de *les* avoir *vus* monter, en fumées, des Mille Colonnes, — et c'étaient des aigles ; mais ils ne le disaient à personne.

Ils commençaient à sommeiller, ce soir-là, les bougies éteintes, lorsqu'on frappa vivement à la porte : une foule en rumeur se précipitait dans la rue et réveillait les maisons, comme s'il y avait eu le feu proche. Ils sortirent : la nuit, vingt-quatrième de Ramadan, était sans lune et toute noire. Des gens criaient :

— Les toits *en* sont couverts, et la grande place, et toutes les places !... Il y *en* a de blessés, de très vieux qui se laissent prendre à la main...

Quelques pas plus loin, les trois amis « en » aperçurent : c'étaient *les aigles* ! Alexandrie étouffait sous une montagne de plumes rousses et blanches palpitantes, désordonnées.

— Courons voir le très noble et pieux Quaçim, — dit Manackjee en tremblant ; — il nous instruira peut-être...

Comme ils frappaient tous trois ensemble au volet, le domestique nègre, effrayé de ce bruit multiple, oublia de

dire, selon sa consigne, que son maître était absent. Le vieux Quaçim, défait, hagard et grommelant, fut obligé de paraître. Mais il ne voulut rien leur dire, si ce n'est « de prier et de se taire, par crainte des Anglais ».

Or, Napoléon, tombé sur un toit, venait de se réveiller, à l'aurore, et il avait deviné, aux manières de la ville, la présence des Anglais, et son cœur avait bondi de rage, et sa force lui était revenue.

Il imita la foule d'Alexandrie, ô misère! il saisit un bâton, frappa sur ses aigles pour les réveiller.

— Allons, — leur disait-il, — conduisez-moi aux tombeaux célèbres de ce pays-ci : j'ai des morts à qui parler.

La garde blanche se ragaillardit et il remonta sur son dos. Elle le porta, suivant son ordre, vers les Pyramides, au bord du Nil, où sont les puits qui descendent aux sépultures royales.

Dans l'une, Napoléon visita Salomon. Il s'en approcha effrontément, et du royal dormant, malgré le sacrilège, il posa le diadème d'or sur son front, en disant :

— Salomon, maître des vents, suscite des orages, prête-moi ton empire aérien, pour que de nouveau je vainque.

La tête parcheminée de Salomon bougea, et de sa gorge une voix sourde sortit :

— Non, tu ne vaincras pas !

L'Empereur, furieux, replaça le diadème et s'esquiva du puits.

En d'autres il s'enfonça : c'étaient les chambres funéraires des Pharaons. Il les implora un à un, essaya de les tirer de l'assoupissement séculaire : la plupart tombaient en poudre ; d'autres muets, gênés par l'intrus, se retournèrent sur les lits funèbres. Enfin, l'un d'eux répondit :

— Va-t'en dormir comme nous ! Tu as eu plus de gloire que nous.

Ses aigles l'emportèrent beaucoup plus loin dans la Libye. Une colonne de granit rose marque la porte souterraine du palais de Balkis, reine de Saba. Quelques marches seulement

sous le sable, et il se trouva dans une chambre de cristal taillé que des jours mystérieux de couloirs éclairaient. La reine de Saba, frétillante et recroquevillée, trottinait en les méandres de sa traîne démesurée, que soulevaient des singes à poil vert et visage rose.

Elle le regarda, courroucée, cligna un œil... Napoléon, se croyant bien seul, sans honte, mit un genou en terre, devant elle ; mais les petits singes, s'étant reculés, de loin ricanèrent. Il supplia :

— Écoute, Balkis, je t'épouserai, si tu me protèges ; je te ferai impératrice. Rends, pour quelques jours encore, la vie à mon cœur et la force à mes aigles, afin que j'expulse l'Anglais.

— Ha ! ha ! ha !

Balkis ricana comme ses singes, et cligna l'autre œil. Napoléon frappa du pied la traîne, brutalement. Balkis ayant tiré, la soie se déchira.

— Si tu veux, — dit la reine, — prends donc ce morceau de ma robe, grand Napoléon : tu l'offriras aux Anglais comme petit cadeau, de ma part, à condition qu'ils détalent...

Et Balkis disparut derrière les sinuosités infinies de sa robe...

Napoléon, épuisé, les yeux exsangues dans ses orbites, — ses yeux si beaux pour la princesse d'Isfâhan ! — quitta la chambre de cristal et se confia, découragé, à ses aigles, n'importe où ils le mèneraient.

Il les voit plus vieux que jamais, avec des figures de fantômes humains : — ses grenadiers de la Grande Armée, l'ancienne, la première connue au monde ; des barbes toutes blanches et hirsutes ; sur les crânes, des cicatrices ; — aux ailes, du sang caillé, du sang qui suinte.

La discorde et l'agonie gagnaient même ses porteurs ; son trône de plumes dévouées se disjoignait. Lui, l'Empereur, Napoléon, les aigles de sa garde lui firent l'affront de le laisser choir sur la mosquée des Mille Colonnes d'Alexandrie, en plein jour, cette fois !... Et son cœur, que sa main droite ne retenait plus, se décrocha dans son squelette ; ses yeux s'éteignirent...

Juste à ce moment, il se rappelait, dans un effort suprême, les premiers mots de la Fatha musulmane qui, à Saint-Jean-d'Acre, à Babylone, à Lahore, à Bénarès, lui avait donné la victoire. Mais c'était fini; Napoléon était mort pour la deuxième fois, en murmurant ces mots :

— Gloire à Dieu l'unique, le miséricordieux...

Des officieux coururent prévenir les gens de la voirie anglaise que les aigles avaient fait une victime, — un homme habillé de gris que l'on voyait gisant sur le toit de la mosquée. Un rassemblement se forma tout autour. Les aigles sanglotaient ou se battaient entre eux.

Cependant, lorsqu'ils virent les Anglais escalader le toit, ils s'apaisèrent, et, se mettant soudain en ordre, arrachèrent aux hommes de la voirie le squelette vêtu de la redingote grise. Il était temps ! Ce dernier devoir leur restait à rendre. Ils s'organisèrent en longs cortèges de funérailles, les oiseaux blancs groupés pour tenir lieu de civière au héros. L'immense armée aquilaire, mue, un instant, par le ressort d'une souplesse nouvelle, se souleva et se tendit, dans les airs, à la suite des aigles blancs...

Sakhry, Abbate et Manackjee, perdus dans la foule, les virent s'envoler d'Alexandrie et disparaître au nord de la mer, comme, vingt-cinq jours auparavant, ils les avaient vus secrètement.

Les trois amis, hébétés par tant de prodiges, ne purent se tenir de retourner chez Quaçim, à la dérobée. Le vieux savant, tranquillisé, souriait, fier de sa puissance.

Abbate demanda :

— Enfin, qu'est-ce que tout cela signifie donc ?

— Cela signifie, — répondit Quaçim, — que l'Islam n'a pas encore trouvé son fidèle sauveur. Celui-ci a été perdu par sa folie asiatique et son orgueil : il a prié les dieux de l'Inde. Un autre nous viendra.

— Amen, — firent-ils ensemble.

— Et, hasarda Sakhry, les aigles qui sont... sous ta puissance... que deviendront-ils ?

Quaçim pâlit, et frémissant :

— Dieu y pourvoira, — dit-il, — Dieu les dispersera.

— Enfin, — reprit Manackjee, — cet homme au caftan gris commandeur des aigles, était-ce...?

— Napoléon, mes amis! — avoua Quaçim, très bas.

— L'ancien Empereur des Français?

— Oui... l'Empereur fait musulman jadis, au Caire.

— Quand je vous le disais! — s'écria Abbate.

— Et qui a renié, depuis, — continua Quaçim. — Il n'y a de vainqueur qu'avec Dieu!

— Amen, amen, — confirmèrent Sakhry, Abbate et Manackjee.

***

Trois jours après, vingt-huitième jour de la lune et dernier de Ramadan, une tempête nouvelle s'acharna sur le dôme des Invalides, à Paris.

Les vitraux, à peine remplacés, furent encore réduits en miettes. Le gardien du dôme appela tout de suite au secours, et l'on vit, à la lueur de nombreuses lanternes, le sol et les murs couverts d'aigles blancs, posés, voletant, agrippés; on les vit déshabiller un squelette, lui becqueter avec soin les orbites, l'attifer pour le repos suprême. Puis ils le glissèrent sous le marbre du tombeau, descellé pour la seconde fois. Malgré les lumières, les aigles ne s'étaient point dérangés de leur travail.

Le lendemain, au petit jour, quelques matineux, des Invalides et d'ailleurs, aperçurent, infiniment hautes et larges dans le ciel, les queues de quatre bandes qui volaient, tirant chacune vers un point cardinal. Les bourgeois de Paris, les esprits fins, les sceptiques des gazettes rirent au nez de qui leur parlait d'aigles blancs.

Mais, aux Invalides, on entendait, la nuit, le grand Empereur se retourner dans sa tombe, et on espérait, de lui, toute nouveauté impossible...

Quant au reste de cette histoire, les cent mille aigles le savent, — ou le sauront, s'il plaît à Dieu!

PAUL RADIOT

LETTRES

SUR

LA MUSIQUE FRANÇAISE[1]

— 1836-1850 —

XXXV

Pétersbourg, 10 novembre/29 octobre 1839.

Mon excellent ami, je n'ai pas encore pu vous écrire depuis mon arrivée à Pétersbourg et je le fais aujourd'hui dans de bien tristes circonstances. Ce pauvre Eugène Desmares, l'ami de mademoiselle Taglioni, que vous connaissez, est mort ce matin après une maladie de quinze jours à laquelle les médecins n'ont rien compris. Vous jugez quelle est l'affliction de cette pauvre mademoiselle Taglioni! Je ne veux pas m'étendre davantage sur un sujet aussi triste, je préfère vous donner quelques détails sur mon séjour à Pétersbourg, et, si vous le désirez, je vous donnerai quelques renseignements sur la musique dans ce pays-ci.

Comme j'aime à croire que vous m'aimez non seulement comme artiste, mais comme homme, je vous dirai qu'il est impossible de recevoir un accueil plus aimable que celui que nous a fait la famille Taglioni, chez qui nous logeons et sommes en pension, moi et la jeune cantatrice qui m'accompagne. Nos appartements étaient préparés, et ce pauvre Desmares avait présidé à tous ces petits détails, de manière à ce que rien ne nous a manqué.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 août.

Quelques jours après mon arrivée on a représenté *la Fille du Danube*, un ballet dont j'ai fait la musique et que vous avez, je crois, vu à Paris. Après la représentation, j'ai été rappelé sur le théâtre, où j'ai reparu avec mademoiselle Taglioni. Le même jour, S. M. l'Empereur m'a fait remettre une magnifique bague en diamants à l'occasion de ma dédicace du *Brasseur de Preston*. On ne joue ici que deux de mes ouvrages : *le Postillon*, en allemand, et *le Chalet*, en russe. Mais il paraît qu'ils sont bien faiblement exécutés et on m'a fort engagé à ne pas les aller voir.

Il y a à Pétersbourg une troupe allemande et une russe, qui, avec le ballet, desservent le Grand Théâtre. Le théâtre est magnifique et le ballet excellent; mais l'opéra y est d'une extrême faiblesse. Les orchestres sont très médiocres. Dans la troupe allemande, on distingue deux premiers sujets : M. Breitnig, ténor, a une magnifique voix, d'une puissance extraordinaire, il chante avec une justesse rare, mais il manque de goût et de charme. Son physique lui nuit d'abord beaucoup : il est petit et d'une corpulence énorme. M. Versing est une des meilleures basses que je connaisse; il est un peu froid comédien, c'est le seul défaut que j'aie à lui reprocher. Il n'y a pas un seul talent parmi les femmes; mais, parmi les hommes, on peut encore citer un excellent comédien, M. Holland, qui malheureusement n'a plus du tout de voix. La troupe russe est bien autrement médiocre. Le premier ténor, Léonof, n'a pas du tout de voix; la première basse, Petrof, en a une belle, mais ne sait pas s'en servir; sa femme a un petit contralto dont elle se sert un peu mieux. La première chanteuse, Soloviova, a été longtemps en France sous le nom de mademoiselle Verteuil et n'a jamais pu se maintenir à l'Opéra-Comique; elle a néanmoins une jolie voix et de la facilité. Mais les chœurs sont faibles et il n'y a pas le moindre ensemble. Ajoutez à cela que le diapason est ici plus élevé d'un demi-ton que dans tout le reste de l'Europe, et vous aurez une idée de la déplorable exécution du Grand Théâtre. Cela est inconcevable dans un pays où le peuple est bien organisé et où il se trouve une des plus belles institutions musicales que je connaisse, je veux parler des chantres de la chapelle de l'Empereur.

On n'a pas idée d'une exécution vocale aussi parfaite et des voix de basse prodigieuses qu'on y entend : figurez-vous qu'elles descendent jusqu'au *la* d'au-dessous des lignes de la clef de *fa*. Je ne le croirais pas si je ne l'avais pas entendu. Quel dommage que ces chanteurs ne puissent pas être distraits du service de la chapelle ! Il y aurait des effets uniques à tirer des ressources de ces masses vocales dressées à chanter avec une justesse parfaite sans le secours d'aucun accompagnement.

Il y a ici des amateurs très distingués : le colonel Levof, virtuose de première force sur le violon et bon compositeur ; le comte Wolkonsky, excellent violoncelliste ; son frère, qui compose fort bien, le prince Grégoire Wolkonsky, excellent musicien, qui chante fort bien la basse ; le prince Kotschoubey, qui a un fort joli ténor, etc., etc.

Il est inconcevable, avec tout cela, d'avoir un aussi mauvais théâtre ; mais ici la danse absorbe tout, et puis, les chanteurs ne venant presque jamais à Pétersbourg, les modèles manquent. Aussi le succès de la cantatrice qui m'accompagne, mademoiselle Chérie Couraud, a-t-il été immense. Elle a d'abord chanté de l'italien, mais partout on lui a demandé du français et c'est notre musique qui l'a emporté. Il y a trois jours que chez l'ambassadeur de France, M. de Barante, on a donné exprès pour nous une soirée à laquelle assistait l'élite de la société de Pétersbourg. Le prince Grégoire a bien voulu nous aider pour faire entendre le trio du *Brasseur de Preston*, qui a produit un effet étonnant. La comtesse Rossi a daigné elle-même complimenter le maître et l'élève, qui n'ont pas été peu fiers d'un tel suffrage. Enfin tout fait présager à mon élève les plus brillants succès pour les concerts que nous devons donner ensemble. Mais ce n'est qu'à l'époque du carême qu'on a l'usage de les donner ici et cela me paraît bien tard, car j'espérais quitter Pétersbourg à la fin de février et pouvoir aller passer une huitaine de jours avec vous, devant être à Paris dans le courant d'avril. Il est possible que ce retard dérange mes projets ; cependant je ne me décourage pas encore et j'espère pouvoir vous embrasser avant mon retour à Paris.

Les lettres que je reçois m'apprennent la continuation du succès de *la Reine d'un Jour*. Je désire qu'elle réussisse aussi chez vous, mais comment remplacer un ténor comme Masset?

J'espère, mon cher ami, que vous allez me répondre. Veuillez bien m'envoyer votre lettre sous le couvert de votre ambassade, avec cette adresse : M. Ad. Adam, chez mademoiselle Taglioni, 5, Nikolskoï oulitza, maison Hubain.

Adieu encore une fois, mon excellent ami, n'oubliez pas celui qui à Pétersbourg comme à Paris vous aime si sincèrement et se dit votre éternellement dévoué,

ADOLPHE ADAM

XXXVI

[Berlin,] 27 mars 1840.

Mon excellent ami,

Mille remerciements de toutes vos complaisances. Ces dames sont extrêmement sensibles à l'aimable attention de madame Spiker, mais le comte Rœdern[1] nous a fait dire qu'il nous attendait de cinq à six : priez donc vos dames de ne pas se donner la peine de venir nous prendre, nous les retrouverons au théâtre. A ce soir, mon bien bon ami, vous ne sauriez croire combien je suis heureux de me trouver si près de vous et de pouvoir prolonger un peu un séjour qui m'est si agréable.

Veuillez bien présenter mes respects à madame Spiker et à votre charmante demoiselle. Madame et mademoiselle Couraud se rappellent à leur souvenir.

Votre bien affectionné,

ADOLPHE ADAM

XXXVII

[Paris.] Jeudi 23 juillet 1840.

Mon cher et bon ami,

Je vais réparer mon long silence en te donnant quelques nouvelles de Paris. Celle qui nous a le plus agités, mais qui n'a nulle importance musicale, est l'apparition de Taglioni à l'Opéra, depuis cinq ans bientôt qu'elle nous avait quittés.

1. Intendant général du Théâtre Royal.

Malgré le bruit de ses triomphes à l'étranger, on craignait que l'âge et l'éloignement de Paris ne lui eussent fait perdre quelque chose de son talent. Aussi l'admiration a-t-elle été portée au comble, quand on a vu que ce talent que l'on croyait parvenu à son apogée avait encore grandi. Elle a donné deux fois *la Sylphide* et une fois *le Dieu et la Bayadère* devant une affluence immense. On a fait trente mille francs dans ces trois représentations. Après-demain elle donne *la Fille du Danube* et le cinquième acte de *Gustave* à son bénéfice ; et, quoique le prix des places soit doublé, toutes les places sont retenues.

L'activité de cette femme est prodigieuse. J'allai la voir le jour de son arrivée : il y avait deux heures qu'elle était descendue de voiture et elle était déjà à travailler, en habit de danse, malgré l'accident qu'elle a éprouvé à sa dernière représentation de Londres, où elle a failli se tuer. Samedi elle danse ici pour la dernière fois et part le lendemain pour Londres, où elle s'embarque mercredi pour Hambourg. Elle danse le 4 à Dobberan, dans le Mecklembourg, et le 15 il faut qu'elle soit rendue à Saint-Pétersbourg : c'est aussi prodigieux que son talent. Paul, son frère, doit aller la rejoindre à Dobberan et il est probable qu'ils reviendront ensemble à Berlin, mais je doute qu'elle s'y arrête plus d'un jour.

L'Opéra-Comique est enfin sorti de son apathie et nous a donné un ouvrage[1], mais cela a encore une fois été la montagne enfantant un *ridiculus mus*. Cet ouvrage n'est qu'un *pasticcio,* une compilation de musique fort peu heureuse. Mais l'idée de la pièce est jolie et, en faisant un choix plus heureux, ce livret traduit pourrait avoir un grand succès chez vous, si un arrangeur habile y disposait bien les morceaux.

La scène se passe dans une petite cour d'Allemagne, dont le souverain a pour maître de chapelle une espèce de Spontini qui, pour mieux faire goûter sa musique, a défendu, à la douane, l'entrée de toute composition étrangère : on y ignore donc, dans cet heureux pays, les partitions de tous les maîtres

1. *L'Opéra à la Cour*, opéra-comique en quatre actes, de Scribe et Saint-Georges, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 16 juillet 1840.

de l'Europe. La princesse est folle des arts et repousse tous les princes ses prétendants. Le gouverneur de l'un d'eux imagine de faire croire à la princesse que son maître est un grand compositeur et la princesse lui promet sa main, à condition que dans huit jours on pourra représenter un opéra de lui où toutes les personnes de la cour rempliront leurs rôles. Grand est d'abord l'embarras du gouverneur ; mais, dans un air fort bien fait, il appelle à son aide tous les compositeurs morts et vivants, et il bâtit un opéra avec les emprunts qu'il fait à chacun. Le deuxième acte est la répétition de cet opéra. Tout marche à merveille, mais le maître de chapelle, que l'on avait éloigné, arrive pour tout découvrir. La princesse pardonne la chose et tout le monde est content.

Les matériaux de ce *pasticcio* ont été mis en œuvre par Grisar et Boïeldieu fils, qui y ont intercalé quelques morceaux de leur façon. Grisar a fait une introduction, qui est excellente, et Boïeldieu un finale, qui n'est pas mal ; c'est lui qui a arrangé l'air où sont des motifs de tous les compositeurs. Chollet a chanté cet air avec une verve extraordinaire et a eu un succès des plus éclatants.

Cette pièce avait été faite pour l'ouverture de la salle, afin d'y offrir la réunion de tous les sujets. Malheureusement, la musique n'était pas sue et l'opéra n'a pu être donné que deux mois plus tard, ce qui lui a fait un grand tort.

Madame Garcia y remplit un rôle : cette cantatrice vient de faire une maladie qui lui a enlevé ses moyens et n'est plus que l'ombre d'elle-même, à ce que disent ceux qui l'ont entendue avant sa maladie. Pour moi, qui ne l'ai entendue qu'après, je l'ai trouvée fort médiocre. Un débutant du nom de Botelli, venant d'Italie où il est depuis douze ans quoique Français (son vrai nom est Bouteiller), a paru dans cette pièce : c'est une basse roulante, dans le genre de Tamburini ; il phrase bien et a beaucoup d'agilité ; je crois que c'est l'émotion qui l'a fait chanter faux ; malgré cela, il a réussi.

Cet opéra ne fera pas d'argent, malgré les éloges des journaux, parce qu'il a le plus grand de tous les défauts : à partir du deuxième acte, il est mortellement ennuyeux. La musique rapportée ne fait pas d'effet et le seul morceau qui ait eu un grand succès est l'air de Chollet.

J'ai commencé, il y a deux jours, mon opéra[1]; le rôle de femme sera pour madame Anna Thillon, jeune cantatrice anglaise, qui était au théâtre de la Renaissance de ce pauvre Anténor Joly. C'est peut-être la plus jolie créature qu'il y ait jamais eu au théâtre; elle chante assez bien et ne joue pas mal, mais je crains son accent britannique. Elle aura bien de la peine à nous dédommager de notre ravissante Jenny Colon, que la direction a eu la sottise de ne pas rengager et qui va aller en province pendant quelque temps. J'espère qu'elle nous reviendra, car nous ne pouvons nous passer de son talent.

Le procès de Spontini avec l'Opéra[2] nous a beaucoup divertis. Les avocats se sont emparés de cette lettre ridicule que tu connais pour le bafouer comme il le mérite. Le ridicule tue en France et Spontini y est mort; je doute qu'il puisse jamais se relever de ce coup-là.

Nous allons avoir, pour la translation des restes des martyrs de Juillet, de la musique composée *ad hoc* par maître Berlioz; il y aura deux cents instruments à vent et du canon dans les *forte*, cela sera joli! Il est vraiment honteux pour nous autres compositeurs français de voir les faveurs du gouvernement se répandre sur un homme dont le caractère et le talent sont aussi méprisables; le *Journal des Débats* ne conserve même pas sa dignité en ouvrant son feuilleton à M. Berlioz, qui y répand sa haine de mauvais goût contre tout ce que le public consacre par ses applaudissements.

A toi de cœur, ton sincère ami,

ADOLPHE ADAM

XXXVIII

Paris, 10 août 1840.

Je te parlerai d'abord de la cérémonie de la translation des cendres des victimes de Juillet. La veille, on avait fait la répétition des deux morceaux de Berlioz exécutés par deux cents

1. *La Rose de Péronne*, opéra-comique en trois actes, paroles de Leuven et Dennery, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 12 décembre 1840. — Voir lettres XLI et XLII.

2. Procès relatif à une reprise de *Fernand Cortez*; — Spontini le gagna devant le Tribunal de Commerce et le perdit en appel.

instruments à vent et j'y ai assisté. Je n'aime ni l'homme ni sa manière ; mais la justice me force de convenir que, dans le deuxième de ces morceaux, il y a une péroraison qui est d'un grand effet et bien supérieure à tout ce qu'il a fait jusqu'à présent. Le premier morceau et la première partie du deuxième sont un fouillis inexplicable, mais le dernier mouvement est réellement fort bien : il n'y a pas d'invention mélodique, mais le rythme est accentué, l'harmonie neuve et les rentrées fort heureuses. En somme, il y a un grand progrès, car les phrases sont coupées carrément de quatre en quatre mesures et se comprennent facilement. J'aurais voulu que les journaux rendissent justice comme je le fais et constatassent ce progrès ; mais, il n'en a rien été : tous se sont perdus en éloges exagérés et ont dit que cette dernière composition était à la hauteur des précédentes, tandis qu'il y avait une grande supériorité.

La cérémonie du lendemain a été fort belle. On a dit la dernière messe de requiem de Cherubini pour voix d'hommes, qui ne vaut pas son ancienne messe. L'exécution a été fort défectueuse et l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois entièrement tendue de drap noir était très sourde et peu favorable à l'effet. Le cortège s'est mis en marche, immédiatement après la messe. Le catafalque qui portait les cinquante cercueils en plomb était magnifique et traîné par vingt-quatre chevaux caparaçonnés de noir. Il était d'une telle grandeur qu'on avait été obligé de choisir les rues les plus larges pour le faire passer. Le cortège a donc pris les quais, la place Louis XV, si belle maintenant avec son obélisque et ses fontaines, et tous les boulevards jusqu'à la colonne de Juillet, qui est située sur l'emplacement de l'ancienne Bastille. Je faisais partie du cortège, comme officier de la garde nationale, mais j'étais trop fatigué pour aller jusqu'au bout et je l'ai quitté à moitié chemin. Tu vas comprendre combien j'ai peu de temps à moi quand je te dirai que je n'ai pas encore trouvé celui d'aller voir la colonne de Juillet, que l'on dit fort belle.

L'Opéra et le Théâtre-Français sont fermés pour réparations de la salle ; l'Opéra-Comique seul est ouvert et malgré une chaleur excessive attire encore quelque monde. — On a

repris avec grand succès ma *Reine d'un Jour*. Nous avons perdu la ravissante Jenny Colon, qui a été remplacée par une jeune actrice, madame Potier, qui n'a pas été trop mal, sans cependant approcher de son modèle dont elle n'atteindra jamais la perfection. Quant à mon admirable ténor Masset, il a été charmant et m'a fait oublier le charme que M. Lehman prêtait à ma partition. On reprend demain un charmant opéra d'Auber, *la Neige*, pour les débuts de madame Anna Thillon, jolie cantatrice anglaise qui était au Théâtre de la Renaissance. Puis on répète un opéra en trois actes[1] de Brunswick et Leuven, musique de Monpou et Bordèse, qui sera chanté par Botelli et madame Garcia; je compte peu sur le mérite de cet ouvrage. Viendra ensuite la pièce en trois actes à laquelle je travaille[2], pour madame Anna Thillon et Masset. Ensuite on attend un ouvrage d'Halévy[3] pour madame Garcia et Botelli, puis un autre d'Auber[4] pour madame Damoreau.

A l'Opéra, on n'attend rien que l'ouvrage de Meyerbeer[5], qu'il promet toujours et ne donne jamais. Le directeur de l'Opéra est allé le relancer à Ems, et est revenu avec une promesse et rien de plus.

Si les nouvelles théâtrales sont stériles, en revanche il y a abondance de nouvelles politiques. La mort de votre excellent Roi[6] se fait déjà sentir. S'il eût continué à vivre, ce qui se passe en Angleterre n'eût pas eu lieu et la bonne harmonie eût continué entre les cinq puissances dont quatre se sont séparées de nous.

Ici tout est à la guerre; j'espère cependant dans la sagesse si grande de notre Roi pour prévenir ce malheur. La guerre

1. *La Reine Jeanne*, opéra-comique en trois actes, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 12 octobre 1840. — Voir lettre XLI.

2. *La Rose de Péronne.*

3. *Le Guitarero*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 21 janvier 1841. — Voir lettre XLIII.

4. *Les Diamants de la Couronne*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 6 mars 1841. — Voir lettres XLI et XLIV.

5. *Le Prophète*, apparemment, qu'il ne se décida pas à donner avant 1849. — Voir lettres XCIV et XCV.

6. Fréderic-Guillaume III, mort le 7 juin 1840.

tuerait tous nos progrès d'intelligence et d'industrie, et c'est probablement pour cela que l'Angleterre tend à la fomenter. On ne peut comprendre chez nous comment M. Guizot, si habile d'ordinaire, s'est laissé si grossièrement jouer.

Les caricatures pleuvent depuis dix jours sur M. Louis Napoléon et sa stupide tentative[1]. Il est impossible d'imaginer rien de plus bête que cet homme qui vient conquérir un royaume avec cinq partisans et qui s'adresse d'abord à une ville dont les deux tiers de la population sont composés d'Anglais. Cette échauffourée n'a produit d'autre sensation que d'exciter la pitié, mêlée cependant d'indignation pour ce misérable principicule à qui l'on avait déjà fait grâce une fois.

J'ai publié, dans *la France musicale*, trois articles sur la musique en Russie et en Prusse, à la date des 21 juin, 5 et 26 juillet, qui ont eu un immense succès : ils ont été reproduits dans presque tous nos journaux par fragments. Je voudrais que tu pusses te procurer *la France musicale* pour les lire dans leur intégrité.

Ton bien affectionné,

ADOLPHE ADAM

XXXIX

22 août 1840.

Mon excellent ami,

Je t'ai donc donné une idée bien favorable de la nouvelle production de Berlioz ! ! Je ne voudrais pas te dissuader entièrement, mais je voudrais cependant que tu ne t'en fisses pas une idée trop exagérée. Il nous est impossible de juger Berlioz du point de vue où vous êtes à Berlin : vous devez être éblouis et aveuglés par la fumée compacte de l'encens que ne cessent de brûler en son honneur tous les organes de la presse indistinctement. Cette unanimité ne tient qu'à une cause, c'est que Berlioz est le seul musicien qui écrive sur la musique dans un grand journal ; le compte rendu des ouvrages lyriques est confié dans d'autres feuilles à des gens

1. L'affaire de Boulogne.

de lettres qui n'ont aucune notion de cet art et qui sont en admiration devant un homme en état de dire si un morceau est en *ut* ou en *sol*. Lorsqu'il se trouve d'autres musiciens maniant la plume dans les journaux, tels que Mainzer et Fétis, ils ne sont pas si indulgents.

Tu t'imagines que mon peu de sympathie pour l'homme a pu fausser mon jugement sur son talent, et tu te trompes. Personne n'est plus disposé que moi à rendre justice au mérite partout où il se rencontre, et je n'en veux d'autre preuve que l'empressement que j'ai mis à te signaler ce qu'il y avait de bien dans ce qu'il nous a donné dernièrement. Tout se juge comparativement : chez quelques-uns, le mieux n'est que le moins mauvais; s'il se fût agi de Rossini, d'Auber ou de Meyerbeer et qu'ils nous eussent donné quelque chose de pareil à ce qu'on proclame aujourd'hui comme un chef-d'œuvre, il n'y aurait pas de critiques assez amères contre la faiblesse de leur composition. Chez Berlioz, on a trouvé une phrase bien rythmée, pas trop décousue d'harmonie et assez large, à son début au moins, pour pouvoir être saisie facilement : on a crié au miracle, et c'en est un, en effet, que de voir au bout de douze ans ce compositeur accoucher enfin d'une phrase de seize mesures qui ressemble un peu à une mélodie; voilà ce qui a excité l'étonnement au plus haut point.

Ce qui a rehaussé le triomphe de Berlioz, c'est de voir des gens qui n'ont jamais compris cette renommée basée sur l'outrecuidance et la fatuité sans être appuyée sur aucune œuvre recommandable, qui étaient accourus pour entendre cette nouvelle composition, applaudir à ce progrès. Cela a prouvé qu'il y avait de la bonne foi chez ses adversaires, tandis qu'il n'y en a aucune chez lui.

Hier encore, il a donné un feuilleton sur *la Neige* d'Auber, où il dit que cette partitition lui a paru plus mesquine et plus misérable qu'à sa première apparition, il y a dix-sept ans. Je ne puis de sang-froid entendre traiter ainsi un homme que je regarde comme le premier musicien du siècle après Rossini, et dont les plus faibles ouvrages seront toujours des chefs-d'œuvre opposés à ceux de son Zoïle.

Non, je ne considère pas comme un compositeur un homme qui ne peut produire quelque effet qu'avec une armée d'exé-

cutants qu'il n'a jamais employée au-dessous du chiffre de deux cents, un homme qui dans un opéra en deux actes n'a pu faire un seul morceau qui fût à la hauteur de la plus faible de ces partitions qu'il a tant dénigrées et qui, depuis douze ans, n'a pu faire qu'une phrase de seize mesures; qui serait incapable d'écrire un duo, un trio ou un quatuor dans le style rigoureux, qui a traîné Cherubini dans la boue, qui a insulté Hérold, Auber, Rossini, toutes nos illustrations enfin, et qui dit que Mozart ne savait pas instrumenter, Mozart qui a fait l'ouverture du *Zauber Flaut*[1], le chef-d'œuvre de la musique instrumentale! — Berlioz nous vengera de son succès : il fait un opéra, et voilà où je l'attends.

Tu me demandes la partition d'*Actéon* : dis-moi quel prix tu voudrais y mettre? Dis-moi aussi quelles sont les partitions de moi que tu veux avoir et aussi combien tu voudrais les payer. Tu sais que mon dernier éditeur a fait faillite : tous mes ouvrages ont été vendus à différents marchands, et je ne puis me les procurer aussi facilement qu'autrefois. Cette faillite m'est bien fatale, j'y suis pour dix-huit mille francs, c'est plus de la moitié de ce que je possède, car, tu le sais, je ne suis pas riche.

Nous avons cet inconvénient, nous autres compositeurs de théâtre, que nos moindres travaux ont un grand retentissement et qu'on est toujours disposé à nous croire fort opulents. Je ne sache pas un compositeur qui ait pu se faire une fortune avec ses ouvrages. Auber sera peut-être le seul qui, grâce à sa prodigieuse fécondité, ait pu arriver non pas à de la fortune, mais à une belle aisance. Boiëldieu n'a rien laissé en mourant; Cherubini n'a que les appointements de ses places; Berton, non plus; Catel, Méhul n'étaient pas plus riches, et Rossini ne doit ce qu'il a qu'à la libéralité d'Aguado et à ce qu'il a gagné en Angleterre, non comme compositeur, mais comme accompagnateur. Faut-il joindre à ces noms ceux de Mozart, de Weber et de Beethoven pour être convaincu que notre art donne plus de gloire que d'argent? Mais il y a une chose plus précieuse qu'il procure quelquefois, c'est l'amitié d'un homme tel que toi, et cela tient lieu de bien des choses.

1. La *Zauberflöte (la Flûte enchantée)*.

On est très divisé ici sur la question de la guerre : moi, je n'y crois point, quoique je la craigne beaucoup : ce serait perdre en peu de temps le fruit de vingt-cinq années de paix et anéantir l'élan de l'industrie et du commerce. Je crois que la Russie, qui a tout à y gagner et rien à perdre, y pousse de toutes ses forces. J'espère que votre nouveau monarque[1] ne se laissera pas entraîner dans une démarche dont la première conséquence serait la perte de vos provinces du midi, qui, je le crains pour vous, ne sont que trop disposées à se ranger de notre côté.

Adieu, cher ami, mille respects à madame et mademoiselle Spicker, dont une lettre rendra bien heureuse la bonne mademoiselle Chérie qui l'aime tant.

J'ai oublié de te dire qu'au concours de piano, mon père[2] a eu un succès colossal dans la personne d'une petite élève de douze ans, nommée mademoiselle Masson, qui est plus extraordinaire que la petite Bohrer, qui pourtant l'est beaucoup.

Ton bien affectionné

ADOLPHE ADAM

XL

Paris, 24 septembre 1840.

Mon excellent ami,

J'ai terminé mon opéra en trois actes; mais Auber et Halévy ont également mis l'été à profit et, chose rare pour le théâtre, le voilà avec trois ouvrages de ses principaux compositeurs prêts à être joués. Je ne sais qui de nous aura la préférence : cela ne se décidera guère que dans une ou deux semaines.

On va représenter d'abord une pièce en trois actes, intitulée *Jeanne de Naples*[3], musique de Monpou et Bordèse. Le premier est un garçon qui a quelques idées, mais qui, malheureusement pour lui, manque de toute espèce d'instruction

1. Fréderic-Guillaume IV.

2. Jean-Louis Adam; né en 1758, professeur au Conservatoire depuis 1797; — « le fondateur de l'École de piano en France », dit son fils. (*Souvenirs d'un Musicien*, p. VII).

3. *La Reine Jeanne*.

musicale et qui n'en aura jamais, parce qu'il se trouve supérieur à tous ses confrères, à qui il n'accorde aucune espèce de talent. Bordèse est un jeune Italien qui a déjà donné à l'Opéra-Comique un petit acte assez insignifiant, *la Mantille*. Il y a quinze jours qu'on a joué de lui un petit opéra en un acte, *l'Automate de Vaucanson*[1]. La pièce est une bouffonnerie assez amusante et la musique est très agréable. Il n'y a pas une grande nouveauté d'idées, mais l'instrumentation est élégante, et il y a d'ailleurs de la facilité et de la franchise, qualités assez rares, maintenant qu'on vise à la musique contournée. Je crois donc, que dans le nouvel opéra, la part de Bordèse vaudra mieux que celle de Monpou. L'indisposition du *primo basso* Botelli ne permettra guère de donner cette pièce avant quinze jours, et c'est alors qu'on décidera quelle sera celle qui lui succédera.

Hier, on a donné à l'Opéra, un grand ballet en trois actes, *le Diable amoureux*[2], qui a obtenu du succès. Une danseuse, éloignée du théâtre depuis près de trois ans par une maladie de genou, mademoiselle Pauline Leroux, a fait sa rentrée dans le rôle principal, qu'elle a fort bien joué. L'action est assez amusante, et ce luxe qu'on ne voit qu'à l'Opéra de Paris a contribué au succès de l'ouvrage. La musique est de deux compositeurs. Benoist, répétiteur des chœurs à l'Opéra et professeur d'orgue au Conservatoire, a fait celle du premier et du troisième actes. Il y a du mérite dans son œuvre. L'inspiration toutefois s'y rencontre rarement, mais on n'a pas l'habitude d'en dépenser beaucoup dans de la musique de ballet ; on pourrait cependant désirer des idées plus fraîches que celles qu'on y rencontre; mais au moins y a-t-il de la science et de l'habileté dans sa partition et une parfaite entente de l'orchestre. Son collaborateur est un nommé Reber, que je crois Allemand. Il avait une grande réputation de salon qui est venue échouer à la scène, comme cela arrive très souvent. Il y a peu d'idées et une instrumentation terne et sans effet. Je ne crois pas que ce jeune homme manque de science, car il a mis une exposition de fugue assez bien traitée, mais

1. Opéra-comique en un acte, paroles de Leuven.

2. Scénario de Saint-Georges et Mazilier.

il ne paraît pas au fait des ressources de l'instrumentation moderne et en est encore à l'époque d'Haydn pour les effets d'orchestre. Je suis un des grands partisans d'Haydn et je suis passionné pour sa musique; mais, je ne crois pas que nous devions rester au point où il était, et qu'en 1840 on doive instrumenter comme en 1780.

Voilà toutes les nouveautés musicales du mois de septembre. Meyerbeer n'a pas donné son opéra, qu'il assure cependant être terminé, ce que je ne crois pas, et l'on a été chercher Donizetti, qui en a toujours de tout prêts et dont on répète un opéra[1] qu'on nous promet pour le mois de décembre.

Je te dirai que je suis déménagé et que je me trouve à merveille de mon changement. Depuis trois ans je m'étais mis en pension (pour mes repas) chez la tante de mademoiselle Chérie, qui demeurait près de chez moi. J'avais, comme tu sais, un fort modeste appartement qui me coûtait huit cents francs par an. Celui de madame Langlois, la tante de mademoiselle Chérie, lui en coûtait neuf cents, et nous avons trouvé pour mille cinq cents francs un fort beau local ayant deux entrées séparées et pouvant se diviser en deux appartements. De sorte qu'avec deux cents francs d'économie par an, nous sommes beaucoup mieux tous les deux et que je ne suis plus obligé d'aller courir chaque jour après mon dîner. Je demeure rue Neuve-des-Mathurins, n° 95, dans ce nouveau quartier qu'on a bâti derrière l'église de la Madeleine et qui est un des plus beaux de Paris. Je ne suis pas très éloigné de l'Opéra-Comique (il y a quatorze minutes de marche) et fort rapproché de mon père, que je vois souvent, car il faut se dépêcher de voir un père qui a près de quatre-vingt-trois ans.

Malgré tous les agréments de mon nouveau logement, je m'ennuie très fort, dans l'état d'incertitude où je suis pour toutes choses. D'abord, mon opéra que j'espérais voir jouer ce mois-ci et qui sera peut-être reculé à la fin de l'hiver, et puis la guerre me paraît imminente, à présent : on fait des préparatifs immenses qui sont trop significatifs pour croire qu'on

1. *La Favorite*, opéra en quatre actes, paroles d'Alphonse Royer et Gustave Vaez, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 2 décembre 1840. — Voir lettre XLII.

s'en tiendra à de vaines démonstrations. Cette guerre sera pernicieuse pour tous ceux qui la feront, si ce n'est pour la Russie qui y a grand intérêt.

A toi de cœur et d'âme,

ADOLPHE ADAM

XLI

6 novembre 1840.

Mon excellent ami,

A l'Opéra, on a exécuté trois fois la scène lyrique [1] d'un jeune homme nommé Bazin qui a remporté le premier prix de composition musicale, cette année, à l'Institut. Cette scène est bien écrite et bien instrumentée, mais ne brille pas par une grande nouveauté d'idées. Cependant, c'est extrêmement bien pour un jeune homme de vingt-deux ans.

La grande solennité était un festival, imaginé et dirigé par notre ami Berlioz. Il a fait dire par quatre cent cinquante exécutants le premier acte de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, un morceau d'Hændel, un de Palestrina, une symphonie de lui, le *Tuba mirum* de sa messe et les morceaux qu'il a composés en juillet dernier. Il faut te dire qu'il avait réservé les quatre cent cinquante musiciens pour lui et qu'il n'y en avait pas plus d'une centaine pour les morceaux de Gluck, d'Hændel et de Palestrina. Malgré cette attention délicate, l'acte de Gluck a produit un effet immense, et les morceaux de Berlioz ont fait le fiasco le plus honteux que l'on puisse imaginer.

Un incident grave a signalé cette soirée. M. Émile de Girardin, directeur du journal *la Presse*, a été publiquement souffleté dans sa loge par M. Bergeron, rédacteur du *Siècle* [2]. Ce M. Bergeron, accusé d'avoir tiré un coup de pistolet sur le Roi, il y a quelques années, fut acquitté par le jury, faute de preuves suffisantes; mais la conviction générale fut qu'il était

1. *Loyse de Montfort*, paroles d'Émile Deschamps et Émilien Pacini.

2. Émile de Girardin avait imprimé, dans *la Presse*, que *le Siècle* comptait des régicides parmi ses rédacteurs. On sait que, depuis sa rencontre avec Armand Carrel, il avait résolu de ne plus se battre. Son agresseur fut condamné à trois ans de prison.

coupable. Tout cela doit donner à l'étranger une belle idée de l'aménité de nos mœurs. Je t'ai quelquefois entendu, en ta qualité de publiciste, déplorer la censure : plût au ciel que nous en eussions une chez nous : la presse nous ferait moins de mal, car tous nos maux viennent de ses déclamations furibondes. Le ministère de M. Guizot est attaqué avec une violence inouïe, et il faudra qu'il soit bien fort pour résister à tant d'attaques. Tous les esprits raisonnables sont ici pour la paix; mais persuade-toi bien qu'en France la raison sera toujours en minorité; j'ai grande confiance dans la sagesse du roi, mais pourra-t-il faire ce qu'il veut?

Pour en revenir au festival, qui n'a été interrompu qu'un instant, le public a été tellement dégoûté de ce fatras musical qu'il s'est en allé et que le dernier morceau a été exécuté par les quatre cent cinquante musiciens *clamantes in deserto*.

A l'Opéra-Comique, on a donné *la Reine Jeanne*, en trois actes, de Leuven et Brunswick, musique de Bordèse et Monpou. La musique n'a pas plu ; cependant on a remarqué, au premier acte, une très bonne introduction de Bordèse, et, au deuxième, un trio de Monpou qui est excellent ; cela n'a pas empêché la chute de l'ouvrage, qui n'a pu faire une seule recette.

J'ai eu, pour ma part, bien des tracasseries, dont je suis heureusement sorti, mais non sans conserver le chagrin profond de ne pouvoir plus que mépriser le caractère d'un homme dont j'admirerai toujours l'immense talent, hélas! C'est d'Auber qu'il s'agit. Voici les faits : tu te rappelles sans doute que je t'ai dit que j'écrivais mon opéra pour une jolie Anglaise, madame Anna Thillon, qui a remplacé à l'Opéra-Comique l'irremplaçable Jenny Colon. Mon opéra terminé, je l'ai fait porter à la jolie cantatrice, qui en parut charmée et le travailla avec ardeur. Mais ne voilà-t-il pas qu'Auber, malgré ses presque soixante ans, s'est laissé enflammer par la belle Anglaise et lui a donné le premier rôle d'un opéra qu'il compose en ce moment et qu'il a brutalement retiré à madame Damoreau, dont l'inimitable talent a tant contribué aux succès de *l'Ambassadrice* et du *Domino* ! Ce n'est pas tout : Auber a exigé de madame Thillon qu'elle me rendît mon rôle pour jouer le sien.

Madame Damoreau, furieuse du mauvais procédé d'Auber, a sur-le-champ résilié son engagement, mais elle a ensuite réfléchi qu'elle se vengerait mieux par un dernier triomphe, et, après avoir consenti à rester jusqu'au 1er mai, elle a accepté le rôle de mon opéra dédaigné par madame Thillon et a déclaré que ce serait sa dernière création. Tu juges si j'ai été heureux de cette mutation et de voir que le mauvais tour qu'on avait voulu me jouer tournait entièrement à mon avantage. Auber a été furieux de ce dénouement auquel il était loin de s'attendre, et je répète chaque jour mon opéra qui sera joué dans les premiers jours du mois prochain, sous le titre de *la Rose de Péronne*. Madame Damoreau est très contente de son rôle ; je lui ai ajouté un nouvel air qui lui va très bien.

J'ai aussi trouvé le moyen d'intercaler mon motif du duo : *Komm, komm, komm, meine Schwester*, que chantaient Martins et madame Schiltz dans les *Hamadryades*[1], puis un autre duo sur un motif de l'ouverture des *Hamadryades*.

On fait de grands préparatifs pour la fête qui aura lieu à l'arrivée des cendres de Napoléon. On exécutera le beau requiem de Cherubini, et Auber a composé une marche funèbre, que je serai, sans doute, chargé de diriger. Voilà, mon cher ami, toutes mes nouvelles musicales. J'oubliais de dire qu'on a repris mon opéra du *Chalet* avec un grand succès.

Quant aux nouvelles politiques, les journaux te les diront : généralement on est triste, on craint que le parti radical ne nous entraîne à la guerre, que l'on considère avec raison comme une calamité, mais, malheureusement, l'exaspération produite par les déclamations de l'opposition est grande.

Ton sincèrement dévoué,

A. ADAM.

XLII

Paris, 25 décembre 1840.

Mon excellent ami.

J'ai un peu tardé à te répondre, parce que je voulais attendre la première représentation de mon opéra pour t'en

1. *Die Hamadryaden*, ballet-opéra en deux actes, représenté à Berlin, en 1840.

donner des nouvelles. Maintenant je vais acquitter mon arriéré de nouvelles musicales.

L'Opéra nous a donné la première représentation d'un opéra en quatre actes de Donizetti, intitulé *la Favorite*. La musique est, comme toute celle de cet auteur, élégante et mélodique, mais manque entièrement d'originalité et d'invention. Le succès aurait été nul sans un baryton nommé Baroilhet qui débutait dans l'ouvrage. Sa voix est usée et mauvaise, mais il chante avec beaucoup de goût et a fait grand plaisir : c'est lui qui a assuré à *la Favorite* le petit succès qu'elle a obtenu. Duprez y est très faible ; en revanche, madame Stoltz, qui jusqu'ici n'avait fait preuve que d'une belle voix, a été cette fois justement remarquée comme actrice et comme cantatrice.

Ce qui a le plus occupé la population parisienne, c'est la cérémonie des funérailles de Napoléon. On avait d'abord pensé à exécuter le requiem de Cherubini, mais on pensa qu'ayant été composé pour les obsèques de Louis XVIII, il était plus convenable de dire celui de Mozart. Il y avait quatre cents exécutants. Les soli étaient chantés à l'unisson par les premiers artistes dont les noms suivent. Soprani : mesdames Damoreau, Dorus, Grisi et Persiani. Contralti : mesdames Pauline Garcia, Eugénie Garcia, Albertazzi et Stoltz. Ténors : MM. Rubini, Duprez, Ponchard, Alexis Dupont et Masset (mon ténor de la *Reine d'un jour*). Bassi : MM. Lablache, Tamburini, Levasseur, Baroilhet et Alizard. — Jamais ce chef-d'œuvre de Mozart n'avait été exécuté avec un tel éclat.

La répétition générale se fit à l'Opéra devant une immense assemblée et produisit une sensation immense. On exécuta après la messe, les trois marches funèbres composées par Auber, Halévy et moi. Cette fois, j'eus le bonheur de triompher de mes deux illustres rivaux. La marche d'Auber ne fit aucun effet ; celle d'Halévy fut jugée comme une belle symphonie manquant du caractère convenable à la situation. La mienne fut plus heureuse : je l'avais composée de deux reprises, l'une funèbre et l'autre triomphale ; ce contraste fut parfaitement saisi par le public, qui avait compris, ainsi que moi, que ces funérailles, vingt ans après la mort du héros, devaient être un triomphe.

Le jour de la cérémonie, j'allai diriger ces marches, avec mes deux cents musiciens, à Neuilly, où débarquait le cercueil de Napoléon. Malheureusement, le froid était si excessif que les artistes et les instruments étaient gelés et l'exécution fut très défectueuse. Je n'ai jamais vu un spectacle plus imposant que l'entrée du cortège par l'Arc de triomphe de l'Étoile. Toute cette avenue, jusqu'à la place Louis XV, était bordée de statues colossales en plâtre, exécutées par les meilleurs sculpteurs, et de candélabres d'où s'échappaient des flammes et une fumée qui répandait comme un nuage de deuil dans l'atmosphère. La route était, malgré le froid, encombrée de curieux grimpés jusqu'au faîte des arbres et des toits. Plusieurs, engourdis par la gelée, ne purent redescendre qu'à grand'peine. Pendant toute la durée du cortège, les musiciens exécutaient ma marche et celle d'Auber. Celle d'Halévy ne put l'être, parce que cette symphonie était trop difficile d'exécution et trop peu rythmée pour qu'on pût marcher avec.

A notre arrivée aux Invalides, le Roi vint recevoir le corps de l'Empereur, et l'orchestre de l'église joua la marche d'Auber, qu'il avait aussi arrangée pour les instruments à corde. Cette marche, qui avait paru plus que médiocre avec les instruments à vent, produisit beaucoup d'effet à l'orchestre. La messe fut ensuite exécutée, mais avec moins de perfection qu'à la répétition. Tout était terminé à quatre heures.

Depuis huit jours, plus de de six cent mille personnes ont été visiter l'église des Invalides et le tombeau de Napoléon, malgré le froid intense qui ne cesse de régner. Mais de là beaucoup de maladies : aussi cite-t-on un bon mot de l'entrepreneur des pompes funèbres qui, débattant avec le ministre de l'intérieur le prix de ses tentures pour l'église des Invalides, finit par céder en lui disant : « Monsieur le ministre, je vous jure que je perds sur cette affaire, mais je me rattraperai sur l'enterrement de tous ceux qui vont tomber malades à la suite de la cérémonie. »

Jeudi 17, a eu lieu la première représentation de la *Rose de Péronne*. Je suis forcé de t'avouer qu'à la première représentation, la pièce n'a pas plu et il n'y a eu de succès que pour ma musique et madame Damoreau, qui a été étourdissante de perfection. Les deuxième, troisième et quatrième

représentations ont vu grandir le succès. La pièce fait beaucoup d'argent et je crois qu'elle aura un grand nombre de représentations. — La première qu'on jouera sera celle d'Halévy, puis viendra celle d'Auber.

Ton bien affectionné.

ADOLPHE ADAM

XLIII

Paris, 25 février 1841.

Mon excellent ami,

Truchy doit faire partir, aujourd'hui, le paquet que je lui ai remis pour toi. Il se compose des trois grandes partitions du *Brasseur*, de *la Reine d'un jour* et d'*Actéon*. J'ai pu me procurer les trois pour 150 francs, ce qui est une remise énorme, car le prix marqué en est de 472. Quant à la *Rose de Péronne*, je n'avais pas attendu ta demande pour te l'expédier. Comme elle est ma propriété, tu me permettras de te l'offrir.

J'ai eu beaucoup de malheur pour cet ouvrage. Madame Damoreau y faisait un effet prodigieux et cela faisait trop de tort à madame Thillon, la nouvelle passion de M. Auber : aussi a-t-il si bien intrigué auprès de la direction qu'il a obtenu qu'on ne jouât plus mon opéra, qu'on a interrompu à la quatorzième représentation pour y substituer le *Domino noir*, qui a plus de deux cents représentations. Madame Damoreau a été furieuse et s'est faite malade pendant trois semaines; mais le jeu lui coûtait trop cher, parce qu'elle a trois cents francs de feux par représentation et, malgré sa bonne volonté pour moi et sa colère de tous les mauvais procédés de M. Auber à son égard, il a fallu qu'elle cédât.

Chollet et mademoiselle Prévost quittent Paris à la fin de ce mois et leur départ me prive du *Postillon* et du *Brasseur*. Je suis donc dans la plus mauvaise position possible, n'ayant d'autres revenus que ceux du théâtre, qui va me manquer complètement jusqu'à ce que j'aie composé de nouveaux ouvrages. Comme je ne peux pas en donner avant l'automne prochain, je viens d'accepter de faire un grand ballet [1] pour

1. *Giselle*, ballet en deux actes, scénario de Théophile Gautier et Saint-Georges, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 2 juin 1841. — Voir lettre XLVI.

être représenté, cet été, à l'Opéra. Puis Scribe me fait une pièce [1] pour être jouée, cet hiver, à l'Opéra-Comique.

Tu me parles d'un opéra de *la Créole* que vous allez donner incessamment. Cet ouvrage ne m'est pas inconnu. La pièce est traduite d'un opéra français de Saint-Georges et Monpou intitulé *le Planteur*, et, pendant mon séjour à Berlin, l'auteur m'en a fait entendre la musique. C'est un compositeur de mérite et il l'a prouvé dans son ballet de *Don Quichotte*, que j'ai entendu à votre théâtre. Comme il est fort mauvais pianiste, je n'ai qu'une idée fort imparfaite de son opéra.

Tu te rappelles tout ce que je t'avais prédit du séjour de la Lœwe à Paris. Cela ne s'est malheureusement que trop réalisé. Elle a eu d'abord la sottise de se mettre en arrivant entre les mains de Maurice Schlesinger, et cela lui a fait le plus grand tort. Elle ne s'est fait entendre que chez lui et une seule fois en public ; encore était-ce dans un concert donné aux abonnés du journal de ce même Schlesinger. Elle a fait demander à l'Opéra des débuts qui lui auraient été accordés si ses prétentions n'avaient pas été d'obtenir à la suite un engagement de soixante mille francs par an. Cela a paru tellement absurde, qu'on ne lui a répondu que par un refus fort net. Elle n'est pas possible à l'Opéra-Comique à cause de son accent, et, d'ailleurs, le théâtre qui trouvait trop cher de payer cinquante mille francs à madame Damoreau n'en donnerait pas vingt à la Lœwe. Le Théâtre-Italien ne se recrute que parmi des célébrités plus réelles que la sienne : je crois donc qu'elle retournera en Allemagne, où son talent peut se déployer dans toute sa variété, et qu'elle se contentera de gagner la moitié de ce qu'elle demande à Paris.

L'Opéra-Comique a donné le *Guitarero*, en trois actes, de Scribe et Halévy. La pièce est charmante et a obtenu un immense succès ; la musique a été moins heureuse. C'est, comme celle du *Shérif* et des *Treize*, l'œuvre d'un homme d'un grand talent, mais sans charme et sans inspiration. Une nouvelle cantatrice, mademoiselle Capdeville, y a obtenu un succès mérité.

1. *La Main de Fer ou Un Mariage secret*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Leuven, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 26 octobre 1841. — Voir lettre XLVII.

On nous promet pour la semaine prochaine le nouvel ouvrage d'Auber, *les Diamants de la Couronne*. Voilà ce qu'en disent les indiscrets : on prétend que la musique, celle du premier acte surtout, est une des meilleures qu'ait jamais faites Auber, mais que le rôle principal, écrit pour madame Thillon, sera complètement sacrifié et pourra faire du tort à l'ouvrage.

Nous n'avons pas entendu parler ici de vos désordres du bal masqué : la société ne va pas aux bals publics et ce qui s'y passe ordinairement doit être encore plus fort que ce qui s'est passé chez vous; mais cela était intolérable chez vous, tandis que chez nous il est difficile que le genre de femmes qui fréquente nos bals puisse être insulté.

Tout ce que tu m'apprends de Spontini ne m'étonne pas; je m'y attendais depuis longtemps. Il m'avait toujours parlé de faire régler sa pension et je me rappelle parfaitement que M. de Rœdern me dit à ce sujet qu'il n'avait droit à aucune pension et qu'il aurait grand tort d'élever de telles prétentions. D'un autre côté, Spontini ne peut pas penser à vivre à Paris avec son revenu de l'Institut, qui est de douze cents francs, et, comme compositeur, il ne trouverait pas à gagner cent francs par an.

Mademoiselle Chérie a eu du succès dans plusieurs concerts où elle a chanté cet hiver. Elle remercie bien vivement ces dames de leur aimable souvenir. Quant à madame Couraud, elle a quitté Paris depuis quelques mois et habite la province.

Ton affectionné pour la vie.

ADOLPHE ADAM

XLIV

Paris, le 15 avril 1841.

Mon excellent ami,

Je suis bien en retard avec toi et ta lettre est venue fort à propos me rappeler à mon devoir. Je vais donc m'acquitter de l'arriéré. Je crois t'avoir parlé du *Guitarero* d'Halévy; la pièce a beaucoup plu, mais la musique, malgré la science et toute l'habileté que le compositeur y a déployées n'a trouvé aucune sympathie dans le public : aussi les représentations n'en ont-elles été que fort peu suivies.

Je ne t'ai rien dit des *Diamants de la Couronne* d'Auber et les journaux t'en auront sans doute donné une fausse idée, car presque tous ont pris le parti de madame Damoreau et, indignés de la conduite d'Auber à son égard, ont fait payer à l'auteur les torts de l'homme privé. J'ai trop à me plaindre personnellement d'Auber pour conserver la moindre amitié pour lui, mais je n'ai pas varié d'opinion sur son admirable talent, et le compte que je vais te rendre des *Diamants* en sera la meilleure preuve.

La pièce est absurde d'invraisemblance, mais elle est fort amusante et faite avec cette habileté que Scribe possède seul. L'introduction de l'ouverture est un chef-d'œuvre de goût, de finesse et d'élégance. Parfaitement rendue par les violons de l'orchestre, qui ont une délicatesse de jeu que je voudrais voir à vos orchestres d'Allemagne qui sont en général un peu lourds et manquent de nuances, elle avait parfaitement disposé le public. Malheureusement, l'allégro qui lui succède est un peu commun et est loin d'être à la hauteur du début. Le premier acte est certainement un des meilleurs d'Auber. Il y a, entre autres, deux chœurs d'un effet ravissant. L'un est chanté par des faux-monnayeurs et l'autre par les mêmes déguisés en pèlerins. Je connais peu de morceaux aussi heureusement réussis. La musique des deux autres actes est moins remarquable, d'abord parce que le sujet prêtait moins à la musique et ensuite parce que le rôle principal de chanteuse exigerait un talent d'exécution qu'est bien loin de posséder la nouvelle idole d'Auber, la jolie madame Anna Thillon, qui a besoin d'exercer toutes les séductions de son charmant visage pour conjurer le mauvais effet de son gosier. Aussi, malgré tous les efforts de l'administration pour lui procurer du succès, n'a-t-elle pu en obtenir d'autre que celui d'être proclamée la plus jolie actrice de Paris, mais aussi la plus mauvaise chanteuse qu'il y ait jamais eu à l'Opéra-Comique.

Madame Damoreau quitte définitivement le théâtre. Elle nous fera ses adieux le 29 de ce mois : c'est une perte irréparable et cela, joint au départ d'autres artistes que le public affectionnait, met au plus bas le théâtre de l'Opéra-Comique. Il est impossible d'être plus absurde que les directeurs que nous avons. Après avoir rompu avec Jenny Colon, ils ont

remercié Chollet et mademoiselle Prévost et se privent de madame Damoreau. Il ne nous reste plus que la Rossi, qui revient d'Italie et rentre le mois prochain. Il n'y a moyen de rien faire pour ce théâtre en ce moment : aussi me suis-je tourné vers l'Opéra, et, comme il faut attendre au moins deux ou trois ans avant de pouvoir y faire représenter un ouvrage important, j'ai consenti à composer la musique de deux ballets, l'un en deux[1] et l'autre en trois actes[2]. Voilà ce qui m'a tant occupé depuis deux mois et ce qui est cause du silence que j'ai gardé avec toi.

Tous les détails que tu m'as donnés sur l'affaire Spontini m'ont fort amusé. Cela ne pouvait finir autrement ; mais je crois qu'il sera fort peu puni, si on lui accorde sa pension, car c'est cela qu'il désirait et il n'avait d'autre but que d'acquérir le droit de venir la manger à Paris. D'après vos lois, il faut résider en Prusse pour toucher l'intégralité de sa pension : ce n'est donc qu'en étant chassé du pays qu'il pouvait avoir ce privilège ; je crois que tout ce qu'il a fait n'a été qu'une comédie pour arriver à ce résultat.

Je crois, par exemple, que la conduite de Spontini dégoûtera votre gouvernement d'aller chercher des maîtres de chapelle à l'étranger et, quelque flatteuse que soit l'espérance que tu cherches à me faire concevoir de lui succéder un jour, je ne peux y ajouter foi. Tu sais combien le séjour de Berlin m'a été agréable : je te l'ai déjà dit et je te le répète encore, les deux mois les plus heureux de ma vie sont ceux que j'ai passés auprès de toi et ce serait un grand bonheur de pouvoir les étendre à plusieurs années, mais trop d'obstacles s'opposeraient à l'exécution d'un semblable projet.

Ce que tu me dis de l'effet de la reprise de mes *Hamadryades* me fait grand plaisir et me dédommage bien de l'accueil un peu froid qu'on fit à l'ouvrage à sa première apparition. — Quant aux autres opéras de moi qu'on pourrait monter à votre théâtre, il y en a deux que je désirerais beaucoup y voir représenter. L'un est *le Chalet*, qui n'a que trois personnages et pourrait être joué à merveille par Martins, une bonne basse comme Tsèche (?) ou Bottiger et un

1. *Giselle*.

2. *La Jolie Fille de Gand*, ballet représenté à l'Opéra en 1842. — Voir lettre LVI.

soprano de médiocre force comme mademoiselle Grumbern; mais madame Blum, avec sa Bettly, s'y opposera toujours; l'autre est *la Reine d'un Jour*, qui a été si horriblement massacré, à la Kœnigstadt, et où Martins serait charmant : je suis persuadé que ces deux ouvrages auraient un grand succès sur votre Grand Théâtre, parce qu'ils peuvent y être parfaitement exécutés et que le succès dépend toujours de l'exécution.

Je n'ai pas d'autres nouvelles musicales à te donner que ce que je t'ai dit des deux derniers opéras. L'Opéra-Comique ne prépare rien. On y a joué un petit acte intitulé *le Pendu*[1], musique de Clapisson : cela était très faible. Une indisposition a suspendu les représentations depuis la deuxième. A l'Opéra, on promet pour la semaine prochaine un opéra en deux actes[2], musique de Thomas : on n'en dit pas grand bien, mais il ne faut pas toujours s'en rapporter aux bruits de théâtre.

Je t'ai sans doute parlé de l'immense succès qu'a eu à Paris le violoniste Vieuxtemps : il est allé à Londres. La Lœwe y est, dit-on, engagée; elle doit quitter Paris dans quelques jours. Nous sommes, du reste, encore inondés de concerts. Liszt en a donné deux à lui tout seul : il paraît qu'il y avait du monde. Je n'en ai entendu aucun, car je t'avoue que je ne me sens pas le courage d'affronter six morceaux de piano de suite.

Le 1er mai, à l'occasion du baptême du comte de Paris et de la fête du Roi, on prépare un grand concert dans une des galeries du Louvre; on doit y exécuter *la Création* d'Haydn.

Adieu, mon bien bon ami, excuse-moi du silence que mes travaux m'ont forcé de garder avec toi et crois-moi toujours ton bien sincèrement affectionné,

AD. ADAM

XLV

Paris, le 12 juin 1841.

Mon excellent ami,

Le départ de la Damoreau a dû porter un coup funeste, comme tu le penses bien, à l'Opéra-Comique. Aussi, malgré la

1. Opéra-comique en trois actes, paroles de F. de Courcy et Carmouche, représenté, pour la première fois, le 25 mars 1841.

2. *Le Comte de Carmagnola*, opéra en deux actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 19 avril 1841.

jolie musique qu'Auber a mise dans ses *Diamants de la Couronne*, cet opéra n'attire personne. Il est vrai que la principale actrice, madame Thillon, est détestable, mais l'amour aveugle tellement les gens que le pauvre Auber ne veut pas attribuer son insuccès à sa nouvelle passion et qu'il s'en prépare vraisemblablement un autre pour cet hiver, car il va encore écrire un opéra[1] pour cette très médiocre actrice.

On a repris la *Dame Blanche* de Boïeldieu pour le ténor Masset et mademoiselle Rossi, qui est revenue d'Italie sous le nom de madame Caccia que lui a donné son époux. Tu ne peux te faire idée d'un succès pareil : on fait avec cet opéra des recettes de trois et quatre mille francs, ce qu'aucune nouveauté ne peut produire ; il faut dire aussi que cette délicieuse musique est parfaitement exécutée.

On a donné un petit acte intitulé *l'Ingénue*, dont la musique est le début d'un monsieur Colet. Cela est très faible et ne supporte pas l'analyse : il y a bien de temps en temps quelques idées mélodiques, mais l'harmonie est pauvre et l'instrumentation nulle.

Je ne sais si je t'ai dit qu'à des moments perdus je m'étais amusé à réinstrumenter la charmante partition de Grétry, *Richard Cœur de Lion*, qui ne pèche que par la pauvreté des accompagnements. Je n'avais fait ce travail que pour moi et je ne songeais pas à le donner au public ; mais les directeurs de l'Opéra-Comique, ayant songé à remonter l'opéra de Grétry et ayant entendu parler des études que j'avais faites sur cette partition, m'ont demandé de les faire profiter du résultat de mon travail et on a fait un essai de mon arrangement. Il a eu un plein succès et il est question de donner incessamment le *Richard* tel que je l'ai rajeuni. Je crois que ce sera l'occasion d'un grand succès pour le théâtre, car tu ne peux te faire une idée de l'effet que produisent ces puissantes mélodies soutenues par une harmonie pleine et une entente d'orchestre en rapport avec nos goûts musicaux actuels.

On vient de donner à l'opéra *le Freischütz* de Weber. Depuis près de vingt ans, on joue en France une imitation de

1. *Le Duc d'Olonne*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Saintine, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 4 février 1842. — Voir lettre LI.

naissant », qui va commettre son premier crime; *Britannicus*, où l'amour n'a qu'un rôle secondaire, amour charmant et pur, mêlé au drame politique qui le fait héroïque, sans en être affaibli; *Britannicus* avait des chances de réussite particulières, et l'eût prouvé. Il reste vrai, d'une vérité générale, que la tragédie française, conçue pour une scène étroite, est plus ou moins dépaysée sur la vaste scène. D'où, certes, il ne suit pas qu'on l'en doive bannir. Elle y avait sa place d'avance, au jugement des lettrés, et je désire qu'elle l'y garde. L'erreur serait d'y rêver pour elle la plus grande place : elle n'est pas de taille à l'occuper.

Une pièce de Corneille, deux pièces de Racine sur un total de sept pièces et d'un opéra, donnés du 11 juillet au 24 août, c'est déjà beaucoup. Trois séries de spectacles (chose nouvelle) avaient été organisées[1], et chacune avec cet hommage à notre génie dramatique : une tragédie du XVIIe siècle, — comme si Victor Hugo n'avait jamais écrit pour le théâtre ou n'y avait laissé aucune œuvre importante et durable. Quand jouera-t-on, là-bas, *les Burgraves*? « Le mur », tel que les siècles l'ont sculpté, est miraculeusement romantique.

Je sais tout ce qu'on peut reprocher aux drames de Victor Hugo : invraisemblances, psychologie pauvre ou artificielle, abus de l'antithèse morale et scénique. Oui, mais ces tares, ces vices ne sont pas de ceux qui choquent le plus une foule ardente; et l'extraordinaire lyrisme ou la grandeur épique des *Burgraves*, d'*Hernani*, de *Ruy Blas*, remuerait ce peuple d'Orange, le transporterait comme magiquement. C'est un public enfant et artiste : d'une capacité d'enthousiasme double. Et je n'entends pas lui dénier la finesse. Des artistes, nombre d'enfants sont très fins, à leur manière, et c'est la sienne : il pense, oserai-je dire, par ses nerfs, il est subtilement épris de merveilleux. Victor Hugo lui serait un enchanteur. — Shakespeare également, s'il se trouvait un poète de haut vol pour faire passer enfin dans notre langue les tragiques ou lyriques magnificences de *Macbeth*, d'*Othello*, du *Roi Lear* ou de *la Tempête*.

1. La première par madame Caristie-Martel; la seconde, par M. Paul Mariéton; la troisième par MM. Paul Antony-Réal, Alexis Mouzin et Jean Boissier.

XLVI

Paris, 15 octobre 1841.

Mon excellent ami,

L'Opéra n'a rien donné depuis mon ballet de *Giselle*, dont le succès se continue avec une affluence extraordinaire. La dernière représentation était la vingtième et il y avait huit mille francs de recette. Je suis sûr que ce ballet, dont le sujet a quelque analogie avec celui de la *Sylphilde*, aurait un immense succès à Berlin, et je crois bien que vous ne serez pas la dernière capitale qui le montera. — A la fin de ce mois, on doit donner l'opéra en quatre actes d'Halévy, intitulé *les Chevaliers de Malte*[1]. — Je reviens sur mon ballet de *Giselle*, pour te dire que le succès musical en est si grand qu'on en a entièrement gravé la partition de piano, ce qui ne s'était jamais fait pour un ballet, et tu ne tarderas pas à la recevoir.

A l'Opéra-Comique, on a donné, depuis que j'ai t'ai écrit, deux petites pièces en un acte peu importantes comme musique. L'une, intitulée *les Deux Voleurs*, est, pour les paroles, de Brunswick et Leuven, et, pour la musique, de Girard, notre chef d'orchestre à ce théâtre. La pièce est charmante et le plus grand mérite de la musique est d'être écrite sans aucune prétention et de manière à ne pas détourner l'attention de la pièce ; l'orchestration est excellente et dénote un homme de talent. L'autre opéra, intitulé *Frère et Mari*, est de deux auteurs inconnus[2], et la musique de Clapisson. La pièce ressemble à tout, mais la musique vaut beaucoup mieux ; elle a cependant le défaut de toute celle de Clapisson, c'est de manquer de légèreté.

Le grand succès de cette année est la reprise de *Richard Cœur de Lion*, de Grétry, que j'ai orchestré. Le Roi a voulu voir la pièce avant qu'elle fût donnée au public de Paris et la troupe de l'Opéra-Comique est allée la représenter à Com-

1. Il s'agit de *la Reine de Chypre*, opéra en cinq actes, paroles de Saint Georges, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 22 décembre 1841. Voir lettre XLVIII.

2. Polak et Humbert.

piègne, le mois dernier. L'effet en a été immense, car, malgré l'étiquette qui proscrit les applaudissements devant le Roi, qui cependant en donnait fréquemment le signal, ils ont éclaté de toutes parts après la romance du deuxième acte, à laquelle j'ai eu le bonheur d'ajouter comme accompagnement un tremolo qui en double l'effet. Un des attraits les plus piquants de cette reprise est que Masset, qui joue le rôle de Blondel, est un excellent violiniste (il était renommé comme tel avant d'être chanteur) et qu'il joue supérieurement les solos qui d'ordinaire s'exécutent à l'orchestre. Le surlendemain de l'exécution de Compiègne, la pièce a été représentée à Paris et nos journaux ont pu t'en dire le succès, qui augmente à chaque représentation. Déjà plusieurs villes de province montent le *Richard* avec les changements que j'y ai faits et, si votre intention était de le monter à Berlin, il faudrait que M. de Rœdern m'en prévînt un peu d'avance, parce que, la partition n'étant pas gravée, il faudrait que j'en fisse copier une, ce qui est assez long. Je vous enverrai aussi un manuscrit contenant les changements faits à la pièce et notamment au dénouement.

Les répétitions de mon opéra en trois actes[1] se poursuivent activement et il sera probablement représenté dans les premiers jours de la semaine prochaine. La pièce est de Scribe et Leuven et me paraît fort amusante : le sujet est moins musical que celui de mes derniers opéras; je suis pourtant assez content de mes deux premiers actes; il n'y a que le troisième où la musique ne joue qu'un rôle fort secondaire. Je ne puis encore présumer quel sera le succès, mais j'augure qu'il sera plus grand que celui de *la Rose de Péronne*.

Le sieur Spontini est à Paris depuis deux mois et il dit à qui veut l'entendre que son affaire est parfaitement arrangée à Berlin, qu'il a obtenu un congé, mais qu'il sera incessamment obligé d'y retourner. Quelle est la vérité sur tout ceci? Il doit être fort déconfit de la triste figure qu'il fait à Paris où l'on ne s'occupe pas plus de lui que s'il était en Chine.

Le grand événement du moment est l'apparition d'une nouvelle production de Rossini. C'est un *Stabat mater* à

1. *La Main de Fer.*

quatre voix, chœurs et orchestre, dont il avait composé les premiers morceaux en 1833, qu'il a achevé depuis et qu'il vient de céder à son éditeur de Paris, Troupenas. Hier un premier essai a été fait de quatre de ces morceaux chez M. Zimmermann. Les solos étaient chantés par Duprez, Balfe, Géraldy et madame Dorus. Quoique cette répétition ne fût qu'un essai où chacun déchiffrait avec un simple accompagnement de piano, l'effet nous en a paru excellent. L'auditoire se composait exclusivement d'artistes : c'étaient Auber, Carafa, Halévy, Thomas, moi et quelques autres compositeurs. Nous avons été enchantés de la forme nouvelle que Rossini a su se donner. Il est probable que, cet hiver, on fera une belle exécution de ce nouveau chef-d'œuvre.

Laporte, le directeur de Londres, vient de mourir subitement près de Paris, laissant une fortune qu'on évalue à un million cinquante mille francs. Il était frère de ma femme et j'espérais pour mon fils que sa fortune reviendrait à ma famille. Mais on a trouvé un testament par lequel, à l'exclusion de ses plus proches parents, il intitule légataire universelle une femme avec qui il vivait depuis quelques années. C'était un homme d'une grande habileté dans les affaires, Je n'entretenais aucune relation avec lui, mais c'est un grand malheur pour mon pauvre enfant de se voir privé d'un espoir de fortune que j'avais rêvé pour lui et que je ne pourrai malheureusement jamais réaliser.

Ton affectionné et bien sincère ami,

ADOLPHE ADAM

XLVII

23 novembre 1841.

Mon excellent ami,

J'ai eu il y a quelques jours la visite de Spontini. Il n'est sortes de contes qu'il ne m'ait faits sur sa position. Suivant lui, le Roi ne peut se passer de lui et le veut conserver à tout prix. D'un autre côté, l'Institut de France lui impose la condition de résider à Paris ou de donner sa démission : et, comme il voudrait conserver les deux places, il n'est pas de subterfuges qu'il n'emploie pour mettre en défaut les exigences

de ses confrères. Il va, du reste, repartir pour Berlin où il apprendra, à ce qu'il dit, la décision que l'on aura prise à son égard. Les journaux annonçaient, il y a peu de jours, que l'affaire était décidée et qu'il conservait ses appointements avec la condition de ne plus se mêler de rien. Cela me semble peu compatible avec les idées d'économie généralement adoptées dans votre gouvernement. On conçoit qu'on paye pour des services, même mal faits, mais on ne comprend pas qu'on puisse être payé pour ne rien faire.

Mon dernier opéra, *la Main de fer*, a été joué il y a trois semaines. Ma franchise habituelle m'oblige à te dire que, quoique ma musique ait été généralement appréciée, la pièce n'a pas plu. J'ai cependant bien vendu ma partition, eu égard au peu de succès de l'ouvrage, et on la grave en ce moment, mais seulement pour le piano. Tu en recevras, comme d'habitude, un exemplaire lors de la publication.

On répète toujours le grand opéra d'Halévy, qu'on devait jouer au mois de septembre et dont le compositeur n'a pas encore livré le cinquième acte : ce ne sera donc guère que vers le mois de janvier que pourra avoir lieu la première représentation. On donnera ensuite un grand ballet[1] dont j'avais fait la musique avant celui de *Giselle* ; puis je donnerai d'ici à un an un opéra en trois actes, aussi à l'Académie Royale de Musique, intitulé *la Jolie Fille de Perth*[2], dont j'ai à peine commencé la musique.

Rien de nouveau à l'Opéra-Comique, si ce n'est l'étourdissant succès de la reprise de *Richard*, qui continue toujours. Hier a eu lieu la vingt-troisième représentation, devant cinq mille francs de recette : il y en a pour tout l'hiver. Auber devait donner son opéra à cette époque, mais le succès de *Richard* l'a effrayé et il ne le livrera pas avant le mois de février.

L'affaire qui occupe le plus en ce moment est le procès de Troupenas et de Schlesinger au sujet du *Stabat* de Rossini. Voici l'histoire de ce *Stabat*. En 1833, Rossini voyageait en Espagne avec Aguado, le riche banquier. Ils furent parfaite-

1. *La Jolie Fille de Gand.*

2. Cet opéra fut, sans doute, abandonné : on ne connaît pas d'autre *Jolie Fille de Perth*, au théâtre, que l'opéra-comique de Bizet, représenté en 1867.

ment reçus par un archevêque, à qui Rossini dédia un *Stabat* ou, du moins, six versets d'un *Stabat*. L'archevêque donna une tabatière de quinze cents francs à Rossini, qui vendit la propriété de ce *Stabat*, qu'il s'engageait à terminer, à son éditeur, Troupenas, pour la somme de douze mille francs. Rossini est, comme chacun sait, très paresseux et ne se pressa pas de terminer son *Stabat*, dont il avait d'ailleurs reçu le prix. L'archevêque espagnol mourut, on trouva le *Stabat* dans ses papiers et il fut vendu, comme manuscrit, douze cents francs, à un amateur qui vint l'offrir à Troupenas. Celui-ci refusa d'acheter le manuscrit d'un ouvrage qui était déjà sa propriété et l'amateur fut l'offrir à un autre éditeur nommé Aulagnier. Cet Aulagnier s'en rendit propriétaire, mais cependant, craignant un procès de la part de Troupenas, il n'osa le publier sans en demander l'autorisation à Rossini à qui il écrivit. Rossini répondit que la propriété était à Troupenas, qu'en dédiant ce *Stabat* à l'archevêque il avait fait ce que nous faisons tous en dédiant nos ouvrages à des souverains ou à des grands personnages, mais que la propriété n'avait pas suivi la dédicace. Que fit Aulagnier? Il alla trouver Schlesinger et ils s'associèrent pour faire graver en cachette le *Stabat* en mettant sur les planches l'adresse de Hambourg. Il aurait prétendu ainsi que, l'ouvrage étant d'abord gravé à l'étranger, il tombait dans le domaine public. Heureusement pour Troupenas qu'il apprit cette manœuvre avant qu'elle fût exécutée, et, aidé d'un commissaire de police, il fit faire la saisie des planches qu'on était en train de graver. Le procès se jugera dans les premiers jours du mois prochain. Mais le public a déjà porté son jugement et a condamné d'avance le sieur Schlesinger, qui a, du reste, déjà perdu plusieurs procès de ce genre.

Ton bien affectionné.

AD. ADAM

XLVIII

Vendredi, 24 décembre 1841.

Mon excellent ami,

Merci de ta dernière lettre : les nouvelles qu'elle contenait étaient fort intéressantes. Le renvoi du comte Redern est une

chose grave et je le regrette sincèrement : sans être un parfait administrateur, il avait néanmoins d'excellentes qualités, et c'en est déjà une importante pour un directeur de théâtre lyrique que celle de bon musicien.

Le tribunal de police correctionnelle a bien reconnu qu'il y avait délit de la part de Schlesinger ; mais, comme il élevait des prétentions à la propriété du *Stabat*, question qui n'était pas de sa compétence, il a renvoyé les parties à se pourvoir devant le tribunal de première instance ; puis il prononcera ensuite, lorsque la propriété sera prouvée appartenir au seul Troupenas. L'issue du procès ne paraît douteuse à personne. Schlesinger a depuis envoyé le manuscrit qu'il possède à Hambourg, où il a été gravé ; mais ce manuscrit renferme des morceaux qui ne sont pas de Rossini, mais d'un nommé Tadolini, compositeur assez médiocre. Cependant Schlesinger a annoncé à ses abonnés qu'il ferait exécuter le *Stabat*, dimanche prochain. Nouveau procès de la part de Troupenas, qui, n'ayant pas encore publié l'œuvre, en est seul propriétaire et peut en empêcher l'exécution. Un référé a été introduit à cet effet et le jugement en aura lieu, aujourd'hui même.

Je viens d'être nommé, ainsi qu'Auber, membre du comité d'enseignement du Conservatoire, car nous ne faisions partie à aucun titre de cet établissement.

On a donné, à l'Opéra-Comique, la première représentation d'un petit opéra en un acte intitulé *Blanche de Mérange*. La pièce est de Brunswick et Leuven, et la musique de Potier, accompagnateur du théâtre, fils du célèbre comédien Potier et mari d'une très jolie et très médiocre cantatrice qui a remplacé Jenny Colon. La pièce est commune, mais assez amusante ; la musique n'a aucune espèce d'originalité, mais ne manque pas de mélodie. L'orchestration est bien écrite et, au total, ne nuit point à son auteur ; cependant elle ne donne que peu d'espérances pour son avenir, car elle manque entièrement d'idées et d'invention. Du reste, c'est une bluette sans importance, que le public a laissé passer presque inaperçue.

Le grand succès est toujours à *Richard*, dont quarante représentations n'ont pu rassasier le public, qui continue à s'y porter en foule.

Enfin a eu lieu avant-hier la première représentation du grand opéra en cinq actes de Saint-Georges et Halévy, *la Reine de Chypre*. Je ne te parlerai pas du sujet, car tu dois recevoir les journaux de Munich et ils t'auront sans doute entretenu d'un nouvel opéra de Lachner, *Catarina Cornaro*, dont Saint-Georges a fait les paroles. Ce n'est autre chose que *la Reine de Chypre*, dont Saint-Georges avait envoyé une copie à Munich et qui a été traduite avec les changements qu'aura peut-être réclamés le compositeur allemand. Je ne te parlerai donc que de la musique d'Halévy. Elle n'a produit aucun effet et a été jugée la plus faible production de l'auteur.

Ce n'est qu'à la fin du troisième acte qu'un beau duo fort bien chanté par Duprez et Baroilhet a provoqué de justes applaudissements. Jusque-là le public avait laissé les claqueurs à gages faire leur métier tout seuls. Au cinquième acte, un quatuor a produit de l'effet.

Dans le reste de l'ouvrage on n'a remarqué comme s'élevant au-dessus de la médiocrité qu'un duetto, au premier acte, chanté par Duprez et madame Stoltz, des couplets originaux bien chantés par Massol et un chœur de gondoliers.

Note que je te parle ici de l'œuvre d'un homme d'un grand talent et qu'il reste néanmoins une orchestration magnifique, parfaitement soignée dans ses moindres détails et renfermant quelquefois des effets d'une grande beauté. Mais le manque absolu de mélodies et de franchise, l'abus de modulations, le contourné et l'affectation du style ont étouffé ce qu'il y avait de bien dans la partition et profondément ennuyé le public.

Tu t'étonneras (?), sans doute, quand je te dirai que malgré tout cela, le succès a été très grand. C'est qu'à l'Opéra, on ne monte qu'une pièce par an et que, si le public repousse un opéra nouveau, il se voit condamné à revoir les trois ou quatre opéras qui forment tout le répertoire du théâtre jusqu'à ce qu'on ait pu remonter une pièce nouvelle, ce qui est l'affaire de sept ou huit mois.

La mise en scène est magnifique et l'exécution bonne. Malgré sa voix usée jusqu'à la corde, Duprez a eu de beaux moments. Baroilhet est un chanteur consciencieux qui a d'excel-

lentes choses. Madame Stoltz est la maîtresse du directeur et, comme telle, imposée au public et aux acteurs. Sa voix de contralto est belle, mais sans charme et ne convient pas aux rôles en première ligne. Elle est fort laide, mais a de beaux moments comme actrice. Elle a été rappelée, malgré le peu d'effet qu'elle a produit. Je ne crois pas que cet opéra ait une longue durée.

Voilà toutes les nouvelles d'à présent. Dieu veuille que l'année prochaine soit plus féconde en bonnes partitions.

J'espère que, si tu voyages cette année, tu ne t'arrêteras pas à Bruxelles et qu'à Paris tu viendras embrasser ton meilleur ami,

ADOLPHE ADAM

XLIX

19 janvier 1842.

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant une lettre fort insolente de M. Schlesinger, qui m'accuse de t'avoir envoyé un article sur *la Reine de Chypre* que tu aurais inséré dans ton journal et où l'ouvrage d'Halévy serait fort maltraité. Il prétend qu'on a vu et lu cette diatribe écrite de ma main, qu'il en a prévenu les journaux allemands, qui trouvent ma conduite indigne et en feront justice. Je te somme donc de déclarer dans ton journal, comme c'est la vérité, que je ne me suis jamais chargé de te servir de correspondant.

Je suis et serai toujours ton ami, mais je ne veux pas que l'on abuse du lien qui nous lie pour me faire encourir la responsabilité de tes jugements sur les opéras joués à Paris. Il est près de quatre heures et je suis forcé de fermer ma lettre parce que le bureau de poste va fermer. Je t'écrirai d'ici à peu de jours plus en détail, mais ne néglige pas, je t'en prie en grâce, de démentir cette absurde supposition, qui me ferait le plus grand tort.

Crois moi toujours ton bien affectionné,

AD. ADAM.

L

Mardi, 1er février 1842.

Mon excellent ami,

Je viens de recevoir ta lettre où tu m'envoies la rectification relative à l'accusation de Schlesinger. Au moment où je reçus sa lettre, qui était fort insolente, j'étais tellement en colère que, pressé d'ailleurs par l'heure de la poste, je ne pus te donner que peu de détails. J'écrivis en même temps à M. Schlesinger que ceux qui avaient dit avoir vu et lu mon écriture en avaient *audacieusement menti* et j'envoyai sa lettre à Halévy, qui me dit le lendemain que j'avais grand tort de tant m'affecter de cela, vu qu'il n'ajoutait aucune foi aux insinuations de Schlesinger. Mais ses calomnies se répandent, car, ayant été deux jours après rendre visite à Cherubini, au sujet de ma nomination de membre du comité d'enseignement du Conservatoire, que je venais de recevoir, il me dit qu'il voyait avec beaucoup de peine que j'allasse partout disant du mal de *la Reine de Chypre* et d'Halévy, qui est son élève et qu'il aime comme un fils. Je n'eus pas de peine à prouver à Cherubini que ce n'était qu'une nouvelle calomnie de Schlesinger et que d'ailleurs mes liaisons d'amitié avec Halévy et mon caractère bien connu me devaient mettre à l'abri de pareilles insinuations.

Le petit mot que tu m'as envoyé, extrait de ton journal, me paraît fort bien, mais peut-être paraîtra-t-il étrange aux lecteurs qui ne devineront pas pourquoi il y a été inséré. Je désirerais donc, s'il est possible, que tu en misses un nouveau dans ce sens :

« Nos lecteurs n'ont peut-être pas compris pourquoi, dans notre numéro du ... janvier, la direction a déclaré que M. A. Adam était complètement étranger à quelques articles publiés dans notre journal. Le Directeur avait donné quelques détails sur le procès du *Stabat* de Rossini, et M. Schlesinger, de Berlin, connaissant les liens d'étroite amitié qui lient le Directeur et M. A. Adam, prétendit que ces articles avaient

été envoyés de Paris par M. A. Adam. Le Directeur n'eut pas de peine à prouver qu'il avait puisé ces renseignements dans les journaux de Paris : *l'Audience*, *la Gazette des Tribunaux*, *la France musicale* et autres feuilles périodiques qui en avaient rendu compte, que M. A. Adam était son ami et non son correspondant, et que leurs relations épistolaires étaient consacrées à un commerce d'amitié et non à un échange de de nouvelles.

» Depuis, notre journal a rendu compte de *la Reine de Chypre* et M. Schlesinger, de Paris, a été reprocher à M. A. Adam d'être l'auteur de cet article et de l'avoir envoyé à Berlin. Dans sa juste indignation, M. Adam n'a pu que donner un démenti formel à l'auteur de cette perfide insinuation et prier le Directeur de ce journal de déclarer la vérité sur ce point. C'est dans ce but qu'a été insérée la note du ... janvier. Le Directeur saisit de nouveau cette occasion de déclarer que M. A. Adam, trop occupé de ses nombreux travaux, n'est le correspondant d'aucun journal, qu'il est son ami personnel, mais qu'il ne se croirait jamais en droit de critiquer ou de provoquer la critique sur les ouvrages d'un confrère dont il honore également la personne et le talent. »

Cela te paraît peut-être bien long : raccourcis, retranche et fais pour le mieux.

Passons maintenant à quelques objets plus intéressants. Le procès du *Stabat* continue. Il y a huit jours qu'un jugement a déclaré Troupenas seul propriétaire. Le procès en contrefaçon viendra promptement et l'issue n'en peut plus être douteuse.

La Reine de Chypre attire toujours une grande affluence à l'Opéra, mais il n'y a toujours que trois morceaux qui produisent de l'effet : ce sont le chœur des gondoliers et les couplets et le duo du troisième acte. On a donné à l'Opéra-Comique la première représentation du *Diable à l'École*, opéra en un acte. Les paroles de Scribe ne sont pas merveilleuses ; la musique est le coup d'essai du jeune Boulanger, fils de l'excellente actrice de ce nom. Il y a de très jolies idées et de fort bonnes choses dans cette partition, qui n'a cependant pas plu au public parce que le style en a paru trop sévère et manquer de franchise. L'abus de modulation s'y fait aussi

sentir, mais c'est un défaut de jeune homme dont on se corrige et je crois qu'il y a de l'avenir chez le jeune compositeur.

On répète toujours le nouvel opéra d'Auber, le *Duc d'Olonne*, dont la première représentation est annoncée pour la fin de cette semaine : le rôle principal est confié, comme de juste, à la jolie Anglaise madame Anna Thillon, qui malheureusement charme moins les oreilles que les yeux.

Le *Stabat* de Rossini a déjà été exécuté trois fois au Théâtre-Italien et a excité un enthousiasme que je n'ai partagé qu'à moitié, car les chanteurs ne m'ont pas satisfait. Mario a chanté très mollement un fort bel air n° 2. Grisi et Albertazzi ont très mal rendu un joli duo n° 4, et le quatuor n° 6 a été indignement rendu quant au mouvement, qui était beaucoup trop vif, et quant au sentiment, qui manquait tout à fait. Tamburini a fort bien dit un magnifique air de basse n° 3, et Grisi un très bel air n° 10. L'exécution des autres morceaux a été satisfaisante. La fugue finale ne me plaît pas. Le sujet en est écourté, peu vocal et n'amène que des développements insignifiants.

Cette œuvre n'en est pas moins des plus remarquables, en ce que Rossini est, je crois, le premier qui ait traité la musique religieuse tout à fait dans le style moderne et sans chercher à donner une couleur d'une autre époque à sa manière [1]. Le sens des paroles est d'ailleurs admirablement rendu. Les seuls morceaux que je n'aime pas du tout sont l'air de

1. Cf. *Derniers Souvenirs d'un Musicien* (pp. 259-60) :

« Le nouveau *Stabat* sera-t-il rangé dès son apparition dans la classe des chefs-d'œuvre ? Le public seul décidera, mais nous doutons, pour notre part, que ce même public soit aussi vivement impressionné que nous le désirerions.

» Il y a un axiome très connu et très faux qui prétend que le public veut toujours du nouveau. Je ne suis pas de cet avis : le public veut du réchauffé qui ait l'air nouveau, mais rien ne l'effraie comme ce qui est réellement nouveau. Sortez-le de ses habitudes, il ne sait plus où il en est. Offrez-lui quelque chose d'entièrement neuf, son premier mouvement sera de le repousser, et il ne viendra à ce que vous lui aurez offert que lorsque le temps aura assez usé le verni de nouveauté pour que l'objet ne lui paraisse pas trop différent de ce qu'il voit habituellement. C'est ce qui fait que, chez nous, les inventeurs ont presque toujours tort, et que tout le bénéfice revient aux *perfectionneurs* qui ont su polir les coins trop raboteux pour l'extrême délicatesse du public, et faire adopter comme leurs les œuvres des inventeurs qui, sans tant de préparations, s'étaient tout bonnement contentés d'être des hommes de génie. »

contralto et la fugue. Le duo des deux femmes renferme aussi quelques traits qui ne me semblent pas en harmonie avec le caractère religieux.

Si tu te procures le *Stabat*, méfie-toi d'une édition publiée en Allemagne d'après le faux manuscrit de Schlesinger et qui renferme quatre morceaux qui ne sont pas de Rossini. La seule bonne édition est celle publiée à Mayence, chez Schott. Je suis persuadé que le numéro 5, chœur sans accompagnement, et le numéro 9, quatuor aussi sans accompagnement, produiraient un immense effet à votre Académie de chant, où l'exécution vocale est si remarquable: tu devrais en parler à M. Rungenhagen, dont je me rappelle l'accueil si aimable et l'excellente musique dans un *Agnus Dei* de sa composition qu'il me fit entendre.

On vient de me demander à Vienne mon orchestration de *Richard* et je viens d'envoyer à Londres mon ballet de *Giselle*, dont le succès ne s'arrête pas à Paris.

Ton toujours affectionné,

AD. ADAM

(A suivre.)

AU THÉATRE D'ORANGE

— LE PRÉSENT ET L'AVENIR —

Je n'ai plus à décrire ce Théâtre d'Orange. Ici même, l'an dernier[1], j'ai dit la beauté vénérable et tragique de ces ruines. J'ai dit l'orgueilleuse, la brutale façade, qui, haute de trente-sept mètres, longue de cent trois, pourrait être celle, non d'un théâtre, mais d'une forteresse; et j'ai dit le mur de scène, moins haut que la façade, et non pas intact comme elle, mais crevassé, déchiqueté, et, en quelque sorte, grêlé, qui montre, béante, menaçante, une porte royale d'où l'on s'attend à voir surgir toutes les sublimes horreurs des plus merveilleuses et monstrueuses légendes antiques. Entre ce mur de scène et la façade, ou plutôt entre les revers mystérieux de ces deux murailles que sépare un espace de quelques mètres, — espace où s'alignaient, s'étageaient les loges des acteurs, — pourquoi n'y aurait-il pas, vivant musée prêt au drame, les monstres fabuleux et les formidables et pitoyables personnages que l'Anankè précipita vers l'adultère, l'inceste, le fratricide ou le parricide, ou bien dressa pour l'épouvante des héros et des cités coupables? L'imagination, tout naturellement, se les représente là, comme dans leur demeure, avant que la tragédie les en fasse sortir, ces Atrides, ces

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1902.

Labdacides — ou ces Érinnyes; et lorsque, devant l'hémicycle géant, aux gradins de pierre, paraît Œdipe, Jocaste ou Clytemnestre, Iphigénie, Oreste, on n'éprouve donc aucune espèce de surprise : on les attendait! Incomparable joie d'illusion dramatique. Transfigurées, nos âmes sont devenues grecques à l'aspect de ce mur... pourtant romain : car enfin, tout le monde le sait, le Théâtre d'Orange fut construit, au second siècle de notre ère, par le génie de Rome. Il est vrai que l'architecte, en adossant l'édifice à une colline, au lieu d'utiliser la plaine, l'immense plaine qu'il avait à sa disposition. suivit l'usage grec[1].

Mais quoi! la seule tragédie grecque, traduite ou « adaptée », peut-elle remplir ce vaste cadre?

L'année dernière, j'ai répondu : « Oui ». C'est qu'aux pièces d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, je n'opposais, dans ma pensée, que la tragédie française; et il est certain qu'elle n'est pas « de plein air », comme l'a écrit le « chancelier du Félibrige », M. Paul Mariéton.

Athalie échoua presque, en 1899; et, cette année, *Phèdre* et *Horace* n'ont réussi qu'à moitié : — *Phèdre*, jouée par madame Sarah Bernhardt et M. de Max, le 12 juillet ; *Horace*, le 2 août, par M. Mounet-Sully, mesdames Segond-Weber et Moreno, MM. Paul Mounet et Albert Lambert fils. Dans *Phèdre*, sans doute, un rôle aussi périlleux qu'important, celui de Thésée, fut assez mal tenu ; mais on ne saurait attribuer le demi-échec de l'œuvre à cette insuffisance d'un acteur en un personnage, après tout, secondaire. Et l'interprétation d'*Horace* fut curieuse ou remarquable, sauf en un rôle presque insignifiant, celui du roi Tulle. Il faut donc chercher les causes du médiocre succès, pour l'une et l'autre tragédies, dans ces tragédies mêmes, tout admirables qu'elles sont, chacune en son genre.

Je n'irai pas jusqu'à souscrire à ce mot d'un critique : « *Phèdre* a semblé un marivaudage devant la splendeur farouche du décor[2]. » Non. Il y a trop de passion, trop de poésie dans *Phèdre*, trop de poésie antique et moderne à

1. A Athènes, dès l'origine, l'*orchestra*, plate-forme sur laquelle évoluait le chœur tragique, s'établit au pied d'une colline.

2. Jules Bois ; *Gil Blas*, 15 juillet 1903.

la fois, pour que tant de charme puisse entièrement disparaître. La douloureuse et délicieuse beauté, soit des vers où l'héroïne confesse à Œnone son amour pour Hippolyte, soit de la scène où elle déclare cet amour à Hippolyte lui-même, tout le public l'a sentie. Tout le public, c'est-à-dire environ dix mille spectateurs ! (Pas une place inoccupée, cette nuit-là, du haut en bas de l'amphithéâtre; et, sur la colline, debout, des centaines d'hommes ou de femmes.) Mais les beautés senties par cette multitude ne l'ont pas été comme elles le sont dans un théâtre ordinaire. Et c'est que le drame, héroïque assurément, est encore plus psychologique. A la Comédie-Française, ou au Théâtre Sarah-Bernhardt, cette « précellence » de la psychologie est ce qui nous charme ; à Orange, dans cette enceinte énorme, il faudrait moins d'analyse et toute la simple puissance de la fatalité grecque.

Relisez *Hippolyte*, d'Euripide : *Phèdre* lui est bien supérieure ; je crois cependant qu'une traduction d'*Hippolyte*, ou une adaptation, par une main savante et pieuse, aurait plus intéressé que l'admirable ouvrage de Racine. Et ce n'est pas que Racine n'ait point eu le sens de l'antiquité légendaire; ce n'est pas que sa Phèdre, — « chrétienne et française », a-t-on dit justement, — ne soit pas grecque aussi. Elle l'est dans la mesure où il lui était possible au XVIIe siècle ; elle l'est suffisamment, partout ailleurs qu'en ce Théâtre d'Orange. Pour cette foule d'Athéniens de Provence, elle est trop moderne, trop compliquée — trop femme ! Ils n'ont point assez l'impression, qui leur serait nécessaire, d'un amour allumé, nourri et, jusqu'au bout, dirigé par une implacable volonté divine.

Phèdre se repent; puis, c'est une crise de jalousie furieuse, à cause d'une rivale, que Racine lui a donnée; puis elle s'abîme en elle, de honte, d'épouvante, et elle meurt, pleine de « remords ». Succession d'état d'âmes, infiniment délicate, et par où cette petite-fille du Soleil, « fille de Minos et de Pasiphaé », est non seulement chrétienne, mais notre contemporaine, à nous : oui, la contemporaine des amoureuses de MM. Georges de Porto-Riche et Maurice Donnay... Mais, plus elle diffère de l'héroïne mythologique, plus elle devient ondoyante et fine, moins elle est émouvante, — parce que moins

elle est claire, — pour une assemblée qui, aux peintures des caractères, veut des lignes peu nombreuses et très nettes, des couleurs tranchées. Même à sa mort il a manqué d'être un spectacle saillant. On ne la croyait pas morte : on se figurait qu'elle allait encore parler. Elle expire dans un fauteuil, après un couplet si bien filé!

L'ajouterai-je? La langue de Racine, non pas « diplomatique et glacée », comme le prétend M. Rémy de Gourmont, mais plus harmonieuse que sonore, et dont la force se dissimule volontiers, cette langue ne pouvait pas aider au succès. Il faut ici un relief d'expression qui frappe, un vers toujours imagé, fût-ce grossièrement.

Le vers de Corneille, éclatant, solide, aussi bien dans *Horace* que dans *Cinna* ou dans *Polyeucte* devait mieux porter; et il a mieux porté, en effet. Le second acte, la fin du troisième et les célèbres imprécations de Camille ont valu aux interprètes les acclamations qu'ils espéraient. Malheureusement, il y a, dans *Horace*, avant ou après les belles scènes, parfois splendides, des conversations languissantes ou d'une casuistique et d'une rhétorique fâcheuses; et le dernier acte est un hors-d'œuvre. L'assassinat de Camille termine l'action; le procès d'Horace, son acquittement, n'ont qu'un intérêt philosophique. — MM. Mounet-Sully et Paul Mounet, pour qu'on ne s'ennuyât point, avaient imaginé ceci : Camille sanglante est déposée au pied de l'autel familial par le vieil Horace; des jeunes filles arrivent, s'agenouillent autour du corps, et demeurent agenouillées pendant que Valère accuse le meurtrier et que le vieil Horace le défend; puis on emporte le cadavre, qu'elles accompagnent... Malgré tout, on n'a pu témoigner que du respect à l'acte inutile. Même à Orange, qui les aime, il faut, aux cadavres et aux cérémonies funèbres, un peu plus d'à-propos.

Horace et *Phèdre* ne devaient pas être les seules tragédies françaises jouées devant « le mur », cette année. On devait y voir *Britannicus*, le 23 août, avec mesdames Tessandier et Moreno, MM. Silvain et Albert Lambert fils. Et *Britannicus*, écrit d'un style plus constamment vigoureux que *Phèdre*, offrant plusieurs caractères puissamment tracés, mettant aux prises l'ambition d'une Agrippine et la volonté d'un Néron, « monstre

naissant », qui va commettre son premier crime; *Britannicus*, où l'amour n'a qu'un rôle secondaire, amour charmant et pur, mêlé au drame politique qui le fait héroïque, sans en être affaibli; *Britannicus* avait des chances de réussite particulières, et l'eût prouvé. Il reste vrai, d'une vérité générale, que la tragédie française, conçue pour une scène étroite, est plus ou moins dépaysée sur la vaste scène. D'où, certes, il ne suit pas qu'on l'en doive bannir. Elle y avait sa place d'avance, au jugement des lettrés, et je désire qu'elle l'y garde. L'erreur serait d'y rêver pour elle la plus grande place : elle n'est pas de taille à l'occuper.

Une pièce de Corneille, deux pièces de Racine sur un total de sept pièces et d'un opéra, donnés du 11 juillet au 24 août, c'est déjà beaucoup. Trois séries de spectacles (chose nouvelle) avaient été organisées[1], et chacune avec cet hommage à notre génie dramatique : une tragédie du XVII[e] siècle, — comme si Victor Hugo n'avait jamais écrit pour le théâtre ou n'y avait laissé aucune œuvre importante et durable. Quand jouera-t-on, là-bas, *les Burgraves*? « Le mur », tel que les siècles l'ont sculpté, est miraculeusement romantique.

Je sais tout ce qu'on peut reprocher aux drames de Victor Hugo : invraisemblances, psychologie pauvre ou artificielle, abus de l'antithèse morale et scénique. Oui, mais ces tares, ces vices ne sont pas de ceux qui choquent le plus une foule ardente; et l'extraordinaire lyrisme ou la grandeur épique des *Burgraves*, d'*Hernani*, de *Ruy Blas*, remuerait ce peuple d'Orange, le transporterait comme magiquement. C'est un public enfant et artiste : d'une capacité d'enthousiasme double. Et je n'entends pas lui dénier la finesse. Des artistes, nombre d'enfants sont très fins, à leur manière, et c'est la sienne : il pense, oserai-je dire, par ses nerfs, il est subtilement épris de merveilleux. Victor Hugo lui serait un enchanteur. — Shakespeare également, s'il se trouvait un poète de haut vol pour faire passer enfin dans notre langue les tragiques ou lyriques magnificences de *Macbeth*, d'*Othello*, du *Roi Lear* ou de *la Tempête*.

1. La première par madame Caristie-Martel; la seconde, par M. Paul Mariéton; la troisième par MM. Paul Antony-Réal, Alexis Mouzin et Jean Boissier.

Pour Victor Hugo, je n'ai paru songer qu'à ses drames en vers, et aux meilleurs d'entre eux; et l'on admet que tous ses drames en prose leur sont inférieurs. Je ne céderai pas au plaisir du paradoxe : *Marie Tudor*, *Angelo* soulèvent trop d'objections, et l'éloquence des plus mémorables passages est froide. Mais *Lucrèce Borgia*, qui fut, à l'époque militante du romantisme, la plus retentissante victoire, la seule victoire populaire du maître?... *Lucrèce Borgia* éblouirait et bouleverserait ces méridionaux !

Et il y aurait, enfin, les pièces inédites qui pourraient convenir à ce Théâtre. Inédites, et de l'invention des auteurs, comme celles qu'on a jouées cette année : *la Légende du Cœur*, par M. Jean Aicard, *Œdipe et le Sphinx*, par M. Joséphin Péladan, *Citharis*, par M. Alexis Mouzin ; — œuvres à distinguer des traductions ou imitations comme l'*Alkestis* de M. Georges Rivollet (1899 et 1900), comme ses *Phéniciennes* (1902 et 1903), ou comme l'*Iphigénie* de M. Jean Moréas, jouée le 24 août 1903, pour la première fois.

Ainsi, peu à peu, se formerait un répertoire de toutes provenances, mais tragique tout entier.

Ainsi l'ambition se réaliserait, la très légitime ambition qui tend à faire des ruines d'Orange, uniques en France et en Europe, mieux qu'un but de pèlerinage littéraire (ou musical) intermittent : un organe régulier, annuel, de vie esthétique régionale.



Les hommes qui, en 1869, rouvrirent ce Théâtre[1] aspiraient-ils à créer cet organe? Sans doute, puisqu'ils firent déclamer une cantate — *les Triomphateurs* — où le poète, M. Antony-Réal, félibre de la « Maintenance de Provence », s'écriait :

Troubadours du Midi, triomphez par Mistral !

Vers la fin de l'Empire, il y eut un fort courant décentralisateur; et au lendemain de la guerre, encore, la décentra-

1. On sait que les ruines en furent dégagées, sauvées, dans la première moitié du XIXe siècle, par l'architecte et archéologue Caristie.

lisation fut quelque temps « à l'ordre du jour ». On eut, bientôt après, d'autres problèmes, plus urgents, à résoudre... Dans les journaux, dans les revues, la voici, derechef, discutée. Elle a des partisans très vifs, elle en a de téméraires, elle en a de sages et, fortune singulière, elle n'a pas d'ennemis francs ou violents. Peut-être ses ennemis les plus modérés sont-ils les plus redoutables... Quoi qu'il en soit, l'heure est bonne pour les Orangistes. Mais, de même qu'il n'y a pas accord entre les décentralisateurs politiques, les uns allant jusqu'au fédéralisme, les autres demandant seulement plus de liberté pour les départements et les communes, et près d'en venir aux mains sur ce « plus », qui les divise dès qu'ils en parlent, de même les Orangistes sont loin de s'entendre. Je vois deux camps : M. Paul Mariéton et les siens, à droite, avec M. Paul Antony-Réal et ses amis ; à gauche, M. Jean Aicard, et tous ceux qui approuveraient cette déclaration, dans sa lettre à M. Gustave Larroumet sur *la Légende du Cœur* et sur les pièces à faire :

La Muraille dit : « ... Tout ce qui est bataille et mort, cadavres et fantômes m'agrée. Quant à l'époque précise où se passeront les drames qu'on fera marcher devant moi, je n'en ai cure. Je connais tant d'époques et tant de drames ! Je sais tous vos siècles. Il me suffit que l'action soit excessive, la douleur terrible, l'héroïsme exalté [1]. »

M. Paul Mariéton, lui, professe :

Il s'agit de représenter, chaque année, à côté de chefs-d'œuvre consacrés, une ou plusieurs œuvres nouvelles, conformes aux traditions gréco-latines, à cet esprit classique, méditerranéen, dont tant de courants barbares écartent la Romanité depuis un siècle [2]...

On le voit : c'est la querelle dont la Comédie-Française fut l'enjeu, en 1830, la querelle du Romantisme et du Classicisme, reprise et rajeunie autour d'une Comédie-Provençale... ou Franco-Provençale !

Une différence est que M. Jean Aicard ne souhaite pas qu'on élimine Grecs et Romains. Il les admire et leur serait largement accueillant. Mais qu'ils ne s'écrient pas : «La mai-

1. *Le Temps*, 20 juillet 1903.

2. *Théâtre antique d'Orange*, brochure, 1903.

son est à nous! » S'ils le croient et le disent, qu'on rabatte leur fatuité. De ce Théâtre ravagé émane une «force créatrice » : on en doit assurer l'expansion libre. « L'avenir, la résurrection réelle du monument » sont à ce prix.

Et comment donner tort à M. Jean Aicard? Avocat de l'audace, il encourage les talents que ne séduirait pas un modèle grec, l'obligation de l'imiter ou de le traduire, et qui cependant pourraient être attirés par ce cadre superbe. La thèse de M. Paul Mariéton a pour elle, en revanche, la précision de l'idéal un peu étroit, mais noble, qu'elle propose. Si elle l'emportait, le Théâtre d'Orange aurait, littérairement, une physionomie aussi particulière que celle de son architecture; il mériterait à tous égards son nom moderne de « Théâtre antique »; il serait « le temple[1] » d'une espèce de religion d'art, et je conçois que, pour certains, l'idée de l'ouvrir à des œuvres « moyen âge », comme *la Légende du cœur* ou *les Burgraves*, ait quelque chose de sacrilège. M. Gustave Larroumet, dans ses observations sur la lettre de M. Jean Aicard, a fait d'ailleurs cette remarque dont M. Paul Mariéton a pu se réjouir :

Songez donc à la nécessité presque inévitable du décor, lorsque vous sortez de l'époque antique. Et vous voilà conduit, si vous voulez produire tout votre effet dramatique, à mettre de la toile peinte, et pis encore, au pied du grand mur.

Mais est-ce là une raison décisive contre la thèse libérale? « Pis encore » était une allusion à certain tableau de *la Légende du Cœur* intitulé : « la Farandole de la Tarasque »; et ce tableau a ravi le public. Et, moi, qui l'ai vu, j'assure que « les gens de goût n'ont pas détourné la tête », comme on l'a, bien à tort, affirmé au critique absent, — déjà trop malade, hélas ! — Ils ont compris la sorte d'émotion joyeuse avec laquelle cette foule, riant, applaudissant, — foule plébéienne ou de modeste bourgeoisie, aux trois quarts, si ce n'est aux huit dixièmes, — saluait, dans ce divertissement, un peu de son âme locale. Ce qui risquerait, à Paris, d'être « emboîté », suivant une locution de coulisses, n'a pu, là-bas, déplaire qu'à d'incorrigibles Parisiens ou à de ces juges moroses,

1. Le mot est de M. Paul Mariéton (brochure citée).

comme il en est partout, jusqu'en Provence, si respectueux du « grand art » qu'ils lui interdiraient toute belle humeur. La tragédie grecque avait ses gaietés. M. Georges Rivollet n'a pas craint, dans *Alkestis*, d'évoquer la plus colossale, — j'allais écrire : la plus rabelaisienne, — la gaieté du fantastique mangeur et buveur qu'est l'Héraklès d'Euripide...

Sur un point, un seul, MM. Jean Aicard et Paul Mariéton seraient du même avis.

Quelle place réserver à la musique ?

On avait cru, dans les premières années, que la tragédie et l'opéra seraient les deux piliers sonores du « temple ». On le reconnaît maintenant : une petite catégorie seulement d'opéras convient à son « atmosphère subtile »[1] : les rares chefs-d'œuvre qui furent composés pour un orchestre peu nombreux, — et sur un sujet illustre et simple; tels *l'Iphigénie en Tauride*, de Gluck, représentée en 1900[2], et son *Orphée*[3], délicieux triomphe de la soirée inaugurale (11 juillet), en cette année 1903.

L'expérience a démontré aussi, et cette année surtout, que c'était une faute grave d'adjoindre à nos tragédies des partitions comme celles de Mendelssohn pour *Athalie* ou de M. Massenet pour *Phèdre*.

Partitions « encombrantes et inutiles », a très bien dit un critique musical, M. J.-G. Prod'homme[4]. Inutiles, puisque ces tragédies n'en ont pas besoin ; encombrantes, puisqu'elles y introduisent de longs entr'actes où se brise le rythme dramatique et moral de l'œuvre. Sauf *Esther*, dont les chœurs appellent une musique de scène, et qui n'a que trois actes, toutes les tragédies de Racine se suffisent, et doivent se jouer sans autre interruption qu'un léger repos après le troisième acte; repos légitimé par le dénouement incomplet qui termine cet acte,

Phèdre a cruellement souffert des distractions causées à ses

1. M. Paul Mariéton, (brochure citée).

2. Mademoiselle Hatto fut l'adorable Iphigénie de cette représentation.

3. Mademoiselle Gerville-Réache fut un Orphée beau chanteur, mais froid tragédien.

4. *The Weekly Critical Review*, 6 août 1903.

milliers de spectateurs par la musique de M. Massenet : et celle-ci a été plus à plaindre encore : on ne l'a pas écoutée.

L'excellent orchestre, dirigé par M. Henri Busser, n'a pu vaincre le bruit des conversations ; cet orchestre qui, la veille, avait exécuté l'opéra de Gluck dans un silence d'enchantement, auquel succédaient les ovations.

En 1869, le *Joseph* de Méhul avait eu un succès considérable : on pourrait reprendre ce *Joseph*, puis *Iphigénie*, puis *Orphée* ; puis, jouer les autres chefs-d'œuvre de Gluck, *Alceste*, *Armide*... Et, qui sait ? peut-être un jour se trouvera-t-il un musicien pour offrir une partition nouvelle au vieux théâtre, et y réussir. Cela servirait grandement la cause de la décentralisation artistique.

Selon toute probabilité, néanmoins, et selon le vœu provençal, la gloire d'Orange et son rôle décentralisateur seront principalement littéraires.

« Capitale littéraire du Midi français », n'est-ce pas le titre qu'envient pour elle ses fanatiques et que déjà lui décerne M. Maurice Faure, le député félibre, ou le félibre député, dans un joli volume tout récemment paru[1] ?

Capitale !... D'autres villes du Midi, en effet, s'apprêtent ou commencent à vivre aussi, tous les ans, quelques heures de beauté : — Béziers, fière des arènes qu'y a fait construire la munificence de M. Castelbon de Beauxhostes, Béziers où le *Prométhée* de MM. Jean Lorrain et Ferdinand Hérold a laissé des souvenirs prestigieux, où deux partitions de M. Camille Saint-Saëns, *Déjanire*[2] et *Parysatis*[3] sont populaires ; — Nîmes, orgueilleuse, à bon droit, de ses arènes antiques, où vingt mille âmes, en juillet dernier, ont frissonné de terreur, haleté de pitié, au spectacle d'*Œdipe Roi* et de son génial interprète, M. Mounet-Sully : « Mounet-Œdipe », suivant l'heureuse alliance nominale imaginée par M. Jean Aicard : — enfin la petite cité pyrénéenne de Cauterets où, le 15 août, le même spectacle a provoqué la même compassion dans la même épouvante.

1. *Orange*, par MM. Ernest Roussel, H. Morel et Duhamel ; préface de M. Maurice Faure.

2. Poème de Louis Gallet.

3. Poème de madame Jane Dieulafoy.



Décentralisation artistique facile et, en somme, futile, tout apparente, estimerez-vous, celle qui tient de Paris ses diverses ressources! Une décentralisation effective consisterait dans un éveil ou un réveil des énergies régionales, dans l'éclosion et l'épanouissement d'une littérature, d'un art autochtones[1]. Mais c'est bien à cela qu'on aspire, se bornât-on, pour la « terre rhodanienne »[2], au programme des classicistes, puisque, disent-ils, leur but est « la perpétuation de la vie sur une antique souche », ou, moins lyriquement, « la renaissance du Goût, selon les traditions de la Race[3] ».

Les traditions de la Race! les renouer, les exalter jusqu'à la puissance créatrice! Voilà, n'est-ce pas, une formule où s'accorderaient, d'un bout de la France à l'autre, tous les décentralisateurs « intellectuels ». La discussion ne viendrait qu'ensuite. Elle serait vive... Elle l'est... N'importe! Ou tant mieux!... Et puis, voyez : des trois pièces inédites et inventées par leurs auteurs, qu'on a jouées, cette saison, à Orange, la première, *la Légende du Cœur* (13 juillet), est d'un Toulonnais; la seconde, *Citharis* (23 août), d'un Avignonnais; et toutes les deux ont été spécialement écrites pour la scène où nous les avons vues.

La première a le désir et l'espoir de représentations parisiennes; la seconde, moins ambitieuse, si je ne m'abuse, ne se déroberait pourtant pas, je suppose, à pareil destin; mais ce sont là questions à côté... Toutes les deux sont en vers français, mais ce ne serait un crime qu'aux yeux de séparatistes, et il n'y a pas de séparatistes en France! Les plus fervents amoureux du provençal, et leur grand homme, Mistral, aiment le français, le parlent et l'écrivent, ont le cœur français. Et, si MM. Jean Aicard et Alexis Mouzin, dans ces drames, ont témoigné qu'ils voulaient se faire entendre de tout le monde, notons qu'ils s'inspirèrent également — chacun à sa

1. Voir sur la question un article notable de mademoiselle Harlor dans *The Weekly Critical Review* du 13 août 1903.

2. M. Paul Mariéton, *op. cit.*

3. *Id.*, *ibid.*

manière— du passé de la Provence. *Citharis* a pour sous-titre : « Drame antique de Provence », et se passe « vers l'an 350 » ; *la Légende du Cœur* est de la fin du XIIe siècle, mais où se passe-t-elle? en Provence, au château de Castelnau.

Elle a cinq actes, cette *Légende*, et deux sont des résurrections de la vie féodale et littéraire au temps des troubadours et des rudes seigneurs qui se délassaient aux chansons de ces chevaliers-poètes ou de ces pauvres jongleurs.

J'ai déjà cité « la farandole de la Tarasque », qui donne son nom, pour titre spécial, au troisième acte; le second s'intitule : « le Tournoi des Troubadours »!

Celui-ci a été acclamé, pour ses mérites et son intérêt propre, autant que, pour les siens, devait l'être, à son tour, « la farandole », et c'eût été bien étrange qu'il ne le fût pas : car, autant qu'elle, avec un charme, en plus, de poésie tendre, passionnée, pure, il est d'essence méridionale, latine.

Je voudrais indiquer l'exacte vérité, sur cette soirée du 13 juillet. Ce n'a pas été un succès de théâtre au sens ordinaire du mot, ç'a été beaucoup mieux: une allégresse d'entente, croissant d'acte en acte, de scène en scène, entre le poète et ses compatriotes. Ç'a été — sans autre rapprochement possible d'une œuvre allemande, et de génie, à cette œuvre de talent, — ce qui a dû arriver, en Allemagne, lorsque les *Maîtres Chanteurs* s'y produisirent; ou bien, — toutes différences mises à part, — ce qui arrivait, en Grèce, aux représentations des légendes thébaines ou mycéniennes; et M. Jean Aicard pourrait donc répondre aux gréco-latins d'Orange : La meilleure façon de ressembler, un peu, à Euripide et à Sophocle n'est pas de leur emprunter leurs sujets de tragédies; c'est de prendre les nôtres dans le fonds légendaire où l'âme de « la race », comme vous dites, a pour longtemps marqué son empreinte.

Ce fonds fournissait l'histoire que voici :

Un troubadour, Guillaume de Cabestaing, aima la femme d'un seigneur jaloux et sauvage : il fut aimé d'elle; le mari, l'ayant tué, lui arracha le cœur et donna ce cœur à manger à la dame. Quand elle sut ce qu'elle avait mangé, elle se tua.

Il y a dans Boccace une histoire pareille, mais l'amant,

Guiglielmo Guardastagno, n'est pas un troubadour. C'est, comme le mari, un « noble chevalier ». Ils « possédaient tous deux castels et vassaux[1] ». Guillaume ou Guilhem de Cabestaing (XIIe siècle) fut célèbre. On lui doit « quelques-unes des chansons les plus passionnées de la littérature provençale[2] ». Quant à l'aventure d'amour et de mort, on la lui prêta au XIIIe siècle. Du reste, et M. Jean Aicard ne l'ignore pas, ne peut l'ignorer, la légende du « cœur mangé » se rencontre partout au moyen âge, et d'abord en Bretagne. Rappelant à ce propos, un lai celtique le « lai Guiron », — Guiron n'est pas l'auteur, mais le héros, — Gaston Paris écrit :

> L'amour coupable et la vengeance féroce qui en sont le sujet présentent bien les caractères de cette poésie mélancolique, amoureuse et barbare, qui a trouvé sa plus belle expression dans la merveilleuse histoire de Tristan. La scène devait être au fond des grandes forêts où les princes bretons ou gallois menaient leurs chasses, et nous trouvons sans doute un écho du récit primitif dans celles des versions plus récentes où le cœur de l'amant est offert à son amie comme celui d'une bête fauve que le mari aurait percée de ses flèches... Guiron, dans le vieux lai, devait être un poète, un harpeur, en même temps qu'un chasseur et un guerrier, comme Tristan, qu'il rappelle par tant de côtés ; du moins il est remarquable que ses aventures, transportées en Provence, en France et en Allemagne, y ont été attribués à des poètes célèbres[3]...

Tout de même, après le « lai Guiron » — qu'on ne possède pas, mais auquel plusieurs poèmes font allusion, — la légende provençale est la plus ancienne.

Et ce n'est pas la tragédie de 1777 qui pouvait inquiéter

1. *Le Décaméron*, quatrième journée, nouvelle IX.

2. Gaston Paris ; *Histoire littéraire de la France*, t. XXVIII, étude sur Jakemon Sakesep, auteur du *Roman du Châtelain de Couci* pp 352-390.

3. En Allemagne, au *minnensinger* Reinmann de Brennenberg (XIIIe siècle) ; en France, au « châtelain de Couci ». Renaut de Magni, « dont les chansons élégantes et gracieuses comptent parmi les meilleures productions de la poésie lyrique », avant la Renaissance. Ce châtelain de Couci, ou gouverneur du château (près de Laon), aurait aimé la dame de Faïel, qu'on appela Gabrielle de Vergy, au XVIIIe siècle, par une confusion avec la « châtelaine de Vergy, héroïne d'un joli petit poème du XIIIe ». Confusion qui fit fortune : témoin, non seulement une tragédie, jadis fameuse, *Gabrielle de Vergy*, par de Belloy (1777) mais la récente opérette, *le Sire de Vergy*, par MM. Robert de Flers et Gaston de Caillavet.

M. Jean Aicard. Je l'ai lue, cette *Gabrielle de Vergy*; et, l'ayant lue, je suis « demeuré stupide ». Par la niaiserie de sa fable, la platitude ou le rocailleux de ses vers, elle défie le blâme. Elle n'en fut pas moins applaudie!... La seule chose à retenir est que les amants n'y sont pas amants. Raoul aime Gabrielle jusqu'à lui prêcher la vertu. Et Gabrielle, en dépit du « feu » qui la consume, renchérit sur le discours. Or, c'est aussi un adultère blanc, celui de Cabestaing et d'Alice de Castelnau. Mais sa blancheur est émouvante, troublante. Pourquoi? Parce que les deux personnages, qui sont à moitié des êtres de rêve, des symboles, appartiennent cependant à l'humanité. Leur vie, spiritualisée, est réelle. Ce ne sont pas des abstractions chimériques, ni des figures de convention romanesque : ils ont chair et sang ; et s'ils ne mouraient pas, ils iraient, tôt ou tard, bien au delà du baiser où s'épousent leurs âmes frémissantes. Alice est une vraie femme, dans sa pureté morale; le troubadour un homme, dans la sienne; et l'atroce vengeance de Raymond de Castelnau les frappe à mi-chemin du ciel et de la terre...

Cabestaing, d'ailleurs, n'est pas le héros vierge, le poète-cygne, que le Midi n'a guère connu : avant d'aimer de cet amour en apparence immatériel, ou si peu matériel, il a eu la sensuelle Bérengère des Baux pour maîtresse. Il sait toutes les extases vulgaires ; il y a renoncé, parce qu'il adore : et c'est très « moyen âge », très « chevalerie », d'après l'idée qu'on se fait généralement de l'époque et de l'institution ; mais, habilement, M. Jean Aicard l'a rattaché, l'amant sublime, à la vie commune, par l'image évoquée de ses premières ivresses, par la présence, les reproches furieux, la haine de Bérengère.

Et il me plaît encore davantage que ces ivresses passées justifient, pour notre humble raison, la sublimité du chevalier-chanteur, qui eut comme soif de célestes délices aux bras de l'impudique.

Dans la brute assoupie un ange se réveille,

disait Baudelaire, en qui l'ange se rendormait vite. En Cabestaing, il a vaincu la brute, sous le regard de la « dame », sa madone, cette Alice devant qui, pour qui, au « tournoi des

troubadours », il lance, radieux, la symbolique « Chanson du cœur » :

Écoutez ma chanson, dames et damoiselles...
Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes !
J'ai mis dans mes chansons le plus pur de mon cœur,
Et c'est nourrir vos cœurs que de vous nourrir d'elles.
Les chevaliers qui vont contre les infidèles,
S'ils mangent de mon cœur, reviendront en vainqueurs.
Mon cœur mangé rendra l'orgueil aux cœurs serviles.
Qui mange de mon cœur saura prendre des villes
Et conquérir le ciel et conquérir les cœurs !
Dans mes chansons, mon cœur bat d'une force étrange.
Le plus lâche sera valeureux s'il en mange ;
Vous tous qui m'écoutez, vous mangez de mon cœur !...

C'est-à-dire : la parole des véritables poètes, jaillie du meilleur d'eux-mêmes, est, pour les autres hommes, un aliment divin. Cabestaing ne prévoit pas que son cœur, en effet, sera mangé. Mais auprès de lui, entre Alice et lui, dans l'ombre de leur lumière, rampe une créature « de malfaisance et de nuit[1] », la vieille sorcière Lionarde, chargée par le mari de les surveiller sans cesse ; et la rayonnante métaphore, au lieu d'éclairer la misérable, suscite en elle l'idée qui fera le dénouement. — « Livre-le vivant à tes chiens », murmurera-t-elle au jaloux, sinistrement heureuse ; et sur Cabestaing les molosses seront lâchés ; et le valet de meute arrachera le cœur...

Cette Lionarde n'est pas ce que j'admire le plus dans la pièce. L'auteur nous dit :

C'est la sorcière telle que l'a conçue Michelet, la personnification des rancunes sociales du douzième siècle[2].

Et il avait bien ce droit : faire de l'infernale espionne et conseillère une révoltée qui, en servant son maître, travaille contre lui, contre la tyrannie féodale, avec autant de joie féroce que contre Alice et Cabestaing. Il était libre de se fier

1. L'expression est de M. Jean Aicard ; — lettre à M. Gustave Larroumet (*le Temps* du 20 juillet 1903).

2. *Ibidem.*

à Michelet, d'imaginer cette anarchiste du Sabbat, fille-mère, à vingt ans, par le caprice d'un seigneur, infanticide par désespoir, et qui, par représailles, à soixante-dix ou quatre-vingts ans, — l'occasion venue, enfin! — sème la honte et le crime dans la classe exécrée. Elle ne manque ni d'horrible grandeur, ni d'éloquence :

Et toi, mur monstrueux, ébranlé par mon rêve,
Vois-tu ce bras qu'à peine en tremblant je soulève?
Il est pourtant si fort que, poussé par ce bras,
Mur monstrueux, palais maudit, — tu crouleras!

Quoique le mur ainsi menacé fût celui du théâtre et que personne n'en souhaitât l'écroulement, les bravos l'ont assailli. Mais, les yeux sur mademoiselle de Nys (remarquable Lionarde), je songeais à l'effrayante centenaire des *Burgraves*; il m'était impossible de n'y pas songer; et j'entendais Guanhumara jeter à une autre citadelle, à d'autres féodaux, plus féodaux, l'apostrophe fatidique :

Le burg plein de clairons, de chansons, de huées,
Se dresse inaccessible au milieu des nuées!

. . . .

Seule, en un coin désert du château formidable,
Femme et vieille, inconnue et pliant le genou,
Triste, la chaîne au pied et le carcan au cou,
En haillons et voilée, une esclave se traîne...
Mais, ô princes, tremblez! Cette esclave est la haine!

Malgré les différences de leurs rôles la parenté est saisissante, de l'esclave à la sorcière. Et certains rapprochements sont terribles.

Je préfère à Lionarde, le valet de meute, Oreste « peuple », hurlant ses hallucinations et la vérité : — car il est fou de remords, les chiens le poursuivent, mais, à travers ses lamentations délirantes, il nous décrit l'inexpiable chasse...

La fin de ce dernier acte est gâtée, selon moi, par une cérémonie d'exorcisme. Au moins y a-t-il là des « longueurs ». Il serait facile de les supprimer...

M. Mounet-Sully excepté ou M. Silvain, quel interprète aurait pu égaler M. de Max dans le valet? Quant à Cabestaing, c'était madame Sarah Bernhardt; et si, dans Phèdre,

elle n'avait pas toujours donné toute sa mesure de tragédienne (à ce qu'il m'a semblé), elle a été, dans ce travesti, la Jeunesse, la Grâce, la Tendresse et la divine Bravoure. Madame Blanche Dufrêne, Alice charmante, — et, la veille, charmante Aricie, — a eu, au cinquième acte, un cri d'une si frénétique douleur qu'il nous a tous remués. Et M. Decœur a tenu magistralement le rôle du baron assassin... Je doute que jamais l'on puisse mieux jouer cette pièce brillante, délicate et sauvage, amusante aussi, — « drame tragique », suivant la définition romantique qu'en a proposée M. Jean Aicard[1].

***

La « tragédie » de M. Joséphin Péladan, représentée le 1er août, est de celles que demande la droite orangiste. Assez nettement, d'ailleurs, le titre annonce le sujet. Mais quelle intelligence originale du mythe allaient nous révéler ces trois actes? On pouvait espérer beaucoup, et craindre un peu. Ceux qui craignaient le plus ont été rassurés à partir du deuxième acte. Ceux qui attendaient, soit des nouveautés philosophiques, soit un drame d'une extraordinaire intensité, n'ont pas eu pleine satisfaction. *Œdipe et le Sphinx* n'inscrira pas une date glorieuse sur la liste d'ouvrages, déjà longue, où flamboient ces titres de séries : *la Décadence latine* (Éthopée, 16 volumes); *la Décadence esthétique* (29 volumes); *les Idées et les Formes* (3 volumes); *l'Amphithéâtre des Sciences mortes* (7 volumes), et ces tragédies ou drames : *Babylone, la Prométhéide, Sémiramis, le Prince de Byzance, le Fils des Étoiles*, etc...

Les plaisanteries contre « le Sar » ne sont plus de mise, Le Sar a disparu, et M. Joséphin Péladan seul, avec son amour profond de la Beauté, ses facultés de labeur presque surhumaines, un talent bizarre, mais rare et parfois étincelant, nous reste. Témoignons à l'œuvre énorme une admiration que ne gênent plus les excentricités d'allure, de costume, où l'auteur, imprudemment, chercha un surcroît de renommée, et qu'il a payées cher. Ayant eu rapidement

1. Lettre à M. Gustave Larroumet.

la faveur publique, il l'a chevauchée, cravachée, éperonnée, il l'a fourbue ! Écrivain de race, peu de stylistes ont possédé comme lui notre langue, ses richesses, ses subtilités. Il étonne par ses connaissances techniques d'artiste prosateur.

Pourquoi faut-il qu'il ait des manies?

Il a cru devoir adopter, pour *Œdipe et le Sphinx*, ce qu'un de ses thuriféraires[1] appelait, ces jours-ci, « l'eumolpée ».

L'eumolpée, nous explique-t-on, « est une poésie sans versification », — « rythme sans rimes, qui a pour règle l'émotion de celui qui parle». Et je veux bien ! mais cette eumolpée-là ne serait-ce pas simplement la langue de tous nos grands prosateurs : Rabelais, Montaigne, Balzac (l'ancien), Bossuet, Chateaubriand, Michelet, Flaubert ?... — Non ?... Alors, je demande un supplément de clartés !... Ce que je vois, dans la brochure, c'est que les lignes sont inachevées de parti pris, et la raison de ce parti pris ne m'échappe pas : le rythme verbal est scandé pour le regard. Ainsi, dans cette phrase, qui ouvre le drame :

ŒDIPE

Celui qui porte dans son cœur l'enseignement du temple,
l'exemple du foyer, les baisers de sa mère,
et s'étudie à la sagesse depuis qu'il se connaît ;
ce juste deviendrait scélérat tout à coup ! Dérision !

Mais cette disposition typographique, cette coquetterie, qu'ajoute-t-elle, en fait, à la valeur des cadences? Et n'est-elle pas irritante plus que séduisante? Et que devient-elle, à l'audition, dans un théâtre... Elle y est comme nulle ! Plus d'inconvénients, mais aucun avantage, supposé qu'elle en ait un à la lecture. Laissons-la donc...

Le premier acte a failli mal tourner. C'est le meurtre de Laïus et des serviteurs royaux, par Œdipe. Fuyant son destin, Œdipe le rencontre et provoque : il tue son père, sans le savoir ni presque le vouloir. La réalisation théâtrale du fameux événement tragique a paru plutôt comique. M. Paul Mounet, superbe à voir, j'en suis d'accord, multipliait, de son bâton noueux, les cadavres, avec une facilité pour ainsi dire

1. M. Gabriel Boissy, *Mercure de France*, août 1903.

guignolesque. Et ce n'était pas sa faute, mais celle de l'auteur : il y a, dans les légendes, quantité de choses à ne pas mettre en scène, par respect même pour ces légendes. Le messager antique évitait ces erreurs aux poètes grecs.

La prière d'Œdipe, à la fin du second acte, — à peine entré dans Thèbes, il en va sortir pour affronter le Sphinx, — a victorieusement réparé l'effet de ce « jeu de massacre ». Debout, les bras levés, M. Paul Mounet l'a déclamée lentement, avec une piété, une gravité, où l'héroïsme païen revêtait je ne sais quoi de chrétien. Et l'amour de Jocaste, cet amour innocent, *fatal*, qui s'empare de la veuve à l'aspect du héros, son fils ; cet amour qui sera, demain, l'inceste accompli, on l'a vu naître, en cette fin d'acte, avec une terreur comme sacrée ! (Mademoiselle Brille était, à elle seule, un spectacle admirable, dans les plis flottants, sous les ailes tragiques de sa longue robe noire.)

Quant à l'acte du Sphinx, il aurait pu *rater* : la lumière, qui devait faire éblouissante la gorge de la femme-panthère, a, de ses *ratages*, un peu distrait le public. Il a été sauvé par M. Paul Mounet, par mademoiselle Ventura (le Sphinx), une jeune Roumaine, au talent curieusement nerveux, et par l'élévation du langage où s'exprime l'idée maîtresse de l'œuvre : car voici l'acte philosophique, et, s'il n'enseigne pas une vérité surprenante, puisqu'il célèbre « l'effort », il la proclame en des strophes sans rimes, d'une énergie grandiose.

Après *Œdipe et le Sphinx*[1], le même soir, reprise triomphante des *Phéniciennes*. M. Georges Rivollet me pardonnera de ne pas insister sur cette reprise. Dans mon article de l'année dernière, j'ai comparé l'« imitation » avec le modèle, ces *Phéniciennes*, en quatre actes, avec la pièce d'Euripide ; j'ai loué ce que j'appelais, ce que j'appellerais encore « le modernisme antique » de la psychologie et du vers, en cette tragédie où, çà et là, souffle un romantisme au parfum grec, où l'atrocité poignante du sujet légendaire, la haine fratricide d'Étéocle et de Polynice, fils d'Œdipe et de Jocaste, n'est pas amoindrie,

1. Oserai-je, pour finir, glisser ici une remarque... pédante, mais nécessaire ? Œdipe parle d'Achille. Or la légende d'Œdipe est antérieure à la guerre de Troie. (Voir l'*Odyssée*, chant XI).

mais quelquefois attendrie, où, discrète mais libre, la volonté de l'auteur a créé un personnage d'une simplicité, d'une majesté sophocléennes, le pâtre-devin du troisième acte, et un amour naïssant, amour de vierge pure et de pur éphèbe, qu'Euripide n'eût pas désavoué. Je ne saurais que répéter mes éloges : car, tous, je les maintiens. Le public les a ratifiés. Quand verra-t-on *les Phéniciennes* à la Comédie-Française ? Quand y verra-t-on madame Segond-Weber, Antigone plaintive et courageuse, puis ivre d'un filial et fraternel désespoir, « bacchante de la mort » ; mademoiselle Delvair, si pathétique en Jocaste ; M. Albert Lambert, Polynice si tendre et si vaillant; enfin, à l'avant-dernière scène, M. Mounet-Sully, descendant, aveugle, — Œdipe en cheveux blancs, — les marches du palais, et promenant ses yeux vides, ses mains tâtonnantes, ses gémissements d'élu-maudit, sur les fils de l'inceste, cadavres sanglants ?

On ne reverrait pas mademoiselle Moreno, puisqu'elle a quitté la Comédie-Française, afin d'utiliser ailleurs, plus souvent, ses dons exquis d'actrice aux raciniennes attitudes, sa voix de cristal. Elle avait accepté un petit rôle, celui de Ménœcée, l'ami d'Antigone, qui se tue pour la patrie. Ce petit rôle lui a suffi : elle s'est fait acclamer de la foule entière.

***

La tragédie grecque a triomphé de nouveau avec l'*Iphigénie* de M. Jean Moréas. Et elle a triomphé, ce jour-là, directement, pour ainsi parler : par une traduction — oh ! sans doute personnelle, — non plus par une adaptation !

Mais, à propos de cette *Iphigénie*, comment ne pas rappeler, en quelques lignes, les divers avatars du poète, promoteur, en 1884-1885, de l'école symboliste, fondateur, vers 1891, de l'école romane, et qui, depuis peu, toujours sincère, toujours passionné, — sans tumulte de réclame, cette fois, sans manifeste, — est revenu à l'esprit, aux formes classiques.

Son dernier recueil de vers, les *Stances* (1901), fut le témoignage de ce repentir enthousiaste. Il s'y trouve des morceaux qui figureraient avec honneur dans n'importe quelle anthologie; celui-ci, par exemple :

Ne dites pas : La vie est un joyeux festin.
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point : Elle est malheur sans fin.
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.
Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux,
Et dites : C'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve!

Athénien, M. Jean Moréas était, pourrait-on croire, prédestiné à l'ultime évolution qui l'a rapatrié moralement, littérairement : retourner à l'esprit classique, n'est-ce pas retourner, en définitive, aux sources grecques de cet esprit? Et l'on comprend qu'il ait voulu se baigner aux sources mêmes et nous communiquer sa joie, l'adorable sensation de fraîcheur éprouvée par lui : j'entends, nous traduire quelque chef-d'œuvre comme cette *Iphigénie à Aulis*, où Racine a puisé une de ses tragédies, somme toute, les plus « XVII[e] siècle ».

Taine a écrit justement : « Iphigénie, qui dans Euripide parle en jeune fille, dans Racine parle en sujette ». Et, de son côté, Agamemnon, qui parle en roi, mais en roi très père, dans l'*Iphigénie* antique, parle en père très roi, à la Louis XIV, dans l'*Iphigénie* française. Achille, dans la première, est un soldat farouche; dans la seconde, un gentilhomme. Il est amoureux, galant, et, à coup sûr, très brave, mais d'une bravoure polie, à la Lauzun. Quant à un personnage très curieux et déjà romantique inventé par Racine, Ériphile, ancêtre féminin des « bâtards 1830 », âme volcanique comme eux, elle n'est pas, néanmoins, par les manières et le ton, en dehors du « grand siècle ». Imaginez, à Versailles, une étrangère de haute naissance mystérieuse, n'ayant pu elle-même pénétrer ce mystère, mais traitée en princesse, et furieusement jalouse, jalouse jusqu'au crime, d'une autre jeune fille, son amie, sa protectrice, parce que l'homme qu'elle adore (l'Achille courtisan) aime et veut épouser celle-ci... Toutes ces libertés de Racine autorisaient bien M. Jean Moréas à choisir pour son travail la pièce où de nombreux juges ont vu l'œuvre parfaite d'Euripide.

Il ne s'est point asservi au texte; il n'a pas traduit selon la lettre; il n'a eu qu'un désir, le seul qui fût digne et d'un

vrai poète et du public : rendre la vie, dans notre langue, aux caractères, aux sentiments, si grecs, et au rythme, de l'action et du style. Nulle part, fût-ce légèrement, il n'a modifié l'économie, simple et tranquille, du drame : il l'a suivi, de scène en scène, avec une fidélité qui se permit, tout au plus, quelques suppressions, réductions ou amplifications dans le dialogue et les chœurs. Et, bien entendu, il a coupé ce drame en actes : coupe nécessaire pour la représentation, devant un public moderne. (Il ne songeait point, du reste, au Théâtre d'Orange, mais au Théâtre-Français). Comme celle de Racine, son *Iphigénie* a cinq actes. Il eût dit : cinq tableaux, si le mot tableau, en langage théâtral, était classique. Mais n'importe : il a très habilement opéré. L'action n'en souffre pas, suspendue, non rompue. Évidemment, il s'était nourri de la pièce grecque, il se l'était assimilée jusqu'à la posséder comme une œuvre de son cœur et de sa pensée. Elle était devenue sienne, avant qu'il eût commencé de la traduire : et c'est pourquoi la traduction n'a pas l'air d'en être une; pourquoi elle a donné aux spectateurs l'illusion d'une tragédie originale, tirée, avec un respect religieux, de la vieille légende, par un poète d'aujourd'hui.

Le quatrième et le cinquième acte sont les plus beaux. Mais, dès le premier, et dès la première scène, l'attention du vaste amphithéâtre fut conquise : l'émotion naquit à la voix de M. Silvain (Agamemnon) découvrant ses angoisses paternelles. Son récit des origines de la querelle entre Ilion et la Grèce :

> Tu sais comment Hélène, ingrate et sans pudeur,
> Abandonnant sa fille et son époux, naguère,
> Loin de Sparte a suivi le Troyen ravisseur...

fit éclater les applaudissements. D'ailleurs, en le poursuivant jusqu'à cette plainte vibrante :

> Je les commande tous, et c'est pour mon malheur,
> Vieillard, que j'ai reçu cet éclatant honneur...

le tragédien y mit, avec son art d'incomparable diseur, une telle « humanité » !

Et cette humanité, il en a fait, jusqu'au bout, l'âme même du roi des rois. Pleurant, gémissant, il n'a pas cru le rabaisser, il ne l'a pas rabaissé parce que rien n'égale la naïveté

d'une immense douleur que relève, comme chez Euripide et M. Jean Moréas, une noblesse naturelle d'expression verbale. Madame Tessandier, luttant contre les dieux et les hommes avec le seul appui d'Achille et de ses plus dévoués compagnons, Madame Tessandier a été la Clytemnestre antique, la mère, toute mère, qui défend sa fille, avec une violence animale et royale. Mais cette fille, après avoir, elle aussi, lutté, dans son amour ingénument lyrique du soleil si « doux », la voilà qui s'exalte à la vision du sacrifice nécessaire; qui devient, en quelque sorte, une mystique du patriotisme, une Jeanne d'Arc païenne ; et madame Louise Silvain, si touchante jusqu'à ce « revirement » où, pour un peu, l'on saluerait un « coup de la grâce » (il est grec, pourtant), madame Louise Silvain a su être cette Jeanne d'Arc.

Elle avait soupiré :

Mon père, en ce moment, que n'ai-je l'éloquence
De ce chanteur harmonieux
Qui charmait les rochers! Mais, pour toute science,
Je n'ai que les pleurs de mes yeux.
Malgré moi j'ai senti ma force défaillante,
Et j'approche de tes genoux,
Comme fait de l'autel la branche suppliante.

Elle fut, à ravir, l'hostie volontaire, l'illuminée qui s'écrie :

Venez, immolez-moi ! Je verrai sans horreur
Se lever le couteau du sacrificateur.
Qu'on répande mon sang ! La terre de Phrygie
De ce sang virginal sera bientôt rougie,
Et partout l'on verra nos guerriers triomphants :
Ce sera mon hymen, mon époux, mes enfants !

J'ai rendu pleine justice à M. Jean Moréas. Je lui soumettrai quelques objections. La langue, le style de cette *Iphigénie* ne me paraissent pas sans reproche. Il y a, de temps à autre, des gaucheries, des lourdeurs, des platitudes, et un abus de l'inversion agaçant :

Mon cœur battait, et mon visage
La pudeur l'avait empourpré,

dit une choreute, après des vers jolis, mais discutables :

Cette Hélène, dont la beauté
Ayant brûlé de flammes vives

Pàris, qui gardait des troupeaux,
Pàris l'enleva sur les rives
De l'Eurotas plein de roseaux.

Et je veux que ce soit très « XVI[e] siècle », très « Pléiade ». Fallait-il ronsardiser dans *Iphigénie*?

Certaines œuvres, par la noblesse de leur ambition, appellent sur leurs défauts ou taches, sur les fantaisies et tics de l'auteur, une sévérité qui est un hommage : on leur eût souhaité la perfection.

***

Du moins, on n'aurait pu rêver un contraste plus intéressant que celui de cette tragédie et de *Citharis*, si ce n'est celui qu'eussent offert, représentées l'une après l'autre, la même tragédie et *la Légende du Cœur*.

Citharis est romantique au point de ressembler à un livret d'opéra plutôt qu'à un drame. Et, disant cela, je ne crois pas déprécier le second essai de M. Alexis Mouzin dramaturge ; — le premier, *l'Empereur d'Arles*, fut joué en 1886 [1]. — En littérature, en art, il n'y a pas de genres inférieurs : un livret d'opéra n'est point au-dessous d'une tragédie, parce que livret ; a-t-il du mouvement, du pittoresque, est-il vivant et captivant? c'est l'unique question.

— Mais il a besoin de la musique?

Oui, et non. Il peut « exister » suffisamment tout seul. Suffisamment et mieux : les drames de Victor Hugo ne sont-ils pas des livrets d'opéra ?

Citharis, toute seule, « existe » ; et la preuve en a été le succès, — interrompu avec la pièce elle-même, à la fin du deuxième acte, en cet après-midi du 23 août, par un malencontreux orage, mais qui serait allé croissant jusqu'au bout, je n'en doute pas, et, quelque jour, on le verra bien.

M. Alexis Mouzin, au surplus, n'a pas dédaigné le concours de la musique : nul compositeur vivant n'a écrit de partition pour *Citharis*, mais on s'est adressé, pour des accompagnements d'orchestre, à un maëstro de jadis.

1. A Orange, et par M. Silvain.

La Gaule provençale brisera-t-elle le joug romain ? et, avec elle, la Gaule entière ?... C'est le problème posé au premier acte ; il est résolu, je le sais, au troisième et dernier, par le suicide d'Albiorix, brenn perdu en ces Alpes. La guerre serait inutile : il est trop tard... ou trop tôt. Les Barbares accompliront ce que la Gaule est incapable d'entreprendre. Leur immense et multiple poussée abattra l'Empire romain, colossal et vermoulu. Mais, auparavant, la déesse Citharis, Diane druidique, s'enfuira de l'Alpe qu'elle n'a su ni protéger, ni délivrer : et ce sera l'irrécusable signe qu'une nouvelle période de l'histoire commence.

Et la pièce est donc un livret d'opéra historiquement symbolique — ou symboliquement historique.

L'histoire vraie, du reste, y coudoie la légende et l'invention, sous la figure de Magnence, ce Frank proclamé empereur en 330 et qui se tua en 355. Il est venu exiger d'Albiorix l'entière reconnaissance de son pouvoir... Mais l'amour n'a-t-il pas de rôle en ce drame ? Il en a un, d'une telle importance qu'il n'y aurait pas de France sans cet amour, et pas de symbole. Citharis doit s'enfuir, le jour où la dernière descendante des rois, en cette partie de la Gaule, épousera un chef étranger. Or cette dernière descendante, la jeune Gaëlla, s'est éprise du Frank Bertoald, et Albiorix, qui voulait d'abord supplicier l'intrus, lui accorde, avant de mourir, la main de l'infidèle Gauloise. Elle part, et il s'empoisonne : *finis Galliæ !* Le bûcher où se consumera le corps du brenn, c'est le bûcher même de la patrie... Seulement, elle renaîtra. Albiorix en est sûr :

> Si Gaëlla revient vers l'Alpe abandonnée,
> . . . .
> Dis-lui qu'aux jours futurs du triomphe des Gaules,
> Le vent de l'Alpe ira, dans les pins et les saules,
> Du Rhône aux Océans clamer avec ma voix...

Gaëlla n'est elle-même qu'un symbole, comme Albiorix. Mais, à côté d'eux, et sans parler de Magnence, deux personnages sont à la fois symboliques et réels : Jédric, le Gaulois lettré, sceptique, assez brave pour combattre et mourir, si Albiorix le voulait, mais trop clairvoyant pour espérer la

victoire ; Ercida, la mère d'Albiorix, l'indomptable montagnarde en qui survit, prêt aux ruses ou violences les plus scélérates comme aux plus fières audaces, l'ancien héroïsme patriotique.

Citharis est de ces œuvres que la gauche orangiste aimerait à voir se produire nombreuses. Et tous les écrivains et les artistes qui, présentement, — chacun avec son culte spécial pour sa « petite patrie », Lorraine, Bretagne, Languedoc, etc., — s'efforcent, de réveiller les provinces, eussent applaudi à ce « drame antique », mais régional.

Si la décentralisation effective est, je l'ai dit, et ne peut être que dans l'éclosion et l'épanouissement d'une littérature, d'un art autochtones, M. Alexis Mouzin, comme M. Jean Aicard, a bien mérité de cet avenir. Le Théâtre d'Orange, en particulier, leur doit et devra beaucoup. Il leur devra ce qu'ils lui donneront encore, certainement, et ce qu'ils lui feront donner par d'autres : car il est impossible qu'ils n'aient pas des émules, et avant peu. Le Théâtre d'Orange ne se fermera point à la tragédie grecque, ni à Corneille ou à Racine ; il accueillera, sans doute, Victor Hugo et, plus tard, Shakespeare ; mais sa destinée est de susciter en Provence, et au delà, par tout un large Midi français, des talents épris de ses ruines majestueuses et du soleil qui les dore.

LÉOPOLD LACOUR

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LÉON XIII[1]

Un homme vient de s'éteindre, qui dans les affaires du monde levantin eut le rôle d'un bienfaiteur : l'amiral E. Pottier. Au bord de cette tombe, il faut que la France et l'humanité apportent le tribut de leur reconnaissance. Cet homme de guerre fut un grand ouvrier de paix et de justice. Si les affaires crétoises se réglèrent enfin sans convulsions trop violentes, sans conflagration de l'Europe, sans ruine complète de la Crète ni de la Turquie, sans inutiles effusions de sang, c'est à cet homme que la Crète. l'Europe et l'humanité le doivent. Les Crétois le témoignèrent dignement le jour où, sou par sou, l'île tout entière acheta la petite pioche en or, qu'une députation vint offrir à celui qui avait démoli les forteresses turques de Sitia et d'Hiérapétra.

Quelque jour, je l'espère, la statue de ce héros « crétois » s'élèvera par les soins mêmes de ceux qu'il vint cependant combattre et canonner. Car, chargé d'une consigne, il usa du canon pour la maintenir : contre les Crétois massacreurs de Turcs, il employa la mélinite avec autant de fermeté qu'il usa de la menace contre les pachas incendieurs de villes et contre le régime hamidien. En une belle leçon expérimentale, il montra ce que peuvent la droiture et l'équité pour la solution de ces problèmes levantins. Combattant sans faiblesse les excès de l'insurrection, il prit soin d'en adoucir les deuils et les misères. Il en démolit les batteries et pendit les assassins. Mais il en nourrit parfois les orphelins et les veuves, et, la nuit, ses chaloupes, qui le jour avaient débarqué des troupes, allaient au pied des villages affamés décharger des farines.

1. Voir la *Revue* du 15 août.

Après deux ans de cette politique, ce mandataire de l'Europe vit descendre des monts la Crète tout entière qui venait lui remettre ses armes. Devant lui, une procession antique se déroula, prêtres, vieillards, orphelins et guerriers, qui déposaient à ses pieds les vieux fusils et les cartouchières, et, comme des larmes s'échappaient de ses yeux en embrassant le plus jeune de ces combattants, un gamin de douze ans à peine, toute cette foule hâve et déguenillée, mais radieuse d'être libre, le remercia d'un seul cri : « Vive la France ! »

Léon XIII a-t-il réussi, a-t-il échoué dans son entreprise ? l'œuvre même qu'il avait conçue était-elle réalisable ? les siècles à venir en verront-ils quelque jour l'accomplissement dernier ? Les panégyristes aujourd'hui soutiennent l'affirmative. Les adversaires peuvent nier avec autant de droits. Sans réserve, les croyants admettent les prédictions optimistes de ce pape illuminé. D'un mot, les incrédules rejettent cette philosophie du monde et de l'histoire, qui ne repose tout entière que sur l'affirmation d'un dogme révélé, sur la mission divine d'une Église éternelle et sur l'infaillibilité d'un vicaire de Dieu.

Entre ces théories contradictoires, quand l'avenir aura placé l'arbitrage souverain d'une longue expérience, Léon XIII ira rejoindre dans l'histoire les prophètes ou les utopistes, les précurseurs des siècles nouveaux ou les tard-venus du vieil esprit moyenâgeux. Notre courte expérience ne permet pas encore un jugement équitable et le jeu des vaines discussions *in abstracto* sur la valeur de conceptions dogmatiques ne me semble point à sa place en cette chronique des faits et événements. Simple spectateur des politiques contemporaines, il me semble impossible néanmoins de nier l'audacieuse grandeur de cette entreprise et d'en méconnaître quelques indiscutables résultats. Dans l'Église et hors de l'Église, le pontificat de Léon XIII marque une résurrection de la Papauté : le prochain avenir nous montrera seulement si cette résurrection était durable.

***

Dans l'Église, Pie IX avait proclamé sans doute et installé en théorie l'infaillibilité pontificale, mais par une sorte de coup d'État religieux et par un semblant abus de pouvoir,

bien plus que par un régulier exercice de la suprême autorité. En 1870, au Concile du Vatican, les *Postulats de plusieurs évêques des Gaules* avaient souligné avec vigueur ces errements d'un pape italien et d'une majorité toute factice d'Italiens, d'évêques *in partibus* et de *monsignori* d'antichambre. On avait pu croire un instant que, dans le Concile même, cette majorité numérique d'Italiens n'arriverait pas à vaincre la majorité réelle de la catholicité et que soixante millions de catholiques français, allemands, autrichiens et slaves n'accepteraient pas le joug de vingt ou trente millions d'ultramontains.

Un subterfuge tout humain, la « clôture des débats » imposée aux discussions de ce Concile comme aux séances d'une vulgaire assemblée, triompha seule dans le fait, de ces résistances invincibles. L'infaillibilité pontificale prévalut. Juste à point, la guerre franco-allemande et la prise de Rome par les Piémontais la sanctionnèrent de l'ajournement du Concile. Domptés, mais non persuadés, les évêques opposants regagnèrent leurs diocèses. Ils s'employèrent de leur mieux à dompter à leur tour la résistance de leurs fidèles. Les seuls évêques d'Allemagne n'y réussirent pas entièrement; mais le schisme des « vieux catholiques » n'enleva que quelques milliers d'ouailles au catholicisme germanique. L'infaillibilité papale devint la loi reconnue de toute la catholicité.

A ce dogme imposé, la papauté de Pie IX ne gagna que la tiédeur de certains catholiques fervents, la défaveur même de certaines Églises. Partout, durant la fin de ce pontificat, le violent triomphe des ultramontains causa des regrets, sinon des résistances, et l'impopularité de Rome, sinon le schisme. Après le règne de Léon XIII, que demeure-t-il aujourd'hui de ces regrets d'un autre âge? où trouver parmi les clercs un opposant à ce dogme de l'infaillibilité que Léon XIII a su faire passer dans les mœurs ou, mieux encore, dans les désirs et préférences de la catholicité? Le temps, à coup sûr, fut pour Léon XIII un utile collaborateur: trente ans ne sont pas un espace négligeable, même dans la vie d'un dogme promis à l'éternité. Mais de ce même collaborateur, je doute qu'à la place de Léon XIII un autre Pie IX eût tiré une aide aussi grande. Durant les vingt-cinq

années de ce pontificat, combien d'occasions se présentèrent, qu'un autre Pie IX n'eût pas évitées, d'interrompre, par l'usage répété et maladroit de cette puissance nouvelle, cette œuvre de la lente résignation! Si les derniers partisans des libertés et maximes gallicanes disparurent, emportant avec eux le dernier esprit de résistance nationale, combien de nouvelles causes de dissentiments et de controverses auraient pu naître sous la main trop lourde ou trop tatillonne d'un pontife moins diplomate!

Dans la discipline, Léon XIII dut compter avec les besoins et le tempérament de la catholicité américaine; dans la doctrine, il dut surveiller et tolérer cependant les travaux scientifiques et l'exégèse des catholicismes français et allemand; partout, il rencontra les ambitions légitimes des clercs plus instruits et plus conscients de la marche des siècles, et les tentatives d'empiètement des partis catholiques sur la direction des affaires religieuses, et la propension de ces laïques à juger et à condamner leurs pasteurs, et leurs allures un peu rétives ou leurs subtiles distinctions entre les ordres de la Papauté qu'ils proclamaient infaillible dans le domaine de la foi, mais sujette à la critique et à l'erreur dans le domaine de la politique. Ajoutez encore mille causes particulières et locales. Pour maintenir incontesté durant vingt-cinq ans le pouvoir absolu du Pape sur le clergé et sur les fidèles, il fallut la ferme patience de Léon XIII, mais, plus encore, son génie de diplomate, son habileté de dialecticien, son audace et pourtant sa sagesse de décision, sa fertilité de « combinaisons », sa finesse et sa souplesse de jugement, son absence de parti-pris et de préférences irrévocables, et, pour tout dire, son indépendance d'esprit et de cœur dans tout ce qui n'était pas le dogme et l'utilité du Saint-Siège.

Je ne mesure pas — et personne ne saurait encore mesurer — la profondeur ni la solidité de cette puissance pontificale. Je m'en tiens à la surface et ne veux point savoir ce que le calme apparent du catholicisme et l'uniforme soumission des clercs peut recouvrir de rébellions latentes ou de révoltes à peine déguisées. Dans l'un de ses mandements, monseigneur Turinaz criait au monde ses inquiétudes sur l'état des âmes parmi le jeune clergé, sur l'ébranlement des convictions,

causé par les études historiques et par l'exégèse trop hardie des critiques les plus orthodoxes, sur l'hypocrisie de nombre de vocations cléricales, décidées ou maintenues par la seule considération d'intérêts humains ou même de profits pécuniaires, et sur les dangers prochains que peuvent faire courir à l'Église de France le scepticisme scientifique et les calculs temporels du clergé.

Les Nestors de l'épiscopat ont toujours déploré la malice et l'infélicité des temps nouveaux. Il semble impossible pourtant que des plaintes aussi vives et aussi publiques n'aient pas aujourd'hui quelque sérieux motif. Il me semble probable au contraire que l'infaillibilité pontificale, supprimant toute discussion dogmatique, ait forcément tourné les études des clercs vers l'histoire humaine de la religion : ne pouvant plus chercher l'esprit des textes, ils ont voulu du moins en fixer la lettre, qui seule leur restait concédée. La porte étant ainsi ouverte et le monopole, en quelque façon, étant donné à l'exégèse, on est arrivé bientôt à de singulières constatations. Les légendes ou les traditions, les plus chères au cœur et les plus utiles aux intérêts de l'Église de France, ont fondu entre les doigts de ses historiens. Vainement l'épiscopat français a condamné ces auteurs de scandale et les a bannis de ses Universités catholiques. La Rome de Léon XIII les a couverts de ses chapeaux de *monsignori* ou ne les a point accablés de son excommunication.

Or, si l'on a quelque teinture seulement des études bibliques, — pour ne prendre que ce chapitre de l'exégèse, — les récits de l'Ancien Testament sur la création du monde et sur les débuts de l'humanité peuvent-ils garder leur valeur intangible, quand on les compare aux cosmogonies chaldéennes?

Évolution toute semblable : engagés par Léon XIII dans les affaires temporelles et spirituelles, locales et nationales, publiques et privées, dans toutes les affaires de leurs troupeaux, et recevant l'ordre pontifical de les ménager toutes, comment les prêtres et les évêques ne risqueraient-ils pas de chercher le succès le plus rapide dans la voie la plus facile aux premiers efforts? A chanter tour à tour le *Credo* et la *Marseillaise*, ils peuvent arriver à confondre un peu les tons et paroles de ces musiques? Ministres de Dieu, s'ils ont aussi à con-

sulter et soutenir les ministres des hommes, ne rencontrent-ils pas une tentation terrible à faire passer d'abord ce ministère humain? Dans la vie quotidienne de l'Église même, peuvent-ils facilement unir les deux doctrines de Léon XIII touchant les deux autorités?

L'*imperium* papal dans l'Église et l'*imperium* populaire dans le siècle peuvent être dogmatiquement conciliables. Mais pratiquement, dans l'administration temporelle des paroisses et diocèses, dans la discipline et l'organisation même du clergé, où devra commencer l'*imperium* papal, où finir l'*imperium* populaire? Aux États-Unis déjà, c'est sur une conciliation de ces deux pouvoirs que les règlements de Baltimore, approuvés par Léon XIII, ont établi la discipline, la juridiction, le recrutement et toute la vie temporelle du clergé américain. Certains clercs, en Europe, se demandent pourquoi les décisions de ce concile ne sauraient être valables en toute la catholicité. Pourquoi les Américains, évêques, prêtres et fidèles réunis, disposeraient-ils presque souverainement de la conduite de leurs affaires civiles et religieuses, alors qu'en Europe le Pape exige le contrôle direct et continu de ses nonces sur tous les diocèses, toutes les paroisses et tous les membres du clergé? *Imperium* populaire au delà de l'Atlantique; *imperium* papal en deçà : l'Église n'est-elle plus une et indivisible?

La porte une fois ouverte aux us et coutumes démocratiques, il sera difficile de ne pas leur soumettre toute l'administration des affaires temporelles de l'Église. Mais où s'arrêtent ces affaires temporelles, où commencent proprement les matières de foi? Les mœurs du clergé et la liturgie seront-elles laissées dans chaque Église au bon plaisir de l'*imperium* populaire? ou resteront-elles soumises à la règle uniforme et absolue de la papauté? Mais encore, dans cette règle pontificale, pourquoi les exceptions et privilèges en faveur de telles et telles chrétientés? Dans l'Occident — pour prendre deux exemples de mœurs et de liturgie, — la Papauté impose le bréviaire romain et la langue latine à toutes les Églises, le célibat à tous les prêtres : pourquoi dans toutes les Églises du Levant laisse-t-elle subsister les liturgies et langues nationales et pourquoi, dans telle de ces Églises, ne défend-elle pas le

mariage des clercs? Il est au Levant des prêtres catholiques mariés : de quel droit les prêtres d'Europe ne jouiraient-ils pas de la même tolérance?

Déjà certaines chrétientés ont imploré du Saint-Siège cette tolérance du mariage ecclésiastique. A deux ou trois reprises, le clergé sicilien a formulé et répété cette demande. On prétendit même, il y a deux ans à peine, que le clergé catholique du Brésil allait être assimilé en ce point aux clergés « unis » du Levant. Que deviendrait le pouvoir de la Papauté sur un clergé marié et constitutionnel?

Ne considérons même pas ces possibilités lointaines. La sotte violence des gouvernements les entraînera longtemps encore à des mesures retentissantes, mais inefficaces : il faudrait quelque sagesse et quelque intelligence du problème clérical pour chercher dans l'Église même une limite aux envahissements pontificaux, pour mesurer l'efficacité d'une opposition cléricale à l'absolutisme ultramontain, et pour susciter cette opposition légale, dans l'Église même, par les mille moyens dont les gouvernements disposent. Mais du jour où la Papauté, pour redevenir catholique d'abord, cesse de réclamer avant tout sa puissance temporelle, du jour où la question romaine passe au second rang, pourquoi dans la direction de l'Église universelle l'univers catholique n'aurait-il toujours qu'une influence secondaire? Pourquoi l'Italie conserverait-elle une sorte de monopole dans le collège des cardinaux, dans l'élection du Pape, dans l'administration des finances catholiques? On dit que les premiers mots du cardinal Gibbons au Conclave furent pour critiquer le gaspillage de ce Denier de Saint-Pierre, dont l'univers catholique fait aujourd'hui les frais, dont l'Italie ne paie qu'une part dérisoire et dont une nuée de prélats italiens cependant consument la majeure partie en leurs sinécures ou charges d'un autre âge!

Les Anglo-Saxons ont la tradition du régime parlementaire. Ils savent que l'absolutisme se peut tenir en bride par un moyen fort simple : le budget. Le jour où la catholicité demandera seulement au successeur de Léon XIII l'établissement d'un budget catholique, l'absolutisme du Pape ira rejoindre l'absolutisme des rois. Le Pape romain avait des revenus indépen-

dants de tout contrôle. Son pouvoir temporel n'assurait pas moins son absolutisme dans l'Église que sa liberté dans le siècle. La perte de ce pouvoir temporel a pu valoir au Saint-Siège un redoublement de l'affection catholique et un renouveau de puissance spirituelle, par l'universelle compassion qui s'attache encore à son malheur. Mais cette perte a posé un problème économique, où la compassion risque de s'émousser, la puissance de diminuer et l'affection de disparaître : devant les colonnes du *doit* et *avoir*, les plus beaux sentiments reculent. La Papauté, obligée de recourir aux tributs volontaires des peuples, sera forcée tôt ou tard de subir quelque contrôle, direct ou indirect, de ses contribuables.

Ce pouvoir absolu et universel de la Papauté sur l'Église, que Léon XIII vient de transmettre à son successeur, ne va donc pas sans quelques lézardes apparentes ou secrètes. Il suffira d'un accident ou d'une maladresse pour les agrandir. Mais durant les vingt-cinq années de son pontificat, il faut rendre cette justice à Léon XIII qu'il réussit toujours à les contrarier, à les masquer du moins, à les réparer quelquefois. En regard du pouvoir qu'il reçut, le pouvoir qu'il transmet est d'une robustesse admirable. Depuis les temps apostoliques, je doute qu'un pontife romain ait jamais eu dans l'Église une aussi constante et omniprésente autorité.

* * *

Hors de l'Église catholique, il est certain que le succès personnel de Léon XIII auprès des puissants de la terre, empereurs, rois et gouvernements, fut aussi très grand, presque général. Qu'il s'agît du tsar orthodoxe, de l'empereur luthérien, du roi anglican ou des ministères et royautés de la catholicité révolutionnaire, Léon XIII parvint à rompre le cercle de haines défiantes ou dédaigneuses dont Pie IX avait entouré la Papauté. Aux jubilés de Léon XIII, tous les gouvernements et souverains du monde — y compris le Grand Turc — affirmèrent par leurs ambassades ou par leurs cadeaux le grand prix qu'ils attachaient à la bienveillance de Rome. Mais ces hommages et cette confiance allaient-ils au Saint-Siège ou à la personne même du Pape? témoignaient-

ils d'un retour vers l'Église et l'obédience romaine ou n'était-ce que l'expression d'une amitié toute temporelle envers son chef? L'estime diplomatique des gouvernements allait à celui qui de son mieux facilitait leur tâche, en soumettant aux puissants du jour, ici les Polonais, là le Centre allemand, ailleurs l'Irlande, ou le carlisme espagnol, ou le royalisme français, ou l'Arménien-uni ; mais que restera-t-il à l'Église de ces succès personnels de Léon XIII? le schisme est-il plus près de se réconcilier, l'hérésie de se soumettre, l'apostasie de revenir?

Du côté du schisme ou du côté de l'hérésie, je doute que la réconciliation soit aujourd'hui beaucoup plus avancée qu'il y a vingt-cinq ans. Parmi toutes les chrétientés orthodoxes ou protestantes, je ne vois que deux terrains de conversions possibles, — non pas même probables. Dans la Haute Église d'Angleterre, il se peut qu'après comme avant Léon XIII, le lent retour vers Rome se poursuive par une série de soumissions individuelles. De ce côté, le Saint-Siège pourra se réjouir encore de quelques brillants et bruyants succès : nous verrons d'autres Newman au tombeau de saint Pierre. Mais la politique de Léon XIII n'est pour rien dans ce mouvement qui commença voici plus d'un demi-siècle.

A l'autre bout de l'Europe, il est une autre chrétienté qui, demain, peut brusquement déserter le schisme orthodoxe pour revenir à l'obédience romaine : l'Église bulgare. La diplomatie de Léon XIII aurait une part, mais une part seulement dans cette conversion. On sait comment, pour les besoins de sa politique, la Russie créa de toutes pièces cette Église bulgare-orthodoxe entre les années 1850 et 1870. Auparavant, tous les Bulgares de l'Empire turc relevaient de Constantinople aussi bien au spirituel qu'au temporel : sujets du Sultan, ils étaient les fidèles du Patriarche. Le Patriarche, étant grec et dévoué à l'hellénisme, employait toute sa puissance à faire de ces Bulgares, slaves de langue, des Grecs de langage et de civilisation. Ce fut pour arracher à la conquête hellénique ce morceau du panslavisme, que la Russie exigea la création d'une Église bulgare. Avec sa liturgie et son clergé nationaux, cette Église resterait, disait la Russie, dans l'obédience théorique du Patriarche; mais, sous un Exarque particulier, elle jouirait

de la même autonomie que les autres Églises nationales de l'orthodoxie, Église russe, Église serbe ou Église romaine. Défenseur acharné de l'hellénisme, le Patriarche voulut maintenir à tout prix ces Slaves sous le joug d'un clergé et d'une liturgie grecs. Alors, poussant les Bulgares à la révolte, la Russie fit créer par le Sultan cet Exarque des Bulgares qui, depuis 1870, a rompu ouvertement avec le Patriarche et installé sur les diocèses bulgares de Macédoine et des Balkans son autonomie schismatique.

Aujourd'hui, la Russie voit ces Bulgares échapper à son influence et devenir au Levant le plus grand obstacle à sa domination. Elle voudrait arrêter leurs progrès. Elle rencontre en cet Exarque des Bulgares, qu'elle-même a suscité, son adversaire le plus dangereux. Elle sent l'autorité du Patriarche, dont elle tient à se ménager les services, fondre à rien de jour en jour. Elle voudrait relever le Patriarcat et, du même coup, annihiler l'Exarque. Elle proclame donc ses intentions pieuses de rétablir l'union de tous les orthodoxes. Réconcilier le schisme bulgare et rétablir l'autorité du Patriarche est sa tâche avouée, et le moyen qu'elle propose a des apparences de légitimité et d'équitable arbitrage entre les Grecs et les Bulgares. Car elle veut maintenir l'Exarque, dit-elle; mais puisqu'il existe maintenant une Bulgarie indépendante, cet Exarque des Bulgares doit régir la seule principauté. Il faut qu'il laisse au Patriarche grec les diocèses ottomans; qu'il abandonne Constantinople; qu'il vienne siéger à Sofia; qu'il renonce à l'obédience des diocèses rouméliotes et macédoniens; bref, qu'il se contente de la principauté bulgare : tout aussitôt, le Patriarche reconnaîtra en Bulgarie l'autorité de cet Exarque de Sofia, comme il reconnaît en Grèce, Serbie, Russie, etc., l'autorité des métropolites d'Athènes, de Belgrade ou de Moscou. Un Patriarche unique, chef nominal d'une fraternité d'Églises autonomes, gouvernera de nouveau toutes les chrétientés de l'orthodoxie. Le schisme bulgare sera terminé.

Ces pieuses intentions auraient pour premier effet d'enlever à l'Exarque tout contrôle et toute influence sur les provinces ottomanes de Roumélie et de Macédoine, dont le Bulgare a fait son champ de revendications et de guerre nationales. Si

la propagande bulgare a, durant les vingt années dernières, transformé la moitié des Slaves ottomans en *comitadjis*, ne réclamant qu'autonomie et ne rêvant que révolte contre le Turc et contre le Grec, c'est assurément à l'Exarchat, à son clergé et à ses écoles que revient la meilleure part du succès. Pour l'Exarque donc, abandonner Constantinople et rentrer à Sofia serait de gaieté de cœur, non seulement renoncer à la moitié de son autorité spirituelle, mais encore trahir son devoir patriotique.

Jusqu'ici, à toutes les demandes ou injonctions russes, l'Exarque a répondu par de prudentes esquivades. Mais la Russie paraît disposée aux exigences et même aux ordres formels. Pour éviter l'odieux d'une contrainte armée, elle parle de réunir un concile œcuménique de l'orthodoxie, où les malheureux Bulgares, sommés de comparaître, seraient aussitôt opprimés sous une majorité de Serbes, de Roumains, de Monténégrins, de Russes et de Grecs, dévouée à Saint-Pétersbourg. Depuis cinq ou six ans, cette menace du concile est suspendue sur les Bulgares. Depuis trois ans surtout, une lutte secrète mais violente s'est engagée à Constantinople même, entre l'Exarque et l'ambassadeur du Tsar. En ces échanges de notes et de propositions, les menaces et les colères ont tenu plus de place que les paroles de pieuse fraternité. La Russie menace de sa colère temporelle. L'Exarque trouve une réponse qui jusqu'ici n'a jamais manqué son effet : il s'en ira plutôt à Rome qu'à Sofia, dit-il, et, la Russie l'expulsant de Constantinople comme Exarque des Bulgares orthodoxes, il y reviendra comme Patriarche des Bulgares catholiques. De fait, l'obédience romaine serait bien moins dommageable aux Bulgares que la tyrannie grecque.

A deux reprises déjà, la querelle s'envenimant, les Bulgares ont feint d'entamer avec le Saint-Siège ou ses délégués à Constantinople des négociations qui ont arrêté les exigences russes. Pure feinte, jusqu'ici ; mais il ne faudrait pas croire que, poussés à bout, les Bulgares reculeraient devant le saut. Les fidèles, le clergé et l'Exarque lui-même ne nourrissent pas contre Rome la haine violente dont les autres chrétientés orthodoxes sont animées. Nombre d'évêques bulgares et l'Exarque lui-même ont fait leurs études jadis dans

ces collèges et séminaires qu'à l'instigation de la France la propagande romaine fonda pour la conversion des Slaves macédoniens ou rouméliotes et pour l'établissement de cette Église bulgare-catholique, dont les débuts vers 1860 furent si brillants et dont les restes subsistent encore autour d'Andrinople et de Salonique. En outre, les encycliques de Léon XIII et les négociations de monseigneur Strossmayer ont convaincu les Slaves balkaniques de la tolérance dont userait le Saint-Siège envers leur liturgie, leur discipline et leurs langues nationales. De ce côté, la politique de Léon XIII a certainement eu quelque résultat : le jour où l'Exarque bulgare reviendrait avec son troupeau à l'obédience romaine, les maladresses et l'égoïsme de la Russie auraient à coup sûr fait le plus gros de la besogne ; mais l'habileté de Léon XIII et ses paroles conciliatrices auraient, elles aussi, aplani bien des obstacles sur le chemin de ce retour. Il ne semble pas qu'aux jours de Pie IX, Rome eût inspiré autant de confiance.

***

Mais dans la partie principale de son œuvre, dans ses avances à la Révolution, on dit que Léon XIII a complètement échoué. Il semble du moins que sa politique envers la France ne lui ait donné en fin de compte que cruels déboires, et l'on va répétant que ses derniers jours furent empoisonnés par les incartades et la scandaleuse rébellion de cette fille aînée de l'Église, en laquelle il avait mis toute sa complaisance.

Je dois dire que les choses ne m'apparaissent pas ainsi. Il se peut qu'à l'heure actuelle l'œuvre de Léon XIII disparaisse à nos yeux dans la fumée et le brouhaha de la bataille présente. Mais avant qu'il soit longtemps, la poussière de la lutte étant tombée, il se peut aussi que nous constations la lointaine portée et les succès indéniables de cette politique nouvelle. Déjà quelques résultats m'en apparaissent très visibles. L'Église et la Révolution, après le règne de Léon XIII, ne sont plus dans la situation réciproque où ce pontife les trouva. Les positions de l'une et de l'autre ont changé et ce n'est pas, je crois, au bénéfice de la Révolution. Liée par

Pie IX à la cause des royautés mortes, engagée par lui à la défense de théories et d'affirmations insoutenables, la Papauté en 1878 n'était pour la Révolution qu'un objet de moquerie. Si les encycliques de Léon XIII eussent continué le *Syllabus*, l'Église, peut-être, ne serait aujourd'hui qu'un monument historique, quelque cathédrale magnifique, mais déserte, échouée au bord du fleuve populaire. Poursuivant sa marche irrésistible, la Révolution avant cinquante ans n'eût même plus tourné la tête vers ces tours et ces nefs gothiques.

D'un coup d'épaule, il me semble que Léon XIII remit à flot la barque de saint Pierre et, pour l'étonnement de la Révolution comme des fidèles eux-mêmes, il parvint à la maintenir en plein courant. Elle vogue; elle étale les coups de vent; elle saute cascades et rapides. Le vieux bâtiment que les peuples croyaient enlisé pour toujours, fatigué, usé, presque pourri, le voici qui inspire aujourd'hui pleine confiance à son équipage et quelque crainte à ses adversaires les plus irréductibles. Quand Léon XIII n'aurait encore réussi qu'à insuffler à l'Église de France, au lieu des inutiles regrets du passé, cette confiance en l'avenir, au lieu des perpétuels gémissements. cet appétit de vivre et d'affronter allègrement les risques de la vie nouvelle, serait-ce vraiment résultat négligeable?

Si l'on compare le clergé français de nos jours au même clergé des années 1870-1875, il est impossible que la différence n'éclate pas aux yeux. Terrifié par les progrès incessants de la Révolution, démoralisé par les prédictions pessimistes et par les jérémiades du Saint-Siège, notre clergé de France attendait alors la fin du monde avec une stoïque, mais dangereuse résignation. Seuls, pensait-il, quelque miracle et l'intervention directe de la Providence pouvaient sauver l'Église : renonçant à une bataille perdue d'avance, il était tout prêt à s'abandonner au bon vouloir de Dieu, au bon plaisir des hommes. Les seuls mots « séparation de l'Église et de l'État » lui étaient un épouvantail dont ses adversaires pouvaient user à toute minute pour l'affoler et le réduire. La Séparation lui apparaissait comme le signal d'une Commune ou d'une Terreur nouvelle où prêtres et fidèles, Église et religion, foi et morale, société et patrie, tout viendrait s'abattre et mourir à quelque mur des otages.

Aujourd'hui il ne faut pas croire que la menace de la Séparation agit encore sur le clergé. La vérité est que nombre de prêtres voient aujourd'hui dans la Séparation la meilleure sauvegarde de leurs intérêts spirituels et temporels. Ils disent, et ils ont raison de dire, que la Séparation serait pour l'Église, non seulement un bénéfice moral, mais aussi un bénéfice pécuniaire. Laissons le bénéfice moral : il faut, pour l'apercevoir et le discuter, les yeux et les arguments de la foi; les seuls théologiens nous le pourraient clairement expliquer. Mais le bénéfice pécuniaire est évident, chiffrable, palpable. Si l'on voulait employer ici le brutal langage des économistes, on pourrait dire : l'état français estime aujourd'hui à quarante et un millions de francs le travail du clergé catholique : c'est au quintuple peut-être que le clergé pourrait vendre demain son travail à la France, le marché n'étant plus réglé par les stipulations du Concordat. Car la société française éprouve toujours le besoin de se faire baptiser, marier et enterrer par l'Église : taxant à son gré la vente des sacrements, l'Église recueillerait, bon an mal an, quelque centaine de millions que le Concordat épargne aujourd'hui à la société laïque.

Ce calcul ne dirige pas, à coup sûr, la conduite du clergé de France. Mais il est trop facile à établir et, dans ses lignes principales, trop aisé à vérifier, pour que nombre de prêtres ne l'aient pas fait, du jour où les instructions pontificales ne leur montraient plus dans la liberté l'ennemie irréconciliable ni dans l'autorité laïque l'indispensable alliée.

Admettons même que ce calcul soit faux : n'est-ce point encore tout bénéfice pour l'Église de France d'envisager avec confiance cette solution que certains prétendent inévitable et que parfois la Révolution déclare imminente ? Grâce à Léon XIII, une partie de notre clergé ne voit plus dans la Séparation un désastre certain, mais une délivrance et même une victoire : n'est-ce pas un avantage pour la lutte, quand elle s'ouvrira ? Notre clergé reculait jadis à la seule pensée de cette lutte. Il y marche aujourd'hui sans hâte, mais allègrement, et sans l'encombrement de vieilles choses, de regrets, de respects, de formules démodées et d'alliés invalides qu'il traînait jadis à sa remorque. Il va lutter pour ses droits, pour son existence, avec

les armes de la légalité temporelle et de la foi, sans plus avoir à protéger derrière lui cette queue d'ancien régime, pour la défense de laquelle, durant plus de cent ans, il a gaspillé ses forces et son prestige. Quelle que soit l'issue de la bataille, l'histoire dira, je pense, que Léon XIII en changea toutes les conditions. Avant lui, la Révolution pouvait compter sur l'absolu dévouement des peuples qui, dans le clergé, ne voyaient qu'un suppôt des vieilles tyrannies. Après lui, l'Église défend en apparence les droits reconnus à tous les citoyens. Elle a pris la position d'un opprimé qui se défend, non plus d'un usurpateur qui empiète. Elle invoquait autrefois le privilège; elle réclame aujourd'hui la seule égalité. Et ce n'est plus une rébellion cléricale que la Révolution a devant elle : c'est une guerre religieuse.

A parler net, les révolutionnaires d'autrefois ne distinguaient pas celle-ci de celle-là. Ils avaient l'audace de ne pas attaquer seulement le clergé, mais de nier aussi le Dieu du christianisme. Il y a trente ans encore, la Révolution était irréligieuse et le proclamait bien haut : « Ni Dieu ni maître », était sa devise. Depuis les philosophes du XVIII[e] siècle, elle allait répétant ces deux vers, — détestables, mais expressifs, — que mon enfance vit encore gravés dans l'*ex-libris* d'un Conventionnel :

Et mes mains ourdiraient les entrailles du prêtre
A défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

Écoutez la Révolution d'aujourd'hui. Au lendemain de l'élection de Léon XIII, Gambetta envisageait la possibilité d'un « mariage de raison » entre la République et le Pape. Après quinze ans de ce pontificat, Spuller proclamait la nécessité d'une entente cordiale et voulait troquer l'esprit d'autrefois pour un « esprit nouveau ». Paroles de modérés, diront nos gouvernants actuels. Mais écoutez-les eux-mêmes et voyez quelle figure le modérantisme de ces piètres lutteurs aurait pu faire sur les bancs de la Convention! Ils s'excusent, ils se défendent bien haut de vouloir attaquer la religion! Ils en proclament l'utilité, la nécessité pour le bonheur du corps social! « La chaleur communicative des banquets » les plus laïques ne leur met encore aux lèvres que proclamations

spiritualistes ou paroles de respect, de neutralité tout au moins, pour les croyances et les pratiques religieuses. Dans ce gouvernement persécuteur de moines, quelqu'un a-t-il osé formuler, pleines et entières, les théories du radicalisme, du vrai radicalisme, de la Révolution effective et véritable?

« Il existe peut-être un Dieu, disaient les radicaux anglais: mais nous n'en savons rien. Nous jouirons peut-être d'une autre vie; mais la seule vie présente nous est connue. La religion peut être utile aux individus; mais les seuls intérêts temporels étant matière à discussion doivent être contrôlés, conciliés, régis par le libre gouvernement de tous. Que chacun se fasse à son gré sa croyance : l'État doit les ignorer toutes; parler de religion dans une assemblée de citoyens est pure folie ou incongruité. » Il y a trente ans, nos radicaux auraient pu tenir un pareil langage, eux aussi. La religion de Pie IX semblait à notre peuple incompatible avec ses besoins les plus urgents, avec ses ambitions ou ses utopies les plus chères. Aujourd'hui, la religion de Léon XIII, de gré ou de force, rentre dans la société nouvelle.

Elle ne l'a point conquise. Elle l'a du moins désarmée. Elle s'est imposée, sinon aux convictions, du moins à l'attention de tous, au respect des indifférents et à la crainte des adversaires. Voilà, je pense, la plus grande œuvre de ce Pape qui, dans l'histoire de l'Église, sera grand : la Révolution a paru s'arrêter ou même reculer devant lui. Quand ce recul ne serait que passager, Léon XIII garderait encore le mérite d'avoir inventé la seule politique contre-révolutionnaire, qui pouvait avoir quelque chance de succès. Si ce recul ou cet arrêt se doivent maintenir, cette seule politique en sera responsable. Les prophètes avaient donc raison de nous prédire qu' « une lumière dans le ciel » se lèverait avec ce pontife : il eut assurément la lumineuse conception de son rôle et il en donna quelques lumineuses formules.

***

Et pourtant ce grand Pape fut-il un grand homme? Esprit clairvoyant, fut-il un cœur généreux? Architecte ingénieux, fut-il un fort ouvrier? Stratège de mérite, mena-t-il la bataille

avec l'audace et la valeur d'un capitaine? Diplomate éminent, sut-il prendre la démocratie comme il prenait les princes et leurs ambassadeurs? Théoricien de l'Église nouvelle, n'a-t-il pas laissé perdre quelques chances à jamais disparues d'appliquer ses théories et de prouver au monde par des actes que ses paroles recouvraient une conviction inébranlable?

Un jour, parmi ces chrétientés orientales qu'il avait la prétention de ramener au Saint-Siège, tout un peuple massacré tendit vers lui les bras. L'Arménie et ses défenseurs espéraient que le vicaire de Dieu saurait trouver quelque parole, quelque geste de pitié, de bienveillance ou, seulement, de banale commisération. C'étaient des schismatiques assurément que le couteau d'Abd-ul-Hamid saignait dans tous les bazars du Levant. Mais c'étaient des chrétiens pourtant, et ce Pape ne revendiquait-il pas la défense de tout le christianisme? Un appel de sa grande voix à toutes les nations chrétiennes fût-il resté sans effet immédiat, encore aurait-il attiré l'attention des peuples sur ce crime de lèse-chrétienté, que les gouvernements laissaient commettre : sans l'ignorance populaire, le crime n'aurait pas été perpétré. Cet appel même se fût-il perdu sans écho dans l'indifférence égoïste du monde, encore aurait-il témoigné la profondeur, la sincérité des sentiments généreux que les seules encycliques nous peuvent attester — et les encycliques ne coûtent qu'un peu d'encre!

L'Arménie attendit vainement le secours de Rome. Elle vit même cet étrange spectacle d'un missionnaire catholique, d'un serviteur du Saint-Siège, d'un prêtre italien, écorché, empalé, rôti par les officiers et les soldats du Grand Turc, — dont Léon XIII acceptait les ambassades et les sourires! Quand l'histoire feuillettera les lettres, discours et actes publics de ce pontificat, elle y cherchera vainement le nom du Père Salvatore, et ce seul nom passé sous silence lui dira, mieux que tout le reste, pourquoi les Églises du Levant accueillent désormais avec indifférence les cajoleries de la diplomatie romaine.

A cette timide prudence de Léon XIII, l'histoire, je pense, trouvera plus d'une explication et plus d'une excuse. Elle saura mieux que nous quelle part il faudra faire aux défaillances de l'ouvrier lui-même et quelle part à la médiocre qualité des instruments qu'il avait dans la main. Pour réa-

liser une œuvre toute nouvelle, Léon XIII ne disposait peut-être que d'instruments surannés. Bon gré, mal gré, il dut employer sur tous ses chantiers du Levant et du Couchant des moines et des congrégations, plus souvent que des clergés nationaux et des laïques. Instruments commodes peut-être par leur merveilleuse aptitude à toutes les entreprises, serviteurs disciplinés, actifs, vertueux et toujours prêts à l'ouvrage, les congrégations et leurs moines étaient et sont encore la meilleure milice du Saint-Siège. Mais, par la besogne de guerre que les Papes leur demandaient depuis trois siècles, ces soldats n'avaient-ils pas été dressés à des méthodes et imbus de théories mal conciliables avec leur tâche nouvelle de paix et de concorde ? Les Jésuites qui depuis trois cents ans n'avaient mis leur idéal et leur raison d'être que dans la lutte contre la liberté et dans la défense de l'absolutisme sous toutes ses formes ; les Dominicains, qui depuis sept cents ans se faisaient une gloire de mériter par la chasse à l'hérétique le glorieux surnom de « chiens du Seigneur », *Domini canes;* les Lazaristes dont les missions levantines menaient contre l'orthodoxie une lutte si acharnée et pour qui depuis un siècle le schismatique était un ennemi cent fois plus détesté que le Turc lui-même : toute cette armée de lutteurs et de batailleurs infatigables était-elle propre, en vérité, à la politique de conciliation, de « combinaisons » et d'entente que Léon XIII inaugurait envers la Révolution, l'hérésie et le schisme ?

Respectueux des instructions pontificales, toujours disciplinés et toujours dociles, les moines de toute robe semblèrent mettre et mirent peut-être réellement leur zèle et leurs efforts au service de la politique nouvelle. Admettons qu'ils essayèrent d'y mettre aussi leur cœur tout entier. Ils en adoptèrent du moins les mœurs apparentes et le langage, mais avec quelle gêne et quels brusques retours aux errements d'autrefois ! L'occasion fut parfois trop forte. La tentation l'emporta sur les intentions les plus fermes.

Durant les affaires crétoises et arméniennes, les schismatiques ne trouvèrent pas une fraternelle indulgence dans tous les missionnaires de la Papauté. En Crète, j'ai vu de mes yeux ce que peut faire la passion religieuse. Les Arméniens

accusèrent les dénonciateurs catholiques de se faire les complices et les pourvoyeurs du Sultan. — Calomnies! dira-t-on, ou folies de persécutés! — Dans la plupart des cas, ce fut assurément pure calomnie. Mais quand on lit le magistral plaidoyer du R. P. Piolet pour les *Missions catholiques*, on se prend de peur que les Arméniens ne se soient pas entièrement trompés : si Léon XIII n'accueillit pas les suppliques de ces malheureux, ce fut peut-être qu'il accorda trop de foi aux étranges rapports de ses missionnaires.

Dans nos affaires françaises tout pareillement, si l'on ne saurait trop rendre justice à la vertu foncière de ces moines, en combien d'occasions retentissantes ne nous fut-il pas donné de mesurer aussi leur irréductible mésintelligence de nos besoins nouveaux? Alors que la Papauté tendait à notre démocratie une main conciliante, alors qu'elle venait à la Révolution avec des paroles de paix et de liberté, quelles étranges fanfares de guerre, quels vieux airs de domination et de conquête religieuses n'éclataient pas soudain dans les chaires et les journaux les plus catholiques! Examinant l'œuvre de Léon XIII et déplorant l'échec passager que la politique pontificale paraît subir en France, l'un de nos évêques a pu rejeter la faute de cet échec moins sur les adversaires que sur les serviteurs de la Papauté. En ce mandement, l'évêque de Tarentaise explique à ses fidèles que si « nous sommes en pleine crise religieuse et, pour ainsi dire, à la veille d'une véritable guerre civile, au lieu de la paix souhaitée par le pontife », c'est que la France catholique a méconnu ces instructions papales :

Imaginez que les catholiques français, plus clairvoyants et plus soumis, aient répondu avec ensemble à l'appel de Léon XIII; imaginez que dans toutes les élections, que dans la presse qui se dit religieuse, que dans les livres, les revues et les journaux, les catholiques aient soutenu la même doctrine et soient tombés d'accord pour écarter toute manifestation antirépublicaine; imaginez encore que les catholiques, ne s'en tenant pas seulement aux paroles, aient traduit en actes le loyalisme de leur déclaration et qu'ils aient rivalisé avec les républicains de vieille date pour entourer de respect et d'honneur le premier magistrat du pays et tous les dépositaires de l'autorité publique; imaginez qu'ils aient brusquement cessé toute campagne d'injures et de diffamation contre les personnes pour être

uniquement soucieux de la justice, de la vérité et de la prospérité du pays; imaginez qu'ils n'aient pas fait aux lois nouvelles, une fois promulguées, cette opposition systématique et irréfléchie qui, dans tout pays civilisé, aliène aux opposants la sympathie des hommes de bon sens et, par suite, les prive de toute autorité et de tout prestige; imaginez enfin que les catholiques, au lieu de se cantonner dans un conservatisme étroit, aient pris eux-mêmes l'initiative d'aller résolument au peuple et de consacrer leurs ressources, leur temps, leurs peines et leur talent à améliorer la condition matérielle et morale des travailleurs; imaginez, en un mot, que les catholiques aient suivi à la lettre toutes les indications politiques et sociales contenues dans les immortelles Encycliques de Léon XIII, n'est-il pas vrai que leur situation à l'heure présente serait tout autre qu'elle ne l'est?

La Révolution n'a pas cru à la sincérité des paroles pontificales. A qui la faute? Laissons de côté les escarmouches aventureuses de tels moines intempérants, qui visiblement ne supportaient qu'à contre-cœur les directions du Saint-Siège. Ne parlons pas, avec l'évêque de Tarentaise, de « cette campagne d'injures et de diffamation », menée dans toutes les sous-préfectures par ces journalistes de la Ligue, qui n'usaient de leurs *Croix* qu'à la façon de frère Jean des Entommeures, — pour assommer leurs adversaires. Mais de la bouche même de ce Père Didon, en qui la France avait cru trouver le plus fidèle organe de la Papauté nouvelle, dans cette école d'Arcueil, où le catholicisme de nouveau régime conviait les fils de la bourgeoisie à l'apprentissage d'une chrétienne tolérance et d'une virile libèrté, on entendit un jour de moyenâgeux appels au bras séculier. En ce « libéral » dominicain, faut-il s'étonner que la Révolution ait pensé reconnaître l'esprit de ce « doux » Fénélon, qui voulait jadis « qu'on fît sentir aux nouveaux convertis une main toujours levée pour leur faire du mal »?

La Révolution, afin de rejeter les offres de Léon XIII, ne vit et ne voulut voir que cette main toujours levée. Elle fut heureuse de pouvoir la montrer aux « nouveaux convertis » ou à ceux qui penchaient à la conversion, et de leur en faire un épouvantail. Mais pourquoi Léon XIII lui fournit-il cet épouvantail si commode? Était-il si mal renseigné au fond du Vatican, qu'il méconnût à ce point les vieilles défiances

de notre peuple à l'égard des moines et de leurs entreprises? Que sur les terres du schisme et de l'hérésie, la Papauté employât cette milice; elle n'avait pas d'autres ouvriers. Mais sur les terres de la Révolution, ne pouvait-elle pas avoir, n'eut-elle pas en réalité d'autres moyens d'action? Si nous connaissions mieux l'histoire de notre parti catholique en ces vingt années dernières, je crois que nous pourrions saisir l'erreur fondamentale de toute cette politique.

Si Léon XIII se trompa, ce ne fut pas faute d'être averti. Parmi les catholiques de France, il rencontra de claires intelligences, qui le renseignèrent, et de grands dévouements qui se donnèrent tout à lui. Ils lui montrèrent le choix indispensable entre deux chemins, la grand'route de principes et le sentier des habiletés. Ils parvinrent au début à le persuader que la seule générosité d'esprit et de cœur, la seule franchise apparente et profonde, et, pour tout dire, la seule audace confiante dans les idées a quelque chance de réussir auprès de notre peuple; que les « combinaisons » conviennent au delà des monts; mais que, bonnes envers l'aristocratie des diplomates, les habiletés ne réussissent jamais longtemps auprès des foules démocratiques.

De 1892 à 1898, cette vue l'emporta. Un homme admirable, dont le rôle mieux connu quelque jour apparaîtra en belle lumière, — M. Étienne Lamy, pour le nommer, — mena le parti catholique à la conquête de la France par ce grand chemin des principes et du loyalisme républicains. Il savait, et il disait, que prêtres et moines ne sont à leur place qu'en leurs sacristies et couvents. Il voulait que, dans son armée catholique, régnât une discipline toute laïque d'esprits convaincus, mais non fanatisés. Les bannières du Sacré-Cœur ne lui plaisaient qu'aux processions : il n'admettait, pour des Français sur la place publique, que le drapeau national, et, si les intérêts de l'Église lui semblaient respectables, il croyait que ceux de la nation devaient surtout préoccuper le parti catholique. Durant six années, on sait quels résultats couronnèrent cet effort généreux : le ministère Méline vécut d'une majorité d'appoint catholique; les « ralliés » retrouvèrent dans ce pays une influence que depuis vingt ans ils ne connaissaient plus.

Mais contre cette direction laïque les moines se révoltèrent. Ils accusèrent la tiédeur de cette prudence et presque l'impiété de cette réserve. Ils demandèrent à Rome un changement. Par quels moyens réussirent-ils à l'imposer? Le Pape est pauvre aujourd'hui; les offrandes des fidèles ne lui parviennent qu'indirectement, et les moines en sont les habituels mandataires. Mais Léon XIII, surtout, était enclin par nature aux petits jeux de la politique bien plus qu'aux grandes luttes de la pensée. Cette claire et fertile intelligence n'était soutenue que d'un médiocre caractère. La condescendance et, pour tout dire, la flatterie trouvait trop facilement le chemin de son cœur. L'apparence du pouvoir lui était aussi nécessaire que la réalité. Que le catholicisme français eût d'autre chef apparent que lui-même n'était pas pour lui plaire. Enfin, et surtout, ce trop habile faiseur de vers latins avait dans les mots plus de confiance que dans les idées : Orphée, que le christianisme adopta jadis parmi ses ancêtres, lui semblait toujours le grand dompteur de fauves et de peuples. Il fut l'Orphée de l'Église nouvelle. Noble rôle, sans doute. Mais après lui, nous disent les prophètes, il faut à cette Église une flamme ardente, *ignis ardens*, ce qui veut dire, je crois, un peu plus de vaillance et beaucoup plus de générosité.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

HISTOIRE DE DEUX AMES[1]

I

La boutique du faiseur de saints était l'avant-dernière de cette ruelle basse et obscure dont les sinuosités relient la grande place de Santa-Maria-la-Nova à la petite place de Santa-Maria-dell'Aiuto; et, si l'on y jouissait d'un peu d'air et de jour, c'était parce qu'en face de cette boutique cessaient les anciennes et noirâtres maisons du vieux quartier populaire, et que Santa-Maria-dell'Aiuto, avec le modeste portail de la Congrégation du Saint-Esprit contigu à l'église, était bâtie un peu en retraite.

Vilaine et sans étalage, cette boutique avait une enseigne de bois peint, décolorée par la pluie, par l'humidité permanente de la ruelle; et c'était à peine si l'on y pouvait lire un prénom et un nom : *Domenico Maresca*. Trois baies vitrées dont l'une, celle du milieu, formait la porte, avaient pour base des panneaux de bois, déteints aussi ; et, non seulement les vitres étaient sales, mais elles étaient ternies et voilées par une couche de plâtre qui, plus épaisse en certains points, semblait y avoir été mise avec les doigts ; et cela faisait que, du dehors, les passants ne pouvaient rien distinguer à l'intérieur. Le bouton de la porte lui-même était barbouillé de

1. *Nous sommes particulièrement heureux d'offrir à nos lecteurs ce roman nouveau, dont l'original même est encore inédit.*

blanc ; et, lorsqu'une personne, venant là pour la première fois, désirait entrer, elle hésitait un instant, posait la main avec précaution sur ce bouton ou frappait légèrement à la vitre pour se faire ouvrir. Un jeune gars estropié, boiteux, mais qui n'en était pas moins leste, avec des habits en loques, bariolés de taches multicolores, les unes plus vives, les autres plus pâles, et où l'on remarquait surtout les traînées de plâtre et de céruse, accourait, ouvrait la porte; et il n'ôtait pas de dessus sa grosse tête de rachitique l'original bonnet de papier blanc qui, à Naples, est l'attribut distinctif des peintres décorateurs, des sculpteurs ornemanistes et des stucateurs, insigne professionnel dont ces artisans ne se séparent jamais et qu'ils conservent même dans la rue pour se promener ou pour aller à leurs affaires.

L'intérieur de la boutique avait ses quatre murs peints en blanc, ce qui la rendait très claire ; et l'on y voyait pendus çà et là des moulages en plâtre représentant des figures d'hommes et de femmes, tantôt le masque seul et tantôt le chef entier; des mains, les unes coupées au poignet, les autres avec le bras jusqu'à l'épaule; des pieds sans jambes et des pieds avec le genou, avec la jambe complète. Les visages féminins avaient tous le même aspect de jeunesse et de beauté, la même expression invariable de douceur et de pieuse extase, des yeux levés au ciel ou des paupières chastement baissées, des bouches entr'ouvertes comme pour la prière ou fermées et pensives, sans sourire : c'étaient des reproductions de madones anciennes, de saintes anciennes, des modèles déjà employés cent fois et dont les traits s'étaient émoussés par le temps et par l'usage, s'étaient salis par la poussière accumulée dans les creux, dans les angles. Quant aux figures masculines, très variées, au contraire, c'étaient des visages de jeunes gens, de vieillards, d'hommes imberbes, d'hommes à longues barbes, dans des attitudes diverses, avec des physionomies diverses, contemplatives, fières, dédaigneuses, extatiques. Et il y avait encore, mêlées aux figures précédentes, un grand nombre de figures enfantines, petites têtes bouclées, petites faces riantes, petites faces souriantes, mignonnes faces d'enfants Jésus, jolies frimousses d'anges aux ailes exiguës, attachées sous le cou grassouillet, déployées et dressées comme une auréole.

Sur des chevalets de bois grossier, sur des colonnes, sur des selles de sculpteur, les saints peuplaient tout le pourtour de la boutique et en occupaient aussi le milieu, ne laissant de place que pour une large table chargée de vases grands et petits, de bouteilles grandes et petites, où il y avait des couleurs, de la pâte à modeler ; et des petits tas de glaise, de céruse, de stuc, secs ou humides, salissaient la table ; et des pinceaux gros et fins, avec divers outils de bois et de fer pour ébaucher, pour mouler, pour enluminer, pour vernir, s'y trouvaient confondus. Les statues étaient si nombreuses que le sculpteur-peintre pouvait à peine se mouvoir entre les chevalets et les colonnes pour accomplir son travail ; et l'on en voyait de toutes les dimensions, depuis une minuscule Vierge de la Salette, pas plus grande qu'une poupée, qui semblait se cacher dans un petit coin, jusqu'à un grand saint Michel archange, deux tiers de grandeur naturelle, établi sur un haut piédestal au centre de la boutique, et dont les pieds vainqueurs foulaient la tête et le corps d'un énorme dragon abattu par le guerrier de Dieu et près d'être transpercé par la splendide épée foudroyante ; tandis qu'au fond de la boutique, sur un piédestal plus majestueux encore, il y avait une grande figure dont on ne pouvait savoir si c'était celle d'un saint ou d'une sainte : car elle était entièrement close dans une ample toile grise qui en dissimulait toutes les lignes. Beaucoup plus grande que nature, c'était une de ces statues colossales destinées à surmonter le maître-autel dans le fond d'une vaste église, et à être regardées, admirées, adorées par une foule en prières, par une immense foule qui s'allongerait au loin jusqu'à la porte du temple.

Parmi ces saints, les uns devaient leur existence au seul travail du peintre et du sculpteur ; d'autres avaient besoin que, par surcroît, on leur confectionnât des vêtements avec des étoffes appropriées, qu'on les habillât et qu'on les drapât, qu'on leur donnât les attributs symboliques de leur sainteté, les emblèmes, les fleurs, les joyaux.

La minuscule Vierge de la Salette n'avait, en stuc délicatement peint, que le visage idyllique et les mains longues et fines ; tout le reste de sa personne était habillé d'une vraie robe en laine blanche, avec une guirlande de petites roses artificielles au bas de la jupe, avec une garniture de petites

roses autour des longues manches blanches, avec une couronne de roses sur la tête; un cordon de soie blanche serrait sa robe à la taille, et ses pieds ne se voyaient pas. Un saint Joseph, haut de cinquante centimètres, avait au contraire tout le corps en bois et en stuc, avec le visage, les mains et la grande barbe finement peints sur le stuc; et ses vêtements de Nazaréen, rouge brique et bleu sombre, sa tunique et son manteau étaient peints sur le bois en plis immobiles; mais pourtant, au sommet de son grand bâton, il y avait un bouquet de fleurs artificielles. Un saint Vincent Ferreri, appuyé à mi-corps sur une large base, avait, selon la tradition constante, un véritable costume de moine: froc noir, scapulaire et capuchon blancs, de grosse laine; et sa tête noble et pensive, œuvre où la peinture et la sculpture avaient une importance égale, se dressait, modelée et stuquée, avec une petite flamme écarlate sur le crâne, peinte dans l'intention évidente d'imiter une langue de feu qui ondule, symbole du Saint-Esprit; mais il tenait dans les mains un vrai livre, un livre relié, un Évangile ouvert.

Telle n'était pas la statue du beau et terrible saint Michel, principal personnage de cette bizarre et curieuse compagnie. La tradition ne veut pas que l'archange triomphateur de Satan soit paré d'étoffes, de rubans, de galons, de métaux et de fleurs; son image rayonnante doit être tout entière une œuvre de l'art; et, selon les règles des anciens, selon le vieil usage dont les sculpteurs et les peintres de statues pieuses ont fait une loi, celui qui la reproduit est astreint à respecter le caractère mystique et belliqueux du chérubin qui, dans le ciel, partage l'affection du Seigneur avec Gabriel, l'annonciateur de Marie. C'est pourquoi, dans la boutique de saints, Michel dressait sa tête hardie et indomptable sous un casque tout d'or, où l'artiste s'était donné beaucoup de peine pour obtenir une dorure parfaite, reluisante, éblouissante, employant à cet effet sur le stuc la meilleure des purpurines; et son cou était serré dans un gorgerin, sa poitrine était enfermée dans une armure d'argent à larges écailles rondes; et cet argent aussi, étalé par des mains expertes, scintillait étonnamment: et par dessous la cuirasse tombait un cotteron plissé qui descendait à peine jusqu'aux genoux; et les jambes étaient nues, muscu-

leuses, bien faites, d'une belle couleur chair, avec des veines légèrement dessinées en bleu; et les pieds, chaussés de brodequins, écrasaient le dragon terrassé, qui se tordait de douleur et de colère; mais, avec tout cela, le visage de saint Michel était rose comme celui d'une jouvencelle, et des boucles blondes sortaient de son casque d'or, et ses yeux bleus étaient ceux d'un enfant, et, dans son impétuosité de guerrier divin, le victorieux conservait une douceur angélique. D'ailleurs, la statue n'était pas achevée : il manquait à l'armure quelques pièces, encore toutes blanches de plâtre et de céruse, où l'argent n'avait pas été mis; les jambes, fraîchement peintes, brillaient comme si elles n'avaient pas eu le temps de sécher; l'épée resplendissante n'était dorée qu'à moitié; le socle où le Malin gonflait de rage impuissante ses horribles anneaux de dragon féroce, était demeuré tout blanc et attendait la couche d'argent et d'or sur laquelle devaient ressortir le corps d'un vert livide, les yeux de feu, la langue rouge, réduite à siffler en vain sous les fulgurations célestes de l'archange.

Cette statue n'était pas la seule qui fût incomplète. Par exemple, un saint Roch, tout en bois et en stuc, placé sur une colonnette, ouvrait avec un geste prophétique sa petite robe marron, et montrait son genou nu, où une plaie vive rappelait qu'il protège contre la peste; un petit chien était derrière lui, le petit chien que la jolie légende chrétienne lui assigne pour compagnon fidèle. Ce saint Roch n'avait de terminé que le visage, les mains et une jambe, justement celle de la plaie; tout le reste était brut; et même le petit chien était informe. Un saint Blaise, en demi-buste, à peine mis en train, avait le visage peint à moitié seulement; et l'auréole de métal était posée à côté de lui, tandis que ses doigts, levés pour bénir, n'étaient que deux bâtonnets de bois sur un morceau de bois qui, plus tard, deviendrait une main. D'autres saints étaient à demi recouverts de linges sombres, pour empêcher de voir qu'ils manquaient de vêtements ou que le travail de la stucature n'était pas même commencé et que celui de la peinture se ferait encore attendre longtemps. Et, au-dessus de toute cette famille, s'élevait dans le fond de la boutique la statue inconnue, très grande, hermétiquement close dans la toile grise qui n'en laissait distinguer aucune forme et

qui permettait d'imaginer à volonté un saint ou une sainte, un personnage plus puissant, plus fervent, plus admirable que les autres, un de ces thaumaturges devant qui se ploient les genoux des affligés, des désespérés.

Dans un coin de la boutique était poussée contre le mur une petite table où gisaient en désordre trois ou quatre livres usés et déchirés, un encrier de faïence, une plume au manche rongé, un vieux calendrier. C'était sur cette même table que le peintre, après y avoir fait une place libre, prenait son modeste repas, les jours où le travail pressait fort et où il ne pouvait rentrer chez lui pour déjeuner. Ce déjeuner se composait ordinairement d'une terrine de macaroni, d'un morceau de fromage, d'un fenouil, d'une demi-bouteille de vin; et le sculpteur mangeait au milieu de ses statues en bois et en stuc, finies, non finies, à peine ébauchées, qui regardaient le ciel avec des yeux pleins de désir ou qui baissaient doucement les yeux sur les livres saints, tandis que le souffle divin passait sur leur front chargé de pensée; il achevait son repas en silence, essuyait à la nappe sa bouche salie par la sauce tomate, buvait dans un gros verre épais et lourd ou même au col verdâtre de la bouteille. Et tout cela, il le faisait avec modestie, prenant garde toujours de ne pas tourner le dos à ses saints, et lançant de temps à autre un regard oblique vers cette énorme statue que personne n'avait vue encore, cachée sous cette vaste toile grise qui en dérobait complètement le visage et les formes. Après son déjeuner, il se levait de table; et l'apprenti emportait aussitôt les restes hors de la boutique, puis revenait et donnait un coup de balai autour de la table, tandis que le peintre s'en allait sur le pas de la porte respirer un peu d'air libre, tout en regardant à gauche, vers le haut du palais Angiulli, dont la masse imposante se dressait à côté de l'église. Le faiseur de saints ne fumait pas : son père, qui avait exercé la même profession, le lui avait toujours défendu, alléguant son propre exemple, protestant qu'un faiseur de saints ne doit pas fumer, par respect pour la sainteté des images naissant de ses mains qui modèlent et de ses doigts qui enluminent.

Domenico Maresca, le faiseur de saints, avait vingt-huit ans. Il était de taille moyenne, plutôt gras, avec une tendance à

l'obésité; un peu maladroit dans ses mouvements, lorsqu'il n'était pas occupé autour de ses statues, un peu embarrassé de ses pieds, de ses mains, de sa poitrine qui semblait trop forte sur des jambes trop minces et disproportionnées; une carnation très blanche, mais cette blancheur était opaque, avec quelques touches jaunâtres aux tempes, aux oreilles, aux ailes du nez; des cheveux d'un blond fadasse, poussant mal, et qui commençaient à s'éclaircir sur le front; des moustaches d'un blond fadasse, aux poils rares, sur une bouche aux lèvres épaisses qui gardait continuellement je ne sais quelle singulière expression de puérilité; des yeux d'un bleu très pâle et comme mélangé de lait, un peu ronds, un peu saillants, souvent étonnés quand ils se portaient vers des spectacles qui n'étaient pas ses madones et ses saints. Tout l'ensemble de sa personne donnait l'idée d'une jeunesse qui n'avait jamais été drue et vigoureuse, qu'avait engourdie un travail absorbant, qu'avait défleurie la privation de plaisirs; et aussi d'une santé secrètement minée par des maladies héréditaires, peut-être compromise par le fait d'avoir toujours vécu parmi les mauvaises odeurs des glaises, des couleurs, de la céruse, dans l'humidité de l'eau répandue, respirant sans cesse les poussières nocives des métaux et des terres. Et, au milieu de tout cela, un seul détail attirait les regards, les captivait, les séduisait : la beauté des mains, — deux mains blanches, aux doigts agiles, aux gestes rapides et harmonieux, deux mains absolument belles, saines, jeunes, où vivaient la force et la grâce d'un travail humble et noble tout à la fois.

Domenico Maresca descendait d'une vieille famille de faiseurs de saints; et cet art singulier qui en réunit trois ou quatre, celui du modeleur, celui du stucateur, celui du doreur et celui du peintre, cet art curieux et pieux s'y transmettait de père en fils depuis deux cents ans peut-être, avec une obstination héréditaire. Un des ancêtres, celui qui paraissait avoir été la souche de cette famille plébéienne d'artistes, avait tenu boutique dans cette étroite et bizarre ruelle de San-Biagio-dei-Librai, où il n'y a de trafic, de vente et d'achat que pour les objets de sainteté, tableaux, statues, crèches, images de toutes sortes, argenterie et quincaillerie pieuses, depuis le scintillant ostensoir jusqu'à l'ex-voto d'argent à bas titre,



depuis les rosaires de lapis-lazuli jusqu'à ceux qui ne coûtent que deux sous. C'était de là que venaient les Maresca ; mais, de génération en génération, ils s'étaient éloignés et répandus vers le cœur de la vieille Naples, vers le Divino-Amore, vers San-Giovanni-Maggiore et, finalement, presque au seuil de la Naples nouvelle, de la Naples reconstruite, vers Santa-Maria-la-Nova, vers la Madonna-dell'Aiuto. L'un d'eux, Ferdinando Maresca, avait même acquis, au commencement du siècle, une belle renommée comme sculpteur et peintre de « bergers », — ces statuettes qui parfois sont de véritables œuvres d'art, qui parfois se distinguent au moins par leur richesse, et qui servaient jadis à peupler les crèches des familles dévotes ou simplement amies du luxe et de la beauté. Don Ferdinando Maresca avait vendu des « bergers » pour la crèche de Marie-Caroline ; et peut-être, dans les collections des palais royaux de Capodimonte et de Caserte, y a-t-il encore des Rois Mages, des mendiants et des bohémiennes dues à ses mains savantes. D'ailleurs, cette gloire de l'humble race des Maresca s'était éteinte avec lui ; nul autre de la lignée n'avait atteint une semblable perfection, pas même Domenico, son neveu lointain. Qui pis est, plusieurs d'entre eux avaient eu grand'peine à vivre, soit qu'ils ne s'entendissent pas à ce travail, soit qu'ils ne l'aimassent pas, soit qu'ils n'eussent pas eu de chance.

En outre, ils étaient tous morts jeunes, avant la cinquantaine, usés par ce métier fatigant et malsain, consumés par cet air humide et stagnant, chargé d'odeurs insalubres, lentement empoisonnés par ces substances qui étaient nécessaires à l'exécution de leurs statues. Et même un oncle de Domenico Maresca, — un célibataire à qui Domenico, paraît-il, ressemblait beaucoup, — s'était éteint à trente-deux ans, dévoré par une petite fièvre quotidienne qui lui venait, disait-on, d'une tumeur au foie. Quant au père de Domenico, il n'était pas même arrivé à cinquante ans, et il était mort d'une violente colique hépatique. Son fils s'était donc trouvé seul à vingt-deux ans : car Domenico avait dès l'enfance perdu sa mère, dont il ne se rappelait pas même le visage ; et, chaque fois qu'il avait interrogé sur elle son père, celui-ci s'était un peu troublé, avait évité de répondre, avait rompu l'entretien, était devenu tout à coup muet et triste.

Comme son père avait beaucoup travaillé, Domenico avait hérité de lui quelques milliers de lires accumulées sou par sou, à force de privations, grâce à un labeur incessant.

Ce métier, malgré ses dangers et ses incertitudes, malgré l'étroitesse de son objet et le caractère conventionnel de ses moyens, Domenico Maresca l'aimait. De même qu'à présent, le gars estropié, fils d'un sien camarade de confirmation, apprenait auprès de lui à broyer les couleurs, à étendre la céruse, à charger la palette, à préparer les moules et les pinceaux, ainsi, dans son adolescence, il avait appris lui-même avec son père les procédés du métier, allant d'abord un peu à l'école primaire, un peu à l'école de dessin, puis, ne quittant plus la boutique où, de jour en jour, d'année en année, il s'était formé par une instruction lente, persévérante, toute pratique, constamment la même, sans jamais s'écarter des règles traditionnelles qui régissent ce genre de peinture, règles fixes, immuables, étranges, d'un singulier archaïsme mystique, avec une saveur naïve de légende primitive, avec un symbolisme doctrinal venu de l'enseignement des anciens. Quel Maresca eût jamais osé faire la statue de saint Antoine abbé, l'austère pénitent de la Thébaïde, sans lui mettre dans la main un tout petit enfant Jésus, un joli petit enfant Jésus pareil à un jouet ? Quel Maresca eût jamais entrepris de faire une sainte Lucie sans lui mettre dans la main la petite coupe d'argent où nagent ses deux yeux, quoiqu'elle les ait encore, ses deux yeux étoilés, grands ouverts et bien voyants sous son front candide ? Quel vrai et authentique faiseur de saints, descendant d'une longue suite de faiseurs de saints, ayant hérité d'eux tous les instincts les plus irrésistibles de son art, se fût jamais risqué à faire une petite sainte Barbe sans la placer parmi des foudres et des flèches d'argent ou de métal argenté ? Tout cela s'imposait à la conscience de l'artiste, comme l'azur des yeux de saint Jean l'Évangéliste, celui qui dormit sur la poitrine de Jésus, comme la fauve couleur des cheveux dénoués de Madeleine, comme le rose sur les joues de Marie l'Égyptienne, comme la barbe en pointe de saint François d'Assise.

Peut-être Domenico Maresca, dans son amour pour son art, avait-il étudié un peu plus attentivement que son père

et que son grand-père la *Vie des Saints* ; peut-être savait-il quelque chose de plus qu'eux, et quelque chose d'autre ; peut-être lui était-il arrivé parfois de se dire que l'histoire de la religion diffère beaucoup de la légende populaire. Mais à quoi bon changer rien du passé, puisque, aussi bien, la religion même devenait une chose du passé, puisque, par malheur, la foi vive ne fleurissait plus maintenant que chez le peuple?

Déjà son grand-père se plaignait de la tiédeur, de l'indifférence en matière de religion, et disait que l'on n'aimait plus Dieu :

« Qu'était devenu cet enthousiasme fervent des riches qui autrefois voulaient avoir chez eux un bel oratoire, avec les effigies somptueuses et artistiques de leurs saints patrons? Qu'étaient devenues ces généreuses donations faites aux églises par les familles opulentes qui se plaisaient à les orner des plus magnifiques images? Qu'étaient devenues ces abondantes aumônes grâce auxquelles curés et fabriciens pouvaient embellir de quelque statue majestueusement parée, scintillante d'or et d'argent, leur chère église paroissiale? A présent, le culte dépérissait ; et surtout l'économie, la parcimonie, une misérable lésinerie avait succédé aux largesses qui affluaient jadis pour le culte avec tant de libéralité. »

Le père de Domenico se lamentait plus encore que le grand-père :

« Ceux mêmes pour qui c'était une obligation morale, les évêques et les monsignors, ceux mêmes qui avaient fait un vœu, tout le monde liardait sur la croix d'argent qui surmonte le globe tenu par l'Enfant Jésus dans sa menotte, sur le piédestal de saint Cyr, sur les flèches d'acier qui transpercent saint Sébastien. Les marchandages, lire par lire, sou par sou, faisaient peine ; personne n'aimait plus Dieu sincèrement, personne n'avait plus pour la Madone cette tendre adoration que l'on doit avoir pour notre mère à tous, pour la Mère des mères. »

Et il lui avait fallu trente ans de fatigue pour amasser ces quelques milliers de lires qui reviendraient à son fils Domenico ; et, s'il avait réussi à les mettre de côté, c'était parce qu'il avait toujours vécu de la façon la plus modeste, simple jusqu'à l'austérité, pris très tôt d'une mélancolie dont il taisait

la cause, fuyant tous les plaisirs, ayant la crainte de Dieu, lui consacrant en secret son cœur veuf d'un amour cruellement perdu. Il était donc bien inutile que Domenico possédât une culture un peu supérieure, des idées un peu plus larges : ces idées-là, s'il avait voulu les appliquer à son art, n'auraient pu que gâter le métier, — un métier dont les conditions économiques ne pouvaient qu'empirer, avec la croissante misère des temps et la croissante indifférence religieuse de toutes les personnes pouvant faire de la dépense.

Malgré tout, Domenico, en qui semblait parfois revivre l'âme de son aïeul Don Ferdinando, le créateur des « bergers » artistiques, aurait peut-être tenté quelque chose de nouveau ; mais, timide, hésitant, d'une volonté molle, il se laissait aller au courant traditionnel, sans rien tenter pour en sortir. Sa seule initiative avait été de se renseigner à temps sur les nouvelles formes prises par le culte de la Madone, c'est-à-dire d'apprendre comment on faisait la Madone de la Salette, la Madone de Lourdes, la Madone de Pompéi, comment on les représentait, avec quels vêtements, avec quels ornements, avec quels attributs. D'autre part, quelques saints aussi étaient revenus tout à coup en honneur parmi les fidèles, comme saint Antoine de Padoue ou saint François de Paule, ou saint Philippe Neri ; et le sculpteur avait fait de petits voyages pour en étudier les statues anciennes, celles qui étaient des originaux ou presque, et que l'on pouvait même considérer comme des portraits. Ainsi, Domenico n'était pas et ne pouvait pas être un novateur, quoique, certains jours, un faible désir de révolte lui frémît dans l'âme contre les vieilles maladresses, contre certains laideurs indéniables, contre certains anachronismes ; mais c'était un ouvrier plein de conscience, précis, scrupuleux. Sa réputation était si bonne que, en dépit de tout, ses affaires prospéraient. Spécialement pour les églises de province, aux environs de Naples et plus loin encore, la boutique de Domenico Maresca expédiait une multitude d'*Ecce Homo*, de saints Louis de Gonzague, de saints Catello, de saints Mathieu, dans de grandes caisses où ils étaient soigneusement emballés comme des objets précieux et fragiles. Son apprenti Nicolino ne suffisait plus à l'aider, et il avait dû prendre avec lui un

jeune stucateur et doreur, Gaetano Ursomando, de Venosa, venu de sa pauvre Basilicate pour chercher du pain à Naples.

Domenico n'aimait pas seulement sa profession à laquelle il donnait toutes ses heures, mais il aimait aussi le bon Dieu. Et, si cet amour n'avait rien de l'ardeur mystique, au moins n'allait-il pas sans un respect intérieur et sans une crainte vague qui lui restait de son enfance et qu'il tenait de son père, homme très religieux. Il ne faisait pas de longues stations dans les églises; mais, lorsqu'il y entrait pour parler aux curés dans les sacristies, il éprouvait un sentiment de muette révérence; et, quelquefois, il disait en plaisantant que toutes ses statues de saints, envoyées dans un si grand nombre d'églises et de chapelles, chez tant de personnes pieuses, priaient pour lui pécheur, et que, par conséquent, il avait au ciel une multitude d'avocats très puissants, outre la Grande Avocate, la Madone reproduite cent fois, de plus en plus belle, de plus en plus douce, de plus en plus suave. D'ailleurs, il menait comme son père une vie très sage, très sérieuse; et, au surplus, cela était nécessaire pour retenir la clientèle : car un peintre de saints qui serait frivole, dissipateur, vicieux, paraîtrait un tel monstre que cela mettrait en fuite tous les prêtres, tous les sacristains, toutes les dévotes qui forment la meilleure part de sa clientèle. Domenico avait la réputation d'être vertueux; les gens lui attribuaient plus de bien qu'il n'en possédait réellement, et on lui avait même fait plusieurs propositions de mariage; mais le faiseur de saints, toujours si embarrassé, si irrésolu pour toutes les choses étrangères à son art, avait refusé, refusé catégoriquement. Sa vieille servante Mariangela, qui était à la maison depuis trente ans, dès avant la naissance de son maître, l'approuvait. Il vivait donc dans le célibat, solitaire, chaste; et souvent il était songeur, et quelquefois il était triste.

***

Dans les après-midi d'hiver, la nuit commençait à envahir la ruelle avant qu'il fût cinq heures. Domenico Maresca, très pressé de travailler à son saint Michel, — que réclamaient avec beaucoup d'insistance le curé d'Atripalda, le conseil

municipal, le syndic, tous ceux qui avaient contribué de leurs deniers à l'achat d'un saint Michel neuf, protecteur de la paroisse, — avait fait allumer par Nicolino deux grosses lampes à pétrole pourvues d'un réflecteur en fer-blanc qui rendait la lumière deux fois plus forte; et il travaillait avec le doreur de Venosa, l'un devant le saint, l'autre derrière, sans rien dire, un peu courbés sous leurs bonnets de papier, avec leurs larges blouses bleues toutes maculées de céruse, de jaune, de rouge, d'or, d'argent. Au dehors, le froid était vif; mais, dans l'atelier qu'ils n'avaient pas quitté depuis le matin, on ne s'en apercevait guère; et, comme la porte était restée close, les mauvaises odeurs de la peinture y avaient empli l'atmosphère d'émanations âcres et denses. Ils avaient beau avoir l'habitude: après une si longue journée de labeur, ces miasmes finissaient par les étourdir, par leur rendre la tête pesante et vide. Domenico Maresca était plus pâle que d'ordinaire; et l'homme de Venosa était presque verdâtre, avec sa peau brune de paysan arraché à l'aride province de la Basilicate.

Quelqu'un fit grincer le bouton de la porte et entra.

— Bonsoir, monsieur Domenico, — dit une voix de femme.

— Bonsoir, Donna Clementina, — répondit le patron, sans se déranger de son travail.

L'arrivante était une femme d'environ quarante ans, mais qui paraissait beaucoup plus âgée, avec ses cheveux grisonnants et en désordre, avec sa face terreuse et pleine de rides, avec ses lèvres d'un violet fané. Vêtue pauvrement, elle portait un châle noir qui, serré autour du cou et sur la poitrine, devait la défendre mal contre la froidure; elle se traînait d'un air las; et, sitôt entrée, elle chercha des yeux l'une des deux ou trois chaises et s'y laissa tomber avec un soupir dolent.

— Que nous direz-vous de beau, Donna Clementina? — demanda le patron sans relever la tête.

— Rien de beau, mon cher monsieur; absolument rien, hélas! Tout ce que je pourrais vous dire est laid. Misère, maladie, désespoir. Je suis à bout de forces.

Et sa voix triste et rauque s'étouffa dans sa gorge. Ainsi abandonnée sur cette chaise, avec ses vêtements misérables et sordides, blême et défaillante, elle paraissait un haillon humain.

— Il ne faut pas vous décourager, Donna Clementina, — murmura vaguement Domenico, pour qui ces lamentations n'étaient pas chose nouvelle, mais qui pourtant continuait à en être ému.

— Cela vous est bien facile à dire ! Vous avez, vous, dans les mains un art que Dieu bénit; le travail ne vous fait pas défaut ; vous possédez des épargnes ; vous êtes seul. Ah ! oui, cela vous est bien facile à dire ! Mais moi, savez-vous combien j'ai d'enfants ? Six ! Et, dans trois mois, j'en aurai sept. Et savez-vous quel est l'âge de mon aîné ? Douze ans ! Et mon plus petit n'a qu'un an. Tous les matins et tous les soirs, ces six bouches-là s'ouvrent pour manger, mon cher monsieur ; et elles ont une faim, une faim !

— Mais votre mari, que fait-il ?

— Qu'est-ce qu'il est capable de faire, le pauvre ! Le loueur de chaises de l'église de la Pietrasanta l'a pris avec lui, et il prétend qu'il ne le garde que par charité ; mais, tandis que le loueur gagne cinq ou six lires par jour dans la semaine et une vingtaine de lires le dimanche, mon mari, lui, ne reçoit que quinze sous par jour dans la semaine et vingt-cinq sous le dimanche. Et quelle besogne, quelle besogne ! C'est le loueur qui devrait balayer l'église, laver les vitres, épousseter tout; mais il se décharge de sa tâche sur mon malheureux Pasquale, qui trime pendant que l'autre fait le seigneur et que ses filles portent chapeau !

— Et vous, Donna Clementina ?

— Moi ? Vous savez bien ce que je gagne. J'ai du travail tant que j'en veux : car, je ne dis pas cela afin de me vanter, peu de couturières pour saints s'entendent à manier l'aiguille comme Clementina Ascione; et, quand on désire habiller comme il faut une sainte Geneviève ou un saint Cyr, on est obligé de s'adresser à moi. L'an dernier, j'ai fait une robe pour une Madone qui devait aller à Santa-Maria-di-Capua ; cette robe, et aussi le manteau, Don Mimi, étaient des merveilles. Eh bien, qu'est-ce que j'en retire ? Lorsque j'ai réussi à gagner trente sous dans ma journée, c'est miracle. On paie trop bon marché; on ne se rend pas compte du travail. Chacun regarde à dépenser un liard ; vous me l'avez dit vous-même. Il n'y a plus de religion, il n'y a plus d'argent. Et tous ces enfants que j'ai,

mon cher monsieur Domenico ! Tous les quinze mois, un autre ! Comme si la race des gueux ne pullulait pas assez dans le monde ! Comme si les gens allaient manquer pour entretenir ici-bas la famine !

— Et qu'est-ce que vous en faites, de tous ces enfants-là ?

— Les plus grands surveillent les plus petits. J'en ai un ou deux qui vont à l'école ; on dit que l'école est gratuite, mais n'empêche que l'on vous y soutire toujours quelques sous. L'aîné est avec le sacristain de la Rotonda, qui le nourrit, — un plat chaud, — mais qui ne lui donne pas un centime. Ah ! vous êtes un monsieur, vous : mais écoutez-moi bien : ne vous mariez jamais !

— Pourquoi donc vous êtes-vous mariée ? — dit avec un léger sourire le peintre de saints.

— Que voulez-vous ? Ce fut une sottise. J'avais toujours été pieuse ; on m'appelait la *bizzochella*[1] ; on voulait me placer comme converse à Regina-Cœli et me faire ensuite religieuse, si j'en étais digne ; mais le Père Éternel n'a pas voulu de moi. J'ai vu Pasquale, Pasquale m'a vue ; nous n'avions pas un sou vaillant, ni l'un ni l'autre ; mais nous avions la jeunesse, la volonté de travailler et la religion. Ah ! quelle erreur, quelle erreur ! Ne vous mariez jamais, Don Domenico ! Je vous parle comme une mère.

Domenico, pensif, ne répondit rien. Depuis quelques minutes il avait cessé de travailler, vaincu peut-être par la fatigue, par cette pesanteur qui, à certains moments, faisait vaciller son crâne trop gros. Il s'approcha de la couturière pour saints, si plaintive dans son honnête et laborieuse misère, si accablée par les charges de sa triste existence, et il lui demanda :

— Est-ce que vous m'avez apporté la robe et le manteau de sainte Rosalie ? Je dois expédier la sainte au monsignor de Palerme qui me l'a commandée.

— Je n'ai pas pu la finir, Don Domenico, — murmura-t-elle à voix basse. — J'ai eu tant et tant de tracas, ces jours derniers, avec ma grossesse et avec mon Gaetanuccio, qui a la coqueluche et qui, sûrement, va la donner aux

1. « La petite béate. »

autres! Demain soir, je vous l'apporterai, sans faute. Seulement... ce soir... vous devriez me rendre un service...

Et elle baissa la voix plus encore, parce qu'elle avait honte de parler en présence d'un témoin, parce qu'elle avait peur de cet homme à la face verdâtre et impénétrable qui continuait à étendre l'argent sur la cuirasse du saint Michel.

— ... Vous devriez me faire une avance de cinq lires.

— Je vous ai déjà fait assez d'avances, Donna Clementina! répondit le peintre de saints, également à voix basse, d'un ton froid, mais sans dureté.

— C'est vrai, c'est vrai, vous avez raison; je ne puis dire le contraire. Mais je m'acquitterai de tout, je vous le jure! Vous aurez encore à faire des madones, vous, Don Domenico; et moi, j'aurai à faire des robes; et tout cela sera si beau que les dévots en resteront émerveillés! Oui, je m'acquitterai de ma dette; mais, ce soir, ne m'abandonnez pas; faites-moi encore une avance; et puis, nous réglerons tout. Il faut que je fasse manger six enfants et que j'achète des remèdes pour le malade. Si vous m'accordez cette faveur, j'irai chez Don Carluccio, là-bas, sur la place : car le pauvre homme, malgré ses ennuis, me donne la marchandise à meilleur compte...

— Votre pharmacien est Don Carluccio? — demanda Domenico, après une seconde d'hésitation.

— Oui. Sa position n'est pas gaie, à lui non plus : car chacun a ses peines. Mais, comme nous nous connaissons depuis des années, depuis le temps où il était jeune et riche, oh! très riche, alors, quand je vais chez lui, il me fait payer moins cher!

— Vous dites qu'il était très riche?

— Je le crois bien! Les Dentale avaient chevaux et voiture. Ils possédaient une grande fabrique de produits pharmaceutiques, hors de la ville, près de San-Giovanni-a-Teduccio; et si Don Carlo Dentale a épousé une autre Dentale, sa cousine, c'était pour empêcher que les biens ne sortissent de la famille. Quel faste, à ce mariage! J'étais jeune fille, en ce temps-là, et j'habitais vis-à-vis de chez eux; on me fit monter à la cuisine et on me régala d'un souper, de deux glaces et de bonbons... Et quand Anna vint au monde! Quel

baptême! Les vêtements de la fillette valaient à eux seuls trois cents lires! Ah! qui aurait prédit alors à cette pauvre petite Anna ce qui devait lui arriver!

— Vous voyez quelquefois mademoiselle Anna? — reprit Domenico, d'une voix sourde.

— Rarement. Que voulez-vous? Elle était riche, elle est devenue presque pauvre, et elle ne peut pas s'y résigner. Elle ne dit rien, ne se plaint jamais, ne verse pas une larme; mais je sais bien, moi, qu'elle souffre beaucoup. Elle avait dix ans, lorsque les choses commencèrent à se gâter. Déjà elle comprenait tout. Il y eut une série de malheurs. Elle était dans sa quinzième ou seizième année lorsque la faillite arriva. Et puis, elle vit sa mère mourir d'une maladie qui lui était venue dans la tête, par suite du chagrin. Peu à peu, après avoir tout vendu, le père et la fille, n'ayant plus que quelques milliers de lires, furent réduits à cette pharmacie; et ils sont criblés de dettes, et, comme les capitaux leur manquent, ils ne peuvent renouveler les approvisionnements, et, à cette heure, la pharmacie est presque vide.

— La pauvre fille! la pauvre fille! — soupira Domenico, le front penché.

— Oh! oui, la pauvre fille, c'est elle surtout qui est à plaindre!... Jusqu'à présent, elle pouvait du moins s'enfermer seule au troisième étage, dans un petit appartement du palais Angiulli; et là, elle travaillait en cachette, ne sortant presque jamais : car elle n'avait pas même de robes, et elle est très orgueilleuse. Mais aujourd'hui, voyez-vous, son père veut qu'elle descende à la pharmacie pour s'occuper de la vente, et elle ne veut pas, elle ne veut pas...

— Elle a raison!

— Vous dites qu'elle a raison, monsieur Domenico? Mais, quand les revers sont venus, il faut se décider à tout faire. Don Carluccio ne peut plus payer ni un commis ni un caissier; d'autre part, Donna Nannina est une belle jeune fille...

— Et c'est vous qui dites une pareille chose, Donna Clementina?

— Ce que je dis, c'est qu'une belle jeune fille peut sans péché recevoir le public dans un magasin, qu'elle y attire les clients et qu'ainsi elle a même chance de trouver un bon parti...

— Voilà vos cinq lires, — interrompit Domenico sèchement, pour couper court à cette conversation.

La bavarde couturière pour saints le regarda, un peu étonnée, en recevant l'argent. Elle sentait bien qu'elle avait dit une chose qui avait déplu, mais elle ne devinait pas quelle chose. Elle se leva, non sans effort. Don Domenico était retourné près de la statue de saint Michel, mais il n'avait pas repris sa brosse.

— Grand merci, Don Domenico. Vous méritez que le bon Dieu vous bénisse dans tous vos désirs. Demain soir, je vous apporterai la robe de sainte Rosalie.

— C'est entendu. Bonsoir.

— Bonsoir.

Sitôt Donna Clementina partie, le peintre de saints fit deux ou trois fois le tour de la boutique, à pas hésitants, comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne trouvait pas. La mauvaise odeur de la glaise, de la céruse, des couleurs était devenue encore plus suffocante.

— Il faut que je donne un peu d'air, — dit-il comme s'il se parlait à lui-même. — Le froid est vif; mais ça ne fait rien.

Et il poussa la porte, la laissa grande ouverte, sortit dans la rue, fit quelques pas de long en large devant la maison. Il paraissait ne pas sentir le souffle glacé de la tramontane, si forte qu'elle avait réussi à sécher l'humidité de la ruelle; et, par un mouvement involontaire, ses yeux se tournaient vers la grande façade du palais Angiulli, contigu à l'église de Santa-Maria-dell'Aiuto. Sur cette façade, quatre rangées de fenêtres et de balcons se superposaient. Au second étage, tout était clos hermétiquement, parce que, cette année-là, la vieille princesse de Santa-Marta n'était pas revenue de Turi, où ses fermiers refusaient de payer leurs fermages, de sorte qu'elle était restée en province pour les tourmenter et les poursuivre. Aux autres étages, il y avait des fenêtres lumineuses et des fenêtres obscures; mais les yeux de Domenico ne regardaient que le troisième étage ou, pour mieux dire, un petit balcon du troisième étage, faiblement éclairé comme par une lampe couverte d'un abat-jour. D'ailleurs, personne ne se montrait derrière les vitres, en cette âpre soirée d'hiver.

Sur ces entrefaites, une ombre de femme, venue des Banchi-Nuovi à pas légers, mais un peu lents, effleura le faiseur de saints et s'arrêta près de lui.

— Bonsoir, Mimi.

C'était une voix grêle, mais musicale et cristalline en sa ténuité. A peine distinguait-on une face blanche dans l'encadrement d'un châle et d'une capuche brune.

— Bonsoir, Gelsomina.

— Que fais-tu donc ici à cette heure, Domenico? — demanda la petite voix un peu chantante et très limpide.

— Je prends l'air.

— Par un froid pareil?

— Cela sent mauvais dans la boutique. J'ai trop travaillé, aujourd'hui... Et toi, où vas-tu?

— Moi, je vais à la Congrégation du Saint-Esprit. C'est la neuvaine de l'Immaculée-Conception.

— Tu veux donc devenir une petite sainte?

— Oh! non, — fit la voix suave avec un profond soupir où il y avait l'amertume d'une plainte et d'un regret.

— Mais pourquoi non?

— Parce que... parce que... parce que... — marmotta la jeune femme, sur un ton énigmatique où il y avait maintenant de la mélancolie.

— Eh bien, tu diras une prière pour moi, Gelsomina, — reprit Domenico en faisant un mouvement pour rentrer dans la boutique.

— Oui, oui, je la dirai. Au revoir. Après la séance, je viendrai te souhaiter une bonne nuit.

Et la mince figure de femme s'éloigna, de ce pas léger qui pourtant n'était point rapide, vers le portail de la Congrégation du Saint-Esprit, où elle disparut.

Le faiseur de saints était rentré dans sa boutique, en avait refermé la porte; et, comme si l'air frais bu au dehors avait restauré ses forces, il travaillait de nouveau avec persévérance à son saint Michel. Près de lui, le pauvre stucateur de la Basilicate s'acharnait également à la besogne, sans mot dire; et c'était à peine si, de temps à autre, il relevait la tête, tandis que ses mains sales de céruse, de couleurs et d'argent allaient,

allaient toujours sur les rondes écailles de l'armure. Une heure environ s'écoula, dans un labeur muet et ininterrompu, sans que rien ni personne vînt déranger Domenico et son compagnon de travail. Mais, vers les sept heures, le bouton grinça de nouveau, le battant vitré s'ouvrit et laissa passage à un homme qui referma tout de suite la porte avec circonspection.

— Bonsoir, monsieur Maresca.

— Bonsoir, monsieur.

Le nouvel arrivant, au lieu de s'avancer, resta debout près du vitrage. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, avec un visage qui avait dû être beau et noble, mais qui portait les traces d'une flétrissure précoce et qui sans doute avait été prématurément défleuri par les plaisirs ou par les douleurs, peut-être tout à la fois par les plaisirs et par les douleurs d'une existence agitée et fébrile : bref, un visage exténué, avec une chevelure noire qui se mouchetait de blanc sur les tempes, avec un pli de mutisme amer aux deux coins de la bouche. Grand, bien fait, cet homme semblait déjà se voûter un peu ; ses mains gantées s'appuyaient sur une canne à pomme d'argent, non sans un certain air de lassitude. Il était enveloppé dans une pelisse très riche, et tout l'ensemble de sa personne dénotait le gentilhomme, spécialement la persistante noblesse de ses traits ravagés.

Domenico Maresca, qui le connaissait et qui savait le but de cette visite, comprit aussitôt que le visiteur ne voulait pas pénétrer plus avant dans la boutique : il le comprit au regard inquiet et soupçonneux que l'autre jeta vers le stucateur de la Basilicate. Alors le faiseur de saints vint lui-même près de la porte ; et les deux hommes, debout, à voix basse, en étouffant leurs paroles, eurent la conversation que voici.

— Je suis venu pour l'affaire que vous savez, monsieur Maresca.

— C'est bien, monsieur le duc. Je suis à vous.

— Faites-moi le plaisir de ne pas me donner mon titre! répliqua le gentilhomme avec vivacité, en réprimant un geste d'agacement. Je ne dois être pour vous qu'un dévot, pas autre chose... Et qu'avez-vous à me dire sur ma statue?

— Je ne pourrai commencer le travail avant trois mois.

— Pourquoi ?

— Je vous ai déjà dit pourquoi, monsieur. Je vous l'ai dit, l'autre jour... Les engagements que j'ai pris pour plusieurs statues exigeront trois mois de travail. Je suis seul, je n'ai personne à qui je puisse me fier. Le stucateur que vous voyez là...

— Ma statue, c'est vous qui devez la faire.

— Et c'est moi qui la ferai, si vous m'en donnez le temps. Mais, excusez-moi ; il y a d'autres personnes que je dois servir avant vous.

— Même si je payais davantage ?

— Même si vous payiez davantage !

— Même si je doublais la somme ?

— J'ai promis à d'autres, vous dis-je ; il faut que je tienne ma promesse ! — déclara Domenico en hochant la tête. — Êtes-vous donc si pressé ?

— J'ai fait un vœu, — dit mystérieusement le gentilhomme.

— J'entends bien. Mais la Madone voit, sait, comprend et se rappelle. Si vous voulez lui faire vraiment honneur, si vous voulez lui offrir une chose très belle, il faudra que vous attendiez.

— J'attendrai, — dit l'autre, qui parut se résigner avec peine. — Mais n'avez-vous rien fait encore ?

— Certainement, j'ai déjà fait quelque chose. Votre Madone est là...

Et vaguement, par un geste de la main, il indiqua derrière lui le fond de la boutique.

— Où est-elle ?

— Ici.

Le peintre montra du doigt la statue colossale, complètement enveloppée dans cette grande toile grise qui faisait d'elle une masse informe et n'en laissait deviner aucune ligne. Le gentilhomme fit deux pas dans la boutique, comme pour mieux voir ; mais il resta les yeux fixés sur cette muraille où se détachait la masse informe. Il était absorbé dans ses réflexions.

— Elle me semble petite, — dit-il enfin, lentement, sans détourner les yeux.

— Ce sont vos mesures.

— Oui... Pourtant, elle me semble petite...

— Petite? Mais en quelle église doit-elle donc aller? — demanda le peintre de saints.

— Cela, je n'ai pas à vous le dire, — répondit sèchement le gentilhomme. — Vous affirmez que ce sont mes mesures, et je n'en doute pas. Mais peut-être l'aurais-je voulue plus grande...

— Celle de Santa-Brigida est moins grande, — fit observer l'artisan qui, par discrétion, n'ajouta rien de plus.

— Vous croyez?... Les yeux trompent... N'est-il pas possible de la voir?

— Qu'est-ce que vous pourriez voir? Il n'y a rien de fini. Vous l'aurez dans trois mois, je vous le répète.

— Parfaitement, parfaitement. Mais avez-vous donné les ordres pour la robe brochée?

— Oui, j'ai fait le nécessaire. J'ai tâché de l'avoir chez les frères Rota, en leur offrant un bon prix, puisque vous m'avez donné carte blanche; mais les frères Rota ont toutes leurs brodeuses occupées pendant deux ou trois mois encore à des chasubles et à des ornements sacrés. Là aussi, vous auriez été obligé d'attendre. Alors, je me suis adressé à Donna Raffaelina Galante, une brodeuse qui travaille en chambre avec ses deux nièces...

— Elle travaille bien?

— Divinement. Donna Raffaelina sera libre dans un mois, et elle consent à faire pour vous cette robe et ce manteau de la Madone des Douleurs.

— Combien de temps lui faudra-t-il?

— Beaucoup de temps. Tout le devant de la robe et les deux côtés antérieurs du manteau doivent être exécutés par elle-même : car ses deux nièces brodent moins habilement qu'elle. Quant aux épaules, elle leur en confiera l'exécution. Elle demande six mois pour le tout.

— Six mois! C'est énorme. Je ne l'aurai jamais, cette Madone des Douleurs! — s'écria le gentilhomme avec irritation.

— Mais une brocheuse ne peut faire des miracles, même en l'honneur de la Vierge!... Vous aurez une robe et un manteau qui seront une vraie rivière d'or.

— Je l'espère! je l'espère!... J'ai un tel besoin d'accomplir mon vœu!

Le visage fatigué du gentilhomme exprima un vif sentiment de nécessité triste, de nécessité douloureuse.

— Et que me direz-vous au sujet du prix, monsieur Maresca?

— Pour la statue, je ne puis rien vous dire encore: mais nous nous arrangerons facilement. Pour la robe et pour le manteau, j'ai calculé que l'or coûtera environ cinq mille lires.

— Cinq mille?

— Oui, puisque vous désirez de l'or très fin.

— Et pour les brodeuses?

— Elles sont trois; elles travailleront six mois: elles demanderont au moins mille cinq cents lires.

— C'est bien. Et avez-vous songé aux ornements, à la couronne d'argent massif, aux glaives, au mouchoir de dentelle?

— Nous avons le temps, nous avons le temps! — répondit avec un sourire le flegmatique Domenico.

— Je vais vous donner la somme! — murmura le duc, qui frémissait d'impatience, en déboutonnant sa pelisse.

— Non, non. Vous m'en donnerez une partie dans un mois. Au fur et à mesure que Donna Raffaelina emploiera l'or, vous me le payerez, mille lires par mille lires.

— Et pourquoi ne vous donnerais-je pas d'un seul coup la somme entière?

— Je n'aime pas à garder une trop forte somme appartenant à autrui; et il est inutile de laisser cinq mille lires d'or chez la brodeuse, qui peut être volée.

— Comme il vous plaira... Donc, vous croyez que je pourrai avoir ma Vierge pour le mois d'août.

— Je le crois, s'il ne survient pas d'obstacles.

— La fête de la Vierge des Douleurs est en octobre. Il faut absolument que j'aie ma statue avant la fin d'août. Cette statue doit s'en aller... très loin.

Et tout de suite le gentilhomme regretta ce qu'il venait de dire. Sa voix basse redevint âpre.

— Rappelez-vous, Maresca, que je veux rester inconnu.

Ma volonté est de n'entrer en rapport ni avec l'orfèvre, ni avec la brodeuse, ni avec personne. Tout se fera par votre intermédiaire.

— Parfaitement.

— Et si l'on vous demande pour qui est cette statue, que direz-vous?

— Je ne dirai rien.

— Mais n'avez-vous pas une femme, une sœur, une maîtresse? Et ne leur conterez-vous pas toute l'affaire?

— Non, je n'ai personne! — repartit austèrement le faiseur de saints. — Et je ne conterais rien, même à ma mère.

— Merci. Quand la statue sera terminée, j'enverrai des gens à moi pour la prendre. Vous ne leur demanderez rien, ni d'où ils viennent, ni où ils vont. Je vous aurai déjà payé intégralement. Et ensuite vous oublierez que vous avez exécuté cette Madone; vous m'oublierez moi-même, comme si vous ne m'aviez jamais vu.

— Oui, oui, — assura le faiseur de saints.

— Mon vœu exige ce mystère! monsieur Maresca, — conclut le gentilhomme, dont la voix tremblait maintenant sous la force de l'émotion.

— Puisse la Vierge l'exaucer! — répondit Domenico, que l'émotion gagnait aussi.

— Ah! il faut que la Vierge l'exauce, *il le faut*! — s'écria le duc, toujours à demi-voix, mais avec énergie. — Sinon, je suis perdu!

— La Vierge ne permet pas que personne se perde.

— Mais je suis un pécheur, un grand pécheur! — murmura d'une voix éteinte, comme s'il se parlait à lui-même, le gentilhomme qui courba la tête, pâle, d'un air défait, les traits décomposés.

Il n'ajouta rien de plus; et, après une pause, il salua le peintre et disparut derrière la porte vitrée qui se refermait.

***

De la ruelle de Donnalbina, peu éloignée, où Domenico avait conservé le petit appartement de trois pièces habité durant de longues années avec son père et dans lequel celui-ci

était mort, Mariangela, la vieille servante, avait envoyé à la boutique par Nicolino, l'apprenti boiteux, le souper de son patron.

Sur la table, débarrassée tant bien que mal de tous les objets épars qui l'encombraient de leur pêle-mêle, une nappe grossière, mais propre, était étendue. Sur la nappe était posée une large terrine pleine d'une soupe épaisse et fumante, où des pois étaient mêlés avec des pâtes. Dans une écuelle plus petite, il y avait deux pieds de cochon bouillis, le mets préféré de Domenico. Deux pommes-citronnelles complétaient le menu devant lequel prirent place le faiseur de saints et son aide Gaetano : car celui-ci était seul à Naples, et Domenico, outre le salaire de la journée, lui donnait la nourriture, par un secret sentiment de fraternité compatissante envers ce garçon malheureux et sans famille qui portait sur le visage et dans le cœur toute la tristesse de son honnête et pauvre pays natal, et qui, malgré son humeur bourrue et taciturne, était un artisan habile, infatigable et fidèle.

Ils mangèrent lentement, en silence, avec une grosse faim d'ouvriers qui n'ont pas interrompu la besogne huit heures durant. Ils reprenaient de la soupe avec leur cuiller, la versaient dans leur assiette. Ensuite, chacun dévora consciencieusement ces faisceaux gris et blancs de muscles et de tendons qui constituent un pied de cochon; et, de temps à autre, ils cessaient de manger pour boire à longs traits un verre de vin. Cependant, Nicolino remettait un peu d'ordre dans la boutique, en attendant le moment où il aurait sa part — les restes. Il y avait toujours des restes, parce que Mariangela n'économisait pas sur la quantité, trouvant que son maître n'avait jamais assez d'appétit, le plaignant de travailler trop, de mener une vie trop dure et trop sévère pour son âge, et sachant aussi, la bonne et prévoyante femme, qu'un autre devait encore dîner et souper avec ce qui resterait... Ah! oui, les terrines et les assiettes étaient parfaitement vides, lorsqu'elles retournaient à la ruelle de Donnalbina, bien nouées dans un gros torchon : l'estropiat leste et famélique se chargeait de nettoyer tout avec une cuiller, avec un morceau de pain.

Le souper fini, pendant lequel on n'avait pas échangé plus

de deux ou trois paroles, Gaetano se leva, retira sa longue blouse déteinte par l'usage et bariolée de taches, enfila une lourde jaquette sur un tricot de laine brune, quitta son traditionnel bonnet de papier, mit un vieux chapeau et prit congé du patron.

— Bonne nuit, Don Domenico.

— Bonne nuit, Gaetano.

Le faiseur de saints demeura seul avec l'apprenti. Quelques minutes plus tard, l'apprenti à son tour s'en alla, pour reporter au logis du patron la vaisselle du souper. Domenico eut alors un moment d'irrésolution, comme cela lui arrivait parfois lorsqu'il ne s'agissait plus de ses saints : debout au milieu de la boutique, il était en proie à un doute, et sa physionomie exprimait une contrariété passagère.

— Bonsoir, Mimi.

— Bonsoir, Gelsomina.

La jeune femme qui, une heure et demie auparavant, lui avait parlé dans l'ombre et dans le froid, au milieu de la rue, venait d'entrer dans la boutique, avec son pas si léger et un peu mou. La lumière des deux grandes lampes, renforcée par les réflecteurs, inondait maintenant sa personne et en montrait tout le détail. C'était une fille de dix-huit ans; mais, sur son visage pâle et un peu long où s'étendait une imperceptible teinte rosée, il y avait une perpétuelle expression enfantine qui la faisait paraître beaucoup plus jeune; et, dans le regard de ses grands yeux grisâtres où apparaissait tour à tour une malice puérile et un émoi de fillette effarouchée, dans certaines moues de sa belle petite bouche qui restait toujours un peu entr'ouverte, avec les lèvres un peu relevées sur les dents blanches, dans certains gestes de caprice, d'ennui, de chagrin fugitif, c'était encore et toujours l'enfance qui se manifestait. Gelsomina avait une « envie » au bas d'une joue, près du menton : un petit signe en forme de cœur, qui, à peine visible en hiver, devenait rose au printemps et prenait l'aspect de ce qu'il était, c'est-à-dire une « envie » de fraise. Aussi quelques-uns, par plaisanterie, par effet de l'habitude qu'ont les gens du peuple de donner des surnoms, l'appelaient-ils *Fragolella*, « Fraisette »; mais elle s'en indignait, et

ses yeux clairs se remplissaient d'un courroux peu redoutable et de grosses larmes. Elle croyait que ce signe, cette envie, lui enlaidissait la face, et elle ne voulait pas qu'on lui en parlât jamais.

— C'est Gelsomina que je me nomme ! — disait-elle dans sa colère et dans son dépit.

Par-dessus ce visage ovale et pâle au front étroit, Gelsomina avait une masse fine et soyeuse de cheveux châtains qu'elle ne parvenait jamais à bien peigner : car elle dédaignait de se faire peigner par les coiffeuses populaires ; et toujours le nœud de ses tresses se défaisait sur sa nuque, toujours les boucles s'ébouriffaient sur son front et sur ses tempes. Un de ses gestes favoris était de relever celles qui lui tombaient sur les yeux, ou de renouer la tresse défaite sur sa nuque. Pour maintenir cette chevelure, elle se servait de jolis peignes en imitation d'écaille, d'épingles en quincaillerie avec des garnitures de perles fausses, d'or faux ; et toujours elle était sur le point d'en perdre une ou deux, qui sortaient des cheveux mal attachés. Grande, mince, avec une sveltesse de formes qui était pleine de grâce, elle s'habillait volontiers de noir : — jupe bien ajustée et un peu courte, qui laissait voir les pieds ; corsage très ajusté sur lequel, pour marquer mieux encore la sveltesse de sa taille, elle attachait une ceinture de peau claire, ornée d'une boucle d'argent faux et chargée de pierres fausses. Avec ce vêtement noir, elle avait presque toujours au cou une cravate bouffante de soie rose, de soie bleue, de soie lilas, de dentelle crème, dont elle faisait un gros nœud bouffant où elle aimait à incliner son visage et à plonger son menton. A cette cravate elle piquait une broche tapageuse, en faux brillants. Sa démarche avait quelque chose de singulier : ses pieds glissaient presque sans toucher terre, et pourtant elle ne se pressait jamais, semblait même un peu languissante ; et elle portait droite sa petite tête, entr'ouvrant toujours un peu la bouche comme pour boire l'air, gentille comme un oiseau. Et c'était encore à un oiseau que faisait penser sa voix limpide, cristalline, aux intonations curieusement musicales, avec des syllabes trillées et des syllabes coulées dans leur chantante cadence.

Ce soir-là, pour se protéger contre le froid de la saison

rigoureuse, elle s'était emmitouflée depuis les épaules jusqu'à la ceinture dans un mantelet de drap noir pauvrement brodé de jais, un méchant mantelet acheté cinq ou six lires dans un magasin à bon marché; et elle s'était encapuchonné la tête dans un petit châle de laine noire fait au crochet. Elle tenait ses mains cachées sous son mantelet, dans une attitude frileuse. Ses grands yeux clairs se fixèrent sur Domenico avec une vivacité tendre et pour ainsi dire interrogative.

— Tu as à travailler, Mimi?... Je ne te dérange pas?...

— A cette heure-ci, je n'ai plus grand'chose à faire. Tu peux rester.

— Est-ce que tu as soupé?— demanda-t-elle en s'asseyant dans un coin, près de la table.

— Oui.

— Que cela te profite!

— Et toi, Gelsomina, tu n'as pas soupé?

— Moi, je ne soupe jamais! — murmura-t-elle en hochant la tête et en relevant ses cheveux tombés sur ses yeux.

— Pourquoi? Tu n'as pas faim? Ta mère ne te prépare pas à souper?

— Oui, j'ai faim, — répliqua-t-elle à voix basse; — mais pas toujours. Alors, comme maman me donne trois ou quatre sous pour mon souper, je les mets de côté.

— Bravo! — répliqua le faiseur de saints avec un léger sourire. — Alors, tu as des économies?

— Je n'ai jamais un sou! — s'écria-t-elle en riant. — Sitôt que j'ai amassé deux ou trois lires, je les dépense.

— Et qu'est-ce que tu achètes?

— Mille choses! Un mètre de soie pour me faire une cravate; un petit mouchoir de batiste; une broche; un bout de dentelle pour garnir mes chemises...

— Tu aimes donc beaucoup à te faire belle? — demanda bonnement le peintre.

— Oh! oui, beaucoup! — répondit-elle, avec un éclair de franche coquetterie dans ses grands yeux. — J'aime cela follement. Mais je ne peux pas me faire belle : je suis trop gueuse, Mimi!

Le délicat visage pâle se voila de mélancolie, — la puérile mélancolie d'une fillette déçue dans ses espérances et dans ses désirs.

— Pourquoi t'affliges-tu si fort? Cela ne t'a pas empêché d'avoir un amoureux !

— Moi? moi? — s'écria-t-elle, tandis qu'une faible rougeur envahissait la peau satinée de son visage.

— On me l'avait dit, — ajouta-t-il bien vite, en manière d'excuse, avec la bienveillance qui lui était habituelle. — Mais on dit tant de choses !

— Des mensonges ! — répliqua-t-elle un peu lentement, tandis que ses paupières s'abaissaient. — De purs mensonges ! Je n'ai aucun amoureux.

— Et je t'en félicite, — déclara-t-il avec conviction.

Elle fixa de nouveau ses yeux dans les yeux de Domenico; et elle paraissait attendre avec curiosité, avec anxiété, une autre demande. Mais il se tut. Il ne la regardait même pas. Gelsomina eut une imperceptible moue de dépit. Après un silence, elle se décida enfin à reprendre la conversation.

— Et qu'est-ce qu'elles t'ont dit, les mauvaises langues du quartier? Quel est celui que l'on prétend être mon amoureux ?

— Laisse donc. Les gens bavardent à tort et à travers !

— Non, non, il faut que tu me le dises, Mimi. Je veux que tu me le dises !

— Et, après, tu seras fâchée, n'est-ce pas?

— Non, je ne serai pas fâchée, si c'est toi qui me le dis.

La voix de la jeune fille était devenue plaintive et caressante. Au contraire, Domenico Maresca parlait toujours sur le même ton simple et presque indifférent.

— Eh bien, puisque tu veux le savoir, je vais te le dire. On m'a raconté que tu as pour amoureux Don Franceschino Grimaldi, le fils de la baronne.

Elle scruta encore une fois la physionomie tranquille, affable et un peu lasse de Domenico; et, au lieu de répondre, soit affirmativement, soit négativement, elle interrogea :

— Et tu as cru cette chose ?

— Non, — déclara-t-il, avec une certaine gravité.

— Cela, c'est bien !

— Il m'était impossible de croire qu'une fille honnête et pieuse comme toi eût une intrigue avec un monsieur.

— Sans doute, — répondit-elle après une pause. — Il faudrait que je fusse folle pour ajouter foi aux sornettes des messieurs.

— Et tu n'y prêtes jamais l'oreille, n'est-ce pas?

— Non, jamais, quand je peux m'en dispenser, — continua-t-elle, pensive, hésitante. — Mais je ne le peux pas toujours. Quelquefois, quand je me cache à l'heure où Don Franceschino passe, maman crie après moi.

— Ta maman?

— Oui, hélas! Elle dit qu'il est le fils de la propriétaire, que nous sommes de pauvres concierges et que la politesse est d'obligation : sans quoi, on nous mettrait à la porte.

— Et qu'est-ce que tu réponds, toi?

— Quelquefois je ne réponds rien; mais, quand je suis de mauvaise humeur, je réponds mal : je déclare que je ne me soucie pas d'avoir pour amoureux Don Franceschino, qui ensuite se moquerait de moi, et que, si je dois manger de ce pain, je préfère le jeûne.

— Et ta mère, que dit-elle?

— Il y a des jours où elle me soufflette.

— Pour cette réponse-là?

— Oui, pour cette réponse-là.

Puis, avec un accent d'une candeur touchante, elle conclut :

— Tu sais bien, Domenico, que ce n'est pas ma véritable mère.

— Pauvre Gelsomina! — dit-il avec une franche compassion.

La jeune fille courba la tête et se tut. En causant, elle avait dénoué sous son menton le nœud de son petit châle noir et l'avait rejeté un peu en arrière. La lumière frappait sur la masse opulente de ses cheveux à moitié défaits dans le cou et recouvrant en partie une petite oreille d'une blancheur rosée où pendait une grosse pierre verte, une malachite; son profil penché se dessinait nettement, juvénile et gracieux. Domenico, assis un peu loin d'elle, abandonnait sur la chaise un corps tassé, mal bâti; et la vive clarté rendait plus apparentes les ombres jaunâtres sur son visage un peu bouffi, un peu

blafard, mettait en évidence les éclaircies des cheveux au-dessus du front, les éclaircies des moustaches mal plantées et d'un blond fadasse. Pourtant, lorsque Gelsomina releva la tête, ses yeux s'arrêtèrent sur ceux de Domenico avec des effluves de sympathie, de confiance et d'espoir. Mais, cette fois encore, elle éprouva une déception. Elle s'aperçut que, ce soir-là, Domenico était profondément distrait; elle comprit qu'il avait dû faire un véritable effort pour s'intéresser à ce qu'elle lui avait raconté. Elle ne se plaignit pas, mais un soupir lui gonfla la poitrine.

— Il est tard, Domenico, — reprit-elle. — Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant?

— Je vais fermer la boutique et m'en aller à la maison.

— Directement?

— Directement.

— Et chez toi, qu'est-ce que tu feras?

— Je me déshabillerai, je me coucherai, je dormirai.

— Tu as sommeil? Tu t'es fatigué, aujourd'hui?

— Souvent la lassitude m'empêche de dormir, — répliqua-t-il d'un air inquiet, comme s'il prévoyait l'insomnie pour cette nuit-là.

— Et qu'est-ce que tu fais alors?

— Je réfléchis.

— A quoi réfléchis-tu? demanda-t-elle, déjà souriante. Aux moutons que tu as en Pouille?

— Je réfléchis à beaucoup de choses... à beaucoup de personnes... — murmura l'artiste, comme s'il parlait pour lui-même.

— Et tu restes dans l'obscurité?

— Non. La lampe est allumée devant la Vierge des Douleurs.

— Moi, de cette façon-là, j'aurais encore plus peur! — dit-elle avec une mutinerie de fillette, en promenant les regards autour d'elle. — Oui, avec la lampe allumée, j'aurais encore plus peur. Il me semblerait que je vois des fantômes...

— Quels fantômes?

— Des esprits, Domenico! Les esprits des morts!

— Allons donc! — fit-il, songeur. — Les morts ne reviennent pas.

— Quand j'étais petite, après le rosaire, je priais toujours la Madone de me faire voir maman... tu sais... l'autre, ma vraie maman...

Et les grands yeux de Gelsomina se fixèrent, pleins de rêve, dans les ténèbres de la rue.

— Et la Madone te l'a-t-elle fait voir? — demanda le faiseur de saints avec une sorte d'anxiété.

— Non, jamais.

— Moi non plus, jamais je n'ai vu ma mère.

— Tu ne te la rappelles donc pas? — demanda ingénument la jeune fille.

— Non, je ne me la rappelle pas, — dit-il d'une voix brève.

— Moi, je me rappelle bien la mienne.

— Tu es heureuse! — murmura-t-il. — Je n'ai pas même un portrait d'elle dans ma chambre; et l'appartement me fait l'effet d'un désert.

— Tu y vis seul avec Mariangela?

— Seul avec Mariangela. Un jour ou l'autre, cette pauvre vieille va trépasser, et adieu la compagnie!

— Mais... pourquoi ne te maries-tu pas?

A peine la question faite, Gelsomina en eut honte, rougit, pinça les lèvres d'un air réservé, pour paraître sérieuse.

— Je n'y ai jamais songé, — répondit Domenico, simplement.

— Eh bien, songes-y!

— Aucune femme ne voudrait de moi; je suis laid; je ne sais pas articuler deux paroles; toutes me répondraient non.

— Pourquoi dis-tu cela? pourquoi dis-tu cela? — protesta-t-elle sur un ton où il y avait à la fois de l'agacement et de l'amertume. — Tu es si bon! tu es un saint! Toutes, elles voudraient de toi.

— Toutes, ce serait trop! — fit-il avec un affectueux sourire provoqué par l'enthousiasme de son amie Gelsomina. — Une seule suffirait.

— Et pourquoi ne la cherches-tu pas, Mimi?

— La chercher, moi? Je n'en ai pas le temps. J'ai les saints à sculpter, j'ai la Madone à peindre.

— Ainsi, tu ne penses qu'à la Madone?

— On m'en a donné l'habitude depuis mon enfance, — conclut-il mélancoliquement.

Ils se turent encore une fois. Elle releva son petit châle sur sa tête, le renoua sous son menton. De nouveau elle était soucieuse ; elle paraissait indécise, comme si elle avait quelque chose à faire ou à dire, et qu'une force intérieure la retînt. Un instant, elle mordit sa lèvre inférieure.

— Il est tard, Mimi ; je m'en vais. Bonsoir.

— Veux-tu que je t'accompagne?

— Non, non, c'est inutile. Je demeure à deux pas ; tout le monde me connaît. Bonsoir. Il faut que je me dépêche... Bonsoir !

— Et ta mère, ne va-t-elle pas te gronder pour t'être mise en retard ?

— Non. Elle sait bien qu'après la Congrégation je fais avec toi un bout de causette. Jamais elle ne me gronde. pour toi. Oh ! toi, tu es un saint !

Et la jeune fille ponctua la dernière phrase d'un petit rire où vibrait une raillerie légère. Mais, quand elle vit que Domenico n'y prenait pas garde, résolue enfin à partir, elle lui répéta d'une voix où l'on sentait palpiter une affliction profonde :

— Bonsoir, Mimi !

Et la mince figure de femme s'enfonça dans les ténèbres de la ruelle ; ses petits pas légers et un peu lents s'éloignèrent avec un bruit de plus en plus atténué. Un soupir involontaire souleva la poitrine du faiseur de saints.

***

En grande hâte, un homme venait de cette rue noire et sordide qui s'étend depuis la rue de Monte-Oliveto jusqu'à la place de la Madonna-dell'Aiuto. L'air de la nuit était glacé ; de temps à autre, un rude coup de vent balayait la poussière vers les Banchi-Nuovi. L'homme était enveloppé dans une lourde capote, et il avait autour du cou un gros cache-nez de laine où il abaissait son visage, — un visage dont le teint jaunâtre était visible malgré les ombres de la nuit. Lorsqu'il fut arrivé sur la place, il ralentit le pas, devint hésitant ;

puis il obliqua vers la droite, du côté de l'église, du côté de la boutique de saints qui, à cette heure, était hermétiquement fermée. Parvenu dans la ruelle de Donnalbina, déserte, à peine éclairée par la flamme vacillante d'un bec de gaz qui brûlait tout au fond, près de Santa-Maria-la-Nova, il fit halte, leva les yeux, les arrêta sur le flanc haut et sombre du grand palais Angiulli. Comme aux premières heures du soir, il y avait là-haut, tout là-haut, une fenêtre éclairée, mais éclairée faiblement, comme par une pauvre petite lampe qui donnerait sa lumière à un long travail, à une longue réflexion, à une longue maladie, à je ne sais quoi de patient, de persévérant et de silencieux. L'homme, immobile, la face en l'air, s'obstinait à considérer cette clarté paisible et douce, et il ne semblait pas s'apercevoir que le temps passait, que minuit approchait, que les bourrasques du vent s'abattaient sur la petite place et lui faisaient voler au visage, avec la violence de la tramontane, toute l'immonde poussière de la ruelle qui, dans le jour, n'avait été balayée par personne. Cet homme était Domenico Maresca.

Domenico fut heurté par un passant qui marchait très vite : et il s'écarta machinalement, s'adossa contre la devanture de sa boutique close, sans remarquer le regard soupçonneux que l'autre, en s'éloignant, jeta sur lui, — le regard de l'homme convaincu qu'il vient d'échapper à un voleur. Un peu plus tard, venant de San-Giovanni-Maggiore, arrivèrent deux carabiniers taciturnes, à l'air indifférent ; ils dévisagèrent le faiseur de saints, qui était toujours adossé contre sa boutique, et, sans lui rien dire, continuèrent leur promenade monotone, mais d'un pas encore plus lent.

Il ne s'apercevait de rien, comme absorbé dans la plus tyrannique des pensées, — une pensée qui l'aurait poursuivi tout ce jour-là et qui, à son tour, aurait été contrariée par le travail, par les visites, par les mille distractions qui viennent des choses et des personnes ; une pensée qui, en somme, à cette heure noire, glaciale et muette de la nuit, prendrait sa revanche sur tout le reste, sur les choses et sur les personnes ; une pensée qui, dans la solitude de son triste logement, aurait chassé loin de lui tout sommeil et tout repos, l'aurait arraché à la tiédeur de sa couche et l'aurait poussé

dans cette rue où, seul au milieu de la nuit, il restait les yeux fixés sur la faible clarté lointaine : — une pensée !...

Et, à un certain moment, comme si le pouvoir fascinateur de l'âme qui désire et qui implore eût enfin exercé toute sa force mystérieuse, une ombre apparut là-haut, derrière les vitres de la fenêtre, obscurcit la moitié de la croisée. C'était une femme, mais si distante que l'on ne pouvait rien distinguer de ses traits. Sans doute, elle avait appuyé son front contre la vitre : car elle demeurait là, sans bouger, dans une attitude pensive et lasse. Très certainement, elle ne voyait pas celui qui, dans la rue, adossé contre les volets sombres de la boutique, habillé de vêtements sombres, se confondait avec la muraille parmi les ténèbres nocturnes. Non, certainement, elle ne le voyait pas. Mais lui, Domenico, là-bas, il tremblait, et ses lèvres entr'ouvertes semblaient chuchoter des paroles incohérentes que ne traduisait aucun son : et ses paupières battaient sur ses yeux fixes. Puis l'ombre féminine, qui sûrement n'avait rien vu, se retira en arrière, s'effaça. Quelques minutes plus tard, la petite lampe s'éteignit. Et là-bas, dans la ruelle, seul, seul, horriblement seul, le faiseur de saints pleurait.

MATHILDE SERAO

(Traduit de l'italien par G. HERELLE.)

(A suivre.)

NOTES

SUR

ERNEST RENAN

A Anatole France.

N'assistant pas aux fêtes que les Trégorois préparent à leur compatriote, j'ai voulu au moins me rafraîchir l'esprit en relisant quelques-uns de ses ouvrages. C'était revivre une série d'années de ma propre vie, chacune de ces lectures devant évoquer pour moi un cortège de souvenirs. J'avais un beau choix, car Ernest Renan a trouvé moyen, sans avoir jamais de hâte, sans même avoir jamais l'air occupé, d'être l'un des écrivains les plus laborieux et les plus productifs de notre temps. Je ne m'adressai ni à ses *Origines du Christianisme*, ni à son *Histoire d'Israël*, ni aux livres de critique qui ont fondé sa réputation, ni à ses ouvrages de science. J'ai choisi quelques-uns des opuscules de ses dernières années, les récits de voyage, les souvenirs de jeunesse, les discours et conférences, les allocutions qu'il a improvisées pour l'instruction et la joie de ses auditeurs. J'y ai joint le livre sur la *Réforme intellectuelle et morale*, que je ne peux assez recommander à mes lecteurs, livre écrit au lendemain de la guerre, l'esprit encore vibrant de ces grandes émotions, et qui est une de ses œuvres les plus profondes, les plus courageuses et les plus ignorées. J'ai en même temps interrogé ma mémoire, car j'ai eu le bonheur,

durant de longues années, de le voir souvent, de l'avoir pour conseiller, pour ami et pour confrère. Je voudrais résumer ici quelques-unes des impressions que m'a laissées cette revue rapide, qui a ressuscité sous mes yeux sa personne morale, comme la belle statue de Boucher, que j'avais vue en terre glaise chez le sculpteur, ressuscite sa personne physique. Ainsi replacé dans l'atmosphère convenable, je serais heureux si je pouvais faire pour lui un peu de ce qu'a fait pour Spinoza le fidèle Colerus.



O gran bontà de'cavalieri antichi!

Ernest Renan a cité deux fois ce vers de l'Arioste, qu'il appliquait à ses anciens maîtres, et qui lui convient si bien à lui-même. C'est, en effet, la bonté qui, parmi les dons les plus précieux, domine chez lui sur tout le reste, et qui, dans le souvenir de ses amis, subsiste comme l'impression définitive et dernière. C'est la bonté qui fait qu'aujourd'hui son nom est populaire bien au delà du cercle où reste contenu d'ordinaire le nom d'un savant et d'un penseur. « Il n'y a pas une créature au monde à qui j'en veuille », a-t-il dit dans une de ses dernières allocutions. Si l'on se rappelle qu'il fut l'un des hommes les plus combattus, les plus calomniés, on trouvera sans doute à cette plénitude de sympathie un mérite particulier.

Je sais qu'on l'a expliquée autrement : indifférence, parti pris d'optimisme, dédain, on a donné ces explications. Mais la bienveillance chez lui n'était pas seulement dans les paroles : elle était dans les actes. Il lui est arrivé plus d'une fois de soutenir la cause de gens dont l'hostilité lui était bien connue. C'était chez lui comme une sorte de résignation aux conditions imparfaites de l'existence humaine. On ne l'a jamais entendu se plaindre, ni des hommes, ni des choses. Pendant les derniers jours de sa vie, comme j'étais allé le visiter, et que je le voyais souffrir cruellement, je prononçai quelques mots sur la misère de notre condition. « Cela ne pouvait pas être mieux », me répondit-il avec indulgence... C'est bien de lui qu'on peut dire qu'il fut doux même envers la mort.



C'est une chose banale de dire qu'il avait un esprit flexible à l'excès, en sorte qu'il serait difficile de jamais saisir sa pensée corps à corps. Il s'accuse lui-même de prendre volontiers les idées de son interlocuteur, de les accueillir, de les motiver à sa façon, pour les rendre ensuite présentées sous le meilleur jour. C'était un effet de son humeur accommodante, en même temps que de l'étendue de son jugement. Mais cependant il est des points sur lesquels il n'a jamais varié : cet homme conciliant est peut-être l'homme qui a dit à son pays les vérités les plus hardies. Après s'être séparé de l'Église, il a osé, dans la dernière partie de sa vie, être sincère avec une puissance qui n'aime pas moins que l'Église d'être obéie et louée, je veux dire la démocratie.

Je vais donc rappeler une ou deux de ses idées fondamentales, sans beaucoup me demander si c'est précisément le Renan qui est en train de devenir légendaire.

Il y a, comme on l'a dit souvent, quelque chose qui parle plus haut que les discours et les écrits : ce sont les actes. Renan a dans sa vie deux actes qui parlent plus haut que toutes ses théories.

Une première fois, il a rompu avec l'Église, où il pouvait espérer dignités et honneurs, pour avoir le droit de dire ce qu'il croyait la vérité.

Il y a eu ensuite une seconde rupture dans sa vie, toujours pour la même cause, le droit de parler librement. On se rappelle la fière réponse qu'il fit à un ministre de l'Empire, qui avait cru pouvoir lui rappeler qu'il était fonctionnaire. *Pecunia tua tecum sit !*

C'est ainsi que Renan est devenu un représentant de la liberté. Il représente ce qui vaut mieux pour la liberté que les garanties inscrites dans la loi, savoir le désintéressement et la fierté du caractère.

Une autre cause encore explique sa popularité. On a eu l'exemple d'un homme voué aux recherches les plus hautes, d'une réputation plus qu'européenne, et qui cependant reste ouvert aux plus humbles émotions, familier et paternel avec les petits, acceptant toutes les occasions de se mettre en con-

tact avec le peuple. Président du dîner celtique, président des fêtes de Sceaux, président honoraire de l'Association des étudiants, orateur à l'heure des toasts, conseiller affectueux des jeunes gens, causeur toujours prêt aux interrogations et aux interviews, il était devenu une figure populaire. A force de le voir parmi eux, les Bleus de Bretagne, les Félibres de Provence ont pu croire qu'il était l'un des leurs. Il l'était en effet, sinon par les idées, du moins par la bonne humeur, par la cordialité, par la compréhension d'une naturelle et saine vie populaire. Il était vraiment du même sang que tant de marins, tant de filles du peuple dévouées... Le monde ne se trompe pas à ces ressemblances.

Quelques esprits chagrins se sont demandé ce qu'il penserait s'il voyait les réjouissances auxquelles est conviée en son honneur sa ville natale. Pour le savoir, il n'y a qu'à se rappeler les fêtes de Bréhat. Il a eu, de son vivant, une représentation en petit de son apothéose. Il en a joui vivement. Il a prononcé, au milieu des pêcheurs et des paysans étonnés, une de ses plus jolies et plus joyeuses improvisations. On peut donc croire qu'il aurait accepté du ton pénétré qui lui était habituel en ces occasions, les discours, les banquets et les vivats de la foule.

Ces observations faites, nous allons rapporter ce qui ressort pour nous de nos lectures.



Il est d'abord une idée qu'à travers toutes ses variations Renan a toujours conservée, et qu'il a répétée nombre de fois, en en modifiant l'expression selon les temps et les lieux. Il est un adversaire de la notion de l'égalité, telle que la philosophie du XVIIIe siècle l'avait conçue. Il la déclare une notion fausse, une utopie qu'un coup d'œil jeté sur le monde suffit pour démentir, une erreur qui, poussée à ses dernières conséquences, pourrait compromettre le sort même de la nation.

L'inégalité, ne se lasse-t-il pas de dire, fait partie des conditions mêmes de notre existence, car elle est une suite nécessaire de la liberté. Ni la force physique, ni l'intelligence, ne

sont réparties également entre tous les hommes : il y aura toujours des individus plus forts, plus beaux, plus intelligents, plus doués que d'autres. Et il est nécessaire qu'il en soit ainsi, car la nature a voulu que la vie de l'humanité fût à plusieurs degrés. Il faut le travail du grand nombre pour permettre l'œuvre élevée d'une élite. On ne doit point appeler les uns privilégiés, ni les autres déshérités, car la tâche humaine est indivisible. Chacun à son rang travaille au grand œuvre, tous — excepté l'égoïste — ont le droit de s'en dire les auteurs. Que chacun fasse son devoir à son rang. Chacun à son rang est le gardien d'une tradition qui importe à la continuation de l'ensemble. Nous sommes frères devant le devoir : c'est la seule égalité possible. Le pauvre courageux et sans envie, la femme obscure qui remplit bien sa tâche, sont supérieurs au riche qui éblouit le monde, à l'homme vain qui remplit la terre de son nom. Il n'y a pas d'autre grandeur que celle du devoir accompli : il n'y a pas non plus d'autre joie.

Cette conviction, qu'il a si souvent exprimée, faisait le fond de sa philosophie. Elle faisait en même temps corps avec ses idées en histoire et en philologie.



Il regardait la religion, la morale, l'art comme une sorte de rare et précieuse élaboration qui avait demandé des siècles, et dont l'irremplaçable dépôt s'était conservé dans quelques familles choisies ou dans quelques institutions privilégiées. Toute la civilisation venait de là. Sans ces têtes de colonnes, les masses n'auraient rien produit. Voyez plutôt les nègres, les indigènes de l'Australie ! Il allait si loin, que le langage lui-même, cette faculté universellement départie au genre humain, lui paraissait venu de quelques hommes inspirés, nobles ou prêtres. Il voulait dire sans doute que, sans la forte empreinte donnée par quelques-uns, nos langues seraient restées dans un état de perpétuelle instabilité, comme les idiomes des peuplades sauvages.

On voit la part qu'il faisait à cette élite dont découle tout ce qu'il y a de plus noble et de plus précieux. On peut se

demander où il avait pris ces idées qui tranchaient si fort sur le ton des écrits et des discours du même temps. Je crois qu'il les avait prises dans la philosophie allemande, particulièrement dans Herder, dont il pratiqua beaucoup les ouvrages vers l'âge de vingt ans. « En faisant pour la première fois connaissance avec Herder, nous dit-il, je crus entrer dans un temple. » Il adopta une partie des idées du théosophe de Weimar. Mais il y mêla les images de la Bible, les figures du Nouveau Testament et jusqu'au langage courant de la dévotion. De là une mixture singulière, surprenante pour le public d'alors, et qui déconcertait autant ses amis que ses adversaires. Il annonçait l'avènement de Dieu, il appelait ceux qui partageaient ses idées en matière scientifique les enfants de Dieu, les élus. A tout instant on trouvait chez lui les mots de divin, d'infini, d'idéal, de saint.

Cependant il avait soin d'ajouter que comme tout bien vient du peuple, les aristocraties ne puisant point dans le peuple de quoi se nourrir et se renouveler sont destinées à disparaître. Il admettait donc, à côté de la supériorité de la naissance, celle du génie. Il concevait une aristocratie toujours ouverte au mérite, toujours en avance sur la masse, possédant une aptitude particulière au maniement des hommes. Autour des chefs appelés à servir de prophètes et de guides, il fallait naturellement un peuple de croyants convaincus et de serviteurs dociles.



Avec de telles idées, on se doute qu'il ne pouvait dire beaucoup de bien du suffrage universel. On trouve chez lui des paroles fort dures pour ce genre de votation. La campagne électorale qu'il avait faite en Seine-et-Marne lui avait permis de l'observer de près.

Il y a une sorte de contradiction, pense-t-il, à espérer qu'une moyenne intellectuelle qui atteint à peine celle d'un homme ignorant et borné, se fasse représenter par un corps de gouvernement valant mieux que lui-même. L'élection encourage le charlatanisme, détruit d'avance le prestige de l'élu, l'oblige à s'humilier devant ceux qui doivent lui obéir. (Car

c'est ainsi qu'il se figure le député, et non comme un simple mandataire.) Dans les premiers temps, grâce à la tradition, le peuple fera encore tomber ses choix sur des sujets plus ou moins dignes. Mais cette sélection ira toujours se réduisant en nombre et en qualité. On peut craindre finalement que le suffrage populaire ne sache plus tirer de lui-même cette somme de raison, ce minimum de jugement nécessaire à la réussite des choses humaines.

On se trompe, dit-il, en supposant que le grand nombre est un indice de raison. C'est l'inverse de la vérité, puisque le progrès, comme on l'a vu, est l'œuvre d'une minorité. La naissance vaudrait mieux que le vote, le hasard de la naissance étant moindre que le hasard du scrutin. Au moins la naissance entraîne à l'ordinaire des avantages d'éducation, quelquefois une certaine supériorité de race. La cour de Versailles sous Louis XV valait mieux pour le choix des fonctionnaires. On pouvait éclairer, on pouvait convaincre un souverain : mais aujourd'hui c'est un souverain à mille têtes qu'il faudrait convaincre, quand des centaines ou des milliers de gens, à tous les étages de la société sont appliqués à l'égarer. Bientôt viendra le temps où le suffrage universel refusera de se laisser instruire, ou n'acceptera d'autre instruction que celle qui lui sera présentée par ses flatteurs.



Les lecteurs de Renan savent qu'il n'y a aucune contradiction entre ces idées, qu'on dirait celles d'un aristocrate endurci, et la prédilection qu'il éprouvait pour tout ce qui est simple et populaire. Sa doctrine philosophique lui fournissait la justification de cette antinomie. Il est l'un des premiers qui aient parlé de la catégorie de l'instinctif et du spontané. Ce qu'on doit entendre par ces termes, c'est cette idée que l'homme, non gâté par la culture, non arraché à son cercle habituel, a pour se diriger dans la vie de tous les jours, pour l'embellir et la décorer, pour rehausser de ses rêves la platitude de ce triste monde, un instinct infaillible, supérieur à la réflexion, égal au génie des plus grands. De là le goût de Renan pour la poésie populaire, de là sa curiosité sympathique

pour les croyances et superstitions des époques de foi. Il pouvait, grâce à son système, faire sentir son dédain à ce qui lui paraissait vulgaire et bourgeois, et garder sa tendresse pour les humbles joies du pauvre, comme il pouvait appliquer la critique la plus sévère aux dogmes de l'Église et célébrer en termes émus la simplicité de la Légende dorée.

*
* *

Il est l'ennemi de toute révolution violente. Tout ce qui existe, — religion, noblesse, royauté, — ayant sa raison d'être, rien ne doit être brusquement secoué, rien ne doit être absolument rayé de la vie nationale. Il se peut que dans notre ardeur révolutionnaire nous ayons poussé trop loin les amputations, qu'en croyant ne retrancher que des superfluités maladives, nous ayons touché à quelque organe essentiel de la vie, si bien que l'obstination du malade à ne pas se bien porter tienne à quelque grosse lésion faite par nous dans ses entrailles. Bien peu de personnes comprennent que la continuité des bonnes choses doit être gardée par des institutions qui sont, si l'on veut, un privilège pour quelques-uns, mais qui constituent des organes de la vie. Ne touchons donc qu'avec précaution à ce qui reste de notre passé. Gardons-nous de vouloir trop accélérer notre marche. Mieux vaut suivre une grande route tracée, faisant quelques détours, que de se jeter dans les précipices et les fondrières. L'Angleterre, sans rompre avec sa royauté, avec sa noblesse, avec ses comtés, avec ses communes, avec son Église, avec ses universités, a trouvé moyen d'être l'État le plus libre, le plus prospère et le plus patriote qu'il y ait. Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tous les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre.

Les gouvernements, pensait-il encore, ne valent rien à leur début : ce n'est qu'au bout d'un certain nombre d'années, quand ils se sont dégagés des obligations contractées à leur origine, qu'ils peuvent se vouer au bien public. Encore faut-il qu'il n'y ait pas un trop fréquent renouvellement du personnel gouvernant.

Il est intéressant de connaître les jugements qu'il a portés,

à différentes époques de sa vie, sur la Révolution française. Il a beaucoup varié : il l'appelle quelque part une expérience manquée, un monstre inouï, tel qu'il n'en est point de pareil dans l'histoire d'aucune nation. Le jour où la France coupa la tête à son roi, elle commit un suicide. Les hommes de cette période sont une race sèche et dure, des esprits à courtes vues, qui ont établi le règne de l'universelle médiocrité. Mais, plus tard, il change de langage. En voyant la rage avec laquelle on attaque la Révolution française, en observant d'où viennent les coups qu'on lui veut porter, il commence à croire que c'est ce que nous avons fait de mieux. C'est le premier essai de l'humanité pour prendre ses propres rênes. Tout ce qui précède peut s'appeler période irrationnelle. La vraie histoire de France commence en 1789. C'est la gloire de la France, l'épopée française par excellence... Cette seconde opinion se trouve à la fois dans ses premiers et dans ses derniers écrits. On peut donc croire que c'est celle à laquelle la réflexion l'avait ramené.



Sur la politique étrangère, il est remarquable par la clarté du coup d'œil, par l'étendue des vues et par la justesse des pressentiments. Dans un temps où l'idée de race donnait lieu à d'étranges sophismes, il proclame et rétablit la vérité. « Nation n'est pas synonyme de race. » Ce serait rétrograder dans l'histoire, remonter vers un état social depuis longtemps dépassé, que de vouloir parquer les populations d'après des indices ethnographiques ou linguistiques. La division trop accusée de l'humanité en races, outre qu'elle repose sur une erreur scientifique, très peu de pays possédant une race vraiment pure, ne peut mener qu'à des guerres d'extermination, à des guerres « zoologiques ». Ce serait la fin de ce mélange fécond, composé d'éléments nombreux et tous nécessaires, qui s'appelle l'humanité. En dehors des caractères anthropologiques, il y a la raison, la justice. Une nation est une grande solidarité constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits pour vivre ensemble, et de ceux qu'on est disposé à faire encore.

Il prédit que la théorie des races se retournerait contre ceux qui l'avaient lancée dans le monde. Comment les Slaves ne manieraient-ils pas l'arme qu'on leur fournit? Chaque affirmation du germanisme est une affirmation du slavisme : chaque mouvement de concentration de la race germanique est un mouvement qui « précipite » le Slave, le dégage, le fait être séparément. Chaque maître d'école slave sera un ennemi, un termite ruinant la maison où l'Allemagne prétendait le contenir. On ne peut relire les deux lettres à Strauss, écrites, l'une en août 1870, l'autre en septembre 1871, sans être ému de cette haute raison, de cette supériorité que le penseur français garde sur son correspondant, alors entraîné dans le trouble général des esprits et déjà grisé par le succès.

Mais il ne faudrait pas se le représenter sous les traits d'un moderne membre des Congrès de la Paix. Il ne croit pas beaucoup à la paix. Il avait trop pratiqué, pour cela, l'Ancien Testament : il avait trop vécu, par la pensée, avec les fondateurs de peuples et de religions. Il ne fut pas de ceux qui, après 1870, couvrirent de leur réprobation les auteurs de la déclaration de guerre. On trouve, dans son livre sur la Réforme intellectuelle, cette assertion curieuse, que l'empereur Napoléon III s'est perdu par ce qu'il y avait en lui de haut et de noble. S'il se fût contenté de comprimer à l'intérieur toute liberté politique, s'il eût continué de s'appuyer sur un cléricalisme modéré et sans conviction, s'il eût laissé la nation s'enrichir à son gré et satisfaire ses appétits de jouissances matérielles, son règne et celui de sa dynastie eussent été établis pour longtemps. Mais il était supérieur en un sens à la majorité du pays : il aimait le bien ; il avait le goût de la noble culture de l'humanité. Il rêvait la gloire militaire... Ces lignes sont singulières. Mais peut-être, par ses relations, en savait-il plus, et que la guerre avait été imposée. Peut-être aussi, en les écrivant, voulait-il envoyer un mot de consolation à l'exilé de Chislehurst, car la fidélité au malheur fut toujours l'une de ses plus constantes qualités.

Sa vraie opinion, il l'a exprimée plus d'une fois. Il considère la guerre de 1870, quels qu'en aient été les auteurs, comme le plus grand attentat contre la civilisation, comme

un coup funeste qui a fait dévier le cours de l'histoire, peut-être pour des siècles.

A la fin de sa conférence : *Qu'est-ce qu'une nation?* il semble avoir la vision de malheurs qui, il faut l'espérer, ne se réaliseront pas.

« Pauvre humanité ! que tu as souffert ! que d'épreuves t'attendent encore ! Puisse l'esprit de sagesse te guider pour te préserver des innombrables dangers dont ta route est semée ! »



Du socialisme il s'est peu occupé. Les théories socialistes ne pouvaient lui beaucoup agréer : elles tenaient trop peu de compte de l'histoire. Le socialisme, dit-il dans la préface de l'*Avenir de la Science*, ne finira pas, mais il s'adaptera, comme a fait le christianisme. Il y faut voir une de ces épidémies dangereuses au début, mais qui perdent leur caractère de virulence en devenant endémiques. Il ajoutait que les armements des nations modernes les font ressembler à des guerriers écrasés par le poids de leurs armures. Aussi n'aurait-il pas approuvé la loi militaire qu'on prépare, et qui, sous couleur d'égalité, doublera la charge pesant sur la partie lettrée de la nation.

Quelques-unes de ces opinions ne sont plus de notre temps. Vingt et trente ans se sont passés depuis que les plus récentes ont été émises. Comme nous tous, Renan a subi l'empire des événements, des préoccupations et des erreurs de son époque. On peut se demander ce qu'il eût été s'il fût venu vingt ans plus tard. Nul doute qu'il n'eût été autre. Il eût peut-être mis son esprit d'indépendance, sa sincérité et son amour du peuple au service des questions sociales. Il aurait peut-être présidé des universités populaires, il se serait intéressé aux associations d'ouvriers, il aurait figuré parmi les chefs du mouvement qui nous entraîne...

Dans son désir de tout comprendre, il a pu émettre des théories contestables. Mais, quand il était mis en demeure d'agir, le paradoxe chez lui n'avait plus de place. Je ne l'ai

jamais vu agir autrement que dans le sens du juste et du vrai. A ceux qui en pourraient douter, j'offre cette contre-épreuve : supposez-le encore vivant, imaginez-le en présence de quelque grave problème moral. Vous ne pourrez vous le représenter autrement que du côté de l'équité, de la vérité et du progrès !

***

La religion a naturellement une grande place dans ses préoccupations. Sa parfaite connaissance du sujet donne un prix particulier à ses avis.

Il dit que si un mouvement de réformes était possible, entraînant, avec le mariage des prêtres, un changement dans l'allure générale du clergé, il faudrait l'accueillir avec empressement. Un schisme lui paraît vraisemblable : il se peut que bientôt on ait deux papes, et même trois, car il est improbable que les Français, les Italiens et les Allemands restent de la même religion. Cette vision de deux papes s'excommuniant l'un l'autre, le pape du catholicisme rétrograde et le pape du catholicisme progressif, paraissait lui sourire. Elle ne manquait jamais dans ses prédictions. Une foule de réformes maintenant impraticables seront praticables alors, et l'horizon du catholicisme, maintenant si fermé, pourra s'ouvrir tout à coup et laisser voir des profondeurs inconnues.

Cependant il ne perdait pas de vue la réalité, et quand le prince de Bismarck se jeta dans le *Kulturkampf*, il déclara dès le premier jour que le chancelier allemand sortirait vaincu de la lutte. Il faut d'autres armes, pensait-il, pour avoir raison du catholicisme : le ministre prussien, bon diplomate, mais nouveau à ce jeu qu'il n'a jamais pratiqué, engage une partie où il aura sûrement le dessous.

La *Vie de Jésus* reste son œuvre capitale. Ce livre a contenu et arrêté le travail commencé au début du siècle dernier avec le *Génie du christianisme*, et qui avait lentement conquis les imaginations. Le plus petit nombre l'a lu ; mais tous, en un sens ou dans l'autre, en ont senti l'action.



Il serait trop long de montrer quelle a été son influence dans toutes les directions du monde de la pensée. Mais je ne puis me dispenser de dire ce qu'il a été pour la cause de l'enseignement. Personne n'a parlé de la science en termes plus enthousiastes et plus convaincus. « L'affranchissement et le progrès de l'esprit, c'est la seule chose qui importe... » Il est probable que Victor Duruy, pendant la seconde partie de son ministère, a subi l'influence de ses écrits. Ce que ce ministre a fait alors pour l'enseignement supérieur est un commencement de réalisation des idées de Renan. L'instruction secondaire l'intéressait déjà moins : le latin et les mathématiques, comme à Tréguier, cela lui paraissait suffisant. Il aurait voulu voir l'État renoncer à ses internats, triste legs des jésuites et de l'Empire. « L'Église, le monastère, le collège du moyen âge ont, à leur manière, élevé l'homme, créé un type d'éducation plus ou moins complet. Une seule chose n'a jamais élevé personne, c'est la caserne. » L'expression est forte, peut-être ne convient-elle plus pour le présent. Mais si je consulte mes souvenirs, je ne puis la trouver exagérée. Quant à l'instruction primaire, on voit qu'il y a peu de propension. Il n'est pas un partisan de l'ignorance, mais il trouve que l'ignorance a du bon. Il la compare à la mauvaise herbe, ou plutôt à ce que nous appelons de ce nom. « La mauvaise herbe a du bon aussi, c'est le gazon qui tapisse le monde, le garde toujours vert. » La vraie raison d'encourager l'instruction primaire, c'est qu'un peuple sans instruction est fanatique.

L'élément breton n'a commencé d'émerger chez lui que pendant la seconde partie de sa vie. Jusque-là, il n'avait pas eu le temps de prêter l'oreille aux voix de sa jeunesse. Il est l'un de ceux qui ont le plus contribué à la renaissance littéraire de l'esprit provincial. C'est une rénovation venue d'en haut, par la philologie, l'histoire, l'érudition. Les fées, pour se faire entendre, ont attendu lady Charlotte Guest et la Villemarqué. Renan ne savait pas le breton ; peut-être à cause de cela même, l'aimait-il davantage. Mouvement heu-

reux et bienfaisant, s'il ne se complique d'aucun élément étranger, et s'il rend aux masses un peu de la poésie que notre instruction d'autrefois leur mesurait si avarement !

***

Je viens de faire allusion aux réunions où, en présence d'amis et d'interlocuteurs qui excitaient sa verve, il laissait librement vaguer sa pensée sur tous les sujets. On aurait pu, comme pour Luther, faire le recueil de ses propos de table. C'est parmi ces propos qu'il eut d'abord l'idée du bon gorille qui, en fermant l'entrée de sa caverne, a créé la propriété, la famille, toute la civilisation. Aucune question ne le trouvait en défaut, ni les plus hautes, ni les plus familières. Une mémoire merveilleuse lui suggérait à point nommé les faits, les dates, les portraits, les anecdotes, les citations. Toute l'histoire ancienne, toute l'histoire moderne était comme déployée devant lui. Mais après les grandes questions philosophiques, on aimait à l'amener sur un terrain plus scabreux, sur le terrain qui avait été le plus étranger à sa première vocation. Dans les commencements, j'étais embarrassé en moi-même des choses qu'on lui faisait entendre. Mais je fus vite rassuré. Il écoutait en silence, laissait parler chacun à sa guise : puis tout à coup, d'une voix lente et d'un geste tranquille, il arrivait avec une observation si inattendue et d'un humour si heureux, que la discussion en était comme illuminée et qu'il ne restait plus rien à dire. Il ajoutait, d'ailleurs, avec le proverbe grec qu'il n'aimait pas un convive qui se souvient[1].

***

Ernest Renan a été pour l'Église catholique l'un des plus grands adversaires qu'elle pût rencontrer, d'autant plus redoutable qu'il mettait de côté les épigrammes et les quolibets du XVIIIe siècle, et qu'il paraissait asséner à regret les coups qu'il lui portait au nom de la science.

1. Μισῶ μνάμονα συμπόταν.

Ces sentiments ont été les mêmes jusqu'à la fin. On peut remarquer que dans les dernières années le scepticisme chez lui avait augmenté. Quelques-unes des espérances de sa jeunesse ne s'étaient pas réalisées. L'idéalisme allemand ne s'était pas montré tel qu'on l'avait rêvé : les Allemands eux-mêmes le reniaient. Les quelques certitudes en philosophie qu'on croyait tenir, s'échappaient. « On aiguille au hasard sans savoir où l'on veut aller. On marche comme dans le désert : on cherche la route, mais il n'y a pas de route : c'est nous qui la faisons... » Mais ces moments de découragement étaient courts. Son optimisme naturel reprenait le dessus : il s'en rapportait à la bonne nature de l'homme, il se fiait à la destinée. *Fata viam invenient.*

Rien de mesquin, rien de vulgaire n'avait accès chez lui. Il disait que le monde ne tient debout que par un peu de vertu, que l'égoïsme, la recherche avide de la richesse et des jouissances ne sauraient rien fonder. Selon la prédiction qui lui avait été faite dans sa jeunesse, il mourut pauvre. Ce dédain des vulgarités de la vie aurait trouvé un appui, s'il en avait été besoin, dans la noble personnalité de sa femme, dans les aspirations généreuses de ses enfants. Il jouit du bonheur domestique en remerciant le Dieu inconnaissable qui le lui avait donné.

*
* *

Assis sur son banc de pierre, non loin de l'église, le visage grave et fatigué, le vieux prophète a l'air de répéter : « O mes bons frères! Soyez indulgents pour vos mutuelles erreurs! Les deux seules choses qui viennent du démon sont le mensonge et la haine! »

MICHEL BRÉAL

LETTRES

SUR

LA MUSIQUE FRANÇAISE[1]

— 1836-1850 —

LI

Mardi, 8 février 1842.

Mon excellent ami,

La grande nouvelle musicale du jour est la démission de Cherubini : cet événement est des plus importants pour l'art.

Cherubini n'a jamais été administrateur, et le Conservatoire a toujours souffert de ses minuties et de son aversion pour toute espèce de progrès ; mais, depuis quelques années, il était presque tombé en enfance et l'on ne saurait s'imaginer les obstacles qu'il mettait à tout ce que l'on pouvait faire de bien dans cette administration. Le respect légitime que l'on avait pour son nom et son grand âge faisait que l'on supportait aussi patiemment que possible ses entêtements, ses bizarreries et ses inégalités d'humeur. Cependant les choses en étaient venues à un point où il était indispensable d'apporter un remède efficace. Il y a deux mois environ que le ministère fit promulguer un règlement fort bien fait qui limitait les attributions trop étendues du directeur et nommait deux nouveaux membres du comité d'enseignement, qui étaient Auber et moi.

Cherubini eut d'abord l'air d'adopter ce changement ; mais, lorsqu'on le mit à exécution, il donna tout d'un coup sa démission, sans que rien pût faire pressentir cette résolution.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août et 1er septembre.

La démission fut donnée à midi et, le soir même (vendredi 4), Auber recevait sa nomination. Cherubini aurait désiré qu'Halévy, son élève favori, lui succédât; mais le choix qu'on a fait d'Auber a réuni tous les suffrages. Son âge, son immense talent, le titre de chef de l'École française qu'on ne peut lui refuser, tout lui assurait des droits incontestables à cette place. Quoique je n'aie pas eu beaucoup à me louer d'Auber depuis deux ans, je n'en suis pas moins resté un de ses plus grands admirateurs et cette nomination me fait un grand plaisir: c'est un acte de justice et j'espère que cela sera un grand bien pour l'art.

Ce même jour, vendredi, a eu lieu la première représentation du *Duc d'Olonne*, l'opéra en trois actes d'Auber, qu'on attendait avec tant d'impatience.

La pièce a obtenu un immense succès. Les préventions qui ont nui à la réussite des *Diamants*, à cause de la rupture de madame Damoreau et d'Auber, sont maintenant oubliées; la Thillon n'est pas devenue meilleure, il s'en faut de beaucoup, mais l'objet de comparaison n'est plus là, et c'est déjà un avantage. Le premier acte de la pièce est froid et n'a point produit d'effet; le deuxième et le troisième sont charmants et ont été extrêmement applaudis. Il y a au commencement du deuxième acte un chœur de nonnes qui prient pendant une bataille, qui est un morceau de maître; il y a de beaux chœurs de soldats dans ce même acte, qui se distingue par une grande variété de musique. Au total, le succès a été très grand et je crois qu'il durera longtemps. Le premier ouvrage, en trois actes, que l'on représentera maintenant est celui de Clapisson[1]. La pièce d'Auber est convenablement chantée et parfaitement jouée par mesdames Thillon et Revilly et MM. Roger, Mocker et Henry.

Brunswick et Leuven, mes collaborateurs du *Postillon* et du *Brasseur*, doivent me lire sous peu de jours une pièce en trois actes[2] que je ferais pour l'hiver prochain.

Les journaux retentissent des ovations que vous faites à

1. *Le Code noir*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 9 juin 1842. — Voir lettre LVI.

2. *Le Roi d'Yvetot*. — Voir lettres LVIII, LX, LXI, LXII.

Liszt et l'on trouve en général que vous autres Allemands, qui passez pour ne pas vous passionner facilement, vous vous enthousiasmez un peu fort pour un instrumentiste dont nous admirons toute l'habileté, mais que nous n'avons jamais voulu reconnaître que comme un détestable compositeur. car sa musique n'a jamais pu réussir chez nous. Sous ce rapport, nous ne faisons aucune comparaison entre lui et Thalberg.

Un clarinettiste italien, nommé Cavalieri, obtient un grand succès en ce moment : il a une agilité incroyable sur son instrument. il peut lutter de vélocité avec le flûtiste le plus adroit et le plus rapide. — On monte à l'Opéra italien une *Saffo* de Pacini[1] où la Grisi[2] doit remplir le principal rôle.

Un chanteur et compositeur anglais, Balfe, est en ce moment à Paris. Après avoir donné à Londres plusieurs opéras anglais, il a fait représenter au King's Theatre un opéra italien, intitulé *Falstaff*, qui a obtenu du succès. Depuis, il a fondé un théâtre d'opéra anglais où il a mangé toute sa fortune. Il s'est alors réfugié à Paris. Je n'ai pas encore entendu de sa musique, que l'on dit être bonne, mais tout à fait dans le style de l'école italienne ; comme chanteur, c'est un homme de talent, sa voix est celle d'un baryton, elle est bien timbrée et bien conduite. Il a chanté longtemps en Italie et a même débuté à Paris, il y a une dizaine d'années, au Théâtre-Italien. Il voudrait y faire représenter un opéra : je ne sais s'il en viendra à bout.

Adieu, cher et bon ami ; crois toujours à l'inaltérable attachement de

ton affectionné,

AD. ADAM

LII

Lundi, 7 mars 1842.

Mon excellent ami,

Combien ta lettre m'a fait de chagrin en m'apprenant celui que tu éprouves[3] ! Il n'est d'autres consolations aux injustices

1. Giovanni Pacini.
2. Giulia Grisi.
3. Son « remplacement à la bibliothèque royale ». — Voir la lettre suivante.

des hommes que de penser que parmi tant de méchants il est quelques exceptions et il faut bénir le ciel quand vous avez pu rencontrer un ami, parmi ces êtres d'espèce rare. Ce qui t'arrive m'afflige excessivement; cela me ferait presque prendre en grippe Berlin, ma ville de prédilection, si tu n'y étais et si je ne pouvais me dire: « C'est là qu'habite mon meilleur ami, celui qui a la plus grande part de mes affections. »

Tu penses que je me suis mis sur-le-champ en campagne pour exécuter ce dont tu m'as chargé. Hier, c'était dimanche et je n'ai pu rien faire; mais aujourd'hui même, ayant fait plusieurs copies de la petite note que je n'ai que très légèrement modifiée, j'ai obtenu la promesse de l'insertion dans quatre journaux importants, *les Débats, le Courrier français, le Commerce* et *la France,* journal légitimiste. Je ne sais encore si je serai assez heureux pour que l'on me tienne les promesses que l'on m'a faites pour les quatre journaux, parce que cela dépend beaucoup des rédacteurs en chef, et que je ne connais que des rédacteurs particuliers: je le verrai d'ici à peu de jours. Mais je puis t'assurer que l'article passera au *Courrier français*, parce que je suis lié avec le rédacteur en chef, La Pelouse. Je le verrai demain soir et je lui remettrai moi-même la note. J'espère aussi voir ce soir le rédacteur en chef du *Messager* et obtenir la même faveur. Ces cinq journaux représentent toutes les nuances d'opinion et leurs articles sont reproduits par tous les autres organes de la presse.

Le Duc d'Olonne, d'Auber, poursuit son succès: le deuxième acte est un des plus beaux d'Auber. — *La Reine de Chypre,* malgré les éloges outrés des journaux, voit diminuer ses spectateurs. — La Rossi vient de chanter *le Domino noir*; elle n'y a pas égalé l'inimitable Damoreau, mais elle a néanmoins obtenu du succès. Hier, dimanche, on a donné *le Domino* et *Richard*, et la recette a dépassé six mille francs : c'est la plus forte qu'on ait encore faite dans cette salle. On répète un opéra-comique en trois actes de Clapisson, intitulé : *le Code noir*; cela ne sera pas joué avant deux mois. — A l'Opéra-, on ne répète que mon ballet de *la Rosière de Gand*[1] dont la

1. *La Jolie Fille de Gand.*

première représentation est fixée au 1er juin, après le retour de la Carlotta[1] qui est à Londres.

Je regrette beaucoup le départ du comte Rœdern : il est toujours bon d'avoir à la tête des théâtres un bon musicien, et ils sont rares parmi les grands seigneurs. Dis-lui bien mes regrets, je t'en prie, et rappelle-moi à son souvenir.

Je crois que *les Diamants de la Couronne* te feront plaisir ; je te recommande surtout l'introduction de l'ouverture et un chœur de faux monnayeurs au premier acte. Quant aux *Huguenots*, il faudra bien les abréger pour les accommoder à votre goût ; mais le quatrième acte est une des plus belles choses que je connaisse en musique dramatique et suffit pour dédommager des longueurs des autres actes, qui renferment aussi de belles parties. Si tu vois Meyerbeer, rappelle-moi à lui et dis-lui bien que, malgré les abominables calomnies de M. Schlesinger, je n'en suis pas moins un des grands admirateurs de son beau talent et que je n'oublierai jamais l'accueil aimable que l'on m'a fait dans sa famille.

Liszt aura un succès prodigieux à Pétersbourg, où il est attendu comme le Messie. Quoique j'estime beaucoup le talent de cet artiste, je n'estime guère sa personne. C'est ce que nous appelons en France un sauteur, c'est-à-dire un homme sans consistance morale, sacrifiant tout au désir de produire de l'effet et y arrivant par tous les moyens possibles. Sa conduite basse et envieuse avec Thalberg, qui a déployé le plus noble caractère, lui a enlevé l'estime des honnêtes gens à Paris. Cela ne m'empêche pas d'admirer beaucoup son talent, mais, lorsque je vois les honneurs extraordinaires qu'il reçoit, en Allemagne, je me demande si jamais vous pourriez rien faire de plus pour Auber, Rossini et même Meyerbeer, qui sont bien d'autres génies que M. Liszt qui, en fin de compte, n'est jamais qu'un exécutant. — Du reste, c'est le sort ordinaire du génie, qui est toujours moins apprécié que le talent d'exécution, et je suis bien sûr que, de son vivant, Mozart n'a jamais été si applaudi que ceux qui chantaient ses opéras.

Adieu, cher et excellent ami ; dès qu'un journal aura publié quelque chose sur ton affaire, je te le ferai savoir.

1. Carlotta Grisi.

Ne te serait-il pas possible de m'écrire sur du papier moins épais? En France, les lettres se pèsent et payent en conséquence: ton avant-dernière lettre m'a coûté 3 fr. 45 de port, ce qui est près d'un thaler de votre monnaie; écrite sur du papier fin, elle ne m'aurait coûté que la moitié. Pardonne ce petit détail d'intérêt à la modicité de ma fortune et crois-moi toujours le plus sincère et le plus affectionné de tes amis,

AD. ADAM

LIII

Lundi, 21 mars 1842.

Mon excellent ami,

Avant toutes choses je dois te parler des démarches que j'ai faites pour l'insertion de la note relative à ton remplacement à la bibliothèque. J'avais remis, ainsi que je te l'ai déjà dit, quelques copies de cette note aux principaux organes des différentes nuances d'opinion qui divisent nos journaux. J'ai été nettement refusé par les journaux légitimistes : le nouveau rescrit relatif aux juifs, qui est si sévèrement jugé par la presse indépendante, a valu au roi de Prusse toutes les sympathies des légitimistes et il m'a été impossible de leur faire accueillir une note qui contenait une critique, quoique bien modérée, d'un des actes de son gouvernement. J'ai été plus heureux d'un autre côté : le directeur-propriétaire du *Courrier français*, M. de La Pelouse, un de mes amis, a inséré la note dans son numéro du 10 mars, où tu as dû la lire. Quant aux *Débats*, je ne sais pas positivement la date de l'insertion, mais elle n'a pu suivre que de peu de jours celle du *Courrier français*. Quelques journaux reproducteurs, l'*Écho de la Presse*, l'*Estafette*, etc., l'ont aussi reproduite. Ainsi donc cela a eu toute la publicité que tu désirais.

Il me reste à t'entretenir de la perte que nous venons de faire de Cherubini. Depuis deux mois une enflure considérable s'était manifestée à ses jambes; elle n'a cessé de gagner les parties vitales et il a expiré mercredi 16, à six heures du matin.

Le Roi a fait les frais des obsèques, qui ont été magnifiques. On n'a pu exécuter sa belle messe de requiem, composée pour les funérailles de Louis XVIII, parce qu'il y a des parties de soprani et que nos églises n'admettent pas de femmes parmi les exécutants. Il n'y a qu'à la chapelle du Roi qu'elles étaient reçues et, depuis que cette chapelle n'existe plus, on ne sait comment exécuter la musique d'église où les parties de soprani sont obligées. C'est pour obvier à cet inconvénient que Cherubini avait composé en 1836, à soixante-seize ans, un requiem pour voix d'homme. C'est celui-là qu'on a exécuté avant-hier. Il est bien inférieur au premier; néanmoins le *Dies iræ* est très beau et a produit un grand effet. Plusieurs discours ont été prononcés sur sa tombe et écoutés religieusement, malgré une pluie et une grêle effroyables que les assistants ont endurées tête nue.

Il laisse vacante une place à l'Institut, pour laquelle se présentent plusieurs concurrents; il n'y en a que deux de sérieux, Onslow et moi. Onslow, dont tu connais sans doute les quatuors, quintetti et autres compositions du même genre, a peu travaillé pour le théâtre; il n'a fait que trois opéras dont aucun n'a eu un succès décisif: sous ce rapport, j'ai beaucoup plus de chances que lui. Il a sur moi l'avantage de l'âge, ayant une cinquante d'années, tandis que je n'en ai pas encore quarante: j'en aurai trente-huit au mois de juillet. Mais ce qui peut faire manquer son élection, c'est sa résidence habituelle en Auvergne, où il possède de magnifiques propriétés: il aura beau promettre de venir habiter Paris, on ne le croira pas, parce que Spontini avait fait les mêmes promesses et que l'Institut, déjà fort contrarié d'avoir un de ses membres hors de Paris, ne se soucie pas d'en avoir deux, ce qui laisse tout le poids des travaux aux membres qui restent et qui sont Auber, Carafa et Halévy: le pauvre Berton est dans un état de santé qui ne lui permet pas de sortir et nous craignons bien qu'il ne survive pas longtemps à Cherubini. J'ai donc beaucoup d'espoir pour cette nomination, qui se fera dans deux mois. Les autres concurrents, qui ne comptent que pour la forme, sont Berlioz, qui obtiendra peut-être quelques voix grâce à l'influence énorme du *Journal des Débats* auquel il est attaché: Zimmermann, qui n'a

d'autres titres que celui d'élève de Cherubini et d'excellent contrepointiste, et enfin Dourlen, professeur d'harmonie au Conservatoire, qui a fait un ou deux opéras insignifiants, il y a vingt-cinq ans.

J'ai mis hier dans la *France musicale* et dans le *Courrier français* un article nécrologique sur Cherubini dont on a été généralement satisfait [1] : peut-être pourrais-tu le reproduire en partie dans ton journal et je crois qu'il plairait au public allemand, qui a su apprécier le talent de Cherubini. — Rien de nouveau dans les théâtres, si ce n'est qu'on prépare à l'Opéra-Comique une reprise des *Deux Journées* [2], qui n'ont pas été jouées à Paris depuis vingt ans.

Ton bien affectionné,

AD. ADAM

LIV

Samedi, 9 avril 1842.

Mon excellent ami,

Les injures que M. Schlesinger ne cesse de me prodiguer dans son journal ont produit un résultat auquel il était loin de s'attendre; Halévy en a été tellement indigné qu'il s'est tout à fait mis de mon parti, et je suis presque sûr de l'avoir pour appui dans ma candidature à l'Institut. Tu comprends que ceci est tout à fait confidentiel. Je désire que Schlesinger continue envers moi le même système, qui m'assure beaucoup de partisans.

On a donné, mardi dernier, un festival assez intéressant. On y a exécuté la belle ouverture d'*Iphigénie*, de Gluck, à laquelle Halévy a ajouté des instruments à vent et fait une *coda*. Elle a produit le plus grand effet. Puis un air de *Samson*, d'Hændel, fort bien chanté par une jeune Suédoise, élève de Garcia, mademoiselle Nissen. L'air de *Joseph*, de Méhul, parfaitement rendu par Ponchard. Un *Ave Maria* à quatre voix,

1. Voir *Derniers Souvenirs d'un Musicien*, pages 237-248.

2. Drame lyrique en trois actes et en prose, mêlé d'ariettes, paroles de Bouilly, musique de Cherubini, représenté pour la première fois, sur le Théâtre Feydeau, le 16 janvier 1800. — Voir la lettre suivante.

sans accompagnement, composé, en 1540, par un maître de chapelle du duc de Lorraine nommé Arnedet : ce petit morceau, d'une extrême simplicité, a produit tant d'effet qu'on l'a fait répéter deux fois. On a exécuté pour la première fois une symphonie de Bertini, très habile pianiste et compositeur estimé de musique instrumentale. Cette pièce a paru parfaitement instrumentée, mais manquant de mélodie et démesurément longue : aussi n'a-t-elle produit que peu d'effet. On a terminé par l'exécution de six morceaux du *Paulus* de Mendelssohn, ouvrage que l'on dit fort estimé en Allemagne. A l'exception d'un chœur qui a paru charmant et que l'on a vivement applaudi, cette composition a paru lourde et dénuée d'invention ; on y a trouvé beaucoup de talent et pas de génie.

Avant-hier a eu lieu la reprise des *Deux Journées*, de Cherubini. L'exécution a été excellente de la part de l'orchestre et des chœurs et très faible du côté des acteurs, à l'exception de Mocker, chargé du rôle d'Antonio. Jamais les couplets du premier acte n'avaient été si bien chantés : aussi ont-ils été salués d'unanimes applaudissements, ainsi que le sextuor final du premier acte et la marche finale du deuxième. Les autres morceaux ont fait peu de plaisir. Malgré leur immense mérite, le public ne les a pas appréciés convenablement ; il les aurait désirés plus mélodiques.

Après la pièce, on a couronné le buste de Cherubini. M. Bouilly, l'auteur de la pièce des *Deux Journées*, âgé de quatre-vingts ans, avait composé des vers qui ont été lus par l'acteur Moreau, qui venait de jouer le comte Armand : ils ont été fort applaudis. Henry, qui avait joué le rôle de Mikéli, a très bien lu de forts beaux vers d'Émile Deschamps, aussi à la gloire de Cherubini. Puis tous les acteurs de la troupe ont chanté un chœur de Cherubini, composé en 1821 pour la naissance du duc de Bordeaux, dans une pièce de circonstance intitulée *Blanche de Provence*.

M. Schott, l'éditeur de Mayence, est à Paris et est venu me voir ce matin. Je lui ai donné la permission de faire copier mon orchestration de *Richard* pour toute l'Allemagne : vous pourrez donc vous la procurer chez lui à peu de frais, et je serais bien charmé qu'on l'exécutât à Berlin. Il m'a appris que le *Stabat* de Rossini ne s'exécute pas en Allemagne avec

l'orchestration de l'auteur : elle est d'un maître de chapelle de Francfort, où l'on n'a pas eu la patience d'attendre la partition à orchestre de Rossini, qui n'est pas encore publiée à Paris. Je blâme fort cette manière de donner imparfaite l'œuvre d'un compositeur et de le rendre responsable d'un travail qui n'est pas le sien. C'est ainsi qu'on doit exécuter à Vienne mon ballet de *Giselle* avec l'orchestre fait sur la partition de piano par quelque musicien viennois.

Adieu, cher ami. Je viens d'obtenir du directeur de l'Opéra-Comique de réengager Chollet pour jouer le principal rôle d'un opéra que je dois donner cet automne, et dont les paroles sont de mes heureux collaborateurs Brunswick et Leuven.

Mes respects à madame et mademoiselle Spicker, et toutes mes amitiés pour toi.

ADOLPHE ADAM

LV

Dimanche, 22 mai 1842.

Mon excellent ami,

Thalberg a fait à Paris un séjour de quelques semaines pendant lesquelles il a donné deux grands concerts au Théâtre-Italien, qui ont été excessivement suivis et où il a obtenu un immense succès, surtout dans une nouvelle étude de sa composition qui est une ravissante chose. Il a joué beaucoup dans les salons et a partout excité le même enthousiasme.

Depuis ton départ, un M. Schumann a amené une troupe allemande détestable qui a donné quelques représentations au même théâtre, qui ont été si peu suivies que le théâtre est fermé et la direction en banqueroute. Il n'y avait pas un seul acteur passable ; les chœurs seuls avaient cette supériorité que les choristes allemands ont sur ceux de toutes les autres nations. Ils ont donné d'abord *Freischutz*, puis *Jessonda*, de Spohr, enfin une *Nuit à Grenade*, de Conradin Kreutzer. Je n'ai pas vu ce dernier opéra ; on dit qu'il renferme de jolies choses. On annonce une représentation au bénéfice des cho-

ristes pour qu'ils puissent au moins avoir de quoi retourner chez eux.

Chollet et mademoiselle Prévost viennent de rentrer à l'Opéra-Comique : leur succès a été tel que devaient l'attendre deux artistes de ce mérite. Ils ont fait leur rentrée par la reprise de *Jeannot et Colin* et du *Maître de Chapelle*. Le premier de ces deux ouvrages a fait le plus grand plaisir. La musique de Nicolo a paru charmante et a été fort bien exécutée par les principaux acteurs, sauf madame Thillon qui a été obligée de passer le bel air du troisième acte qui est un des meilleurs morceaux de la pièce. *Le Maître de Chapelle* est le seul ouvrage de Paër qui soit resté au théâtre; Rossini a fait oublier tous ses ouvrages italiens. La musique du *Maître de Chapelle* est fort jolie et parfaitement chantée par Chollet et mademoiselle Prévost.

On répète beaucoup à l'Opéra mon grand ballet en trois actes qui sera joué dans la première quinzaine de juin. Mon opéra en trois actes, pour Chollet, ne sera guère joué qu'au commencement d'octobre. J'en ai déjà fait un acte et je suis content jusqu'à présent. Tu devrais bien faire ton voyage à cette époque et venir voir la première représentation. Tu sais que ta présence porte bonheur à mes pièces, et que tu étais à la répétition générale du *Postillon*. Je désirerais avoir la même bonne fortune cette fois-ci, mais c'est un trop grand bonheur et je n'ose l'espérer.

Adieu mon excellent ami : tu vois que les nouvelles musicales sont rares ici. L'affreux événement du chemin de fer, arrivé il y a quinze jours [1] a absorbé toute l'attention publique.

Ton bien affectionné,

AD. ADAM

LVI

Samedi, 25 juin 1842.

Mon excellent ami,

Je viens à l'instant de recevoir ta lettre et je t'envoie en réponse une bonne nouvelle. Mon ballet de *la Jolie Fille de*

1. Le fameux accident du 8 mai 1842, sur la ligne de Versailles.

Gand vient d'obtenir un immense succès et, sans vanité, la musique y est bien pour quelque chose. Le succès est pour le moins aussi grand que celui de *Giselle*, et, la couleur de la pièce étant tout à fait différente, cela m'a permis de faire une musique qui ne ressemble pas du tout à celle de mon dernier ballet et qui, néanmoins, a été tout aussi appréciée du public. Plusieurs morceaux ont été très applaudis, entre autres une marche, un galop, un finale très dramatique et un air de danse avec accompagnement de clochettes.

Deux décors sont magnifiques : celui où se passe une kermesse ou fête flamande, parfaitement mise en scène, et celui du bal masqué. Dans ce dernier, un pas très original a eu un succès fou ; c'est celui dansé par un homme à trois jambes : deux danseurs ont les jambes droite et gauche attachées ensemble, ce qui n'en fait plus qu'une, et, manœuvrant avec leurs deux autres jambes, paraissent réellement en avoir trois, grâce au masque qui réunit les deux têtes en une seule et au costume qui ne fait qu'un de deux.

La Carlotta Grisi, femme de Perrot, le fameux danseur, et cousine de la célèbre cantatrice, a rempli le rôle principal avec une grande distinction ; elle n'avait encore joué que le rôle de Giselle, et on ne la soupçonnait pas capable d'une si grande force dramatique. Albert, l'ancien fameux danseur qui avait quitté l'Opéra depuis douze ans, a reparu dans cette pièce dont il a composé la partie chorégraphique et, malgré ses cinquante ans sonnés, a été on ne peut mieux dans le rôle principal d'homme qu'il a rempli avec beaucoup de noblesse. — Hier a eu lieu la deuxième représentation, avec un grand concours de monde, et tout nous présage un succès de longue durée.

On a donné, le même jour, la première représentation d'un petit opéra en deux actes intitulé le *Guerillero*. Les paroles, qui sont détestables, sont de M. Théodore Anne, qui fait le feuilleton dans un journal carliste dont il partage toutes les opinions. Il a prouvé qu'il n'avait pas plus de talent comme auteur que comme journaliste. La musique est d'Ambroise Thomas, l'auteur du *Perruquier de la Régence* et d'autres partitions justement estimées. Cette fois, il s'est complètement trompé et sa partition n'a eu aucun succès. On a cependant

remarqué quelques chœurs d'hommes fort bien faits, mais la couleur monotone du sujet s'est répandue sur la musique.

On a donné, à l'Opéra-Comique, un ouvrage en trois actes intitulé *le Code noir*; les paroles sont de Scribe et la musique de Clapisson. J'ai été tellement absorbé par mes répétitions que je n'ai encore pu voir la pièce : je ne t'en parlerai donc que par ce que j'en ai entendu dire. On prétend que la pièce est trop sérieuse pour le genre de l'opéra-comique et que la musique en est très lourde et sans originalité. On cite cependant un duo et un trio comme fort remarquables. Le rôle principal est confié à la Rossi, à qui l'on reproche d'exagérer le sentiment dramatique aux dépens du chant. Du reste, le succès est médiocre et n'annonce pas devoir être de longue durée.

Tu me fais le plus grand plaisir en m'annonçant les honneurs que vous faites à Meyerbeer : c'est une justice un peu tardive, mais enfin vaut mieux tard que jamais. Je t'avoue que j'étais indigné des hommages ridicules prodigués à Liszt, qui n'est, au bout du compte, qu'un instrumentiste fort distingué, tandis que vous aviez l'air de faire si peu de cas de votre illustre compatriote, l'honneur et la gloire du monde musical et l'homme dont Berlin doit s'honorer le plus. J'aime excessivement Meyerbeer comme homme. Je le vois peu à Paris, à cause de ses relations avec Schlesinger, mais je suis un des plus grands admirateurs de son talent et je suis bien heureux de l'occasion que me fournira la lettre dont tu le chargeras pour moi de me rencontrer avec lui. Votre Roi a très bien fait de lui donner cette place de directeur général de sa musique : il était honteux que la patrie d'un homme si distingué n'eût rien fait pour lui. Dis bien à Meyerbeer combien je prends part à ce qui lui arrive, et assure-le bien que mon amitié pour sa personne n'est pas moindre que mon admiration pour son talent.

Auber remplit très bien ses fonctions de directeur au Conservatoire et s'y fait aimer : je crains seulement que cela ne lui prenne trop de temps et ne nous prive de quelques ouvrages.

Madame Damoreau est de retour depuis quelques jours.

elle se félicite beaucoup de son voyage en Russie, mais je doute qu'elle dise tout ce qu'elle pense.

Ton sincèrement affectionné,

A. ADAM

LVII

Samedi, 23 juillet 1842.

Mon excellent ami.

Je t'écris au milieu d'un deuil et d'une consternation dont tu ne peux te faire une idée. Les journaux t'auront assez donné de détails sur la déplorable mort du duc d'Orléans pour que je m'abstienne de te parler davantage de cet affreux malheur. Mais ce que les journaux n'auront pu te dépeindre, c'est la stupeur où Paris et la France ont été plongés par ce funeste événement.

Avant-hier, le Roi, qui n'avait pas encore quitté Neuilly où à chaque instant il allait ainsi que la Reine prier dans la chapelle ardente où repose le corps de son fils, s'est enfin décidé à venir aux Tuileries recevoir les compliments de condoléance de tous les corps constitués de l'État. J'ai été admis auprès du roi avec tous les officiers de la garde nationale : il nous a reçus debout dans la salle du trône, entouré des ducs de Nemours, d'Aumale et de Montpensier. Je ne saurais te décrire son émotion, la douleur profonde qui se peignait sur ses traits ; les princes ne paraissaient pas moins affligés et le plus jeune, le duc de Montpensier, fondait en larmes. Cette affliction si vraie et si motivée a été partagée par tous les assistants. Le roi n'a adressé la parole à personne, il n'en aurait pas eu la force. Cette pénible réception n'a pas duré moins de six heures. La Reine et les princesses s'en sont avec raison abstenues.

Quittons ce sujet si pénible pour tous, car, vous qui avez vu le duc d'Orléans, vous avez pu apprécier toutes ses qualités et vous comprendrez notre douleur.

Meyerbeer m'a apporté ta lettre et a été aimable et bon comme il l'est toujours avec moi. Nous avons beaucoup parlé de toi, qu'il a l'air de grandement affectionner, et de ses projets.

pour le théâtre de Berlin. Je crois que sa direction sera très favorable au théâtre : ce n'est pas un homme exclusif comme Spontini, et il vous fera passer en revue les chefs-d'œuvre musicaux de tous les pays.

Hier j'ai eu la visite de M. Hoguet, votre maître de ballet. Son intention serait de monter mes derniers ballets de *Giselle* et de *la Jolie Fille de Gand*, si nous pouvons nous entendre pour le prix d'achat des partitions. Tu me parles d'aller monter un de ces ouvrages : ce serait une bien grande fête pour moi de revoir ce Berlin que j'aime tant parce qu'il renferme dans son sein mon meilleur ami. Mais comment veux-tu que je puisse faire un voyage si coûteux, avec les occupations si multipliées qui m'accablent et qui ne me permettent pas de m'éloigner de Paris plus de huit jours? J'ai toujours sur le chantier quelque ouvrage, soit pour l'Opéra, soit pour l'Opéra-Comique, j'ai toujours des répétitions d'ouvrages anciens ou nouveaux : cela m'est malheureusement impossible. C'est à toi de remplir la promesse que tu as faite à ta fille de lui faire voir Paris et de passer un bon mois à Paris avec nous. qui serions si heureux de vous posséder quelque temps.

On a repris hier à l'Opéra-Comique un petit opéra-bouffon de moi intitulé *Une Bonne Fortune* et qui est une des meilleures choses que j'aie faites. C'est de tous mes ouvrages celui que Rossini préférait et dont il m'a fait le plus de compliments. Vous devriez jouer chez vous cette petite bouffonnerie qui est sans importance et conviendrait à merveille pour être jouée devant des ballets ou des ouvrages en trois actes, sa durée n'excédant pas quarante minutes. Le rôle principal serait très bien rendu par Schneider et celui du médecin par Blum. Je suis sûr qu'il aurait beaucoup de succès chez vous.

On continue, faute de mieux, à jouer le *Code noir*, dont je ne t'avais parlé que par ouï-dire. Malgré les éloges excessifs des journaux, le public témoigne peu de sympathie pour cet ouvrage dont la musique ne manque pas tout à fait de mérite, mais est lourde, sans couleur et tout à fait dénuée d'esprit et d'entente dramatique.

On prépare la reprise du *Chaperon rouge*, un des meilleurs ouvrages de Boïeldieu et qui aura, je pense, beaucoup de succès. Cette musique est ravissante; j'en ai dernièrement

entendu une répétition et j'ai été charmé de l'élégance et de la finesse qui s'y trouvent.

J'entrerai dans huit jours en répétition de ma grande pièce en trois actes pour Chollet; je crois à un succès : le sujet est original et je suis content de certains morceaux qui, je l'espère, ne manqueront pas leur effet sur le public. Je vais aller passer quelques jours à la campagne pour revoir à l'aise toute ma partition et y donner le dernier coup de main. Tu devrais faire une belle action : ce serait de venir voir la première représentation de cet ouvrage, qui aura lieu dans la première semaine d'octobre.

Adieu, mon excellent ami ; crois-moi toujours
ton bien sincèrement affectionné,

AD. ADAM

LVIII

Paris, 11 septembre 1842.

Mon excellent ami,

J'arrive de la campagne où j'ai été passer quinze jours chez des amis pour y terminer l'instrumentation de mon opéra en trois actes dont les répétitions se poursuivent avec activité. Voilà ce qui fait que j'ai été si longtemps sans t'écrire.

A propos de mon opéra, je te dirai que les répétitions confirment toutes les personnes qui y assistent dans l'opinion qu'il doit avoir un très grand succès. Tu sais que je ne suis pas trop porté à vanter mes propres ouvrages et cependant, cette fois, je suis complètement satisfait de moi. Jamais peut-être je n'ai été mieux inspiré et tout le monde au théâtre pense que ce sera un digne pendant du *Postillon de Longjumeau*. La pièce, des mêmes auteurs, est fort jolie et très gaie. Chollet y remplira le principal rôle et il aura occasion d'y déployer cette verve et ce talent dont il a tant de fois fait preuve. Les autres acteurs sont aussi très satisfaits de leurs rôles, où ils seront très bien placés. En un mot, tout nous fait présager un grand succès ; mais il faut encore un mois pour que la pièce puisse être présentée au public. Cela coïncidera à peu près avec l'époque de l'élection à la place vacante à l'Institut par la mort de Cherubini et pourra me faire avoir de grandes chances.

Pour augmenter les points de ressemblance entre mon nouvel opéra et le *Postillon*, je désirerais bien que votre Roi voulût me permettre de lui en offrir la dédicace, comme son auguste père avait daigné accepter celle du *Postillon*. Dis-moi s'il y a quelques chances de succès dans cette démarche, et indique-moi ce qu'il faut faire. Tu te rappelles sans doute l'accueil tout aimable que je reçus de Sa Majesté, alors prince royal, et la longue conversation dont il m'honora au déjeuner de la princesse Guillaume : il serait bon, je crois, de lui rappeler cette circonstance si flatteuse pour moi dans la demande que je lui ferais et dont tu serais bien aimable de m'envoyer un modèle. Il est bien entendu que nous n'adresserions cette demande qu'après la première représentation de l'ouvrage et si le succès répondait à mon attente.

Mon père vient d'être nommé inspecteur général des études de piano au Conservatoire et va, en raison de ses nouvelles fonctions, être remplacé, dans sa place de professeur, qu'il remplit avec tant de distinction depuis quarante-cinq ans, par Henri Herz et madame Farrenc. C'est encore un honneur pour lui de voir qu'on soit obligé de prendre deux professeurs pour le remplacer. Du reste, cet hommage était bien dû à mon père, qui peut être considéré comme le fondateur de l'école de piano en France et dont l'excellente méthode, publiée il y a quarante ans, n'a cessé de l'emporter sur toutes celles qu'on a essayé de faire depuis.

On a donné, il y a quelques jours, à l'Opéra-Comique, un petit opéra intitulé : *les Dix*. La pièce est de Brunswick et de Leuven, et la musique de Girard, notre habile chef d'orchestre qui a donné *les Deux Voleurs*, en collaboration avec les mêmes auteurs. Sa musique est facile, agréable et sans prétention, mais manque peut-être un peu d'originalité. La pièce, quoique bien inférieure aux *Deux Voleurs*, est fort amusante et a obtenu beaucoup de succès. — A propos des *Deux Voleurs*, j'ai appris qu'on avait joué cette jolie pièce à Berlin, mais avec une nouvelle musique de Taubert : tu ne m'en as jamais parlé. Je n'ai pas grande idée de la capacité dramatique de Taubert et je suis fâché qu'on ne vous ait pas donné la pièce telle qu'elle a été exécutée à Paris.

Rien de nouveau à l'Opéra, si ce n'est les débuts très bril-

lants de mademoiselle Méquillet dans le rôle de Valentine des *Huguenots*. On montera cet hiver le *Charles VI*[1] d'Halévy et Casimir Delavigne, mais il est très probable qu'avant ce grand ouvrage, on en donnera un en deux actes intitulé *le Vaisseau fantôme*[2] et dont la musique sera le début du compositeur, M. Dietsch, directeur des chœurs à l'Opéra et Français malgré son nom tout allemand. Mes deux derniers ballets, *Giselle* et *la Jolie Fille de Gand*, continuent à se jouer avec un grand succès. Je n'ai reçu aucune réponse de M. Hoguet, qui doit être reparti, aux propositions que je lui avais faites pour l'acquisition des partitions de ces deux ouvrages. Je désirerais cependant bien qu'ils fussent représentés à Berlin, mais je compte beaucoup sur l'appui de Meyerbeer pour cela.

On a exécuté dernièrement (le 28 août) ma messe à la cathédrale de Versailles, à l'occasion de la Saint-Louis; l'exécution a été excellente, étant confiée aux chanteurs de l'Opéra de Paris, qui étaient venus pour cette circonstance, et a produit un grand effet.

La pose de la première pierre des constructions de la cathédrale de Cologne par votre Roi a fait ici une excellente impression. C'est une des plus belles preuves des progrès de la philosophie et de la tolérance que cette manifestation d'un prince protestant en faveur d'un culte suivi par une partie de ses sujets. Le discours du Roi est excellent et est très généralement goûté.

Adieu mon excellent ami; crois-moi toujours
ton bien affectionné,

AD. ADAM.

LIX

Mardi, 18 octobre 1842.

Mon excellent ami,

J'ai été aujourd'hui à ton hôtel sans être assez heureux pour te rencontrer : il me semblait trop dur d'être si près l'un

1. Opéra en cinq actes, paroles de Casimir et Germain Delavigne, représenté pour la première fois sur la scène de l'Opéra le 15 mars 1843. — Voir lettre LXIV.

2. Opéra en deux actes, paroles de Paul Foucher, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 9 novembre 1842. — Voir lettre LX.

de l'autre et de rester si longtemps sans te voir. Quand je pense que dans huit jours tu ne seras plus à Paris où tu ne reviendras pas, hélas! de sitôt, le cœur me saigne de songer à cela. Nous dînerons jeudi à six heures; mais tâche de ne pas venir trop tard, pour voir les petites emplettes que mademoiselle Chérie a faites pour toi. Elle n'a acheté que deux fichus, désirant que tu les visses avant de faire l'acquisition des deux autres. Les fleurs sont achetées, mais elle ne sait si elle doit les mettre dans un simple carton ou les emballer dans une petite caisse de bois : elle attend tes instructions à cet égard.

Adieu, cher ami, à jeudi donc; mais, pour les derniers jours de ton séjour à Paris, tâchons de nous voir un peu plus souvent.

Tout à toi de cœur.

AD. ADAM

LX

Dimanche 20 novembre 1842.

Mon excellent ami.

Ta lettre d'arrivée m'est parvenue il y a quelques jours, mais je n'ai pu te répondre sur-le-champ, tout occupé que j'étais de mes visites académiques dont les journaux t'auront appris le malheureux résultat.

Ton ami Halévy, poussé sans doute par ton autre ami Schlesinger, s'est tout d'un coup retourné vers mon compétiteur, et, faute d'une voix, j'ai perdu la partie au premier tour de scrutin. Auber a été charmant pour moi avant l'élection et après; dès que le résultat en a été connu, il a jeté son chapeau à terre avec une violence si éloignée de ses habitudes qu'on ne peut l'expliquer que par l'intérêt extrême qu'il me porte, et s'est écrié : « C'est une infamie! Je ne remettrai plus les pieds ici. » Cela se passait en pleine Académie. Aujourd'hui nos petits journaux sont remplis de quolibets sur le choix qu'on vient de faire, et l'opinion publique s'est tellement déclarée pour moi que ma non-élection est véritablement un triomphe,

Je suis bien impatient de recevoir la réponse du Roi, car ma partition va être publiée, et ce me serait une grande compensation de l'échec que je viens d'essuyer que le consentement de S. M. le Roi de Prusse. Si tu as quelque moyen de presser la conclusion de cette affaire, emploie-le et fais-moi savoir la décision le plus tôt possible.

Le surlendemain de ton départ, on a exécuté à l'Opéra une des symphonies de Berlioz, sous sa direction. Les exécutants se composaient de l'orchestre de l'Opéra, de cent instruments à vent de supplément et des chœurs. Les deux premiers morceaux, dits par les instrumentistes à vent seuls, ont fait un fiasco complet. Le dernier, qui offrait la réunion des trois masses, harmonique, symphonique et vocale, a produit un peu plus d'effet, mais, au total, cela me semble présager un insuccès aussi grand aux concerts qu'il va donner à Francfort que celui de ses deux concerts de Bruxelles, où il a complètement échoué.

On a donné, deux jours après, un opéra en deux actes, *le Vaisseau fantôme*, qui est le premier ouvrage d'un chef de chœurs de l'Opéra, M. Dietsch, déjà connu par une assez bonne messe. Cette nouvelle composition est correctement écrite, mais manque entièrement de couleur et d'originalité. L'orchestration est bonne, quoique lourde et trop chargée; la disposition des voix est excellente : c'est l'œuvre d'un homme de talent entièrement dénué d'idées et d'imagination. La pièce est faible et l'exécution n'a pas été trop mauvaise pour l'Opéra, où elle est si souvent défectueuse.

A l'Opéra-Comique, nous avons eu *le Kiosque*, en un acte, de Scribe, musique de Mazas, violoniste, qui fait son premier début dramatique à cinquante ans. La pièce n'est pas très forte, quoique de Scribe, et la musique pas trop mauvaise, quoique de Mazas. Elle est fort mal écrite pour les voix, mais il y a quelques idées qui auraient été plus saillantes si on les avait mieux présentées, La reprise de *Zampa*, le chef-d'œuvre d'Hérold, a fait grand plaisir et a été bien exécutée. Masset remplissait le rôle créé par Chollet et s'en est très bien tiré.

Il serait peut-être piquant d'insérer dans ton journal, à propos de la nomination d'Onslow, les titres que nous pré-

sentions à l'Académie : je te les envoie ci-joints[1], tu en feras ce que tu jugeras convenable.

1. Voici les deux listes jointes à la lettre :

OUVRAGES DE G. ONSLOW

Plusieurs œuvres de trios, quatuors, quintettes, octuors et deux grandes symphonies.

	Opéras en
L'Alcade de la Vega	3 actes.
Le Colporteur	3 —
Le Duc de Guise	3 —

OUVRAGES D'A. ADAM

	Opéras en
Pierre et Catherine	1 a.
Danilova	3 —
Trois Jours en une Heure	1 —
Joséphine	1 —
Le Morceau d'ensemble	1 —
Le Grand Prix	3 —
Le Proscrit	3 —
Une Bonne Fortune	1 —
Le Chalet	1 —
La Marquise	1 —
Micheline	1 —
Le Postillon de Lonjumeau	3 —
Le Fidèle Berger	3 —
Le Brasseur de Preston	3 —
Régine	2 —
La Reine d'un Jour	3 —
La Rose de Péronne	3 —
La Main de fer	3 —
Le Roi d'Yvetot	3 —
His first Campaign (à Londres)	2 —
The Dark Diamond (à Londres)	3 —
Die Hamadryaden (à Berlin)	2 —

BALLETS

	Opéras en
Faust (à Londres)	3 a.
La Fille du Danube (à Paris)	2 —
Les Mohicans (à Paris)	2 —
L'Écumeur de Mer (à Saint-Pétersbourg)	2 —
Giselle (à Paris)	2 —
La Jolie Fille de Gand (à Paris)	3 —

MUSIQUE D'ÉGLISE

Messe solennelle en *fa*.

Toute ma famille, madame Jacob et Chérie comprises, est très sensible à ton bon souvenir. Girard, Henry, etc., te rendent tes politesses. *Le Roi d'Yvetot* est à sa vingtième représentation et le succès augmente de jour en jour.

Adieu, cher et excellent ami, reviens-nous bientôt et ne nous oublie pas auprès de madame et mademoiselle Spiker.

Ton ami sincère,

AD. ADAM

LXI

Lundi, 28 novembre 1842.

Mon excellent ami,

Je suis en veine de bonheur et voilà pour moi deux jours heureux qui se présentent de suite. Hier, je reçois de la légation prussienne la lettre qui m'annonce l'acceptation de ma dédicace du *Roi d'Yvetot* par S. M. le Roi de Prusse, et, ce matin, je lis dans mon journal que tu viens d'être décoré de la Légion d'honneur. Te voilà donc mon confrère pour cette distinction : j'en éprouve la joie la plus vive et je ressens le besoin de t'en exprimer ma satisfaction. Je sais que depuis longtemps tu désirais cet honneur et j'avais déjà fait quelques démarches auprès des bureaux du ministère de l'intérieur, mais il m'avait été répondu que pour accorder la décoration à un étranger il fallait que la proposition en fût directement adressée au Roi par un ministre et que dans ce cas l'influence des bureaux était tout à fait nulle. Je n'avais rien voulu te dire de ces démarches parce qu'elles n'avaient pas eu de résultat, mais je suis bien heureux que d'autres aient mieux réussi que moi et j'en ressens une joie extrême.

Je désirerais bien que ton souverain, en retour de l'envoi de ma partition, voulût bien m'honorer d'une façon pareille, au lieu d'une bague en diamants que l'on ne peut porter et dont on ne sait que faire. Une décoration venue de Berlin me dédommagerait amplement de l'échec que j'ai éprouvé à l'Institut.

Adieu, mon excellent ami. *Le Roi d'Yvetot*, dont on donne aujourd'hui la vingt-troisième représentation, ne cesse d'attirer

la foule et l'opéra nouveau d'Auber[1] ne sera pas représenté avant les premiers jours de janvier.

MM. Escudier me chargent de te prier de ne pas les oublier pour le travail que tu leur avais promis sur la musique en Allemagne : envoie-leur cela par la poste. Ils se regarderont comme fort honorés de pouvoir mettre ton nom parmi les collaborateurs de leur journal[2], qui est la meilleure revue musicale de Paris, puisque à elle seule elle compte plus d'abonnés que tous les autres journaux de ce genre réunis.

Adieu, excellent ami, présente mes respects à ces dames. Les miennes et toute ma famille prennent part à ce qui vient de t'arriver d'heureux.

Ton sincèrement dévoué,

AD. ADAM

LXII

3 janvier 1843.

Mon excellent ami,

Meyerbeer doit être maintenant arrivé à Berlin ; je ne l'ai chargé d'aucune commission pour toi, attendant chaque jour de tes nouvelles et n'ayant rien d'intéressant à te communiquer. Mais ton silence commence à m'inquiéter : n'as-tu pas reçu la lettre dans laquelle je te félicitais de ta nomination de chevalier de la Légion d'honneur ?

Rien de nouveau dans nos théâtres. Rien à l'Opéra, où l'on répète toujours le *Charles VI* d'Halévy, qui ne sera pas représenté avant la fin de mars. C'est immédiatement après que l'on mettra en répétitions mon *Richard en Palestine* [3], auquel je travaille en ce moment.

A l'Opéra-Comique, le *Roi d'Yvetot* continue son règne fortuné ; nous sommes actuellement à la trente-cinquième repré-

1. *Farinelli ou la Part du Diable*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 16 janvier 1843. — Voir lettre LXIII.

2. *La France musicale*.

3. Opéra en trois actes, paroles de Paul Foucher, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 7 octobre 1844. — Voir lettre LXXIII.

sentation et j'espère bien que nous atteindrons la centième cette année. — L'ouvrage d'Auber, intitulé *Farinelli ou la Part du Diable*, sera représenté d'ici à quinze jours.

Au Théâtre-Italien, on donne ce soir la première représentation d'un opéra bouffe en trois actes que Donizetti vient d'écrire pour la troupe de Paris. Le titre est *Don Pasquale*. J'en ai vu hier la répétition générale, Il y a de charmantes choses comme Donizetti est capable d'en faire, mais rien de piquant ou de très original. L'exécution est excellente, puisqu'elle est confiée à Lablache, Mario, Tamburini et Grisi.

J'ai reçu avant-hier de la princesse de Prusse une charmante épingle, d'un goût délicieux, ce qui ne doit pas t'étonner puisqu'elle a été choisie par la princesse. Je t'adresse ci-jointe une lettre de remercîments que je te prierai de mettre sous enveloppe et de faire porter chez M. le comte Gersler, maréchal de la Cour de S. A. R. le prince de Prusse.

Tu dois avoir reçu la partition du *Roi d'Yvetot*. Celle pour le Roi n'est pas encore reliée, mais je l'aurai d'ici à peu de jours et je la ferai remettre à votre légation.

Adieu, mon excellent ami, hâte-toi de me répondre et de me tirer d'inquiétude.

Ton tendrement affectionné,

AD. ADAM

LXIII

Mardi, 31 janvier 1843.

Mon excellent ami,

Je travaille à mon opéra en deux actes de *Richard en Palestine*, qui doit passer à l'Opéra après l'ouvrage d'Halévy qu'on promet toujours pour le mois prochain depuis six mois.

Puis, Crosnier m'a demandé de lui arranger *le Déserteur*, de Monsigny, comme j'ai déjà fait pour le *Richard* de Grétry, et j'ai presque terminé cet ingrat travail, qui pourtant ne sera peut-être livré au public que l'année prochaine. Je vais aussi m'occuper de refaire un troisième acte moins sérieux pour *la Reine d'un Jour*, que l'on doit reprendre cet été.

Il y a deux grands événements musicaux : c'est d'abord l'arrivée d'un pianiste bohémien, Dreyschock, et ensuite le nouvel opéra d'Auber. Dreyschock est un homme de grand talent, au moins l'égal de Thalberg et de Liszt comme exécutant et supérieur au deuxième comme compositeur : son succès n'a pas été douteux ; il est couru, recherché et mérite autant de l'être par son talent que par ses aimables qualités.

Le nouvel opéra d'Auber a un succès fou : le sujet en est charmant et l'exécution excellente. La Rossi, chargée d'un rôle d'homme (Farinelli), y est on ne peut mieux : toute la raideur de ses gestes disparaît avec le costume masculin, Roger est fort gentil dans son rôle, et la Thillon d'autant mieux qu'elle parle et chante peu et montre souvent sa délicieuse figure.

S'il faut te dire la vérité sur la nouvelle partition de notre ami, je t'avouerai que, sous le rapport de la mélodie et de l'invention, elle m'a paru bien inférieure aux *Diamants* et même au *Duc d'Olonne* ; mais, sous le rapport harmonique et instrumental, jamais Auber n'a rien fait de si soigné et de si coquet : il y a des effets d'une nouveauté extraordinaire. Chez nous le public juge souvent du mérite de la partition d'après celui du livret : aussi proclame-t-on cette œuvre comme une des meilleures d'Auber ; je t'ai déjà dit que ce n'était pas mon avis. Auber est si supérieur à nous tous, sans exception, que pour le juger il faut le comparer avec lui-même : certes, cette partition passerait pour un chef-d'œuvre si elle était signée d'un autre nom que celui d'Auber ; mais, comparée au *Domino*, à *la Fiancée*, aux *Diamants*, etc., elle me paraît inférieure. Le succès, comme je te l'ai dit, est immense, et je crois qu'il se soutiendra.

Grard, remplissant un rôle dans cette pièce, a été remplacé dans *le Roi d'Yvetot* par Henry, qui ne s'en est pas mal tiré. Dimanche a eu lieu la quarante-deuxième représentation devant cinq mille francs de recette.

Je ne sais si je t'ai parlé d'un opéra-bouffe que Donizetti vient de composer et de faire jouer à Paris sous le titre de *Don Pasquale*. Il y a de fort jolies choses et c'est aussi un grand succès. L'excellente exécution de Lablache, Mario, Tamburini et Grisi prête certainement beaucoup de mérite à

cette musique, qui aurait bien pu passer inaperçue, si elle avait eu pour interprètes nos chanteurs de l'Opéra-Comique.

Tâche de me donner quelques nouvelles de ce que fait Berlioz en Allemagne ; je ne puis croire à ses succès d'après le bon sens que je vous connais et l'impartialité que vous apportez à juger la musique.

Ton affectionné,

AD. ADAM

LXIV

Lundi, 20 mars 1843.

Mon excellent ami,

Si je n'ai pas répondu plus tôt à ta dernière lettre, qui contenait de si intéressants détails sur les fêtes de la Cour, c'est que je voulais attendre que le *Charles VI* d'Halévy eût été joué, pour pouvoir t'en parler. C'est mercredi qu'a eu lieu la première représentation. Quoique la musique de cet ouvrage soit de beaucoup supérieure à celle de *la Reine de Chypre*, cependant le succès de l'ouvrage n'a pas été aussi grand que l'espérait l'administration. Cela tient à trois causes : d'abord à la froideur du poème, ensuite à ce que les morceaux de musique les plus saillants sont dans les premiers actes, et enfin peut-être à la fatigue du public de l'Opéra d'avoir deux ouvrages de suite du même compositeur, écrits tout à fait de la même manière.

Contre l'usage adopté depuis quelques années à l'Opéra, Halévy a écrit cette fois une ouverture, et c'est un des meilleurs morceaux de son ouvrage, où l'on remarque encore un beau chœur (*Jamais en France l'Anglais ne régnera*), toute la première partie, qui est excellente, d'un duo entre Duprez et madame Stoltz, un air charmant pour madame Dorus, le commencement d'un duo entre Baroilhet et madame Stoltz (la scène des cartes), un magnifique quatuor et de jolis couplets bien chantés par Poultier.

Il y a de fort belles parties dans la musique ; mais, malheureusement, il n'y a pas un seul morceau complet : ce sont des fragments d'andante, rarement d'allegro, bien conçus, élé-

gamment écrits, mais ne se rattachant à rien. Après un mouvement, vient un autre mouvement qui n'est nullement la conséquence du premier, et presque toutes les péroraisons sont manquées.

Ces considérations pourront peut-être t'expliquer comment, avec beaucoup de mérite, il n'y a pas de chances de succès dans cette œuvre.

La distribution des rôles n'est pas irréprochable : la farouche et sanguinaire Isabeau de Bavière est représentée par la blonde et douce madame Dorus-Gras, et la jeune et timide Odette de Champdivers par la mâle madame Stoltz. La Fontaine a bien raison :

Mieux vaut un sage ennemi
Qu'un maladroit ami.

Duprez, qui n'est plus que l'ombre de lui-même, joue le Dauphin de France, rôle peu important, mais où ses moyens usés sont encore insuffisants. Baroilhet est très bien dans Charles VI : malheureusement, le rôle est sans intérêt.

Les décors, costumes et mise en scène sont fort beaux, mais ne sont que la reproduction de ce que nous voyons depuis dix ans dans tous les opéras : églises et villes moyen âge, costumes idem, et cortèges avec chevaux et cuirasses.

Duprez offre de rompre son engagement et il est probable que l'on acceptera, quoique son successeur ne se présente pas.

Venons maintenant à l'Opéra-Comique. Madame Rossi-Cascia, enivrée de son succès dans *la Part du Diable*, a poussé la folie jusqu'à redemander le renouvellement de son engagement aux conditions suivantes : soixante mille francs pour jouer dix mois de l'année, dix fois par mois seulement, et deux mois de congé. C'est un peu plus que n'avait madame Damoreau : on la laisse partir et on fait bien. Elle s'est engagée à Lisbonne. — Roger, lui, a une autre folie : c'est la prétention de remplacer Duprez à l'Opéra, et, pour y parvenir, il va passer une année ou deux en Italie ; il nous quitte au mois de septembre. — On répète toujours l'opéra en trois actes de Balfe, que l'on va donner dans quelques jours. Balfe est un Irlandais, fort bon chanteur, qui a écrit plusieurs opéras en Angleterre et qui vient s'essayer à Paris. Sa musique n'a

aucun caractère de son pays, c'est une imitation exacte de la manière italienne moderne. — Monpou avait laissé inachevée une partition en trois actes[1] que je viens d'être chargé de terminer. Le rôle principal sera joué par Masset et la pièce représentée d'ici à deux mois et demi. Puis viendra, concurremment peut-être, *le Déserteur* de Monsigny, dont j'ai refait l'instrumentation. A l'automne, au plus tard, sera donné mon grand opéra en deux actes, *Richard en Palestine*, et, cet hiver, un opéra-comique en trois actes de Scribe[2] que je n'ai pas encore commencé. Tu vois que le travail ne me manque pas.

Si tu vois Meyerbeer, dis-lui bien que mon amitié pour lui n'est pas moins grande que mon admiration pour son splendide talent, comme disent les Anglais, et crois-moi toujours, comme je m'en flatte, le meilleur de tes amis,

AD. ADAM

Deux événements préoccupent tous les esprits : l'un est l'épouvantable désastre de la Guadeloupe ; l'autre, l'apparition d'une comète à laquelle les astronomes n'avaient jamais songé et qui les met aux champs.

Un journal a publié, il y a quelques semaines, une appréciation d'un critique allemand dont je ne me rappelle pas le nom sur le talent de Berlioz, qui est un véritable chef-d'œuvre de raison et d'impartialité.

LXV

Paris, 22 avril 1843.

Mon excellent ami,

Je dois d'abord te remercier des détails intéressants que tu me donnes sur le concert de Berlioz. L'effet produit par sa *Marche des Pèlerins* ne m'étonne pas : ce morceau est un

1. *Lambert Simnel*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Mélesville, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 14 septembre 1843. — Voir lettre LXVII.

2. *Cagliostro*, opéra-comique en trois actes, de Scribe et de Saint-Georges, représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 10 février 1844. — Voir lettre LXIX.

des meilleurs qu'il ait composés; moi-même, qui n'aime pas ce genre de composition embrouillée, j'avais reconnu ce morceau comme bien supérieur aux autres œuvres de Berlioz. Il y a encore un autre morceau de lui intitulé *la Marche du Supplice* qui est d'un fort beau rythme et qui ne produit pas moins d'effet. Quant au morceau intitulé *le 5 Mai*, il faut que l'exécution vocale en ait été fort bonne pour en dissimuler la nullité, car à Paris il n'a jamais été apprécié.

J'ai reçu du Roi une lettre fort gracieuse signée de lui, avec une fort belle bague en diamants. Malgré la beauté du présent, je te l'avais dit d'avance, j'aurais préféré autre chose et la moindre distinction honorifique m'eût beaucoup plus flatté. Je n'en suis pas moins reconnaissant envers ton souverain et je souhaite que l'exécution ne nuise pas à mon *Roi d'Yvetot* et puisse lui prouver que l'ouvrage n'était pas tout à fait indigne de lui être dédié.

Je n'ai pas revu *Charles VI* depuis la première représentation, Je sais qu'il attire beaucoup de monde à l'Opéra. Duprez est tout à fait fini et son influence sur le public baisse tellement que la recette est la même quand c'est lui ou Marié qui remplit le rôle du Dauphin dans l'opéra nouveau. — On monte un ballet en deux actes intitulé *la Péri*[1], dont le sujet est de Th. Gautier (un des auteurs de *Giselle*) et la musique de Burgmüller, pianiste de quelque talent; viendra ensuite mon opéra de *Richard en Palestine*, en deux actes, puis un ouvrage en quatre actes[2] de Donizetti.

Avant-hier on a donné la première représentation d'un opéra-comique en trois actes, *le Puits d'amour*, paroles de Scribe et de Leuven, musique de Balfe. La pièce est d'une invraisemblance qui va jusqu'à l'absurde, mais dont les situations sont sauvées par cette adresse dont Scribe seul a le secret. La musique est loin d'être bonne : elle manque entièrement de couleur et d'invention; l'harmonie n'est pas mauvaise mais la mélodie n'a pas de distinction. Balfe a ici un

1. Représenté, pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 25 juillet 1843. — Voir lettre LXVII.

2. Il s'agit, apparemment, de *Sébastien de Portugal*, opéra en cinq actes, paroles de Scribe, représenté, pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 13 novembre 1843. — Voir lettre LXVIII.

grand succès de salon, parce qu'il est chanteur fort agréable; il a composé plusieurs opéras en Angleterre, entre autres un *Falstaff* en italien, joué avec succès au King's Theatre, par les principaux artistes de la troupe italienne. Je doute que son talent puisse s'acclimater en France, où il faut que l'esprit des compositeurs domine dans leurs opéras, assez faiblement exécutés sous le rapport musical, mais très bien rendus sous le rapport scénique.

La représentation à bénéfice de madame Damoreau vient d'avoir lieu avec un grand éclat à l'Opéra : elle a chanté le premier acte de *l'Ambassadrice*, le premier acte de *la Muette*, le deuxième acte du *Barbier de Séville*, en italien, et un duo concertant pour voix et violon avec Artot, violoniste qu'elle affectionne et avec qui elle voyage depuis quelque temps. C'est un fort beau garçon, qui, à mon avis, joue fort médiocrement du violon. La salle de l'Opéra était pleine du haut en bas, et la bénéficiaire a eu un immense succès, justifié par la manière prodigieuse avec laquelle elle s'est jouée de toutes les difficultés et en a fait des choses charmantes. Le prix des places était doublé et la recette a dû s'élever à plus de vingt mille francs.

Nous avons eu, cette saison, une telle nuée de concerts qu'il serait impossible de t'en rendre compte. Parmi les artistes nouveaux à Paris, nous avons eu les pianistes Dreyschock et Willmers, l'un Bohémien et l'autre Danois : je n'ai entendu que le premier, qui fait des difficultés incroyables, mais les exécute péniblement. Servais, le violoncelliste, nous est revenu. Il a donné deux concerts où il a été très goûté, mais il n'a pas fait beaucoup d'argent. Le violoniste Sivori a fait plus de sensation ; je n'aime pas du tout sa manière, qui me paraît une imitation servile de Paganini.

Tu sais que Rellstab est à Paris : j'ai dîné une fois avec lui chez Auber, puis il est venu passer une soirée à la maison, et j'ai été lui remettre une carte. Depuis ce temps, je n'en ai pas eu la moindre nouvelle et je ne sais s'il est encore à Paris. Il en est de même de Winkmann, à qui j'ai rendu la visite qu'il m'a faite et dont je n'ai plus entendu parler. Je trouve tes compatriotes un peu singuliers sur ce point : je les accueille de mon mieux et puis je ne les revois plus. Il est

vrai qu'à Paris il y a tant de sujets de distraction et de curiosité qu'on n'est guère maître de son temps. Il faut une amitié sincère comme la tienne pour consacrer la meilleure partie de son temps à un ami et je voudrais que tu pusses tous les ans me régaler d'un séjour comme celui de l'an passé.

Je suis entré hier en répétition de la pièce en trois actes que Monpou avait laissée inachevée et que j'ai terminée. Le principal rôle sera joué par Masset, qui, je crois, s'en acquittera fort bien. Les autres, moins importants, sont confiés à Henry, Grard, Mocker, etc., et à mesdames Prévost, Darcier et Revilly. — La pièce ne sera guère jouée que dans deux mois. — On a repris *le Postillon*, qu'on n'avait pas joué depuis deux ans, avec Chollet, mademoiselle Prévost et les acteurs de la création. La pièce a fait grand plaisir.

Ton sincèrement affectionné,

AD. ADAM

LXVI

Samedi, 24 juin 1843.

Mon excellent ami,

Rien de nouveau à l'Opéra : ce théâtre tombe de jour en jour et le public commence à s'en éloigner. *Charles VI*, dont les premières représentations avaient attiré du monde, ne fait plus d'argent. L'ancien répertoire est usé jusqu'à la corde, et la mauvaise exécution fait fuir le public qu'attirerait encore la beauté de la musique de ces ouvrages. On a donné dernièrement une représentation des *Huguenots* effroyable ; il y en avait eu une de *Robert*, quelques jours auparavant, encore plus misérable. Meyerbeer est bienheureux d'être éloigné du théâtre où on le supplicie si cruellement. Duprez est tout à fait fini ; il n'y a plus un ténor supportable ; le seul artiste de talent est Baroilhet, mais il ne peut pas tout faire. En femme, il y a madame Stoltz qui a de superbes qualités, mais qui abuse de sa position de souveraine pour accaparer des rôles qui ne lui conviennent pas et qu'elle ne semble prendre que pour empêcher d'autres de s'en emparer. Reste madame Dorus, l'admirable vocaliste, mais on ne lui laisse rien faire.

J'étais au moment d'entrer en répétition, quand, fort heureusement, une idée folle a passé par la tête de notre directeur. Il veut monter une traduction d'un ouvrage de Rossini, et qu'a-t-il été choisir? *L'Italienne à Alger*, de toutes les pièces de Rossini la plus impossible à l'Opéra; mais madame Stoltz y jouera le rôle principal et tout est là. De cette façon, cela me recule au milieu de l'hiver, et j'avoue que je ne suis pas fâché de ne pas arriver dans un moment où le théâtre est dans un tel discrédit. Cette direction est trop absurde, elle ne peut pas durer. Il a, pour cet hiver, un opéra en quatre actes de Donizetti ; s'il n'a pas un immense succès, la banqueroute est infaillible.

Rossini loge près de chez moi et nous nous voyons très souvent. Il ne s'occupe plus du tout de musique : il ne songe absolument qu'à sa santé, qui est bonne, sauf une maladie locale, un rétrécissement, mais il s'imagine être très malade et a une peur effroyable de mourir. Il est, du reste, toujours gai et spirituel.

A l'Opéra-Comique, nous répétons activement le *Lambert Simnel* de Monpou, que j'ai terminé, mais pour lequel je ne veux point me nommer. Il y a de belles choses dans la musique, et Masset sera admirable dans le rôle principal. — La pièce sera jouée dans les premiers jours de juillet. — Viendra ensuite un opéra en trois actes de Planard, musique d'Ambroise Thomas [1], qui vient, il y a trois semaines, de faire représenter un petit acte fort amusant, intitulé *Angélique et Médor* [2], où Henry est excellent. La musique n'est pas très forte, mais le sujet n'était guère susceptible d'en inspirer une meilleure. — Notre ami et excellent chef d'orchestre Girard vient de recevoir la croix d'honneur, sur la demande faite au ministre par Auber, moi et les principaux compositeurs et auteurs de l'Opéra-Comique. Sa nomination a causé une satisfaction générale. — Le comte de Rœdern est à Paris depuis quelques jours : il est venu me voir et a été fort aimable avec moi ; il ne sera à Paris que jusqu'au 8 juillet : si ma pièce de *Lambert*

1. *Mina ou le Ménage à trois*, représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 10 octobre 1843. — Voir lettre LXVIII.

2. Opéra bouffe, paroles de Sauvage, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 10 mai 1843.

Simnel n'est pas représentée avant cette époque, il viendra au moins entendre mes dernières répétitions générales. Cela me rappellera le plaisir que j'avais à te voir à celles du *Roi d'Yvetot*.

Spontini est aussi de retour à Paris avec sa femme et toutes ses décorations. Il loge chez Érard, son beau-frère, et il est censé chercher un appartement, qu'il ne trouvera jamais, parce qu'il aime mieux être logé gratis.

Nous avons en ce moment un artiste qui fait un bruit d'enfer. C'est un jeune homme de vingt-deux ans nommé Vivier, qui joue admirablement du cor et qui a trouvé le moyen de faire sur cet instrument des passages à deux, trois et même quatre parties. C'est incroyable, cela semble être de la sorcellerie. Tous les cornistes se donnent au diable pour en faire autant, mais pas un n'y peut parvenir. Outre cette faculté prodigieuse, Vivier est un artiste de premier ordre. Nul n'a une aussi belle qualité de son que lui : il tire des effets incroyables des sons bouchés et il fait des modulations surprenantes. Je l'ai mené hier soir chez Rossini, qui était d'autant plus émerveillé que dans sa jeunesse il a donné du cor et ne peut soupçonner par quel moyen Vivier arrive à ce résultat.

Berlioz est de retour à Paris et promet une suite de feuilletons sur l'Allemagne où je soupçonne que tes compatriotes ne seront pas trop bien traités. Mais qu'il n'attaque pas trop les Berlinois : j'ai trop de reconnaissance de l'accueil que j'ai reçu parmi eux pour ne pas prendre chaudement leur défense.

Dès que *Lambert Simnel* sera représenté, je vais aller à la campagne pour m'occuper sans retard de la composition d'un opéra en trois actes de Scribe qu'il faut que je donne au commencement de l'hiver. — Je ne sais comment vont les saisons chez vous, mais elles sont complètement dérangées chez nous. Nous n'avons pas eu une seule belle journée pendant le mois de mai et aujourd'hui, 24 juin, il fait un froid tel que ce n'est que par pudeur qu'on n'allume pas de feu.

Ton bien sincèrement dévoué,

AD. ADAM

LXVII

Mardi, 25 juillet 1843.

Mon excellent ami,

Il n'y a rien à l'Opéra-Comique, en ce moment, que la continuation des répétitions de l'ouvrage posthume de Monpou, qui devrait être joué maintenant, mais dont des indispositions successives ont retardé la première représentation; la pièce, de Scribe et Mélesville, est peut-être d'un genre un peu sérieux pour l'Opéra-Comique, et la musique participe nécessairement de la manière du sujet, mais je la crois fort remarquable et bien supérieure à tout ce qu'avait fait Monpou : cela prouve combien ce garçon aurait pu aller loin s'il eût fait des études convenables, puisqu'un simple arrangement de parties et d'orchestre de ma part a suffi pour donner cette valeur à ses inspirations; la première représentation aura lieu dans la première semaine du mois qui va commencer : je t'en rendrai compte.

On a repris, à l'Opéra, l'*Œdipe à Colone*, de Sacchini. Nous autres, Français, sommes bien changeants dans nos goûts : car cet ouvrage, qui, à juste titre à mon avis, a été regardé comme un chef-d'œuvre pendant un demi-siècle, n'a produit d'autre sensation que celle d'un ennui profond. La faute en est peut-être un peu aux interprètes de la partition, quoique ce fussent Levasseur, Massol, madame Dorus-Gras, etc., mais ce peu d'effet tient aussi aux habitudes du public qui depuis quinze ans n'a pas vu une seule pièce de ce genre et est habitué aux ouvrages modernes, dont l'action offre plus de mouvement et la musique plus de variété dans la disposition des morceaux et d'intérêt dans l'orchestre. Malgré la belle et touchante simplicité de Sacchini, on est fatigué d'entendre continuellement un air succéder à un air et de ne jamais voir arriver un morceau d'ensemble. Cette reprise n'a donc eu aucun résultat.

On a donné, quelques jours après, *la Péri*, ballet en deux actes, de Th. Gautier et Coralli, musique de Burgmüller. Le premier acte avait très favorablement disposé le public, qui

attendait un pendant à *Giselle*, d'après le nom d'un des auteurs; malheureusement, le deuxième acte n'a nullement tenu ce que promettait le premier : il est difficile d'imaginer quelque chose de plus commun et de plus niais. Les danses de Coralli sont charmantes et la Carlotta a été ravissante d'un bout à l'autre. La musique de Burgmüller a, à mes yeux, une grande qualité, c'est de n'être nullement prétentieuse. Il n'a voulu faire que de la musique de ballet, et il y a souvent réussi. Il est fâcheux que sa partition manque entièrement de couleur : c'est de la musique qui va à tout, mais qui n'est pas plus orientale que champêtre ou guerrière. Les mélodies sont très faciles, bien rythmées et très dansantes; l'orchestration est excellente et l'effet général est bon, mais le manque de caractère et d'originalité rejaillit sur le ballet, qui, à l'insu du gros du public, emprunte toujours une grande partie de son succès du mérite de la musique.

Mon opéra de *Richard en Palestine* est ajourné à l'année prochaine, Léon Pillet ayant la très malencontreuse idée de faire jouer une traduction de *l'Italienne à Alger*, charmante bouffonnerie de Rossini, qui ne convient nullement à l'Opéra, ni aux artistes chargés de la représenter.

Rossini est mon voisin : je le vois très souvent et il a beaucoup d'amitié pour moi. La semaine dernière, je lui ai mené, pour la deuxième fois, Vivier le corniste, dont je t'ai parlé, qu'il ne peut se lasser d'entendre. Personne n'a plus peur de mourir que Rossini : il suit le régime le plus sévère, s'abstenant de tout dîner, n'allant nulle part pour ne pas se donner d'émotion, et se contentant de recevoir le soir chez lui un très petit nombre d'amis qui lui forment une cour fidèle.

Delcour est ici depuis quinze jours; je le vois souvent : c'est un aimable garçon, fort distingué, et qui, par-dessus tous ses mérites, a celui de me parler souvent de toi. Il a entendu Vivier chez moi, vendredi passé, et en a été abasourdi. Quand part Meyerbeer? On nous dit qu'il a composé un requiem qu'il nous apporte. Ce serait bien à lui de nous consoler de cette façon de son long silence au théâtre : les chefs-d'œuvre sont rares, et c'est mal à ceux qui ont l'habitude d'en produire de se montrer si avares.

Je ne crois pas qu'on essaye de sitôt, à Paris, l'oratorio de

Spohr, dont tu me parles : Il n'y a qu'un endroit pour cela, c'est la Société des concerts du Conservatoire, dont Auber est président, mais dont le directeur de fait est Habeneck, qui est un peu arriéré, et qui n'aime pas les nouveautés qui exigent des études et des répétitions. Je lui en parlerai cependant.

Ce que tu me dis du succès de Pauline Viardot ne m'étonne nullement. C'est une des plus admirables organisations que je connaisse. Prie-la de te chanter une certaine ballade allemande de sa composition, *l'Enfant de la Montagne*, et tu conviendras avec moi que ce morceau est digne des meilleurs maîtres de l'école allemande.

Ton affectionné,

AD. ADAM

LXVIII

Mardi, 14 novembre 1843.

Mon excellent ami,

Pour commencer par ordre, je te parlerai d'abord de *Mina*, charmant opéra en trois actes de Planard, musique de notre ami Ambroise Thomas. La pièce est fort jolie, sans chœurs, et du genre de la comédie. La musique a toutes les qualités et un peu les défauts de celle de Thomas, c'est-à-dire qu'elle est extrêmement distinguée, remplie de détails ravissants; l'harmonie est fort élégante, l'orchestre, traité avec une finesse et un soin tout particuliers, renferme une foule d'effets neufs et piquants; en général, les mélodies sont un peu vagues et manquent de l'originalité que l'on rencontre dans toutes les autres parties de l'ouvrage. Au total, c'est le meilleur ouvrage de Thomas et le plus grand succès qu'il ait encore obtenu. La pièce est fort bien jouée par mademoiselle Darcier, madame Félix, madame Boulanger, Roger, Moreau-Sainti et Mocker. L'orchestre a fait merveille dans l'exécution de cette musique excessivement difficile et remplie de détails.

Le second événement que j'ai à te signaler est la reprise du *Déserteur* de Monsigny, avec mon arrangement. — Voici à quelle occasion j'ai été poussé à faire ce travail.

Lorsqu'il y a deux ans j'eus arrangé *Richard*, de Grétry, nous allâmes en donner une représentation devant le Roi, à Compiègne; dans un des entr'actes, le Roi me fit demander si je ne pourrais pas faire le même travail sur *le Déserteur*. Je restai plus d'un an à étudier cette partition avant d'en entreprendre l'arrangement. La tâche était, en effet, des plus difficiles. Les rôles sont écrits d'une hauteur telle qu'il n'y a pas de chanteurs capables de les exécuter; les transposer était impossible, parce que les notes graves devenaient impossibles : il fallait donc changer les passages, mettre dans l'orchestre ce que ne pouvaient faire les voix et refaire entièrement l'instrumentation, qui était détestable, même pour l'époque où l'ouvrage a été écrit. Je suis parvenu, après six mois d'un travail assidu, au but de mes efforts, qui ont été couronnés d'un immense succès. Nous avons été donner la première représentation de cet ouvrage à Saint-Cloud, devant le Roi, qui m'a fait venir dans sa loge et m'a témoigné toute sa satisfaction. Je n'ai jamais vu d'homme si heureux que l'était Sa Majesté pendant toute cette représentation. Il faut te dire que cela se rattache à des souvenirs d'enfance. Monsigny était maître d'hôtel du grand-père de notre Roi et fut attaché à la maison d'Orléans jusqu'à la Révolution. *Le Déserteur* fut joué pour la première fois en 1769 (il y a soixante-quatorze ans) : l'enfance du Roi a donc été bercée avec tous ces airs qui étaient populaires et avaient alors une grande vogue. — Du reste, la décoration que tu as reçue doit te faire assez français pour te réjouir, ainsi que nous, de l'excellente santé du Roi qui, âgé de soixante-dix ans, en paraît à peine cinquante-cinq et est d'une force et d'une vigueur extraordinaires chez un homme qui a traversé tant d'événements et dont l'esprit supérieur a été constamment exercé.

Le Déserteur est admirablement joué et chanté. Roger joue le rôle principal, qui était une basse dans l'origine et dont j'ai fait un ténor, parce que ce genre de voix sympathise mieux avec les sentiments tendres et amoureux que comporte le rôle. Grignon joue le vieil invalide : Sainte-Foy, le grand cousin, où il est d'un comique achevé. Tous les honneurs sont pour Mocker, qui est d'une supériorité étonnante comme chanteur et comme acteur dans le rôle de Montauciel : tu ne

peux te faire une idée du talent de premier ordre qu'il a déployé dans ce rôle. Grard chante le bel air : *Le Roi passait* ; c'est là tout son rôle. Madame Thillon joue Louise, où elle est charmante, et mademoiselle Darcier le petit bout de rôle de Jeannette ; il n'est pas jusqu'à madame Boulanger qui ne se soit prêtée au succès de cette reprise en acceptant le rôle insignifiant de la tante. Aussi le succès est-il immense. Nous faisons des recettes de plus de mille écus et il est probable que cela se prolongera pendant cent représentations.

Je suis entré en répétitions de mon nouvel ouvrage en trois actes, sur lequel on compte beaucoup. La pièce est de Scribe, et, dit-on, l'une des meilleures qu'il ait faites ; le sujet est très heureux : c'est Cagliostro, ce charlatan du XVIIIe siècle dont l'existence fut entourée de tant de mystères. Voici quels seront mes acteurs ; Chollet, Mocker, Henry et Grard, et mesdames Thillon, Potier et Boulanger. Ce sera bien malheureux si, avec tant d'éléments, nous n'avons pas un grand succès.

Hier a eu lieu, à l'Opéra, la première représentation de *Sébastien de Portugal*, opéra en cinq actes de Scribe et Donizetti. Malgré l'augure favorable que l'on devait tirer de ces noms-là, l'ouvrage n'a eu qu'un très médiocre succès. La pièce est d'une tristesse dont on ne peut se faire d'idée. Figure-toi que le spectacle principal est celui d'un enterrement, avec le catafalque obligé et tous les réjouissants accessoires de ce genre de cérémonie. La musique, dans quelques parties, est évidemment l'œuvre d'un homme de talent, mais dans quelques autres elle révèle une négligence impardonnable. Duprez, qui n'a plus que le souffle, a fort bien chanté une petite cavatine qui termine le deuxième acte. Dans le troisième, on a remarqué un fort beau quintetto, que l'on a fait répéter. Dans le quatrième, le commencement d'un duo entre Baroilhet et Duprez, et la fin d'un autre entre madame Stoltz et Mancel. Cela est bien peu pour un opéra en cinq actes. Je doute qu'il fournisse une longue carrière.

Meyerbeer est souvent venu me voir : c'est un homme charmant et dont on aime la personne après avoir admiré son talent. — Il doit venir samedi pour que je lui fasse entendre quelques morceaux de mon *Richard en Palestine*, grand opéra qui sera joué quand il plaira à Dieu.

J'ai eu la visite de M. Stern, qui est un fort aimable garçon et qui doit me venir revoir. Je ferai pour lui tout ce que tu me recommandes. — M. Becker est venu, mais je n'y étais pas. — En général, quel que soit leur talent, je plains les instrumentistes qui viennent à Paris, où il n'y a pas un sol à gagner avec des concerts et où ils peuvent tout au plus trouver l'occasion de se faire entendre.

Adieu, mon excellent ami, crois-moi toujours,

ton très affectionné,

AD. ADAM

Je t'enverrai incessamment la partition de *Lambert Simnel*, celle du *Déserteur*, avec mon arrangement, et un nouvel air que j'ai composé pour *le Roi d'Yvetot*, pour [le] substituer à un autre afin de rendre plus brillant le rôle de Jeanneton. D'après ce que m'a dit Meyerbeer des mauvaises dispositions de votre intendant, je renonce à voir représenter cet ouvrage à Berlin.

LXIX

Paris, 13 mars 1844.

Mon excellent ami,

Je croyais que tu avais depuis longtemps mes deux partitions de *Lambert Simnel* et du *Déserteur*, et je viens de m'apercevoir en réglant mes comptes avec mon éditeur, avec qui je viens de rompre mes relations, qu'il avait négligé de remplir la commission dont je l'avais chargé : je vais réparer son oubli et je te ferai un seul envoi de cette partition et de celle de *Cagliostro*.

Il faut maintenant que je te parle de mon *Cagliostro*. J'ai eu bien des inquiétudes à ce sujet par la maladie de Chollet, dont l'état de santé est toujours des plus alarmants, quoiqu'il n'ai rien perdu de ses moyens et qu'au contraire il se soit peut-être élevé plus haut dans ce rôle que dans aucun de ceux qu'il a joués jusqu'ici.

La pièce a eu un immense succès, dû tant à l'excellente exécution des acteurs, Chollet, Henry, Mocker, Grignon,

mesdames Thillon, Boulanger et Potier, qu'à une des plus amusantes pièces qu'ait jamais faites Scribe. Modestie à part, ma musique y a bien été aussi pour quelque chose et l'on s'accorde à dire que c'est un de mes meilleurs ouvrages : l'ouverture, les morceaux d'ensemble, qui sont nombreux, surtout le finale du troisième acte, où j'ai eu le bonheur de rencontrer quelques effets entièrement neufs pendant la scène du magnétisme, ont été principalement appréciés des connaisseurs ; le public s'est attaché aux airs et aux petits morceaux qu'il a bien voulu trouver réussis. Je crois que, par la nature du sujet, la pièce serait appelée chez vous à un succès peut-être plus éclatant que le *Roi d'Yvetot*. Si toi et Meyerbeer pouvez parvenir à triompher de l'influence qui s'oppose à la production de mes ouvrages à Berlin, je vous recommande particulièrement ce nouvel enfant.

Dans huit jours, on donnera la pièce d'Auber, intitulée *la Sirène*[1], et dont on dit d'avance la musique supérieure à celle de la *Part du Diable*.

Je suis en train de réorchestrer la *Cendrillon* de Nicolo, dont on prépare la reprise pour dans deux mois : c'est mademoiselle Darcier qui jouera Cendrillon, et madame Casimir la première chanteuse. Je crois que cette reprise aura un grand succès.

Rien de nouveau à l'Opéra qu'un ballet en trois actes, fort médiocre, intitulé *Lady Henriette*. La musique est de trois compositeurs, MM. de Flotow, Burgmüller et Deldevez : elle est d'une grande faiblesse.

A l'Opéra italien, qui par parenthèse va fort mal cette année, on a donné deux détestables opéras : *Il Fantasma*, de Persiani, et *Corrado d'Altamura*, de Ricci ; je n'ai entendu ni l'un ni l'autre, mais, sur leur réputation, je ne me dérangerai pas pour cela.

Il y a déjà quelques jours que M. J. Stern a fait exécuter chez un banquier allemand, M. Léo, les chœurs de l'*Antigone* de Mendelssohn. Je suis bien fâché de te dire que je n'ai pas du tout été de votre avis relativement au mérite de cette composition, qui m'a paru entièrement dénuée de couleur et

1. Opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 26 mars 1844. — Voir lettres LXX.

d'invention. Je ne comprends pas qu'un compositeur, chargé de faire de la musique dans une traduction d'une pièce grecque, où l'on cherchait à se rapprocher de l'exécution primitive, n'ait pas même tenté d'approcher de la couleur de la mélopée antique, ainsi que l'a fait Gluck dans ses admirables compositions, et ait au contraire accumulé les finesses de contrepoint et de science, ce qui semble le plus s'éloigner de la manière des Grecs, qui ne connaissaient même pas l'harmonie.

Je suis musicien dramatique avant tout et le talent et la science ne peuvent me désarmer quand ils produisent des contresens aussi flagrants. Si j'estime principalement le talent de notre ami Meyerbeer, c'est qu'il est éminemment dramatique, c'est que sa musique a toujours la couleur du sujet, c'est qu'il n'est pas qu'un musicien, c'est que c'est un homme qui peint avec des notes et qui fait de la poésie avec des sons. Les autres sont tout uniment des musiciens qui appliquent une musique quelconque à des paroles, quels qu'en soient le sens et la portée. Que Mendelssohn fasse des symphonies et de la musique instrumentale, soit ! il a tout le talent nécessaire pour cela ; mais jamais il ne fera un opéra : il faut pour cela du cœur et de l'esprit, et il m'a prouvé qu'il en manquait.

Tu excuseras ma sévérité en songeant que c'est un compositeur français qui écrit ces lignes, que pour nous la première de toutes les qualités est celle de l'entente dramatique, que nos deux grands modèles sont Gluck et Grétry, que ce n'est certes pas comme grands musiciens que nous mettons au pinacle ces deux sublimes génies et que, par conséquent, nous ne pouvons admettre facilement ceux qui manquent des grandes qualités qui ont distingué le Corneille et le Molière de la musique française.

Demain, je pars pour Orléans où Chérie est engagée pour chanter au festival qui a lieu dans cette ville le 15 de ce mois, mais je serai de retour dès le lendemain. Chérie a fait de grands progrès dans le chant et a eu de grands succès cet hiver.

Adieu, mon excellent ami ; crois-moi toujours

ton bien affectionné,

AD. ADAM

LXX

Jeudi, 23 mai 1844.

Mon excellent ami,

M. Hoguet te remettra les deux petites partitions du *Déserteur* et de *Lambert Simnel*. Celle pour orchestre de *Cagliostro* ne sera publiée que dans une huitaine de jours et je te l'expédierai sur-le-champ.

A propos du *Déserteur*, voilà ce qui m'arrive. Pendant que Meyerbeer était à Paris, il me demanda ce que coûterait une copie de mon arrangement du *Déserteur* : je lui répondis que cela pouvait aller à deux cents francs. « Mais pour vous, reprit-il, que demanderez-vous ? — Rien, répondis-je; je serai satisfait que mon arrangement soit exécuté à Berlin, et cela me suffira. — Vous aurez tort, répondit Meyerbeer; il faut que vous receviez le prix de votre travail. » Et nous ne reparlâmes plus de cela... Il y a un mois environ que j'ai reçu une lettre de M. de Kistner, qui me demandait quel prix j'exigerais pour la copie du *Déserteur :* je répondis, d'après le conseil de Meyerbeer, que je demandais six cents francs. Cette somme me semblait fort modérée, puisque, pour *Giselle*, j'ai eu six cents francs en dehors du prix de la copie et qu'ici je prenais la copie à ma charge, ce qui réduisait mon bénéfice à quatre cents francs. M. de Kistner a sans doute trouvé mes prétentions exorbitantes, car il ne m'a pas fait l'honneur de me répondre. Ne pourrais-tu pas t'occuper de cette affaire auprès de votre direction ? Si le prix que je demande est trop élevé, ce que je ne pense pas, je suis prêt à en rabattre tout ce que l'on voudra. Je serais très fier de voir mon arrangement adopté à Berlin, où je suis sûr qu'il aurait un succès pareil à celui de Paris.

Je vais maintenant te parler de nos théâtres. Paris n'est pas reconnaissable en ce moment : il y a, dit-on, plus de trois cent mille étrangers attirés par l'Exposition des produits de l'industrie ; on ne voit qu'eux partout et surtout dans nos théâtres, qui ne désemplissent pas.

Je ne sais si je t'ai parlé de *la Sirène*, d'Auber. La pièce est inférieure à celle de *la Part du Diable*, mais la musique me semble plus heureuse. Il y a, au premier acte, un quatuor admirable et digne des plus grands maîtres. L'ouvrage est fort bien chanté par Roger et mademoiselle Lavoye; il fait un argent fou.

Avant-hier, avec la trentième représentation de *Cagliostro*, nous avons fait quatre mille cinq cent francs de recette, quoique le rôle de la ravissante Anna Thillon, actuellement à Londres, soit rempli par mademoiselle Revilly, qui est loin d'être aussi jolie, ce qui ne dit pas cependant qu'elle soit laide.

On a donné un petit acte des plus nuls, intitulé : *le Bal du Sous-Préfet*. La musique est le premier ouvrage d'un nommé Boilly (le fils du peintre de ce nom). Ce Boilly était, ainsi que moi, élève de Boïeldieu, et il avait cinq ou six ans de plus que moi : tu vois que ce n'est pas un tout jeune homme; il y avait fort peu à faire d'après le sujet de sa pièce, et il n'a rien fait. Du reste, l'instrumentation n'est pas mauvaise, mais il y a peu d'idées.

On monte, en ce moment, une pièce en trois actes, musique de Balfe, paroles de Brunswick et Leuven, intitulée : *les Quatre Fils Aymon*, puis on prépare la reprise de *Gulistan*[1], dont j'ai refait l'instrumentation : les rôles seront chantés par Masset, Moreau-Sainti, Grard et madame Casimir. — La reprise de *Cendrillon*, de Nicolo, que j'avais aussi arrangée, est remise à l'année prochaine. — Mademoiselle Prévost va reprendre, dans le *Roi d'Yvetot*, le rôle créé par mademoiselle Darcier, qui lui conviendra mieux qu'à cette dernière.

A l'Opéra, on a donné un opéra en deux actes, de Saint-Georges et Halévy, *le Lazzarone*. Il y a de charmantes choses dans la musique, qui n'a cependant pas produit un grand effet, parce qu'elle manque de verve et de gaieté, mais, à défaut de ces qualités indispensables dans un ouvrage bouffe, il y a excessivement d'élégance et de distinction.

Les spectacles les plus ordinaires font des recettes de huit

1. De Dalayrac.

et dix mille francs à cause de l'affluence des étrangers. La Carlotta Grisi nous est revenue de Londres, grosse comme une tour; elle soutient qu'elle n'est pas enceinte; si elle dit vrai, elle serait donc hydropique; il vaudrait mieux que cet excessif embonpoint eût un terme naturel et rapproché. — Heureusement pour l'Opéra que Taglioni vient d'arriver et de contracter un engagement pour sept représentations, qui auront lieu dans le courant de juin.

On va s'occuper de mon *Richard en Palestine*, dont les rôles sont déjà copiés et que j'ai fait répéter aux acteurs qui, individuellement, en paraissent contents. Pillet compte donner l'ouvrage vers le mois de septembre. Peut-être sera-ce plus tôt, car le directeur du Théâtre-Italien veut s'opposer à ce qu'il donne une traduction d'*Otello*, de Rossini, qu'il se proposait de monter avant mon opéra.

A l'Odéon, on a donné, mardi dernier (avant-hier), *l'Antigone* de Sophocle, avec la mise en scène à l'antique : la pièce a grandement réussi, grâce aux deux principaux acteurs, Bocage et mademoiselle Bourbier. Les chœurs de Mendelssohn ont été parfaitement exécutés, l'orchestre a été médiocre. Tu sais mon opinion sur cette composition : une nouvelle audition n'a fait que me confirmer dans mes idées. — Je crois que cela attirera des curieux, mais ce n'est pas amusant, il s'en faut : on ira une fois, mais on n'y retournera pas.

Adieu, mon excellent ami, réponds-moi au plutôt pour l'affaire du *Déserteur*.

Présente mes amitiés au cher et admiré Meyerbeer, et crois-moi toujours

ton affectionné et sincère ami,

AD. ADAM

La mort de Berton a laissé une place vacante à l'Institut. L'élection aura lieu dans trois semaines : j'ai beaucoup d'espoir, cette fois. Mon seul concurrent est Ambroise Thomas, qui est encore bien jeune.

LES

AMOURS DE LI TA TCHOU[1]

XIII

Enfermée depuis près de deux jours au fond de son palais, Bouton d'Or pâle, folle de terreur, ne cessait de se lamenter, tandis que le vieux Tchen Ki Ping, toujours calme et fataliste, ne cessait de lui répéter, pour la consoler sans doute :

— Que veux-tu, ma fille! le Fongshui nous est défavorable, mais nous aurons certainement de beaux cercueils, et nous serons vengés.

Cette douce perspective n'égayait nullement Bouton d'Or pâle. Tantôt, accablée de douleur, elle passait de longues heures à sangloter; tantôt, prise d'un accès de rage, elle maudissait l'infâme Li Ta Tchou, qu'elle accusait de tous ses malheurs.

— Le lâche! — s'écriait-elle, — il ne sait que manier le pinceau du bout de ses longs doigts pour écrire d'affreux petits poèmes, et il va me laisser mourir ici sans secours. Ah! si seulement Tung San Tien se souvenait du baiser que je lui ai promis!...

Et Tchen Ki Ping, sentencieux, répondait :

— Ton baiser, ma fille, a une certaine valeur, mais je ne crois pas que Tung San Tien se décide à sacrifier sa vie pour l'obtenir! Je ne compte pas plus sur lui que sur Li Ta Tchou.

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

L'Opéra-Comique a vécu sur *la Sirène*, *Cagliostro* et *le Déserteur*. (A propos de ce dernier, j'attends toujours une réponse de M. de Kistner.) Maintenant on s'occupe d'un ouvrage en trois actes de Balfe et de la reprise de *Gulistan*, que j'ai réinstrumenté.

A l'Opéra, mademoiselle Taglioni a donné *la Sylphide*, *le Dieu et la Bayadère* et *la Fille du Danube*, devant des salles combles du haut en bas. C'est ce soir sa sixième représentation; puis, samedi, son bénéfice et sa soirée d'adieu à Paris : elle va encore faire une tournée d'Europe pendant deux ans, puis elle se retirera dans une propriété qu'elle a achetée sur les bords du lac de Côme. Elle a beaucoup perdu de sa vigueur et de son élévation, mais sa grâce et sa poésie sont toujours les mêmes. On monte une traduction d'*Otello*, de Rossini; puis, immédiatement après, viendra mon *Richard en Palestine*, qui aura pour interprètes Baroilhet, Levasseur, Marié et mesdames Dorus et Méquillet. Je suis forcé de terminer ici ma lettre : il faut que j'aille faire des visites de remerciement à mes trente-neuf confrères.

Ton affectionné,

AD. ADAM

(La fin prochainement.)

LES

AMOURS DE LI TA TCHOU[1]

XIII

Enfermée depuis près de deux jours au fond de son palais, Bouton d'Or pâle, folle de terreur, ne cessait de se lamenter, tandis que le vieux Tchen Ki Ping, toujours calme et fataliste, ne cessait de lui répéter, pour la consoler sans doute :

— Que veux-tu, ma fille! le Fongshui nous est défavorable, mais nous aurons certainement de beaux cercueils, et nous serons vengés.

Cette douce perspective n'égayait nullement Bouton d'Or pâle. Tantôt, accablée de douleur, elle passait de longues heures à sangloter; tantôt, prise d'un accès de rage, elle maudissait l'infâme Li Ta Tchou, qu'elle accusait de tous ses malheurs.

— Le lâche! — s'écriait-elle, — il ne sait que manier le pinceau du bout de ses longs doigts pour écrire d'affreux petits poèmes, et il va me laisser mourir ici sans secours. Ah! si seulement Tung San Tien se souvenait du baiser que je lui ai promis!...

Et Tchen Ki Ping, sentencieux, répondait :

— Ton baiser, ma fille, a une certaine valeur, mais je ne crois pas que Tung San Tien se décide à sacrifier sa vie pour l'obtenir! Je ne compte pas plus sur lui que sur Li Ta Tchou.

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

Seul, le diable de la mer peut nous sauver, si sa bienfaisante démence continue.

Et, diplomate, il suivait pas à pas le missionnaire, lui adressant les supplications les plus basses, offrant même de se convertir, lui et sa fille.

Mais le prêtre, avec un sourire triste, repoussait ces avances intéressées :

— Nous verrons plus tard, mon fils, disait-il avec bonté. si vous êtes digne d'être un chrétien. Pour le moment, je ne puis qu'assurer votre salut corporel.

Et il tenait parole. Plusieurs fois, il s'était élancé au-devant de ses chrétiens furieux, qu'un appétit de vengeance animait de nouveau.

C'est à grand'peine qu'il parvenait à les maintenir. Consterné, il sentait diminuer son prestige.

Ce n'était plus à des chrétiens qu'il faisait face, mais à des bêtes blessées que leurs souffrances et la peur de la mort déchaînaient avec la dernière violence.

Quelques-uns étaient devenus fous et, les yeux hagards, les prunelles fixes, tournaient autour de lui en poussant des hurlements sauvages.

D'autres, exaspérés par la douleur, venaient lui montrer leurs plaies envenimées, lui reprochant d'être la cause de leur infortune.

Le missionnaire, toujours calme, affrontait bravement l'orage, apaisant ces exaltés par sa parole divine, les magnétisant par sa volonté supérieure, leur imposant par sa foi d'apôtre.

Il brandissait en l'air son grand Christ d'ivoire et parcourait le palais dévasté, bénissait les mourants, secourait les blessés. Noirs de poudre, couverts de sang, les vêtements en lambeaux, les chrétiens tenaient encore bon derrière la barricade de la porte d'entrée.

Mais ils étaient épuisés de fatigue et de faim. La sueur coulait sur leurs visages contractés; leurs longs cheveux dépeignés, collés sur les tempes en mèches sanglantes, leur faisaient une auréole de martyrs.

Peu à peu se perdait leur énergie, et, avec elle, leur foi dans le Dieu d'Occident.

Leur courage se ranima un instant, lorsqu'ils virent la populace qui les assiégeait dispersée par les soldats de Tung San Tien. Avec stupeur, à travers les meurtrières, ils regardaient la rue qui s'était vidée comme par enchantement. Ils eurent une lueur d'espoir, pensant que le foutaï les faisait protéger. Mais quand ils aperçurent, à chaque bout de la rue, les soldats, prêts à tirer sur le premier qui sortirait, ils songèrent qu'on voulait simplement les prendre par la famine.

Aussi, quand ils virent Li Ta Tchou quitter sa chaise verte et s'approcher de leur retraite, ils crurent qu'il venait les narguer et déchargèrent leurs armes avec une telle rage qu'ils ne songèrent même pas à le viser.

Cependant le missionnaire, au bruit des détonations, craignant une nouvelle attaque, s'était hâté d'accourir vers la barricade.

Comme il passait la tête entre deux planches pour se rendre compte de ce qui advenait au dehors, il aperçut Li Ta Tchou qui, pour la seconde fois, seul et sans escorte, s'avançait, impassible, en s'éventant avec dignité.

D'un geste, il contint les chrétiens qui déjà braquaient leurs fusils, et malgré son grand âge, escaladant la barricade, il se laissa glisser dans la rue et marcha au-devant du mandarin.

Li Ta Tchou s'était arrêté, ahuri, devant le diable de la mer qui lui semblait sortir de terre.

Avec une terreur mélangée de respect, il considérait cet être bizarre, habillé comme un Chinois, portant la natte comme lui, mais dont la grande barbe touffue, le nez aquilin et la puissante carrure dénotaient l'origine étrangère.

Li Ta Tchou, malgré tout son amour pour Bouton d'Or pâle, saisi d'une frayeur superstitieuse, sentait ses jambes se dérober sous lui et son front se baigner d'une sueur froide.

Dans une supplication désespérée, il étendit ses bras vers le sorcier comme pour essayer de l'attendrir.

Mais le prêtre, employant la langue des plus purs lettrés, le rassurait avec bonté :

— Que désirez-vous, mon fils? — lui dit-il doucement.

Alors Li Ta Tchou, tout surpris d'entendre cet étranger parler avec la même élégance qu'un bachelier chinois, murmura d'une voix défaillante :

— Je viens apporter des paroles de paix, grand Bouddha vivant.

Malgré la gravité de la situation, le missionnaire ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne suis pas un Bouddha vivant, — dit-il, — je n'incarne point l'âme d'un Çakya-mouni, je ne suis ni un sorcier ni un être surhumain, je suis simplement le serviteur du grand Dieu d'Occident.

— Ah! — répondit Li Ta Tchou, qui n'en croyait rien, — c'est possible, mais vous ne me le prouvez pas.

— Je vous le prouverai, — répondit le missionnaire, — en protégeant votre vie. bien que vous soyez mon ennemi acharné.

— Nullement, — se hâta de dire Li Ta Tchou, — je suis, au contraire, votre ami dévoué.

— Il est inutile de mentir, — reprit le prêtre avec son triste sourire, — je sais qui vous êtes; mais vous n'avez rien à craindre, car le Dieu que j'adore me commande d'aimer mes ennemis.

« Il est complètement fou », pensa Li Ta Tchou à son tour; mais, jugeant inutile d'insister sur ce point délicat, il pria le prêtre de vouloir bien l'introduire dans la maison de Bouton d'Or pâle.

En voyant leur chef revenir avec Li Ta Tchou, les chrétiens se mirent à jeter des clameurs féroces. Les uns criaient à la trahison; les autres, plus modérés, à la stupidité. Mais tous protestaient avec la dernière énergie :

— C'est notre pire ennemi! — hurlaient-ils. — A mort! à mort! N'avez-vous donc pas lu le poème qu'il a composé sur nous?

— Mes enfants, — dit le missionnaire, — la grâce divine l'a sans doute touché, car il vient nous apporter des paroles de paix.

— Qu'est-ce qui le prouve? — continuaient les chrétiens, de plus en plus excités.

— Sa conduite envers nous : il vient seul et sans armes.

— C'est une perfidie! — clamaient les chrétiens. — A mort! à mort!

Et ils se précipitèrent sur Li Ta Tchou, que le missionnaire couvrait de son corps.

— Laissez-le, au moins, s'expliquer! — s'écria le prêtre, les écartant d'un geste impérieux.

— Non, non! A mort, à mort! — hurlait la foule.

— Écoutez, — reprit le missionnaire, — il faudra me tuer avant!... Ce n'est pas seulement en prêtre que je vous le déclare, c'est en homme d'Occident: je l'ai pris sous ma sauvegarde : je dois mourir avant lui pour sauver ma face, et la vôtre aussi.

Les chrétiens, émus malgré eux à cette pensée de la face à sauver, s'arrêtaient, hésitants.

Alors Li Ta Tchou, profitant de ce moment de calme, résolut de risquer le tout pour le tout : et, d'une voix saccadée, il s'écria :

— Sur les cercueils de mes ancêtres, sur ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, je vous le jure avec loyauté, je vous assure la vie sauve. Le foutaï me l'a permis.

Mais les chrétiens se mirent à ricaner :

— Ah! ah! — lui répondirent-ils, — nous savons bien que les soldats de Tung San Tien nous guettent à la sortie. C'est un piège bien grossier, pour un homme aussi intelligent que toi!

— Non, ce n'est pas un piège : vous pourrez sortir en bloc; vous aurez des armes, vous serez protégés.

— Nous n'en croyons rien! — interrompirent les chrétiens; — tu viens uniquement pour essayer de sauver ta maîtresse, mais tu n'y réussiras pas : nous allons la massacrer devant toi!

Et, bousculant le missionnaire qui tâchait en vain de les retenir, les plus fanatiques s'élancèrent vers le fond du palais. Quelques instants après, ils revinrent, traînant par les cheveux la malheureuse Bouton d'Or pâle, qu'ils jetèrent sur le sol devant Li Ta Tchou.

— Tu la vois, — dirent-ils, — ta maîtresse adorée... Eh bien! elle va mourir, lentement, là, devant tes yeux!

Et ils firent tourbillonner leurs sabres au-dessus de la tête de Bouton d'Or pâle.

Terrorisée, elle se débattait désespérément, sous les lourdes bottes qui la clouaient à terre.

— Sauve-moi, Li Ta Tchou! — criait-elle éperdument, — je t'en supplie, sauve-moi.

Li Ta Tchou s'était précipité vers elle, mais un chrétien, entourant son corps chétif d'un bras robuste. le rejeta dédaigneusement en arrière.

Affolé, il s'écria :

— Mais que vous faut-il donc pour vous prouver ma bonne foi ?

— Ce qu'il nous faut ? — ricana un chrétien, — le cercueil de ton père !

— Oui. — reprit toute la foule, — il nous faut le cercueil de ton père !

— Mais vous ne savez pas ce que vous demandez là ! — dit Li Ta Tchou épouvanté. — J'aime mieux mourir mille fois !

— Si, nous le savons, — hurlait la foule joyeuse, — nous savons ce qu'est le culte des ancêtres. Nous y croyons toujours; notre religion nous le permet. Nous savons que tu perdrais la face, si tu commettais cette infamie; nous savons que l'esprit de ton père te poursuivrait dans l'éternité; nous savons que tu ne serais qu'un vil pourceau... et c'est pourquoi nous te le demandons... Ah! ah! c'est impossible... et ta maîtresse va mourir.

Et les chrétiens soulevèrent Bouton d'Or pâle par les cheveux, de manière à montrer à Li Ta Tchou sa figure livide d'agonisante.

— Li Ta Tchou! murmurèrent ses lèvres frémissantes, me laisseras-tu mourir ?

Alors Li Ta Tchou sentit son cœur s'emplir d'une telle souffrance et d'un tel amour qu'éperdu, hors de lui, oubliant son rang, sa dignité. les injures reçues, reniant son seul culte sur la terre, sacrifiant son honneur et son devoir, il s'écria :

— Vous l'aurez. le cercueil de mon père, je vous l'abandonne !

Il y eut un grand silence. Les chrétiens ne pouvaient en croire leurs oreilles. Comment ! un mandarin de première classe. qui considérait la face avant tout, un lettré qui avait étudié Confucius. un Chinois auquel des traditions de six mille ans commandaient le culte des ancêtres. s'abaissait à ce point. devant eux, misérables chrétiens, et tout cela pour une femme !

Ils crurent que Li Ta Tchou, dans sa détresse, était allé au delà de sa pensée.

— Alors, — reprirent-ils, — tu consens à nous livrer le cercueil de ton père?

— J'y consens, — répliqua Li Ta Tchou d'une voix ferme. — Vous l'emmènerez avec vous. Il vous sera le gage certain de ma loyauté. Je vous le répète : je vous accorde la vie sauve. Mais le foutaï m'a imposé deux conditions.

— Lesquelles? — demandèrent les chrétiens.

— La première, c'est que vous quitterez le Hou Nan.

— Nous le jurons, — répondirent-ils, — si tu nous donnes tes quatre jonques de guerre pour nous éloigner.

— Vous les aurez, — dit Li Ta Tchou, — avec tous leurs rameurs.

— Songes-y bien, nous y porterons le cercueil de ton père. Si nous sommes attaqués avant d'atteindre le lac Toung Ting, nous profanerons son cadavre et disperserons ses ossements à travers le fleuve.

— Vous ne serez pas attaqués, — déclara Li Ta Tchou, — j'ai trop de respect pour les restes de mon père! Je souffre assez à la pensée de vous les laisser comme otages!... Je sais bien que je me rends indigne, que je blasphème, que je renie la foi la plus respectable, la seule qui me soit sacrée. Aussi ma seconde condition est celle-ci : vous renierez, vous aussi, la foi que vous avez dans le Dieu d'Occident.

Une immense clameur l'interrompit :

— Nous prends-tu pour des animaux immondes? — glapissait la foule indignée ; — nous n'acceptons pas, nous tuerons ta maîtresse!

Mais Li Ta Tchou, par un effort suprême, s'écria :

— Ce sera aussi votre mort, car elle seule vous protège : dans quelques minutes, le feu sera à ce palais et vous périrez tous!

Son accent était si grave et si convaincu que les chrétiens en furent troublés.

Beaucoup parmi eux sentaient faiblir leur foi dans ce Dieu d'Occident qui n'était même pas capable de les protéger et laissait impunément massacrer leurs femmes et leurs enfants.

Des colloques et des discussions s'engageaient entre eux. Ils balançaient, devant la mort qu'ils voyaient inévitable.

— Écoute, — finit par dire l'un d'eux à Li Ta Tchou, — amène-nous le cercueil : nous verrons ce que nous avons à faire.

— Je m'en rapporte à vous, — dit Li Ta Tchou ; — donnez-moi de quoi écrire.

Et, tremblant d'émotion, se sachant infâme et dénaturé, il écrivit la lettre fatale où il sacrifiait tout à son fol amour. Il y ordonna aussi d'apporter des armes et de préparer des jonques de guerre. Puis, fermant les yeux, il tendit le papier maudit à un chrétien, avec un sauf-conduit pour que Tung San Tien le laissât passer.

Une fois ce pénible sacrifice accompli, Li Ta Tchou retrouva un peu de calme.

Avec passion, il contemplait Bouton d'Or pâle que les soldats avaient lâchée et qui, chancelante, regagnait sa retraite,

Et son amour était si absolu qu'il n'avait aucun remords de son acte effroyable, mais seulement des regrets de ne pouvoir faire davantage.

Cependant l'idée d'un salut possible envahissait l'âme des chrétiens, chassant tout autre sentiment. En vain, le missionnaire, voyant leur foi défaillir, allait de groupe en groupe, les exhortant à bien mourir, leur promettant le paradis éternel. Un silence hostile accueillait ses paroles.

Et Li Ta Tchou, auquel revenait l'audace, en profitait pour les engager à son tour à n'écouter que lui :

— Ne comprenez-vous pas — s'écria-t-il — que le diable de la mer n'est qu'un imposteur? Il vous a fait croire à la puissance du Dieu d'Occident, qui n'existe pas, et vous voyez où vous en êtes. Vous avez perdu vos femmes chéries, vos enfants, votre fortune et votre honneur. Vous avez trahi votre pays, renié nos traditions les plus sacrées, violé nos lois les plus respectables. Justement courroucés, les esprits de vos ancêtres ont quitté leurs tombeaux; ils tourbillonnent, à présent, sur vos fronts de condamnés... Où donc est-il, le Dieu d'Occident? A-t-il la force de les chasser? Et, en tout cas, vous rendra-t-il jamais ce que vous avez perdu?... Je vous le répète, le diable de la mer n'est qu'un sorcier. Mais son

pouvoir magique est tombé : il ne peut même plus se sauver lui-même!

Et les chrétiens, haletants, l'écoutaient avec attention. Ils songeaient que Li Ta Tchou disait la vérité peut-être, et les vieilles superstitions reprenaient sur eux leur empire.

Beaucoup d'entre eux, maintenant, imploraient Kouan Yin, la déesse de la miséricorde, et suppliaient Yen Lo Wang, le grand dieu de la guerre, de les épargner. Vainement le missionnaire avait essayé de fermer la bouche à Li Ta Tchou.

Les chrétiens, brutalement, le repoussèrent :

— Laissez parler Li Ta Tchou!... Il sait ce qu'il dit, c'est un grand lettré et un grand mandarin.

— Misérable! — s'écria le prêtre indigné, s'adressant à Li Ta Tchou, — est-ce ainsi que tu me récompenses d'avoir sauvé ta vie et celle de ta maîtresse?...

Mais Li Ta Tchou, sans daigner lui répondre, continuait d'exhorter les chrétiens à revenir aux vieilles traditions.

Il parlait d'une voix sonore, que son émotion rendait puissamment éloquente. Il se servait habilement de toute sa science, de tout son prestige de lettré, pour achever de les convaincre.

Et peu à peu s'éteignait dans le cœur des chrétiens la nouvelle croyance, que toute la foi sublime du missionnaire ne pouvait rallumer; les antiques préjugés, que six mille ans d'atavisme avaient enracinés au fond de leurs cerveaux, se ravivaient, jaillissants et vigoureux.

— Mon Dieu, — priait le missionnaire, — ne soumettez pas ces faibles créatures à une trop forte épreuve; pardonnez-leur, elles ne savent plus ce qu'elles font!...

Mais un ouragan de cris interrompit sa prière.

Par-dessus la barricade, on hissait le cercueil.

Il était immense, tout entier en bois précieux, délicatement sculpté.

Ivres de joie, les chrétiens acclamaient leur sauveur, le puissant Li Ta Tchou.

Mais celui-ci, comprenant toute l'horreur de son acte, baissait lugubrement la tête.

Il se sentait déshonoré, perdu à tout jamais dans sa propre estime et dans celle de ses concitoyens.

Et, au fond de ses yeux de maudit, il avait la vision de son

père vénéré, qui étendait sa main de squelette pour damner ce fils pervers.

Des sanglots lui gonflaient la gorge, l'empêchant de parler. Enfin il réussit à bégayer :

— Me le rendrez-vous, au moins ?

— Nous le jurons sur nos propres ancêtres, — répondirent les chrétiens. — Si nous parvenons sans encombre jusqu'au lac Toung Ting dans tes jonques de guerre, nous te renverrons ce cercueil avec les plus grands honneurs... A présent, nous avons confiance en toi : nous aussi, nous allons accomplir notre serment.

Et, se jetant avec des cris féroces sur le prêtre, ils le traquèrent dans la cour et, l'ayant acculé dans un coin, lui arrachèrent brutalement le crucifix qu'il serrait sur son cœur.

XIV

Cependant Li Ta Tchou tenait à faire solennellement les choses.

Il groupa les chrétiens dans la cour d'honneur ; et debout, tout seul, devant le cercueil de son père, il leur présenta le crucifix. Alors, un à un, ils défilèrent devant lui.

En passant près du Christ, ils l'insultaient et lui crachaient à la face. Puis ils allaient se ranger derrière le cercueil, à côté du tas d'armes que Li Ta Tchou avait fait apporter.

Le vieux prêtre, adossé dans le coin, les traits tirés par la souffrance, le visage contracté par l'horreur, priait en silence, les mains jointes et dressées vers les cieux. Il fermait les yeux pour ne pas voir l'horrible spectacle, l'affreux sacrilège qui détruisait l'œuvre de toute sa vie ; mais de grosses larmes s'échappaient de ses paupières closes et, roulant lentement sur ses joues blêmes, allaient se perdre dans sa barbe blanche.

Une clameur gigantesque lui fit rouvrir les yeux.

Les chrétiens avaient achevé de défiler, et maintenant, brandissant leurs armes, ils se dirigeaient vers la sortie ; ils emportaient sur les épaules le cercueil vénéré du père de Li Ta Tchou.

Ils saluaient la vie de leurs cris sauvages, et, avant de s'éloigner, lançaient leurs malédictions au diable de la mer.

Le missionnaire avait redressé sa grande taille. Il s'efforçait, par une adjuration suprême, de les rappeler à lui. Mais sa voix se perdit dans une tempête d'injures et de ricanements. Alors il regarda autour de lui pour bénir ceux qui lui étaient restés fidèles. Ils n'étaient que cinq : deux vieillards et trois enfants.

Ils s'étaient rassemblés près de lui, et. agenouillés sur les dalles. eux aussi pleuraient. Le vieux prêtre les regardait avec une émotion atroce. Il se sentait pour eux une tendresse infinie et une pitié profonde. Étendant au-dessus de leurs têtes ses vieilles mains tremblantes :

— Je vous bénis. — murmura-t-il, — mes chers enfants. et je vous remercie.

Il ne put en dire davantage : des sanglots étouffaient sa voix.

Or, tandis que les renégats s'éloignaient pour aller s'embarquer sur les jonques, Tung San Tien pénétrait sans danger, à la tête de ses soldats, dans le palais évacué.

Il vint fièrement se placer devant le petit groupe des chrétiens qui restaient et les fit entourer par ses soldats.

Quant à Bouton d'Or pâle, frénétiquement heureuse d'être enfin délivrée, elle était accourue, suivie de Tchen Ki Ping, qui l'engageait sagement au calme.

Mais, à moitié folle, poussant des cris incohérents, elle agitait en l'air une guitare cassée dont elle menaçait de loin les chrétiens haïs. Autour des cinq misérables, un grand silence s'était fait. Les soldats, indécis, attendaient des ordres.

— Eh bien ! — s'écria joyeusement Bouton d'Or pâle en s'adressant à Li Ta Tchou, — voici le moment venu. Que tardes-tu à faire tuer ce maudit diable de la mer ?

— Ce n'est pas mon métier ! — dit froidement Li Ta Tchou, qui. malgré son cynisme. avait un dernier scrupule à faire massacrer celui qui leur avait sauvé la vie.

— Tu ne veux pas ? — demanda Bouton d'Or pâle, vexée et indignée, — c'est bien : je vais m'adresser à un autre.

Et, s'approchant de Tung San Tien. elle lui sourit avec grâce et murmura :

— Souvenez-vous de ce que je vous ai promis...

Flatté à la fois et troublé par la voix de cette délicieuse créature, Tung San Tien releva fièrement la tête et, d'une voix de tonnerre, commanda :

— Sus aux chrétiens ! A mort, à mort !

Mais les soldats ne bougèrent pas. En proie à une frayeur superstitieuse, ils n'osaient faire un seul pas en avant, car le prêtre, fronçant ses épais sourcils, fixait sur eux ses yeux étincelants où luisait une telle flamme, faite de foi ardente et de volonté invincible, que les plus braves reculaient, foudroyés par ces regards surhumains.

Tung San Tien, lui-même, hésitait à renouveler son commandement. Alors Bouton d'Or pâle, s'appuyant sur lui avec tendresse, lui dit à l'oreille :

— Je t'aime, Tung San Tien...

Et la douce haleine, caressante et parfumée, lui montait au cerveau, le grisant d'une irrésistible folie. Oubliant sa peur, il tira son sabre et s'élança. Il en porta un grand coup, au hasard, en fermant les paupières. Il sentit un choc ; mais, n'entendant rien, il ouvrit les yeux, tout étonné... Le missionnaire était toujours debout. Il n'avait poussé aucune plainte et pas un muscle de son visage ne tremblait, comme s'il ne ressentait aucune souffrance. Seulement, en haut du front, une large plaie béante laissait échapper un clair filet de sang vermeil qui, filant à travers les rides, venait tomber jusque sur la robe.

Épouvanté, Tung San Tien recula : immobile comme une statue, le vieillard le regardait, avec ses yeux flamboyants.

Les soldats, épeurés, étaient sur le point de prendre la fuite, Ils songeaient à tout ce qu'on leur avait raconté sur les diables de la mer, à leur pouvoir surnaturel, à leur force magique, qui rendait un seul d'entre eux capable d'anéantir une armée chinoise.

Ils se rappelaient que les corps de missionnaires incarnaient les esprits les plus néfastes et les plus puissants, et qu'ils étaient presque invulnérables, parce qu'ils possédaient de terribles talismans et buvaient une liqueur infernale faite de langues de vipère et d'yeux arrachés aux petits enfants.

Vainement, Tung San Tien, excité par Bouton d'Or pâle, essayait de ranimer leur courage : aucun d'eux ne voulait avancer.

Les cinq chrétiens, toujours agenouillés, continuaient de prier avec ferveur. Le vieux prêtre, maintenant, récitait la prière des agonisants et, d'une voix tremblante, ils lui donnaient les répons.

— Vous entendez, — s'écriaient les soldats terrifiés; — ils appellent à leur aide les esprits malfaisants, nous allons être tous anéantis.

Une frayeur absurde envahissait tous les assistants, et Bouton d'Or pâle elle-même.

— Amenez un canon! — s'écria Tung San Tien éperdu.

Et les soldats s'élancèrent au dehors pour en chercher un.

Ils revinrent bientôt, traînant avec peine un énorme mortier de bronze qui datait de plus de cent ans.

Ils le braquèrent sur le groupe des chrétiens; puis, l'ayant calé à la hâte avec de grosses pierres, ils le chargèrent de mitraille jusqu'à la gueule.

Impassible, le vieux prêtre considérait sans la moindre émotion tous ces sinistres préparatifs: mais, voyant la mort inévitable, il tendit ses bras sur les chrétiens pour les bénir encore une fois.

— Feu! — cria Tung San Tien, en levant son sabre.

Une formidable détonation retentit, suivie de hurlements de douleur et de hoquets d'agonie et du bruit des plâtras qui s'écroulaient. Des nuages de fumée s'étaient répandus dans la cour, si compacts qu'il était impossible de rien distinguer. Quand la fumée se dissipa, accrochant aux toits les derniers flocons neigeux, un spectacle horrible apparut aux yeux des assistants. Le canon, en reculant, avait atteint une dizaine de soldats qui, les jambes broyées, poussaient des cris affreux. A l'autre bout de la cour, devant le mur à demi effondré, les cinq chrétiens étaient étendus à terre, hachés par la mitraille.

Et, dominant cet amas de décombres et de cadavres, le vieux prêtre dressait toujours sa haute taille. Il était couvert de sang et de plâtre; ses vêtements déchirés laissaient apercevoir des lambeaux de chair sanglante, et un de ses bras, tout fracassé, pendait lamentablement le long de son corps.

Mais il restait debout, rigide comme un marbre, fixant sur ses bourreaux son regard étincelant, sans une plainte, sans un frémissement.

A cette vue, se déclara une effroyable panique.

Tout le monde, Tung San Tien en tête. se précipita vers les portes pour s'enfuir au plus vite.

— Mon Dieu, — s'écria le vieux prêtre, — vous le voyez, ils ne savent ce qu'ils font... Pardonnez-leur, mon père, comme j'espère que vous me pardonnerez à moi-même !...

Alors, sentant ses forces l'abandonner, il fit par un effort suprême un grand signe de croix, et il tomba, le front contre terre, au milieu de ses chrétiens dévoués.

Sa chute imprévue arrêta la déroute. Ne le croyant plus immortel, les Chinois sentirent leur frayeur céder la place à une immense curiosité.

Le missionnaire était là, couché sur le sol, les yeux fermés. la bouche ouverte. Seuls de légers hoquets soulevaient encore de temps en temps sa poitrine. Les soldats s'étaient rapprochés peu à peu. Ils entouraient le grand diable de la mer, l'examinaient avec étonnement.

Un d'eux s'aperçut qu'il vivait encore ; tirant son sabre, il se hâta de le lui plonger dans le ventre, et il en agita furieusement la pointe jusqu'à ce que les entrailles ne formassent plus qu'une bouillie rouge.

Dans un dernier spasme, l'agonisant ouvrit encore les yeux. Il jeta un vague regard autour de lui, exhala un léger soupir et mourut. Les soldats le poussèrent du pied pour voir s'il était bien mort. Dès qu'ils en furent assurés, ils se ruèrent sur le cadavre, avec des glapissements de victoire.

Ils commencèrent par lui arracher les yeux, lui coupèrent le nez, les oreilles, et firent subir au tronc même les mutilations les plus abominables.

Remplis d'une ébriété sauvage, ils se mirent alors à danser autour du corps, le couvrant d'immondices et de crachats, lui hurlant les plus ignobles insultes ou les plus sinistres plaisanteries.

— Ah ! ah ! — clamaient-ils avec des rires féroces, — te voilà eunuque, à présent !... Et tes yeux, et ton nez, et tes oreilles ?... Tu ne pourras plus jamais voir ni sentir, ni entendre, même si tu ressuscites. immonde sorcier, vil pourceau !

Puis, las de danser, ils s'abattirent sur leur victime et, à

l'aide de tout ce qui leur tombait sous la main, piques, sabres, coutelas, ils se hâtèrent de la dépecer en mille morceaux.

Car ils craignaient la résurrection du diable de la mer et sa vengeance de fantôme nocturne.

Ils voulaient empêcher son esprit malfaisant de rassembler les parties éparses de son corps : aussi, ramassant à pleines mains cette chair encore palpitante, ils allaient la jeter par petits paquets dans la rue, où d'immondes porcs noirs se disputaient en grognant ces loques sanglantes.

Quand le cadavre fut réduit à une espèce de squelette auquel ne pendaient plus que quelques lambeaux de chair, ils brisèrent les os à l'aide de gros moellons, puis se les partagèrent pour les enterrer en cachette dans des endroits différents.

Pendant ce temps-là, Tchen Ki Ping, qui avait repris tout son calme et sa philosophie habituels, circulait dans le palais pour réparer de son mieux les désastres du siège.

Il ordonnait aux serviteurs de laver les cours, d'appeler les maçons pour restaurer les murs et les prêtres bouddhistes et taoïstes pour expulser les esprits des morts.

Il était tout joyeux d'être encore en vie et il fredonnait un petit air guilleret, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son enfance ; par instants, il s'arrêtait pour se dire à lui-même :

— La folie est tout de même une belle invention ! Si le diable de la mer n'avait pas été fou, nous étions perdus...

Et satisfait de sa réflexion, il reprenait sa course à travers le palais en ruines.

Cependant, réfugié dans la chambre de Bouton d'Or pâle, Li Ta Tchou, épuisé par tant d'émotions, s'était nonchalamment couché aux pieds de sa maîtresse ; il se sentait heureux d'avoir tant souffert pour elle, maintenant qu'elle était là devant lui, bien vivante et toujours aussi adorable.

Il lui racontait, avec des transports d'amour, ce qu'il avait fait pour la sauver.

Mais, elle, dédaigneuse, affectait de ne pas le croire.

— Et le cercueil de mon père ? — répétait Li Ta Tchou.

— C'était pour sauver ta propre vie ! — répondait-elle avec cruauté.

Mais Li Ta Tchou était si étourdi d'amour qu'il ne songeait pas même à s'en formaliser.

Il ne distinguait ni son sourire moqueur, ni ses méchants propos : il ne voyait qu'une idole devant laquelle il s'anéantissait et, sans cesse, il murmurait son refrain :

— Comme je t'aime, comme je t'aime !

Et elle, agacée, l'interrompait :

— Je n'en doute pas... Tu l'as déjà prouvé, dans ton petit poème sur les chrétiens !

— Oh ! pardonne-moi, — s'écriait Li Ta Tchou, — si tu savais combien j'ai regretté cette imprudence !...

— Il ne faut jamais regretter d'avoir fait de jolis vers : car l'amour passe et la poésie reste ! — lui dit-elle avec ironie.

Li Ta Tchou la regarda, stupéfait. Ce hasard extraordinaire le troublait : c'était la même phrase que le taotaï lui avait adressée. Était-ce donc un esprit malin qui venait de la dicter à Bouton d'Or pâle ? Et, malgré lui, il se répétait :

« Il ne faut jamais regretter d'avoir fait de jolis vers, car l'amour passe et la poésie reste. »...

Mais, comme il lui semblait impossible que son amour passât, il trouva de nouveau cette phrase stupide et ne put s'empêcher de le dire à Bouton d'Or pâle.

Celle-ci, en riant, lui répliqua :

— Mais je souhaite que tu ne la trouves jamais juste !

Et, soudain, pensive, du bout de son éventail, elle se mit à caresser la longue main du lettré.

Quelque temps, elle resta ainsi plongée dans ses réflexions; puis, subitement, retirant son éventail, elle s'écria, comme pour répondre à une idée qui lui était venue :

— D'ailleurs, jamais ton amour ne passera.

Et, tout de suite, elle se remit à plaisanter gaiement.

Li Ta Tchou, de plus en plus amoureux, s'était levé et, s'approchant d'elle, s'efforçait fébrilement d'atteindre ses lèvres.

Mais, comme auparavant, elle jouait coquettement avec lui, le repoussant d'un rire moqueur, au moment, où, à moitié pâmé, les yeux languissants, les traits crispés, il sentait déjà la chaleur de sa bouche. Tout à coup, elle le rejeta loin d'elle, comme prise d'une folie subite.

Et Li Ta Tchou, surpris, s'étant retourné, vit Tung San Tien qui, respectueusement, saluait Bouton d'Or pâle.

Celle-ci, souriant, lui rendit son salut avec grâce :

— Avez-vous pensé à moi ? — lui dit-elle, rougissant de plaisir.

— Je n'ai pensé qu'à vous ! — répondit aimablement Tung San Tien.

Et, prenant des mains d'un soldat qui l'escortait une tasse à thé en fine porcelaine, il la tendit à Bouton d'Or pâle :

— Qu'est ceci ? — interrogea-t-elle.

— Ce que vous m'aviez demandé, — dit Tung San Tien. — C'est du sang du diable de la mer.

— Ah ! — s'écria-t-elle — ce n'est pas Li Ta Tchou, qui s'en serait souvenu !

Et joyeuse, elle contempla la sinistre tasse dont la porcelaine transparente jetait des reflets rougeâtres.

— C'est bien, — dit-elle, — je me souviens de mon serment.

Et, câline, elle ouvrit ses bras à Tung San Tien.

Mais Li Ta Tchou, pris d'une jalousie effrénée, bondit entre eux deux :

— Non, tu ne feras pas cela, mon aimée ! Je souffre trop, aie pitié de moi. Songe à tout ce que j'ai sacrifié pour toi, songe à ma douleur, songe à mon amour !

Mais elle, tranquillement, lui répondit :

— Je ne peux pourtant pas manquer à ma parole et perdre la face !

— Je t'en supplie ! — continuait à murmurer l'infortuné Li Ta Tchou.

Mais elle le repoussait brutalement :

— Je vous jure — dit-elle — que si vous vous opposez, une minute de plus, à l'accomplissement de ma promesse, je ne vous reverrai plus de ma vie.

Li Ta Tchou, baissant la tête lugubrement et lâchement, se retira. Mais, de loin, il la regardait d'un air navré, comme un condamné qu'on mène au supplice.

Et ses yeux pleins de larmes avaient une telle expression d'angoisse que Tung San Tien lui-même en fut ému.

Il réfléchissait, d'ailleurs, à la vengeance possible de Li Ta

Tchou, et tout au moins aux dix mille taëls que ce généreux mandarin serait capable de ne plus lui donner.

Vraiment, ce baiser, si désirable qu'il fût, lui semblait devoir être chèrement acheté !

Courageusement, énergiquement, il résolut d'y renoncer, et, s'inclinant devant Bouton d'Or pâle :

— Je vous remercie, — lui dit-il, — et je vous suis infiniment reconnaissant; mais, en vérité, je n'ose pas devant votre amant : il en souffrirait trop.

— Mais c'est ce que je désire ! — s'écria Bouton d'Or pâle.

Et, l'attirant brusquement vers elle, elle lui enveloppa le cou de ses deux bras.

— Aie pitié de moi ! — continuait à supplier Li Ta Tchou.

Et son cœur se tordait sous l'étreinte de la jalousie, la folie bouillonnait dans sa tête.

Il l'aimait pourtant, il l'aimait plus que jamais, d'un amour atroce, infernal.

En voyant cette femme qu'il adorait tendre sa bouche à un rival détesté, il connaissait l'immensité de sa funeste passion.

— Aie pitié ! — supplia-t-il une dernière fois.

Mais elle, pour toute réponse, haussa ses charmantes épaules avec dédain; puis, passionnément, elle appliqua ses lèvres sur celles de Tung San Tien en lui disant :

— C'est toi que j'aime !

Et Li Ta Tchou sentit un glaive traverser son cœur, jeta un cri déchirant et s'évanouit.

Alors Bouton d'Or pâle se dressa joyeuse au-dessus du corps inerte de Li Ta Tchou; elle demeura, un moment, à le considérer d'un air vainqueur, bien certaine maintenant de tout l'empire qu'elle avait sur lui.

Puis, sans plus s'en occuper, elle saisit la tasse sinistre que lui avait apportée Tung San Tien et gagna une petite chambre secrète.

Et là, ayant poussé les verrous, elle se hâta de se dévêtir et, baignant avec volupté sa main fine dans cette liqueur encore chaude où nageaient des débris de cervelle et des fragments d'os, elle s'en frotta le torse pour effacer la souillure qui, seule, mêlait encore dans sa pensée quelques regrets à l'ivresse de son triomphe.

XV

Li Ta Tchou évanoui fut transporté avec les plus grandes précautions dans son yamen.

Les plus fameux médecins furent aussitôt appelés à son chevet, et, après de longs débats, déclarèrent qu'il ne reprendrait jamais connaissance.

Et, au même instant, il ouvrit les yeux et leur souhaita la bienvenue.

Ils ne se troublèrent pas pour si peu : en guise de réponse, ils prescrivirent les remèdes les plus variés, les plus étranges et surtout les plus coûteux.

Li Ta Tchou les remercia et s'empressa de les congédier. Il n'avait plus confiance en rien.

Quand il eut repris tout à fait ses sens, il se mit à réfléchir à l'horreur de sa situation.

En somme, il avait perdu la face; il avait sacrifié son honneur, il avait exposé ses jours, et tout cela pourquoi? Pour qu'une petite chanteuse se moquât de lui, lui, le grand mandarin, le fin lettré, le délicat poète.

Et une rage folle ébranla tous ses nerfs. Il jura qu'il ne reverrait plus jamais Bouton d'Or pâle : il ordonna de l'éconduire brutalement, si elle se présentait au yamen : il la maudit, l'accabla des plus infâmes injures.

Et, à peine sa fureur fut-elle un peu calmée, il se rendit compte qu'il l'aimait encore plus qu'avant ; et, rappelant ses serviteurs, leur commanda d'aller prier la délicieuse Bouton d'Or pâle de bien vouloir venir le visiter.

Mais il avait trop compté sur ses forces : une fièvre violente s'empara bientôt de ce corps débile brisé par tant de fatigues et d'émotions.

Et Li Ta Tchou, dans son délire, passait avec une telle incohérence de Bouton d'Or pâle au cercueil de son père et au diable de la mer, que tous ses serviteurs le crurent possédé par l'esprit du missionnaire massacré.

En toute hâte, les prêtres taoïstes furent mandés pour expulser l'âme malfaisante.

Et ce fut dans le bruit des pétards et la fumée de la poudre, et parmi les danses des taoïstes, que Li Ta Tchou continua de divaguer toute la nuit.

Vers le matin, assourdi, accablé, il finit par tomber dans un sommeil propice pendant que les prêtres, leur œuvre achevée, s'éloignaient triomphalement.

Lorsqu'il se réveilla, encore tout épuisé, il aperçut Bouton d'Or pâle à son chevet, qui souriait gracieusement.

Aussitôt la figure de Li Ta Tchou s'éclaira d'une joie céleste, et, se soulevant avec effort, il lui tendit les bras. Il avait peur que Bouton d'Or pâle ne le repoussât; mais, au contraire, elle s'empressa d'accourir et gentiment lui présenta ses lèvres.

Alors, oubliant ses douleurs, il sentit une vie intense réchauffer son pauvre cœur glacé.

Mais sa joie fut de brève durée :

— Je viens te dire adieu, Li Ta Tchou, — fit-elle après lui avoir accordé ce divin baiser.

— Comment cela ? — s'écria-t-il.

— Oui, j'ai renoncé à ton amour. Avant de partir, je suis venue te remercier de ce que tu as fait pour moi.

— Mais pourquoi pars-tu ? Tu ne peux m'abandonner ainsi. C'est impossible ! Réfléchis. Que veux-tu pour rester ? Je t'offre tout ce que tu peux désirer, toute ma fortune, tous mes biens, toute mon influence... Veux-tu mon palais, mes richesses, mes serviteurs ? Veux-tu que je fasse nommer ton père mandarin ? Veux-tu que je compose en ton honneur un poème qui te rendra célèbre dans toute la Chine ?

— Je ne veux qu'une chose, c'est que tu m'oublies.

— Que dis-tu là ? Comment veux-tu que je t'oublie ? Tu es ma vie, tu es mon cœur, tu es mon sang.

— Tant pis pour toi ! — dit froidement Bouton d'Or pâle, — car j'aime Tung San Tien, qui m'emmène avec lui bien loin de toi.

— Tu ne feras pas cela ! — s'écria Li Ta Tchou, frémissant ; — tu dis cela pour plaisanter.

— Non, je dis la vérité.

— Eh bien ! je saurai t'en empêcher, — répliqua Li Ta Tchou, furieux, — car, ce soir, Tung San Tien ne sera plus de ce monde.

— Cela ne te servira de rien ! — déclara-t-elle d'un ton sec. — Car, si tu commets cette lâcheté, je te jure que je me tue sur son cadavre.

— Mais enfin, — balbutia Li Ta Tchou, atterré, — pourquoi l'aimes-tu ? Il n'a rien fait pour toi, et, moi, j'ai tout fait.

— Je l'aime parce que je l'aime, — répondit Bouton d'Or pâle.

C'était la meilleure des raisons, et Li Ta Tchou jugea inutile d'insister.

— Pars donc, ingrate ! — lui dit-il, — emporte avec toi mon cœur et ma vie !... Peut-être, un jour, regretteras-tu ce que tu vas faire. Eh bien, je te le dis, je serai toujours là et je t'aimerai toujours... Adieu, adieu, ne prolonge pas mon agonie. Éloigne-toi, je souffre trop. Adieu... Je t'aime !

Et Li Ta Tchou se cacha la tête sous les coussins de soie et, dans son désespoir, se mit à les déchirer à pleines dents.

Lorsqu'il fut un peu calmé, il écarta les coussins.

Hélas ! il était seul.

Seul ! bien seul ! A cette idée, un affreux regret s'empara de lui. Pourquoi avait-il ainsi laissé partir Bouton d'Or pâle sans se cramponner à elle ?...

Il appela Ou Lien San, son fidèle intendant, et lui ordonna de courir à la maison de sa maîtresse pour l'empêcher de partir.

Avec une affreuse anxiété, il attendit son retour. Le temps lui semblait d'une longueur infinie, et pourtant, comme un condamné à mort, il se lamentait sur chaque minute qui s'écoulait en lui ôtant un espoir.

Enfin l'intendant reparut, la tête basse, l'air consterné.

— Je suis arrivé trop tard ! — dit-il.

— Misérable ! — s'écria Li Ta Tchou.

— Je n'y puis rien, — reprit l'intendant. — Quand Bouton d'Or pâle est sortie de votre yamen, elle est montée aussitôt dans sa chaise. Or, j'ai appris qu'elle n'était pas rentrée chez elle, mais était allée directement rejoindre Tung San Tien, qui l'attendait sur une jonque.

— Il faut tout de suite se mettre à leur poursuite. Faites préparer mes jonques.

— Hélas ! Excellence, vous les avez données aux chrétiens.

— C'est vrai ! — gémit Li Ta Tchou, désespéré. — Eh bien, il faut tout de suite aller demander au taotaï de m'en fournir d'autres.

— Excellence, j'ai peur que ce ne soit inutile. Car Bouton d'Or pâle est déjà partie depuis plus d'une heure et Tung San Tien a choisi le meilleur voilier de tout Chang Sha. Il est impossible de le rattraper avant le lac Toung Ting, et, une fois là, comment le retrouver au milieu de l'immensité des flots ? D'ailleurs, il faut une permission du foutaï pour attaquer Tung San Tien, qui se défendra sûrement... J'ajouterai encore qu'il m'a écrit pour m'informer que Bouton d'Or pâle ne serait pas arrachée vivante de ses mains.

— Alors que faire ?... — murmura Li Ta Tchou. — C'est horrible ! Laisse-moi, laisse-moi seul avec ma douleur.

Ou Lien San obéit; mais, arrivé sur le seuil, comme pour consoler son maître, il crut bon d'ajouter encore :

— Je dois prévenir Son Excellence que Tung San Tien avait pris soin de toucher ses dix mille taëls.

— Et qu'importe l'argent ! — s'écria Li Ta Tchou.

Et, se cachant de nouveau la figure dans les coussins, il recommença de sangloter violemment.

C'est donc bien fini... C'était trop tard ! Trop tard !...

Ah ! pourquoi l'avait-il laissé partir quand elle était là dans ses bras, tout à l'heure !

Et il se reprochait son manque d'énergie, sa lâcheté.

« Peut-être voulait-elle voir si je l'aimais vraiment ? » se disait-il.

Le malheureux, il était trahi et bafoué, et il pensait encore à l'amour possible de cette maîtresse indigne.

Il avait des remords, lui qui avait tout fait pour elle, tout sacrifié, et il lui demandait mentalement pardon de n'avoir pas eu la force de souffrir encore davantage.

Et il l'aimait plus que jamais, malgré sa cruauté, malgré sa trahison, malgré son infamie.

Il l'aimait à en perdre la raison ; et, en réalité, il la perdait.

Pendant près d'une semaine, il fut plongé dans une espèce de torpeur dont il ne sortait que pour entrer dans un effroyable délire.

Et les fameux médecins et les célèbres prêtres taoïstes

accoururent de nouveau ; mais c'était d'amour que Li Ta Tchou se mourait : les médicaments les plus savants et les pétards les plus sonores n'y pouvaient rien.

A le sauver, un miracle seul devait suffire, un phénomène moral assez puissant pour écarter un moment de son cerveau malade l'image de Bouton d'Or pâle, et permettre à sa volonté de se ressaisir.

Le miracle survint.

Un beau jour, dans la cour d'honneur du yamen, retentirent des bruits de cymbales, des sons de trompettes, des cris de bienvenue éclatants et frénétiques.

Et les amples gongs de la porte d'entrée résonnèrent sous des coups joyeux, et les clochettes du toit tintèrent délicieusement.

Huit porteurs, vêtus de robes magnifiques, ramenaient solennellement sur leurs épaules le cercueil du père de Li Ta Tchou.

Des soldats aux vestes bleues ornées de lunes jaunes l'escortaient, faisant sonner sur les dalles les manches des hallebardes et des longues piques.

Autour des armes flottaient les toupets de crins rouges, et aussi les étendards et les drapeaux triangulaires.

Mille coolies, loués pour la circonstance, brandissaient en l'air des lanternes multicolores et des masses symboliques, mains d'argent tendant leurs index, et aussi des ornements de toute sorte, canards dorés, éléphants montés par des dieux, dragons avalant des étoiles, et encore et surtout les tablettes en bois laqué où en gros caractères se lisaient les dignités, les mérites et les vertus des ancêtres de Li Ta Tchou.

Alors, Li Ta Tchou, que l'on croyait à l'agonie, se leva soudain de son lit. Il fit couvrir son corps décharné de ses plus beaux vêtements, mit son bonnet de cérémonie à bouton de corail, avec la large plume de paon tombant par derrière, et, majestueusement, se dirigea vers la cour d'honneur, suivi de tous ses serviteurs, pour recevoir le cercueil.

Arrivé devant lui, trois fois de suite, il s'inclina profondément. Ses poings fermés, joints d'abord devant son visage, s'écartaient en s'abaissant à chaque inclination, et son front touchait presque le sol.

Et tous les assistants, imitant sa piété, se courbaient de même avec respect.

Li Ta Tchou, à haute voix, demandait pardon à son père. Il priait son esprit de lui rester favorable, d'oublier ce qui s'était passé; il lui promettait des trésors sans nombre, des équipages et des armes, des chaises magnifiques et des coursiers merveilleux.

Il commanda à ses serviteurs d'apporter tout cela.

Alors, autour du cercueil, s'élevèrent des monceaux de présents, lingots énormes, chaises à porteurs, armes splendides, chevaux fougueux.

Le tout, en papier argenté ou en baudruche colorée, valait à peine quelques taëls.

Mais les morts, paraît-il, ne discernent pas très bien les choses de cette terre; ils ne voient plus que l'intention des vivants. Aussi est-il inutile de trop dépenser pour eux.

Lorsque tous les cadeaux furent rassemblés, Li Ta Tchou, suivant l'usage, pour tromper le mort, en fit une énumération brillante, puis il ordonna d'y mettre le feu.

Le tout flamba en quelques instants, comme un feu de paille, et la fumée légère s'envola vers le ciel en caressant sur les toits les grands dragons de porcelaine, protecteurs du foyer.

Quand il ne resta plus qu'un peu de cendres, Li Ta Tchou pensa que l'esprit de son père, par l'entremise des génies bienfaisants, avait reçu ses présents, et que, satisfait, il voudrait bien lui pardonner son outrage au culte des ancêtres.

En grande pompe il fit reconduire le cercueil à sa place ordinaire, parmi les autres cercueils des Li.

Et là, de nouveau, il s'inclina profondément devant les restes de son père, ordonna de tirer d'innombrables pétards en son honneur, puis rassuré, il revint s'étendre sur sa couche.

Et l'esprit de son père, sans doute, apaisé et favorable, venait chasser les cauchemars malfaisants, car Li Ta Tchou s'endormit d'un sommeil tranquille et réparateur.

Le lendemain, en se réveillant, il avait encore devant les yeux l'image de Bouton d'Or pâle, mais la vision de son père vénéré l'empêchait de retomber dans son délire habituel.

La raison lui était revenue, et avec elle une certaine volonté.

Il avait la force de penser et de réfléchir.

Il se dit qu'il était inutile d'augmenter ses souffrances par de vains regrets, que peut-être un jour il arriverait à oublier Bouton d'Or pâle, et il résolut de faire tout son possible pour reprendre sa vie d'autrefois.

Dans la journée, il reçut la visite du taotaï.

Il en fut joyeusement surpris, car il pensait être à tout jamais perdu dans l'esprit des Chinois depuis qu'il avait hasardé le cercueil de son père pour sauver les chrétiens.

A son grand étonnement, le taotaï venait, au contraire, lui apporter les félicitations du foutaï.

Et, comme Li Ta Tchou se montrait stupéfait, le taotaï le mit au courant des événements.

Les diables de la mer avaient fini par triompher, grâce à leurs sortilèges incroyables.

Leurs ministres enfermés dans Pékin avaient été miraculeusement délivrés. Les Poings infernaux, redevenus vulnérables et privés de leur redoutable pouvoir magique, s'étaient enfuis dans toutes les directions.

Et l'Empereur lui-même, le grand Fils du Ciel, épouvanté et consterné, avait été à la hâte chercher un refuge au fond du Cheng Si. Maintenant, il répandait dans toute la Chine des édits absolument contraires aux précédents.

Il prescrivait de protéger les étrangers et les chrétiens, de punir sévèrement ceux qui leur étaient opposés, de ne rien épargner pour venger les meurtres commis le mois précédent.

— Le foutaï — conclut le taotaï — est absolument navré, et moi aussi d'ailleurs. Il n'y comprend absolument rien.

— Je me méfiais, — interrompit Li Ta Tchou, qui voulait se donner le prestige d'avoir prévu les événements. — J'avais pratiqué une expérience personnelle sur un des Poings infernaux en lui faisant tirer un coup de pistolet. Il était tombé raide mort.

— Évidemment, — dit le taotaï, — il eût été sage de soumettre tous ces agitateurs à des épreuves semblables avant de les croire aveuglément. Mais il est trop tard. Toujours est-il que le foutaï a reçu du vice-roi des deux Hou, le puissant Tchang Tchi Toung, une lettre pleine d'une amère ironie... Le vice-roi déplore que le foutaï n'ait pas suivi ses sages

conseils. Il le prévient amicalement que sa tête est demandée par les étrangers, à titre de représailles, et qu'il ne peut rien faire pour empêcher sa mort. Il ajoute que les étrangers, en outre, exigent une indemnité d'un million de taëls pour le massacre des missionnaires dans le Hou Nan, que leurs bateaux de guerre sont déjà à Ou Tchang, prêts à aller à Chang Sha s'il ne leur est pas donné satisfaction.

— Et qu'a répondu le foutaï? — répliqua Li Ta Tchou vivement intéressé.

— Le foutaï — dit le taotaï avec un profond soupir — s'est admirablement conduit, avec une dignité parfaite. Il a tout accordé, sauf sa tête et la mienne, heureusement. Il a immédiatement fait mettre en prison les personnages les plus riches et les plus importants, à commencer par Kiang Lin Tien et Lio Tin Fou, et ne les a relâchés qu'après avoir obtenu le million de taëls demandé. Il a fait exécuter le grand maréchal tartare comme responsable, d'après les traditions, des meurtres commis par les soldats.

— Pauvre maréchal! — s'écria Li Ta Tchou, — jamais il ne s'était occupé de rien.

— Ne le plaignez pas, — reprit le taotaï; — c'était un illettré et un impoli. On m'a rapporté qu'envoyé à ma place à votre dernier festin, il s'y est abominablement grisé et ronflait sur la table.

— Il avait pour excuse, — dit Li Ta Tchou avec dédain, — d'être grand maréchal tartare.

— C'était simplement un grossier personnage. Bref, le foutaï lui a fait trancher la tête en grande pompe, et a envoyé celle-ci aux étrangers. Il y a joint aimablement quelques paniers remplis de têtes quelconques, en faisant savoir que c'était celles des meurtriers des chrétiens. Il a eu quelque peine à obtenir le nombre de têtes nécessaire : il n'y avait que peu de criminels dans les prisons; la plupart s'étaient échappés pendant les derniers troubles. Le foutaï a été obligé de promettre des cercueils à tous les mendiants qui voudraient bien se laisser couper le cou. Cela a coûté très cher. C'est navrant pour nos finances.

— Il est certain que voilà une succession d'incidents vraiment désagréables.

— Enfin, le foutaï espère aujourd'hui que les étrangers se contenteront d'avoir vu aboutir leurs principales réclamations et voudront bien nous laisser nos propres têtes sur nos épaules... Comme dernière preuve de sa loyauté et de son amour pour les chrétiens, le foutaï a cité votre cas : il a dit qu'il vous avait obligé à sauver les chrétiens non encore massacrés et à risquer pour cela le cercueil de votre père. Ceci, je pense, produira un effet excellent : c'est, en effet, une preuve certaine, que le foutaï s'est opposé de toute sa force aux derniers événements et qu'ils se sont accomplis malgré lui... Aussi le foutaï reconnaissant m'a-t-il chargé de vous transmettre ses remerciements et je m'empresse d'y joindre les miens.

Li Ta Tchou, stupéfait, ne savait que répondre. Mais il se rendait compte qu'évidemment un bon Fongshui lui était favorable au delà de toute prévision.

Il se reprit à espérer dans l'avenir; tout tournait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Il n'avait qu'à se féliciter de son étoile, et il se serait retrouvé le plus heureux et le plus honoré des hommes s'il n'avait pas perdu Bouton d'Or pâle.

Il résolut de tout faire pour l'oublier, afin de pouvoir recommencer son ancienne vie, afin de redevenir le roi de la poésie, le prince des lettres et le maître des vices élégants et raffinés.

XVI

Lorsque Li Ta Tchou eut ainsi pris la ferme résolution d'écarter de son esprit le souvenir de Bouton d'Or pâle, il pensa d'abord que le meilleur moyen était de s'abîmer dans l'étude.

Il s'enferma au fond de son yamen ; et là, nuit et jour, inaccessible aux bruits de la terre, il se mit à compulser tous les vieux livres, plusieurs fois séculaires.

Il se plongea dans la doctrine de Confucius, dans les préceptes de Mencius ; il essaya de comprendre les traités d'administration sociale des empereurs Yao et Choun.

Mais tous ces classiques n'apportaient aucune distraction à sa douleur.

Abandonnant la philosophie, il se réfugia dans la religion,

Il parcourut les livres de Lao Tsé, ce célèbre contemporain de Confucius, ce moine superstitieux et fanatique, qui parle vaguement d'un Être suprême et recommande l'ascétisme et les mortifications.

Il lut aussi l'histoire de cette fameuse ambassade qui, envoyée aux Indes, deux mille ans auparavant, rapporta le bouddhisme en Chine.

Il tâcha de s'intéresser aux incarnations successives des Bouddhas vivants, institués par le Dalaï Lama du Thibet.

Puis, descendant, à des superstitions plus grossières, il se mit à lire le célèbre Yü Li, le livre des traditions populaires, qui consacre la métempsycose en racontant les hauts faits de Shang Ti, le dieu des enfers, qui punit ou récompense les hommes après leur mort en leur donnant de nouvelles formes.

Mais tous ces livres, plus ou moins religieux, ne l'intéressèrent pas.

Nulle part l'amour n'y tenait place, ou, s'il apparaissait, il n'était pas conforme au sien.

Un immense découragement et une profonde lassitude s'emparaient de Li Ta Tchou.

Il s'avouait que nulle étude ne pourrait chasser de son cerveau l'image de Bouton d'Or pâle.

Car son souvenir se mêlait à tout ce qu'il lisait, et son sourire aux idées les plus sérieuses.

Alors Li Ta Tchou imagina que peut-être les arts et la divine poésie lui seraient une consolation. Il prit son pinceau et gravement le trempa dans l'encre.

Mais il n'avait pas tracé encore une seule ligne, sa main n'était encore descendue qu'à moitié sur la page[1], qu'il s'aperçut avec stupéfaction que le nom de Bouton d'Or pâle y figurait déjà trois fois.

Et il se sentit incapable de continuer, car ce nom seul, ce nom magique et tout-puissant remplissait toute sa pensée et, d'instinct, ses doigts en traçaient les caractères.

1. Le chinois s'écrit verticalement, de haut en bas, — et de droite à gauche, ce qui fait qu'un livre chinois se feuillette en sens contraire d'un livre européen.

Brusquement, il fut pris du désir fou de parler d'elle avec quelqu'un, de soulager par un peu d'expansion son cœur torturé.

Il lui semblait qu'il serait doux de mêler ce nom adoré à une conversation.

C'était comme un peu d'elle qui passerait ainsi dans l'air, autour de lui.

Il appela Ou Lien San et lui donna l'ordre d'aller chercher Tchen Ki Ping.

Mais quand celui-ci, tremblant et mourant de peur, fut arrivé, Li Ta Tchou ne trouva rien à lui dire.

Il se sentait gêné et embarrassé, comme honteux de dévoiler son amour.

Enfin il murmura d'une voix triste :

— Avez-vous des nouvelles de Bouton d'Or pâle ?

— Aucune ! — répondit Tchen Ki Ping.

Et, voyant se froncer les sourcils de Li Ta Tchou, il s'empressa d'ajouter :

— Oui, c'est une misérable que je maudis, une fille dénaturée que je renie. Si je pouvais la tenir, que ne ferais-je pas pour la punir de son infâme conduite !

Il allait continuer, mais, d'un geste, Li Ta Tchou l'arrêta :

— Taisez-vous, Tchen Ki Ping, — dit-il avec douleur. — Elle est plus à plaindre qu'à blâmer, car sans doute elle aimait, et je sais ce que c'est... Vous craignez peut-être que je ne me venge sur vous des tortures qu'elle m'a infligées. Mais vous pouvez aller en paix : car je me rappelle que vous êtes son père. Et même, en souvenir d'elle, je suis prêt à vous accorder ce que vous demanderez.

Tchen Ki Ping réfléchit un instant. Il savait à quoi s'en tenir sur les caprices des grands de ce monde.

« Évidemment, il l'aime toujours ! — pensa-t-il. — Par conséquent, je peux tout lui demander... Mais l'amour se change parfois en haine, et, dans un accès de rage, il peut me faire couper la tête après m'avoir créé mandarin. Il le regretterait, mais ce serait fait. »

Aussi, prudemment, il se contenta de dire à Li Ta Tchou :

— J'ai réfléchi, Excellence, et je vous remercie de votre bonté. Mon seul désir est de me retirer à Ning Po, ma ville

natale. Car je me fais vieux et peux mourir bientôt. Or, ma fille n'est plus là pour me rendre les derniers devoirs et accomplir mes dernières volontés. Je veux donc rapporter moi-même mon cercueil à Ning Po. J'y adopterai un fils : ce sera préférable, d'ailleurs, pour le culte dont je prétends être l'objet après ma mort.

— Vous vous consolez aisément de la perte de votre fille! répliqua Li Ta Tchou avec ironie. Vous êtes vraiment un grand philosophe.

Il se tut, un instant, puis il reprit :

— Au surplus, vous avez peut-être raison. Partez donc pour Ning Po. Vous savez oublier, je vous envie.

Et il le congédia brusquement,

Mais, à peine Tchen Ki Ping eut-il le dos tourné que Li Ta Tchou poussa un profond soupir.

Ce n'était pas qu'il regrettât ce vieillard qui venait de le blesser dans ses sentiments les plus intimes; mais c'était encore un peu de Bouton d'Or pâle qui s'en allait.

Et Li Ta Tchou, mélancolique, reconnut que, plus l'absence de sa maîtresse se prolongerait, plus il l'aimerait.

Il ne lui restait plus qu'une seul chance d'oublier sa passion, c'était de la combattre par d'autres.

Pourtant cette idée lui répugnait. Il avait fait un si beau rêve, si pur et si noble, que le vice, maintenant, malgré ses jouissances, son élégance et son raffinement, lui faisait horreur.

Longtemps il hésita, avant de se décider à retourner au Palais des Cormorans Noirs.

Puis, un soir, las de souffrir, espérant au moins se distraire quelques moments, il commanda sa belle chaise verte et sortit du yamen.

C'était la première fois depuis le départ de Bouton d'Or pâle qu'il franchissait le seuil de son palais.

Toutes les rues de Chang Sha lui rappelaient de pénibles souvenirs. C'est par celle-ci qu'elle passait pour aller avec lui choisir des présents dans les boutiques; c'est celle-là qu'elle traversait pour lui rendre visite... Et toute la ville se peuplait de visions chéries.

Mille petits faits, mille détails insignifiants lui revenaient à

l'esprit comme des événements de grande importance, et il ne cessait de se rappeler et de se répéter les quelques mots que Bouton d'Or pâle avait prononcés dans les circonstances les plus banales, y cherchant un sens caché, se demandant comment il aurait dû y répondre pour lui plaire; et toujours des remords, d'affreux remords, bêtes et vains, lui labouraient le cœur.

Et quand, après avoir parcouru à la hâte les mille détours du palais des Cormorans Noirs, il se retrouva au centre du petit lac, tout seul dans ce petit pavillon où il avait tant aimé et déjà tant souffert, son désespoir s'accrut à un tel point qu'il pensa devenir fou.

Instinctivement, il s'était accoudé comme jadis à la même fenêtre d'où il avait guetté tant de fois l'arrivée de Bouton d'Or pâle.

Là-bas, au milieu du champ de lotus, sa barque laquée de rouge se balançait toujours, avec son dragon d'or aux yeux d'émeraude. Et le soleil couchant comme jadis teintait de rose les eaux du petit lac.

Et Li Ta Tchou se souvenait des beaux soirs lointains.

Il lui semblait que sur la rive allait apparaître la mignonne chaise, doucement bercée par les robustes porteurs, que Bouton d'Or pâle allait en descendre, gracieuse et charmante, lui faisant signe de son clair éventail.

Et ses yeux se remplissaient de larmes brûlantes; des sanglots lui montaient à la gorge; et, le cœur battant à se rompre, il tendait éperdument ses bras à l'autrefois disparu.

Comme il l'avait aimée, l'ingrate et l'infidèle, comme il l'aimait encore!... Parviendrait-il maintenant à l'oublier un peu, rien qu'un peu?... Est-ce qu'un tel oubli, si léger soit-il, est possible autre part que dans la mort? Est-ce qu'on peut autant souffrir et ne plus y songer? Est-ce que l'amour peut se dissiper jamais?... Est-ce qu'un homme qui aime se lasse de remâcher sa douleur?...

Oh! l'amour profond, surhumain, l'amour divin qui naît de l'âme, qui est fait d'elle, qui l'absorbe tout entière, quelle est la puissance fantastique qui pourrait l'écarter du cœur une fois qu'il s'en est emparé, surtout quand ce cœur est celui d'un lettré délicat, d'un poète raffiné, d'un intellectuel fervent?

Comme il l'aimait ! Comme il l'aimait !

C'était l'idole surnaturelle, la femme adorée qu'on n'a jamais eue, le désir angoissant qu'on n'a pu satisfaire, le regret des jours passés, les remords effroyables de tout ce qu'on aurait pu sans doute éviter à force de sacrifices.

Et Li Ta Tchou se mit à pleurer comme un enfant.

Cette détente lui fit un peu de bien et modéra son agitation fébrile. Avec un peu plus de calme, il réfléchit à sa vie ancienne; et, tristement, il se rappela comme il était heureux avant de connaître Bouton d'Or pâle, et avec quel plaisir il étalait aux yeux de tous son élégante indifférence pour les femmes les plus jolies et son mépris hautain des sentiments du cœur.

Comme il était fort et superbe, à cette époque-là ! Avec quelle puissance son esprit cultivé dominait la vulgarité du monde, avec quelle joie vigoureuse il se sentait le seul maître de sa destinée !

Alors, au souvenir de ce qu'il était jadis, une sorte de rage folle le saisit, une ardeur d'oublier, un désir pressant de retrouver des jours meilleurs, de redevenir un peu l'homme d'autrefois, et, d'une voix brève et déterminée, il s'écria :

— De l'opium ! apportez-moi de l'opium ! Et faites venir Fleur de Pêcher !

Et, se maîtrisant par un vouloir énergique, il détourna la tête du paysage qui lui rappelait les chères heures envolées et se dirigea vers le vaste lit.

Il s'y laissa tomber, à bout de forces.

Et là, l'œil morne, hébété, il attendit avec une espèce de dégoût l'instant où il s'anéantirait dans une ivresse vicieuse.

Cependant Fleur de Pêcher était accourue aussi vite que le lui permettaient ses petits pieds brisés.

Transportée de joie, elle se précipita vers celui qu'elle pensait ne plus jamais revoir, et, caressante et câline, se pelotonna contre lui.

Li Ta Tchou, pris d'une horreur subite, la repoussa brutalement et, d'une voix brusque et dure, lui ordonna de préparer son opium.

Et, dès que la pipe fut prête, il l'agrippa vivement et, haletant, commença d'aspirer les lourds flocons neigeux.

Mais son cerveau était si surexcité par l'image de Bouton d'Or pâle qu'il n'en éprouvait aucun effet.

Exaspéré, Li Ta Tchou commanda à Fleur de Pêcher de lui fournir en hâte une seconde pipe, et, s'emportant contre elle, il l'insultait grossièrement, lui reprochant sa lenteur et sa maladresse.

La pauvre petite, les larmes aux yeux, se dépêchait tant qu'elle pouvait pour le satisfaire, et ses mains tremblaient de fatigue et d'émotion.

Et dans son cœur d'enfant éclatait un vrai désespoir de femme, d'être ainsi brutalisée par celui qu'elle aimait, et ce désespoir était tel qu'elle perdit presque connaissance.

Li Ta Tchou, qui l'observait, s'aperçut qu'il la faisait souffrir et il en fut heureux.

Pourquoi, il n'en savait rien : c'était une sensation vague.

Il la plaignait et il l'enviait. Lui aussi aurait voulu souffrir.

Et il se rappelait à la fois avec horreur et avec regret son ancienne maîtresse.

Néanmoins, il sentait confusément que Fleur de Pêcher arriverait peut-être à lui faire oublier celle qui le torturait.

L'amour, décidément, naissait de la souffrance : s'il voulait ne plus souffrir lui-même, il fallait qu'une autre souffrît pour lui.

Et, voulant savourer dans ses rêves cette pensée qui le consolait, avidement il se mit à fumer l'opium.

Peu à peu ses yeux se voilèrent, et son corps s'alanguit dans une torpeur bienfaisante.

Tandis qu'il s'endormait du sommeil pesant que donne l'opium, Fleur de Pêcher revenait de son évanouissement.

Toute faible encore, elle se tourna péniblement sur le côté, et, soulevant avec sa main sa tête alourdie, elle regarda Li Ta Tchou.

Il ressemblait à un cadavre : sa figure avait pris cette teinte de cire propre aux fumeurs d'opium et ses lèvres décolorées s'entr'ouvraient comme mortes déjà.

Sa longue main aristocratique pendait inerte et flasque en dehors du lit ; aucun signe de vie ne subsistait dans ce grand corps décharné.

A peine une faible respiration, parfois, enflait sa poitrine étroite.

Et pourtant, à cette heure, dans cette tête de mort, passait une tempête de songes passionnés.

Fleur de Pêcher le savait, et, avec une espèce de terreur, elle pensait à ce contraste effrayant d'une mort extérieure presque complète et d'une vie intérieure mille fois décuplée.

Comme elle aurait voulu savoir ce qui agitait le cerveau de Li Ta Tchou! Était-ce elle ou Bouton d'Or pâle qui animait ses visions d'un autre monde?

Elle ne pouvait le deviner; et lui-même, le lendemain, s'en souviendrait à peine.

Tristement, elle contemplait Li Ta Tchou endormi, et une sincère pitié lui venait au cœur.

Elle comprenait combien Bouton d'Or pâle avait dû être cruelle pour lui, et ressentit une violente colère contre la chanteuse : car, elle, Fleur de Pêcher, se serait immolée avec tant d'ivresse pour Li Ta Tchou !

Et elle pensait combien il lui serait doux de pouvoir un peu le consoler.

Il venait de la blesser dans le plus profond de son cœur par ses injures; mais elle lui pardonnait tout.

De toute façon, elle l'aurait aimé, quand il aurait encore mille fois plus mal agi envers elle.

Elle ne regrettait qu'une chose, c'est de ne pas être encore assez femme pour être digne d'une véritable passion.

Elle aurait voulu l'aimer d'un amour pur et sans tache, en même temps réel et idéal. Mais elle sentait si bien que c'était impossible et qu'elle n'était encore qu'une petite fille !

Et son cœur se serrait d'angoisse.

Cependant, malgré sa douleur, elle voulut profiter du sommeil de Li Ta Tchou pour se donner l'illusion du véritable amour.

Elle rampa jusqu'à lui, tremblante comme si elle allait commettre un crime, et, l'entourant de ses petits bras, posa ses lèvres sur ce front parcheminé.

Mais Li Ta Tchou ne bougea pas et ne sentit rien : sa torpeur était trop profonde.

Alors, désespérée, Fleur de Pêcher se retira et s'éloigna

lentement, tournant la tête de temps à autre pour le contempler une dernière fois.

XVII

En sortant du pavillon, Fleur de Pêcher s'arrêta soudain, frappée de stupeur, à l'entrée du petit pont.

Le ciel, ensanglanté, paraissait vaciller au-dessus de sa tête.

Des lueurs sinistres jetaient d'immenses reflets clairs sur l'horizon rouge sombre. Et, comme de gigantesques colonnes de marbre noir soutenant une voûte étincelante, d'épaisses fumées s'élevaient dans les airs.

Avec des contours précis et nets, couleur d'encre, le palais des Cormorans Noirs se détachait sur le ciel lumineux.

Et l'eau du petit lac était comme remplie de rubis qui roulaient les uns sur les autres.

Distinctement, Fleur de Pêcher entendait le sifflement des flammes, le craquement des poutres qui s'effondraient et le bruit de crécelle des petites baguettes, frappées l'une sur l'autre par des milliers d'hommes, pour écarter les esprits du feu et les voleurs.

Et, par moments, des cris aigus, des appels retentissants, de sauvages exclamations couvraient le tout d'une sorte de grondement de tonnerre.

C'était l'incendie, l'effroyable incendie de Chine, le hideux coursier secouant sa crinière de flamme, qui galope, hennit, bondit, se cabre le long des murs, saute par-dessus les toits, renverse les minces cloisons de bois, les fragiles belvédères, les fenêtres de papier huilé, et, fantastique, jette son écume sanglante jusqu'à travers les nuées.

Fleur de Pêcher, épouvantée, cria bien fort à l'aide, mais ses appels restèrent sans réponse. Tout le monde s'était enfui, affolé, car le palais des Cormorans Noirs n'avait d'autre issue qu'une ruelle encombrée.

Les soldats de Li Ta Tchou, postés ordinairement sur le petit pont, l'avaient abandonné. poussés par la curiosité. Ils

avaient gagné les belvédères du palais pour jouir du spectacle, puis, voyant l'incendie se précipiter sur eux, pris de panique, sans plus songer à Li Ta Tchou, ils s'étaient sauvés lâchement.

Les matrones, les petites filles, les marmitons, les coolies, les porteurs de chaises, pêle-mêle, dans un désordre inextricable, avaient suivi leurs traces.

Le palais des Cormorans Noirs, solitaire et lamentable, les portes ouvertes, les meubles renversés, était vide.

Déjà l'incendie, pressé par le vent, léchait sa façade.

Les poutres échauffées commençaient à craquer, le toit à fumer, les fenêtres à s'enflammer.

Fleur de Pêcher, alors, cessa ses vains appels, et précipitamment, rentra dans le pavillon pour réveiller Li Ta Tchou.

Mais elle eut beau le secouer, le tirer par le bras, lui crier dans l'oreille, Li Ta Tchou, anéanti par l'opium, gardait son immobilité de cadavre.

Éperdue, Fleur de Pêcher se tordait les mains de désespoir, invoquant tous les bons génies du Yü li, les conjurant de l'assister.

De nouveau, elle se jeta sur Li Ta Tchou, le secouant avec une rage fébrile, lui hurlant les appels les plus aigus.

Il ne bougeait toujours pas. Alors, prenant une suprême résolution, elle lui enfonça de toute sa force ses menus ongles dans la paume des mains,

Elle eut un moment d'espoir.

Li Ta Tchou poussa un sourd gémissement et entr'ouvrit les yeux.

Puis, sans rien comprendre, il se retourna en refermant lourdement ses paupières.

Soudain une vive lueur éclaira l'intérieur du petit pavillon.

Le toit du palais des Cormorans Noirs venait de prendre feu, et un tourbillon colossal de flammes et de fumée s'élançait dans les airs en sifflant.

Fleur de Pêcher n'hésita plus. Elle sortit du pavillon, traversa le petit pont en zigzag, puis, arrivée au bout, comme il n'y avait pas de passage entre le mur du palais et le petit lac, elle entra dans l'eau pour se diriger, en suivant ce mur, vers la barque de Bouton d'Or pâle, qui se balançait là-bas.

Le lac était peu profond sur les bords; mais le fond était vaseux et glissant.

Fleur de Pêcher avançait le plus vite qu'elle pouvait, se cramponnant aux aspérités ; mais, du haut du toit, des flammèches tombaient dans l'eau, et aussi des débris de tuiles et des plâtras.

A chaque instant, Fleur de Pêcher courait le risque d'être aveuglée ou assommée.

Mais elle ne voyait pas le danger, elle ne pensait qu'à Li Ta Tchou resté dans le pavillon.

Trébuchant, se relevant, couverte de vase, les mains écorchées, ses pauvres petits pieds tout meurtris, Fleur de Pêcher, le corps à moitié dans l'eau, se traînait le long du mur, qui déjà devenait brûlant. Enfin, après des efforts surhumains, elle en atteignit l'extrémité.

La rive s'étendait maintenant, libre de constructions, mais plantée de grands roseaux.

Rampant sur les genoux et les mains, Fleur de Pêcher se glissa entre eux, et les feuilles, tranchantes comme des sabres, hachaient ses vêtements et lui labouraient le corps.

Mais, insensible à la douleur, elle avançait toujours.

Le visage déchiré, le corps ne formant plus qu'une plaie, elle gagna l'éclaircie, le chemin pratiqué à travers les roseaux, qui menait à la barque tant désirée.

Fleur de Pêcher y sauta et se précipita sur une rame.

Hélas! ses bras étaient trop débiles. Malgré toute son énergie et son désespoir, Fleur de Pêcher n'arrivait pas à mouvoir cette maudite rame.

La dernière chance qu'elle avait de sauver Li Ta Tchou lui échappait.

Elle comprit que tout était fini, que rien ne pouvait empêcher l'horrible catastrophe, et une sueur froide lui baigna le front.

Alors, elle poussa des cris perçants, de véritables cris d'agonie.

Et d'autres cris lui répondirent, moqueurs et stridents.

Stupéfaite, elle se retourna, croyant à un écho malin. et sur la rive elle aperçut deux coolies qui, tranquillement accroupis sur leurs talons, la regardaient en ricanant.

Ils n'étaient pas troublés, eux, par l'incendie. Ils regardaient paisiblement flamber le palais des Cormorans Noirs, et, pour s'occuper pendant le spectacle, ils avaient apporté leurs tasses de riz, dont ils mettaient les grains dans leur bouche à l'aide de leurs baguettes de bois.

Ils ne cessaient de manger que pour échanger leurs réflexions, qui devaient être fort drôles, car ils redoublaient de rires, découvrant leurs larges dents blanches que les reflets de l'eau rougie faisaient étinceler.

Cet incendie les amusait énormément : ils n'avaient rien à y perdre, n'ayant pour toute fortune que les quelques sapèques qu'ils portaient sur eux, et ils se réjouissaient du malheur de ceux qui se permettaient d'habiter des maisons.

Aussitôt que Fleur de Pêcher les aperçut, elle courut vers eux et se prosterna le front contre terre, les supplia de lui venir en aide. Mais, indifférents, ils se contentèrent de hausser les épaules.

— Je vous en prie, — murmura Fleur de Pêcher, — venez au secours de mon ami, qui va périr certainement si vous ne m'écoutez pas !

— Ah ! ah ! — s'écria joyeusement un des coolies, — te figures-tu, petit crapaud, que je vais aller sauver quelqu'un que je ne connais pas ? Ce serait même mon ami que j'hésiterais : je connais trop les usages établis ! Je n'ai pas envie d'être déclaré pour toujours responsable de lui, comme lui ayant donné une vie nouvelle, et d'être obligé de payer ses dettes, s'il en a.

— Soyez tranquilles, — dit Fleur de Pêcher, — vous n'aurez ni dettes à payer, ni responsabilité à prendre, car l'homme que je vous prie de sauver est le puissant et riche Li Ta Tchou, qui saura vous récompenser.

— Ah ! c'est bien différent, — répondit le coolie, — que ne le disais-tu tout de suite !

Et, jetant Fleur de Pêcher dans la barque, il s'y précipita avec son camarade.

— Où faut-il aller ? — demandèrent les coolies en s'emparant des rames.

— Là-bas, au petit pavillon, vers l'escalier de marbre blanc, — répondit Fleur de Pêcher en le désignant du doigt.

— Hâtez-vous, — ajouta-t-elle avec angoisse — ou il sera trop tard!

Et elle leur montrait le pont en zigzag qui commençait à son tour à s'enflammer.

Comme un long serpent flamboyant, l'incendie en suivait les contours capricieux, en déroulant ses anneaux sur l'eau miroitante, et déjà sa tête hideuse semblait prête à engloutir le petit pavillon.

Debout sur les bancs de la barque, faisant face à la proue, les deux coolies se courbaient en avant, puis se redressaient en arrière pour renvoyer les rames devant eux.

Ramant ainsi juste à l'inverse des Européens, ils faisaient voler le léger esquif sur la surface du petit lac avec la vitesse d'une hirondelle.

La barque était tellement lancée qu'en arrivant sur l'escalier de marbre blanc elle sortit à moitié de l'eau, escalada plusieurs marches, puis, entraînée par son poids, elle glissa en arrière, faisant jaillir une immense gerbe d'eau. Les coolies, sautant à terre, coururent à l'intérieur du petit pavillon et, saisissant à bras le corps de Li Ta Tchou toujours endormi, l'enlevèrent comme une plume.

Ils le jetèrent au fond de la barque, et, repoussant l'escalier d'un violent coup de pied, s'éloignèrent aussitôt du pavillon.

Il était temps, car le toit commençait à fumer et à rougir; les dragons accroupis avaient déjà du sang dans leurs yeux effarés.

Quelques secondes après, le pavillon disparaissait dans un ouragan de flammes, tandis que les poissons du lac tournaient joyeusement autour de lui en bondissant hors de l'eau.

Fleur de Pêcher, cependant, ivre d'un bonheur suprême, avait appuyé la tête de Li Ta Tchou sur ses genoux et, doucement, elle lui caressait les joues et l'embrassait.

Mais lui, toujours inerte, ne sentait rien et continuait ses songes.

« Dire qu'en ce moment il rêve peut-être de Bouton d'Or pâle! » pensa Fleur de Pêcher; et une ombre de tristesse s'étendit sur sa joie de l'avoir sauvé.

Cependant les coolies avaient gagné la rive. L'un d'eux

chargea Li Ta Tchou sur ses épaules vigoureuses; puis ils se mirent en route d'un pas rapide.

Fleur de Pêcher essayait vainement de les suivre. Ses petits pieds meurtris refusaient de la porter.

Alors l'autre coolie la prit dans ses bras : épuisée de fatigue et d'émotions, elle s'y endormit.

Les coolies, s'entraînant l'un l'autre par une espèce de chant rythmé, se dirigeaient de leur mieux vers le yamen.

Faisant un détour, ils traversèrent d'abord des rues que l'incendie avait épargnées; mais l'aspect de ces rues mêmes annonçait la catastrophe.

Partout des flaques de boue : l'eau apportée pour éteindre le feu et renversée dans le tumulte. Partout des meubles brisés, noircis, et à demi consumés, tirés là au hasard, et autour de ces débris encore fumants, des familles éplorées, hommes, femmes, enfants, s'appelant les uns les autres, essayant de retrouver quelque épave de leur fortune évanouie en fumée.

Au milieu du gâchis, des gens atrocement brûlés râlaient en se roulant par les flaques et heurtaient leurs fronts livides à des morceaux de bois carbonisés; leurs mains, en se crispant, se refermaient sur des porcelaines émiettées à terre.

Dans les coins, affalés sur leurs talons, les yeux luisants, des êtres solitaires se lamentaient à haute voix d'avoir perdu leur famille et leurs biens.

Suivant la coutume, chacun déclamait sa douleur, racontait son infortune, en prenant ses ancêtres à témoin.

Et c'était un bruit assourdissant et sinistre que toutes ces plaintes, ces gémissements, ces récits incohérents.

Les coolies à grand'peine se frayaient un chemin à travers tous ces misérables.

Les hérauts d'armes n'étaient plus là pour crier : « Place au puissant Li Ta Tchou ! place à Son Excellence ! » ni les fiers hallebardiers pour écarter la foule.

Personne n'aurait pu reconnaître Sa merveilleuse Excellence dans ce paquet informe et inerte qu'un malheureux coolie transportait sur son épaule.

Essoufflés, les deux coolies s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine et ils déposèrent leurs fardeaux humains sur un tas de décombres.

Ils essuyèrent leurs fronts baignés de sueur avec des lambeaux d'étoffe éparpillés sur le sol.

Puis, reprenant leur charge, ils se remirent en chemin.

Ils arrivèrent bientôt sur les lieux mêmes où avait passé l'incendie.

Ce n'était plus qu'un immense champ de braises au milieu duquel, par places, se dressaient encore quelques poutres noires et déchiquetées.

Une réverbération ardente, une espèce de buée tremblait au-dessus de ce désert de feu.

Et les coolies éblouis, les yeux cuisants, suffoqués par les âcres vapeurs qui se dégageaient de ce foyer, cherchaient vainement les dalles des anciennes rues.

Ils sautaient de-ci de-là, guettant de loin les taches noires qui indiquaient les endroits éteints,

Les mollets roussis, hurlant de douleur, ils couraient pareils à des diables dans ce paysage d'enfer.

Et derrière eux, lamentablement, ballottaient les bras de Son Excellence et de la pauvre petite Fleur de Pêcher.

Enfin, après mille efforts, ils parvinrent à l'autre bord du champ de braises.

Par les rues, maintenant, ils se hâtaient pour atteindre le yamen.

Soudain ils rencontrèrent une troupe de soldats qui marchaient en sens contraire.

C'était Ou Lien San qui, à la tête d'une nombreuse escorte, était parti à la recherche de son maître.

En voyant sur les grosses lanternes à fleurs rouges les trois caractères « Li, Ta, Tchou », les coolies poussèrent des cris d'appel.

Ou Lien San s'arrêta ; et, stupéfait, croyant reconnaître Son Excellence dans l'espèce de guenille qui pendait sur l'épaule d'un des coolies :

— Qu'est ceci ? — s'écria-t-il.

— C'est Li Ta Tchou que nous venons de sauver, — répondit le coolie. — Combien allez-vous nous donner pour cela ?

— Nous en causerons plus tard ! — dit Ou Lien San avec aigreur.

Puis il reprit :

— Et ceci, qu'est-ce encore ?

Et il montrait du doigt la petite boule informe que faisait Fleur de Pêcher pelotonnée dans les bras du second coolie.

— Une petite fille qui accompagnait Son Excellence, — répondit l'homme.

— Ah ! — murmura Ou Lien San, — quelque nouvelle passion de Li Ta Tchou ! Décidément, ses essais amoureux ne lui portent pas bonheur !...

Et, tranquillement, il ordonna de transporter au yamen Li Ta Tchou et sa petite amie.

Puis il fit appréhender et conduire en prison les deux coolies, jusqu'à plus ample information.

Ayant ainsi conscience d'avoir pleinement rempli son devoir, il revint lui-même vers le yamen pour y reprendre son sommeil si fâcheusement interrompu.

CHARLES PETTIT

(*La fin au prochain numéro.*)

“ IÉNA OU SEDAN? ”

Si les morts vont vite en tout temps, comme le dit la ballade de Bürger, les idées vivantes courent d'une allure singulièrement rapide à notre fiévreuse époque, dans la patrie du fantôme romantique, qui a donné naissance à cet aphorisme pittoresque. L'Allemagne de 1870 aurait, sans doute, quelque peine à se reconnaître dans l'Allemagne de 1903 : mais a-t-elle été rajeunie ou vieillie par le cours de ce tiers de siècle ? Sur ce point, les opinions diffèrent à l'extrême. Mais, ce qui, sans aucun doute possible, n'a pas changé, c'est son armée : l'armée allemande est demeurée presque intacte, après trente ans écoulés, dans son fond et dans ses dehors. Figée en sa raide posture militaire sous les lauriers de Sedan, elle a cru n'avoir rien de mieux à faire que de s'attacher avec un soin jaloux aux méthodes dont elle obtint jadis des fruits si glorieux. Quelques disciples philosophiques de Moltke s'efforcent encore à justifier théoriquement cette immobilité rigide, et le général de Bogulawski y fatigue sa plume militaire de la *Tægliche Rundschau*. Mais ces survivances opiniâtres jurent chaque année davantage avec le goût de la jeune génération, et les voix s'élèvent de plus en plus nombreuses pour adjurer les chefs responsables de consentir enfin quelques concessions aux doutes et aux appréhensions qui hantent l'opinion publique.

La presse, dont le développement se poursuit sans relâche, fait puissamment résonner ces avertissements, en dépit des règlements de censure, qui, en pays prussien, comme partout ailleurs, n'ont jamais entravé grandement l'essor de la critique, lorsque le public est tacitement complice des protestataires. Ce sont surtout les nombreux procès militaires de ces dernières années qui, par les compte rendus détaillés de leurs débats, ont ouvert des perspectives inattendues sur la vie de caserne et sur l'état d'âme des chefs de l'armée; si fort inattendues parfois, que le civil en venait à se frotter les yeux, et à se croire reporté soudain de plusieurs dizaines d'années en arrière vers un passé peu regretté.

***

Voici que ces échos de presse, ces impressions d'audience, ces réminiscences de conversations privées se sont condensées, au printemps dernier, dans un roman militaire qui a fait quelque bruit au delà du Rhin, parce qu'il émane évidemment d'un témoin oculaire des faits qui y sont mis en scène. On a parlé de ce livre à la tribune du Reichstag; les organes socialistes l'ont commenté aussi bien que les journaux officieux. Par une adroite modération, autant que par une sincérité évidente et par un effort d'impartialité frappant, l'auteur est parvenu à s'imposer à l'attention de chacun, à inspirer à tous les partis des réserves prudentes sans doute, mais aussi quelques paroles bienveillantes et quelques marques d'attention sympathique. *Iéna ou Sedan?* Tel est le titre sensationnel de ces deux volumes, dont la couverture tapageuse, elle aussi, offre un fond tricolore aux couleurs de l'Empire, noir-blanc-rouge, et chargé par surcroît de cette imposante croix de fer, qui orne la poitrine des combattants de 1870. — Iéna ou Sedan? en d'autres termes, l'armée confédérée marche-t-elle vers une défaite écrasante ou vers un triomphe renouvelé? Tel est le problème discuté dans ces pages, et il y a un évident courage intellectuel à en poser si franchement les données.

Le nom de l'auteur, Franz-Adam Beyerlein, est peut-être un pseudonyme, il recouvre en tout cas une personnalité littéraire absolument ignorée jusqu'ici. Et l'homme de talent

qui le porte s'élève parfois à un tel degré de sang-froid dans la critique nécessaire, qu'on le prendrait volontiers pour un étranger au pays dont il apprécie avec tant d'objectivité les institutions vitales, s'il n'avait de toute évidence servi en personne dans un régiment d'artillerie (probablement saxonne). Un Polonais des provinces de l'Est peut-être, ou encore un israélite bon patriote, mais gardant quelque souvenir de son atavisme propre ? Il proteste, dans sa préface, de son dévouement au pays dont « il parle la langue », et cette tournure de phrase sent la naturalisation. — Tout le développement de l'intrigue sent aussi la jeunesse et le premier élan d'une imagination très proche encore de la vingtième année. C'est vraisemblablement au débotté, le front encore marqué du poids d'un casque, et la mémoire toute chaude de ses impressions de chambrée, que M. Beyerlein nous a donné ce tableau animé et vivant. On reconnaît dans sa technique l'influence de l'école naturaliste française, mais subie de façon plutôt indirecte, à travers le roman allemand de ces dernières années. Il n'y a certes rien là de la manière des classiques de notre littérature sur le service obligatoire, *Le cavalier Miserey* de M. Hermant, *Sous-Offs* de M. Descaves, ou les petits chefs-d'œuvre militaires de M. Courteline. Ce serait plutôt le ton de cette charmante méditation philosophique, qui est le *Pingot et moi* de M. Art Roë, une note émue, à la Dickens, qui, chez M. Beyerlein, va parfois se perdre dans un excès de sentimentalité naïve et de juvénile optimisme. Les digressions romanesques et les aventures tragiques tiennent vraiment une place excessive dans la trame de l'action, et laissent oublier trop souvent les intentions pratiques de l'auteur. — Mais, tel qu'il est, le livre se lit sans un instant de fatigue, l'attention du lecteur demeurant toujours soutenue par ce sentiment, assez rare en pareille occurrence, que l'écrivain a quelque chose à dire, et qu'il prend au sérieux son sujet.

Ce qui frappe au premier abord un Français dans cette peinture, lorsqu'il a porté lui aussi l'uniforme, lorsque, comme l'auteur de ces lignes critiques, il a même commandé à l'occasion le feu d'une batterie de manœuvre, c'est l'étonnante analogie qui rapproche un régiment d'artillerie allemande d'un régiment d'artillerie française. Les nécessités

matérielles semblables, le recrutement pareil, les emprunts immémoriaux faits de part et d'autre aux règlements, aux perfectionnements et aux usages du voisin, ont façonné insensiblement deux personnalités corporatives qui semblent parfois des frères jumeaux, bien qu'ennemis. Nouveau et frappant témoignage du nivellement préparé en tout sens par les communications rapides entre les hommes et entre les esprits, que cette marche, si évidente dans nos cultures nationales, vers l'uniformité d'une civilisation européenne, bientôt peut-être d'une civilisation mondiale, sans nuances. — Pourtant les survivances tenaces qui se conservent en des âmes longtemps façonnées par des moules sociaux si divers, marquent encore aujourd'hui certaines différences, qu'il est intéressant d'examiner avec attention; d'autant que l'observateur qui nous signale ces particularités allemandes, les juge presque comme nous le ferions nous-mêmes, à un point de vue si peu prussien qu'il en devient français par intervalles. Ne va-t-il pas jusqu'à donner une demi-apologie de l'armée française, en regard d'une critique décidée de l'organisation militaire impériale! Contraste un peu forcé pour les besoins de sa cause peut-être, mais opinion que nous avions perdu depuis trente-trois ans, non seulement l'habitude, mais presque l'espoir, d'entendre exprimer quelque jour chez nos voisins.

***

M. Beyerlein a partagé son roman en trois compartiments : celui des officiers, celui des sous-officiers, et celui des simples soldats; compartiments qui se pénètrent réciproquement par l'effet des rapports de service, mais qu'on lui a reproché cependant de maintenir trop étanches, et de n'avoir pas su fondre avec harmonie dans la trame de son récit. Nous examinerons rapidement dans chacun d'entre eux les types principaux que dessine l'auteur, et nous dirons ensuite ses critiques sur chacun de ces groupes militaires, puisque aussi bien la critique est l'objet principal et avoué de son livre.

Les amis de l'ancienne école, qui est d'ordinaire peu ménagée dans *Iéna ou Sedan?* ont toutefois la satisfaction d'y saluer au passage quelques types accomplis de l'officier, tel

qu'il devrait être. Le colonel Falkenhein, le capitaine Wegstetten, le premier-lieutenant Guentz, le lieutenant Reimers sont dessinés pour ainsi dire sans une ombre, et ce sont ceux-là qui tiennent le premier plan de la scène. Toutefois leur perfection même sert les desseins dénigrants de leur créateur, car c'est à ces chefs modèles qu'il prête l'expression des réserves attristées, ou les demi-aveux de méfiance vis-à-vis du cours actuel des choses. En sorte que leurs objections insidieuses se trouvent renforcées par tout le poids de leur mérite éminent. Et, de plus, tous trahissent vers la fin du roman leur sentiment de lassitude par leur quasi désertion : l'un d'eux accepte un poste loin de la troupe, l'autre donne sa démission pour accueillir les offres de l'industrie privée, ainsi que le fit jadis parmi nous le colonel de Bange ; le troisième enfin se suicide, autant parce qu'il désespère de l'utilité de son action professionnelle, qu'en conséquence de cuisants chagrins amoureux.

Puis, aux côtés de ces chefs impeccables, que de silhouettes inquiétantes ou même odieuses ! Le général de brigade, avec ses discours dénués de sens et ses exigences formalistes, apparait comme un Ramollot atténué, dont le type symptomatique aurait donc quelque tendance à s'acclimater, au delà du Rhin, dans la caricature populaire. Le colonel de Falkenhein est remplacé dans son commandement vers la fin du récit par un exemplaire achevé d'intrigant venimeux et sans conscience : les officiers supérieurs apparaissent médiocres et sans couleur : les capitaines commandants de batteries, à l'exception de deux d'entre eux, sont tous notés comme au-dessous de leur tâche, parfois comme absolument disqualifiés ; et ces non-valeurs se voient cependant maintenues à leur poste par des influences et des protections qui n'ont rien de militaire. On nous peint encore le lieutenant pédantesque, sans mesure dans l'exercice de son autorité, capable de briser l'existence d'un de ses subordonnés par une exigence de discipline mal entendue : et le lieutenant trop riche, à la fois incapable dans le commandement, et antimilitaire en ses goûts, élément pernicieux de désagrégation et de scandale. — M. Georges de Ompteda a esquissé plus d'une fois au cours de ces dernières années, dans ses romans de garnison, et surtout dans son curieux bilan de la noblesse allemande vers 1900, *Eysen*, le type de

l'officier de cavalerie, uniquement préoccupé de jeux et de courses, capable de ruiner sa famille et de se dégrader lui-même au contact du luxe périlleux des grandes villes et des grosses fortunes industrielles. Ce genre de critique ne tient toutefois qu'une place secondaire chez M. Beyerlein ; et sans doute la sérieuse artillerie de campagne offre-t-elle moins de *Landsberg* que les brillants régiments de uhlans berlinois ; mais nous venons de voir qu'elle n'est pas exempte de brebis galeuses.

Quels remèdes cependant un esprit élevé tel que le colonel de Falkenhein propose-t-il à une situation dont il aperçoit tout le péril? Il voudrait voir les vieilles familles militaires, nobles ou roturières d'ailleurs, continuer de donner leurs fils au drapeau ; car ces cadets, élevés dès leur plus tendre enfance dans les notions de l'honneur professionnel, fourniront encore à l'armée ses appuis les plus solides. Toutefois, il souhaiterait de rajeunir ces cadres trop rigides et trop figés dans les routines traditionnelles par l'infusion d'un peu de sang nouveau : des capacités scientifiques et techniques telles que les incarne le pseudo-de Bange du roman, le lieutenant Guentz, seraient très propres à fournir cet élément vivifiant. Enfin, à tout prix, il éliminerait des corps d'officiers la haute bourgeoisie riche, dont les fils ne voient dans l'uniforme que ses avantages sociaux, encore si considérables en Allemagne ; en sorte qu'ils le déposeront tôt ou tard pour mener une vie oisive, ou entamer sur le tard une existence d'agriculteurs et d'industriels à laquelle ils se trouveront alors mal préparés par leurs occupations de jeunesse. Problème difficile que d'écarter ces hôtes de passage : il en faudrait venir à faire prononcer des vœux militaires dont l'autorité suprême pourrait seule relever, dans quelques cas graves, ces cénobites casqués.

*
* *

Le coin des sous-officiers est beaucoup moins bien fréquenté que le précédent dans *Iéna ou Sedan*. Un seul de ces chefs subalternes nous est présenté comme un modèle en sa profession, et, par un ironique escamotage, celui-là n'attend

pas même, à l'exemple des officiers convaincus, les dernières pages du livre pour s'éloigner de son poste ; c'est dès le début qu'il dépose l'uniforme et s'en va tenir quelque emploi civil auquel lui donnent droit ses états de service. Ce départ symbolique a pour but d'apprendre au lecteur que les derniers sous-officiers de la vieille roche, la force et l'ornement de l'ancienne armée, ont dès à présent quitté le drapeau. C'est d'ailleurs un aveu que Falkenhein arrache au capitaine de Wegstetten, qui voudrait fermer les yeux devant cette triste réalité : « Ce qui était autrefois la règle en ce genre est aujourd'hui l'exception, dit le colonel. Des rangs de l'infanterie, ces vieux serviteurs ont disparu dès longtemps ; il en reste encore quelques-uns dans la cavalerie et chez nous dans l'artillerie; mais ils n'y seront pas remplacés. »

Encore le digne adjudant Schumann a-t-il certaines façons de comprendre ses devoirs et ses droits qui étonneraient dans un régiment français. Ayant surpris un canonnier en flagrant délit de vol sans gravité, de larcin destiné seulement à satisfaire sa gourmandise, il ne le dénoncera pas à l'autorité judiciaire, mais le fera en revanche étendre sur une table, pour recevoir de sa main vingt-cinq coups de courroie. Il est encore en Prusse des commissaires de police qui agissent parfois de la sorte vis-à-vis de délinquants plus que majeurs, pour leur bien et dans un esprit de correction paternelle ; on commence depuis quelque temps à leur chercher noise, il est vrai, pour ces procédés expéditifs, qu'applaudissait le roi Caporal, en prêchant d'exemple. Ainsi les mœurs patriarcales s'en vont chaque jour, surtout depuis la mort de ce digne prince de Reuss qu'on accusait hier encore de ramener de la sorte dans le droit chemin ses jeunes sujettes de la campagne. N'importe, en France il est peu de recrues qui se laisseraient traiter ainsi par leur adjudant; il y faut le voisinage de l'école à la prussienne, telle que l'ont connue récemment les jeunes Polonais récalcitrants de l'Est.

Quant aux successeurs de Schumann dans les cadres inférieurs de la batterie, ils offrent, pour rançon de quelques qualités de tenue devant le front, tous les genres de vices et de brutalité dans la vie ordinaire. On les voit buveurs, joueurs, débauchés, transformant en véritables enfers leurs

ménages, que logent les bâtiments du quartier ; désertant à l'occasion pour suivre les étoiles du café-concert. Bref, ces représentants des bas échelons de la hiérarchie sortent vraiment assez maltraités des mains de M. Beyerlein, récemment échappé lui-même à leurs prises. N'y a-t-il pas là quelque chose de la rancune instinctive du subordonné contre ceux de ses préposés dont il sent le plus immédiatement, le plus incessamment la férule? Ainsi l'ouvrier frondeur montre parfois plus d'aigreur à l'égard du contremaître qui applique les règlements vexatoires, qu'à l'adresse du directeur qui les édicte. Et pourtant, en ceci comme en toutes choses, l'auteur d'*Iéna ou Sedan* reste modéré dans sa critique ; il n'a donné nulle part le spectacle de ces mauvais traitements systématiques, dont un publiciste de cœur généreux pouvait dresser récemment une liste interminable, d'après les débats judiciaires des derniers mois écoulés[1]. Un seul abus de pouvoir se produit sous les yeux du lecteur, et décide, il est vrai, du sort d'un des héros du roman. On voit un sous-officier obligeant un homme à toucher de sa langue une paire de bottes qu'il vient de salir maladroitement. Inspiration plus grossière qu'odieuse ou brutale, et telle que la chambrée en voit sans doute d'analogues en tous pays.

***

Après les sous-officiers, les simples canonniers : M. Beyerlein n'en a pas portraituré un grand nombre : six ou sept tout au plus ont une physionomie propre dans son livre ; parmi eux, deux nobles, tombés plus ou moins bas dans l'échelle sociale, un Polonais ridicule, qui fait songer à certaines de nos recrues bas-bretonnes par son ignorance de la langue usuelle et son entêtement finaud ; mais surtout on rencontre dans leurs rangs les principaux instruments de démonstration de la thèse politique qui se greffe dans le roman sur la thèse militaire, et à laquelle nous allons venir tout à l'heure. Car, à propos de cette matière première et fondamentale des combats de demain qu'est l'homme de troupe, il nous faut d'abord

1. Voir la revue de Stuttgart, *der Türmer*, t. V, nº 8. *Krieg im Frieden.*

indiquer les critiques d'ensemble que M. Beyerlein croit devoir présenter sur la formation des recrues dans le métier des armes.

Et d'abord, il a gardé sans doute mauvais souvenir des séances d'instruction d'ensemble; car le thème sans cesse repris de ses invectives, c'est le dressage mécanique, le *Drill*, suivant l'expression allemande. Il nous montre le *Drill* meurtrier du sentiment patriotique dans les âmes, responsable de l'horreur inspirée par la vie militaire à ceux qui en ont goûté. Il a des pages lyriques pour dire la joie de vivre, la soif d'apprendre, de se rendre utile, de se dévouer, qui gonfle le cœur des jeunes soldats partant pour la manœuvre par une belle matinée de printemps : une heure après, l'odieux *Drill* a fait son œuvre, et l'instinctif sentiment de bien-être, de bonne volonté et de vigueur saine s'est transformé en humeur chagrine et en tentation de révolte. Il montre un soldat d'infanterie pris d'un accès épileptiforme sous les yeux de ses camarades à la suite d'une séance barbarement prolongée de maniement d'armes; on devra conduire cet infortuné dans un hospice d'aliénés. Et certes, pour quiconque a assisté de loin à la formation des recrues dans quelque ville de garnison allemande, l'étude du pas de parade par exemple, avec les mouvements ridicules qu'il produit, lorsqu'il est décomposé en ses éléments, sorte de cake-walk avant la lettre, ce spectacle incessamment renouvelé laisse des souvenirs à la fois comiques et pitoyables. Mais l'effet en est puissant dans les évolutions d'ensemble, et, à l'égal de tous les mouvements moins exagérés qu'on apprend aux troupes à exécuter de façon mathématique, celui-là a sans doute l'avantage de développer le sentiment de la collaboration pour ainsi dire machinale et inconsciente entre les éléments de l'unité de combat, l'instinctive cohésion dont les bienfaits se feront sentir lors des émotions terribles de la bataille. Car la bête humaine se cabre alors devant la mort prochaine, et seule la routine du mors est capable, en général, de la maintenir dans les sentiers du devoir et de l'honneur.

C'est, d'ailleurs, l'argument que M. Beyerlein lui-même a la bonne foi de faire présenter dans son roman par un vieux sous-officier retraité, qui a vu les opérations sous

les murs de Metz, et attribue au *Drill* l'attitude impeccable de son régiment dans ces circonstances. Mais notre jeune réformateur estime, pour sa part, que ces méthodes-là ont fait leur temps, parce que la disposition du combat sera tout autre dans les guerres du futur que dans celles du passé. C'est, dit-il, l'ordre dispersé qui s'imposera sous l'ouragan de fer des projectiles modernes, et, en conséquence, c'est aux qualités individuelles, à l'habileté du tir, à l'adresse dans le choix des abris temporaires, qu'il faut désormais façonner les combattants. Il nous peint à l'appui de ces vues un canonnier de santé délicate, mais intelligent et de grand cœur, qui fait un aussi mauvais soldat en garnison qu'un pointeur impeccable et un auxiliaire précieux dans l'exécution du tir aux écoles à feu. Pourquoi donc ne pas décharger cet homme de corvées épuisantes et de travaux pour lesquels il n'est point fait? Problème bien délicat que celui qui est posé de la sorte! Seule l'expérience du champ de bataille et le sens psychologique du conducteur d'hommes par don de naissance, sont des titres à en discuter avec autorité les multiples données.

Sans aucun scrupule sur la portée de ses critiques, notre individualiste sous le harnais stigmatise en toute occurrence les méfaits de l'uniformité. Un affreux accident de manœuvres, qui coûte la vie au plus sympathique canonnier du régiment, est occasionné par la composition défectueuse que des considérations puériles imposèrent à l'attelage d'un canon de campagne. Le capitaine a voulu que tous les chevaux de cette pièce fussent des bai-bruns, afin de flatter les yeux des généraux inspecteurs, et il a placé une vieille rossinante, là où il aurait fallu mettre une jeune bête, franche du collier; en sorte que la lourde voiture, entraînée dans une pente rapide, se renverse sur ses conducteurs.

Ailleurs, un capitaine nouvellement promu est parvenu en quelques mois à rétablir sur un pied convenable une batterie entièrement désorganisée par un prédécesseur incapable. Le général de brigade, sans méconnaître absolument le progrès réalisé, se plaint que le cahier de punitions soit plus chargé dans cette unité de combat que dans les voisines; cela fait, dit-il, pressentir un insuffisant doigté dans l'emploi des

moyens disciplinaires ; les cahiers de punition doivent présenter une certaine uniformité par tout le régiment. Cette chicane absurde tranche le dernier lien qui rattachait le capitaine Guentz à la vie militaire, et il pousse alors cette exclamation de désespoir comique : « Ainsi, le pas de parade et la routine de l'alignement atteignent jusqu'aux cahiers de punitions, qui devront dorénavant s'effacer eux aussi dans le rang, sans égard aux circonstances individuelles ou actuelles! »

La seconde des critiques générales du livre, critique qui touche de près à la première, c'est la conception défectueuse des grandes manœuvres d'ensemble, qui demeurent beaucoup trop éloignées des conditions de la guerre. Simple comédie jouée pour l'édification des officiers étrangers, ou pour le plaisir personnel d'un grand chef, ami du panache. Tel le roi Louis de Bavière faisait exécuter jadis pour lui seul les drames musicaux de son ami Wagner. Seulement, ces fantaisies de dilettante ont d'autres conséquences quand les acteurs sont les enfants du peuple sous les armes, les futurs défenseurs du sol de la patrie. Le colonel Falkenhein raconte quelque part la charge célèbre que l'empereur Guillaume II conduisit en personne, il y a quelques années, à l'issue d'une période de manœuvres. A l'avis de ce juge compétent, l'artillerie attaquée eût réduit en poudre ces légions de uhlans, et le vieux lieutenant-colonel qui commandait les batteries laissa tomber quelques larmes dans sa barbe grise, tout en allant lui-même au-devant des vœux de l'arbitre, empressé à donner la victoire à l'impérial agresseur. Ce dernier est même nommé de façon caractéristique le « régisseur du coup de théâtre ».

A notre avis, il y a quelque excès dans une pareille objection. Le panache et l'enthousiasme garderont longtemps leur action stimulante sur les masses, et M. Beyerlein, comparant lui-même cet épisode symbolique à la charge, plus sanglante, de Margueritte sur les côteaux de Sedan, devrait songer que cette folie épique fut un des facteurs du relèvement moral de la France, après notre désastre de la Meuse. Il ne nous en montre pas moins ces parodies de la guerre, capables de gâter, par exemple, dans son intelligence tactique, un officier de cavalerie d'ailleurs merveilleusement doué pour le côté

matériel de son rôle. Et il attribue sans doute en partie à cette acclimatation dans le faux, les errements qu'il condamne de façon si inattendue dans le recrutement des hauts grades et de l'état-major général. C'est, en effet, d'ordinaire, un des avantages que nous envions à nos voisins que celui d'une autorité suprême, incontestée et immuable, capable de diriger personnellement les promotions importantes, de rajeunir incessamment les chefs de corps, et faire sentir en toutes choses l'action d'une personnalité énergique et efficacement convaincue de sa responsabilité. Or, il n'y a pas trace de ce sentiment dans *Iéna ou Sedan*; mais. tout au contraire, on y lit des récriminations discrètes contre les influences de cour, les galons gagnés sur le parquet des salles de bal, surtout contre les préférences accordées aux officiers beaux parleurs, capables d'offrir aux princes en uniforme d'agréables et intéressants déjeuners de corps. De ces promotions inconsidérées sortiront peut-être des Trochus de l'avenir, beaucoup moins brillants la carte sous les yeux que la plume à la main. Et, obsession bien surprenante, c'est au total l'image de l'armée du second Empire qui hante les rêves de ce fils des vainqueurs de Wœrth et de Beaumont, presque aussi souvent que l'aspect, non moins inquiétant, des troupes frédériciennes à la veille d'Iéna!

Il a quelques pages bien curieuses sur la valeur respective des armées françaises et allemandes à l'heure présente. Il estime dans nos régiments l'enthousiasme longtemps nourri par les idées de revanche. A titre d'artilleur, il apprécie notre nouveau canon de campagne et en approuve les différentes innovations, marquant une seule réserve sur la solidité, encore indémontrée à son avis, de cet instrument de précision. Il voudrait adopter certains de nos usages, faire coucher par exemple les volontaires à la caserne, ce qui n'a pas encore lieu en Allemagne, où les fils des classes dirigeantes font une sorte d'année d'externat sous les drapeaux au sortir du collège. Et il a par surcroît des paroles de doute sur les destinées de l'Allemagne, toujours prête, dit-il, à surprendre l'opinion européenne par les chutes consécutives à ses élans. Aujourd'hui, ajoute cet optimiste, personne ne veut plus la guerre parmi nous; elle ne pourrait naître que d'un

intérêt diplomatique ou dynastique. On a oublié au delà du Rhin jusqu'au terme fameux d' « ennemi héréditaire » appliqué à la France; on n'y souhaite pas autre chose que de marcher de compagnie avec cette nation, dans les voies de la civilisation et de l'art. Tout cela encore une fois est d'un très jeune homme, d'un cœur généreux habité par des illusions un peu naïves.

*
* *

Et ces illusions ne s'étalent nulle part davantage que dans les considérations politiques du roman *Iéna ou Sedan*. Il nous reste à examiner cet aspect du livre, car il n'est pas celui qui a le moins intéressé l'opinion dans la patrie de l'auteur. On sent M. Beyerlein profondément occupé de la question sociale, non qu'il soit lui-même un démocrate socialiste ; mais il est certainement affecté de la rougeole politique, cette maladie d'enfance à laquelle n'échappent guère les âmes bien nées. Dans son esprit comme dans celui des hommes du peuple dont il dessine le plus soigneusement les silhouettes, le parti de la Révolution est le rendez-vous des protestataires, blessés dans leurs sentiments de justice, plus encore que dans leurs intérêts matériels, par le cours actuel des choses. C'est un anarchiste stoïcien plutôt qu'un marxiste matérialiste, qui semble montrer de temps à autre sa silhouette rigide sous les prudentes enveloppes, dont l'ancien artilleur voile l'expression de sa pensée profonde ; et le même fantôme passe à l'arrière-plan de son récit sous la figure du canonnier socialiste, Wolf.

Dès les premières pages de l'œuvre, on nous montre le capitaine modèle, Wegstetten, à la fois préoccupé et rebuté par cette tâche de surveillance policière et même d'apostolat conservateur et loyaliste, qui est imposée aux chefs d'unité militaire vis-à-vis de ceux de leurs hommes dont les opinions ont été signalées comme suspectes à l'autorité supérieure. Le capitaine a, pour sa part, deux de ces brebis galeuses dans sa batterie, Weise et Wolf, dont les destinées seront bien différentes. Le premier est le type de l'arriviste, beau parleur et jovial compagnon : ses qualités de bonne camaraderie l'ont

fait choisir pour délégué officiel, avant son service, par ses coreligionnaires démocrates de quelque grande ville industrielle saxonne, et il arrive au régiment précédé de cette réputation inquiétante. A la chambrée, ses raisonnements politiques sont ceux d'un bon vivant, qui promet plus de chopes de bière quand on aura supprimé le budget de la guerre, et quelques franches parties avec les camarades d'au delà des Vosges, après la proclamation de la paix universelle. Puis, à la suite d'une tentative avortée pour se marier richement, lors de sa libération, et devenir un cabaretier achalandé, ce sacerdoce bien rétribué de la religion nouvelle, il se fait sous-officier, donne pleine satisfaction à ses chefs, et montrera un penchant décidé aux abus de pouvoir. — Ame de laquais, dit de lui son antithèse vivante, le compagnon Wolf. S'il n'avait pas trouvé son emploi au service de l'État, il serait devenu le plat courtisan de quelque grand homme du parti socialiste. Car Wolf ne paraît pas disposé à partager le fétichisme que le plus grand nombre de ses frères témoigne aux nouveaux saints du calendrier révolutionnaire : un Marx, un Lassalle ou un Liebknecht. Celui-là est un rêveur, un stoïcien, dédaigneux des individualités, prêt à se sacrifier au service de l'idée ; tout entier à la réalisation de son idéal de justice. Un tempérament plus sanguin aurait peut-être fait de ce protestataire théorique un propagandiste par le fait. Tel qu'il est, ses compagnons le respectent, mais le craignent un peu à titre de censeur sévère, parfois gênant par ses scrupules devant les concessions de l'opportunisme politique. Si l'on restait fidèle aux principes que ce puritain professe, disent les lutteurs, pressés d'atteindre à quelque résultat immédiat, on n'arriverait jamais à rien.

Wolf met d'ailleurs son orgueil à arracher à des chefs militaires, prévenus contre lui, l'aveu de sa tenue modèle; il protège et soutient les faibles et se fait respecter de tous. Mais le matin même du jour de sa libération, il se laisse entraîner à frapper un sous-officier, qui commet sous ses yeux un criant abus de pouvoir. Condamné pour ce fait à plusieurs années de prison, il sera tué en cherchant à s'évader ; mais, auparavant, il aura le temps d'accomplir l'action la plus symbolique du roman, la conversion d'un honnête paysan,

fils d'un sous-officier retraité, aux idées démocrates socialistes.

Vogt est le nom de cet humble canonnier, qui est le héros principal du livre, car c'est sur lui que s'ouvre et se ferme l'intéressante échappée, un instant entre-bâillée devant nos yeux par M. Beyerlein, sur les obscurs brassages moraux de la caserne, cet élément nouveau de sociabilité dans la vie des peuples modernes. Vogt a quitté son village, rempli des leçons d'honneur qu'il a sucées avec le lait maternel; il a été bon soldat, et il a résisté à cette propagande insensible de la blague et du dénigrement, que les citadins tels que Weise, mêlés aux frustes enfants de la glèbe, exercent chaque jour dans la promiscuité des chambrées. Il est nommé brigadier, et se laissera peut-être entraîner, malgré son goût pour la terre, à faire un sous-officier de métier comme son père. Un jour que la manœuvre s'accomplit en terrain difficile, le jeune gradé est parvenu à amener le premier sa pièce en batterie, au prix d'efforts vigoureux, durant lesquels il a prêché d'exemple et payé de sa personne; et il accourt tout essoufflé pour annoncer au lieutenant qu'il est prêt à tirer, attendant quelque parole cordiale en récompense de cet exploit. Mais l'officier est le pédant Brettschneider, qui se trouve par hasard en compagnie de son collègue, adjoint au colonel, et prétend faire montre de son autorité. Il enjoint sèchement au brigadier, les membres encore tremblants de l'effort fourni, de rectifier sa position pour lui adresser la parole; puis il trouve encore à redire aux détails de cette posture réglementaire. Une sorte de désespoir saisit l'âme honnête du paysan devant cette exigence déplacée et stupide; sa répugnance à raidir ses genoux lassés est interprétée comme un refus d'obéissance devant la troupe par le niais qui commande la manœuvre: il est condamné à cinq mois de prison. — On peut noter, sans doute, quelque parti pris dans cette scène, trop évidemment conçue pour les besoins de la cause: peu d'officiers ont un sens assez faible de leur responsabilité humaine pour exiger d'un subordonné une quasi impossibilité matérielle, et pour pousser, à cette occasion, jusqu'à ses conséquences extrêmes, l'exercice de leur droit théorique.

Quoi qu'il en soit, Vogt devient le compagnon de détention

du socialiste Wolf. qui l'a précédé devant les tribunaux militaires; et ce dernier, qui ne se croit plus tenu, dans son malheur immérité, à la prudence avisée et à la réserve digne qu'il gardait au régiment, n'a pas de peine à convertir à ses vues une victime de l'injustice et de l'arbitraire, telle qu'il l'est devenu lui-même. Bien plus. on nous montre le père du brigadier Vogt, le vieux combattant de Saint-Privat, d'abord outré de l'indiscipline de son fils. mais reconnaissant bientôt, à l'examen des faits, que le jeune homme fut victime, et non coupable. Dépouillant alors, vers sa dernière heure, la carapace de préjugés professionnels et d'opinions traditionnelles épaissie autour de sa fruste intelligence, durant tout le cours d'une vie de discipline et de respect, il ira porter son bulletin de vote dans l'urne socialiste. Par là. il assurera presque, dans ce district rural. la victoire du candidat subversif, qui passera vraisemblablement au prochain scrutin.

Tel est l'enseignement social qui se superpose à la critique professionnelle dans ce livre où les suggestions du fond l'emportent si évidemment sur les réussites de la forme. Des méthodes militaires usées, vieillies, dépassées par l'évolution civile, non seulement conduisent le pays à un possible Iéna, mais encore préparent le triomphe rapide des partis révolutionnaires. Et. devant une semblable constatation, s'impose doublement le recours à des procédés à la fois plus pratiques et plus humains pour assurer la préparation défensive du pays.

Le vieux Vogt n'a pu survivre au brusque changement d'orientation de son être moral : il est mort solitaire dans sa ferme isolée. où les voisins n'ont découvert son cadavre qu'au bout de quelques jours. appelés par la plainte des bestiaux mourant de faim. Revenu au foyer paternel désert, le jeune soldat, si fort éprouvé par sa vie régimentaire. semble un instant disposé à se tourner vers les villes tentatrices, où le plaisir est facile. où se brasse d'ailleurs le mélange capiteux d'idées séduisantes. dont Wolf lui a fourni quelque avant-goût. Mais la conclusion de l'œuvre est moins pessimiste, et ce n'est pas un nouveau « déraciné » qui ferme ce long cortège de victimes et de sacrifiés. Devant la fécondité imperturbable de la terre maternelle, le citoyen, tout à l'heure déconcerté. se reprend : il est propriétaire ; nul ne peut le chasser du petit

héritage de ses pères; il trouvera le bonheur dans le travail opiniâtre et sain de la glèbe. Et, dans ses évidentes sympathies pour les protestataires et les progressistes, M. Beyerlein semble rêver bien plutôt d'une société de cultivateurs parcellaires, que de l'Eldorado industriel du collectivisme. L'Allemagne qu'il entrevoit serait une sorte de Chine, un grand jardin peuplé de joyeux horticulteurs. C'est Tolstoï ou Rosegger qu'il écoute plus volontiers que Marx ou Bebel; et l'on conçoit qu'un esprit aussi libertaire se soit senti mal à l'aise, alors qu'il se voyait emporté, assis à reculons sur l'essieu de son canon, vers quelque factice position de manœuvre; ou encore arrêté dans la décomposition d'un mouvement difficile, par le caprice d'un sous-officier rogue et brutal. Il est humain de voir l'avenir en noir dans de pareilles dispositions d'esprit; et le noir, pour un soldat prussien, c'est le nom d'Iéna.

Sans qu'un Français doive donc prendre trop au sérieux des prophéties quelque peu sujettes à caution, il pourra du moins souligner, comme un signe des temps, l'apparition aux devantures des librairies d'outre-Rhin de ce « Mané, Thécel », et y puiser l'incitation à pareil examen de conscience. Car c'est là un exercice en tout temps salutaire, que la philosophie antique connaissait aussi bien que la direction chrétienne, et qui se recommande de façon particulière à l'heure présente, où les idées vont vite aussi parmi nous. Et, puisque aussi bien nous tenons deux fois la contre-partie dans le titre retentissant du roman que nous venons de parcourir, nous n'avons pas besoin d'en modifier les syllabes fatidiques pour le rendre instructif à nous-mêmes. Les souvenirs qu'il éveille parlent directement à notre âme. C'est pourquoi, sans demeurer en reste de protestations pacifiques avec M. Beyerlein, qui nous traite avec une rare bienveillance, nous avons le droit de nous redire à notre tour, en cherchant de notre mieux les conclusions pratiques d'une telle oraison jaculatoire : *Iéna ou Sedan ?*

ERNEST SEILLIÈRE

MÉMOIRES DE BAGATELLE[1]

VI

Cinq années donc après la révolution de Juillet, l'ancienne « Folie d'Artois », — respectée par le roi Louis-Philippe qui possédait déjà dans le voisinage le château de Neuilly, — le domaine de Bagatelle, qui mesurait alors quarante-sept arpents, ou cent cinquante mille mètres carrés, aliéné par une loi spéciale et mis en adjudication, est venu aux mains de Richard Seymour Conway, lord Yarmouth : le prix d'achat s'est élevé, avec les frais, à la somme de trois cent mille francs.

Le nouveau propriétaire appartenait à une illustre famille de l'aristocratie anglaise qui avait rempli de grandes charges à la Cour; lui-même était déjà connu à Paris; dès 1828, il y était choyé comme un visiteur assidu et comptait parmi les fondateurs du Cercle de l'Union.

Son père, Francis-Charles Seymour, troisième marquis d'Hertford, gentilhomme d'une extrême originalité, fantasque, volontaire, un de ces insulaires de *high temper* qui s'affranchissent volontiers du *cant* britannique, avait presque abandonné l'Angleterre. Le nom du marquis figure sur la liste des otages arrêtés en France, au moment du blocus continental; il fut alors interné à Verdun. Sa femme, une Italienne, habitait déjà Paris. C'est vers cette époque que naquit son

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

second fils, Henry Seymour, si connu plus tard dans le monde du sport, premier président du Jockey-Club français.

Une fois rendu à la liberté, le marquis délaissa sa résidence de Londres et ses terres; il promena sa curiosité dans les diverses capitales de l'Europe. On le vit surtout à Paris et à Milan, — où il avait à l'hôtel de la Ville, chez Berr, un vaste appartement, pied-à-terre permanent peu à peu rempli des œuvres d'art qui s'offraient si facilement alors en Italie aux étrangers assez riches pour les payer. — Par sa taille élevée, son type, son grand air, tout le caractère de sa physionomie, il devint bientôt une célébrité milanaise. Le populaire l'appelait *Lordone* (le gros lord) ; sa rentrée annuelle, dans la grande chaise à postillon sonnant du cor, faisait la joie des badauds. Ce grand seigneur, homme de fantaisie violente et peu soucieux du qu'en-dira-t-on, agissait en tout de façon grandiose ; il avait de l'esprit, aimait les arts et les lettres, et s'était lié avec Rossini — et le désigna dans son testament comme légataire de quelques tableaux précieux.

Plutôt que de rechercher dans les petits journaux du temps des anecdotes plus ou moins piquantes sur ce personnage, livrons au public un trait que nous a rapporté le grave auteur du *Testament de César* et d'*Œdipe Roi*, le frère du bibliophile Jacob, le bon Jules Lacroix, marié à la comtesse Rzewuska, la propre sœur de madame de Balzac, une femme inoubliable par les rares qualités de son cœur et de son esprit. L'historiette, avec sa fin décevante, a de quoi faire rêver tous les amis et les admirateurs de Balzac.

Le marquis avait lu, à l'étranger, une nouvelle toute récente alors et demeurée fameuse : *la Fille aux yeux d'or*. Croyant y retrouver l'écho d'une aventure dont il avait été le héros, ou simplement frappé par la fable et par sa mise en scène, il avait prié Jules Lacroix de lui ménager une entrevue, au Café Anglais, avec l'auteur de la *Comédie humaine*.

Balzac, harcelé par les créanciers que lui avaient assurés à jamais les tentatives commerciales de sa jeunesse, se dérobait à tous les yeux et fuyait toute relation : les lettres qui lui étaient adressées, de quelque nature qu'elles fussent, allaient s'entasser au dépôt central, tour à tour refusées par les libraires, les éditeurs, les imprimeurs, les cercles privés, les

amis, auxquels on les envoyait en désespoir de cause. Le jour venu, Jules Lacroix, qui avait imprudemment promis l'entrevue désirée, se présenta seul et reçut un accueil si froid qu'il ne recula plus devant une excuse décisive ; il avoua la situation : Balzac, en vertu des lois sur les débiteurs, ne sortait que la nuit et se cachait de ses amis les plus intimes, voire même de lui, Jules Lacroix. Le marquis, surexcité par la difficulté, demanda quel était le montant de la dette, — devenue assez considérable par la capitalisation des intérêts : — sans sourciller, il se déclara prêt à payer le tout, si, à huitaine et au même lieu, Balzac faisait honneur à son invitation... Hélas ! Balzac ne parut point : Jules Lacroix n'avait pu le convaincre, par la bonne raison qu'il n'avait pu le rencontrer, ni même lui faire tenir une missive qui eût mis fin à ses angoisses. Le second rendez-vous, pour le marquis, ne fut donc qu'une seconde déconvenue, et l'occasion d'une effroyable colère. Balzac n'apprit que longtemps après comment une heure, consacrée à satisfaire cette curiosité magnifique, lui aurait valu des années de répit, sinon de repos, dans sa mortelle course à l'argent et à la gloire.

Francis Seymour, troisième marquis d'Hertford, devait mourir en 1842; son fils aîné, Richard, jusque-là lord Yarmouth, recueillit alors son titre, avec la pairie héréditaire, et fut désormais le quatrième marquis d'Hertford.

Richard Seymour avait trente-sept ans lorsqu'il acheta Bagatelle. Élevé en Angleterre, avant même d'être majeur, il était entré dans l'armée. Tandis que les jeunes hommes de l'aristocratie aspiraient tous à servir dans la cavalerie, le marquis son père l'avait contraint à servir dans l'infanterie. Mais, à propos de contrainte, avec le caractère dont il était doué, disons tout de suite qu'il devait passer le reste de sa vie à prendre sa revanche ; d'ailleurs il changea bientôt d'arme : un portrait à l'aquarelle nous le montre en officier de hussards. Son éducation avait dû être solide : sa correspondance française révèle, comme celle de son frère Henri Seymour, une connaissance approfondie de notre langue et de nos classiques, jointe à une galanterie rare, à une sorte de coquetterie envers des étrangers, même inconnus de lui. Né pour tout tenter et partout réussir, Richard Seymour, qui dut quitter

l'armée avant 1830, au lieu de s'établir dans la politique, où il avait déjà marqué sa place en occupant un siège à la Chambre des Communes, ou de prendre une charge à la Cour, ou bien enfin, doué comme il l'était d'un goût rare, avec un réel instinct des choses de l'art, au lieu de vivre en grand seigneur dilettante dans le cercle brillant de l'aristocratie anglaise, préféra tout de suite une abstention singulière. Ses premières années de liberté, au sortir du régiment, furent employées à des voyages continuels, très difficiles alors et qui exigeaient, avec une santé robuste, une certaine énergie, et dénotaient un grand désir d'informations. Avec la hauteur d'un lord Byron, le jour où la mort de son père lui ouvrit la Chambre Haute, il vint prononcer son *maidenspeech* et disparut pour toujours de la politique, laissant son fauteuil vide pendant plus de trente ans. Il devait, d'ailleurs, renoncer à l'usage même de ses propriétés anglaises, à la fréquentation des diverses branches de sa famille, qui jusqu'à son père avait fourni tant de serviteurs dévoués au souverain, tant de loyaux soutiens au gouvernement constitutionnel et au parti tory, tant de diplomates habiles. Ayant renoncé à toute ambition, affranchi de tout lien qu'il n'avait pas noué lui-même, sans devoirs publics et sans gêne, le jeune lord allait vivre à sa guise et choisir Paris, sinon pour sa seconde patrie, du moins pour sa résidence définitive.

Peu après la révolution de Juillet, la facilité d'existence qui s'offrait chez nous à un homme de son rang et de sa fortune était bien faite pour le séduire. La société était bien divisée en deux camps politiques, mais elle avait décrété la trêve du plaisir; la colonie étrangère, un moment dispersée par les trois journées, s'était reformée plus brillante, composée de personnages plus fidèles qu'aujourd'hui, et qui faisaient plus corps avec nous. Les opposants, les boudeurs étaient nombreux, sans doute, mais plus nombreux encore les représentants de l'aristocratie européenne attirés à Paris par ce charme qu'on ne lui a jamais contesté, par l'indulgence des mœurs, par la vivacité de l'esprit, par cette pétillante et subtile atmosphère qui tient le désir en haleine et laisse à chacun le goût de vivre et d'attendre le lendemain.

En 1828, s'était fondé ce club de l'Union, qui allait devenir

une véritable institution sociale. Le duc de Guiche, ancien menin du Dauphin, qui avait longtemps vécu en Angleterre et y avait même pris du service comme capitaine de Gramont, se rappelant le confort des cercles anglais, où chacun, grâce à la force de l'association, peut jouir des avantages que donnerait seule une grande fortune, avait pris l'initiative de cette fondation et s'y était employé de toutes ses forces, secondé par le fameux comte d'Orsay, dont il avait épousé la sœur, par le duc de Fitz-James, l'amiral de Rigny et le maréchal Sébastiani. Le cercle à peine constitué, la révolution de Juillet y provoquait une scission : les partisans de la légitimité s'y montraient les plus forts. Mais, comme les ambassadeurs accrédités auprès du roi, les premiers secrétaires et aussi les anciens titulaires des ambassades et des légations, y avaient leur place marquée de droit, l'équilibre s'était bientôt rétabli. Les étrangers devenaient même si nombreux que, dès 1831, ils avaient la prépondérance dans les scrutins d'admission. Aussi proposa-t-on, cette même année, un acte additionnel au règlement, afin de rétablir la balance : il fut statué courtoisement que, le nombre des membres étant fixé à trois cents, le cercle se composerait de cent cinquante étrangers et de cent cinquante Français.

On a dit, en célébrant la société française du XVIIIe siècle, que ceux qui n'ont pas vécu dans ce temps-là n'ont pas connu le bonheur de vivre ; nous savons par nos pères que cette période de l'existence parisienne, de 1830 à 1848, malgré la bouderie du Faubourg, ne fut pas exempte de charmes. On vit alors des illustrations de l'Europe entière mêlées aux représentants de l'aristocratie nationale dans les salons du cercle, au coin de la rue de Grammont et du boulevard des Italiens, au-dessus de la Librairie Nouvelle, dans cet appartement que l'Union ne devait abandonner qu'en 1857, pour se mettre dans ses meubles, au boulevard de la Madeleine.

Parmi ses membres, on pouvait citer alors les Kisseleff, Orloff, Demidoff, Menden, Erskine, Fraser, Borghese, Serristori, Cattaneo, d'Adda, San Severino, Resta, Baracco, Callimaki, Zamoyski, d'Ossuna, Toreno, Labanoff, Tufiakine, Sapieha, Hohenlohe, Karoly, Talbot, Sheridan, Bulwer, lord Grey, lord Granville, lord Normanby, lord Clarendon, lord Ches-

terfield, le duc de Luxembourg, et tant d'autres, — la fleur du *peerage*, des magnats, des grands d'Espagne, des boyards, des princes médiatisés, toute la diplomatie européenne.

A deux pas de l'Union, au coin du boulevard des Italiens et de la rue du Helder, dans un appartement de garçon des plus simples, au-dessus de l'armurier Devisme, se fondait en 1833 le Jockey-Club; l'initiative en était due encore au duc de Guiche et à un groupe qu'il avait formé : lord Seymour, le comte de Cambis, MM. Demidoff, Ernest Leroy, Charles Laffitte, le prince de la Moskowa, Rieussec (un richissime marchand de bois, qui fut tué par la machine infernale de Fieschi, dirigée contre Louis-Philippe), Delamarre et Denormandie.

Lord Yarmouth, homme froid, de tempérament paisible et de tenue correcte, tout cerveau et d'action intérieure, préférait aux réunions parfois bruyantes et aux plaisirs parfois violents les jouissances d'une causerie délicate, une vie retirée, un peu égoïste, où se satisfaisaient ses goûts de dilettante. Il opta pour l'Union ; il y compta parmi les causeurs les plus écoutés, sans négliger la « grosse partie », où se mesuraient avec lui M. Greffulhe et le baron James de Rothschild.

Tandis que lord Yarmouth, membre fondateur de l'Union et propriétaire de Bagatelle, prenait chez nous droit de cité, son frère lord Seymour, dans toute sa jeunesse et toute sa force, déjà fixé à Paris avec sa mère, allait jouer un grand rôle au Jockey. Taillé en athlète, grand amateur de chevaux et passionné de tous les sports, habitué des salles d'armes, élève de Grisier et rival de son maître Leboucher dans la boxe, la savate et la lutte, il fut non seulement l'un des fondateurs mais le premier président du nouveau club, institué principalement pour favoriser l'amélioration de la race chevaline. C'était un honneur exceptionnel pour un étranger ; mais lord Seymour avait déjà donné des gages : chez Bryon d'abord, tout en haut de la rue de Clichy, à ce fameux tir aux pigeons des Jardins Tivoli, où se rencontraient les élégants, où il s'était montré tireur hors ligne; puis chez le prince Labanoff, à Chantilly où, en cette année 1833, sur une belle pelouse propice à la course, avec M. de Cambis et M. Denormandie, il avait improvisé la première « poule », origine des courses de Chantilly. Presque en même temps, le Bois de

Boulogne avait pour premier hippodrome une simple allée du Bois, surnommée, à l'anglaise, « le Mille de Dreck ». C'est dans cette allée que fut décidée la formation du Jockey : ces messieurs jetèrent cinq mille francs dans un chapeau, on chargea tel et tel de chercher un local, et les délégués arrêtèrent leur choix sur le petit appartement de la maison Devisme.

Lord Seymour trouva des partners à sa taille dans ces deux cercles cosmopolites. Autour de personnages qui avaient joué un rôle dans notre histoire ou dans celle de leur pays, voltigeait tout un essaim de jeunes hommes, prêts à l'action comme l'avaient été leurs ancêtres, mais que leur nom et les traditions de leurs familles vouaient maintenant au loisir. Ni pour soi-même ni pour les siens on ne se souciait de fuir encore une fois la patrie, ou de vivre en émigrés sur le sol français : quelques-uns allaient apporter au plaisir, à une dissipation élégante, la vigueur et la passion qu'ils ne pouvaient consacrer au service de l'État.

En fondant le « Jockey », particulièrement, lord Seymour avait trouvé sa voie : il fut organisateur et acteur, prit part à toutes les réunions et manifestations où figuraient alors les gens du monde les plus qualifiés, institua des prix, courut lui-même, et finit par réunir une véritable collection de coupes et pièces d'argenterie, faites pour la circonstance, que l'on conserve encore à Hertford-House. D'autre part, ardent au plaisir et d'une endurance incroyable, on le vit aux Variétés, dont les bals furent célèbres avant ceux de l'Opéra, et dans la « loge infernale ». La foule le connut : quand il s'abstenait, les jours de carnaval, il lui manquait. On lui attribua même nombre d'exploits qui n'étaient pas les siens : si nous en croyons un de ses compagnons de plaisir, plus fidèle que lui à ses habitudes, cet élégant viveur, dont la légende a fait le roi du carnaval parisien aux premières années du règne de Louis-Philippe, ne se serait costumé qu'une seule fois, le jour du fameux bal donné aux Tuileries par le duc d'Orléans, où les invités des deux sexes étaient tenus de se déguiser en Pierrots et en Pierrettes. Lord Hertford, et plus tard Richard Wallace, qui avait gardé un culte particulier pour la mémoire de lord Seymour, — celui-ci lui avait témoigné une particulière affection jusqu'à sa mort et l'avait inscrit dans son testa

ment[1]. — ont toujours protesté contre la légende qui faisait de ce gentilhomme le chef d'orchestre de la grande orgie. Nous-même, dans une série de chroniques publiées par le *Figaro*, en 1864, avons raconté l'histoire de son sosie, Labattu ; mais les légendes ont la vie dure, et Paris croit encore à celle-là.

Il existait, à Paris, vers 1840, un jeune homme riche, désœuvré, avide de se créer à tout prix une notoriété, qui s'appelait Labattu; son caractère conciliant et doux, sa bonne humeur et sa grande fortune l'avaient fait adopter dans un monde qui n'était pas le sien ; il était de toutes les fêtes. Jaloux du renom populaire que lord Seymour s'était acquis par l'ingéniosité de ses plaisirs, par le luxe de ses équipages, par son entrain, sa force, son adresse et sa résistance à la fatigue, Labattu s'était promis de surpasser ou tout au moins d'égaler cette gloire, et, pour y parvenir, en toute occasion, à Longchamp, à Tivoli, aux Montagnes Russes, aux Variétés, à l'Opéra, à la descente de la Courtille, il s'efforçait d'attirer les regards par ses costumes excentriques et par ses démonstrations. Vains efforts : la foule ignorait toujours son nom. Et le pauvre Labattu avait beau se multiplier, redoubler de peine et de dépenses, les badauds criaient invariablement : « Vive lord Seymour !... » Pendant ce temps-là, depuis plusieurs hivers déjà, las des plaisirs bruyants, assis à côté de sa mère et de son frère, toutes fenêtres closes, derrière les volets de son entresol, boulevard des Italiens, lord Seymour regardait passer les masques, les cortèges du mardi-gras, les cavalcades des mousquetaires : il assistait en philosophe à cette apothéose de la rue qui se trompait d'adresse. Labattu devint triste, il renonça au plaisir, qui ne lui réussissait guère : des viveurs, des chroniqueurs, ses contemporains, auront connu seuls le nom de Labattu.

Lors de son entrée à Bagatelle, lord Yarmouth avait trouvé le pavillon et les appartements dits « des Pages du comte d'Artois », abandonnés et rongés par l'humidité : un document assez curieux pour l'histoire de cette résidence, un article de *l'Écho général du Commerce*, signé Salvat, en 1840, décrit

1. Lord Seymour est mort en 1860, léguant sa fortune aux hospices de Londres.

l'état des lieux au moment où le nouveau propriétaire en prit possession et chargea son architecte, M. Silveira, de le restaurer :

« Bagatelle, qui fut si brillant sous Louis XVI, déshérité de ses nobles hôtes pendant la Révolution, s'est cruellement ressenti de nos discordes politiques ; d'abord, la maison fut en proie aux Vandales du temps, et, si elle échappa à la destruction, elle fut condamnée à un délaissement complet. La Restauration lui ayant rendu son ancien maître assagi par l'exil, elle fut au moins l'objet d'une protection puissante. *Une main pudique promena en cent lieux le grattoir et la brosse à lessiver*, et Bagatelle devint l'asile du duc de Bordeaux. Cependant, il était temps, depuis le départ de ce second propriétaire, qu'un troisième se présentât pour le réparer. C'est ce que vient de faire lord Yarmouth, avec le concours de M. Silveira, son architecte, et moyennant des sacrifices qui ressembleraient à la prodigalité pour une fortune moins considérable que celle du noble étranger. »

L'article, au fond, est moins naïf que la forme ne le ferait supposer : c'est une réclame payée par M. Augustin et les frères Adam, qui ont exécuté les travaux de restauration. Le passage que nous avons souligné prouve que les « camées » peints par Dusseaux dans le grand salon et sur les portes des boudoirs, *les Noces de Psyché*, *le Temple des Grâces*, la *Baigneuse soutenue par des Naïades*, et toutes les nudités et sujets galants ou même simplement aimables, peints à l'origine pour le comte d'Artois, avaient effarouché, cinquante ans plus tard, celui qui les commanda : au moment où, rentré de l'exil et devenu roi, il laissait la libre disposition de Bagatelle à l'héritier du trône, il avait donné l'ordre de les effacer. L'opération, d'ailleurs, avait été faite avec discrétion : lord Yarmouth retrouva sous la peinture à la colle tous les sujets intacts et se borna donc à les restaurer sobrement.

Depuis 1835 jusqu'en 1848, il ne fut question ni d'agrandissement ni de transformation : le jeune lord allait encore de temps en temps en Angleterre, et, quand il habitait Paris, il ne faisait que de simples promenades à Bagatelle ; il n'engagea point de travaux, si ce n'est ceux d'entretien, pour le bien du parc et de l'habitation. Bagatelle était un amusement,

un intérêt dans la vie d'un homme riche; ce n'était pas encore sa demeure.

Aussi bien jusqu'à la mort de son père, jusqu'en 1842, lord Yarmouth ne jouissait-il pas de tous ses moyens d'action. Avec une fortune considérable, son père lui laissa trois habitations, dont deux à Londres : un hôtel assez vaste à Manchester Square, où avait résidé l'ambassade de France, au temps de M. de Sainte-Aulaire, un autre à Piccadilly, en face du parc de Saint-James. A Paris, le nouveau marquis d'Hertford habitait une maison où, d'abord, il avait pris un appartement de garçon, à l'angle de la rue Laffitte et du boulevard des Italiens; plus tard, par des acquisitions successives, il put ajouter à l'immeuble des annexes nombreuses et constituer une vaste galerie où il réunit une admirable collection de meubles, de bronzes et d'objets d'art français, et une multitude de tableaux de toutes les écoles.

Dans sa *Vie à Paris*, Auguste Villemot nous rapporte un dialogue de lord Hertford, locataire du petit entresol, au-dessus du tailleur Laurent-Richard, avec son valet de chambre. Celui-ci vient de pénétrer dans la chambre de son maître à une heure un peu trop matinale, et lui annonce qu'un étranger insiste pour visiter l'appartement.

— Quel appartement?... Mais je suis chez moi...

— Sans doute, monsieur le marquis, j'entends bien : mais il paraît que le propriétaire veut vendre la maison, et le monsieur qui se présente comme acquéreur veut la visiter.

— Dites au propriétaire, — reprend le marquis en se retournant sur l'oreiller, — qu'on me laisse dormir... J'achète la maison.

Propos de chroniqueur! D'autres légendes allaient se former sur lord Hertford, exagérées certainement, fausses pour la plupart. Ces *racontars* entendaient prouver, les uns, l'originalité du personnage, les autres, sa grande fortune et les fantaisies qu'il pouvait se permettre. Le marquis, par exemple, dans sa maison de Piccadilly, où il avait renouvelé un de ces baux presque séculaires qui régissent la propriété anglaise, s'était refusé à construire l'escalier : d'après les uns, c'était une façon de ne pas payer d'impôt ; d'après les autres, il voulait s'enlever à lui-même la possibilité d'y résider.

Il n'habita pas davantage le sombre hôtel de Manchester Square, plein des plus éclatants chefs-d'œuvre de toutes les écoles, et meublé des plus beaux spécimens de l'art français. Ceux qui, plus de trente années après, ont visité Hertford-House complètement transformé par sir Richard Wallace, se feraient difficilement une idée de ce que fut ce logis de 1835 à 1870. Malgré son faste réel et la splendeur du mobilier, c'était une sorte de maison mystérieuse et magique où tout était muet, quoique à toute heure tout fût prêt à recevoir des maîtres invisibles. Aux murs des galeries, les charmantes visions de Reynolds, les Van Dyck élégants, les Titien splendides et les Rubens flamboyants, voilés sous la lente action du temps et l'effet subtil des brouillards britanniques, pendaient solitaires. Les salons étaient mornes. La vie s'était retirée dans les dépendances : aux écuries et aux remises encore pleines, des chevaux blanchis par l'âge, qui ne connaissaient plus le harnais, des carrosses aux formes surannées, aux lourds sabots et aux pesantes ferrailles, du temps de George IV. Parfois un vieux majordome à la tête chenue traversait la cour des communs, et causait à voix basse avec de petites vieilles à la Dickens, propres comme un shelling, et, au milieu de ce silence, la chanson joyeuse d'une fillette, dont la tête blonde s'encadrait dans une fenêtre, une fleur dans un vase, un oiseau captif qui lançait son trille sonore, parlaient seuls de jeunesse et de gaieté. Et les jours succédaient aux jours, voués à un travail régulier, à des soins minutieux et platoniques : agenouillées sur les marches des grands escaliers, les fraîches petites *girls* aux bonnets mignons, aux blancs tabliers, continuaient à poncer les degrés immaculés sous la garde d'une *house-keeper* au ton grave ; et elles rêvaient d'une milady à la fois imposante et douce, comme celles qui souriaient là-haut, dans les cadres de Gaingsborough ; mais elles l'attendaient toujours, et ne la voyaient jamais venir. Et ceux qui, avant elles, avaient attendu l'aïeul dans cet hôtel de la Belle au Bois Dormant, étaient déjà descendus dans la tombe, et leurs enfants nés dans ces *mews* avaient grandi et étaient devenus des hommes.

Les légendes avaient beau jeu, car, si les portes s'ouvraient encore à de très rares visiteurs, ou si, de temps à autre, on

entrebâillait l'entrée des communs pour laisser passer dans sa caisse pesante quelque chef-d'œuvre nouveau, acquis lors d'une vente célèbre, qui venait s'ajouter à tant de trésors invisibles, le nouveau maître, même quand il franchissait le détroit pour venir à Londres, délaissait toujours Hertford-House et allait loger à Berkeley Square dans une maison modeste appartenant à un de ses compagnons de jeunesse. Ainsi a-t-on a imaginé que pendant cet exil volontaire, non seulement les habitations de Londres et des comtés, maisons de chasse et de plaisance du marquis étaient toujours sur le même pied : chevaux à l'écurie, personnel prêt à agir et sur le pied de guerre, mais que la table était servie quotidiennement, les fleurs sur la nappe et le repas prêt, comme si à toute heure le maître pouvait arriver. Il y a toutefois un fond de vérité sur lequel l'imagination des Parisiens — aux environs de 1848, elle prêtait encore aux Anglais toutes les fantaisies fastueuses et les originalités les plus saillantes — avait brodé avec sa générosité habituelle. Assez souvent, en effet, lorsque lord Hertford entendait dire, soit au club, soit en visite, à quelque personne dont il était sûr, et à laquelle il aimait à être agréable, qu'elle allait passer le détroit et visiter Londres et les comtés, il l'invitait à visiter ses résidences, à s'y arrêter, à y chasser même, en bonne compagnie. Alors, muni d'une lettre d'introduction pour l'intendant ou le *butler*, le voyageur recevait à Sudborn ou ailleurs une large hospitalité à laquelle rien ne manquait, — sauf l'hôte qui l'avait convié.

Tandis que le marquis d'Hertford avait fixé sa résidence au coin de la rue Laffitte, son frère lord Seymour demeurait à deux pas de lui, juste à l'angle de la rue Taitbout et du boulevard des Italiens, — à portée de Tortoni, de l'Opéra, de l'Union et du Jockey, — dans une maison qui a son histoire. Elle avait été habitée dès 1816 par un Russe, M. Demidoff. riche propriétaire de mines de charbon, de cuivre et de malachite, père de M. Anatole Demidoff qui, plus tard, devait épouser la princesse Mathilde Bonaparte : il en occupait tout le rez-de-chaussée ; un perron de quelques marches s'ouvrait sur le boulevard. Cet endroit était assurément l'un des plus en vue de la capitale : on tutoyait pour ainsi dire le

passant, et un homme bien pourvu de relations ne pouvait se mettre à la fenêtre sans échanger un salut avec le « Tout Paris » d'alors. Un autre Russe, connu pour son originalité, le prince Tufiakine, habitait le premier étage. Vers 1822, M. Demidoff ayant pris le parti de s'installer à Florence, MM. Angilbert et Gueraz louèrent son appartement et y établirent le fameux Café de Paris, qui devint un centre unique, une sorte de club en plein vent, où, aux beaux jours du printemps, on voyait s'attabler, toutes fenêtres ouvertes, tout ce qu'il y avait d'élégant et de célèbre dans Paris. La maison fut achetée par le marquis d'Hertford, troisième du nom, et sa femme y résida désormais avec son second fils, Henri Seymour, qui put l'adapter à son gré. Elle a été surélevée depuis; le corps de logis principal a conservé dans ses nobles proportions l'appartement du premier étage, en façade sur le boulevard, que le frère de lord Hertford occupa jusqu'en 1859. C'était, en réalité, un logis de garçon où la salle d'armes occupait la place principale. Depuis nous y avons vu Khalil-Bey, l'ambassadeur de la Porte, un Ottoman devenu le plus raffiné des Parisiens : il y tint la fameuse partie de « bezigue chinois » et accrocha sur ses murs trente des plus beaux tableaux de l'école française moderne. Après la guerre, ce fut la demeure du capitaine Georges Wallace, — le fils de sir Richard; — c'est aujourd'hui la demeure de M. Raphael Bischoffsheim.

Si lord Seymour se contentait pour lui d'un appartement de garçon, il était plus exigeant pour ses équipages : le n° 3 de la rue Taitbout appartenant aussi à la famille, il en relia la cour à celle du n° 1 et fit bâtir là des écuries pour trente chevaux, des remises, des greniers à fourrage et les chambres de piqueurs et de valets que devait comporter un pareil train.

Aussi bien les deux frères avaient-ils le goût des maisons qui occupaient les angles du boulevard : lorsqu'on vendit, au coin de la rue de la Michodière, le terrain des Bains Chinois, lord Hertford en fut l'acquéreur et fit construire l'immeuble où se trouvent aujourd'hui le cercle des Chemins de fer et le café du Helder.

La révolution de Février troubla profondément la vie du

marquis : bercé avec les récits de la Terreur, ce tory convaincu craignit le retour des violences qui avaient signalé l'avènement de la première République ; il abandonna Paris avec tous les siens. Ils s'arrêtèrent à Boulogne, prêts à traverser le détroit au premier symptôme de persécution : ce provisoire dans un hôtel de province dura quelques années. On a prétendu que le marquis, pendant son séjour à Boulogne, s'était soigneusement abstenu de franchir le détroit : il est certain, au contraire, qu'il reparut alors dans la société anglaise ; il lui arriva même, étant parti pour Londres où il devait passer quelques jours, d'y rester vingt-trois mois de suite, laissant les siens l'attendre de l'autre côté de la Manche. C'était, d'ailleurs, un trait particulier de son caractère que la difficulté qu'il éprouvait à quitter un endroit, même s'il s'agissait de se trouver mieux dans un autre : il avait un goût très marqué pour le provisoire éternel. Cette révolution avait causé une telle alarme dans son entourage que sir Richard Wallace — il avait trente ans alors, il fut de ce voyage et de ce campement prolongé — en garda rancune à la mémoire de Lamartine. Vingt-cinq ans après, M. Legouvé lui ayant demandé sa souscription pour le monument que l'on élevait au « chantre d'Elvire », il tint, en la lui adressant, à déclarer qu'il rendait hommage au poète, mais non au « tribun de l'Hôtel de Ville ». — Le souscripteur avait été enfermé dans Paris, pendant la Commune, au milieu de ses collections : les souvenirs de la révolution de Février se ravivaient au seul nom du poète.

Lord Hertford avait rencontré Louis-Napoléon Bonaparte chez lady Blessington : dès que le prince eut passé le détroit et reçu le mandat de député, il suivit ses évolutions avec un vif intérêt, et son élection à la présidence de la République lui sembla de bon augure. Dès 1853, il fut *persona grata*, mais il n'en abusa guère : son absolue indépendance, son horreur de la chose publique et toute sa façon de vivre l'éloignaient de la contrainte des cours. Bientôt, cependant, il fut un des invités habituels de Compiègne et de Fontainebleau, commandeur de la Légion d'honneur, et noua des relations assez intimes avec les souverains. La guerre de Crimée, le voyage de la reine d'Angleterre en France, l'alliance anglaise

avaient mis nos voisins à la mode : lord Hertford fut en coquetterie avec l'Empereur. C'est ainsi que, plus tard, il établit dans le parc de Bagatelle un manège ouvert ou plutôt une piste, où le Prince Impérial vint prendre des leçons d'équitation sous les yeux du commandant Bachon. Une toile conservée à Bagatelle, dans le « Trianon », consacre ce souvenir; un ami d'enfance de sir Richard, un peintre de talent, qui eut son heure de réputation, M. Alfred Decaen, y a représenté le prince et le commandant arrivant à Bagatelle, escortés par des spahis. Ces petits soins n'ont pas peu contribué à créer encore une légende : le legs de Bagatelle fait au Prince Impérial par le marquis d'Hertford, imagination qui défraya un moment les journaux français.

VII

Dès 1852, Napoléon III, très imbu des idées anglaises, avait résolu la transformation de Paris, méditée longuement, et, avec elle, la création du bois de Boulogne. En exil, croyant à son étoile avec la fermeté d'un fataliste, le prince avait pris soin de préparer l'accomplissement de ses desseins. Après 1830, le bois de Boulogne, qui faisait partie du domaine de l'État, avait d'abord été réuni à la liste civile du nouveau roi; le gouvernement de 1848 l'avait réintégré dans le domaine; il s'y trouvait donc, lorsque, le 2 juin 1852, l'Empereur demanda au Corps législatif et obtint la cession du Bois à la Ville de Paris, sous certaines conditions. La Ville subviendrait dorénavant à tous les frais de surveillance et d'entretien; dans un délai de quatre ans, elle effectuerait des embellissements et travaux préliminaires jusqu'à concurrence de deux millions. Les plans seraient soumis à l'approbation du gouvernement, et la municipalité laisserait aux terrains concédés leur destination primitive, respectant à perpétuité les droits de ceux qui avaient traité avec la liste civile.

Le 13 juillet 1852, la loi fut promulguée et les travaux commencèrent tout de suite. Le baron Haussmann, M. Alphand et M. Varé se firent grand honneur par la conception

et l'exécution du vaste plan d'ensemble. Il y eut deux périodes : les mouvements de terre, les plantations et le creusement des rivières, telle fut la première tâche; ce n'est guère qu'en 1854 qu'on creusa les lacs du centre et le grand lac, dont les déblais servirent à former les ondulations principales, c'est-à-dire le rond-point Mortemart, le jardin des îles et la cascade. Mais le fait capital fut la délimitation nouvelle du Bois : on en augmenta la superficie tellement que, si l'on compare le Bois de 1755 à celui de 1855, on trouve celui-ci d'un tiers, au moins, plus grand que celui-là.

Grâce à une loi d'expropriation, la Ville de Paris reculait l'enceinte tracée par le roi François Ier jusqu'à la Seine, englobait dans le Bois l'espace compris entre le mur actuel de Bagatelle et le fleuve, y absorbait les jardins de Madrid, — en laissant dehors le parc même. — Du côté de Boulogne, toute la plaine qui forme aujourd'hui l'hippodrome de Longchamp fut annexée, jusqu'au saut-de-loup qui longe les jardins de la villa Rothschild. Les derniers vestiges de la fameuse abbaye de Longchamp, la ferme, le réfectoire, disparurent : seuls furent conservés le moulin qui domine encore le champ de courses et la vieille tour qui sert aujourd'hui de réservoir.

La Ville avait le droit de construire, entre le saut-de-loup proche de Neuilly et le pavillon de Bagatelle, un certain nombre de villas. Projet menaçant pour lord Hertford : il aurait des voisins immédiats, à cent cinquante mètres de son pavillon, et, au lieu d'un seigneur confiné dans son petit domaine, il ne serait à l'avenir que le plus gros propriétaire d'une cité de villégiature. Mais le marquis était dans la confidence : il traita secrètement et habilement, de façon à mettre bientôt, entre le mur qui bornait son jardin français et les villas dont il ne pourrait éviter le voisinage, un espace considérable qu'il allait enclore et boiser à sa guise. Sans entrer dans le détail de ses achats successifs, — les principaux furent le résultat de transactions avec MM. Doumerc et Béhic et M. Cavé, directeur des Beaux-Arts, qui possédaient une partie des jardins du Petit Madrid, — allons au résultat final : en 1835, lord Hertford avait acheté une propriété de cent cinquante mille mètres; Bagatelle mesurait le double à la fin de l'Empire.

Ce fut M. Varé lui-même, l'habile ingénieur paysagiste du bois de Boulogne, qui reçut de lord Hertford la mission de transformer son parc. Les eaux qui, au temps du comte d'Artois, jouaient un rôle si considérable, rendaient le séjour quelque peu humide : si l'on compare au plan primitif de Thomas Blaikie, — l'original est au Cabinet des Estampes, — celui de Varé, on remarquera le parti pris par ce dernier de réduire ces eaux à une simple rivière qui égaierait encore la propriété, alimenterait les cascades et ménagerait une île pour l'agrément et la variété de l'aspect. Plus tard, lord Hertford devait pourvoir sa résidence d'accessoires indispensables : tout ce qu'il a conçu a de l'ampleur et fut exécuté avec une précision et une minutie parfaites. Ainsi fut construite la vaste orangerie qui. par ses proportions, rappelle l'ancienne orangerie du Luxembourg. On dépeçait alors ou l'on dépouillait, autour de Paris, quelques résidences d'un luxe royal : le propriétaire de Bagatelle recueillit les vases gigantesques, pendants de ceux de Versailles, qui décoraient les jardins du château de Vaux; de même. les beaux marbres, les bancs de parc, les dieux Pans et autres figures rustiques du fameux château de Nicolaï, à Bercy, d'où lui vinrent aussi pour ses collections des objets mobiliers de premier ordre.

L'île créée dans la grande rivière de Bagatelle, au centre du parterre de roses, devait par la suite recevoir un des chefs-d'œuvre de l'école française, la Vénus de Houdon, en bronze, à la fois si noble, si vive et si légère. qui, le croissant au front, la flèche en main, dressée sur la pointe des pieds, semble effleurer la terre. C'est le digne pendant de la Vénus du Louvre, avec variante, et l'image exacte du marbre fameux conservé au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

Ce n'était pas le seul chef-d'œuvre de la sculpture française qui allait orner les pelouses ou les bosquets : la statue de Pigalle représentant madame de Pompadour, la seule pour laquelle on soit sûr qu'elle ait posé devant l'artiste; une répétition de la *Frileuse*, une réplique de l'*Amour brisant son arc*, et bien d'autres œuvres classées, devaient faire de ces jardins un musée en plein air. A partir de 1855 jusqu'aux dernières années d'avant la guerre, pas un jour ne s'écoula sans que le maître de Bagatelle, soucieux de constituer un ensemble irré-

prochable, ajoutât quelque embellissement, appliquât à la décoration de son domaine quelque marbre ou bronze digne d'une habitation princière.

En même temps, tout en condamnant le principe outré du jardinier-paysagiste anglais, qui, jadis, avait fait du parc un jardin à surprises, avec des grottes, des ermites, des pyramides et une « isle des Larmes », où un génie pleurait sur une tombe, — lord Hertford sacrifia dans une certaine mesure au pittoresque : il respecta les cascades et les rochers, et la tour gothique, — qui fait penser aux singuliers anachronismes de la villa de Strawberry-Hill, élevée par lord Walpole sur les bords de la Tamise. — Les « Bains Chinois », qui, pour l'époque, offraient assez fidèlement le caractère de l'architecture chinoise, étaient-ils expropriés ? Le marquis plantait sur sa pelouse un de leurs plus jolis pavillons. Il était difficile de demander au hasard des ventes ou aux étalages des bric-à-brac un nombre suffisant de vases en marbre ou en bronze pour décorer le nouveau parc, presque double de l'ancien : le marquis, avec le goût le plus décidé pour l'art français du siècle précédent, usa des immunités que lui valaient ses relations personnelles avec l'Empereur, pour faire mouler à ses frais les beaux vases du parc de Versailles, si divers de forme, et les faire couler en bronze : il en orna le jardin français, en plaçant d'abord, sur le perron même qui, du pavillon, donne accès à ce jardin, deux élégants groupes de marbre du XVIII[e] siècle.

En 1860, la transformation du parc étant accomplie, l'architecte Léon de Sauges substituait à la pompe à feu de mademoiselle de Charolais, déjà transformée par le comte d'Artois, le charmant pavillon qui s'élève au bord de la Seine, en face de l'île de Puteaux. Le comte d'Artois, suivant le plan de Thomas Blaikie, avait donné à l'entrée de Bagatelle un caractère rustique et discret : en y bâtissant une sorte de chalet, caché dans des massifs et masquant l'allée qui menait au pavillon, il avait voulu procurer une surprise au visiteur qui, au sortir d'un bois sombre et abandonné, allait déboucher dans le plus séduisant des parcs anglais. Le marquis abandonna ce système : il substitua au chalet un beau pavillon Louis XV,

et fit tracer aux abords une ample demi-lune où pourraient évoluer les attelages de gala ; il l'inscrivit en des grilles d'un beau dessin, reliées entre elles par des pilastres surmontés de beaux vases.

Les écuries du comte d'Artois avaient été fort ingénieusement logées dans un recoin ouvrant sur l'enceinte qui regarde la Seine et dépendant du bâtiment « des pages ». Léon de Sauges, pénétré lui aussi des idées anglaises, construisit en dehors de la partie habitée, à bonne portée, derrière de hautes plantations, de larges communs, avec des stalles pour une trentaine de chevaux et deux vastes remises, sorte de musée des voitures, où l'on voit aujourd'hui encore les lourdes calèches d'autrefois, les amples breaks, les équipages de parc et une sellerie pour les harnais de gala : tout ce qui constitue l'ensemble d'une écurie seigneuriale. Les forges, les logements des piqueurs, jockeys et valets, tout fut à l'avenant. Le pavillon principal n'avait que deux chambres à coucher, éclairées sur la façade intérieure par deux petites lucarnes semi-circulaires : soucieux d'ajuster le monument aux commodités de sa vie personnelle, tranquille et solitaire, le marquis, en élevant l'attique, fit pratiquer des fenêtres. La chambre à coucher du comte d'Artois avait perdu, sous l'injure du temps, la singulière décoration qui la déguisait en une tente de campagne : il en fit un lieu moins guerrier, mais plus confortable. La belle cheminée, dessinée par Bellanger, dont les jambages figuraient des canons aux armes de France, passa dans l'un des boudoirs qui donnent sur le jardin français, au même étage, et fut remplacée par une cheminée plus ample.

En même temps, on restaurait, on remeublait les appartement du rez-de-chaussée, en prenant soin de respecter les dispositions de Bellanger et le caractère de l'époque : le confort n'allait pas sans le style.

Ce bâtiment « des pages », à l'entrée de la cour d'honneur, où avaient logé le prince de Polignac, M. de Montyon, les aides de camp et les officiers de la garde royale composant le piquet d'honneur, fut simplement restauré. C'est là que logèrent les rares invités du marquis.

Aux environs de 1862, la résidence offrait l'aspect qu'elle devait conserver sous le successeur du comte d'Artois. Jus-

qu'en 1870, lord Hertford, qui cherchait toujours à occuper son temps et à se donner une distraction dans Bagatelle même, imagina bien des tentatives, rêva des annexes, des modifications, des améliorations; mais, avec son goût du provisoire, il s'en tint à de petits modèles précieusement exécutés, à des maquettes peintes par des décorateurs. Un travail pourtant ne resta pas à l'état de projet : pour faire communiquer le pavillon avec les cuisines, avec le bâtiment des pages, le comte d'Artois s'était contenté d'un simple couloir souterrain ; le marquis fit creuser à grands frais des dessous compliqués, mieux entendus pour le service quotidien d'un maître qui habitait sa maison.

Le 20 décembre 1863, un incident : la Ville de Paris, sollicitée par le Jockey-Club de lui donner un champ d'entraînement et prévoyant, d'autre part, que le ministre de la guerre, aux époques des Expositions, le Champ-de-Mars étant pris, aurait besoin d'un champ de manœuvre, usa du droit d'expropriation et supprima le chemin qui menait de Bagatelle au bord de la Seine, à la pompe à feu. Jadis une baraque élevée sur la grève abritait la « machine à feu » de mademoiselle de Charolais, chauffée au bois. Plus tard, Bellanger dépensa trente mille francs pour un bâtiment plus digne de la demeure princière, et substitua au bois le charbon; — le prix de ce charbon, pour l'année 1777, s'élève à quatre mille neuf cent cinquante livres, soit à peu près douze mille francs d'aujourd'hui. — Mademoiselle de Charolais avait propriété du *dessus* et du *dessous* d'un chemin qui partait de Bagatelle et allait à la pompe en traversant le « canton du prince de Conti ». Le comte d'Artois avait acquis cette propriété; lord Hertford, de même. Et, depuis trois ans, Léon de Sauges avait construit au bout de ce chemin un charmant pavillon; le marquis s'y était réservé, au premier étage, un salon où l'on viendrait, en été, respirer la fraîcheur de la Seine. Il fallut renoncer au chemin. L'ancien propriétaire conservait le droit de faire visiter, réparer et changer au besoin les tuyaux de conduite amenant les eaux de la pompe à feu; on lui reconnaissait la faculté de construire un égout ou aqueduc souterrain communiquant avec le pavillon; mais l'accès en était désormais moins facile. Le chemin, au total,

mesurait trois mille deux cent un mètres : l'indemnité fut fixée à la somme de huit mille deux cents francs, ce qui donne pour prix du mètre, en 1863, dans cette partie du Bois, deux francs cinquante.

Le marquis d'Hertford, l'ayant achetée dès 1835, n'a joui que dix années à peine de cette résidence, modifiée, amplifiée, installée avec un goût magnifique et tenue avec la perfection qu'il exigeait de ses serviteurs. L'âge, la maladie, le portaient peu à peu à se détacher du monde ; il vivait à huis clos. Quelques amis venaient le visiter : c'étaient le baron d'Ivry, autre collectionneur, le comte Lionel de Bonneval, qui l'informait des choses mondaines, le duc d'Albuféra, qui lui parlait finances, le major Fraser, un ami de la première heure. De temps à autre, un Anglais de passage ou quelque personnage illustre demandait la faveur de visiter les collections de Paris ou d'entrer dans ce joli domaine du Bois où, de plus en plus, le marquis se confinait. Suivant la tradition du comte d'Artois, il avait ouvert un livre où étaient inscrites les personnes auxquelles il octroyait l'entrée de son parc : quelques femmes d'esprit, des artistes d'un haut mérite, des membres de l'aristocratie française ou étrangère... Tout lui arrivait à Bagatelle : il n'allait plus à la montagne, mais la montagne venait à lui. Les arts et la « curiosité », il en recevait des nouvelles par ceux qui étaient ses intermédiaires; on lui présentait les chefs-d'œuvre qui allaient être l'attrait des grandes ventes, ou ceux qu'on voulait lui proposer d'acquérir. Sa fortune lui permettait de satisfaire toutes ses fantaisies, mais elles devenaient de plus en plus rares.

Enfin, la santé du marquis s'étant tout à fait altérée, il se retira davantage encore et ne quitta plus cette petite chambre à coucher qui avait été celle du comte d'Artois. Souvent, le soir même des brillantes enchères où, par procuration, il avait acquis une toile, une statue, quelque précieuse œuvre d'art, on la lui apportait à Bagatelle, et, sur le rebord même de la tapissière qui l'avait amenée, on la lui montrait : du haut d'une fenêtre entr'ouverte, il la voyait un moment, avant qu'elle allât prendre sa place dans les magasins d'où elle ne devait sortir qu'après sa mort.

Il mourut en juillet 1870; il était né avec le siècle, le 22 février 1800. La guerre était déjà déclarée, les troupes en mouvement: c'est au milieu du tumulte et de l'exaltation que le cortège funèbre traversa Paris; il fallut plus de quatre heures pour aller de Bagatelle au Père-Lachaise.

Le défunt était le dernier descendant direct des marquis d'Hertford : le titre et la pairie, avec les biens substitués, passent à son cousin, le général Francis George Hugh Seymour, né en 1812, lord chambellan de Sa Majesté la Reine; — les biens substitués, ceux que le testament ne pouvait enlever à cet héritier légitime; — mais toute la fortune de portefeuille, les collections et les propriétés achetées de son vivant par le marquis, sa dernière volonté les attribue à M. Richard Wallace[1], « en raison des soins qu'il lui a donnés pendant une cruelle maladie ».

VIII

Avec le quatrième marquis d'Hertford, finit la période historique de Bagatelle; nous entrons dans « l'actualité » avec M. Richard Wallace qui, bientôt créé *baronet* par la Reine, deviendra bientôt « sir Richard Wallace ».

Il est difficile d'isoler celui-ci de son prédécesseur : tout lui vient du marquis, et, bien que le contraste soit remarquable entre les deux caractères, c'est toujours à lord Hertford qu'il faut remonter si l'on veut expliquer les faits et les circonstances.

Pour ce qui est de Bagatelle, la transformation sera rapide et considérable : personne, après son fondateur, le comte d'Artois, n'aura laissé dans la petite résidence une plus large trace de son passage que sir Richard. La période active de sa possession durera exactement vingt années, de 1870 à 1890; à peine remis des angoisses de la guerre et de la Commune,

1. Né à Londres, en 1818.

il aura mené à bien son œuvre. Autant lord Hertford hésite et tâtonne, autant Richard Wallace se montre actif et résolu; il réalise ses désirs, il satisfait ses fantaisies avec une telle fougue qu'il n'attend jamais la fin d'une entreprise pour en commencer une autre. Il mène de front la métamorphose de Bagatelle. le transport des collections en Angleterre, l'érection de sa demeure définitive à Manchester Square, l'embellissement de Sudbourn, sa terre de chasse ; et bientôt après, c'est la construction d'une nouvelle demeure dans ses terres d'Irlande, — et tout cela sans jamais cesser des achats d'objets d'art si considérables que, dans une seule année, l'acquisition de trois pièces est une dépense de plus d'un million.

En ces cinq premières années de sa vie indépendante, on dirait qu'il veut rattraper le temps où il n'a pu agir.

Aussi bien Paris connaît-il l'homme qui a été regardé comme l'un de ses bienfaiteurs, et qui a gravé son nom dans les annales du siège. La fortune, qu'il n'attendait point, lui échoit à l'heure même de la guerre. Anglais par sa naissance, mais Français par son éducation et ses habitudes, il réunit en lui les qualités des deux races. D'un aspect noble et sympathique, d'une physionomie heureuse, franche et ouverte, avec l'aisance et la désinvolture françaises, il a la pureté de teint et l'aspect fier de la race britannique. Élevé à côté d'Henry Seymour, le grand sportsman (qui n'a que treize ans de plus que lui), il a pris quelques-uns de ses goûts : c'est un homme d'épée de premier ordre, un cavalier accompli, un nageur intrépide et un chasseur habile. C'est aussi un ami sûr, un cœur chaud et une âme tendre. Il restera fidèle pendant toute sa vie à ceux qui furent ses amis de la première heure et les compagnons de sa vie modeste.

Wallace a grandi à l'ombre du marquis, dont l'autorité, la froideur, la spirituelle ironie et l'impassibilité imperturbable, sous une politesse parfaite, imposent le respect à tous ceux qui l'approchent. Depuis sa première jeunesse jusque bien après sa maturité, il a toujours abdiqué ; sa brillante nature et ses dons heureux, qui séduisent au dehors, sont comme voilés au dedans et réprimés. L'homme, d'ailleurs, est timide et restera tel. Aide assidu, correct, actif et scrupuleux, il écoute.

il comprend et il exécute : sur un mot, il traversera l'Europe pour réaliser une fantaisie du grand collectionneur. Ainsi acquiert-il l'amour et la connaissance des arts ; il se frotte aux experts les plus habiles, entend les amateurs les plus renommés, recueille les avis des bons juges. Il ne peut rien par lui-même, auprès de celui qui peut tout ; il ne se reconnaît pas de droits, il n'a conscience que de ses devoirs : humble, résigné, il fait sa vie à côté, dans le silence. Lorsqu' « une cruelle maladie », en effet, condamne le marquis à une longue solitude. il est là, nuit et jour, constamment dévoué : rien ne peut altérer son caractère. fatiguer son zèle, attiédir son cœur. Au lendemain de l'événement qui lui rend sa personnalité. il conçoit pour celui qui n'est plus une reconnaissance mystique et presque religieuse. Aux jours anniversaires de cette mort et d'une autre, — celle de lord Seymour, — quelque distance qu'il ait à franchir, Wallace viendra s'agenouiller sur la tombe. A défaut d'une grande fortune, il se fût contenté de l'indépendance ; elle fond sur lui, cette fortune, elle le surprend sans l'éblouir, — quitte à prendre sa revanche, peut-être, à l'écraser plus tard.

Donc, à l'heure même où commence une nouvelle vie qui s'annoncerait magnifique, la guerre est là, déjà désastreuse : l'ennemi s'avance sur Paris et va l'investir. Tous les villages environnants affluent sur la capitale ; dans le bois de Boulogne, des troupeaux immenses, destinés à l'alimentation des assiégés, ont envahi les pelouses ; les gardes mobiles tumultueux campent aux bords des lacs, ils vont occuper Bagatelle. Wallace pourrait partir, mais que d'intérêts moraux, encore plus que matériels, l'attachent à notre sol ! Il est presque des nôtres ; sa femme est Française de naissance, son fils est Français, et, qui plus est, soldat. Lieutenant aux cuirassiers de la garde, officier d'ordonnance du général Vinoy, Georges Wallace, avec le 13ᵉ corps, a échappé au général Tumpling et, de Mézières. il vient de rentrer dans Paris. Richard Wallace veut s'y enfermer.

Il quitte Bagatelle, qui se trouve dans le périmètre de la défense et protégée d'ailleurs par la Seine et les canons du Mont-Valérien. Il laisse là une garnison de bons serviteurs, mais le pavillon restera livré aux hasards de la guerre. De

ses terrasses, d'où l'on voit les tentes françaises se dresser dans le Bois, un vieux général, témoin de la première invasion, secoue la tête en rappelant que lord Wellington logeait dans le Petit Madrid et que les Cosaques d'Osten-Sacken, échelonnés de la Porte-Maillot au pavillon d'Armenonville, ont coupé les chênes séculaires, plantés dans le bois par François Ier.

Une fois dans Paris, Wallace n'a plus qu'une idée : la résistance. D'abord il installe dans sa propre maison une ambulance, sous la direction de son médecin, le docteur Portalier; son cœur bat à l'unisson du nôtre, il a nos ardeurs et nos illusions, nos abattements et nos colères : il oublie sa neutralité. Nos défaites sont les siennes : aux jours de sortie houleuse et désordonnée, lorsqu'on agite l'espoir de tendre la main aux armées improvisées de la province, il est parmi nous, à pied, un bâton à la main, la lorgnette en bandoulière, et nous voyons son fils s'approcher de lui pour lui défendre, avec une tendresse brutale, de dépasser nos lignes et de risquer sa vie. Non content d'avoir son ambulance privée, il a aussi doté le 13e corps d'une ambulance militaire, dont il confie la direction au docteur Théophile Anger, n'imposant au général en chef qu'une condition, c'est qu'on devra l'appeler « ambulance du marquis d'Hertford ». En même temps, il est tout aux pauvres, aux blessés, à ceux qui souffrent. Il a pris la responsabilité d'assurer, pendant les longues rigueurs du siège, l'existence des Anglais nécessiteux qui sont enfermés avec nous, n'ayant point d'asile hors de France. Pour faciliter la tâche de l'Assistance publique, il donne à la municipalité plus d'un million; administrateur intelligent, il en a lui-même indiqué l'emploi. La température est sévère, le combustible se fait rare : il affecte telle somme au chauffage des pauvres. Seine et Seine-et-Oise ont reflué sur Paris; de là, des malheureux sans abri et sans proches : on distribuera des subsides à ces réfugiés. Enfin il crée des cantines et les alimente, et, le jour où éclatent dans Paris même les premiers obus du bombardement, il se met à la tête d'un comité spécial pour venir au secours de ceux qui sont frappés.

Entre tous les hommages publics qu'on va lui rendre, celui qui l'aura le plus touché, c'est la pensée qu'ont eue les

savants professeurs du Muséum d'Histoire naturelle : ils ont recueilli en un bouquet les fleurs rares brisées par les bombes ennemies dans les serres du Jardin des Plantes, et sont venus l'offrir à l'Anglais de cœur ardent et d'âme généreuse qui a voulu souffrir avec les vaincus.

Mais la Commune succède au siège : Wallace persiste à vivre dans Paris, dans sa maison de la rue Laffitte pleine de chefs-d'œuvre qui, menacés hier par les obus allemands, seront tout à l'heure exposés à l'incendie. Du 18 mars au 28 mai, grâce à l'immunité que lui vaut sa nationalité anglaise, il franchit souvent les portes et, par Saint-Denis et la Courneuve, il vient embrasser son fils qui a suivi le général à Versailles et rentrera bientôt avec l'armée dans cette ville qu'il défendait hier.

A peine remis de ces alarmes, il traverse la Manche. Créé *baronet* par la Reine, devenu lord lieutenant de son comté d'Antrim, membre du parlement, pour Lisburn, *trustee* de la *National Gallery*, à laquelle il a offert ce fameux tableau, *le Congrès de Munster*, par Terburg; mêlé enfin à toutes les choses de l'art et de la philanthropie qui ont un caractère national, il achève encore une entreprise considérable, celle de déplacer les collections formées en France par lord Hertford, devenues siennes et que chaque jour il augmente, pour les réunir à celles d'Angleterre dans son hôtel de Manchester Square, Hertford-House, dont il va faire une demeure superbe, l'un des plus grands musées privés qui existent en Europe. — Sa vie désormais sera double : il est Anglais, son existence publique et son domicile politique seront en Angleterre ; mais, comme il est Français par ses goûts, par ses propriétés, par ses attaches de toute sorte, sir Richard se plaira toujours à embellir ses demeures parisiennes et reviendra souvent parmi nous.

Nous avons dit que Bagatelle n'avait jamais été destinée à l'habitation d'une famille ; mais l'exiguïté du logis pouvait suffire à la vie solitaire du marquis d'Hertford. Sir Richard avait le goût des grands ensembles, l'amour de la ligne droite et des pendants : il ne s'accommoda pas de l'annexe construite par le comte d'Artois sous le nom de « bâtiment des pages »,

à l'entrée de la cour d'honneur, bâtiment assez vaste et d'un usage agréable, mais qui, selon lui, avait le grave inconvénient de masquer l'édifice principal. Dès 1872, il prit le parti d'abattre tout ce premier plan et d'élever parallèlement à la Seine deux longues terrasses, de niveau avec celle qui supporte le petit monument. Sur celle de l'Ouest, qui regarde le Mont-Valérien, dans l'axe même, il construisit un grand pavillon dit : « le Trianon », avec un double appartement disposé pour une famille. En sortant du pavillon principal. on y arrive de plain-pied; si l'on vient de la cour d'honneur, de beaux escaliers, flanqués de groupes de marbre et de bronze copiés sur ceux de Versailles, en permettent l'accès. Des « services » nombreux, avec douze chambres de domestiques, trouvent place sur la terrasse de l'Est, prenant l'air sur le Bois; dans le sous-sol, on a ménagé toute une suite de magasins, fermés de fortes grilles où viennent se ranger des marbres, des caisses : l'entrepôt des collections. A l'entrée de la cour d'honneur, que précède une grande place circulaire ceinte de murs cachés par des feuillages, Léon de Sauges, l'architecte du défunt marquis, élève encore deux loges monumentales pour la garde intérieure. — L'ensemble est plus grandiose et, aux jours d'apparat, le déploiement sera plus facile et plus noble; on peut regretter cependant la conception de Bellanger, l'architecte du comte d'Artois, et ce bâtiment des pages, qui avait si bon air dans sa simplicité. Le plan de cette annexe, comme tous ceux de Bellanger, était un petit chef-d'œuvre d'ingéniosité pratique, d'heureuse complaisance aux désirs d'un prince qui voulait garder le train de sa condition jusqu'en sa vie la plus privée.

Au reste, Bagatelle jusqu'à la mort de sir Richard sera d'une tenue exemplaire. L'entretien n'est pas une sinécure, avec les écuries, les jardins, les eaux : le chiffre qu'y consacrait le roi Charles X est dépassé; la résidence est toujours digne d'un prince.

Quant aux intérieurs, ils n'ont guère subi de modifications; l'art y règne comme autrefois: mais, grâce au marquis d'Hertford et au continuateur de son œuvre, il se révèle surtout par l'exacte convenance du meuble et de sa place. La décoration, les marbres, les tableaux, sont juste au point

qu'ils doivent occuper, répartis sans excès. Les bronzes et cuivres sont de premier ordre : chaque cheminée est d'un maître, chaque pendule un chef-d'œuvre du genre, et tous les accessoires y correspondent. Si l'on descend au détail du mobilier, tout y est exquis, depuis les baromètres jusqu'aux flambeaux de bouillotte et aux mouchettes, qui sont des pièces de musée, jusqu'aux embrasses des fenêtres, aux boutons de porte et aux espagnolettes.

Les bois sculptés de l'ancien « salon de musique », les peintures de la coupole du salon circulaire, les panneaux peints des portes et les stucs rehaussés d'or sont encore ceux ordonnés par le comte d'Artois; l'artiste qui les a signés est le même qui décora les appartements de Louis XVI à Versailles. Çà et là, depuis, sont venus prendre place quelques beaux bustes de Houdon et de Pajou, des meubles de Boulle et de Riesener, des commodes de Caffieri : un charmant plafond de Boucher orne le boudoir de l'Ouest, et, sur les murs, quatre panneaux de Lancret, provenant du pavillon de Marly, semblent faits pour cette pièce. Dans le boudoir de l'Est, on a mis un plafond de Lemoine, le beau portrait du comte d'Artois enfant, peint par Boucher en collaboration avec Oudry, et les vues de Bagatelle peintes à l'huile et à la gouache par Moreau le jeune. — Voilà pour le rez-de-chaussée.

Au premier étage, à peine entré dans le petit appartement, on voit qu'il a pris un air plus moderne : mais tout ce qui tient aux murs mêmes a gardé son caractère. La chambre du comte d'Artois n'a plus les tapisseries qui en faisaient une tente : on a pu substituer une cheminée à une autre, changer la forme des fenêtres pour obtenir plus de jour; mais on a gardé les jolis bronzes dessinés par Bellanger pour le grand-maître de l'artillerie. Et là encore, dans la proportion de ces appartements intimes, il faut admirer la commodité jointe à la grâce, et l'appropriation parfaite de chambres minuscules aux aises du corps humain. L'escalier qui mène du rez-de-chaussée à ces chambres, fait penser à celui d'un yacht par sa dimension : il est regardé comme un véritable chef-d'œuvre pour la facilité de l'accès, et ce privilège de rester presque monumental dans les mesures les plus modestes. Au surplus, ces petits appartements, avec leurs dégagements

secrets, et l'indépendance absolue de chaque pièce par rapport à la pièce voisine, attestent la préoccupation du comte d'Artois et sentent « la petite maison ».

Le Trianon moderne, construit par sir Richard, n'offre aux amateurs d'art aucun attrait spécial, à part son portique ouvert sur le Mont-Valérien, où l'on a réuni quelques marbres d'un haut intérêt : la marquise de Pompadour, par Pigalle, — qui s'effritait dans le parc et qu'on a sauvée des intempéries, — des bustes cuirassés de Coysevox et de Coustou, un très beau portrait de Cagliostro, par Houdon ; — pendant bien des années, nous avons ignoré le nom du modèle; le marbre, signé et daté, restait anonyme : lors d'une exposition faite pour l'Hospitalité de nuit, on vit surgir le plâtre original portant l'inscription révélatrice. — Dans les intérieurs, meublés à la moderne, ont pris place d'autres objets d'art d'un ordre inférieur; exceptons un portrait de la Duthé, grandeur nature, en pleine nudité. Cette peinture a son histoire : à une époque déjà lointaine, — sous la Restauration, sans doute, — un peintre fut chargé d'habiller des pieds à la tête l'amie du comte d'Artois.

Après la guerre et la répression de la Commune, le fils de sir Richard, le capitaine Wallace, avait donné sa démission; nature droite, soldat loyal, auquel manquèrent la vie du camp et la camaraderie du régiment, il fut enlevé par une maladie de cœur : sa mort prématurée condamna ce pavillon, bâti pour être sa demeure, à une éternelle solitude.

De 1873 à 1890, sir Richard vint assez régulièrement habiter Bagatelle, où le rappelait, en été, l'anniversaire de la mort de son bienfaiteur; à Paris, il habitait l'appartement du coin de la rue Laffitte, qui avait été celui de lord Hertford. C'est en 1872 qu'il avait accompli la lourde tâche de transporter à Londres les collections de Paris; il n'avait laissé dans l'appartement que les meubles meublants et dans les galeries, dont les parois étaient vides, un grand nombre d'objets d'art, les moins importants, qui font encore de cette résidence un véritable musée.

Par suite d'une entente entre sir Richard et la direction du South-Kensington, qui avait résolu de fonder une succursale dans le quartier populaire de Londres, à Bethnal Green, où

vivent les ouvriers des arts industriels, c'est là que fut exposé d'abord l'ensemble des collections. Dans ce quartier général du paupérisme, durant deux années entières, les humbles ouvriers du meuble, du bronze, de la céramique, les modeleurs, les sculpteurs sur bois, purent à toute heure admirer les merveilles de goût, de bon sens et de grâce qui firent pendant les deux siècles précédents la gloire de nos artisans et artistes français. On enregistra cinq millions d'entrées gratuites. Pour la première fois, cette démonstration merveilleuse permit de reconnaître et le goût qui avait présidé au choix de ces trésors et leur nombre et leur diversité.

A Paris, ces collections, bien que le marquis d'Hertford eût par deux fois consenti à prêter nombre d'objets d'art pour des expositions charitables, étaient toujours restées secrètes, par la bonne raison qu'elles n'étaient ni réunies ni classées, ni visibles ni présentables dans leur ensemble. A Hertford-House, où elles furent installées finalement, elles devinrent aussitôt célèbres; mais, hélas! elles avaient échappé à la curiosité des Parisiens; et ceux-là seuls qui franchissent le détroit ont pu les visiter, leur possesseur les ayant libéralement ouvertes au public à certains jours.

Ces collections ont été formées sans plan général et sans parti pris; celui qui voudrait les étudier devrait établir dix séries : — la peinture, — le meuble français, — les bronzes et objets d'arts décoratifs français, — la porcelaine et la céramique, — les émaux, — les miniatures, — les boîtes, drageoirs et tabatières, — les armes et armures, — les tapisseries, — et une collection spéciale d'objets de la Renaissance. — Jamais le marquis n'avait pris soin de cataloguer cette multitude ni même de constituer les éléments d'un travail qui eût assuré à chaque objet son état civil. Sir Richard n'a pas davantage permis qu'on exécutât ce travail; doué d'une mémoire infaillible comme lord Hertford, à chaque objet, il évoquait le lieu, le temps, l'heure de son achat, sa provenance, ses origines, le prix qu'il avait coûté, les anecdotes et particularités qui s'y rattachaient.

Ces collections, à Hertford-House forment un musée de plain-pied avec l'appartement, ou plutôt elles sont l'appartement lui-même, et c'est un charme unique : l'art, dans la

maison, est partout, depuis l'escalier, décoré des quatre plus grandes toiles de Boucher que l'on connaisse, — et duquel l'on gravit les marches en s'appuyant à la fameuse rampe de l'ancienne Bibliothèque nationale de Paris, ignominieusement vendue, parmi les vieux matériaux, quand fut restaurée cette Bibliothèque sous le second Empire, — jusqu'aux salons, au boudoir, au cabinet de travail, aux chambres. Des galeries ont bien été aménagées pour la peinture, les armes et armures et objets d'art; mais c'était le goût particulier du maître de vivre au milieu des chefs-d'œuvre et de ne point les exposer officiellement dans de vastes salles d'un aspect froid où le public est admis à heure fixe et où l'on sent la solitude. Au rez-de-chaussée, par exemple, le premier salon où attend le visiteur, réservé au Canaletto et à Guardi, compte trente toiles de ces deux maîtres. Au premier étage, s'ouvrent le salon des Reynolds et celui des Gainsborough, celui des Velasquez, et le boudoir privé, dit le « boudoir de Greuze », contient vingt-deux œuvres de ce seul maître. Sèvres est partout, sur les dressoirs, sur les consoles, sur les cheminées, sur les meubles de Boulle et de Riesener, à côté des bronzes de Caffieri, des marbres de Houdon et de Pigalle; et là se trouve la plus grande réunion de meubles et objets décoratifs français des XVIIe et XVIIIe siècles qui existe en dehors du garde-meuble national.

Dans cet énorme ensemble il faut discerner trois parts . celle des ancêtres, celle du quatrième marquis d'Hertford, et celle de sir Richard. Le fonds des ancêtres devait retourner au titre après la mort du quatrième marquis; mais des transactions permirent d'en conserver quelque chose : de là les Rubens, les Velasquez, les Clouet, les Murillo, qui n'ont pas subi le hasard des enchères depuis plusieurs siècles. Le fonds du marquis est de beaucoup le plus considérable; il provient surtout de Paris. Sir Richard l'a augmenté par des achats importants : la collection du comte de Nieuwerkerke, achetée en bloc, au lendemain de la guerre; celle de M. de Méry, de M. le vicomte de Tauzia, de M. Banks, etc., etc. Mais le mérite le plus effectif de sir Richard, c'est d'avoir conféré à tous ces objets épars et divers une cohésion, de les avoir classés, exposés, d'en avoir fait un tout définitif en donnant un cadre au tableau.

Dans le monde des collectionneurs, et disons mieux, dans le domaine de l'art, la mémoire du marquis mérite de vivre, parce qu'il a été un précurseur. Par ses moyens d'action, par les résultats obtenus, il demeure à la tête de ceux qui, voilà soixante ans, ont vengé, glorifié l'École française du XVIIe et du XVIIIe siècle, tombée dans le plus injuste oubli. Ses rivaux se nommaient La Caze, Walferdin, le baron Roger, le baron d'Ivry, le duc de Trévise, le prince Soltikoff, etc. Et ce qui le distingue encore de ceux-là, ce qui fait que ses collections sont « modernes » et longtemps resteront telles, c'est qu'il a montré une véritable passion pour ce qu'on appelle aujourd'hui « les arts décoratifs ». Un des premiers, il a compris le génie des merveilleux artistes et ouvriers des XVIIe et XVIIIe siècles; il a poursuivi pendant quarante ans l'acquisition de leurs plus belles œuvres.

Dans ses achats, il gardait volontiers l'anonyme : il était secret de sa nature, comme le sont presque tous les grands collectionneurs. Un jour, il eut l'empereur Napoléon III pour complice : lors de la fameuse vente Pomersfelden, tous deux s'étaient ligués pour empêcher les Allemands d'obtenir une seule toile, à quelque prix que ce fût. M. Haro était dans la confidence; pour mieux cacher ce mouvement stratégique, on inventa un acheteur invisible auquel on avait donné le nom de M. Laffitte, et ce Laffitte apocryphe ne fixa pas de limite à ses enchères : on ne soupçonna pas le marquis sous le nom de la rue qu'il habitait.

Au beau temps de ses acquisitions, de 1840 à 1860, il eut pour représentants sur les grands marchés de l'Europe MM. Laneuville, Niveneuse, Delierre, l'expert Georges, Ataria, — et Richard Wallace. C'est ce dernier, notamment, qui fut son agent direct à Saint-Pétersbourg pour l'achat des plus beaux meubles français, comme il le fut à Rome et à Naples pour certains tableaux. Les cinq ventes successives du baron Roger, celle du cardinal Fesch, les ventes Perregaux, Aguado, Brunet-Denon, celle de la galerie des princes d'Orléans, les ventes Demidoff, Pomersfelden, Pourtalès, Paturle, Auguion, etc., ont fourni les occasions les plus favorables aux deux collectionneurs, tandis que le marquis, par ses relations personnelles avec les artistes contemporains, tels que Bonnigton, Horace

Vernet, Decamps. Meissonier, Paul Delaroche, Robert Fleury, se tenait au courant des modernes.

Lord Hertford ne connaissait pas les obstacles en face d'une œuvre désirée; mais, une fois en possession, sir Richard se montra plus pressé, plus audacieux que lui. Il pratiqua volontiers l'accaparement de grands ensembles, et, par l'entremise de M. Spitzer, fit des « coups » prodigieux : rappelons seulement l'achat de cette fameuse armure damasquinée d'or. payée six cent mille francs, et qui, déposée par l'acquéreur au Pantechnicon de Londres, avec sa bibliothèque, son argenterie de famille et les émaux de la collection Banks, fut elle aussi la proie des flammes. Retrouvée à l'état de scorie dans les décombres, elle devenait la propriété de la compagnie d'assurance ; achetée par un marchand de Bedford street, nous pûmes la voir entre ses mains; après avoir constaté qu'elle était complètement écrasée. qu'elle avait perdu sous l'action du feu ses damasquinures d'or et pris une patine verte semblable à celle des bronzes découverts dans les ruines d'Herculanum. nous la revîmes, un beau jour, restaurée, restituée, dans la collection Spitzer.

Si l'établissement des collections d'Hertford-House est la grande œuvre de sir Richard, ses fondations philanthropiques, l'hôpital pour les Anglais résidant à Paris, type parfait du genre hospitalier, qu'il fit construire à Levallois-Perret par M. Samson, le successeur de Léon de Sauges comme architecte de Bagatelle, et tant d'autres institutions, qui aident au soulagement des misères humaines, lui ont valu la reconnaissance publique. Par sa nouveauté, la création des « fontaines Wallace » dans tous les quartiers de Paris est sans doute celle qui a le plus contribué à rendre son nom populaire. C'était le moins coûteux de ses bienfaits, mais le plus manifeste et qui s'adressait aux masses. L'idée en était empruntée à l'Angleterre : tout d'abord elle fut mal comprise des Parisiens : la nuit, on souillait les fontaines et l'on arrachait leurs gobelets; mais, l'été venu, l'utilité apparut certaine et le succès fut très vif. En passant à Londres devant ces auges posées de distance en distance, le long de Hyde-Park. en manière d'abreuvoirs publics, où le cheval de *cab*. exténué. s'arrête

instinctivement, sir Richard a souvent regretté de ne pas avoir placé au bas de ses fontaines parisiennes une coquille où les chiens seraient venus se désaltérer. Comme presque tous les Anglais, il avait une pitié profonde pour les animaux : s'il entendait son chien Snip haleter la nuit sur son tapis, en plein juillet, alors qu'il était forcé de rester à Londres, il se levait dans les ténèbres pour descendre le promener dans Green-Park, à la fraîcheur de la nuit.

Tel était l'homme : à voir ses élans généreux, ses grands coups de cœur, il était impossible de vivre auprès de lui sans l'aimer. Nous avons dit sa part dans les embellissements de Bagatelle et ce que lui doit l'art français; il avait formé de plus vastes projets qui auraient rendu sa mémoire impérissable en France et en Angleterre; mais sa santé était déjà cruellement atteinte, et le mal étrange dont il souffrait, en lui ôtant son activité, lui avait fait perdre le goût du monde et l'appétit de la vie. A cette cause physique, joignez la désillusion de ne pas se continuer dans un autre, après avoir si rapidement et si énergiquement réalisé le plan qu'il avait formé, dès le premier jour où il s'était trouvé indépendant, d'édifier sa fortune sociale et de se faire un nom par lui-même. Tout assombrit ses dernières années, l'empêcha d'achever son œuvre. Ceux qui l'entouraient savent ses intentions : elles étaient largement libérales, dignes de lui ; mais il remettait de jour en jour et ne les a point formulées.

Lorsque était morte madame Boucicaut, la veuve du commerçant qui fonda les grands magasins du Bon Marché, la lecture de son testament avait frappé sir Richard : il en admirait les sages dispositions, l'ampleur de vues, l'ingéniosité appliquée à la recherche du bien : il y revint souvent et voulut savoir quels avaient été les conseils, les inspirateurs de cette bienfaisante personne. Plus tard, et peu de temps avant sa mort, par trois fois, il convoqua les hommes de loi et posa les principes des dispositions qu'il voulait ajouter à celles prises, le 14 octobre 1880, du vivant de son fils; il aurait tout prévu, tout réglé ; la nature fut la plus forte, et tant de nobles idées restèrent à l'état d'intentions.

Sir Richard mourut à Bagatelle en juillet 1890, à l'âge de

soixante-douze ans, dans la chambre où, vingt ans avant lui, était mort le marquis d'Hertford; il avait demandé de « simples funérailles » : on obéit à son désir. La Ville de Paris tint cependant à lui rendre un dernier hommage : un délégué du conseil municipal prononça quelques mots sur sa tombe. Les rares initiés qui assistaient à ces obsèques y remarquèrent avec intérêt la présence du sixième marquis d'Hertford, Hugh de Grey : il avait considéré comme un devoir d'y paraître, après que le testament du quatrième marquis avait eu pour effet d'empêcher le retour à l'héritier légitime, au cinquième marquis, des biens énormes qui n'étaient pas frappés de substitution, et l'avait réduit ainsi à une fortune assurément modique pour son titre et son rang.

La société anglaise se préoccupait des volontés dernières exprimées par le possesseur de Bagatelle. Quelques jours après la présentation du *will* à l'approbation de Somerset-House et l'entérinement à la haute cour de justice, le *Times* le rendit public : tous les biens mobiliers et immobiliers, soit en France, soit en Angleterre, passaient aux mains de la veuve, née Amélie-Julie-Charlotte Castelnau.

Le nom de Bagatelle n'est pas prononcé dans le testament, pas plus qu'il n'est rien décidé ni sur l'ensemble, ni sur une partie, si minime soit-elle, des merveilleuses collections. Les destinées de Bagatelle sont le secret de l'avenir[1].

CHARLES YRIARTE

1. Depuis que ces lignes furent écrites, on sait que lady Wallace est morte à son tour; Bagatelle appartient à son légataire, M. Henry Scott.

CLAUDINE

I

Le jour d'été berce l'étable tout entière.
Les ifs profonds, les ronciers noirs du cimetière.
La treille. à bout de bras portant son raisin mûr,
Frappent à la fenêtre ouverte au coin du mur.

La cloche tremble au frais de sa retraite obscure
Et, sur le buis flambant du jardin de la cure.
Tandis que le chien lourd ronfle. le ventre en l'air,
Les petits escargots tracent leur chemin clair...

L'étable tiède sent la paille et la luzerne.
Voici les râteliers. une auge. une lanterne.
Le collier de cuir fauve avec ses pompons bleus.
La cape pour la pluie et les matins frileux.
Une herse. un billot, les seaux. une cognée.
Le plafond bas sous la poussière où l'araignée
Tisse une toile ainsi que l'oiseau fait un nid.

Le mouton mange. l'âne et la chèvre ont fini :
La vache. qui meuglait après la nuit prochaine,
Tourne son front égal au rythme de sa chaîne.

S'émouche, lente, avec sa queue, et, sur le seuil
Fixant l'étonnement limpide de son œil,
Reste ainsi, ruminant, pacifique et luisante;
Un museau vif, au trou d'un poinçon, se présente ;
L'herbe bouge, pliée aux courses des lapins,
Blancs et furtifs, dont les yeux roses semblent peints,
Qui tous, avec des bonds et des mines pareilles,
Font remuer leur nez, leurs pattes, leurs oreilles.
Puis se sauvent, grattant le sol pour se cacher ;
Des poules lestement sautent « à chat perché ».
La fourche du fenil courbe ses trois dents blanches :
La porte fait bâiller les joints des vieilles planches
Par où le soleil passe et l'herbe et les frelons,
— Et, souriante, assise en paix sur ses talons,
Actif et vieux berger de cette étable close,
La Claudine, au milieu des bêtes, se repose...

II

« Mon Dieu, que je vous aime et vous dois grand merci
Pour m'avoir commandé d'être servante ici,
Chez monsieur le curé Bernard, devant l'église ;
Pour permettre, ô mon Dieu, qu'en épelant je lise
— Après avoir sonné dès l'aube un angélus —
Les prières, dit-on, que vous aimez le plus,
Par lesquelles notre âme en souffrance est guérie :
Le « Notre Père » et le « Je vous salue, Marie » !...
Ainsi, matin et soir, mon Dieu, je vous prierai
Pour monseigneur l'évêque et monsieur le curé,
Pour tous les pauvres gens, pour Fanchon, ma voisine,
Pour moi, qui ne sais rien, que faire la cuisine,
Que guérir la blessure aux mains en y touchant,
Chauffer le four, tailler la vigne, aller aux champs,
Tenir pour votre autel les nappes toujours blanches
Et chanter près des sœurs les vêpres des dimanches...
Je vous prierai, mon Dieu, — mon maître l'a permis, —
Pour tous les animaux qui me sont bons amis

Et m'appellent, au soir, de leur étable fraîche :
Pour l'âne, — en souvenir de l'âne de la crèche, —
Vieux comme moi, boiteux et couleur de pain bis,
Pour ma vache Garelle et Frison ma brebis,
Pour la chèvre gourmande, avec sa langue alerte,
Dont les yeux dans la nuit font deux étoiles vertes,
Et pour les poules même et les lapins grimpeurs
Que j'aime parce que je ne leur fais pas peur
Et qu'ils m'écoutent, moi qui suis une servante !

» Il est bien vrai qu'il ne sert point d'être savante
Pour établir son train de vie en bon accord
Et que, si je voulais me plaindre, j'aurais tort.
J'eus deux maîtres. Tous deux en bonté font la paire.
Le présent, mon curé, m'enterrera, j'espère,
Et l'autre est « Monseigneur l'évêque », maintenant :
Ah ! j'ai manqué mourir de joie en l'apprenant !...
Si simple et doux ! Jamais un mot, pas un murmure !...
Ainsi !... dans la saison que nos pommes sont mûres,
J'en couche douze sur un lit de foin séché,
Je vas les lui porter moi-même, à l'évêché,
Et lui, l'évêque, dit — à moi : — « Merci, ma vieille ! »
On n'imagine pas une bonté pareille !...
Aussi, mon Dieu, je prie et demande humblement
La grâce de servir à leur contentement,
Étant certaine ainsi de vous servir vous-même,
Et je souhaite, ayant parlé pour ceux que j'aime,
De pouvoir, quant à moi, tenir encor debout
Pour suivre mon chemin, pas à pas, jusqu'au bout,
Entre la chambre nette et le jardin prospère
Et l'étable toujours en ordre...
Au nom du Père,
Et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! »

La nuit jetait, du fond du ciel, son grain subtil ;
Les grenouilles chantaient, les chats dressaient leur queue,
Et l'ombre du clocher tremblait sur l'herbe bleue...

III

L'étable ouvre sa porte au vent clair du matin :
La vache au large front, la chèvre au pied certain,
L'âne qui boite et la brebis qui se dandine
Passent...
Et derrière eux, noire et blanche, Claudine
Fait sonner le sol frais sous ses sabots luisants.

Claudine a, depuis la Saint-Jean, quatre-vingts ans.
Sous la coiffe serrant ses cheveux, — vieil usage, —
Le travail rude a ravagé son doux visage.
Son menton danse, son œil bleu ne semble plus
Qu'une très humble fleur sur laquelle il a plu ;
Sa bouche est pâle, on voit le rose des gencives.
Ses deux mains sont de bons outils, pour les lessives,
La couture, le labourage et les moissons,
Usés, fendus, meurtris de toutes les façons,
Mais solides, malgré le temps et les blessures :
Des mains aux doigts ouverts, simples, larges et sûres.

Dans le pré, la Claudine est seule. Elle s'assied.

Les toits fument vers Dieu pour le remercier,
Chaque buisson écoute et son oiseau raconte;
Tandis que le soleil descend, la vapeur monte
Et le village est moitié sec, moitié mouillé.
La forge s'ouvre, à l'ombre froide d'un noyer;
L'église se réveille entre ses deux chapelles ;
L'enfant de chœur porte du feu sur une pelle,
Il entre; le curé, derrière, entre à son tour.
Voici la vie et la bonté, voici le jour,
Et l'ample cloche, qui jamais ne se dépêche,
Sonne et verse sa voix sur la campagne fraîche...

Claudine songe. Elle regarde, sans bouger,
Et les bons animaux se mettent à manger

Selon leur convenance et selon leur manière:
L'âne s'en va, flairant les cailloux et l'ornière,
Broyer placidement les chardons emplumés;
La vache, dans le foin sur ses pas refermé,
Accorde avec lenteur sa marche et ses bouchées;
La chèvre sur le bord d'un ravin s'est perchée,
Choisit sa touffe d'herbe au ventre du rocher,
Tire brutalement dessus pour l'arracher,
L'arraohe, puis, d'un tour de langue, enfourne, broute
Et galope en faisant sauter sa barbe en route...

La Claudine, ses mains au creux du tablier,
Songe.
La forge, en bas, fait son bruit régulier;
L'ample cloche, espaçant son branle, est un peu lasse
Et trois petits enfants, avant d'entrer en classe,
Balancent, en chantant très clair, leurs doigs unis.

Claudine pense aux jours passés qui sont finis,
Envolés, avec les saisons et les années.
Le toit de chaume épais sous lequel elle est née
Au tiers de la colline est toujours accroupi;
Toujours la folle avoine y plante son épi
Et les poiriers, arrondissant leur ombre douce,
Sur les mêmes rameaux portent la même mousse.
Le toit, les fleurs du toit, les arbres du verger,
Tout est pareil. Claudine, elle seule, a changé...
Pauvre maison!... Sa mère était à côté d'elle;
Et la table, les lits, son berceau, son écuelle
Où la soupe fumait gaîment jusqu'au plafond!...
La cour, ouvrant sous un sureau son puits profond,
Les sentiers à grimper, les buissons où l'on joue,
Blottis, avec le jus des mûres plein les joues!...
Comme le rire est pur aux lèvres de dix ans!...
A présent, la Claudine est finie. A présent,
— Sauf les yeux où survit la candeur de son âme, —
Son visage d'enfant, son visage de femme,
Peu à peu, sous le poids de tous ces jours passés,
Sont insensiblement pour jamais effacés,

Pour jamais ! et, dans l'humble paix du presbytère,
Elle a pris le dernier qu'elle aura sur la terre...
Mais qu'importe ! Il fait bon dormir quand on est las.
François, le sacristain, lui sonnera son glas;
Son maître saintement priera pour sa mémoire
Et le drap du linceul est plié dans l'armoire.
Le chagrin que lui fait la mort en approchant,
C'est de penser qu'une autre ira bientôt aux champs
Et portera chez Monseigneur les douze pommes...
Enfin !... Elle a vécu son temps parmi les hommes
Simplement, comme un jour, simple, elle s'en ira.
Elle attend. Son linceul est prêt. Quand Dieu voudra.

IV

Ce jour est triste, clair et pur. Le ciel moutonne.
Les groupes, dans le pré, des peupliers d'automne
Sous la pâleur des airs tremblent déjà plus fort.
Le verger sent les fruits, la fumée et la mort;
Son cœur, gonflé de pluie et de résine, pleure
Et Claudine, debout, paisible, attend son heure.

C'est pour ce soir, peut-être, ou, bien sûr, pour demain :
Car elle a cru sentir une main dans sa main
Et voir flotter au fil de l'eau, parmi les saules,
Un ange noir, avec des ailes aux épaules...
Aussi, puisque ce jour si pâle est le dernier,
Elle couche les pommes d'or dans son panier
Et chacun des beaux fruits semés de taches rousses
Tient sa joue appuyée au frais sur de la mousse.
Mais la Claudine est lasse et ne peut plus marcher.
François passe.
« Va-t'en, dit-elle, à l'évêché.
Tu connais Monseigneur. Il faut que tu le voies.
Tu le verras. Dis-lui que c'est moi qui t'envoie
Pour lui porter nos meilleurs fruits de la saison,
Et s'il demande alors : « Mais pour quelle raison

N'est-ce point la Claudine Archer qui les apporte? »
Tu diras : « Monseigneur, c'est que Claudine est morte. »
Je le connais, tu sais, il ne m'en voudra pas... »
François comprend : « C'est bon !... »
Le soleil est très bas.
Le soir. La nuit. On met la soupe sur la table :
La chèvre bêle, en peur, dans le noir de l'étable,
Et Claudine se dit, avant de se coucher :
« Je ne poserai plus mes pieds sur un plancher ;
Je ne reverrai plus le puits ni la barrière.
Je vois la porte et sais que la cour est derrière,
Et je ne reverrai jamais, jamais la cour...
Comme il fait nuit! Comme c'est loin, le point du jour!...
Ma chèvre bêle. Elle est peut-être détachée... »

La chambre dort. Au fond, la Claudine est couchée.

V

Claudine ouvre les yeux.
Le soleil est joli ;
Ses rayons font danser des ombres sur le lit.
Un bruit de gros sabots claque dans la cuisine.
Monsieur l'abbé Bernard est là, puis deux voisines,
Et puis Fanchon, et puis François, le sacristain.
« Mon François, j'ai reçu le bon Dieu ce matin,
Dit Claudine. Je peux mourir, je suis tranquille.
N'est-ce pas, monsieur le curé?
— Oui. Dors, ma fille,
Repose-toi. Tu peux, tout à l'heure, aller mieux.
— Aller mieux... Oui... J'ai comme un voile sur les yeux;
Cela n'empêche pas : je vous vois tout de même.
Viens, Louise; viens, ma Fanchon, viens. Je vous aime.
J'ai comme un voile sur les yeux, mais je vous vois...
Il faut aller sonner pour l'angélus, François :
Va!... Pourquoi n'as-tu pas ton chapeau sur la tête?...
Mon Dieu! qui va mener aux champs mes pauvres bêtes?

Et les fruits à cueillir!... et le linge à laver!...
Mes enfants, je vas essayer de me lever.
Je suis mieux, je n'ai plus la fièvre, je suis forte! »

Silence. Du dehors, on a poussé la porte;
Le frais éclat du jour emplit la chambre en deuil
Et Monseigneur l'évêque apparaît sur le seuil!
La Claudine crispe à son cœur ses mains croisées.

Il est venu! tout seul, à pied, dans la rosée,
Sans songer qu'il fait froid et qu'il pouvait pleuvoir.
Il est venu pour rien, seulement pour la voir!
Oh! pour la voir! lui, Monseigneur! une servante!
Et c'est vrai, c'est bien vrai qu'elle est encor vivante.
Puisqu'elle entend passer des bœufs sur le chemin...
Elle est heureuse. Monseigneur lui tient la main,
Sa pauvre vieille main ridée, au creux des siennes.
Il raconte les jours passés, leur vie ancienne,
A tous deux... Il sourit, penché sur l'oreiller,
Et la Claudine voit les gens s'agenouiller,
Et François qui se mouche et la Fanchon qui pleure...
« Ne pleure pas, Fanchon, dit-elle. Tout à l'heure!...
Et ce François qui fait semblant de se moucher!... »

Tout à coup, dans la cour, Claudine entend marcher.
Elle écoute... Deux voix graves; une voix grêle.
La vache meugle. L'âne brait. La chèvre bêle.
Les cœurs battent. Le jour redouble son éclat.
« Ah! fait Claudine en se dressant, ah! les voilà!
François, ne ferme pas la porte! Ouvre, au contraire... »
Alors François ouvrit et les bêtes entrèrent.
« Ces pauvres gens! » dit la mourante qui pâlit.
Et la chèvre a posé sa tête au bord du lit;
La vache vient derrière avec l'âne qui boite;
Puis la vache s'arrête à gauche, l'âne à droite,
Dans l'ordre qu'ils suivaient pour s'en aller aux champs.
La Claudine sourit et pleure en les touchant;
Son bras fléchit, ses yeux sont troubles, sa main tremble.
« Voilà quinze ans bientôt que nous vivons ensemble,

Voyez-vous, Monseigneur! Ce sont mes vieux amis.
Je les aime du fond de mon cœur. C'est permis.
Les bêtes, — vous voulez que je vous parle d'elles, —
Sitôt qu'on a du vrai chagrin, sont si fidèles,
Et leurs yeux sont si francs et leur cœur si certain!...
Dis, Garelle? dis, ma Biquette? dis, Tintin?
Vous reste-t-il encor du foin dans votre crèche?...
Je suis contente!... Et ma Biquette qui me lèche!...
Vous saviez que j'allais mourir et vous voilà!...
Je n'y vois plus. Ah! Monseigneur, êtes-vous là?
Et monsieur le curé?... Priez pour ma mémoire!...
Fanchon! le drap pour le linceul est dans l'armoire;
Je te le dis. Tu n'auras pas à le chercher...
François, tu creuseras mon trou près du clocher...
Voilà. Je me sens bien. Je n'ai plus rien à dire. »

Et Claudine mourut sans cesser de sourire.

GABRIEL NIGOND

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LE MEMORANDUM BULGARE

En août dernier, accusé de fomenter la révolution de Macédoine, menacé des colères de l'Europe, et sous le coup d'une invasion turque, le Gouvernement bulgare adressait aux chancelleries le *Memorandum* que l'on va lire, — que l'on doit lire.

Pour mettre en doute l'exactitude des faits que ce *Memorandum* énumère, il faudrait suspecter la bonne foi de tous les consuls européens en Macédoine (le dernier *Livre jaune* était déjà rempli de ces atrocités), et surtout des consuls de Russie. A chaque ligne, on verra que le Gouvernement bulgare fait appel au témoignage de ces consuls. Par les copies que M. A. Mallet nous avait données dans le *Correspondant* de février-mars 1903 et que j'ai reproduites dans la *Revue* du 15 mars, nous connaissions déjà quelques extraits des registres officiels où, jour par jour, les consuls russes notent et additionnent les meurtres et brigandages qui se commettent en leurs circonscriptions. Il n'est pas douteux que ces registres consulaires n'aient été la source principale de notre *Memorandum*. Les Turcs ne s'y sont pas trompés : ils ont assassiné les deux consuls russes de Pritchtina et de Monastir, qui les

avaient dénoncés avec le plus de vigueur. Les Russes à leur tour l'ont indirectement reconnu : leur ultimatum exigeait comme condition dernière la mise en liberté de tous les Macédoniens internés « pour avoir fourni des renseignements aux consuls. »

V. B.

Dans le courant des trois derniers mois (mars-juin 1903), le Gouvernement ottoman a pris une série de mesures qui, loin d'inaugurer l'ère des réformes promises et d'assurer la paix de la Turquie d'Europe, ont eu pour effet d'exaspérer la population et de raviver le mouvement révolutionnaire. Au lieu de poursuivre les seuls coupables d'attentats contre l'ordre et la sécurité publique, les autorités ottomanes cherchent tous les prétextes pour persécuter, terroriser et ruiner la population bulgare, dans les grandes villes comme dans les plus petits villages. Massacres en masse et meurtres individuels; destruction de villages entiers et émigration de leurs habitants; pillage et incendie des maisons; arrestations et tortures; détentions arbitraires et déportation; internement dans les lieux d'origine; fermeture ou désorganisation des institutions religieuses et scolaires; ruine des négociants et des artisans; saisie et vente de propriétés au profit des Turcs nouveaux venus dans les villages bulgares; perception anticipée des impôts pour plusieurs années; ruine économique des familles bulgares par le fait de cette perception, par le système des fermages et au moyen de la taxe d'exonération militaire : tels sont les actes de l'Administration ottomane dans les vilayets de Salonique, de Monastir, d'Uskub et d'Andrinople. La preuve en sera faite par l'exposé suivant.

VILAYET DE SALONIQUE

Les membres de la communauté bulgare, les professeurs et les élèves des classes supérieures du gymnase, les commerçants et les artisans, bref tous les Bulgares de la classe intelligente à Salonique ont été emprisonnés.

Les membres et le secrétaire de la communauté bulgare, ainsi que les notables bulgares de Serrès sont arrêtés, les écoles fermées depuis le 20 avril (vieux style), les professeurs emprisonnés ou internés, les élèves renvoyés dans leurs foyers. Sont arrêtés tous les prêtres et tous les maîtres d'écoles bulgares du caza (arrondissement). Des enfants restent non baptisés; des morts ont été enterrés sans office religieux. Les Grecs, secondés par les autorités turques, s'efforcent de soustraire la population bulgare à l'Exarchat et de la soumettre au Patriarcat. Plusieurs notables de Serrès, après leur arrestation, ont

été internés dans leurs villes natales : Panayote Belitcheff, commerçant établi à Serrès depuis plus de dix ans, interné à Velès; St. Bojoff, inspecteur d'école, interné à Nevrocop; Yanaki Ghéleff, avocat, interné à Kostour, etc. Les familles de ces Bulgares ont été invitées, le 16 juin dernier, par le chef de la police, à quitter de bon gré Serrès et à rejoindre les internés, sinon la police les y conduira de force.

Le 23 avril, les autorités de Serrès, avisées de la présence d'une bande révolutionnaire aux environs du village de Banitza, envoyèrent un détachement de 100 à 150 soldats avec deux pièces d'artillerie. Au lieu de poursuivre les insurgés, les soldats ont attaqué le village, qui a été bombardé et entièrement détruit; 64 hommes, femmes et enfants ont été tués; les autres habitants se sont enfuis dans la montagne.

Arrestation de la plupart des prêtres, maîtres d'école et notables bulgares à Petritch et dans le caza du même nom. Écoles et églises fermées. Les soldats sont cantonnés chez l'habitant et se livrent à tous les excès. Le village de Tchourilovo a été pillé et presque entièrement détruit par les soldats et les bachibouzouks qui ont massacré la plupart des habitants. Le 6 mai (vieux style), 120 soldats sont entrés dans le village Gorna-Ribnitza; ils ont battu et torturé à mort les habitants Ivan Stoïloff, Seraphim Stoyanoff, Gheorghi Gotzoff, Gheorghi Constantinoff, Christo Neschoff, les femmes Stana Stoyanova et Velika Poreva. Le prêtre du village, Dimitri Ivanoff, a été battu par l'officier qui commandait le détachement, pour s'être permis d'intervenir en faveur des victimes. Le 9 mai, un autre détachement a fait irruption dans le village Dolna-Ribnitza où il a commis les mêmes excès. Le 12 mai, les soldats ont maltraité les habitants du village Igoumenetz, notamment : Lazare Stoilkoff, Stoïko Peovsky, Traïko Pekoff, Nicolas Yacovoff, Gotzé Yankoff, Anghel Mitreff, Yaco Novacoff, Stoïmen Veltcheff, Ivan Pavounoff, Stoïolko Novkoff, Stoyan Gheorghieff, Stoyan Pantoff, Stoyan le maçon, Ivan Mitreff, etc... Cinq jours après, ont été battus et laissés sur place à demi morts les villageois Constantin Stoïtcheff et Gheorghi Stoïtcheff d'Igoumenetz, pendant qu'ils travaillaient à leurs champs. Le 18 mai, Nako Trentchoff, de la même localité, a été torturé et sa femme violée par les soldats; à la suite de ces outrages, la pauvre femme a perdu la raison. Les soldats ont pillé les maisons et les greniers des notables Gheorghi Stoyanoff, Ivan Miloucheff, Gheorgi Mitreff, Dimitre Gheorghieff et Nako Trentchoff; puis ils ont incendié maisons, greniers et hangars avec les céréales, provisions et objets qu'ils n'avaient pu emporter.

Le 14 mai, un détachement de 130 soldats a pénétré nuitamment dans le village Sténik, a pillé les maisons et maltraité les habitants,

parmi lesquels le « mouktar » Grozdan Staïkoff. Le 17 mai, un fort détachement de 300 soldats s'est livré à des violences inouïes contre les habitants du village Scharbanovo; les soldats ont torturé les nommés Kristo Ivanoff, Vanghel Kristeff, Anghel Ivanoff et Kristo Angheloff qui étaient paisiblement occupés à leurs champs. A la même date, les soldats cantonnés au village Elleschnitza ont battu à mort les paysans Christo et Tassé Penkovi, Sotir Koliof et Tassé Philippoff; quatre jours après, ils ont torturé le riche notable bulgare Gheorghi Naskoff. Le 3 juin, 60 soldats sont arrivés au village Nikodim et ont horriblement maltraité Stanoya Stankoff, Spas Alexoff, Vanghel Gotzeff, Ivan Dimoff, Stoyan Stoïlkoff, Athanas Nicoloff et Velin Ivanoff. Le 4 juin, des soldats ont battu les habitants du village Goréme, entre autres : Tsoné Trayanoff, Athanas Nicoloff et Constantin Stoyanoff. Les mêmes excès ont été commis par les soldats dans les villages de Skirt (10 juin) et Gabreni (11 juin).

Des gendarmes turcs, accompagnés par des émissaires grecs, parcourent les villages et incitent la population bulgare à reconnaître le Patriarcat, en la menaçant de massacres et d'exil si elle n'abandonne pas l'Exarchat.

Les notables bulgares, les maîtres d'école et la plupart des prêtres de Stroumitza et de ce caza sont emprisonnés. Des fonctionnaires et des gendarmes turcs ainsi que des agents de l'archevêque grec parcourent les villages pour forcer la population bulgare à signer des dénonciations contre monseigneur Gherassim, métropolitain bulgare de Stroumitza, et à passer au Patriarcat. Pour compromettre monseigneur Gherassim aux yeux de la population, les autorités turques, au commencement de mai dernier, ont fait cerner la Métropole par un cordon de gendarmes, arrêté son secrétaire Doudouloff, forcé son cavass à quitter son service, et, après l'avoir ainsi isolé, elles ont voulu l'obliger de quitter son poste, en prétendant que la Sublime-Porte ne le reconnaît plus comme Métropolitain.

Le 17 mai, un détachement de soldats a cerné le village Bourievo et organisé une véritable chasse à l'homme ; tout villageois, qui se risquait hors de sa maison, était aussitôt fusillé ; puis, les soldats se sont livrés au pillage des maisons ; ils en ont incendié une dizaine. Cinq jours après, d'autres soldats, traversant le même village, ont violé deux femmes ainsi qu'une jeune fille de seize ans, Kera Miteva. Le 21 avril, arrestation de presque tous les notables de Nevrocop, notamment : Lambaki Doukoff, P. Ivanoff, Gheorghi Thodoroff, Ilia Dimitroff Bataklieff, Grigor et Gheorghi Narcoff, Athanase Grosdanoff, Lazar G. Bénine, Cheorghi Tchéraktchi, Dimitre et Ilia Lazaroff, ce dernier, membre du tribunal de Nevrocop. Le lendemain et les jours suivants, les notables, les maîtres d'école et les prêtres dans

le caza de Nevrocop ont été arrêtés en masse. Le village de Baldévo a eu le même sort que Tchourilovo et Banitza. Les soldats et les bachibouzouks tuent ou arrêtent tout villageois qu'ils rencontrent dans la campagne : les travaux des champs ont été abandonnés.

Le 1[er] mai, plus de vingt paysans de Banitchani ont été cruellement torturés par les soldats et les bachibouzouks. Le 3, une centaine d'habitants du village Skrébatno ont été également torturés ; parmi les victimes, il y avait des vieillards de quatre-vingts ans et des jeunes gens de quinze ans ; l'un de ceux-ci, Wladimir Gheorghieff, a été fusillé par les soldats. Le 4, mêmes atrocités au village Ossikovo où Thodore Stoïloff et Costa Ilieff sont morts sous les coups. Le 5, seize personnes du village Kovatchovitza ont été torturées. Le 6, cinq habitants du village Fotovischta ont subi le supplice suivant : après leur avoir donné la bastonnade, les soldats leur ont introduit, entre les doigts, des morceaux de bois taillés en pointe et leur serraient ensuite les mains avec des courroies. Le 11, six paysans du village Obidim ont été affreusement maltraités. Le 14, vingt notables bulgares et les trois prêtres de Libiakhovo ont subi des tortures inouïes ; deux de ces prêtres, Stoyan Zimbileff et Thodore Goudeff, sont restés sur place, sans connaissance : un tout jeune homme, Gheorghi Polenoff, a été fusillé par les soldats. Le 20 mai, tous les hommes du village Laki ont été battus, entre autres Stenco Ivanoff et Yané Nicoloff. Le 21, les soldats ont littéralement mis en pièces deux villageois de Teschovo, et les têtes mutilées des victimes ont été promenées à travers le village. Les soldats et les bachibouzouks ont commis les mêmes violences et atrocités dans les villages Paril, Gaïtaninovo, Tarlisse, Lovtcha, Bielotintzi, Startchischta, Gherman, Krémen, Martchov-tchiflik, Leschten, etc.

Le 28 avril, le directeur de l'école à Méhomia a été arrêté et conduit sous escorte à Vodena, sa ville natale, où il est interné sans motif. Le 23 du même mois, dans le caza de Razlog, trois prêtres, les maîtres d'école et une quarantaine de notables bulgares ont été emprisonnés. Écoles fermées. Le 2 mai, trois maîtres d'école et cinq notables de cette ville ont été arrêtés et conduits sous escorte à Serrès où ils sont détenus. Le 5, plus de soixante notables bulgares de la même ville ont été également conduits et emprisonnés à Serrès. Dans les cazas de Nevrocop, Démir-Hissar, Razlog, etc., les Bulgares qui ont pu échapper aux poursuites et aux massacres se sont enfuis dans les montagnes ou réfugiés en Bulgarie.

Des arrestations dans la localité et le caza de Koukousch ont commencé le 21 avril, notamment celles du directeur de l'école Nicolas Paskoff, des maîtres d'école D. Galaboff, D. Dorakoff, Ivan Ikonomoff, Anton Toscheff. Églises et écoles bulgares fermées.

Au village de Gramada, les soldats et les bachibouzouks ont tué le

maire de ce village ainsi qu'un épicier et arrêté une douzaine de paysans. Le 20 avril, arrestation des maîtres d'école Nicolas Hadji-Tascheff, Yanaki Ilieff, Christo Mitoff. Le 2 mai, le prêtre Averki, chef de la communauté, a été arrêté et conduit sous escorte à Tétovo (Kalkandelen) où il est emprisonné. A partir du 21 avril, les prêtres, les notables et les maîtres d'école de Ghevghély ont été emprisonnés, entre autres : le Père Thomas; les notables G. Bayaltzalieff, Hadji Naco Nicoloff, G. Yossifoff, Petre Dermendjieff; les maîtres d'école N. Harleff, F. Antonoff et Gontcho Koltchoff. Églises et écoles fermées; perquisitions et pillage dans tous les villages du caza de Ghevghély.

Le 23 avril, arrestation, à Vodena, des notables Ivan et Zano Zaneschoff, Ivan Lageff et plusieurs autres. A la même date, arrestation en masse dans les villages de Messimer, Vladovo, Sarakinovo, Tzakoni, Stroupino. Dolno-Radevo, etc. Le 28 du même mois, le directeur de l'école Traïtcheff est arrêté à Vodena et interné à Ressen, sa ville natale. Le 5 mai, arrestation de l'archimandrite Stephan au village de Messimer.

A la même époque, la plupart des maîtres d'école de tout le caza de Vodena ont été emprisonnés et les écoles fermées. Tous ces malheureux, parmi lesquels plusieurs vieillards, sont entassés dans des prisons sans air, obligés de se tenir debout faute de place. La plupart ont subi de cruels maltraitements. Aucun habitant de Vodena ne peut se risquer hors de la ville pour travailler aux jardins potagers, qui sont dévastés par les soldats. Le 3 mai. dans un de ces jardins, une femme de soixante ans a été attaquée par cinq soldats qui se sont livrés sur elle aux derniers outrages.

Un grand nombre de notables, de maîtres d'école, de prêtres et de villageois du caza de Tikvesch sont emprisonnés. A Kavadar, chef-lieu du caza, sept notables arrêtés ont été torturés et conduits de village en village pour indiquer aux autorités les affiliés aux comités. L'un d'eux, Kristo Schandeff, est mort à la suite des mauvais traitements. Mihaïl Ghétcheff a eu les pieds couverts de plaies suppurantes par suite des coups qu'il avait reçus. Entcho Stavreff a été fusillé près du village Koschani en présence de Chefki Bey, notable turc de Kavadar. Lazo Daftcheff, après avoir été conduit dans les villages de Beghnischta, Dragolil, Dabnischta, Gornikovo, où on l'a torturé sans pitié pour qu'il indiquât les dépôts d'armes et les affiliés aux comités, est allé à Salonique pour s'y faire soigner, vingt jours après sa mise en liberté : les consuls de Russie et d'Angleterre en cette ville l'ont interrogé et ont pu constater, *de visu*, ses plaies et ecchymoses et ses enflures aux pieds. Daftcheff avait été maltraité en présence du caïmacam et du chef de police de Tikvesch, ainsi que du notable turc Kiani Bey.

A Koschani, les soldats ont fusillé un paysan bulgare, au moment où la police le mettait en liberté. Dans la seconde quinzaine de mai, le caïmacam de Tikvesch, accompagné de ChefkiBey et de Moussa, bien connus par leurs actes de brigandage en cette région, a entrepris une tournée dans les villages de son caza, avec une escorte de quatre cents soldats. Il a arrêté le maire du village de Bounartché, Stavri Ghitcheff et son fils, et les a transportés d'un village à l'autre en leur faisant subir les pires tortures, à la suite desquels Stavri est mort à Gornikovo : le caïmacam a forcé le maire de ce dernier village de signer un procès-verbal déclarant que Stavri Ghitcheff s'est suicidé. A Rojden, il a arrêté Sekoula Yankoff, qu'il a fait rouer de coups : ce malheureux est mort le 22 mai, dans la maison où il avait été enfermé. A Kessendria, arrestation de Zlati Lazaroff à qui les soldats ont fait une profonde blessure à la gorge et qui a été transporté à l'hôpital turc de Salonique. Dafo Banianski a été battu à mort dans la prison de Kavadar. Christo Papa-Christoff, fils du prêtre du village Ressovo, est mort par suite des tortures qui lui ont été infligées : il avait été arrêté parce qu'il s'était rendu à Salonique pour se plaindre des actes arbitraires et de violence des autorités locales. Le caïmacam est rentré de sa tournée, en emmenant avec lui quatre-vingt-quinze Bulgares qu'il a jetés en prison à Kavadar; parmi les détenus se trouve monseigneur Méthody, chef de la communauté bulgare de cette ville.

Pendant les trois premières semaines du mois de juillet, plus de vingt-cinq villages du caza de Tikvesch ont eu à souffrir des actes de violence et de déprédation des soldats et bachibouzouks. Les soldats sont cantonnés dans les villages et nourris par les habitants; ils ont battu et torturé un grand nombre de villageois dont ils ont violé les femmes et les filles et dévalisé les maisons; ils ont vendu au marché de Kavadar les effets et objets volés. Les autorités administratives laissent faire. Voici quelques exemples entre plus de trois cents cas de violences et d'atrocités signalés, tous avec les noms des localités et des victimes. Au village de Rojden, les soldats ont violé des jeunes filles, des jeunes femmes et même des vieilles femmes de soixante-dix ans. A Galischta, les « ilavès » (du régiment de cavalerie à Uskub) ont violé toutes les femmes et les jeunes filles et même des petites filles de dix à douze ans; puis, ils ont réuni sur une place du village tous les habitants et ont menacé de les brûler vifs s'ils osaient se plaindre. Quelques villageois ayant raconté ces abominations à des beys de Tikvesch, ceux-ci leur ont conseillé de faire patience parce que « personne ne peut tenir ces indisciplinés d'ilavès ».

Le 1er juillet, les autorités militaires ont fait des perquisitions dans les maisons du village Kovatchevitza (caza de Razlog) et opéré de nombreuses arrestations. Une partie des villageois s'est enfuie

dans la montagne; quinze d'entre eux ont réussi à se réfugier sur le territoire bulgare et se sont établis au village Lidjani (district de Philippopoli). Le 15 juillet, un détachement de troupes est entré dans le village Gabrovo (caza de Gorna-Djoumaya); les soldats ont arrêté sans motif une trentaine d'habitants et les ont durement maltraités; un certain nombre de villageois se sont échappés dans la montagne. Le 17 juillet, un bataillon d'infanterie, composé de 800 hommes. après une courte escarmouche avec un bande d'insurgés aux environs du village Postolar (caza de Koukousch), a attaqué sans motif ce village et l'a mis à sac; les soldats ont brûlé une dizaine de maisons, sous prétexte que des « comitadjis » (affiliés aux comités ou insurgés) s'y trouvaient cachés. Au commencement du mois de juillet, quatre bandes de brigands grecs ont fait leur apparition dans les cazas du vilayet de Salonique. Une de ces bandes a parcouru le nahié (canton) de Niagouta et capturé un notable de cette ville, pour lequel elle a exigé une rançon. Une autre, qui se trouve dans le caza de Kassandra, a attaqué, le 9 juillet, le village Revenek où elle a tué le maire, sa femme et son fils ainsi que l'avocat de Salonique, Ismaïl Effendi, qui était de passage dans cette localité.

VILAYET DE MONASTIR (BITOLIA)

Le 21 avril (v. s.), tous les maîtres d'école et 6 notables bulgares de la ville de Kostour, 14 Bulgares du village de Kroupischta, 6 de Dambeni ont été emprisonnés. Le 24 avril, arrestation des maîtres d'école Ivan Stéphanoff à Tchétirok et Mihaïl Kimoff à Drenitchevo. Le 7 mai, ont été emprisonnés à Monastir une quarantaine de Bulgares des villages de Kossinetz, Smardech, Loubanitza et Vambel; parmi les prisonniers sont huit prêtres dont trois de Kossinetz, trois de Smardesch, un de Loubanitza et un de Vambel. Le bourg florissant de Smardesch qui comptait 300 maisons et avait l'aspect d'une jolie petite ville, a été bombardé par l'artillerie turque et n'est plus qu'un monceau de ruines. Le 30 mai, une centaine de soldats et autant de bachibouzouks ont eu une rencontre avec des insurgés aux environs de Gabresch : au lieu de poursuivre la bande révolutionnaire, ils sont entrés dans le village et tuèrent 17 villageois.

Le 20 juin dernier, un détachement de soldats, commandé par l'officier Mehmed Effendi, a fait irruption dans le village de Zagoritchani, sous prétexte de rechercher des armes. N'ayant rien trouvé, les soldats ont maltraité les habitants, roué de coups une dizaine de villageois et suspendu deux de ces malheureux, liés par les orteils, la tête en bas. La plupart des villages bulgares du caza de Kostour ont été pillés. Les églises et les écoles sont fermées.

Au commencement de mai, arrestation du notable Hadji-Zdravé

Hadji-Angheloff, membre au Conseil du caza de Prilep, des prêtres G. Schivatcheff, D. Bidjoff, Iv. Adamoff et des fils de ce dernier, ainsi que de 35 jeunes gens de la ville. Le 28 juin, sont jetés en prison 15 commerçants bulgares de Prilep, parmi lesquels Ilia Marinoff, Iv. Dimitroff, Chr. Milenkoff, Iv. Tanine, Ilia Bekiaroff. Les cazas d'Ohrida, Lérin (Florina), Dibra, Kitchevo sont éprouvés comme ceux de Kostour et de Prilep. Le 28 juin, les autorités d'Ohrida ont emprisonné sans motif 8 notables bulgares de la ville ainsi que Oghnenoff et Suegaroff, l'un secrétaire et l'autre diacre du métropolitain bulgare. A la même date, arrestation de 8 habitants du village Batch (caza de Lérin), qui ont été incarcérés à Monastir.

Les notables de Monastir Danaïl Bontcheff, P. Robeff, Thassé Ivanoff, Gheorghi Popoff sont emprisonnés depuis le 23 avril. Beaucoup de prêtres et de maîtres d'école sont également détenus. La prison centrale de Monastir ne pouvant contenir le grand nombre de Bulgares arrêtés et emmenés de différentes localités du vilayet, on a transformé en prison la maison d'aliénés. Le 8 mai, le village de Moghila, sis à 8 kilomètres de Monastir, a été détruit en partie à coups de canon; parmi les tués, il y a des femmes, notamment Ivanka Yocheva, Mita et Thodora Tzvetkova. Plusieurs familles, sans abri et sans moyens de subsistance, se nourrissent d'herbes et d'orties : dans tous les villages où sont passés les soldats et les bachibouzouks, comme par exemple à Smardesch et Moghila, ils n'ont laissé que des ruines avec la misère, la famine et le désespoir,

Le 8 juillet, un détachement de 200 soldats environ et d'autant de bachibouzouks est entré dans le village Papagheni pour rechercher des armes. Le commandant a fait arrêter le maire Ivan Petroff, les deux prêtres Ilia et Stéphan, ainsi que les notables Koté Petroff, Andon Petroff et Ilia Vassileff. Le fameux brigand Mouto, *alias* Moutisch, du village Voschtarani, qui était à la tête des bachibouzouks, a fait battre les deux prêtres et traîner par la barbe dans les rues du village. Un fusil ayant été trouvé dans la maison d'Ilia Vassileff, celui-ci a été emmené à Monastir et incarcéré dans la prison centrale. Plusieurs villageois maltraités par les soldats se sont rendus à Monastir et ont adressé une plainte au vali : les consuls de Russie et d'Autriche-Hongrie en cette ville ont vu les contusions et les blessures sur le corps de ces malheureux. Au commencement du mois de juillet, deux bandes grecques, de 25 hommes chacune, se sont formées dans le vilayet de Monastir, pour combattre, d'accord avec les autorités locales, les bandes d'insurgés bulgares. La première bande a pour chef le nommé Ghélé et opère dans les cazas de Kostour et de Florina, aux environs des villages Lehovo, Srebreno et Zélénitché; elle a attaqué, blessé et arrêté Foti Nicoloff, comme faisant partie d'une bande d'insurgés bulgares, et elle l'a livré aux autorités ottomanes

qui l'ont incarcéré à Monastir. La seconde bande, sous le commandement du nommé Nikita, koutzovalaque de Magarévo (caza de Monastir), opère dans les environs des villages Magarévo, Tirnovo et Nijopolié. Ces deux bandes, bien qu'elles commettent des meurtres et des vols, ne sont pas inquiétées par les autorités.

VILAYET D'USKUB (SCOPIÉ)

Depuis le 19 avril dernier (v. s.), ont commencé des persécutions systématiques contre la population bulgare de ce vilayet. A Uskub, les notables bulgares Thoma Topoloff, Dimé Zdravkoff, Zafir Mascharoff, Kralu Hadji-Marcoff, Arso Ghenoff, Petre Ilieff avec ses trois fils, T. Hadji-Boschkoff, le secrétaire de la métropole bulgare Christo Tintcheff, les maîtres d'école A. Kovatcheff, Kyril Stoyanoff, A. Bitracoff, etc., sont emprisonnés. Le 11 juin, le tribunal d'Uskub a condamné à un an de prison St. Kableschkoff, directeur de l'école pédagogique en cette ville, parce qu'il avait dans sa bibliothèque les livres « révolutionnaires » suivants : *Othello* et *les Misérables*. Une jeune fille de seize ans, Persa Dimtcheva d'Uskub, a été condamnée par le tribunal de Salonique à un an de prison : lors d'une perquisition faite dans sa maison, les autorités ont trouvé deux chants patriotiques qu'elle avait copiés il y a quatre ans.

Dans les cazas de Palanka, Kotchani, Koumanovo, Gostivar, les prisons sont pleines de notables, prêtres et maîtres d'école bulgares. Les soldats, les bachibouzouks, les Albanais terrorisent la population; les travaux des champs ont été abandonnés. A Vélès (Keuprulu), le 9 mai, ont été arrêtés : le secrétaire de la métropole Gheorghieff, le directeur de l'école Bano Kouscheff, le notable commerçant M. Dermendjieff, l'ex-directeur d'école à Prilep Petre Arsoff; enchaînés deux à deux, ils ont été conduits à Uskub et, sans avoir été soumis à aucune instruction judiciaire, ils ont été jetés en prison et sont menacés de la déportation à Tripoli de Barbarie. La métropole de Vélès a été cernée par les soldats et les bachibouzouks. Ceux-ci ont tué des Bulgares, en plein jour, dans les rues de la ville, et aucune poursuite n'a été intentée contre les meurtriers. Le 12 juin, un détachement de soldats a enlevé la nommée Pera Ighnatieva, jeune fille de quinze ans, du village de Papraditza (casa de Vélès). Les parents l'ont réclamée auprès du caïmacam ; mais celui-ci les a chassés du Konak et on ne sait ce qu'est devenue cette jeune fille. Le 25 mai, 27 Bulgares, parmi lesquels des vieillards de soixante-dix à quatre-vingt ans, ont été emmenés de Schtip à la prison centrale d'Uskub : ils furent maltraités en route. Le caïmacam de Schtip avait sommé les habitants bulgares de cette ville d'avoir à lui livrer huit cents fusils dans un délai de dix jours. Le délai étant passé, il or-

donna l'arrestation de tous les jeunes gens bulgares de la ville : les uns ont été relaxés, après quelques jours de détention, moyennant « bakchisch » ; les autres restent encore en prison.

Pendant le mois de juin dernier, des détachements de soldats, de gendarmes et de bachibouzouks ont parcouru les villages pour rechercher des armes; ils ont logé chez l'habitant, dévalisé les maisons et commis des atrocités dans un grand nombre de villages, entre autres, celui de Metchkouévtzi dont ils ont torturé plusieurs habitants en leur introduisant dans le cou et dans le nez des fers rougis au feu. Le 2 juin, les autorités ont arrêté et maltraité le nommé Milan Milenkoff du village Sopot; en le conduisant à Schtip, le garde champêtre Schaban du village Saint-Nicoulé et le tchaousch du village Selo se sont livrés sur ce pauvre homme aux derniers outrages : ce qui a été constaté par un médecin en présence du cadi de Schtip qui a ordonné l'arrestation des coupables; mais ceux-ci ont été remis en liberté deux jours après. Quant à Milenkoff, il est toujours incarcéré à Uskub. Lors de son arrestation au village, sa femme qui était enceinte de cinq mois, a été tellement maltraitée qu'elle a avorté; sa mère s'en est plainte à S. E. Hilmi Pacha et ce dernier l'a renvoyée en disant que « cette histoire est une invention ». Le 2 juin, un détachement de deux cents soldats, commandé par deux officiers accompagnés du youzbachi (capitaine) de gendarmerie Zekiria Diakovali et de l'agent de police Stoyan Denkoff, a occupé le village de Niémantzi pour rechercher des armes. Sur l'ordre de leurs chefs, les soldats ont arrêté plusieurs villageois, parmi lesquels Doné Kostoff, Gligor Miladinoff et Lazare P. Ivanoff, qu'ils ont conduits à la maison de Pano Constantinoff. Là, ils les ont ligottés, horriblement battus et enfermés dans une écurie. Le lendemain, on a réuni tous les habitants et l'on a fait l'appel nominal de vingt-neuf d'entre eux, détenteurs de vieux fusils, rouillés pour la plupart, qui étaient restés dans le pays du temps de l'occupation russe : chacun d'eux a livré un de ces fusils, et ces vingt-neuf villageois ont été remis en liberté. Alors, on a invité les autres villageois à livrer également les armes en leur possession, et, comme ils répondaient qu'ils n'en avaient point, on les a battus à coups de cravache et de gourdin pendant quatre jours de suite. Le prêtre du village, Dimitre Christoff, ligotté étroitement des pieds aux aisselles, fut attaché à un poteau pendant deux jours et, finalement, pendu dans la prison.

Le 11 juin, un détachement de soldats et de bachibouzouks, ayant à sa tête le yousbachi (capitaine dans l'armée régulière) Hussein Effendi, commandant de Schtip, a fait des perquisitions dans le village Knéja. Les soldats ont dévalisé complètement la maison de l'habitant Dimé Kostoff, qui était absent ce jour-là. Quelques jours après, un peloton d'ilavès a pillé le même village et maltraité

torturé ; ils ont arrêté D. Kapanoff, St. Daradanoff, le prêtre D. Bodouroff (dans ce village il y avait un autre prêtre, D. Voultcheff, qui a disparu sans laisser de trace), G. Sertoff, D. Draghieff, St. Ivanoff, N. Kaykoff, P. Andréeff, D. Gheorghieff, N. Marinoff, A. Bournouloff. Les villageois se sont enfuis, abandonnant leurs biens au pillage des habitants turcs des villages voisins.

Le 3 juin, un autre détachement de soldats a fait des perquisitions dans les maisons du village Kodja-Tarla. Tous les hommes de ce village s'étant enfuis dans la montagne, les soldats ont déclaré aux femmes qu'elles seraient arrêtées et maltraitées si, dans un délai de trois jours, leurs maris ne retournaient pas chez eux. Le 7 juin, les villageois étant revenus, quatorze furent battus et les femmes ont été victimes de violences. La plupart des habitants de ce village s'enfuirent de nouveau et se trouvent actuellement en Bulgarie. Le 4 juin, arrestation de la plupart des Bulgares du village Ouroum-Beghli. Le prêtre D. Zagoroff a été atrocement battu et, en l'emmenant en voiture à Indjékeuy, les autres soldats turcs l'ont jeté demi-mort en pleine campagne. Un des détenus, Gheorghi Karapetkoff, a eu les mains brisées. Quatre-vingt-six villageois, qui étaient occupés aux travaux des champs ce jour-là, se sont réfugiés en Bulgarie. Le couvent Saint-Constantin, sis près du village, a été pillé et souillé par les soldats et les bachibouzouks. A la même date, les soldats et les bachibouzouks ont attaqué le village bulgare Tchoungara et arrêté sans motif tous les habitants ; un seul berger a pu se sauver et s'est réfugié en Bulgarie. Le 18 juin, perquisitions dans une vingtaine de maisons bulgares à Moustapha-Pacha ; douze notables bulgares arrêtés et conduits à Andrinople, où ils sont emprisonnés. Perquisitions dans les villages de Levka et Dervischka-Moghila et la bourgade de Tchirmen : 34 Bulgares arrêtés. Beaucoup d'habitants de ces localités se sont enfuis dans la montagne ou réfugiés en Bulgarie.

I. — MASSACRES EN MASSE — DESTRUCTION DE VILLAGES ÉMIGRATION

Des massacres en masse ont été commis par les soldats de l'armée régulière et les bachibouzouks au quartier de Vardar-Kapou à Salonique, dans les villages de Baldévo (caza de Nevrocop), de Banitza (caza de Serrès), de Tchourilovo (caza de Petritch), de Karbintzi (caza de Schtip), de Moghila (caza de Monastir), de Smardesch (caza de Kostour) et d'Enidjé (caza de Kirk-klissé). Les scènes de carnage, de pillage et d'incendie ont été terrifiantes. A Smardesch, il y a eu plus de deux cents personnes fusillées, passées au fil de l'épée ou brûlées ; plus de deux cent cinquante maisons ainsi que l'église et l'école incendiées avec du pétrole répandu dans ce but ; les effets

tion de la nouvelle chaussée Koumanovo-Palanka-frontière bulgare. Généralement, la corvée est de trois à quatre jours de travail par personne: les villageois y travaillent depuis plus de quinze jours, et les autorités les retiennent jusqu'à ce que la chaussée soit entièrement terminée. Les soldats et les bachibouzouks pillent les maisons, maltraitent les habitants, violent les femmes, commettent toutes sortes d'abominations. Le 26 juin, un détachement de soldats et de bachibouzouks a fait des perquisitions dans le village Kosten-Dol, et, bien qu'il n'eût trouvé ni armes ni rien qui fût à la charge des habitants, un certain nombre de villageois ont été arrêtés et battus; tous les villageois se sont rendus en masse à Schtip et ont adressé une plainte à Hilmi Pacha. Les ilavès ont affreusement maltraité le nommé Stoyan du village Selo. Le mudir de Tzarévo-Selo, Hébib-aga, et l'officier Mehemed-aga, accompagnés de deux tchaousch (sergents de gendarmerie), ayant entrepris, au mois de juin, une tournée dans tous les villages, sous prétexte de rechercher des armes, un grand nombre d'habitants se sont enfuis dans les montagnes pour échapper aux maltraitements et tortures. Plusieurs villageois arrêtés ont été pendus, la tête en bas : le nommé Kotzé Stoïkoff du village Tzéra est mort à la suite des tortures qu'on lui a infligées. Le même mudir a forcé le Père Sakélariy, président de la communauté religieuse à Tzarévo-Selo, d'annuler la sentence de divorce prononcée contre la nommée Fima Velinova, avec laquelle Hébib-aga entretenait des relations.

Un détachement de soldats de la garde-frontière a attaqué le village Vartislavtzi et, sous prétexte de rechercher des « comitadjis » dans ce village, il a opéré des perquisitions dans toutes les maisons. Tous les habitants, hommes et femmes, ont été maltraités; la nommée Gheorghia Andonova a avorté par suite des coups qu'elle a reçus, et elle est morte quelques heures après. Le 30 juin, l'officier de cavalerie Tefik Effendi, à la tête d'un peloton de quinze ilavès, est entré dans le village Razlotzi, a fait arrêter le prêtre Petré et le maire Stoyan Rounteff et les a fait battre, au point qu'ils sont tombés sans connaissance. Le lendemain, le même officier a horriblement maltraité, dans le village Trabotintzi, le prêtre Athanase, qui n'a été sauvé que grâce à l'intervention du maire de ce village, qui est un Turc. En général, ce sont les prêtres et les notables des villages qui sont arrêtés et maltraités les premiers.

Le 28 avril dernier, Lazo Petkoff de Djidimirzi, âgé de vingt-huit ans, a été assassiné par le nommé Zouber, garde champêtre de ce village et frère du fameux brigand Kourtisch-aga. Le 15 mai suivant, le même garde champêtre a assassiné Lazo Bojinoff du village Selo. Le 27 mai, près de la rivière qui passe au village Tchereschovo, a été trouvé, horriblement mutilé, le cadavre d'une jeune fille dudit village, Stoïka Trapkova, âgée de dix-huit ans. Le 24 juin, l'Albanais

Belio, garde champêtre du village Oreschani, a attaqué la jeune fille Toda Tzvetkova et sa belle-sœur pour les violer; celles-ci l'ayant repoussé, pour se venger d'elles, il leur a enlevé trente-cinq brebis.

VILAYET D'ANDRINOPLE

Le 18 avril (v. s.), un détachement de soldats turcs arrêta un jeune garçon du village Koëvo, nommé Athanase Dimoff, et l'a torturé pour lui faire avouer s'il y avait des armes cachées dans le village; ce pauvre garçon est mort de ses blessures quelques jours après. Huit habitants de la même localité ont été emprisonnés; les autres se sont réfugiés en Bulgarie; le village a été pillé par les habitants turcs du village voisin Gorno-Kadiévo.

Le lendemain, le même détachement de soldats a attaqué le village Raklitza et arrêté, sans motif, treize de ses habitants, qu'il a cruellement torturés. Les soldats ont aussi maltraité les femmes. Le même détachement est allé ensuite au village Karakotch et, sous prétexte de rechercher des armes, il a arrêté six villageois et s'est livré à de tels actes de violence que les habitants se sont enfuis en Bulgarie. Le 27 avril, mêmes excès de la part des soldats et des bachibouzouks dans le village Bolgarsko-Kadiévo, dont vingt-cinq habitants ont été arrêtés et torturés : l'un d'eux est mort. A la même date, les habitants turcs du village Erekleri firent des perquisitions dans les maisons de leurs concitoyens bulgares lesquels, déjà effrayés par les tortures subies par les habitants des villages voisins, ont pour la plupart abandonné leurs foyers. Deux jours après, un détachement de soldats entra dans le village et maltraita les quelques Bulgares qui y étaient restés; ceux-ci furent obligés de payer aux soldats un « bakchisch » de quarante livres turques.

Le 29 avril, sous prétexte de rechercher des armes, le chef de la gendarmerie du sandjak de Kirk-klissé, à la tête d'un détachement de soldats réguliers, est entré dans le village Pirok. A son approche, presque tous les habitants se sont enfuis dans la montagne; les vieillards qui n'avaient pu se sauver, ainsi que le prêtre du village et sa femme, ont été arrêtés et torturés; le village et l'église ont été pillés par les soldats. Le 2 et le 3 mai, les villages Terzi-Déré et Gorna-Kanara ont été attaqués par des soldats turcs; un villageois du premier et plusieurs du second furent arrêtés et battus; les autres habitants se sont enfuis, et leurs biens ont été pillés. Vers la même époque, les habitants turcs du village Kecherlik ont trompé leurs concitoyens bulgares en leur conseillant de quitter le village pendant quelques jours jusqu'à ce que cette tourmente de persécution cesse : trois jours après, un certain nombre de Bulgares, réintégrant leurs foyers, ont été aussitôt arrêtés et affreusement torturés par les Turcs et par les

soldats qui leur faisaient un crime de ce qu'ils avaient quitté le village. Trente-six de ces villageois ont été conduits sous escorte à Kirk-klissé, pour être emprisonnés ; plusieurs de ces malheureux ont été battus au point qu'ils tombaient sans connaissance et les soldats ont dû les transporter dans des chariots.

Le 8 mai, un détachement de soldats fit irruption dans le village Dérékeuy et, toujours sous prétexte de rechercher des armes, a pillé toutes les maisons. L'église a été pillée et souillée par les soldats. Les habitants de ce riche village bulgare se sont enfuis, et il n'est resté que les vieillards et quelques femmes. Quelques jours après, le même détachement de soldats a arrêté le prêtre et dix habitants du village Kovtchaz ; les autres villageois se sont réfugiés en Bulgarie ; deux des prisonniers ont été remis en liberté contre une rançon de cinquante-cinq livres turques. Le 15 mai, quatre gendarmes, à la tête de trente à trente-cinq bachibouzouks de Mandritza, sont entrés dans le village bulgare Kolibité (nahié de Bounar-Hissar), pour rechercher des armes ; n'en ayant pas trouvé, ils ont pillé les maisons, arrêté le maire et dix villageois, qu'ils emmenèrent à Mandritza, où les détenus ont été horriblement torturés : Dimitri Kassapina est mort à la suite de ces mauvais traitements. Le 18 mai, un détachement de soldats turcs attaqua le village Kouyoun-Déré, arrêta quarante villageois et, après les avoir emmenés hors du village, leur a fait subir des tortures épouvantables ; puis les soldats les ont forcés d'acheter trois fusils pour quinze livres turques et de les leur remettre comme fusils trouvés dans le village ; enfin ils les ont laissés libres contre un « bakchisch » de quatre-vingts livres turques.

Le 20 mai, le même détachement, auquel s'étaient joints des bachibouzouks, a cerné, pendant la nuit, le village Enidjé ; et, le lendemain, soldats et bachibozouks se mirent à fusiller, dans les rues ou à la sortie du village, tous ceux qu'ils rencontraient. Une quarantaine de villageois ont été tués ; les femmes ont recueilli dix-huit cadavres dans les rues ; quelques jours après, le sujet russe Sakelaridès, de Kirk-klissé, a trouvé seize autres cadavres enfouis dans le sable de la rivière Téké-déré qui traverse le village. Cent vingt hommes se sont réfugiés en Bulgarie ; soixante-dix Bulgares ont été arrêtés lorsqu'ils cherchaient à s'enfuir, et dix d'entre eux furent tellement roués de coups qu'il ne pouvaient se tenir sur pied et on a dû les transporter dans des chariots à Kirk-klissé où ils ont été jetés en prison. Dans la nuit du 30 au 31 mai, des soldats et des bachibouzouks, auxquels se sont joints des Grecs, ont attaqué le village Yana et arrêté les notables, à savoir : St. Koupenoff, N. Yalamoff, Deko Yano, N. Gaïdeff, G. Thomoff, St. Gavazoff, N. Koupenoff et Déli Dinka, qui ont été maltraités. Le 3 juin, les mêmes soldats et bachibouzouks ont attaqué le village Bounar-Hissar ; ils ont tué le prêtre St. Ivanoff, après l'avoir

gares. Conformément à des instructions venues de Constantinople, le vali (gouverneur général) de Monastir a transmis, le 23 avril dernier, à toutes les autorités du vilayet un ordre ainsi libellé : « Il est défendu aux Bulgares de se rendre à l'étranger et surtout à Constantinople. » Depuis cette date, on n'a plus délivré de feuilles de route aux Bulgares qui, par le passé, allaient par milliers à Constantinople pour les besoins de leur commerce. Cet ordre a été même interprété à ce point que l'on interdit aux Bulgares de se rendre dans les grands centres commerciaux tels que Salonique, pour y faire les achats nécessaires ou pour y régler leurs affaires : on les oblige ainsi d'avoir recours à des commerçants turcs qui, peu à peu, les ruinent ou les supplantent. A Constantinople, le sieur Dimkoff, industriel technicien bulgare, a voulu dernièrement partir pour Berlin afin de prendre part à une adjudication de chemin de fer et de faire breveter une de ses inventions techniques pour les rails. Lorsqu'il a demandé son passeport en expliquant les motifs de son voyage, les autorités le mirent en état d'arrestation et s'empressèrent d'opérer une perquisition dans son atelier; mais elles n'y ont trouvé rien de compromettant. Cependant M. Dimkoff a été maintenu en prison jusqu'à l'expiration du délai pour l'adjudication de Berlin à laquelle il se proposait de participer !

V. — VENTE DES BIENS — PERCEPTION DES IMPOTS — RUINE ÉCONOMIQUE DES FAMILLES BULGARES DANS LES VILLAGES

L'administration provinciale emploie tous les moyens possibles pour installer des musulmans dans les villages bulgares et pour les aider à accaparer peu à peu des terrains appartenant aux Bulgares. Sous le prétexte le plus futile, on saisit et l'on vend à vil prix les propriétés bulgares dont les Turcs deviennent acquéreurs. Taillable et corvéable à merci, la population bulgare travaille pour les beys féodaux, possesseurs d'immenses fermes (tchifliks). Dans le vilayet de Salonique, sur huit cent quatre-vingt-dix-neuf villages peuplés de Bulgares, trois cent quarante-cinq sont des fermes complètes et quatre-vingt-trois des fermes mixtes où travaillent des Bulgares; dans le vilayet de Monastir, sur huit cent onze villages, il y a cent soixante-neuf fermes complètes et cent six mixtes; dans le vilayet d'Uskub, sur sept cent soixante-six villages, deux cent vingt-et-un sont des fermes complètes et quatre-vingt-quatorze mixtes. Cette condition de servage des Bulgares explique leur misère, et c'est là une des causes principales du mécontentement de la population de ces contrées. Si l'on ajoute les exactions fiscales, — perception des impôts pour plusieurs années d'avance ; prélèvement de la taxe d'exonération militaire pour dix, quinze et vingt ans, etc., — il ne faut pas s'étonner

et objets provenant du pillage ont été vendus par les soldats et les bachibouzouks à Kostour, au vu et au su des autorités locales; le bétail réparti entre les musulmans des villages voisins. Les mêmes scènes de destruction et de pillage se sont produites dans les villages de Gorna-Ribnitza, Igoumenetz, Dobri-Laki et Nikodim (caza de Petritch).

Les villageois épouvantés, abandonnant leurs biens et leurs récoltes, s'enfuient dans les montagnes. Un grand nombre de ceux qui habitent les cazas limitrophes de Bulgarie se réfugient dans ce pays. Ainsi, le nombre des Bulgares du sandjak de Serrès, réfugiés dans les districts de Kustendil et de Philippopoli, est de trois mille environ, hommes, femmes et enfants; celui des Bulgares du sandjak de Kirk-klissé, réfugiés jusqu'à la date du 1er juillet, est de 1 107 hommes, 848 femmes et 1 203 enfants, soit 3 158 réfugiés qui sont installés dans les arrondissements de Kizil-Aghatch et de Bourgas.

II. — DÉTENTIONS ET DÉPORTATION

On ne peut connaître de chiffre exact des Bulgares actuellement détenus dans les prisons des vilayets de Salonique, d'Uskub, de Monastir et d'Andrinople. Chaque jour, on emprisonne de nouvelles personnes sous le plus futile soupçon ou la moindre accusation : si l'on en relaxe quelques-unes, d'autres sont incarcérées; ou bien, les détenus sont transportés d'une prison à l'autre, faute de place. D'après les renseignements au Gouvernement princier, voici le nombre approximatif des Bulgares emprisonnés dans les vilayets à la suite des attentats de Salonique :

1° VILAYET DE SALONIQUE		
Prison centrale du vilayet.	400	
Prisons des cazas	500	
	900	900
2° VILAYET D'USKUB (SKOPIÉ)		
Prison centrale du vilayet.	500	
Prisons des cazas	?	
	500	500
3° VILAYET DE MONASTIR (BITOLIA)		
Prison centrale du vilayet.	625	
Prisons des cazas	225	
	850	850
A reporter. . . .		2 250

Report		2 250

4° VILAYET D'ANDRINOPLE

Prison centrale du vilayet.	230	
Prisons des cazas	320	
	550	550
Total.		2 800

Pendant les deux derniers mois, de la fin d'avril à fin juin (v. s.) 1903, les autorités ottomanes ont donc arrêté 2 800 Bulgares, indépendamment de ceux qui sont détenus dans les prisons des cazas du vilayet d'Uskub et pour lesquels on n'a pas de renseignements. Il manque également des informations pour un assez grand nombre de localités des susdits vilayets, et, comme des arrestations ont été opérées dans presque tous les villages, on peut affirmer, sans exagération, que le nombre des Bulgares détenus est double et même triple du chiffre officiel ci-dessus mentionné. La plupart des prisonniers ignorent pourquoi ils ont été arrêtés; ils sont détenus depuis plusieurs mois sans avoir été encore interrogés par les juges d'instruction. De la prison centrale de Salonique, les autorités n'ont relaxé que 32 détenus. De la prison centrale d'Andrinople, 81 Bulgares détenus, dont 4 prêtres, ont été déportés en Asie-Mineure, sans qu'il y ait eu une sentence justifiant cette mesure.

III. — INTERNEMENT DANS LES LIEUX D'ORIGINE
FERMETURE DES ÉGLISES ET DES ÉCOLES
PROPAGANDE DU PATRIARCAT GREC

Les négociants et les artisans bulgares établis à Constantinople et à Salonique ont reçu l'ordre de se rendre dans leurs villes natales pour y être internés. Il ne leur a pas été accordé de délai pour pouvoir arranger leurs affaires et sauvegarder leurs intérêts. Parmi eux, plusieurs s'étaient établis, il y a une vingtaine d'années, dans ces deux villes où ils possèdent des immeubles; ils se voient frappés par cette mesure inique d'internement dans leurs lieux d'origine, où ils n'ont plus depuis longtemps ni intérêts ni liens de parenté : c'est la ruine et la misère pour eux et leurs familles. Une mesure analogue a été édictée à l'égard des professeurs de gymnase et des maîtres d'école, de sorte que toutes les écoles bulgares ont été fermées avant la fin de l'année scolaire.

Les autorités appliquent rigoureusement la même mesure contre les prêtres qui sont présidents des communautés religieuses bulgares. D'autres sont détenus. La mesure d'internement prise à l'égard des

prêtres et des maîtres d'école, contrairement aux lois en vigueur et aux privilèges de l'exarchat, a pour but de paralyser le développement de l'œuvre bulgare, tant religieuse que scolaire, et de forcer la population bulgare à passer sous l'autorité du patriarcat grec. Comme c'est au nom des présidents de communauté que sont délivrés les permis d'ouverture des écoles et que ces présidents sont emprisonnés ou internés, la population bulgare reste sans représentants légaux auprès des autorités turques, abandonnée à la merci de toutes les propagandes. Indépendamment des cas de pression administrative et de propagande grecque, signalés plus haut dans les cazas de Serrès, Demir-Hissar et Stroumitza, il convient de mentionner les faits caractéristiques suivants.

Le mudir de Goréme (caza de Petritch) a fait dernièrement réunir les notables bulgares de ce village et leur a enjoint de renoncer à l'exarchat et de reconnaître le patriarcat, en leur disant que « les Bulgares exarchistes sont des ennemis de l'Empire et que, s'ils veulent éviter les poursuites, ils doivent obéir à son injonction ». Encouragés et secondés par les autorités ottomanes, les évêques et les archimandrites grecs parcourent le pays, pénètrent de force dans les églises bulgares, foulent aux pieds ou brûlent les livres slaves, emploient les promesses et les menaces pour obliger la population bulgare de reconnaître le patriarcat. L'archimandrite grec de Salonique, prêchant aux habitants de Gradobor, Négovan, Zarovo, Novo-Selo, etc., a tenu ce langage que « le Sultan ne veut plus avoir de Bulgares exarchistes dans son Empire et que, s'il en reste, ils seront exterminés ». Ces prédications ont été faites en présence de fonctionnaires ottomans. Des faits analogues de propagande ont eu lieu dernièrement aux villages de Taschly-Mouslin et d'Ortakeuy (caza d'Andrinople); les autorités ottomanes ont obligé seize familles bulgares du premier village de signer une déclaration comme quoi elles passaient au patriarcat; l'évêque grec s'est rendu à Taschly-Mouslin et a officié dans l'église bulgare malgré les protestations de la grande majorité des familles bulgares qui refusent d'abandonner l'exarchat. Le même évêque a fait emmener de force, par des gendarmes à Ortakeuy, les notables des villages bulgares environnants et, dans sa prédication, il leur a dit que, « s'ils ne veulent pas être exposés aux poursuites du Gouvernement Impérial, ils doivent reconnaître le patriarcat ».

IV. — RUINE ÉCONOMIQUE DES NÉGOCIANTS, ARTISANS ET OUVRIERS

Outre les arrêtés d'internement, il faut citer une autre mesure qui prépare la ruine économique des négociants, artisans et ouvriers bul-

ses habitants : les soldats se sont amusés à monter, l'un après l'autre, sur le dos du villageois Ilia Anastassoff et à le forcer de courir en lui donnant des coups de cravache. Le 16 juin, une quinzaine de soldats sont arrivés au village Metchkouévtzi; ils se sont installés dans la maison d'une vieille femme nommée Kata Sazdova, et, après s'être fait servir par elle à manger et à boire, ils lui ont ordonné de leur procurer des jeunes femmes du village; la pauvre femme, s'étant enfuie et réfugiée chez des voisins, les soldats ont mis à sac sa maison.

Le 23 juin, le gendarme Adem-aga avec quatre soldats a maltraité Pano Kantcheff dans son magasin à Schtip; la victime ayant voulu aller au Konak (Hôtel du Gouverneur) pour se plaindre de ces actes de violence, on l'a arrêté et battu dans la rue et on l'a contraint à rentrer chez lui. Les ilavès ont pillé le village Saint-Nicoulé, dont le maire Ghélé Andonoff et le garde champêtre Lazo Davkoff ont été arrêtés et battus, parce qu'ils avaient informé le caïmacam de Schtip des actes de déprédation de ces soldats. Dans tout le caza de Schtip, les travaux des champs sont interrompus.

Le 10 juin, deux brigands connus, Youssouf de Lakavitza et Démir de Kitchinitza, ou une dizaine d'Albanais ont capturé sept villageois de Kounovo (nahié de Gostivar) et exigé soixante-cinq livres turques de rançon. Le 17 juin, la même bande a demandé cent livres turques du village Jelezno-Rétchani, en menaçant de tuer trente habitants au cas où le montant de la rançon ne serait pas payé. Le prêtre ainsi que plusieurs notables de ce village restent à Gostivar, n'osant pas risquer le voyage pour rentrer chez eux. Le 22 et le 24 juin, les autorités de Gostivar ont fait des perquisitions dans les villages bulgares de Pehtchovo, Lechnitza et Dolno-Ialovtzi et, quoiqu'elles n'eussent rien trouvé de compromettant, elles ont arrêté et maltraité plusieurs de ses habitants.

Le chef de la gendarmerie de Koumanovo, Hussein Effendi, a imposé par force au village Nagoritchano des maires autres que ceux élus par les habitants. Les maires légalement élus ayant adressé une pétition aux autorités, le caïmacam de Koumanovo a fait saisir les sceaux du village et les a remis aux maires choisis par le chef de la gendarmerie. Le nommé Milenko Angheloff, ayant protesté contre cette nouvelle violation, a été emprisonné. Le 14 juin, deux agents de Molla Hussein, percepteur des contributions à Koumanovo, les nommés Ibo et Hussein, ont pénétré dans la maison de Donko Ivanoff du village Selo et ont violé sa fille âgée de dix-huit ans. La veille, deux autres agents du même percepteur avaient pillé la maison de Dimitri, notable du même village.

Tous les travaux des champs sont abandonnés, au grand préjudice des paysans, ceux-ci étant contraints à la corvée pour la construc-

que, voyant sa ruine se consommer lentement mais sûrement, cette malheureuse population se révolte contre un pareil régime d'arbitraire et de servitude.

Les faits qui viennent d'être exposés condamnent une fois de plus le régime ottoman. Il n'y a pas longtemps, la Sublime-Porte s'efforçait de dénoncer les entreprises révolutionnaires en Turquie comme étant fomentées par la Bulgarie, et d'en rejeter la responsabilité sur le Gouvernement princier. Aujourd'hui, elle doit reconnaître que la mauvaise administration de ses provinces est la seule et unique cause des troubles qui s'y produisent. Elle aurait dû pourtant puiser dans les tristes expériences du passé la conviction que ce n'est pas avec des persécutions systématiques et des répressions sanglantes que ses autorités feront régner l'ordre et la paix dans son pays.

La Sublime-Porte avait accepté, en principe, un projet de réformes qu'elle n'a pas appliqué en fait : elle a déclaré que ce projet était insuffisant. En dernier lieu, après la note du 16 juin du Ministère princier des Affaires étrangères, elle avait formellement promis au Gouvernement bulgare de rapporter les mesures d'arrestation et d'internement relatives aux prêtres et aux maîtres d'école, d'ordonner la réouverture des églises et des écoles, de relaxer les Bulgares innocents qui, par milliers, sont maintenus en prison, de punir les agents de l'autorité coupables d'exactions, d'abus de pouvoir et de crimes, en un mot de faire œuvre de justice et d'apaisement. Non seulement elle n'a tenu aucune de ses promesses; mais elle a édicté des mesures encore plus restrictives : pour n'en citer qu'un exemple tout récent, il a été prescrit que, comme condition de leur mise en liberté, les détenus et les internés auront à fournir des cautions pécuniaires ou personnelles et que, pour ces dernières, ils devront présenter des sujets ottomans qui ne soient pas d'origine bulgare. Il est facile de comprendre que, dans l'état actuel des choses, aucun des Bulgares détenus ou internés, parmi lesquels il y a tant d'innocents, ne sera en mesure de remplir une de ces conditions.

Qu'est-il résulté de tout cela?

Lasse d'attendre la réalisation des promesses d'un sort meilleur et ne prenant conseil que de son désespoir, la population bulgare de Turquie d'Europe s'est jetée dans la voie de la révolution : un mouvement insurrectionnel vient d'éclater dans le vilayet de Monastir, dans une province ottomane située à 250 kilomètres des frontières de la principauté de Bulgarie. Les causes de cette révolution sont aujourd'hui connues et les responsabilités d'ores et déjà établies : la Sublime-Porte ne pourra plus en accuser la Principauté.

Sophia, le 28 juillet (10 août) 1903.

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD.

VICTOR HUGO

ÉCOLIER

Sur la vie de Victor Hugo il semble bien qu'il n'y ait plus rien à dire. Lui-même s'est chargé de la raconter dans *Odes et Ballades*, *les Contemplations*, *les Feuilles d'Automne*, *les Rayons et les Ombres*, *les Quatre Vents de l'Esprit*, *l'Art d'être Grand-Père*, aussi bien que dans *les Misérables*, *le Dernier Jour d'un condamné*, *Choses vues*, *Actes et Paroles*. La *Correspondance*, les *Lettres à la Fiancée* ne nous laissent rien ignorer de ses amitiés et de ses sentiments de la première jeunesse, et le « témoin de sa vie » nous a rapporté toutes les histoires, toutes les aventures de son enfance.

Malgré l'abondance des publications, malgré tant de confidences faites par lui-même ou par ses amis et ses proches, j'ai pu encore. grâce à l'étroite amitié qui me lie à son petit-fils Georges, découvrir dans les archives de famille des renseignements et des documents inédits sur l'écolier Victor Hugo.

*
* *

Nous ne le suivrons pas, tout petit, âgé de quatre ou cinq ans, à l'école de la rue du Mont-Blanc où, le jour de la fête du maître, il jouait un rôle dans *Geneviève de Brabant*, ne comprenant rien à ce qu'on lui faisait dire ni à ce qu'il entendait : — pour se désennuyer, il grillait les jambes de ma-

demoiselle Rose, la fille du maître, qui représentait Geneviève; lui, Victor, représentait l'enfant.

Sa vie d'écolier commence à six ans, lorsqu'il demeure impasse des Feuillantines et va rue Saint-Jacques, à la pension tenue par le Père La Rivière, un ancien prêtre de l'Oratoire,

Naïf comme un savant, malin comme un enfant[1].

Il l'aimait, ce maître, qui était plein d'attentions pour lui. C'est qu'habitué à enseigner la lecture et l'écriture aux fils d'ouvriers, le Père La Rivière était fier d'un élève qui dépassait bien vite par ses connaissances les petits condisciples plus âgés. Et puis, c'était le fils du commandant Hugo, et le commandant Hugo, l'ami de Joseph Bonaparte, frère de l'Empereur, était déjà célèbre par la capture du bandit Fra Diavolo.

Pendant les trois ans qu'il passa à l'école de la rue Saint-Jacques, Victor fit de rapides progrès; il avait abordé le latin, expliqué l'*Epitome*, le *De Viris*, *Quinte-Curce*, *Virgile*, et surtout *Tacite*, son auteur favori. C'était le temps heureux où le Père La Rivière,

A l'accent calme et bon, au regard réchauffant,

l'embrassait, le félicitait, et disait partout :

Quoiqu'il n'ait que neuf ans, il explique Tacite.

Mais il fallut quitter le Père La Rivière, les bancs de chêne, la table, le pupitre de la rue Saint-Jacques, à l'époque où la toute-puissance de Napoléon improvisait des trônes dans toute l'Europe et où son frère Joseph, après avoir été roi de Naples, était nommé, par un caprice, roi d'Espagne. De colonel, le père de Victor était devenu général, aide de camp du roi; il appelait à Madrid, auprès de lui, sa femme et ses fils (1811).

Le général Hugo n'entendait pas que des études si brillantes fussent brusquement interrompues : il conserva auprès de lui son fils aîné, Abel, qui devait entrer dans les pages du roi; mais il plaça Victor et Eugène au Collège des Nobles. Les détails sont connus; on a décrit ce collège de moines, dirigé par Dom Bazile, au nez crochu, aux yeux enfoncés, maigre,

1. *Les Rayons et les Ombres*. — *Sagesse*.

pâle, impassible, et par Dom Manuel, gras, bouffi, réjoui. On nous a montré ces caves aux murs sombres, nus et humides, et ces petits Espagnols qui faisaient la guerre à leurs camarades français, fils des envahisseurs, et les rivalités, les querelles plus ou moins sanglantes.

Les petits Hugo étaient considérés comme des phénomènes puisque, désignés par leur âge pour les classes des petits, ils avaient si bien traduit Quinte-Curce, Virgile et Lucrèce qu'en une semaine ils avaient passé de la septième à la rhétorique.

Victor avait emporté en Espagne son Tacite de la rue Saint-Jacques, qu'il avait si souvent feuilleté et traduit. Ce Tacite est placé aujourd'hui dans les vitrines de la « maison de Victor Hugo », place des Vosges. Imprimé en 1805, c'est un petit livre de classe assez pauvre, assez délabré. On ne peut le regarder qu'avec émotion, car c'est lui qui fut pour ainsi dire le premier maître de l'écolier. Il porte diverses inscriptions de sa main, témoignages de ses rancunes contre les petits Espagnols. Ils étaient vindicatifs, ces petits Espagnols qui, tout naturellement, qualifiaient avec véhémence la domination française ; ils n'étaient pas fâchés de prendre sur les fils une revanche des victoires remportées par les pères. L'un d'eux, Frasco, comte de Belverana, avait donné un coup de ciseaux dans la joue d'Eugène. Un autre, Elespuru, avait le privilège d'exaspérer Victor parce qu'il était hargneux, malpropre et difforme. De plus, ces jeunes hidalgos prenaient des airs importants et des façons méprisantes ; ils ne s'appelaient pas par leur nom, mais par leurs titres : « comte » ou « marquis », ou bien faisaient sonner leurs particules en présence de leurs camarades : le *de* était accentué avec ostentation. Ce ton et cette attitude impatientèrent maintes fois Victor. Il se contenait, le plus souvent, pour ne pas provoquer des scènes violentes. Mais il prenait son Tacite, qui était devenu son confident : il écrivait sur la première page : *Elespuru.* — Elespuru, c'était la bête noire, l'ennemi. Victor devait murmurer à chaque instant ce nom qui lui paraissait odieux et ridicule ; il devait le prononcer d'abord en français, en appuyant sur les *u*, et puis en espagnol : « Elespourou » ; sur cette même page, au-dessous d'*Elespuru*, il écrit encore : *Elespourou*.

Elespuru, *Elespourou*, c'est le souvenir fâcheux qu'il emportera du Collège des Nobles.

Il tolérait avec plus de sérénité les désignations de titres nobiliaires; mais, puisque les petits Espagnols se donnent de la particule, lui aussi, et sans doute pour se moquer de ses camarades, mettant son propre nom et celui de son frère sur son Tacite, il les écrit en espagnol et les décore de la particule : *Bittor de Hugo, Eugenio de Hugo*.

Sa rancune fut longue et tenace : « comte de Belverana », c'est le titre qu'il donne plus tard au Gubetta de *Lucrèce* ; il baptise Elespuru un des quatre fous de *Cromwell*.

Aussi bien tous ses souvenirs de Madrid lui sont-ils restés si profondément gravés dans l'esprit qu'on retrouve dans *Ruy Blas* le nom d'Ortaleza, la rue du collège, et le nom de Matalobos, petit ruisseau voisin de la porte Santo Domingo.

Quant à son Tacite, il le rapporta de Madrid, le garda pendant plus de vingt ans et le donna, en 1833, à un ami, avec ces mots écrits sur la couverture :

« Ce livre est mon Tacite de classe. Je l'ai donné à M. J. Belin en souvenir de Victor Hugo. — 17 février 1833. »

Et M. J. Belin ajoute en note :

« Donné par Victor Hugo. — J. B. »

Quel était cet ami? Il semblait qu'on dût en voir quelque trace dans la correspondance : Victor Hugo gardait scrupuleusement toutes les lettres qu'on lui adressait, même les plus insignifiantes, même celles d'inconnus, à plus forte raison celle d'hommes illustres ou d'amis. Je sais bien qu'un grand nombre de lettres ont été égarées, données comme autographes ou peut-être dérobées, puisque Georges Victor-Hugo, son petit-fils, a été amené à en acheter tout récemment un lot assez considérable en Angleterre; mais il y a encore des milliers de lettres qui ont été conservées par la famille et par Paul Meurice, et, dans ces monceaux, j'en ai découvert une seule de J. Belin, qui date du 5 novembre 1832, — trois mois environ avant le don du Tacite. — Et J. Belin appelle Victor Hugo « monsieur ».

L'heure était grave: on allait donner, au Théâtre-Français, la première représentation de ce drame : *le Roi s'amuse*. C'était une bataille. J. Belin s'était présenté chez Victor Hugo et ne

l'avait pas rencontré. Il venait lui donner les noms d'amis dévoués pour lesquels il demandait des places, et il lui laissait une liste d'admirateurs des nationalités les plus diverses. C'est la seule trace des relations de J. Belin avec Victor Hugo.

***

En 1812, le contre-coup des événements de Russie se faisait sentir, et les trônes improvisés s'écroulaient. Madame Hugo ramenait ses deux fils aux Feuillantines. Le Père La Rivière recouvrait ses deux élèves, trop heureux d'avoir quitté le Collège des Nobles et de revoir la rue Saint-Jacques.

Quelques devoirs d'écolier de Victor Hugo ont été conservés; ils datent de 1813. Sur des feuilles volantes, d'un papier épais, l'écriture est fine, cursive; les lettres sont serrées les unes contre les autres, les lignes très rapprochées, et les mots finissent par des queues flamboyantes et majestueuses, comme dans ces modèles de calligraphie que des professeurs placent encadrés à la porte de leur maison.

Victor Hugo avait onze ans, et il s'escrimait fort sur le latin. C'étaient des thèmes assez courts, fables ou histoires. Voici l'un des textes :

De tous les animaux, l'homme est le plus fou. Chacun est lynx envers ses pareils et taupe envers soi-même. Il se voit d'un autre œil qu'il ne voit ses semblables, C'est pourquoi Jupiter, le souverain des dieux et des hommes, chargeant les hommes d'une besace, tant ceux du temps présent que ceux du temps passé, mit nos défauts dans celle de derrière et ceux des autres dans celle de devant.

Victor traduit la fable en latin : à chaque mot français correspond le mot latin. Il est l'esclave obstiné du texte. Puis quand il a terminé, il réfléchit. Son latin lui paraît un peu plat et trop prosaïque : les mots lui semblent impropres : il reprend son thème et le traduit, cette fois, en termes plus élégants et plus châtiés, choisissant les tournures latines, multipliant les inversions et les rejets, adoptant des synonymes plus conformes à l'esprit du texte. On assiste, pour ainsi dire, à tout le travail qui s'est opéré dans son cerveau.

Mais il n'aurait pas été l'écolier qu'il était s'il n'avait orné son devoir de quelque réflexion: Il écrit, en plus gros caractères :

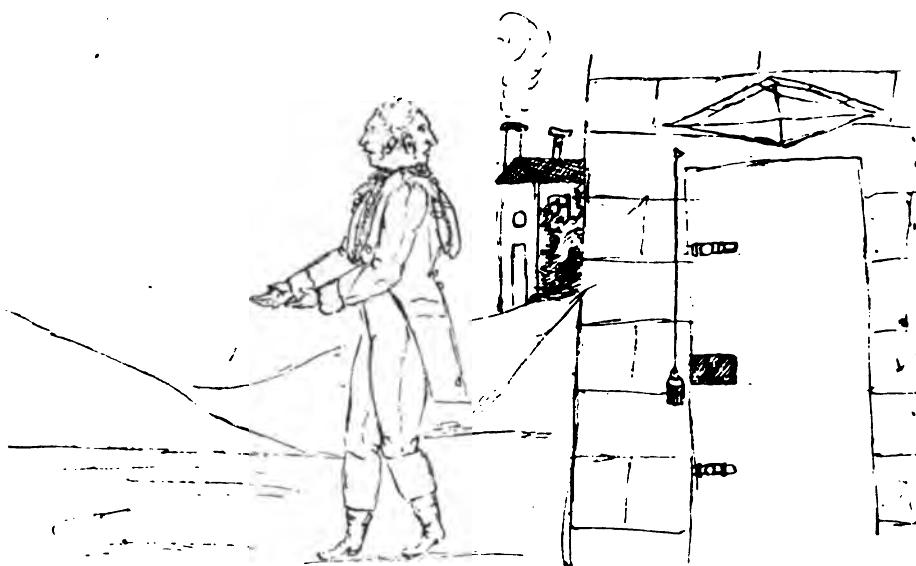
« *Ecce homo !* Voici l'homme ! »

Cela ne lui suffit pas, il ajoute — la citation est légèrement inexacte — ce vers de Boileau :

Le plus sot animal, à mon avis, est l'homme.

Mieux encore : il fait un dessin, et ce dessin a sa moralité.

Il a relu sa fable attentivement : ce qui l'a frappé, c'est que



l'homme se voit d'un autre œil qu'il ne voit ses semblables, que Jupiter a mis nos défauts dans la besace de derrière pour qu'ils échappent à nos regards et ceux des autres dans celle de devant.

Victor est indigné. Jupiter lui semble bien coupable d'avoir ainsi favorisé ce travers de l'humanité. Ah! l'homme est à ce point pervers et vaniteux ! Que fait notre moraliste? Il indique la duplicité en traçant un homme à deux faces, l'une qui regarde par devant, l'autre par derrière ; sur la besace que porte cet homme, il écrit soigneusement, de ci : « Mes défauts » ; de là ; « Ceux des autres ». Par ce moyen, la justice est

sauvegardée, l'orgueil est vaincu. Rien n'échappe plus à nos regards, pas plus nos défauts que ceux des autres : Victor a vengé la morale, humilié l'homme et donné une leçon à Jupiter. Dès 1813, son goût de la satire s'exerce ouvertement.

Un autre thème est un sujet d'histoire, qui est encore un sujet de morale :

Pyrrhus, roi d'Épire, à la prise d'une ville, voyant que les habitants, enveloppés de toutes parts, s'opiniâtraient à la défense, leur fit passage, et, dans les maximes de guerre qu'il a laissées, il est d'avis de ne pas trop presser celui qui fuit, non seulement de peur que, par nécessité, il ne fasse trop vive résistance, mais encore pour qu'il se soumette plus facilement, persuadé que le vainqueur ne doit pas s'attacher à exterminer les vaincus.

Et c'est toujours la même méthode : la traduction exacte, mot à mot, suivie de la traduction châtiée.

Cette anecdote inspire à Victor, naturellement, des considérations philosophiques ; il se souvient de ses classiques, et il écrit ce vers de Virgile :

Parcere subjectis et debellare superbos,

qu'il traduit ainsi :

Pardonner aux vaincus et vaincre les rebelles.

Parcere, c'est « épargner » ; Victor fait plus : il pardonne.

Voilà un prétexte à un beau dessin. Il n'y manque pas. Il traite son sujet avec ampleur : le dessin occupe toute la largeur de la page et renferme deux scènes.

A gauche, c'est un guerrier, tête nue et corps à peu près nu, genou en terre, suppliant, et un autre guerrier, casqué, tout harnaché, tendant la main à celui-ci pour l'aider à se relever. — Victor dessine dans un coin des emblèmes de la paix, y accroche une pancarte et inscrit : *Parcere subjectis.*

A droite, un guerrier frappe à coups d'épée sur un autre, déjà terrassé, mais qui se révolte et essaie de se défendre encore. Sur le bouclier de l'homme abattu, Victor inscrit le mot : *Superbos*. Cela suffirait ; mais il a l'amour de la symétrie : il nous a dessiné d'un côté les emblèmes de la paix, il dessinera de l'autre côté les emblèmes de la guerre, un faisceau de lances avec une pancarte : *Debellare superbos.*

La mise en scène est complète: tout y est, personnages et accessoires, avec les explications. Les mouvements sont parfaitement réglés, les attitudes exactes, les gestes expressifs; il

Histoire

Histoire

Histoire

Parcere subjectis et debellare superbos.
Pardonner aux vaincus et vaincre la Rebellion.

n'est pas jusqu'au décor qui ne soit très nettement indiqué dans le fond, avec la petite maison dont la cheminée fume et un horizon de montagnes.

Nous avons vu le dessin satirique, le dessin de la morale en action. Voici un sujet proprement historique : le consul

Manlius a été tué par l'ennemi, ses lieutenants viennent le venger. Le thème a deux traductions, comme toujours, mais, cette fois, le dessin occupe encore une plus large place. C'est la bataille, avec un mouvement endiablé : des guerriers à cheval, la lance en avant, d'autres à pied, le bouclier tendu et l'épée à la main, ou brandissant la hache, frappant à coups redoublés sur des soldats qui se défendent; au premier plan, des cadavres amoncelés; dans le fond, des tentes. La mêlée est violente, confuse. Il y a un mouvement étonnant, une

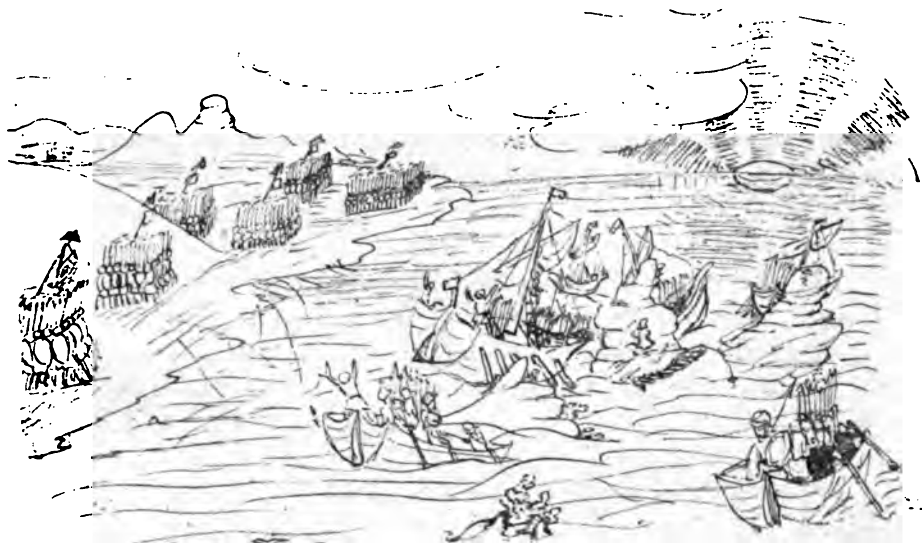


science amusante de composition, un instinct curieux de réalisme chez un enfant de onze ans. Le thème est traduit d'une façon vraiment pittoresque par l'image.

Autre sujet historique : les Carthaginois, pour échapper aux Romains, feignent de tomber avec leurs vaisseaux sur un écueil. Le dessin représente un rocher sur la mer, et les vaisseaux des Carthaginois sont proches de l'écueil, tandis que les Romains sont massés en bataillons pressés sur le rivage; dans le fond, un soleil couchant. (*Voir page suivante.*)

Ainsi Victor illustrait ses thèmes. Plus tard, quand il fera ses romans ou ses drames, il dessinera sur ses manuscrits des personnages, des scènes ou des décors. Tout, d'ailleurs, était pour lui prétexte à dessins; je ne parle pas seulement

de ses devoirs d'écolier, ni de ses romans et de ses drames, ni même de ses voyages, comme *le Rhin*, — tout rempli de burgs et de donjons d'une vérité saisissante; — mais dans ses papiers on a retrouvé tous les plans faits par lui pour sa maison



de Guernesey, l'aménagement des chambres et des salons, les silhouettes originales des meubles et le détail de leurs ornements.

Cependant les libertés qu'il prenait comme écolier, au gré de son caprice, ne le préparaient guère à la discipline des collèges. S'il avait gardé un souvenir agréable de mademoiselle Rose et de l'école de la rue du Mont-Blanc, s'il s'était attaché au Père La Rivière, en revanche, le Collège des Nobles de Madrid lui apparaissait toujours comme un cauchemar qu'il aurait voulu oublier : or, voilà que le principal du collège Napoléon se dressait tout à coup devant lui, venant le réclamer à sa mère. Sa colère, sa terreur, sa révolte, il les a exhalées plus tard en des vers célèbres, dans *les Rayons et les Ombres*. La mère n'eut pas le courage de céder aux sollicitations du proviseur et de braver les résistances de ses fils. Elle congédia « l'homme chauve et noir », et le jardin des Feuillantines conserva ses hôtes, — pas pour longtemps. La ville

le réclamait pour la prolongation de la rue d'Ulm : il fallut se loger dans une grande maison de la rue du Cherche-Midi, se contenter d'un jardinet. On avait, en guise de compensation, des petits camarades, les Lucotte, — les fils du général Lucotte, ami du général Hugo. — Madame Lucotte, très liée avec madame Hugo, habitait un étage de la maison, et une grande remise servait de salle de jeux aux enfants.

A cette époque, la France était envahie, le général Hugo avait été chargé de défendre Thionville. Les enfants, livrés à eux-mêmes, songeaient plus à se distraire qu'à travailler. Et le métier des armes leur semblait la plus noble occupation. Leurs pères ne leur donnaient-ils pas l'exemple? La remise n'était-elle pas un merveilleux champ de bataille? Mais la guerre ne devait avoir tout son attrait que si l'on avait quelque chose à défendre; — quoi?... Il n'y avait guère que la voiture de madame Lucotte : on ne pouvait raisonnablement pas l'exposer aux coups des jeunes guerriers; Victor estima qu'il serait bon de construire une forteresse. Il fallait des matériaux : on chercha, on fouilla; on découvrit quantité de malles et de caisses, qui avaient contenu les nombreuses robes de madame Lucotte, à son retour d'Espagne. Les entasser les unes sur les autres? Peuh! cette conception manquait d'imprévu et d'ingéniosité. Non, non! il fallait bâtir une véritable forteresse. Victor défonça les malles, désarticula les caisses, il ajusta ces pièces, il éleva une forteresse avec ses tours, ses bastions, ses ponts-levis.

C'est probablement de cette époque que date le goût de Victor Hugo pour la menuiserie : on sait qu'en exil, à Guernesey, il faisait ce qu'il appelait « la chasse aux coffres ». On voit dans ses carnets, où il inscrivait quotidiennement toutes ses occupations, véritable journal qu'il a tenu régulièrement durant toute sa vie, le récit complet de ses pérégrinations chez les marchands de bric-à-brac et de curiosités. Il découvrait là de vieux panneaux sculptés, de vieilles caisses ou de vieux meubles, il les désarticulait et en reconstruisait de nouveaux, leur donnant une physionomie spéciale et transformant volontiers des malles ou des caisses en cheminées ou en crédences. On peut examiner aujourd'hui, dans la maison de la place des Vosges, des meubles fabriqués par Victor Hugo.

C'est dans la remise de la rue du Cherche-Midi, en 1814, qu'il avait fait son apprentissage de menuisier ; c'est après 1860, à Guernesey, qu'il se consacra le plus activement à ses goûts d'artiste.

Toujours est-il que sa forteresse de 1814 constituait un joli morceau d'architecture et permit aux jeunes écoliers de livrer des sièges qui n'étaient pas inoffensifs, — oh ! non, certes, — d'abord pour les pantalons : cela n'aurait été que demi-mal, mais il y avait du sang répandu. Et les mères pensaient qu'on en répandait déjà trop ailleurs sans s'offrir la distraction de le gaspiller entre petits Français.

La victoire de l'étranger, l'occupation de Paris, la reddition de Thionville déterminèrent madame Hugo à rejoindre son mari avec son fils Abel, confiant Victor et Eugène aux Foucher et à madame Lucotte, qui faisaient presque partie de la famille. On sait que Victor devait épouser plus tard Adèle, la fille des Foucher.

Les deux écoliers allaient toujours chez le Père La Rivière, très régulièrement, mais ils étaient surtout possédés de la fièvre du dessin.

Je trouve dans les papiers de famille deux lettres enveloppées d'une chemise, sur laquelle Victor Hugo a écrit : « Mon frère Eugène. — Précieux. » Ce sont deux lettres d'Eugène adressées à sa mère ; on n'en a publié, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, qu'un extrait court et inexact. Je les reproduis :

Paris 23 mai 1814.

Ma chère maman,

Il y a quelque temps que tu es partie, et nous n'avons pas encore reçu de tes nouvelles. Nous en attendons avec une grande impatience, ma chère maman, nous serions bien plus heureux si ton éloignement ne nous privait de ta présence. Nous continuons d'étudier assidûment, comme tu nous l'as recommandé ; mais, malgré tous nos efforts, nous nous sommes vus forcés d'abandonner les mathématiques, ne pouvant y comprendre sans aide. Nous nous sommes adonnés avec plus d'ardeur au dessin auquel nous employons tout notre temps. Nous avons acheté avec une partie de l'argent que tu nous as donné des études de têtes et d'animaux. Nous passons notre temps à dessiner, à aller chez monsieur de La Rivière et à travailler au jardin. Les dimanches et les

jeudis, monsieur Foucher nous mène promener et souvent nous fait dîner chez lui. Tout se fait ici dans le plus grand ordre comme si tu étais à la maison. Monsieur et madame Foucher sachant que nous devions t'écrire nous ont chargés de te dire beaucoup de choses de leur part.

Adieu, ma chère maman, embrasse Abel pour moi, et tâche de nous donner de tes nouvelles le plus tôt possible.

Ton affectionné et respectueux fils

EUGÈNE

Paris lundi 30 mai 18[illegible].

Madame Foucher m'a dit de lui donner mon pantalon vert pour le donner au père Ramon afin qu'il cherchât du drap vert pour le raccommoder. Je dois le lui porter demain.

Victor et moi nous avons commencé deux têtes au crayon. Nous espérons pouvoir te les montrer finies à ton retour, car, tous les jours, avant d'aller chez monsieur La Rivière, nous travaillons assidument au dessin. Monsieur Foucher nous a montré une lettre qu'il a reçue de papa. Elle est datée du 17 mai. Il n'y parle que de ses services. Son silence sur toi et sur Abel nous a fait présumer que tu n'étais pas encore arrivée...

Les jours de fêtes et de congé nous allons promener avec monsieur Foucher. Hier et aujourd'hui nous avons été promener au jardin des Plantes avec les Lucotte. Tout est dans le plus grand ordre.

Ton affectionné et respectueux fils

EUGÈNE

Victor n'a pas voulu faire sa lettre aussitôt la mienne. Aussi nous n'avons pu la faire partir que le mardi.

On remarquera l'insistance d'Eugène : « Tout est dans le plus grand ordre... » Eugène prend les allures du maître; il semble diriger le ménage, quoi qu'il n'ait que deux ans de plus que Victor. C'est que madame Hugo était une femme ponctuelle: elle laissait bien une grande indépendance à ses enfants, mais elle exigeait la régularité, que ce fût dans les jeux ou dans les études. Elle donnait l'exemple de l'ordre et de la méthode, et elle avait voulu en inspirer le goût à ses enfants. Eugène s'en souvient. Il craint les défiances de sa mère qui, de loin, sachant que les jeunes écoliers sont livrés à eux-mêmes, doit être convaincue qu'un peu d'abandon a succédé à sa rigueur. Il la rassure : « Tout se fait ici dans le plus grand ordre, comme si tu étais à la maison... »

Le goût du théâtre s'était manifesté de bonne heure chez Victor : sa plus grande joie fut d'aller voir trois fois *les Ruines de Babylone*, le drame à la mode, lorsqu'il avait neuf ans et passait à Bayonne pour rejoindre son père en Espagne. Maintenant sa distraction la plus chère était Bobino ; mais il s'était procuré un théâtre en carton, avec des marionnettes en bois, et il avait même fait une pièce : *le Palais enchanté*, qu'il allait représenter, lorsque son père revint de Thionville avec la ferme résolution de le préparer à l'École polytechnique (1815).

***

Le général dénicha une pension dans une rue sombre, la rue Sainte-Marguerite, enserrée entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon : la pension Cordier.

Ce Cordier était un ancien prêtre : — encore un, après le Père La Rivière et le moine Dom Bazile.

Le théâtre pouvait seul consoler Victor des mathématiques. De spectateur, il se plaisait à devenir acteur ; il composait même des pièces, qu'il jouait les jours de congé. Napoléon était toujours le principal personnage, et il assumait le rôle de Napoléon, se constellant la poitrine de décorations, y ajoutant même sa croix du Lys, que lui avait donnée le comte d'Artois en récompense du zèle royaliste de sa mère. Il sacrifiait courageusement l'histoire aux exigences de l'actualité.

Mais le théâtre n'était que le délassement ; il avait une bien autre passion, celle-là plus réfléchie à la fois et plus ardente : la poésie.

A quatorze ans, il traduisait en vers la première églogue de Virgile, ce qui était une manière de concilier ses devoirs et ses goûts. Mais l'algèbre lui prenait, à son gré, trop de temps, et il aurait négligé sa muse s'il n'avait pas été servi par le hasard : blessé au genou par un coup de pierre dans une promenade au Bois de Boulogne, il dut rester étendu pendant plusieurs semaines, — merveilleuse occasion pour délaisser les mathématiques et revenir à la poésie, qu'il n'avait jamais abandonnée, mais qui devenait dès lors son occupation unique.

J'ai eu entre les mains et j'ai pu lire ses cahiers. Il y en a

un, assez volumineux, dont les feuilles épaisses sont reliées par des ficelles. Il porte comme titre : *Poésies diverses, 1816-1817.*

Sur la première page :

POESIES DIVERSES

VICTOR

Le prénom est enveloppé d'un paraphe décoratif, qu'enjolivent des arabesques entrelacées.

Au dessous, cette ligne, ou plutôt ce vers :

J'ai quinze ans, j'ai mal fait, je pourrai faire mieux.

1816

Septembre

N'est-ce pas d'une simplicité charmante, d'une modestie touchante? Il a quinze ans et il se juge. Il n'est pas satisfait de lui : il le déclare avec ingénuité. Mais il n'est pas découragé: il sent qu'il pourra faire mieux. Ces mots ne sont-ils pas émouvants, à lire aujourd'hui? Ne prennent-ils pas un caractère saisissant pour qui vient de relire *les Contemplations* ou *la Légende des siècles*?

Ouvrez le recueil, voyez les vers : il y en a de charmants, de délicats, de vigoureux, de spirituels. Il les aurait dits devant sa famille ou devant ses amis qu'on l'aurait proclamé enfant prodige; mais il les garde pour lui seul, il les écrit pour s'entraîner, et, probablement, sur des feuilles séparées, car il les a recopiés sur un cahier. Et ce qui le prouve, c'est que l'ordre chronologique est interverti, que des pièces datées de novembre figurent avant d'autres datées de septembre. Il n'y a pas de ratures. L'écriture est encore fine, nette, cursive, les mots terminés par des queues échevelées, les vers serrés les uns contre les autres.

Et, comme si son jugement sur ses vers : — « J'ai mal fait, je pourrai faire mieux », — ne lui semblait pas suffisamment catégorique, il écrit au verso :

« *N. B.* — Un honnête homme peut lire tout ce qui n'est pas biffé. »

« Il a biffé tout », dit le « témoin », dans *Victor Hugo raconté*. Non, puisque différentes pièces de ce même cahier figurent parmi *les Œuvres de première jeunesse* publiées par ce témoin lui-même, dans ce volume. Mais, à vrai dire, il en a biffé un grand nombre, d'un large trait horizontal.

Peut-être sauvera-t-on plus tard de l'oubli quelques-unes de ces pièces, qu'un honnête homme peut parfaitement lire! Composées par un autre, elles seraient fort intéressantes; elles sont, dans le cas actuel, plus captivantes en ce qu'elles nous montrent les débuts les plus lointains du puissant génie qui a illuminé son siècle.

La première des poésies de ce cahier date de juin 1816; elle est intitulée *Côtes de Provence*, et imitée des Géorgiques. Virgile, Horace, Martial et Lucain sont surtout mis à contribution par le jeune poète. Il écrit, d'ailleurs, suivant sa fantaisie, des couplets, des contes, des épigrammes, des fables, des acrostiches, des dialogues et jusqu'à des compliments.

Il s'était mis en tête de répondre à une « *Épître au Roi,* de Baour-Lormian, le jour de la Saint-Louis ». Baour-Lormian, qui fit grand bruit dans son temps, est sinon inconnu, du moins oublié; poète, auteur dramatique, ayant obtenu quelques succès retentissants avec ses tragédies, et surtout avec un opéra, *la Jérusalem délivrée*, en 1802, membre de l'Académie française en 1815, il était bonapartiste, mais d'un bonapartisme accommodant qui ne gêna pas outre mesure sa conversion à la royauté. En 1816, il se permettait de donner des conseils au roi Louis, en vers, et dans un langage qui avait choqué Victor. L'écolier ne comprenait pas qu'on pût faire des remontrances au Roi, ni même des observations, et surtout avec des jeux de mots et des calembours, dont Baour-Lormian était prodigue. Il avait écrit en huit jours une pièce de vers, — datée du 28 août 1816, — imitant le ton de Baour, même ses mots, le criblant de ses traits, et il voulait envoyer sa réponse au *Journal des Débats*, qui devait l'insérer. Mais Eugène improvisait, de son côté, une pièce sur le même sujet. Victor ne voulait pas entrer en concurrence avec son frère: il garda donc sa poésie. Malheureusement, l'aîné y mit plus de temps que le cadet, — « ce qui, ajoute celui-ci, donna lieu à un tel retard que donner sa pièce ou la mienne aurait été *de la mou-*

tarde après diner ». Je souligne ces derniers mots. Évidemment, ils parurent à Victor un peu trop familiers ou prosaïques : plus tard, il ajouta, d'une autre écriture : « comme dit le vulgaire ».

Remarquez bien qu'il écrivait ses vers toujours pour lui et pour lui seul; il les accompagnait néanmoins de ses réflexions. Ainsi il traduit quatre-vingt-quatre vers de Virgile, la première églogue, sous ce titre : *Titvre et Mélibée*, le 16 octobre 1816 : il fait cent six vers français. Il lui arrive une fois de modifier le sens très légèrement, il s'en excuse :

Assujetti à la rime, je n'ai pu la satisfaire que par ce léger changement de signification, on me pardonnera, je l'espère, cette licence.

« On me pardonnera »!... La pièce est biffée : il ne l'a lue et ne la lira à personne, et un honnête homme ne doit pas la lire...

Et ce qui est encore plus amusant, c'est qu'à propos de cette même pièce, il a fait une découverte : un vers l'a frappé, un de ses vers à lui; il l'a retrouvé dans une autre traduction, et aussitôt il rédige cette note :

Ce vers se trouve mot pour mot dans une traduction que j'ai lue; craignant d'être accusé de plagiat, et sachant bien que j'aurais eu beau protester au lecteur qu'il m'appartenait, je me suis déterminé à le remplacer ainsi.

Et il donne son nouveau vers. — Un plagiat! qui aurait pu l'accuser de plagiat? Le lecteur? Mais le seul lecteur, c'était lui. Et puis cet écolier de quatorze ans qui a déjà des craintes d'être accusé de plagiat, et pour un vers sur cent six, n'est-ce pas divertissant?

Il est plein de tendresse pour sa mère. Il lui adresse des vers, le 30 septembre 1816, pour le jour de sa fête. Ils sont bien touchants; cependant il les a biffés sans hésiter :

Mon cœur me dit que c'est ta fête :
Je crois toujours mon cœur quand il parle de toi,
Maman, que faut-il donc que mon cœur te souhaite?
Des trésors? Des honneurs? Des trônes? Non, ma foi,
Mais un bonheur égal au mien quand je te vois.

On se souvient des malles et des caisses de madame Lucotte, que Victor démolissait pour en faire une forteresse,

et des promenades que madame Lucotte faisait faire aux enfants, en mai 1814, pendant que leur mère était allée rejoindre le général à Thionville. Victor adresse à madame Lucotte, le 1er janvier 1817, un compliment, et assez long; et cet écolier de quinze ans parle comme un homme qui aurait tourné toute sa vie des madrigaux :

J'entends, mais, direz-vous, cette timide lyre
Aurait dû, ce me semble, en cet aimable jour,
M'exprimer ton sincère amour.
— Avant de m'accuser, consentez à me lire.
Mon cœur suffit pour vous aimer,
Ma voix suffit pour vous le dire ;
Mais, hélas ! pour vous l'exprimer,
Madame, quelle voix pourrait jamais suffire ?

Il avait écrit la tragédie d'*Irtamène*, tragédie en cinq actes, pour les étrennes de sa mère, lors de ce même 1er janvier 1817 ; en lui envoyant son œuvre, il lui adressa des vers, lui confiant que, guidé par Melpomène, il avait ramassé quelques fleurs du sacré vallon :

Ce ne sont pas de ces fleurs immortelles
Dont Racine se pare au céleste banquet ;
Ce sont des fleurs simples et naturelles
Comme mon cœur, maman : je t'en offre un bouquet.

J'ai eu entre les mains cette tragédie, écrite sur un cahier de feuilles de papier épais, reliées par un fil.

Sur la couverture :

IRTAMÈNE
TRAGÉDIE
1816

VICTOR.

L'auteur dresse d'abord une statistique des actes, avec le nombre des scènes et le nombre des vers pour chaque acte, et les dates où il a commencé et terminé :

Le Ier acte, commencé le 17 juillet 1816.	5 scènes,	236 vers,
Le IIe acte.	5 —	300 —
Le IIIe acte	6 —	308 —
Le IVe acte	7 —	370 —
Le Ve acte, fini le 14 décembre 1816. .	7 —	294 —
		1 508 vers.

Le 21, il composait sa pièce d'envoi, qu'il terminait le 30 décembre, et, le 1er janvier, il offrait le tout à sa mère.

On observera que, dès l'âge de quatorze ans, il indiquait sur ses manuscrits, comme il le fera plus tard, les jours et les dates où il avait commencé et terminé son œuvre. Souvent même il les donnait pour chaque acte. *Irtamène* lui coûta cinq mois de travail — ou plutôt cinq mois d'heures de récréation, puisqu'il continuait ses études à la pension Cordier. — Sur le dos du manuscrit, il a écrit quatre fois : « Vive le Roi ! » et il a dessiné un portrait du Roi avec sa couronne.

Dans son premier cahier de poésies, sur quarante-six pièces, il y en a vingt-trois biffées, neuf qui ne sont pas biffées, — notamment : *à Glycère*, [illegible], *le* [illegible], *le Règne de Jupiter*, — et quatre qui ont été publiées dans *Victor Hugo raconté* : — *l'Antre des Cyclopes*, *Cacus*, *le* [illegible] et *César passe le Rubicon*.

Un autre cahier, — qui ressemble à un carnet de blanchissage, — cartonné, marbré bleu, contient *le Déluge*, poème en trois chants, par *Victor Mary Hugo*. — Il écrit Marie avec un y.

Sur la première page, ce vers :

> Jusqu'en ses châtiments adorons l'Éternel

et la date de 1816. Le poème a 364 vers. En marge d'un certain nombre, l'auteur met des lettres au crayon : *m.* (mal), *p. m.* (pas mal), *b.* (bien), *t. b.* (très bien).

Comme il est dit dans *Victor Hugo raconté*, il donne son opinion sur 73 vers : 20 mal, 32 bien, 15 très bien, 5 passables, 1 faible. Il établit cette petite statistique en tête de son manuscrit.

Je complète les renseignements du « témoin ».

Victor, dans un vers, a employé ces mots : « la lumière du jour » ; il en est un peu choqué et, pour s'excuser, il écrit cette note : « *La lumière du jour* semble un pléonasme ; cependant le poète a dit :

> » Aimez avec respect, servez avec amour
> » Ceux de qui vous tenez la lumière du jour. »

On voit à quel point il était délicat sur les expressions, peut-être même avec un peu d'excès: car, enfin, il y a plusieurs lumières, — la lumière du soleil, la lumière de la lampe, la lumière des astres, etc., — qu'il est bien permis de désigner.

Son *Déluge* ne le satisfait guère. A la suite, nous lisons ces vers adressés à son frère aîné :

SUR MON DÉLUGE

A. Abel.

Lorsque mettant pour un mot une phrase,
Je te peignis avec emphase
L'univers englouti, le mortel foudroyé
Mourant sans espoir ni refuge,
Je crois, Abel, qu'en mon déluge
Je me suis moi-même noyé.

Il constate donc son emphase. Ce n'est pas le péché dont s'accuse un écolier de quatorze ans : l'emphase lui paraît une des beautés du style ; tout ce qui est retentissant, sonore, est, pour l'enfant, éloquent et sublime. Victor se plaignait d'un défaut qu'auraient envié nombre de rhétoriciens.

Je retrouve, à cette même époque de 1816, un poème d'Eugène Hugo qui traite du même sujet : *le Déluge*.

Sur la couverture est inscrit ce vers :

Discite, justitiam moniti, non temnere divos.

VIRGILE, *Énéide.*

LE DÉLUGE
POÈME
en trois chants,
PAR
EUGÈNE HUGO
1816

Ce poème a été placé dans une enveloppe par Victor Hugo, qui a écrit :

Eugène Hugo
(mon frère)
Un poème intitulé le Déluge, *fait à quatorze ans.*

Or ce poème est daté de 1816, de la même année que celui de Victor. Victor avait bien quatorze ans, mais Eugène en avait seize.

Eugène s'est-il trompé sur la date? Victor s'est-il trompé

sur l'âge de son frère?... Ce poème a-t-il été fait par Eugène à quatorze ans, en 1814, et daté ensuite de 1816?... Il est probable que Victor Hugo, écrivant cette note plus tard, après la mort d'Eugène, aura commis une erreur.

A la fin de 1817, Victor commence une tragédie : *Athélie ou les Scandinaves*. Elle est écrite sur un cahier bleu cartonné; le titre est disposé de la façon suivante :

ATHÉLIE
OU
LES SCANDINAVES
TRAGÉDIE
en cinq actes et en vers,
PAR
VICTOR MARY HUGO
1817

Il avait entrepris cette tragédie avec la ferme résolution de la finir : en tête de son manuscrit, il établit d'abord le sujet, — *Sujet d'Athélie*, — et il le raconte en deux pages un quart. Il fait ensuite le scénario complet des cinq actes, scène par scène. Il le termine par ces mots : *Fin du plan*. Mais il est bien vite rebuté. Il achève le second acte et le mentionne : *Fin du IIe acte,* le 15 novembre 1817. C'est aussi la fin du manuscrit.

Mais l'activité de l'auteur ne se lasse pas. Si le sujet d'*Athélie* ne l'a pas retenu, si le genre de la tragédie lui paraît un peu maussade, peut-être le genre plaisant le séduira-t-il davantage. S'il faisait un opéra-comique?... C'est pour lui un jeu : en dix-sept jours, tout en satisfaisant à ses devoirs d'écolier, il remplit un gros cahier de dialogues et de couplets; il avait terminé les deux actes d'*Athélie* le 15 novembre 1817, et son opéra-comique le 3 décembre de la même année.

Son manuscrit est d'une petite écriture très serrée, avec des renvois, des surcharges. Il débute par un scénario de vingt-trois scènes, quoique la pièce en ait vingt-quatre. Les couplets sont relativement peu nombreux... Mais, de même qu'on se demandera plus tard comment il pouvait suffire à tant de tâches variées, écrire des romans, des drames, des

livres d'histoire, de philosophie, de poésie, prononcer des discours, dessiner, graver, peindre, sculpter, entretenir une correspondance abondante, recevoir, voyager, — on aura quelque peine à comprendre comment il pouvait remplir tant de cahiers de poésies, de drames, et faire ses devoirs. Et qu'on ne croie pas qu'il fût un écolier distrait, malgré la réputation qu'il s'est faite: j'ai vu ses cahiers de physique et de philosophie de 1817, qui sont très soignés. Mais il avait une facilité prodigieuse, il faisait un opéra-comique en deux semaines, composait des poèmes en quelques heures ; il ne mettra pas plus de temps à écrire ses plus beaux drames que ses drames de jeunesse. Sans doute, il les avait médités; il avait marqué des points de repère, pris des notes, bâti dans son cerveau la pièce; mais quoi! il écrivait *Marion Delorme* en vingt-trois jours, *Hernani* en vingt-sept jours, *le Roi s'amuse* en vingt jours, *Angelo* en dix-sept jours, *Ruy Blas* en trente-quatre jours, *les Burgraves* en trente-neuf jours...

C'est cette rapidité surprenante de production qui lui permettait, aussi bien dans son enfance que dans sa jeunesse et dans l'âge mûr, de suffire à tant de tâches variées et absorbantes.

Et cette diversité d'aptitudes s'était déjà déclarée dès sa jeunesse, puisque, dès 1816, il se consacre à tous les genres de poésie : poèmes, tragédies, idylles, madrigaux, odes, satires, charades, énigmes, contes, impromptus, traductions, se montrant tour à tour rêveur et guerrier, tragique et plaisant, tendre et chevaleresque, mystique et libéral; et il écrira son premier roman, *Bug-Jargal*, en 1818.

Ce qui l'attire surtout, c'est le théâtre. Non seulement il s'amuse dès l'école, comme la plupart d'entre nous, à faire parler des acteurs en bois dans un théâtre de carton, mais encore il veut faire jouer une pièce de lui, une pièce complète, *le Palais enchanté*, par ses marionnettes; puis, à la pension, il est acteur et joue les Napoléon ; enfin, il compose un mélodrame en trois actes : *Inez de Castro*. Mais, cette fois, il lui faut de véritables acteurs, en chair et en os. Il veut être joué: il porte sa pièce à un petit théâtre : le Panorama Dramatique. Elle est reçue! C'est pour lui un coup de for-

tune. Être joué! Son père ne viendrait plus dire alors qu'il n'a pas la vocation littéraire. Il s'inclinerait devant l'évidence. C'était l'abandon des mathématiques, l'affranchissement, la liberté! Plus d'École polytechnique! plus de pension et de collège! L'art! Il prouverait ainsi qu'il est plus capable d'être poète, romancier, auteur dramatique, qu'ingénieur, et qu'il saurait mieux construire un drame qu'un pont ou une usine.

Il avait eu l'heureuse fortune d'ignorer la première difficulté, — celle d'être reçu, — mais il ne soupçonnait pas, tant il avait de généreuses illusions, une autre difficulté, au moins aussi grande, — celle d'être joué. — Or, la censure interdit la pièce. Déjà! Il faisait trop tôt sa connaissance : déjà elle préludait à l'interdiction de *Marion Delorme*...

Qu'importe! La pièce avait été reçue, elle aurait pu être jouée; n'était-ce pas un encouragement? Il pouvait même se figurer qu'il aurait obtenu un succès. Il se sentait fort, d'autant plus fort qu'il voulait rester fidèle à une déclaration inscrite sur un de ses cahiers, le 10 juillet 1816 :

« Je veux être Chateaubriand ou rien. »

***

A défaut du théâtre, il lui restait les concours académiques. Précisément, l'Académie française donnait comme sujet : *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.* Pourquoi ne concourrait-il pas? En une quinzaine de jours, il aligna trois cent trente-quatre vers.

La pièce porte cette date : 18 mars-7 avril 1817. Son dernier cahier de poésies d'écolier est daté de 1817-1818.

C'est un cahier relié avec une couverture de carton vert assez grossière. Sur la première page, dont la moitié est déchirée de haut en bas, Victor Hugo a écrit ces mots : *Les bêtises que je faisais avant ma naissance.* Ces mots sont d'une écriture différente de celle du cahier.

On sait que Victor Hugo a eu plusieurs écritures, ce qui est bien fait pour dérouter la science des experts. Ces écritures peuvent se ranger sous trois types : d'abord, celle de la première jeunesse, 1815 à 1825, — petite, serrée, fine, avec des queues énormes qui terminent les mots, — qui r[illegible] ara

plus tard la même, mais plus arrêtée alors et dépouillée de ses ornements et de ses arabesques ; — vient ensuite celle de 1848, — un peu moins fine, renversée, avec les lignes et les mots un peu plus espacés; — enfin, celle de 1860, — beaucoup plus grande, avec des caractères gras, les mots et les lignes très espacés. — Les autres écritures sont plutôt des écritures de transition, se rapportant à un de ces trois types.

Or il est certain que les mots : *Les bêtises que je faisais avant ma naissance*, ne sont pas de la même écriture que le reste du cahier (1817), mais d'une écriture postérieure, approchant de 1860.

Il est probable qu'au moment où madame Victor Hugo entreprit de raconter l'histoire des débuts du poète, elle consulta Victor Hugo sur les poésies qui pourraient figurer dans le volume. Victor Hugo, en relisant à cette époque ses poésies d'enfance, les jugea sans doute un peu sévèrement, ou plutôt les considéra comme une distraction ou comme un badinage; et, pour bien montrer qu'il ne fallait pas y attacher plus d'importance qu'il ne faisait lui-même, il les qualifia plaisamment : *Les bêtises que je faisais avant ma naissance.*

Ce n'était pas, d'ailleurs, une opinion qu'il exprimait après coup. Ce n'était pas même une correction, une rectification de son jugement ancien sur ses premières pièces; il traduisait simplement avec plus de pittoresque et de désinvolture sa pensée d'écolier, car, sur la seconde page de son cahier, qui était en 1817 la première, il a écrit :

ESSAIS
V. M. HUGO

toujours avec le monumental paraphe — et au dessous :

1817
1818

et cette devise à côté de son nom :

Sunt quædam mediocria, sunt mala plura.
MART.

C'est bien, cette fois, l'écriture de 1817 : or l'auteur qualifie certaines pièces de médiocres et la plupart de mauvaises.

Mais ce qui augmente la saveur de l'épigraphe latine et sur-

tout du commentaire français, commentaire assez irrévérencieux : — « Les bêtises... », — c'est que la pièce du début dans ce cahier est justement celle qui obtint une mention à l'Académie française : *Le Bonheur que procure l'Étude*.

Victor Hugo, par ce commentaire, a-t-il voulu se donner le plaisir d'une petite revanche tardive contre l'Académie? Ce n'est pas probable, puisque l'inscription latine, sous sa forme plus douce, n'est pas moins sévère. C'est pourtant cette pièce qui fut l'origine de sa renommée. Il la dédie à M. D. L. R. (M. de La Rivière), son premier maître, en des vers qui ont été publiés dans *Victor Hugo raconté* : je ne les reproduis pas. A la seconde page du cahier, se trouve la réponse de M. de La Rivière, que Victor a transcrite. Ils sont d'une charmante ingénuité, ces vers du vieux maître :

Nourrisson des neuf sœurs qui marchez vers le Pinde,
Loin que la vanité vous aveugle et vous guinde
Dans vos premiers succès, qu'il est beau de vous voir
A d'autres qu'à vous seul prétendre les devoir !
En partageant le prix que le talent nous donne,
N'est-ce pas doublement mériter la couronne ?
Après le beau laurier que je vous vois cueillir,
Rien n'est plus doux pour moi que votre souvenir.
Si, dans vos jeunes ans, des charmes de l'étude
J'ai pu vous inspirer la première habitude,
En plaçant votre but bien au devant de lui,
Ah ! combien vous avez dépassé votre appui[1] !
Sur le sommet d'un roc, tel l'aiglon faible encor
Reçoit tous les soins de sa mère ;
Mais, sitôt qu'il pourra s'enfuir loin de la terre,
Ce n'est plus qu'à lui seul qu'il devra son essor.

D. L. R.

On aura remarqué le renvoi de deux vers omis. Sans doute, la pièce fut publiée à l'époque et les deux vers furent supprimés par Victor Hugo lui-même : — il avait jugé le mot « gloire » un peu hyperbolique : — mais, fier de l'hommage rendu par son maître, il les rétablit sur son cahier, en note.

1. Dans le cahier, au bas de la page, ce renvoi :
« Vers omis :
» Et si du vrai bonheur je vous montre la route
Votre gloire est à vous ; vous la méritez toute. »

A la suite de la dédicace, il recopie sa pièce : *Le Bonheur que procure l'Étude*, — car c'est évidemment une copie ; il lui donne le titre de « poème » et, pour épigraphe, y met une citation d'Ovide.

On a raconté que Victor Hugo garda rancune à l'Académie, et surtout à son secrétaire perpétuel, M. Raynouard, qui avaient douté de ses quinze ans. On a reproduit la lettre dans laquelle il justifiait la date de sa naissance, et on y a dénoncé une sorte d'amertume. Il a pu ressentir un peu de mécontentement, mais il serait injuste de lui attribuer là aucune mesquinerie. C'est une légende que lui-même a détruite, car, à la date même où il adressait sa lettre à M. Raynouard, le 31 août 1817, il lui envoyait son acte de naissance pour justifier de ses quinze ans ; et, nous le voyons dans ce cahier, il envoyait également à M. Raynouard, à cette même date, une pièce de vers, — publiée plus tard dans la *Correspondance*, — où il lui témoignait sa reconnaissance de la façon la plus affectueuse.

Ses panégyristes, en s'indignant contre l'Académie, dépassaient par emportement de zèle ses propres sentiments : cette pièce à M. Raynouard est, au contraire, une preuve de sa modestie et presque une protestation contre ceux qui voulaient provoquer en lui un sursaut d'orgueil blessé.

***

C'est à ce moment qu'il se lie avec François de Neufchâteau : lui, encore un enfant, avait su conquérir l'amitié de ce personnage âgé de soixante-sept ans, comte de l'Empire, poète, ancien magistrat, ancien ministre, ayant joué un grand rôle. On retrouve dans ce cahier les poésies qu'ils échangèrent, et que nous connaissons depuis *Victor Hugo raconté*. Il a recopié la pièce qu'il avait reçue de l'ancien ministre et sa réponse.

Il traitait d'ailleurs tous ses correspondants sur le même pied d'égalité, leur répondant avec les mêmes élans d'enthousiasme et d'admiration. C'est ainsi qu'il recopie une pièce de Biscarrat, son maître d'étude à la pension Cordier. Ce Biscarrat était un homme modeste, il aimait beaucoup Victor et l'admirait. Il lui avait adressé des vers qui n'étaient pas

d'un souffle bien puissant, mais qui [illegible] le talent de l'écolier sur un ton [illegible] et [illegible]. Victor avait une tendresse particulière pour Biscarrat, puisqu'il le choisit plus tard comme témoin de son mariage. Il fut [illegible] très touché d'un aussi bel éloge, car il répond aussitôt. Il y a trois vers bien amusants. A quinze ans, Victor Hugo a déjà cette indulgence qu'il accordera plus tard aux poètes en quête d'encouragements :

> Apollon t'ornera des lauriers de la gloire
> Et quand mon nom [illegible] languira sans mémoire,
> Tes vers l'en feront souvenir.

Le pauvre Biscarrat n'aura guère laissé d'autre titre de gloire que d'avoir été le témoin de Victor Hugo...

Et Blondel ? Blondel lui a adressé des vers qu'il reproduit fidèlement sur son cahier. Le pauvre Blondel est désolé. Il évoque sans cesse les Muses, et toutes à tour de rôle : aucune ne répond à ses vœux et cependant elles sont neuf. Alors il s'adresse à Apollon. Et, lui non plus, Apollon ne l'entend pas. L'inspiration se dérobe. Que faire ? Que devenir ? Il se retourne enfin vers Victor Hugo, lui demande son secret et surtout le moyen de fléchir Apollon et les neuf Muses

Victor est un peu choqué de l'injure qu'on a faite au Dieu en le traitant comme lui, tout simplement, et il répond le lendemain, 4 novembre 1817, à Blondel :

> Vous, poète naissant qui me voulez pour maître,
> Songez qu'Apollon seul doit l'être,
> Qu'il soit le but de vos accords,
> Et puisque ce dieu nous rassemble,
> Voyez ce double mont où tendent nos efforts :
> Venez, nous gravirons ensemble.

Ce cahier renferme un grand nombre de poésies : une ode, *le Temps et les Cités* (3-15 avril 1817) ; *l'Achéménide* (19-20 octobre 1817), pièce lue à la première séance du « Banquet littéraire », le 5 juillet 1818, — publiée dans *Victor Hugo raconté* ; — *la France au duc d'Angoulême, grand amiral, en tournée dans les ports de France* (soirée du 11 novembre 1817) ; des *Stances au Sommeil* (nuit du 16 décembre 1817) ;

A maman pour le jour de sa fête, sainte Sophie (29 décembre 1817) :

Tous les ans, mon luth empressé
Chante cette heureuse journée;
Te redirai-je, cette année,
Ce que je t'ai dit l'an passé?
Peindrai-je toujours ma tendresse,
Mon respect et mon allégresse,
En longs vers tirés au compas?
Pardonne, en t'en offrant ce gage,
Je voudrais changer de langage;
C'est mon cœur qui ne le veut pas.

Sa mère est l'objet constant de sa tendresse. Jamais il ne manque une occasion de la lui témoigner, soit le jour de sa fête, soit le jour de l'an. C'est qu'il a conservé pieusement le souvenir des années d'enfance. N'avait-elle pas défendu avec une admirable sollicitude sa faiblesse? N'avait-elle pas favorisé son amour de l'indépendance? N'avait-elle pas encouragé ses premiers travaux? S'il se livrait à ses essais de poésie sans témoin, il prenait volontiers sa mère comme confidente et lui soumettait ses premières tentatives dans le drame. Il sentait bien qu'elle était son meilleur appui, que c'était par elle qu'il vaincrait les résistances du père. Il la considérait aussi comme son meilleur juge, le plus éclairé; il avait une confiance absolue en elle, et dans la solidité de son jugement. Et il redoute si fort que son impression ne lui soit défavorable qu'après lui avoir dédié son opéra-comique, le 1er janvier 1818, il s'empresse de lui expliquer, dans une pièce de vers, — dont un fragment a été publié dans *Victor Hugo raconté*, — que ses efforts n'ont pas été couronnés de succès, et il se retourne vers elle et lui dit :

Tu me tiens lieu de tout : tiens-moi donc lieu de Muse.

Dans ce même cahier encore, on trouve des satires, des odes, des chansons : *la Colère du Poète ou la Manie de la Politique*, satire (6-8 janvier 1818); *la Mort de Louis XVII*, ode (29 janvier-2 février 1818); *le Désir de la Gloire*, ode (nuit du 2 au 3 février 1818); *le Rameau de Buis bénit*, chanson; *la Réponse à l'Épître au Roi de M. Ourry*, — dont un frag-

ment a été publiée dans *Victor Hugo raconté* et où on lit ce vers :

Je lis Homère [illegible] et j'admire Voltaire.

Plus tard, dans le camp libéral, on lui reprochait d'être l'ennemi de Voltaire. Il s'en est défendu. Il aurait pu citer cette pièce, qui date du 29 août 1818, et un article du *Conservateur littéraire*, qui date de 1819.

Le cahier se termine par *les Vierges de Verdun*, qui obtinrent l'amaranthe d'or au concours des Jeux Floraux.

A la fin de tous ses cahiers, Victor établit une table des matières : il indique les titres, les pages, les dates, le nombre des vers pour chaque pièce.

Ce dernier cahier contient [illegible] pages, [illegible] vers écrits « dans l'espace de dix-neuf mois ». C'est l'auteur même qui en fait la remarque.



A ce moment, Victor suivait avec Eugène les cours de philosophie, de mathématiques élémentaires et de physique au collège Louis-le-Grand. C'était encore un prêtre, M. Maugras, qui, ayant abandonné les ordres, était professeur de philosophie. — Dans l'éducation de Victor Hugo, c'était le quatrième prêtre.

Mais la littérature avait un bien autre attrait pour lui que la physique, les mathématiques ou même la philosophie. N'avait-il pas eu la fantaisie de publier une revue politique et littéraire hebdomadaire? C'était en janvier 1818. J'ai retrouvé un acte d'association signé par quelques camarades et par lui, qui est assez original :

Acte d'association pour la rédaction et publication des Lettres Bretonnes.

Il y a association entre messieurs Abel Hugo, Louis-Auguste Marteau, Jean-Joseph Adeo, Eugène Hugo et Victor Hugo pour la rédaction d'une brochure sur les événements politiques et littéraires dignes de fixer l'attention du public.

Les huit premiers numéros de cet ouvrage seront fournis gratuitement à un imprimeur qui les imprimera et publiera à ses frais.

Il en paraîtra quatre numéros par mois.

Les huit premiers numéros fournis, l'ouvrage deviendra la propriété de l'imprimeur et des cinq susdits nommés.

Les frais étant alors communs à tous dans la proportion des bénéfices alloués à chacun, les bénéfices seront répartis ainsi qu'il suit :

L'imprimeur	Un cinquième.
Abel Hugo	Un cinquième.
Louis-Auguste Marteau. .	Un cinquième.
Jean-Joseph Adeo	Un cinquième.
Eugène Hugo. . . . . Victor Hugo	Un cinquième. — Si l'un des deux venait à quitter la capitale ou à mourir, le cinquième sera la propriété de l'autre; il en serait de même pour M. Abel Hugo dont le cinquième passera à ses deux frères.

Si l'un des associés susdits, l'imprimeur excepté, venait à mourir, ses héritiers auront droit pendant trois ans à la moitié des bénéfices qu'il aurait eus comme propriétaire.

L'ouvrage intitulé *Lettres Bretonnes* sera dirigé dans les principes libéraux des députés sous le nom d'*ultra*.

[Ici les paraphes des associés.]

Il est divisé de la manière suivante :

Politique spéciale, sciences, questions politiques.
Littérature.
Mœurs.
Spectacles et nouvelles théâtrales.
Variétés, chronique et nouvelles du jour.
Poésie.

M. Abel Hugo sera chargé particulièrement de la politique.
M. Adeo, des articles de littérature et des mœurs.
M. Marteau, de l'article spectacles et nouvelles théâtrales.
MM. Eugène et Victor Hugo, des articles littéraires et de la poésie.
L'article variétés, chronique, etc., sera fait en commun, tous les dimanches.

Chaque associé devra fournir le travail dont il est chargé sous peine de perdre *le quart* de sa part dans le bénéfice du mois, à titre d'amende. Cette somme sera affectée à un fonds commun auquel on ne touchera que pour des dépenses désignées.

La négligence à remettre son travail pour les huit premiers numéros entraînera la perte de la part entière d'un mois portant bénéfice.

Chacun est passible des peines corporelles que pourrait lui attirer

l'article qu'il aurait rédigé; les peines pécuniaires seront supportées en commun, après y avoir préalablement employé l'argent disponible du fonds des amendes.

Fait et signé entre nous, à Paris, le vingt-cinq janvier mil huit cent dix-huit.

Suivent les signatures. Celles des trois Hugo sont enveloppées de paraphes compliqués et imposants.

On remarquera que les articles à rédiger en commun devaient être faits le dimanche : c'est que, pendant la semaine, presque tous les rédacteurs suivent encore la classe.

On notera la clause relative aux peines corporelles : nos jeunes ultra se plaisent à prévoir la prison. — Ils prévoient aussi le partage des bénéfices et les droits des héritiers.

Le contrat était en règle. Il ne manquait rien — que l'imprimeur.

A défaut de revue, on avait les dîners littéraires à deux francs par tête, au restaurant Édon, rue de l'Ancienne-Comédie. C'est là que Victor lisait plusieurs des pièces qui se trouvent dans ses cahiers et le texte primitif de *Bug-Jargal*, le roman qu'il avait parié de faire en quinze jours.

***

En août 1818, Victor quittait la pension et le collège Louis-le-Grand. Il avait seize ans et demi. Comme écolier, il avait eu un accessit de physique au concours général; comme poète, il était lauréat de l'Académie des Jeux Floraux et avait remporté une mention à l'Académie française. Il avait un bagage littéraire assez considérable, drame, tragédie, poésie, roman. Il était déjà presque célèbre. Et ses premiers essais avaient fait assez de bruit pour que Soumet lui écrivît de Toulouse :

« Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules; vous êtes pour nous une énigme dont les Muses ont le secret. »

GUSTAVE SIMON

HISTOIRE DE DEUX AMES[1]

II

C'était le jour de Pâques; et déjà la fraîche matinée d'avril tirait à sa fin. Midi approchait. Un vif soleil printanier inondait de ses rayons la grande place de Santa-Maria-la-Nova, éclairait le travertin gris sur la façade du vieux couvent, baignait d'une lumière chaude les arbres chétifs du square exigu où pointaient déjà sur les branches les pauvres petites feuilles d'un vert pâle.

Le soleil montait, montait obliquement; il venait d'atteindre les premières marches, sur la gauche du pompeux escalier double qui donne accès à la vieille église et commençait à envahir toute la façade du temple majestueux, la grande fenêtre centrale dont les vitraux étincelaient, le grand arc de la porte noirâtre, bouchée par une lourde portière sombre, le vaste perron auquel convergeaient les deux rampes de l'escalier, la balustrade de pierre, ouvragée curieusement; il finissait par toucher les magasins de Vincenzo Troise, pénétrait dans la rue Monteoliveto, parvenait jusqu'à l'étroite entrée de la rue des Guantai-Nuovi. Et tout l'espace libre depuis la ruelle qui, dans le fond, mène à la Madonna-dell'Aiuto, la place jusque sous les massifs palais Schisa et Gargiulo qui la

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

bordent, le petit square, les trois marches qui précèdent le portail du couvent, la rue qui longe l'église, les deux rampes, tout cela regorgeait de monde, tandis que la foule se grossissait toujours de nouveaux arrivants et que, sur les grands et sur les petits balcons, sur les appuis des fenêtres, femmes et enfants allongeaient leurs têtes curieuses.

Cette foule était surtout composée de femmes du peuple en cheveux, qui déjà portaient le costume d'été, casaquin de mousseline et jupe de cretonne, peignées soigneusement, avec de gros bandeaux semblables à des tours, mais négligées pour le reste de leur personne; quelques-unes en bottines, d'autres en pantoufles, d'autres, habillées malgré l'heure matinale, avec la chemisette à petits plis des bourgeoises, la jupe aux lés mis en biais et la ceinture ornée d'une boucle; réunies par groupes de trois, de quatre, bavardant, riant, s'égosillant, se heurtant, ayant avec elles des bambins, dont quelques-uns étaient des nourrissons à la mamelle, enveloppés, selon l'usage, dans le petit châle de laine rouge ou de laine bleue, alors que les autres, un peu plus grands, étaient accrochés aux jupons maternels et criaient pour se faire prendre sur les bras. Mêlés à la presse, on voyait beaucoup de mendiants, venus d'autres églises peu lointaines, de l'Ospedaletto, de San-Giorgio-dei-Genovesi, de la Pietà-dei-Turchini; des béates qui tendaient la main, vêtues de noir, avec un mouchoir blanc autour du cou; un aveugle avec le scapulaire des Ames du Purgatoire; un autre aveugle conduit par un garçonnet; la folle du quartier, qui prétendait être une princesse et qui tutoyait les passants, et leur donnait des titres nobiliaires; une petite femme à la chevelure d'un blond verdâtre, à la face jaune, au chapeau de paille noire effondré; une mendiante avec cinq enfants autour d'elle, vêtue de noir, parfaitement travestie en veuve et les enfants en orphelins, à moins que ce ne fût réellement une veuve avec cinq orphelins; et un épileptique bien connu dans tout le voisinage, blême, à la face convulsée, aux cheveux roux qui se hérissaient. Tous ces misérables avaient grimpé sur les marches de l'escalier double, regardés de travers et injuriés par les mendiants habituels de Santa-Maria-la-Nova. Et il y avait aussi des familles bourgeoises qui, sortant de la messe de

Pâques, s'étaient arrêtées parmi le peuple : des jeunes filles qui se donnaient le bras, déjà débarrassées des manteaux d'hiver, montrant une taille que quelques-unes avaient mince et gracieuse, mais que d'autres avaient épaisse et mal bâtie, à côté de mères étiques et jaunes ou grosses comme des tonneaux, de pères endimanchés, silencieux, patients, un peu las, mais patients tout de même.

Et les cloches de Pâques sonnaient à toute volée, plus vibrantes dans ce quartier qui est le trait d'union entre la Naples aristocratique et la Naples bourgeoise et populaire, dans ce quartier plein d'églises presque toutes fort anciennes; et une oreille habituée aurait pu, dans l'air subtil du renouveau, distinguer la cloche retentissante de San-Giovanni-Maggiore et la cloche musicale de Santa-Chiara; tandis que les autres cloches, plus petites, envoyaient de la Rotonda, de Santa-Barbara, de San-Bartolomeo, de l'Ecce-Homo, leurs notes harmonieuses; et tout cela carillonnait gaiement, fort ou faible, très loin, moins loin, à quelques pas. Il y avait partout un air de fête, non seulement dans ce matin d'avril déjà tiède, avec ces carillons joyeux, mais aussi dans cette foule ondoyante, dans ces vêtements clairs des femmes et des hommes, dans ces rires des jeunes gens et des enfants, dans ces cris des vendeurs ambulants qui offraient les giroflées de Pâques, blanches et rouges, qui offraient les premières fraises mises en tas sur des corbillons, qui vendaient mille choses petites et simples, des lacets pour les chaussures, des anneaux pour les clefs, des épingles à cheveux et des peignes; un vendeur de caramels et de « fanfreluches » offrait sa marchandise; un marchand d'eau circulait avec ses bouteilles d'eau ferrugineuse, comme si déjà l'on était au mois de juillet. Et toujours les cloches, qui, dans le deuil de la Passion, étaient demeurées silencieuses jusqu'au jour précédent, résonnaient de toutes parts et dominaient les rumeurs de la foule qui, les yeux attachés sur la porte de l'Église, sentait croître sa curiosité et son impatience.

Il se fit deux ou trois fausses alertes; et la foule eut des remous en avant, en arrière, comme les vagues de l'Océan qui, près du rivage, avancent et reculent; et, deux ou trois fois, ces paroles, répétées sur des tons divers, à voix plus haute, à voix plus basse, coururent de file en file :

— Les voilà ! les voilà !

— Voilà les mariés !

Midi sonnait lorsqu'enfin la lourde portière piquée qui fermait la baie de la porte fut soulevée tout entière par des mains invisibles, et livra passage aux époux. Et les époux apparurent, au bras l'un de l'autre, sur le seuil de l'église, là-haut, dans le fond de l'escalier double, isolés en face de cette foule qui était là pour eux, qui les attendait depuis une heure, exposés aux regards de tout ce monde, visibles de partout, visibles de cette espèce de parterre bondé qu'était la place, visibles de ces gradins qu'étaient les marches de l'église, visibles de ces loges qu'étaient les balcons et les fenêtres. Interdits, stupéfaits, ils s'étaient arrêtés l'un et l'autre; et le soleil frappait directement sur leurs visages, sur leurs personnes.

La mariée, Anna Maresca-Dentale, toute en blanc, svelte et bien prise, était plus grande que son époux de toute la tête. Sa robe de soie blanche, très élégante, indiquait les parfaites et harmonieuses lignes de sa taille ; et son voile blanc, pudiquement baissé, était si fin qu'il disparaissait dans les rayons du soleil. On distinguait une profonde masse de cheveux noirs relevés sur le front blanc, un peu étroit, d'un dessin ferme ; un visage d'une irréprochable beauté brune, avec de grands yeux noirs, larges, tranquilles et fiers, avec une bouche d'une indicible séduction féminine, aux lèvres rouges, fleuries, un peu fortes, closes, sans sourire, mais indiciblement fascinatrices ; un visage où la rare délicatesse de la carnation, la pureté des moindres détails, depuis les fins sourcils noirs jusqu'aux oreilles rosées, depuis l'aristocratique profil jusqu'aux narines palpitantes, augmentait encore ce charme des yeux profonds et superbes, ce charme de la bouche si jeune, si fraîche et si voluptueuse, malgré les lèvres qui ne se desserraient pas. Et un cri d'admiration éclata, descendit sur les marches de l'escalier, se répandit à travers la place, monta aux fenêtres et aux balcons :

— Comme elle est belle !... Comme elle est belle !... Comme elle est belle !...

L'époux, c'était Domenico Maresca, le faiseur de saints ; et il s'offrait à l'examen du public tel qu'il était, dans l'en-

semble peu régulier de sa corpulence : beaucoup plus petit que la mariée, avec une poitrine ballonnante, avec un ventre déjà proéminent, avec des jambes maigres et courtes, avec un cou engoncé sur lequel inclinait une grosse tête trop ronde et trop pesante. Ce jour-là, il était plus pâle encore que d'habitude, sans doute par l'effet de l'émotion, de la fatigue ; et, sur cette pâleur intense, on distinguait à peine les moustaches clairsemées, d'un blond fadasse, qui recouvraient tant bien que mal son épaisse lèvre enfantine, d'un rose violacé. Dans ses habits neufs, il avait l'air gêné que donnent les vêtements qui ne se portent pas tous les jours ; une redingote noire encadrait mal ses épaules volumineuses, un peu courbées; son gilet blanc mettait en évidence la déformation de son buste énorme; son pantalon noir faisait quantité de plis disgracieux sur ses jambes décharnées. Il avait une cravate blanche qui faisait ressortir encore sa pâleur, des gants blancs qui devaient l'incommoder beaucoup. Et, soudain, parmi le peuple, parmi ceux qui le connaissaient et ceux qui ne l'avaient jamais vu, de toutes parts, sur l'escalier, sur la place, sur les balcons, cent voix, mille voix, les voix de tout le monde, exprimèrent un second sentiment :

— Oui, la mariée est belle; mais le marié, lui, ne l'est guère !

L'un et l'autre entendirent. L'orgueil satisfait d'Anna Maresca-Dentale ne mit pas un éclair dans ses grands yeux bruns et altiers, ne mit pas un sourire sur sa bouche aussi vermeille et gonflée qu'une grenade ; elle poursuivit sa marche vers l'escalier comme si elle n'avait rien entendu. Quant à l'époux, il semblait peut-être un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, et ses paupières battaient sur ses gros yeux, en face du radieux soleil de midi ; mais il continua de cheminer à côté d'elle, tenant sur son bras la petite main gantée de la jeune femme, si petite, cette main blanche sur le drap noir, et si légère ! — légère comme était léger et désinvolte le pas de cette nouvelle épouse pénétrant sans émoi au milieu de la foule, d'une foule qui se pressait contre elle avec une curiosité indiscrète et qui se livrait à toutes sortes de commentaires.

— Puisse Dieu te bénir !

— Puisse les biens affluer dans ta maison !

— Une bonne santé!

— Des enfants mâles!

— Belle de figure, belle de cœur!

— Heureux celui qui t'emmène à son foyer!

Maintenant, l'époux serrait plus fort à son bras le bras de l'épouse; ils avançaient à grand'peine, séparés de leur cortège; et ils devaient souvent faire halte. Derrière eux, un homme grand, gros, plein d'assurance, jetait des sous aux mendiants; et le tumulte de la recherche, la bousculade des pauvres se prenant aux cheveux, les clameurs des mal partagés, les empêchaient de se retourner en arrière. Un trouble douloureux se peignait sur le visage de l'époux qui, de temps à autre, étouffé au milieu de la foule, s'arrêtait, incertain. Elle, au contraire, sereine, la physionomie impassible, avait la perception nette de ces regards fixés sur elle, sentait pour ainsi dire sur elle ces hommes qui la poussaient, qui souriaient, qui prononçaient des paroles d'admiration et aussi quelques paroles impudiques; et elle n'avait pas l'air de voir, de comprendre; et même, ce fut elle qui à deux reprises, tira le bras de son mari pour le faire avancer.

— Allons! allons! — commanda-t-elle, sans presque remuer les lèvres.

Il était si confus, si éperdu, qu'elle paraissait le conduire. Ils venaient d'entrer dans la ruelle de la Madonna-dell'-Aiuto; et la foule se faisait de plus en plus compacte en ce passage étranglé, à tel point qu'ils devaient s'arrêter à chaque instant, ne pouvant plus faire un pas. Domenico Maresca était à la torture; et, malgré l'inexpressive banalité de sa face molle et blafarde, cette souffrance devenait manifeste. A voix basse, presque en gémissant, il dit:

— Je ne sais ce que je donnerais pour être à la maison.

— Si tu avais pris une voiture, cela ne serait pas arrivé! déclara-t-elle avec une intonation de froid dédain.

— C'est vrai, — avoua-t-il humblement.

A présent, les exclamations, les critiques de cette foule où ne manquaient pas les médisants, les mauvaises langues, tous ceux qui connaissaient l'histoire de Domenico Maresca, le faiseur de saints, et celle d'Anna Dentale, la jolie fille du pharmacien failli, devenaient plus piquantes, plus mé-

chantes, cornaient aux oreilles du marié, claires, précises et offensives.

— Oui, elle est belle ; mais lui, non !

— Elle n'avait pas seulement une chemise !

— C'est le marié qui a fourni tout !

— Naturellement !... Sans quoi, est-ce qu'elle aurait voulu de lui ?

— Comme elle est belle !

— Trop belle ! Moi, je me serais méfié !

— Une si belle femme, c'est pour les autres qu'on l'épouse.

— Nous verrons cela, dans une couple d'années.

— Dans un an, dans un an, compère !

— Elle, c'était une dame.

— Pourquoi donc a-t-elle dit « oui » ?

— Parce qu'il avait le magot. C'est le magot qu'elle a épousé !

— Elle était dans la misère.

— La pauvrette ! Je la plains.

— Et moi, je porte envie à son mari !

— Sans doute, sans doute. Mais il faut voir comment l'aventure finira.

La mariée demeurait imperturbable. Elle entendait tout, et rien ne faisait pâlir ou rougir, soit de colère, soit de douleur, soit de vanité, ses joues également et paisiblement colorées par le beau sang riche de la jeunesse. L'orgueil immense de son âme se traduisait fidèlement, sur son visage si beau, par une expression où il y avait je ne sais quoi de lointain, d'impassible, d'étranger à tout ce qui l'entourait, d'étranger surtout à l'homme qui lui donnait le bras et qu'elle venait d'épouser devant Dieu, un quart d'heure auparavant, par cette limpide matinée d'avril, tandis que le soleil enveloppait de lumière le monde et que les cloches de Pâques réjouissaient les cœurs.

Mais il frémissait de souffrance, lui, les yeux baissés, presque flageolant sur ses jambes vacillantes, l'infortuné Domenico Maresca, le faiseur de saints, qui buvait mot par mot tout le poison de ces discours, depuis les éloges bruyants adressés à sa femme jusqu'aux offenses que personne ne lui épargnait à lui-même ; et, lorsqu'il passa devant sa boutique, il en considéra les volets clos avec un désir si ardent, avec

un regret si désolé, avec une telle consternation, comme s'il eût voulu y entrer à travers les portes barricadées et invoquer les images de la madone et des saints renfermées à l'intérieur, que la mariée dut presque l'entraîner, à ce moment-là.

Ils étaient arrivés enfin sous le cintre du porche, au palais Angiulli; le trajet, assez court, vrai chemin triomphal pour Anna Maresca, vrai chemin du calvaire pour Domenico Maresca, était achevé. Mais la foule qui, en cet endroit, ne se composait plus que de personnes de connaissance, poussait maintenant un seul cri :

— Les dragées ! les dragées ! les dragées !

Et l'homme grand et gros, à la prestance autoritaire, celui qui avait jeté les sous aux mendiants, se posta sur le seuil du porche avec quelques autres personnes du cortège, puisa dans de lourds sacs de papier que portaient Gaetano Ursomando, le stucateur, et Nicolino, l'apprenti, des poignées de dragées, et se mit à les lancer sur la foule. Une émeute de cris, de rires, de protestations, bouleversa la petite place de la Madonna-dell'Aiuto; les gens sautaient, hurlaient, se prenaient aux cheveux, se culbutaient, se griffaient pour attraper les dragées. Et, solennel dans l'accomplissement du rite populaire, Don Biagio Scafa, le témoin du marié, « le compère de l'anneau », continuait à faire pleuvoir les dragées sur le visage des gens, sur leur poitrine, au petit bonheur, en bombardait les balcons des entresols, en inondait au loin les boutiques, parmi des vociférations qui montaient jusqu'au ciel.

*
* *

Le modeste logement auquel avaient dû se réduire, depuis deux ou trois ans, Carlo Dentale, le populaire Carluccio du quartier de l'Ecce-Homo, et sa fille Anna, s'était transformé, ce jour-là, vers une heure de l'après-midi, à cause de la noce, en une suite de salles à manger où les tables étaient jusque dans les chambres à coucher, jusque dans la cuisine.

C'était à peine si la mariée avait pu déposer son voile sur le dossier d'une chaise, tant l'espace manquait. Et tandis que toutes les Dentale, ses parentes, en robes magnifiques, en

chapeaux à plumes, avec de longues boucles d'oreilles ornées de brillants, avec de lourds colliers d'or tombant sur leurs gorges opulentes, l'embrassaient d'une façon excessive, très heureuses, en somme, d'être débarrassées d'une parente pauvre; tandis que toute la famille Dentale se groupait à l'écart, d'un air de dédain, pour éviter toute familiarité avec les parents peu nombreux et balourds, avec les quelques amis de Domenico Maresca, — Don Carluccio, le pharmacien failli, qui avait connu d'autres temps, qui avait été riche, généreux et même prodigue, rayonnait d'allégresse, à cause de ces noces qui lui redonnaient une journée de fête comme celles d'autrefois; et il se montrait singulièrement affairé, s'occupait de tout, dispensait à tous les grâces de ses sourires et ses poignées de main; et avec lui s'essoufflait, toujours digne, le riche et puissant compère, Don Biagio Scafa, celui qui, dans le quartier de San-Biagio-dei-Librai, était le roi de l'image pieuse: car on ne vend pas à Naples une seule image d'un centime, d'un sou, d'une lire, de vingt lires, on n'en distribue pas, soit dans une paroisse, soit dans une confrérie, une seule qui ne sorte des magasins de Don Biagio, de ces magasins obscurs, cachés, presque ignorés, mais formidables par le trafic qui s'y fait; et le notable commerçant devait d'avoir été choisi pour ce compérage à la vieille amitié qui l'unissait au père du faiseur de saints, aux rapports continuels que les affaires créaient entre les deux maisons, à l'affinité de ces singuliers négoces.

Don Biagio était, du côté de l'époux, l'unique personne à qui les Dentale daignassent prendre garde, l'unique personne à qui, de temps en temps, la superbe et froide épouse adressât un regard aimable et un commencement de sourire, l'unique personne à qui Don Carluccio Dentale fît la cour. Tous les autres, de ce côté-là, cousins, petits-cousins, alliés, compagnons d'art, compagnons de travail, gens inconnus qui besognaient obscurément, dans leur propre boutique, ou dans la boutique d'autrui, les uns patrons, les autres ouvriers, ils ne formaient, réunis tous ensemble, qu'un petit groupe isolé vers lequel Domenico envoyait de temps à autre un faible sourire d'encouragement. Ceux-là, ils avaient amené leurs femmes, leurs sœurs, vêtues des plus belles robes qu'elles possédaient,

mais ne portant pas toutes le chapeau ; et, quoiqu'elles eussent aussi exhibé leurs bijoux d'or et leurs perles, ces banales parures ne pouvaient soutenir la comparaison avec les brillants et les colliers des Dentale. Deux ou trois fois, en saluant ces parentes de son mari, Anna avait légèrement fait la moue ; et, au lieu de les embrasser, elle s'était laissé embrasser par elles comme une idole.

— Ma chère Anna, voici ma tante Gaetanella Improta, — disait Domenico, en présentant une femme âgée, sans chapeau, mais habillée de brocart bleu et noir.

— Enchantée !... — murmurait Anna, qui offrait sa joue, et se tournait aussitôt d'un autre côté.

— Ma chère Anna, voici Raffaele Amoroso, un peintre de saints, lui aussi, et un de mes amis les meilleurs, — poursuivait l'époux, surmontant sa timidité, osant fixer sur sa femme ses yeux clairs, d'une puérilité persistante.

Et l'autre, un vrai ouvrier, en jaquette noire et en cravate blanche, s'inclinait d'un air gauche.

— Enchantée !... — répétait la mariée, qui n'arrêtait qu'un instant sur l'ouvrier son regard glacial, sans même lui tendre sa petite main encore gantée de blanc.

Et l'on s'obstinait à ne pas se mélanger dans ce salon où, parmi les tables dressées, un petit espace demeurait libre pour les présentations, pour les félicitations. Peu à peu, les Dentale se formaient en bataillon carré, les femmes au centre, les hommes sur les bords, bavardant tranquillement ou gardant une dignité muette, sans même jeter un regard vers les Maresca. D'ailleurs, malgré le dédain témoigné à cette catégorie d'invités par la mariée et par sa famille, il régnait du côté des Maresca une certaine gaieté un peu vulgaire, celle qu'on trouve dans toutes les noces ; et l'on y échangeait des plaisanteries, l'on y éclatait de rire. De temps à autre, les parents de Domenico, et même les simples amis, ceux qui n'étaient pas de la famille, entouraient le marié, lui donnaient l'accolade, lui frappaient sur l'épaule, sur le ventre ; et les femmes hochaient la tête avec un sourire, à ces actes de familiarité, tandis qu'au loin la mariée retirait lentement ses gants, avec distinction, et touchait ses bagues pour s'assurer qu'elles étaient à leur place.

— Tout ça, c'est des cadeaux de mon oncle, — disait vaniteusement Donna Gaetanella Improta, qui s'éventait avec un éventail suspendu à une chaîne d'or, dans le groupe des Maresca où elle trônait.

— Même la broche? même le bracelet? — demandaient les personnes moins bien informées.

— Tout! tout! — répliquait la tante. — Tout, y compris la robe blanche, les costumes, le trousseau, le mobilier. Il y a dépensé une fortune!

Et elle se rengorgeait.

Déjà les tables étaient servies. Avec sa désinvolture de grand seigneur déchu, mais toujours grand seigneur, Don Carluccio Dentale se chargea de placer les invités : — tous les Dentale à la table d'honneur et aux tables les plus proches; tous les Maresca aux tables les plus écartées et les moins commodes. Il fit exception seulement pour Don Biagio Scafa, le compère, qu'il mit à la gauche de la mariée; pour Donna Gabriella Scafa, la femme du compère, toute rutilante dans une robe de velours rouge grenat surchargée de dentelles blanches, où elle suffoquait, tant cette robe était étroite, et portant au cou un fil de perles fameux dans tout San-Biagio-dei-Librai, mais qu'elle ne mettait que dans les grandes circonstances; et enfin pour Donna Gaetanella Improta, bien qu'elle ne fût point en chapeau, mais on disait que les époux devaient hériter d'elle, et Don Carluccio la garda près de lui à table. Les nouveaux époux étaient assis au milieu. La mariée avait posé près d'elle ses gants blancs, son bouquet de fleurs d'oranger fraîches; et, sans battre des paupières, elle écoutait les quelques paroles que lui chuchotait Domenico. A un certain moment, celui-ci, oubliant toutes les impressions désagréables, oubliant cet horrible trajet fait à pied parmi la foule, oubliant les réflexions entendues au passage, oubliant tout, n'éprouva plus que la joie intime d'être à côté de celle qu'il adorait, en cette première fête, en ce premier festin.

— Es-tu contente, ma chère Anna? — lui demanda-t-il à voix basse.

— Oui, — répondit-elle, du bout des lèvres, sans le regarder.

— Es-tu heureuse ?

— Oui, — dit-elle encore, les yeux fixés sur son assiette.

Puis, elle releva les yeux, arrêta sur lui un long regard qui le dévisageait, comme pour lui signifier qu'elle ne voulait pas être interrogée davantage.

— Quel est ce jeune homme qui nous regarde, en face de toi? — lui demanda Domenico, toujours à voix basse.

— C'est Mariano Dentale, — répondit-elle avec une brièveté sèche.

— Un proche parent?

— Non ; un parent éloigné.

— Ah! — fit-il.

Et il se tut.

Le grand fournisseur de ces repas de noces, Esposito, de la rue du Museum, dirigeait lui-même le service; et déjà le « consommé en tasse » annoncé par le menu, était devant chaque convive. Le camp des Dentale, qui n'aimait pas ce potage, le buvait néanmoins à petites gorgées, silencieusement, les femmes surtout, avec des mines graves de dames qui en ont l'habitude. Le camp des Maresca, ne sachant pas feindre, poussait des exclamations, lançait des mots spirituels, protestait, implorait un bon macaroni, une bonne soupe aux légumes, quelque chose de solide.

— Nous nous sommes rincé l'estomac!

— Pour ma part, je préfère la purée de châtaignes bouillies !

— Ou une bonne soupe aux légumes !

— Eh ! compère, nous irons ensemble chez Pasquale la Galette, après le festin !

A ces petits dialogues, à ces boutades, la mariée, Don Carluccio Dentale, tous les Dentale témoignaient leur mépris par des moues légères, ou feignaient de ne pas écouter. Anna mangeait distraitement, toujours impassible, ne prononçant que de rares paroles. Domenico ne mangeait pas du tout; mais, comme il avait grand'soif, buvait des verres d'eau et de vin, avec plus d'eau que de vin. De temps à autre, le beau-père se levait de table, s'approchait du gendre, lui disait deux mots à l'oreille; Domenico l'écoutait en baissant les yeux, lui répondait de façon à ne pas être entendu. Toujours il

s'agissait d'argent : car Anna, d'accord avec son père, avait exigé une noce pompeuse, voulant, par ce faste insolite et inopportun, dissimuler dans une certaine mesure l'humble condition de celui qu'elle épousait. Domenico avait dû pourvoir seul à toutes les dépenses de cette journée, — dépenses qui, d'ordinaire, sont faites par la famille de l'épouse; mais ni le père ni la fille ne possédaient une lire. D'ailleurs, ils avaient mis à contribution le porte-monnaie de Domenico sans le moindre scrupule; et celui-ci, très amoureux, amoureux jusqu'à en être aveugle, ne disait jamais non. Ce jour-là, Don Carluccio avertissait à chaque instant son gendre, — « son fils », comme il l'appelait avec solennité, — qu'il fallait cinquante lires pour ceci, vingt-cinq lires pour cela, huit lires pour autre chose; et il lui recommandait d'y songer, de ne pas manquer de mémoire. Le matin, Domenico lui avait déjà remis une somme, pour subvenir aux frais. Vers le milieu du repas, après trois ou quatre rappels faits à l'oreille, il dit à son beau-père :

— Quand nous sortirons de table, je vous donnerai encore deux cents lires. Cela suffira-t-il?

— Je ne crois pas, mon fils, je ne crois pas! — repartit Don Carluccio.

— Eh bien, nous verrons... nous verrons... — ajouta patiemment le marié.

Les petits pâtés de macaroni avaient été accueillis avec des exclamations de joie par la phalange des Maresca ; mais on les trouvait trop petits : il en aurait fallu huit, dix pour chacun, n'est-ce pas? Les dames du groupe des Dentale les divisaient avec leur fourchette, les partageaient en menus morceaux, en laissaient la moitié, pour faire semblant de n'avoir pas faim, pour afficher l'élégance, comme dans le grand monde. Ensuite vint un plat de résistance, une longe de veau, qui fut accueillie avec enthousiasme; même du côté des Dentale, les hommes y firent honneur; et, quant à la « jardinière » qui accompagnait la longe, elle fut dévastée; mais plusieurs dames, du côté des Dentale, se donnèrent le genre de déclarer qu'elles ne pouvaient souffrir la viande, et repoussèrent le plat.

Le bruit était devenu fort. Les garçons d'Esposito, muets,

bien stylés, glissaient entre les tables, gardant une contenance très correcte ; mais la société, surtout aux dernières tables, remuante, impertinente, apostrophait les garçons, réclamait une portion supplémentaire ; et les garçons obéissaient, parfois avec une imperceptible grimace d'ironie aussitôt réprimée. La mariée ne mangeait plus ; elle était rêveuse, jouait avec ses bagues. Le marié l'observait du coin de l'œil, avec une tendresse adoratrice qui était l'essence même de son amour. Et, comme Anna ne lui adressait ni une parole ni un regard, vaincu enfin par un accès d'émotion passionnée, il l'appela par son nom, tout bas :

— Annina !

Elle ne l'entendit point, ne fit aucune réponse.

— Annina ! Annina !

— Qu'y a-t-il ? — demanda la jeune femme, comme si elle sortait d'un rêve.

— Tu as quelque chose, Annina ?

— Moi ? Non, rien.

— A quoi penses-tu ?

— A rien.

Et de nouveau ils se turent. Domenico courba le front, très mortifié. Anna avait abandonné sa jolie main fine sur la table. Le marié redressa la tête, promena un regard autour de lui, mit sa propre main sur celle de sa femme ; et la petite main resta immobile, se laissa caresser doucement, mais ne rendit pas la caresse, se laissa serrer doucement, mais ne rendit pas l'étreinte. Quant à lui, le seul contact de cette main délicate et inerte l'avait troublé à tel point que son visage se décomposa... Mais la mariée retira lentement sa main, fit très naturellement le geste de remettre en ordre l'onde brune et drue de sa chevelure. Et, pour la seconde fois, Domenico vit Anna fixer les yeux vers le jeune homme assis en face d'elle : un beau jeune homme de vingt-cinq ans, aux cheveux châtains, aux soyeuses moustaches blondes, au teint blanc, aux yeux gris et vifs, habillé à la dernière mode, plein d'aisance, fort gai. Et le marié, triomphant d'une hésitation qui, pendant quelques minutes le rendit taciturne, interrogea encore la mariée.

— Annina, ce Mariano est le jeune homme que...

— Tu dis ?... — fit-elle avec un froncement de sourcils.

— ... le jeune homme... que tu devais épouser... — acheva-t-il avec un pénible effort.

— Oui, — répliqua-t-elle durement.

— Et c'était... c'était un projet sérieux ?

— Non. Des sottises d'enfants.

Elle continuait à parler sur un ton maussade et âpre. Cet entretien devait lui déplaire énormément. Mais Domenico, sous l'empire d'une force irrésistible, insista :

— C'est un beau garçon... — murmura-t-il avec un accent où l'on sentait une mortelle tristesse.

— Oui, mais il n'est bon à rien ! — répliqua-t-elle, toujours sur le même ton.

— Vos parents voulaient vous marier ? Du moins, on me l'a dit.

— Oui, eux, ils voulaient !...

— Qui donc n'a pas voulu ?

— Moi.

— C'est toi, qui n'as pas voulu ?

— Oui, c'est moi.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il n'avait pas le sou ! — déclara-t-elle d'un air si glacial que Domenico n'osa plus ajouter une parole.

La banquet nuptial dura deux heures et demie. Vers la fin, il y avait eu trois ou quatre toasts. Le premier, très digne, avait été prononcé par Don Biagio Scafa, le compère ; et toute la société sans exception, les Dentale aussi bien que les Maresca, l'avaient applaudi furieusement : car le vin commençait à avoir raison de l'arrogance dentalesque ; et d'ailleurs Scafa était un personnage important, d'autant plus qu'il y avait un lien de parenté entre l'épouse et lui. On écouta beaucoup moins le second, celui de Raffaele Amoroso, l'ouvrier peintre, qui, moitié en dialecte napolitain, moitié en italien de fantaisie, avec une lenteur qui trahissait son émotion, porta la santé de la belle mariée ; pendant qu'il parlait, plusieurs Dentale avaient détourné le visage ; quelques-uns, pour marquer leur mépris, causaient entre eux ; la mariée, à qui Amoroso adressait les compliments les plus emphatiques, restait les yeux baissés, la bouche close, sans un

sourire, touchant distraitement, du bout des doigts, les mies de pain éparses sur la nappe; et, le toast fini, ce fut à peine si, par un léger signe de tête, elle indiqua qu'elle remerciait. Gaetano Ursomando lui-même, le stucateur, attendri par cette journée de fête, par le bon repas où il avait savouré des mets jusqu'alors inconnus de lui, où il avait bu de bon vin, — oui, l'indigène de la Basilicate, le pauvre hère sauvage et fidèle, de la dernière place où on l'avait relégué, leva son verre et voulut faire une politesse à son patron; et, comme il n'était pas orateur, il recourut au procédé populaire qui consiste à improviser un distique où le premier vers rime avec le nom de l'amphitryon, mis à la fin du deuxième : façon de toaster très ancienne, bizarre, et qui admet une variété infinie de formes. Gaetano se leva donc et dit :

— *Questo vino assai mi rinfresca,*
E brindisi faccio a Domenico Maresca[1] !

Du côté des Maresca, qui reconnaissaient avec plaisir cette simple et curieuse manière de toaster, les applaudissements éclatèrent comme un ouragan ; mais le silence régna du côté des Dentale, qui se scandalisaient de ces pratiques, bonnes, à leur avis, pour un cabaret. Et personne ne répondit aux toasts, parce que Domenico, mal à son aise et soucieux, ne trouva rien à dire, et parce que Don Carluccio Dentale, très diplomate, quoique tombé dans la misère, aurait bien daigné répondre à Don Biagio Scafa, mais, franchement, il ne pouvait pas remercier les deux autres, Amoroso et Ursomando.

Le repas finissait donc froidement. Toutefois il y eut une reprise de gaieté, lorsque, petit à petit, les Maresca d'abord, sans pudeur, puis les Dentale, avec une bonne grâce hypocrite, se mirent à dévaster les « triomphes » de gâteaux, de petits fours, de fondants, de bonbons, de marrons glacés, qui ornaient les tables : chacun en fourrait dans un mouchoir, dans une feuille de papier, ou dans sa poche, à même, parmi

1. « Ce vin me rafraîchit beaucoup, — et je bois à la santé de Domenico Maresca ! »

les moues méprisantes des garçons d'Esposito, qui desservaient les tables avec la dextérité résultant de l'habitude. En un quart d'heure, tout avait disparu, vaisselle, cristaux, « triomphes », nappes, serviettes, et jusqu'aux tables ellesmêmes; et un défilé d'hommes de peine emportait ce matériel dans l'escalier.

Domenico, appelé dans l'antichambre par son beau-père, distribuait les pourboires au maître d'hôtel, aux garçons, aux hommes de peine; et Don Carluccio le poussait du coude, lorsque la somme donnée lui paraissait mesquine.



On dansait, maintenant. L'orchestre était arrivé. Trois musiciens, un violon, une guitare et une mandoline, trois de ces musiciens au type las et misérable, s'étaient installés dans un coin, réunis en triangle, la tête basse, avec des visages fatigués et indifférents de gueux qui se résignent; ils avaient accordé leurs instruments; et, à présent, on dansait.

Don Biagio Scafa qui, vingt ans auparavant, avait été un danseur de première force, qui avait mené le cotillon dans les bals de la petite bourgeoisie à laquelle il appartenait, fort en gaieté, parmi le brouhaha succédant au festin, s'attribua la fonction de diriger les danses. Et les deux groupes, toujours séparés, riaient, criaient. Dans le groupe des Dentale, les femmes s'assuraient que leurs bagues ne glissaient pas, tâtaient leurs colliers sur leurs poitrines pour voir s'ils étaient bien attachés, s'éventaient avec afféterie en attendant les invitations. Et le mari d'une Dentale invitait la femme d'un autre Dentale, un beau-frère la femme de son frère, un cousin la femme de son cousin : un frère même invita sa sœur, — une laide fille qui avait coiffé sainte Catherine et qui prenait des airs mélancoliques, parce que personne ne l'invitait.

Dans le groupe des Maresca, on faisait grand tapage; mais les couples ne se formaient pas encore : tel ne savait que la polka, tel autre ne savait que le quadrille, un troisième ne savait rien du tout. Et la ritournelle d'une valse, commandée par le puissant et jovial Don Biagio, se fit entendre. Alors quelques couples, surtout du côté des Dentale, voulurent se lancer.

— D'abord les époux ! D'abord les époux ! — tonna Don Biagio.

Debout près d'Anna, empêtré, ridicule, avec les mains pendantes, avec ce buste trop gros sur des jambes trop maigres, avec ce crâne trop lourd sur un cou insuffisamment long, Domenico tardait à se décider. Anna, froide, impassible dans sa robe blanche, attendait.

— Tu sais danser la valse ? — demanda-t-il enfin, très embarrassé.

— Oui, certainement.

— Moi..., non.

— Eh bien ! alors ? — grogna-t-elle en haussant les épaules.

— Allons, les époux ! Allons, les époux ! — ordonna Don Biagio, en s'approchant d'eux.

— Je ne sais pas danser la valse... — confessa Domenico, avec une voix contrainte, comme s'il avait avalé de travers.

— Qu'est-ce que cela fait ? Du courage ! Risque-toi ! Va de l'avant ! — glapit Don Biagio, qui s'amusait beaucoup.

Domenico hésitait encore, pris de peur, le visage rouge, avec des raies cramoisies aux pommettes. La mariée eut pitié de lui ; ou plutôt elle voulut en finir, lui saisit une main qu'elle passa autour de sa taille, lui saisit l'autre main qu'elle garda dans la sienne, l'entraîna au milieu de la salle, le fit tourner deux ou trois fois, le guidant, le soutenant, parmi les bravos ironiques de l'assistance. Mais ce fut, en vérité, pénible à voir : le pauvre Domenico ne savait pas faire un pas ; il trébucha trois fois, demeura trois fois sur place, malgré les poussées qu'Anna lui donnait ; alors celle-ci, agacée, s'arrêta, le laissa en plan ; et aussitôt le compère, Don Biagio, leste comme à vingt ans, s'élança, s'empara de la mariée, se mit à tourner avec elle si vertigineusement qu'on leur fit une ovation.

Le bal était ouvert. Le marié, stupéfait, ahuri, fut relégué dans un coin, et personne ne s'occupa plus de lui. Il regardait évoluer les couples ; et un commencement de vertige, causé par les trois ou quatre tours de valse qu'on l'avait forcé à faire, s'augmentait. Il se tenait de plus en plus à l'écart, ayant trop chaud, ayant besoin d'air. On l'appela : le glacier Di Benvenuti était arrivé par l'escalier de service avec toute

une charge de glaces, de sorbets, de « formettes », qu'il apportait dans les seaux de bois et de métal, avec des paniers pleins de soucoupes et de petites cuillers, accompagné de trois acolytes, un homme de peine et deux garçons. Il fallait installer tout cela, donner des ordres, payer. Cet office de payeur, le principal que Domenico eût rempli ce jour-là, fut pour lui une distraction Il s'attarda même quelques instants sur la terrasse de la cuisine : — une petite terrasse très haute, sur le derrière du palais Angiulli, d'où l'on voyait les forêts de maisons serrées les unes contre les autres, qui descendaient vers Strada-Porto, vers la mer, et d'où l'on apercevait un coin de paysage avec le Vésuve qui, dans le fond, dressait son cône de cendre et son panache de fumée. Cette petite terrasse donnait à pic sur la ruelle des Mercanti; à droite, il y avait un réduit en bois foncé, avec une petite porte close par un loquet, et c'était l'ordinaire cabinet d'aisance des terrasses napolitaines. Il y avait aussi un pot de marguerites, où s'épanouissaient déjà quatre ou cinq fleurs, et un pot de basilic odorant.

Là, dehors, seul, Domenico put respirer à pleins poumons, sentit son vertige cesser, le calme se rétablir dans son esprit inquiet. Un désir de paix le dominait tout entier : le désir que cette fête, qui durait depuis si longtemps, prît fin; que tout ce monde s'en allât et qu'il demeurât seul avec sa femme et qu'il pût l'emmener chez lui, dans l'appartement conjugal où, depuis le matin, la fidèle Mariangela attendait parmi les meubles récemment achetés, dans le vieux logis remis à neuf, selon le goût d'Anna. Dans cet impérieux désir de repos, de silence, de solitude avec Anna, il n'y avait rien de sensuel; mais le besoin l'étreignait d'échapper à la foule, au tumulte, de ne plus voir ces faces échauffées, de ne plus entendre ces voix fortes et un peu prises de vin. Et il se disait que le bal serait bientôt fini, que déjà les trois quarts de la fête étaient passés; qu'il dirait de faire tout de suite les deux distributions coutumières de « formettes » et de glaces, pour expédier les gens.

Lorsqu'il rentra dans la salle de danse, au milieu du vacarme, il entendit Don Biagio qui commandait :

— En place pour le quadrille!

Et, soudain, son compère le saisit au passage, l'arrêta, l'admonesta vivement. « Voyons ! Il devait inviter la mariée pour le quadrille ! C'était une obligation du mari ! Tout le monde dansait le quadrille, même les vieilles femmes, même les invalides ! Voulait-il donc faire que la mariée restât seule à s'ennuyer sur sa chaise ? »

— Mais je ne sais pas danser le quadrille ! — protestait le malheureux, de nouveau mis à une épreuve que sa timidité physique et morale transformait pour lui en supplice.

— N'importe ! Il faut que tu danses ! Ta femme te dirigera ! Je serai là pour te dire ce qu'il faut faire, comprends-tu ?

— Et si j'embrouille tout ?

— N'importe ! Nous crierons : « A recommencer !... » et nous recommencerons. Va prendre Anna.

Le quadrille d'honneur — si l'on peut dire ainsi — fut vraiment solennel. Don Carluccio était allé inviter pompeusement Donna Gaetanella Improta, en lui disant de façon galante :

— Donna Gaetanella, rappelons-nous le passé !

Et elle avait accepté tout de suite. Don Biagio, lui, avait pour danseuse la plus belle et la plus riche des Dentale, Francesca Dentale Catalano, en costume de brocart gris perle. Les mariés se placèrent au milieu. Alors, Don Biagio demanda à Domenico s'il avait un vis-à-vis ; et, comme celui-ci ne comprenait pas, le directeur du bal mit un couple en face des époux. C'était le beau jeune homme de vingt-cinq ans, Mariano Dentale, avec Mariannina Catalano, celle qui avait coiffé sainte Catherine, un laideron qui ne desserrait pas les dents et que jamais personne n'invitait. Plusieurs Maresca s'introduisirent dans le quadrille ; il était impossible de les exclure : on avait besoin d'eux, et d'ailleurs il n'y avait pas assez d'espace pour organiser deux quadrilles distincts. Don Biagio usait de toute sa diplomatie : en cette heure d'exaltation, beaucoup de barrières sociales tombaient ; un sentiment de cordialité et d'indulgence gagnait tous les assistants ; une sorte de familiarité s'établissait entre les deux groupes, provisoire, fugitive, due au banquet, aux vins, aux nerfs excités, à la musique, au bal.

Cependant Domenico, silencieux, avec la mariée à son bras, attendait dans une secrète angoisse, ayant pour seule consolation cette pensée, qui est l'habituel réconfort des âmes à la torture et des corps martyrisés : « Il faudra bien que cela finisse ! Il faudra bien que cela finisse !... »

Interminable, ce quadrille ! Le faiseur de saints, qui de sa vie n'avait jamais pris une leçon de danse, qui n'avait jamais été à un bal, qui ne savait ni les pas, ni la mesure, ni les figures, était empoigné, tiré, remorqué, ballotté çà et là, en avant, en arrière, par Anna et par Don Biagio. Celui-ci intervenait à chaque seconde, le retournait comme un sac, lui braillait les commandements du quadrille dans un français napolitain, avec emphase, puis dans un italien napolitain, l'arrêtait à mi-route, parmi le va-et-vient des autres qui savaient tous danser, — oui, tous ! Mais le plus élégant des danseurs, c'était le vis-à-vis de Domenico, Mariano Dentale, au perpétuel sourire gouailleur sur de belles lèvres fraîches que recouvraient mollement des moustaches blondes ; et souvent, beaucoup trop souvent, Domenico le voyait s'avancer avec une grâce nonchalante vers sa propre danseuse, à lui, vers sa femme, vers son Anna, et la saluer, et la prendre par la main, et l'emmener de l'autre côté, tandis que lui-même restait seul du sien ; et il lui semblait qu'Anna s'attardait là-bas outre mesure, tandis qu'auprès de lui la laide et ennuyée Mariannina Catalano ne desserrait pas les dents. Quelquefois aussi, c'était Anna qui partait, qui s'en allait de l'autre côté ; et alors il lui semblait que le pas de sa danseuse devenait plus léger, plus rapide, et il voyait sa traîne blanche ondoyer derrière elle comme un nuage ; et elle pirouettait avec Mariano Dentale, et ils se faisaient la révérence, se souriaient, se quittaient ; Anna revenait, tout à coup sérieuse, ne souriant plus. Pourquoi ne souriait-elle plus, quand elle revenait près de lui ? Don Biagio commandait avec une furie allègre ; les couples obéissaient en riant et en plaisantant. Trois ou quatre fois on embrouilla les figures, presque toujours par la faute de Domenico ; et le directeur du bal criait : « En place ! en place ! les maladroits ! » et chacun devait reprendre sa place ; et l'on recommençait aussitôt, sans avoir seulement le temps de respirer. . . .

Chaque figure, avec les airs joués dans les intervalles, dura si longtemps, que les forces matérielles et morales de Domenico en furent brisées. Toutes choses tourbillonnaient dans son esprit ; il ne comprenait plus rien ; il lui semblait que les mains, les bras, les corps de Mariano Dentale et d'Anna Maresca s'appelaient continuellement, qu'ils se souriaient comme il n'avait jamais vu sourire Anna, que les rires de Don Biagio et des autres étaient une raillerie à son adresse, que la musique se moquait de lui. Subitement, ce cauchemar prit fin. Le quadrille était terminé.

Les deux garçons entraient avec les glaces. L'un des deux, en passant près du marié, lui dit tout bas :

— Excellence, quelqu'un vous demande à la cuisine.

— Qui?

— La personne n'a pas voulu dire son nom.

Lorsque Domenico entra dans la cuisine, le visage blême, tout strié de rougeurs ardentes que la danse et les inquiétudes lui avaient mises sur les pommettes, las, oppressé, aspirant après la fuite, la personne qui l'attendait — une femme — était debout dans la baie de la terrasse, lui tournait le dos. Il ne distingua qu'une forme de taille moyenne, mais qui lui parut gracieuse et bien habillée.

— Vous me demandez, madame?

— C'est moi, Domenico, — répondit une voix suave, presque chantante, mais déjà un peu enrouée.

Et un visage connu se montra.

— Toi, Gelsomina! — s'écria-t-il, surpris et troublé.

— Oui, moi! — répéta la jeune fille, d'un ton plus faible encore, mais où persistaient la douceur, l'harmonie de jadis.

Il l'examina, avec une curiosité affectueuse, et aussi avec tristesse. La jeune fille était bien changée. Tandis qu'autrefois ses robes semblaient faites de chiffons jolis, mais pauvres, garnies de petite dentelle à quatre sous le mètre, avec des jupes trop courtes et des chemisettes trop étroites ; tandis qu'autrefois elle portait des ceintures de soixante-quinze centimes et des cravates faites d'un lambeau de soie, — maintenant, elle portait une petite robe de laine bleu foncé, avec

un grand empiècement de soie ivoire, le tout bien ajusté à sa taille svelte; elle avait le cou orné d'une jolie chaîne d'or avec une croix d'or mat, deux perles montées en or pendaient à ses oreilles mignonnes; elle tenait dans ses mains un petit sac de peau avec des broderies d'acier. Mais ce qui la rendait si différente, extrêmement différente de ce qu'elle avait été autrefois, c'était un détail nouveau et très significatif de sa toilette : le chapeau, — le chapeau, qu'elle n'avait jamais porté pendant dix-huit ans de sa vie et qu'elle adoptait à cette heure, — le chapeau, qui est le signe le plus certain qu'une simple fille du peuple est devenue ou veut devenir une bourgeoise. C'était déjà un chapeau de printemps, un chapeau de paille blanche, rond, avec une grosse touffe de pavots rouges et des rubans blancs, parce qu'à Naples on a le goût inné des couleurs vives et contrastantes. Les beaux cheveux châtains de Gelsomina, ces cheveux aux masses compactes, si pesantes qu'elles se dénouaient toujours sur la nuque et sur le cou, ces cheveux qui s'échappaient toujours en boucles sur le front, étaient la seule chose qui, chez elle, gardât l'ancienne indépendance; et, sous le chapeau, ils paraissaient encore sur le point de se dénouer, repoussaient les épingles d'écaille.

Et, sous ce chapeau, dans ce costume nouveau, plus joli et plus correct, Gelsomina conservait toujours sa délicate beauté, pleine de grâce gentille; mais un je ne sais quoi de différent, d'autre, apparaissait en elle. Ses joues fines étaient couvertes de veloutine, et aussi le petit signe qu'elle avait près du menton, la petite fraise pour laquelle on l'appelait *Fraolella*; et de toute sa personne un fort parfum émanait. On ne retrouvait plus dans ses larges yeux grisâtres cette malicieuse gaieté juvénile qui en avait été le charme si longtemps: mais on y retrouvait une persistante expression d'effarement presque enfantin: et, parfois, ces yeux s'obscurcissaient, se troublaient, semblaient vraiment s'éteindre. Elle n'avait pas de gants, et on voyait ses mains nues, autrefois un peu rouges et un peu gâtées par les besognes grossières: mais, sans doute, elle devait maintenant les frotter avec de la pâte d'amandes, pour les blanchir, pour faire disparaître les traces de l'ancien labeur. Elle avait au doigt un petit anneau d'or avec un rubis

et une perle, tout petits; et, distraitement, elle touchait cet anneau sans cesse. Du reste, elle avait l'air fatigué. Elle s'était appuyée au montant du balcon, la tête un peu fléchie. Et, parmi tant d'autres choses changées, Domenico remarqua surtout que Gelsomina se mordillait continuellement les lèvres, peut-être pour les rendre plus vermeilles.

Ils se taisaient l'un et l'autre, dans un silence lourd de pensées. Par instants arrivaient des éclats de paroles joyeuses, de rires stridents; la musique se taisait; les invités dévoraient les « formettes » et les glaces. Gelsomina fut la première à rompre le silence :

— Comment vas-tu, Domenico? — lui demanda-t-elle, sans le regarder.

— Je vais bien...

— Es-tu content? — poursuivit-elle en relevant ses beaux yeux chargés d'une soudaine tristesse, que pourtant Domenico avait déjà pu y remarquer autrefois, et en le regardant fixement au visage.

— Oui... je suis... je suis content, — répondit-il, la tête penchée, pour éviter le regard de la jeune fille.

— Es-tu heureux? — insista-t-elle en inclinant vers lui son visage, en le forçant presque à la regarder, comme si elle voulait lui arracher de l'âme la vérité tout entière.

Domenico hésita, rien qu'une seconde; mais vite il reprit possession de lui-même.

— Oui... je suis heureux, — déclara-t-il avec une certaine fermeté.

— C'est toujours ça de bon! — murmura-t-elle, en haussant les épaules.

Il jeta sur elle un coup d'œil interrogateur, subitement inquiet. Elle fit un geste, comme pour relever ses cheveux sur son front, comme pour délivrer sa tête d'une pensée, comme pour chasser l'angoisse de Domenico.

— Ne fais pas attention, ne fais pas attention. J'ai parlé sans réfléchir. N'attache pas d'importance à ce que j'ai dit... Et la mariée, est-ce qu'elle est belle?

— Très belle!

— Ah! tant mieux!... Et elle t'aime?

— Oui!

— Elle t'aime beaucoup? — continua-t-elle avec un effort, en posant sa main sur le bras de Domenico.

— Je l'espère, Gelsomina.

— Tu n'en es pas sûr?

— Nous ne devons mettre qu'en Dieu seul notre certitude! répondit-il, avec un triste sourire.

— Si ta femme ne t'aime pas, c'est une méchante et une ingrate! — affirma-t-elle énergiquement, avec de la colère dans la voix et dans les yeux.

— Chut! — fit-il, un doigt sur les lèvres. — Elle est là! Veux-tu qu'elle t'entende?...

— Non, — murmura-t-elle, revenue à l'humilité, — je ne veux pas qu'elle m'entende. Elle aurait le droit de me chasser, comme on chasse une servante insolente. Elle, c'est une dame. Quand je la rencontrais en ville, à peine daignait-elle me rendre mon salut.

— Probablement, elle ne t'avait pas vue...

— Oh! non; c'était par orgueil. Une dame!... Si elle s'est décidée à épouser un homme d'une condition inférieure à la sienne, on sait bien pourquoi...

Mais aussitôt Gelsomina se repentit des paroles dures que la colère et une secrète douleur venaient de lui arracher. Elle vit un immense chagrin sur le visage de Domenico, s'aperçut que les yeux du pauvre homme se mouillaient de larmes, le comprit si malheureux dès le jour même de ses noces qu'elle sentit son cœur se fendre.

— Ne te fâche pas, Domenico, et excuse-moi, pour la vilaine chose que j'ai dite... Pardonne-moi... je t'ai fait de la peine... Je ne voulais pas te faire de la peine.

Et elle tremblait toute, réprimant les sanglots qui lui brisaient la poitrine.

— Je sais bien qu'on dit cela..., — répondit-il à voix basse.

— Oui... les mauvaises gens... Il ne faut pas les écouter... J'ai eu tort de répéter ce qu'ils disent... Je te demande pardon.

Mais, brusquement, avec un violent effort sur lui-même, Domenico s'écria :

— Des mensonges! Rien que des mensonges! Annina est un ange!

— Ah! — répliqua l'autre, sans rien ajouter de plus, pâlissant mortellement sous sa poudre de riz.

Et elle se mordit les lèvres jusqu'à les faire saigner; ses yeux, tout à l'heure mélancoliques, jetèrent des étincelles: un rire cristallin et frémissant jaillit de sa bouche fraîche :

— Pour un faiseur de saints, c'était justement un ange qu'il fallait!

— Oui, oui, Gelsomina, tu verras : un jour, je mettrai son portrait comme une tête d'ange dans une gloire de la Madone.

— Parfaitement!

Et elle riait, riait encore, avec des sursauts. Enfin, elle cessa de rire; elle respira longuement, demeura avec sa petite bouche entr'ouverte comme un oiseau qui boit l'air, ainsi qu'elle faisait autrefois. Et Domenico eut une brusque vision de cette enfance, de cette adolescence candide, si gaie et si douce; et cette vision l'émut à tel point que, presque sans se rendre compte, il regarda Gelsomina en face et lui demanda, un peu hésitant, regrettant tout de suite sa question :

— Et toi?

— Moi? Que veux-tu dire? — s'écria-t-elle, redevenue âpre.

— Oui, toi. Qu'est-ce que tu fais?

— Rien! — prononça-t-elle avec rudesse, en haussant brusquement les épaules.

— Où habites-tu? — continua-t-il, poussé par un amical et compatissant intérêt.

— Loin! — se contenta-t-elle de répondre, avec un geste vague.

— Seule?

— Pas toujours seule! — répliqua-t-elle, prompte, résolue.

— *Il* vient te voir?

— Tous les jours; souvent même deux fois par jour.

— Il t'aime donc?

— Il m'aime.

— Beaucoup?

— Beaucoup!

Ces questions, il les posait avec une tendresse où il y avait aussi une pitié profonde. Au contraire, les réponses de Gel-

somina étaient nettes, froides, claires. Et même, et même, il y avait sur ce charmant visage une sorte de fierté insolite et exagérée, je ne sais quelle bizarre et navrante fanfaronnade dans cette chère voix, naguère si humble et si simple. Une commisération plus forte encore s'empara de Domenico, en face de cette arrogance qui s'efforçait d'atteindre au cynisme; avec une bonté affable, qui venait du fond de son cœur, il lui prit une main, la serra entre les siennes; et, d'une voix où frémissait une indicible émotion, il lui dit :

— Ah! Gelsomina, Gelsomina, pourquoi as-tu fait cela?

La pauvrette chancela comme si elle allait s'évanouir; et, tandis que ses lèvres, devenues blanches, tremblaient sans pouvoir prononcer une parole, deux grosses larmes descendirent le long de ses joues et y détrempèrent la veloutine : sa main se débattait convulsivement entre les mains fraternelles de Domenico, lequel, avec toute la douleur que donne l'Irréparable, l'innocence perdue, la vie gâchée, la marche vers la honte, lui répéta :

— Ah! Gelsomina, pourquoi as-tu fait cela?

Et elle, désespérée, étouffant ses sanglots, voulut trouver quelque chose pour s'y raccrocher, une excuse trompeuse à laquelle elle-même ne croyait guère, une trompeuse espérance qui l'empêcherait au moins de mourir de chagrin et de honte en ce moment-là.

— Peut-être m'épousera-t-il... Peut-être... Il me l'a dit... Si je suis sage, si je n'aime que lui seul... Peut-être... Plus tard... quand sa mère sera morte... Il me l'a dit.

— C'est un monsieur! — fit tristement Domenico.

— Tu as raison... tu as raison... Aussi ne voulais-je pas l'écouter... Mais il n'est pas méchant; non, Domenico, il n'est pas méchant... Et puis, on a vu tant d'histoires semblables!... Il m'épousera peut-être...

Malgré sa bonhomie et son indulgence, Domenico hochait la tête, mal convaincu, répétant :

— Ah! Gelsomina, tu n'aurais pas dû faire cela!

Les larmes se séchaient sur les joues brûlantes de la femme tombée. Une souffrance amère faisait place à l'égarement.

— Non, je n'aurais pas dû faire cela, c'est vrai! — avoua-t-elle d'un air sombre, les yeux fixés sur le carrelage.

— Et pourquoi donc l'as-tu fait?

— Est-ce qu'on sait? — dit-elle, reprenant d'un ton âpre.

— Tu l'aimais, sans doute, ce Don Franceschino Grimaldi?

— Non, — affirma-t-elle catégoriquement.

— Il te plaisait, peut-être?

— Oui. peut-être...

— Et il t'a fait beaucoup de promesses?

— Non, pas beaucoup. Quelquefois, il m'a dit qu'il m'épouserait.

— Et tu as cru cela?

— Certains jours!

— Y crois-tu encore, *à cette heure*?

— Bien moins qu'auparavant.

— Il t'a fait des cadeaux?

— Oui, beaucoup de cadeaux. Tout ce que j'ai sur moi vient de lui. C'est lui qui me fait porter chapeau, — dit-elle en rougissant jusqu'au cou, jusqu'au front.

— Tu as toujours pris plaisir à être bien habillée, ma pauvre Gelsomina!

— Trop! — confessa-t-elle.

— Et ta belle-mère t'a donné de mauvais conseils, je suppose? — dit-il encore, continuant son interrogatoire, cherchant par pitié toutes les excuses qui pouvaient atténuer cette erreur.

— Il y a de cela aussi.

— Vous étiez pauvres?

— Oui, pauvres; mais nous ne mourions pas de faim.

— Eh bien, alors?

— Que veux-tu, Domenico? C'est des choses qui arrivent! — répliqua-t-elle avec la brièveté sèche dont elle usait pour répondre à cet interrogatoire.

— Oh! non, Gelsomina, ne parle pas ainsi! Toi qui étais si sage, si pieuse! Pourquoi ne t'es-tu pas recommandée à Dieu?

— Je me suis recommandée à Dieu; mais il m'a délaissée, Domenico, puisqu'il a permis cette chose!

— Et pourquoi n'as-tu rien dit à personne?

— Parce que je n'avais personne à qui parler; j'étais seule.

— Mais moi? mais moi?

— Oh ! toi ! — s'écria-t-elle, sans s'expliquer plus clairement.

Il baissa les yeux, songeur. Elle redressa la tête et fit ce geste habituel de la main pour écarter les cheveux de son front et les idées de son cerveau.

— Et maintenant, je m'en vais. — dit-elle, comme perdue dans ses pensées.

— Où vas-tu?

— Chez moi.

— Et quand reviendras-tu?

— Quand? Jamais, peut-être. Tu t'es marié, tu dois vivre avec Anna. Moi... je mène une vie différente... Comment nous serait-il possible de nous voir?

— Tu parles sérieusement?

— Oh ! oui, — soupira-t-elle, d'une voix lasse. — Et même, je n'étais venue que pour une minute, et je t'ai déjà trop longuement dérangé...

— Mais non, mais non...

— Tu es le marié : on doit avoir besoin de ta présence là-bas...

— Comme tu vois, personne n'est venu m'appeler ! — dit-il avec amertume.

— N'importe ! C'est pour toi un grand jour... J'ai voulu te saluer, moi aussi; tu as toujours été bon pour moi...

— Et je t'aime toujours, — répliqua-t-il avec candeur.

— Tu m'aimes toujours ?... — dit-elle avec une intonation singulière. — J'ai donc voulu t'apporter un petit souvenir... Tu as dû recevoir beaucoup de cadeaux...

— Non... Moi, non; Anna, oui.

— Anna, je ne la connais plus ! — continua la jeune fille en fronçant les sourcils. — Mon petit cadeau, c'est à toi que je le fais...

Elle chercha machinalement dans son petit sac et en retira un écrin de velours grenat. Elle l'ouvrit. Il ne contenait qu'un anneau d'or, pour homme, avec un large plat en forme d'écusson, par-dessus ; et l'écusson portait, émaillé en noir. le mot : *Souvenir*. C'était un bijou d'un prix très modique, d'un goût très commun. Gelsomina tenait l'écrin ouvert, mais elle n'osait pas le tendre à Domenico.

— Il ne fallait pas te donner cette peine, — dit-il, sans prendre le cadeau.

— J'ai voulu te laisser un souvenir..., pour que tu n'oublies pas Gelsomina.

Leurs yeux, à tous les deux, se voilèrent de larmes.

— Prends! — dit-elle enfin à Domenico.

Il hésitait encore.

— Écoute! écoute! — dit-elle d'une voix étranglée. — Tu peux le prendre sans scrupule : l'argent ne vient pas de Franceschino. Une bague achetée avec cet argent-là, je ne te l'aurais pas offerte. Non, Domenico, je n'en suis pas capable... J'avais... j'avais quelques lires, mes économies... du temps où je travaillais... C'est avec les dernières que j'ai acheté la bague. Prends-la.

Il la prit.

— Merci, Gelsomina. Moi, je n'ai rien à te donner, comme souvenir...

— Donne-moi une fleur.

Il fit un mouvement pour aller vers le salon.

— Non, pas là! — dit-elle.

Et elle le retint par le bras. Ils sortirent ensemble sur le petit balcon. Déjà il se faisait tard; et, le jour baissait, la masse bariolée des maisons napolitaines commençait à prendre une teinte uniformément grisâtre; la mer, tout là-bas, sous le cône fumant du Vésuve, était d'une couleur cendrée. Mais eux, ils ne regardaient rien, distraits, absorbés, maîtrisés chacun par son propre destin, si plein de mystères pour l'un et pour l'autre : — pour l'un que flattait la fallacieuse espérance du bonheur, pour l'autre que torturait le présent avec sa réalité douloureuse. Domenico cueillit deux ou trois marguerites, déjà ouvertes sur la petite plante, y joignit une petite branche de basilic, et présenta cet humble bouquet.

— Merci, Domenico, — dit-elle.

Et, avec son parler si doux, comme en songe, elle répéta :

— Que Dieu te bénisse! Que Dieu te bénisse! toujours!

— Et toi, Gelsomina, que Dieu t'accompagne!

— Excuse-moi de t'avoir retenu...

— Oh! ça ne fait rien.

— Excuse-moi de t'avoir attristé...

— Laisse donc !

— Un jour de fête !... Je m'en vais, je m'en vais... Ces plantes appartiennent à Anna, n'est-ce pas ?

— Oui. Que Dieu t'accompagne !

— Qu'il t'accompagne à tous les instants de ta vie, Domenico !

Ils se quittèrent sans se toucher la main, sans se regarder, Et Domenico ne s'aperçut pas que, du haut de la terrasse, Gelsomina, par un mouvement rapide, avait jeté en bas le bouquet de fleurs, dans l'océan des maisons qui descendaient de la rue des Mercanti vers la rue du Porto. La jeune fille releva fièrement et tristement sa tête, où les grands yeux gris brillaient de jeunesse, où la belle bouche mi-close, à la lèvre courte, ressemblait à une petite fleur; et, avec une allure où il y avait de la lassitude et de la résignation, elle disparut par l'escalier de service, marchant de son pas léger et un peu mou. Et Domenico, certainement pour elle, mais peut-être aussi pour lui-même, fut pris soudain d'une désolation sans bornes : il regarda l'horizon qui déjà se teignait d'une exquise nuance violette ; il le regarda du haut de cette vulgaire terrasse d'une froide cuisine, entre ces deux pauvres petites plantes où il avait cueilli les fleurs pour Gelsomina ; et son cœur se serra plus atrocement encore, au soir de cette journée, en pensant à cette pauvre âme de jeune fille perdue et seule parmi le vaste monde indifférent ou cruel. Et, machinalement, comme par besoin d'échapper à ce cauchemar d'angoisse, il fit effort pour se souvenir qu'en somme il était un époux heureux; que, ce matin même, il venait d'épouser la femme aimée, souhaitée, désirée ; qu'Anna Dentale lui appartenait, et qu'il allait conduire dans sa maison la maîtresse et la reine de son cœur et de sa vie. Le jour finissait, la fête finissait ; l'heure était venue de la libération, de la paix, de la solitude amoureuse dans le petit appartement de la rue Donnalbina.

Lorsqu'il rentra au salon, la populaire mazurka que moulaient depuis deux ou trois ans tous les orgues de Barbarie, cette *Dolores*, au rythme lent et nonchalant, mais qui a pourtant quelque chose de voluptueux, permettait aux bons dan-

seurs et aux bonnes danseuses de déployer toutes les grâces de leur virtuosité; les notes flottantes, les notes coulantes indiquaient ces longs pas glissés chers à une race qui a dans le sang l'hérédité des danses orientales, un mélange d'allégresse et de gravité, je ne sais quoi de vif et de languissant tout ensemble.

La mariée dansait cette mazurka avec Mariano Dentale. Domenico, arrêté au seuil du salon, les vit passer devant lui avec des courbes larges et longues; et la traîne blanche de la robe nuptiale lui effleura les pieds. La danseuse ne s'aperçut pas même que son mari, celui qu'elle avait accepté pour époux devant Dieu, cinq heures auparavant, dans l'église de Santa-Maria-la-Nova, était rentré au salon après une absence qui n'avait pas été courte, et que, de la porte, immobile, muet, il la considérait avec des yeux attentifs et pensifs.

Elle dansait avec légèreté, avec élégance, à peine soutenue par le bras droit et par la main gauche de son cavalier. Celui-ci, danseur expert, tournait sur le rythme de la mazurka en déployant une grâce juvénile qui enchantait. Mariano, sur sa bouche au rouge vif qui laissait voir les dents blanches et un peu cruelles, conservait toujours son sourire, à moitié distrait et à moitié gouailleur, de beau jeune homme sûr de lui-même et dédaigneux des autres; de temps en temps, il disait une parole à sa danseuse, parole chuchotée sans que l'expression de son visage variât, sans qu'il attendît la réponse. Anna aussi, qui d'habitude restait impassible dans le calme de sa beauté brune, avait un sourire sur les lèvres, un sourire vague, imprécis, ne s'adressant peut-être à rien ni à personne, ne s'adressant peut-être qu'à la Vie dont elle avait conscience de posséder la plénitude, ne s'adressant peut-être qu'à la Jeunesse qui fleurissait dans ses veines et sur son visage. Elle ne regardait pas son cavalier; mais, lorsque celui-ci, en tournant, lui disait une parole, elle avait un frémissement dans ses paupières qui s'abaissaient, faisait un fugitif signe de tête; et son sourire devenait plus expressif, plus animé. D'autres couples dansaient, moins bien, ou médiocrement, ou mal, à la suite d'Anna et de Mariano; et le reste des invités, las et béats, pleins de vin, de nourriture, de gâteaux, de glaces, debout ou assis, regardaient en formant la haie.

Les trois musiciens, à la prière de Don Biagio Scafa, avaient déjà recommencé deux fois *Dolores* ; les couples s'éclaircissaient, fatigués. Seuls maintenant, Anna et Mariano, dans les bras l'un de l'autre, continuaient à suivre le rythme voluptueux, à y conformer les ondulations de leurs corps et le double sourire de leurs lèvres. Et Domenico Maresca, qui, depuis un quart d'heure, sans être vu, sans que personne s'occupât de lui, les regardait s'abandonner à la séduction de la danse, de la musique, de la jeunesse ; Domenico, qui sentait le flot de l'amertume envahir de plus en plus largement ses veines, son cerveau, son cœur ; Domenico, taciturne, oublié, entendit un grand fracas d'applaudissements saluer la fin de cette mazurka si bien dansée par ce couple, et les vivats enthousiastes saluer ces danseurs parfaits.



Au logis de la rue Donnalbina, après avoir embrassé son père et le compère, la jeune fille, sans laisser paraître le moindre indice de la plus fugitive émotion, était entrée en maîtresse dans la chambre à coucher, toute meublée à neuf et qu'elle connaissait parfaitement : car, dans les deux derniers mois des fiançailles elle en avait choisi tous les meubles et toute la décoration, y avait tout installé elle-même. Domenico, interdit, était demeuré dans le modeste salon meublé d'une satinette crème et rouge, — cela encore d'après la volonté d'Anna, parce que ces couleurs s'harmonisaient bien avec son teint chaud de brune ; — et, harassé par cette journée de fatigues et d'émotions, il s'était jeté sur un fauteuil. Mariangela, la vieille servante fidèle, aux cheveux tout gris, au visage tout en rides, habillée de noir, ayant sur le cou le mouchoir blanc des femmes très dévotes et devant elle un tablier blanc, était debout à côté de lui. Et elle attendait sans rien dire, un peu dans l'ombre, accoutumée à servir en silence. Elle était restée dans la maison par amour pour son maître, qu'elle n'avait pas quitté depuis le berceau ; mais elle avait des appréhensions sur le sort qui l'attendait avec sa nouvelle maîtresse.

Et une voix brève, impérieuse, retentit dans l'autre chambre :

— Mariangela !

— Madame ?

— Une lampe !

Sept heures sonnaient, et la rue Donnalbina est très obscure, avec les hautes maisons anciennes qui la ferment des deux côtés. Mariangela s'en fut chercher une lampe à pétrole, l'apporta tout allumée, entra dans la chambre à coucher, ne revint pas. Domenico entendait vaguement des allées et venues, un froufrou de soie et quelques ordres donnés sur un ton froid et rapide. Quelques minutes plus tard, Mariangela ressortit, alluma aussi la lampe du salon et salua son maître en lui adressant le souhait habituel :

— Bonne nuit !

— Bonne nuit, Mariangela !

La servante se retira dans une petite pièce qui servait de salle à manger, et elle se mit à réciter le rosaire dans les ténèbres, assise dans un coin.

Domenico, toujours seul au salon, n'osait pas pénétrer dans la chambre à coucher. Il entendit un pas derrière lui : c'était Anna qui s'était dépouillée de sa belle robe de soie blanche, qui avait ôté de ses cheveux noirs les fleurs d'oranger, enlevé ses boucles d'oreilles et ses bagues ; elle avait maintenant un gracieux peignoir de laine rose, garni de dentelles ivoire, avec un ruban ivoire qui formait une large ceinture. Sans parler, elle alla s'asseoir en face de Domenico, sur un autre fauteuil.

Il la regardait, attendri, ravi, savourant toutes les émotions de cette quiétude tant désirée, de cette solitude à deux dans cet appartement qui avait été celui de son père et de sa mère, dans cet appartement qui devait être celui de leur amour et de leur bonheur. Toutes les vilaines impressions, tous les funestes pressentiments, tous les doutes amers, toutes les affreuses incertitudes de la journée avaient disparu, maintenant qu'ils se trouvaient là, seuls enfin comme il l'avait souhaité de toute son âme et comme il avait eu tant de peine à l'obtenir. Et il aurait voulu dire à cette femme cent choses, d'une voix amoureuse, avec des paroles d'adoration ; il aurait voulu la remercier de ce qu'elle l'avait accepté pour époux, lui donner encore une fois son cœur, son esprit, sa vie. Mais il ne savait énoncer une seule de toutes les choses passion-

nées qui frémissaient au fond de son être. Anna, les bras abandonnés sur les genoux, continuait à se taire. Et alors, banalement, il lui dit :

— Tu es fatiguée?

— Un peu.

— La fête a été trop longue...

— Non! — répondit-elle vivement.

Il y eut un silence.

— Désires-tu quelque chose, Anna?

— Moi? Non.

— Tu n'as pas faim?

— Non, je n'ai pas faim.

— Mariangela doit avoir préparé le souper.

— Je n'ai pas faim.

— Voudrais-tu prendre une tasse de café?

— Non. Tu peux en prendre, toi, si tu en as envie.

— Non. Le soir, cela m'empêche de dormir.

Il y eut un nouveau silence. Un son limpide et harmonieux l'interrompit : c'était l'*Ave Maria*, qui sonnait à la petite église de l'Ecce-Homo, toute voisine.

— Disons l'*Angelus*, — murmura-t-il en faisant le signe de la croix.

Elle se signa machinalement, et ils récitèrent ensemble les pieuses paroles : *Angelus Domini, qui nuntiavit Mariæ...*

Après cette prière dite en commun, Domenico s'était rapproché d'elle. Anna demeurait plongée dans ce silence et dans cette immobilité où semblait s'absorber et se concentrer toute sa vie. Il osa chuchoter son nom :

— Anna! Anna!

— Qu'est-ce tu veux? — fit-elle, secouant sa torpeur.

— M'aimes-tu, au moins?

Il y avait dans cet « au moins » tant de supplication, tant de tristesse, tant de regret!

— Mais oui, mais oui! — répondit-elle d'un air ennuyé.

MATHILDE SERAO

(Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.)

(*A suivre.*)

LE CENTENAIRE

DU

CODE CIVIL

La légende a fait du Code civil la Révolution ramassée en deux mille articles, au commandement du Premier Consul. Dans ce raccourci d'histoire, le Code n'est plus le résultat des efforts séculaires de la royauté et du Parlement. de la bourgeoisie dans ses communes et dans ses corporations; il ne subsiste que la pensée de l'Empereur: c'est le Code Napoléon. Par cette légende toute mythologique, disparaissent les coutumes, les usages, les styles, les ordonnances, le droit canonique, les *Libri feudorum*, les savantes et copieuses compilations de nos grands jurisconsultes unitaires, Guy Coquille, Bourjon et Pothier, les règlements, le droit romain, les interprétations des légistes de la Couronne, les édits, les lettres-patentes du Roi, les rédactions de Charles VIII, le Code Henri III, le Code Michaud, les codifications de Colbert et de d'Aguesseau, enfin les discussions au Conseil d'État, au Tribunat, au Corps législatif, les compactes observations du Tribunal de cassation et des Cours d'appel. Les lois de la Révolution elles-mêmes, si nombreuses, ne font plus que l'intérim entre ce passé décidément aboli, oublié, et le Code nouveau; elles sont un droit inutile presque, sans valeur historique, débauche de métaphysique et d'abstraction; droit

intermédiaire, comme le qualifient les juristes, pour marquer qu'il fut une fantaisie éphémère sans caractère propre : si le Code civil lui devait quelque chose, ce serait l'enseignement d'une expérience malheureuse.

Née au Conseil d'État de l'admiration avisée de Portalis et de Cambacérès, la légende s'amplifie dans les camps. De France, le Code passe en Europe ; il suit nos armes ; il est victorieux derrière elles. Napoléon l'impose aux alliés et aux tributaires, en même temps que ses préfets, rois et vice-rois, et, dans ce rayonnement européen, la volonté créatrice du maître apparaît plus clairement encore : il est le législateur de la France et aussi le législateur de l'Italie (1806), de la Hollande (1810), des départements hanséatiques (1810), des grands-duchés de Berg, de Bade, de Francfort, de Nassau et de Varsovie, de la ville libre de Dantzig, des royaumes d'Illyrie et de Westphalie, des cantons suisses. Ainsi renouvelée, la légende s'impose impétueusement aux imaginations. Rien ne la contrarie. La Restauration essaie de renouer la chaîne des temps, mais elle ose à peine toucher au Code. Elle se contente de le débaptiser — le Code Napoléon devient le Code civil — et de supprimer le titre hérétique du divorce. A peu près intact, il représente désormais, en face de l'Entresol et de la Congrégation, toute la Révolution : les demi-soldes et les libéraux, les républicains et les bonapartistes, diversement intéressés, reprennent, entretiennent la légende napoléonienne, qui finit par faire disparaître le guerrier au profit du législateur. L'Empereur n'est plus que le pacificateur ; on le dit, et il le dicte lui-même à Montholon pour la postérité : « Ma gloire n'est pas d'avoir gagné quarante batailles, — disait-il à Sainte-Hélène ; — Waterloo effacera le souvenir de tant de victoires... ; mais ce que rien n'effacera, ce qui vivra éternellement, c'est mon Code civil. »

La légende paraîtrait confirmée par les faits, puisque le Code a conservé tout son prestige au milieu de tant de révolutions politiques et de transformations économiques ; il est encore cité, commenté, comme au lendemain de sa promulgation. Le temps semble vraiment l'avoir épargné. Critiqué âprement, il est considéré cependant comme la source commune où les praticiens et les doctrinaires doivent puiser les règles juri-

diques. Il reste l'ancêtre consulté, et c'est autour de lui que les commentateurs modernes s'efforcent encore de grouper toute une jeune théorie de lois industrielles, dont les légistes du Conseil d'État consulaire n'avaient pu, certes, prévoir la venue au monde.

Le Code civil a été voté sous le Consulat de Bonaparte et par son ordre, il est vrai, et il est vrai également qu'il fit le tour de l'Europe dans la berline de l'Empereur. Mais c'est de la vérité trop simplifiée. On a exagéré la part de mérite qui revient au Président du Conseil d'État et au vainqueur d'Iéna ; l'histoire, moins généreuse que la légende, l'a réduite à de plus justes proportions. Quant à l'optimisme qui fit de ce « Code des Français » un « code immortel », nous ne pouvons rien en conserver : il y a longtemps qu'il ne subsiste plus rien d'essentiel de l'œuvre consulaire, mille lois en ont peu à peu détruit et modifié l'harmonie intérieure. Ce qui fait encore illusion, c'est la façade, qui n'a presque pas changé depuis 1803. C'est le même début, la même numérotation d'articles, les mêmes rubriques, vingt chapitres intacts, le même nom.

Le Code a été ainsi emprisonné dans un court instant de l'histoire et il a paru plus grand dans cet isolement. Remis dans le tumulte des événements, il perdra de cette grandeur, mais il y trouvera toute l'intensité de vie que sept régimes ont dramatisée. Il s'est transformé avec eux : dictatorial sous l'empire, dévot sous Louis XVIII et Charles X, bourgeois sous Louis-Philippe, ouvrier sous Albert et Louis Blanc, industriel sous Napoléon III, ouvrier de nouveau, avec la Troisième République, augmenté de toutes les lois qui l'ont modifié, il constitue un véritable *speculum juris* du XIXe siècle, comme aimaient à le dire de leurs compilations les savoureux légistes de l'ancienne France.

Les nécessités économiques ont supplanté les formules idéologiques du XVIIIe siècle qui en étaient l'âme ; les lois, la pratique, la jurisprudence ont élaboré les principes juridiques nouveaux, qui ont dépossédé l'âme ancienne. L'autorité s'est éparpillée dans la démocratie, en même temps que les conditions techniques du travail se sont modifiées, et, à mesure que le machinisme a augmenté d'intensité, à côté des pro-

priétaires de 1789 ont pris place les artisans manuels de 1848.

*
* *

Les consuls Bonaparte, Cambacérès et Lebrun, prirent, à la date du 24 thermidor an VIII (12 août 1800), un arrêté confiant à une commission le soin de rédiger un projet de Code civil. Cette commission se composait de Tronchet, président du Tribunal de cassation, Portalis, commissaire du Gouvernement près le Tribunal des prises, Bigot-Préameneu, commissaire du Gouvernement près le Tribunal de cassation, Maleville, juge audit Tribunal. Tronchet, l'ancien défenseur de Louis XVI à la Convention, présidait, et Maleville tenait la plume. Les commissaires firent diligence, leur besogne était terminée en quatre mois : le projet, imprimé en pluviôse an IX, communiqué immédiatement pour observation aux corps judiciaires de la République, est délibéré au Conseil d'État, pour la première fois, le 28 messidor suivant.

L'idée des consuls remontait aux plus vieilles traditions de la couronne de France, à Charles VIII, qui, par sa célèbre ordonnance de Montil-lès-Tours, d'avril 1453, provoqua la rédaction des « coutumes, usages et stiles de tous les pays ». Immanente à la royauté, la codification répondait à la nécessité pratique de fixer une coutume mobile et imprécise. Faite officiellement, sur l'initiative du Roi, elle diminuait en même temps dans une grande mesure le pouvoir d'arbitraire du seigneur.

Le seigneur, propriétaire de la terre, était, au moyen âge, justicier et législateur, comme du temps des patriarches ; « l'arbre sec » de la potence signalait ses droits dès la porte du château. Mais, peu à peu, les agents du Roi évoquèrent les affaires du juge seigneurial, et les ordonnances royales tendirent à supprimer la coutume, chacune d'elles étant un petit code luttant contre le particularisme féodal. L'unité législative se créait : le programme centralisateur, appliqué sans hâte, par la ruse et par la force, d'après des desseins patiemment délibérés, expressions des nécessités d'une sociabilité qui a besoin de plus larges espaces, est appliqué, suivant

les temps, là, par la masse d'armes de Louis-le-Gros, là, par la ratiocination des légistes du Cabinet. Devant ces efforts méthodiques tombe l'abondante et diffuse floraison de la coutume, les règles plus nombreuses que les provinces, orgueil des bailliages les plus étendus, comme des communes les plus menues.

Chaque coutume représentant une force indépendante de la Royauté, la Royauté, on le conçoit, ne s'est jamais lassée de combattre le législateur seigneurial. Quand elle n'eut plus de territoires à conquérir, quand le Roi fut le souverain fieffeux incontesté, les légistes ne furent pas moins actifs : les uns posèrent les règles communes dans les ordonnances, les autres, comme Guy Coquille, cherchèrent dans les traditions diverses le droit commun qui s'ignorait, l'unité latente des provinces, proclamateurs, dictateurs du droit, comme dit Edmond Picard, les uns et les autres, véritables codificateurs ou unificateurs. Ce travail de rédaction dura du XV[e] jusqu'au XVIII[e] siècle; l'unité française se préparait ainsi dans les officines des scribes. Le droit autonome français, « mis et écrit en lignes » dans les coutumiers et dans les ordonnances, échappait à la tutelle de Rome, la ville des papes et des empereurs, de l'Église et du *Corpus juris*, se particularisait, opposait un droit du négoce au droit de la propriété quiritaire, un droit bourgeois au droit féodal, un droit laïque au droit canonique. Dumoulin, juriste sagace du XVI[e] siècle, songeait à une œuvre plus vaste que ces codifications partielles et locales, à une unification de toutes les coutumes du Royaume, à une ordonnance universelle, à un code général. Ce rêve avait hanté aussi le cerveau de Louis XI, mais le roi et le basochien furent également impuissants.

Sous Louis XIV, il y eut un décisif effort: Lamoignon entreprit la codification de la jurisprudence du Parlement de Paris: recueil important, puisque ses règles tendaient à devenir loi commune; même en dehors du ressort, la jurisprudence de ce Parlement faisait office de lois supplétoires depuis le déclin du droit romain.

Colbert fit plus : il choisit quelques matières déterminées et leur imposa l'unité; chacune devint l'objet d'une ordonnance, et chaque ordonnance forme un véritable code.

De 1667 à 1685 furent ainsi promulguées six ordonnances : procédure civile, instruction criminelle, commerce, marine, eaux et forêts, enfin Code noir. Napoléon ne devait pas être un plus abondant législateur. Au XVIIIe siècle, l'unification continue : de 1731 à 1737, le chancelier d'Aguesseau porte de nouveaux coups aux vieilles traditions coutumières en édictant ses ordonnances sur les donations, sur les testaments, sur les substitutions fidéi-commissaires, sur le faux principal et le faux incident. Tous ces recueils ont donné au Code civil de nombreuses règles, et les rédacteurs consulaires prirent à peine le soin d'en modifier le style.

On voit comment, en 1789, le droit de la Révolution n'était pas tout entier dans les écrits des philosophes, dans les cahiers des États Généraux, dans la compilation de Pothier, mais bien davantage dans les ordonnances royales, qui les premières donnèrent la sanction de l'autorité publique aux intérêts de ces robins et de ces marchands qui dans les assemblées révolutionnaires ne surent pas toujours se rendre compte de ce qu'ils devaient à tout ce travail du passé.

Autant que la Royauté, l'idée de codification hanta la Révolution : « dire le droit », c'est le privilège du pouvoir ; l'État, c'est un système de droit. L'idée devient même chez les révolutionnaires une hantise fiévreuse, ils déposent plusieurs projets avec hâte, coup sur coup, essayant de réaliser en quelques mois leur encyclopédie. Ils ont le respect de la loi ; il ne s'agit plus ni de coutumes, ni d'ordonnances, ni d'édits, ils s'accrochent au symbole abstrait d'une loi unifiant la République, tout pleins de prestige romain. La Loi, voilà la grande nouveauté de l'époque, elle étend à toutes les matières le principe unitaire des ordonnances. La Loi, c'est la vertu, la liberté, la suprême garantie du nouvel ordre de choses. Mettre hors la loi équivaut à priver de la qualité d'homme et de Français, c'est la pénalité majeure : « Hors la loi ! » crient à Robespierre ses adversaires à la Convention, et, à Bonaparte ses adversaires des Cinq-Cents : « La mise hors la loi de Bonaparte ! » Ainsi se confondaient la République, la loi et la codification.

L'Assemblée constituante décrète les 16 et 24 août 1790 que « les lois civiles seront revues et réformées par les législatures et qu'il sera fait un code général, de lois simples, claires

et appropriées à la Constitution ». La promesse est répétée en 1791 et en 1793, mais le temps manque pour immédiatement la réaliser. La Constituante cependant parvient à voter un code pénal, en 1791, que la Convention, en l'an IV, transforme en Code des délits et des peines. Cambacérès devient le promoteur ou le rapporteur de trois projets : à la Convention en 1793 et en l'an II; le dernier projet commençait à être délibéré, lorsque l'Assemblée dut céder la place au Directoire; troisième tentative en l'an IV, au Conseil des Cinq-Cents, également vaine. Enfin, l'année même de l'arrêté des Consuls qui nommait la Commission présidée par Tronchet, en l'an VIII, Jacqueminot dépose un projet aux Cinq-Cents ; il a le même sort que les précédents, mais il est d'un esprit très voisin du futur Code. A cette liste, on pourrait enfin ajouter plusieurs projets que des particuliers adressèrent aux Assemblées. Il y avait là une préoccupation commune.

Le dessein de la Royauté s'est transformé dans le cerveau des hommes de la Révolution. Depuis qu'il est dégagé des ambitions territoriales de la couronne, le projet de codification s'est simplifié, il perd de son âpreté chicanière, il s'épure de toute âcreté personnelle; c'est désormais une idée philosophique autant que politique. On voit bien, en effet, la différence qui existe entre une ordonnance de Colbert et un projet de Cambacérès, ou le Code Napoléon lui-même, cependant si imparfait. La clarté, la méthode, le classicisme de l'esprit attestent le progrès d'une pensée juridique, naguère toute trouble de procédure, qui a été filtrée par les encyclopédistes et les salons académiques du XVIIIe siècle. L'arrêté des consuls procédait ainsi des luttes de la monarchie et de l'idéologie révolutionnaire.

Cambacérès, devenu second consul, avait eu naturellement le désir de reprendre une idée qu'il mûrissait depuis si longtemps; le pouvoir l'y aidait, et, à ses côtés, Bonaparte, disciple de Rousseau, sentit spontanément toute la valeur dictatoriale qu'elle impliquait. Outre qu'une loi uniforme représentait plus fortement aux imaginations la centralisation du pouvoir, elle avait l'avantage, plus apprécié que jamais, de permettre d'organiser la magistrature nouvelle en une hiérarchie de dépendance que ne connaissait pas l'ancienne. Des principes

communs, moins nombreux, plus exactement définis, semblaient devoir mieux prévenir les diversions locales : l'État, n'ayant plus à faire appliquer tant de lois, tant de décrets, tant de règlements dispersés en quelques milliers de recueils, serait désormais au centre d'un carrefour largement ensoleillé, où aboutiraient quelques routes droites, bien dégagées, qu'il surveillerait facilement. Avantages qui étaient communément appréciés par les Français et par leurs consuls.

On se rendra compte dès maintenant que le projet d'un Code ne réalisait pas une idée de liberté : ses origines et l'espoir que l'on mettait en lui le marquaient au coin du despotisme. L'époque était « tyrannicide », elle était cependant autoritaire. Cela n'est point inconciliable. Les Français aimaient le Gouvernement, malgré leur *Marseillaise*, n'en doutons point. Du faible Louis XVI, ils iront par étapes jusqu'à l'Empire. Bonaparte, après Marat, après Danton, après Robespierre, dictateurs nationaux, et après les représentants en mission, dictateurs locaux, ne fait qu'ajouter un nom de plus à cette série hors cadres de rois républicains. On ne peut dire que la France était fatiguée de liberté au 18 Brumaire, pour la bonne raison qu'elle ne l'avait jamais connue : elle était restée profondément monarchique avec des mots révolutionnaires qui ne recélaient en eux que des promesses. Louis XVI mort se survivait dans ses juges; Rousseau n'avait fait que laïciser les principes autoritaires de Bossuet pour le plus grand profit de l'Être suprême, du Concordat et du plébiscite de l'an VIII. Pour comprendre le Code civil, on ne doit pas oublier ces circonstances et cette philosophie où le despotisme le dispute avec avantage à la liberté. Aucune époque n'est limpide et simple, toutes sont pleines de ces complexités que l'on a coutume d'appeler des contradictions.

Bonaparte suivait Rousseau, derrière son protecteur Robespierre, avec toute la Révolution. Or, l'auteur du *Contrat social* donne une forme républicaine an *bon despotisme*, cher au XVIIIe siècle, c'est lui qui a fourni à Napoléon la théorie du plébiscite impérial. Rousseau, on le sait, part de l'individu et le proclame libre par la première phrase du premier chapitre. Mais il ajoute : « Quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y *sera contraint* par tout le corps; ce qui ne signifie

autre chose sinon qu'on le *forcera* à être libre. » Ne peut-on dire que Rousseau est devenu consul en l'an VIII? Babeuf parle comme le Genevois : « Un régénérateur doit venir en grand... » A quoi rêve Fourier? Ce sergent de boutique offre à Bonaparte le grade de « primat ou empereur du Globe ».

Le coup d'État du 19 Brumaire n'apparaît plus comme la confiscation de la nation par le vainqueur de Marengo; c'est la réalisation du désir universel. Le pays tout entier fraternisa avec les grenadiers d'Augereau qui, en retournant à Paris, chantèrent le *Ça ira* comme de vieux républicains de l'an III. L'Institut, le commerce, la banque sont satisfaits. Les idéologues sont lyriques sous la haute direction du notable Destutt de Tracy, qui souhaite avant tout à la France une forte gendarmerie. Le tiers consolidé monte de 11 fr. 38 à 20 francs, en sept jours.

Enfin tout le tapage de l'Orangerie de Saint-Cloud s'apaise; Daunou, Rœderer et Siéyès se concertent avec Bonaparte; et de ce concert sortent la Constitution de l'an VIII et le Code civil.

On connaît cette Constitution qui donne au suffrage universel toutes les apparences du pouvoir : un système de contrepoids est établi entre le Pouvoir Exécutif et les Assemblées délibérantes et ces Assemblées sont multipliées, hiérarchisées à l'anglaise. Siéyès avait coiffé le mortier de Montesquieu. Bref, cinq pouvoirs étaient prévus : les trois consuls, le Conseil d'État, le Tribunat, le Corps Législatif, le Sénat. Ils devaient s'équilibrer.

Toutes ces assemblées ne valaient pas un Parlement de *capacités* à la mode de Louis-Philippe; cela ne valait même pas, comme le remarque M. Aulard, une assemblée de notables à la mode de l'ancien régime.

***

Le projet rédigé par la Commission thermidorienne fut engagé sur ce chemin constitutionnel, qui semblait si bien protégé contre les embûches; il culbuta cependant presque aussitôt dans une chausse-trappe. Ce fut l'opposition du Tri-

bunat, à qui la prévoyance de Siéyès n'avait cependant laissé, semblait-il, que le droit de discourir. Pourquoi?

L'œuvre des commissaires était honnête; ils n'étaient pas des audacieux : praticiens de l'Ancien régime en même temps que politiciens révolutionnaires, ils connaissaient l'art de la transaction. Leur projet essayait de concilier le Nord avec le Midi, la coutume avec le droit romain, la philosophie avec la procédure. Riche procédure, pauvre philosophie! Leur habileté échoua. Ils avaient supprimé le régime dotal par prétérition : le Midi cria; ils avaient au contraire admis largement la liberté testamentaire : le Nord se plaignit. Bref, les tribuns émirent un « vœu » défavorable contre le premier titre relatif à la promulgation des lois. Les « législateurs », réalisant ce « vœu », rejetèrent le premier titre. — Le deuxième titre, relatif à l'état-civil, qui admettait la mort civile et rétablissait le droit d'aubaine, était menacé du même sort. Pour éviter ce nouvel échec, le gouvernement consulaire retira tout le projet, et ajourna la discussion à des temps plus dociles, par l'arrêté du 12 Nivôse, an X. « C'est avec peine, dit-il, qu'il se trouve obligé de remettre à une autre époque les lois attendues avec tant d'intérêt par la Nation. Mais il s'est convaincu que le temps n'est pas encore venu où l'on portera dans ces grandes discussions le calme et l'unité d'intentions qu'elles demandent. »

Pour éviter le retour de votes aussi irrespectueux, les consuls *épurèrent* le Tribunat, par le sénatus-consulte du 16 Thermidor suivant : cette assemblée de cent membres était réduite à cinquante. Les opposants éliminés, ils fractionnèrent cette troupe décimée, en établissant des sections, comme au Conseil d'État.

Après ce petit coup d'autorité, le travail de codification fut repris dès le 22 fructidor an X : il se termina le 30 ventôse, an XII (21 mars 1804).

On n'attendit pas que l'œuvre fût terminée pour la rendre obligatoire. Les différentes parties furent, en effet, promulguées à mesure qu'elles étaient votées. Lois séparées d'abord, et indépendantes les unes des autres, elles furent réunies, le travail achevé, et devinrent les trente-six titres, riches de 2281 articles, du Code civil. Décrété le 17 ventôse an X, le premier titre fut promulgué le 27 suivant (8-18 mars 1803).

Le Code est donc né en 1803, c'est à ce moment qu'il a commencé à devenir la règle juridique du pays; aussi les civilistes ont-ils pris l'habitude de le désigner par cette date : ils disent, couramment, le Code de 1803. Nous ne saurions douter que nous sommes dans l'année du Centenaire.

***

Le Code civil est avant tout une réglementation de la propriété : c'est par là qu'il est révolutionnaire. La Révolution avait été la révolte des marchands citadins et des paysans contre les hobereaux ruraux, l'insurrection de la propriété née derrière les comptoirs contre la propriété du seigneur : aux privilèges féodaux s'oppose un droit roturier de liberté commerciale C'est parce que des charges seigneuriales pesaient sur ses biens que le Tiers a protesté; il demandait l'abolition des douanes intérieures qui empêchaient le développement du négoce; il voulait la libre circulation. Nécessité pratique en même temps que protestation philosophique. « Liberté et propriété, c'est le cri de la nature », dit Voltaire dans ses *Idées républicaines*. Ce qui importe, c'est que ce cri était proféré depuis longtemps dans les municipes, dans les corporations, dans les ordonnances royales, il sortait des profondeurs de la nature sociale. Des règles diverses faisaient depuis longtemps en fait un droit bourgeois qui dévora peu à peu toutes les exceptions féodales jusqu'en 1789. C'est un monde déjà ancien qui se donne alors une philosophie nouvelle : Rousseau et Voltaire *idéologisent* Coquille et Bourjon.

La Révolution française se fit au nom de cette propriété nouvelle : on sait qu'elle ne fut pas communiste. Le souvenir des Gracques, dans ces temps drapés à la romaine, aboutit même à faire décréter en 1793 la peine de mort contre les fauteurs de lois agraires. La Commune de Paris n'était pas d'ailleurs moins traditionnelle que la Convention. Dans un arrêté du 4 mai 1791, elle reproche aux ouvriers, qui lui demandaient de s'entremettre entre eux et leur patron, « d'alarmer les citoyens, d'éloigner de Paris les propriétaires riches ». Les Légistes de Bonaparte continuent cette tradition, ils n'innovent pas, ils continuent la Révolution : ils mettent

la propriété à la base de l'organisation de la famille et des contrats comme elle était déjà à la base de la constitution politique par le cens. Une propriété tout à la fois libérée, par la suppression des entraves féodales, et protégée, par des règles en faveur des détenteurs inexpérimentés ou prodigues. Un des principaux rédacteurs du code Napoléon, Louvet, pose que le Code a pour « grand et principal objet de régler les principes et les droits de la propriété ». Jaubert, au Corps législatif, n'est pas moins explicite : « Le respect de la propriété se montre à chaque page du Code. » Et ceci encore : « La plus précieuse maxime d'un Code civil, au jugement du tribun Lahary, la première comme la plus importante de ses dispositions est donc celle qui consacre le droit de propriété ; toutes les autres n'en sont que les suites ou les conséquences. » Nous trouvons, en effet, que le Code civil s'occupe de la propriété de l'article 516 jusqu'à l'article 1110 ; de l'article 1582 à l'article 1778. Ce respect de la propriété est consacré de mille manières, mais surtout par le caractère de fixité que les rédacteurs ont donné aux transactions : la loi protège l'acquéreur, c'est-à-dire le possesseur. Cette protection facilite la circulation des biens, les rend plus rapidement échangeables et par là même augmente leur valeur. Si le possesseur d'immeubles, qui n'a pas de titres et peut cependant se croire propriétaire de bonne foi, est largement protégé, le vendeur, que la vente a dessaisi, n'est, au contraire, pas protégé contre la tromperie de son acheteur, qui, lui, est saisi : c'est la même pensée qui inspire ces deux règles, en apparence opposées, elles expriment les mêmes nécessités, le même intérêt des propriétaires. L'article 1674 n'autorise, en effet, la rescision de la vente d'un immeuble que lorsque le prix de la vente est de sept douzièmes au-dessous de la valeur de l'immeuble ; cela équivaut pratiquement à la prohiber.

Cette préoccupation, d'autre part, marque profondément les règles relatives à l'enfant, au mariage et au contrat. L'enfant est protégé dans la mesure où il est propriétaire : orphelin, son tuteur peut l'autoriser à engager ses services, mais il ne peut sans formalités minutieuses vendre ses immeubles ; le mariage est envisagé presque exclusivement comme une union de biens, et, malgré les apparences, la protection légale va davan-

tage aux biens qu'à la faiblesse de la femme. Parmi les contrats, c'est la vente, la société, le prêt, le dépôt, le séquestre, le cautionnement, mises en œuvre de la propriété, qui font seuls l'objet d'une réglementation. Par contre, le contrat de louage de services tient tout entier dans deux articles. Dernier avantage, le législateur protège le créancier par la contrainte par corps, peine contre le mauvais payeur, vieux legs de Rome.

On ne saurait sagement s'étonner de ces règles. Le Tiers État a écrit son code, comme il convenait à son histoire et à ses intérêts à cette date. On ne peut lui reprocher d'avoir ignoré le machinisme et de s'être plus soucié de la propriété immobilière que des actions financières. Le travail du petit atelier ne produisait que des rapports très simples, très étroits et très rares; il faut attendre la grande industrie pour que des rapports de droits naissent entre l'ouvrier et le patron. Quant à l'action financière, elle est très postérieure à 1804; elle se développera sous le roi-citoyen, avec les grands établissements financiers, produits, eux aussi, du machinisme. C'est alors que les saint-simoniens deviendront les théoriciens d'une régénération sociale par la banque.

***

Au régime de l'atelier et de la petite manufacture suffisaient les cinq articles du code; à eux seuls, la police aidant largement, ils réglementaient tout le travail. Le code ouvrier était alors modeste.

D'abord ce principe général : « *On ne peut engager ses services qu'à temps ou pour une entreprise déterminée.* » Mais il est diminué par cette règle : « *Le maître est cru sur son affirmation, pour la quotité des gages, pour le paiement du salaire de l'année échue et pour les acomptes donnés pour l'année courante.* »

Quelques règles enfin accordaient aux ouvriers certaines facilités pour se faire payer leurs salaires, avant les autres créanciers de leurs entrepreneurs.

Cette législation est complétée par le Code pénal, dont trois articles (414, 415, 416), hérités de la Révolution, interdisent,

sous de rigoureuses pénalités, les coalitions, sous la double forme de la grève et du syndicat. L'article 414 punit les patrons d'un emprisonnement de six jours à un mois et d'une amende de deux cents francs à trois mille francs. L'article 415 punit les « moteurs » de grèves d'un emprisonnement de deux à cinq ans.

Ces divers articles n'expriment pas toute la vie industrielle de l'Empire ; elle était plus riche. Le droit écrit n'est qu'une toute petite partie du droit d'une époque, la partie la plus apparente, mais non la plus importante. Il ne couvre pas l'activité juridique des hommes d'une ombre desséchante, comme une forêt de sapins : mille particularités coutumières jaillissent perpétuellement en pleine terre, au-dessous de son feuillage abondant.

La Révolution et le Code voulurent vainement interdire les groupements ouvriers : ils subsistèrent occultes dans les compagnonnages, ou déguisés dans les sociétés de secours mutuels, comme autrefois dans les confréries. On peut dire qu'il s'était ainsi formé dans la pratique un droit ouvrier contrairement aux Codes, bien avant que les pouvoirs publics aient songé à le formuler. D'après un recensement officiel fait en 1853, quarante-cinq des sociétés ouvrières existant à cette époque dataient du XVIIIe siècle; sur les quatorze qui existaient à Paris en 1800, dix étaient professionnelles. Beaucoup d'entre elles fondèrent des caisses de chômage, rudiment d'organisation du travail. Souvent inquiétées, ces sociétés obtenaient cependant quelquefois le patronage de l'administration et des municipalités.

Mais il y a plus à dire. Sous l'Empire, beaucoup d'industries sont réglementées, et par ces règlements gardent un vieil air corporatif, et prennent, dans une certaine mesure, comme un caractère nouveau de service public : la boucherie, l'abattoir, le colportage, la boulangerie, l'imprimerie, le placement, l'affichage, les halles et marchés, d'autres encore. Ce n'est pas une industrie, on le voit, c'est vingt industries qui sont organisées par l'État, parmi les plus importantes : réglementation qui constituait une forte et méticuleuse législation du travail.

Quant aux industries abandonnées aux combinaisons de la

concurrence privée, leurs cadres, leur armature étaient constitués par les syndicats professionnels de patrons, tolérés et encouragés, par les chambres de commerce et enfin par les chambres consultatives des Arts et Manufactures. Ces divers groupements formaient de véritables coalitions permanentes, contrairement aux prohibitions légales.

La loi sur les livrets ouvriers, en date du 22 germinal an XI, contredit plus directement encore la croyance à l'inorganisation industrielle de l'Empire. Par elle, les patrons étaient obligés, sous peine de dommages-intérêts, à ne recevoir que des ouvriers munis d'un livret portant le certificat d'acquit de leurs engagements, délivré par le précédent patron. Les ouvriers étaient ainsi constitués en un groupe spécial, sous la surveillance étroite de la police. C'est ce que l'on a oublié. Tous ceux qui se sont occupés du contrat de travail s'en sont tenus, nous semble-t-il, trop strictement aux termes du Code civil. Les honneurs qu'on lui rend depuis si longtemps sont la cause directe de cette erreur d'appréciation, qui est fort ancienne. Royer-Collard, en 1822, dans un discours à la Chambre sur la liberté de la presse, critiquait déjà la « société en poussière », issue de la Révolution; mais la loi sur les livrets ne marque-t-elle pas combien cette poussière était puissamment agglomérée? Il demandait une organisation qui réduisît cet individualisme néfaste; mais ces chambres, ces syndicats, ces lois, ne constituent-ils pas une organisation?

Quand on parle de l'anarchie de la société issue de la Révolution, ce n'est pas seulement ces textes industriels que l'on oublie, mais plus particulièrement tous ceux qui organisent la propriété; l'oubli est plus grave. La société révolutionnaire est organisée tout entière sur la propriété ; elle l'est fortement. La réglementation de la propriété est abondante, et c'est elle qui donne sa caractéristique à toute l'époque. Ce n'est pas à dire d'ailleurs que les rédacteurs aient oublié au sens propre les ouvriers, puisqu'ils ont organisé leur dépendance dans le système juridique que nous venons d'examiner rapidement.

La confusion entre les temps est bien visible dans le célèbre discours de Royer-Collard auquel nous venons de faire allusion : il reproche aux hommes de la Révolution et de

l'Empire « d'avoir réduit la société à l'état de poussière, parce qu'ils ne se sont pas préoccupés du problème social », affirmé par cette « démocratie qui coule à pleins bords... partout, dans l'industrie, dans la propriété, dans les lois, dans les souvenirs, dans les choses, dans les hommes... » Royer-Collard posait le nouveau problème qui résultait du machinisme naissant; les hommes de la Révolution et de l'Empire avaient résolu un autre problème, celui de la propriété. Et ils l'avaient sans doute résolu en organisateurs à poigne, puisque le célèbre doctrinaire, sans prendre garde à la contradiction, leur reproche en même temps d'avoir fait « un peuple d'administrés ». C'est cet ensemble de textes et de coutumes que l'on oublie lorsqu'on reproche à la Révolution de n'avoir donné au monde que des « sophismes anarchiques ».

***

Le Code Napoléon, qui a garanti les droits du propriétaire et du patron, est aussi la loi du père et la loi du mari : *la loi de l'homme*, dirait l'auteur des *Tenailles*.

La puissance paternelle était organisée déjà dans la tradition coutumière. « Nous n'avons rien à tirer des lois romaines », dit le rapporteur, le conseiller d'État Réal. Mais on conserve cependant dans l'intitulé du titre IX la terminologie romaine. à laquelle Boulay (de la Meurthe) a voulu substituer, sans succès, cette rubrique : « Des droits et des devoirs des pères. » L'orateur du gouvernement définissait ainsi cette puissance : « Un droit fondé sur la nature et confirmé par la loi, qui donne au père et à la mère, pendant un temps limité et sous certaines conditions, la surveillance de la personne, l'administration et la jouissance des biens de leurs enfants. » L'ancien procureur de la commune de Paris reprenait presque dans ses termes la thèse que la Révolution avait posée dans la loi du 26 août 1793 : « L'enfant mineur est placé par la nature et par la loi sous la surveillance et la protection de son père et de sa mère ; le soin de son éducation leur appartient; ils ne peuvent en être privés que pour les causes et dans les cas que la loi détermine. » (Art. Ier du titre V du Code civil de 1793.)

Les pays de coutumes[1] ignoraient l'absorption de la famille dans son chef, père, juge, législateur : « *Droit de puissance paternelle n'a lieu* », disait Loysel. Mais cependant le père avait les droits de garde, de correction et d'éducation ; mineur, l'enfant avait besoin de l'autorisation de ses père et mère pour prendre un état, pour entrer dans les ordres, enfin pour se marier. Le fils pouvait posséder des biens personnellement, mais le père en avait l'usufruit, qui ne pouvait jamais appartenir à la mère. Dans les pays de droit écrit, les prérogatives du père étaient plus étendues : le fils ne pouvait posséder personnellement, et tout ce qu'il acquérait bénéficiait au père, selon la théorie romaine. Là était la grande différence entre le Midi et le Nord ; mais différence dont la jurisprudence des Parlements et les mœurs avaient singulièrement atténué les contrastes. Dans le Midi, le père autorisait, lorsqu'il y avait lieu, son fils à tester et à disposer librement de son pécule particulier ; les Parlements présumaient même cette autorisation lorsque le fils avait des enfants ou en cas d'œuvres pies ; et ils contraignaient les pères brutaux ou débauchés à affranchir leurs enfants, à les émanciper : la puissance du père était donc loin d'être aussi autoritaire en fait qu'en théorie.

D'après le Code Napoléon, sauf en cas de condamnation ou d'interdiction judiciaires, d'abus dans la jouissance de l'usufruit légal des biens de l'enfant, le père ne peut juridiquement être déchu de ses droits ; il donne à ses enfants l'éducation et la religion qu'il veut, il peut engager leurs ser-

1. Du XIIIe siècle à 1789, la France est divisée au point de vue juridique en deux grandes zones, la méridionale et la septentrionale, correspondant l'une aux patois de la langue d'oc, l'autre aux patois de la langue d'oïl : les pays de droit écrit et les pays de coutume. Dans la première zone, ce sont les règles du droit romain qui forment le fond commun de la pratique judiciaire civile : ces règles ont été réunies par Justinien et par Théodose dans leurs codes, d'où le nom de *droit écrit*. Dans la seconde zone, le droit romain ne joue qu'un rôle très secondaire, c'est un droit original qui est appliqué, longtemps verbal, simple coutume orale : d'où le nom de *droit coutumier*. Ces différences tendirent constamment à s'atténuer, à partir du moment de la codification des coutumes sous l'influence du droit romain, des ordonnances royales et des arrêts des Parlements. On peut indiquer quelques différences entre ces deux groupes législatifs : le Midi connaît le régime dotal, le droit illimité de tester et la puissance paternelle ; le Nord connaît le régime de la communauté, restreint le droit de tester et la puissance paternelle. Le contraste était d'ailleurs beaucoup moins dans la pratique que dans la théorie, comme on pourra le constater au cours de cette étude.

vices, quel que soit leur âge : ce qui veut dire que le père peut laisser ses enfants dans l'ignorance et dans le dénuement et tirer d'eux le profit d'une bête de somme. C'est d'un véritable despotisme paternel qu'il s'agit. La Coutume ici suivait Rome.

Le Code n'innove pas contre la Révolution : si la Convention voulut contraindre le père à faire « apprendre à ses enfants l'agriculture ou un art mécanique », sous la sanction d'un droit aux aliments « pendant toute leur vie », elle n'avait pas organisé l'enseignement obligatoire, et n'avait pu prévoir le trafic industriel de l'enfance. Son projet de libération resta donc vain, simple désir théorique, et le pouvoir du père s'exerça légalement au delà des limites que les principes avaient posés. Ainsi, en face des limitations pratiques mises au droit patriarcal dans les pays de droit écrit, nous constatons dans la période de la grande industrie une véritable romanisation du vieux droit coutumier : le salaire de l'enfant bénéficie légalement au père, il devient strictement le revenu d'une propriété mobilière.

L'ancienne France avait également deux droits de la femme : dans le Midi, la femme n'a jamais de droits propres, absorbée, ainsi que les enfants, dans la personnalité du père de famille, en vertu de la théorie de l'*imbecillitas* et de l'*infirmitas sexûs*. Dans le Nord, veuve ou fille, elle est capable ; elle est incapable seulement dans le mariage. Doctrines tranchées, comme les précédentes, mais en pratique moins divergentes que leurs formules : partant, même majeure et célibataire, la femme n'a pas tous les droits d'un homme, et mariée, elle a des pouvoirs sur la fortune matrimoniale.

Mariée ou fille, mineure ou majeure, le Code refuse à la femme le droit d'être témoin dans les actes de l'état civil ou les actes notariés. Elle ne peut être tutrice que de ses enfants, sans d'ailleurs avoir tous les droits d'un tuteur ordinaire ; elle ne peut entrer dans un conseil de famille qu'en qualité d'ascendante ; si elle exerce la puissance paternelle à la mort de son mari, le Code restreint sa liberté ; si elle est consultée obligatoirement pour le mariage de ses enfants, le consentement du père suffit, et il peut passer outre légalement au

refus de sa femme; enfin, l'adultère n'est pour la femme un cas de divorce et de séparation de corps que s'il a été commis par le mari au domicile conjugal.

La femme, majeure et célibataire, a le droit de disposer librement de son bien; mariée, ce droit passe au mari, modifié, il est vrai, suivant le régime matrimonial adopté. Ces modifications contractuelles, qui peuvent lui rendre une partie de sa liberté, ne lui donnent jamais, cependant, la faculté de « donner, d'aliéner, d'hypothéquer, d'acquérir à titre gratuit ou onéreux sans le secours du mari » (article 217). Le contrat de mariage détermine comment et par qui seront supportées les dépenses de l'entretien commun, de l'éducation et de l'établissement des enfants; mais surtout il décide l'étendue des droits laissés à la femme; en l'absence de dispositions particulières, le Code se substitue aux époux et leur impose ses règles. Il n'y a donc jamais de mariage sans contrat, exprès ou tacite, légal ou notarié.

Le Code civil a prévu quatre régimes, très différents les uns des autres. Dans le « régime de communauté », une partie tout au moins, et quelquefois la totalité des biens des époux est commune entre eux; en principe, ce sont tous les meubles. Cela paraît répondre assez bien, à première vue, à la notion que l'on peut se faire de la société conjugale, union intime de deux vies, confusion de deux intérêts. Ce qui détruit vite cette illusion, c'est que la communauté est tout entière sous l'autorité du mari : il en est le chef, « le seigneur et maître », il dispose à peu près librement des biens communs. Ce n'est plus une communauté, c'est un gouvernement autoritaire; c'est la liberté du mari et la tutelle de la femme. Le mari est de droit le receveur et bénéficiaire de tous les biens personnels de la femme : de son salaire, de ses honoraires d'ouvrière, d'artiste, de professeur, comme de tous les revenus de ses immeubles. Ce régime, d'apparence si égalitaire, organise donc en fait la loi de l'homme, et il est d'autant plus important dans notre civilisation qu'il règle les rapports financiers des époux lorsqu'ils n'ont pas stipulé de contrat; il est le régime légal en même temps que le régime le plus répandu.

Dans le « régime sans communauté », le mari a l'usufruit de tous les biens de sa femme, l'usufruit dans sa plénitude, au

point qu'à la dissolution du mariage il n'est pas tenu de rembourser les revenus qu'il n'a pas dépensés. Le « régime de séparation de biens » sauvegarde mieux que les autres les droits de la femme : chaque époux conserve après le mariage, comme il les avait auparavant, la propriété, la jouissance et l'administration de ses biens, sous la réserve, toutefois, de la défense faite à la femme d'aliéner librement son patrimoine. Le « régime dotal » enfin, comme le précédent, est sans influence sur les biens du mari ; il aboutit à diviser les biens de la femme en deux classes : les biens dotaux, dont le mari a la jouissance pour subvenir aux frais du ménage ; les biens paraphernaux, qui restent à la femme, tant pour la propriété que pour l'usufruit. La règle essentielle de ce régime est l'inaliénabilité des immeubles dotaux, règle formelle qui ne cède même pas devant la volonté de la femme propriétaire, régulièrement autorisée. La femme est ainsi protégée tout à la fois contre elle-même et contre son mari, par une défiance incompatible avec la notion d'une association intime et franche entre conjoints. Tous ces régimes absorbent plus ou moins la personnalité de la femme, même la séparation de biens : c'est par ce caractère que se rapprochent la communauté coutumière et la dotalité romaine.

L'enfant et la femme sont donc des dépendances de la maison, comme aux temps moins préoccupés de l'individu que de la famille où le mariage avait pour but de consolider les pierres du foyer. La famille est un État sous la dépendance de l'*ultimus genitor*. Cette organisation romaine est bien connue ; elle subsiste encore dans une certaine mesure. Vues de loin, les divergences entre la coutume et le droit romain s'atténuent singulièrement, comme entre le droit de la Révolution et le code civil : aucun n'a fait la femme ni l'enfant libres. C'est toujours la loi de la souveraineté masculine.

*
* *

On le voit, le Conseil d'État consulaire nous a donné non un code populaire, ni un code du travail, mais un code des droits de l'homme, en tant que propriétaire, patron, mari et père. On ne voulut d'ailleurs pas faire autre chose. Ces règles

étaient consciemment édictées en faveur d'une élite : non seulement le code reflète les intérêts de l'époque, comme nous l'avons déjà dit, mais les rédacteurs se sont rendu compte de ces intérêts, et ils n'ont guère cherché à les couvrir d'une phraséologie démocratique; c'est ce qui reste à dire. Des paroles très décisives ont marqué le caractère aristocratique de l'œuvre pendant la préparation de l'article premier qui légalisait l'axiome : Nul n'est censé ignorer la loi. « Il serait impossible qu'une loi fût notifiée à chaque individu, dit Portalis, on doit se contenter de la présomption morale que chaque individu a pu la connaître. » Boulay (de la Meurthe) a donné le sens pratique de cette présomption morale : « Il suffit, dit-il, que ceux qui ont le plus d'intérêt à connaître les lois, et surtout la portion la plus instruite de la nation, celle qui propage successivement cette connaissance et la répand sur la masse à mesure du besoin qu'elle en a, — il suffit que cette portion ait le temps et les moyens convenables de s'assurer de l'existence et de la promulgation des lois. » Après le droit à l'insurrection, cela peut paraître une régression, un oubli de la Révolution. On le pense communément, mais on verra bien qu'on se trompe, si l'on se reporte, par exemple, à ces paroles de Boissy d'Anglas, président de la Convention, rapporteur de la Constitution de l'an III, à tous ces titres l'interprète de la majorité révolutionnaire; c'est déjà le ton et la voix du conseiller d'État de Bonaparte; les paroles de Boissy d'Anglas et de Portalis se suivent et se ressemblent : « Nous devons être gouvernés par les meilleurs: les meilleurs sont les plus instruits et les plus intéressés au maintien des lois. Or, à bien peu d'exceptions près, vous ne trouverez de pareils hommes que parmi ceux qui, possédant une propriété, sont attachés au pays qui la contient, aux lois qui la protègent, à la tranquillité qui la conserve... Un pays gouverné par les propriétaires est dans l'ordre social; celui où les non-propriétaires gouvernent, est dans l'état de la nature. »

Babeuf lui-même, ce père virtuel de Karl Marx, n'est guère plus avancé : « *Quoiqu'il ne faille pas au peuple une vaste instruction*, il lui en faut une, afin qu'il ne soit pas la proie des rusés et des prétendus savants. » (Preuve de l'article IX *de l'acte insurrectionnel.*)

Ne reprochons pas à l'œuvre consulaire d'être de son temps, comme on l'a fait trop naïvement, à la suite de Troplong et d'Acollas. Son originalité est ailleurs, elle est toute dans son caractère unitaire : le code Napoléon a été un code national, le premier code national. Ce point a été étudié dans un mémoire de M. Rudolph Sohm, au congrès international de droit comparé en 1900; mais il reste encore beaucoup à dire après le professeur de Leipzig.

La civilisation médiévale a été actionnée par deux idées universelles : le christianisme et le Saint-Empire. Ces deux idées, au temporel et au spirituel, perpétuaient autant qu'elles pouvaient l'unité romaine et s'efforçaient d'empêcher les formations territoriales et juridiques autonomes; les divisions nationales : elles imposaient le droit canonique et le droit romain, véritables codes internationaux. Mais les peuples, devenus nations, ont peu à peu dissocié la théorie de la tutelle unitaire. Des systèmes de droit se formèrent en France, en Espagne, en Italie, et à la langue latine se substituèrent dans les actes officiels les langues nationales; le droit canonique recula devant les entreprises du pouvoir civil. Ces groupements nationaux organisèrent la liberté du Tiers État en face du théocratisme de Grégoire VII et de l'impérialisme des successeurs de Charlemagne. L'herbe peu à peu recouvrit les chaussées de Canossa, et Charles-Quint enferma tout vivant, dans un catafalque, à l'Escurial, le grand rêve de l'Empire universel.

Nos rois, qui furent les agents et les bénéficiaires de la nationalisation des provinces, c'est-à-dire de la centralisation, aidèrent à la création d'un droit civil contre le droit féodal et contre le droit canonique. Mais il vint un moment où les ordonnances elles-mêmes furent insuffisantes pour assurer les intérêts du Tiers État, et un jour la nation absorba la royauté : les États Généraux s'érigèrent en Assemblée nationale. On cria : « Vive la Nation ! » Ce cri symbolisa, on sait comment, la liberté civile, la propriété, la bourgeoisie. Les coutumes dispersées se réunissent ; c'est la République une et indivisible ; la Révolution fait des lois nationales, et dans les règles nouvelles se fondent définitivement les différences entre Picards et Provençaux, Alsaciens et Gascons. Ce fut la gran-

deur de l'époque : les Girondins apprirent à leurs dépens combien étaient ardentes les convictions unitaires; le Consulat les reprit, les systématisa; son *Code civil des Français* acheva cette évolution. Mais, s'il finissait une époque, il en annonçait une nouvelle; une autre évolution commence aussitôt, aussi tragique et aussi tourmentée, qui étendit à un plus grand nombre les bénéfices d'une nationalisation qui n'avait été profitable qu'à une petite élite : le fils de Boulay (de la Meurthe), conseiller d'État de l'Empire, deviendra le vice-président de la République de 1848.

MAXIME LEROY

(La fin prochainement.)

SOUVENIRS DE 1815

Jean-Baptiste Jolyet, l'auteur des pages qui suivent, fit partie de l'armée française, comme officier d'infanterie, de 1805 à 1830. Employé, à sa sortie de l'École de Fontainebleau, dans l'Italie méridionale, puis, de 1809 à 1812, en Catalogne, en Aragon et dans le royaume de Valence, il passa ensuite à la Grande Armée, où il prit part aux dernières batailles de l'Empire, Bautzen, Leipzig, Waterloo. Sous la Restauration, on le trouve de nouveau en Espagne et enfin en Morée. Les circonstances le conduisirent un peu partout, mais surtout là où il fallait se dévouer sans perspective d'avancement rapide et de gloire acquise en commun avec le maître.

Sur ses campagnes il a rédigé, à la fin de sa vie, diverses notes destinées plutôt à fixer ses souvenirs qu'à former un ouvrage suivi. On va lire quelques fragments relatifs aux Cent-Jours et à la campagne de 1815, où leur rédacteur figura comme chef de bataillon au 1er régiment d'infanterie légère[1].

Jolyet était franc-comtois. Né à Vesoul le 15 juillet 1785, il mourut à Besançon le 7 février 1863. Petit-cousin du maréchal Moncey, il dut probablement à cette parenté quelque peu de sa vocation. Par un hasard curieux, il commença et finit sa carrière dans deux régiments honorés aujourd'hui d'une notoriété spéciale, puisque, réunis en brigade, ils ont glorieusement collaboré à la défense de Paris et contribuent encore à la garde de Belfort. Entré au service comme sous-lieutenant au 42e de ligne, il se retira comme lieutenant-colonel au 35e quelques mois avant la Révolution de 1830.

1. J'en dois la communication au fils de l'auteur, M. Jolyet, conservateur des forêts en retraite.

La vie militaire n'a pas cessé d'être en honneur dans sa famille, car son neveu, à son tour officier au 35e en 1870, est devenu un de nos généraux les plus distingués et le chef désigné, en cas de guerre, de l'armée des Alpes.

LÉONCE PINGAUD

I

PARIS AVANT LE 20 MARS[1]

Dès que le débarquement de l'Empereur fut annoncé, nous n'eûmes plus de repos. Nous passions les nuits dans les casernes, nous quittions le moins possible les soldats. Si nous sortions, nous ne faisions pas cent pas sans être accostés par des gens qui nous demandaient des nouvelles et nous débitaient les contes les plus extravagants. Je ne saurais dire ce que je souffris pendant cette première partie du mois de mars, car je prévoyais toutes sortes de complications fâcheuses. Mais je puis dire que je servis la cause du roi avec la meilleure volonté, ne cessant d'encourager les officiers et les soldats à rester fidèles aux Bourbons et tâchant de réfuter les mauvais bruits qu'on faisait courir.

Depuis le 15 mars, on disait que la garnison de Paris allait partir pour combattre l'usurpateur, et chaque jour nous recevions ordre de nous tenir prêts. Enfin, le 19, vers dix heures du matin, nous nous mîmes en marche par la route de Chartres. Après avoir fait à peu près trois lieues, je fus détaché vers un village situé un peu au nord de Longjumeau, où je devais passer la nuit. A peine les soldats étaient-ils dans leurs logements que je reçus l'ordre de leur faire prendre les armes et de rejoindre les autres bataillons du régiment. Il était déjà quatre heures du soir quand je pus réunir mes hommes, disséminés dans des fermes éloignées du village. J'arrivai à la nuit tombante au point de ralliement, et nous marchâmes à notre gauche pour venir joindre

1. Jolyet commandait alors le 1er bataillon du régiment du Roi (infanterie légère), formé l'année précédente, à Versailles, des débris des 14e et 17e léger. Son colonel se nommait de Beurnonville.

la route de Fontainebleau. Notre régiment n'arriva qu'à onze heures du soir à Corbeil et, comme il y avait déjà beaucoup de troupes dans cette ville, nos soldats durent bivouaquer dans les rues. Vers minuit, le colonel nous fit dire, qu'en suite d'ordres arrivés de Paris, nous partirions à trois heures du matin. Où allions-nous? Marchions-nous pour aller combattre nos anciens compagnons d'armes? On partit donc bien triste; mais quelle fut notre surprise en voyant que nous rétrogradions sur Paris!

Dès qu'il fit grand jour, notre division, qui était réunie, s'établit sur les bords de la route, en colonnes, par division.

Nous ne savions que penser de ce mouvement : comme nous étions très fatigués, nous nous couchâmes près de nos soldats, cherchant à achever notre nuit, lorsque des cris de *Vive Napoléon!* se firent entendre dans le 2e léger qui était près de nous. Ce régiment, par un mouvement spontané, prit les armes et s'achemina vers Fontainebleau. Aussitôt notre colonel nous fit marcher dans un sens contraire, et nous allâmes ainsi jusque vers une auberge appelée, je crois, *les Armes de France*. Là, le 2e régiment de ligne fit comme le 2e léger et partit aux cris répétés de *Vive l'Empereur!* C'était une vraie débandade : les généraux ne commandaient plus, chaque colonel était abandonné à lui-même. Le nôtre nous rassembla pour nous consulter. Il fut résolu que, ne sachant ce qui se passait à Paris, on y enverrait le colonel de Cubières (qui était à la suite du régiment), pour se renseigner et qu'en attendant, nous irions prendre position dans un village voisin de la capitale. Les soldats, rassemblés par les chefs des compagnies, promirent unanimement de suivre partout leurs officiers ; et nous nous remîmes en marche précédés par le 1er de ligne et le 4e léger qui se dirigeaient sur Paris.

Dès que nous approchâmes de Villejuif, nous rencontrâmes des généraux, des colonels, même des officiers de la maison militaire du roi, qui allaient à Fontainebleau. Plusieurs, que nous avions vus très empressés courtisans des Bourbons, firent des efforts pour nous entraîner vers l'Empereur; mais ils ne purent nous emmener un seul homme. Arrivés à Villejuif, nous trouvâmes la route tellement bondée de monde que

nous ne pouvions avancer : jusque sur les arbres il y avait des curieux. Des officiers de mon bataillon m'affirmèrent qu'ils avaient entendu des badauds dire que nous avions l'air si fatigué parce que nous arrivions à marches forcées de l'île d'Elbe.

A la barrière de Fontainebleau, nous trouvâmes le colonel Cubières qui nous annonça que la famille royale avait quitté Paris et que le drapeau tricolore flottait sur les Tuileries. Il ajouta que nous n'avions pas autre chose à faire que de rentrer dans nos casernes. Très peu fiers de la piteuse campagne que nous venions de faire, nous suivîmes les rues les moins fréquentées, traversâmes, sans tambours ni trompettes, le faubourg Saint-Germain, et arrivâmes très fatigués dans nos casernes du faubourg Saint-Honoré.

Le colonel de Beurnonville, ne se portant pas bien, me chargea, comme le plus ancien chef de bataillon du régiment, d'aller prévenir le général Exelmans, qui commandait aux Tuileries, que nous étions rentrés. Je trouvai devant les grilles des Tuileries la garde nationale de Paris qui se préparait à recevoir l'Empereur. Dès que j'eus rempli ma mission au milieu d'une cohue de flatteurs et d'intrigants, je rentrai chez moi.

J'étais tellement harassé que, malgré les tristes réflexions qui me venaient à l'esprit, je dormis jusqu'au matin; je fus réveillé par un adjudant qui venait me prévenir que l'Empereur passerait en revue le régiment à dix heures du matin. C'était le colonel qui me faisait donner cet ordre. Que devais-je faire? Plusieurs personnes, même de ma famille, me dirent plus tard que j'aurais dû suivre le roi, même à l'étranger. Mais d'abord je n'étais pas assez riche pour me permettre une pareille fantaisie; d'un autre côté, était-il permis à un officier de vingt-neuf ans de déserter ainsi au moment où la France allait avoir sur les bras toutes les armées de l'Europe coalisée? Enfin, la famille des Bourbons, qui venait de s'enfuir en nous laissant sans ordre et sans direction, ne nous avait-elle pas ainsi déliés de nos serments? Après avoir bien réfléchi, je me décidai à suivre mes chefs à la revue. Je prie les personnes qui voudraient juger ma conduite de se bien pénétrer des motifs que je viens d'indiquer, et je suis sûr que beaucoup

m'excuseront. Je voudrais que ceux qui me blâmeront se trouvassent dans une situation pareille.

A la revue, lorsque l'Empereur passa devant notre régiment, il demanda qui le commandait. Cubières s'avança, et dit :

— Sire, c'est le colonel de Beurnonville ; mais il est malade.

Napoléon répondit aussitôt :

— Beurnonville n'est pas des nôtres; c'est vous, colonel Cubières, qui prendrez désormais le commandement du 1er léger.

Cubières voulut s'excuser; mais l'Empereur fit un signe d'impatience et s'éloigna.

Nous revînmes de la revue sans grand enthousiasme. Nous étions tristes d'être séparés de notre bon colonel Beurnonville, et surtout tristes en songeant aux luttes terribles que nous allions affronter. Cependant, nous éprouvions une certaine joie en pensant que ce serait le brave Cubières qui nous mènerait à l'ennemi sous les plis du drapeau tricolore.

Quelques jours après, un de mes camarades reçut une lettre où on le prévenait qu'il venait d'être dénoncé comme royaliste au général Doucet, commandant la place de Paris. Cette lettre disait aussi que la même dénonciation avait été lancée contre d'autres officiers de notre régiment, parmi lesquels j'étais désigné. Je ne m'alarmai pas de cet avis. Je déclarai hautement que je ne me repentais pas d'avoir servi fidèlement le roi et que si, pour ce motif, on ne voulait plus de moi, je m'en irais volontiers dans ma famille; mais que si, au contraire, on me conservait dans l'armée, je remplirais comme par le passé mes devoirs de soldat et de patriote.

Le 24 mars, nous reçûmes l'ordre de quitter Paris et de nous rendre sur la frontière de Belgique. Nous nous rendîmes d'abord à Condé, puis à Beaumont, avec nos avant-postes sur la Sambre. Je fus cantonné avec ma compagnie de voltigeurs à Solre-Saint-Geny, et les autres compagnies du bataillon dans les villages environnants. Nous y restâmes fort tranquilles jusqu'au 13 juin.

II

LE COLONEL DE CUBIÈRES. — L'ACTE ADDITIONNEL

Mon colonel Despans de Cubières était le plus vaillant soldat et le meilleur homme de guerre que j'aie connu. Avec cela une beauté remarquable, un esprit brillant, une âme généreuse et indépendante[1].

Pour donner une idée de cet esprit libre et courageux, il me suffira de raconter ce qu'il fit le 2 mai 1815, lorsque les officiers et soldats en activité furent appelés, comme tous les Français, à voter pour ou contre l'acceptation de l'Acte additionnel. Le colonel fit mettre en carré, sur la place de la ville de Condé, les deux bataillons du 1er léger qu'il avait avec lui et, se plaçant au centre, il lut l'Acte additionnel, et, d'une voix énergique, il déclara que, pour lui, il voterait contre l'acceptation de cette nouvelle constitution ; il engagea les officiers et soldats à suivre son exemple dans les termes suivants :

« Soldats,

» Élevés dans les camps, destinés de bonne heure à la défense de la patrie, dont la gloire et le salut sont, depuis vingt ans, l'objet de nos vœux, le prix de nos travaux et du sang que nous avons versé pour elle, il en est peu parmi nous qui soient capables d'apprécier dans son ensemble, de juger dans ses détails l'Acte constitutionnel qui nous est soumis et dont vous venez d'entendre la lecture. Pour la première fois, l'armée est appelée à délibérer et, il faut l'avouer, l'exercice de ce pouvoir, tout nouveau pour nous, ne serait qu'effrayant pour tous si nous étions une armée moins nationale.

» Dans cette circonstance, où vous devez agir comme citoyens, il ne serait pas convenable de souscrire aveuglément

1. Despans de Cubières, fils du marquis littérateur de ce nom, né le 4 mars 1786, mort le 6 août 1853, est ce ministre de la guerre qui fut impliqué, en 1847 dans le fameux procès Teste, condamné, puis réhabilité en 1852.

à ce qu'on vous propose ; ce serait prouver votre dévouement à un seul homme, et non à votre patriotisme ; ce serait mal répondre à la confiance du peuple, et même à celle du chef de l'État ; ce serait enfin justifier toutes les calomnies de la haine et de l'esprit de parti, qui s'obstine à voir en nous les agents du despotisme, les instruments de tous les maux de la France.

» Officiers, sous-officiers et soldats ! Votre opinion est libre, mais votre chef n'hésite pas à vous donner l'exemple d'un refus fondé sur la conservation des droits que, comme citoyens, nous ne nous laisserons jamais ravir.

» On vous a dit que la noblesse ne s'acquérait que par des services rendus, qu'elle n'était point transmissible, et l'on vous propose l'hérédité des Pairs, l'on vous parle d'une représentation nationale et l'Empereur s'arroge le pouvoir de nommer seul les membres de la Chambre des Pairs, d'en rendre le nombre limité, de dissoudre la Chambre des députés ; enfin lorsqu'il s'agit de partager les pouvoirs, de fonder la liberté, l'on se contente d'une addition à l'ensemble incohérent des constitutions de l'Empire, et cette addition est présentée à une acceptation pure et simple, sans avoir été soumise à aucune discussion.

» Officiers, sous-officiers et soldats ! C'est par tant de motifs, c'est au nom de la Patrie et des maux qu'elle a soufferts, que je vous engage à refuser unanimement votre acceptation à l'acte additionnel. Nous saurons défendre, contre les ennemis extérieurs, l'intégrité de notre territoire ; mais nous voulons, au dedans, tout ce qui peut affermir l'indépendance nationale et consolider un gouvernement équitable. »

Au milieu du carré, il y avait une table avec un gros registre dont les pages étaient partagées en deux colonnes, l'une pour les *oui* et l'autre pour les *non*. Cubières signa le premier dans la colonne des *non* et tous les hommes des deux bataillons, appelés successivement, votèrent comme lui. Il n'y eut qu'un dissident : le capitaine Mimaxé, de la 2e compagnie de carabiniers. Lorsque son tour de voter arriva, il s'approcha de la table en disant : « J'aime de tout mon cœur mon colonel, mais en fait de Constitution, il n'est pas si malin que l'Empereur, qui en a déjà fait plusieurs. J'accepte donc l'Acte

additionnel, » Et il signa *oui*. Puis il regarda sans mot dire les officiers et les hommes de sa compagnie qui mettaient des *non* sur le registre; mais quand il vit son ordonnance qui les imitait, il leva les bras au ciel en s'écriant : « Comment, toi aussi, mon vieux carabinier, tu me renies ! » Et il partit en jurant.

Je n'assistais pas à ce vote, parce que j'étais cantonné avec deux compagnies dans la forêt de Mormal; mais cette scène m'a été racontée plusieurs fois par mes camarades.

Notre colonel aimait cordialement l'Empereur et lui était tout dévoué. Néanmoins il croyait lui rendre service en parlant si librement, au risque d'une disgrâce; et il voulait lui faire comprendre que les officiers, en très grande majorité, désiraient un gouvernement libéral et réformateur.

Quand l'Empereur apprit que le 1er léger, seul de toute l'armée, avait voté *non*, il fut dans une grande colère. Le maréchal Davout parvint à le calmer, et le colonel en fut quitte pour une lettre de blâme.

Quelques jours après, M. de Cubières montrait un courage admirable sur les champs de bataille des Quatre-Bras, où il fut blessé, et surtout de Waterloo. Le bras en écharpe, à l'attaque d'Hougoumont, il fit preuve d'une telle vaillance que les officiers anglais, le voyant tomber de cheval après avoir reçu une nouvelle blessure, se jetèrent devant leurs soldats pour les empêcher de le tuer. Ils le relevèrent et, par leurs soins et leurs égards, lui témoignèrent leur admiration. M. de Cubières était alors âgé de vingt-neuf ans. Il était déjà marié.

Pour moi, tant que je vivrai, je conserverai à mon brave colonel toute mon affection et toute mon estime, malgré la condamnation prononcée contre lui par la Chambre des pairs. Chacun sait qu'il a été condamné parce qu'étant à la tête d'une société financière, il se vit pour ainsi dire contraint d'offrir au ministre des Finances un pot-de-vin de cent mille francs, afin d'obtenir la concession des mines de sel de Gouhenans qu'il était en droit d'avoir, mais dont on retardait l'octroi final au grand préjudice de ceux qu'il représentait.

III

BATAILLES DES QUATRE-BRAS ET DE WATERLOO

Le 13 juin notre division se porta à Montigny (près de Beaumont), où nous campâmes avec le prince Jérôme qui nous commandait et qui avait, pour le diriger, le général Guilleminot. Le 14, l'Empereur arriva à Beaumont avec sa garde. Je bivouaquai ce jour-là près d'une ferme qui était enclavée dans la Belgique. Le lendemain, le 2e léger, qui faisait l'avant-garde de notre corps d'armée, chassa les troupes alliées jusqu'à Marchiennes où nous passâmes la Sambre : sauf quelques escarmouches avec des escadrons de cavalerie prussienne qui soutenaient la retraite en se dirigeant sur Fleurus, nous ne tirâmes pas un coup de fusil ce jour-là et vînmes camper près des bois en avant de Gosselies. Le 16, le régiment resta dans son camp jusqu'à midi : à cette heure, la plus grande partie de notre corps d'armée se mit en marche sur la route de Bruxelles ; nous entendions le canon sur notre droite et voyions la fumée en avant de Fleurus. Bientôt la canonnade se fit entendre aussi devant nous, quand nous arrivâmes près de Frasnes.

C'était en avant de ce village que plusieurs de nos divisions étaient engagées avec les Anglais. Notre régiment se porta à gauche de la route, près d'un bois d'où nous découvrions très bien les masses d'infanterie anglaise postées sur les hauteurs, à la jonction des routes de Bruxelles et de Nivelles (position des Quatre-Bras). Vers quatre heures du soir, notre deuxième bataillon s'avança dans le bois et, après l'avoir fouillé, se porta sur la lisière d'où il inquiétait les régiments anglais. Je restai en arrière jusque vers six heures attendant des instructions. Enfin, un aide de camp du général Guilleminot vint m'apporter l'ordre de gagner la route et de marcher sur les Anglais. Je me trouvai sous le feu du canon au moment où je débouchai en colonne pour soutenir les tirailleurs du 4e léger qui faisaient retirer les Anglais. J'eus mon cheval tué sous moi, et je perdis assez de monde en très peu

de temps. Les tirailleurs du 4e léger appuyèrent à droite et je me trouvai seul avec mon bataillon au milieu d'une assez grande plaine, ayant devant nous les Anglais en masses considérables. Deux régiments de cavalerie (un de cuirassiers et un de lanciers) parurent alors, et firent plusieurs charges sur les carrés anglais ; mais, comme elles étaient infructueuses, ils se retirèrent. Me voyant seul et ne voulant pas perdre tout mon monde, je me dirigeai vers une grosse ferme qui pouvait me servir de point d'appui ; et deux compagnies du troisième bataillon vinrent se joindre à moi. Nous fûmes suivis par une nuée de tirailleurs anglais, soutenus par de l'artillerie et des colonnes d'infanterie. Néanmoins nous pûmes nous maintenir aux abords de la ferme jusqu'à la nuit. Alors, je commençai ma retraite, et je fus bientôt rejoint par notre colonel qui avait été blessé au commencement de l'action et qui, malgré cela, venait nous chercher. Il me dit que le corps d'armée était campé en arrière de Frasnes. Après avoir rappelé le deuxième bataillon qui était resté sur la lisière du bois, nous vînmes rejoindre notre corps d'armée.

J'ai raconté en détail ces mouvements pour faire voir quel désarroi régnait dans l'état-major. On ne savait qui commandait : depuis notre arrivée sur le champ de bataille, nous ne vîmes plus un seul général. C'est à peine si un jeune officier d'ordonnance me donna, en courant et sans précision, l'ordre de marcher en avant. Dans le moment où les Anglais parurent ébranlés, on n'envoya pas de troupes fraîches qui auraient achevé la déroute de l'ennemi. Nos régiments se battirent bien, il y eut des actions d'éclat ; des canons furent enlevés à l'ennemi : mais pas d'ensemble, pas de direction ! Nous semblions abandonnés, et il faut bien croire qu'il en fût quelque chose, puisque des régiments de cuirassiers se sauvèrent et portèrent tellement la terreur sur les derrières de l'armée que les équipages de plusieurs régiments furent abandonnés et pillés. Le 17 juin, nous restâmes dans notre camp jusque vers quatre heures de l'après-midi : les Anglais semblaient toujours occuper les Quatre-Bras. Le prince Jérôme vint nous complimenter pour notre conduite du 16 et nous apprit la victoire remportée à Fleurus par l'empereur : puis il nous fit mettre en marche par une pluie battante. Cette fois on avait pris

toutes les précautions qui avaient fait défaut la veille, et c'est en bon ordre qu'on marchait pour enlever aux Anglais la position des Quatre-Bras. Toutefois ces savantes dispositions ne servirent à rien : car l'ennemi avait filé sans nous attendre et faisait sa retraite sur Genappe, sachant que l'Empereur débouchait en même temps que nous sur les Quatre-Bras.

Nous campâmes aux environs de Genappe. La pluie qui avait commencé le 17 dura toute la nuit.

Le lendemain, 18 juin, nous nous mîmes en route à cinq heures du matin et nous vînmes faire halte près d'une ferme où se trouvait l'Empereur. Vers onze heures, notre régiment se remit en marche et arriva sur un grand plateau, à gauche, où il y avait déjà une grande quantité de troupes toutes en colonne. De là on apercevait les masses d'infanterie anglaise rangées sur des hauteurs en avant de la forêt de Soignies.

A peine arrivés sur ce plateau, nous eûmes l'ordre de nous porter en avant et de nous déployer à gauche de la 5e division (1re division de notre corps). Avant d'arriver sur le terrain, ma compagnie de voltigeurs fut envoyée pour fouiller le petit bois d'Hougoumont sur lequel s'appuyait la gauche de l'armée. Je déployai le reste de mon bataillon à gauche du 69e qui formait la gauche de la 5e division. Un pli de terrain dérobait cette division à la vue des Anglais, et cachait aussi mon bataillon. Un chemin creux qui faisait suite au pli de terrain semblait devoir servir d'abri à notre 2e bataillon : mais comme en s'y établissant on faisait un peu rentrer la ligne, notre général de brigade (qui fut tué peu de temps après) ordonna au 2e bataillon de s'établir en avant du chemin creux. Cela le mit en vue de l'ennemi : aussi à peine la 1re division était-elle placée que les batteries anglaises, établies d'avance, firent un feu très vif qui coucha par terre une vingtaine d'hommes du 2e bataillon, et les boulets se succédaient avec une telle rapidité qu'on fut obligé de redescendre dans le chemin creux. Ces coups de canon semblèrent donner le signal de l'action principale et le feu s'alluma sur toute la ligne.

Après divers mouvements, je fus envoyé vers une heure après-midi pour soutenir les tirailleurs du bois d'Hougoumont. Au débouché du bois il y avait une maison que les Anglais avaient crénelée. Plusieurs fois nos tirailleurs, malgré l'ordre

qu'ils avaient de se borner à empêcher l'ennemi de déboucher sur notre gauche, voulurent emporter cette maison qui les gênait. Chaque fois ils étaient repoussés et rétrogradaient en deçà du bois; alors je m'efforçais de les soutenir et de les ramener à leur place: car j'avais été bien prévenu que c'était sur nous que devait pivoter l'armée et par conséquent qu'il fallait à tout prix conserver notre position. Je passai ainsi une partie de la journée, ayant souvent des hommes blessés par les balles anglaises ou par des obus.

Pendant que j'étais assis au bas d'un talus, au bord du bois, j'entendis rouler quelque chose derrière moi. Je me retournai et je vis un obus qui descendait la pente à ma droite. J'eus le temps de me coucher, et il éclata sans me faire de mal.

Vers cinq heures, un petit mouvement rétrograde se manifesta sur notre ligne. Ce mouvement était, je crois, occasionné par le retour de notre cavalerie qui n'avait pas produit l'effet qu'on attendait. Cela nous parut un fâcheux pronostic, mais ne nous empêcha pas de tenir bon en face des Anglais.

IV

LE SOIR DU 18 JUIN

Il était déjà tard et, malgré tous nos efforts, nous n'avions pu nous emparer du château d'Hougoumont; nous avions perdu plus des deux tiers de notre monde, notre colonel, le brave Cubières, était grièvement blessé. Le général de brigade Bauduin venait d'être tué. Ce qui restait de notre régiment se réunit dans un chemin creux pour se reformer. A côté de nous se trouvait le général Guilleminot, qui envoya son aide de camp près du prince Jérôme pour avoir des nouvelles. Il était environ sept heures du soir quand l'aide de camp vint nous dire, de la part du prince, que Grouchy débouchait sur la gauche des Anglais et que, par conséquent, la bataille était gagnée. Joie trompeuse! Alors le général fit marcher en avant nos débris que nous plaçâmes en bataille, en avant du chemin creux, à côté d'un escadron des lanciers rouges de la Garde.

Bientôt les batteries ennemies, qui avaient d'abord reculé, reprirent leurs premières positions et nous couvrirent de boulets ; puis, tout d'un coup, nous vîmes un bataillon de la Garde qui battait en retraite sur la route !

Voyant que notre affaire ne ressemblait nullement à une victoire, je pris le parti de former en colonne ce qui me restait du 1er bataillon et du 3e (dont le chef s'était prudemment éclipsé). Le commandant du 2e suivit mon exemple. Un moment après avoir pris ces dispositions, une balle, venant d'un petit bois voisin, me blessa au bas-ventre et je tombai de cheval.

Deux chasseurs de mon bataillon me prirent sous les bras et m'entraînèrent un peu en arrière du champ de bataille. Je repris connaissance et, malgré les douleurs que j'éprouvais, je m'efforçai de marcher. Les boulets et les obus tombaient à profusion. Un obus cassa le fusil d'un de mes chasseurs sans lui faire de mal. Arrivé près de la route, je vis que nos troupes prenaient la fuite de tous côtés; mais je continuai à marcher malgré ma blessure, espérant que tout ce désordre cesserait à la première position favorable. Hélas ! plus je marchais et plus je voyais la déroute s'accentuer.

J'arrivai ainsi à Genappe. Là, les voitures, les caissons, les canons étaient tellement les uns sur les autres que ceux qui se hasardaient dans cette bagarre risquaient fort d'être écrasés. Mes conducteurs, qui, malgré mes ordres et mes exhortations, n'avaient pas voulu m'abandonner, me firent entrer dans une ruelle; là, très affaibli par la fatigue et la perte de mon sang, je me laissai tomber dans une maison dont la porte était ouverte. Je n'y trouvai que quelques soldats blessés et un infirmier qui mit de la charpie sur ma plaie sans autre préparation. Un peu de pain et un coup de bière qu'il me donna me ranimèrent et je m'étendis sur la paille, heureux de me reposer et espérant que nos troupes se rallieraient sur les hauteurs de Genappe et prendraient leur revanche le lendemain.

Tout à coup, au moment où nous nous y attendions le moins, nous entendîmes les trompettes de la cavalerie prussienne qui galopait dans les rues. Je me rappellerai toujours la tentation que j'éprouvai en entendant ces sonneries triomphantes; nous nous disions les uns aux autres à voix presque

basse : « Pauvre France! pauvre armée ! » et nous songions, avec rage et avec honte, que rien ne pouvait nous empêcher d'être prisonniers.

Cependant, comme on espère toujours et qu'on a tant de peine à perdre sa liberté, un de nous éteignit la chandelle et ferma la porte. Toute la nuit nous entendîmes passer les troupes prussiennes : mais personne n'entra dans notre maison. Je souffrais tant de ma blessure et j'avais l'esprit si désespéré que je ne pus fermer l'œil.

Il faisait à peine jour lorsqu'on frappa à notre porte à coups redoublés. Il fallut bien ouvrir; alors un officier et un sous-officier prussiens entrèrent et m'obligèrent à leur remettre ma montre et une partie de mon argent (le reste était caché dans une de mes chaussures); ils prirent aussi mes épaulettes et tout ce qui avait quelque valeur; en me dépouillant, ils avaient l'air de dire que j'étais trop heureux qu'ils voulussent bien me laisser la vie.

A peine étaient-ils sortis qu'il en vint d'autres qui demandaient aussi de l'argent et nous retournaient dans tous les sens, fouillant partout. Je dois dire que quelques-uns, voyant mes vêtements sanglants et ma blessure à peine pansée, se retiraient sans me toucher. Mais un tambour prussien entreprit de me tirer mes bottes, et me traîna deux fois autour de la chambre pour me les arracher. Ses camarades indignés le jetèrent à la porte. Je restai jusque vers midi dans cet état, c'est-à-dire retourné, bousculé, menacé de mort par les soldats de tous les régiments qui passaient. On me prit mes bretelles, ma cravate, ma ceinture, ma chemise, mais on eut la magnanimité de me laisser ma capote et ma culotte.

Cependant mes fidèles chasseurs vinrent m'annoncer qu'on installait une ambulance presque en face de la maison. Ils me prirent de nouveau sous les bras et m'entraînèrent, dans quel état, débraillé, ensanglanté, ma culotte glissant sur mes reins, ma tête couverte d'un bonnet de soie noire! Il fallut traverser en cet état les colonnes prussiennes dont les soldats nous agonisaient de sottises. J'arrivai enfin dans l'ambulance où un chirurgien me fit un pansement très sommaire et je me couchai sur le plancher.

L'ambulance était établie dans une auberge où Blücher

s'était reposé la nuit précédente; il y avait laissé un aide de camp qui eut pitié de moi et me donna un verre de vin. Bientôt on vint nous dire qu'un convoi de blessés prussiens allait arriver et qu'il fallait vider la place. Je sortis dans la cour, où je trouvai un capitaine de dragons de la Garde, qui faisait aussi triste figure que moi. C'était M. de Gasc, si j'ai bonne mémoire.

Il fallait se mettre en quête d'un gîte, et nous nous dirigeâmes sur une maison assez propre devant laquelle se trouvaient deux officiers français : c'étaient des aides de camp du général Duhesme : ils nous dirent que le général était mortellement blessé à la tête et qu'il fallait le laisser mourir en paix; puis ils nous indiquèrent un petit bâtiment où il y avait une chambre vacante au-dessus d'un escalier très raide. Au prix de bien des souffrances, je parvins à gravir ce maudit escalier et j'entrai dans une petite chambre où il y avait un lit. Le capitaine de dragons, qui ne pouvait rester couché à cause de sa blessure, prit le matelas qu'il étendit par terre et sur lequel il s'assit en s'adossant au mur. Je me hissai sur la paillasse et pris enfin un peu de repos. Nous entendions les jurons et les gémissements d'autres blessés qui étaient couchés sur un fumier presque au-dessous de notre fenêtres. Quelques-uns vinrent nous rejoindre et nous restâmes là pendant cinq jours sans recevoir ni vivres, ni médicaments, ni soins d'aucune sorte. Un jeune lieutenant, qui avait reçu deux coups de sabre mais qui pouvait marcher, allait tous les matins quêter quelques aliments qu'il nous rapportait.

Enfin, le 25 juin, on nous avertit que nous allions partir pour Bruxelles, et on m'installa, avec sept autres blessés, dans une misérable charrette conduite par un paysan belge. Bien que la route fût pavée, nous ne souffrions d'abord pas beaucoup de nos blessures, parce que le cheval marchait doucement. Mais un soldat prussien, qui nous regardait trouva que nous n'allions pas assez vite et se précipita sur le voiturier en lui donnant des coups de plat de sabre pour le faire avancer. Le pauvre paysan mit alors son cheval au grand trot et, pendant un quart d'heure, les cahots de la voiture nous causèrent des douleurs abominables. Enfin je pus faire signe à un officier prussien qui passait à cheval. Il me com-

prit et sans autre explication il tomba à coups de cravache sur notre conducteur. C'était le cas de dire : pauvres paysans, vous serez toujours victimes de la guerre : quoique vous fassiez, vous serez toujours délogés, violentés, pillés et battus. Notre voiture prit alors une allure plus douce. Du reste, le cahotement de la voiture m'avait rendu service ; car j'avais, par suite de ma blessure, la cuisse gauche très enflée et très douloureuse, et les mouvements désordonnés de la voiture firent percer cet abcès : il s'en suivit une suppuration abondante qui me soulagea et me sauva la vie.

En traversant la forêt de Soignies, nous vîmes des amas de voitures renversées, d'affuts brisés, de chevaux éventrés, de cadavres de soldats anglais non encore ensevelis. Ces débris et ce désordre nous prouvèrent que, sans l'arrivée de Blücher et de ses Prussiens, l'armée anglaise aurait été complètement écrasée le 18 juin ; c'était pour nous une légère consolation. Au sortir de la forêt de Soignies, nous fûmes accostés par les délégués de la corporation des chapeliers de Bruxelles, qui nous offrirent du pain et du vin, et nous témoignèrent leur commisération. Cette rencontre nous causa une douce surprise.

Bientôt la voiture arrivait à Bruxelles et passait dans les rues au milieu des curieux. Quelques-uns nous insultaient, mais la plupart, très sympathiques, nous donnaient de la charpie, du tabac et des rafraîchissements.

A peine étions-nous installés dans les mansardes du Petit-Château, que les dames de Bruxelles en grand nombre nous apportèrent des vivres, du vin, des sirops, du bouillon, du linge, etc. Toute la journée ce fut une procession de ces bonnes et charitables dames, qui joignaient à leurs cadeaux des encouragements et des consolations : il en fut de même le lendemain ; mais les Anglais en conçurent une certaine jalousie et les dames ne purent plus nous visiter que pendant quelques instants chaque jour. Certainement tous ceux, qui comme moi, blessés et découragés par sept jours de souffrances, furent réconfortés par ces visites et ces soins, garderont toute leur vie une cordiale et sincère reconnaissance pour les dames de Bruxelles.

V

CAPTIVITÉ EN ANGLETERRE

La traversée. — Prévoyant une fin prochaine de la guerre, nous espérions qu'on nous laisserait à Bruxelles. Mais le 29 juin, au soir, on nous fit monter dans une grande barque pour nous conduire, par le canal qui rejoint l'Escaut, à Anvers. Le 30, vers midi, nous arrivâmes en vue de cette ville.

Vers le soir, on nous débarqua et on nous fit faire route dans les rues, escortés par un double rang de soldats anglais. Hélas! nous n'avions pas envie de nous sauver! Moi surtout. qui pouvais à peine marcher. Heureusement l'officier de dragons que j'avais rencontré à Genappe avait les jambes bonnes: c'est suspendu à son bras que je me traînai dans mon triste équipage à travers les rues d'Anvers. Enfin, après avoir figuré au triomphe des Anglais, nous arrivâmes à une maison dont les greniers étaient destinés à nous recevoir et avaient été garnis de couchettes par terre.

On nous fit un peu attendre les vivres : mais nous en eûmes en abondance. Les officiers anglais qui nous visitèrent nous dirent que nous resterions à Anvers et qu'on nous préparait un local plus convenable. Nous passâmes une bonne nuit avec cette espérance. Le lendemain (1er juillet 1815), il n'était pas midi qu'on nous prévenait que nous allions partir pour l'Angleterre. C'était ce que nous redoutions; nous savions tous ce que nos camarades avaient souffert sur les pontons!

Nous étions prisonniers, il fallut obéir. On nous fit refaire la même promenade que la veille, toujours escortés comme des criminels. Arrivés au bord de la mer, nous fûmes embarqués sur un vaisseau marchand d'assez belles dimensions. Le capitaine se nommait John Cleart. Cet homme ne savait pas ce que c'est qu'humanité : il nous fit endurer toutes sortes de mauvais traitements pendant les vingt jours que nous dûmes rester à bord de son vaisseau.

On nous faisait, pendant les premiers jours, donner de la viande fraîche, mais le capitaine défendait au cuisinier de nous la faire cuire, et nous étions obligés de donner le peu d'argent que nous avions pu conserver, pour engager le cuisinier à faire cuire nos aliments à l'insu du dur personnage, qui prenait plaisir à tourmenter les quatre cents malheureux prisonniers qu'on lui avait confiés. L'officier de santé ne put le faire consentir à nous donner un peu de rhum pour assainir la mauvaise eau que nous buvions et nous donner la force de supporter la mer. Il nous distribuait tout ce qui était le plus avarié en fait de provisions de bouche. Arrivés à Flessingue (où nous devions rester un jour en rade), John Cleart ne nous permit pas de faire venir du pain frais pour remplacer notre biscuit gâté et, lorsque des barques vinrent rôder autour du vaisseau pour nous vendre des vivres frais, il donna les ordres les plus sévères pour nous empêcher d'acheter quoi que ce soit; et cependant, outre nos blessures, nous avions eu beaucoup à souffrir de la mer qui avait été très mauvaise : la viande salée et les biscuits nous dégoûtaient: néanmoins, malgré les représentations de l'officier de santé, le dur Anglais fut inflexible, même à l'égard des mourants. Il en fut de même en arrivant dans la rade de Portsmouth; et tant que nous fûmes à son bord, le misérable nous tint à ce régime écœurant de viande salée, de biscuit moisi et d'eau avariée.

Arrivée en Angleterre. — Nous attendîmes encore vingt-quatre heures avant d'être débarqués; nous redoutions d'être mis à bord de quelques pontons. Enfin les trente-huit officiers que nous étions furent mis à terre. Avec quelle joie nous nous éloignâmes de ce John Cleart! On nous conduisit à Foxton, et on nous établit dans des auberges, en nous laissant libres. Je vous laisse à penser quelle jouissance pendant cette soirée! Nous n'avions plus les baïonnettes sur la poitrine et nous étions débarrassés de notre dur capitaine.

Le lendemain de notre débarquement, le capitaine du port, après avoir pris avec beaucoup de lenteur et de minutie notre signalement, nous signifia qu'il fallait prendre des voitures qui coûtaient quatorze shellings par personne, pour pouvoir arriver à Odiham, notre cantonnement, situé à trente-sept

milles de Portsmouth. Il ajouta que ceux qui ne pourraient payer les quatorze shellings resteraient en prison à Foxton. Nous rassemblâmes les restes du peu d'argent que nous avions conservé, espérant fournir la somme totale demandée ; mais nous ne trouvâmes que l'argent nécessaire pour trente et une places. Le capitaine fit monter en voiture les officiers qu'il choisit à son gré, et permit aux sept autres de se rendre à pied à Odiham, sans leur donner ni vivres ni argent. Ils n'avaient pas un sou et devaient se nourrir avec quelques biscuits que nous leur laissâmes. Pendant tout le trajet, nul ne leur donna un signe de commisération, nul ne leur offrit un verre de bière. Ils furent obligés de coucher en route et, malgré leurs habillements ensanglantés, malgré leurs blessures, ils ne purent trouver, dans les différents villages qu'ils traversèrent, un être assez humain pour leur offrir un abri où ils purent passer la nuit. Ils bivouaquèrent au bord de la route. Aussi qu'on vienne nous vanter l'humanité anglaise! Il sera bien difficile de nous en persuader, ayant éprouvé chez eux toutes les avanies et tous les mauvais traitements. Quand ils se montrent humains, c'est par ostentation, par calcul, mais le fond de leur cœur ne renferme que dureté et égoïsme[1].

Nous en eûmes la preuve à Odiham, où dès le premier jour, on nous traita en parias. Les femmes nous insultaient en se moquant de notre misérable accoutrement. Les hommes nous faisaient comprendre par des gestes que. si nous quittions la route seulement d'un pas, ils nous prendraient au collet et nous reconduiraient à notre casernement pour recevoir une prime qu'on prendrait sur notre maigre solde. Plusieurs d'entre nous furent en effet traités de la sorte.

Pendant les six mois que nous restâmes dans cette petite

1. Cette rancune violente de mon père à l'égard des Anglais se retrouvait dans le cœur de presque tous les officiers de l'Empire. En 1850-1851, étant à Sainte-Barbe, j'allais quelquefois faire une visite à un ami de mon père, le général Husson. Malgré son air un peu bourru, c'était un excellent homme qui m'accueillait avec beaucoup de bienveillance et causait avec moi volontiers et avec gaieté ; mais si je venais à lui parler des Anglais, sa physionomie changeait tout à coup, son visage devenait pourpre, ses yeux étincelaient, et c'est d'une voix tonnante qu'il invectivait contre *tous les gueux d'Albion*. Il est vrai qu'il avait souffert un long martyre sur les pontons! (*Note du manuscrit.*)

ville, on nous considéra comme des pestiférés ou des bandits. L'entrée des maisons nous était interdite : quand nous allions acheter quelque chose dans une boutique, il fallait d'abord mettre notre argent sur le comptoir. Alors seulement on daignait nous servir, et on nous faisait signe de sortir au plus vite. En un mot, nous trouvions partout la haine qu'ils portaient aux Français, que, grâce à leurs bons procédés, nous leur rendions bien.

Un seul d'entre nous trouva quelque bienveillance chez les gens d'Odiham, c'était notre camarade de B...[1], dont l'affabilité et l'enjouement étaient inaltérables et irrésistibles. Il parvint à enjôler quelques bourgeois et bourgeoises, dont les portes lui furent ouvertes. Il avait d'ailleurs, par suite d'un envoi de France, la bourse bien garnie ; il put flâner à son aise dans les boutiques, les boulangeries, etc. Malheureusement, notre camarade ne pouvait résister à la tentation de jouer des niches à son prochain. Il se procura, je ne sais comment, de la coloquinte en poudre et, tout en baguenaudant chez les boulangers où les ménagères apportaient leurs viandes pour les faire cuire au four, il trouvait moyen de saupoudrer de coloquinte, sans être vu, quelque gigot, quelque rôti de bœuf ou quelque oie grasse. Peu à peu, on se douta de ses tours; il fut dénoncé et emprisonné jusqu'à notre départ.

Le mauvais souvenir que j'ai gardé d'Odiham ne doit pas m'empêcher d'être juste envers ceux qui nous témoignèrent quelques égards. Ainsi l'agent des prisonniers était bon : il payait notre solde très exactement, nous exemptait d'appels trop rigoureux et cherchait à nous rendre service. Nous eûmes surtout à nous louer du vicaire d'Odiham, qui nous prêtait de la musique, des instruments, des livres ; il nous invitait de temps en temps à venir chez lui faire de la musique et nous offrait une collation, où malheureusement figurait toujours un pudding, cet indigeste mélange de graisse de mouton et de farine qui fait le bonheur des Anglais. Parfois, quand nous quittions le bon vicaire, il offrait à chacun de nous une

1. Si j'ai bonne mémoire, mon père a voulu désigner ici un officier qu'il aimait beaucoup, le général de Bréa, qui fut assassiné traîtreusement pendant l'insurrection de 1848 et odieusement mutilé par les mégères de la rue Mouffetard. *(Note du manuscrit.)*

prune de son jardin précieusement enveloppée de papier de soie. Grâces soient rendues à ce brave homme !

Pendant les premiers mois de notre séjour en Angleterre, nous eûmes une vie assez misérable ; car nous n'avions que le maigre subside dont nous gratifiait l'Angleterre. Mais, peu à peu, chacun de nous reçut de l'argent de France. Pour moi, j'avais écrit plusieurs fois à ma mère, qui n'avait pas reçu mes lettres, et ma famille était persuadée que je n'étais plus en ce monde. surtout par suite de l'incident que je vais vous dire.

A la bataille des Quatre-Bras, j'avais eu un de mes chevaux tué sous moi. Mon ordonnance, qui conduisait l'autre, s'égara le même jour, ou fut fait prisonnier ; en sorte que, me trouvant sans monture le jour de Waterloo, je fus obligé d'emprunter un cheval à un officier nommé Palicot. Lorsque je fus blessé le soir de la bataille, ce cheval me désarçonna et s'enfuit au galop. Mon bataillon se débanda presque aussitôt après ma chute. Dans ce désordre on me crut mort et le cheval fut perdu. Aussi, après la rentrée des Bourbons, quand on régla les comptes de notre pauvre 1er léger qui devait être licencié, on imputa sur ma succession le prix du cheval de M. Palicot, et on notifia cette décision à ma mère en lui envoyant quelques centaines de francs qui me revenaient sur ma solde. Ma mère, qui jusque-là avait conservé quelque espoir de me retrouver, ne douta plus de ma mort.

Heureusement notre ancien colonel de Cubières apprit que j'étais en Angleterre, et sans retard m'envoya cinq cents francs de sa poche. Puis il prévint ma famille qui me fit aussi parvenir de l'argent, en sorte que je me trouvai très à mon aise pendant les derniers mois de ma captivité.

Retour en France. — Enfin le 24 décembre 1815 arriva l'heureux moment de quitter l'Angleterre. Nos adieux ne furent pas longs, et nous nous contentâmes d'aller remercier le vicaire. Le commissaire d'Odiham nous remit deux jours de solde et nous dirigea sur la rade de Porstmouth, où nous fûmes obligés de rester trois jours parce que la mer était très mauvaise. Par curiosité, plutôt que par besoin, nous allâmes réclamer un supplément de solde ou une distribution de vivres

au capitaine du port, qui nous répondit qu'il n'avait pas d'ordres et ne pouvait rien nous donner. Il ajouta qu'il allait adresser un rapport à Londres pour demander des instructions au *Transport Office*. Le capitaine se moquait de nous qui pouvions partir d'un moment à l'autre! Mais c'était le même homme qui, à notre arrivée en Angleterre, nous avait fait payer quatorze shellings une place dans une charrette.

Enfin, le 28 décembre, la mer étant devenue moins mauvaise, on nous répartit dans quatre petits bâtiments appelés *cutter*. Celui dans lequel je m'embarquai avec cinquante-six autres officiers et soldats avait pour patron un Anglais qui était une seconde édition de John Cleart. Malgré le froid et la pluie, il nous obligea à rester sur le pont jusqu'à ce que nous lui eussions payé une assez forte somme pour descendre dans l'entrepont. Partis de Portsmouth à midi, nous vînmes mouiller vers huit heures du soir devant l'île de Wight. Peu de temps après, le *cutter* se remit en marche et le 29 au point du jour nous apercevions les côtes de France! A deux heures après midi, nous arrivions à l'entrée du port du Havre. Des pilotes français vinrent offrir leurs services pour guider le bâtiment; mais notre aimable patron les envoya promener. Ces pilotes, en s'en allant, nous crièrent que nous devions nous attendre à échouer. En effet cela ne manqua pas. Sous prétexte que la mer était trop basse, le patron louvoya devant le port jusqu'à neuf heures du soir, comme s'il eût pris plaisir à retarder notre délivrance,

Enfin notre *cutter* sembla se diriger vers le port; et nous nous réjouissions de rentrer dans notre patrie, quand tout à coup nous sentîmes notre bâtiment qui touchait et bientôt s'inclina fortement sur le côté! Aussitôt notre lâche conducteur abandonne le gouvernail, court à la chaloupe avec ses matelots et, sous prétexte de jeter l'ancre, s'embarque et nous abandonne près de l'embouchure de la Seine, où il nous avait jetés au lieu de nous faire entrer dans le port. Nous voilà donc au milieu des flots sur un bâtiment échoué, sans autre ressource que d'appeler au secours, mais sans grand espoir d'être entendus à cause du fracas des vagues et du vent!

Cependant la marée montait, notre gouvernail avait été

brisé par une lame et ses débris avaient blessé plusieurs d'entre nous. Notre mort paraissait certaine et d'autant plus triste que nous étions en vue de notre patrie.

Cependant, peu à peu, par l'impulsion du vent et des flots, notre barque commença à glisser sur le flanc ; sa voile était encore tendue et, bien que trempant en partie dans la mer, elle favorisait le mouvement qui nous poussait vers la côte. Bientôt nous entendîmes des cris qui répondaient aux nôtres, nous aperçûmes des lanternes sur le rivage : nos compatriotes nous criaient qu'ils n'avaient pas de barque à leur disposition, mais que nous ne tarderions pas à arriver sur la plage. Enfin vers onze heures du soir, nous fûmes assez près du rivage pour qu'on pût nous lancer des cordes qui nous aidèrent à gagner la côte, tout ruisselants d'eau. Nous fûmes reçus à bras ouverts et conduits dans des maisons voisines de la citadelle, où l'on nous donna du linge, des vêtements, de l'eau-de-vie, du pain. Nous n'étions plus chez les Anglais! Le lendemain nous allâmes faire notre rapport au commissaire de la marine. Il nous dit que le même accident s'était déjà produit plusieurs fois par la maladresse ou la malignité des marins anglais. Il nous annonça qu'il allait adresser des plaintes énergiques à l'amirauté anglaise et qu'il espérait qu'on punirait sévèrement les gueux qui nous avaient exposés à une mort presque certaine.

Pour moi je crois que, si le patron de notre *cutter* a été puni ou blâmé par ses compatriotes, ç'a été pour n'avoir pas réussi à nous noyer complètement.

COMMANDANT JOLYET

LES

AMOURS DE LI TA TCHOU[1]

XVIII

Li Ta Tchou se réveilla, le lendemain, comme à l'ordinaire, dans son yamen. Mais il avait la tête lourde et il se sentait extrêmement fatigué.

Péniblement il entr'ouvrit les yeux, et, avec surprise, il aperçut Fleur de Pêcher à son chevet.

— Que fais-tu là, petite ? — lui demanda-t-il curieusement.

Cette nuit terrible ne lui avait laissé aucun souvenir : encore tout engourdi par la fumée de l'opium, il se rappelait seulement qu'il s'était endormi la veille dans le petit pavillon.

Cependant Fleur de Pêcher, d'une voix fébrile et émue, se mit à lui raconter les événements de la nuit, comment il avait failli périr dans l'incendie, comment elle avait réussi à le sauver.

Li Ta Tchou écoutait, l'air placide, sans s'émouvoir le moins du monde. Que lui importait, puisque c'était passé et qu'il ne s'était rendu compte de rien ? Il écoutait le récit de Fleur de Pêcher comme celui d'un rêve.

— Alors le palais des Cormorans Noirs est complètement détruit ? — finit-il par murmurer.

— Entièrement, — répondit Fleur de Pêcher, — ce n'est plus qu'un monceau de cendres.

1. Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre.

— C'est ennuyeux! reprit flegmatiquement Li Ta Tchou; l'opium y était excellent.

Et sans même remercier la pauvre petite Fleur de Pêcher, il referma les paupières et se replongea dans un demi-sommeil, pour essayer d'y retrouver quelques restes des vertiges délicieux qui l'avaient bercé toute la nuit.

Quant à Fleur de Pêcher, elle restait là, comme clouée sur place, stupéfaite et consternée. Elle avait espéré que Li Ta Tchou, reconnaissant, lui saurait gré de ce qu'elle avait fait pour lui. Mais rien, pas même un mot d'affection ou de banal remerciement.

« Certes, il ne m'aime pas », se dit-elle en elle-même.

Et son cœur se serra affreusement.

Car, depuis de longs mois, elle ne pensait plus qu'à lui, et son amour, si étrange qu'il fût, était pour elle toute sa vie.

Elle avait été atrocement jalouse de Bouton d'Or pâle, qui lui avait enlevé celui qu'elle adorait, et c'est avec une joie sauvage qu'elle avait appris son départ.

Depuis lors, elle n'avait pas fermé l'œil, s'attendant chaque soir à voir apparaître Li Ta Tchou.

Lorsqu'une matrone était enfin venue la chercher pour la conduire au petit pavillon, elle avait cru mourir de joie.

Mais comme il l'avait accueillie! Comme il avait été méchant et brutal! Rien qu'à ce souvenir, des larmes lui venaient aux yeux.

« Sans doute, il me déteste, à cause de Bouton d'Or pâle, — pensa-t-elle, — mais la haine est peut-être le commencement de l'amour. »

Et, à cette pensée, elle se consolait un peu.

Puis elle songea à cette épouvantable nuit, aux angoisses qu'elle avait éprouvées, et, avec amour, elle contempla Li Ta Tchou, qui dormait si paisiblement maintenant à l'abri de tout danger.

Longtemps elle demeura ainsi devant lui, les mains jointes, comme en adoration devant une idole, et, tout bas, elle murmurait sans cesse :

— Je t'aime, je t'aime...

Cependant Li Ta Tchou avait de nouveau entr'ouvert les yeux.

Las de poursuivre des rêves qui le fuyaient, il étirait ses bras avec une paresseuse lenteur.

Il se tourna sur le côté, et, ayant un peu relevé sa tête à l'aide d'un coussin, il fixa languissamment son regard sur Fleur de Pêcher.

— Comment! tu es encore là, petite! — lui dit-il entre deux bâillements.

— Je voudrais y être toujours, — lui répondit-elle en s'efforçant de sourire.

Puis elle ajouta :

— J'ai une demande à vous faire, Excellence. Le palais des Cormorans Noirs est détruit. Je ne sais où aller, où loger. Me permettez-vous de rester dans votre yamen? Je serai votre esclave, votre chien, votre chose. Vous ferez de moi ce que vous voudrez. Mais je vous en supplie, laissez-moi vivre près de vous.

Et ses yeux suppliants brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Mais je ne demande pas mieux! répondit Li Ta Tchou; cela m'est parfaitement égal.

Blessée au cœur, Fleur de Pêcher poussa un profond soupir et le regarda avec une tristesse mêlée de reproches.

Mais lui, sans y faire attention, continua :

— Dès ce soir, tu pourras me préparer de nouveau mon opium. Je le fumerai ici dorénavant, puisque le petit pavillon est détruit... Quel malheur! Jamais je ne pourrai me procurer un opium semblable à celui du palais des Cormorans Noirs. Il venait directement des Indes à travers le Thibet. Il était vraiment unique.

Et Li Ta Tchou continua à exprimer ses regrets d'une pareille catastrophe.

Mais Fleur de Pêcher ne songeait plus qu'à une chose : Li Ta Tchou la gardait auprès de lui; et qui sait? peut-être, à force de soins et d'attentions, arriverait-elle à se faire aimer.

Une espérance céleste la grisait; elle se sentait l'énergie de soulever le monde sur ses bras d'enfant. Et son visage reflétait un tel bonheur que Li Ta Tchou, malgré son indifférence, s'en aperçut.

— Qu'as-tu donc, petite? — lui dit-il; — tu as l'air bien joyeux.

— Oh! oui, — s'écria-t-elle avec transport.

Et elle s'enfuit pour cacher son ivresse.

« Elle doit m'aimer, — pensa Li Ta Tchou avec calme. — C'est curieux, après la réception que je lui ai faite hier soir! Décidément, le cœur des femmes est une énigme. »

Et, tranquillement, il appela ses serviteurs pour se faire habiller.

Peu à peu la torpeur de ses sens se dissipait, et, avec elle, le calme relatif de son esprit.

De nouveau, il pensait à Bouton d'Or pâle, et, dégoûté de la grossière ruse qu'il avait employée pour l'oublier, il se sentait l'âme encore plus fidèle et le cœur plus brisé.

Son supplice recommençait, plus âpre et plus cruel que jamais.

Toute la journée, il souffrit ainsi atrocement.

Tantôt il se promenait de long en large dans sa chambre, d'un pas agité, tantôt accablé de regrets, il se jetait sur son lit pour y rêver au passé.

C'est à peine s'il prit quelque nourriture.

L'idée du suicide lui revenait sans cesse en tête, harcelante et séduisante.

C'était là le repos, la fin de tout, le véritable oubli.

Et il s'en réjouissait.

Mais, brusquement, d'autres idées germaient malgré lui dans son cerveau.

Est-ce que la mort était bien réelle? est-ce qu'une espèce de survivance n'existait pas? est-ce que quelque chose peut finir après avoir été?

Et un doute affreux s'emparait de lui.

Évidemment, la vie qui l'animait, la force qui le faisait raisonner, son âme enfin ne disparaîtrait pas. Tout au plus pourrait-elle se transformer, car c'est la loi immuable des mondes que rien ne se crée et rien ne se perd.

Ce n'est pas qu'il redoutât une existence future : il n'était pas religieux, il ne croyait ni aux récompenses ni aux punitions qu'un Shang Ti quelconque lui infligerait plus tard.

Mais, raisonnable, il pensait que son âme ne périrait pas, et qu'elle survivrait, sans aucune intervention divine, uniquement parce que rien ne périt.

De cela il ne doutait pas, mais il s'interrogeait avec terreur sur ce qu'était la mémoire.

Est-ce que la mémoire subsiste aussi? Disparaît-elle à moitié ou tout entière? Est-elle une chose purement physique, un simple instrument enregistreur, fait d'une matière transformable comme le corps, ou bien fait-elle partie de l'âme même?

Et, anxieux, il essayait de se démontrer que la mémoire n'est que l'effet d'une combinaison de nerfs impressionnés. Si la mémoire disparaissait, il n'avait pas à hésiter, il pouvait se suicider tout de suite : comme c'est elle qui fait seule la personnalité et l'individualité, une existence future n'a plus aucune importance. C'est le même être qui vit, mais il ne se souvient pas de sa vie antérieure, et c'est comme s'il naissait de nouveau.

Si, au contraire, la mémoire subsistait, même partielle, c'était horrible!

Et Li Ta Tchou songeait que, pendant une éternité, il pourrait alors se rappeler Bouton d'Or pâle, et que son supplice n'avait plus de limites.

Et, une sueur froide lui coulait sur le front.

Dans ce doute, il n'osait recourir à la mort qui pouvait n'être que physique. Comment résoudre l'effroyable problème?

Il se sentait pris d'une immense lassitude et d'un affreux découragement, comme un voyageur harassé de fatigue qui voit se dérouler devant lui une route sans fin.

Le suicide, évidemment, ne lui offrait pas la certitude absolue d'oublier Bouton d'Or pâle.

Aussi, avant de prendre cette suprême résolution, il voulut user encore du seul moyen qui lui restait en ce monde pour trouver l'oubli tant désiré : c'était d'étouffer sa passion par d'autres plus puissantes et moins douloureuses.

Ce faible espoir lui rendit un peu de calme. Il en profita pour donner l'ordre d'installer une fumerie d'opium dans la plus belle pièce de son yamen,

Aussitôt le soir venu, il s'y dirigea. A la hâte, ses serviteurs avaient dressé un vaste lit, apporté tout ce qu'il fallait pour fumer : la petite lampe, la longue aiguille, le cendrier, le pot à opium. Et Fleur de Pêcher, agenouillée sur le lit, à côté du

l'émotion et la douleur. Et, à cette vue, une sorte d'attendrissement, de regret et de pitié s'emparait de Li Ta Tchou.

Bouton d'Or pâle s'en aperçut, et, bien qu'elle n'aimât pas Li Ta Tchou, une jalousie effrénée la mordit au cœur.

Elle se souvenait aussi du fameux cri : « Fille de tortue noire ! » dont Fleur de Pêcher l'avait saluée lors du festin et dont elle n'avait pu encore se venger.

D'un ton sec et décidé, elle reprit :

— Il ne me suffit pas de voir jeter Fleur de Pêcher hors de cette chambre, je veux la certitude qu'elle n'y rentrera jamais.

— Je te le jure ! — dit Li Ta Tchou.

— Je ne crois plus à tes serments. Pour être bien sûre qu'elle ne reviendra pas, je te demande sa mort.

— Que dis-tu ? — bégaya Li Ta Tchou, atterré.

— Je dis qu'il faut qu'elle meure. Choisis entre moi et elle.

Et elle se campa devant lui d'un air provocant.

Alors une espèce de rage saisit Li Ta Tchou :

— Comment ! — s'écria-t-il, — c'est toi qui viens me demander cela, toi qui m'as indignement trompé, qui es partie avec Tung San Tien, me récompensant ainsi de t'avoir sauvé la vie et d'avoir tout sacrifié pour toi !

— Assez ! — interrompit-elle d'une voix autoritaire, — je ne veux plus savoir de toi qu'une chose : m'aimes-tu, oui ou non ?

Stupéfait, Li Ta Tchou s'était arrêté. Devant cette question si précise, il hésitait.

Il la haïssait, cette Bouton d'Or pâle si cruelle et si perfide, mais il l'adorait aussi ; et il sentait bien qu'il était inutile de résister, qu'il finirait toujours par céder.

— Hélas ! oui, — murmura-t-il, — je t'aime.

Alors Bouton d'Or pâle, triomphante, s'écria :

— Que t'importe donc Tung San Tien, si vraiment tu m'aimes !

— Mais, malheureuse, — répondit Li Ta Tchou, — ne l'as-tu pas aimé, ce Tung San Tien ?

— Je ne l'aime plus, cela doit te suffire... et tu en as la preuve, puisque me voilà... D'ailleurs, tu n'as pas à m'inter-

sant les bras, elle attendit avec dignité qu'il eût la force de s'expliquer.

Affolé, Li Ta Tchou tremblait comme un roseau secoué par une tempête.

Sa volonté, son raisonnement avaient disparu de son cerveau vide et glacé.

Il ne comprenait même plus les injures de Bouton d'Or pâle ; il ne sentait même pas les coups qu'il en recevait.

Pâle comme un mort, des gouttes de sueur perlant sur le front, il restait la bouche entr'ouverte, la lèvre pendante, sans pouvoir prononcer un seul mot.

Et ses prunelles se dilataient sous l'effet d'une sorte d'angoisse mélangée d'une volupté étrange.

— Vieillard stupide! — s'écria de nouveau Bouton d'Or pâle, exaspérée, — si tu n'as même pas le courage de parler, je m'en vais et te laisse à tes passions !

Et elle fit mine de s'éloigner. Mais, à peine avait-elle fait quelques pas en chancelant sur ses petits pieds, que Li Ta Tchou, éperdu, se dressa sur son séant.

— Non ! reste, — cria-t-il avec effort, — reste, je t'en supplie.

Et, haletant, il lui tendit les bras.

Bouton d'Or pâle s'était retournée; mais sans répondre à son appel, elle demeurait en place, fière et hautaine, le considérant avec mépris.

— Je t'en supplie ! — reprit Li Ta Tchou.

Et il glissait vers elle des regards effarés.

— Écoute, — lui dit-elle, — je veux bien être bonne et indulgente, avoir pitié de toi, oublier ta honteuse conduite; mais j'y mettrai mes conditions.

— Parle ! — murmura Li Ta Tchou, anéanti.

— Eh bien! les voici : d'abord, tu vas faire jeter à la porte par tes serviteurs cette petite misérable qui est évanouie à côté de toi.

— C'est accordé, — dit Li Ta Tchou.

Et, surpris, il regarda Fleur de Pêcher que, pendant cette scène tragique, il avait complètement oubliée.

Effectivement, elle était là, étendue sur le lit, ayant presque perdu connaissance, le visage blême, les traits contractés par

l'émotion et la douleur. Et, à cette vue, une sorte d'attendrissement, de regret et de pitié s'emparait de Li Ta Tchou.

Bouton d'Or pâle s'en aperçut, et, bien qu'elle n'aimât pas Li Ta Tchou, une jalousie effrénée la mordit au cœur.

Elle se souvenait aussi du fameux cri : « Fille de tortue noire ! » dont Fleur de Pêcher l'avait saluée lors du festin et dont elle n'avait pu encore se venger.

D'un ton sec et décidé, elle reprit :

— Il ne me suffit pas de voir jeter Fleur de Pêcher hors de cette chambre, je veux la certitude qu'elle n'y rentrera jamais.

— Je te le jure ! — dit Li Ta Tchou.

— Je ne crois plus à tes serments. Pour être bien sûre qu'elle ne reviendra pas, je te demande sa mort.

— Que dis-tu ? — bégaya Li Ta Tchou, atterré.

— Je dis qu'il faut qu'elle meure. Choisis entre moi et elle.

Et elle se campa devant lui d'un air provocant.

Alors une espèce de rage saisit Li Ta Tchou :

— Comment ! — s'écria-t-il, — c'est toi qui viens me demander cela, toi qui m'as indignement trompé, qui es partie avec Tung San Tien, me récompensant ainsi de t'avoir sauvé la vie et d'avoir tout sacrifié pour toi !

— Assez ! — interrompit-elle d'une voix autoritaire, — je ne veux plus savoir de toi qu'une chose : m'aimes-tu, oui ou non ?

Stupéfait, Li Ta Tchou s'était arrêté. Devant cette question si précise, il hésitait.

Il la haïssait, cette Bouton d'Or pâle si cruelle et si perfide, mais il l'adorait aussi ; et il sentait bien qu'il était inutile de résister, qu'il finirait toujours par céder.

— Hélas ! oui, — murmura-t-il, — je t'aime.

Alors Bouton d'Or pâle, triomphante, s'écria :

— Que t'importe donc Tung San Tien, si vraiment tu m'aimes !

— Mais, malheureuse, — répondit Li Ta Tchou, — ne l'as-tu pas aimé, ce Tung San Tien ?

— Je ne l'aime plus, cela doit te suffire... et tu en as la preuve, puisque me voilà... D'ailleurs, tu n'as pas à m'inter-

roger sur le passé. Je n'ai jamais été ta maîtresse et tu n'as aucun droit sur moi. Le reconnais-tu?

— Je le reconnais, — dit lâchement Li Ta Tchou.

— Je me permets donc de te poser mes conditions pour l'avenir. Je serai ta maîtresse quand tu voudras; ce soir, si tu veux : tu vois, j'oublie aussi le passé...

Transporté d'une joie insensée, Li Ta Tchou se précipita vers elle, lui tendant ses lèvres :

— Est-ce vrai? — dit-il, ne pouvant croire à son bonheur.

— Je te le jure sur mes ancêtres, dès ce soir je serai à toi; mais je ne veux pas perdre la face. Il faut que, de ton côté, tu me jures la mort de Fleur de Pêcher.

Li Ta Tchou soupira douloureusement, n'osant répondre.

— Eh bien? — s'écria Bouton d'Or pâle impatiente, — j'attends ta réponse.

— Hélas! — murmura timidement Li Ta Tchou, — Fleur de Pêcher vient de me sauver la vie.

— Raison de plus! — répondit froidement Bouton d'Or pâle; — cela prouve qu'elle t'aime aussi. Or, je ne veux pas d'une rivale. Je ne veux pas partager, tu m'entends? Choisis.

Li Ta Tchou était pris d'une angoisse effroyable.

Refuser la mort de Fleur de Pêcher, c'était évidemment perdre Bouton d'Or pâle, voir recommencer le supplice infernal dans lequel il se débattait depuis si longtemps.

D'autre part il sentait vaguement que Fleur de Pêcher avec l'opium serait peut-être arrivée à lui faire oublier Bouton d'Or pâle.

Et il hésitait, cherchant à gagner du temps.

— Écoute, — lui dit Bouton d'Or pâle, — ma chaise m'attend à la porte du yamen. Il faut te décider. Oui ou non, m'accordes-tu la mort de Fleur de Pêcher?... Si c'est oui, dans un instant je t'appartiens pour toujours; si c'est non, je pars et tu ne me reverras jamais. Réponds : oui ou non.

Et, approchant de lui sa figure de si près qu'elle le touchait presque, elle le regarda fixement dans le blanc des yeux.

Li Ta Tchou essaya d'abord de résister quelques instants à la puissance de ce regard; mais bientôt, dominé par sa volonté sauvage, frémissant et anéanti, il laissa tomber le « oui » fatal.

— Enfin! — dit-elle. — Ce n'est pas trop tôt! Il reste à choisir le genre de mort.

Et elle se mit à énumérer les différents supplices qu'elle jugeait convenables.

Li Ta Tchou avait repris un peu d'énergie. Maintenant qu'il avait accordé la mort de Fleur de Pêcher, il voulait au moins qu'elle fût la plus douce possible.

Bouton d'Or pâle demandait des choses horribles. L'insulte : « Fille de tortue noire », criée par Fleur de Pêcher, lui revenait en tête, et quelle est la torture assez raffinée pour effacer une injure faite à une jolie femme?

Mais Li Ta Tchou se révoltait à l'idée des supplices que désirait Bouton d'Or pâle. Et, malgré toute son ardente passion, il défendait Fleur de Pêcher autant qu'il le pouvait.

Enfin Bouton d'Or pâle, craignant de tout compromettre si elle allait trop loin, se résigna à n'obtenir que le supplice des cinq couteaux.

Ce supplice laisse une chance à la victime d'échapper aux tortures : sur quatre des couteaux sont gravés les caractères représentant les membres qu'ils doivent découper, mais sur le cinquième est dessiné un cœur, et c'est la mort immédiate.

Les couteaux sont tirés au sort, l'un après l'autre. Généralement, si la victime est riche et généreuse, le bourreau aide la destinée à lui être favorable.

Mais Bouton d'Or pâle se promettait bien d'empêcher toute influence terrestre à ce sujet.

Li Ta Tchou, lui, se berçait de l'espoir qu'un Fongshui propice à Fleur de Pêcher lui ferait tirer en premier le couteau du cœur.

Cependant Bouton d'Or pâle, après avoir obtenu la promesse de ce supplice, voulut que Li Ta Tchou la refît d'une manière officielle devant les cercueils de ses ancêtres.

Et le malheureux, cédant une dernière fois aux désirs de la chanteuse, se rendit au fond de son yamen, suivi de tous ses soldats et de tous ses serviteurs.

Alors, tandis que les lueurs des lanternes jetaient des taches de sang sur les lourds cercueils, solennellement il s'inclina devant eux et fit le serment exigé par Bouton d'Or pâle.

Puis, d'une main tremblante, il écrivit une lettre au grand juge pour le prier de rendre un jugement condamnant Fleur de Pêcher au supplice des cinq couteaux, sous une accusation quelconque de tentative d'empoisonnement. Il le priait également d'envoyer dès l'aube à son yamen les bourreaux nécessaires pour exécuter la sentence.

Avec un profond soupir, il remit la lettre à son intendant et lui donna l'ordre de l'envoyer aussitôt à son adresse. Ce dernier sacrifice accompli, il se tourna, très ému, vers sa maîtresse adorée et lui demanda timidement :

— Tu es satisfaite, à présent ; que me reste-t-il à faire?

— Va m'attendre dans ta chambre à coucher! — lui dit-elle avec un sourire étrange. — Je t'y rejoindrai bientôt.

— Pourquoi pas tout de suite? — murmura Li Ta Tchou.

— Parce que cela ne me plaît pas, — interrompit Bouton d'Or pâle, d'un ton agacé.

Et, comme Li Ta Tchou paraissait navré, elle lui dit d'une voix plus calme :

— Je désire être infiniment belle et désirable.

Et, le saluant d'un coup d'éventail, elle se fit porter à sa chaise.

En la voyant s'éloigner, Li Ta Tchou fut assailli d'une inquiétude : « Si elle allait ne pas revenir?... »

Néanmoins, il n'osa pas lui faire l'injure de douter de sa parole, et, les nerfs irrités et exaspérés, il gagna sa chambre à coucher comme elle le lui avait ordonné.

XIX

Li Ta Tchou, anxieux et agité, se promenait de long en large dans sa chambre à coucher. Il attendait Bouton d'Or pâle. D'ici à quelques minutes elle serait là, et pourtant ces minutes lui paraissaient une éternité. Enfin, il voyait arriver le moment divin, tant désiré, tant cherché. Il allait posséder ce trésor inestimable pour lequel il aurait tout sacrifié.

Et son cœur se gonflait d'une joie suprême; il se sentait ivre de volupté.

Lui, le grave mandarin, le lettré délicat, il avait envie de chanter et de danser comme un enfant.

Toutes ses souffrances passées ne servaient qu'à augmenter par le contraste son bonheur présent.

Certainement, si on lui eût annoncé que Bouton d'Or pâle ne viendrait pas, il en serait mort de douleur.

Il était comme illuminé, comme fou.

Penser que, dans quelques instants, il allait la tenir dans ses bras, réaliser le plus beau rêve de sa vie, satisfaire le plus cher désir de son cœur!

Penser que cette femme adorée, qu'il avait cru à jamais perdue, lui appartenait enfin, qu'elle allait devenir sa maîtresse, sa vraie maîtresse!

Et Li Ta Tchou, avec une impatience fébrile, écoutait si aucun pas ne s'approchait de la chambre.

Enfin, un léger coup fut frappé à la porte, et Bouton d'Or pâle entra, chancelant avec grâce sur ses petits pieds, ondulant mollement des hanches, les bras en balancier pour conserver son équilibre.

Elle avait tenu à être encore plus charmante que de coutume.

Ses cheveux, artistement roulés en bandeaux sur les oreilles, étaient maintenus par des épingles d'or ornées de pierreries étincelantes.

Des fleurs précieuses et odorantes, montées en rangs symétriques sur des brochettes d'argent, s'alignaient sur son chignon, retenu au sommet de la tête par des mailles de soie noire. Un large bandeau de velours sombre, brodé de perles fines, séparait sa chevelure de son visage et, comme un ciel étoilé, brillait au-dessus de son front.

Ses longs sourcils, relevés vers les tempes pour s'abaisser ensuite vers le nez, avaient par leur réunion la forme d'une pagode, et la fente des paupières allongées suivait avec grâce cette courbe harmonieuse.

Ses joues étaient peintes avec art d'un rose très tendre, pour faire ressortir le rouge éclatant des lèvres.

Quant à ses mains, c'était un éblouissement. Les doigts menus et souples disparaissaient sous les bagues les plus magnifiques, ne laissant à découvert que ces bijoux encore

plus merveilleux : des ongles polis et roses, finement taillés en pointe acérée.

De lourds bracelets d'or massif s'enroulaient autour des poignets délicats, mélangeant leurs reflets fauves sur la peau déjà dorée par la nature.

Bouton d'Or pâle avait revêtu la longue jaquette qui tombe toute droite depuis l'épaule jusqu'aux genoux, ne cintrant que légèrement la taille, pour mouler ensuite la hanche.

Cette jaquette de soie bleu pâle, ornée de broderies argentées, faisait ressortir l'éclatant cramoisi du pantalon, dont les extrémités bouffaient autour des chevilles.

Et les jambes ressemblaient à deux énormes pavots, dont les petits pieds étaient les pistils délicats.

Sûre de sa beauté, Bouton d'Or pâle s'avançait triomphante, et dans ses yeux luisait une flamme de fierté. En la voyant apparaître, Li Ta Tchou éprouva une sensation étrange et mystique. Car son amour était un culte, dont Bouton d'Or pâle était l'idole. C'était divin et sublime.

En extase, les mains jointes, il la contemplait en silence.

Une crainte lui venait aussi. Allait-elle de nouveau le torturer? Daignerait-elle tenir sa promesse? Et, fou d'anxiété, Li Ta Tchou attendait sans oser prononcer une parole.

Cependant Bouton d'Or pâle commençait à se dévêtir. Lentement et avec dignité, elle faisait glisser à terre ses longs vêtements de soie, et soudain elle apparut à Li Ta Tchou dans toute sa splendide nudité.

Jamais, malgré tous les rêves qu'il avait faits sur sa beauté, il n'était arrivé à concevoir une semblable merveille.

Les lignes de ce corps exquis n'avaient pas un défaut; et l'harmonie des couleurs était parfaite.

L'attache du cou était délicate, et l'ombre qu'elle jetait sur les épaules était légère comme un nuage de sable doré. Les seins étaient fermes et nerveux; les pointes s'y détachaient, d'un noir d'encre, comme des mouches posées sur des oranges.

Le ventre était poli et rond, et la peau en était si luisante qu'il ressemblait à un miroir de cuivre.

Quant aux hanches, elles apparaissaient énormes et puissantes, développées outre mesure par suite de l'atrophie du

reste des jambes, qui se terminaient comme de longs fuseaux par la pointe des petits pieds.

Par une dernière coquetterie, Bouton d'Or pâle ne s'était pas encore déchaussée. Avant d'accorder à son amant cette faveur suprême, elle tenait à jouir un instant du triomphe de sa beauté.

Li Ta Tchou, les yeux enfiévrés, le corps frémissant, était tombé à genoux devant elle. Une sorte de respect sacré l'envahissait et il l'adorait en silence, pris d'une terreur religieuse.

Bouton d'Or pâle le regardait avec fierté, le dominant de toute sa splendeur.

Elle se sentait déesse et contemplait orgueilleusement son adorateur humblement agenouillé.

D'une voix hautaine, elle lui commanda de la déchausser.

C'était, suivant la coutume, accepter son amour.

Et Li Ta Tchou, avec ivresse, enleva les mignons souliers de soie brodée aux hauts talons, la frêle toile blanche qui servait de chaussette, puis il déroula les longues et minces bandelettes qui comprimaient le pied pour lui conserver toute sa petitesse.

Et enfin l'orteil apparut, délicat et charmant, avec son ongle poli soigneusement. A lui seul, il formait la moitié du pied, car les quatre autres doigts étaient aplatis sous lui comme de minuscules graines de pastèque, et, entre l'orteil et le talon ramené vers lui, n'existait plus qu'une simple fente assez profonde.

Ce talon et cet orteil ne se réunissaient qu'à la cheville; jusque-là, ils étaient séparés par cette fente qui était comme le calice de cette fleur de chair.

Et, ainsi que le chantent les poètes chinois, les pieds de Bouton d'Or pâle étaient si fins et si menus qu'ils ressemblaient à deux lys d'or.

Li Ta Tchou, transporté d'admiration, y avait posé ses lèvres avec la ferveur d'un fanatique.

Il ne pensait plus à rien : son âme s'était abîmée dans l'adoration de l'idole.

Cependant Bouton d'Or pâle s'était dirigée vers le grand lit de cérémonie. Il se dressait dans le fond de la chambre

comme un sanctuaire, avec ses enluminures et ses dorures. Il ressemblait à un immense coffret et était fait de bois précieux percé à jour, avec des aquarelles sur soie encadrées entre les sculptures.

Bouton d'Or pâle écarta les rideaux somptueux qui formaient une des parois, et sur l'azur des étoffes de soie mit l'or étincelant de sa nudité.

Et Li Ta Tchou la contemplait avec une admiration toujours croissante. Il était frappé de la même stupeur religieuse qu'éprouverait un moine taoïste devant l'apparition d'une déesse invoquée : c'était bien là ce véritable amour surnaturel dont il avait fait l'apologie au festin, cet amour extraordinaire, fantastique, qui détruit tout autre sentiment, tout autre passion, si violente qu'elle soit, cet amour qui engloutit l'âme et l'esprit et supprime toute sensation terrestre ; cet amour enfin, qui devient le sang des veines, le battement du cœur, la pensée du cerveau, qui absorbe l'être physique et moral tout entier, et semble n'avoir ni fin, ni limites, tellement il est d'essence surhumaine et divine.

Un silence profond et solennel régnait dans la chambre, et Li Ta Tchou, les mains jointes et la tête inclinée, restait toujours plongé dans son recueillement mystique et respectueux.

Soudain, Bouton d'Or pâle partit d'un éclat de rire immense et monstrueux, qui la secoua tout entière des pieds à la tête, qui fit trembler la pointe de ses seins et osciller sa lourde hanche.

— Eh bien ! Li Ta Tchou, — s'écria-t-elle gaiement, — es-tu donc changé en statue? Pourquoi demeures-tu ainsi muet et stupide? Ne me trouves-tu pas belle et désirable, ou as-tu peur que je ne te repousse comme autrefois?

Mais Li Ta Tchou ne répondit pas, et un nuage passa sur son front soucieux. Bouton d'Or pâle craignit de l'avoir blessé et, tendant ses lèvres comme pour un baiser, elle continua :

— N'aie pas peur, je suis à toi, bien à toi ; je t'appartiens, et, je te le jure, jamais plus je ne te ferai souffrir. Viens dans mes bras, je suis à toi.

Et Li Ta Tchou ne répondit toujours pas, mais sur son front le nuage se fit obscur et impénétrable,

— Tu ne souffriras plus jamais, je te le jure, — répéta Bouton d'Or pâle, — je suis à toi et pour toujours.

Et elle tendit ses bras vers lui.

Alors Li Ta Tchou éprouva un choc épouvantable, comme s'il était tombé des cieux sur la terre. Il eut la sensation subite de sortir d'un rêve. Un brouillard se dissipa dans sa tête, un voile se tira devant ses yeux, et il se mit à regarder froidement Bouton d'Or pâle, avec une lucidité d'esprit extraordinaire. Et, avec horreur, il se rendit compte que l'idole était descendue de son piédestal, que ce qu'il avait devant lui, ce n'était plus la déesse du désir et de la souffrance, mais une femme, une simple femme, extrêmement jolie et attrayante, à coup sûr, mais qui n'avait plus rien de mystique et d'inaccessible et qu'il n'avait qu'à posséder, tranquillement.

Le fameux amour surnaturel disparaissait subitement, et Li Ta Tchou, navré, songea que, s'il avait adoré Bouton d'Or pâle, c'est uniquement parce qu'elle le repoussait et le suppliciait.

Mais cela lui semblait si étrange et si extraordinaire de voir ainsi s'évanouir brusquement un amour aussi profond et aussi puissant, qu'il se mit à réfléchir profondément sur les causes mystérieuses de cette catastrophe.

Et il n'en trouva que de fort naturelles et malheureusement très suffisantes pour l'expliquer.

En somme, son amour pour Bouton d'Or pâle n'avait jamais eu d'autre cause qu'un désir inassouvi, une jalousie atroce, une torture de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant. Cet amour n'était né que de sa souffrance : il disparaissait avec elle.

Maintenant que rien ne l'éloignait plus de Bouton d'Or pâle, même pas un pan d'étoffe à écarter, il ne l'aimait plus.

Elle devenait pour lui la femme quelconque, la femme vulgaire et commune, comme il y en a tant sur la terre pour celui qui a de l'or dans ses poches, ou, à défaut de cela, un aspect suffisamment agréable.

Et, malgré la beauté incontestable de ce corps délicieux qui lui était offert, malgré tout ce qu'il promettait de volupté sensuelle, Li Ta Tchou se trouvait même physiquement glacé

comme un marbre, tellement grande était sa désillusion morale, profonde sa douleur d'avoir vu s'envoler son rêve, immense son regret de sentir son supplice fini à tout jamais et, avec lui, son amour pour son bourreau.

Cependant Bouton d'Or pâle l'avait attiré dans ses bras et le serrait sur son cœur. Inconsciemment, il se laissait faire, mais son visage avait repris son expression impassible et sévère d'autrefois, que Bouton d'Or pâle ne lui avait jamais vue encore.

Surprise et inquiète, elle posa sur sa bouche un de ces baisers passionnés qui le faisaient pâmer jadis, mais les lèvres de Li Ta Tchou restèrent froides et inertes, aucun frémissement ne les agita.

Stupéfaite, Bouton d'Or pâle lui demanda :

— Qu'as-tu donc aujourd'hui ? es-tu malade ?

— Je suis guéri, au contraire ! — répondit Li Ta Tchou.

Bouton d'Or pâle jeta sur lui son regard étincelant.

— Es-tu devenu subitement fou ? — s'écria-t-elle.

— J'ai cessé de l'être, — déclara-t-il avec le plus grand calme.

— Écoute, — fit Bouton d'Or pâle, — tu cherches en ce moment à te venger des souffrances que je t'ai fait endurer jadis !...

— Non, — dit Li Ta Tchou, — je ne cherche pas à me venger : il faudrait pour cela que je te haïsse.

— Eh bien ! tu ne me hais donc pas ?

— Non : pour te haïr, il faudrait t'aimer.

— Mais il me semble que tu m'aimes !... Tu me l'as assez prouvé !... Il y a encore une minute, tu étais même tellement absorbé par mon amour que tu semblais avoir quitté la terre.

— Je l'avais quittée, en effet, et depuis longtemps, mais j'y suis retombé brusquement et mon rêve divin est resté là-haut, très loin, perdu je ne sais où, accroché à quelque étoile inconnue et mystérieuse.

Et Li Ta Tchou, d'un geste vague, allongea vers les cieux son grand bras décharné.

— O poète, — s'écria Bouton d'Or pâle en souriant, — ce que tu dis là serait très joli à mettre en vers sonores et bien

frappés; mais, pour l'instant, puisque tu avoues être retombé sur la terre, ne songe plus qu'à m'aimer, à bien m'aimer.

Et, le saisissant de nouveau dans ses bras, tendrement elle lui murmurait à l'oreille :

— Mais tu le vois bien, c'est toi que j'aime, à présent! Viens, tu peux aimer. Elle est passée, l'heure de tes souffrances.

A ce mot de souffrances, Li Ta Tchou, éperdu, s'arracha de ses bras et, comme fou, s'écria :

— Mais, malheureuse, c'est justement parce que je ne souffre plus que je ne t'aime plus!

Et, s'absorbant dans sa tristesse, il se mit à rêver au passé.

XX

Lorsque l'aube naissante teignit de rose les carreaux de papier blanc, Bouton d'Or pâle se souleva sur les poignets et regarda Li Ta Tchou qui s'était endormi; elle fronça ses noirs sourcils, fit une moue dédaigneuse, un geste vague de lassitude et de dégoût, puis, laissant retomber sa tête sur les coussins de soie, se mit à songer.

Et bientôt un sourire de volupté passa sur sa jolie figure.

Elle venait de se rappeler que ce matin était celui du supplice de Fleur de Pêcher.

Li Ta Tchou ne pouvait plus l'empêcher, car il avait juré devant les cercueils de ses ancêtres. Bientôt elle allait jouir de ce spectacle exquis, voir torturer sa rivale détestée.

A cette pensée, elle oublia le peu de succès de sa première nuit d'amour, pour ne plus songer qu'aux précieux instants qui allaient la consoler d'être ainsi méprisée.

Et d'avance, pour se donner le goût du sang, elle se mordit la lèvre inférieure avec tant de violence qu'un clair rubis y perla.

Alors, du bout de sa langue rose, elle le fit rouler dans sa bouche pour en sentir l'âcreté divine.

Cependant dehors, dans la cour d'honneur, des appels de trompette et des éclats joyeux de cymbales retentirent soudain, annonçant l'arrivée des bourreaux envoyés par le grand juge.

A la hâte, Li Ta Tchou, réveillé en sursaut, et Bouton d'Or pâle quittèrent leur lit d'amour et se vêtirent le plus vite possible. Tous deux, le cœur battant d'émotion, les nerfs tendus, ils se rendirent par un couloir dérobé jusqu'à une petite pièce qui donnait juste sur la cour d'honneur.

Ils s'assirent à côté l'un de l'autre, derrière un store en fines lames de bambous qui les séparait seul du lieu de l'exécution, et, anxieux, ils regardèrent à travers les lattes.

Fleur de Pêcher, entièrement dévêtue, était déjà attachée sur un billot formé d'une poutre de bois montée sur quatre pieds. Elle y était étendue sur le dos, les bras et les jambes brutalement ramenés et liés sous la poutre par des cordes si serrées que la chair les recouvrait presque en se boursouflant, et sa petite tête roulait avec désespoir au bout de son cou flexible, d'une épaule à l'autre, tandis que le reste de son corps palpitait de douleur et d'émotion.

Bien que le supplice ne fût pas commencé, elle gémissait déjà sourdement et sans trêve, et cette longue plainte exhalée par cette voix d'enfant était atroce et saisissante.

Autour d'elle, muets et graves, se tenaient les bourreaux, dans leurs grandes robes noires, avec leurs hauts bonnets pointus. L'un d'eux portait sous son bras le panier fatal où se trouvaient les cinq couteaux ; sur le manche de chacun était gravé l'un des cinq caractères correspondant aux quatre membres et au cœur.

Li Ta Tchou, les traits contractés, les lèvres tremblantes, les yeux fixes, semblait anéanti dans la stupeur d'un rêve fantastique.

Bouton d'Or pâle, au contraire, était impatiente et fébrile, et, écartant brusquement le store avec sa jolie main, du bout de son éventail, elle fit signe d'approcher au bourreau principal qui portait les couteaux.

Il accourut et, l'ayant galamment saluée, lui présenta le panier fatal.

Bouton d'Or pâle plongea sa main délicate à travers l'ouverture ménagée dans le couvercle. Ses doigts tremblants d'émotion se promenaient sur les cinq manches des couteaux, essayant de reconnaître au toucher les caractères gravés.

Inquiète et troublée, elle ne savait sur lequel s'arrêter :

elle avait peur de tirer celui du cœur, ce qui aurait terminé tout de suite le supplice.

Enfin, elle se décida à tirer un couteau, et, à peine eut-elle vu le manche, elle poussa un effroyable cri de joie. Le caractère indiquait le bras gauche. Ce couteau était long et pointu, à double tranchant et affilé comme un véritable rasoir. C'était un bel instrument, qui étincelait joyeusement, au soleil et faisait honneur au grand juge. Elle le tendit avec joie au bourreau. Celui-ci le reçut en s'inclinant ; puis, se dirigeant vers le milieu de la cour, il s'approcha de Fleur de Pêcher, qui continuait à faire rouler sa tête en gémissant sourdement.

Mais, en entendant les pas, elle releva soudain, son visage, et, à la vue de l'acier, elle poussa un tel cri d'épouvante, que Li Ta Tchou lui-même en sursauta d'effroi. Pris d'une angoisse affreuse, il se mit à la regarder instinctivement, et Fleur de Pêcher, qui l'avait reconnu, tourna vers lui ses yeux suppliants, remplis de grosses larmes qui coulèrent sur ses joues blêmies.

Et son regard avait une telle expression de douleur, de reproche, et aussi d'amour, que Li Ta Tchou, se sentant faiblir, ferma les yeux pour échapper à sa puissante acuité.

Des cris affreux, des cris qui n'avaient rien d'humain, des cris de bête égorgée, les lui firent ouvrir aussitôt[1].

Le bourreau, adroitement, à la jonction du bras et de l'épaule, avait, de la pointe du couteau, tracé une ligne sanglante, et maintenant, du tranchant de la lame, il sciait avec habileté la chair fine et délicate.

Des flots de sang pur et vermeil jaillissaient, éclaboussant tout ce pauvre petit corps d'enfant qui se tordait, sur le billot, dans d'affreuses contractions.

1. L'auteur est bien fâché de mettre à l'épreuve comme il va le faire, une page ou deux durant, les nerfs du lecteur : — encore le supplice décrit n'est-il pas poussé jusqu'au bout, mais à peine jusqu'au deuxième couteau. — Si quelqu'un le soupçonnait d'inventer ou d'exagérer ces horreurs à plaisir, ou seulement doutait qu'elles fussent pratiquées de nos jours en Chine, l'auteur répondrait, pour sa justification, qu'il les a décrites d'après le récit de témoins oculaires, et que ces témoins eux-mêmes, à l'appui de leurs dires, produisaient des *instantanés*, — où le plus caractéristique, peut-être, était le flegme des badauds étroitement rassemblés autour du bourreau et de la victime.

Et la tête roulait de plus en plus vite, et la bouche, grande ouverte, laissait passer ces râles effroyables qui annoncent l'agonie.

Cependant le bourreau avait défait à la hâte les liens qui attachaient sous le chevalet le bras qu'il voulait détacher; puis, ayant saisi ce bras par le poignet, il l'attira à lui de toute sa force, tout en le faisant tourner sur lui-même.

Un craquement sinistre se fit entendre, et, pareil à un œuf sanglant, le bout rond de l'os s'arracha de l'épaule.

A ce moment, la pauvre petite suppliciée cessa de crier: elle semblait morte, ses yeux restaient fixes, les prunelles dilatées par l'horreur, et sa bouche était également grande ouverte comme pour un dernier râle. Son visage semblait figé dans une suprême contraction, et son corps tout entier avait pris une teinte de cire. Pour éviter que le sang ne se répandît et pouvoir prolonger le supplice, les aides s'étaient hâtés de couvrir la blessure d'une espèce de pâte épaisse et gluante qui bouchait les artères et arrêtait l'hémorragie.

Mais, malgré tous leurs efforts, Fleur de Pêcher paraissait dormir de son dernier sommeil.

Anxieux, le bourreau s'était penché sur elle pour voir si son cœur battait encore.

— Eh bien! — criait Bouton d'Or pâle, impatiente, — vit-elle encore?

— Je crois que oui, — répondit le bourreau.

— C'est bon! il faut la ranimer, — cria-t-elle.

Et, avant que Li Ta Tchou stupéfait pût l'en empêcher, elle s'élança dans la cour aussi vite que le lui permettaient ses petits pieds brisés.

Haletante, elle arriva près de la suppliciée, et, s'appuyant sur elle d'une main, de l'autre elle tira de son chignon sa longue épingle d'or.

Alors, sauvagement, elle piqua les yeux de Fleur de Pêcher. Les paupières se crispèrent et se refermèrent, tandis que deux minces filets de sang s'écoulaient sur les joues exsangues.

Un râle effrayant sortit de la poitrine, tordant la bouche de la petite martyre.

— Elle vit! — s'écria Bouton d'Or pâle, avec une joie féroce, — elle vit. Elle faisait semblant d'être morte!... Il

faut continuer, bourreau! ton panier, donne-moi ton panier, que je tire un nouveau couteau!

Et, fiévreusement, elle sortit un nouvel instrument de torture.

— C'est la jambe, à présent! — s'écria-t-elle, — la jambe! Cela va être délicieux. Pourvu qu'elle ne meure pas tout de suite!

Et elle tendit le couteau au bourreau en lui recommandant de se hâter.

Pendant que Bouton d'Or pâle s'acharnait sur sa victime, Li Ta Tchou, comme stupéfié par l'horreur, était resté en place sans faire un mouvement.

Il avait regardé toute cette scène comme pétrifié par la vision d'un autre monde.

Il songeait que la suppliciée était cette même petite Fleur de Pêcher qu'il aimait tant à sentir près de lui en fumant son opium; il songeait au véritable amour qu'elle avait conçu pour lui, au sacrifice qu'elle avait fait en exposant sa vie pour le sauver, la nuit de l'incendie, au dévouement sans bornes qu'elle lui témoignait chaque jour.

Et une pitié immense lui serrait affreusement le cœur.

Aussi, au moment où le bourreau, de la pointe de son couteau, commençait à décrire sur l'aine de la suppliciée une nouvelle ligne sanglante, Li Ta Tchou, les yeux hors de la tête, les narines palpitantes, les doigts crispés, se dressa tout debout, comme mû par un ressort.

— Assez, misérable, retire ton couteau!

Et, ayant ordonné de détacher du billot le corps de la suppliciée, il la fit transporter au plus vite dans sa chambre.

— Tu es fou! — s'écria Bouton d'Or pâle en se précipitant sur lui.

Mais Li Ta Tchou la repoussa brutalement et, s'adressant au bourreau, d'un ton rude et autoritaire il lui dit :

— Je ne veux pas interrompre un aussi beau travail. Continuez sur celle-ci.

Et, d'un geste hautain, il lui désigna Bouton d'Or pâle.

Et, avant que celle-ci fût revenue de sa stupéfaction, il avait déjà tourné les talons et disparu en toute hâte.

Affolée, Bouton d'Or pâle joignit les mains d'un air suppliant et, se laissant tomber sur les genoux, s'écria :

— Il est devenu fou subitement... Je vous en prie, ne l'écoutez pas!

Mais les bourreaux ne se donnèrent même pas la peine de lui répondre et se jetèrent sur elle pour la dévêtir, exultant de joie en voyant la magnifique proie qui leur était offerte.

Cependant Li Ta Tchou avait gagné sa chambre... Quand il en ressortit, Fleur de Pêcher était morte.

Maintenant, livide, il titubait comme un homme ivre, et un dégoût profond de la vie, un écœurement de lui-même et de ce qui l'entourait lui donnait une sorte de vertige.

Il pensait que tout était bien fini, que jamais plus il n'aimerait, et une épouvante le prenait en songeant à tout ce qui venait de se passer.

Comme il traversait la cour d'honneur, il aperçut soudain Bouton d'Or pâle déjà détachée du billot et étendue sur les dalles.

Le corps n'était ni meurtri, ni mutilé, car Bouton d'Or pâle avait eu la chance de tirer en premier le couteau du cœur, et, seule, sous le sein gauche, une fleur de sang indiquait le baiser de la mort.

Jamais Bouton d'Or pâle n'avait été si belle. Ses traits délicats semblaient encore affinés ; sa tête légèrement inclinée vers l'épaule faisait ressortir la courbe gracieuse du cou.

La peau fine et luisante avait pris cette teinte claire d'or mat qu'ont les vieux bijoux, et, comme des fleurs coupées, sans vie, les petits pieds avaient fermé leurs calices et, presque transparents, semblaient faits du jade le plus pur.

Et pourtant Li Ta Tchou regarda la morte sans aucune émotion.

Impassible, il fixa ses yeux mornes sur cette merveilleuse créature dont le seul aspect lointain sur la rive du petit lac le jetait jadis dans un délire inexprimable.

— Pourquoi est-elle revenue? — murmura-t-il avec tristesse. — Je souffrirais encore de son infâme trahison, et je l'aimerais toujours, tandis qu'à présent son image ne me laisse même pas un regret.

Et Li Ta Tchou se sentit saisi par une lassitude écrasante et un sombre découragement. La vie pour lui n'avait plus

d'intérêt. Jamais il ne pourrait reprendre son existence d'autrefois, dont la monotonie ne lui était supportable que parce qu'il ignorait les divines passions de l'amour.

Et il songea que, maintenant, un ennui mortel, indéfini, allait étendre sur des jours de deuil son voile gris et uniforme.

Autant la mort qui, dans son mystère, offre au moins quelque chose d'original et d'imprévu.

Puisqu'elle doit toujours arriver, autant aller au devant d'elle tandis que sa vue ne vous est pas désagréable.

Li Ta Tchou, d'un geste fatigué, fit signe aux bourreaux de débarrasser la cour d'honneur des restes du supplice; puis, rentrant dans ses appartements, il appela Ou Lien San et lui enjoignit de donner un éclat inaccoutumé au festin du soir, qu'il avait commandé, ironie du sort, pour célébrer suivant l'usage ses premières amours.

Et, ayant rassemblé tous ses serviteurs, il leur ordonna de passer la journée à lui faire la plus minutieuse toilette et à lui préparer ses plus beaux et ses plus riches vêtements.

Avant de quitter la vie, Li Ta Tchou désirait laisser au moins de lui un souvenir agréable à ceux qui l'avaient connu.

Et, s'étant assis sur sa chaise de bois noir incrustée de nacre, il tendit avec gravité ses mains fines aux soins des manucures.

Et, dehors, les aides de bourreau lavaient à grands seaux d'eau les dalles ensanglantées de la cour d'honneur, et leurs rires grossiers montaient vers les cieux infinis comme une injure à la beauté et à l'amour, comme un blasphème contre la souffrance humaine.

XXI

Des lanternes multicolores ornaient la cour d'honneur et, au lieu même où s'était élevé le fatal billot, se dressait une table de festin, somptueuse et magnifique.

Comme la huitième lune approchait de sa fin et qu'il faisait une chaleur torride, Li Ta Tchou avait eu la délicate attention de donner son festin en plein air.

Toute la cour était garnie de feuillages et de fleurs odorantes et aussi de ces arbres nains dont l'exiguïté était due à des prodiges d'adresse et de patience des jardiniers les plus célèbres de Chang Sha.

Dans l'air tiède flottaient des parfums enivrants et les douces lumières qui tombaient des lanternes mettaient des sourires aux calices des fleurs.

Un orchestre de musiciens dissimulé derrière les feuillages égrenait vers le ciel des notes claires et joyeuses et les étoiles semblaient danser au-dessus des toits aux courbes étranges.

Cependant Li Ta Tchou présidait le repas avec son élégance habituelle et sa politesse raffinée.

Il y avait là presque tous les mêmes convives qu'au premier festin, le gros marchand Kiang Lin Tien, le célèbre banquier Liou Tin Fou, et aussi les plus illustres lettrés de Chang Sha et les plus hauts fonctionnaires, et, parmi ceux-ci, le grand trésorier, le grand examinateur et le grand juge qui aimablement avait demandé à Li Ta Tchou s'il était content de ses services.

Le grand maréchal tartare manquait seul, cette fois : il avait eu la tête coupée et n'avait pas encore été remplacé par un autre.

Mais le taotaï avait tenu à honneur de venir en personne afin de témoigner à Li Ta Tchou l'estime qu'il lui portait.

La conversation était vive et animée, et Li Ta Tchou se montrait étincelant de verve et d'esprit.

Son intelligence cultivée brillait dans tout son éclat, et il sautait d'un sujet à un autre avec une grâce remarquable, donnant la réplique à tous les convives, tantôt gai et spirituel, tantôt grave et sérieux, passant avec aisance des plaisanteries les plus badines aux problèmes de philosophie les plus ardus.

— Vous êtes vraiment le prince des lettrés ! — s'écria le grand juge émerveillé.

— Dites plutôt le roi, l'empereur, le dieu ! — reprit galamment le taotaï.

— A propos, — ajouta-t-il en se tournant vers Son Excellence Li Ta Tchou, — saviez-vous que les vers que vous aviez faits au sujet des chrétiens ont été lus à Pékin devant l'impé-

ratrice? Et il m'a été rapporté qu'elle a poussé un « ah! » qu'on dit d'admiration.

— C'est une bien haute faveur dont Sa Majesté a daigné m'honorer, — répondit Li Ta Tchou, — et je lui en suis profondément reconnaissant.

— J'espère — continua le taotaï — que vous n'avez plus de regret d'avoir composé cette poésie exquise!...

— Non, — dit Li Ta Tchou, — je n'en ai plus. Vous aviez raison, il ne faut jamais regretter d'avoir fait de jolis vers, car l'amour passe et la poésie reste.

Il se tut, un instant, et un nuage assombrit son front soucieux. Mais, reprenant aussitôt son impassibilité, il ajouta d'un ton calme :

— Je donnais ce festin pour célébrer ma première nuit d'amour avec Bouton d'Or pâle. Mais ne vous attendez pas à la voir, car elle est morte ce matin.

— Ah! — répondit le taotaï, affectant par politesse un air attristé, — voilà un grand malheur qui vous frappe.

— Ne me plaignez pas, — répliqua Li Ta Tchou en souriant; — c'est moi qui l'ai fait tuer, car je ne l'aimais plus.

— Comment cela? — s'écria le taotaï stupéfait. — Mais hier encore la renommée racontait que vous vous mouriez d'amour pour elle!

— La renommée n'avait pas tort, — continua Li Ta Tchou, — je l'aimais même d'un amour si profond et si extraordinaire qu'au dernier festin je l'avais qualifié de surnaturel devant ces Excellences, qui doivent s'en souvenir. J'avais même ajouté, je crois, qu'il était éternel : eh bien, je me trompais! Je n'aimais Bouton d'Or pâle que parce qu'elle me faisait souffrir et que je ne pouvais la posséder. Or, hier, cette sotte fille, du rang de déesse où je l'avais placée, a préféré redescendre à celui d'une femme quelconque et bêtement s'est offerte à moi, me jurant qu'elle ne me ferait plus jamais souffrir et me promettant même de m'aimer... Vous comprenez, Excellence, que mon amour surnaturel devenait des plus naturels et, par cela même, disparaissait subitement.

— Voilà qui est vraiment curieux! — s'écria le grand examinateur, — et très logique pourtant. J'ai envie, aux pro-

chains examens, de demander aux candidats ce qu'en aurait pensé le grand Confucius, et ce qu'en aurait dit...

Il aurait continué ainsi longtemps; mais le grand juge, qui était formaliste, l'interrompit brusquement pour dire à Li Ta Tchou :

— J'ajouterai le nom de Bouton d'Or pâle à celui de Fleur de Pêcher sur le jugement que j'ai rendu.

— Excellente justice ! — fit observer le taotaï en souriant.

— C'est la meilleure, — dit aimablement Li Ta Tchou; — elle est aveugle, et c'est bien heureux : si elle était seulement borgne, bien peu de têtes resteraient sur les épaules.

— Expliquez-vous ! — demanda curieusement le taotaï.

— Oh ! c'est bien simple : si la justice n'était pas aveugle, elle verrait que l'humanité n'est composée que de ceux qu'on est convenu d'appeler des criminels, au moins au point de vue moral. Mais le crime n'existe pas, pas plus que la justice. En réalité, le monde est régi par une loi simple et unique : c'est que les gros poissons mangent les petits, et, si certains de ceux-ci devenaient gros, ils se jetteraient de même sur les autres petits. C'est un instinct et presque une nécessité.

— Vous avez vraiment des théories fort intéressantes sur la justice, — dit le taotaï, — et c'est un grand charme pour moi de les entendre exprimer. Mais je serai bien aise, puisque nous abordons les sujets graves et sérieux, d'avoir votre opinion sur un autre, qui nous passionne tous. Vous devez certainement avoir à présent de fort jolies idées sur l'amour.

— Ah ! — soupira Li Ta Tchou, — l'amour, voilà un sujet bien pénible !

— Mais non, — dit le taotaï, — c'est en même temps la joie et l'occupation de l'humanité.

— Vous vous trompez, Excellence, du moins sur un point : l'amour n'a rien de gai, il est même fort lugubre.

— Je ne trouve pas !... Il procure, ma foi, des heures fort agréables.

— Je crois, décidément, Excellence, que vous vous trompez. L'amour est sinistre, car il est la souffrance même. Mais, d'abord, laissez-moi vous demander si vous avez jamais aimé.

— Euh ! euh ! — s'écria le taotaï embarrassé, — cela dépend comme vous entendez la chose.

— Je vous comprends, — répondit Li Ta Tchou avec amertume, — vous n'avez jamais aimé. Mais moi, hélas! je viens d'en faire la cruelle expérience... En somme, je n'ai dans toute ma vie vraiment aimé que deux femmes, Bouton d'Or pâle et Fleur de Pêcher. Et pourquoi? Parce que l'une me faisait souffrir et que l'autre, au contraire, souffrait à cause de moi!... Et je suis obligé d'en conclure ceci, Excellence : pour que deux êtres puissent s'aimer, il faut qu'il y ait domination et sacrifice ; il faut un esclave et un maître, un martyr et un bourreau. C'est une loi éternelle, immuable, à laquelle on ne peut rien changer.

Le taotaï réfléchissait, cherchant un exemple pour réfuter cette théorie, puis soudain il dit :

— Il m'a été rapporté pourtant que les barbares d'Occident sont arrivés à concevoir un amour qui n'est fait que de félicité réciproque.

— Que dites-vous? — interrompit Li Ta Tchou d'une voix exaltée ; — vous parlez de l'amour des barbares? Mais, puisque ce sont des barbares, comment connaîtraient-ils l'amour?... Ils se trompent sur le sens du mot « amour ». Ils couvrent de ce nom leur vague instinct de la beauté, ou la volupté de leurs sens ou la satisfaction de leur vanité, ou même, plus simplement, le plaisir qu'ils éprouvent à perpétuer leur race maudite. Mais ils n'ont jamais su ce que c'était que l'amour et il ne le sauront jamais. Car ils craignent la souffrance et ils ont peur de la mort... Or l'amour, qui crée de la vie, a besoin de mort en échange, pour que l'équilibre du monde ne soit pas rompu. Il donne du sang contre du sang, de la joie contre de la douleur. Il mêle l'atroce au délicieux, l'horreur à la volupté, les sanglots sans fin aux pâmoisons suprêmes.

Li Ta Tchou s'arrêta un instant, haletant d'une émotion vraie et sincère.

Un profond silence régnait autour de la table du festin. Tous les convives, graves et sérieux, fixaient leurs yeux pensifs sur les lèvres palpitantes de leur hôte, et, en eux-mêmes, ils se disaient qu'il avait peut-être raison et, tout naturellement, ils se rappelaient les femmes aux petits pieds brisés qu'ils avaient aimées. Et ils songeaient que s'ils attachaient

tant d'importance à l'exiguïté de leurs petits pieds, c'était surtout parce qu'elle était la preuve visible et certaine que, pendant des années, ces femmes avaient souffert le martyre pour être un jour dignes de leur amour.

Et, sur leurs fronts soucieux, ils sentaient passer de longs frémissements, comme si les oiseaux des ténèbres étaient venus les effleurer de leurs ailes poudreuses.

Li Ta Tchou, les yeux fiévreux, les traits contractés, s'était dressé tout debout, appuyant sur la table ses mains nerveuses et tremblantes.

Voyant que personne ne parlait, il reprit :

— Heureux les simples d'esprit qui se figurent aimer et s'en réjouissent naïvement, lorsqu'en réalité ils ne soupçonnent pas ce qu'est l'amour !... Mais quand un homme d'élite a goûté ce poison rongeur, quand son intelligence vive et raffinée et sans cesse en éveil, pendant des heures longues comme des siècles, a senti toute son énergie se consumer peu à peu sous l'effroyable ardeur de sa flamme amoureuse, quand ses sens délicats ont vibré comme des cordes tendues, sous l'infernal archet de ce sinistre musicien qu'on appelle l'amour, alors il regrette d'être né, il regrette son esprit, sa science, son talent et jusqu'à son génie, et il jette un regard d'envie sur l'idiot misérable qui n'a jamais ni rien senti, ni rien compris... Car le spectacle de la vie est en réalité une farce lugubre dont les facéties grossières peuvent dérider la foule vulgaire, mais dont l'atroce réalisme fait frémir d'horreur les quelques spectateurs qui peuvent le concevoir. Et dans cette farce, Excellences, le plus exécrable acteur est certainement l'amour... Pour les spectateurs des basses classes, relégués aux dernières places, il semble de loin beau et jeune, spirituel et gai, et ces pauvres gens ne distinguent que confusément ses gestes et ses discours. Mais ceux qui par leur fortune ou leur intelligence occupent les premiers rangs peuvent aisément discerner qu'il est laid et morose, qu'il est vieux et malade, que ses rides sont simplement couvertes par une couche de fard éclatant, que ses yeux vitreux brillent d'un éclat artificiel, que son sourire est une grimace et son chant un éternel sanglot.

Li Ta Tchou se tut, un moment, fit un geste vague de lassitude et de découragement, puis il reprit :

— Voilà pourquoi, moi, Li Ta Tchou, mandarin de première classe, poète et lettré, malgré mes dignités, mes richesses et les hommages que je reçois, je regrette amèrement de ne pas être mélangé à la foule vulgaire, je regrette de ne pas être un coolie stupide et borné, méprisé et bafoué, car je n'aurais jamais connu l'amour... Évidemment, j'aurais pu fermer les yeux et me contenter de rester à la porte de la salle où il jouait. Mais maintenant il est trop tard, je suis monté jusque sur la scène, et je me suis approché de si près du fatal acteur que son haleine empestée a empoisonné ma vie pour le restant de mes jours. Aussi je n'ai plus qu'un désir, c'est de mettre fin à ceci. Une seule chose m'arrête, c'est un doute terrible sur la mort même : est-ce que la mémoire subsiste après la mort ? Car à quoi bon, alors, y chercher une consolation ?

Ne sachant que conclure, Li Ta Tchou se tut de nouveau, et anxieux, il regarda le taotaï comme pour implorer de lui une solution de cet effroyable problème.

Le taotaï trouvait que Li Ta Tchou commençait à devenir profondément ennuyeux et prétentieux ; pourtant, comme il avait été élevé dans le respect de la philosophie, il lui dit avec beaucoup de gravité :

— Si vous parlez ainsi, c'est que vous croyez à l'âme.

— J'y crois, — répondit Li Ta Tchou.

— Si vous y croyez, vous devez penser comme moi qu'elle est éternelle, c'est-à-dire qu'elle n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin.

— Il ne peut en être autrement, — répliqua Li Ta Tchou.

— S'il en est ainsi, vous avez eu certainement une vie antérieure. Or vous ne vous en souvenez pas. Pourquoi voulez-vous donc, dans une vie future, vous souvenir de celle qui vous anime en ce moment ?

Li Ta Tchou, émerveillé par la subtile logique de ce raisonnement, réfléchit un instant, puis joyeux, s'écria :

— Vous devez avoir raison ! Je peux risquer l'aventure. Je me tuerai ce soir et je prie ces Excellences de ne pas s'attrister de ma résolution. Car mon rire sera large et sonore quand je verrai mon suaire de mort servir de rideau final au hideux spectacle dont j'ai parlé... En attendant, je bois à

votre santé à tous, et vous prie d'agréer mes adieux sincères et mes regrets infinis d'être obligé de vous quitter pour toujours.

Et Li Ta Tchou, avec beaucoup de dignité, ayant rempli une petite tasse en fine porcelaine de la délicate liqueur de roses des académiciens, y trempa ses lèvres encore frémissantes. Puis il joignit ses poings fermés à la hauteur de son visage, et, avec une grâce charmante et une exquise politesse, il les agita noblement, se tournant successivement vers chacun des convives.

Et chacun lui rendit son salut d'adieu sans la moindre émotion ni la moindre tristesse, car le suicide est en Chine d'un usage si fréquent et si estimé que ce genre de mort paraît la chose la plus naturelle du monde.

Lentement, les convives, un à un, quittèrent la table du festin, pour regagner leurs demeures dans leurs belles chaises vertes de cérémonie, et Li Ta Tchou, ayant repris toute sa majestueuse impassibilité, saluait leur départ par les inclinations traditionnelles.

Quand il se trouva seul, dans la cour d'honneur, au milieu des parfums, des fleurs et de la musique, un instant il songea aux scènes du matin, puis, chassant loin de lui ces pénibles souvenirs, d'une voix ferme et assurée il appela son intendant, le fidèle Ou Lien San. Et, quand celui-ci fut accouru, doucement il lui dit :

— Ou Lien San, faites-moi apporter les feuilles d'or qui entourent mes titres universitaires, car je désire me tuer ce soir.

— Et pourquoi vous tuez-vous, divine Excellence ? — s'écria Ou Lien San étonné.

— Mon ami, — reprit Li Ta Tchou, — je me tue parce que je suis un intellectuel.

— Mais ce n'est pas une raison suffisante ! — objecta l'intendant, de plus en plus surpris.

— Si ! — répondit froidement Li Ta Tchou, — je suis d'avis que c'est une raison suffisante... Un homme comme moi doit disparaître : il fait trop souffrir les autres ou il souffre trop lui-même.

Et, sur ces mots, il tourna brusquement le dos, laissant l'intendant stupéfait.

Tranquillement il traversa la cour d'honneur, mais, avant d'en sortir, il s'arrêta un moment et, s'adressant de nouveau à Ou Lien San, il lui dit :

— Venez me rejoindre avec les feuilles d'or en haut du pavillon central qui domine le yamen.

Et, continuant sa marche, paisiblement, il gagna le pavillon, et, montant l'étroit escalier qui conduisait au sommet, il vint s'accouder à la balustrade du belvédère qui le couronnait.

Il prit son éventail et lentement se mit à l'agiter, car l'air était chaud et lourd ; puis, solitaire et pensif, il se mit à rêver.

L'immense ville de Chang Sha s'étendait à ses pieds, confusément noyée dans la brume du soir, et les alignements de maisons ressemblaient à de longues vagues noires sur lesquelles les lumières des rues jetaient une écume rougeâtre.

Au-dessus de cette mer étrange, les étoiles filantes sillonnaient de leurs traînées d'argent l'immensité d'un ciel d'été.

Et là-bas, à l'horizon, de l'autre côté du fleuve, les dernières lueurs du soleil couchant teignaient d'un peu de sang la cime des montagnes sacrées qui dominent Chang Sha.

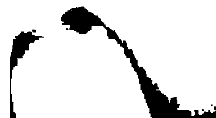
Sur cette partie du ciel encore claire et limpide, les hautes pagodes et les yamens princiers découpaient en noir d'encre avec une netteté saisissante les contours poétiques de leurs toits superposés.

Et les courbes allongées des pignons recourbés, au-dessus desquels se penchaient les dragons de porcelaine, ajoutaient des cornes fantastiques à tous ces monstres de pierre.

Cependant, c'était la fête des dragons des eaux, et, au lointain, sur les flots sombres du fleuve immense, des milliers de jonques élancées balançaient au gré de la brise leurs lanternes multicolores.

Et les bonzes, pour sauver les âmes des noyés, frappaient en cadence sur les gongs sacrés, et déposaient une à une sur les ondes les fleurs de lotus faites en papier huilé, habilement découpé, où vacillait la flamme des rouges chandelles.

Toutes ces fleurs lumineuses, emportées par le courant, formaient de longs serpents, qui faisaient onduler mollement leurs anneaux étincelants ; et, sur les rives, des milliers d'êtres humains, agitant des torches et des papiers enflammés, rayaient de traits de feu le miroir obscur du fleuve.



Et l'air, parfumé par un vent du sud, qui avait passé sur les bois de citronniers, apportait par bouffées, avec ces effluves enivrants, les lointains échos des chansons d'amour, les frémissements des cymbales, les soupirs des violons et les plaintes bizarres de cordes grêles frôlées par de longs ongles.

Émerveillé, Li Ta Tchou se retourna vers Ou Lien San, qui venait de le rejoindre sur le belvédère et, avec une amère ironie, s'écria :

— Chang Sha est très bien, ce soir, n'est-pas, Ou Lien San ?

Et il songeait à l'aspect habituel de la ville, vue de près, en pleine clarté. Il songeait aux ruelles étroites et infectes, à la boue gluante et empestée qui souillait leurs dalles, aux débris de vaisselle, au suintement des latrines, aux pourritures sans nombre que se disputaient les chiens galeux et les immondes pourceaux.

Et, dans ce décor, il se figurait voir passer comme en plein jour les lépreux aux membres putréfiés et les scrofuleux au cou gonflé par un pus fétide et les mendiants couverts de crasse et d'ulcères.

Il lui semblait entendre les cris de haine de tous ces misérables, et les hoquets des agonisants, et les râles des suppliciés.

Et, dans le fond des bouges, il se représentait les soldats ivres qui se battaient en hurlant, et les petites filles dévêtues qui étalaient cyniquement leur nudité déjà corrompue aux yeux fiévreux des vieillards débauchés.

Tout frissonnant, il frappa doucement sur l'épaule d'Ou Lien San pour attirer son attention, et, d'une voix que l'émotion faisait trembler, il lui dit :

— Songez-y bien, Ou Lien San, la vie humaine est comme cette ville. Il faut la contempler en artiste, en poète, planer au-dessus d'elle sur les ailes du rêve. Il faut s'élever dans les cieux infinis jusqu'à ce que ses contours commencent à s'effacer dans une brume vaporeuse, jusqu'à ce que les détails disparaissent et se fondent dans un ensemble magnifique et parfait. Alors on ne distingue plus que les plus grandes choses, que les hauts monuments de l'art et de la pensée, et l'on peut ignorer les immondices qui en salissent le pied.

Il se tut, un instant, puis tranquillement demanda :

— Qu'en dites-vous, Ou Lien San ?

Et un vague sourire erra sur ses lèvres.

Mais Ou Lien San, l'œil morne, l'air hébété, restait comme cloué sur place, stupide et muet : il n'avait rien compris.

Li Ta Tchou, plein d'un dédain suprême, haussa légèrement les épaules.

Puis, d'un geste noble, il saisit les longues feuilles d'or, et, lentement, une à une, il les laissa glisser au fond de son gosier.

Il savait très bien qu'il ne mourrait pas tout de suite, que pendant de longues heures il souffrirait atrocement, mais cela lui était indifférent.

Et, jusqu'à son dernier soupir, il ne regretta pas un moment son mode de suicide, car c'était une fin élégante pour un lettré.

CHARLES PETTIT

LE CŒUR ABANDONNÉ

I

SOIR TOMBANT

Nous parlions d'être heureux, devant le soir qui tombe.
C'était l'heure paisible où le soleil succombe,
Où l'ombre est lumineuse encore, çà et là...
Au bord de la colline une étoile perla,
Visible à peine, comme une première larme.
Ton visage noyé dégageait tout son charme
Et semblait à la fois plus grave et plus aimant.
Des feuilles frissonnaient, derrière, obscurément.
Tout près, dans le silence, une source cachée
Égouttait le bruit clair de son urne penchée,
Cependant que, tout bas, je te parlais de nous
Et que tu m'écoutais, les mains à tes genoux,
En regardant le jour s'éteindre, sans rien dire.
Je voyais seulement le coin de ton sourire,
Mais je devinais bien le doute de tes yeux.
Et des mots se pressaient, pour te convaincre mieux,
Sur ma bouche où ta bouche encore était empreinte;
Et je te disais comme, étreinte par étreinte,
Sur ton cœur, à jamais, tu m'avais su lier,
Comme c'était fini maintenant d'oublier
Et de recommencer ma vie aventureuse,
Comme tu faisais tout mon bonheur d'être heureuse,

Et comme je sentais mes yeux vides et las
De s'ouvrir, aussitôt qu'ils ne te voyaient pas...

Nous étions seuls, cachés dans les arbres paisibles,
A deux pas de la route, et pourtant invisibles,
En un pli de vallon frissonnant et secret.
Le bruit alerte et lent d'un troupeau qui rentrait
Parfois mettait dans l'ombre une rumeur de foule,
Ou bien c'étaient des pas, un chariot qui roule
Et qui s'en vient, lourd d'herbe, accompagné de chants,
Enfin, tout le retour au village, des champs.
Et tous ces bruits laissaient en nous comme un reproche
D'être encor là tous deux, quand la nuit était proche,
Quand, par les chemins noirs dépourvus d'horizon,
Les gens et les troupeaux regagnaient la maison ;
Et nous songions qu'après cette heure qui fut nôtre,
Le retour, brusquement, nous prendrait l'un à l'autre,
Qu'il faudrait dans la vie être deux étrangers
Avec un front tranquille et des rires légers,
Qu'il faudrait arrêter, même aux heures de fièvres,
Les regards dans nos yeux et les mots sur nos lèvres.
Et nos cœurs s'enivraient de notre isolement,
Et mes yeux obscurcis regardaient lentement,
Comme l'ombre des monts sur le clair paysage,
L'ombre de tes cheveux descendre à ton visage.

II

REFRAIN

Un vague refrain se lamente,
Sans mots, dans mon âme, aujourd'hui,
Et je sens que les bras de la plus douce amante
Ne pourraient seulement que bercer mon ennui.

Mon œil traîne aux pages d'un livre ;
Mais j'ignore ce que j'ai lu...
Pour être heureux, sans doute, il faudrait vouloir vivre :
Ce soir, mon chagrin même hésite, irrésolu.

Je ne sais pas si je suis triste;
Je reste immobile et distrait,
En silence, à penser vaguement que j'existe...
Ma vie est sans espoir comme elle est sans regret.

Au dehors, des bruits vont et viennent,
En des roulements assourdis...
Sans émoi, sans frissons, mes lèvres se souviennent
Des longs baisers vivants qu'elles aimaient jadis.

Une indolence fatiguée
Pèse à mon front et sur mon cœur...
Tant d'aveux m'ont meurtri de leur douceur trop gaie,
Tant d'adieux m'ont laissé leur secrète rancœur.

Ma jeunesse est finie... Oh! vais-je,
Sur mon cœur vide et ruiné,
Sentir enfin tomber la douceur de la neige,
Comme sur un jardin d'automne abandonné?

III

LE NOM

Je ne vous aime plus, vous que j'ai tant aimée...
Hier, distraitement, quelqu'un vous a nommée,
Sans réveiller en moi les souvenirs dormants,
Sans même que mon cœur hâte ses battements,
Sans creuser dans mon âme un sillage de rêve,
Sans laisser dans ma vie une tristesse brève.
Votre nom a passé comme un nom inconnu,
Votre nom qui pour moi, jadis, a contenu
Tout le bonheur d'aimer et tout l'orgueil de vivre!
Je me souviens, pourtant... Votre nom! J'étais ivre
Autrefois de l'entendre et de cacher en moi
Tout le grand flot puissant d'allégresse et d'émoi
Que je sentais soudain bondir à la surface...
Votre nom!... — Comme tout se dépeuple et s'efface!

IV

AVEU

Ce soir, je pense à toi, sans penser à moi-même,
Doucement, gravement, sans haine et sans mépris...
Je ne t'en voudrai plus; mes chagrins sont guéris;
Je puis aimer encore et désirer qu'on m'aime.

Je songe à notre amour, — au loin, — qui fut si doux,
D'une douceur que tant d'amertume a suivie.
Je songe à tout cela, qui fut toute ma vie,
Comme si les amants n'avaient pas été nous.

Mon cœur a dépouillé la rancune exigeante
D'un rêve trop fidèle et trop passionné :
Depuis que j'ai l'orgueil de t'avoir pardonné,
Ton nom n'irrite plus ma mémoire indulgente.

Je te vois maintenant, telle qu'au premier jour,
A mon premier regard, j'aurais dû te connaître,
Éprise des baisers que les tiens faisaient naître,
De toute la gaîté légère de l'amour.

Je revois, dans mes bras, ta tête abandonnée,
Tes yeux et ton visage épuisés de bonheur...
Mais ton désir — hélas ! — n'enchaînait pas ton cœur;
Tu ne promettais rien, lorsque tu t'es donnée.

Après le double émoi du plaisir passager,
Même à l'heure fervente où monte des caresses
L'involontaire encens des naïves tendresses,
Ton visage muet craignait de t'engager.

Aux soirs les plus heureux dédaignant d'être aimée,
Quand tu me souriais, pâle dans tes cheveux,
Ton regard, brusquement, refusait les aveux :
J'errais, dans l'ombre, autour d'une âme refermée...

Au lieu de t'en vouloir, j'admire maintenant
L'effort quotidien de cette vigilance
Qui te faisait garder, derrière ton silence,
Un cœur prudent et libre en ton corps frissonnant.

V

BAISERS

Premiers baisers vainqueurs sur des lèvres tremblantes,
Sur tout un clair visage où l'amour se défend :
On a l'impatience et l'orgueil d'un enfant,
Ses craintes, ses ferveurs, ses hâtes violentes.

Tout est caresse au cœur et frissons inconnus,
Bonheur extasié sous la main, sous la bouche,
Tandis que le désir poursuit, tendre et farouche,
Sa conquête brutale et ses jeux ingénus.

On oublie ardemment les misères passées,
Et que d'autres baisers nous ont menti déjà;
On ne veut plus savoir que l'amour prolongea
Moins d'espoir que de peine au fond de nos pensées.

On sent des mots lointains, dont la candeur surprend,
Vous remonter du cœur et trembler sur vos lèvres;
On retrouve, on implore, avec les mêmes fièvres,
Tout son premier bonheur anxieux et souffrant.

On se croyait guéri d'être crédule et tendre;
On s'efforçait d'aimer la douceur de vieillir,
Et l'on sent tout à coup brûler et tressaillir
Le désir éternel qui veillait sous la cendre,

Le désir obstiné qui survit à l'amour,
— Seul rayon qui s'attarde au soir de la jeunesse
Et, dans la mort de tout, fidèlement renaisse
De l'ombre où nos espoirs s'abîment sans retour.

VI

ÉTÉ

J'ai tant de rêve au cœur en ce matin joyeux
Que la petite chambre en est toute agrandie.
Un horizon de plaine immense est dans mes yeux,
Et ma pensée est comme une abeille étourdie.

Elle va, vient, se pose à peine, s'enivrant
Elle-même du vol insensé qui l'emporte...
Premier soleil d'été qui trouble et qui surprend,
Comme vous m'emplissez d'une langueur trop forte!

Dès l'aube et jusqu'au soir, je vous sens m'épuiser
De vos caresses d'or qui donnent le vertige;
Mon désir me consume et, sous votre baiser,
Je suis comme les fleurs qui brûlent sur leur tige.

Premier soleil d'été, puissant comme l'amour,
En mon cœur enflammé vous êtes son complice :
Sans trêve et sans pitié, comme lui, tour à tour,
Vous êtes un tourment, vous êtes un délice.

Je ferme en vain mes yeux blessés par vos ardeurs :
Vous me suivez dans l'ombre où je me réfugie,
Et je sens m'enivrer, plus lourdes, les odeurs;
Le bruit est plus sonore en mon âme élargie.

Des souvenirs fiévreux naissent de mon émoi.
J'accueille avidement leur présence irritante,
Et, jusqu'au soir lointain, tout multiplie en moi
Une fatigue où veille une éternelle attente.

VII

PRÉSENCE

Toi dont les yeux toujours brillent de flammes gaies,
Je t'aime plus qu'une autre, aux heures fatiguées
Où mon désir s'attarde, au loin, dans un passé
De somnolence morne et de plaisir lassé.
O petite maîtresse heureuse, qui t'éveilles
A l'amour, dont le cœur est peuplé de merveilles,
Dont tous les gestes sont ingénus et charmants,
Dont le rire sonore est fait d'étonnements,
Tu ne demandes rien, tu n'as pas de reproche,
Et tu demeures là dans l'ombre, toute proche
De plus en plus, — dans l'ombre où ton corps s'enhardit,
Rougissante parfois d'un mot que tu m'as dit...
O petite maîtresse heureuse, obscure et tendre,
Qui te penches sur moi, toujours prête à répandre
Sur mon front, sur ma bouche et sur mes yeux distraits
L'eau pure de tes bras délicieux et frais.

VIII

RECOMMENCEMENT

Je veux te caresser de caresses légères
Qui se posent gaiement sur toi, — si passagères
Que l'on n'a pas le temps d'épuiser leur douceur —
Je veux te caresser au front, comme une sœur,
Avec des mots très purs et très vagues, à peine
Tremblants, avec des mots de tendresse lointaine
Qui te rajeuniront la pensée et le corps,
Et qui mettront le trouble ancien d'un remords
En ton âme d'enfant, soudain redevenue
Toute pleine de rêve et de crainte ingénue...

Et lorsque, autour de toi, je fermerai mes bras,
Que, de tes yeux jusqu'à ta bouche, tu verras
Mes lèvres en prière et mon baiser descendre,
Tu te reprocheras de te sentir si tendre;
Tu voudras t'échapper, renverser loin de moi
Ton visage durci de révolte et d'effroi;
Tu me regarderas, n'osant me reconnaître,
Et puis, tu sentiras au fond de toi renaître,
Sous mon joyeux sourire avidement penché,
L'invincible langueur de ton premier péché.

IX

EXPÉRIENCE

Et puis, tu t'en iras, pauvre petite amie,
Tu t'en iras, comme les autres, quelque jour...
L'inconstance n'est qu'endormie
Dans le fond de ton cœur amoureux de l'amour.

Lorsque je serai bien celui que tu souhaites,
Tendre, fidèle, heureux de rajeunir pour toi,
Sans les rancunes inquiètes
Que ton sourire neuf vient apaiser en moi;

Lorsque j'aurai perdu ce charme de mystère,
De passé douloureux et de rêve secret,
Cet air d'absence involontaire
Où tes yeux attentifs croient surprendre un regret;

Lorsque tu verras tout le bonheur de ma vie
Être fait de ta grâce ou de ton souvenir;
Après la surprise ravie
De sentir pleinement un cœur t'appartenir,

Tout à coup, près de moi, sûre de ma tendresse,
Tu trouveras, malgré toi-même, à ton insu.
Dans la plus intime caresse
Quelque chose d'un peu monotone et déçu.

Et, regrettant bientôt la volupté fiévreuse
D'épier dans mes bras mon regard incertain,
Tout le vague ennui d'être heureuse
Un jour t'emportera vers quelque amour lointain.

X

TROP TARD

Tout à l'heure, pendant qu'assis auprès de vous
Je vous parlais, tout bas, de mes tristesses vagues,
J'ai senti que j'étais jaloux
De voir vos yeux pensifs s'attacher à vos bagues.

Je ne vous aime pas; nous sommes des amis;
Notre double passé nous garde l'un de l'autre,
Et c'est avec des mots permis
Que ma peine, parfois, a pitié de la vôtre.

Nous n'avons pas besoin de nous interroger;
Nous avons poursuivi, longtemps, sans nous connaître,
Le même rêve mensonger,
Qui, rêvé par tous deux, n'eût pas menti peut-être.

Et, tandis que vos yeux, où meurt la fin du jour,
Se souviennent, je sens un peu de jalousie,
Et je songe à l'unique amour
Qui remplirait mon cœur, s'il vous avait choisie...

XI

ENNUI

Encore un jour perdu qui décline et s'achève,
Un jour d'attente vaine et d'oisive langueur,
Un de ces mornes jours sans désir et sans rêve
Où l'on vit lentement, seul, blotti dans son cœur.

Je n'aurai pas quitté la chambre inerte et sombre
Que le soleil lointain n'éclaire qu'à demi.
Et le jour a passé, le soir est proche... L'ombre
Me retrouve immobile, encor tout endormi.

Je suis triste: je n'ai rien fait de ma pensée;
Pourtant, j'ai l'âme vide et le front douloureux.
Je sens trop qu'en mon cœur ma tendresse est lassée,
Et pourtant je n'ai rien que n'être pas heureux.

XII

PRUDENCE

Si je voulais, peut-être, douce amie
Que je plains et qui me plaignez,
J'éveillerais la tendresse endormie
Au fond de vos yeux résignés.

A votre insu, j'entrerais dans votre âme;
Vous me sentiriez devenir
Tel, malgré vous, que votre ennui réclame
L'amant prochain qui doit venir.

Je sais les mots dont la ferveur secrète
Berce le cœur sans l'apaiser,
Et. peu à peu, sur la lèvre distraite
Prépare le premier baiser.

Je sais, je sens l'heure obscure où persiste
L'éternel besoin de trahir,
Où, dans le soir qui tombe, l'on est triste
D'être fidèle et d'obéir;

Où le devoir tout à coup se révèle
Morne, mélancolique et nu,
Où le désir d'une étreinte nouvelle
Émeut d'un frisson inconnu.

Je sais qu'un geste, un regard, un sourire
Font le silence plein d'aveux...
Et je n'aurais, alors, sans vous rien dire,
Qu'à me pencher sur vos cheveux.

Docilement, vous me laisseriez prendre,
Ce soir, dans ma main votre main,
Qu'un autre — hélas! — plus avide et moins tendre
Sur vos genoux prendra demain.

Et nous serions amants, — voués aux doutes.
Aux mensonges de chaque jour,
Aux désespoirs des cœurs furtifs, à toutes
Les angoisses d'un pauvre amour.

Et nous n'aurions — parfois! — sans les paresses
Qui font les baisers plus aimants,
Que le bonheur de rapides caresses
Et de hâtifs consentements.

Nous userions ce qui nous reste encore
De rêve possible à tous deux,
Pour des plaisirs que la fièvre dévore,
En des rendez-vous hasardeux.

Et le fardeau des misères passées
Demain retomberait sur nous,
Si je laissais s'alanguir mes pensées,
Imprudentes, autour de vous.

XIII

FIN D'AMOUR

Il faudra l'oublier.... Il faut... Je le sais bien,
Hélas! qu'après son cœur l'oubli prendra le mien...
Pourtant, je ne veux pas encore...
Moi-même, je prolonge avidement l'émoi
Que le passé fragile éveille encore en moi...
J'ai des tristesses qu'elle ignore.

Non la tristesse vaine, égoïste en ses pleurs,
Et qui n'exalte en nous que nos propres douleurs :
Cette tristesse-là, qu'importe !
J'ai connu trop souvent le mal d'avoir aimé.
Sa perte laisse en moi le deuil accoutumé
Que laisse une espérance morte.

Au loin, tout m'apparaît vide et silencieux :
Elle manque à mon cœur, à ma bouche, à mes yeux ;
Mais je me résigne à ma peine.
Ce qui s'afflige en moi, ce n'est point seulement
Ma brusque solitude et mon délaissement...
J'ai su lui pardonner sans haine.

D'autres avaient passé, dont l'adieu me fut prompt ;
D'avance, je sais bien que d'autres passeront;
Mon regret les suivra, peut-être,
Et, d'un suprême effort, voudra les retenir;
Puis de ma vie, un jour, puis de mon souvenir
Je les sentirai disparaître.

Je ne m'en voudrai pas du bonheur passager
Que nos désirs changeants n'ont pas su prolonger :
Nous nous serons aimés sans crime;
Nous serons demeurés des amants inconnus,
Libres et sans remords de s'être appartenus;
Nous n'aurons pas fait de victime...

Mais toi, pour t'aimer, toi, pour avoir accepté
Ton amour dans mon cœur et dans ma volonté,
Pour avoir permis l'imprudence
De tes yeux qui toujours guidaient jusqu'à mes yeux
D'un avide et luisant regard, insoucieux
Qu'on surprenne leur confidence ;

Pour n'avoir point forcé ton visage au secret,
Pour avoir accueilli ton désir indiscret
Qui nous dénonçait à voix haute,
Comme je nous croyais sûrs de toi, sûrs de nous
Sûrs d'un assez profond bonheur pour être absous
De ta folie et de ma faute !

Oh! comme je t'ouvrais, d'avance, ma maison,
Et comme je t'avais donné sans trahison
Tout mon cœur et toute ma vie!
Mais ton cœur incertain s'est bien vite repris :
Quand elle eut un moment rêvé sur les débris,
Ta tendresse fut assouvie.

Je me retrouve seul et tu ne m'as laissé,
De tout cet espoir jeune et de tout ce passé,
Que la rancune et que la honte
D'un de ces lents remords que rien ne peut guérir,
Et dont le goût de cendre, à l'heure de mourir,
Du cœur aux lèvres vous remonte...

ANDRÉ RIVOIRE

LETTRES

SUR

LA MUSIQUE FRANÇAISE[1]

— 1836-1850 —

LXXII

Paris, 18 septembre 1844.

Mon excellent ami,

Je suis bien en retard pour te parler de ce qui a eu lieu dans nos théâtres. D'abord, à l'Opéra-Comique, *les Quatre fils Aymon*, de Brunswick et Leuven, musique de Balfe. La pièce est très faible, et la musique encore plus : cela n'a aucun succès, on n'en parle déjà plus. Puis la reprise de *Gulistan*, que j'ai réinstrumenté. Cet opéra a fait plaisir, mais n'a pas excité la sensation de *Richard* et du *Déserteur*. Masset et surtout mademoiselle Casimir ont été fort remarquables. On a ensuite donné un petit acte intitulé *les Deux Gentilshommes*, paroles de Planard, musique de M. Codaux, jeune compositeur toulousain. La pièce est assez gentille et la musique assez bien entendue comme scène, mais manquant d'invention et d'originalité. On doit jouer, cette semaine, un opéra en trois actes d'Ancelot, musique de Montfort, l'auteur de *Polichinelle* et de *Charles-Quint*. Il est intitulé *Vanloo*. On n'en dit pas grand bien. Cet hiver, il y aura un opéra d'Auber[2] et peut-être un d'Halévy. Je ne donnerai rien à l'Opéra-Comique.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août, 1er et 15 septembre.

2. *La Barcarolle ou l'Amour et la Musique*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 22 avril 1845. — Voir lettre LXXVII.

A l'Opéra, on a joué un détestable ballet intitulé *Eucharis* : Pillet est soupçonné d'y avoir mis la main ; la musique, d'un jeune homme nommé Deldevez, renfermait d'assez bonnes choses au premier acte, mais s'éteignait au deuxième. On a ensuite donné une traduction d'*Otello*, de Rossini, où madame Stoltz a été très remarquable, Duprez plus que faible, et Baroilhet assez bien dans Iago. Cela n'a rien fait du tout. On monte maintenant mon *Richard*, qui sera joué dans les premiers jours d'octobre. Voilà ma distribution : Richard, Baroilhet ; Kennett, Marié ; Saladin, Levasseur ; Bérengère, madame Dorus-Gras, et Édith, mademoiselle Méquillet. Je ne sais, cher ami, quel sera le succès de cet ouvrage ; mais, si j'en dois croire tous ceux qui y jouent et qui l'entendent, c'est ce que j'ai fait de mieux. Malheureusement, Pillet ne protège que les ouvrages où joue madame Stoltz, et, le mien n'offrant pas cet attrait pour lui, il met beaucoup de négligence pour le monter. Tous ses soins se concentrent sur un grand ouvrage intitulé *Marie Stuart*[1], dont il est l'auteur, et dont la musique est confiée à Niedermeyer. Les répétitions s'en font conjointement avec celles de *Richard*, et il compte donner cette grande pièce à la fin de décembre ; elle servira de début à Gardoni, que tu connais, et dont Pillet dit le plus grand bien. En revanche, on n'en dit aucun de sa pièce ni de sa musique, et l'on craint ou plutôt on désire une chute qui déterminerait peut-être enfin celle de cette malencontreuse administration. — On montera aussi, cet hiver, un ballet[2] pour la Carlotta, dont le programme est de Saint-Georges et dont je dois faire la musique. Le sujet me paraît très heureux.

Ton affectionné,

AD. ADAM

Mademoiselle Chérie est allée depuis huit jours prendre des bains de mer avec mon fils ; mais, en son absence, je ne t'en charge pas moins de présenter ses compliments et mes respects à ces dames.

1. Opéra en cinq actes, paroles de Théodore Anne, musique de Niedermeyer, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 6 décembre 1844. — Voir lettre LXXIV.

2. *Le Diable à quatre*. — Voir lettre LXXIX.

LXXIII

Lundi, 21 octobre 1844.

Mon excellent ami,

Enfin, te voilà de retour dans ta famille, au milieu de tes habitudes : que je t'envie de pouvoir ainsi voyager ! Moi, cloué aux planches de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, il m'est à peine permis de m'absenter huit jours de Paris sans que mes intérêts en souffrent. Oh ! que j'envie l'*aurea mediocritas* d'Horace. Mais à Paris, vois-tu, l'*aurea mediocritas* n'est pas de moins de vingt mille francs de rente : on ne peut y vivre à moins ; c'est à peu près ce que je gagne, j'en mets un quart de côté pour l'avenir et je suis continuellement gêné.

Parlons un peu des théâtres de Paris, à présent. A l'Opéra-Comique, rien de bon. Une *Sainte Cécile* en trois actes, musique de Montfort. Je ne l'ai pas entendue, mais on dit que c'est d'une faiblesse extrême. Un *Mousquetaire* en un acte, musique d'un nommé Bousquet, grand prix de Rome : celui-là, je l'ai entendu et n'y ai rien trouvé de remarquable. Auber et Halévy ont chacun un ouvrage pour cet hiver, mais ni l'un ni l'autre ne sont prêts. On ne sait que donner. On va reprendre *Wallace*[1], de Catel, ouvrage froid et qui n'a jamais fait d'effet sur le public, quoiqu'il soit fort estimé des connaisseurs. On a repris *la Sirène*, qu'on avait interrompue cet été ; on va remettre *le Maçon*, puis mon *Cagliostro*, aussi interrompu cet été (à propos as-tu reçu la grande partition ?) mon *Roi d'Yvetot* et mon *Brasseur*, puis la *Cendrillon* de Nicolo, que j'ai réorchestrée. Tout cela est beaucoup, mais peut-être n'exécutera-t-on pas la moitié de ces projets.

A l'Opéra, je ne sais si je t'ai parlé de l'*Otello* traduit. Cela n'a pas été heureux. Madame Stolz y a pourtant été fort belle, mais cette musique si admirable dans l'idiome italien et dans la salle des Bouffes a paru mesquine et rétrécie dans celle de l'Opéra.

1. *Wallace ou le Ménestrel écossais*, drame lyrique en trois actes, paroles de Saint-Marcellin, musique de Catel, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 24 mars 1817.

Puis enfin est venu mon *Richard en Palestine*. Comme madame Stoltz n'y jouait pas, l'administration craignait un succès et a tout fait pour me faire tomber. Cela te semble incroyable qu'une direction cherche à se ruiner à plaisir. Parles-en à Meyerbeer et il te dira si je dis vrai. Heureusement que cette mauvaise volonté était si évidente que le public a pris mon parti et j'ai eu un succès magnifique, sans claqueurs et malgré tout. Les journaux ont été froids, parce que l'administration les tient par les entrées qu'elle leur accorde; mais le public est de plus en plus chaud. Franchement et entre nous, il a raison, car c'est une des meilleures choses que j'aie faites et dans un genre tout à fait éloigné de celui qui m'est habituel. Mon Dieu! que Meyerbeer est heureux de pouvoir se passer de ces gens-là et qu'il fait bien de ne vouloir rien leur donner. Ils gâtent tout ce qu'ils touchent.

On monte à grands frais, en ce moment, un énorme opéra en cinq actes intitulé *Marie Stuart* dont les paroles sont de L. Pillet lui-même, mais il ne les avoue pas et les a fait endosser par un nommé Th. Anne, qui fait le feuilleton d'un journal légitimiste, intitulé *la France*. La musique est de Niedermeyer, compositeur de talent mais antidramatique. Chacun espère que ce sera le tombeau de cette inintelligente direction qui ruine tout.

J'ai promis de faire un ballet, cet hiver, pour forcer à jouer mon opéra avec; mais comme c'est Pillet qui choisira le sujet, je ne compte pas sur un grand succès.

Ton très affectionné,

AD. ADAM

LXXIV

Paris, 12 décembre 1844.

Mon excellent ami,

En fait de nouveautés musicales, nous avons eu à l'Opéra-Comique la reprise du *Maçon*, d'Auber, qui a eu un très grand succès; puis celle beaucoup moins heureuse du *Wallace* de Catel avec une pièce refaite par Saint-Georges qui ne vaut guère mieux que l'ancienne. On a été obligé de rajouter de nouveaux morceaux à la partition. C'est Ernest Boulanger,

père de trois enfants, ce qui me paraît fort invraisemblable. Toute cette première partie a été écoutée avec bienveillance et plaisir, mais sans grands transports d'admiration. Le premier morceau de la symphonie est très bien, l'andante est faible, et le finale est un air de ballet fort joli, mais un peu léger pour clore une symphonie. A la deuxième partie *(le Désert)*, la scène a changé : les applaudissements frénétiques ont éclaté de toutes parts, et souvent, presque toujours, ils étaient justifiés par l'élégance, l'élévation et la nouveauté du style. Des mélodies arabes ou égyptiennes arrangées avec un goût exquis donnent un grand caractère d'originalité à cette composition. Les chefs arabes, qui assistaient au concert dans leur splendide costume, n'étaient pas le spectacle le moins curieux.

En somme, le succès a été très grand, et ce qui est le plus extraordinaire, c'est qu'il est mérité.

Maintenant, que M. David ait plus de talent que nous tous, je ne le crois pas ; qu'il promette d'aller plus loin que nous tous, je le veux bien, mais j'en désire d'autres preuves que deux symphonies dont l'une a pour principal mérite l'arrangement d'airs nationaux étrangers.

Voilà toutes les nouvelles. — A l'Opéra, Pillet s'obstine à jouer *Marie Stuart*, qui fait trois mille francs de recettes (le minimum de l'Opéra). Il ne veut même pas commander les décors de mon ballet du *Diable à quatre*, dans la crainte que ce succès ne nuise à *Marie Stuart* qui agonise et qui mourrait du coup. — A l'Opéra-Comique, on prépare à grands frais la reprise de *Cendrillon*, de Nicolo, où j'ai refait beaucoup de choses.

Ton affectionné,

AD. ADAM

LXXVI

Samedi, 8 février 1845.

Mon excellent ami,

Aucune nouvelle de l'Opéra, si ce n'est le prodigieux succès des trente-six petites danseuses viennoises. Chacune de leurs représentations remplit la caisse d'une somme de dix

M. Félicien David, que la mode a adopté sur-le-champ et que l'enthousiasme parisien a du premier coup posé en rival de Beethoven et des plus grands maîtres.

M. Félicien David est un homme de trente-cinq ans, qui. après avoir étudié quelque temps au Conservatoire, s'est fait saint-simonien et, après avoir embrassé avec enthousiasme les doctrines de cette secte, n'a pu survivre à sa ruine en France et est allé pour la propager en Orient. Il en est revenu probablement désabusé de ses illusions et a continué à cultiver la musique, qui ne lui donnait même pas de quoi vivre, car on raconte qu'il a été obligé de se louer comme garçon jardinier afin de gagner quelques sous pour subsister. On ne sait trop comment il est parvenu à amasser la somme nécessaire pour organiser un concert, qui n'avait attiré que bien peu de monde au Conservatoire. Huit jours auparavant, G. Kastner avait fait exécuter dans la même enceinte un opéra biblique de lui, intitulé *le Dernier Roi de Juda*. Cela avait paru très faible, et, craignant les mêmes déceptions, on ne s'était pas empressé de se rendre au concert de F. David. Mais les journalistes et le petit nombre de personnes qui ont entendu ce premier concert en ont dit des merveilles. Le lendemain, les Escudier lui avaient acheté la partition de sa symphonie, *le Désert*, et organisaient un nouveau concert dans la salle du Théâtre-Italien. Tout ce que Paris renferme de gens distingués et élégants s'y était donné rendez-vous. Chérie et moi étions justement placés à côté de deux de tes amis, M. et madame Koreff. Spontini — je me trompe — le comte de Sant'Andrea[1] était derrière nous, mais il était loin de partager l'enthousiasme général.

Le concert a commencé par une symphonie en *mi bémol*. très courte, très simple et plutôt dans la manière d'Haydn que dans celle de Beethoven, mais avec une instrumentation d'une élégance et surtout d'une clarté vraiment remarquables. Puis sont venues diverses mélodies chantées par Ponchard et une espèce d'être amphibie nommé M. Béfast, qui chante sur la clef d'*ut* première ligne et qui pourtant, à ce qu'on assure, est marié, ce qui est possible, et, de plus.

1. Spontini avait reçu de Grégoire XVI le titre de comte de Sant'Andrea.

père de trois enfants, ce qui me paraît fort invraisemblable. Toute cette première partie a été écoutée avec bienveillance et plaisir, mais sans grands transports d'admiration. Le premier morceau de la symphonie est très bien, l'andante est faible, et le finale est un air de ballet fort joli, mais un peu léger pour clore une symphonie. A la deuxième partie *(le Désert)*, la scène a changé : les applaudissements frénétiques ont éclaté de toutes parts, et souvent, presque toujours, ils étaient justifiés par l'élégance, l'élévation et la nouveauté du style. Des mélodies arabes ou égyptiennes arrangées avec un goût exquis donnent un grand caractère d'originalité à cette composition. Les chefs arabes, qui assistaient au concert dans leur splendide costume, n'étaient pas le spectacle le moins curieux.

En somme, le succès a été très grand, et ce qui est le plus extraordinaire, c'est qu'il est mérité.

Maintenant, que M. David ait plus de talent que nous tous, je ne le crois pas ; qu'il promette d'aller plus loin que nous tous, je le veux bien, mais j'en désire d'autres preuves que deux symphonies dont l'une a pour principal mérite l'arrangement d'airs nationaux étrangers.

Voilà toutes les nouvelles. — A l'Opéra, Pillet s'obstine à jouer *Marie Stuart*, qui fait trois mille francs de recettes (le minimum de l'Opéra). Il ne veut même pas commander les décors de mon ballet du *Diable à quatre*, dans la crainte que ce succès ne nuise à *Marie Stuart* qui agonise et qui mourrait du coup. — A l'Opéra-Comique, on prépare à grands frais la reprise de *Cendrillon*, de Nicolo, où j'ai refait beaucoup de choses.

Ton affectionné,

AD. ADAM

LXXVI

Samedi, 8 février 1845.

Mon excellent ami,

Aucune nouvelle de l'Opéra, si ce n'est le prodigieux succès des trente-six petites danseuses viennoises. Chacune de leurs représentations remplit la caisse d'une somme de dix

mille francs, et elles ont tout à fait relevé ce théâtre qui était au plus bas. Le ballet du *Diable à quatre*, dont j'ai fait la musique, et qui devait être joué le mois dernier, est par conséquent ajourné.

On parle de monter la traduction d'un ouvrage du compositeur anglais Balfe, *The Bohemian Girl*, dont le sujet est une imitation du ballet français *la Gipsy*. Balfe est un musicien à la toise, qui a de la facilité, de la chaleur assez souvent, mais nulle invention. C'est une honte pour l'Opéra et pour nous tous qu'on lui ait ouvert à deux battants des portes qu'on veut à peine nous entr'ouvrir.

Notre directeur attend toujours *le Prophète* de Meyerbeer; mais comme il craint, avec quelque raison, je crois, que celui-ci ne se soucie pas d'être joué sous sa direction, il a commandé à Donizetti un opéra pour être joué en cas de refus de Meyerbeer. Je souhaite que ce nouvel ouvrage vaille mieux que *D. Sebastien*; en tout cas, il sera supérieur à *Marie Stuart*, de défunte mémoire.

A l'Opéra-Comique, on répète l'ouvrage nouveau d'Auber, qui n'arrivera pas avant la fin de mars, et l'on vient d'avoir un immense succès avec la reprise de la *Cendrillon* de Nicolo, dont j'ai refait l'instrumentation et dont la pièce a subi de fort heureux changements. On y a ajouté de la féerie, qui comporte de magnifiques décorations. J'ai ajouté un air que la Casimir chante à ravir.

Mademoiselle Darcier (qui est toujours la reine de l'Opéra-Comique par son talent et puis un peu par droit de conquête, puisqu'elle a fait celle du directeur Crosnier) est ravissante dans le rôle de Cendrillon. Les autres rôles sont remplis par mesdames Casimir, Revilly et MM. Audran, Grard, Grignon et Sainte-Foy. Le théâtre fera recette avec cette reprise pendant cent représentations.

Berlioz a organisé des concerts monstres dans le local du Cirque des Champs-Élysées. Le premier, tout bourré de sa musique, n'a point eu de succès. Le deuxième doit avoir lieu de demain en huit et attirera probablement du monde, parce qu'on y exécutera l'œuvre de F. David, *le Désert*, dont les exécutions au Théâtre-Italien commencent cependant à attirer moins la foule.

Voilà, cher ami, tout ce qu'il y a de nouveau dans les théâtres lyriques ; c'est bien peu. Mais Paris n'en est pas moins gai : c'est un luxe de fêtes et de bals dont tu ne peux te faire idée. Je n'ai plus une soirée à moi. Chérie aime le monde, elle y a de grands succès et je me fais un plaisir de l'y voir briller.

Adieu, mon excellent ami; au milieu de ce tourbillon, je pense bien souvent à toi, à ton tranquille Berlin où je fus si heureux auprès de toi, où je voudrais bien souvent aller respirer l'air du calme et de l'amitié.

Crois-moi toujours
ton affectionné,

AD. ADAM

LXXVII

Paris, 16 mai 1845.

Mon excellent ami,

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit : d'abord il y avait peu de nouvelles intéressantes et ensuite j'ai été fort occupé, non de travaux de composition, mais d'organisation de musique militaire, ce dont a été chargée une commission dont je fais partie.

A l'Opéra-Comique, nous avons eu l'opéra nouveau d'Auber et Scribe, *la Barcarolle*. Tu connais assez mon amitié et mon admiration pour mes deux célèbres amis pour croire à mon impartialité à leur égard. C'est donc avec un vif regret que je t'annonce que rien de plus faible n'est jamais sorti de leur collaboration. La pièce est sans gaieté, et, ce qui est plus extraordinaire, sans esprit, la musique sans invention, mais non sans talent, comme bien tu penses. Trois débutants, élèves du Conservatoire, y remplissent des rôles importants. Mademoiselle Delille, toute jeune fille de dix-sept ans, quoique son précoce embonpoint puisse la faire paraître plus âgée, a une belle voix, de l'aplomb, et, je crois, un bel avenir. M. Gassier, baryton, a un joli physique, est assez élégant, mais manque de mordant. M. Chaix, basse-taille, a une voix

lourde et empâtée et chante rarement juste, mais ce sera un excellent comédien. — La pièce ne fait déjà plus d'argent, à la douzième représentation, quoique le temps gris et froid qu'il fait toujours soit très favorable au spectacle.

On continue, au Théâtre-Italien, à exécuter assez fréquemment la symphonie de David, *le Désert*. Comme David doit être incessamment à Berlin, tu jugeras son œuvre, et je t'en ai assez parlé pour ne pas t'en dire davantage.

A l'Opéra, c'est l'abomination de la désolation : madame Dorus vient d'être renvoyée, ainsi que Levasseur ; Baroilhet est atteint d'une maladie de voix que l'on dit incurable, Duprez est fini ; il n'y a donc que madame Stoltz, l'inévitable, et le petit ténor Gardoni, qui est bien gentil, mais qui n'est pas très fort et qui se fatigue vite. On ne répète rien, on ne fait rien, la salle est vide à chaque représentation, c'est un véritable désert, et Léon Pillet se frotte les mains en disant que Meyerbeer va arriver et lui donner son opéra de *l'Africaine*[1]. En vain lui a-t-on répété à satiété que Scribe ne consentirait à aucun prix à donner un ouvrage sous son administration, qu'il était plus que présumable que Meyerbeer ne donnerait pas un opéra dans un théâtre aussi discrédité : rien ne peut le tirer d'erreur. Nous espérons tous que cette erreur se prolongera assez pour le forcer à faire faillite, seul moyen de salut qui reste à l'Opéra anéanti par cette déplorable administration dont rien ne peut te donner idée. L'homme le plus fou, mis à la tête d'un théâtre, serait plus raisonnable que ne l'est ce pauvre Pillet, qui n'est ni une bête ni un méchant homme, mais que la passion aveugle à un point inimaginable.

Voilà, mon cher ami, où nous en sommes à Paris.

Hier l'Opéra-Comique (qui vient de changer de directeur, M. Basset ayant succédé à Crosnier) est allé à Trianon donner une représentation du *Déserteur* avec mon arrangement. Le grand-duc de Saxe-Weimar, qui ne connaissait pas cet opéra, en a paru enchanté et m'a fait de grands compliments en m'assurant que cet ouvrage aurait un grand succès en Allemagne. Je ne conçois pas que M. de Kistner, qui me l'avait

1. *L'Africaine*, on le sait, ne fut jouée qu'en 1865.

demandé, n'ait pas même répondu à la lettre que je lui ai écrite et où je lui fixais le prix fort modeste de six cents francs pour l'achat de ma partition.

Crois-moi toujours
ton affectionné,

AD. ADAM

LXXVIII

Mercredi, 25 juin 1845.

Mon excellent ami,

Les élèves du Conservatoire ont donné avant-hier une représentation du *Fidelio* de Beethoven. Je t'avouerai que je ne suis pas un admirateur passionné de cet ouvrage : j'y vois toujours le grand symphoniste, mais jamais le compositeur dramatique. La mélodie y manque et le peu qu'il y en a se trouve plutôt dans les instruments que dans les voix, qui ne sont du reste pas bien disposées. Quoique cette partition soit très difficile, l'exécution en a été très satisfaisante, comme orchestre et même comme chant.

A l'Opéra, on continue à ne rien faire. Le ténor Gardoni a joué plusieurs fois le *Robert* de notre ami Meyerbeer et il y a été plus que faible. Paulin (que vous avez, je crois, entendu à Berlin, comme deuxième ténor, et qui est frère naturel de Nourrit) a débuté avec beaucoup de succès dans le rôle de Rodrigue d'*Othello*, auquel il avait ajouté un air. Sa voix est d'une mauvaise qualité, mais il sait chanter et possède une excellente agilité. — On va remettre, dans quinze jours, mon *Richard en Palestine* ; puis on jouera mon ballet du *Diable à quatre* vers la fin de l'été. — Je crois que Pillet commence à croire que Meyerbeer ne donnera pas son opéra : il s'occupe de faire faire un *pasticcio* sur de la musique de Verdi.

A l'Opéra-Comique, le nouveau directeur, Basset, n'est guère plus actif. Il monte cependant une pièce en trois actes de Scribe, musique de Labarre, intitulée *le Ménétrier*. On compte peu sur cet ouvrage. Puis viendra le *Félix* de Monsigny, que j'ai reinstrumenté sur la demande du Roi. Mais la grande préoccupation de Basset est de donner, cet hiver, une tra-

duction du *Camp de Silésie* de Meyerbeer. Un grand obstacle s'oppose à ce projet : c'est le traité avec les auteurs, qui n'autorise pas les traductions à l'Opéra-Comique. Mais peut-être voudra-t-il passer outre et alors ce sera une guerre déclarée entre les auteurs et la direction, qui s'en trouvera fort mal, car tu sais qu'en France nous avons le droit de refuser et de retirer toutes nos pièces au directeur qui voudrait les jouer sans notre consentement. — Mais, selon moi, il y a pis que cela. D'après ce que tu m'as dit de cet ouvrage et le mérite incontestable qu'il doit y avoir dans la musique de notre ami Meyerbeer, il me semble que ces morceaux ne sont pas de nature à réussir sur notre théâtre de l'Opéra-Comique, où l'on n'apprécie guère que la musique légère et où le mérite d'un double chœur et d'une harmonie serrée passera totalement inaperçu.

Voilà tout ce qui se passe à Paris, où l'été, quoique chaud, est toujours pluvieux, cette année. Nous avons eu de terribles orages qui ont amené un peu de monde dans nos théâtres. Mais l'Opéra est très malade de son inaction et l'Opéra-Comique de l'insuccès du dernier opéra d'Auber, *la Barcarolle*. Du reste, Auber veut prendre sa revanche cet hiver et il nous promet son opéra pour le mois de décembre. Mais je ne crois pas qu'il soit prêt à cette époque.

A toi de cœur,

AD. ADAM

LXXIX

Paris, 16 août 1845.

Mon excellent ami,

Je t'écris encore tout étourdi de l'immense succès que je viens d'obtenir à l'Opéra et auquel j'étais loin de m'attendre. Mon ballet du *Diable à quatre* a été joué lundi dernier à l'Opéra et la réussite en a dépassé toutes les espérances. La Carlotta Grisi y a été ravissante et s'est élevée, comme mime et comme danseuse, à un point qu'on croyait qu'elle n'atteindrait jamais. Ma musique, que j'avais faite tout à fait sans

prétention et sans y attacher la moindre importance, est mise au rang de ce que j'ai fait de mieux : il n'y a que moi, peut-être, qui ne suis pas de cet avis.

Pour me remercier, la direction de l'Opéra me fait reprendre les représentations de mon opéra de *Richard en Palestine*, interrompues depuis six mois par les successives indispositions de Baroïlhet. — Notre directeur a été poursuivre Meyerbeer à Cologne et, là, il s'est convaincu que ce dernier ne voulait pas lui donner son opéra : c'est ce que tout Paris savait, lui excepté. Il a immédiatement demandé un grand ouvrage à Halévy, qui l'a promis pour le milieu de l'hiver. Il sera bien habile s'il peut le donner à la fin de la saison.

A l'Opéra-Comique, on a donné la première représentation d'un opéra en trois actes de Scribe, musique de Théodore Labarre, *le Harpiste*. — La pièce est une des moins bonnes de Scribe, mais la musique est celle d'un homme de grand talent; malheureusement, l'inspiration et la nouveauté s'y font trop désirer. Labarre était, ainsi que moi, élève de Boïeldieu, qui en faisait un cas tout particulier et qui comptait beaucoup plus sur lui que sur moi. Labarre donna, en 1829, un opéra en trois actes intitulé : *les Deux Familles*, qui renfermait de très belles choses; depuis, il n'a fait que la musique d'un ballet, *la Révolte au Sérail*, et un autre petit opéra, joué sans succès. Son immense talent sur la harpe le détournait du théâtre; la harpe étant passée de mode, il est revenu au théâtre, mais il n'a pas marché avec le siècle; son orchestration est lourde et terne : en un mot, il est en arrière.

La santé d'Auber est complètement rétablie : je l'ai vu hier à l'Institut et il est tout à fait hors de danger. Il a encore un peu de faiblesse corporelle, mais son esprit est aussi vif et aussi jeune qu'à l'ordinaire. — Donizetti, au contraire, qui est depuis quinze jours à Paris, est dans un état mental alarmant. Il n'a jamais été fort spirituel, et la maladie nerveuse dont il souffre lui donne un air hébété et presque crétin. Je crois qu'il y a chez lui excès de travail. Chez Auber, il y avait bien aussi du travail, mais il y avait aussi et encore plus excès de plaisir. Auber, qui est jeune d'esprit, s'imagine que le corps a la même jeunesse, et il se trompe. Peut-être, et il faut l'espérer, sa maladie va-t-elle le rendre plus sage.

M. Bunn, le directeur de Drury Lane, vient de me commander un ballet en trois actes[1] dont toute la musique lui doit être livrée le 15 septembre prochain : c'est un tour de force, je n'ai que trois semaines devant moi et je vais l'entreprendre.

Crois-moi toujours
ton affectionné.

AD. ADAM

LXXX

Mercredi, 15 octobre 1845.

Mon excellent ami,

Il y a bien longtemps que je n'ai pu t'écrire, mais nos journaux t'en auront, sans doute, expliqué la cause en mentionnant mon voyage à Londres. Voici comment cela a eu lieu.

Le directeur de Drury Lane, M. Bunn, assistait, à Paris, à une des premières représentations du *Diable à quatre* : il fut très satisfait de l'ouvrage, que l'on monte en ce moment à Drury Lane et me demanda si en trois semaines je pourrais lui composer la musique d'un ballet en trois actes qu'il voulait donner pour l'ouverture de sa saison, le 27 septembre. Nous étions alors au milieu du mois d'août. Ses offres me tentèrent, car il me demanda, en outre, de lui écrire un opéra pour le printemps. Je composai ce ballet en dix-neuf jours et j'ai été en surveiller les dernières répétitions à Londres, où je n'avais pas été depuis treize ans.

J'ai trouvé la ville considérablement embellie, et les mœurs même m'ont semblé avoir subi un changement notable : quoique ma barbe et ma décoration me signalassent assez comme Français, je n'ai pas entendu résonner à mes oreilles le « *French dog !* » dont j'étais autrefois assailli dans les quartiers populeux. Le dimanche est moins triste qu'autrefois : on voit à présent quelques boutiques ouvertes, la musique n'est plus défendue, et j'ai même, ce jour-là, entendu la musique d'un régiment exécuter des symphonies dans le parc de Greenwich.

Mon ballet, intitulé *the Marble Maiden*, était exécuté par

1. *The Marble Maiden.* — Voir lettres LXXX et XC.

trois artistes français, Albert, Petipa et mademoiselle Ad. Dumilâtre. Son succès a été fort grand et il va être joué sans interruption, quatre fois par semaine, durant tout le séjour des trois artistes français, c'est-à-dire jusqu'au 27 novembre.

Je ne suis resté que deux jours à Londres après la première représentation : des affaires importantes me rappelaient à Paris. J'ai entendu là-bas deux opéras de Balfe, le Mozart des Anglais. L'un, *The Enchantress*, écrit pour madame Thillon et chanté maintenant par miss Roomer, renferme d'assez jolies choses, quoique manquant entièrement d'originalité, comme toutes les compositions de Balfe. L'autre, *The Bohemian Girl*, est extrêmement faible, et pourtant son succès à Londres a été immense.

J'ai été fort malade pendant les deux traversées d'aller et retour, et Chérie ne s'est pas mieux trouvée. A mon retour à Paris, j'ai retrouvé les choses dans l'état où je les avais laissées ; l'Opéra déplorable comme exécution vocale, abandonné par tous les compositeurs de talent, et réduit à donner cet hiver un ouvrage[1] d'un monsieur totalement inconnu, nommé Mermet, et l'autre de Balfe[2], qui peut être un grand homme chez les Anglais, mais qui est un assez piètre sire chez nous. Pillet m'avait demandé un opéra en un acte pour cet hiver, mais je ne le donnerai pas. Je ne puis me séparer de mes confrères, qui ne veulent pas soutenir cette déplorable direction, et me fourrer dans la mauvaise compagnie de tous ces nouveaux venus.

A l'Opéra-Comique, on n'est guère plus heureux : je ne sais si je t'ai parlé du *Ménétrier*, opéra en trois actes de Scribe, musique de Th. Labarre. Cet ouvrage n'a pu se soutenir au delà de quinze représentations. Il y a quelque mérite dans la musique, qui cependant a paru triste et monotone. — Avant-hier, on a donné la première représentation de *la Charbonnière*, opéra en trois actes, de Scribe et Mélesville, musique de Montfort. Cet ouvrage est encore plus faible que *le Ménétrier*. La pièce est absurde et ne laisse nulle place à la musique, qui est extrêmement faible.

1. *Le Roi David*, opéra en trois actes, paroles de Soumet et Malefille.

2. *L'Étoile de Séville*. — Voir lettres LXXXI.

On parle maintenant d'un opéra d'Halévy et Saint-Georges[1]. Quant à celui d'Auber, je ne pense pas qu'on le donne cet hiver. Du reste, la santé d'Auber me paraît complètement raffermie et ne donne plus aucune inquiétude à ses amis.

Je ne compte rien donner cet hiver, quoiqu'il ne soit pas encore bien certain que mon opéra anglais doive passer au printemps; il serait fort possible qu'il fût remis à l'hiver prochain : j'attends, pour en être certain, des nouvelles de Londres, qui ne peuvent tarder à m'arriver.

Le Théâtre-Italien a rouvert avec l'affluence accoutumée. Le ténor Mariani, qui ne pouvait donner que quatre représentations, étant obligé d'aller accomplir un engagement à Madrid, a obtenu du succès. On nous promet le *Nabuco* de Verdi, pour les débuts de Derivis fils, qui était [à l'Opéra], il y a quatre ans, et que Pillet a laissé partir, ainsi que Mario, madame Dorus, Alizard, etc.

Meyerbeer est toujours à Paris, où il contemple en philosophe ce qui se passe à l'Opéra : il est bien heureux d'avoir une fortune qui lui permette de prendre en patience des directions telles que celle sous laquelle nous gémissons; nous, nos belles années se passent, sans qu'il nous soit possible de rien produire de bon, grâce à l'impéritie de ceux que l'on met à la tête des affaires théâtrales. Je me trouve fort heureux d'avoir fait cette première affaire à Londres : cela m'ouvre une voie nouvelle où il y a, à la vérité, peu de gloire à acquérir, mais qui, au moins, me fera vivre, en attendant un régime meilleur.

Ton affectionné,

AD. ADAM

LXXXI

Paris, 25 décembre 45.

Mon excellent ami,

Il n'y a rien de bien intéressant en musique, si ce n'est l'apparition de l'opéra de Balfe, *l'Étoile de Séville*. La veille,

1. *Les Mousquetaires de la Reine*, opéra-comique en trois actes, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 3 février 1846. — Voir lettre LXXXII.

avait eu lieu, aux Italiens, le début du ténor Malvezzi, dans la *Gemma di Vergy*, de Donizetti. Malvezzi est un jeune homme doué d'une très belle voix, mais chantant comme on chante maintenant en Italie, c'est-à-dire sans style et sans art, se contentant de pousser la voix en avant et se dispensant de fioritures et d'ornements dont au reste on peut très facilement se priver dans les nouveaux opéras italiens. La musique de la *Gemma* n'a pas eu de succès, elle a paru pâle et décolorée. Elle a peut-être servi de type aux ouvrages suivants de Donizetti; mais, comme nous avons entendu ces ouvrages avant la *Gemma*, il s'ensuit que cette dernière partition nous a fait l'effet d'une copie, tandis que dans le fait c'est plutôt elle d'après laquelle les autres opéras ont été imités.

Le pauvre Donizetti devient imbécile : depuis six mois, la maladie fait des progrès effrayants; c'est un ramollissement du cerveau, qui affecte les facultés intellectuelles; on en attribue la cause à des excès de travail et de femmes. C'est maintenant un homme entièrement perdu pour l'art; il végétera peut-être quelques années, mais l'âme ne vivra pas longtemps.

Il y a huit jours qu'a eu lieu la première représentation de *l'Étoile de Séville*, opéra en quatre actes, paroles d'Hip. Lucas, musique de Balfe. Quand je dis paroles d'Hip. Lucas, je mens, c'est paroles de Léon Pillet qu'il faut dire : la pièce est si ennuyeuse et si nulle qu'elle dénote clairement la part que notre malencontreux directeur y a prise. C'est le 25 août que le livret a été remis à Balfe et le 5 octobre sa partition complète a été remise à la copie. Je ne crois pas que jamais ouvrage ait été composé aussi vite, mais on s'en aperçoit bien en l'entendant.

Balfe a des qualités; il écrit bien pour les voix, il est mélodiste et ne manque ni de chaleur ni de verve; malheureusement, toutes ces qualités sont effacées par l'absence totale d'invention et de couleur et le servilisme de l'imitation de l'école italienne. Il a cru remplacer la force qui lui manque par l'emploi réitéré des instruments de cuivre et de percussion; mais le bruit n'est pas de la vigueur et le public s'est peu laissé charmer par le tapage infernal des cymbales et de la grosse caisse.

L'ouverture et le premier acte sont d'une faiblesse extrême. Dans les autres actes, on a remarqué une chanson mauresque fort bien chantée par mademoiselle Nau et un charmant quatuor, un duo de Gardoni et Baroilhet, un finale ou de moins la stretta d'un finale et un sextuor qui serait très bien si Donizetti ne l'avait déjà fait plusieurs fois. Au total, c'est un fiasco complet; il n'y avait personne à la troisième représentation. — Si cet insuccès pouvait faire changer la direction de l'Opéra, ce serait du bonheur, mais nous n'osons plus l'espérer.

Un M. Limnander, Belge, a donné un concert où l'on n'a exécuté que de sa musique : il y a du talent, mais pas d'idées. — Aux obsèques de madame Delaroche, la fille d'Horace Vernet et la femme de notre célèbre peintre P. Delaroche, on a exécuté un très beau Kyrie de Thomas, qui a touché l'orgue d'une manière très remarquable. — Rien de nouveau à l'Opéra-Comique, où l'on regrette bien vivement Crosnier, qui était si spirituel et si actif. Son successeur Basset est tout à fait incapable. — Voilà deux mois que l'on répète un opéra d'Halévy et on ne l'espère pas avant la fin de janvier.

Crois-moi toujours

ton sincèrement affectionné

AD. ADAM

LXXXII

Paris, 12 février 1846.

Mon excellent ami,

A l'Opéra, rien que le départ de Pillet pour l'Italie où, dit-il, il va chercher un ténor, une basse et une première femme soprano, qu'il ne trouvera pas, et peut-être bien un compositeur qui consente à écrire pour sa troupe délabrée et son théâtre que le public délaisse de plus en plus. L'*Étoile de Séville* n'a pu se soutenir : à la cinquième représentation, on faisait trois mille francs. ce qui est le minimum des recettes de l'Opéra, où il y a deux mille francs de location à l'année par jour. — En revanche, l'Opéra-Comique fait de l'or. Le nouveau directeur Basset n'est pas très capable, mais, comme

il a conservé tous les employés de Crosnier et qu'il leur laisse diriger la chose, cela va on ne peut mieux.

Les Italiens, ayant leur recette faite par abonnement au commencement de l'année, ne font pas de mauvaises affaires, tant s'en faut, mais le public n'est pas content. Ils n'ont encore pu avoir un seul succès. Verdi n'a pas réussi chez nous : c'est moins mélodique que tous les ouvrages italiens et moins fort d'harmonie que les opéras allemands ; c'est un genre bâtard qui ne satisfait personne ; il y a certainement du talent dans cette musique, mais pas la moindre inspiration. *Le Nabuco* avait eu peu de succès, mais l'*Ernani*, donné sous le titre d'*Il Proscritto*, en a eu encore moins. On répète en ce moment *le Scaramuccia* de Ricci : puisse-t-il avoir meilleure chance ! !

Halévy a donné, il y a huit jours, *les Mousquetaires de la Reine*. C'est un des plus grands succès qu'il y ait eu à l'Opéra-Comique. La pièce de Saint-Georges, sans être de la force de celles de Scribe, est néanmoins fort jolie, et la musique est une des meilleures qu'ait faites Halévy. Sans sortir de son genre et de sa manière, il a été néanmoins plus mélodique que d'habitude ; je ne te parle pas de la finesse et de l'élégance des détails : chez lui, il en est toujours ainsi.

L'exécution, chose bien rare à ce théâtre, est des meilleures : tu n'en seras pas surpris lorsque je t'aurai nommé Roger, Mocker, Hermann-Léon (excellente basse), mesdemoiselles Lavoye et Darcier. Mademoiselle Lavoye, qui avait déjà créé *la Sirène* d'Auber et à qui on reprochait, avec raison, beaucoup de sécheresse dans le chant, a paru corrigée de ce défaut dans cet ouvrage. Elle a chanté, au premier acte, un air charmant avec une grande perfection. Cet acte renferme encore un sextuor chanté par les artistes que je viens de te désigner d'une manière admirable : on le fait répéter chaque soir.

Nous répétons en ce moment *le Roi d'Yvetot*, dont la reprise aura lieu la semaine prochaine. C'est mademoiselle Prévost qui remplira le rôle créé par mademoiselle Darcier, et elle y sera excellente.

Je ne comprends rien au succès de Berlioz à Vienne ; il m'aurait moins étonné à Berlin, où le public n'est pas exclusif

et admet tous les genres de musique, mais à Vienne, où l'on aime surtout la musique italienne et chantante, c'est renversant !

J'ai reçu une lettre de ce fou de Vivier; est-il encore parmi vous ? C'est une superbe organisation musicale; il est dommage qu'il n'ait pas plus de savoir et plus d'ordre dans les idées.

Adieu, mon excellent ami; ne m'oublie pas auprès de Meyerbeer que j'aime et j'admire.

Ton affectionné

AD. ADAM

LXXXIII

Paris, lundi 23 mars 1846.

Mon excellent ami,

Dans ta dernière lettre, tu m'annonces le mariage de ta fille, et, quoiqu'il ne te convienne pas, je ne puis m'empêcher de t'applaudir de ton consentement. Les enfants doivent survivre à leur père, dans l'ordre de la nature, et il est assez concevable que leurs choix soient plutôt en vue de leur goût que de celui de leurs parents, dont l'existence n'est que secondaire pour eux. Le ciel l'a ainsi voulu, nous aimons plus nos enfants que ceux-ci ne nous aiment; je suis père tout comme toi et, quelque respect et quelque affection que j'aie pour mon père, je sens que j'aime encore mieux mon fils qui, à son tour, me préférera ses enfants quand il en aura. Il faut donc nous résigner et voir notre bonheur dans celui de nos enfants.

Je reviens à Paris et, à, nos nouveautés musicales. L'avalanche des concerts a commencé, il n'y a pas eu d'artistes nouveaux qui aient fait grande sensation. Un clarinettiste belge, M. Blaës, est celui que l'on a le plus remarqué; il se distingue par une douceur de son inimaginable : sous ses doigts la clarinette est plus douce que la flûte la plus douce. Il a beaucoup de style et joue fort bien la difficulté, qu'il ne prodigue pas, excellent surtout dans l'adagio et dans les mélodies soutenues. Son succès dans les salons est immense. Aux concerts du Conservatoire, dont le répertoire ne varie guère, on a exécuté une nouvelle symphonie d'Onslow, qui a

eu le plus grand succès, chose très rare devant un public qui n'accueille favorablement que la musique de Beethoven ou celle de Mozart. Je n'ai pas entendu cette composition, dont on m'a dit le plus grand bien.

Le prince de la Moskowa a fondé, il y a cinq ans, une société de musique vocale classique où l'on n'exécute que les compositions du XVIe, XVIIe et quelquefois, mais rarement, du XVIIIe siècle. Le prince, qui est excellent musicien, dirige lui-même les chœurs, qui ont acquis une très grande perfection. Nulle part au monde on n'exécute aussi bien la musique de Palestrina et celle de cette école.

Le grand événement de la saison a été la production du nouvel oratorio de F. David, *Moïse au Sinaï*, qui a eu lieu avant-hier, à l'Opéra.

Je suis réellement embarrassé pour te rendre compte de cette séance, tant la déception du public a été grande. Tu ne pourras te faire idée de la nullité complète de cette œuvre qui, pendant une heure et demie, n'a pu fournir au public une seule occasion d'applaudir. A défaut de la mélodie, qui est absente, on aurait au moins désiré quelque travail harmonique intéressant, quelque disposition de voix ou d'orchestre nouvelle : rien n'a paru. La tentative des mêmes effets que dans *le Désert* n'arrivant pas au même résultat. Le public s'est retiré avec un profond sentiment de tristesse d'avoir vu s'évanouir aussi vite toutes les espérances qu'avaient données les brillants débuts de F. David. Le *Moïse* est au *Désert* ce que *l'Agnès* de Spontini est à sa *Vestale*.

Le Théâtre-Italien n'est pas heureux cette année : après le demi-succès du *Nabuco* de Verdi, est venu le *Proscritto* (*l'Ernani*), qui a fait un fiasco complet. On a donné le *Scaramuccia* de Ricci, qui n'a guère été plus heureux : je n'ai pas entendu ce dernier opéra.

A l'Opéra-Comique, le succès des *Mousquetaires* d'Halévy se soutient avec une persévérance inouïe : on en est à la vingtième représentation et l'affluence continue, vu qu'elle ne pourrait pas augmenter puisque la salle est comble à chaque représentation. C'est un des plus grands succès qui aient jamais été obtenus à ce théâtre, et que l'on explique d'autant moins que la musique d'Halévy, toute distinguée et charmante qu'elle

soit, est moins mélodique que celle de *l'Éclair* (son chef-d'œuvre, à mon avis), qui n'a pas obtenu la même vogue, à beaucoup près.

On a repris *le Roi d'Yvetot*, avec mademoiselle Prévost dans le rôle créé par mademoiselle Darcier. La pièce avait été jouée trois fois avec un grand succès, quand il prit l'idée au directeur d'offrir à Chollet et à mademoiselle Prévost une diminution de dix mille francs sur leur engagement : Chollet et mademoiselle Prévost n'ont pas accepté et se sont retirés en intentant toutefois un procès au directeur, qui, du même coup, renvoie madame Casimir et Moreau-Sainti. Mademoiselle Darcier quitte le théâtre. C'en est donc fait de l'avenir de l'Opéra-Comique, au moins pour quelque temps, et l'inhabileté dont le nouveau directeur, Basset, a déjà fait preuve ne fait rien augurer de bon.

A l'Opéra, c'est bien pis : on ne peut plus rien monter avec la troupe actuelle et tu ne pourrais imaginer rien de pareil aux chanteurs qu'offre ce théâtre. Pillet a été en Italie et il a engagé madame E. Garcia, que nous connaissons tous comme un contralto assez borné et qu'il a prise pour un *soprano sfogato*. Il a encore deux années de privilège à exercer, mais nous espérons tous qu'il ne pourra les terminer.

Déjà une demande de nouveau privilège a été adressée aux Chambres par Nestor Roqueplan, directeur des Variétés, et Duponchel, ex-directeur de l'Opéra. Ils offrent de prendre le théâtre pour dix ans, avec une diminution de cent mille francs par an, ce qui ferait un million d'économie sur leur exercice. Quoique ces noms n'inspirent pas grande confiance, on les préférerait cependant à Pillet, et la diminution qu'ils offrent sur la subvention leur donne des chances de réussite.

Mais je me trouve en ce moment mêlé à un autre projet très important. Il s'agit de l'érection d'un nouveau théâtre lyrique, qui est demandé depuis si longtemps. A. Dumas a obtenu le privilège d'un nouveau théâtre de drame, qui va se bâtir au boulevard du Temple. Comme il exploitera le même genre que la Gaîté, l'Ambigu et la Porte-Saint-Martin, l'un de ces théâtres, alarmé de cette concurrence nouvelle, renoncerait au genre qu'il exploite pour adopter celui de l'Opéra. Je crois qu'une telle entreprise aurait les plus grandes

chances de succès dans un quartier populeux et je ne suis pas éloigné de me charger d'une partie de cette affaire. Dans un mois d'ici, je te dirai où elle en sera.

Ton affectionné

AD. ADAM

LXXXIV

Jeudi, 7 mai 1846.

Mon excellent ami,

Tu as sans doute, en ce moment, reçu la lettre de recommandation que j'ai donnée pour toi au secrétaire perpétuel de notre Académie, M. Raoul Rochette. Je te renouvelle ce que je t'ai déjà dit, que tout ce que tu pourras faire pour lui me sera infiniment agréable : c'est un homme d'un très grand mérite, qui aime beaucoup les arts et les artistes et avec qui tu dois t'entendre à merveille. — J'ai eu hier la visite de ton compatriote Krüger, qui n'est resté qu'un instant chez moi et à qui j'ai néanmoins tâché d'être agréable en lui donnant un billet pour voir mon *Chalet*, que l'on jouait hier, à l'Opéra-Comique, avec *les Diamants de la Couronne*.

L'affaire du nouveau théâtre, dont je t'ai parlé, il y a un mois, n'a pas réussi, mais elle pourrait se renouer d'une autre façon et je suis toujours sur la trace.

Nos théâtres lyriques vont bien mal : à l'Opéra-Comique, Chollet, mademoiselle Prévost, madame Casimir, et Moreau-Sainti n'ont pas été remplacés et ne le seront pas facilement. Heureusement que mademoiselle Darcier, qui devait s'en aller, a consenti à rester encore un an. Le nouveau directeur, Basset, est enivré de son succès des *Mousquetaires*, succès inouï que personne ne peut expliquer. La pièce de Saint-Georges est assez intéressante et la musique d'Halévy a certainement beaucoup de mérite, mais cela est à cent lieues des *Diamants de la Couronne* et de bien d'autres ouvrages qui n'ont pu obtenir la moitié de la vogue qui s'attache aux *Mousquetaires*. — On va monter une pièce en trois actes de Clapisson[1].

1. *Gibby la Cornemuse*, opéra-comique en trois actes, paroles de Leuven et Brunswick, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 19 novembre 1846. — Voir la lettre suivante.

A l'Opéra, c'est bien pis. Madame Rossi-Caccia a été engagée et a débuté dans *la Juive*, qu'elle a parfaitement chantée. Mais l'influence de la Stoltz n'a pas permis qu'on lui laissât avoir le succès qu'elle méritait. Elle est partie après deux débuts pour passer trois mois à Marseille; elle nous reviendra cet automne. Le personnel est toujours aussi déplorable. Comme ténor, nous avons Duprez, qui a quelquefois des éclairs admirables, mais dont la voix est tellement usée qu'il faut être Parisien et l'avoir connu ce qu'il a été pour lui pardonner ce qu'il est. Et, néanmoins, son influence est telle et il a encore des parties de talent tellement distinguées qu'il empêchera tous ses successeurs de réussir. Vient ensuite Gardoni, que tu connais : c'est une charmante voix, mais sans chaleur et sans sentiment. Nous avons ensuite Paulin, que tu connais aussi, qui chante très bien, mais avec la plus exécrable voix que je connaisse, et le public, qui admet toutes les notes éraillées, ne veut pas de celles de Paulin. En femmes, il n'y en a que fort peu, mais, si elles ont du talent, on est bien sûr qu'on ne les laissera rien faire. Il n'y a pas une seule basse. Pillet parle beaucoup d'un nommé Anconi qu'il a ramené d'Italie. Mais, eût-il tout le talent qu'on lui prête, ce n'est pas encore cela qu'il faut à notre genre français, où l'expression dramatique ne peut jamais être sacrifiée au chant proprement dit. Rubini, malgré toutes ses qualités, aurait été très insuffisant sur notre scène. C'est ce que ne peuvent comprendre nos inintelligents directeurs. Ils croient se faire une troupe en ramenant de côté et d'autre quelques chanteurs qui ne se seront jamais exercés dans notre style, et puis ils sont tout surpris que des hommes comme Meyerbeer ne veuillent pas confier leurs chefs-d'œuvre à des gens incapables de les interpréter.

La marotte de Pillet, en ce moment, est d'avoir un opéra de Rossini, et il est assez fou pour prendre ses espérances pour des réalités. Il a été voir à Bologne le maestro, celui-ci s'est moqué de lui en lui promettant quelques morceaux inédits : Pillet s'est dépêché de lui expédier madame Stoltz, dont Rossini s'est amusé comme il s'amuse de tout, et maintenant Pillet fait publier à son de trompe qu'il a un opéra de Rossini. Il n'y a que lui et madame Stoltz qui y croient. Il espère

par là obtenir la prolongation de son privilège, ce qui serait le plus grand malheur qui pût arriver à l'art musical en France.

Notre excellent Roi, si miraculeusement sauvé[1], se porte à merveille; je l'ai vu avant-hier au milieu de sa belle famille, et je suis heureux de voir que nos sentiments soient les mêmes pour ce prince, qui ne sera peut-être apprécié que lorsqu'on le regrettera.

Mille amitiés de

ton toujours affectionné

AD. ADAM

LXXXV

Lundi, 7 décembre 1846.

Mon excellent ami,

Il y a bien longtemps que notre correspondance est interrompue : la faute en est à mes affaires d'organisation de théâtre, qui me prennent tout mon temps. C'est une chose fort difficile à établir : il s'agit de réunir 15 à 1 600 000 francs de capital et ce n'est pas chose facile. — Je pense cependant que la chose pourra se faire d'ici à un mois et alors je serai plus libre, n'ayant plus à m'occuper que de la partie artistique à laquelle je suis propre et laissant de côté l'affaire d'argent à laquelle je n'entends pas grand chose et qui me déplaît mortellement. — Je viens t'entretenir maintenant de nos nouvelles musicales avec lesquelles je t'ai laissé fort en retard.

A l'Opéra, on ne s'occupe que de répéter le *pasticcio* de Rossini, *Robert Bruce*[2], dont la plus grande partie de la musique est tirée de la *Dame du Lac*. On est si privé de bonne musique à l'Opéra depuis longtemps, on est si fatigué des *Marie Stuart* et des *Étoile de Séville*, si dégoûté de la misérable exécution des chefs-d'œuvre de Rossini et de Meyerbeer, que cette quasi-nouveauté produira sans doute quelque sensation. Nous le verrons bientôt, car la première représentation est annoncée pour cette semaine. Notre ami

1. Allusion à l'attentat de Lecomte (16 avril 1846).

2. Opéra en trois actes, paroles d'Alphonse Royer et Gustave Vaez, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 30 décembre 1846. — Voir la lettre suivante.

Girard, qui a succédé à Habeneck, conduira pour la première fois l'orchestre dans cet ouvrage. Je me réjouis fort de le voir à l'Opéra : c'est le plus habile chef d'orchestre que je connaisse, bien supérieur à Habeneck qui, au théâtre, était très médiocre; il ne justifiait sa réputation qu'aux concerts du Conservatoire. — A l'Opéra-Comique, il est remplacé (je parle de Girard) par Th. Labarre, harpiste et compositeur, qui ne s'est pas trop mal acquitté de sa tâche à la première représentation de *Gibby la Cornemuse*, opéra en trois actes, de Brunswick et Leuven, musique de Clapisson. Cet ouvrage a obtenu un immense succès, justement mérité, par une pièce amusante et une musique très remarquable.

Clapisson s'est élevé de beaucoup au-dessus de ce qu'il avait fait jusqu'à présent. La mélodie est abondante, l'harmonie distinguée et la facture claire et soignée. Le seul reproche que l'on puisse faire à cet opéra, c'est que l'instrumentation est un peu trop chargée et que les codas de certains morceaux sont trop développées.

Roger a été ravissant dans le rôle principal, comme acteur et comme chanteur. C'est le talent le plus complet que j'aie jamais vu à l'Opéra-Comique. Ponchard chantait plus finement, mais il avait contre lui un physique ingrat et un jeu qui n'était que suffisant, tandis que Roger, fort joli garçon, est excellent comédien et peut passer à juste titre pour le meilleur ténor français qui existe à présent. Ce succès tiendra tout l'hiver et remplacera celui des *Mousquetaires* d'Halévy, qui a duré jusqu'à présent.

Hier a eu lieu la première exécution d'une œuvre nouvelle de Berlioz, intitulée *la Damnation de Faust*. — C'est une espèce d'opéra en quatre parties, dans le goût de tout ce qu'a fait Berlioz. A côté d'aberrations inqualifiables, il y a des élans remarquables et des effets de sonorité nouveaux.

Tu sais le joli mot de Rossini sur Berlioz : « Quel bonheur, disait-il, que ce garçon-là ne sache pas la musique ! Il en ferait de bien mauvaise. » — Effectivement, Berlioz est tout ce qu'on voudra, poète, rêveur idéal, homme de talent, de recherche et parfois d'invention dans certaines combinaisons, mais jamais musicien.

Il y avait fort peu de monde à cette solennité musicale et

le public s'est montré très froid. Deux morceaux ont cependant eu les honneurs du bis. L'un est une marche militaire, un thème hongrois : ici, la mélodie (qui n'était pas de Berlioz) le forçait à un rythme et à une carrure qu'il néglige ordinairement et faisait mieux ressortir les habiles dispositions d'instruments qu'il entend à merveille. L'autre morceau bissé est un petit mouvement à trois temps, destiné à peindre les feux follets et les génies aériens évoqués par Méphistophélès. Il est exécuté par des harpes et des violoncelles en sourdine et quelques instruments à vent. L'effet en est ravissant et je n'ai pas été des derniers à demander bis. Deux morceaux réussis dans une œuvre qui dure près de quatre heures ne constituent pas un succès et j'ai bien peur que le pauvre Berlioz n'en soit pour ses frais, qui ont dû être considérables. Au total, cet homme est intéressant par sa persistance et sa conviction : il est dans une fausse route, mais il veut nous prouver que c'est la bonne et il y persistera tant qu'il y pourra aller.

Voilà, mon cher ami, tout ce que nous avons de nouveau, sauf, au Théâtre-Italien, la première de la *Fidanzata corsa* de Pacini, jouée sans succès. Je fréquente peu ce théâtre, où je ne trouve à admirer que l'exécution, et j'avoue que de faible musique très habilement chantée me plaît moins que d'excellente faiblement interprétée.

Rappelle-moi bien au souvenir de Meyerbeer, dont j'aime la personne et dont j'admire le talent, et crois-moi toujours

ton bien sincèrement affectionné,

AD. ADAM

Madame Chérie Couraud, qui, il y a quatre mois, m'a rendu père d'une charmante petite fille, dont Auber a bien voulu être le parrain, se rappelle au souvenir de ces dames et au tien.

LXXXVI

Paris, 31 décembre 1846.

Mon cher ami,

Je t'écris à la hâte quelques détails sur l'opéra de *Robert Bruce* joué pour la première fois hier, après de nombreuses

remises. — Cet ouvrage n'est ni une nouveauté, ni une traduction, c'est un *pasticcio* dont les principaux éléments appartiennent à *la Donna del Lago*, à la *Zelmira*, à *Ricciardo e Zoraïde* et à *Bianca e Faliero*. Mais les morceaux y sont quelquefois composés de fragments de chacun de ces divers ouvrages, de manière à ne s'y pas reconnaître. Madame Stoltz est depuis quelque temps indisposée, et il y a huit jours que l'on a renvoyé le public qui venait pour la première représentation. Hier enfin, on a obtenu d'elle qu'elle chanterait et ses forces l'ont trahie à chaque instant. Le public, déjà peu disposé en sa faveur, lui gardait rancune de la remise de l'ouvrage il y a huit jours. On lui attribue, peut-être avec quelque raison, l'état de décadence où est tombé l'Opéra, et hier elle a fait la scène la plus étrange que j'aie jamais vue au théâtre.

Le premier acte, précédé d'une ouverture assez faible de Niedermeyer sur des thèmes de Rossini, n'avait rien offert de remarquable. Madame Stoltz avait très faiblement chanté sa cavatine d'entrée de *la Dame du Lac* et l'on avait été très poli avec elle en ne la chutant pas, car elle avait constamment chanté un quart de ton trop bas, ce qui était un effet de son état de souffrance. Mademoiselle Nau, qui n'avait qu'un bout de rôle, avait chanté très ordinairement une petite ariette très ornée, lorsque des applaudissements furibonds sont partis de tous les coins de la salle et se sont prolongés pendant dix minutes : ces applaudissements étaient évidemment la critique de madame Stoltz et de sa manière de chanter.

Au deuxième acte, madame Stoltz chanta plus que médiocrement l'andante de l'air : *O quante lagrime*, et les claqueurs applaudirent, contre l'usage français : madame Stoltz s'avisa de saluer, ce qui fit partir des applaudissements ironiques qui la mirent en fureur. Elle chanta mieux son allégro et, cette fois, les chut se mêlèrent aux bravos exagérés des claqueurs. Alors madame Stoltz se mit à arpenter le théâtre comme un lion en cage, à déchirer et à fouler aux pieds son mouchoir, et enfin à s'écrier : « Je ne comprends pas que l'on insulte ainsi une femme ! »

Les sifflets se mêlèrent aux bravos et elle serait sortie de scène, si mademoiselle Nau, qui y entrait, ne l'avait forcée d'y rester. Le reste de l'acte se passa tranquillement. Le finale (le

chœur des Bardes) fut très bien exécuté et fit beaucoup d'effet.

Le troisième acte n'offrit rien de remarquable que des décors et des costumes magnifiques. Après la chute du rideau, on redemanda à grands cris mademoiselle Nau qui n'avait qu'un petit bout de rôle très insignifiant. Madame Stoltz reparut avec mademoiselle Nau et tous les acteurs de la pièce, et les sifflets éclatèrent à son aspect.

Le résumé de tout cela est un insuccès pour le *pasticcio* et la ruine de Pillet entraîné dans la chute de la Stoltz. L'exécution a été médiocre. Le nouveau ténor Bettini a une voix superbe, mais chante comme un malheureux; la basse Anconi chante assez bien, mais sa voix est sourde et sans portée. Le petit ténor Paulin, avec sa détestable voix, est celui qui a le mieux chanté. Notre ami Girard faisait son début et l'on s'en est aperçu, car l'orchestre a été irréprochable. La mise en scène est des plus magnifiques, mais le manque absolu d'intérêt de la pièce, le peu d'effet de la musique, que chacun a encore dans les oreilles avec l'interprétation de Malibran, de Figaroni, de la Pasta et de tant d'autres talents qui l'avaient consacrée, permettent de croire que cette pièce n'attirera pas le public. Ensuite, l'algarade de la Stoltz fait supposer qu'elle ne jouera pas longtemps l'ouvrage, si toutefois elle le rejoue et l'on ne sait ce que deviendra l'Opéra, qui n'a en ce moment pour toutes ressources qu'un ballet et un petit opéra en un acte[1], de moi, sans aucune importance.

Mon affaire de théâtre est terminée depuis huit jours. C'est dans la salle du Cirque Olympique, achetés 1 400 000 francs, que j'exploiterai mon théâtre d'Opéra populaire au mois de septembre prochain. — D'ici là, je ferai restaurer la salle et faire les répétitions des ouvrages nouveaux.

Adieu, cher ami; je termine cette année en te souhaitant toutes sortes de prospérités pour celle qui va commencer demain.

A toi du fond du cœur,

AD. ADAM

1. *La Bouquetière*, opéra en un acte, paroles d'Hippolyte Lucas, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 31 mai 1847. — Voir lettres LXXXIX.

LXXXVII

Paris, 21 février 1847.

Mon excellent ami,

Il me semble que notre correspondance se ralentit. De ma part, cela n'a rien d'extraordinaire, vu la position embarrassée où je me trouve. Pour obtenir le privilège d'un troisième théâtre, j'ai été obligé de donner une somme de 100 000 francs. — Moi et Chérie, nous n'en possédions que 60 : il a fallu faire des billets pour les 40 000 qui restaient. J'espérais rentrer dans cette somme avant l'époque de l'échéance de ces billets, et le contraire est arrivé. Je ne serai en état de payer ces 40 000 francs qu'au mois d'octobre, et il faut que je les rembourse d'ici à deux mois. Tu juges dans quelle position je me trouve : je ne suis plus un chercheur de mélodies, je suis un chercheur d'argent. J'avais obtenu un renouvellement d'un an d'un des principaux créanciers (pour 30 000 francs). Ce renouvellement s'est fait à trois mois, et l'homme est tombé en faillite ; les billets sont entre les mains de tiers, et il n'y a plus d'espoir de ce côté. Aussi, je perds la tête quand je pense à tout cela. — Je vais donc te parler d'autre chose, car tout ceci est fort triste et je te demande pardon de t'en avoir entretenu, mais c'est comme une idée fixe chez moi.

Nous avons eu, à l'Opéra-Comique, la première représentation de *Ne touchez pas à la Reine*, opéra en trois actes, de Scribe et G. Vaez, musique de Boisselot, élève et gendre de Lesueur. La pièce ne manque pas d'intérêt ; la musique est prétentieuse, longue et vide. La pièce a néanmoins eu du succès et même a fait plus d'argent que *Gibby la Cornemuse*, qui lui est bien supérieure, mais le public a parfois des caprices inexplicables.

Du reste, l'Opéra-Comique va très mal. — Le nouveau directeur, Basset, ne connaît rien à son affaire. L'orchestre a perdu, sous la direction de Labarre, toute la supériorité qu'il avait acquise sous Girard.

En revanche, celui de l'Opéra devient excellent, et c'est la seule chose qui soit bonne à ce malheureux théâtre. Le

personnel est déplorable, et les ouvrages se ressentent de l'influence directoriale. On a prorogé de quatre mois le renvoi de Pillet, mais je ne crois pas qu'il puisse rester. On répète mon petit opéra en un acte, intitulé *la Bouquetière*. Joué par Levasseur, Nourrit et madame Damoreau, il aurait pu avoir un grand succès, car je le crois bien réussi comme musique. Qu'arrivera-t-il avec les interprètes que nous avons? je l'ignore. Mademoiselle Nau chante comme un ange, mais elle est froide; le fils de Ponchard, qui doit y débuter, manque de voix, mais non de charme et d'expression; Brémond est assez bien comme acteur, mais insuffisant comme chanteur. Restent les chœurs, qui ne sont pas des meilleurs, et la mise en scène, que l'on ne fait plus à l'Opéra.

Sitôt la pièce jouée, je t'écrirai le résultat de la représentation. Rien de nouveau au Théâtre-Italien, si ce n'est une reprise de *Don Juan*, où le rôle principal n'a pas été bien rempli. Le dernier opéra de Verdi, les *Due Foscari*[1], n'a pas eu grand succès. Ce maître ne réussit pas à Paris : sa musique y semble trop peu italienne; elle n'est pourtant pas sans mérite.

Adieu, mon excellent ami; puissé-je dans quelque temps t'écrire sous une impression moins pénible!

A toi de cœur.

AD. ADAM

LXXXVIII

Paris, 8 avril 1847.

Mon excellent ami,

A l'Opéra rien que du désordre et du gâchis. Il est décidé que Pillet quittera la direction : — lui seul ne veut pas le croire : — la Stoltz a donné sa démission, cela n'a fait aucune sensation, elle est maintenant désolée de ce coup de tête. Un ténor nommé Bordas a eu un grand succès dans *la Reine de Chypre*; il y a beaucoup d'avenir chez ce jeune homme; qui est bien et dont la voix sans être très puissante est très

1. D'abord joué à Rome, en 1844.

agréable : je crois que ce sera beaucoup mieux que Gardoni. — Par suite des représentations de madame Stoltz que l'on donne coup sur coup, on a reculé mon petit opéra de *la Bouquetière* : je voudrais bien le retirer, mais je ne le puis, les dépenses de la direction étant faites pour produire l'ouvrage.

A l'Opéra-Comique, des actes insignifiants que je n'ai pas vus. — Ainsi que je l'avais prévu, *Ne touchez pas à la Reine* et sa triste musique ne fait pas d'argent. On a repris avec un grand succès *l'Éclair* d'Halévy, que je considère comme son chef-d'œuvre.

Il y a eu trois belles séances de l'Orphéon : — ce sont des ouvriers à qui l'on enseigne la musique et qui chantent des chœurs. Les voix sont médiocres, mais l'exécution est excellente, même pour ceux qui ont entendu la belle exécution chorale des Allemands. Ces ouvriers, au nombre de dix-huit cents, ont exécuté devant la Reine, la famille royale, les ministres et l'élite de la société parisienne divers morceaux parmi lesquels un chœur que j'ai écrit pour eux et qui a été bissé avec acclamations. Je l'ai donné à Truchy pour te l'envoyer, ainsi qu'un autre chœur d'un élève à moi : — si tu veux te donner la peine de faire traduire les paroles, je suis persuadé que ces deux morceaux feront le plus grand plaisir à Berlin.

F. David a composé une nouvelle symphonie avec voix, intitulée *Christophe Colomb*. Les trois premières parties sont faibles, la quatrième est charmante. Cependant cela ne tient pas ce que promettait *le Désert :* c'est la reproduction des mêmes moyens et des mêmes effets ; néanmoins le succès est très grand.

Les concerts sont trop nombreux pour qu'on puisse les suivre tous. Cependant j'en citerai deux. — Celui de Vieuxtemps, qui nous a fait entendre un nouveau concerto en *la* qui est égal, si ce n'est supérieur, à son premier en *mi*. Comme exécutant, il a encore gagné depuis que nous l'avons entendu, et, comme compositeur, ce morceau doit le placer au premier rang. C'est moins un concerto qu'une symphonie avec violon principal, mais la nouveauté des effets d'orchestre et des combinaisons d'harmonie, jointe à la grâce et à la franchise des mélodies, donne un intérêt très grand à ce remarquable ouvrage. — Un compositeur nommé Douay a donné aux Ita

liens deux symphonies avec chœurs, *Jeanne d'Arc* et *la Chasse royale*: la première est détestable, la deuxième un peu moins mauvaise, voilà tout.

Mon théâtre ouvrira au mois de septembre. Grâce à la bienveillance de quelques amis, je me suis tiré d'affaire pour ce que je devais, mais je suis ruiné et j'ai à recommencer toute ma fortune. Il me restera au moins la consolation d'avoir créé une chose grande et belle, l'Opéra du peuple, ce qui manquait en France et ce qui ne peut manquer d'avoir une influence morale très sensible sur notre population. Seulement, j'aurai payé cet honneur un peu cher.

Adieu, mon excellent ami; écris-moi si vous avez quelque chose de nouveau depuis les grands succès de madame Viardot, qui ne veut pas faire la sottise, à ce que j'apprends, de se laisser prendre aux belles paroles de Pillet et qui a bien raison.

A toi de cœur,

AD. ADAM

LXXXIX

Paris, 4 mai 1847.

Mon excellent ami,

Je te remercie des consolations que tu me donnes, mais en même temps je dois te demander pardon de t'avoir ennuyé de mes chagrins et de mes tourments; mais à qui les confierait-on, si ce n'est à son meilleur ami?

J'ai eu le malheur d'avoir une grande et généreuse pensée : — j'ai cru qu'il serait beau d'élever un théâtre lyrique pour le peuple, de donner le goût et les plaisirs de la musique au peuple, qu'on abrutit par des spectacles indignes de lui. Cette idée me poursuivait depuis dix ans. Pour me la laisser accomplir, on a exigé que je fisse le sacrifice d'une somme de cent mille francs. Je n'en possédais que soixante; c'était le fruit de vingt ans de travaux, l'avenir de mes enfants, la ressource de celle qui partage ma vie : je n'hésitai pas à les donner, et je m'engageai pour les quarante mille autres, certain de retrouver cette somme en peu de temps. Mais la crise commerciale qui nous afflige en ce moment et que personne ne prévoyait est arrivée, les capitaux sont devenus rares, mon affaire a été

reculée d'un an : pendant ce temps-là, les échéances sont arrivées. Je n'ai plus rien, et je dois quarante mille francs, pour lesquels on ne me laisse pas un instant de repos. D'ici à un an, je rentrerai certainement dans cette somme ; mais, d'ici là, que deviendrai-je ? Tiens, je n'y veux pas penser, et je te demande pardon encore une fois de t'avoir ennuyé de mes chagrins.

Pour faire diversion à ces mauvaises nouvelles, je vais au moins t'en donner une bonne : je viens d'être nommé officier de la Légion d'honneur. En toute autre circonstance, cette distinction assez rare m'aurait fait grand plaisir ; mais je commence à trouver les honneurs bien vides. — Auber, dit-on, est nommé commandeur, mais je ne sais si le fait est certain.

On a donné à l'Opéra *Ozaï*, ballet en deux actes. — C'est le troisième du choix de Pillet dont je refuse de faire la musique, et bien m'en prend, car le sujet est détestable et l'exécution n'est pas meilleure. La musique de Gide est d'une extrême faiblesse. — On allait donner, cette semaine, mon petit opéra de *la Bouquetière*, mais mademoiselle Nau a perdu samedi sa petite fille, âgée de quatre ans et morte du croup en quelques heures. Cela me fait encore un retard, mais je ne sais si je dois m'en plaindre : dans l'état où est l'Opéra, il n'y a pas de succès possible. Madame Stoltz a, grâce au ciel, fait ses adieux au public, mais non Pillet, qui se cramponne à sa direction et ne veut pas lâcher prise qu'on ne lui donne quatre cent mille francs qu'il doit et qu'il a perdus en moins de sept années. Ceux qui sont assez fous pour lui donner cette somme ont trop peu de valeur pour pouvoir être agréés par le ministre, et les gens capables de lui succéder attendent sa chute complète.

Alizard, la basse, est rentré avec le plus grand succès dans *Robert le Diable* : c'est une admirable voix appartenant malheureusement au physique le plus grotesque. Un ténor nommé Bordas a eu quelque succès dans le même ouvrage, ainsi qu'une jeune élève du Conservatoire, mademoiselle Dameron.

A l'Opéra-Comique, on a donné, la semaine passée, *le Bouquet de l'Infante*, opéra en trois actes de Planard et Leuven, musique du fils de Boïeldieu. Il y a de grands progrès chez ce jeune homme. Il manque entièrement de force et

quelquefois d'originalité, mais la grâce et la mélodie ne lui font jamais défaut, et, pour moi, c'est une qualité qui fait excuser bien des défauts. La pièce est assez intéressante et a obtenu du succès; la musique est bien supérieure à celle de *Ne touchez pas à la Reine*, qui n'a eu qu'un succès de coterie.

Les concerts se succèdent toujours, je n'ai guère le temps de les suivre. Un artiste hors ligne a fait son apparition, cet hiver. C'est Godefroi, le harpiste, qui est réellement le Paganini de son instrument. Il réunit la grâce et le charme à la vigueur et, de plus, compose de charmante musique pour la harpe, instrument qui, avant Godefroi, m'avait toujours paru insupportable quand il faisait autre chose que des arpèges pour accompagner.

Je mettrai demain sous bande les deux opéras que tu me demandes, mais je doute qu'ils aient en Italie le succès que tu espères. Il n'y a plus de chanteurs pour le genre bouffe, et ma musique est trop éloignée des habitudes des chanteurs italiens. Je ne t'en remercie pas moins de ta bonne intention, mais je crains que ton amitié pour moi ne t'aveugle sur les chances de succès [qu'ils] peuvent avoir dans un pays où le mérite intrinsèque d'un ouvrage est beaucoup moins apprécié que l'exécution des chanteurs qui l'interprètent.

Adieu, mon excellent ami; merci de nouveau de tes marques de sympathie, et, quoi qu'il m'arrive, crois-moi toujours ton bien sincèrement affectionné,

AD. ADAM

XC

Paris, 20 octobre 1847.

Mon excellent ami,

Tu comprends sans doute combien il me devient difficile de mettre de la régularité dans ma correspondance : je n'ai plus un moment à moi. Taglioni t'a dit que mes affaires étaient un peu remontées : cela est vrai, quoique tout soit encore dans l'avenir. J'ai trouvé à faire emprunter 500 000 francs à mon entreprise. Après le remboursement de ces 500 000 francs, je puis espérer de rentrer dans mes 100 000 francs à moi.

Tu vois qu'il nous faut bien du temps et bien du bonheur pour réaliser 600 000 francs de bénéfice; mais, si j'y arrive, j'aurai du moins la gloire d'avoir fait une grande chose en France, d'avoir mis la musique à la portée des classes populaires, comme cela existe partout en Allemagne. L'Opéra-National sera à Paris ce qu'était à Berlin le théâtre de la Kœnigstadt, lors qu'on y jouait des opéras allemands.

Nous avons commencé nos grandes répétitions. Je suis fort content de mon orchestre et de mes chœurs, qui sont excellents. La troupe offre aussi des sujets distingués et je crois que Chérie y brillera autant comme actrice que comme cantatrice. Les personnes qui ne la connaissent pas ne peuvent concevoir qu'une femme qui n'a jamais joué ait cette aisance de la scène que ne possèdent que ceux qui ont une longue expérience ou ceux chez qui l'instinct dramatique est inné.

Nous ouvrirons par un prologue d'ouverture dont la musique a été faite par Auber, Halévy, Carafa et moi; les paroles sont d'Alph. Royer et Gust. Vaez, les auteurs de *la Favorite*. Puis viendra, le même soir, une grande pièce en trois actes, *Gastibelza*, dont le sujet est tiré d'une ballade de V. Hugo. La pièce est de Dennery et Cormon (deux célébrités au boulevard du Temple); la musique est le premier ouvrage d'un lauréat de l'Institut, M. Maillart. Il y a des choses extrêmement remarquables dans sa partition, et je crois qu'elle aura un grand succès. — Le lendemain, on donnera *l'Aline*, de Berton, que j'ai entièrement réinstrumentée. — Notre salle a été refaite par Charpentier, l'architecte à qui nous devons l'Opéra-Comique et les Italiens. Notre ouverture aura lieu vers le 5 novembre.

Le grand événement musical de la saison a été l'apparition à l'Opéra de l'Alboni. Elle a eu un succès étourdissant dans ses quatre concerts. Les Parisiens sont assez froids; mais, cette fois, leur enthousiasme pouvait se comparer à celui des Napolitains ou des Anglais devant Jenny Lind. — On m'a dit que l'Alboni n'avait pas eu de succès en Allemagne, et cela m'étonne. C'est, suivant moi, le plus beau contralto que j'aie jamais entendu. Outre ses admirables notes graves, elle a une pureté et une facilité de vocalisation dans les cordes hautes qu'on ne trouve que chez les soprani.

Peut-être en jouant perd-elle quelques-unes des qualités qu'elle a en chantant au concert : c'est ce que nous saurons si elle revient à l'Opéra, ce dont je doute, car je ne vois pas un rôle du répertoire taillé à son patron et sa méthode toute italienne me la fait juger impossible pour notre opéra français. Donizetti et Verdi écrivent déjà trop largement pour elle : c'est la musique la plus ornée, celle de Rossini, qui lui convient, et les ouvrages que Rossini a écrits pour notre Opéra diffèrent de ses autres ouvrages à ce point que pas un d'eux ne pourrait convenir à l'Alboni.

Ce soir, les débuts de la Cerrito. — Je pars pour une répétition et je te rendrai compte demain de la représentation.

Jeudi 21.

La Fille de Marbre est un ballet de Saint-Léon, musique de Pugni, déjà joué à Londres, mais sous le titre de *la Fille du Feu*. J'ai donné aussi à Londres, en 1845, un ballet sous le même titre : *The Marble Maiden*; le sujet était de Saint-Georges et bien supérieur à celui que nous avons vu hier. — Ce ballet n'est à proprement parler qu'un intermède précédé d'un prologue; la musique en est bruyante et sans idées : elle n'a pas plu. Et le sujet n'a pas eu non plus grand succès.

La Cerrito est une jolie femme, un peu grassette, ayant de la vigueur et de la verve, mais manquant d'école et de finesse : elle a réussi, mais sans détrôner Carlotta Grisi, qui restera la danseuse favorite des Parisiens. Du reste, la Cerrito n'est engagée que pour un mois et un plus grand succès n'aurait peut-être pas convenu à la direction de l'Opéra. Saint-Léon, son mari, est un danseur de mérite et a obtenu un succès rare à Paris, où la danse des hommes a peu de sympathies; c'est plutôt par les tours de force que par la grâce qu'il brille.

Au total, le succès du ballet d'hier n'a rien d'éclatant; il fera du bien à l'Opéra et fera attendre convenablement l'opéra de Verdi[1] qu'on nous promet en décembre.

1 *Jérusalem*, opéra en quatre actes, paroles d'Alphonse Royer et Gustave Vaez, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 26 novembre 1847. — La musique en était empruntée presque toute à l'opéra de Verdi, *I Lombardi alla prima Crociata* (libretto de Solera, d'après le poème de Grossi), représenté d'abord à Milan, en 1843. — Voir la lettre suivante.

Adieu, mon cher ami : j'ai une répétition qui m'appelle et je suis forcé de te quitter.

A toi de cœur,

AD. ADAM

XCI

Paris, 5 décembre 1847.

Mon excellent ami,

Il faut que tu te persuades bien de la multiplicité de mes occupations pour ne pas t'étonner que je ne t'aie pas encore donné de mes nouvelles depuis l'ouverture de mon théâtre. Je m'empresse de réparer mes torts, quoique j'aie bien peu de temps à moi. Notre ouverture a été splendide, notre prologue *(le Premier Pas)* a eu un grand succès. Auber m'avait donné un air de soprano, Carafa un air de baryton, Halévy une charmante romance et un beau morceau d'ensemble. J'avais fait le reste, c'est-à-dire une ouverture où j'ai introduit des chœurs et des voix récitantes derrière le rideau, un duo, des couplets et un quatuor. Le succès a été très grand. Puis est venu notre opéra en trois actes de *Gastibelza.*

Le sujet avait d'autant plus d'attraits qu'il est basé sur une romance populaire dont les paroles sont de V. Hugo et la musique de feu Monpou. Mais ce qui a décidé la vogue, c'est la remarquable partition de Maillart, dont elle est le premier ouvrage. L'exécution a d'ailleurs été excellente, l'orchestre et les chœurs ont fait merveille. Dans la troupe, on a justement remarqué le ténor Chenest, qui a de grandes qualités de vigueur et de verve, le baryton Pauly, qui est excellent, et surtout Chérie, qui est tout à fait hors ligne. Tu sais ce qu'elle peut faire comme cantatrice, mais tu ne peux te douter de ce qu'elle est comme actrice, et l'enthousiasme qu'elle a excité aurait peut-être été plus grand si la perfection de son jeu n'était telle que le public n'a pu se persuader qu'il avait affaire à une débutante et qu'il l'a jugée comme une actrice consommée.

Le lendemain, j'ai donné l'*Aline* de Berton, que j'ai réinstrumentée. Quoique moins bien exécutée que *Gastibelza*, cette

reprise a non seulement fait grand plaisir, mais encore elle fait beaucoup d'argent. Quelques jours après, j'ai donné la reprise d'un petit opéra-bouffe de moi, intitulé : *Une Bonne Fortune*. Rossini a bien voulu me dire que c'était le seul ouvrage bouffe qu'il connût en France. La pièce a fait grand plaisir.

Je remonte en ce moment *Félix*, de Monsigny, que j'ai réinstrumenté, puis *le Brasseur de Preston*. Je donnerai ensuite un ouvrage en trois actes, d'Adrien Boïeldieu.

Je m'occupe actuellement de mon ballet pour l'Opéra, *les Cinq Sens*[1]. Et pendant que je te parle de ce théâtre, je vais revenir sur les derniers ouvrages, dont j'ai omis de te parler.

La Cerrito et son mari, Saint-Léon, ont eu de grands succès dans un très mauvais ballet, *la Fille de Marbre*, orné d'une horrible musique de M. Pugni. Puis est venue la *Jérusalem* de Verdi. C'est une espèce de *pasticcio* arrangé sur la musique des *Lombardi*; il y a deux ou trois morceaux nouveaux. Je ne sais ce que l'on pense à Berlin du maestro Verdi, mais il a eu peu de bonheur à Paris; l'*Ernani*, le *Nabuco*, les *Due Foscari* n'ont pas fait grande sensation. Sa manière, qui participe de l'école allemande et de l'école italienne, n'a pris des deux que ce qu'elles ont de moins bon. Il a pris aux Allemands l'abus de l'instrumentation et aux Italiens la banalité de l'invention, sans avoir la pureté et l'intérêt des uns, ni la suavité et l'abondance mélodique des autres. Ces défauts ont apparu au grand jour dans *Jérusalem*. Les masses chorales ont paru bien chétives, comparées aux grands effets de Meyerbeer, et les mélodies bien misérables, lorsqu'on se rappelait celles de Rossini et de Donizetti.

L'exécution a été parfaite du côté de l'orchestre, que notre ami Girard a ramené à l'état de splendeur dont l'avait déchu la caducité d'Habeneck. Alizard a été fort beau; madame Julian a eu un succès très mérité : c'est un magnifique soprano, rempli de verve et de vigueur. Duprez a justifié par l'insuffisance de ses moyens l'échec qu'il a éprouvé en Allemagne. Au total, je doute que cet ouvrage fournisse une longue carrière.

1. Ballet en trois actes, représenté en 1848.

Voilà mon cher ami, toutes les nouvelles. L'Opéra-Comique ne fait rien, ou, du moins, il prépare fort longuement l'opéra en trois actes d'Auber[1] et l'Alboni a eu un grand succès dans *Sémiramis*[2].

A toi de cœur,

AD. ADAM

XCII

Paris, 4 mars 1848.

Mon excellent ami,

Je t'écris dans de bien tristes circonstances : je n'ai pas besoin de t'entretenir des événements politiques que l'Europe attentive suit dans toutes leurs phases; je ne te parlerai que de moi, qui suis perdu et ruiné à jamais par suite de la crise qui se prépare.

Déjà, quinze jours avant la révolution, un notaire avait emporté à madame Couraud les quelques ressources qui lui restaient en dehors du théâtre où toute notre fortune était engagée. Aujourd'hui, l'existence de ce théâtre n'est plus possible : le public les a tous abandonnés, et le nôtre, qui ne faisait qu'ouvrir, n'avait pu faire d'économies et se préparer des ressources pour un moment de crise que personne ne pouvait prévoir; notre faillite est imminente et ne sera pas la seule. L'Opéra-Comique a déclaré tous ses engagements résiliés et l'Opéra ne peut plus tenir les siens.

J'ai donné, il y a peu de temps, un ballet, *Grisélidis*, qui a eu un grand succès : on l'avait joué trois fois avant la révolution, devant une salle comble, et la quatrième a eu lieu dans une salle vide. Je devais encore 40 000 francs sur les 100 000 que m'avait coûtés mon privilège, et mes droits d'auteur sont engagés jusqu'à paiement de cette somme : je n'ai donc pas plus de ressources dans l'avenir que dans le passé et dans le présent. — Pardonne-moi de t'entretenir de ces

1. *Haydée ou le Secret*, opéra-comique en trois actes, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 28 décembre 1847.

2. Le *Semiramide* de Rossini, au Théâtre-Italien

tristes détails, mais ils m'absorbent trop complètement pour que je puisse m'en abstenir. C'est cette préoccupation qui m'a empêché de t'écrire plus souvent depuis quelque temps et qui ralentira forcément notre correspondance. Il ne faut pas ennuyer ses amis de ses ennuis et les attrister de sa tristesse.

Quand nous verrons-nous maintenant? Pourrons-nous dans quelque temps parcourir l'Europe comme on le faisait naguère? Nul ne peut le savoir. Ce qu'a fait notre gouvernement provisoire est admirable, pour le peu de temps qu'il a eu; mais pourra-t-il résister au crédit anéanti, au commerce tué et surtout au débordement des exigences des classes inférieures peu éclairées et demandant l'impossible, aujourd'hui qu'il leur est permis de tout demander? L'organisation du travail est une immense question, à peine étudiée par les économistes, et ceux qui en réclament l'exécution ne la comprennent guère que de cette manière : être beaucoup payé et travailler fort peu.

Je rentre malgré moi dans la politique, dont je voulais m'abstenir... Je reviens aux questions d'art.

On a donné, à l'Opéra-Comique, un opéra en trois actes, intitulé *la Nuit de Noël*[1]. La musique est de Reber, un compositeur allemand fixé depuis une quinzaine d'années à Paris. Sa musique manque d'idées et de brillant. Il y a de la rêverie et quelquefois du sentiment, mais l'orchestre est monotone et sans brillant; il y a, d'ailleurs, une affectation de naïveté et d'imitation d'ancien style qui ôte tout le naturel et paraît plutôt être le résultat d'un système que celui de l'organisation de l'auteur. L'ouvrage, applaudi avec fureur, le premier jour, par le public des salons, où Reber est très répandu, a été sifflé, le second jour, par le public vrai, qui n'est d'aucune coterie; depuis, l'ouvrage ne s'est pas relevé. — On a donné au même théâtre un petit acte bouffe, *Gilles ravisseur*[2], musique de Grisar. Ici le succès a été complet : la musique est charmante, pleine d'idées et d'esprit, et atteste un grand progrès chez l'auteur, de qui nous avons déjà l'*Eau merveil-*

1. *La Nuit de Noël ou l'Anniversaire*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 9 février 1848.

2. Opéra-comique en un acte, paroles de Thomas Sauvage, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 21 février 1848.

leuse, autre opéra bouffon qui renferme de charmantes choses.

Madame Pleyel est à Paris, je l'ai entendue avant-hier chez madame de Girardin : son talent est toujours aussi merveilleux. Je ne sais si elle pourra donner beaucoup de concerts; elle en annonce un au profit des blessés, pour la fin de la semaine.

Adieu, mon excellent ami; pardonne à la tristesse de cette lettre. Peut-être aurais-je mieux fait de ne pas te l'écrire, mais pour moi qui ai perdu mon passé, dont le présent est aussi effrayant que l'avenir, je ne puis commander à mes sentiments, et l'ami doit excuser l'ami qui l'entretient de ses chagrins.

Adieu, mon bon et vieil ami, je t'embrasse de cœur.

AD. ADAM

XCIII

Paris, 9 avril 48.

Mon excellent ami,

Merci de ta lettre, qui m'a au moins rassuré sur toi et ta famille. J'ai un nouveau malheur à t'annoncer. Je viens de perdre mon père, qui est mort hier dans sa quatre-vingt-dixième année, sans maladie et presque sans souffrance : il s'est mis au lit mercredi matin et a perdu toute connaissance quelques heures après. Mon père n'avait aucune fortune; il recevait une pension de deux mille francs du gouvernement pour avoir été professeur au Conservatoire pendant quarante-sept ans. Je vais tâcher, mais j'aurai bien de la peine, d'en faire reverser une partie sur ma mère, à qui il ne reste aucune ressource.

Si l'avenir de la Prusse t'inquiète, celui de la France est loin de me rassurer. Tu ne peux te figurer la tristesse de Paris : les théâtres sont déserts et vont fermer les uns après les autres; enfin, mon bon ami, il ne nous reste que l'espérance, mais celle de la tranquillité et du retour de l'ordre me semble si éloignée que je ne puis l'entrevoir.

Mon théâtre est fermé : les acteurs parlent de se réunir et

de rouvrir en société, mais je doute qu'ils y parviennent. — L'Opéra-Comique fermera sans doute cette semaine; — l'Opéra est aux abois; — le Théâtre-Français a seul fait quelques recettes, grâce à *la Marseillaise* admirablement interprétée par mademoiselle Rachel, dit-on, mais je ne l'ai pas vue.

Adieu, mon excellent ami; je te souhaite plus de bonheur qu'à ton ami ruiné et désespéré.

AD. ADAM

XCIV

Paris, 21 août 1848.

Mon excellent ami,

Voilà bien longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles : une seule fois depuis les fatales révolutions qui ont ensanglanté nos deux pays, tu m'as écrit pour me rassurer sur ton sort; mais depuis et, il y a bien longtemps, je n'ai plus reçu une seule lettre de toi. Je comprends que notre échange de nouvelles d'art et de musique n'ait plus lieu, mais au moins il nous reste les épanchements de l'amitié, et, puisque j'ai tout perdu comme fortune et comme avenir, qu'il me reste encore au moins la consolation d'avoir un ami.

J'ai pu, heureusement, échapper aux dangers de l'insurrection du mois de juin. Chérie n'était pas à Paris; j'étais en visite à deux cents pas de chez moi quand l'émeute a commencé et je n'ai pu regagner mon domicile que quatre jours plus tard, quand tout a été heureusement terminé. Mais j'ai eu bien de l'inquiétude pour mon fils, qui était resté chez moi, et ma maison était, du moins à ce que je croyais, au centre de l'insurrection; par bonheur, elle ne s'est pas étendue jusque-là. — De nouveaux troubles sont encore à craindre, mais la répression en est presque assurée par toutes les précautions militaires que l'on a prises.

Mais chez toi, où en est-on? Après la guerre civile, vous avez le choléra, qui ne tardera sans doute pas à nous visiter : c'est le seul des maux qui nous manque et cette année est tellement maudite que je suis certain que ce complément de malheur ne lui fera pas défaut.

Si tu lis les journaux français et surtout si tu y lis autre chose que la partie politique, tu as pu voir quelques articles de moi dans *le Constitutionnel* : c'est par cette voie que je te donnerai nos nouvelles musicales, qui ne seront guère intéressantes. J'ai été très heureux de me voir ouvrir les colonnes de ce journal, cela est devenu mon unique ressource : car je n'aurais pas gagné un sol avec la musique depuis le 24 février. Cependant je travaille : je fais avec Scribe un opéra-comique en trois actes[1] pour cet hiver ; mais je ne sais s'il pourra être représenté. Cela dépend des événements : qui peut les prévoir? et de la tranquillité rétablie, mais qui sait quand elle le sera?

Un de mes plus vifs chagrins a été de faire interrompre les études de mon fils, n'ayant plus le moyen de les lui faire continuer. Ne sachant qu'en faire, je voulais qu'il s'engageât comme soldat ; mais il n'a que seize ans et la loi exige qu'il en ait dix-sept. C'est encore une lourde charge pour moi, pendant un an. Enfin, espérons que le ciel redeviendra radieux : il faut bien conserver un espoir quelconque, car sans cela on ne saurait que devenir.

A toi de cœur,

AD. ADAM

XCV

8 janvier 1849.

Mon excellent ami,

Merci de ta dernière lettre : je vois avec plaisir que vous commencez à reprendre un peu de tranquillité et que les arts tendent à renaître chez vous. Nous sommes aussi dans le calme, mais un calme plat qui est plutôt le résultat de la fatigue des émotions politiques que celui du bien-être.

L'élection du président a été une protestation contre le système républicain qu'on nous a imposé, mais ce n'est pas là une solution. Dieu seul sait l'avenir et ce qu'il nous réserve. La France s'est vengée par une gaminerie de tout le mal qu'on lui a fait ; mais ce mal existe toujours et sa ruine financière en est la preuve.

1. *Giralda ou la Nouvelle Psyché*, opéra-comique en trois actes, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 20 juillet 1850.

Venons aux arts et aux théâtres : c'est plus gai. L'Opéra va on ne peut plus mal : il vient cependant d'engager Masset et la Castellan. Masset débutera dans un mois, mais la Castellan ne paraîtra que dans *le Prophète*[1] avec Roger et madame Viardot et ce ne sera qu'au mois d'avril. Du reste, rien ne transpire du *Prophète* : les répétitions se font à huis clos et on garde le silence le plus absolu sur ce qui s'y passe. Pour moi, je suis sûr d'un grand, d'un immense succès : le nom de Meyerbeer et celui des artistes nouveaux qui paraîtront dans son ouvrage m'en sont le garant.

On vient de jouer à l'Opéra-Comique un opéra bouffe en deux actes de notre ami Ambroise Thomas[2] qui est un petit chef-d'œuvre. La musique fine, spirituelle et chantante, a eu le plus grand succès. Il faut dire aussi que l'exécution a été excellente. Madame Ugalde-Beaucé est une jeune femme de vingt ou vingt-deux ans, petite, laide, mais pas désagréable à la scène, qui sera une des actrices et cantatrices les plus éminentes que nous ayons jamais eues. Sa voix est des plus étendues : elle peut descendre au *sol* et monte facilement au *ré*. Son agilité est prodigieuse et elle est musicienne comme la musique. Non seulement elle exécute dans la perfection les passages d'agilité, mais encore elle chante avec un sentiment exquis les phrases larges et mélodiques. Comme actrice, malgré son physique peu avantageux, elle a obtenu de grands succès par son intelligence, dans *la Dame blanche*, *le Domino noir*, *les Diamants de la Couronne* et *l'Ambassadrice*, où elle a été supérieure comme chanteuse. — *Le Val d'Andorre*[3] continue son succès, qui va être bientôt interrompu par la grossesse assez avancée de mademoiselle Darcier. J'ai terminé un opéra en trois actes avec Scribe, mais il n'est pas probable que je le donne avant l'hiver prochain.

1. Opéra en cinq actes, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 16 avril 1849. — Voir la lettre suivante.

2. *Le Caïd*, — paroles de Thomas Sauvage, — représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 3 janvier 1849.

3. Opéra-comique en trois actes, paroles de Saint-Georges, musique d'Halévy, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 11 novembre 1848.

Le Théâtre-Italien va rouvrir, mais je crains que ce ne soit pour refermer bien vite, car le public de ce théâtre n'existe plus et la troupe en est tellement démantelée qu'il n'y a pas un seul ténor.

Adieu, mon cher ami; mille compliments à tous les tiens et pour toi l'expression de ma sincère amitié.

AD. ADAM

XCVI

Mardi 25 décembre 49.

Mon excellent ami,

Mon opéra en deux actes[1] a obtenu hier un très grand succès à l'Opéra. L'exécution a été excellente. Poultier (le tonnelier de Rouen qui s'est fait chanteur, il y a cinq ou six ans) a fort bien chanté le rôle de ténor, qui est fort beau; Portehaut (le baryton) a joué avec intelligence et bien chanté le rôle de son emploi; Brémont a été excellent dans une basse comique, et mademoiselle Dameron, jeune et jolie personne (*the sweet-heart of our friend* Auber) a eu un grand succès dans le rôle de femme, qui est sa première création.

Auber lui donne un rôle important dans sa nouvelle partition de *l'Enfant prodigue*[2] et paraît fort heureux de ce premier succès, qui est d'un heureux augure pour l'avenir.

Rien de nouveau dans nos théâtres. Je ne sais si tu lis mes feuilletons de *l'Assemblée nationale*. Ils paraissent de quinze jours en quinze jours, les mardi : j'y tiens le public exactement au courant des nouvelles théâtrales. Le Théâtre-Italien a exhibé un charmant ténor, nommé Lucchesi : sa voix n'est pas très timbrée, mais il est doué d'une agilité prodigieuse qui nous rappelle le bon temps de Bordogni, dont il n'a ni la manière ni la froideur. Cette facilité d'exécution le met à même de chanter tous les opéras de Rossini, dont nous étions

1. *Le Fanal*, paroles de Saint-Georges.

2. Opéra en cinq actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 6 décembre 1850.

privés depuis longtemps et que nous adorons à Paris, et en même temps le manque de force de son organe lui défend de chanter les opéras de Verdi, que nous ne pouvons pas souffrir : il y a donc double bénéfice.

Mademoiselle Vera, qui a débuté quelques jours avant Lucchesi, a un talent charmant et tout à fait de premier ordre. Madame Amgri, contralto, n'est pas sans talent. Ronconi est un des meilleurs bouffes que je connaisse, et il joue aussi avec une grande supériorité le genre dramatique ; malheureusement, il chante presque toujours faux. Tu vois qu'il y a de bons éléments dans la troupe ; mais ce qui manque, c'est un public : la société a été frappée au cœur par notre funeste révolution, et on ne peut reformer facilement un noyau de monde élégant et aristocratique comme étaient les habitués du Théâtre-Italien.

J'ai vu M. de Kistner, la veille de son départ. Il m'a promis de faire monter le *Toréador*[1], qu'il n'a pu voir, mais dont Meyerbeer lui a dit du bien. Je lui ai dit que tu en possédais une petite partition, et je chargerai Meyerbeer, qui part dans quinze jours, d'en porter une grande.

Le Prophète continue à faire de magnifiques recettes. Cependant, quoique l'on soit à la trente-huitième représentation, la musique est loin d'avoir la popularité de celle de *Robert* et même des *Huguenots*. Mais madame Viardot est admirable, l'acte de l'église est une grande conception musicale, il y a partout de magnifiques détails et la mise en scène est d'une splendeur unique. Les airs de danse sont charmants et remplis de couleur. — *La Fée aux Roses*[2] continue son succès, grâce au talent hors ligne de madame Ugalde, mais c'est un des faibles ouvrages d'Halévy.

A toi de cœur,

AD. ADAM

1. Opéra-comique en deux actes, paroles de Thomas Sauvage, musique d'Adolphe Adam, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 18 mai 1849.

2. Opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Saint-Georges, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 1er octobre 1849.

XCVII

Mardi, 12 mars 1850.

Mon excellent ami,

Je sors du cinquième et avant-dernier concert de mademoiselle Sontag et je suis encore dans un enthousiasme indicible de cette merveille qui a triomphé du temps et des années. C'est prodigieux ! Mieux avisée que vous ne l'êtes à Berlin, mademoiselle Sontag a compris qu'il y avait pour une chanteuse un immense succès dans mon opéra du *Toréador* et, ce soir, elle a chanté les variations sur : « Ah ! vous dirai-je, maman », extraites du trio. De la part du public, c'était du délire. Je n'ai jamais vu de triomphe pareil. Elle veut le faire traduire en italien et le jouer cette saison à Londres, mais cela me semble impossible, puisqu'elle doit monter un opéra nouveau d'Halévy[1].

Nous n'avons rien de nouveau à l'Opéra. Madame Viardot part à la fin du mois et on cessera les représentations du *Prophète*. On a donné un petit ballet de Saint-Léon, intitulé *Stella*, qui est assez joli, mais qui ne fait pas d'argent. On joue souvent mon petit opéra du *Fanal* : je t'en enverrai la partition dès qu'elle sera publiée, c'est-à-dire dans une quinzaine de jours. L'opéra d'Auber ne sera pas prêt avant deux mois au plus tôt, et il serait possible qu'il ne le donnât que l'hiver prochain.

A l'Opéra-Comique, on a joué *les Porcherons*, de Grisar, qui ont eu un grand succès ; cependant l'œuvre est médiocre. Mais l'ouvrage précédent d'Halévy, *la Fée aux Roses*, est tellement dénué de mélodies que le public a accueilli avec empressement l'ouvrage de Grisar qui lui offrait au moins quelques motifs chantants. On allait jouer un opéra en trois actes de

1. *La Tempesta*, opéra en deux actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, à Londres, sur le Théâtre de la Reine, le 14 juin 1850 ; — à Paris, au Théâtre-Italien, le 25 février 1851.

2. Opéra-comique en trois actes, paroles de Th. Sauvage et Lurieu, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 12 janvier 1850.

Thomas[1], mais madame Ugalde, qui y jouait un principal rôle est menacée de perdre sa voix, par suite de l'excessive fatigue que lui ont donnée les cinquante-deux représentations consécutives de *la Fée aux Roses*.

Mon opéra en trois actes[2] que l'on répète depuis un mois devait passer immédiatement après celui de Thomas; mais, celui-ci étant reculé, il serait bien possible que je fisse comme Auber et que je le remisse à l'automne prochain. Tu devrais venir à Paris en voir la première représentation. En attendant, je te recommande toujours *le Toréador*; c'est un de mes meilleurs ouvrages : je suis sûr qu'à Berlin et dans toute l'Allemagne il aurait un succès aussi populaire que *le Postillon*. Il ferait assurément la fortune de la chanteuse qui l'adopterait et, comme il n'y a qu'un ténor, une basse comique chantante et pas de chœurs, ni de frais de mise en scène et de décorations, ce serait pour votre théâtre l'affaire de douze ou quinze jours de répétitions, tout au plus. Meyerbeer a la grande partion et je l'ai prié de la confier au théâtre pour en copier les parties.

Malgré l'agitation normale que cause le régime républicain, dont je suis loin d'être partisan, nous avons eu un hiver très brillant et très musical. Les concerts se sont succédé les uns aux autres et les théâtres ont été extrêmement suivis. — On nous annonce aujourd'hui que les élections sont très mauvaises, et cela ne m'étonne pas. Le suffrage universel est la consécration du principe de la domination de l'ignorance et de la stupidité sur l'intelligence, qui est et sera toujours l'exception.

Adieu, mon excellent ami, merci de ta lettre, mille amitiés à Meyerbeer et à toute ta chère famille.

Ton bien tendrement affectionné,

AD. ADAM

1. *Le Songe d'une Nuit d'Été*, paroles de Rosier et de Leuven, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 20 avril 1850.

2. *Giralda*.

LA RÉFORME DE LA CHASSE

EN FRANCE

Parmi les mille et mille chasseurs qui, en cette saison, du nord au midi et de l'est à l'ouest, s'agitent sur toute la surface de notre territoire, il n'en est pas un peut-être qui ne regrette la rareté du gibier. Partout on entend la même plainte. Et il se trouve, ce qui n'arrive pas toujours, que la plainte est justifiée. Mais à qui ou à quoi faut-il s'en prendre?

Ce n'est pas à notre terre de France. Ici, comme en toutes choses dans notre pays « c'est le fonds qui manque le moins ». La France n'est-elle pas en effet merveilleusement appropriée pour faire vivre le gibier? Ne réserve-t-elle pas aux espèces les plus intéressantes le régime qui convient à chacune d'elles? Pour les unes, la haute montagne, les vallées profondes, la sauvagerie de solitudes à peine explorées, où l'on trouve même encore quelques ours; pour d'autres, les plaines étendues, les régions de coteaux, — pays de culture, au milieu desquels s'étalent de larges fleuves au cours tranquille; — pour d'autres encore les bois, futaies ou taillis, — ou bien les marais, les étangs, les petits lacs, et les rives si développées de nos côtes maritimes. Et l'on y trouve les climats extrêmes : la neige en été, sur les Alpes, le soleil l'hiver, en Provence. En moyenne, une température clémente qui, le printemps venu, attire en notre pays, lieu d'amoureux rendez-vous, les représentants les

plus nombreux, les plus gracieux et aussi parfois les plus succulents de la faune ailée.

Ce n'est donc pas à notre pays, c'est à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre si le gibier se raréfie chez nous, et cela au moment où le nombre des chasseurs augmente. En effet, il est délivré annuellement 480 000 permis[1]. Ainsi 480 000 fusils sillonnent, de septembre à janvier, nos bois et nos plaines. C'est le contingent d'une armée de Napoléon Ier! Et encore, je ne compte pas les francs-tireurs, je veux dire ceux qui opèrent sans permis de chasse.

Ici on serait tenté de faire une première réflexion. La quantité du gibier étant nécessairement en raison inverse du nombre des chasseurs, ne faut-il pas chercher les moyens de diminuer ce nombre? Inutile de chercher ces moyens : vous ne les trouveriez pas. La chasse, autrefois réservée aux nobles, s'est démocratisée. Loin de s'en plaindre, il faut s'en réjouir, car il n'est pas de distraction plus salutaire, ni de sport qui soit plus capable de maintenir dans notre race, que trop d'occupations sédentaires tendraient à affaiblir, les qualités d'activité, de force, de souplesse et d'adresse. Ne diminuons donc pas le nombre des chasseurs, au moins des chasseurs légitimes. Le remède n'est pas là. Le remède ou plutôt les remèdes sont nombreux et divers. Il faut d'abord protéger le gibier contre les entreprises du braconnage, contre une sorte dangereuse de braconniers qui sont les chiens lâchés dans la campagne, contre les procédés de chasse trop meurtriers ; il faut, d'autre part, reconstituer le gibier par divers procédés faciles et surtout par une petite révolution, moins aisée à obtenir dans le régime même de la chasse. Tout cet ensemble de mesures à prendre, c'est, en somme, une tâche délicate. J'avoue que jusqu'à ces derniers temps, elle m'aurait semblé impossible. Mais les chasseurs ont aujourd'hui la très rare fortune de posséder un ministre qui les contente presque tous. En récompense, M. Mougeot a le très rare honneur d'être estimé, je dirais presque aimé par l'armée de ses administrés, les chasseurs de France. Pas un chasseur ne refuserait de lui présenter l'arme, ou du moins, puisque cela ne se fait plus, de mettre devant lui

1. Exactement 482.156 permis en 1902.

l'arme au pied. Tous les fusils tiennent pour lui, conservateurs. ou républicains. Et je dois aussi offrir une part de notre reconnaissance à l'Administration des Eaux et Forêts, qui est chargée aujourd'hui du service de la chasse. Je m'étonnerais si M. le directeur général des Eaux et Forêts n'était pas chasseur et bon chasseur.



C'est contre le braconnage d'abord que l'action doit être conduite. Aussi bien est-ce contre lui que des plaintes incessantes s'élèvent des rangs des chasseurs. En tout temps, sans respecter nids, couvées, époques de reproduction, le braconnier bat la plaine et la forêt. Tandis que le chasseur tue le gibier en détail, lui le tue en gros. Ce n'est pas une chasse, c'est une exploitation, une entreprise, une industrie, et un fructueux commerce. Il n'est rouerie que ce délinquant spécial n'ait dans son sac [1]. Il manie les panneaux, les filets, les lacets, les collets. Il sait l'heure propice, travaille de nuit généralement, organise le guet, dépiste les gardes-chasse les plus avisés et les gendarmes les plus rapides. Habile toujours, dangereux souvent, il n'est pas facilement saisissable.

Aussi apparaît-il que, pour l'atteindre, le moyen le plus efficace est de décourager son commerce en enrayant l'écoulement du gibier pris en délit. Le remède est donc que, par des instructions très impératives transmises aux préfets, et, par eux, aux agents de répression, il soit prescrit que, à défaut du braconnier lui-même, le recéleur sera recherché. Ces ordres ont été donnés : il a été signalé aux préfets que c'est notamment pendant la période qui précède de quelques jours l'ouverture de la chasse que la marchandise, ayant plus de prix, trouve des débouchés chez les commerçants, les restaurateurs et les

1. Dans une de nos forêts de l'Est, où se pratique la chasse à courre, les braconniers au nombre de 10 à 15, se réunissaient la nuit pour faire des battues au grand gibier. Ils se revêtaient pour cela de longues blouses blanches et afin de n'être pas reconnus, ils enfonçaient jusqu'au menton des bonnets de coton percés de trous pour les yeux, pour les oreilles et pour la bouche. Cet accoutrement leur donnait, sous la clarté de la lune, un aspect si fantasmagorique et effrayant, qu'un garde qui les avait surpris ainsi, m'assurait ingénument qu'il n'avait eu qu'une pensée, celle de reprendre le chemin par lequel il était venu, afin de ne pas troubler le culte de ces pénitents blancs.

hôteliers. C'est donc dans les arrière-boutiques, dans les caves et les cuisines que les commissaires de police autorisés à opérer des visites domiciliaires trouveront le corps du délit. Il dépend du zèle des agents de couper court aux procédés par lesquels certains revendeurs se font les auxiliaires des braconniers. Ce zèle d'ailleurs sera encouragé par des primes et des récompenses, qu'on a bien fait de promettre et dont il ne faudra pas se montrer avare.

Bien entendu, pour arriver à ce résultat, il faut une entente entre le Ministère de l'Agriculture et celui de la Justice, afin que les parquets fassent rechercher et poursuivent avec énergie les délits de cette espèce. Malheureusement j'ai entendu dire que rien n'est difficile comme d'assurer l'entente de deux Ministères. Au nom des chasseurs de France, je prie M. Mougeot d'insister jusqu'à pleine satisfaction.

Contre l'autre sorte de braconnier, le chien errant, redoutable surtout en temps de clôture de la chasse où il trouble les amours de la gent de poil ou de plume, détrousse les nichées, met à mal les couvées, étrangle les levrauts, et détruit en quelques minutes l'avenir de tout un territoire, il suffira pour en venir à bout d'appliquer à son maître les sanctions du Code pénal et celles de la loi sur la chasse. Les préfets ont reçu des instructions sur la matière. Espérons que, dans tous les départements, seront pris des arrêtés clairs et efficaces.

***

Nous avons grandement à nous louer, nous chasseurs, de certains articles d'une récente convention internationale pour la protection des oiseaux utiles à l'agriculture. Cette convention intéresse surtout, il est vrai, les agriculteurs; elle a pour objet principal de prévenir la destruction des petits oiseaux, alliés du laboureur puisqu'ils vivent des méchants insectes qui ravagent nos cultures. Mais voici où le chasseur trouve son profit : la convention ne s'est pas occupée seulement des deux catégories d'oiseaux, — les nuisibles qui, en tout temps, peuvent être détruits partout, et les utiles qui doivent être partout

respectés. — Elle a stipulé que les oiseaux-gibier — perdrix, alouette, caille, bécasse, grive, merle, ortolan, oiseaux d'eau ou de mer, etc., — ne pourront plus être capturés à l'aide des engins qui les détruisaient en masse, et dans lesquels les petits oiseaux protégés pouvaient tomber également, comme les filets, lacets, collets, tenderies, pièges, gluaux... La chasse de ces oiseaux ne devra plus être autorisée qu'au moyen des armes à feu.

Cette convention internationale préparée, sur l'initiative de notre Gouvernement, par une conférence dont les travaux commencèrent en 1895, a été signée par les nations contractantes le 19 mars 1902. On y a donc travaillé un peu plus longtemps qu'on n'a fait jadis aux traités de Westphalie. Mais tout est bien qui finit bien. Les nations contractantes sont : la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Belgique, l'Espagne, la Grèce, le Luxembourg, la principauté de Monaco, le Portugal, la Suède, la Norvège et la Suisse. Des circonstances particulières et certaines législations locales ont empêché jusqu'à présent l'Italie de donner son adhésion. En France, la Convention, approuvée par le Parlement, a été promulguée le 30 juin 1903. La loi du 3 mai 1844, qui régit chez nous la matière de la chasse, permettait fort heureusement de l'appliquer sans recourir à une législation nouvelle. Les préfets jouissent en effet de par cette loi du pouvoir de réglementer certains modes de chasse. Ils ont donc été avisés que leurs arrêtés réglementaires qu'ils soumettent annuellement au visa du ministre de l'Agriculture[1], quelques jours avant l'ouverture de la chasse, ne seraient approuvés que si toutes les autorisations consenties jusqu'à ce jour pour la capture des oiseaux-gibier à l'aide d'engins autres que le fusil y étaient rapportées.

Sans doute, cette application de la convention se heurtera aux habitudes invétérées, à quelques intérêts respectables qui devront être ménagés, au moins transitoirement, et à des passions même, car une des vertus du chasseur, c'est qu'il est passionné. Mais, par contre, elle trouvera, elle trouve des approbations nombreuses parmi les chasseurs, les vrais, ceux qui

1. C'est par un décret du 24 février 1897 que les attributions qui appartenaient jusque-là au Ministère de l'Intérieur ont été transférées à celui de l'Agriculture (direction générale des Eaux et Forêts).

préfèrent à la satisfaction de capturer les oiseaux en masse avec trappes et filets, celle de tenir le gibier au bout de leur fusil, de viser droit et d'abattre l'oiseau fuyant à tire d'ailes.

***

Louons, louons encore M. Mougeot du soin qu'il prend de ménager certains gibiers précieux dont la chasse à des époques soit prématurées, soit tardives, amenait une diminution fâcheuse. Le ministre fait un bon usage de la loi du 16 février 1898, qui est venue fort heureusement compléter la loi de mai 1844, en permettant aux préfets[1] de restreindre les périodes de chasse, soit en retardant l'ouverture, soit en avançant la clôture pour certaines espèces de gibier, après avoir consulté le Conseil général de leur département, par l'avis duquel ils ne sont d'ailleurs pas liés.

La chasse du faisan n'a été ouverte en 1902 que le 1er octobre. Cette innovation était demandée par la grande majorité des Conseils généraux et par de nombreuses sociétés de chasse. Le faisan n'arrive à l'âge adulte, et on peut dire à l'âge comestible, que dans les premiers jours d'octobre. C'est à cette date qu'il est « maillé ». Quand la chasse du faisan ouvrait fin août, on était autorisé à saccager pendant le mois de septembre entier la réserve en faisans de toute l'année à venir. Ce jeu était profitable aux chasseurs sans scrupule et aux maraudeurs opérant le long des rives des chasses gardées. La loi de 1898 a permis de mettre bon ordre à ces procédés. L'usage s'est établi, pour toujours, en 1903 dans tous les départements, de ne laisser s'ouvrir la chasse du faisan qu'au 1er octobre.

Voilà une ouverture retardée. Comme clôture avancée il convient de citer celle de la chasse de la perdrix et du lièvre. Ces deux espèces constituent à peu près le seul gibier des chasses banales exploitées jusqu'à épuisement presque complet. Or, au mois de janvier les perdrix, très difficiles à approcher, tombent rarement sous le coup des chasseurs;

1. Il ne faut pas oublier que la loi du 3 mai 1844 dans un but de décentralisation, a conféré aux préfets et non au ministre les attributions relatives à la réglementation de la chasse et les décisions touchant les dates d'ouverture et de clôture.

mais les braconniers profitent de la faculté qui leur est laissée de colporter et de vendre le gibier capturé délictueusement. A cette date d'ailleurs l'accouplement commence et la destruction d'une perdrix a pour effet la perte de toute une compagnie à la saison suivante.

Dans les climats doux comme celui de la majeure partie de la France, c'est également fin décembre ou commencement de janvier que les lièvres commencent à *bouquiner*; il est nécessaire de leur ménager, dès ce moment, la tranquillité indispensable à la reproduction.

Le seul moyen d'assurer la conservation de ces deux gibiers était d'interdire la chasse pendant toute la période de reproduction. Depuis quelques années, de nombreux Conseils généraux avaient demandé que les chasses spéciales fussent closes entre le 1er décembre et le premier dimanche de janvier. Cette mesure a été adoptée et s'est généralisée par toute la France.



Il faut faire une place à part à la question de la bécasse qui a suscité — il faut être chasseur pour comprendre ces émotions — les discussions les plus vives.

La bécasse est le plus apprécié de nos oiseaux de passage. Elle apparaît dans nos régions en octobre et novembre, et en mars et avril. Lors de son passage d'automne, la chasse est ouverte, et le fusil du chasseur n'a que l'embarras du choix, mais la bécasse l'attire; pas de gibier mieux accueilli des maîtresses de maison. Elle est alors grasse et dodue à souhait, très recherchée des gourmets; nos grands restaurateurs ne l'ignorent pas. Il se fait donc à ce moment une destruction de bécasses; mais il n'y a rien à dire : c'est la loi de la chasse et la « loi de l'homme ». Il n'en est pas de même de la chasse du printemps. Ah! sans doute, pour le chasseur qui, cette fois, est privé de toute autre espèce de gibier, c'est un grand plaisir d'aller *à la passe* le soir, vers l'heure du coucher du soleil, dans les fonds humides des bois. Et le poète, qui sommeille dans l'âme du chasseur s'éveille à la mélancolique sensation que donne une promenade dans les bois à

l'heure où descend du ciel le grand silence de la nuit. La bécasse a beau avoir perdu toute sa saveur, n'être plus que l'ombre d'elle-même : l'homme ne vit pas que de pain, et le chasseur ne tue pas que pour manger. Il ne songe même pas, l'imprudent, qu'il va tarir la reproduction du précieux gibier, et il le frappe en pleine saison des amours. Il en oublie même les braconniers qui s'autorisent de ses coups de fusil pour adresser les leurs à toutes les sortes de gibier. Décidément, ici, le chasseur perd la raison. C'est au Gouvernement à être raisonnable pour lui. Je remercie le Gouvernement d'avoir, en 1903, interdit la chasse de la bécasse après la clôture générale, c'est-à-dire à partir de la fin de janvier.

Cette mesure n'aura d'effet que si elle s'étend aux pays voisins. Mais on nous dit que l'administration les a fait pressentir par nos représentants à l'étranger; que l'empire allemand est favorable, avec cette réserve que l'application en dépend chez lui de certaines législations à modifier. La Belgique a consenti à entrer dans les vues du Gouvernement français, à la condition que les pays limitrophes marcheront avec elle. Et justement la Hollande a donné son plein assentiment. Il manque encore les réponses des royaumes de Suède et de Norvège et celle du grand-duché de Luxembourg. Tout porte à croire que la chasse de la bécasse au printemps sera interdite, d'une façon générale, à bref délai, dans tous les pays intéressés. Et voyez comme cela est curieux. Voilà que la chasse a sa politique étrangère; à sa façon, elle travaille, elle aussi, à rapprocher les nations. De cet internationalisme, nul fusil ne se plaindra, même le fusil conservateur... Et si, d'aventure, quelque conflit international s'élevait, en ces matières, il serait facile de recourir à l'arbitrage. Ce sera une façon d'achalander la Cour de La Haye.

La grive et l'alouette ont été protégées aussi. Et la caille est l'objet d'une particulière sollicitude. En dehors du temps de chasse, non seulement elle ne peut être chassée, mais elle ne peut passer en transit sur notre territoire. Et ceci, afin d'atténuer en partie les destructions de cailles qui se font sur le rivage de la Méditerranée en empêchant, autant que nous le pouvons, l'expédition en Angleterre de ce gibier,

d'ailleurs exquis, qu'on y apprécie fort. Si les tueries — c'est le mot — continuent, c'en est fini de la caille avant peu. Aussi, contre l'Angleterre, la diplomatie cynégétique a organisé un diminutif du blocus continental. Une entente a été conclue entre la France et l'Allemagne — entre la France et l'Allemagne ! — pour interdire tout transit, après la clôture de la chasse, dans les deux pays. En ce moment même, des négociations se poursuivent en vue de restreindre encore davantage la durée de cette chasse, afin que soit plus longue la période pendant laquelle le transit sera prohibé.

Que faut-il faire pour protéger le chevreuil si menacé lui aussi ? En interdire la chasse d'une façon complète pendant une, deux ou trois années ? ou la limiter annuellement à quelques semaines ? Ce serait là une application heureuse de la loi de 1898. Quoi que l'on fasse, il y faut mettre de la prudence, et ne pas procéder par mesure générale. Dans certaines régions, le chevreuil existe encore en abondance : là, il constitue à peu près l'unique gibier ; l'interdiction ou la restriction désorganiserait entièrement la chasse. Peut-être pourrait-on, dans les contrats de location, interdire de tuer les chèvres ou bien limiter le nombre de chevreuils à abattre chaque semaine, durant la période de chasse, etc. Ce ne sont pas des méthodes inusitées. Dans bien des chasses gardées, il est habituel que les chasseurs eux-mêmes s'imposent ces conditions qui ont paru nécessaires.

***

C'est petit à petit, morceau par morceau, que pourra se faire chez nous la réforme de la chasse.

De plus en plus les modes de chasse tendront à s'unifier dans tous les départements ; les mêmes méthodes y seront appliquées rationnellement pour la conservation et la multiplication du gibier.

Mais l'absolue uniformité de régime n'est pas possible. On ne saurait, par exemple, avoir en France comme en Allemagne une date fixe d'ouverture et de fermeture de la chasse. Dans un pays comme le nôtre, il faut tenir compte des intérêts

des cultivateurs, écouter les vœux des sociétés d'Agriculture et se préoccuper aussi des désirs des chasseurs. La réglementation qui s'étendra à l'ensemble du territoire ne devra donc porter que sur les mesures d'organisation générale, comme l'interdiction de tout autre mode de chasse que la chasse à courre ou la chasse au fusil, les bourses et les furets demeurant en usage pour le lapin. D'autres mesures varieront de zone à zone. Cette année même, à la demande des conseils généraux, des sociétés d'Agriculture et des sociétés de chasseurs, l'ouverture de la chasse, primitivement fixée au 6 septembre a été reportée au 13 septembre dans les départements du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme.

Puisque cette variété est nécessaire, il l'est aussi que les arrêtés réglementaires soient établis suivant une même méthode, un même ordre des matières, de façon que le chasseur puisse, d'un regard jeté sur l'arrêté, se renseigner sur ses droits et ses devoirs. Autrefois autant de départements, autant de modes de règlements. Et, soit dit sans offenser nos administrateurs de province, les arrêtés ne brillaient ni par la clarté, ni par l'ordonnance. S'il est vrai que le progrès qu'on y remarque est dû à la direction générale des Eaux et Forêts, désormais chargée de reviser les règlements sur la chasse, c'est à elle que nous adressons le vœu que ces arrêtés soient, autant que possible, dressés sur le même gabarit.

***

Mais voici une bien autre question. Il s'agit, à présent, de la petite révolution à faire dont je parlais tout à l'heure.

Le droit de chasse, qui était autrefois droit du seigneur, est, depuis la Révolution, attaché à la terre. Tout propriétaire, le fût-il d'une langue de terrain de quelques ares, y possède le droit exclusif de chasse. La plupart du temps le propriétaire n'use pas de ce droit ; liberté est laissée aux chasseurs de passer dans les champs, fussent-ils étrangers à la commune[1].

1. Il faut dire cependant que plusieurs communes ont pris l'habitude d'exiger une somme de dix francs des chasseurs étrangers, cette somme représentant celle qui a été versée à la commune par les chasseurs du pays qui y ont pris leur permis. Cette pratique n'est pas du reste à encourager, car elle rend illimité le nombre des chasseurs sur un même point.

En fait toute chasse non gardée est considérée comme chasse banale.

Ce régime, on le comprend, est tout ce qu'il y a de plus défavorable à l'entretien du gibier et au repeuplement : ni le propriétaire n'a intérêt à ménager le gibier, ni le chasseur, amené le plus souvent par le hasard d'un déplacement et qui, si le lièvre disparaît, en sera quitte pour aller le chercher ailleurs. C'est un régime d'abandon. Aussi qu'est-il arrivé? A part les régions où de grands domaines d'un seul tenant appartenant à de riches propriétaires conservent leur gibier, le territoire se dépeuple de jour en jour.

L'idée est venue à M. Mougeot de prendre, d'une part, le propriétaire insouciant et, de l'autre, le chasseur imprévoyant et de les sermonner.

Au premier il dit : Vous négligez une partie de vos intérêts. Votre terre a plus de prix que vous ne croyez, vous ne tenez pas compte de la valeur que lui donne le gibier qui s'y trouve... ou qui s'y trouverait, si vous entendiez bien vos affaires. Seul, sans doute, vous ne pourriez tirer parti de ce revenu, votre parcelle est trop minime. Mais associez-vous avec Paul, Jacques et Mathurin, vos voisins, syndiquez-vous entre propriétaires d'une même commune et louez votre chasse en bloc, comme le ferait un propriétaire unique. Les sommes que vous en retirerez seront partagées entre vous, ou, ce qui serait mieux, abandonnées à la commune qui se chargera de faire valoir la chasse, et emploiera le revenu à l'usage qui paraîtra le plus convenable.

Au deuxième, au chasseur, le Ministre tient à peu près le même langage : Associez-vous, formez des sociétés, capables de louer la chasse sur le territoire d'une ou plusieurs communes, qui aient à cœur d'entretenir la chasse louée et d'y ménager le gibier, afin de pouvoir obtenir de vous un bon bail. Entendez-vous avec les communes, mandataires des particuliers, pour l'entretien, la garde, le repeuplement; et, après trois ou quatre ans de ce régime intelligent, vous comparerez avec un certain plaisir vos *tableaux* à ceux que vous obtenez aujourd'hui.

Ce système de mise en commun du droit de chasse par les propriétaires a été baptisé : « la communalisation des chasses ». Le mot est barbare, mais il est commode et dit ce qu'il veut

dire. Cette communalisation peut avoir des modalités différentes, suivant les convenances locales. Essentiellement elle consiste dans le groupement de toutes les terres d'une même commune dont la location est faite soit au profit de la commune, à laquelle les propriétaires ont abandonné leurs droits, soit au bénéfice des propriétaires eux-mêmes qui s'en partagent le prix. Dans le premier cas, la commune emploie les bénéfices résultant de l'opération à des travaux d'utilité générale : entretien des chemins vicinaux, construction des ponts, etc., ou bien encore elle répartit la somme provenant de la location entre les propriétaires syndiqués au prorata de leur apport, sous forme de déduction de leurs impôts fonciers.

Par une circulaire transmise à tous les maires de France, le Ministre démontre comment on arriverait ainsi à tirer du sol des ressources nouvelles, à ramener peu à peu le gibier dans les finages dégarnis et à ruiner l'industrie des braconniers que tous auront intérêt à réprimer. Et le gibier plus abondant sera moins cher, si bien que le paysan pourra, les jours de gala, ajouter une perdrix à la poule du roi Henri.

Mais le petit chasseur, dit-on, celui qui ne fait pas partie des sociétés de chasse amodiataires et auquel ses économies permettent tout juste la dépense d'un permis, le priverez-vous de sa distraction? Il est peut-être propriétaire, il a aliéné son droit; vous le dépossédez donc absolument? Non, car, des terres groupées comme nous l'avons expliqué, il serait distrait une partie où tout citoyen de la commune, muni d'un permis, conserverait le droit de chasser. Or, voyez ce qu'il adviendrait de la division du territoire en deux parties : l'une est bien aménagée, sérieusement gardée et les locataires y font des travaux de repeuplement; l'autre, par le fait de cet heureux voisinage, verra s'augmenter sa population giboyeuse et offrira aux chasseurs isolés l'occasion d'un plus grand nombre de coups de fusil qu'ils n'en tirent aujourd'hui. Tout le monde sera content.

Voyons ce qui se passe en Alsace-Lorraine. Le droit de chasse y est regardé comme l'un des attributs de la propriété, mais il faut que cette propriété soit assez considérable pour être en état de nourrir et d'entretenir le gibier qu'on

y tuera. Il ne suffit pas de posséder une parcelle minime de terre pour avoir le droit de s'y poster et de détruire les lièvres et les perdrix venant d'une grande chasse voisine. Le propriétaire qui veut exercer son droit de chasse sur ses terres ne peut le faire que si elles ont 25 hectares d'un seul tenant, en plaine ou bois, ou 5 hectares en lacs ou étangs. Le reste des terres de la commune est groupé en portions d'au moins 200 hectares et mis en adjudication selon les formes ordinaires. Le produit de la location, versé dans la caisse communale, est réparti entre les propriétaires en proportion de la contenance cadastrale. Toutefois lorsque les deux tiers au moins des propriétaires possèdent ensemble plus des deux tiers de la superficie totale du « ban » loué en décident ainsi, le produit reste à la caisse communale au lieu d'être réparti entre les intéressés.

Résultats : multiplication, nous allions dire pullulement du gibier et livraison de ce gibier aux halles à très bas prix. Quand on parcourt en chemin de fer les plaines de notre chère et si belle Alsace, il n'est pas rare, à la traversée d'un bois, surtout à la tombée de la nuit, d'apercevoir quantité de faisans stationnant le long de la ligne ou des lièvres effrayés qui s'enfuient à travers les tranchées forestières. L'Alsace peut être citée comme un pays de chasses merveilleuses. A-t-elle donc pour cela des qualités que nous ne posséderions pas? Nullement. Elle a simplement ce qui nous manque : une organisation de la chasse.

Rien n'empêche que nous l'acquérions. Est-il besoin d'une loi pour ce faire? L'intelligence, le bon sens, l'esprit d'épargne de nos populations ne peuvent-ils, plus lentement, mais aussi sûrement, produire ce résultat?

On dit que cette nouveauté heurtera trop d'habitudes reçues, trop de traditions enracinées. Mais c'est le sort de toutes les nouveautés, qui finissent pourtant par se faire place. Quelles n'ont pas été les exclamations, les protestations et les fins de non-recevoir quand on a prôné pour la première fois l'emploi des engrais chimiques? Et combien aujourd'hui sont ceux qui ne les emploient pas? Qui donc autrefois parlait de syndicats agricoles? Et par combien de milliers compte-t-on à présent le nombre des syndiqués? Il en sera de même pour la commu-

nalisation. On s'étonnera dans vingt ans qu'on s'en soit étonné !

La propriété, dit-on encore, est trop morcelée ; le consentement unanime des propriétaires impossible à obtenir. La propriété n'est pas moins morcelée en Alsace ; c'est au contraire un pays de petite propriété. Quant au consentement des propriétaires, il viendra de lui-même, guidé simplement par un excellent conducteur : l'intérêt. Après que de nombreuses communes auront tenté l'essai (et plusieurs ont commencé), les résultats seront appréciés. On s'apercevra que des pays sans gibier se sont repeuplés, que des chasses non productives le sont devenues. Et alors le propriétaire qui ne retire rien de sa chasse, constatant que, s'il enrégimente sa terre avec les autres, son consentement lui vaudra le remboursement de son impôt foncier, se laissera convertir. Rien n'est moins désagréable que de recevoir de l'argent.

L'objection la plus à redouter, celle qu'on fera et refera à satiété, à savoir que le nombre des permis diminuera, que la chasse sera monopolisée par les sociétés de chasse, que la réforme profitera aux riches, aux puissants, mais que le petit chasseur sera frustré, nous l'avons réfutée déjà. Le terrain de manœuvre actuel du petit chasseur est étendu mais dépeuplé. A quoi sert cette immensité ? Demain il aura un terrain limité, mais de production décuplée. En rentrant au foyer il aura des kilomètres de moins dans les jambes et des lièvres en plus dans le carnier.

***

Pour opérer la petite révolution comptons sur l'initiative privée. Il ne manque pas en France, notamment dans le Nord le Pas-de-Calais, l'Aisne, les Ardennes, la Marne, etc., de chasseurs et de sociétés de chasse qui connaissent le système de la communalisation des chasses en plaine, et, très désireux de l'introduire en France, sont disposés à faire, pour y arriver, les sacrifices nécessaires. Chasseurs, formons donc des sociétés ; fédérons-nous ; devenons assez forts pour agir auprès de l'opinion, pour peser sur les décisions du Parlement. Chasseurs, nous sommes distancés par des pêcheurs à la ligne, et c'est humi-

liant pour nous. Les sociétés de pêcheurs, modestes au début, sont puissantes maintenant, et les pouvoirs publics sont forcés de compter avec elles.

***

Vous verrez que nous obtiendrons des merveilles, et, par exemple, la création si nécessaire au repeuplement du gibier, des *réserves de chasse*. Ici encore nous sommes devancés par les pêcheurs à la ligne : dans nos grands cours d'eau il a été créé des frayères naturelles pour la reproduction du poisson, où la pêche est interdite en tout temps. Pourquoi n'aurions-nous pas des réserves de chasse, des *refuges* où le gibier à plume et à poil se multiplierait en paix? Le territoire de chaque commune serait divisé en un certain nombre de secteurs, qui seraient successivement mis à ban pendant une durée de deux à quatre ans. Rien n'est plus simple que de délimiter par des chemins les *réserves mobiles* ainsi constituées, et de commettre à leur surveillance spéciale tous les agents de l'autorité : gardes champêtres, gendarmes, préposés des eaux et forêts, voire même des gardes-chasse spéciaux.

La mesure s'appliquerait à toutes les propriétés, à la grande qui est aujourd'hui gardée, comme à la petite où la chasse est banale. Le roulement des réserves imposerait à tous une restriction égale du droit de chasse et de propriété et leur assurerait aussi le bénéfice égal de la garde et de la protection de leur récolte par les représentants de la loi.

Le système des réserves existe en Suisse. Il y a été créé des *refuges* pour le gibier; un certain nombre de districts, dont l'étendue totale est de 1 789 kilomètres carrés, ont été mis à ban. Aussi le chamois et la marmotte pullulent dans toutes les montagnes. Le chevreuil se répand de plus en plus dans les *districts fermés*, et le cerf rayonne et se propage à l'intérieur du canton des Grisons. L'abondance du gibier a même été si grande qu'on a dû ouvrir un certain nombre de districts fermés, et procéder sur d'autres points à la destruction de chamois et de marmottes.

Hélas! que ne donnerions-nous pour souffrir nous aussi de la pléthore du chevreuil? Et dire que nous n'avons qu'à

vouloir! Mais déjà nous commençons à vouloir. Quelques communes ont donné l'exemple. Une mention spéciale est due à la commune de Chauny, dans l'Aisne. Les propriétaires fonciers, tous chasseurs, et au nombre de trente et un, se sont, depuis une dizaine d'années, associés pour exercer leur droit de chasse sur tout le territoire, avec cette clause qu'une réserve de 250 hectares sert de refuge au gibier. Sur cette réserve les associés ne devaient chasser que pendant les vingt premiers jours de l'ouverture; et, depuis deux ans, les vingt jours ont été réduits à quatre. Résultat : les chasseurs de Chauny tuent maintenant environ dix fois plus de gibier qu'auparavant.



Voilà ce que peut l'initiative privée. On dit qu'en France nous ne savons pas user de cette force : ce qui est vrai. On dit que c'est la faute du Gouvernement, qui n'aime pas à nous laisser débrouiller nous-mêmes : ce qui est encore vrai, généralement. Mais voici une exception. Pour une fois le Gouvernement ne nous gène pas, il nous aide; il ne nous arrête pas, il nous précède et nous conduit.

Chasseurs, qui parcourez nos plaines, le fusil à l'épaule : vieux chasseurs dont l'esprit est hanté par le souvenir des chasses du temps jadis, dont peut-être, d'ailleurs, vous exagérez les richesses et les mérites — l'exagération étant permise à tout vrai chasseur; — jeunes chasseurs qui ne connaissez que le lièvre rare, et la perdrix rare, *rara avis*, et vous épongez le front dans des poursuites infructueuses, et bientôt peut-être serez obligés de tirer, comme à Tarascon, dans vos casquettes jetées en l'air, écoutez mes paroles, méditez mes conseils ; suivez-les. Et les vieux verront ce qu'ils n'ont jamais vu ; les jeunes ce que jamais ils n'ont prévu.

UN CHASSEUR.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

MES CHATS

AVANT-PROPOS

Un jour que je disais gravement : « Je puis d'autant plus faire l'histoire des chats qu'en ma vie, soit à la campagne, dans mon enfance, soit à la ville ou dans nos voyages, j'en ai bien eu une centaine. — Ou plutôt, répliqua mon mari avec son plus fin sourire, une centaine de chats ont eu madame Michelet. »

Eh bien! oui, je l'avoue, j'ai toujours eu pour eux un grand faible. — Mais d'où cela vient-il? C'est qu'en mille choses, je sens en eux des personnes. Leurs défauts mêmes, car ils savent bien ma faiblesse, et parfois en abusent, ajoutent à l'illusion. Ils me résistent ou me viennent librement ; ils s'offensent d'une injure, ne se courbent pas servilement sous la main qui les frappe sans raison, par caprice. Cela est fier, et cela me plaît. Leurs caresses sont plus rares que chez le chien, toujours prêt à lécher la main d'un maître qui n'y fait plus guère attention. Cette réserve leur sert, car c'est sagesse de savoir être soi et se garder, de donner ou de refuser à ses heures.

Madame Michelet a indiqué admirablement par ces quelques lignes[1] et la place que les chats ont tenue dans sa vie, et les raisons pour lesquelles elle les a tant aimés, si profondément étudiés, s'est efforcée de pénétrer leur nature et, si je puis dire, leur âme. Les amis de madame Michelet ne peuvent pas séparer son souvenir de celui des

1. Elles se trouvent parmi les nombreux fragments qu'elle jetait sur des bouts de papier, en préparant son livre sur *les Chats*.

chats dont elle était toujours entourée, et qu'elle associait avec candeur à tous les événements de sa vie. Qui d'entre eux ne se rappelle le beau Martin, à large face carrée et intelligente, qu'elle a confié, quand il fut devenu trop vieux pour rester auprès de ses maîtres, à Paris, à une bonne retirée en province? Madame Michelet payait pension pour lui, elle lui envoyait des friandises, et Martin lui donnait régulièrement des nouvelles de sa santé, dans des lettres signées de sa griffe, mais dont l'écriture et l'orthographe se ressentaient de celles de sa gouvernante[1]. Qui ne se rappelle aussi la brune Toutouquain, une belle angora avec de grands yeux à longs cils, une figure de vierge? Cette vierge mourut pour avoir eu trop d'amoureux et trop d'enfants. Je vois encore madame Michelet lui appliquant avec soin sur la poitrine de petits cataplasmes, pour faire passer son lait, après des couches laborieuses où les petits n'avaient pas survécu. Quand Martin eut quitté la maison, son portrait, peint par un excellent artiste, fut placé sur la cheminée du petit salon, toujours entouré de fleurs fraîches.

Madame Michelet a consacré, dans les *Mémoires d'une Enfant*, des pages délicieuses aux dix-sept chats de Montauban, les compagnons de son enfance. Mariée, pendant les longues journées solitaires où son mari était retenu aux Archives, elle eut pour compagnie les chats qui avaient été les fidèles amis de l'historien, au temps de son veu-

1. Nous donnerons, comme curiosité, un échantillon de la correspondance de Tintin, sans changer son orthographe ni sa ponctuation.

« Fromy, le 4 janvier 1879.

» Ma bonne mamuche,

» Je vous remercie de toujours penser à moi pour mes sardines, à présent je m'en régale bien, ma gouvernante m'en achète souvent car ici on n'a pas souvent de poissons frais.

» Je vous direz que depuis le 2 la neige a disparu à mon grand contentement car je ne pouvais sortir sans enfoncer jusqu'à la poitrine et ne pouvant trouver un seul petit brin d'herbe, aussi je m'en redonne à recourir malgré la pluie je rentre tout crotté tout mouillé au grand mécontentement de ma gouvernante qui est obligé de m'essuier de me brosser et si elle ne m'empêchait pas j'irais dans cet état me vautrer dans son lit, ma bonne mamuche vous devez rire de toutes mes fredaines mais je voudrais par mon babiage vous distraire; ma bonne mamuche je vais encore vous dire quelque chose c'est que dans le temps où l'on ne pouvait sortir on se réfugiait dans le grenier, nous sommes quatre dans la maison nous entendant tant bien que mal, mais nous nous connaissons; tous chats étrangers s'introduisant dans les greniers, je les pourchasse sans pitié et si vous me voyez ma chère mamuche tout ébouriffé et ma queue en l'air vous rireriez de tout votre cœur et si nous avons le bonheur de vous voir cette année vous jouirez de mon bonheur et de mes tours de force.

» En attendant ma bonne mamuche je vous embrasse de tout cœur.

» Votre respectueux,

» TIN-TIN. »

vage : Mouton et Minette. Ceux-ci firent souche, et leurs petits, choyés à leur tour, furent emmenés en Bretagne, quand le 2 Décembre chassa Michelet de Paris ; puis d'autres chats, de provenances diverses, celui-ci provençal, celle-là vaudoise, cet autre genevois, furent adoptés par M. et madame Michelet. Partout, à Nantes, à Paris, dans leurs voyages, leurs chats étaient associés à leur vie, comme le furent plus tard aussi des oiseaux, qui, eux aussi, devinrent des hôtes habituels de la maison et y exerçaient parfois une autorité un peu tyrannique. La passion de madame Michelet pour les chats était si vive que, même pendant les rapides journées où, en juillet 1850, elle posséda un enfant, bientôt ravi à sa tendresse, elle faisait venir sur son lit les petits de Mouton et de Minette, et Michelet était jaloux, dit-il dans son *Journal*, « de ces petits chats, qui volaient à mon fils les caresses de sa mère ».

On ne doit pas s'étonner que cet amour des chats, et la conviction que personne n'avait su les bien comprendre et les juger avec équité, aient inspiré à madame Michelet la pensée de se faire leur historienne et leur apologiste. — Dès 1858, madame Michelet, qui venait de collaborer à *l'Oiseau* (1856) et à *l'Insecte* (1857), forma le projet d'écrire, elle seule, un ouvrage consacré à *la Plante*. Elle en rédigea le plan, le 2 janvier. Mais elle fut détournée de son projet par la préparation de *la Mer*, qui parut en 1860. C'est alors que l'idée lui vint d'écrire les *Mémoires d'un Chat*, qu'elle esquissa en avril 1861. Mais, en cherchant à retracer les aventures des chats qu'elle avait connus et aimés toute petite, les souvenirs et les tristesses de son enfance lui remontèrent au cœur, et elle abandonna les *Mémoires d'un Chat* pour les *Mémoires d'une Enfant*.

Ceux-ci achevés en 1866, elle travailla en 1867 à la *Montagne* ; puis, en 1868, elle revint aux chats, mais, cette fois, ce ne fut plus sous la forme factice de mémoires imaginaires qu'elle voulut en parler. Elle commença en juin l'histoire de ses propres chats, celle de Mouton et de Minette et du séjour aux Ternes (1849-1850), celle de Pluton leur fils, puis celle des chats de Genève et des chats vaudois (1867). Elle se plongeait, en même temps, dans les ouvrages des savants qui ont écrit sur les félins, car elle voulait connaître scientifiquement les animaux dont elle avait par elle-même observé le caractère et les mœurs. Bien que son mari lui conseillât de quitter les chats, sur lesquels son ami Champfleury préparait un livre[1], pour se consacrer à la plante et aux fleurs, elle

1. On lit dans le *Journal* de Michelet, à la date du 8 juin 1868 :

« Visite de Champfleury, qui fait *le Chat*. Je ne dis rien, craignant qu'il ne se hâtât. Je lui conseillai d'agrandir le sujet, de faire chien et chat, ce qui servira peut-être, s'il paraît avant elle. »

Madame Michelet pensa, ajoute son mari, qu'il était plus sage de faire connaître

persévéra dans son projet de biographies félines, et s'en occupa pendant les années 1868 et 1869.

En novembre 1869, elle fut interrompue par les propositions d'un éditeur d'Édimbourg, M. Nilson, qui lui demanda d'écrire des *Scènes de Nature* pour accompagner des gravures de Giacomelli. Madame Michelet avait entre les mains un trésor de notes d'histoire naturelle et de descriptions de nature qu'elle avait recueillies et ébauchées en préparant pour son mari *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer* et *la Montagne*, et pour elle-même son livre sur *la Plante*. Elle accepta la proposition du libraire anglais, d'autant plus séduisante qu'il lui offrait dix mille francs pour les droits d'auteur sur la première édition. En janvier 1870, elle se mit à l'œuvre; en mai, trois livres étaient déjà écrits. Elle n'interrompit pas son travail pendant l'hiver de l'Année Terrible, à Florence, en Suisse, malgré les soins qu'elle devait donner à son mari malade. Le 6 août 1871, le gros volume de *Nature*, qui contient plus d'un chapitre digne d'être mis à côté des meilleures pages de

à Champfleury son intention, que peut-être celui-ci renoncerait à traiter le même sujet. Elle lui écrivit :

« J'ai regretté de n'être rentrée chez moi qu'après votre visite et de n'avoir pu causer avec vous du sujet qui nous intéresse au même moment.

» Mon mari a été trop discret en ne vous confiant pas que j'avais là une dette de cœur à payer et que j'étais sur le point de l'acquitter. Les dix-sept chats de mon père ont été les consolateurs de mon enfance. Le couple parisien que j'ai trouvé à mon entrée en ménage a créé par sa descendance une véritable odyssée. Je leur ai toujours dû beaucoup, car ce sont gens d'esprit et de bien d'autres qualités. Bien des fois ils m'ont tenu lieu de théâtre et d'autres distractions mondaines. Aujourd'hui que tous ont passé de vie à trépas, je me console en disant ce qu'ils furent.

» Votre opinion m'importait comme appréciation générale. J'avais demandé à madame Meurice dans lequel de vos livres vous aviez déjà parlé de mes héros. Je serais heureuse, monsieur, de m'appuyer de votre autorité pour rectifier l'opinion générale sur mes chats, les vôtres et tous les chats présents et à venir. » (*Lettre inédite.*)

Champfleury répondit, le 12 juin 1868 (la réponse est également inédite) :

« Madame, je vois par votre lettre que vous préparez un livre sur les chats. Le mien, qui est sous presse, paraîtra prochainement et ce sera une noble lutte, que je n'aurais certes pas tentée si, ayant le plaisir de vous connaître, j'avais su que vous vous occupiez de ces animaux. Une femme seule peut donner une idée de la délicate nature des chats et, entre les femmes, vous êtes, par le profond sentiment qui anime vos récits, celle qui pourra le mieux faire comprendre les mille nuances de la race féline.

» Aussi, désespérant de rendre de si délicats détails, me suis-je tenu plus particulièrement sur le terrain historique et archéologique, avec monuments à l'appui. Et, s'il ne manque rien au cadre que vous avez entrepris de remplir, votre livre, madame, viendra en aide au mien, où la partie d'observation est en minorité.

» Avec les marques de la sympathie la plus grande, croyez-moi, madame, votre bien dévoué serviteur,

» CHAMPFLEURY »

la Mer ou de *la Montagne*, était achevé ; il paraissait en anglais en 1872.

Madame Michelet n'avait pas oublié ses chers amis les chats, et, en janvier et février 1872, nous voyons Michelet noter dans son journal les progrès du livre, commencé il y avait plus de dix ans, et si souvent abandonné, puis repris. Nouvelle interruption en avril 1872, parce qu'on attend une réponse de Mariette, l'égyptologue, sur le chat dans l'antiquité égyptienne. La curiosité et l'ambition scientifique de madame Michelet allaient grandissant. Ce n'était plus seulement la biographie de ses chats qu'elle voulait faire, mais elle voulait y ajouter une physiologie et une psychologie du chat, en replaçant le chat au milieu de tous les félins, grands et petits, auxquels il est apparenté. Elle aurait retracé son histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Elle entretenait une infatigable correspondance avec tous les savants qui pouvaient l'éclairer ou lui fournir des renseignements bibliographiques, avec Mariette pour l'Égypte, avec Amari pour les pays musulmans et pour l'Italie, avec Darwin et avec Frédéric Harrison pour l'Angleterre, avec Martins, avec Lortet, avec Devals, avec G. Pouchet et avec Gaudry pour les temps préhistoriques et les questions physiologiques. Il n'est pas un des auteurs importants ayant écrit sur les félins en général ou sur les chats en particulier qu'elle n'ait lu et analysé.

Elle reprit, pendant l'été de 1872, ses biographies de chats. En 1873, après avoir achevé le journal de Tigrine, — acquise en mai 1872, — et de ses enfants, et écrit l'histoire de Toto, — une petite chatte recueillie à Bex au mois de juin, — elle fut obligée, quand vint l'automne, par l'état de plus en plus précaire de la santé de Michelet, de renoncer à tout travail personnel. Le 9 février 1874, Michelet mourait.

Dans les vingt-cinq années qui suivirent, de 1874 à 1899, madame Michelet consacra tout son temps et toutes ses forces à classer les papiers de son mari et à en tirer ce qu'elle jugeait digne d'être conservé pour la postérité. Une série de volumes de voyages devaient faire suite au *Banquet*, à *Rome*, aux *Chemins d'Europe* ; une série de volumes biographiques, à *Ma Jeunesse* et à *Mon Journal*.

Elle fut emportée subitement, au mois d'avril 1899, par une pneumonie, laissant cette vaste entreprise bien loin de son achèvement, laissant aussi inachevés son grand ouvrage sur *les Chats* et un volume de *Souvenirs de Jeunesse* qui devait faire suite aux *Mémoires d'une Enfant*.

Heureusement, la partie la plus personnelle de son livre sur les chats est presque entièrement rédigée, et nous croyons qu'elle sera lue avec un vif intérêt, non seulement à cause du talent avec lequel elle met en scène ses héros et analyse leur caractère, mais encore

parce que leur histoire est un fragment de la biographie d'un des ménages littéraires les plus exceptionnels qui aient jamais existé, et que les aventures des chats de monsieur et madame Michelet nous font pénétrer plus avant dans l'âme même de leurs maîtres.

GABRIEL MONOD,
de l'Institut.

PRÉFACE

Pourquoi parler encore des chats, après tant de livres agréables ou savants qui semblent avoir voulu épuiser le sujet ?

Je vois d'avance plus d'un malin sourire. Madame dialoguant avec son chat, n'est-ce pas une révélation ?

Je le veux bien, amis lecteurs. Seulement, ne me quittez pas en route. Cheminons ensemble dans cette étude où vous croirez à chaque instant nous rencontrer. L'analogie ne sera pas sans charme. Et si parfois, à mon tour, vous me voyez sourire, ce sera de telle surprise imprévue, qui rappellera, sans que je l'aie voulu, certaine fable du bon La Fontaine :

Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

***

Un écrivain de grand esprit a dit avec raison : « Le chat inspire des antipathies et des attractions d'une égale violence. » Nul ne lui reste indifférent.

Je compte peu avec le magnifique angora qui siège et fait décoration sur les coussins d'un élégant boudoir. Celui-ci n'est, à tout prendre, qu'une fourrure.

Mais où donc est le secret des passions si fortes, si durables, qu'inspire à tant d'êtres déshérités celui qui ne paye guère de mine, lui non plus ? Ses flancs amaigris racontent les épreuves qu'il a traversées avant de rencontrer la pitié. — D'où vient, dans les villes surtout, cette adoption si fréquente ? Manie, bizarrerie de vieille fille, de femme délaissée. C'est toute la réponse qu'on a trouvée.

Personne n'y a vu le besoin d'aimer qui tourmente un cœur solitaire, et personne n'a reconnu que le chat, cet être

dont on a fait le type de l'égoïsme, de l'indépendance sauvage, est pourtant celui dont les habitudes discrètes s'accommodent le mieux à la vie sédentaire et silencieuse de la femme isolée.

Je connais des chats qui, de leur naissance à leur mort, n'ont entrevu le monde que de la fenêtre de leur maîtresse, entre deux pots de fleurs.

Tigrine aime beaucoup à s'asseoir sur mes épaules, pour observer ce qui se passe dans la rue. Elle est également curieuse de l'escalier, plonge du regard à travers la rampe, comme pour mesurer la distance qui la sépare de la cour. Mais il faut toujours quelqu'un de nous près d'elle pour la rassurer.

Si la porte se referme, elle semble interroger le vide qui, tout à coup, s'est fait autour d'elle. Si rien ne bouge, elle s'inquiète, appelle au secours.

L'autre soir, à la nuit, s'étant glissée dehors sans être aperçue, elle a gagné le quatrième étage, où elle s'est arrêtée, n'osant monter plus haut. Elle a attendu d'abord en silence,

Mais, au bout d'un quart d'heure de solitude, elle s'est affolée de terreur. Son miauler, toujours si doux, est devenu étrange. On aurait dit des pleurs d'enfant, de véritables pleurs de détresse. Nous voilà tous la rappelant. L'effroi la clouait sur place. Trop de peurs s'étaient accumulées dans sa petite tête pour qu'elle osât franchir seule l'étage qui la séparait de nous. Il fallut l'aller prendre. Elle s'attachait, de ce geste d'enfant éperdu, qui cherche à se dérober, voudrait se perdre au sein maternel. Quand, après force caresses, nous voulûmes voir dans ses yeux si elle reprenait confiance, ils nous regardèrent tristement, sous le voile de deux grosses larmes qui roulaient encore.

*
* *

De ce tête-à-tête intime entre deux solitaires, il arrive parfois un renversement singulier. Ce rêveur, ce muet qui semble couver un monde de mystère, peu à peu, jette comme une fascination sur celle qui garde au cœur des trésors de tendresse. Elle croit voir une personne, comprend tout ce qu'il aurait à dire s'il pouvait lui parler.

La femme est née mère ; elle n'exige pas la parole pour affirmer l'intelligence, elle la devine dans les premiers bégaiements. Pour les aider, elle se met aussi à bégayer, et traduit à merveille les énigmes de cette langue enfantine. Elle s'introduit dans les pensées muettes de celui qui semble vouloir briser les barrières de la fatalité.

Elle fait parler son silence et ses moindres cris.

***

J'ai dit ailleurs[1] comment, de très bonne heure, le chat fut pour moi un objet d'étude, un compagnon et presque un consolateur. Et plus que cela encore, tant l'imagination d'une enfant éprouvée creuse, va au delà des pensées d'un autre âge.

Ceux qui n'ont pas oublié la triste histoire de Moquo[2], se souviennent aussi peut-être que la maison paternelle comptait dix-sept chats. Il y avait toujours eu quelque raison pour épargner celui-ci, puis celui-là. Le domaine était grand ; il y avait place pour tout le monde.

On peut croire que tous ces chats, très variés d'origine, n'étaient pas de petits saints. Le Tisserand, et même la vénérable Finette, avaient plus d'un péché sur la conscience. Zizi, malgré sa distinction et sa sagesse habituelle, faisait parfois médire. Et les enfants chats laissaient bien à désirer sous le rapport de l'éducation.

Ce qui m'étonnait, c'était l'indulgence habituelle dont on usait envers nos bêtes, que l'on faisait pourtant responsables : car il n'y a que les savants qui se soient parfois refusés à y voir des personnes.

Pourquoi, me disais-je, des réprimandes si peu sévères, et si tôt le pardon ? Cela me faisait examiner, comparer les fautes de nos chats aux miennes pour voir si les leurs étaient moindres. Je n'en étais pas toujours sûre. — D'ailleurs, ils étaient bien moins tenus que moi ; aucun n'avait de tâche à faire. Le chien est à la chaîne, le bœuf au sillon. Si l'on

1. *L'Oiseau*, Introduction, p. XXI : *Mémoires d'une Enfant*, pp. 241-243.

2. *Mémoires d'une Enfant*, pp. 287, 389.

peut appeler travail la chasse aux souris (on dirait plutôt un jeu, un amusement), ils le prenaient à leurs heures. Qui donc aurait pu les retenir quand ils avaient mis dans leur tête de s'en aller? Tout le jour, on les voyait suivre leur humeur errante, s'absenter à leur gré, même Zizi, même Blanchette, qu'on aurait dû garder près de la maison, comme on l'exigeait des petites filles. Selon leur bon plaisir, elles gagnaient les champs ou s'émancipaient sur les toits.

Un monde de pensées m'arrivaient en les regardant faire leurs évolutions. Je ne les assimilais pas aux grandes personnes (ils étaient trop petits de taille), mais à nous, à des enfants qui ont encore besoin qu'on les assiste. L'oiseau, libre, près et loin au même moment, ne faisait pas partie de la famille, n'entrait pas dans mes comparaisons. Pourquoi donc eux seuls jouissaient-ils de cette vie libre et heureuse? Je ne leur en voulais pas; mais j'enviais cette fière indépendance. Lorsque, à ces moments de regret, leurs yeux verts plongeaient dans les miens, je me figurais qu'ils allaient me parler, me révéler le secret de cette liberté et de l'indulgence singulière qui planait toujours sur eux. J'étais bien près de les croire mes supérieurs. En réalité, nous avions des points de ressemblance.

Je remarquais très bien que, par les temps clairs, aiguisés d'un peu de brise, tous nos chats avaient des allures éveillées, inquiètes, qu'ils ne supportaient pas les caresses, semblaient vouloir vivre à distance, et nous *fûtaient*[1] très aigrement.

Je n'oserais rien dire des grands-parents; mais les enfants, ces jours-là, non plus, n'étaient pas fort traitables. Plus d'un se raidissait sous la remontrance. En punition, il recevait des surnoms qui l'assimilaient précisément à tel ou tel de nos héros. Dans les temps de brume chaude ou d'orage imminent, il y avait, au contraire, réunion. Minet, devenu sociable, montait sur la table de sa jeune maîtresse occupée à étudier sa leçon. Il repliait d'abord mollement ses pattes, puis, bientôt, les détendait, et lui-même, tout entier, s'abandonnait, couvrait de son corps déroulé les papiers et le livre. Com-

1. Verbe inventé joliment par madame Michelet, pour signifier le *ffft* par lequel le chat exprime sa colère ou sa défiance.

ment faire? Tandis qu'on y songeait, les paupières appesanties se fermaient. Au lieu d'une petite fille studieuse, papa trouvait deux têtes appuyées, confondues dans le même sommeil.

L'hiver, leur présence habituelle au foyer me rendait plus d'un service. Ils ne dormaient pas toujours; ils avaient aussi des heures de récréation qui, par bonheur, n'étaient pas les nôtres. Quand les mères chattes, suivies de leurs chatons, venaient faire assemblée, c'était un vrai spectacle. Quoique fort occupés de leurs jeux, les acteurs ne semblaient pas dédaigner d'être applaudis. Sous les regards, les ébats s'animaient, les bonds et les voltiges; ni maîtres ni élèves n'étaient respectés, chacun servait de point d'appui pour les fugues, les courses folles. Il était difficile de rester bouche close, les lèvres bridées de silence.

La nature était plus forte, le rire éclatait. Miss Emma laissait aller la quenouille. Margarida pouvait lever les yeux.

Bagatelles, mais bagatelles charmantes qui n'ont pu s'effacer du souvenir.

MOUTON ET MINETTE

I

LE CADEAU DE NOCES

Le 12 mars 1849, comme j'entrais pour la première fois dans ma petite maison des Ternes, deux hôtes inattendus se présentèrent sur le seuil pour me recevoir : deux chats, dont les grands yeux verts s'ouvrirent encore plus grands sur ma toilette de mariée.

Aimable surprise, je l'avoue. Trouver le logis déjà tout peuplé de ces favoris de l'enfance, c'était presque comme une douce habitude aux lieux que je venais habiter.

Les deux ménages arrivaient presque au même jour.

Mouton et Minette avaient suivi la destinée de leur maître. Avec lui, ils étaient descendus de la Montagne-Sainte-Geneviève à la plaine de Neuilly. Une seule pensée semblait, en ce moment, les absorber, celle de l'inspection du nouveau domicile. Bien que mari et femme déjà, ils paraissaient en ce moment étrangers l'un à l'autre et dans une préoccupation toute solitaire.

La femelle, nerveuse, impatiente, escaladait les chaises, miaulait devant les armoires, se faisait ouvrir le secrétaire, y entrait avec précaution, humait tout, comme pour retrouver des émanations connues et rassurantes.

Le mâle, plus craintif et visiblement inquiet, cherchait l'ombre. Blotti sous les meubles, il s'informait du regard seulement, attendait sans doute une heure plus sûre pour se livrer à son enquête.



C'était un magnifique angora aux pantalons bouffants, cravaté en crinière de lion, et traînant après lui une queue splendide, qu'on eût dite de renard. Ses longues soies avaient la douceur glacée du satin. Elles s'assouplissaient dans une douceur élastique et moelleuse qui rendait à la main sa caresse.

Le blanc et le noir faisaient les frais de sa toilette. Ces deux couleurs, heureusement mélangées, l'embellissaient fort. Le noir dominait, faisait le manteau et coiffait la tête sans trop envahir le visage. Ses pattes, délicatement, s'étaient gantées de l'hermine qu'il portait au cou. Elle descendait aussi sur la poitrine, la parait de sa netteté coquette. Ce blanc, si doux, vaporeux de langueur et de finesse, amollissait pourtant la physionomie et lui donnait l'air trop bon enfant.

De là, sans doute, ce nom de Mouton, qui semblait faire injure à sa tenue de comte Almaviva.

Il sortait d'une bonne maison bourgeoise, où l'on ne dédaignait pas le bel effet d'une ample fourrure sur le velours des coussins.

Cela avait fortifié en lui le péché originel. Chez les angoras

de pure race, rien ne vaut une vie facile et les longs repos dans une oisiveté rêveuse.

Comment, venu de si haut, avait-il consenti à faire alliance avec Minette, vraie fille du peuple? Elle était née au cœur même du Paris industriel, dans une de ces rues honnêtes et travailleuses où chacun met sa vie un peu en plein air. Les contrastes aident souvent au bonheur. D'ailleurs, nos époux s'étaient connus d'enfance. M. Mouton avait pu former mademoiselle Minette. Celle-ci, par une bonne fortune inespérée, était entrée toute petite dans l'appartement de l'historien. En chatte intelligente, elle avait bientôt compris que la meilleure pièce était le cabinet d'étude, clos, silencieux, loin de tous les bruits de la rue. Elle en avait fait son lieu de prédilection pour ces longs sommeils du jour qui ressemblent à des léthargies. Les manuscrits étalés sur la table, soleillés du soleil du matin, l'attiraient de préférence. Qu'elle le voulût ou non, n'aspirait-elle pas quelque chose du vivant esprit qui circulait dans ces feuilles? On eût pu le croire plus tard.

Minette était trop haute sur pattes, comme tous les chats franchement de gouttière, qui n'ont subi aucun croisement. Elle en avait la belle maigreur, les allures légères, dégagées, fières et quelque peu sauvages, même aux meilleurs moments. En elle, les muscles ne semblaient point faits de chair; rien que la fibre sèche, si singulièrement développée dans la race féline : la vie nerveuse, en elle, semblait avoir tout absorbé.

Le poil était ras, fort et résistant. La main n'y plongeait pas comme aux soies de Mouton; mais elle y sentait quelque chose de plus vivant, qui, dans les jours secs, pétillait au contact.

La robe était uniformément brune, rayée aux flancs de vagues zébrures. Point d'éclaircies au visage, ni les belles rondeurs de son noble époux.

Le dirai-je? Minette, au premier abord, semblait un peu vulgaire. Sans aristocratie, on allait plus volontiers vers le *bel homme* pour s'en faire un ami. Mais la nature est impartiale. Elle répartit équitablement ses dons. Nous l'avons vu pour l'oiseau, ce favori des favoris. A côté du mâle, aux couleurs splendides, au chant sublime, se détache, plus haut encore, la femelle, si humble de mine et silencieuse. Sa grâce,

à elle, n'est que dans le mouvement. C'est toute sa séduction. Mais qui résiste?... Rien qu'à la voir sur son nid, dans cette attente émue de quelqu'un qui écoute, entend venir, pas un cœur qui ne se trouble. On est prêt à joindre les mains.

***

Certes, je ne compare pas. Minette, dans sa maigreur jeune et svelte, avait les angles et les brusqueries de l'âge neutre. La grâce adorable de l'enfance avait disparu, et l'autre ne vient qu'avec le temps. Il y faut les courbes douces, assouplies par l'ampleur maternelle.

Dans les libertés du jardin, elle apparaissait souvent bizarre, parfois même discordante, mais elle était vivante et vibrante. Son mari, si l'on y regardait bien, semblait plutôt une chose.

De la longue et molle servitude d'une existence sans action, où avaient vécu ses pères, il avait pris les langueurs assoupies des opulentes beautés de harem.

Après une telle dépense pour enrichir et doubler l'épanouissement de la forme, que pouvait-il rester pour l'esprit? Peu, bien peu. Le bel habit, à lui seul, avait tout confisqué.

II

L'ÉDEN SOLITAIRE

En me mariant, j'avais refusé tous les présents d'usage. Qu'eût fait de plus, à mon bonheur, un beau cachemire? Je trouvais bien meilleur de pas diviser mon âme, de la donner tout entière aux joies sérieuses de notre union.

Mais la petite maison « à soi tout seuls... » Qui n'eût été faible, et mis là de son cœur?

Elle était bien modeste, je dirai même rustique. Qu'importe? Retirée au fond d'un grand verger, elle avait pour elle quelques grands vieux arbres qui lui tendaient les bras, semblaient vouloir l'envelopper. Plus bas, des arbustes dissimulaient la rigidité des troncs nus. Dans la première éclosion

du printemps, ce petit coin nous accueillait d'un frais sourire. Les fleurs que chaque retour du soleil faisait éclore, les rappels des oiseaux, vifs et gais, m'étaient autant de promesses de vie. Après tant d'années sévères, passées loin de la nature[1], j'éprouvais de véritables délices à respirer cet air nouveau, à prendre possession de chaque plante par le regard et le toucher.

Sous l'ombre paternelle des grands arbres, derrière le rideau des haies qui commençaient à s'épaissir, je pouvais me croire bien seule et cachée.

C'était moins qu'un jardin. Tout s'y concentrait. Les pas, à chaque instant, revenaient sur eux-mêmes. C'était plutôt un charmant abri de verdure, et mieux encore, un vrai nid de fleurs pour mon plus beau printemps.

J'y passais, solitaire, la plus grande partie de la journée. Mon mari partait le matin pour les Archives, ne rentrait qu'à cinq heures. Étrangère à Paris, presque sans relations, je n'étais guère tentée d'y aller. Toute mon existence se concentrait là.

Je n'étais pas oisive. D'abord, j'avais goûté la joie singulière de tout organiser dans ce petit monde qui m'appartenait. J'avais tout fait pour lui donner l'animation, la gaieté. Cela, plus encore pour *lui* que pour moi. Je ne voulais pas lui rendre insensible ce grand changement, si peu prévu, du milieu de la vie : je voulais qu'il se marquât par une augmentation de force, un travail toujours plus fécond.

Ma part était dans la jouissance intime, connue de la femme seule, d'avoir à elle son petit ménage, d'aller, de venir, de monter, de descendre, de se sentir partout chez elle, maîtresse et reine. J'avais un plaisir d'enfant à regarder au fond des armoires profondes, des longs tiroirs, à compter les étagères dissimulées dans le mur qui devaient doubler notre mobilier. J'avais peu à y mettre ; mais l'imagination a tant de ressources !

Ce petit intérieur, où bien des choses manquaient, n'était pas moins, à mes yeux, fort poétique. Si seulement les persiennes étaient ramenées de manière à faire un demi-jour, au fond, dans les angles, se logeaient mille rêves.

1. Voir *les Mémoires d'une Enfant*, l. III, ch. VIII-X.

Au cœur des villes, dans les rues étroites et mornes dont le ciel est absent, il est peut-être naturel d'aimer à se faire un riche tombeau, à le rendre plus sombre encore, par d'épaisses tentures, à le peupler des fantaisies de l'art, fantaisies souvent tristes, bronzes obscurs, qui, l'hiver, sous la flamme tremblante, vous font d'étranges ombres dans l'ombre, ou se détachent en noirs esprits.

Mais à la campagne, en plein verger, ce qui plaît, ce qu'on désire, c'est la nature elle-même. Dans l'encadrement de chaque fenêtre, elle vous donne déjà tout un tableau. On la voudrait avoir tout entière, avec ses rameaux, ses guirlandes, ses chants, ses parfums, les mille bruissements confus qui, selon les heures, bercent ou font sommeiller la pensée.

Il faut au moins quelque peu d'illusion. Le cabinet de mon mari restait grave, tout tendu de vert, pour le recueillement du travail. Mais dans notre chambre, où j'aimais beaucoup à vivre, j'avais choisi pour tenture une véritable forêt vierge. Sous la voûte épaissie, aux fougères ailées se suspendaient des fleurs étranges qui semblaient aussi avoir des ailes, mais pas d'oiseaux; rien que le vol bas, silencieux, de quelques papillons sur les eaux dormantes. C'eût été presque fantastique, sans le fond, un charmant gris de lin, qui le matin, à l'aube, se rosait.

***

Une chose pourtant manquait encore à mon Éden. Les murs extérieurs de la maison, blanchis à la chaux, nous réverbéraient durement la lumière. Nous étions en plein printemps : je priai la nature de me venir en aide. Aucune fleur rare, mais des plantes buissonnantes et travailleuses, à végétation rapide. Dès la fin de juin, on pouvait voir les cobéas, la vigne vierge, les volubilis, se tendre partout la main et s'enlacer autour des portes et des fenêtres. Pour cadre à ces draperies de verdure, nos trois plates-bandes où se pressait tout un monde de plantes naines, de jolis arbustes. Mon mari, en passant au marché de la Madeleine, voyait, était tenté. Nous ajoutions sans cesse.

Il fallait la vue de toutes ces vies heureuses pour l'égayer au retour de son triste Marais. Moment bien sérieux. Il écrivait déjà les temps sombres de la Révolution. Nous n'avions pas ensemble la sérénité de ses premiers jours. La belle fête des Fédérations était bien loin.

Les seules heures qu'on se permît de dérober au travail étaient celles du soir. Alors nous procédions à l'arrosage. La terre sentait bon, comme après les pluies d'orage. Bientôt chaque alanguie, fatiguée de la chaleur d'un long jour d'été, peu à peu, sentant la fraîcheur, se relevait. Je ne plaignais point ma peine. Tandis que mon mari, dès son premier arrosoir vidé, tout doucement le posait, je travaillais double pour apaiser toutes les soifs.

La nuit venait, dans le clair-obscur d'un chaud crépuscule; mes fleurs, visiblement, oubliaient de s'endormir. Nous entendions bien les dialogues de ces muettes par les aromes pénétrants qui s'en exhalaient, se croisaient, se mêlaient, étaient sans doute leur verbe, leur langage de plante.

Le sable mouillé, en rayonnant la chaleur du jour, faisait une atmosphère humide, un peu pesante, qui retenait en bas tous ces parfums. Nous allions lentement autour de la maison. Si la lune donnait, mais discrète, brisée à travers le feuillage, elle ajoutait à la beauté mystérieuse de la nuit, maintenant fermée. On voyait et on ne voyait pas. Sur le vert sombre, quelque chose se détachait, qui flottait, planait, palpitait : ailes muettes de phalènes, attirées, retenues par le miel de nos fleurs.

***

Instants trop rapides : les meilleurs de toute notre vie. Le matin, travail silencieux; après le départ, le silence dans la solitude.

Il était midi. Je jetais un dernier regard sur mes amies et je remontais prendre l'ouvrage. Notre chambre, le cabinet de mon mari, étaient ce que j'aimais le plus dans notre intérieur. Les fenêtres, à travers le rideau des volubilis et du sombre cobéa, devinaient, plus qu'elles ne les voyaient, les gaietés lumineuses du dehors. C'était doux, paisible,

recueilli. La lecture, la couture, quelques échappées d'une âme solitaire qui se conte à elle-même ses pensées émues, voilà, loin de lui, toute ma journée. Selon le ciel, selon le temps, on était sereine ou rêveuse. On chantait à demi-voix, ou l'on se taisait. Alors, dans le grand silence qui se fait aux heures chaudes, rien que le tictac uniforme du balancier de la pendule, toujours trop lente à me marquer l'heure du retour.

III

LE PACTE D'ALLIANCE

Mais ai-je donc oublié mes deux hôtes, compagnons habituels de ma solitude? Non, certes. Minette surtout, par sa personnalité, y tenait trop de place. On eût dit presque une seconde maîtresse de maison. Après avoir retrouvé dans les meubles de vieux amis, elle avait voulu prendre possession du jardin, grimper aux arbres, sonder du regard la profondeur du puits, passer discrètement les haies pour jeter un premier coup d'œil, furtif, sur les enclos voisins.

Elle était le pionnier, l'avant-garde. Mouton s'en fiait à elle. Il avait jugé, en sage, que la maison était l'essentiel. Il se tenait tout auprès, suivant d'un œil vague les évolutions de Minette, ses découvertes d'un nouveau monde.

J'étais habituée à la voir errer autour de moi dans le jardin, l'air toujours fort occupé, furetant les massifs, ne songeant guère, en apparence, à sa maîtresse. Mais je n'avais qu'à me dérober un peu, au détour d'une allée : j'étais sûre, en me retournant, de la voir à quelques pas derrière moi. Si je remontais dans ma chambre, il était rare qu'un léger bruit ne se fît pas entendre à la porte : c'était Minette qui venait me rendre sa petite visite. Elle entrait, dans une satisfaction visible, et pourtant elle faisait cent tours et détours avant de m'aborder. Était-ce coquetterie? sentiment d'indépendance d'un être libre qui ne veut se donner qu'en égal, sans esclavage? Ou bien encore était-ce caprice? car on dit que le chat

change à chaque instant d'idée sans raison. Que me dirait Minette, si je l'interrogeais? Sans doute, oui et non. Et je n'oserais guère affirmer davantage. Un homme, je le sais bien, n'hésiterait pas. Je suis femme : avant de me prononcer, j'y regarde à deux fois.

Quand un être est ainsi dominé par la vie nerveuse, — j'allais dire : en sa puissance, — est-il si facile d'être toujours soi, et toujours raisonnable? On veut et on ne veut pas. Est-ce vraiment caprice? J'attends de plus fins regards pour pénétrer ces mouvements obscurs, contradictoires. Mobilité?... Indécision?... État étrange et bizarre où l'esprit flotte entre deux mirages contraires qui s'offrent en même temps. On allait céder, vouloir dire *oui* : un contre-courant survient, l'emporte. On est tout près de fuir ce qu'on allait aimer.

***

Pendant que je discute moi-même, Minette s'est décidée à monter sur la table où j'écris. — Après s'être occupée du dehors, de ce que fait le jardinier en train de couper le gazon, après avoir regardé en l'air les mouches qui dansent au plafond leurs danses énigmatiques, tout à coup elle paraît m'apercevoir, me salue d'un *mrrr* doucement filé. Si elle vient à moi, ce n'est pas pour que je l'oublie. Mon air distrait l'agace. Elle va me taquiner, et me forcer de prendre garde. Voilà ma pelote de fil qui roule à terre. Je ne dis rien. Alors, on allonge un petit coup de patte à ma plume qu'on voit courir sur le papier. Il en résulte un beau pâté tout noir qui émerveille, qu'on veut palper, pour mieux se rendre compte. Je sais, par expérience, ce que signifient ces petites malices d'enfant mutin : « Voyons, joue avec moi. » Le chat adulte aime qu'on l'aide à s'amuser. Il se passionne rarement pour le jeu solitaire, à moins que ce ne soit en plein air, et à certains jours qui semblent trop l'électriser.

La chatte, bien plus longtemps jeune que le chat, garde aussi, plus que lui, l'attribut charmant de la jeunesse, la spontanéité, l'imprévu du mouvement. A la grâce onduleuse se mêle le tour vif, qui tout à coup détache l'action. Qu'on le veuille ou non, il faut bien regarder, sourire, applaudir.

Minette hait le bruit; mais les allées, les venues, qui animent doucement la maison, sont fort de son goût. Le matin, quand je range, elle prend un air affairé, ses petits gestes répondent aux miens. Comme les bonnes ménagères, elle aime les petites cachettes. L'ombre des armoires, des tiroirs entr'ouverts, la tente. A la voir y entrer, en sortir, à son caprice, on dirait que ces meubles lui appartiennent. Si c'est jour de blanchissage, bien assise sur ses reins, la tête rejetée en arrière, elle semble, elle aussi, prendre sur l'étagère la note des serviettes que j'empile.

« Minette, permettez ! Aujourd'hui, j'ai beaucoup à faire. Vous aller tâcher de jouer seule. » Je suis bientôt comprise. Minette quitte la table, va s'asseoir sur une chaise, pas bien loin, mais pourtant un peu à distance. Elle me boude.

***

En pareil cas, le moindre signe ramènerait un chien à mes pieds, l'y retiendrait couché, humble et soumis.

Le chat ne connaît pas cette obéissance passive. S'il a décidé de ne point venir à votre appel, vous aurez beau, non pas ordonner, mais prier, il fera la sourde oreille; si vous y mettez une insistance importune, tout simplement il vous demandera la porte.

Il faut bien le dire, si le chat tient une grande place au foyer, ce n'est pas seulement par ses gentillesses d'enfant gâté, ses câlineries amoureuses et l'abandon séducteur de ses belles indolences; c'est surtout parce qu'il exige beaucoup. Sa personnalité est forte, ses réveils et ses vouloirs impatients. Il n'attend pas. Sous la grâce onduleuse, son geste insiste et commande. Vous avez beau vous défendre, il est le maître et vous cédez.

Est-ce à dire, comme le soutenait hier un ami, que le chat soit un être indisciplinable?

Sans doute, il l'est, si vous le comparez à celui dont le rôle, près de nous, est tout autre que le sien.

Gardien de nos demeures, auxiliaire du chasseur, surveillant du troupeau, le chien doit rester près de l'homme, suivre ses instructions, lui obéir.

Tout autre est la mission du chat, qui n'est qu'un chas-

seur à son compte. Sa place, comme serviteur libre, est à la cave, au grenier, sur les toits, partout enfin où l'homme n'atteint pas. Il est l'inspecteur de la maison. Revenu de sa tournée, si la chasse n'a pas été fructueuse, il vous demande de l'aider quelque peu à se nourrir. Puis, il reprend au foyer son rang de commensal, il y cherche le repos, ne veut rien comprendre à des volontés qui ne répondent plus à aucun de ses instincts.

Songez encore que, dans la vie sauvage, le chat est un solitaire.

La solitude s'impose à tous les animaux de proie dont le gibier s'appauvrit : elle seule peut assurer l'existence. A vivre ainsi toujours seul, sans contrainte, le chat a dû devenir le plus indépendant des êtres. On a vu des petits chats sauvages qui, pris encore à la mamelle, ont préféré la mort à la captivité.

La société de nos semblables nous est plus ou moins une gêne. Il faut bien, sur un petit espace, se serrer, et céder et plier. N'est-ce pas déjà un acheminement vers la servitude? Le solitaire, dans sa forêt, ne compte qu'avec la nature. Elle a ses dangers, sans doute, même pour les plus forts; mais il est libre en son royaume. Le chat domestique garde quand même un souvenir de son antique indépendance. Il a, comme le dit très bien Montaigne, ses heures de vouloir ou de refuser.



Mais, croyez-moi, le chat, bien traité, n'en est que plus aimable dans son adoption. Rarement il s'attache à deux personnes d'une égale amitié, ce que, pour mon compte, j'apprécie fort. Sensible aux bons soins qu'il reçoit, et même reconnaissant, il y a toujours dans la maison celui ou celle dont il fait choix pour sa société habituelle, et qu'il souffre de ne plus voir. Mais il ne sait pas aimer comme le chien, qui, lui, y va *bonassement* et se livre tout entier dans les caresses.

Le chat, même le plus épris de sa maîtresse, ne garde pas moins avec elle quelque réserve. Il semble aimer à jouir au dedans du sentiment qu'il éprouve, à se rendre ainsi plus

intime. Vous êtes son objet, c'est de vous qu'il s'émeut, et pourtant, sous la caresse, il reste encore en lui quelque chose du solitaire. Il fascine et il se dérobe. Vous croyez l'avoir surpris, et le voilà déjà tout autre; il ne se ressemble plus. Demain et toujours, il vous proposera son énigme.

Séduction pour les uns, éloignement pour les autres, car, avec le chat, ni tiédeur, ni indifférence. La difficulté de démêler cette énigme obscure est justement ce qui me séduit.

Mais si, un jour, ce muet, trouvant la parole, tout à coup me parlait, ne le verrais-je pas semblable à d'autres êtres qui n'ont jamais eu pour moi l'attrait du mystère? Non : on sent ici une originalité forte et singulière.



L'homme et l'enfant, tous deux un peu égoïstes, j'allais dire un peu tyrans, prennent plus volontiers le chien pour ami. Celui-ci, toujours prêt à aller au-devant, sans appel, est un compagnon plus commode. Il donnera beaucoup, exigera peu, subira résigné les caprices (nous n'en avons que trop avec nos bêtes). Plutôt que de vivre seul, de lui-même il s'asservit. Cela plaît à qui aime les conquêtes faciles. Ce n'est certes pas moi qui ferai le procès du chien, si près de l'homme par le regard et le dévouement. Mais sa banalité me désole. Il est tout à tous, à l'étourdie, sans faire choix. Sous l'œil du maître le plus chéri, il lèche la main du premier inconnu qui se présente. On s'écrie : « Oh! la bonne, l'aimable bête! » Je n'y contredis pas, mais je souffre de cette sensibilité à tout venant. N'est-ce pas un peu vulgaire?

Pour le chat, l'étranger, c'est presque l'ennemi. Ce matin même, le tapissier est venu; ma chatte arrive un peu après son départ : elle ne sent pas moins que quelqu'un est entré. Elle hume l'air, flaire le parquet, dresse et grossit sa queue, plisse le front, me regarde avec un certain courroux qui dit : « Tiens, qui est là?... »

Si vous introduisez votre chat dans une nouvelle demeure, il va s'isoler dans un coin, y prendre ses notes sur les visages et les choses. Sa nervosité singulière subtilisant ses sens, il se fera assez vite une opinion. Si rien ne lui plaît, son parti est

pris : il s'esquivera par la première porte ouverte. S'il reste, c'est autant pour les personnes que pour les lieux. Mais vous ne le verrez pas, tout de suite, *être chez lui*, et familier. Il y met du temps. Il faut aussi qu'on gagne son amitié, qu'il ne partage pas.

Cette exigence me plaît. Elle est d'un être libre et fier qui, en se donnant, s'appartient.

IV

MARIAGE

Bien qu'en si illustre compagnie, personne avant moi ne s'était occupé de l'éducation de Minette. Son maître, tout absorbé, m'avouait n'y avoir jamais pris bien garde. La nature seule semblait l'avoir élevée. J'arrivais tardivement. Un chat de plus d'un an n'est-il pas un chat tout formé? Neuf mois d'une société étroite avec une maîtresse paisible, fort attentionnée, avaient néanmoins porté leurs fruits. Les angles déjà s'étaient émoussés; la physionomie devenait chaque jour plus parlante.

On a beau dire que les animaux n'ont que l'instinct, qu'ils sont aujourd'hui ce qu'ils furent à l'origine, ceux qui vivent près d'eux ne peuvent croire à cette immutabilité. Je créerais volontiers pour nos animaux domestiques cet axiome : « L'homme déteint sur la bête. » Elle s'ensauvage ou s'harmonise à son contact. Ses habitudes finissent par trahir les nôtres ; souvent même elle reproduit nos allures.

J'ai connu une madame Cofflin, qui s'en allait toujours trottinant, l'air affairé. Pour avancer plus vite, elle avait une certaine manière de lancer la jambe gauche. Son petit chien trottait derrière. Il avait regardé et pris le pas : il lançait la jambe de même. Quand j'entre dans une maison où il y a des chats, des chiens, des oiseaux, je me fais, malgré moi, une opinion des maîtres par la tenue de leurs bêtes.

Mais si je n'aime ni les chiens qui jappent, ni les chats qui griffent, je n'aime pas non plus qu'ils soient des choses. Trop

souvent nous nous efforçons d'enlever aux animaux le trait original qui crée précisément un commencement de personnalité. Les femmes, qui sont nées pour être les véritables éducateurs, ont trop ce faible de vouloir plier les bêtes à leur goût, et préférer en faire des fétiches maussades, plutôt que des êtres libres, quand même il devrait y avoir quelque chose à reprendre.

Mon système est tout autre. J'aime les bêtes pour elles-mêmes ; je les laisse agir à leur manière ; je leur fais sentir le bien et le mal par la caresse ou la punition. Chacune a ses défauts à reprendre, ses bonnes qualités à favoriser. Je ne puis les aimer indistinctement, ni d'une amitié égale. Celle-ci a, dans son humeur, son caractère, quelque chose à part, qui m'empêche de la confondre avec sa pareille. Que de fois, attirant Minette, Pluton, Coqueluche ou ma sauvage Tigrine, il m'est échappé de dire : « Ah ! tu es bien toi, et pas une autre ! »



Chose singulière, tout l'hiver Mouton et Minette vécurent à peu près comme étrangers l'un à l'autre. Minette préférait le premier, où vivait sa maîtresse ; Mouton restait en bas, dans la douce tiédeur du poêle, et pas trop loin de l'office.

Le premier hiver est pour les chats un temps d'inaction. Ces amis des ténèbres n'en sont pas moins soumis aux lois de la nature, qui fait les longues nuits pour les longs sommeils, les grands sommeils de l'hiver, avant les réveils de l'amour.

A ce moment de la saison, elle n'a que de maigres repas à leur offrir. Les oiseaux sont partis, et les mulots sous terre. A qui jeûne, dormir semble bon. Nos chats domestiques bien nourris, trouvant la chose douce, imitent les chats sauvages. Pour les mâles surtout, c'est une véritable léthargie. On a beaucoup de peine à les en tirer.

Mouton, aux heures des repas seulement, consentait à rouvrir des yeux alanguis. Dévotement, il déjeunait, soupait, puis lentement retournait à ses songes.

Minette dormait aussi beaucoup plus que l'été, mais d'un sommeil moins lourd. Dans son corps svelte, l'esprit restait vif, alerte. L'oreille se dressait au moindre bruit.



Elle sentit venir février, qui, cette année (1850), fut une illusion de printemps. On laissait, au milieu du jour, les fenêtres ouvertes. S'il gelait blanc la nuit, à midi ce léger givre avait fondu, était remonté en vapeur entre ciel et terre. Dans notre bas Neuilly, un peu humide en dessous, cet air moite était déjà plein de douceur.

Ni fleurs encore, ni bourgeons entr'ouverts. Mais on sentait que la terre avait envie de se remettre au travail. N'était-ce pas le vert de mes tulipes que je voyais poindre au-dessus du terreau noir? Minette ne s'y trompait pas. Elle jetait par intervalle des *monrrons*[1] un peu plaintifs, s'arrêtait, semblait écouter en elle et autour d'elle. Sa robe, qu'elle lissait et relissait à la mienne, devenait électrique. Ses nerfs aussi étaient vibrants. Le plus léger bruit la faisait tressaillir.

Ce n'était pourtant encore qu'une souffrance vague. Ce mal, qu'elle avait déjà ressenti, semblait lui être la chose inconnue. Elle s'adressait à sa maîtresse, s'abandonnait dans ses bras, pesante et chargée de langueur.

« Minette, vous avez votre époux. Si nous allions lui dire que le printemps s'éveille? » Je l'emportais et la posais doucement près de lui. Mais Mouton dormait toujours. Bientôt je voyais revenir Minette, peut-être un peu plus plaintive. C'était bien à moi qu'elle eût voulu confier ce trouble naissant.

Aucune sauvagerie, mais par degrés une obsession plus forte. Ses yeux n'étaient plus les mêmes. Ils avaient quelque chose d'un peu égaré, avec des lueurs étranges.

Un soir pourtant, Minette parut comprendre que je ne pourrais rien à sa peine. Elle descendit au jardin, où l'ombre tombait.

Elle fit le petit bois confident de son trouble, et le bois s'anima.

Le lendemain, Mouton ne dormait plus. Mais ce lent réveil ne fut pas sans lui causer quelque embarras. Des jaloux, des

1. Madame Michelet appelle d'habitude *monrron*, *monron* ou *mon-on* le « ronron » qu'elle désignait plus haut par une autre onomatopée : *mrrr*.

curieux, qui le sait? d'eux-mêmes s'étaient priés à la fête. Il fallut d'abord éconduire ces importuns.

Puis les deux époux, discrètement retirés, célébrèrent leur noce sous les ombres propices de la nuit.

V

TROUBLES NERVEUX — MÉLOMANIE

Bientôt Minette nous revint en sage personne et reprit au logis sa vie tranquille. Seulement, à certains jours, elle avait des fantaisies étranges, des ivresses que rien ne pouvait calmer. Je croyais retrouver alors en elle le trait de la race et le combat de deux esprits.

C'était toujours au jardin qu'elle se livrait à ses humeurs fantasques. Tout lui en était prétexte, la plume que soulevait le frôlement de ma robe, la branche que le vent agitait. Elle s'élançait, plantait ses griffes nerveuses au tronc des vieux arbres, les étreignait comme une proie; puis, mobile et rapide, elle retombait d'en haut, sans paraître toucher le sol, d'un bond léger de panthère. Tout ce qu'elle rencontrait semblait prendre vie, voltiger ou palpiter sous ses doigts. Ce n'était plus un jeu, mais une danse folle, ou bien encore une lutte étrange avec un être mystérieux que son œil seul voyait. Impossible de la calmer. Si j'essayais de la contenir, elle jurait, se crispait pour s'arracher.

Une après-midi de fin d'avril, couverte et orageuse, Minette, tout près d'avoir des enfants, eut un de ces accès de délire. La fin en fut surprenante; elle me remplit d'effroi. Une immobilité morne avait succédé au jeu. Tout à coup, je la vis se dresser, osciller dans le vide, comme quelqu'un qui tâtonne, cherche, sans y voir, un appui, quelque objet pour s'y retenir. Ensuite, elle tourna deux fois, trois fois sur elle-même, bondit dans la direction de la maison, disparut.

Je n'avais jamais vu une scène pareille, parmi les chats de mon enfance. Je crus Minette empoisonnée.

En entrant dans la salle à manger, j'entendis des plaintes

sourdes, mêlées à des cris étouffés, un bruit sec de muscles raidis et d'os qui se choquent et qui craquent. C'était effrayant. Nul moyen de lui porter secours : le spasme l'avait lancée sous une armoire lourde et basse.

Ces convulsions, qui n'étaient autre chose qu'une attaque de nerfs violente, durèrent, avec des intermittences, près d'une heure. Pour moi, ce fut un siècle. Quand elle revint de sa nuit et que ses yeux d'un vert sombre regardèrent, je compris qu'ils ne me voyaient pas. Ils avaient peur, cherchaient un ennemi. Ma voix qu'elle aimait, cette voix qui la faisait accourir, ne la touchait plus. Elle y restait sourde ou insensible. Pourtant elle se laissa prendre, et ramener à moi, mais sans paraître en avoir beaucoup conscience. Les derniers spasmes de la crise l'agitaient encore de leurs vagues sourdes. Et dans son esprit il y avait, visiblement, une sorte de mirage trouble, qui l'empêchait de reconnaître tout à fait sa maîtresse, et de lui revenir..

Ce ne fut que plus tard, dans la soirée, qu'elle se retrouva, mais non pas agissante comme à l'ordinaire : elle s'attachait à moi, toute dolente et plaintive; elle s'abandonnait sur mes genoux, détendue, les yeux fermés, dans une sorte de volupté douloureuse.

*
* *

Avec un être si nerveux, rien de médiocre. Il faut bien prendre garde de l'émouvoir indiscrètement. Une charmante demoiselle américaine, qui vit près des grands lacs, me racontait qu'un jour il lui était survenu un hôte nouveau, un chat splendide, tellement ami du confort et petit maître, qu'on ne put jamais le décider à descendre dans la cuisine où vivaient ses semblables. Il se cachait sous les tentures, épiait le bon moment pour se glisser invisible aux pieds de sa nouvelle maîtresse, et s'en faire choyer, caresser. Ce chat, si distingué, était en outre un mélomane. Il adorait la musique. Il savait l'heure de la leçon, allait d'avance se placer sur le pupitre et, si longue que fût la séance, il n'en bougeait. Les jours où le piano était fermé, il montait, descendait, remontait avec tous les signes de l'impatience.

Ce mélomane était un mâle.

Voici, d'autre part, ce que m'a conté une amie. Elle avait une petite chatte toute mignonne et douce, mais nerveuse à l'excès. Chaque fois que le piano s'ouvrait, on la voyait toujours se troubler. Dès les premières notes, elle montait sur les épaules de sa maîtresse, lui témoignait, par des alanguissements singuliers, sa souffrance. Ses passes répétées, sur les bras, priaient, disaient, à leur manière, de s'arrêter.

Un jour, mon amie, ne la sachant pas tout près d'elle endormie, se mit à l'étude. Au lieu des gammes monotones de l'écolière, elle joua une mélodie simple et plaintive, y revint plusieurs fois, dans sa rêverie solitaire. Pour celle qui l'écoutait, ce fut trop. La pauvre chatte, qu'on eût cru galvanisée, essaya de monter, droite et raide, dans la glace polie qui lui faisait sans doute l'illusion d'une ouverture. Retombée, elle regarda autour d'elle avec égarement, vit ouverte la vraie fenêtre, s'élança d'un bond au delà...

***

Je me souviens d'une scène tout autre, à sa manière bien significative.

Nous dînions chez un ami, boulevard du Temple, en face le *Café Turc*. C'était en mai. La soirée était si douce et si calme que nous la passâmes sur le balcon. Au café, il y avait fête. Une noce nombreuse ouvrait son bal. Point d'étage au-dessus de la salle de danse, mais un toit à l'italienne, doucement éclairé.

Je fus la première à voir un point gris se détacher, puis trois; j'en comptai jusqu'à neuf. Ces points gris, bruns, noirs, bientôt s'agitèrent de mouvements singuliers. Nous voilà tous bien intrigués, et braquant les lorgnettes. Nous découvrons que le grave et silencieux menuet est tenu par une assemblée de chats. Les violons, dont les accords leur arrivent adoucis, ont fait trouver le pas, mais de côté, comme à ce cri du maître de danse : « Avancez, balancez, glissez... » Dos arqués, queues raidies et tronquées, jambes tendues, étirées, d'autant plus fines, jarrets d'acier retombant dans une mesure, une précision merveilleuses. Parfois cependant, à la rencontre du

quadrille, on y mettait trop de feu, on se heurtait. Imaginez le choc de l'étincelle électrique. Les voilà tous relancés. Ils perdent pied, s'enlèvent, le quadrille est rompu. Où donc le chef d'orchestre qui va le reformer?... Une tête de vieille se hasarde à la fenêtre de sa mansarde. Épouvante, sauve-qui-peut général : en un instant, la salle est vidée. La vieille disparaît : les ombres discrètement se glissent, se rapprochent, puis de nouveau s'animent. Le bal recommence et va devenir d'autant plus vif que les lumières des mansardes s'éteignent. Ils sauront bien se reconnaître dans ces demi-ténèbres qui sont leur paradis[1].

***

Singulière coïncidence que du chat, si puissamment électrisable par la musique, on ait tiré les cordes les plus fines du violon. On n'a cessé que récemment d'en faire usage. Elles étaient trop ténues et, sous l'archet, rompaient. Mais bien longtemps ce fut par elles que ce roi des instruments trouva sa note subtile, qui fait pénétrer dans vos chairs mille fines aiguilles d'acier, cette note presque fausse, à force d'être haute, et qui crie, et qui siffle, grince et vous déchire. Ce n'est plus la note humaine, qui sait trouver la source des pleurs : qui pleure est soulagé. Celle-là, stridente, aiguë, suraiguë, j'allais dire aigre à force d'avoir monté, ne va pas au cœur. Elle mord sur ce qui, en nous, vibre et se contracte, nous fait sentir l'aiguisement de la souffrance. Par moments, on est prêt à demander grâce.

Le violon, qui est allé demander à l'Italie la voix de ses agneaux[2], a-t-il gardé les mêmes effets? Se plaint-il, frissonne-t-il de la même manière? Peut-il jeter de même son cri d'éclat palpitant?

1. Ainsi l'effet n'est point du tout le même en plein air : car, à ce bal, il devait sûrement y avoir des dames. Jusqu'ici, ce sont elles qui m'ont paru éprouver du trouble aux sons des instruments et de la voix. La libre expansion des ondes sonores, leurs ondulations plus larges et d'un écho moins puissant, au lieu de faire vibrer douloureusement les nerfs de ces délicates et sensitives natures, semble ne plus leur inspirer qu'une aimable folie.

2. Ce sont les agneaux du Piémont qui ont donné les cordes. La boite du violon est faite avec le bois de mélèze du Saint-Gothard.



La voix humaine, plus doucement modulée, n'en a pas moins son effet. Selon les airs, elle leur fait éprouver ou plaisir, ou souffrance, et plus souvent souffrance que plaisir.

Sans être musicienne, — mon enfance tout entière passée à la campagne m'a privée des arts d'agrément, — j'ai retenu, dans leur note juste, les chants mélancoliques qui sont chez nous ceux du sillon.

Ils s'étaient tus en moi, ces chants, depuis la mort de mon père, et longtemps j'ai cru ne pouvoir les retrouver. Mais dans la douceur de mon nouveau foyer, sans le vouloir, sans le savoir, je reprenais ce filet de voix que mon mari aimait, aime encore. Tel que je le tiens de la nature, il le touche. l'émeut. Pour lui d'abord, je revins à ces mélodies du passé[1]; puis, comme il arrive à toute femme solitaire, en son absence elles berçaient ma rêverie.

Mon seul auditeur était Minette. Si je chantais un air simple, uniforme, filé à voix basse comme un chant de nourrice, elle gardait sa place, levait sur moi des yeux un peu rêveurs. Mais si la mélancolie dominait, s'il y avait des pleurs dans ma voix, elle commençait à s'agiter. Son malaise bien visible était encore celui qu'on aime presque et dont on ne voudrait pas sortir.

Si la note s'élevait et montait à cet accent de douleur aiguë qui est précisément la note du violon, Minette donnait tous les signes d'une excitation maladive[2]. La *Sérénade* de Schubert,

1. Nous lisons dans le *Journal* de Michelet, à la date du 19 juin 1867 : « Elle chanta ses airs languedociens ; elle y mettait le jeu et l'âme du pays. »

2. J'ai retrouvé ces mêmes effets chez ma chatte Tigrine, qui n'a pas encore été mère. Mais c'est la chanson rustique de l'*Agneau* qui l'émeut davantage. Libre de s'éloigner, les portes étant ouvertes, elle revient, tourne autour de moi, monte sur mes genoux et veut aussi me fermer la bouche. — Ce matin, couchée près de moi, les pattes repliées sous sa poitrine, elle *file* dans le bien-être. Je renouvelle l'épreuve, reprends mon chant, mais pas trop fort : dès les premières notes, elle se tourne assez vivement, regarde ma bouche, puis revient à sa pose. Peu à peu ma voix monte : comme à la première épreuve, ce sont les mots *pécaïre* et *mayre* — qui se notent au plus haut, et d'accent plaintif — qui la troublent. Ma voix est tout près de son oreille : sa patte repliée se détend comme par un ressort, et elle dit clairement : « Oh ! ceci, c'est trop ! » Je redescends la gamme, elle se remet : « Ceci passe encore ! » semble-t-elle dire. Mais, à la troisième épreuve, décidément elle s'en va.

par exemple, suppliante dans sa passion contenue, lente d'abord, et sombre comme un chant de nuit; cette prière qui, de la basse profonde, monte à la supplication ardente, et prend à témoin l'oiseau, ses soupirs, le silence ému de la nature, — ce suprême cri d'un cœur trop blessé achevait de mettre Minette hors d'elle. Jamais, je crois, âme de femme ne trahit plus grand trouble. Elle montait sur mes genoux, les yeux uniquement attachés à ma bouche. Si je continuais, elle posait ses deux pattes sur ma poitrine, se détendait dans une défaillance nerveuse. Sa voix retrouvait ce miauler frissonnant qui, chez le chat, dit tant de choses. Ses yeux, malgré la vive lumière, restaient dilatés, ainsi qu'on les voit dans un état de souffrance ou d'appréhension. Si je continuais encore, elle montait plus haut, et, d'un geste ferme, tout humain, elle appliquait ses deux pattes contractées sur ma bouche, elle mettait un sceau à mes lèvres.

ATHÉNAÏS MICHELET

(A suivre.)

L'ATTAQUE DE TAGHIT

— AOUT 1903 —

En 1900 et 1901, nous occupâmes définitivement les oasis sahariennes du Tidikelt, du Gourara et du Touat. La ligne de communication, utilisée par nos colonnes d'opérations, passait par El Goléa et Ghardaia ; elle traversait une région désertique, où l'eau était rare, les populations nomades très clairsemées et les ressources à peu près nulles. Berrouaghia, point terminus de la voie ferrée dans cette direction, était à 1300 kilomètres environ d'Insalah et de Timimoun. Les ravitaillements, effectués par cette voie, étaient lents et onéreux ; il fallait trouver mieux.

De par leur situation topographique, les oasis sahariennes appartiennent au bassin de l'oued Messaoura ou Saoura, formé par la réunion, à Igli, de l'oued Zousfana et de l'oued Guir. Or, notre pénétration dans le Sud-Oranais nous avait conduits à pousser la voie ferrée jusqu'à Djenien-bou-Rezg, à proximité de la Zousfana. De là au Touat, il n'y avait que 600 kilomètres. Il était donc logique d'utiliser la ligne de communication naturelle de la Zousfana et de la Saoura pour rattacher les oasis sahariennes à la région du Sud-Oranais. On trouvait, d'ailleurs, dans ces vallées, de l'eau en assez grande abondance, des ksours et des palmeraies de notoire importance. L'occupation de la Zousfana et de la Saoura fut donc décidée ; on la réalisa en 1900 et 1901.

A l'heure actuelle, la voie ferrée a été poussée jusqu'à Beni-Ounif, à quatre kilomètres des oasis de Figuig. De là, notre ligne de communication avec l'Extrême-Sud est jalonnée par les postes de Djenan-ed-Dar, El Morra et Taghit dans la Zousfana, Igli au confluent de cette vallée et de celle du Guir, enfin Beni-Abbès et Ksabi dans l'oued Saoura.

Notre établissement dans ces régions nous mit en contact avec les Oulad Djerir, les Doui-Menia, et avec les Berabers, tribus belliqueuses, indépendantes, vivant presque uniquement de brigandages, au grand détriment des Ksouriens des oasis sahariennes. Ne pouvant plus se livrer à cette lucrative industrie, nos voisins s'en vengèrent en inquiétant nos postes et attaquant nos convois. Les marchés de Figuig leur étaient ouverts ; ils s'y ravitaillaient largement en vivres, en armes et munitions. La situation était devenue intolérable quand, le 30 mai 1903, eut lieu le retentissant attentat de Zenaga. Ces événements sont encore trop près de nous pour qu'il soit nécessaire de les rappeler.

Après la soumission de Figuig, facilement obtenue, nous procédâmes à une opération de police, pour nettoyer les abords de nos postes. Une colonne légère, placée sous les ordres du colonel d'Eu, du 2e tirailleurs algériens, se porta dans le courant de juin, par Ben Zireg sur Béchar, pendant qu'un goum, dirigé par le capitaine de Susbielle, chef du poste de Taghit, visitait tous les ksours des Doui-Menia et imposait partout le respect du drapeau français. Après ce raid, brillamment exécuté au milieu de populations hostiles, goum et colonne rentrèrent dans nos lignes, laissant toutefois à Ben-Zireg [1] un détachement chargé de couvrir nos établissements de la Zousfana. Cette opération avait eu lieu sans coup férir. Aussi affirmait-on volontiers que l'entière sécurité de nos communications avec le Sud était définitivement assurée ; et, en haut lieu, on envisageait déjà la possibilité de laisser les convois circuler librement dans la Zousfana. Les événements n'allaient pas tarder à démentir ces allégations optimistes.

1. Point d'eau situé à 70 kilomètres environ à l'ouest de Figuig, sur la piste qui conduit de cette oasis à Béchar.



Dès les premiers jours de juillet, en effet, le service des affaires indigènes fut informé que des pourparlers s'engageaient entre les Berabers, les Oulad Djerir et les Doui Menia non ralliés, en vue de se former en harka (colonne de partisans) et de se jeter sur nos postes.

Peu de temps après, il apprit que des rassemblements considérables avaient lieu dans la haute vallée du Guir, aux ksours de Bou-Denib et de Bou-Anan. Dans les premiers jours d'août, nos informateurs attribuaient à la harka en préparation un effectif de 7 à 8 000 individus. Ce chiffre élevé de combattants, si rarement atteint par les indigènes au cours de notre conquête de l'Algérie, fit sourire bien des incrédules, et l'on crut peu à un mouvement d'une telle envergure. Mais, dans le Sud, où l'on avait une notion plus saine de la situation, on attacha à ces renseignements l'importance qu'ils méritaient. De nouveaux émissaires furent envoyés dans l'ouest, les postes redoublèrent de surveillance, et une colonne mobile fut constituée à Djenan-ed-Dar, sous les ordres du lieutenant-colonel Cussac, du 2e régiment étranger. Cette colonne comprenait : un escadron de spahis, une compagnie montée de la légion, une compagnie de tirailleurs algériens, une section d'artillerie de montagne et un groupe important de mokhaznis. Le goum de Taghit se tenait également prêt à marcher, et le chef de poste de Beni-Abbès envoyait à Igli un détachement du Maghzen, appelé à coopérer ultérieurement avec la colonne mobile.

Puis on attendit d'avoir des renseignements précis pour agir.

A partir du 10 août, les informateurs ne donnent plus signe de vie ; aucune nouvelle ne parvient de l'ouest. De nouveaux émissaires sont envoyés ; mais, sans attendre leur retour, inquiet de ce mystérieux silence, craignant de voir l'orage éclater brusquement sur sa tête, le capitaine de Susbielle, chef du poste de Taghit, envoie le 13 août dans la direction de Béchar une forte reconnaissance pour voir si la harka n'est pas déjà arrivée dans cette région. La reconnaissance, composée d'une trentaine de mokhaznis et du gros du peloton

monté du 2e étranger qui occupe El Morra, quitte ce poste le 14 août, à cinq heures du soir, sous le commandement du lieutenant Pointurier. Elle se dirige vers le Téniet Tchabanet, pour gagner les abords de Béchar. Le sentier suivi grimpe le long des pentes de la montagne; il est encombré de pierres et de quartiers de roc sur lesquels roulent parfois hommes et mulets. Malgré des difficultés de toutes sortes, on poursuit la marche pendant toute la durée de la nuit; et, enfin, à la pointe du jour, on atteint le sommet de la montagne. La descente est rapide; on arrive bientôt à la petite palmeraie de Djenien. Le peloton monté de la légion s'y arrête et se dissimule aux vues; des patrouilles de mokhaznis sont poussées vers Béchar. Bientôt un cavalier revient à toute allure. Il annonce que la harka a quitté Béchar depuis deux jours et qu'elle marche sur Taghit; au dire des indigènes, elle comprendrait plus de 8 000 individus. Peu après, retour d'une autre patrouille qui a recoupé les traces de la harka. Aucun doute n'est plus possible: les traces décèlent la présence d'un nombre considérable d'individus.

Le lieutenant Pointurier expédie des exprès à Taghit et à Djenan et ramène rapidement son détachement à El Morra.

Le renseignement parvient au capitaine de Susbielle, à Taghit, dans la nuit du 15 au 16 août, au lieutenant-colonel Cussac, à Djenan, dans celle du 16 au 17. Les chameaux de la colonne mobile, au pâturage aux environs de Djenan, sont rappelés, et la colonne part le 18 au matin pour se porter au secours du poste de Taghit.

*
* *

Dans le courant de juin, les Doui-Menia et les Oulad-Djerir avaient été surpris par la brusque arrivée au milieu d'eux de la colonne de Béchar et du goum du capitaine de Susbielle. Ils n'avaient pu s'organiser à temps pour résister, mais ils avaient juré de se venger. Ils avaient gagné facilement à leur cause un chérif influent du Tafilalet, Mouley Amar ould Mouley Mostefa el Hannasi. Originaire de Tizimi, bien connu pour sa haine du chrétien, Mouley Amar, très influent, pour ces raisons, chez les Berabers, les avait décidés à entrer dans

la harka; il avait obtenu également le concours de tous les Ksouriens du haut Guir et de la région d'Aïn-Chair.

Bou-Amama, dont les campements étaient à Matarka, dans la haute vallée de l'oued Charef, affluent de la Moulouya, avait été vivement sollicité de prendre part au mouvement. Mais, inquiet de la présence à Galloul d'un goum de Méchéria, préoccupé peut-être aussi des événements qui se passaient à Taza, Bou-Amama avait refusé d'abord tout concours. « Garde ton côté vers le sud, répondit-il aux ouvertures de Mouley Amar, je garderai le mien vers l'est. » Toutefois, devant l'insistance de ses compagnons, qui l'accusaient de tiédeur, il avait envoyé à la harka deux cents de ses fidèles Chaâmba.

Les contingents du Tafilalet et de l'oued Guir s'étaient réunis à Ksar bou Anan et de là s'étaient mis en marche vers Béchar, où ils étaient arrivés les 7 et 8 août; ils y avaient été rejoints par les Ksouriens d'Aïn-Chair, d'El Ahmar et les Chaâmba de Bou Amama. Le marabout de Kenadça, les habitants de Béchar et d'Ouakhda, coupables d'avoir transigé avec les Français, furent malmenés, leurs jardins saccagés et leurs provisions de vivres enlevées. On les contraignit en outre à prendre les armes et à marcher avec la harka.

Dès son arrivée à Béchar, le chérif Mouley Amar avait fait garder par des piquets de cavaliers et de méharistes les directions qui conduisaient à nos postes ; nos émissaires avaient été faits prisonniers et toute communication avec nous supprimée. Puis, en toute tranquillité, la harka avait procédé au choix de son chef; Mouley Amar avait été élu à l'unanimité. Il avait pour second Ali Ouidir, de Tafilalet, chef de la fraction beraber des Aitatta. Un certain nombre de cheurfa étaient à la disposition de Mouley Amar pour porter ses instructions et coordonner les efforts des divers groupements, dont chacun conservait son chef particulier. Le nombre des combattants était de 4 000 environ, dont 150 cavaliers et 500 méharistes. Beaucoup d'entre eux étaient armés de fusils à tir rapide; la plupart avaient des armes se chargeant par la culasse. 600 chameaux de bât portaient les vivres de réserve; la harka traînait en outre avec elle de 3 à 4 000 femmes et serviteurs.

Le choix de l'objectif donna lieu à de vives discussions.

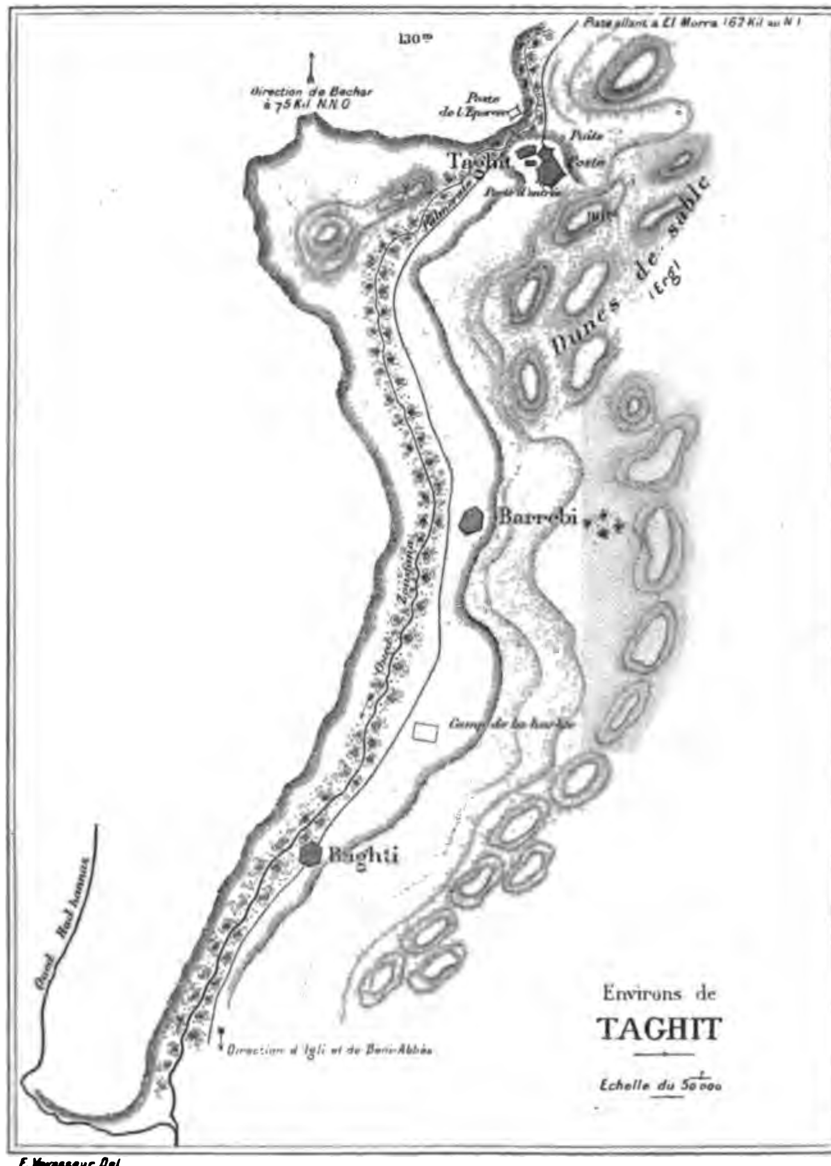
Les Berabers et les Doui-Menia, poussés par Mouley Amar, voulaient marcher sur Taghit et tirer vengeance des Beni-Goumi ; les Ksouriens et les Oulad Djerir prétendaient qu'il fallait attaquer Ben-Zireg et pousser sur Figuig ; les Chaâmba de Bou Amama, gens pratiques, visaient l'enlèvement d'un convoi, qu'ils savaient devoir se mettre sous peu en marche dans la Zousfana. Enfin l'avis de Mouley Amar prévalut, et l'attaque de Taghit fut décidée. La harka quitta Béchar les 13 et 14 août ; le 16, elle était réunie à El Haouima et en partait dans la nuit, afin d'atteindre Taghit le lendemain aux premières heures du jour.



Après avoir longé les pentes orientales du Djebel Béchar, la Zousfana vint se heurter sur sa rive gauche, au massif montagneux des Beni-Goumi, qui la dérive vers le sud-ouest. Son lit, profondément encaissé entre les sables de l'Erg sur la rive droite et la montagne rocheuse et abrupte de la rive gauche, se rétrécit considérablement ; sa largeur moyenne n'est plus que de deux cents mètres. C'est dans cette étroite dépression que s'étalent sur dix à douze kilomètres de long les palmeraies des Beni-Goumi. Elles appartiennent en majeure partie aux Doui-Menia, dont les Ksouriens, des Harratin, ne sont que les clients.

En venant du nord, on rencontre tout d'abord le ksar de Zaouia Foukania, assez pittoresquement planté sur une falaise, qui domine le lit de l'oued d'une vingtaine de mètres. Puis, la vallée s'allonge vers le sud-ouest et franchit un étranglement formé au nord par un piton abrupt, au sommet duquel a été construit le petit fort de l'Éperon, et au sud par un plateau rocheux qui sert de base au ksar de Taghit. Construit à la crête même des rochers qui surplombent la vallée, le mur d'enceinte du ksar est flanqué de constructions massives en forme de tours, qui lui donnent de loin l'aspect pittoresque d'un château fort du moyen âge.

A quatre kilomètres en aval, se trouve Barrebi, construit également sur la falaise et ayant à peu près la même importance que Taghit.



L'attaque de Taghit. — Itinéraire.

Viennent ensuite Baghti et Zaouia Tahtania, à l'extrémité sud-ouest du massif des Beni-Goumi.

Le plateau, à la crête duquel est accroché le ksar de Taghit, va en s'abaissant vers l'est jusqu'aux premières dunes de sable de l'Erg. Sa largeur est de deux cent cinquante à trois cents mètres. C'est là, entre le ksar et la dune, qu'a été construite la redoute de Taghit. La situation, au point de vue militaire, est plutôt mauvaise. Dominée à trois cents mètres par les dunes de l'Erg et à six cents par le piton de l'Éperon, la redoute n'a pas de vues directes sur les abords de la palmeraie, tout entière dans l'oued, et son champ de tir se trouve des plus restreints. Le piton de l'Éperon est, il est vrai, couronné par un fortin en maçonnerie à peu près imprenable pour des indigènes. Mais le chemin couvert, créé par la palmeraie, isole la garnison, nécessairement très faible : le ravitaillement en eau est, dans tous les cas, très difficile, Quant au danger présenté par la dune, on avait jusqu'alors pensé à y remédier en y installant un blockhaus ; mais la mobilité des sables n'avait pas permis d'y établir un ouvrage permanent ; et l'on s'était résigné à n'y placer qu'un petit poste.

La redoute de Taghit est constituée par un mur d'enceinte affectant la forme d'un pentagone à peu près régulier. La face nord-est, rattachée au ksar par les constructions du bureau arabe, se profile sur la crête rocheuse qui domine la palmeraie : les autres faces sont plantées sur le plateau. A l'intérieur de la redoute se trouvent tous les établissements militaires. Les communications avec l'extérieur sont assurées par une large porte d'entrée réservée dans la face ouest de l'enceinte ; une petite poterne, percée dans la face nord-est, permet d'accéder plus facilement aux puits, qui sont à l'extérieur de la redoute et à proximité de la palmeraie.

La garnison, placée sous les ordres du capitaine de Susbielle, se composait d'une compagnie du 2e tirailleurs algériens (capitaine Guibert), d'un peloton du 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique (capitaine Mariande), de quelques spahis, d'isolés des divers services et d'un maghzen de 80 cavaliers (lieutenant de Ganay, des affaires arabes). L'effectif total était de 470 hommes. Deux canons de 80 de montagne formaient

l'armement de défense du poste. Les approvisionnements en vivres et munitions étaient très largement constitués.

Dès qu'il fut averti de la marche de la harka sur Taghit, le capitaine de Susbielle envoya des patrouilles de mokhaznis vers l'ouest et fit compléter les mesures de défense. Le poste du fort de l'Éperon fut renforcé, un piquet permanent établi sur la dune à l'est de la redoute. Les ksours furent évacués, sauf Taghit et Barrebi, où la population indigène, sédentaire et nomade, fut groupée. La défense en fut confiée aux caïds, qui disposèrent chacun de 350 à 400 fusils.

***

Le 17 août, vers cinq heures du matin, la harka débouche de l'oued Hadennès et marche sur Zaouia Tahtania et Bakhti, qu'elle trouve inoccupés. Elle met le feu à ce dernier ksar et poursuit sur Barrebi. Les échelons avancés de la harka, reçus à coups de fusil par les défenseurs du village, essaient vainement d'enlever la position d'assaut.

Cependant le capitaine de Susbielle, prévenu par ses patrouilles, ordonne au lieutenant de Ganay de se porter avec le maghzen au-devant de l'ennemi pour le harceler et appuyer ainsi les défenseurs de Barrebi. Une section de tirailleurs, commandée par l'adjudant Gabaig, prend position en dehors de la redoute, afin de servir de repli au maghzen. La démonstration réussit parfaitement; et bientôt une partie de la harka, renonçant à l'attaque de Barrebi, marche sur Taghit.

Momentanément arrêtés par le feu des tirailleurs de la section Gabaig, les Marocains reçoivent bientôt des renforts et serrent de près les tirailleurs qui se replient lentement vers la redoute. L'ennemi atteint bientôt le plateau; mais il tombe alors sous le feu des deux pièces de canon, dont le tir, dirigé par le capitaine Guibert, est très précis et enraye net toute offensive. Tirailleurs et mokhaznis rentrent dans la redoute.

Nous avons perdu trois tués, dont l'adjudant Gabaig[1], et deux blessés.

1. Mort de ses blessures le lendemain.

La harka établit son campement entre Barrebi et Bakhti. La nuit se passe sans alerte.

Le capitaine de Susbielle, dès que la harka lui fut signalée dans l'oued Hadennès, avait envoyé ordre au lieutenant Pointurier, chef du poste d'El Morra, de venir à son secours. Mais cet officier n'avait pas attendu cet ordre pour agir. Se rendant un compte exact de la situation et du danger que courait Taghit, il laissa à El Morra l'effectif nécessaire pour mettre le poste à l'abri d'un coup de main et partit le 17 au soir avec le gros de son peloton. Chemin faisant, il rencontra l'estafette du capitaine de Susbielle. Poursuivant sa marche, il franchit dans la nuit les 62 kilomètres qui le séparaient de Taghit et entra dans la redoute le 18 au lever du jour, sans avoir été éventé par l'ennemi. Les défenseurs de la place, quelque peu impressionnés par le nombre très considérable des Marocains, sentirent leur courage grandir à l'arrivée de cette vaillante petite troupe, qui n'avait pas hésité à se lancer au travers des lignes ennemies pour venir partager leur sort, et tous acclamèrent chaleureusement les camarades de la Légion.

Dès le matin du 18, mokhaznis et spahis vont patrouiller aux abords du camp de la harka, et le détachement du bataillon d'Afrique, sous les ordres du capitaine Mariande, prend position à 1 200 mètres environ au sud de la redoute.

Vers dix heures et demie, les Marocains quittent leur camp et marchent sur Taghit. Ils sont bientôt arrêtés par le feu des « joyeux », embusqués à la lisière de la palmeraie et un combat très vif ne tarde pas à s'engager. Le nombre des assaillants va toujours grossissant et le combat augmente d'intensité. L'artillerie de la place et maghzen appuient vigoureusement la résistance des « joyeux », et enrayent tout mouvement tournant de l'ennemi. Néanmoins, devant la supériorité du nombre, il faut rompre le combat.

Le capitaine Mariande, qui d'ailleurs a ordre de ne pas s'engager à fond, se replie sur la redoute par échelons successifs. Le combat prend fin vers trois heures et demie. Dans cette affaire, vigoureusement menée, nos hommes ont admirablement utilisé le terrain; aussi nos pertes sont-elles faibles : trois tués et deux blessés.

Dans la soirée, on apprend que Barrebi est au pouvoir de l'ennemi. Les défenseurs du ksar sont entrés en pourparlers avec Mouley Amar, lui ont offert une gâda et ont obtenu de lui la promesse formelle d'épargner le village. Une semblable défection de la part des habitants de Taghit eût singulièrement compromis la défense de la redoute. Aussi le capitaine de Susbielle prend-il les mesures nécessaires pour éviter la contagion de l'exemple; une demi-section de tirailleurs va occuper le ksar et l'on surveille très étroitement les Doui-Menia, qui y sont enfermés.

***

Dans la nuit du 18 au 19, le capitaine de Susbielle apprend que les principaux chefs de la harka ont installé leur camp dans la dune à deux kilomètres au sud-est de Taghit. Il se décide aussitôt à tenter, au petit jour, une surprise sur le camp marocain. Le 19, à trois heures et demie du matin, le capitaine Guibert part avec cent tirailleurs, une section de la légion et le maghzen. Mais, à quelques centaines de mètres de la redoute, alors que les premières lueurs de l'aurore commencent à teinter le ciel, ce petit détachement se trouve brusquement en présence de toute la harka, qui marche sur Taghit.

Tranquillement, le capitaine Guibert déploie en un instant ses hommes et avant que l'ennemi, surpris lui-même, ait pu se ressaisir, il fait ouvrir sur les masses marocaines un feu rapide très violent. Les premiers rangs ennemis tombent ou se rejettent les uns sur les autres dans le plus grand désordre. Cependant, sous la poussée qui leur vient de l'arrière, les Marocains reprennent confiance et cherchent à déborder notre petit détachement. Mais le capitaine Guibert a eu le temps de préparer des échelons de repli, et, quand le moment est venu de rompre le combat, il se retire lentement vers la redoute. L'artillerie de la place, dirigée par le capitaine Mariande, protège ce mouvement, et, par son feu, interdit à l'ennemi l'accès du plateau.

La harka se divise alors en deux groupes : le gros se rejette dans la vallée et, à l'abri des vues, poursuit sa marche

sur Taghit; une fraction plus faible, composée de 300 à 400 Oulad Djerir et Chaâmba de Bou Amama armés de fusils à tir rapide, gagne la dune à l'est de la redoute. Elle refoule facilement le petit poste qui l'occupe et de la crête ouvre le feu sur l'intérieur du poste. On lui oppose aussitôt d'excellents tireurs, qui très rapidement prennent la supériorité du feu. On profite de cette accalmie pour abriter les animaux qui se trouvaient à découvert à l'intérieur de la redoute.

Pendant ce temps, le gros de la harka, utilisant le cheminement naturel formé par la vallée, s'est rapproché du ksar et s'est rué à l'assaut du mur d'enceinte. Soumis de front au feu intense de la défense, pris d'enfilade par le fortin de l'Éperon, dont le rôle en cette journée est des plus efficaces, les Marocains subissent des pertes énormes et ne tardent pas à se replier dans l'oued. Mais, ralliés par leurs chefs, ils se reportent bientôt en avant et tentent d'enlever la position de vive force. Un combat très violent s'engage; on sent que l'ennemi joue sa dernière partie. Mais ses efforts sont vains et vers huit heures et demie du soir il se replie sur son camp.

La garnison bien abritée n'a perdu qu'un tué et cinq blessés.

Le succès complet de cette journée a exalté tous les courages; on envisage l'avenir avec confiance. Le gros effort fait par l'ennemi est pour tous l'indice le plus certain de l'approche des secours. Néanmoins, dans la crainte d'une surprise, on veille dans la redoute. D'ailleurs l'ennemi n'a pas abandonné la dune, et ses coups de feu saluent toutes les lumières qui se montrent dans les cours intérieures.

*
* *

La journée du 20 août s'annonce bien; l'ennemi a quitté les abords du poste: seuls les Chaâmba occupent toujours la dune, mais leur tir n'empêche pas les nôtres de vaquer à leurs occupations. Soudain une vive fusillade éclate vers le nord dans la direction de Zaouia Foukania. Grand émoi dans le poste! Est-ce la colonne mobile qui arrive? On s'interroge, on court aux armes. Mais bientôt la fusillade cesse; elle reprend brusquement très près de la redoute, et l'on voit apparaître un

groupe de cavaliers au galop, qui, sous le feu de l'ennemi, se dirigent vers la porte d'entrée. Ils entrent dans le poste et l'on se reconnaît. Ce sont quarante mokhaznis de Beni-Abbès, qui sous les ordres du lieutenant de Lachaux arrivent d'Igli pour apporter leur concours aux défenseurs de Taghit. Grâce à la nuit, ils ont pu éviter les patrouilles de la harka, contourner à distance ses campements et gagner la région au nord-est de Taghit. Puis, éventés par les Marocains, ils ont piqué droit sur la redoute et ont réussi à y entrer. Deux des leurs et quatre chevaux sont blessés.

Peu de temps après ce brillant incident, le feu des tireurs embusqués dans la dune va en diminuant d'intensité, puis cesse entièrement. Le fortin de l'Éperon annonce par signaux que la dune paraît évacuée. Une patrouille part pour s'en assurer et s'y installe aussitôt. La tranquillité renaît alors dans l'intérieur de la redoute.

Une reconnaissance lancée vers le campement de la harka est refoulée jusqu'au delà de Barrebi par de nombreux fantassins; mais elle a pu néanmoins percevoir certains indices d'un départ prochain. Dans l'après-midi, en effet, les impedimenta de la harka se replient vers Zaouia Tahtania.

La nuit du 20 au 21 fut tout à fait calme et le 21 au matin les patrouilles annoncent le départ définitif des Marocains, qui filent rapidement vers le nord-ouest. Le capitaine de Susbielle ne disposait pas de forces mobiles en nombre suffisant pour exercer une poursuite; il dut se borner à faire suivre la harka par des patrouilles afin de s'assurer de son départ définitif et de la direction de sa retraite.

Démoralisés par les nombreuses pertes qu'ils avaient subies, prévenus par leurs éclaireurs de l'approche d'une colonne venant du nord, les Marocains avaient été vivement impressionnés par l'arrivée du maghzen de Beni-Abbès. Ils craignirent d'être pris entre deux feux et prirent le parti de déguerpir au plus vite, en emportant leurs nombreux blessés. Le 21 août, ils atteignirent Oglat Lahdeb, sur l'oued Bou Dib et se séparèrent; les Berabers et les Ksouriens du haut Guir poursuivirent leur chemin vers l'ouest; les Ksouriens de la région d'Aïn-Chair, les Doui-Menia et les Oulad Djerir rentrèrent chez eux en passant au sud de Kenadça. Toutefois un

groupe de deux cents méharistes, composé des Chaâmba de Bou Amama et de quelques Oulad Djrir, se jeta dans l'Erg à l'est de Taghit, pour chercher fortune et ne pas rentrer les mains vides.

Le 23 au matin, la colonne mobile du lieutenant-colonel Cussac arrivait à Taghit. Elle avait parcouru en cinq jours les cent soixante-cinq kilomètres qui séparent Djenan-ed-Dar de ce poste, marchant à raison de trente-trois kilomètres par vingt-quatre heures, au moment de l'année où la température est le plus élevée, et où, en raison de la pénurie d'eau dans les puits, on se trouve en butte à de grosses difficultés.

L'ennemi avait une avance trop considérable pour qu'il fût raisonnable d'entreprendre une poursuite. La colonne resta donc à Taghit.

***

Les événements qui se sont déroulés du 17 au 20 août 1903 ont permis aux troupes d'Afrique de montrer leur magnifique valeur. Tirailleurs, joyeux et légionnaires ont rivalisé d'entrain et d'ardeur et l'on a pu dire avec raison que « ce beau fait d'armes semblait digne de prendre place à côté des plus glorieux de la conquête de l'Algérie ». Mais il est bon de ne pas s'endormir sur ses lauriers et prudent d'étudier de près les événements, afin d'en tirer les enseignements qu'ils comportent et d'en faire notre profit pour l'avenir.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la vulnérabilité excessive de la ligne de communication de la Zousfana. La protection en est assurée uniquement par des postes et des caravansérails placés dans la vallée même de la Zousfana; c'est le système du cordon. Aucun établissement militaire ne la couvre vers l'ouest où sont, à moins de deux journées de marche, les terrains de parcours des Doui-Menia. On a bien, tout récemment, créé un poste à Ben-Zireg, à soixante-dix kilomètres à l'ouest de Figuig: mais, outre que la situation topographique en est défectueuse, ce poste n'a pas de moyens d'action mobiles et ne tient véritablement que la zone de terrain située sous le feu de ses fusils. Bien qu'à soixante kilomètres seulement de Béchar, il n'a pas été à même, par

suite de ses moyens d'action insuffisants, de signaler la présence en ce point d'une harka de 8 000 individus. Pour les mêmes raisons, il n'a pu intervenir pendant la retraite désordonnée de nos ennemis.

Il est de toute nécessité, si nous voulons éviter le retour de semblables événements, de revenir à une observation plus rigoureuse des principes militaires. Ligne de communication et ligne de protection ne peuvent être confondues. Quand on veut couvrir quelque chose, on s'interpose entre ce quelque chose et l'ennemi. Dans le cas particulier l'ennemi est à l'ouest de la Zousfana : portons donc notre ligne de protection vers l'ouest. Et, pour déterminer l'emplacement de nos futurs organes de couverture, étudions le terrain que doit parcourir l'ennemi pour tomber sur notre ligne de communication de la Zousfana.

Toutes les pistes venant de l'ouest, comprises entre le Djebel Grouz au nord et la vallée du Guir au sud, convergent vers la région de Béchar, pour, de là, s'écarter en éventail vers la Zousfana. Béchar est donc le point sensible. Il y a là une certaine agglomération d'individus, de l'eau en abondance, des jardins d'une véritable valeur. On y vit; ce n'est pas un point quelconque perdu dans l'espace. De Béchar, on peut, par la vallée de l'oued Bou Dib, se porter facilement soit vers le nord, pour recouper les pistes allant à Figuig, soit vers le sud, dans la vallée du Guir, pour tenir les Berabers en respect. Une force mobile importante, composée en majeure partie d'éléments indigènes et placée dans la région de Béchar, couvrirait la Zousfana dans sa partie la plus exposée, de Djenan à Taghit. Il est de toute nécessité de procéder à cette occupation; des événements tout récents, la surprise d'El Moungar, viennent malheureusement confirmer encore cette appréciation.

Un autre fait s'impose à l'attention : la colonne mobile n'est pas arrivée à Taghit en temps voulu pour intervenir. Et cependant elle a marché à bonne allure. Ce retard vient de l'absence totale de communications électriques dans l'extrême-sud. La marche de la harka, éventée le 15 août au matin, n'est connue à Djenan-ed-Dar que dans la nuit du 16 au 17, et c'est le 17 qu'a lieu l'attaque de Taghit. Il faut rassembler

les chameaux de transport, — il est vrai qu'ils sont à proximité, — et faire 165 kilomètres, au mois d'août, par une température des plus pénibles, avant d'atteindre l'ennemi.

Les choses auraient certainement changé de face, si nos postes avaient été reliés par la télégraphie électrique. En effet, la direction d'attaque de la harka ne pouvait être déterminée qu'après que celle-ci aurait dépassé Béchar; jusque-là, impossible de savoir si son objectif serait Ben-Zireg ou Taghit ou un point intermédiaire.

Si nous disposons de communications électriques, il n'est plus nécessaire de maintenir la colonne mobile à Djenan, dans la main du commandement, jusqu'à l'arrivée de renseignements précis. Elle peut être avantageusement placée à Hassi el Mir: ce caravansérail, auprès duquel eau et bois abondent, se trouve dans la vallée de la Zousfana à soixante-quinze kilomètres au sud de Djenan-ed-Dar. De là, la colonne mobile n'est plus qu'à quatre-vingt-dix kilomètres de Taghit; elle n'est qu'à cinquante kilomètres de Ben-Zireg, qu'elle peut atteindre par l'oued el Kheroua. Sur un coup de télégraphe, elle se mettra en mouvement et pourra arriver à temps. Il est réellement extraordinaire que nos postes soient privés de tous moyens de communication rapide (télégraphie électrique, héliographique ou optique), alors que depuis trois grandes années nous sommes installés à demeure dans ces régions.

Il semble donc que de cette étude il soit possible de dégager deux conclusions :

1° Nécessité de séparer la ligne de communication de la Zousfana de sa ligne de protection et de reporter celle-ci vers l'ouest; occupation de la région de Béchar par une force mobile, composée en majeure partie de troupes indigènes et capable de se porter rapidement dans les directions menacées;

2° Établissement d'un réseau télégraphique destiné à relier nos postes entre eux et avec le commandement.

★ ★ ★

HISTOIRE DE DEUX AMES[1]

III

Plus d'un an s'était écoulé. La boutique de saints s'était vidée, peu à peu, de toutes les statues, de tous les bustes que l'on était en train d'y sculpter et d'y peindre pendant l'hiver qui avait précédé le mariage de Domenico et le printemps où il s'était marié. Le beau saint Michel Archange, presque de grandeur naturelle, tout luisant d'or et d'argent, et la petite statue de la Madone de la Salette, si joliment parée de roses, et le vieux saint Joseph, avec son bâton fleuri et sa longue barbe, et le saint Vincent Ferreri, avec la flamme du Saint-Esprit sur son crâne, tous ils s'en étaient allés dans des églises voisines ou lointaines, dans de modestes chapelles, dans de vastes temples où résonnaient les cantiques. Et d'autres bustes encore et d'autres statues avaient quitté les mains habiles à modeler et à enluminer : la sainte Rosalie, protectrice des superbes et pieux Palermitains; le saint Cyr, que vénèrent les habitants de Portici ; un saint Mathieu, que la ville de Salerne fête bruyamment comme son auguste patron; plusieurs autres petites madones, de Lorette, de Lourdes, de Pompéi, les unes habillées de véritables étoffes, conformément à la tradition et à l'usage de ces différents sanctuaires, les autres tout en stuc, beaucoup plus difficiles à exécuter, et

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

resplendissantes des vives couleurs dont les revêtaient le pinceau et le polissoir.

Donc, cet été-là, le deuxième depuis le mariage de Domenico, tandis que la suffocante chaleur de juillet rendait l'air irrespirable, le cadre seul n'était pas changé : la boutique était peuplée maintenant par une foule nouvelle de personnages muets et rigides.

Au milieu, il y avait une Immaculée-Conception très grande, où la sculpture et la peinture avaient dû mettre en œuvre toutes leurs ressources, afin de réaliser le type véritable; c'était une statue en bois recouvert de stuc, peinte de plusieurs couleurs : la tunique bleu ciel avec un semis d'étoiles d'or, le manteau bleu foncé, avec des plis flottants quoique immobiles, la tête nue, les cheveux d'un blond châtain, qui tombaient en boucles éparses sur le cou et sur les épaules, les mains roses, jointes sur la poitrine, les pieds roses, visibles dans des brodequins à l'antique ; — et, sous les pieds, un croissant de lune, et, sous le croissant de lune, le globe où se tordait le serpent, le serpent d'Ève, vaincu et foulé par la Vierge Pure. — Le bleu, le rouge, le rose, le lilas, le gris, le vert, l'or, l'argent, toutes les colorations, toutes les nuances triomphaient dans cette statue, dont le caractère était absolument moderne, comme est moderne le dogme même de l'Immaculée-Conception.

En face, il y avait une statue un peu plus petite, celle de saint Janvier, qui fut le premier évêque de Naples, ou du moins le premier après saint Aspreno : — saint Janvier, c'est-à-dire le patron des Napolitains, celui qui subit le martyre à Pouzzoles et qui toujours, par un signe de sa main puissante, empêcha que les laves du Vésuve ne détruisissent la ville placée sous sa protection. La statue du grand évêque était presque achevée : une statue simple, où on le voyait mitré, le bâton pastoral en main, le manteau épiscopal fermé sur la poitrine par un joyau ; mais, comme le fidèle qui avait commandé cette statue était riche et généreux, il avait voulu que la mitre fût en argent, la crosse du bâton aussi, et que l'améthyste qui orne la poitrine, au lieu d'être peinte, fût une améthyste véritable, avec une poussière de diamant à l'entour.

Il y avait encore un saint Antoine de Padoue, le thaumaturge, en demi-buste, mais de grandeur naturelle, qui, magnifiquement stuqué, attendait le grand lys d'argent, sa fleur favorite, la symbolique fleur qu'il porte entre les doigts. Toutes ces statues étaient plus ou moins avancées, mais pas une seule n'était parfaite.

Quant à la statue colossale de la Madone des Douleurs, celle qui était demeurée si longtemps au fond de la boutique, hermétiquement close dans cette enveloppe de toile grise qui ne permettait d'en discerner aucune ligne, elle n'était plus reléguée tout contre la muraille, et l'on y avait travaillé un peu. La toile, détachée dans le haut, laissait voir un visage tourné vers le ciel, un visage où une douleur profonde se traduisait par la physionomie la plus tragique, par les yeux brillants de larmes qui paraissaient fluides. Sur le front étaient à peine indiqués des cheveux bruns ; le bas du corps semblait informe, sous l'espèce de chemise terne qui le cachait. Cette Madone devait être somptueusement vêtue d'une robe en soie noire brochée d'or, d'un manteau noir broché d'or, et le manteau serait fixé sur la tête par une couronne d'argent ; elle aurait en outre une guimpe de fine batiste blanche à petits plis ; elle aurait, plantés en cercle sur la poitrine, sept glaives d'argent qui figureraient les Sept Douleurs, et elle tiendrait dans sa main un mouchoir de batiste garni de dentelle précieuse, — un mouchoir pour essuyer ses larmes. — Mais tout cela manquait encore. Le peintre n'avait fini que la face éplorée, en grimpant, aux heures de travail, sur une plate-forme de bois qui avait trois marches, pour atteindre la tête de cette statue si haute ; et, vraiment, ce pâle visage féminin tourné vers le ciel, avec ces yeux suppliants, avec cette bouche fermée que contractaient les sanglots, ce visage de *Mater Dolorosa* surmontant cette grande enveloppe sombre et sans lignes, causait une impression d'effroi et un serrement de cœur. Tandis que la Vierge de l'Immaculée-Conception, toute bleue, toute rose, semée d'étoiles et radieuse comme une étoile, belle de chasteté souriante, était une consolation pour les yeux qui l'apercevaient, le visage de cette Vierge des Douleurs, avec ce triste vêtement, dans le fond de cette boutique obscure, donnait aux gens un frisson involontaire.

Cette statue avait son histoire, une histoire étrange. Deux fois en deux années, le mystérieux gentilhomme qui l'avait commandée secrètement à Domenico était venu à l'improviste, soucieux, anxieux, insistant afin qu'on travaillât en toute hâte pour lui livrer sa Madone, offrant de l'argent, beaucoup d'argent, tout l'argent nécessaire et même davantage, afin que son vœu ardent et secret pût s'accomplir, afin que cette Vierge des Douleurs, dont la fête se célèbre le premier dimanche d'octobre, fût terminée à la mi-septembre. Et deux fois déjà le gentilhomme, après avoir versé une somme d'argent, ne s'était plus montré, avait disparu sans laisser au faiseur de saints aucune adresse : — malade peut-être? voyageant au loin? emporté on ne sait où, par on ne sait quelle rafale, soit de plaisirs soit de souffrances? — Et déjà la fête de la Vierge des Douleurs avait passé deux fois sans que l'œuvre fût, non pas terminée, mais seulement assez près de l'être ; et déjà Donna Raffaelina Galante, la brodeuse d'ornements sacrés, dans son logis de la rue Mezzocannone, avait mis deux fois sur le métier la robe de la Vierge, puis en avait interrompu la broderie ; et deux fois en deux années Domenico avait employé bien des heures à peindre cette face douloureuse, grimpé sur la plate-forme de bois. Mais, comme le gentilhomme avait disparu et comme d'autres travaux urgents survenaient, on ne s'en était plus occupé.

Depuis son mariage, Domenico avait été accablé de besogne. C'était à croire que la Providence, comprenant toutes les charges matérielles et morales qui pesaient sur le faiseur de saints, lui envoyait une clientèle de plus en plus nombreuse et de plus en plus confiante dans son habileté.

Les besoins financiers de Domenico avaient beaucoup grandi. Après avoir commis la première et grave erreur de consentir à des noces trop fastueuses, qui n'étaient pas en rapport avec sa mince fortune et avec les bénéfices de sa profession, il s'était vu obligé d'entretenir sa femme dans une abondance qui lui coûtait gros. Anna n'oubliait pas qu'elle avait été une dame, et c'était même la seule chose dont elle se souvînt : ses actes mesurés et calculés, ses paroles rares et hautaines, ses regards calmes et orgueilleux, son silence

même exigeaient que le mari à qui elle avait daigné accorder sa main la fît vivre comme elle avait vécu autrefois, lui rendît agréable cette condition médiocre, et s'efforçât de contenter des désirs que d'ailleurs elle était trop fière pour exprimer, mais qu'il devait, lui, tâcher de comprendre, non sans une perpétuelle appréhension de ne les avoir pas bien compris ou de ne les avoir pas bien satisfaits. A chaque nouveau sacrifice qu'il s'imposait pour plaire à sa femme, si, par exemple, il lui offrait des chapeaux et des robes, ou s'il augmentait le budget des dépenses journalières, ou s'il s'ingéniait à lui procurer des distractions, elle ne disait rien, ne remerciait pas, ne témoignait aucun plaisir, acceptait tout comme si tout lui était dû; et elle avait encore l'air d'attendre silencieusement que Domenico remplît mieux ses devoirs. Combien de fois le pauvre homme avait-il détourné les yeux de cette figure si belle, qu'il adorait, de cette face muette et close, craignant d'y voir la grimace moqueuse ou la grimace dédaigneuse de celle que rien ne peut rassasier! Ah! oui, cela venait fort à propos, que la ferveur religieuse eût une recrudescence, et que de nouveaux saints, ou des saints dont la légende mystique avait un renouveau, séduisissent par les grâces accordées, par les miracles réalisés, le cœur attendri des fidèles, et que la gloire de saint Antoine attirât les âmes religieuses, et que la gloire de saint François d'Assise brillât d'une plus vive splendeur, même dans les classes aristocratiques, et que la Madone de Pompéi fît célébrer ses solennités somptueuses jusque dans la lointaine Amérique; oui, cela venait fort à propos, afin que les commandes et l'argent affluassent dans la boutique de saints, et qu'Anna Maresca pût jouir de cette large aisance qui avait été son idéal depuis sa jeunesse, et qu'elle pût vivre comme une créature d'élection, faite pour l'oisiveté, pour l'élégance, pour l'existence calme, riche et luxueuse!

La jeune femme haïssait instinctivement, avait presque en horreur le métier de son mari. Dégoûtée par ces odeurs mauvaises, par cette humidité constante, par ces mixtures sales, jamais elle n'entrait dans la boutique : et elle évitait même de passer devant lorsqu'elle sortait de chez elle et traversait la rue Donnalbina pour gagner la rue Monteoliveto. Elle était allée jusqu'à refuser une sainte Anne que Domenico voulait

lui offrir : — une statue qu'il avait peinte avec ardeur pour lui en faire la surprise ; — et elle l'avait refusée sous le prétexte irrespectueux que sainte Anne était une vieille ennuyeuse, tandis qu'elle-même était une jeune femme. Domenico n'avait donc pas apporté cette statue dans l'appartement conjugal ; mais, cachant sa cruelle déception, il en avait fait présent à une pauvre ouvrière très dévote qui habitait une petite chambre au cinquième étage, dans la rue des Banchi-Nuovi, et qui, pour gagner sa vie, confectionnait des fleurs de papier ou d'étoffe destinées aux églises les plus misérables de la province. Or, si Anna éprouvait un invincible dégoût pour ce métier, c'était surtout parce qu'il lui rappelait brutalement son mariage avec un homme du peuple, avec un vulgaire artisan qui travaillait dans une boutique où tout le monde pouvait le voir à la besogne, mal vêtu, sordide, couvert de taches, perpétuellement silencieux : — un métier d'imbécile, disait-elle, puisqu'on y refaisait toujours les mêmes figures de saints et de madones ; un métier stupide et ridicule, dont le premier goujat venu serait capable, s'il avait un peu de pratique.

Mais pourtant, ce qu'elle ne disait pas, ce qu'elle avait la diplomatie de taire, c'était que ce métier odieux et dont elle ne voulait pas même entendre parler, faisait gagner beaucoup d'argent à son mari. Ses penchants natifs, ses goûts, la mystérieuse activité de son âme solitaire avaient besoin de cet argent : et Domenico, fidèlement, humblement, venait jeter à ses pieds tout ce qu'il gagnait, regrettant de ne pas gagner davantage, et rêvant de sommes fantastiques, pour que sa chère femme ne manquât de rien. Nonchalante, distraite, ou feignant du moins la nonchalance et la distraction, parce qu'elle s'en était fait une règle de conduite, elle se donnait l'air de ne pas savoir d'où sortait cet argent ; elle le prenait comme une chose insignifiante, avec un air de condescendance maussade, le dépensait aussitôt, n'en avait plus dès le lendemain ; et alors elle affectait une attitude si hargneuse que Domenico n'osait pas même l'interroger pour apprendre ce que la somme était devenue. Les deux ou trois fois où il s'était hasardé à lui en demander compte, elle l'avait pétrifié d'un regard si dur, l'avait châtié par une expression d'ennui

si méprisant, que jamais plus il ne s'était risqué à lui adresser une pareille question.

Le labeur continuel qui occupait la vie de Domenico lui rendait encore un service plus précieux : il l'arrachait aux soucis moraux qui le tourmentaient dans son for intérieur. Même durant les expansions de la lune de miel, Anna Maresca n'avait jamais dissimulé à son mari que leurs deux âmes étaient séparées par une infranchissable distance. Jusque dans l'intimité conjugale, elle était restée pour lui, non pas seulement supérieure, mais lointaine ; et les minutes de la possession qui le comblaient, lui si timide et si chaste, mais si tendre et si passionné, d'un bonheur dont frémissait tout son être, ces minutes la trouvaient et la laissaient tranquille, correcte, parfaitement maîtresse d'elle-même, et lointaine, hélas ! toujours lointaine.

Sa froideur, en ces minutes que Domenico se rappelait avec la frénésie d'un amant, s'était accrue peu à peu, avait fini par devenir glaciale ; au bout d'un an, elle avait adopté de telles manières pour accueillir les tendresses amoureuses de son mari, elle montrait alors une telle surprise et, souvent, une surprise si ennuyée, que le pauvre homme, en proie à un secret désespoir, s'imposait presque toujours le supplice de réprimer sa passion. Il avait trop souffert de la voir détourner la tête pour éviter un baiser, et la détourner très naturellement, comme si c'était un devoir pour elle de se soustraire aux caresses de son mari ! Il avait trop souffert de la voir, aux premières paroles qu'il lui disait, affecter un maintien de femme qui ne veut pas comprendre, à qui il ne plaît pas de comprendre ! Qui sait ? Peut-être avait-elle, dans ses longues heures de solitude, étudié toute une série de poses, de gestes et de phrases, pour écarter d'elle ce fastidieux amour ; peut-être avait-elle dressé tout un plan, pour obtenir que Domenico ne l'ennuyât plus ; et ce plan, elle paraissait le suivre avec une inflexible rigueur contre laquelle se brisaient tous les désirs, tous les transports, tous les enthousiasmes de celui qui l'adorait, ces désirs, ces transports, ces enthousiasmes si spontanés, si ingénus, mais condamnés à une inévitable défaite dans la lutte contre une adversaire aux armes fines et promptes, bien préparée au combat.

« Non, elle ne m'aime pas! » se disait le faiseur de saints, aux heures où les doutes le torturaient davantage.

Et il s'en allait de chez lui, le front courbé par cette pensée déchirante; il s'en allait clopin-clopant, sur ses jambes si malhabiles à porter son corps, arrivait à sa boutique l'esprit troublé, profondément troublé; et, là, il se mettait aussitôt à l'ouvrage, pour calmer son agitation. Il n'y réussissait pas tout de suite; mais les visages que ses doigts ingénieux façonnaient continuellement dans la glaise, les visages dont les couleurs, le teint, la vie, naissaient continuellement sous son pinceau expert, ces visages finissaient par inspirer la paix à son âme, y versaient lentement, goutte à goutte, le baume d'un oubli temporaire. Et cela, il le considérait comme un vrai miracle accompli en sa faveur, comme un miracle que les saints et les madones faisaient pour lui seul, parce qu'il les avait toujours honorés, parce qu'il avait toujours consacré son humble talent à leur glorification.

Après une ou deux heures de travail, toute son amertume, vague mais persistante, se transformait de façon merveilleuse, grâce à la bonté de son cœur, en une nouvelle floraison d'amour pour Anna. Et bientôt il lui semblait qu'il l'avait quittée depuis un siècle; et il laissait tout là, changeait d'habits dans un coin de la boutique, se donnait un coup de brosse et courait à la maison. Mais, hélas! rien n'était modifié en celle qu'il adorait. Parfois, il la trouvait plus muette et plus songeuse que le matin; dès qu'elle le voyait paraître, elle avait un geste involontaire d'agacement, fronçait les sourcils, ne l'interrogeait pas, répondait à peine. Vaquant distraitement aux besognes du ménage, dont elle s'acquittait d'ailleurs sans plaisir et sans intérêt, elle errait d'une chambre à l'autre, de sorte qu'il restait seul; et il entendait la voix brève de sa femme donnant sèchement des ordres à Mariangela, sans un mot superflu. Très souvent encore, il la trouvait lisant des romans, et elle n'interrompait pas sa lecture; ou elle sommeillait dans un fauteuil, et c'était à peine si elle ouvrait les yeux. Déçu et mortifié, Domenico faisait semblant de chercher quelque chose, pour ne pas avouer qu'il était venu sans motif, rien que par tendresse, rien que pour la revoir; et, après quelques tours dans l'appartement, au hasard, les mains

ballantes, il finissait par s'en aller, le cœur gros, se disant à lui-même :

« Non, décidément, elle ne m'aime pas ! »

Après quoi, il n'osait plus retourner lui-même à la maison, par crainte de surprendre dans un de ces rapides sourires qui se dessinaient sur la bouche forte et voluptueuse d'Anna tout le mépris qu'elle avait pour ces visites imprévues d'amoureux transi ; et alors il envoyait Nicolino, l'estropié, avec un petit billet où il demandait un renseignement quelconque, sans aucune importance, mais avec prière de répondre par écrit ; ou encore, il chargeait Nicolino d'une commission à faire de vive voix et lui ordonnait de rapporter purement et simplement la réponse orale. Et ensuite, la tête penchée sur l'ouvrage, avec ses belles mains laborieuses qui allaient et venaient infatigablement, il restait aux écoutes, impatient d'entendre le pas inégal de l'estropié qui devait rentrer d'un moment à l'autre. Quelquefois, celui-ci tardait ; et, dans son mutisme actif, Domenico frémissait d'inquiétude. Enfin l'estropié poussait la porte de la boutique et rendait compte de son ambassade.

— Madame se coiffait, et elle n'a pas pu écrire.

Ou bien :

— Madame dormait.

Ou bien :

— Madame a dit qu'elle vous parlera ce soir, quand vous reviendrez à la maison.

Ou bien (et cette réponse était la plus cruelle de toutes) :

— Madame était sortie.

Les sorties d'Anna le bouleversaient, ce mari amoureux que sa femme n'aimait plus, que jamais peut-être elle n'avait aimé. En pareil cas, malgré sa volonté de cacher tout ce qui se passait en lui, — car il avait honte de son inquiétude et redoutait même le jugement du fidèle Gaetano Ursomando, qui pourtant avait l'air de ne rien voir et de ne rien entendre, — il ne pouvait s'empêcher de questionner, anxieux :

— Elle était sortie ?... Depuis quand ?... Pour aller où ?...

— Je ne sais pas, — répondait presque toujours le messager boiteux.

— Va de nouveau trouver Mariangela, et demande-le-lui.

Jusqu'au retour de l'apprenti, Domenico ne pouvait plus se remettre au travail; il rôdait dans la boutique, à pas incertains et traînants; il tâtonnait parmi les couleurs et les pinceaux, renversait parfois un pot de purpurine, jetait de vagues regards sur les petites madones et sur la colossale Vierge des Douleurs. Et puis, on réentendait la voix de l'estropié :

— Madame est sortie depuis une heure. Elle n'a pas dit où elle allait. Mariangela croit qu'elle est allée voir quelqu'un de sa famille.

C'était toujours comme ça ! Pas un jour ne passait sans que la jeune femme fît toilette et allât visiter son père ou ses oncles ou ses tantes ou ses belles-sœurs ou ses cousines, toute sa parenté, même la plus éloignée. Or, dans la petite bourgeoisie napolitaine, la coutume, sévère jusqu'à l'austérité, ne permet aux femmes de sortir que si leur mari les accompagne, surtout quand le mariage est récent. Et beaucoup d'entre elles, dont les maris sont retenus à l'atelier, au magasin, à la fabrique, au bureau, se résignent de bonne grâce à une vie quasi claustrale et ne sortent que le dimanche, avec lui, pour aller à la messe et pour faire une promenade. Mais Anna ne l'entendait pas de cette façon. Sans demander permission à personne, sans demander conseil à personne, elle était sortie seule dès la première semaine, à n'importe quelle heure du jour, ce qui avait fait murmurer tout le quartier; et, quand son mari, au début, lui avait adressé quelques remontrances affectueuses, elle avait répondu avec aigreur qu'elle prétendait bien ne pas moisir dans cette vilaine et triste maison de la rue Donnalbina, qu'elle voulait continuer ses relations avec sa famille, et qu'elle irait chaque jour voir les parents qu'il lui plairait. Mais les Dentale étaient innombrables, et chaque jour on en découvrait un peu plus : l'oncle Casimiro, le grand-oncle Stefano, l'archiprêtre Giovanni, le chanoine Ottaviano, la tante Carolina, la cousine Candidella, une foule de noms nouveaux qui sans cesse venaient s'ajouter aux anciens.

Depuis quelque temps, Don Carluccio avait été obligé de fermer sa pharmacie; et, après avoir manigancé tant bien que mal sa faillite pour échapper à l'accusation de banqueroute frauduleuse, il avait dû se résigner à prendre une place

de simple commis chez un autre pharmacien, dans la rue de Constantinople; mais il ne travaillait guère, était toujours mécontent, bougonnant, impertinent; et il gagnait fort peu de chose. C'était sa fille qui lui fournissait les sommes dont il avait besoin; et, de plus, elle allait souvent le chercher à l'officine, et ils partaient ensemble, se faisant des confidences ou, comme disait le patron de la pharmacie, machinant des complots. D'ailleurs, Domenico Maresca lui-même, par bonté, par générosité de cœur, venait aussi en aide à son beau-père; et le beau-père, qui n'épargnait pas les écus du gendre, continuait à traiter celui-ci de haut en bas, avec des allures de grand seigneur, assurant que plus tard il rembourserait tout, comme s'il était sûr de refaire sa fortune. Bref, Don Carluccio s'était arrangé une bonne petite existence, où il ne manquait de rien. Maintes fois, le soir, il arrivait chez Domenico à l'heure du dîner; et il semblair alors faire un grand honneur au maître de maison, causant avec une bonhomie arrogante, s'adressant presque toujours à sa fille, conservant un secret mépris pour Domenico, ce plébéien, né de parents plébéiens, auquel il avait dû sacrifier sa fille Anna, une dame!... Lorsqu'il bavardait avec sa fille, ils employaient l'un et l'autre une sorte d'argot propre à leur famille, faisaient des allusions auxquelles Domenico ne comprenait rien, avaient des sourires d'intelligence, prononçaient des phrases pleines de sous-entendus, citaient des noms, des faits, des dates que l'autre ne connaissait pas; et ils s'abandonnaient à leurs souvenirs et à leurs espérances, formaient des projets où ils ne lui accordaient aucune place, le négligeaient, l'oubliaient comme s'il n'eût jamais existé, l'excluaient même de toutes les combinaisons relatives à l'avenir. Quelquefois, le hasard de la causerie permettait à Domenico d'apprendre que le père et la fille s'étaient vus dans la journée, qu'ils s'étaient promenés ensemble, mais ne l'instruisait ni du lieu ni de l'heure; et alors, dans les premiers temps, sur un ton moitié badin et moitié sérieux, il leur avait posé, à table, quelques questions indiscrètes. Mais, immédiatement, Don Carluccio avait froncé les sourcils, avait pris un air offensé :

— Non, non, mon cher Domenico, je n'admets pas ce genre de plaisanterie! Quand j'accompagne ma fille, nous

n'avons pas de comptes à vous rendre. Je suis son père, et cela suffit. C'est déjà beaucoup de vous l'avoir donnée pour femme : je ne me sens pas d'humeur à tolérer par surcroît vos lubies.

Ils étaient si nombreux, si nombreux, ces Dentale, et leurs alliés, et leurs amis, — tous en relations avec Anna qui leur faisait de continuelles visites, tandis que son mari s'échinait à modeler les frimousses roses et poupines des petits anges autour d'une Assomption et peignait d'un blanc laiteux les nuages sur lesquels la Vierge est enlevée au ciel! Et tous ces gens-là étaient logés dans les quartiers les plus excentriques, les plus éloignés les uns des autres, à Santa-Teresa-di-Capodimonte, à l'Arenaccia, à Montecalvario, à Santa-Lucia, à Basso-Porto, à Mater-Dei; et il y en avait même une, Francesca Dentale Catalano, qui habitait plus loin que la Riviera-di-Chiaia, du côté de la Torretta. Domenico se figurait son Anna partant à pied pour les visites voisines, en tramway pour celles qui étaient encore accessibles, en fiacre pour les plus inabordables... Mais où allait-elle? Cela, il ne pouvait plus se le figurer : car le pauvre homme s'embrouillait dans cette parenté immense, dans ces amitiés foisonnantes, dans ces centaines de noms que sa mémoire confondait. Quelquefois, le soir, tout en sachant bien que la question ennuierait sa femme, il ne pouvait se retenir de lui demander :

— Est-ce que tu es sortie?

Perdue dans ses rêveries coutumières, elle ne répondait presque jamais à la première interrogation.

— Dis, Anna : est-ce que tu es sortie? — insistait Domenico.

— Oui.

— Où es-tu allée?

— Faire une visite.

Et de nouveau elle se taisait.

— Une visite à Donna Giuseppina, ta marraine?

— Non.

— A ton père?

— Non.

— A Francesca Dentale?

— Non, non. Je suis allée autre part.

— Autre part?... — répétait-il, du ton de quelqu'un qui attend.

Alors, elle se décidait.

— Je suis allée voir Maria Garzes.

— Et qui est Maria Garzes?

— Tu ne la connais pas. C'est une compagne de couvent.

— Où habite-t-elle?

— A Salvator-Rosa.

— Est-elle mariée?

— Oui, mariée et riche.

— Qui a-t-elle épousé?

— Un homme du monde, naturellement! — concluait-elle, pour le punir de sa curiosité investigatrice.

Humilié, il renonçait à obtenir plus de renseignements. Et il était réduit à la croire sur parole : car elle avait pris ses mesures, avec beaucoup de méthode, pour que les personnes de sa famille, à l'exception de son père, vissent Domenico le plus rarement possible. Elle se faisait rendre fort peu de visites; le dimanche, quand son mari était libre, elle allait le matin à la messe, l'après-midi à la Villa, le soir au théâtre, mais toujours seule avec Domenico, évitant les rencontres, fuyant les parties de plaisir faites en société. Or, comme, pendant la semaine, le faiseur de saints devait rester toute la journée à la boutique, elle n'avait pas eu de peine à l'isoler entièrement. Les quelques fois où il avait montré certaines velléités d'entrer en relations avec les plus proches parents d'Anna, d'accomplir auprès d'eux certaines démarches courtoises, de leur témoigner un peu d'affection familiale, elle lui avait opposé un refus sec et dur; et, quand il avait voulu insister, elle lui avait donné à entendre, mais sans le dire, que les Dentale étaient d'une classe très supérieure à celle de Domenico et qu'il ne leur serait pas agréable de le recevoir. Sur quoi, le pauvre homme, réprimant son chagrin, s'était soumis.

Toujours il la sentait retomber sur ses épaules comme un écrasant fardeau, cette différence de condition. Anna ne lui en épargnait pas une seule fois le reproche, la lui objectait à propos des moindres particularités de la vie quotidienne, soit qu'elle lui fît la leçon d'un air hautain et détaché, soit qu'elle

lui témoignât le dédain qu'elle avait pour lui. Toutes les habitudes simples de Domenico, toutes ses façons d'agir, toutes ses traditions domestiques, toutes ses routines populaires, en un mot tout le détail de son existence quotidienne avait trouvé chez Anna un juge rigide, inexorable; et il avait dû abandonner tout cela lentement, à contre-cœur, même ce à quoi il tenait le plus, même ce qu'avaient aimé son père et son grand-père, même ce qu'il avait vu faire pendant trente ans à tous les hommes de sa classe. Mordante, sarcastique, Anna frappait du haut de sa grandeur bourgeoise tout ce qui avait été si longtemps le fond même de la vie de Domenico, une vie rude, mais honnête, vulgaire peut-être, mais pleine de bonhomie; superstitieuse peut-être, mais pleine de tendresse : et Domenico courbait la tête, renonçait à manger certains mets aux jours traditionnels, renonçait à célébrer certaines fêtes, renonçait à fréquenter certains pèlerinages, à commémorer certains anniversaires. Elle ne transigeait pas. Elle était une dame: elle prétendait rester une dame; et elle prétendait aussi lui inculquer certains goûts de monsieur.

Elle s'était refusée brutalement à rendre toutes les visites que lui avaient faites en grande pompe les Maresca, sauf une. Dans les huit jours qui avaient suivi le mariage, en grande toilette, parée de la plus riche de ses robes, avec ses bijoux les plus riches, elle avait consenti à venir chez Donna Gabriella Scafa, la femme du « compère de l'anneau », l'opulente femme du Roi de l'image: — un couple qui régnait souverainement sur toute la région de San-Biagio-dei-Librai, jusqu'à la rue Dei-Tribunali, jusqu'à Forcella, jusqu'au Duomo, dans tous les lieux où une boutique, soit grande, soit petite, mettait en montre des images de n'importe quelle dimension; les puissants Scafa, enrichis par le triomphe de la chromolithographie pieuse, à bon marché. Ceux-là, oui, elle voulait bien leur faire une ou deux visites par an, de cérémonieuses visites où Domenico l'accompagnait, où l'on ne restait qu'un quart d'heure, où l'on échangeait quelques propos communs, sans la moindre cordialité; et ensuite, quand les Scafa venaient la voir à leur tour, et non moins cérémonieusement, dans son salon de la rue Donnalbina, elle mettait pour les recevoir sa plus belle robe d'intérieur et envoyait chercher

Domenico à la boutique. Mais elle refusait obstinément d'entrer en relations avec aucun autre parent de son mari, — pas même avec la tante Gaetanella Improta, celle de l'héritage, celle qui, toute cossue qu'elle était, ne portait pas de chapeau. Quand on nommait la tante Improta, quand on nommait un parent quelconque du côté de Domenico, la jolie bouche d'Anna se gonflait de mépris, et elle gardait un silence voulu, qui aggravait encore l'expression mauvaise de la bouche. Aucun de ces parents-là n'avait osé lui faire visite: car, le jour de la noce, ils avaient bien deviné le caractère de cette femme; de sorte que Domenico avait été mis peu à peu à l'écart par sa propre famille, par ses vieux amis, par tous ces gens humbles qui naguère avaient pour lui de l'affection, mais qui maintenant éprouvaient surtout de la pitié, et qui hochaient la tête, prévoyant on ne sait quelles funestes conséquences de ce mariage. Si, par hasard, il en rencontrait un et s'avançait vers lui les bras ouverts, avec un bon sourire sur ses grosses lèvres fanées, l'autre prenait une contenance polie, mais indifférente; et, dès qu'il prononçait le nom de sa femme, l'autre se hâtait de rompre l'entretien. Le pauvre homme, avec sa sensibilité profonde, affinée encore par un amour qui surexcitait ses nerfs et son intelligence, comprenait bien tout cela; il se rendait compte qu'on le fuyait, qu'on avait peur de sa femme, qu'on s'attendait à de très vilaines choses. Et alors il se tenait de plus en plus à l'écart, se renfermait dans sa passion ardente, occulte, impérieuse, unique; et, pour trouver la force de vivre, il s'enivrait désespérément de cette passion que désormais Anna rebutait presque toujours. Et les époux n'avaient pas d'enfants!

— Je remercie Dieu, — s'écriait-elle parfois, en regardant son mari au visage avec une hostilité triomphante, — je remercie Dieu, matin et soir, de ne m'avoir pas donné d'enfant; je le prie, matin et soir, de ne pas m'en donner!

Cette parole sacrilège, ce vœu sacrilège faisaient blêmir Domenico. A Naples, dans toutes les classes de la société, l'envie, le besoin, la nécessité d'avoir des enfants sont si profondément sentis qu'un ménage sans enfants est considéré avec compassion et même avec une sorte de mésestime. Dans les couches inférieures, dans la petite bourgeoisie, chez le

menu peuple, l'infécondité apparaît comme un véritable malheur domestique. Domenico, plus amant que mari, en proie à une passion qui dominait l'instinct paternel, n'en avait pas moins éprouvé, dès les premiers temps, un vague regret de ces enfants qui n'arrivaient pas; mais, un an et demi après son mariage, devenu plus préoccupé, plus soucieux, plus malheureux, déçu cruellement par l'amour, martyrisé par les soupçons secrets, avec son misérable cœur désorienté qui cherchait en vain à l'horizon un port de salut, ce regret s'était fait plus cuisant; et, toutes les fois que ses nobles mains, adonnées à une sainte besogne, — ces mains qui étaient la seule beauté de sa laide personne, ces mains par où se manifestait l'excellence de son âme, — toutes les fois que ses mains modelaient ou peignaient une tête d'ange, il était malgré lui d'une tristesse invincible. Dans son ardent désir, il projetait de faire une statuette de l'Enfant Jésus, selon la manière des anciens sculpteurs-peintres : une statuette haute comme un garçonnet de deux ans, un petit Jésus rose et blond, tendant ses menottes ouvertes, entre-bâillant sa bouche mignonne. Cet enfant Jésus s'habille avec une petite robe de satin gris perle, dont un galon d'or garnit le col, les manches, la jupe; et l'étoffe est toute brodée de menus disques d'or qui scintillent, et la jolie tête frisée porte une petite couronne d'argent; et au cou, à la poitrine, aux bras du Bambino, sont suspendus des fils d'or portant des médaillons, des colliers de perles, des colliers de corail, tous les étranges *ex-voto* de la foi méridionale. Oui, si Dieu donnait un fils ou une fille à Domenico, le faiseur de saints offrirait à Dieu cette riche et souriante image de son Divin Fils, cette statuette aux pieds roses, nus sur le piédestal, cette statuette dont il aurait lui-même exécuté ou donné tous les éléments, la robe, la couronne, l'or, les *ex-voto*. D'ailleurs, Anna ne savait rien de ce désir obsédant et douloureux de son mari, car il n'osait pas lui en parler. Quelquefois seulement, d'une façon indirecte, le malheureux laissait deviner son chagrin; quelquefois, en présence de cette taciturne créature à laquelle il avait voué son inutile amour, il ne pouvait retenir une exclamation d'envie, lorsqu'on parlait d'un couple à qui un enfant venait de naître; quelquefois un soupir sortait de sa poitrine, lorsque, dans

leurs promenades du dimanche, ils rencontraient de paisibles familles précédées par une petite bande de marmots gracieusement vêtus.

— Voilà des gens heureux! — murmurait-il.

Mais Anna se hâtait de répondre :

— Ta mère n'en a eu qu'un!

Domenico pâlissait mortellement. Il lui était insupportable d'entendre le nom de sa mère prononcé par Anna : car elle le prononçait avec une froideur offensante, avec une méchanceté préméditée, en dévisageant son mari, en le forçant à baisser les yeux, en le contraignant à se taire et à dévorer sa douleur.

***

Un samedi de septembre, à huit heures du soir, Domenico frappa vivement à la porte de son logis, rue Donnalbina. D'ordinaire, il rentrait à sept heures; mais, ce jour-là, il avait eu beaucoup de besogne; et le va-et-vient des clients, les ordres donnés à Ursomando et à Nicolino pour le lundi, lui avaient fait perdre plus d'une heure.

— Il est tard, Mariangela, — dit-il en passant devant la vieille servante, qui était venue lui ouvrir. — J'ai dû rester à la boutique. Le dîner est prêt, je suppose.

— Oui, — répondit-elle avec un accent singulier.

Une minute avait suffi à Domenico pour traverser les trois petites pièces de l'appartement et pour constater qu'Anna ne se trouvait dans aucune. Plein de trouble, il courut à la cuisine, où la servante était occupée devant le fourneau.

— Mariangela, où est madame?

— Elle est sortie.

— Elle est sortie?... Depuis quand?

— Elle est sortie à quatre heures, peut-être même plus tôt.

— Et elle n'est pas rentrée encore? Elle n'est pas rentrée à huit heures? Comment cela peut-il se faire?

Malgré lui, son inquiétude se révélait dans ses exclamations. La vieille servante qui l'avait vu naître, qui l'avait bercé, conduit à l'école, aimé comme un fils et vénéré comme un maître, le regardait avec un air de commisération profonde.

— Madame a envoyé · murmura-t-elle. — Cette lettre est dans : alle à manger, sur la table, à votre place.

Il s'y précipita. Un billet était posé près de son assiette : un billet écrit au crayon, sur un petit feuillet de papier qui semblait arraché à un portefeuille d'homme, et qui était contenu dans une enveloppe pour cartes de visite. Ce billet disait :

« Mon cher Domenico,

» Il faudra que tu dînes seul. J'ai été voir Francesca Dentale, parce que c'est aujourd'hui la fête de son mari Gennarino ; et ils m'ont gentiment retenue à dîner. Ne te donne pas la peine de venir me chercher : on me reconduira.

» ANNA. »

Dans un désarroi complet, il se laissa choir sur une chaise, devant cette table où, depuis un an et demi, ils avaient toujours pris ensemble leurs repas, mais où, ce soir-là, il devait s'asseoir seul et dîner seul, puisque sa femme l'abandonnait avec une liberté d'allures et avec une indifférence absolues. Jamais jusqu'à ce jour, jamais elle n'était restée dehors pour dîner, pas même avec son père, pas même en conséquence d'une invitation formelle, pas même par l'effet de quelque cas fortuit ; et voilà que tout à coup, pour affirmer son indépendance, pour en faire parade aux yeux de ses parents les Dentale, elle ne rentrait pas, elle dînait ailleurs, loin du domicile conjugal, et n'avertissait son mari que par un billet sec, sans un mot d'excuse, sans un mot d'amitié, sans dire l'heure à laquelle elle rentrerait, lui retirant même le droit d'aller la chercher, lui signifiant clairement qu'elle voulait agir à sa guise et n'être pas importunée.

— Dois-je servir ? — demanda timidement la vieille servante, sur le seuil de la porte, à son maître qui, le front dans les paumes, les coudes sur la table, faisait effort pour vaincre l'irritation de ses nerfs.

— Oui, tu peux servir.

Mais il n'avala qu'une cuillerée de la bonne soupe aux herbes fumante ; avec son couteau et sa fourchette, il déchiqueta un morceau de viande bouillie, dont il ne mangea pas

la moindre parcelle. Il se passait machinalement la main sur le front, tâchait de se calmer, de paraître tranquille : car il redoutait toujours qu'on ne devinât l'intolérable souci qui le dévorait intérieurement. Mariangela elle-même lui faisait peur, bien qu'il n'eût aucun doute sur le dévouement parfait de cette pauvre vieille. Et alors, dominant son trouble, il essaya d'expliquer à la servante cette bizarre absence d'une maîtresse de maison qui abandonnait son foyer et son mari pour aller dîner chez des parents que le mari ne connaissait pas, dans un quartier lointain, et qui ne rentrerait que le soir, à une heure incertaine, mais sûrement à une heure avancée.

— Je le prévoyais bien... — murmura-t-il comme s'il se parlait à lui-même. — Il était naturel que Donna Francesca retînt ma femme à dîner... C'est Saint-Janvier aujourd'hui... Est-ce qu'aujourd'hui ma femme s'est faite belle ?

— Oui, monsieur. Elle s'est habillée avec sa robe noire, toute brodée de perles.

— Ah !... Et elle ne t'a rien dit pour moi ?

— Non... Cependant, elle devait prévoir qu'elle rentrerait tard, puisqu'elle a pris son mantelet, — ajouta naïvement la servante.

— Ah ! — s'écria-t-il encore, frappé d'une nouvelle blessure. — Et par qui cette lettre a-t-elle été apportée ?

— Par un commissionnaire.

— D'où venait ce commissionnaire ?

— Il m'a dit qu'il venait de Chiaia.

— Et qui la lui avait remise ?

— Il m'a dit que c'était un jeune homme.

— Ah !... — s'écria pour la troisième fois le malheureux, sans avoir la force d'interroger davantage.

Avec son couteau, il découpait en menues languettes l'écorce d'une orange dont il avait sucé un quartier. Enfin il se leva de table, passa au salon, y resta debout quelques minutes, regardant autour de lui avec ces yeux vagues et perdus qu'il avait aux heures les plus amères de son existence.

— Voulez-vous du café ? — demanda, sur le seuil de la porte, la servante fidèle.

— Non, non.

Et, pour mieux dissimuler encore sa détresse morale, il

ouvrit un journal de la veille au soir, un journal d'un sou qu'elle ne manquait jamais d'acheter à un crieur et qu'elle lisait longuement, qu'elle lisait quelquefois pour se soustraire à la conversation de son mari. Ses yeux parcoururent les colonnes de mots, de lettres ; mais il ne saisit pas le sens d'une seule phrase. A deux reprises, il regarda la pendule : elle ne marquait pas encore neuf heures. Alors, il se dit à lui-même qu'il ne supporterait pas le supplice d'attendre à la maison le retour d'Anna. Mais, comme il ne sortait jamais après le dîner, il réfléchit que, si Mariangela le voyait sortir ce soir-là, elle devinerait l'inquiétude dont il avait honte. Cependant l'angoisse le torturait de plus en plus, devenait insupportable. Il avait la sensation d'être malade ; des frissons glacés, des ardeurs de fièvre lui couraient par tout le corps : un moment, il craignit qu'une attaque subite ne l'empêchât de sortir.

Sur ces entrefaites, Mariangela reparut dans le salon et le regarda avec ses bons yeux pleins d'amour et de pitié. Il était visible qu'elle désirait lui dire quelque chose.

— Que veux-tu ? — demanda-t-il, feignant le calme, mais rongeant son frein et impatient de partir.

— Je voulais vous dire, Don Domenico, que cette semaine est la dernière où je serai à votre service, — répondit-elle, avec un effort pour cacher son propre trouble.

— Mais pourquoi ? — interrogea le maître stupéfait.

— Je pars, — ajouta-t-elle d'un ton résigné.

— Tu pars ? Où vas-tu ?

— J'ai une sœur à Airola, près de Bénévent. Airola est le pays où je suis née. Notre père nous y a laissé une maisonnette qui ne comprend qu'une chambre et une cuisine, rien de plus. C'est là-bas, dans mon pays, que je m'en vais mourir, Don Domenico.

— Ainsi, tu me quittes, après un si long séjour dans cette maison ! — s'écria-t-il, pris d'une émotion sincère qui lui fit oublier un moment ses autres chagrins.

— Ce n'est pas moi qui voudrais vous quitter, — murmura-t-elle avec une douceur soumise ; — mais c'est la vie qui me quitte.

— Allons donc ! Tu peux vivre bien des années encore.

— Mais je ne peux plus servir, — déclara-t-elle humblement, la tête basse.

— Et comment feras-tu pour vivre, ma pauvre Mariangela? Ta maisonnette ne te nourrira point.

— J'ai mis de côté quelques sous, depuis si longtemps que je suis à votre service. Je ne dépensais rien; et vous étiez si bons, votre père et vous! Ne vous inquiétez pas à mon sujet : j'aurai toujours un morceau de pain.

— Oh! Mariangela, ma bonne Mariangela, pourquoi t'en vas-tu, après tant d'années? — reprit-il avec douleur. — Dis, pourquoi t'en vas-tu?... Est-ce qu'Anna est avertie de ton départ?

— Oui, — avoua l'autre, d'un ton résigné.

— Mais qu'en pense-t-elle? Que t'a-t-elle dit?

La vieille servante ne répondit pas. Domenico eut l'esprit traversé d'un soupçon.

— Elle ne t'a rien dit pour te retenir?

Mariangela regarda son maître au visage et confessa enfin la vérité :

— C'est madame qui me renvoie.

— Elle te renvoie? Elle?

— Oui, elle.

— Vraiment, elle te renvoie?

— Oui; elle m'a donné mon congé aujourd'hui même, avant de partir. A la fin du mois, je quitterai la maison.

— Mais pourquoi? pourquoi?

— Elle trouve que je suis trop vieille, que je ne peux plus faire le service, que je n'ai jamais su le faire bien... Je suis vieille, il n'y a pas à dire le contraire; et madame veut une jeune servante...

Elle avait parlé rapidement, d'une voix qui tremblait; mais, par humilité d'âme, elle s'empressa d'ajouter :

— Madame a raison. Je suis trop vieille; je ne tiens plus debout. Il faut que je m'en aille.

Et deux grosses larmes descendirent sur ses joues décharnées et rugueuses, deux larmes solitaires, deux froides larmes de vieille créature misérable et finie désormais.

— Ma pauvre Mariangela! — dit-il avec un long soupir, où parut s'exhaler toute sa douleur impuissante.

Et ce fut tout. Son autre tourment l'avait repris, le mordait plus fort ; l'énergie lui manqua pour dissimuler davantage : il prit son chapeau et sortit, accompagné par le pieux et tendre souhait de la servante, un souhait où, ce soir-là, on sentait percer le regret des choses qui ne sont plus.

— Puisse la Madone vous accompagner partout et toujours !

Quand Domenico fut dehors, par cette molle soirée de septembre où flottaient déjà, faibles et intermittentes, les brises fraîches de l'automne proche, quand sa marche rapide l'eut porté, depuis cette étroite, obscure et déserte rue Donnalbina, où deux becs de gaz ne suffisaient pas à dissiper les ténèbres, jusque dans la rue Monteoliveto, bien éclairée, animée par le mouvement de la foule, sillonnée sans cesse par les tramways qui desservaient les quartiers lointains, au bord de la mer ; quand il se trouva mêlé à cette foule confuse parmi laquelle il cheminait lui-même à la hâte, il se sentit un peu soulagé.

Où allait-il ? Les gens se le demandaient avec surprise, en voyant passer cet homme au visage blafard et mollasse, qui paraissait hypnotisé par une idée fixe et qui allait, allait tout droit devant lui. Le fait est que Domenico lui-même n'en savait rien ; mais un instinct de recherche haletante, d'anxieuse investigation le poussait en avant. Il suivit la rue Fontana Medina, traversa la place du Municipe. A mesure qu'il se rapprochait du centre de la ville, le mouvement croissait. Des files de femmes arrivaient de Santa-Lucia, de Chiaia, remontant vers Toledo, vers les hauts quartiers ; d'autres files descendaient en sens contraire : et presque toutes ces femmes étaient en robes claires, et beaucoup d'entre elles étaient même en blanc : et des éventails s'agitaient, des rires éclataient çà et là, une allégresse circulait dans l'air, dans les choses, dans les personnes ; et les cafés avaient leurs tables sur les trottoirs, sur les places, et toutes ces tables étaient occupées, et des musiques résonnaient, jouant des morceaux populaires, des chansons à la mode, des airs de danse. Bref, c'était un jour de fête pour tous ceux qui respectaient le Patron de Naples ; et surtout, c'était une de ces splendides soirées de septembre qui font que le public afflue dans tous

les endroits où l'on peut jouir de la fraîcheur, sous la clarté des étoiles. Mais l'homme qui maintenant arpentait la rue de Chiaia, toujours à pied, toujours d'un pas rapide, cet homme n'avait qu'une perception très imparfaite du spectacle si gai et si réjouissant de ce soir d'été. Il heurtait les passants, leur faisait machinalement des excuses et poursuivait son chemin, aveugle et sourd pour tout ce qui n'était pas son désir furieux : — retrouver Anna tout de suite, la reprendre, la ramener à la maison.

Obsédé par cette idée, il ne s'attardait pas à réfléchir sur les circonstances étranges de cette malheureuse aventure : l'indubitable préméditation d'Anna ; l'arrogante et offensante brièveté du billet; ce papier qui ne venait pas d'un carnet de femme; ce jeune homme qui avait remis la lettre au commissionnaire. Non, tout cela était sorti de son esprit : s'il se hâtait, c'était seulement pour retrouver Anna ; il ne pensait à aucune autre chose ; et il allait, allait tout droit devant lui. Enfin, sous les grosses lampes électriques de cette place Vittoria où les plus beaux palais de l'aristocratie napolitaine dressent leurs façades, où le cercle le plus élégant de Naples, le Cercle National, avait sa véranda illuminée, tandis que les membres du Cercle, nonchalamment étendus entre les arbustes, dans des fauteuils de rotin, buvaient des boissons à la glace et fumaient des cigarettes; là enfin, sur la place Vittoria, au milieu de la cohue, au milieu du bruit toujours plus fort que faisaient les tramways, Domenico s'arrêta brusquement.

Où donc allait-il ? Est-ce qu'il n'ignorait pas l'adresse de Francesca Dentale ? Et alors, où donc allait-il ? Tout ce qu'il savait, c'était que la belle cousine de sa femme habitait de ce côté-là ; mais la Riviera-di-Chiaia est si longue, si longue ! Il croyait bien se souvenir encore qu'elle habitait à l'extrémité de la Riviera, près de la Torretta ; mais à quel numéro ? Cela, il n'en savait rien du tout. Comment découvrirait-il cette maison ? A qui pourrait-il demander l'adresse ? La soirée avançait : la Riviera-di-Chiaia, bordée de grands édifices magnifiques auxquels s'entremêlaient de petites maisons bourgeoises, avait peu de magasins, presque tous fermés à cette heure, ou que l'on était en train de fermer. Où donc allait-il, ce pauvre Dome-

nico, dans une région de Naples si éloignée de la sienne, dans ce quartier beau et peuplé, mais qu'il ne fréquentait jamais? Où allait-il chercher une femme, — sa femme! — dans cette grande rue qui n'en finissait pas, dans cette rue dont l'œil n'apercevait pas le bout, si large qu'on ne pouvait y reconnaître quelqu'un d'un trottoir à l'autre, avec ce flux continuel de promeneurs, avec ce tumultueux mouvement de voitures? Où allait-il chercher Anna, lui qui ne savait pas la maison où elle se trouvait, lui qui connaissait mal cette rue, à une heure tardive où personne ne le renseignerait, et troublé si profondément, et regrettant déjà l'irrésistible impulsion qui l'avait amené dans ces parages?

Et pourquoi y allait-il, puisqu'on lui avait dit qu'on ne voulait pas de lui? puisque personne ne désirait sa présence, puisqu'il était certain qu'on ne l'attendait pas et qu'on l'accueillerait avec déplaisir? Pourquoi y allait-il, puisque Anna lui avait clairement, expressément interdit de venir la prendre, par cette raison qu'elle était en société, et, à coup sûr, dans une société plus agréable que la sienne? Pourquoi y allait-il, puisqu'elle l'avait consigné dans l'appartement de la rue Donnalbina par ce billet impérieux, puisqu'elle se divertissait, puisqu'elle dansait peut-être avec des gens de sa classe, et puisqu'il devait, lui plébéien, vulgaire artisan, mal éduqué, ridicule, grotesque, arriver là comme un trouble-fête? Ah! oui, s'il réussissait à découvrir la maison de Francesca Dentale, il prévoyait bien ce qui l'attendait : on le recevrait comme un chien dans une église; et, qui sait? peut-être sa femme le jetterait-elle à la porte.

Toute l'ardeur que Domenico avait mise d'abord à cette recherche était tombée. De nouveau il succombait, à cette faiblesse de caractère qui constituait le fond de sa nature ; ses forces physiques et morales étaient brisées. Maintenant il marchait à pas lents sur le trottoir qui longe la Villa, se traînait près de la grille en fer qui, le matin, protège les piétons contre le trot des chevaux montés par les *sportsmen*, à l'ombre des grands arbres du jardin public. A neuf heures et demie du soir, il n'y avait pas de *sportsmen* ; mais le trottoir était encombré de gens venus pour jouir de cette bonne fraîcheur, de ces parfums que répandaient les parterres du palais Colonna,

du palais Alvarez de Toledo, du palais Del Vasto, du palais Monteleone. Les réflexions faites sur la place Vittoria avaient abattu son exaltation momentanée, sa volonté fugitive. Il cheminait, oui, mais comme une ombre égarée, s'arrêtant parfois, fixant les yeux devant lui sans rien voir, bousculé souvent par ceux qui passaient à côté de lui, poussé à droite, poussé à gauche, toujours surpris par le passage glissant et bruyant des tramways bondés d'hommes et de femmes qui revenaient du Pausilippe, de la Torretta, sursautant à chaque visage féminin qui se présentait et n'osant pas toutefois le regarder avec attention, comme s'il avait peur maintenant de reconnaître sa femme, se demandant à lui-même pourquoi il n'était pas resté la-bas, dans le logis solitaire, et ne l'y avait pas attendue ainsi qu'elle le lui avait ordonné, pourquoi il ne lui avait pas obéi sans discussion, même au prix des plus cruelles tortures, — car son destin, désormais, était de vivre et de mourir pour elle : vivre de douleur et mourir de douleur, — pourquoi il se trouvait en ce lieu, à cette heure de la nuit, effrayé par la perspective d'une rencontre dont il avait le pressentiment fatal... Exténué, accablé par une journée d'excessif labeur matériel et par une crise morale qui avait triomphé de sa fragile et passagère énergie, épouvanté d'un péril dont une singulière intuition lui faisait entrevoir l'imminence, Domenico mit beaucoup de temps pour arriver, tel un spectre qui vague, jusqu'au bout de la Riviera-di-Chiaia, là où était peut-être la maison de Francesca Dentale, là où était peut-être sa femme ; et l'idée de trouver cette maison, de trouver cette femme, lui inspirait une insurmontable terreur.

Il s'était arrêté, sans savoir pourquoi, au point où le va-et-vient de la foule était le plus vif et le plus allègre. Debout sur le trottoir, il avait en face de lui cette grande station des tramways de la Torretta, où s'enchevêtre tout un réseau de voies ferrées. C'est là que prend fin la Riviera-di-Chiaia, par une bifurcation qui forme deux rues, celle de Mergellina et celle de Piedigrotta, la première menant du Pausilippe vers la mer sonore et odorante, la seconde menant vers la campagne de Fuorigrotta, dans l'ombre solitaire et embaumée des

vignes et des jardins. Il tournait le dos à une rue de traverse, large mais courte, très fréquentée, par où l'on gagnait l'élégante et aristocratique avenue Elena, puis, entre des palais majestueux et des villas coquettes, la superbe rue Caracciolo. Et les lourds tramways arrivaient de la ville, de la côte, chargés et surchargés de voyageurs; et d'autres voyageurs attendaient à la station de la Torretta pour y prendre place; et beaucoup de gens descendaient, beaucoup de gens montaient, parmi les sonneries des timbres, le bruit des voix, le roulement sourd et continu des voitures de maître, des voitures de place, parmi les chants voisins ou éloignés, parmi un brouhaha humain, tantôt grave et tantôt aigu, tantôt harmonieux et tantôt discordant. A chaque instant, Domenico était coudoyé, heurté, bousculé par des promeneurs seuls ou en groupe, tandis que, derrière lui, dans la rue Mergellina et dans la rue de traverse, le café Stinco avait ses petites tables disposées en plein air, toutes garnies de clients.

De temps à autre, Domenico rétrogradait vers la traverse qui conduit à l'avenue Elena; et même, une fois, avec un pénible effort, en traînant ses pieds morts de fatigue et son âme morte de tristesse, il parvint jusqu'aux acacias de cette avenue. Et ce fut au bout de cette traverse qu'une femme le frôla au passage, se retourna vivement pour le regarder, le dévisagea. Et la femme fit encore quelques pas incertains, puis, tout à coup, revint sur ses pas, s'approcha de lui, se pencha vers lui, prononça d'une voix basse et rauque :

— Tu ne me connais pas?... Tu ne me reconnais plus?

A la lumière venant d'une boutique où travaillaient des repasseuses, il examina cette femme et la reconnut, non sans peine. C'était Gelsomina, qui maintenant touchait à ses vingt ans. Elle paraissait plus grande et plus mince : son costume de mousseline blanche, orné de petites dentelles blanches, paraissait un peu large pour elle, un peu tombant sur le buste et sur les hanches. Sous un immense chapeau noir chargé de maigres plumes noires, son visage semblait plus chétif, plus allongé. Ce visage était outrageusement plâtré de fard et de poudre de riz; le coloris naturel de la peau avait disparu entièrement; les yeux étaient soulignés avec du bistre, les sourcils dessinés avec du bistre; sans

cesse, par une sorte de tic, elle continuait à se mordre les lèvres, pour les rendre plus rouges. Et, chose étrange, une touche de fard avivait aussi le petit signe qu'elle portait, depuis sa naissance, au menton, la petite « envie », la petite fraise. Elle avait aux oreilles des boucles pesantes, faites avec de grosses pierres verdâtres dans un cercle de pierres blanches. fausses émeraudes et faux brillants. Elle avait au cou une grosse broche assortie ; et elle tenait sur son bras un petit châle en soie cerise. de couleur voyante.

— Tu ne me reconnais plus? Tu ne veux plus me reconnaître? — répéta-t-elle. de cette voix lamentablement rauque.

— Oui. oui, — murmura-t-il avec une peine subite. — Oui. je te reconnais : tu es Gelsomina. Bonsoir.

— Je ne m'appelle plus ainsi! — déclara-t-elle en hochant la tête. — Il n'y a plus de Gelsomina.

— Comment donc t'appelles-tu?

— Je m'appelle Fraisette. rien que Fraisette. C'est le nom qu'ils me donnent tous.

— Qui. tous? — demanda-t-il sans réfléchir.

Elle le regarda et ne répondit rien. De ses larges yeux grisâtres avaient disparu pour toujours l'expression de douce malice enfantine et aussi l'autre expression. non moins enfantine. de surprise et d'effarement ; ce que l'on y apercevait maintenant. c'était une passivité résignée. une tristesse inquiète. une curiosité douloureuse. une stupeur douloureuse. Ah ! ces yeux où l'on pouvait lire toute son histoire. — quand on se rappelait ce qu'ils avaient été naguère. — ces yeux d'où s'était enfuie toute la joie de l'innocence et de la jeunesse. combien ils contrastaient singulièrement avec ce visage délicat et fardé !

— Mais que fais-tu ici, à cette heure, Fraisette? — interrogea Domenico, pour dire quelque chose.

— J'attends... j'attends quelqu'un... — répondit-elle en détournant la tête.

— Un amoureux?

— Oui. un amoureux.

— Don Franceschino Grimaldi?

Un rire bref, où il y avait du cynisme. jaillit des lèvres peintes et mordillées de Gelsomina.

— Vrai ! tu n'es pas au courant des nouvelles ! — s'écria-t-elle, riant toujours.

— Ce n'est plus lui, ton amoureux ?

— Mais non !

— Tu l'as quitté ?

— C'est lui qui m'a quittée, — dit-elle tout bas, comme si elle parlait en rêve. — Au bout de trois mois, il m'a plantée là.

— Trois mois ? Pas davantage ?

— Non, pas davantage ! — répéta-t-elle, d'une voix assourdie et qui tremblait un peu. — Il avait peur... peur d'un accident... d'une grossesse.

— Et ce qu'il craignait n'est pas arrivé ? — demanda Domenico, après avoir hésité une seconde.

— Non, rien... Cela vaut mieux. Autrement, qu'est-ce que j'aurais fait ? J'aurais été réduite à me jeter par la fenêtre.

Ils se regardèrent, bouleversés tous les deux. Ils étaient devant la boutique où les repasseuses travaillaient à grands coups de fer, et, très rapprochés l'un de l'autre, ils se parlaient à voix basse. Les gens qui passaient, qui allaient soit à leurs plaisirs, soit à leurs affaires, ou ne faisaient pas attention à eux, ou, s'ils y faisaient attention, souriaient avec malignité : car, à en juger par l'intérêt que les interlocuteurs semblaient prendre à cette conversation, ils supposaient un entretien d'amour, ou plutôt encore des propos déshonnêtes, entre cette jeune femme dont l'aspect, hélas ! ne laissait d'illusion à personne, et cet homme jeune, blême, immobile, qui l'écoutait, les yeux fixés à terre.

— Sache-le, Domenico, sache-le ! — s'écria-t-elle, mais en étouffant ses paroles et après avoir regardé aux environs. — Deux ou trois fois déjà, j'ai voulu me jeter par la fenêtre...

— Et qu'est-ce qui t'en a empêchée ? — demanda-t-il, le cœur serré.

— La peur. J'ai vingt ans. Et puis, c'était un péché mortel. Quand on se tue, n'est-ce pas, il est clair qu'on meurt en état de péché mortel ?

— Mais pourquoi voulais-tu mourir, ma pauvre Gelsomina ? — dit-il, oubliant de l'appeler par son sobriquet.

— La vie que je mène est atroce, Domenico ! — murmura-t-elle, en fixant les yeux à terre.

Ils se turent quelques minutes. Ils avaient la sensation que la fatalité passait sur leur tête, écrasait leur existence. Enfin, comme par un besoin instinctif de réagir, Domenico reprit :

— Mais moi, n'est-il pas possible que je te sauve?

— Toi? — dit-elle avec un accent étrange.

— Oui, moi. Dis, cela est-il possible? Que dois-je faire? Oh! je voudrais tant que tu ne fusses plus... ainsi! Je serais si content de ne plus te voir... dans cette condition!

— Tu ne peux rien, toi! — répliqua-t-elle avec une sinistre désespérance. — Non, rien!

— Mais pourquoi?

— Parce qu'il est trop tard.

— Trop tard?

— Oui, trop tard! — affirma-t-elle, en ouvrant les bras, avec un geste désolé, mais sans rien ajouter de plus.

Il y avait toutefois dans ces paroles une telle expression d'inconsolable regret et de misère sans réconfort, une telle évocation d'un passé qui avait été doux et qui aurait pu être heureux, que cet homme obtus, sourd et aveugle comprit le reproche; mais pourtant il ne sut pas mesurer la détresse infinie de celle qui le lui adressait avec timidité. Il promena vaguement ses regards autour de lui, comme pour recueillir ses idées, ses sentiments, ses souvenirs; mais, ressaisi par sa douleur personnelle, d'autant plus forte qu'elle était muette, il ne trouva pas un mot à dire. En présence de cette surdité, de cet aveuglement, elle eut une légère moue de pitié dédaigneuse; et elle reprit avec lenteur :

— Dieu seul... la Madone seule... peuvent faire quelque chose pour moi...

— Mais tu les pries? tu pries encore? — demanda-t-il avec un empressement ingénu.

— Oui, je prie encore, tout indigne que j'en suis... J'ai brûlé des cierges à la Madone, dans l'église de Santa-Brigida... J'ai fait des vœux... J'ai promis d'aller nu-pieds depuis Naples jusqu'à Valle-di-Pompei...

— Eh bien?

— Tout a été inutile! — dit-elle d'une voix morne.

— Il faut prier encore, prier davantage, ne jamais perdre l'espérance...

— Tant d'autres, pareilles à moi, tant d'autres malheureuses ont prié, ont fait des vœux... et elles n'ont rien obtenu !... Il y en a qui cessent de prier... Peut-être Dieu veut-il qu'ainsi nous fassions notre purgatoire sur la terre!

— Oui, peut-être.

— Amen ! — répondit la jeune femme, en courbant le front.

Puis, comme si elle venait d'accepter cette croix qui lui meurtrissait les épaules, elle parla d'autre chose.

— Et toi, Domenico, qu'est-ce que tu fais? As-tu déjà un bébé?

— Non. — dit-il avec un serrement de cœur.

— Quoi? tu n'as pas encore de bébé?... On m'avait dit... on m'avait dit que tu avais un garçon... Comme les gens sont menteurs!... Et cela te chagrine, de ne pas en avoir?

— Oui, cela me chagrine, — répondit-il d'une voix dolente.

— Et Anna, s'en chagrine-t-elle aussi?

— Non. Elle préfère ne pas avoir d'enfant.

— Elle préfère cela? elle préfère cela? — reprit-elle, stupéfaite. — Cela lui fait plaisir?

— Oui.

— Elle n'a donc pas de cœur?

Domenico ne répondit rien. On voyait sur son visage la torture que lui faisait endurer cet interrogatoire, et aussi, chose étrange, le triste désir de ne pas l'interrompre.

— Mais est-ce qu'elle t'aime, Anna? Est-ce qu'elle t'aime?

Cette fois encore, il ne répondit rien: l'angoisse le suffoquait. Mais cette angoisse, où se résumait tout ce qu'il avait souffert ce jour-là, tout ce qu'il avait souffert depuis un an et demi, c'était pour lui comme une consolation, de n'avoir pas à la dissimuler. A cette pauvre fille qui était maintenant une créature perdue, à ce pauvre être aux joues enluminées de fard, à la toilette équivoque, rôdant seule à cette heure nocturne dans ce quartier de plaisir, il avait le sentiment qu'il pouvait dévoiler sa douleur sans crainte d'être ridicule et sans s'exposer à la moquerie.

— Elle ne t'aime donc pas? — demanda-t-elle de nouveau, avec l'insistance de la pitié, de la tendresse,

Et enfin, ce qu'il n'avait jamais dit à personne, ce qu'il ne s'était jamais avoué ouvertement, ce qu'il n'avait pas même confessé au Seigneur dans ses prières, Domenico le dit à cette Gelsomina qui ne se nommait plus ainsi, qui n'avait plus d'autre nom que Fraisette, qui était une de ces misérables désignées seulement par un sobriquet :

— Non, elle ne m'aime pas !

Il y eut un silence tragique.

— Et alors, — demanda-t-elle d'une voix plus haute, comme pour protester contre le destin, — alors, il ne t'a servi à rien de l'épouser ?

— Non.

— Mais tu es sûr qu'elle ne t'aime pas ?

— Aussi sûr que je suis sûr de mourir !

— Ah ! mon Dieu ! — dit-elle en cachant sa face entre ses mains.

— Elle m'a épousé pour mon argent, — continua-t-il, pris désormais d'un désir fou de faire des confidences. — Pour mon argent, rien que pour mon argent ! J'en ai dépensé beaucoup, Gelsomina ; et cela n'a pas suffi, et cela n'est pas près de suffire. Il lui en faut toujours : sans quoi, elle me méprise ; et elle me méprisera de plus en plus.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — répétait-elle à voix basse.

— Et non seulement elle ne m'aime pas, mais je lui suis odieux ; elle le montre, elle le déclare dans tous ses actes, dans toutes ses paroles. Je ne puis m'approcher d'elle sans qu'elle me repousse ; je ne puis vouloir lui donner un baiser sans qu'elle me fasse une avanie...

— Quelle ingrate ! quelle ingrate !

— Ma famille, mes parents, mes amis, elle les méprise comme moi, elle leur cracherait à la face, si elle le pouvait... Et, au contraire, elle est toujours avec les siens... je ne sais où... je ne sais avec qui...

— Tu ne sais où ? Tu ne sais avec qui ? Cela est extraordinaire.

— Oh ! Gelsomina, Gelsomina ! — s'écria-t-il, au paroxysme de l'angoisse. — Aujourd'hui même, elle est sortie à quatre heures, m'avertissant par un billet qu'elle rentrerait tard ; et elle m'a laissé seul... seul et désespéré !

— Ainsi, tu ne sais pas où elle est ?

— Elle doit être de ce côté, quelque part dans le voisinage, chez une de ses parentes qui habite à la Torretta ; mais je ne sais pas le numéro de la maison, je ne sais rien ; et, depuis deux heures j'erre dans le quartier pour la retrouver ; et je marche, je marche au hasard, pensant que je la rencontrerai peut-être... que je la rencontrerai de cette façon, elle, ma femme, tu comprends !

Gelsomina, le voyant exalté comme elle ne l'avait jamais vu, l'avait attiré peu à peu vers l'avenue Elena, où il y avait moins de gens pour les observer, pour les écouter. Là, sous les acacias fleuris, elle lui saisit les mains et lui dit lentement, avec douceur :

— Ah ! mon pauvre Domenico, mon pauvre Domenico ! Qu'est-ce que tu as fait, qu'est-ce que tu as fait ?...

— Jamais, non, jamais je n'aurais dû faire cette chose ! La mort eût été préférable pour moi !

Et les deux infortunés, précipités l'un et l'autre au fond d'un abîme, l'un et l'autre capables seulement d'exhaler en paroles vaines leur propre douleur, continuaient à se tenir les mains, pareils à des agonisants.

— Mais, du moins... — murmura-t-elle avec lenteur, — du moins... elle ne te trompe pas ?

— Non ! — déclara-t-il d'une voix sourde. — Elle m'est fidèle.

— Tu en es sûr ?

— J'en suis sûr. Elle est si orgueilleuse et si méchante qu'elle n'a jamais aimé, qu'elle n'aimera jamais personne... Ah ! oui, j'aurais dû mourir ! Mon sort, à moi, était de vivre sans amour ! Je n'étais pas destiné à être aimé ! Comme mon père, comme mon pauvre père, je ne devais jamais rencontrer une femme qui m'aimât !

— Pourquoi parles-tu de ton père, Domenico ?

Il se mordit les lèvres.

— Ne fais pas attention, — reprit-il, sans expliquer son obscure parole. — Tu vois bien, Gelsomina, que tu n'es pas seule à vivre dans le désespoir. Moi aussi, je suis abandonné, malheureux comme un chien au pouvoir d'un maître tyrannique, d'un maître injuste et brutal, qui le rouerait de coups

à chaque bonne action qu'il ferait. Oh ! non, tu n'es pas seule à vivre dans le désespoir... Et puis, tu as un amoureux.

— Parfaitement ! — ricana-t-elle d'un air sarcastique.

— Mais c'est toi qui me l'as dit !

— Je te l'ai dit, et c'est la vérité. Seulement, sais-tu qui est mon amoureux ? C'est Gaetanino Calabritto, le fils du sellier, dans la rue Cavallerizza : un beau jeune homme que tu n'as jamais vu, mais, si tu attends un peu, tu le verras tout à l'heure... Un beau jeune homme qui n'a ni profession ni ressources, qui prend ou qui vole de l'argent à sa mère, qui prend ou qui vole de l'argent à son père, qui est affilié à la *mala vita*, qui a déjà été trois fois en prison, et la troisième ne sera pas la dernière... C'est lui, mon amoureux !

— Quelle horreur ! — soupira-t-il.

— Cela te fait horreur ? Et à moi aussi. Chaque jour, chaque soir, il vient chez moi... et je dois lui donner ce qu'il demande... ce que je possède... dix lires, cinq lires, deux lires... Ce que je possède, entends-tu ?

— Oui, j'entends... Ah ! quelle horreur !

— Je n'ai pas un sou. Les vêtements que je porte, c'est ma logeuse qui me les a vendus, et je ne les lui ai pas payés... je ne sais comment je les lui paierai... Toujours il exige de l'argent, toujours... Entends-tu ? entends-tu ?

— Oui. C'est affreux !... Mais pourquoi t'es-tu liée avec lui ?

— Le sais-je ?... Pour ne pas être seule comme une bête abandonnée sur sa litière, pour avoir un semblant d'amour, un semblant de protection, un semblant de compagnie... Oui. C'est pour cela que j'ai mis mon existence entre les mains de cet homme... de cet homme que j'exècre... Ah ! Domenico, je te jure que je l'exècre ; je te le jure par cette Vierge que je ne devrais pas nommer, tant le péché souille mes lèvres ! Je l'exècre ; et pourtant, c'est comme ça : quand il vient, je lui donne tout ce que je possède, par faiblesse, par lâcheté... pour n'être pas battue soir et matin...

— Et tu ne peux pas rompre avec lui ?

— Il me tuerait ! — dit-elle d'un air farouche.

De l'avenue Elena, ils revinrent en silence jusqu'à la Torretta, marchant un peu séparés l'un de l'autre, le cœur

lourd, chacun peinant sous le poids de sa propre infortune, plus navrés encore pour s'être rencontrés, plus épouvantés encore après les cruelles et terribles confidences qu'ils s'étaient faites sur leur misère, et, malgré leur pitié mutuelle, malgré leur tendresse mutuelle, impuissants à se donner aucune consolation.

Maintenant, il y avait moins de monde : onze heures étaient déjà sonnées. Une brise beaucoup plus fraîche soufflait de la mer. Machinalement, Gelsomina jeta sur ses épaules et serra autour de son cou le petit châle d'un rouge voyant. Ils restèrent quelques minutes au débouché de la traverse, sur la Riviera-di-Chiaia, devant la bifurcation des tramways de la Torretta qui arrivaient et qui partaient, moins remplis, avec un carillon de timbres plus paresseux. Et, tout à coup, involontairement, les lèvres de la pauvre fille laissèrent échapper une exclamation :

— La voilà !

En face d'eux, mais assez loin encore, Anna Dentale était arrêtée; et, malgré la distance, à l'expression de son beau et calme visage, au regard de ses grands yeux qui examinaient tranquillement les alentours, on reconnaissait qu'elle s'était arrêtée pour attendre. Elle avait une riche toilette noire, avec des paillettes qui miroitaient sous la lumière des lampes électriques; un riche mantelet noir lui couvrait les épaules; et une de ses mains, gantée de blanc, visible entre les dentelles, tenait une botte de roses blanches, tandis que son autre main, abandonnée le long de son corps, tenait un éventail. Elle n'était pas seule. A côté d'elle se trouvait un jeune homme grand et svelte, bien fait, vêtu d'un élégant costume foncé, avec un chapeau de paille sur la tête, — un jeune homme au visage frais et joli, avec de fines moustaches blondes qui s'arquaient sur un teint pâle, avec des yeux noirs qui brillaient et scintillaient, avec une bouche ardente où se dessinait un sourire de complaisance et d'ironie : — Mariano ! Et, de temps à autre, ce jeune homme se penchait vers elle, lui disait quelques mots à l'oreille, avec un sourire qui devenait plus expressif encore. Et elle le regardait dans les yeux, lui souriait doucement, lui répondait avec une moue jolie. Seuls à cette heure avancée d'une nuit que la mi-septembre

imprégnait d'un charme poétique, frappés eux-mêmes par la vive clarté d'une lampe voisine, ils ne prenaient pas garde aux personnes qui passaient près d'eux et ne pouvaient pas distinguer celles qui les observaient, de l'autre côté de la rue.

Au cri de Gelsomina, Domenico avait sursauté, avait cherché des yeux partout, avait dit d'une voix étranglée :

— Où est-elle ? où est-elle ?

— Là-bas ! — avait indiqué l'autre par un geste bref de la main, avec un accent étrange.

A présent, l'infortuné Domenico voyait tout, comprenait tout, stupéfié, cloué sur place par ce spectacle. Et, en face de cette imprévue, de cette mortelle révélation qui donnait un horrible dénouement à la longue torture soufferte par lui ce jour-là, en face de cette révélation qui brisait d'un seul coup son illusion suprême, il lui arriva ce qui arrive toujours aux hommes faibles et sans énergie : une paralysie morale engourdit son courage, une paralysie physique lui enchaîna les pieds, les mains, la langue.

Cependant, Anna et Mariano, après avoir échangé quelques paroles, s'étaient mis en marche et venaient droit sur le couple qui les observait. Et Gelsomina entendit le peintre de saints gémir d'une voix étouffée, d'une voix mourante :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

Mais un tramway, venant du Pausilippe, s'interposa, s'arrêta. Le jeune homme et la jeune femme y montèrent légèrement, s'y installèrent l'un à côté de l'autre, tranquilles, épanouis, avec l'air satisfait de gens qui terminent bien leur journée. Et le tramway partit sous les yeux de Gelsomina et de Domenico, s'éloigna, disparut vers le haut de la Riviera-di-Chiaia. Ce fut alors seulement que Domenico, triomphant de sa profonde stupeur, poussa un cri terrible et voulut s'élancer.

— Où vas-tu ? — intervint Gelsomina qui le saisit, le retint de force.

— Lâche-moi ! lâche-moi ! — criait-il, hors de lui.

— Ils sont loin, — répliqua-t-elle. — Tu ne les rejoindras plus.

— Où vont-ils ? Où vont-ils ?

Et le malheureux avait des sanglots dans la voix, comme un enfant.

A cette question, elle haussa légèrement les épaules.

— Qui sait?... Chez toi, peut-être.

— Tu crois? — balbutia-t-il. — Tu crois qu'elle va rentrer à la maison?

— Oui.

— Tu crois que je la retrouverai?

— Mais oui, mais oui, tu la retrouveras! — dit-elle brusquement, impatientée par cette incurable faiblesse.

— Et si elle n'était pas à la maison? Si je ne la retrouvais pas à la maison?

Cette fois, elle ne fit aucune réponse. Distraite, elle jetait des coups d'œil à droite et à gauche, dans la Riviera-di-Chiaia, comme si elle s'attendait à y voir une chose intéressante.

— Si je ne la retrouvais pas, — gémit le malheureux, — ah! si je ne la retrouvais pas, que deviendrais-je?

Elle ne l'écoutait plus, troublée maintenant par l'imminence d'une chose prévue et redoutée, d'une chose inévitable. Domenico continuait à gémir comme un enfant sans défense.

— Oh! Gelsomina, si je ne la retrouvais pas, je viendrais te chercher... Dis-moi où tu demeures. Je viendrai te chercher, si je ne la retrouve pas.

— A quoi bon? — dit-elle, d'une voix où sifflait l'ironie.

— Pour que nous pleurions ensemble... Dis-moi où tu demeures, pour que nous pleurions ensemble, si je ne la retrouve pas!...

— Non, — déclara-t-elle brièvement.

— Ah! toi aussi, toi aussi, tu me repousses!... Mais pourquoi?

— Ce que tu demandes est impossible.

— Pourquoi impossible?... Ah! si je ne la retrouve pas, que deviendrai-je?

— Regarde! — dit-elle.

Vers eux s'avançait un homme jeune. Il portait un vêtement gris clair, très ajusté, un chapeau noir mis un peu sur l'oreille; il avait les mains dans ses poches, et de l'une des poches sortait une badine; ses chaussures craquaient; toute

sa personne, d'une beauté vulgaire, avait une allure provocante ; sa physionomie était éhontée. Il s'aperçut de loin que Gelsomina parlait à Domenico, et il fit halte.

Il attendit ainsi quelques minutes; puis, un sifflement léger et prolongé sortit de ses lèvres.

— Je viens ! — dit-elle comme si elle se parlait à elle-même.

Et, sans se retourner, sans regarder son compagnon, elle ajouta :

— Adieu, Domenico.

Le faiseur de saints la vit s'éloigner très vite, s'arrêter avec le jeune homme, lui parler longuement. Celui-ci l'écoutait sans rien dire, avec un bout de cigarette éteinte au coin de la bouche, les sourcils froncés, le regard louche. Et, tandis que Fraisette continuait à donner précipitamment des explications, l'autre, de plus en plus rechigné, hochait la tête. Et ils s'enfoncèrent ensemble dans la nuit : l'homme devant, d'un pas élastique, faisant craquer ses chaussures, avec son air impudent; la femme derrière, d'un pas las, les épaules courbées, la tête basse.

***

Il était minuit lorsque Domenico rentra à la maison. Lorsqu'il ouvrit la porte du salon, il vit Anna qui, étendue sur un fauteuil, lisait paisiblement un livre. Elle avait endossé un peignoir crème, et ses belles mains sortaient des larges manches. Arrêté sur le seuil, suffoqué par le chagrin, il poussa un profond soupir. Mais ce fut à peine si elle interrompit sa lecture et leva les yeux.

— Tu es ici, Anna? tu es ici? — balbutia-t-il.

— Sans doute. Où veux-tu que je sois? — demanda-t-elle sèchement. — Je t'attends depuis trois quarts d'heure. Tu sais qu'il est tard?

— J'étais sorti... j'étais sorti pour aller te chercher...

— Je t'avais dit de n'en rien faire, — répliqua-t-elle avec un léger froncement des sourcils.

— Et je t'ai cherchée... là-bas... toute la soirée.

— Tu as eu tort!

Elle se remit à lire, ne l'écouta plus. Mais, soudain, le pauvre homme eut une explosion d'angoisse :

— Et je t'ai vue, Anna, je t'ai vue !... Tu n'étais pas seule... J'ai vu avec qui tu étais !

— Eh bien ? — fit-elle froidement, en posant le livre sur ses genoux.

— Tu étais avec Mariano Dentale... avec Mariano Dentale !

— Et après ?

Elle regarda fixement son mari dans les yeux, avec une colère si froide et si implacable qu'il blêmit.

— Oui, avec Mariano, avec Mariano ! — gémit-il en se tordant les mains.

Elle se leva, ferma le livre, le mit sur la table et se dirigea vers la chambre à coucher, pleine d'une fureur contenue, superbe d'indignation.

— Avec Mariano, avec Mariano ! — répétait-il, en proie à son idée fixe.

— Si tu dis un mot de plus, — déclara-t-elle au seuil de la chambre, — je prends mon chapeau et je m'en vais.

Alors, il se tut.

MATHILDE SERAO

Traduction de G. Hérelle.

(La fin au prochain numéro.)

LE CENTENAIRE

DU

CODE CIVIL[1]

Le Code civil des Français s'est transformé au cours du siècle dernier : en face du droit du propriétaire est né un droit du locataire ; à côté des droits du patron, du mari, du père, se sont formés des droits de l'ouvrier, de la femme et de l'enfant ; la propriété mobilière a supplanté la propriété immobilière, le salaire enfin est devenu une puissance juridique comme l'intérêt et le dividende. Cette transformation a été opérée dans le Code par additions ou suppressions, le plus souvent, indirectement, par des lois qui ont modifié les principes sans toucher aux mots. Mais, à l'œuvre de la législation à ciel ouvert, il faut ajouter le travail des voies détournées et souterraines de la pratique et de la jurisprudence. Le Code n'a jamais été ce système fermé auquel nous ont habitués les juristes, un vaste bassin d'eau dormante ; pour le comprendre, nous devons remettre son histoire particulière dans l'évolution générale. A aucun moment, la compilation consulaire n'a été toute la loi civile ; elle n'en était, nous l'avons vu, que quelques chapitres, même le jour de sa promulgation.

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

La désagrégation du Code s'est faite lentement, elle est restée longtemps invisible, aussi l'a-t-on niée; commencée sous l'Empire, elle a achevé son premier stade le jour où le droit de grève fut concédé aux ouvriers, en 1864, par une modification au Code pénal. Date culminante du nouveau droit moderne, date plus révolutionnaire que 1848, à partir de laquelle on voit avec netteté se former un droit du travail.

Ces transformations constituent l'histoire du Code civil au XIXe siècle; nous allons essayer de les suivre jusqu'à nos jours.

On ne saurait s'étonner de ces combinaisons imprévues de la procédure et de la vie. Même nuancées de distinctions, détaillées, les prévisions d'un législateur sont toujours moins nombreuses que les cas où les juges auront à intervenir : il ne voit qu'une faible partie de la sociabilité; sa vision est déjà incomplète au moment où il la formule; il n'épuise pas le droit, pas plus que la grande route, savamment construite par les ingénieurs, n'empêche les villageois de créer vingt chemins de traverse, par lesquels se manifestent les exigences de leur sociabilité rurale.

Ainsi se fit, en dehors du Code civil, une organisation sociale, abondante et précise, à l'image de l'ancien régime. D'abord mille cas imprévus par la loi ont été solutionnés par la jurisprudence; la même solution, répétée un grand nombre de fois, a fini par créer une règle juridique, obligatoire à l'égal d'une loi; d'autres fois, les magistrats ont dû ajouter aux prévisions insuffisantes du législateur; enfin ils ont dû supprimer des règles quand elles ne convenaient plus aux nécessités de l'époque. Ainsi l'illégalité corrige le droit pour le plus grand bien de l'équité. La procédure, de son côté, a créé des règles qui sont souvent en contradiction, sinon avec la lettre du Code, du moins avec son esprit. C'est aux notaires et à l'administration des caisses d'épargne que nous devons, par exemple, nous le verrons tout à l'heure, les premiers rudiments du féminisme pratique. Plus fortes que les commandements, qui prétendent l'emprisonner dans le réseau des formules, la vie s'organise suivant ses tendances propres, sous la pression inéluctable des besoins. Elle trouve son équilibre en dehors de nos calculs, suivant une logique

que n'arrêtent pas nos prévisions. A côté du droit judiciaire, plus ou moins conscient, il faut donc aussi parler du droit coutumier de la vie, qui n'est que l'ensemble des règles de l'équilibre social : c'est lui qui notamment organisa les syndicats patronaux et les syndicats ouvriers.

Ce travail d'un siècle apparaît vraïment comme l'œuvre commune et involontaire de tous les hommes, indépendant de tout système philosophique et de toute autorité politique. Les magistrats, les praticiens, les parlementaires, chaque homme qui travaille ou qui pense, l'ouvrier à son établi, le marchand à son comptoir, les paysans et les citadins ont tous collaboré à ces transformations, sans se douter toujours quelle solidarité unissait inéluctablement leurs actions discordantes. C'est que des nécessités économiques, identiques sous tous les gouvernements, depuis Charles X jusqu'à la troisième République, dirigeaient le mouvement social avec une force continue, souvent brutale, toujours irrésistible.

Ces modifications au Code civil, il faut les chercher, les suivre, les comprendre, quoi que l'on pense, que l'on y trouve plaisir ou que l'on s'en afflige. Qu'elles ruinent irrévocablement la civilisation ou commencent une société meilleure, nous avons tout au moins un intérêt pratique à les étudier et à les connaître, parce qu'elles constituent désormais les cadres nouveaux de notre vie journalière.

*
* *

La transformation du contrat de travail est la plus typique dans l'œuvre du dernier siècle : c'est à la suite que se sont opérées les modifications dans la famille et la propriété.

Le premier texte qui a porté atteinte aux principes du Code relatifs au contrat de travail est une ordonnance du 30 octobre 1836 ; un texte très court : « Aucun ouvrier ne pourra être employé dans les fabriques de fulminate de mercure, s'il n'a dix-huit ans accomplis. » Ce texte est important parce qu'il institue une protection légale autour du jeune ouvrier, comme le Code civil en avait prévu une en faveur du jeune propriétaire, mineur ou prodigue. Un droit propre se crée ainsi en dehors de l'immeuble ; pour la première fois la

masse ouvrière est différenciée par l'octroi de droits légaux contre ceux qui l'emploient ; la dépendance ancienne est rompue. Rupture sans éclat, on en conviendra, mais deux puissances reçoivent une première atteinte : l'enfant n'est plus absolument une chose entre les mains du père, un peu de personnalité lui est conférée; le privilège de l'employeur est restreint.

Cette loi paraît en pleine effervescence fouriériste et saint-simonienne; l'économie politique commence à oublier Quesnay. L'époque redevient fiévreuse, comme à la veille de la Révolution.

Deux années auparavant avaient éclaté les *Paroles d'un Croyant*, pleines de la nouveauté sociale; on commence par tirer de nouvelles conséquences des principes chrétiens traditionnels; la justice sortira bientôt de la charité, et la solidarité de la fraternité. Lamennais voulait, écrivait-il à Vitrolles, « consoler les faibles, les opprimés, donner l'espérance d'un meilleur sort ». L'année suivante, Tocqueville publiait la *Démocratie en Amérique*. En 1832, les canuts de Lyon promènent dans les rues un drapeau où se lisait la célèbre phrase : « Mourir en combattant, ou vivre en travaillant. » Devise aussi menaçante pour l'ordre de choses existant que l'avait été pour l'ancien régime la formule conventionnelle : « La République ou la mort ».

La seconde loi indicative des transformations date du 23 mai 1838. Seuls les ouvriers du bâtiment bénéficiaient d'un privilège sur l'immeuble qu'ils avaient construit (article 2103) : ils étaient payés sur sa valeur avant les autres créanciers du propriétaire. La jurisprudence avait essayé d'étendre ce privilège à tous les ouvriers, mais la Cour de Cassation arrête le mouvement. C'est cette inégalité de traitement que supprime la loi de 1838, qui devient l'article 549 du Code de commerce. Le salaire des ouvriers, quelle que soit son origine, est désormais privilégié au même rang que celui des gens de service par l'article 2101 du Code civil. C'est un nouveau signe que la puissance de l'immeuble est en décroissance: le moment de la suppression du cens approche. Le *Livre du Peuple*, de Lamennais, vient de paraître : les *Idées Napoléoniennes* de Louis Bonaparte, sont de 1839 ; l'*Orga-*

nisation du Travail de Louis Blanc, de 1840. Les faits, les lois et les livres sont également révolutionnaires.

La loi la plus significative est datée du 22 mars 1841 : elle concerne le travail des enfants dans les manufactures, usines ou ateliers. Il n'est plus seulement défendu d'employer les enfants d'un certain âge, l'emploi des enfants est soumis à des « conditions » quant à la durée du travail, au travail de nuit, à la salubrité, à l'instruction, etc. La loi dispose qu'ils doivent avoir au moins huit ans pour entrer à l'usine; de huit à douze ans, ils ne peuvent être employés au travail effectif plus de huit heures sur vingt-quatre, divisées par *un* repos; de douze à seize ans, plus de douze heures sur vingt-quatre, divisées par *des* repos. Les enfants doivent enfin justifier d'avoir suivi jusque-là les cours de l'école; dans tous les cas, ils ne peuvent l'abandonner complètement avant douze ans.

Ces dispositions n'ont eu, il est vrai, qu'une importance théorique, car elles ne furent jamais appliquées, le législateur n'ayant pas prévu de contrôle: il n'importe, car elles sont le premier symptôme législatif du renouvellement social qui se préparait sourdement, pour de lointaines échéances.

Une ordonnance sur les mines du 26 mars 1843 indique les mesures à prendre dans *l'intérêt de la vie des ouvriers*; l'administration de l'État a le droit de faire *d'office* les travaux de protection si l'exploitant s'y refuse. Ce texte prend toute sa signification, si on le rapproche du décret du 3 janvier 1813 sur le même objet, qui se contentait de prescrire des mesures sous des sanctions pénales ou civiles: l'ordonnance, au contraire, substitue l'État au propriétaire dans l'exécution de ses prescriptions, si celui-ci ne les exécute pas.

Les années 1840-41 sont plus fiévreuses que les précédentes: en 1840, une grève générale engloba presque toutes les professions. Elle fut non pas un mouvement spontané et désordonné, mais l'effet d'une entente entre les organisations professionnelles occultes. Les documents ouvriers ne sont pas nombreux sur l'organisation intérieure et la préparation de la grève, mais on ne saurait douter qu'elle n'ait été déclarée à la suite d'une procédure syndicale, c'est-à-dire de discussions et de conciliabules dans les sociétés ouvrières. Dans ces sociétés se préparait non seulement cette grève, mais le mouvement

de 1848 : elles donnèrent aux revendications ouvrières leur forme, leurs cadres, leurs ressources; elles créèrent entre ouvriers ces réciprocités d'obligations qui seules pouvaient changer leur position juridique. Cela n'avait pas encore apparu avant 1840.

Le droit industriel s'enrichit : il suit les progrès du machinisme. En 1819, invention de la navigation à vapeur; en 1838, Morse invente le télégraphe électrique; en 1838, circule le premier chemin de fer entre Saint-Étienne et Andrézieux. Les progrès de la législation ouvrière s'expliquent facilement. Les machines avaient créé la grande industrie et aggloméré les ouvriers dans les vastes usines : de ce rapprochement des coudes dans l'atelier et dans la rue est née la conscience de leur force avec le sentiment de l'identité de leurs intérêts. Les grèves deviennent plus nombreuses; à chaque mouvement, s'accroît le nombre des grévistes ; le législateur a dû accepter ces groupements, puis les légaliser. Les machines ont provoqué plus d'accidents que l'outil : en 1883, M. Félix Faure en estimait le nombre annuel à vingt mille; d'où des contestations qui ont provoqué des règlements judiciaires, par la jurisprudence d'abord, par la loi ensuite. Les machines ont rendu plus aiguë la concurrence entre fabricants : ceux-ci baissent les salaires, augmentent la durée du travail, font appel aux bras moins onéreux des femmes, des enfants et des étrangers. Les ouvriers répondent encore par des grèves, par l'agitation : mieux organisés, ils deviennent puissants : le législateur est encore forcé d'intervenir. D'où des lois sur le travail des femmes, des enfants, des étrangers, d'où la réglementation des heures de travail. Ce n'est pas tout : les agglomérations dans les usines et les ateliers posent les problèmes de la salubrité et de l'hygiène. D'où de nouvelles interventions de pouvoir. Le travail est le centre d'où naît, en ondes concentriques, un mouvement législatif qui dépasse nos frontières,

Tout cela était inévitable et comme fatal. En 1840, l'économiste Rossi, qui n'était pas un révolutionnaire, signale lui-même la nécessité de cette évolution ; il porte au Code civil le premier coup au nom de la science officielle : il lit à l'Institut un mémoire critique sur les transformations juridiques, et il l'insère dans le grand organe de droit, *la Revue de Législation*

et de Jurisprudence : « Le législateur, disait-il, a été au-dessous de sa tâche lorsqu'il s'est trouvé aux prises avec les principes des sciences économiques ». Et il conclut : « Une organisation hardie et prudente à la fois de l'industrie, du commerce, de la circulation, du crédit, tel est le complément que réclame impérieusement notre état social ». La doctrine se mettait tardivement en harmonie avec les faits. Le futur ministre de Pie IX voyait confusément le point d'équilibre de la législation. Déjà en 1837 il avait essayé de montrer la contradiction entre les deux époques : « Le corps social et la loi sociale ne paraissent plus exactement faits l'un pour l'autre. »

De lois en lois, de grèves en grèves, de livres en livres, nous arrivons à 1848 : c'est le plus bruyant tumulte populaire depuis les grandes journées de la Commune de Paris. A peine installé dans le bureau de Guizot, le Gouvernement provisoire lance cette proclamation : « Le Gouvernement provisoire de la République française s'engage à garantir l'existence de l'ouvrier par le travail ; il s'engage à garantir du travail à tous les citoyens ; il reconnaît que les ouvriers *doivent* s'associer entre eux pour jouir du bénéfice de leur travail. »

Le code civil, après la Révolution, mettait en avant la propriété ; ici, c'est le travail ; il avait défendu l'association aux ouvriers ; ici, elle leur devient plus qu'un droit, un devoir. Hier, l'État garantissait aux citoyens la paisible possession de leur propriété ; aujourd'hui, il garantit, en outre, le travail. Tout cela n'était pas complètement une nouveauté. Le Gouvernement provisoire de 1848 reprenait la Constitution de 1793, cette fille naturelle de Rousseau : « La Société doit la subsistance aux citoyens malheureux, soit en *leur procurant* du travail, soit en assurant les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler. » Et comme elle, il établit le suffrage universel, sans condition de cens.

Vingt décrets-lois suivent cette proclamation de février 1848 ; ils se précipitent, se bousculent, comme des bandes indisciplinées dans des rues trop étroites ; ils font beaucoup de bruit, mais battront assez vite en retraite devant les troupes disciplinées. Le Code civil sortira de la bagarre très légèrement blessé par ces coups : établissement immédiat d'ateliers nationaux, allocations de crédits aux ateliers nationaux, substitution du

travail à la tâche au travail à la journée, allocation de trois millions aux ateliers nationaux, réduction de la durée du travail et suppression du marchandage, établissement de bureaux de renseignements, etc.

Cette grandiloquente légalité n'eut pas de résultat immédiat : les intérêts groupés autour du Code civil étaient encore tout-puissants, et on a pu juger que ce ne sont pas les lois ouvrières de la royauté qui les ont sérieusement entamés. L'ancien droit persistait dans ses grandes lignes, et les nouveaux décrets n'opéraient pas ce supplément de Révolution déjà annoncé par la Constitution de 1793. Les décrets d'ailleurs ne furent pour ainsi dire pas appliqués, et leur influence pratique est comparable à celle que pouvait avoir à l'époque un livre de Proudhon ou un discours de Lamartine. Les principes du Code civil sont à peine effleurés.

Faut-il voir ici un effet de la réaction? Y a-t-il vraiment réaction après les journées de Juin? On l'a dit, comme on a parlé, nous l'avons vu, d'une réaction consulaire contre 89. On a parlé de réaction en 1851, parce qu'on n'a pas bien vu l'état du droit en 1848, et surtout du droit pendant le règne de Louis-Philippe : le droit civil au moment des journées de Février est encore napoléonien, et le droit ouvrier n'est guère qu'une idéologie rudimentairement organisée par la loi et par les sociétés occultes. Il n'y a rien de changé en 48. Contre quelles nouveautés législatives, contre quelles règles juridiques pratiques aurait pu s'exercer la réaction? Il n'y avait pas aux environs de 1848 de raison nécessaire et suffisante pour une révolution. Nul ne prévoyait une Révolution, parce que vraiment rien ne l'annonçait, ni ne la nécessitait. En fait, il n'y eut qu'une révolte, une sorte de jacquerie des ateliers, à l'inverse de 1789. Les politiciens de ce temps n'ont rien vu, parce que la route était déserte. Aussi n'accomplirent-ils pas de transformations révolutionnaires. Le grand résultat est l'augmentation des troupes de la démocratie par la disparition du cens. Cela continuait le Code civil, le modifiait un peu aussi, mais sans l'altérer : ce que l'on a appelé la petite bourgeoisie fait irruption dans l'État. Quant à la force qui commençait à détruire directement le Code, elle restait obscure et ses coups invisibles :

il faut, pour la voir à l'œuvre, attendre la fin de l'Empire et la troisième République.

La défaite de l'insurrection de Juin n'a pas causé l'échec de la législation du Gouvernement provisoire de Février, parce que Février n'a jamais existé juridiquement à la façon que l'on croit. Notons d'abord que le suffrage universel n'est pas abrogé par le général Cavaignac victorieux. Toute la législation qui a suivi les journées de Juin préexistait pratiquement sous la grandiloquence des décrets révolutionnaires de Février; où l'on voit une contradiction, existe bien nettement une continuité. Louis Bonaparte n'abolit pas les décrets de 48, au sens strict du mot, puisqu'ils étaient inappliqués. La législation du Gouvernement provisoire était restée purement verbale.

Nous insistons sur ces points, parce que 1848 ne nous paraît pas pouvoir être compris autrement qu'en le confrontant avec l'état juridique. Qu'est-ce vraiment qu'un principe légal? Ihering répond, dans son admirable *Esprit du Droit romain :* « Un principe légal qui n'est jamais entré en vigueur ou qui a perdu sa force, ne mérite pas ce nom. » Un droit dont on ne peut user n'existe donc pas. Et il ajoute : « Tandis que la réalisation pratique du droit public et du droit pénal est assurée, parce qu'elle est imposée comme devoir aux fonctionnaires publics, celle du droit privé est présentée aux particuliers sous forme de droit, c'est-à-dire complètement abandonnée à leur libre initiative et à leur propre activité. Le droit ne sera pas une lettre morte : il se réalisera, dans les premiers cas, si les autorités et les fonctionnaires de l'État font leur devoir; dans le second, si les individus font valoir leur droit. Mais si, dans un cas, quel qu'il soit, par ignorance, par commodité ou par peur, ces derniers restent longtemps et généralement inactifs, le principe légal perdra par le fait même sa valeur. Les dispositions du droit privé, pouvons-nous donc dire, n'existent en réalité et n'ont de force pratique que dans la mesure où on fait valoir les droits concrets, et, si ceux-ci doivent l'existence à la loi, il n'est pas moins vrai que d'autre part ils la lui rendent. »

Il n'y a d'ailleurs pas d'idée plus trompeuse que celle de

réaction : elle est née tout entière de la confusion faite entre la théorie et la pratique. La plupart des historiens et des politiques, sans prendre garde que beaucoup d'actes publics ne sont que des paroles individuelles, prennent texte de leur abrogation par un gouvernement postérieur pour signaler une regression : ainsi ces décrets de 1848, abrogés par le Prince-Président et l'Empereur. Mais il en est de ces décrets comme de la plupart des décrets révolutionnaires : ils restaient lettre morte. Leur abolition par une mesure législative ou administrative ne changeait rien dans la réalité sociale. Une décision gouvernementale n'est pas nécessairement du droit parce qu'elle est dénommée décret ou loi.

Nous ne croyons donc nullement légitime la grande division en droit antérieur et en droit postérieur à 1848 ; les historiens me paraissent s'être trompés sur la date de la Révolution : c'est en 1864 qu'elle éclate.

Par la loi du 25 mai 1864 est abolie la prohibition des coalitions ouvrières : les travailleurs peuvent quitter les ateliers en masse ; la « cessation concertée » leur reste toutefois interdite. La grève n'est licite que si elle est un mouvement spontané, une soudaine explosion ; il lui est défendu de s'organiser, et particulièrement de prononcer des amendes contre les dissidents. Il n'y a plus de *délit* de *coalition*. On voudra bien se rappeler un projet récent de M. Millerand qui, lui, au contraire, tend à *organiser* la grève, et à lui enlever ce caractère de brusquerie et de liberté indisciplinée. La loi du 27 novembre 1849 avait la première porté la main (après juin, qu'on le remarque) sur le principe de la liberté du travail, tel qu'il avait été compris par les législateurs du premier Empire, à la suite de la Révolution et de la philosophie du XVIIIe siècle : elle supprimait les différences qui existaient entre les coalitions patronales et les coalitions ouvrières, celles-ci plus rigoureusement poursuivies et punies : elle avait décidé une même pénalité dans les deux cas.

La loi de 1864 est particulièrement importante parce qu'elle légalise un droit dont les ouvriers ne pouvaient jusqu'alors se servir que sous la crainte des sanctions répressives. C'est la preuve qu'un nouvel état de droit se forme. L'ouvrier, qui n'avait guère que des obligations au point de vue

juridique, a désormais des droits personnels, autonomes. Le contrat de travail cesse d'être une « dispute » d'individu à individu, selon la théorie d'Adam Smith; et, à mesure que les ouvriers seront mieux organisés, il prendra un caractère collectif : c'est de patron à syndicat ouvrier que la question de salaire se résoudra en gros, par une mesure générale englobant tous les contractants. Deux « sujets de droit » sont en présence. De moins en moins le salaire et la durée du travail sont déterminés par la seule volonté de celui qui emploie les bras; les ouvriers, par leur droit de discussion et la sanction qui désormais y est attachée, prennent leur part dans la direction de l'usine. L'industrie monarchique, comme l'a remarqué M. Charles Gide, devient républicaine : le patron perd en autorité les droits attribués à ses salariés. Aucune des mesures législatives qui ont précédé la loi de 1864 n'avait eu cette audace : permettre l'attroupement. Les ouvriers entraient dans l'État, après la petite bourgeoisie; 1864 rejoignait 1848 et 1849, les complétait.

En 1868, une loi du 2 août abroge l'article 1781 du Code civil, qui accordait une prééminence à la parole du « maître » en cas de contestation sur la quotité ou le paiement des gages ou salaires. Un autre cas de la dépendance de l'ouvrier à l'égard du maître était ainsi supprimé.

Le travail d'élargissement juridique avance : un rapport du ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, paru au *Moniteur* à la date du 30 mars 1868, déclare que les chambres syndicales d'ouvriers jouiront désormais d'une tolérance égale à celle dont bénéficiaient depuis le premier Empire les chambres patronales; en décembre 1869 est créée la chambre fédérales des sociétés ouvrières de Paris : c'était permettre la coalition permanente, non seulement aux patrons, mais aux ouvriers. 1868 complète ainsi 1864. Cela était un nouvel échec aux principes du Code Napoléon.

Alors que, sous les régimes politiques précédents, la vie sociale était tout entière assise sur la propriété du champ et de l'usine, désormais l'outil et la machine tendent à devenir le point d'appui : ils créent un droit en faveur de l'ouvrier et de l'usinier. Le porte-outil se croit d'ailleurs assez fort pour rêver, lui aussi, d'une dictature : ce rêve, essayé par la Com-

mune de Paris, fut réprimé par le Gouvernement de M. Thiers. La répression n'arrêta que pour un moment le mouvement législatif; il reprend peu après. Ne nous attardons pas à le décrire; en brûlant les étapes, arrivons à la loi de 1884, relative aux syndicats professionnels.

La loi du 21 mars 1884 est la loi la plus importante après celle du 25 mai 1864. On la connaît, car il n'est pas de loi contemporaine qui ait été plus commentée, plus âprement controversée. Elle sanctionnait un groupement considérable d'associations professionnelles qui durait depuis la Révolution, avec des fortunes diverses : tantôt proscrites, tantôt tolérées. Si l'on s'en réfère à une enquête de la préfecture de police, il y avait à Paris, en 1884, deux cent trente-sept syndicats ouvriers, comprenant cinquante mille adhérents; en province, trois cent cinquante syndicats. La loi ne faisait donc que consacrer des forces nées en dehors de ses prévisions, contrairement même à ses commandements. On aurait pu croire qu'elle allait provoquer une multiplication miraculeuse de ces associations : elle ne créa pas plus de groupes nouveaux que la loi Le Chapelier, qui défendait aux citoyens de s'associer pour quelque motif que ce soit, n'avait détruit sous la Révolution les antiques compagnonnages. La plupart des syndicats, par méfiance, préférèrent l'ombre à la lumière dangereuse des déclarations, et ils restèrent en marge de la loi. Au 1er juillet 1886, d'après une statistique de l'Office du travail, il n'y avait, en effet, que deux cent quatre-vingts syndicats formés légalement, alors que l'évaluation de 1884 en avait révélé cinq cent quatre-vingt-sept.

La loi de 1864 avait autorisé la coalition temporaire; avec le droit syndical, la coalition permanente et organisée n'est plus seulement tolérée, elle est légale. Dernier coup au droit napoléonien et aux conceptions idéologiques du XVIIIe siècle. L'ouvrier a un statut personnel plein, correspondant au droit des propriétaires fonciers de se constituer en syndicats (loi du 21 juin 1865), correspondant encore bien davantage aux lois nombreuses qui avaient prévu, organisé et réglementé les sociétés financières.

Ce statut s'enrichit. L'article 1780 du Code civil est complété par la loi du 27 décembre 1890. Cet article donnait,

dans sa forme originale, le droit à l'ouvrier et au patron de rompre à leur gré le contrat à durée indéterminée, sans être exposés à des dommages-intérêts pour rupture préjudiciable, sous la réserve, toutefois, d'usages locaux contraires. Cette règle faisait un grand tort à la main-d'œuvre. En 1882, MM. Waldeck-Rousseau et Raynal présentèrent deux projets de loi pour remédier à cette situation, mais applicables seulement aux agents commissionnés des Compagnies de Chemins de fer. Ces projets, très étudiés, furent réunis et votés par la Chambre, mais repoussés par le Sénat : ils eurent au moins l'utilité de préparer la loi générale de 1890. Le droit de renvoi est aujourd'hui soumis au contrôle des tribunaux, et ceux-ci doivent faire mention dans leurs jugements des faits qui auront motivé leur décision. Le contrat de travail est ici directement modifié dans le corps même du Code civil.

Le Parlement va plus loin. La loi du 2 novembre 1892 étend aux femmes majeures une protection jusqu'alors réservée aux mineurs : la durée maxima du travail des femmes est fixée à onze heures par jour. Des hommes adultes, enfin, sont protégés par la loi de 1900, non tous les ouvriers adultes, du moins ceux qui sont employés dans des locaux où travaillent déjà des femmes et des enfants. La durée de leur présence à l'usine, d'abord fixée à onze heures pendant une première période de deux ans, est réduite à dix heures et demie deux ans après, et enfin à dix heures à partir du 1er avril 1904. Parmi les majeurs, les prodigues seuls étaient protégés par le Code civil : en 1900, le Code est indirectement modifié et complété. Le particularisme juridique né de la grande industrie se renforce par la loi du 27 décembre 1892 sur la conciliation et l'arbitrage, en matière de différends collectifs, entre patrons et ouvriers ou employés. L'importance de cette loi, c'est que pour la première fois est reconnu, implicitement, il est vrai, le caractère d'un corps solidaire au monde ouvrier. Nouvelle dérogation au principe de la dépendance. Remarque qu'a faite déjà M. Georges Sorel : c'est une nouvelle atteinte à l'ancien point de vue strictement individualiste de l'école classique.

Cette énumération a montré les lignes principales de la législation ouvrière qui a couvert et débordé le Code Napo-

léon : il n'a pas été possible, on le conçoit, de suivre toutes les ramifications, tous les enchevêtrements, les exceptions qui en marquent la complexité. Aux exceptions par décrets s'ajoutent les exceptions plus déguisées des arrêtés et des ordonnances, voire même des circulaires ministérielles. Le législateur prétorien n'a pas été moins abondant que le législateur réglementaire. Aux jurisprudences s'ajoutent les usages locaux, voire même des règlements de l'ancien régime : ainsi un arrêt du Conseil du roi du 27 décembre 1729 sur les forges défend encore aux ouvriers d'abandonner le fourneau pendant qu'il est en feu. Ces jurisprudences variables, ces circulaires copieuses, ces usages multiples sont animés des tendances les plus différentes, les unes favorables aux ouvriers, les autres aux patrons, les unes politiques, les autres pratiques, les unes venues de la Cour suprême, à l'esprit étroitement juriste, les autres des tribunaux de prud'hommes ou des tribunaux de commerce, si hostiles les uns aux autres ; d'autres viennent des cours d'appel ou des tribunaux, les unes plus traditionnelles, les autres plus aventureuses. La Cour de Cassation ne parvient pas elle-même à réduire cette démocratique et désordonnée ruée d'*espèces* à la majestueuse unité de son interprétation souveraine ; quant à la doctrine, elle commence à signaler elle-même l'impossibilité théorique de raccorder aux principes du XVIIIe siècle la vie ardente de nos énormes agglomérations ouvrières.

***

Ce n'est pas seulement le contrat de travail qui a été réglementé, c'est encore la concurrence entre industriels. Le droit nouveau, né du machinisme, n'est pas tout entier dans les *lois ouvrières*. Il y a eu des lois sur la salubrité des usines, les brevets d'invention, les dessins ou marques de fabrique et de commerce, sur les chambres de commerce, les sociétés par actions, la négociation des titres financiers, ensemble de mesures qui ne se sont pas préoccupées de la main-d'œuvre. Ces lois si différentes expriment toutes le même mouvement des faits : le développement des banques et de l'industrie.

En même temps décroissait l'importance de la terre ; le meuble, *res villis*, disait un vieil adage, devient la propriété

importante, sous la forme d'actions et d'intérêts financiers. Les écus ne produisent plus au soleil. Les diverses lois qui ont organisé le régime financier de l'usine moderne correspondent aux lois strictement ouvrières : ici le droit de l'employeur, là le droit de l'employé.

On suit, dans les décisions de la jurisprudence autant que dans la loi, la croissance de la propriété mobilière. Le Code, on s'en souvient, n'avait rendu inaliénables que les immeubles dotaux. Contrairement aux textes, les tribunaux ont étendu cette protection aux meubles dotaux de la femme. Remarquons ici que les juges, une fois de plus, ont fait œuvre de législateur. D'autre part, alors qu'on n'avait prévu en 1803 de garantie en faveur du mineur qu'à l'occasion de ses immeubles, la loi du 27 février 1880 contraint le tuteur à n'aliéner les meubles de son pupille qu'après avoir obtenu l'assentiment du conseil de famille, et, à partir d'une certaine valeur, l'homologation du tribunal est nécessaire. Il est trop visible que cette jurisprudence et cette loi, qui n'ont pas été incorporées dans le Code civil, ont modifié profondément les principes de 1803. Les dérogations apparaîtraient bien plus frappantes si elles avaient été incorporées dans le Code.

A la suite, est né un nouveau droit en faveur du locataire. La loi du 19 janvier 1850, relative à l'assainissement des logements insalubres, a porté une atteinte directe au droit naguère absolu du propriétaire. Celui-ci est, on le sait, le maître absolu de sa chose, il peut non seulement la laisser improductive, mais encore la détruire. Les Romains disaient qu'il disposait de l'usage et de l'abus. Cette loi de 1850 et les lois postérieures qui l'ont complétée ont modifié la notion juridique traditionnelle. La collectivité, en certains cas, et après avoir rempli diverses conditions, peut intervenir dans la propriété privée; celle-ci cesse d'être intangible, le mur symbolique de l'inviolabilité du domicile est légèrement lézardé. Il y a encore ici une série de mesures législatives qui n'ont pas été amalgamées dans le Code. Par suite de la séparation des spécialités juridiques, le civiliste, qui ignore le droit administratif, n'a pas encore construit la théorie moderne du nouveau droit immobilier.

Ces modifications se produisent d'ailleurs dans tous les pays.

L'avant-projet du Code civil suisse[1] a diminué jusqu'à sa plus extrême limite le droit du propriétaire en lui défendant d'exercer des facultés qui porteraient préjudice à ses voisins, voire même à des tiers éloignés de son voisinage. Notre législation n'en est pas encore là, et un propriétaire peut construire un mur qui supprime, si cela lui plaît, l'air et la lumière à son voisin. C'est son droit. La plupart des limitations à la propriété immobilière sont d'ordre administratif; mais, quelle que soit leur origine, elles n'en ont pas moins pour effet d'atténuer l'individualisme de la vieille théorie. Signalons les règles relatives à l'alignement et à la hauteur des constructions, à la réparation et à la démolition des bâtiments menaçant ruine, au dessèchement des marais insalubres, à la prohibition d'élever des maisons ou d'établir des puits dans un certain rayon autour des cimetières, etc... Peut-être la nouveauté de ces diverses limitations apparaîtra-t-elle mieux en face de la propriété créée de toutes pièces par la société moderne : la propriété artistique et littéraire. C'est une propriété temporaire : au bout d'un certain temps, l'artiste, l'écrivain sont dépossédés, expropriés au profit du domaine social. Ici il n'est plus question de propriété absolue et éternelle. Il ne reste presque plus rien du vieux droit quiritaire.

* * *

Le nouveau statut de la femme et de l'enfant n'est pas formé exclusivement par les lois industrielles que nous avons rapportées plus haut; les besoins de la pratique ont encore été ici les agents actifs des illégalités nécessaires, mais les lois spéciales ont contribué également à cette formation coutumière.

Pour lui permettre de retrouver intacte sa dot à la dissolution du mariage, le Code accorde à la femme une hypothèque sur les biens présents et à venir de son mari, hypothèque qui prend rang à compter du jour du mariage. Cela lui donne le droit d'être payée la première; ses créances contre son mari sont ainsi privilégiées. Par son rang et sa généralité, on concevra que cette hypothèque est un obstacle

1. Voir la *Revue* du 1er décembre 1902.

au crédit du mari, soit qu'il veuille vendre un de ses immeubles, — grevé de l'hypothèque, — soit qu'il veuille faire un emprunt hypothécaire, l'immeuble donné en garantie étant déjà soumis à l'hypothèque plus ancienne de la femme. Les notaires ont trouvé ce biais ingénieux : la femme cède son droit hypothécaire au créancier de son mari, elle abandonne son privilège, elle consent à ne venir qu'au second rang. Humiliation précieuse, car cette combinaison, prévue d'abord dans l'intérêt du mari, tourne au profit de la femme : par ce moyen, elle prend voix délibérative au chapitre conjugal; les actes les plus importants du mari peuvent être soumis à l'examen de la femme, qui donnera ou refusera son concours. La vie a modifié le régime matrimonial, le Code perd ici de son caractère autoritaire masculin, sans qu'il y ait eu intervention législative.

La femme dispose d'un autre moyen d'émancipation : le droit de renoncer à la communauté. Droit modeste; c'est simplement une garantie contre la mauvaise gestion du mari. Si la femme renonce à la communauté, les dettes que le mari aura faites comme chef de l'association matrimoniale restent à sa charge exclusive. Cette faculté diminue certainement le crédit du mari, ses créanciers pouvant craindre la perte d'une sûreté, importante surtout si la femme est riche. Or, dans la pratique, les créanciers exigent que la femme donne sa signature solidairement avec son mari. Par cette exigence, le mari est forcé de consulter sa femme, de discuter avec elle pour obtenir son consentement à la garantie demandée. Par là encore la femme est associée à l'administration de la communauté, contrairement aux articles formels du Code civil, qui ne prévoit guère une telle collaboration.

Ce régime de fait, on le conçoit, n'est profitable qu'aux femmes aisées : on ne peut, en effet, parler d'hypothèque légale dans un mariage pauvre, et un créancier ne songera pas à demander à la femme ouvrière, disposant des mêmes ressources que son mari, de cautionner les prêts qu'il fait à celui-ci. Mais ici encore les principes ont plié et la femme pauvre a acquis des droits analogues à ceux de la femme riche. Si la femme ouvrière n'a pas d'immeubles, ni de capitaux, elle touche du moins un salaire : c'est le salaire qu'il y

a lieu de protéger au même titre que l'immeuble. Mais de quelle façon? Le salaire de la femme, en qualité de valeur mobilière, tombe dans la communauté, — qui est, en fait, le régime des gens peu fortunés, — et il est, par conséquent, en théorie, à la libre disposition du mari; celui-ci peut le dépenser comme bon lui semble, sans que la femme dispose d'un moyen légal pour empêcher une dépense inutile et nuisible au ménage. Or, la loi du 25 juillet 1850 a fait une première brèche au droit léonin du mari : elle a permis à la femme de faire à la Caisse des retraites, sans autorisation maritale, des versements en dehors de la communauté, échappant à la propriété du mari, contrairement au droit civil. La loi du 20 juillet 1886 va plus loin : elle permet à la femme de faire des dépôts et des retraits à la Caisse d'épargne, également sans l'intervention du mari. Il est vrai d'ajouter que le mari a la faculté de faire opposition aux retraits de sa femme; mais les caisses d'épargne, par des moyens que les juristes critiquent, ont rendu illusoire cette faculté, en l'entourant de formalités : si elles reconnaissent au mari le droit de toucher, elles ne lui permettent l'exercice de son droit que sur présentation du livret de la femme. La femme, en le dissimulant, rend inefficace le droit marital: aussi, en fait, les maris n'usent guère de leur droit. C'est encore une illégalité; elle est bienfaisante. Ainsi la femme ouvrière a le droit de prélever, sur son gain, la part qu'il lui plaît et d'en user à sa guise, sans ingérence de son maître légal; elle peut constituer un pécule personnel, signe de sa nouvelle liberté. La femme, disposant de crédit en dehors de son mari, devient une puissance avec laquelle celui-ci doit compter. Bien plus, contrairement aux dispositions formelles du Code, la femme, même mariée, suivant les lois spéciales sur les caisses d'épargne, peut acheter dix francs de rente nominative. De cette faculté modeste, les femmes usent largement : les deux tiers des déposantes, d'après la statistique de 1898. Autre bénéfice, né lui aussi de la pratique : le patron d'usine ne demande jamais à la femme qu'il embauche une autorisation maritale et la paie directement. Ceci est encore contraire à l'esprit du Code. Trop de difficultés empêchent les maris d'user pratiquement de leur droit.

Dix autres lois resteraient à analyser, par lesquelles est entamée la vieille prééminence masculine.

Le Code civil n'avait prévu que des contrepoids à l'autorité du mari ; la législation postérieure a donné à la femme des droits propres. Ni la séparation de biens, ni la renonciation à la communauté, ni l'hypothèque légale ne pouvaient suffire, on le conçoit, à une femme que l'éducation et le travail hors du domicile avaient singulièrement émancipée ; il fallut légaliser cette libération commencée hors du logis et loin de la loi. Ce ne sont pas d'ailleurs des privilèges qui sont concédés à la femme : c'est le droit commun qui lui est accordé. « Ménagère ou prostituée », disait Proudhon, ne laissant à la femme nulle autre alternative d'activité en dehors de ces deux fonctions, le travail et l'amour. Cette morale la rejetait violemment hors du droit. La femme protesta vivement contre la médiocrité et l'humiliation d'un tel rôle ; elle demanda une place entière et volontairement choisie dans la cité, c'est-à-dire la faculté de se développer, comme un homme, suivant ses forces propres. Elle ne s'arrêta pas à la réhabilitation de la chair. Et, depuis Saint-Simon et le saint-simonisme, précurseur de toutes les grandes revendications de notre temps, elle a livré de vigoureux assauts au code masculin. La Ligue du Droit des femmes est fondée en 1877 ; le premier congrès féministe a lieu l'année suivante, sous la présidence de Maria Deraismes. En 1889, le féminisme se multiplie : il y a deux congrès, présidés, l'un par Jules Simon, l'autre par Maria Deraismes ; peu après, M. Beauquier fonde et préside le groupe parlementaire des Droits de la femme. Ces groupements accompagnent l'évolution légale. L'homme cède ; il cède chaque jour davantage ; il cédera jusqu'au jour de l'égalité des sexes, dans la morale, le droit, les habitudes, les institutions politiques, égalité qui sera ondoyante et diverse comme les êtres eux-mêmes.

On considère trop souvent le féminisme comme un mouvement hors cadre, indépendant des conditions sociales, sentimental, littéraire, sans justifications générales. C'est une vue inexacte : il procède des mêmes conditions que les revendications de l'enfant et de l'ouvrier. La meilleure preuve en est dans leur développement parallèle. Ce n'est pas une protestation isolée, la réclamation d'un privilège pour quelques-

unes; il rentre dans la plus grande question sociale, dont il est un des éléments. Esclave, serve, puis associée en sous-ordre, la femme tend à devenir dans la cité juridique actuelle l'égale de l'homme : à l'association monarchique succède ici encore comme une association républicaine. Le mari est de moins en moins un chef, son autorité est tempérée; s'il règne encore, il gouverne moins qu'autrefois.

***

Il en a été pour l'enfant comme pour la femme et pour l'ouvrier : l'industrie a commencé son émancipation ; puis la jurisprudence et des lois générales ont créé en sa faveur un droit propre, indépendant de la protection du travail. Il n'est pas besoin de rappeler sous quelle domination absolue le Code civil mettait l'enfant : c'est le père qui le garde, l'instruit, le corrige, le marie, l'établit, qui administre ses biens personnels, consent à sa tutelle officieuse et à son adoption, choisit son tuteur, l'émancipe, accepte les donations qui lui sont faites, lui donne une religion, — sans que la mère ni l'autorité publique puissent légalement intervenir. Depuis la rédaction du Code civil, le père avait obtenu, en outre, le droit de consentir à l'apprentissage et à l'engagement militaire de l'enfant. Cette puissance, le Code la maintint même en cas d'indignité ; si une condamnation est nécessaire pour pouvoir débarrasser l'enfant d'un despotisme immoral, quelques faits limitativement énumérés permettent seuls de la prononcer. Le droit du père est à peine entamé. Les premières lois ouvrières furent, il est vrai, des lois qui diminuèrent le pouvoir d'usage du père. Ces lois fixèrent une limite d'âge à l'entrée dans les usines ; mais les diverses décisions de 1813, de 1836 et 1841 ne furent pas appliquées ; c'étaient plutôt des indications. Il faut attendre 1874 pour que le principe de la limitation de la puissance paternelle entre dans la pratique courante : des statistiques ont signalé l'activité judiciaire qui en est résultée.

Complétant le principe de la loi de 1841, et en étendant l'application, l'Assemblée nationale en 1874 réglementa minutieusement le travail des enfants et des filles mineures dans l'industrie. L'article 2 dispose que les enfants ne pourront

être employés dans l'industrie avant l'âge de douze ans; et l'article 3 ajoute que leur travail ne pourra dépasser six heures par jour, séparées par des repos. Enfin elle défend de faire travailler ces mineurs la nuit ou les jours de fête. Un corps d'inspecteurs est prévu pour contrôler l'application de la loi. Cette loi n'a pas créé un principe tutélaire nouveau, comme on l'a toujours écrit; elle étend simplement la compétence de ce principe et multiplie le nombre de ses applications. On voudra bien se rappeler, en effet, la protection dont le Code civil entoure le mineur propriétaire, ou le majeur prodigue: les parents dans un cas, le majeur dans l'autre, n'ont pas un droit absolu de disposition; ce droit est réglementé; partant, leur liberté est restreinte. Ce n'est ainsi que par de perpétuelles confrontations avec les anciennes prescriptions du Code Napoléon que l'on peut saisir dans son ensemble le caractère des récentes interventions légales; leur nouveauté est pleine de la tradition.

La même année 1874, le 23 décembre, fut votée la loi Roussel, sur la protection des enfants du premier âge: « Tout enfant âgé de moins de deux ans, porte l'article premier, est l'objet d'une surveillance de l'autorité publique, ayant pour but de protéger sa vie et sa santé. » Sous peine d'amende, les parents qui veulent mettre leurs enfants en nourrice sont tenus d'en donner avis, et il est défendu aux mères de quitter leur enfant pour en allaiter un autre. Cette loi a été faite pour remédier à des maux redoutables, à l'incurie des parents. Si les statistiques sont exactes, de cent à cent cinquante mille nourrissons meurent ainsi faute de soins, soit, d'après l'évaluation de M. Bertillon, un cinquième de la mortalité enfantile. A Paris, la proportion monterait jusqu'à la moitié des naissances. Cette loi n'est d'ailleurs appliquée *qu'en gros* et, si elle a produit quelque bien, il ne faut pas que les imaginations sentimentales se représentent aujourd'hui l'État comme une bienfaisante mère.

D'autre part, la loi des 28-29 mars 1882 limite le droit d'éducation du père: s'il reste libre de choisir le mode d'enseignement, il ne peut priver son fils d'enseignement, et son choix est contrôlé, même s'il ne l'envoie pas à l'école publique, par l'inspection d'État des écoles privées. Peut-être

un jour le père perdra-t-il la liberté de ce choix et, en même temps qu'obligatoire, l'enseignement deviendra-t-il obligatoire dans les écoles publiques. Mais ce temps ne semble pas très proche, car on sait que la loi de 1882 est loin d'être respectée : l'obligation scolaire reste encore théorique dans certaines régions, et aux champs les enfants quittent l'école pendant la période d'activité agricole. Les pénalités ne peuvent avoir raison de ces illégalités, parce que l'obligation se heurte à une nécessité inéluctable : comment faire la moisson? La famille rurale, déjà réduite par l'exode à la ville, a besoin de tous ses bras pour faucher, transporter et engranger la récolte. Aussi les autorités municipales et scolaires sont-elles contraintes de laisser faire.

Plus que ces lois parlementaires la jurisprudence fournit des données suggestives sur la physionomie future de la famille.

Déjà du temps du second Empire, les tribunaux commencèrent à s'instituer les censeurs de l'autorité paternelle, la surveillèrent et la restreignirent. Dalloz et Laurent prétendirent s'insurger contre des audaces qui attaquaient des privilèges construits en ciment romain : vaines récriminations. Le Code ne résista pas aux forces de la nécessité. Demolombe, savant et illustre doctrinaire, professeur à la faculté de Caen, cria lui-même : « Il faut venir au secours de l'enfant! Nous ferons comme nous pourrons, mais il faut absolument que nous en venions là. La raison, la morale, l'humanité même l'exigent! » Mais des scrupules juridiques viennent contrarier ce beau zèle, et, pour les dissiper, cet excellent juriste ajoute avec bonhomie : « Les moyens juridiques ne nous manqueront pas, Dieu merci! » Ils manquaient pourtant : cela n'embarrassa pas les magistrats. Les tribunaux, ne pouvant user d'aucun argument sérieux de texte, durent abuser de deux articles, de pâte assez molle pour être déformés : l'un coté 442, qui permet d'exclure de la tutelle les gens d'une « inconduite notoire, ceux dont la gestion attesterait l'incapacité ou l'improbité », l'autre, coté 302, donnant aux juges, en cas de divorce, le droit d'enlever la garde aux parents « pour le plus grand avantage des enfants ». Dans le premier article, de père il n'était pas question, et le second visait un cas particulier;

Il est clair que le père n'est pas juridiquement assimilable à un tuteur, et l'article 302, en prenant la peine d'édicter une règle contre certains pères, marquait combien elle était exceptionnelle. Les tribunaux n'en assimilèrent pas moins le mauvais père à un époux divorcé. La jurisprudence faisait encore la loi. D'ailleurs, sans le savoir, les cours impériales continuaient les traditions de l'ancien régime, et, en violant ainsi ouvertement le Code, raccordaient encore une fois le présent au passé. C'était aussi la législation révolutionnaire qui revivait. Les tribunaux, d'ailleurs. qui abusaient des textes, s'excusaient en faisant appel à l'esprit de la loi et à la sensibilité du cœur.

Les tribunaux, il est vrai, prononcèrent non la déchéance de la puissance paternelle, mais la déchéance de certains de ses attributs, ceux qui précisément avaient été l'occasion d'un mauvais usage. Ils enlevèrent au père débauché, violent ou ivrogne, son droit de garde; au père dissipateur, sa jouissance et son administration usufruitières; ils lui refusèrent d'user de son droit de correction. Et, comme pour éviter de donner matière à discussion, la plupart des jugements n'entraient dans aucun détail de fait, se contentant d'invoquer des « motifs graves », sans préciser. La jurisprudence créait ainsi à volonté des quarts, des tiers, des cinquièmes de père. à la mode des agents de change.

Certains légistes finirent par s'inquiéter de voir si longtemps l'illégalité au service de l'équité, et le temps vint où l'on voulut régulariser cette procédure qui manquait si irrespectueusement aux égards dus au Code civil. MM. Roussel, Schœlcher, Jules Simon déposèrent un projet de loi en 1881, qui, discuté, remanié, abandonné, repris, finit par devenir la grande loi réformatrice du 24 juillet 1889. Le parlement voulut être encore plus irrespectueux que la magistrature à l'égard de la *patria potestas*, et, malgré MM. Léon Clément et Bérenger, défenseurs du Code, admit le principe de la déchéance totale. Désormais la déchéance a lieu de plein droit, notamment en cas de crimes ou délits commis sur la personne des enfants, ou à la suite de deux condamnations pour excitation de mineurs à la débauche ; elle n'est que facultative, au contraire, abandonnée à l'appréciation des tribunaux, en cas

de condamnations aux travaux forcés, d'ivresse habituelle, de mauvaise conduite scandaleuse et notoire, en cas de mauvais traitements, et autres faits semblables.

On peut dire que ces diverses lois « socialisent » la famille, en lui enlevant une partie de son caractère privé traditionnel : elle est de moins en moins cet îlot dans la société, qui défendait son indépendance dans les maisons isolées de la Rome ancienne. L'affection du père cesse d'être tout le droit des enfants : il est dépossédé de son dernier privilège masculin, de celui qui semblait avoir trouvé dans la faiblesse des enfants une pérennité intangible. La contrainte sociale, qui autrefois s'exerçait par l'intermédiaire de la famille, s'élargit jusqu'à perdre son antique caractère. Les liens de famille ne situent plus les hommes dans la société ; leurs droits civiques et civils sont désormais presque indépendants du père.

La famille légale se resserre, devient plus petite ; elle tend à n'être que le groupe composé du mari et de la femme, et des enfants, ceux-ci jusqu'à leur majorité seulement. Une loi qui marque bien cette évolution est celle qui donne des droits successoraux au conjoint survivant. L'article 767 du Code civil n'appelait le conjoint survivant à la succession du défunt qu'à la condition qu'il n'y eût ni parents au degré successible (le dernier degré est le douzième), ni enfants naturels. Le conjoint n'apparaissait donc qu'en l'absence de la famille consanguine. La loi du 9 mars 1891, à laquelle M. Delsol a attaché son nom, a donné au conjoint survivant une véritable vocation héréditaire contre la famille : il hérite de la propriété, quand le défunt ne laisse pas d'héritiers légaux, et d'une part d'usufruit, dans l'autre hypothèse. Dans le premier cas, il n'est pas fait échec au droit de la famille traditionnelle ; dans le second cas, les droits de la famille sont, au contraire, sinon supprimés, du moins diminués. Cette loi signale nettement la formation de la petite famille dont nous venons de parler. Les liens qui attachent chaque homme à son père et à ses parents éloignés sont rendus plus lâches. C'est aussi une forte atténuation au principe ancien de la conservation des biens dans la famille.

En même temps que la puissance de la famille légitime sur les membres qui la composent diminue, croît l'importance

de la filiation illégitime. Et ce n'est pas seulement à la jurisprudence en faveur des filles-mères que nous faisons allusion, mais à la loi beaucoup plus importante de 1896 sur les enfants naturels.

« Enfans bastards ne succèdent », enseignait un vieux brocard coutumier ; ils n'avaient guère droit qu'à des aliments. La Révolution les légitima, en quelque sorte, par l'article 2 de la loi du 12 brumaire an II : « Leurs droits de successibilité seront les mêmes que ceux des autres enfants ». Le Code civil revint à la coutume : « Les enfants naturels ne sont pas héritiers. » En concours avec des enfants ou descendants légitimes, ils avaient droit au tiers de la part héréditaire qu'ils auraient eue s'ils avaient été légitimes ; en concours avec des ascendants ou des frères ou sœurs du défunt, ils avaient droit à la moitié ; en concours avec des collatéraux, ils avaient droit aux trois quarts ; enfin, venant seuls, ils recevaient la totalité des biens. Dans cette législation, les droits de la famille légitime sont à peine entamés : le bâtard s'élève jusqu'au quart, à la moitié et aux trois quarts d'un enfant légitime. Il existait ainsi des fractions d'enfants légitimés, comme nous avons vu la jurisprudence créer des fractions de père légitime.

La loi du 25 mars 1896 qualifie d'*héritiers* les enfants naturels : ils sont élevés d'un échelon dans la hiérarchie juridique. Le fractionnement de légitimité subsiste, mais la fraction est plus élevée : en se reportant aux distinctions faites plus haut, l'enfant naturel équivaut dans le premier cas à une moitié, et dans les deux autres cas à trois quarts d'enfant légitime. Ainsi les bâtards s'approchent de plus en plus de la légitimité ; l'article 7 est même rédigé dans les termes les plus révolutionnaires : « L'enfant naturel, légalement reconnu, appelé à la succession ab intestat ou testamentaire de son auteur, sera considéré, *quant à la quotité du droit*, comme enfant légitime. » Les mots soulignés apparaissent comme incidents, ils ne semblent pas tenir fortement au reste du texte ; supprimés, le sens général de la phrase subsiste intact. Le passé ne tient plus qu'à ces six mots.

L'avant-projet du Code civil suisse nous permet, ici encore, de prévoir l'évolution prochaine : « Ce serait une contradic-

tion flagrante », écrit le rédacteur de l'Exposé des motifs, l'éminent professeur Eugène Huber, « que d'accorder à l'enfant naturel l'égalité des droits en général, tout en le déclarant déchu de ceux attachés à la parenté. Ces raisons doivent nous engager à créer en faveur de l'enfant naturel une situation légale dont l'infériorité ne reposera point sur le fait de l'illégitimité de la naissance, mais résultera d'autres considérations, telles que la protection due au mariage et aux enfants légitimes. » Et, partant de cette vue, le législateur suisse intègre profondément le bâtard dans la famille légitime : le projet lui confère à l'égard de la mère et de la parenté maternelle absolument les mêmes droits qu'aux enfants légitimés, sans entrer dans aucune des distinctions de notre législation. Constatons ici comme un renouvellement de l'antique matriarcat, cette forme familiale qu'Émile de Girardin préconisait autrefois, précisément pour supprimer les différences : tous les enfants sont légitimes au regard de la mère, et dans cette légitimité maternelle sombre la vieille iniquité de bâtardise.



Nous avons pu voir que ni la propriété, ni le travail, ni la famille, ne sont soumis aujourd'hui aux règles promulguées par le Code civil. Qu'en est-il résulté ? L'individu est-il plus libre, ou moins libre, ou plus simplement, n'est-il pas autrement dépendant qu'autrefois ? C'est la grosse querelle suscitée par les interventions légales qui ont modifié les conceptions juridiques du Code Napoléon. Quelques-uns ont estimé que la civilisation contemporaine a produit un individualisme qui s'oppose en contraste violent à la contrainte sociale ancienne. D'autres, au contraire, ont signalé la disparition de l'ancien individualisme devant une contrainte inconnue à nos aînés : la réglementation.

Le problème de la réglementation est aigu, parce que la solution en est liée à la dépossession des bénéficiaires de l'ancien système juridique. Les économistes orthodoxes ont montré, avec raison, que la législation contemporaine absorbe peu à peu l'ancienne liberté de l'usinier, du propriétaire, du père et du mari, soumet ces volontés, naguère autonomes, à l'entrave

de mille mesures de prévoyance et d'hygiène, les oblige au respect d'une nouvelle discipline, sous peine de déchéances, d'indemnités, d'amendes, de grèves. Il est juste de constater, en ce sens, une dépossession du suzerain héréditaire et comme un tassement dans les fondations séculaires du pouvoir, un commencement d'éboulement. Mais s'il est vrai que dans la nouvelle réglementation sombre une liberté, ce n'est pas toute la liberté. Les économistes de l'école de Bastiat font aujourd'hui comme les philosophes du XVIIIe siècle : ils généralisent les principes du débat et leur enlèvent tout particularisme historique ; ils discutent avec des abstractions. La bonne méthode, au contraire, est de ne jamais prendre les mots ou les idées dans leur sens abstrait, sous l'aspect de l'éternité. Toutes les fractions de liberté reprises aux pouvoirs anciens ne sont pas tombées dans le vide, comme quelques-uns l'enseignent : elles ont profité à d'autres, à l'ouvrier, au locataire, à la femme, à l'enfant légitime, au bâtard, et leur constituent les premiers éléments de leur personnalité juridique. La réglementation est ainsi liée pour ces divers groupes à la liberté ; elle n'est pas autre chose que la reconnaissance de leur autonomie. Cela est si vrai que jamais les récents bénéficiaires des lois ouvrières ne se sont plaints d'être l'objet d'une coercition autoritaire et injuste.

Ce que l'on appelle la réglementation sociale, par opposition à la liberté du Code civil, n'a rien d'extraordinaire ; elle n'est pas une invention de politiciens ; elle correspond aux nécessités qui dérivent de la machine et de la démocratie ; elle reproduit pour d'autres l'intervention de naguère qui avait précisément réalisé la liberté du propriétaire, de l'usinier, du mari, du père. Il ne faudrait pas se laisser abuser par ce terme assez nouveau de « social », comme si l'ancienne organisation n'était pas elle aussi le produit de la sociabilité, d'une certaine solidarité. Ne nous laissons pas davantage abuser par ces mots : l'intervention de l'État, source abondante et trouble de procès entre sociologues et politiques. Comme l'a démontré Rodbertus, voici fort longtemps, il y a toujours une intervention de l'État, c'est-à-dire un état de droit. Le sens de l'intervention varie avec les époques : là est la cause des litiges.

Rassurons-nous. Il en est pour la France comme pour tous les autres pays, et beaucoup ont été même plus loin qu'elle. Nous avons vu, d'autre part, toutes les puissances publiques, le Parlement, le gouvernement, l'administration, les praticiens, la magistrature, participer à l'évolution du Code civil. Notre temps n'est donc pas la victime des malicieuses machinations d'une métaphysique irrationnelle. Ce sont là de bonnes preuves que ces transformations juridiques sont nécessaires, et irrésistibles. C'est le mouvement même de la vie.

Pour que le « Code immortel » demeurât la raison écrite du monde moderne, comme l'avaient espéré Napoléon et ses légistes, il aurait fallu que la France s'arrêtât de vivre, il y a cent ans; et non seulement la France, mais encore toutes les parties de l'Europe demeurées tributaires de nos lois, malgré Waterloo. L'œuvre de renouvellement que nous avons poursuivie empiriquement, sans oser, comme disait Bigot-Préameneu, démolir « l'arche sainte », plusieurs nations l'ont osée méthodiquement; elles se sont donné à leur tour des codes nationaux. Le plus illustre est le code civil allemand, que les juristes français eux-mêmes considèrent comme le modèle des codifications modernes.

En France, Émile Acollas, le premier, vers la fin de l'Empire, posa le problème dans son intégralité. Il agita l'opinion avec l'appui des hommes politiques républicains. Sa nomination à l'université de Berne, puis la guerre, interrompirent ce grand effort. Tout reste à faire. Si les civilistes, si les professeurs de nos facultés de droit veulent célébrer avec magnificence, comme tout paraît leur en faire un devoir, l'œuvre, qui, malgré ses imperfections et ses lacunes, a donné à la France un prestige romain, peut-être verront-ils là l'occasion de reprendre ce vaste dessein : leur œuvre collective ferait connaître à l'opinion les étapes franchies, et nous aiderait à prévoir les étapes futures. Une œuvre de revision méthodique, faite dans un esprit historique, aurait cet inestimable avantage, de rendre conscientes, par delà les mots anciens, les règles encore presque inédites de la nouvelle solidarité sociale.

MAXIME LEROY

LES ORIGINES

DU

ROMAN BALZACIEN

Il n'y a rien de plus intéressant en histoire littéraire que les questions d'origines. Mais à propos de Balzac on a coutume de poser le problème de telle façon qu'il devient presque insoluble. On considère Balzac à l'époque de sa maturité, vers 1833 ou 1834, au moment où il donnait ses chefs-d'œuvre d'art réaliste, *Eugénie Grandet, le Médecin de campagne, le Père Goriot*; on semble croire qu'il a débuté par ces chefs-d'œuvre-là ; et, les opposant alors aux romans lyriques du premier Empire ou aux romans historiques de la Restauration, on s'écrie : « Cela ne ressemble à rien ! C'est de tout point la création d'un art nouveau ! C'est prodigieux !... »

Prodigieux, certes : le génie l'est toujours. Mais toujours aussi le génie a ses racines dans le passé ; si hardi, si original qu'il puisse être, et qu'il s'appelle Shakespeare ou Molière, Rousseau ou Lamartine, le génie doit toujours quelque chose à quelqu'un. En ce qui concerne Balzac, la vérité est qu'il est arrivé très lentement, plus lentement qu'aucun autre de nos grands écrivains, à la pleine conscience de lui-même, qu'il n'y est arrivé qu'après bien des tâtonnements, après onze ou douze ans de labeur et de production confuse, et que, loin de s'être formé tout seul, loin de ne ressembler à personne, il a eu les maîtres les plus divers. Il

en a eu d'excellents ; il en a eu aussi, et d'abord, de tout à fait déplorables.

Est-il donc si difficile de s'en apercevoir? D'une part, sa correspondance nous tient au courant, année par année, et dès 1819, de ses relations, de ses lectures et de ses enthousiasmes. D'autre part, son œuvre elle-même est là qui nous renseigne, et pour des yeux un peu exercés, l'empreinte des leçons qu'il a reçues y est si visible ! Elle est visible en maint endroit de la *Comédie humaine*, c'est-à-dire dans les romans qu'il a composés de 1829 à 1848 et tant bien que mal rassemblés sous ce titre collectif ; elle est plus visible encore dans ses œuvres de jeunesse, dans les romans qu'il avait publiés avant 1829 sous le nom de lord R'hoone ou d'Horace de Saint-Aubin.

I

N'en déplaise à certains admirateurs de Balzac, qui tremblent sans cesse qu'on ne lui manque de respect, le roman balzacien est sorti du roman populaire.

Le roman populaire date chez nous de la Révolution, du jour où la France est devenue une démocratie[1]. Il avait été préparé, quelques années auparavant, par Restif de la Bretonne, dont les romans sont ce qui se peut imaginer de plus grossier ou de plus cynique ; il a été définitivement fondé, entre 1793 et 1800, par Pigault-Lebrun et Ducray-Duminil.

Peut-être serait-il injuste de les confondre et de les envelopper dans le même dédain. Pigault-Lebrun avait presque du talent, à force d'avoir de la verve et de la gaieté ; Ducray-Duminil n'était qu'un pauvre barbouilleur de papier. De plus, autant la muse faubourienne de Pigault-Lebrun était rieuse et gaillarde, autant celle de Ducray-Duminil était blafarde et funèbre. L'un est l'auteur de *Mon oncle Thomas*, de *Monsieur Botte*, etc. ; il nous conte d'ordinaire la burlesque odyssée de quelque enfant du peuple qu'il marie, au dénouement, à la

1. Voir, dans la *Revue* du 15 avril 1901, *les Origines du Roman populaire*.

fille d'un grand seigneur en criant : « Vive l'égalité ! » et ce ne sont chez lui qu'inventions bouffonnes, galopades éperdues, escapades par la fenêtre, dégringolades par la cheminée. L'autre est l'auteur de *Victor ou l'Enfant de la forêt*, de *Cœlina ou l'Enfant du mystère* ; il dit les angoisses d'une innocente victime entre d'invisibles ennemis qui la persécutent et des amis inconnus qui s'efforcent de la défendre ; il prodigue les noirs complots, les incendies, les tueries affreuses, les nuits sans lune, les manoirs en ruine, — jusqu'à ce qu'enfin, au tome V, il venge la vertu opprimée, châtie le traître, et rende à « l'enfant du mystère » ses mystérieux parents.

Mais de Pigault-Lebrun à Ducray-Duminil, si la différence est réelle, elle n'est cependant pas très profonde. Il y a des traîtres et des cadavres chez Pigault-Lebrun, et jusque dans ses plus folles pantalonnades. Au fond, les deux rivaux se ressemblent, et surtout par ce qui leur manque. Point d'études de mœurs chez eux, point de caractères, nul goût, nulle délicatesse d'esprit ou de style : tout cela ne pourrait agréer qu'à l'élite du public, et ils écrivent pour la grande foule illettrée, pour le peuple. Du roman français tel qu'il s'était constitué aux environs de 1730, ils n'ont gardé que ce qui en était l'élément le moins précieux, la péripétie, l'aventure, la fable dramatique, et ils ont eu soin d'en éliminer tout ce qui s'y mêlait, chez Lesage, par exemple, et chez l'abbé Prévost, d'exquise poésie ou de forte et durable vérité. Un comique de caserne ou d'atelier, un pathétique brutal, une sentimentalité larmoyante, mais une action vive, des situations outrées, des coups de théâtre, des surprises, de l'extraordinaire, en un mot, — voilà de quoi le roman populaire s'est trouvé fait dès le jour de sa naissance, et de quoi, il devait être fait pour plaire à sa clientèle.

C'est dire qu'il est très voisin du mélodrame, lequel n'est autre chose que le drame populaire; et, en effet, ces deux genres sont nés à la même époque, nés des mêmes circonstances. Il fallait un théâtre à la France démocratique, pour la même raison qu'il lui fallait des romans. Ici, le précurseur n'a pas été Restif de la Bretonne, mais son digne émule, Sébastien Mercier, l'auteur de *l'Indigent* et de *la Brouette du vinaigrier*; quant au fondateur, il s'appelait Guilbert de Pixé-

récourt. Nom jadis glorieux ! Pendant une quarantaine d'années, de 1797 à 1834, Pixérécourt s'est entendu appeler « le prince du boulevard », « le Corneille du mélodrame » ; Boieldieu, Meyerbeer lui demandaient à mains jointes des livrets d'opéra, et il passait pour l'éloquent défenseur, pour le sauveur de la morale publique : « Je l'ai vu, dans l'absence du culte, s'écriait le bon Nodier, suppléer aux instructions de la chaire muette ! » De son propre aveu, il avait produit cent vingt pièces, et chacune d'elles, en moyenne, avait été représentée cinq cents fois ; mais *l'Homme à trois visages* avait eu jusqu'à mille vingt-deux représentations, *le Chien de Montargis*, mille cent cinquante-huit, *la Femme à trois maris*, mille trois cent quarante-six, et *le Pèlerin blanc* plus de mille cinq cents[1]. Cette grande renommée s'est effondrée soudain, et les pièces de Pixérécourt ont brusquement quitté l'affiche, lorsque le drame romantique a fait son apparition avec Dumas père, Alfred de Vigny et Victor Hugo ; et, vraiment, je crois bien qu'en immolant Pixérécourt le romantisme a commis un de ces inconscients parricides comme il y en a dans le répertoire de l'Ambigu, car, en réalité, sous sa cape espagnole et son panache le drame romantique était fils du mélodrame.

Roman populaire de Pigault-Lebrun et de Ducray-Duminil, mélodrame de Pixérécourt, voilà le fonds français auquel va tout d'abord puiser Balzac. Mais j'ajoute que, dès les premiers jours du XIXe siècle, ce fonds français s'était accru, je n'ose dire enrichi, d'un apport étranger dont il y a lieu de tenir très grand compte.

Le fonds national, l'imagination française, même dans ce qu'elle a de plus fou et de plus désordonné, ne pouvait plus suffire aux besoins des âmes, aux besoins d'une génération issue de la tourmente révolutionnaire et qui avait grandi au bruit du tocsin ou du canon sous une perpétuelle menace de mort. En fait d'émotions, elle avait le droit d'être blasée et de se montrer difficile ; il lui fallait des raffinements dans l'atroce. Et, sans doute, en lui-même, ce goût de l'atroce n'était pas chose entièrement nouvelle : on le voit poindre de toute part en Europe avant 1750, en France chez l'abbé Prévost et

1. Voir, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1900), un intéressant article de M. Jules Marsan sur Pixérécourt.

Crébillon père, en Angleterre chez Georges Lillo et Richardson, en Allemagne chez Bürger et autres poètes de ballades macabres ; déjà le bel équilibre du XVIIe siècle était rompu, déjà il y avait quelque chose de malade dans l'âme humaine. Mais combien la grande convulsion qui est venue secouer l'Europe à la fin du XVIIIe siècle, combien la Révolution n'a-t-elle pas développé ce germe morbide! Alors apparaît en Angleterre Anne Radcliffe, escortée de Lewis et de Maturin, et une école se fonde, l'école du cauchemar, qui va profondément modifier le roman populaire.

L'histoire de cette école n'a jamais été écrite, que je sache; Taine n'en a rien dit dans sa *Littérature anglaise*, et il y aurait là un bon sujet de thèse à prendre. Celui qui le traiterait serait étonné de voir tout ce que le romantisme doit à madame Radcliffe, à Lewis et à Maturin ; il serait surpris de retrouver leur empreinte chez Hoffmann comme chez Walter Scott, chez Mérimée comme chez Nodier, chez George Sand comme chez Victor Hugo, et il s'apercevrait que, les trois quarts du temps, quand nos romantiques croient imiter Shakespeare ou Walter Scott, c'est Maturin, Lewis ou Anne Radcliffe qu'ils imitent. Mais je ne puis qu'effleurer le sujet, et seulement dans son rapport avec l'histoire du roman balzacien.

Madame Radcliffe a publié ses romans, *le Sicilien*, *les Mystères du château d'Udolphe*, *le Confessionnal des pénitents noirs*, etc., de 1789 à 1797; après quoi, effrayée peut-être de ce qu'elle avait fait, — *matremque suus conterruit infans!* — elle s'est tue jusqu'à sa mort. Sans analyser ses œuvres qui, du reste, ont gardé des lecteurs et se réimpriment encore, je confesse que personne n'a jamais surpassé ni même égalé la sombre horreur de ses conceptions. Elle demeure la reine des épouvantements, et *le Confessionnal des pénitents noirs* est, dans son genre, un chef-d'œuvre. Intrigue compliquée à souhait, qui se noue et se dénoue dans le sang, dialogues haletants, péripéties sans nombre, succession ininterrompue de tableaux propres à donner la chair de poule, et dont les plus riants sont des scènes d'agonie dans l'*in pace* d'un couvent ou de torture dans les prisons de l'Inquisition, — que demander de plus, et, en comparant cela aux timides

atrocités de Ducray-Duminil, comment ne pas reconnaître, selon une formule naguère à la mode, la supériorité des races anglo-saxonnes ?

Quelque chose, pourtant, manquait encore : le surnaturel, le fantastique. Il y en a bien un peu chez madame Radcliffe, dans *les Mystères du château d'Udolphe*, mais il n'y est qu'une illusion aussitôt détruite, une pure supercherie : les revenants ne sont pas de vrais revenants, ce sont des êtres en chair et en os, des promeneurs inoffensifs qui faisaient les cent pas, au clair de la lune, sur les remparts ; et, après nous avoir bien effrayés, madame Radcliffe nous avertit que nous avons eu tort d'avoir peur. Notre plaisir en est tout gâté : car il est agréable d'avoir peur, mais il est ennuyeux de se savoir dupe. Il restait donc à introduire dans le roman populaire les spectres et les démons, les esprits infernaux, les nuits de Walpürgis, les pactes avec l'Enfer, toutes les formes du satanisme. Ç'a été le rôle de Lewis et de Maturin, et par là ils sont devenus un moment presque célèbres, surtout Lewis, dont Byron et Walter Scott s'honoraient d'être les amis.

Le Moine, de Lewis, a paru en 1795 et a eu un succès européen. Il serait impossible d'en donner une analyse suivie, d'abord parce qu'il est d'une immoralité purement monstrueuse, et ensuite parce que vingt histoires différentes s'y croisent et s'y enchevêtrent. L'action est en Espagne, et Mérimée se rappelait bien le premier chapitre, la galante rencontre de Don Raymond et d'Agnès de Medina dans une église de Madrid, lorsqu'il a écrit *les Ames du Purgatoire*, — de même qu'en écrivant *la Vénus d'Ille* il s'est souvenu de la « Nonne sanglante ». La Nonne est un spectre qui se montre la nuit, à une heure invariable, dans le corridor du château, voilé comme une religieuse, un couteau dans une main, une lampe dans l'autre. Agnès, qui n'est point peureuse, mais qui est amoureuse, et qui voudrait bien s'échapper du château pour rejoindre son fiancé don Raymond, imagine, certain soir, de jouer le personnage du spectre, et d'effrayer ainsi les gens qui voudraient s'opposer à sa fuite. A l'heure convenue, Raymond, qui faisait le guet devant la porte, reçoit dans ses bras la femme voilée qu'il croit être Agnès : c'est le spectre, c'est la « Nonne sanglante », et Raymond a beau fuir, il a

beau presser les flancs de son cheval, la Nonne s'attache à lui, et il sent qu'elle est là, derrière lui, sur la croupe du cheval. Tout à coup, elle disparaît. Mais, la nuit suivante, il la voit revenir vers lui « d'un pas grave et mesuré » ; elle entre dans sa chambre, s'approche de son lit, l'appelle son époux, et réclame sa place auprès de lui en chantant :

Raymond, Raymond, tu es à moi,
Je suis à toi pour la vie.

« ... Elle leva lentement son voile, raconte Raymond. Que vois-je? Un corps inanimé; sa figure était longue, son air hagard, ses joues et ses lèvres étaient totalement décolorées... Je voulais appeler du secours; les sons expiraient sur mes lèvres... » A deux heures du matin, la Nonne se retire, laissant Raymond évanoui.

Cet épisode est ce qu'il y a de moins mauvais dans *le Moine*. Le reste est l'histoire d'Ambrosio, le moine infâme et sacrilège dont Claude Frollo, dans *Notre-Dame de Paris*, ne sera que la puissante copie. Après avoir aimé Mathilde de Villanegas, après avoir fait mourir Antonia dans les plus affreux supplices, après bien des crimes de toute sorte, Ambrosio finit par se vendre au démon, et le démon le jette au fond d'un précipice. Quelques romances, dans le goût troubadour, se mêlent çà et là au texte, celle de Durandarte et Belerma, celle d'Alonzo et Imogine :

Il le faut, disait un guerrier
A la belle et tendre Imogine;
Il le faut, je suis chevalier,
Et je pars pour la Palestine...

L'avouerai-je? C'est avec quelque émotion que je l'ai découverte, cette fade romance, dans la traduction française du *Moine* : car je la connaissais de longue date, sans en connaître l'auteur. Et qui ne se la rappelle? Qui ne se souvient qu'elle est citée dans un chapitre des *Misérables*, et dans un chapitre si beau, si charmant, si digne de Hugo! C'est celui où Fantine, devenue mère et obligée de confier sa petite Cosette aux soins d'autrui, rencontre à Montfermeil, à la porte d'un cabaret, la mégère qui se nomme madame Thé-

nardier. Les deux petites filles de madame Thénardier sont assises sur la chaîne de fer d'un fardier, d'une de ces charrettes qui servent à transporter les troncs d'arbres; leur mère les balance sur la lourde chaîne en fredonnant une chanson, — et la chanson qu'elle fredonne, c'est la romance d'Imogine, dont elle ne se lasse pas de répéter les premiers vers :

Il le faut, disait un guerrier,
A la belle et tendre Imogine...

Melmoth ou l'Homme errant, de Maturin, postérieur de vingt-cinq ans au *Moine* de Lewis, est une autre diablerie qui ne vaut ni plus ni moins. Sauf le prologue, qui est un morceau de joli réalisme humoristique, ce roman en six volumes est une absurde débauche d'imagination, avec ce tour froidement cruel qui est propre à l'imagination anglaise. Le héros est un être fabuleux, un certain Melmoth, né au XVe siècle, quoiqu'il vive encore au XIXe, et qui reparaît toutes les fois qu'un membre de sa famille est sur le point de mourir : telle la dame d'Avenel, la « dame blanche », dans le *Monastère* de Walter Scott, publié la même année que *Melmoth*, en 1820. Le destin de Melmoth est de vivre éternellement, à condition qu'il livre de temps à autre des âmes au démon. Et donc, il rôde autour de tous les désespoirs et de toutes les infortunes, autour des criminels et des moribonds, toujours prompt à tenter, à séduire la faiblesse humaine, et à proposer l'abominable marché. Il parcourt le monde entier; il nous mène, lui aussi, dans de vieux cloîtres déserts, dans les prisons de l'Inquisition, dans des *in pace* où de jeunes époux sont ensevelis vivants et où l'époux finit par manger l'épouse, pour lui épargner le chagrin de rester veuve; il nous conduit en Espagne, aux Indes, je ne sais où encore; puis, ne trouvant plus personne qui consente, même en échange des plus grandes richesses, à lui vendre son âme, il tombe à son tour entre les mains du démon. N'était le surnaturel qui est ici prodigué, on croirait lire un de ces vieux romans d'aventures qui pullulaient chez nous au commencement du XVIIIe siècle, *Roselli ou l'Infortuné Napolitain*, par exemple; avec les romans de Maturin nous reculons jusque-là.

Telles sont, si invraisemblable que la chose puisse paraître, les œuvres dont Balzac s'est inspiré au début de sa carrière; tels ont été ses premiers modèles. S'il avait pratiqué aussi d'autres écrivains, Rousseau, madame Cottin et madame de Staël, Nodier, Shakespeare, Byron, il n'avait pris d'eux que ce qui pouvait se plier et s'adapter aux exigences du roman populaire, le faux lyrisme, l'emphase sentimentale, le jargon de la passion romantique, ou bien le merveilleux, les visions épouvantables et les fantasmagories. Pigault-Lebrun, Ducray-Duminil et Pixérécourt, Anne Radcliffe, Lewis et Maturin demeuraient ses vrais guides. Je pourrais citer bien des passages de ses lettres ou de ses œuvres, et de celles même qui datent de 1830 ou 1840, où s'affirment encore ses sympathies et sa reconnaissance. Il connaissait personnellement Pigault-Lebrun et Pixérécourt; il avait avec eux les relations les plus cordiales [1]. S'il n'a pu connaître de la même façon madame Radcliffe, Lewis et Maturin, si même il n'a pu lire leurs romans dans le texte, faute de savoir l'anglais, il les avait lus dans des traductions, et il a dit bien haut le cas qu'il faisait d'eux. Il les a loués sans réserve : il qualifie d'« admirables » les romans de madame Radcliffe; il cite ceux de Lewis comme des chefs-d'œuvre qu'égale à peine la *Chartreuse de Parme*, et il ne lui suffit pas d'avoir quelque part appelé Maturin « l'auteur moderne le plus original dont la Grande-Bretagne puisse se glorifier », il le nomme ailleurs à côté de Molière, de Gœthe et comme « un des plus grands génies de l'Europe » [2]. Et, par le fait, il ne pouvait parler d'eux autrement, à moins d'être très illogique et ingrat : car nous n'avons qu'à entr'ouvrir ses premières œuvres pour savoir quelle est l'importance de sa dette envers eux, ou plutôt jusqu'à quel point son long commerce avec eux lui a été funeste.

Les premières œuvres de Balzac sont *l'Héritière de Birague* (1822); *Jean-Louis ou la Fille trouvée* (même date); *Clotilde*

1. *Correspondance de Balzac*, 29 avril 1833; *Lettres à l'Étrangère*, 3 avril 1834.

2. Œuvres de Balzac, *passim* : — *la Muse du département*, *Honorine*, *Sarrazine*, *Revue parisienne*, *les Illusions perdues*, préface de *la Peau de chagrin*, *Litanies romantiques*, *Melmoth réconcilié*, *Histoire des Treize*, *le Cabinet des antiques*, *l'Élixir de longue vie*, *Correspondance* (30 juillet 1832). — et *Histoire des Œuvres de H. de Balzac* par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 170.

de Lusignan ou le Beau Juif (même date), — réimprimé sous ce titre : *l'Israélite* ; — *le Centenaire ou les Deux Beringheld* (même date), — réimprimé sous ce titre : *le Sorcier* ; — *le Vicaire des Ardennes* (même date); *la Dernière Fée ou la Nouvelle lampe merveilleuse* (1823); *Annette et le Criminel* (1824), — réimprimé sous ce titre : *Argow le pirate* ; — et enfin *Jane la pâle*, dont le titre primitif, plus romantique, était *Wann-Chlore* (1825)[1].

Essayons de les feuilleter.

L'Héritière de Birague. La préface est imitée de celle de *Melmoth*, lequel a fourni, en outre, l'épigraphe de divers chapitres; la donnée est celle de *Cœlina*, sauf que l'action se passe sous la régence de Catherine de Médicis. Comme Cœlina, Aloyse de Birague est en butte aux persécutions d'un scélérat qui en veut à sa dot, qui la sépare de celui qu'elle aime et la tient séquestrée dans sa chambre; comme Cœlina, elle est protégée par un être mystérieux et masqué qui, malgré son masque, est une belle tête de vieillard et qui survient toujours au moment opportun; si, au dénouement, celui-ci ne dit pas à l'héroïne, ainsi que dans *Cœlina* : « Je suis ton père ! » il lui dit : « Je suis ton grand-père ! » et l'effet est sensiblement le même. Des propos d'ivrogne, de grosses facéties, de lourdes gauloiseries dans le goût de Pigault-Lebrun alternent avec des scènes d'horreur renouvelées tantôt de Ducray-Duminil, tantôt d'Anne Radcliffe. Trappes qui s'ouvrent et se referment brusquement, apparitions et dis-

1. En dressant la liste des premiers romans de Balzac, M. de Spoelberch de Lovenjoul en indique plusieurs autres auxquels Balzac a peut-être collaboré : *les Deux Hector, ou les Deux familles bretonnes* (1821); *Charles Pointel, ou Mon cousin de la main gauche* (1821); *le Tartare, ou le Retour de l'exilé* (1822); *Michel et Christine, et la suite* (1823); l'*Anonyme, ou Ni père ni mère* (1823); *le Corrupteur* (1827). Ils sont signés : « A. de Viellerglé » ou : « A. de Viellerglé Saint-Alme », — et « Viellerglé » est l'anagramme de « d'Égreville », nom d'un collaborateur, et, je crois, d'un cousin de Balzac. — Mais, si Balzac a collaboré à ces ouvrages, il est impossible de dire dans quelle mesure, et il me semble prudent de m'en tenir aux volumes qui étaient signés soit des deux noms de « A. de Viellerglé » et de « lord R'hoone » (anagramme d' « Honoré »), soit même du seul nom de « lord R'hoone » ou d' « Horace de Saint-Aubin ». Au surplus, les *Deux Hector*, *Charles Pointel*, etc., sont des romans de même type que l'*Héritière de Birague* ou *Jean-Louis*, et ce que je dis des uns peut me dispenser de parler des autres.

Pour ces questions d'attribution, consulter l'excellente *Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, pp. 255-256 et 455-456.

paritions surprenantes, rendez-vous nocturnes au pied de la tour du Nord, descentes à tâtons dans un caveau où gît un squelette qu'une femme, une comtesse, est en train de brûler, poignards, lanternes sourdes, guets-apens, tueries, pendaisons, mort du traître et mariage des deux amants à la fin du récit, — toute la défroque et toutes les rengaines du mélodrame, toutes les traditions du roman populaire se retrouvent là, toutes, jusqu'à l'art de couper les chapitres et de les terminer sur de tragiques points d'orgue :

Enfin, la jeune fille impatientée se hasarde à travers les sombres galeries qui sauvèrent Mathieu le Rouge. Depuis longtemps le comte, ayant devancé l'heure, était assis sur une pierre froide à la grotte des Ossements. Il prête l'oreille au moindre bruit et s'enveloppe d'un manteau d'une couleur rougeâtre pour se préserver de l'humidité du lieu. La comtesse, appuyée sur la margelle de la citerne, attendait sa fille. Elle vit avec surprise la chapelle illuminée... De son côté, l'Italien s'achemine... Minuit sonne!

Ainsi se termine le chapitre xxv.

Jean-Louis ou la Fille trouvée est du Pigault-Lebrun tout pur, ou tout cru ; vrai roman de corps-de-garde qu'anime une grosse verve canaille. Le héros, Jean-Louis, fils d'un charbonnier, est tendrement épris d'une couturière, Fanchette, en qui le duc de Parthenay reconnaîtra finalement sa fille, et Jean-Louis, devenu colonel en Amérique pendant la guerre d'Indépendance, puis général dans les armées de la Révolution, épousera Fanchette malgré l'opposition du duc. Entre parenthèses, je note que l'auteur place en 1788 la guerre d'Indépendance : le roman populaire est coutumier de ces petites étourderies. Parmi les agréments du récit, il en est qui ne sont pas de nature à être détaillés ici ; je me contente de signaler de nombreuses fuites et poursuites avec bris de vaisselle et chutes retentissantes, plusieurs empoisonnements, divers enlèvements, une agonisante qui « lape la tisane répandue sur le carreau sale et fétide de sa mansarde », un Américain, ennemi juré du sexe féminin et quelque peu sorcier, sur la poitrine de qui s'ébrèchent les couteaux, et qui « ne portait jamais ses gants et sa culotte qu'ils ne fussent faits de la peau de femmes anglaises »...

Le Centenaire ou les Deux Beringheld est une imitation et parfois presque une traduction de *Melmoth ou l'Homme errant*. Le début, qui en est la seule partie originale, est d'une absurdité assez réjouissante. La scène est en Touraine, la nuit, dans les dernières années de l'Empire ; une division de l'armée d'Espagne, qui se dirige vers Paris, chemine sous les ordres du général Tullius Beringheld. Arrivé près de Tours, à la hauteur de Grammont, le général s'arrête pour goûter le charme de la nuit, sans plus se soucier de ses troupes, qui continuent leur route. Il reste seul avec un vieux soldat, Jacques Butmel, lequel, dit le texte, « s'était assis, et, la tête sur l'herbe, paraissait ne songer à rien » — « s'asseoir, la tête sur l'herbe », encore une façon de parler propre au roman populaire. — Le général est triste ; il soupire : « Ah ! Marianine, m'es-tu restée fidèle ? » Soudain, il aperçoit une jeune fille en robe blanche, qui s'avance mystérieusement dans l'ombre. Il l'observe, il la suit, s'approche :

— J'espère, mademoiselle, dit le général, que vous ne trouverez pas étonnant que je me sois empressé de venir vous offrir mon secours, en vous voyant seule, à la nuit, au milieu de ces prairies, lorsque des militaires passent à chaque instant sur cette route. Si ma présence vous importune et si mon offre vous paraît une indiscrétion, parlez... Je suis le général Beringheld : ce titre et peut-être ce nom vous persuaderont que vous n'avez rien à craindre de moi.

Au nom de Beringheld, la jeune fille se rapprocha du général, et sans qu'elle proférât une parole, les yeux toujours fixés sur le visage du célèbre guerrier, elle s'inclina respectueusement ; mais sa révérence portait le caractère d'étonnement et d'indécision qui régnait sur sa figure : en se relevant, elle regarda encore avec l'attention de la stupeur les traits de Tullius.

Le général, à l'aspect de l'attitude extatique de la jeune inconnue, fut convaincu cette fois qu'elle était en proie à une aliénation mentale. Il la regarda douloureusement et s'écria :

— Pauvre malheureuse !.. quoique je n'aie pas sujet de me louer de la constance et de la raison de ton sexe, je ne puis m'empêcher de te plaindre. Au moins ton état prouve que tu ne sentais pas faiblement et que tu aimais avec délire.

— Eh ! général, qui vous porte à penser ainsi sur mon compte ?.. L'étonnement dans lequel je suis n'a rien que de très naturel, et je puis facilement vous l'expliquer, sans manquer à ce que j'ai promis. Je vais à un rendez-vous...

— Un rendez-vous, mademoiselle ?

— Un rendez-vous, général, répliqua la jeune fille d'un ton et d'un accent qui suffirent pour déconcerter Beringheld ; un rendez-vous dont je me fais gloire ; mais l'homme que j'attends vous ressemble tellement, que la vue de votre figure m'a plongée dans un profond étonnement.

A peine la jeune fille eut-elle prononcé ces paroles que la stupeur qui s'était emparée d'elle passa dans l'âme intrépide du général ; il pâlit, il chancelle, et à son tour il regarde l'inconnue avec des yeux égarés...

— Hélas ! mademoiselle, je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, par votre mère, par vous-même, dites-moi si l'homme qui vous fait venir à cette heure dans un lieu écarté est jeune ou vieux... s'il est vrai qu'il me ressemble !... Je frémis, moi, soldat accoutumé à tout ce que la guerre a de périls et d'horreurs, je frémis pour vous... Si c'était lui !... pauvre enfant !...

Tout ceci n'est peut-être pas très clair, mais on pressent déjà confusément qu'il va se passer quelque chose, et quelque chose d'effroyable. La jeune fille, Fanny, quitte le général et descend dans la demeure souterraine d'un sorcier qui lui a promis de rendre la santé à son père. Elle ne reparaît plus ; le général entend des plaintes, il voit de loin le sorcier sortir de chez lui, les bras chargés d'un fardeau qui semble un corps humain et que dévorent en un clin d'œil les flammes d'un bûcher : il comprend qu'il n'avait que trop raison de frémir. Ce sorcier est son ancêtre, un comte de Beringheld, né au xve siècle quoiqu'il vive encore au xixe, et dont le destin est de vivre éternellement, à condition... On sait la suite, et déjà on a reconnu en lui le Melmoth de Maturin. Aux chapitres suivants, en effet, le *Centenaire* n'est qu'une contre-façon, d'ailleurs presque amusante, de *Melmoth*. Cela finit par une grande scène au fond des catacombes de Paris, où le Centenaire a entraîné Marianine, la fiancée du général, et où il l'égorge sur un autel tendu de noir, afin d'hériter de sa vie.

J'abrège ; je passe rapidement sur *Clotilde de Lusignan ou le Beau Juif*, qui nous transporte en Provence, au xve siècle, et où il y a des tournois, des romances analogues à celle de la belle Imogine, des combats, des massacres, des bourreaux, des chevalets de torture, une furie qui ouvre avec ses ongles

la poitrine de son ennemi et lui arrache le cœur. Je passe sur le *Vicaire des Ardennes*, œuvre imitée du *Moine* de Lewis et de même type que les précédentes, mais informe, mais illisible, et si scandaleuse que le gouvernement en fit arrêter la vente et détruire les exemplaires qui restaient en magasin ; je passe sur la *Dernière Fée*, sur *Wann-Chlore*, sans rien dire du style, sans prendre le temps de savourer les déclarations d'amour, qui semblent une parodie de celles de Jean-Jacques dans la *Nouvelle Héloïse* ou de madame de Staël dans *Corinne*[1].

Tout est faux là dedans, ridiculement faux. On commence son histoire en disant : « Je suis orpheline et je n'ai jamais connu ma mère », ou bien : « Quels furent mes parents, je l'ignore ». On ignore toujours son nom et sa naissance dans ce singulier monde, mais peu à peu on retrouve toute sa famille : on retrouve son fils au moment où l'on vient, sans le savoir, de le livrer au bourreau ; on crie : « Mon enfant !.. — Ma mère !.. » et, si l'on n'est pas reconnu, comme chez Pixérécourt, à une croix suspendue à un ruban, — « la croix de ma mère ! » — on est reconnu, dans *Jean-Louis ou la Fille trouvée*, à une fraise qu'on a au genou. On emploie des poisons dans lesquels il suffit qu'une épingle ait été trempée pour que sa piqûre donne instantanément la mort, et le pirate Argow foudroie ainsi non seulement deux ou trois personnes, mais encore un taureau qui allait fouler aux pieds sa chère Annette. On a des rêves : « Annette vit une ligne rouge comme du sang et fixe comme la lame d'un couteau qui faisait le tour du cou de son époux », et le lecteur est averti par là qu'au dernier chapitre il aura la satisfaction de voir guillotiner Argow. On entre à l'église pour se marier, et l'église est toute drapée de noir pour un enterrement : sinistre présage ! On est en proie à des maladies innommées et bizarres qui prêtent au corps l'aspect d'un cadavre, à des maux torturants que les sons de la musique peuvent seuls calmer, et que quelqu'un vient tout à coup guérir avec des « sucs salutaires ». Puis, ce sont des folles, des Ophélies de mélodrame qui pleurent un fiancé et s'occupent à creuser pour

1. En veut-on un échantillon ? « Que tu es belle, et que tes yeux dévorants dardent de feu !.. L'étoile de Vénus n'est pas plus brillante... O mon amour, laisse-moi me noyer dans le lait de ton sein délicieux ». (*L'Israélite*, p. 322.)

lui une fosse ; ce sont des duchesses anglaises, excentriques et fantasques, — comme le sont, paraît-il, toutes les duchesses anglaises, — qui se coiffent d'un diadème, prennent en main une baguette dorée et se font passer pour des fées auprès d'un jeune homme extrêmement innocent. Et il y a des calèches versées, des diligences arrêtées par les voleurs, des chefs de bandits qui se cachent sous de faux noms et vont au bal chez le préfet ; il y a des amants qui s'empoisonnent, et qui, en attendant l'effet du poison, s'enivrent lugubrement pour oublier une infidèle amante ; il y a de touchantes épouses qui, trahies, abandonnées, se placent comme femmes de chambre chez leur rivale pour lui disputer leur mari ; et il y a des assassinats par douzaines, des agonies, du sang à flots, de l'horrible à bouche-que-veux-tu, tout ce qui pouvait allécher les fils ou les filles des sans-culottes et des tricoteuses de 93, tout ce qui flatte les bas instincts de la populace, tout, — excepté une image de la vie humaine et de la réalité.

On m'objectera peut-être que ces premières œuvres de Balzac ne sont pas sans analogie avec les premiers romans de Nodier et de Hugo, avec *Jean Sbogar* et *Smarra*, *Han d'Islande* et *Bug-Jargal*, qui datent à peu près de la même époque. Il est vrai que par certains côtés les premières productions du romantisme se ressemblent toutes ; elles offrent toutes le même caractère d'invraisemblance ou de folie. Avant d'être un art, avant de devenir une admirable expression de l'âme moderne, le romantisme a d'abord été une insurrection, un défi jeté au bon goût et au bon sens, une transposition dans l'ordre littéraire des agitations sanglantes et de l'anarchie que la Révolution avait fait naître dans l'ordre social. Mais il y a cette différence entre les premiers romans de Balzac et ceux de Hugo, ou même de Nodier, qu'à travers l'extravagance de leurs conceptions Hugo et Nodier montraient du moins quelque souci d'art, quelque amour de la couleur et du style, et qu'il n'y en a pas plus de trace dans *l'Héritière de Birague* que dans *Jean-Louis*, *le Vicaire des Ardennes* et le reste.

Ou bien dira-t-on que les premières œuvres de Balzac ne comptent pas, qu'il n'y a qu'à les passer sous silence, que lui-même les estimait pour ce qu'elles valent, puisqu'il n'a

jamais voulu les signer de son nom, même dans la réimpression qu'il en a donnée en 1836? Je le sais; je sais qu'il les a écrites pour gagner de l'argent et conquérir ainsi son indépendance; je sais que dans ses lettres de 1822 il appelle *l'Héritière de Birague* — qu'on me pardonne l'inélégance de la citation — « une véritable cochonnerie littéraire », comme je sais aussi que dans la préface du *Vicaire des Ardennes* il appelle ses premiers romans « des entreprises de littérature marchande ». Il n'en demeure pas moins qu'il a commencé par faire de cette littérature-là, qu'il s'est posé à ses débuts en disciple ou en rival de Ducray-Duminil, Maturin et consorts; et se figure-t-on qu'un romancier puisse impunément apprendre son métier à pareille école? Je ne demanderais pas mieux, pour ma part, que d'oublier les premiers écrits de Balzac, s'ils n'annonçaient à bien des égards ce qu'il a publié ensuite, s'ils ne s'y rattachaient, s'ils n'y tenaient étroitement. Peu m'importerait l'action immédiate que de puérils ou grossiers conteurs ont eue sur ses œuvres de jeunesse, si elle n'expliquait l'action lointaine et trop forte encore qu'ils ont eue jusque sur les œuvres de sa maturité. Et qu'ils en aient eu une, en effet, n'est-ce pas, hélas! ce qui ne se voit que trop?

Qu'est-ce, dans la *Comédie humaine*, que des titres et sous-titres comme : *la Grande Bretèche ou les Trois vengeances*, — *les Dangers de l'inconduite*[1]. — *Où mènent les mauvais chemins*[2], — *le Doigt de Dieu*[3], — qu'est-ce, sinon un legs de Ducray-Duminil ou de Pixérécourt? Des scènes d'horreur, des atrocités, en manque-t-il dans les *Souvenirs d'un paria*, qui sont les pseudo-mémoires du bourreau Sanson, dans *l'Embuscade*, dans *le Cornac de Carlsruhe*[4], où un mari jaloux fait manger l'amant de sa femme par un ours, dans *les Marana*, dont le héros est un assassin, dans *el Verdugo*, qui nous montre un Espagnol de grande naissance obligé de décapiter de sa propre main son père, ses frères et ses sœurs? De la féerie, du surnaturel, du satanisme, en voici dans *l'Élixir de longue*

1. Premier titre de *Gobseck*.

2. Titre de la troisième partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes*.

3. Titre du quatrième chapitre de la *Femme de trente ans*.

4. Les *Souvenirs d'un paria* (1830), *l'Embuscade* et *le Cornac de Carlsruhe* (1831) n'ont pas été classés par Balzac dans la *Comédie humaine*. — Voir Édition définitive, *Œuvres diverses*.

vie, dans *la Peau de chagrin*, dans *Melmoth réconcilié*, et même dans *Ursule Mirouet*, où c'est une vision nocturne d'Ursule qui amène le dénouement. Des aventures incroyables, de fatales coïncidences, des reconnaissances finales, en voici dans l'*Histoire des Treize*, dans *la Femme de trente ans*, où la fille de l'héroïne s'enfuit de la maison paternelle en compagnie d'un inconnu couvert de sang et devient la femme d'un corsaire; dans *les Petits Bourgeois*, où La Peyrade reconnaît sa propre cousine dans la pauvre folle, musicienne hors ligne, que voulait lui faire épouser Du Portail. Celle-ci n'est pas la seule folle que nous présente la *Comédie humaine* : j'en vois une autre dans *l'Adieu*. Et je revois les étonnantes duchesses anglaises de la *Dernière fée* en l'Arabella du *Lys dans la vallée*, les maladies étranges du *Centenaire* dans *l'Auberge rouge*, *la Cousine Bette*, *l'Envers de l'histoire contemporaine*, le poison foudroyant d'*Argow le pirate* dans *Splendeurs et misères des courtisanes*. Mais, d'une façon plus générale, ne savons-nous pas quelle place occupent dans la *Comédie humaine* les machinations ténébreuses, les complots savamment ourdis? Qu'il s'agisse du *Père Goriot* ou des *Paysans*, d'*Ursule Mirouet* ou des *Parents pauvres*, ne savons-nous pas le rôle qu'y jouent les hommes-providence et les traîtres? Et s'ils ne se nomment plus Melmoth, Schedoni ou Ambrosio, mais Goupil, Fraisier, Corentin, Vautrin, s'ils ne sont plus des ombres vaines, mais des vivants, gens d'affaires, usuriers, policiers ou repris de justice, n'est-il pas vrai qu'ils mènent toute l'action, et que les sombres héros de Maturin, de madame Radcliffe ou de Lewis reconnaîtraient en eux leurs élèves?

Il en faut bien convenir : la substance et les procédés du roman populaire et du mélodrame ont passé chez Balzac, et reparaissent, sauf d'heureuses, mais trop rares exceptions, jusque dans les chefs-d'œuvre du roman balzacien. Le roman balzacien a pris là les ressorts de son intrigue, sa péripétie, et trop souvent son style. Si quelqu'un entreprend un jour une édition critique de la *Comédie humaine*, il devra s'armer de courage et lire attentivement les vieilles œuvres que je viens d'exhumer[1].

1. Ou d'autres œuvres des mêmes auteurs : par exemple, le *Jeune Irlandais* de Maturin, dont Balzac priait sa mère de lui envoyer en toute hâte la traduc-

Aussi bien, ne pourrait-on définir Balzac : un romancier populaire qui, souvent, a su atteindre au vrai et s'élever jusqu'au grand art ?

II

Par bonheur, il n'a pas tardé à suivre de meilleurs maîtres. Ceux-là s'appelaient Richardson, Goldsmith, Godwin, Sterne, Walter Scott, Fenimore Cooper : écrivains d'inégale valeur et de personnalité bien différente, mais tous écrivains de mérite, et entre lesquels il y a ce rapport que, de plus ou moins près, ils appartiennent tous à l'école réaliste.

On sait quel avait été en France, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le succès des romans de Richardson. « *Clarisse Harlowe*, *Paméla*, *Grandisson*, trois grands drames, ô mes amis ! » s'écriait Diderot tout en pleurs, et ses amis lui répondaient en mêlant leurs larmes aux siennes. De ces « trois grands drames », il y en a deux, *Paméla* et *Grandisson*, qui ne méritaient peut-être pas tant d'admiration, et dont je n'ai pas à m'occuper, puisque Balzac les a lus pour la première fois en 1838, à la bibliothèque d'Ajaccio, et qu'ils lui ont paru « horriblement bêtes et ennuyeux[1] ». Je ne dis point qu'il les ait mal jugés, et si je lui faisais un reproche, ce ne serait pas d'avoir bâillé en les lisant, mais bien plutôt de s'être enfermé pour les lire, au lieu d'explorer les environs d'Ajaccio, qui sont d'une si charmante sauvagerie, et de gravir les belles montagnes qui dominent la rade. En revanche, il y avait longtemps, en 1838, qu'il avait lu, qu'il admirait *Clarisse Harlowe*, et, s'il n'a pas dit, comme madame de Staël, que « l'enlèvement de Clarisse avait été le grand événement de sa jeunesse », une de ses lettres atteste que dès 1821 le chef-

tion à Angoulême (lettre du 30 juillet 1832). — Le *Jeune Irlandais* est un emphatique et mélodramatique roman de passion, gauchement imité de ceux de l'abbé Prévost. Balzac semble s'en être souvenu à la fin du *Lys dans la vallée* (agonie passionnée de madame de Mortsauf, tentative de Vandenesse pour épouser la fille après avoir aimé la mère). Là aussi, il a pu prendre la principale situation de *Béatrix*, une jeune femme qui tâche de reconquérir son mari. Mais, surtout, il y trouvait le modèle de ce galimatias poétique qui est pour lui le langage de l'amour.

1. *Correspondance de Balzac*, 1er avril 1838.

d'œuvre de Richardson, dont il recommandait la lecture à sa sœur, lui était familier et cher[1]. Il en a reparlé, dix-neuf ans plus tard, avec le même enthousiasme, dans un passage de *Pierrette* qui nous aide à deviner ce que Balzac goûtait chez Richardson et ce qu'il a pu apprendre de lui. Dans *Pierrette*, il met en scène une demi-douzaine d'hypocrites dont les perfidies, les sourdes persécutions font lentement mourir une douce et honnête fille, et, tandis qu'il les montre à l'œuvre, il s'écrie :

> Vouloir rendre les circonlocutions, les précautions oratoires, les longues conversations où l'esprit obscurcit la lumière qu'il y porte, où la parole mielleuse délaye le venin de certaines intentions, ce serait tenter un livre aussi long que le magnifique poème appelé *Clarisse Harlowe*.

La phrase est de quelqu'un qui connaissait bien Richardson, et qui sentait tout ce qu'il y a de patiente analyse, de consciencieux et minutieux réalisme chez ce grand peintre de la vie anglaise ; mais la phrase est de quelqu'un aussi qui semble un peu trop disposé à lui pardonner ses insupportables lenteurs, ses redites, son besoin de tout dire et de tout expliquer ; et s'il est vrai qu'il y a bien des lenteurs et des longueurs chez Balzac lui-même, peut-être est-il permis de penser que Richardson n'a pas moins agi sur lui par ses défauts que par ses qualités.

Comparés à *Clarisse Harlowe*, qui nous offre une si vaste image de la vie sociale, *le Vicaire de Wakefield*, publié par Goldsmith en 1766, et le *Caleb Williams* de Godwin, qui date de 1794, ne sont que des croquis, mais des croquis justes et fins que Balzac estimait fort. Dans *le Vicaire de Wakefield*, qui est l'histoire d'un bon curé de campagne, il admirait la vérité avec laquelle sont peintes les mœurs villageoises : « Le villageois, écrit-il en 1830 dans *Échantillon de causerie française*, est une nature admirable. Quand il est bête, il va de pair avec l'animal; mais quand il a des qualités, elles sont exquises ; malheureusement, personne ne l'observe. Il a fallu je ne sais quel hasard pour que Goldsmith ait fait *le Vicaire de Wakefield.* »

Balzac ne faisait pas moins de cas de *Caleb Williams*, œuvre

1. *Correspondance de Balzac*, p. 32.

aujourd'hui presque oubliée, où Godwin a finement analysé les remords et les angoisses d'un coupable qui a laissé condamner à sa place deux innocents, et qui découvre qu'un jeune paysan, Caleb Williams, est en possession de son secret : « En général, dit-il dans la préface d'*Argow le pirate*, l'on ne se tire d'affaire dans la composition d'un roman que par la multitude des personnages et la variété des situations, et l'on n'a pas beaucoup d'exemples de romans à deux ou trois personnages, restreints à une seule situation. Dans ce genre, *Caleb Williams*, le chef-d'œuvre du célèbre Godwin, est, de notre époque, le seul ouvrage que l'on connaisse, et l'intérêt en est prodigieux. » Preuve, ce me semble, qu'en 1824, au temps où Balzac a composé *Argow le pirate*, il n'avait pas encore lu l'*Adolphe* de Benjamin Constant, qui, en fait de « romans à deux ou trois personnages, restreints à une seule situation », est un bien autre « chef-d'œuvre » que *Caleb Williams*. — *Adolphe*, Balzac l'a lu plus tard, il l'a même paraphrasé tout au long, en 1843, dans *la Muse du département* ; mais en 1824, il s'en tenait encore à *Caleb Williams*, et c'est pourquoi, si je ne nomme pas Benjamin Constant parmi ses premiers maîtres, j'y devais au contraire nommer Godwin.

J'y dois aussi nommer Sterne, et peut-être même est-ce le nom que j'aurais dû citer avant tout autre, tant ce nom revient volontiers sous la plume de Balzac, tant Balzac a aimé, idolâtré l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental*. Il a parlé de lui, il l'a loué, non pas dix ni vingt fois, mais cinquante fois, mais cent fois, dans ses lettres, dans ses articles, dans ses romans, dans la *Grande Bretèche*, *Modeste Mignon*, *Ursule Mirouet*, *le Curé de Tours*, *les Illusions perdues*, *la Fille aux yeux d'or*, *la Peau de chagrin*, *la Recherche de l'absolu*, *la Physiologie du mariage*, *les Petites misères de la vie conjugale*, bref, et pour arrêter l'énumération qui serait interminable, à toutes les époques de sa vie et presque à toutes les pages de la *Comédie humaine*. Il le sait par cœur, littéralement, et il écrit à madame d'Abrantès : « Vous savez sans doute Sterne par cœur »[1], comme s'il n'y avait, comme s'il ne pouvait y avoir qu'une manière de connaître et d'aimer Sterne.

1. *Correspondance de Balzac*, 22 juillet 1828.

Il faut quelque effort de réflexion pour saisir les raisons d'une si vive et si durable sympathie : on ne voit pas trop quelle parenté peut bien unir le puissant et pesant Balzac au léger, bavard et fantasque Lawrence Sterne. Sterne passe pour le prince des humoristes, et qu'il ait de l'esprit, je n'en disconviens pas ; mais comme il le cherche, comme il court après, et comme on se fatigue à tant courir avec lui ! Quel singulier roman que *Tristram Shandy* où nous entendons annoncer à la première page que Tristram va naître, et où, à la page 320, il n'a pas encore tout à fait fini de naître ! A chaque instant, la narration s'interrompt pour faire place à des digressions sur tout et sur rien, aux réflexions du narrateur ou aux bavardages de ses héros, de M. Shandy et du docteur Slop, de l'oncle Tobie et du caporal Trimm. C'est un perpétuel sautillement d'esprit, ce sautillement que Diderot n'a que trop imité dans *Jacques le fataliste*, dont Xavier de Maistre s'est souvenu à son tour, et, ce me semble, avec plus de bonheur, dans le *Voyage autour de ma chambre*.

Mais que Sterne nous plaise ou non, le fait est qu'il a séduit, enchanté Balzac; et, en y regardant de plus près, peut-être peut-on comprendre pourquoi.

Il lui a plu par sa verve intarissable, sa drôlerie, son génie de caricaturiste, dont il ne serait pas impossible de retrouver çà et là le reflet dans la *Comédie humaine*, notamment dans les bonnes silhouettes provinciales que nous présentent la *Muse du département* et la *Vieille Fille*; il lui a plu par sa sentimentalité un peu fade, et, il faut le confesser, par ses polissonneries; par cet air de se moquer constamment et du lecteur et de soi-même, par ce ton d'ironie un peu lourdement imité dans les *Peines de cœur d'une chatte anglaise*; par certaines de ses boutades, que Balzac a prises au sérieux et érigées en théories, — entre autres la boutade de l'oncle Tobie sur le rapport fatal qui existe entre notre nom et notre caractère ou notre destinée; par sa tendance à ne voir dans l'homme que la manie, que ce qu'il appelle le *dada*[1]. Enfin

1. Des tirades de Sterne sur le *dada* qu'on rapproche celle de Vautrin sur les « hommes à passions » : « Ces gens-là chaussent une idée et n'en démordent pas », etc. C'est la formule même des héros balzaciens, Grandet ou Gobseck, Hulot ou Claës, et c'est la plaisanterie de Sterne prise au sérieux.

et surtout, il lui a plu par l'acuité, par les minuties de son observation, qui s'attache aux plus petits détails de l'existence, qui s'attache à décrire le pli d'un habit ou la forme d'un bouton, à noter les moindres gestes d'un personnage, et l'influence de la saison, de l'heure ou du costume sur le ton d'une conversation ou sur la couleur de nos rêveries; par son « observation au microscope » et par sa « peinture à la loupe », par les raffinements de sa curiosité, par cet art, en un mot, qu'Émile Montégut a si spirituellement défini : — « de l'entomologie morale. » — « Sterne, dit Balzac dans son *Traité de la vie élégante*, est l'admirable observateur d'après lequel les idées de l'homme barbifié ne sont plus celles de l'homme barbu. » Tel est bien l'art de Sterne, telle est bien sa façon d'observer et de peindre ; et n'est-ce pas souvent celle de Balzac ?

Mais j'ai hâte d'arriver à Walter Scott et à Cooper.

Ils étaient l'un et l'autre des contemporains pour Balzac. Les romans de Walter Scott ont commencé à paraître en 1814, ceux de Cooper en 1821 ; ils étaient aussitôt traduits en français, et je remarque en passant que la traduction s'imprimait chez Mame-Delaunay et chez Gosselin, qui ont été aussi les éditeurs de Balzac. Avec quel empressement, quel ravissement, il les a lus ! En 1821, au moment où paraissait *Kenilworth*, il écrivait à sa sœur pour lui recommander de le lire : « C'est la plus belle chose du monde ! » Quant à Cooper, il s'était si bien grisé de ses récits, qu'il lui venait parfois l'envie de rompre avec la vie civilisée et de s'enfuir dans les solitudes de l'Amérique : « Oh ! — soupire-t-il dans une lettre datée de 1830, au cours d'un petit voyage en Bretagne, — mener une vie de Mohican, courir sur les rochers, nager en mer, respirer en plein l'air, le soleil ! Oh ! que j'ai conçu le sauvage ! Oh ! que j'ai admirablement compris les corsaires, les aventuriers, les vies d'opposition ! Et là je me disais : la vie, c'est du courage, de bonnes carabines, l'art de se diriger en pleine mer, et la haine de l'homme ! »

Voilà le premier enthousiasme dans sa juvénile effervescence et dans sa naïveté. Mais, à dix, à quinze ans de là, l'enthousiasme de Balzac pour Scott et Cooper était toujours aussi vif et aussi débordant. En 1840, le *Lac Ontario* lui arra-

chait de véritables rugissements de plaisir et d'admiration, que Léon Gozlan a notés dans son *Balzac en pantoufles*; en 1846, sa correspondance nous le montre occupé à relire une dernière fois Walter Scott. Il serait long d'énumérer toutes celles de ses œuvres où se rencontre quelque louange à l'adresse des deux romanciers[1]. Le morceau de critique le plus considérable qu'il leur ait consacré est un de ses articles de la *Revue parisienne* (1840). Il y déclare que Cooper est le seul auteur digne d'être mis à côté de Walter Scott, et que son héros Bas-de-Cuir est sublime : « Je ne sais pas, dit-il, si l'œuvre de Walter Scott fournit une création aussi grandiose que celle de ce héros des savanes et des forêts »; les descriptions de Cooper sont « l'école où doivent étudier tous les paysagistes littéraires; tous les secrets de l'art sont là »; mais Cooper est inférieur à Walter Scott dans son comique, dans ses personnages secondaires, dans la préparation du drame : « L'un est l'historien de la nature, l'autre celui de l'humanité », — et l'article s'achève en un dithyrambe en l'honneur de Walter Scott, à qui Balzac semble dire comme jadis Dante à Virgile : « Tu es mon guide, mon seigneur et mon maître. »

Balzac n'avait pas tort de voir en Walter Scott et en Cooper d'illustres représentants ou tout au moins d'illustres précurseurs du roman réaliste. Walter Scott est à ses heures un romancier de mœurs égal à Dickens et qui mène à Dickens. Dans maint chapitre de *Waverley*, de *Guy Mannering*, de *Rob-Roy*, de *l'Antiquaire*, il a peint avec la plus aimable sincérité ce que ses yeux avaient pu voir; il a peint la vie écossaise telle qu'elle était au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe; il en a décrit l'immuable décor de landes et de forêts, les coutumes et les costumes, les types, si accentués et si variés, depuis le gentilhomme campagnard ou le bel esprit de salon jusqu'au petit bourgeois et au boutiquier, jusqu'aux paysans, aux pêcheurs, et aux bonnes commères de la ville ou du village. Qu'on relise, au début de

1. Voir, en particulier, sa lettre du 20 janvier 1838 à madame Hanska, l'*Avant-propos* de la *Comédie humaine*, *les Illusions perdues*, *Une ténébreuse affaire*, *Maître Cornélius*, *le Curé de village*, *les Paysans*.

l'Antiquaire, cette jolie scène de la rue, entre deux voyageurs qui s'impatientent d'attendre la voiture publique, et la buraliste qui tient tête hardiment à leur mauvaise humeur : les voyageurs, la buraliste, et le bureau, et même la voiture, tout est peint avec vérité, tout est réel; Dickens et Balzac ne seront pas plus attentifs aux réalités vulgaires, ni plus habiles à interpréter la physionomie des gens et des choses, à nous expliquer toute une existence humaine par la description d'un vêtement ou d'un logis.

Cooper n'est pas un moins grand peintre de mœurs. Né aux États-Unis, marin, puis planteur et fixé chez son père à Cooperstown, en décrivant les mœurs des Indiens et celles des colons qui leur disputaient le terrain pied à pied, il a peint une vie qui avait été sa vie. Il avait connu l'humanité qu'il met en scène dans les *Pionniers*, où la petite ville de Templetown est la fidèle image de Cooperstown et où il a tracé le portrait de son père en traçant celui de M. Temple. Si ses récits ont survécu à ceux de Gustave Aymard, la raison en est précisément qu'ils contenaient une part très grande d'impressions vraies, de choses vues.

Peut-être néanmoins étaient-ce encore des guides assez dangereux pour un apprenti romancier que Fenimore Cooper et Walter Scott. Ils étaient des réalistes, mais des réalistes qui faisaient du roman historique, du roman pittoresque, et toujours, sous une forme ou sous une autre, du roman d'aventures. C'est une réalité bien particulière et bien exceptionnelle que celle que nous peint Fenimore Cooper! Ses romans sont des récits de guerre, et de quelle guerre! d'une guerre de Peaux-Rouges, d'une guerre de ruses et d'embuscades, où les combattants brandissent le tomahawk et portent à leur ceinture la chevelure des ennemis qu'ils ont tués. Les cinq volumes des *Pionniers*, du *Dernier des Mohicans*, de *la Prairie*, du *Tueur de daims* et du *Lac Ontario* forment assurément un beau poème, une grandiose épopée; ils sont l'histoire d'une fin de race, d'une fin de royauté, ils disent la fin de l'humanité libre. Mais, outre que la fable en est ordonnée selon les plus banales traditions du roman, qu'y a-t-il là d'analogue à nos mœurs, à notre vie, et quels risques ne

courrait pas un romancier qui, voulant étudier les hommes, les étudierait chez les Mohicans ou les Hurons de Cooper? Et, en effet, je crains que les usuriers de Balzac, que ses avoués, ses banquiers, ses notaires ne se ressentent un peu trop du séjour que son imagination avait fait dans la hutte de Bas-de-Cuir ou le wigwam de Chingachgook; et qu'il n'y ait dans la *Comédie humaine* trop de Mohicans en spencer ou de Hurons en redingote.

Chez Walter Scott lui-même, à envisager l'œuvre dans son ensemble, combien la vie est loin de se présenter sous son aspect le plus ordinaire et le plus vrai! Il évoque en général un passé très lointain, le XVIIe siècle dans *les Puritains* et *Peveril du Pic*, le XVIe dans *le Monastère* ou dans *l'Abbé*, le XVe ou les siècles antérieurs, le moyen âge, dans *Quentin Durward, Ivanhoë, le Talisman*; ou, s'il lui arrive de peindre des époques plus récentes, il a bien soin de mêler à son récit des faits et des personnages de l'histoire, le prétendant Charles-Édouard, la bataille de Preston, etc. Mais, si érudit qu'il puisse être, et quel que soit son pouvoir d'évocation, l'historien chez lui fait tort au romancier comme le romancier à l'historien. C'est manquer de respect à l'histoire, c'est l'altérer et la fausser que l'orner de fictions, et c'est fausser le roman de mœurs, c'est en restreindre la portée qu'y introduire cette étroite et courte vérité qui se nomme la vérité historique. — Et puis, il y a bien du romanesque chez Walter Scott, il y en a même de deux sortes. Il y a, dans *Kenilworth*, par exemple, ou dans *Guy Mannering*, les naissances mystérieuses, les déguisements, les rencontres fortuites, les noirs complots, les visions fantastiques ou macabres, tout le romanesque vulgaire et suranné du roman populaire; et, d'autre part, dans *Waverley* ou dans *Rob-Roy*, il y a un romanesque nouveau, fait d'archaïsme, d'héroïsme et de poésie, que Walter Scott doit en partie à Ossian et à Byron, en partie à son pays natal, à la terre d'Écosse : montagnards, hardis révoltés qui portent une plume de coq à leur bonnet et meurent vaillamment pour la cause des Stuarts, bohémiennes, bandits qui n'ont d'autre abri que la forêt ou les rochers du rivage et qui cheminent à pas furtifs derrière les buissons de la route, belles amazones qui chevauchent

au milieu des highlanders et ne s'interrompent de tirer des coups de fusil que pour prendre une harpe et chanter d'une voix plaintive au bord d'un torrent, — toute une humanité poétique, chevaleresque et fausse dans un décor de lacs bleus, de montagnes et de bruyères. Rien n'a plus contribué à l'enchantement des premiers lecteurs ; bien des jeunes cœurs ont battu naguère pour Flora Mac-Ivor ou pour Diana Vernon.

Comment des éléments si divers ont-ils agi sur l'esprit de Balzac ? Quelle a été sur lui l'influence de Scott et de Cooper ?

Il serait sans intérêt de constater que, dans *l'Héritière de Birague* et dans *Clotilde de Lusignan*, Balzac avait affublé ses héros de défroques historiques empruntées de *Kenilworth* et d'*Ivanhoë* : j'ai assez dit l'insignifiance ou plutôt l'absurdité de ses premiers romans, de ceux qui ont paru en 1822. Mais *Argow le pirate*, qui est de deux ans postérieur, mérite d'être examiné d'un peu plus près. C'est une œuvre très mauvaise, et très curieuse.

La donnée est le repentir et la conversion d'un brigand purifié par l'amour, donnée byronienne, donnée ultra-romantique, qui était déjà à peu près celle de *la Prison d'Édimbourg* et qui avait passé de là dans *Jean Sbogar*, dans *Bug-Jargal*, voire même dans *le Belvéder* de Pixérécourt. Balzac l'a traitée avec une fougue originale, presque avec puissance çà et là ; çà et là, sa grande imagination, son goût des créations gigantesques, commencent à se révéler. Il y a telle scène où Argow nous fait penser au Valjean de Hugo et au Raskolnikoff de Dostoïewski : celle où, pris de remords, accablé soudain sous le sentiment de son ignominie et de son indignité, il avoue à sa chère Annette qu'il est un criminel. Plus il s'accuse, plus il avoue ses crimes, et plus Annette sent combien elle l'aime ; elle l'aime comme Éloa aime l'ange déchu, comme Sonia aime Raskolnikoff, parce qu'il est un maudit, un damné que personne, si ce n'est elle, n'aimera jamais. Et, résolue à souffrir avec lui, à le consoler en partageant toutes ses souffrances, à la fin de cette scène bizarre, mais forte et saisissante, elle lui crie : « Nous marcherons ensemble désormais dans une voie de justice et d'humilité,

je prierai et pour vous et pour moi », — de même que Sonia crie à Raskolnikoff, dans l'inoubliable scène de *Crime et Châtiment* : « Il faut souffrir, souffrir ensemble..., prier, expier. Dénonce-toi, je te suivrai au bagne. »

Bien que surchargée encore de folles péripéties, l'action est conduite ici avec beaucoup plus d'habileté que dans les premiers romans de Balzac, et c'est un progrès dont il semble bien qu'il soit redevable à Walter Scott; la fin, en particulier, où l'intérêt devient assez vif, est une imitation peu dissimulée de celle de *Waverley* et des premiers chapitres de *la Prison d'Édimbourg*.

Il y a mieux, il y a un peu d'observation dans deux passages d'*Argow*. Dans l'un, Balzac nous peint le salon de mademoiselle Sophy, à Valence, en 1817, une petite société de province, jalouse et bavarde, tout occupée à deviser du prochain, aisément blessée du bonheur d'autrui, prompte à se liguer contre Argow et Annette, à qui elle ne pardonne pas de vivre à l'écart sans faire aucune visite. Que de fois, depuis, Balzac a retracé le tableau des coteries provinciales, et chaque fois avec plus de force, de vérité, d'ironie vengeresse, dans *la Vieille fille*, *le Cabinet des antiques*, *les Illusions perdues*, etc. ! Mais la première esquisse était heureuse, et, si l'on se reporte à la description que Walter Scott venait de donner, dans *les Eaux de Saint-Ronan*[1], de la petite société ombrageuse et médisante rassemblée chez lady Pénélope, on n'aura pas de peine à y reconnaître le modèle que Balzac avait sous les yeux en 1824. L'autre passage à extraire d'*Argow* est celui où apparaît le père d'Annette, sous-chef dans l'administration des droits réunis :

Depuis l'an III de la République, M. Gérard avait adopté un costume dont il ne s'était jamais départi, et tous les matins, à neuf heures trois quarts, les habitants de la vieille rue du Temple voyaient passer l'honnête sous-chef, marchant du même pas, portant un chapeau *à la victime* et un gilet jaune, un pantalon et un habit de couleur marron arrangés avec une telle symétrie que jamais l'habit non plus que le gilet ne se dépassaient l'un l'autre, et que l'on ne recon-

1. Le chef-d'œuvre de Walter Scott, dit Balzac, « comme détail et patience du fini » (*Correspondance*, 20 janvier 1838).

naissait les limites du pantalon et de l'habit que par une chaîne d'acier au bout de laquelle la clé de la montre avait pour accompagnement un petit coquillage blanc taché de brun... Arrivé à son bureau, M. Gérard, depuis un temps immémorial, mettait son habit marron dans une armoire et prenait le dernier habit marron auquel il avait accordé les invalides en le consacrant au service du bureau. Là, il était au centre de son existence, car il avait fini par se faire un véritable plaisir des occupations de sa place, et l'or de la séduction, l'espoir d'avancer, ne lui auraient pas fait donner injustement le pas à un dossier sur un autre. Il avait l'amour de son état, et ses papiers, ses cartons étaient rangés avec une grosse élégance, avec une rigide propreté qui sentait l'artiste bureaucrate.

Même précision, même souci du petit détail dans les pages qui suivent, et où Balzac décrit le logement de M. Gérard, rue Vieille-du-Temple, où il trace le portrait de sa femme, de sa fille et de son neveu Charles, où il peint la stupeur, l'effondrement du bonhomme, à la nouvelle qu'il vient d'être destitué, son départ machinal, le lendemain matin, à l'heure habituelle, pour le bureau qui a été si longtemps le sien, sa nostalgie du carton vert, et, peu à peu, son accoutumance à une vie de désœuvré, la transformation du vieil employé en badaud parisien... Tout cela sera repris par Balzac dans les œuvres de son âge mur, dans la *Monographie du rentier*, dans *les Employés*, dans *les Petits bourgeois*; tout cela, c'est déjà du Balzac, du Balzac jeune, spirituel, souriant. Mais tout cela, c'est aussi du Walter Scott[1], ou du moins cela en est très voisin, cela en vient en droite ligne; c'est l'œuvre d'un élève qui a merveilleusement profité des leçons du maître, et qui ne tardera pas à le dépasser.

Le profit obtenu est plus sensible encore dans *les Chouans* (1829), la première œuvre de réelle valeur que Balzac ait publiée, la première qu'il ait signée de son nom, et la première en date de toutes celles qu'il a rassemblées par la suite sous le titre de *Comédie humaine*.

Ici, ses modèles n'ont été ni *la Prison d'Édimbourg* ni *les Eaux de Saint-Ronan*, mais *Waverley*, *Rob-Roy*, et un peu aussi *le Dernier des Mohicans*.

1. Voir, dans les *Chroniques de la Canongate*, tant louées par Balzac, le portrait de Mrs. Marthe et la description toute balzacienne de sa maison.

Il nous conte la fin des guerres de chouannerie, l'insurrection de la Bretagne en 1800, insurrection bientôt réprimée par Bonaparte et dans laquelle le chevalier de Nougarède, caché sous le nom d'Achille-le-Brun et secondé de Picot Limoëlan, commandait les paysans de l'Ille-et-Vilaine. En un certain sens, *les Chouans* sont donc un roman historique, mais où, comme dans *Rob-Roy* et *Waverley*, le roman de mœurs tient la plus grande place, et, si des personnages de l'histoire, Fouché, Bonaparte, y sont nommés, ils ne paraissent pas en scène. L'action, du reste, est encore trop compliquée et théâtrale : les amours de mademoiselle de Verneuil et du chef des Chouans, qu'elle avait promis de livrer aux émissaires de Fouché, ses efforts pour le sauver, les ruses du policier Corentin, la mort tragique des deux amants, c'est du bon mélodrame, et rien de plus. Mais quelle puissante évocation de la Bretagne et de l'époque révolutionnaire! Combien de belles descriptions, dont Balzac était allé recueillir lui-même les éléments, en 1828, aux environs de Fougères! Combien de tableaux réalistes, bien choisis, bien découpés : combat sur les hauteurs de la Pélerine, — attaque du courrier par les Chouans, — massacre des Bleus, la nuit, dans le château de la Vivetière où ils ont été traîtreusement attirés, — messe en plein air dite par l'abbé Gudin, au milieu de la forêt, en présence des Chouans dont il bénit les fusils, — exécution d'un Chouan par deux de ses camarades qui le savent coupable de trahison[1] ! Combien de vivants dialogues qui tiennent lieu d'explications et de récits, et si je ne dis pas : combien de caractères! combien, du moins, de figures de haut relief! D'un côté, les Bleus, le commandant Hulot, honnête et rude grognard de la République, ses officiers, ses soldats, Beau-Pied, La-Clé-des-Cœurs, si légers, si goguenards, si braves! — et, en face, les Chouans, héroïques, eux aussi, à leur façon :

> Paysans, paysans! hélas! vous aviez tort,
> Mais votre souvenir n'amoindrit pas la France!...

les Chouans ignorants, superstitieux et féroces, pieuses brutes

1. Cette admirable scène, qui est sans conteste la scène capitale du livre, n'a pas été, comme on pourrait le croire, suggérée à Balzac par le *Matteo Falcone* de

vêtues de peaux de biques, Marche-à-terre, Pille-Miche et les autres, moins poétiques que les highlanders de Walter Scott, que ses Rob-Roy et ses Fergus Mac-Ivor, mais frères pourtant de ceux-ci, comme eux pittoresques sous leurs guenilles, comme eux familiarisés avec le bois, le ravin, les ajoncs où ils s'embusquent, comme eux prêts à mourir pour leur religion et leur roi.

Les Chouans ne sont pas le seul des romans contenus dans la *Comédie humaine* qui puisse être, au moins par endroits, rapproché de ceux de Walter Scott. Les révoltés, les bandits romantiques, les belles héroïnes guerrières ont souvent reparu chez Balzac, et mademoiselle de Cinq-Cygne, dans *Une ténébreuse affaire*, ne ressemble pas moins que mademoiselle de Verneuil aux Diana Vernon et aux Flora Mac-Ivor célébrées par Walter Scott. Le poil roux qui couvrait les jambes de Rob-Roy n'était pas plus épais que la fameuse « palatine » de Vautrin, et tous deux cachent les mêmes cheveux rouges sous la même perruque noire. Les premières pages d'*Ursule Mirouet* et d'*Un début dans la vie* rappellent de bien près le commencement de *l'Antiquaire*, dont un autre chapitre, l'enterrement du pêcheur Steenie, a fourni à Balzac une très belle scène du *Médecin de campagne*, etc. En somme, Walter Scott a infiniment contribué à enseigner à Balzac l'art de la composition, du dialogue, de la description et du portrait; il lui a appris, selon un mot de Balzac lui-même, à « dramatiser le roman », à substituer à la forme un peu surannée du roman-confession ou du roman épistolaire la forme narrative et scénique. Il lui a appris à préparer fortement le drame, à le situer dans un décor déterminé, à le peupler de types expressifs; et il est le décorateur, il est le costumier chez qui Balzac est allé en apprentissage.

Dirons-nous après cela, comme quelqu'un l'a dit récemment[1], que Balzac soit tout entier dans Walter Scott, qu'il lui doive son génie et ses chefs-d'œuvre? Gardons-nous de le dire.

Mérimée; elle l'a, au contraire, précédé de quelques mois. La vérité est que là comme dans *Matteo Falcone* l'inspiration est venue de Walter Scott, des pages de la *Prison d'Édimbourg* où il avait raconté la mort de Porteous, jugé et exécuté par la populace.

1. *Le Roman historique à l'époque romantique*, par M. Louis Maigron.

Des procédés, des leçons de métier, le sens des réalités objectives, et aussi, sans doute, quelques notions de psychologie ou d'analyse, voilà ce que Balzac doit à son maître. Mais loin de lui tracer sa voie, Walter Scott a bien plutôt failli l'en détourner. On frémit en songeant qu'au lieu de la *Comédie humaine* Balzac avait d'abord projeté, en 1828 ou 1829, d'entreprendre une série de romans qui seraient l'histoire des mœurs françaises depuis le moyen âge jusqu'à nous [1]. N'est-ce pas déjà trop qu'il se soit glissé quatre ou cinq romans historiques parmi ceux que renferme la *Comédie humaine*? Est-ce dans *Catherine de Médicis* ou dans *Maître Cornélius* que nous devons chercher Balzac? Non, son domaine est autre, et, quel que fût le chemin parcouru de *l'Héritière de Birague* aux *Chouans*, il s'en fallait de beaucoup qu'après avoir écrit *les Chouans* il fût tout préparé à écrire *Eugénie Grandet* ou *le Père Goriot*. Un pas restait à faire, et un pas décisif. Il ne lui restait pas seulement à se perfectionner dans cet art de composer et de peindre qu'il avait appris de Walter Scott; il lui restait à rompre avec Walter Scott lui-même, à se dégager du roman historique, et à prendre dans le présent ses couleurs, ses sujets, ses modèles. Pas décisif, en effet, car la gloire de Balzac est dans son modernisme, et, tant qu'il n'avait pas nettement pris position sur ce terrain-là, tant qu'il n'en était pas franchement venu à observer et à représenter dans ses œuvres la réalité contemporaine, les âmes, les mœurs, les choses de son pays et de son siècle, Balzac n'était pas véritablement lui.

III

On néglige trop, quand on étudie Balzac, ceux de ses écrits qui ne figurent ni dans ses *Œuvres de jeunesse* ni dans la *Comédie humaine*, je veux dire les articles, nouvelles ou préfaces, qui remplissent, sous le titre général d'*Œuvres diverses*.

1. Voir *Balzac, sa vie et ses œuvres*, par madame Surville, et *Sur Catherine de Médicis*, introduction.

les tomes xx, xxi, xxii et xxiii de l'édition définitive. Il y a là, je l'avoue, bien du fatras, bien de la hâtive et fastidieuse « copie ». La plupart de ces pages ont été écrites en 1830 et 1831, à l'instant le plus critique de sa vie, alors qu'il s'efforçait de réparer avec sa plume ses premiers désastres financiers et se livrait à d'effrayants excès de travail. Mais l'instant critique de sa vie est aussi l'instant critique de sa carrière, et il peut se rencontrer là, il s'y rencontre, parmi beaucoup de choses médiocres, de précieuses indications sur ses tendances, ses idées d'alors, sur l'orientation nouvelle que son esprit était en train de prendre.

J'y remarque, tout d'abord, un désir de jour en jour plus visible de secouer le joug du romantisme. Il l'attaque à plusieurs reprises en 1830, tantôt dans le journal *la Caricature*, tantôt dans une revue hebdomadaire qu'il avait fondée avec Émile de Girardin, le *Feuilleton des journaux politiques*. Il écrit, sous le titre de *Litanies romantiques*, une burlesque parodie du style à la mode, ou bien il consacre à *Hernani*, qui vient d'être joué et on sait au milieu de quelles batailles, deux articles de lourde raillerie, dont la conclusion est que « tous les ressorts de cette pièce sont usés, le sujet inadmissible, les caractères faux, la conduite des personnages contraire au bon sens », etc. En voilà plus qu'il n'en fallait en 1830 pour scandaliser les ateliers et les cénacles, pour ameuter après soi les hordes chevelues des Jeune-France, et s'attirer les qualificatifs de « perruque », de « philistin » ou d' « épicier ». Balzac revient à la charge, en août 1831, dans la préface de *la Peau de chagrin*, et là, en vérité, il semble bien que son dessein soit de répondre à la préface de *Cromwell*, qui avait été comme le manifeste du romantisme, et de se poser à son tour en chef d'école, en face de Hugo. Il développe toute une théorie de l'art littéraire, art qui suppose, dit-il, outre le don de l'observation et de l'expression, un mystérieux pouvoir de seconde vue, le pouvoir de « deviner la vérité dans toutes les situations possibles » et « d'inventer le vrai par analogie »; — en d'autres termes, et comme tous les théoriciens de la littérature, en définissant l'écrivain idéal, il se définit lui-même, sinon tel qu'il est encore, du moins tel qu'il veut être et tel qu'il sera, grand observateur et grand

voyant, capable, en effet, de deviner la vérité et d'inventer le vrai. Il ajoute :

L'auteur de ce livre cherche à favoriser la réaction littéraire que préparent certains bons esprits ennuyés de notre vandalisme actuel... De tous côtés s'élèvent des doléances sur la couleur sanguinolente des écrits modernes. Les cruautés, les supplices, les gens jetés à la mer, les pendus, les gibets, les condamnés, les atrocités chaudes et froides, les bourreaux, tout est devenu bouffon ! Naguère, le public ne voulait plus sympathiser avec les *jeunes malades*, les *convalescents* et les doux trésors de mélancolie contenus dans l'infirmerie littéraire. Il a dit adieux aux *tristes*, aux *lépreux*, aux langoureuses élégies. Il était las des *bardes* nuageux et des sylphes, comme il est aujourd'hui rassasié de l'Espagne, de l'Orient, des supplices, des pirates et de l'histoire de France *walter-scottée*.

Il eût été facile de répondre à Balzac qu'il n'y avait pas grand accord entre ses théories et sa pratique. Il avait donné autant ou plus que personne dans les modes qu'il raillait là, dans les atrocités « chaudes et froides » comme dans la mélancolie, dans les pirates comme dans l'histoire de France « walter-scottée ». Il y avait donné à ses débuts, il y donnait encore au moment même où il parlait de la sorte. Il est piquant que ce désaveu du romantisme serve de préface à *la Peau de chagrin*, qui est, au fond, un conte fantastique dans le goût d'Hoffmann ou de Maturin [1]. En rappellerai-je le

1. On serait bien tenté de voir dans la *Peau de chagrin*, ou même dans l'*Élixir de longue vie*, publié l'année précédente, une imitation des *Contes* d'Hoffmann, dont la traduction française venait de paraître (1830). Pourtant Balzac assure (lettre du 25 août 1831) qu'il ne connaissait pas Hoffmann quand il a conçu la *Peau de chagrin*, et c'est seulement le 2 novembre 1833 qu'il écrit à madame Hanska : « J'ai lu Hoffmann en entier. » Peut-être ne devait-il qu'à Maturin ce qu'il y a pour nous d'« hoffmannesque » dans ses premiers récits. Plus tard, l'influence d'Hoffmann s'ajoutant à celle de Maturin et aussi de Swedenborg, dont raffolait Balzac, a certainement contribué à entretenir, à développer chez lui ce goût du merveilleux et des sciences occultes qu'il a gardé jusque dans son âge mûr. Il a plusieurs fois cité et loué le conteur allemand, dans *Sarrazine*, dans *le Cabinet des antiques*. Il ne serait pas sans intérêt de comparer la *Chaine des destinées* et *la Banque du pharaon*, d'Hoffmann, avec les *Marana* de Balzac. — *le Roi Trabacchio* avec *les Paysans* et *Une ténébreuse affaire*, — *Berthold le fou* et *les Aventures du jeune Traugott* avec *le Chef-d'œuvre inconnu*, — *Annunziata* avec *Facino Cane*, *Sarrazine* et *Massimilla Doni*, — enfin, certains types de joueurs ou d'alchimistes passionnés, qu'Hoffmann a mis en scène dans la *Banque du pharaon* et dans *Coppélius*, avec les terribles monomanes de la *Comédie humaine*, Claës ou Grandet. « A ses derniers moments, — dit Hoffmann en racontant la mort du vieux joueur Vertua, — ses doigts se crispaient comme pour tailler, couper et tirer des cartes, et la dernière

sujet? Un jeune homme, Raphaël de Valentin, pauvre, mourant de faim, résolu au suicide, entre, en attendant l'heure de se tuer, dans un magasin d'antiquités; le marchand, vieillard à mine de sorcier, lui remet un morceau de peau de chagrin qui est un talisman merveilleux, et dès lors Raphaël n'a qu'à formuler un vœu pour le voir aussitôt réalisé : qu'il souhaite la fortune ou l'amour, il l'obtient. Mais, à chaque vœu qu'il formule et qui se réalise, la peau de chagrin se rétrécit, diminue, et avec elle il sent diminuer ses forces vitales ; il sent qu'il vieillit, qu'il s'épuise, qu'il meurt, tandis que, par contre, le vieil antiquaire rajeunit et, à l'instar de Melmoth, semble hériter de la vie qui échappe à sa victime. Finalement, et malgré sa peur de la mort, malgré les précautions qu'il prend pour se mettre à l'abri de toute tentation, pour ne plus connaître le désir, Raphaël cède une dernière fois, une dernière fois il dit : « Je veux ! » Et la peau de chagrin achève de s'anéantir en même temps qu'il rend l'âme.

Ceci prouve assez qu'en 1831 Balzac était encore, et beaucoup plus qu'il ne le croyait, imprégné de romantisme, et. en plus d'un sens, il est vrai de dire qu'il en est resté imprégné toute sa vie. Il est resté romantique, en ce sens que jusque dans la *Comédie humaine* il se rencontre des romans fantastiques tels que l'*Élixir de longue vie*, *Jésus-Christ en Flandre*, *Melmoth réconcilié*, et, je l'ai dit, des romans historiques, tels que *Catherine de Médicis*, *les Proscrits*, *le Chef-d'œuvre inconnu*, *Maître Cornélius*, *l'Enfant maudit*. Il est resté romantique jusque dans ses tableaux de la vie moderne, en ce sens qu'il y a introduit les effets violents, les antithèses, les figures colossales chères à Hugo et à ses disciples, en ce sens qu'il y a fait entrer toutes les audaces et tous les clichés du romantisme : couleur locale, goût de l'horrible et du monstrueux, lyrisme de la passion, esprit de révolte, saintes courtisanes réhabilitées par l'amour, hardis réfractaires en lutte avec la société, etc. Mais, d'une part, qu'est-ce qu'une dizaine de romans historiques ou fantastiques au milieu de la

parole qui s'échappa de ses lèvres avec son dernier soupir fut un cri de croupier : Perd ! Gagne ! » Qu'on se rappelle l'agonie et les dernières paroles de Grandet et de Claës.

masse énorme de ses productions et quand la *Comédie humaine* à elle seule comprend quatre-vingt-seize romans ? Et, d'autre part, ce qu'il retient de l'esthétique ou de la morale romantique, voyez comme il le transpose, comme il le modernise. La couleur locale n'est plus chez lui couleur exotique ou gothique, elle n'est plus faite de « tirades en vers d'or et d'argent plaquées »,

> De villes aux toits bleus et de blanches mosquées,
> Avec l'horizon rouge et le ciel assorti :

elle n'est autre chose qu'une exacte et minutieuse description du décor dans lequel se déroule la vie française au XIXe siècle. L'horrible ne réside plus dans des scènes féodales de carnage ou de torture, mais dans l'agonie de quelque « cousin Pons », autour de laquelle rôde l'impatiente convoitise des héritiers et des gens d'affaires. Le monstrueux ne prend plus la forme d'un Han d'Islande ou d'un Quasimodo, mais celle de quelque bourgeois corrompu jusqu'aux moelles, celle d'un M. Marneffe ou d'un baron Hulot. Le surnaturel des féeries et des diableries, visions, sabbats, pactes avec l'enfer, se ramène aux modestes proportions d'une séance chez la somnambule par qui la Cibot se fait tirer « le grand jeu » ; et les bandits poétiques, les Jean Sbogar et les Hernani, font place à Vautrin, comme les Lucrèce Borgia et les Marion Delorme se changent en Valérie Marneffe ou en Esther Gobseck.

Que ces transpositions soient de tout point excellentes, je ne le prétends pas ; et même ainsi modernisées, ou précisément peut-être parce qu'il les modernise, parce qu'il les adapte à des scènes ou à des types de la réalité, les outrances de l'imagination romantique ne sont pas sans gâter un peu l'œuvre de Balzac. Il y a chez lui trop de colosses, trop de passions déchaînées, trop de monstres, trop d'anges en robe décolletée et de démons en habit noir ; et il serait à souhaiter que ses soupers de journalistes et d'actrices, dans la *Peau de chagrin* ou dans *les Illusions perdues*, ressemblassent un peu moins à des nuits de Walpürgis. Il se peut que la Folie romantique ainsi embourgeoisée soit parfois plus ridicule qu'elle ne l'était sous son manteau couleur de muraille ou sous son feutre Louis XIII. Mais, quel que soit le résultat, l'intention

n'en est pas moins évidente, moins évidente la volonté de Balzac, à partir de 1830 ou 1831, de s'établir et de se maintenir désormais en pleine réalité moderne, de renoncer aux évocations, toujours si hasardeuses, des siècles antérieurs ou des contrées lointaines, au moyen âge de Walter Scott comme à l'Orient de Hugo ou à l'Espagne et à l'Italie de Musset, aux *Smarras* et aux *Guzlas* comme aux *Cinq-Mars* et aux *Chroniques de Charles IX*, et d'y renoncer pour aller chercher dans la vie de son temps et de son pays toute la matière du roman.

On peut s'en convaincre en consultant la liste de ses œuvres à partir de la *Physiologie du mariage*, qui a paru en décembre 1829. Pour ne citer que quelques-unes des premières : *la Paix du ménage*, *la Maison du chat qui pelote*, *le Bal de Sceaux*, *Gobseck*, *Une double famille*, en 1830 ; *l'Auberge rouge*, les premiers chapitres de *la Femme de trente ans*, en 1831 ; *Madame Firmiani*, *le Colonel Chabert*, *la Femme abandonnée*, *Louis Lambert*, *le Curé de Tours*, *la Grenadière*, en 1832 : — autant de récits qui mettent en scène des Français, provinciaux ou parisiens, peu importe, des Français de l'Empire et de la Restauration ; et je ne cite là que des œuvres inscrites dans la *Comédie humaine*, mais j'en trouverais beaucoup d'autres, sinon de même valeur, du moins de même nature et de même signification, dans les *Œuvres diverses*.

Voilà le fait, et on n'en saurait exagérer l'importance dans l'histoire du roman français. Dira-t-on qu'à proprement parler ce n'était pas là rompre avec l'école romantique, mais la devancer en quelque sorte, dans sa marche, et développer plus vite qu'elle-même son propre programme ? Ce serait un peu jouer sur les mots et, au fond, ne rien dire de plus que ce que j'ai dit. Oui, je reconnais que les hardiesses du réalisme et du modernisme étaient implicitement contenues dans la doctrine romantique, puisqu'elle affirmait avant tout autre principe la liberté de l'art et l'infinie diversité du beau, puisqu'elle admettait, puisqu'elle glorifiait le beau sous toutes ses formes, sous sa forme réelle aussi bien que sous sa forme idéale, et sous sa forme actuelle aussi bien que sous sa forme archaïque. Dès 1827, Hugo avait dit en définissant l'art nouveau : « Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire,

dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir. » Et il est certain que le romantisme s'est élevé peu à peu jusqu'à cette intelligente et large conception du beau, dans laquelle l'humble et triste beauté de la vie moderne peut elle-même trouver place; il est certain qu'il a fini par aboutir avec Musset aux *Nuits* et à la *Confession d'un enfant du siècle*, avec Lamartine aux *Recueillements* et à *Jocelyn*, avec Hugo aux *Contemplations*, aux *Pauvres gens*, aux *Misérables*. Mais, si nos poètes en sont arrivés là, avouons qu'ils y sont arrivés par le chemin des écoliers, qui, apparemment, est aussi celui des poètes; ils y sont arrivés sans se presser, quelques-uns vers 1835 ou 1840, la plupart vers 1850 ou 1860. Pourquoi se seraient-ils pressés? Le poète, comme disait La Fontaine après Platon, est chose légère qui vole à tous les vents et fait de toute fleur son miel; libre à lui de suivre sa fantaisie, et les charmants caprices où s'est égarée d'abord la muse du romantisme n'ont sans doute pas besoin d'excuse : *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, *Orientales*, *Contes d'Espagne et d'Italie*, tout est précieux et délicieux de ce qu'elle nous a donné dans sa première jeunesse. Mais croirons-nous que le roman jouisse du même privilège, et qu'il eût, lui aussi, le droit de s'attarder dans le rêve, dans de vagues et chimériques visions? Les maîtres qui l'ont fondé au XVIIIe siècle et qui tous ont été, en leur temps, de grands modernistes, l'abbé Prévost, Jean-Jacques, Diderot et Laclos, lui avaient tracé son domaine et assigné sa mission; et s'il ne s'en était que trop écarté au commencement du XIXe siècle, s'il avait eu le tort de se confondre tour à tour avec le lyrisme dans *Obermann* ou dans *René* et avec l'histoire dans *les Martyrs* ou dans *Cinq-Mars*, l'originalité de Balzac, aux environs de 1830, est justement de l'avoir ramené dans sa voie et d'avoir renoué la tradition.

Si l'on veut savoir pourquoi c'est à cette date à peu près que Balzac a commencé à s'engager dans le bon chemin, qu'on se reporte d'abord à l'histoire de sa vie. Certes, par sa nature même, par son tempérament positif, par son goût du réel et son esprit d'observation, qui se manifestent déjà dans les lettres de sa vingtième année, il était pour ainsi dire prédestiné au rôle qu'il a joué. Mais encore fallait-il que l'âge

fût venu, que la vie eût mûri et développé ses dons. Un jeune homme de vingt-cinq ou même de vingt ans peut être poète et grand poète; il ne saurait être peintre de mœurs. En 1830, Balzac a trente et un ans, il est dans sa pleine maturité; et si les entreprises commerciales ou industrielles dans lesquelles il s'était si étourdiment aventuré, de 1825 à 1827, viennent de le réduire à la misère, elles ont eu l'avantage de le jeter dans la mêlée humaine, de le mettre en contact direct avec la vie, avec la société de son temps, avec des gens de toute condition, et de lui révéler, de façon un peu brutale, les réalités de l'existence. La première impulsion lui est venue de là, de sa propre vie, et ceci est trop évident pour que j'y insiste.

Une autre impulsion, plus forte encore et plus décisive peut-être, lui est venue de son époque. On se laisse aller trop volontiers, en évoquant la France de Charles X ou de Louis-Philippe, à n'y plus voir que le groupe des rêveurs, poètes ou révolutionnaires, qui acclamaient *Hernani* et se faisaient tuer aux Journées de Juillet ou sur les barricades de 1832. C'est un point de vue bien trompeur. L'époque à laquelle appartient Balzac était assez saturée d'esprit scientifique et d'esprit bourgeois pour qu'un art réaliste y pût facilement germer et s'épanouir.

Il n'est pas bien sûr que Balzac eût beaucoup pratiqué Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire, quoique leur nom revienne souvent sous sa plume et qu'il ait même dédié au second un de ses plus beaux romans, *le Père Goriot*. Mais il avait lu et relu les travaux de Gall et de Lavater. « J'ai acheté un superbe Lavater », écrivait-il à sa sœur dès 1822 ; et quant au docteur Gall, qu'il a mis en scène, avec son jargon mi-français, mi-allemand, dans les *Souvenirs d'un paria*, il s'offrait en 1835 à écrire sa notice dans la *Biographie Michaud*. Ni Gall, ni surtout Lavater ne sont de grands savants, ils n'ont pas fondé une science ; mais ils ont essayé d'en créer une, et, s'ils ont commis plus d'une bévue, ils ont cependant fait faire quelques pas à la physiologie. Tous deux étudiaient les rapports qui unissent en nous l'être physique et la personne morale. Leurs travaux, publiés d'abord en langue allemande, venaient d'être traduits en français. Lavater était

l'apôtre de la physiognomonie, et Gall le père de la phrénologie, c'est-à-dire qu'ils se piquaient de découvrir le caractère, de surprendre le secret de l'âme, l'un dans les traits du visage, dans la démarche ou le geste, l'autre dans la forme du crâne et dans ses bosses qu'il étiquetait avec soin. Recherche périlleuse, tentative souvent décevante, et Lavater put s'en douter le jour où, recevant un portrait qu'il croyait être celui d'un assassin récemment condamné à mort, mais qui était en réalité celui d'un honnête musicien allemand, il y découvrit tous les indices révélateurs d'une âme scélérate, et déclara qu'avec de pareils traits il était impossible de n'être pas pendu. Il a pu lui arriver, ainsi qu'au docteur Gall, plus d'une mésaventure du même genre. Nos traits savent mentir; ils savent cacher ce que nous ne voulons pas livrer de notre âme, et seule peut-être la mort fait tomber le masque. M. Sully-Prudhomme l'a dit admirablement dans une de ses *Solitudes*, la dernière et la plus douloureuse de toutes :

> Dans cette mascarade immense des vivants,
> Nul ne parle à son gré ni ne marche à sa guise;
> Faite pour révéler, la parole déguise,
> Et la face n'est plus qu'un masque aux traits savants...

Vraie ou fausse, la doctrine de Gall et de Lavater avait frappé Balzac, et on en trouverait la preuve jusque dans ses chefs-d'œuvre, où il a si attentivement étudié l'extérieur de ses personnages et tâché, si je puis dire, d'expliquer le dedans par le dehors. Peut-être en trouve-t-on une preuve encore plus directe dans quelques-uns des petits écrits qu'il publiait en 1830 ou 1831, *Étude de mœurs par les gants*, *Traité de la vie élégante*, ou *Théorie de la démarche*. Y joindrai-je sa *Physiologie de la toilette*, qui date du même temps? Ici, je crois sentir l'influence d'un autre maître, celle de Brillat-Savarin, l'auteur de cette *Physiologie du goût* qui est un livre presque célèbre et qui venait de paraître en 1825. Balzac était grand admirateur de Brillat-Savarin. Moins docte et moins pédant que Lavater ou Gall, Brillat-Savarin est, lui aussi, à sa manière, un physiologiste; il est même uniquement cela, puisqu'il n'a observé dans l'homme que ce que sa vie a de plus matériel ou de plus animal, puisqu'il ne l'a vu et ne nous l'a

montré qu'à table, une serviette sur les genoux et la fourchette en main. Mais il l'a bien vu sous cet aspect-là ; et ni sa fine sensualité, ni sa bonne humeur, ni son goût des aphorismes n'ont été sans effet sur Balzac au temps où celui-ci composait, après une *Physiologie du mariage*, une *Physiologie de la toilette*, — après une *Physiologie gastronomique*, un *Traité des excitants modernes*, — et je ne sais combien d'autres *Physiologies* encore, celle *des positions*, celle *de l'adjoint*, celle *du cigare*, etc.

Mais l'esprit, le véritable esprit de son époque, ce n'est pas tant un esprit scientifique qu'un esprit terre à terre et bourgeois. Dans l'histoire des mœurs, ce que 1830 représente avant tout, c'est l'avènement, le triomphe de la bourgeoisie, de cette bourgeoisie pour laquelle avaient travaillé sans le vouloir les hommes de 89 et que la Révolution avait enrichie des dépouilles de la noblesse et du clergé. Pendant les années de dictature jacobine, d'épopée napoléonienne ou de terreur blanche, elle avait dû s'effacer, se faire humble; rassurée à présent, victorieuse et couronnée en la personne de Louis-Philippe, elle se hâtait de s'installer orgueilleusement dans sa conquête. Il fallait qu'elle eût ses peintres, ses historiographes, respectueux ou narquois, et elle les a eus, en pleine période romantique. Voici venir Eugène Scribe, Stendhal, Mérimée, Henry Monnier, Daumier, Grandville, Gavarni...

Je n'ai pas à m'occuper de Stendhal et de Mérimée, si leurs œuvres n'ont pas eu, si elles n'ont pu avoir d'action sur le génie de Balzac, ou si elles n'ont agi sur lui que lorsque son génie était déjà tout formé. Quand Balzac a publié, en avril 1830, les premières *Scènes de la vie privée* (*la Maison du Chat qui pelote*, *Gobseck*, etc.), Mérimée n'était encore que l'auteur de la *Chronique de Charles IX*, de *Matteo Falcone* ou des *Ames du Purgatoire* : la *Double Méprise* date de 1833. Pour Stendhal, avant *le Rouge et le Noir*, publié seulement en décembre 1830, il n'avait donné d'autre roman que son *Armance ou quelques scènes d'un salon de Paris*, et dans cette œuvre de sèche analyse, issue des *Liaisons dangereuses* et d'*Adolphe*, je ne vois vraiment rien qui ressemble à du Balzac ou qui ait pu éveiller la vocation de Balzac. Aussi serais-je presque tenté d'attribuer ici plus d'importance à Scribe, ou à

Picard, qu'à Stendhal ou à Mérimée : car Picard et Scribe ont tous deux devancé Balzac ; tous deux, si gauchement, si imparfaitement que ce soit, ont avant lui essayé de peindre les mœurs bourgeoises[1], et Balzac a dit très haut tout le bien qu'il pensait de Scribe[2]. Mais le nom auquel il faut que je m'arrête, ce n'est pourtant ni celui de Scribe ni celui de Picard : c'est celui d'Henry Monnier.

Singulière destinée que celle de Monnier ! Le héros qu'il a créé, Joseph Prudhomme, est universellement connu, et lui-même est à peu près oublié. Il y a des gens qu'on définit en disant : « C'est le fils de son père », et il faut, au contraire, dire de Monnier : « C'est le père de son fils », pour que son nom rappelle quelque chose.

Monnier a été tout à la fois un écrivain et un dessinateur ; mais, qu'il manie la plume ou le crayon, toujours il est un caricaturiste, et un excellent caricaturiste, de même famille que Daumier ou Gavarni, le premier qui se soit amusé, au XIXe siècle, à noter les types et les mœurs de la bourgeoisie ou du petit peuple. Il était à peu près de l'âge de Balzac. Comme lui, il avait été d'abord placé dans une étude de notaire, puis il était entré dans l'administration, — dans les bureaux du ministère de la justice. Bientôt il en sort, et il en rapporte, en 1828, un premier cahier d'images, intitulé

1. Dans le théâtre de Picard, *Duhautcours ou le Contrat d'union* (1801) serait à comparer avec le *Mercadet* de Balzac, avec *la Maison Nucingen* et plusieurs autres de ses « romans financiers ». La pièce, assez mal intriguée, est l'histoire d'un banquier, Durville, qui essaie de s'enrichir en faisant banqueroute et en obtenant de ses créanciers un « contrat d'union », ou, comme on dit de nos jours, un concordat. — Durville est plus faible que fripon ; le vrai fripon, le Du Tillet ou le Nucingen de la pièce, c'est Duhautcours, qui a combiné toute cette escroquerie, qui en surveille l'exécution, et entend bien en empocher le bénéfice : personnage balzacien, mais sans relief, sans vie. — Quant à Scribe, et pour ne parler que de ses premières pièces, il y aurait à citer : *le Coiffeur et le Perruquier* (1824), — il y est question de cette « huile de Macassar » si souvent nommée dans *César Birotteau* — *les Adieux au comptoir* (1824), — la scène est dans la boutique de M. Dubreuil, marchand d'étoffes, rue Saint-Denis : la première scène, dialogue entre Dubreuil et sa femme qui le supplie de se retirer des affaires et de vivre en rentier cossu, n'est pas sans quelque analogie avec les premières pages de *César Birotteau* ; — *le Bal champêtre ou les Grisettes à la campagne* (1824), — le lieu de la scène est un de ces bals de banlieue que Balzac allait bientôt décrire dans *le Bal de Sceaux* ; — *le Charlatanisme* (1825), — sujet de la pièce : la réclame à Paris par les journaux et les relations mondaines ; petite esquisse du roman de Balzac, *Un grand homme de province à Paris*, — etc.

2. *Lettres sur Paris* (1830) ; préface de *la Peau de chagrin* (1831).

Mœurs administratives dessinées d'après nature. Tous les types du bureaucrate sont là, depuis le haut fonctionnaire si plat avec son ministre, si insolent avec ses inférieurs, jusqu'à l'humble expéditionnaire pour qui la vie de bureau consiste à lire le journal auprès du poêle et à envoyer promener le public. C'est, par avance, comme l'illustration des *Employés* de Balzac. Après l'album des *Mœurs administratives* vient celui des *Grisettes*, et toutes les lithographies, toutes les bonnes charges publiées dans la *Caricature* et autres journaux auxquels collaborait en même temps Balzac. Mais Henry Monnier ne se bornait pas à sa besogne de lithographe, il faisait un peu tous les métiers, il était auteur et acteur. Pour ses débuts dans les lettres, il donne, en 1830, ses *Scènes populaires*, qui vont grossir d'édition en édition et finiront par former huit volumes. Au théâtre, il fait jouer ou plutôt il joue lui-même, sur la scène du Vaudeville, sa *Famille improvisée*, où il remplit à lui seul plusieurs rôles, ayant au plus haut degré l'art de se grimer et de changer de peau.

Dans les *Scènes populaires* comme dans *la Famille improvisée* apparaît déjà Joseph Prudhomme. Sa figure n'a pas encore toute l'ampleur, toute la grandeur symbolique dont Monnier l'a revêtue plus tard dans *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*, comédie en cinq actes qui ne fut représentée qu'en 1853 ; là se trouvera la phrase bien connue : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie », etc. Mais, dès 1830, la figure était posée et arrêtée dans ses lignes essentielles, symbolisant l'emphatique niaiserie, la solennelle bêtise du bourgeois. Prudhomme, c'est Jocrisse en redingote noire et cravate blanche, c'est M. Diafoirus, mais M. Diafoirus habillé à la mode de 1830, cravaté comme Royer-Collard, coiffé en toupet comme M. Thiers, et armé du parapluie de Louis-Philippe ; c'est une création à la fois comique et grandiose. Dans *la Famille improvisée*, le maître de la maison le surprend juste à l'instant où il faisait l'aimable avec la bonne et venait de recevoir un retentissant soufflet ; sans s'émouvoir, sans se troubler, il décline ses titres et qualités : « Monsieur, je vous présente mes civilités, — Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux, et qui, pour le moment,

plaisantait avec la bonne. » Tel il reparaît dans plusieurs des *Scènes populaires*, à cette différence près qu'il ne s'y permet plus aucune plaisanterie du même genre, qu'il y est toujours noble et digne, prompt aux apostrophes, prompt à maudire l'ombre de « l'usurpateur corse », et à célébrer « le Roi, les autorités constituées et la gendarmerie ».

Il y a bien d'autres acteurs dans les *Scènes populaires* : des épiciers retirés des affaires, des rentiers, des sénateurs, des magistrats, des domestiques, des concierges, disons d'un mot : toute l'humanité que va peindre Balzac. Tantôt la scène s'intitule : *le Roman chez la portière*, et nous assistons à une lecture à voix haute de *Cœlina ou l'Enfant du mystère* (la lectrice dit à tort : *l'Enfant du ministère*), dans la loge d'un portier, en présence de son épouse, de quelques voisines, et de quelques locataires du rez-de-chaussée ou du sixième; leur costume, leurs allures, leurs intonations et leurs défauts de prononciation, tout est exactement noté; — et, si l'on se rappelle comment Balzac a fait parler ses portiers ou ses portières, madame Vauthier ou madame Cibot, on ne pourra douter du plaisir que lui causait la madame Desjardins d'Henry Monnier en ne manquant pas une occasion de dire « le cintième » ou bien « le collidor ». — Tantôt la scène est à la cour d'assises, où des juges, des avocats, des témoins, des jurés et des gendarmes ahurissent à tour de rôle de leurs questions ou de leurs éloquentes apostrophes une espèce d'idiot, Jean Iroux, accusé de meurtre sans qu'il comprenne pourquoi. Encore une création légendaire que celle de Jean Iroux, une création destinée à faire fortune et à s'enrichir de bien des drôleries qu'y ajoutera la jeunesse des ateliers ou du quartier latin. Puis, c'est une scène d'exécution, avec dialogue entre deux gamins de Paris qui sont venus voir guillotiner, et là se rencontre le mot cité par Hugo dans *les Misérables*, comme aussi par Balzac dans un de ses articles : « N'ayez pas peur, gendarme, — crie le gamin qui, malgré la défense, a grimpé au réverbère, — j'me tiens bien, je n'tomberai pas! » Et le gendarme de répondre : « Je m'importe peu que tu tombes... » Ou bien encore, c'est une scène de déménagement, des querelles entre époux, des propos d'enfant terrible, un voyage en diligence, avec tout ce qui se pouvait

échanger, en cours de route, de réflexions banales, de propos aigres-doux, de niaises galanteries... Bref, partout et toujours, c'est du réalisme caricatural, mais plein de comique et de saveur.

On ne saurait croire, à moins d'avoir lu de près les œuvres de l'un et de l'autre, la séduction et l'influence que Monnier a exercées sur Balzac. Balzac lui a consacré de nombreux articles, et n'a jamais parlé de lui qu'avec un véritable enthousiasme. Les facéties de Monnier faisaient ses délices : Combien de fois n'a-t-il pas cité la sentence de Prudhomme : « Otez l'homme de la société, vous l'isolez ! » Il a été, littéralement, et pendant toute sa vie, obsédé, hanté du souvenir de Prudhomme. Il l'a mis à son tour en scène, en 1830, dans sa *Comédie du diable* ; il a projeté diverses pièces de théâtre, *Joseph Prudhomme*, *Prudhomme bigame*, etc., où il lui eût donné le principal rôle[1] ; enfin, il l'a dessiné de nouveau dans *les Petits bourgeois*, sous le nom de Phellion, — et la copie est peut-être supérieure à l'original, mais il reste que c'est une copie.

Et sa dette envers Monnier ne se borne pas là, il s'en faut. Ses *Œuvres diverses*[2] renferment quarante ou cinquante chroniques ou saynètes, publiées en 1830 et 1831 dans *la Caricature*, dans *le Voleur*, *la Mode*, *la Silhouette*, et qui semblent autant de pages détachées des *Scènes populaires* ; elles sont intitulées *l'Épicier*, *le Garçon de bureau*, *Tableau d'un intérieur de famille*, *la Reconnaissance du gamin*, *Une garde* (dialogue entre deux gardes nationaux), *le Départ d'une diligence*, etc... L'analogie est telle avec la manière d'Henry Monnier que certains bibliographes s'y sont trompés et ont attribué à celui-ci des articles de Balzac, ou réciproquement. Aucun de ces petits écrits n'est, du reste, très bon ; ils n'ont d'autre valeur que de nous montrer en quelque sorte le point de départ du réalisme balzacien. Mais, qu'on relise après les *Scènes populaires* les *Petites misères de la vie conjugale*, dont Balzac a publié les divers chapitres de 1830 à 1845 et dont le titre même est un emprunt fait à Monnier, à son album

1. *Lettres à l'Étrangère*, pp. 197, 423, 424, 431, 433, 443, 447, 448.

2. Voir aussi les articles retrouvés et cités par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (*Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, p. 257-312).

des *Petites misères humaines* (1829) : on verra mieux encore ce que l'auteur de la *Comédie humaine* doit au créateur de Joseph Prudhomme.

Je ne dis rien de Daumier, de Grandville ou de Gavarni, parce que, s'ils ont eu une influence sur Balzac, elle a agi dans le même sens que celle de Monnier, et que la sienne a été la plus forte, la plus féconde. Mais ce que je ne puis ni ne veux oublier en achevant cette étude, c'est la part qui revient dans l'éducation intellectuelle de Balzac, et dans l'heureuse évolution de son génie de 1829 à 1833, à nos grands classiques français. Déjà ils lui étaient familiers et chers, et il a constamment tendu, depuis lors, à se rapprocher d'eux, à se pénétrer de leurs leçons, à faire comme eux œuvre de forte et large et durable vérité.

Il a fait mieux que les imiter : il est peu à peu arrivé à les continuer, à ajouter de nouveaux chapitres à l'histoire qu'ils avaient entreprise de l'âme humaine et des mœurs françaises. Plus on avance dans l'œuvre de Balzac, et plus on y rencontre, — dans *Eugénie Grandet* ou dans *le Médecin de campagne*, dans *le Cousin Pons* ou dans *les Petits bourgeois*, — de ces morceaux qui font dire : « C'est du La Bruyère... C'est du Molière... », ou : « C'est du Diderot... » Mais dès 1830, dans *Gobseck*, par exemple, il y avait chez Balzac de ces morceaux excellents dont il ne faudrait pas plus faire honneur à Monnier qu'à Walter Scott. Il en faut faire honneur à de plus illustres maîtres. Personne n'a pratiqué Rabelais, personne ne l'a aimé plus que ne faisait Balzac. Pour lui, Rabelais n'était pas seulement un prodigieux génie, c'était un compatriote, un Tourangeau comme lui, et il y avait dans son culte pour Rabelais quelque chose de l'amour qui nous attache à la ville ou au village où nous sommes nés, à la petite patrie. Il avait lu aussi, il chérissait les romans de Prévost ; il avait lu Lesage et Régnard, il lisait Saint-Simon, si bien fait pour lui plaire ; mais, avec Rabelais, ses vrais maîtres français dès 1829 ou 1830, et désormais jusqu'à la fin de sa vie, ont été La Bruyère, Molière et Diderot.

Le premier livre qu'il ait voulu éditer en 1825, quand il s'est trouvé, pour son malheur, à la tête d'une impri-

merie et d'une librairie, son premier livre a été un *Théâtre de Molière*. Dans ses articles de 1830, il en est plus d'un, *l'Homme malheureux*, *le Charlatan*, etc., qui sont faits comme des « caractères » de La Bruyère et qui, très évidemment, y prétendent. Notons enfin ce détail, qui a bien son importance : loin d'être oubliés ou démodés, les contes et romans de Diderot, chefs-d'œuvre exquis d'art réaliste, — *Ceci n'est pas un conte*, *les Deux Amis de Bourbonne*, etc., — étaient dans tout l'éclat et toute la fraîcheur de leur nouveauté à la fin de la Restauration ; la plupart d'entre eux avaient été publiés pour la première fois dans les derniers jours du XVIIIe siècle, et le plus beau de tous, *le Neveu de Rameau*, venait seulement de l'être en 1823.

Grâce à Diderot, grâce à La Bruyère et à Molière, ce que Balzac n'avait encore fait qu'entrevoir, il va le voir clairement; grâce à eux, des ébauches caricaturales d'un Henry Monnier, il va dégager la vivante œuvre d'art. En 1833, la période des tâtonnements est pour lui close; devant lui la *Comédie humaine* se dresse, « aussi vaste que la cathédrale de Bourges ».

ANDRÉ LE BRETON

LA MAISON SYLVABELLE

I

LA MAISON ET LE JARDIN

M. Claude-Hubert Bousquey de Grieuzes habitait, rue Sylvabelle, une maison blanche de style Louis XVI entre l'impasse Chantepleure et la petite rue Rêve-Vieille.

Presque toujours déserte, la rue Sylvabelle s'accointe à une série de ruelles ouvrant sur la campagne. L'herbe y encadre les pavés. Le piéton vient trois fois par jour, et, dans le grand silence, on entend, au bruit des marteaux qu'il ébranle, résonner l'écho sur les façades opposées. Il n'y a jamais plus de trois ou quatre heurts dans toute la rue, car les lettres sont rares. Les boîtes du laitier tintent à sept heures. Au milieu de la chaussée, sur une borne, un mascaron de métal distille un filet d'eau du bout de ses lèvres chagrines. De beaux tilleuls et un if pyramidal dépassent les murs ventrus et lézardés d'un ancien parc devenu jardin de couvent.

La maison de M. de Grieuzes, connue sous le nom de « maison Sylvabelle », n'avait rien qui démentît à l'extérieur les vieilles apparences provinciales. Bien qu'on l'ait recrépie, et que le stuc et le lait de chaux aient mal à propos noyé d'une pâte jaunâtre les encorbellements sculptés, le délicat fronton et les appliques de flèches et de roses ajoutées

légèrement par une fantaisie du style Empire, on retrouve intacte l'ordonnance des trois étages à pan coupé, des baies dont se bombent les grillages à l'espagnole, des croisées à rinceaux et du balcon, vaste coquille de pierre veinée, d'où l'on voit obliquement un coin de la rue Rêve-Vieille.

Le visage de cette maison est resté impassible. Elle semble ne rien signifier que le goût d'une époque où toute l'industrie s'inspirait de l'art : blanche, paisible, on ne saurait dire les morts ni les baptêmes qu'elle a pu connaître. Elle apparaît dans la solide élégance de sa taille mignonne, en des proportions si justes que le regard distrait s'y attache soudainement avec plaisir.

L'intérieur était étrange et charmant. Dans le vestibule aux impostes surbaissées, éclairé par deux œils-de-bœuf aux vitres bleues et jaunes, des statues du XVe siècle en mauvais état, rangées au long du mur, alternaient avec des images de bois polychromes ou dorées. Une sainte nurembergeoise souriait béatement sous son capuchon de chêne vermoulu, au pied de l'escalier. Là flottait une odeur singulière de fleurs séchées, de tisane, de papier, de reliure, et surtout de tilleul qui imprégnait jusqu'à l'âme. Une pièce au plafond bas s'ouvrait à droite, une sorte de resserre oblongue. Là, dans la lueur frigide des carreaux dépolis, s'alignaient des poteries romaines et africaines sur des planches de bois brut. Des coupes de grès étaient pleines de dariques d'or et de drachmes d'argent noirci. Des statuettes brisées se dressaient avec des attitudes plaintives, et des fragments de bas-reliefs, suspendus à la muraille, montraient des cavaliers aux manteaux tournoyants et une femme sans tête se penchant sur un cygne, le tout ennuagé de toiles d'araignées. Des pierres blondes et friables semblaient garder dans leurs porosités le miel des soleils disparus. L'odeur de crypte était douce. En face, la salle à manger s'ornait de pastels du XVIIIe siècle. Un beau morceau de Falconet, quelques études de peintres romantiques, une exquise silhouette de femme par Bonington, des panneaux d'ivoire travaillé, un étincelant Monticelli aux reflets d'or et d'émeraude, s'entassaient au hasard. Dans un coin était la petite table où M. de Grieuzes avait coutume de dîner, soupant toujours dans sa chambre, et dans le coin opposé

s'allongeait un vieux canapé couvert d'une toile à grandes fleurs, riche mais élimée, avec un pêle-mêle de coussins de crin et de châles chiffonnés. Là, le vieillard s'étendait après le repas pour savourer l'unique pipe qu'il se permît. Auprès du canapé, sur une minuscule table de jonc, il y avait un exemplaire des poèmes de Poë, un volume de l'abbé Lacuria, le *Journal* de Delacroix et des catalogues de musées étrangers.

On montait au premier par un escalier en vis. entre de hauts murs blancs et nus. Il conduisait à une série de pièces ouvrant sur un sinueux corridor dallé. Chacune était meublée avec un singulier mélange de luxe, de négligence, de goût et de confusion. En toute créature humaine est la maladie de l'infini. et les arts sont les seuls remèdes que nous lui ayons encore trouvés : les appartements de M. de Grieuzes semblaient être le laboratoire de cette thaumaturgie, vu dans le désordre du travail. De purs meubles Louis XVI inscrivaient aux parois l'arabesque délicate de leurs boiseries laquées, permettaient un rêve de calme et souriante élégance, incarné aux lambris par une galerie de dessins aux trois crayons ou de miniatures. Mais soudainement décevait le contraste des fenêtres veuves de rideaux ; la clarté désolée des vitrages révélait un paysage de toits et de pins noirâtres, tandis que la cheminée, riche d'un Hercule de Puget, couché dans la gloire de son marbre jauni, ouvrait son trou dégarni de ferronneries, à demi plein de cendres et de vieilles lettres. Une liasse de journaux traînait sur une bergère encore fléchie, semblait-il, sous le faix récent d'une présence adorable. Une autre chambre offrait sur ses murs des cartes, de vieux plans blasonnés, des vues de cités provençales richement encadrées, alternant avec des papyrus et des parchemins mis sous verre, et des boîtes de papillons. Une autre chambre s'emplissait de poudreux cartons d'eaux-fortes : contre le mur étaient retournées des sanguines de Watteau, des aquarelles, une grande esquisse à la gouache du Parmesan, diverses épreuves des planches importantes de Piranèse ; sur une vieille causeuse un portefeuille vert bâillait, plein de paperasses auxquelles d'admirables tirages de Debucourt servaient de signets. Tout cela était amoncelé en désordre, ou jeté sur les « mallons » rouges traditionnels en Provence. Au plafond, marouflée à même la

corniche, déclouée et gondolant par endroits, une composition ovale dans le goût des Fragonard de Grasse révélait tout un poème d'automne : les palmes dorées d'arbres décoratifs ombrageaient une fontaine où rêvait accoudée une femme vêtue de satin blanc. Dans le fond de la pièce, sur une claie, s'alignaient des pommes ; leur parfum se mêlait à l'odeur de la poussière.

Toutes ces chambres entouraient une vaste salle où s'élevaient, sur trois belles tables de chêne, de palissandre et de marqueterie, des vitrines pleines d'objets curieux et précieux : des bijoux égyptiens, des miniatures, des émaux en champ levé, des tabatières, des manches de poignards, des reliquaires des émeraudes et des turquoises dans des cornets de cristal. La glace était un chef-d'œuvre. Un arbre la contournait, au pied duquel, parmi des roseaux, jouaient un faune et une chèvre. C'était une de ces merveilles du xve siècle que les musées désirent en vain. Le cristal reflétait une nymphe de Clodion placée entre deux beaux coffres ; les rideaux étaient de la plus coûteuse et de la plus riche soie jaune, craquante comme une coulée de soufre. Entre deux fenêtres, un portrait de Prudhon surmontait une esquisse de Delacroix. Mais il n'y avait aucun tapis, et cette salle, où l'on eût aimé un plancher de dessin délicat, était carrelée comme une cuisine.

Il y avait encore, à l'étage supérieur, des pièces démeublées ou encombrées de bois de lits à baldaquins, de paniers chinois, d'armes, et d'une foule d'objets disparates. Dans une sorte d'atelier, un fourneau s'encrassait de poussières et d'oxydes ; des alambics, des matras, des éprouvettes, une pile de Bunsen démolie, des pyrites et des sacs de produits chimiques avoisinaient une mappemonde et un monceau de planches anatomiques, des traités d'astronomie, des albums. Par les verrières, on voyait la campagne, un dévalement d'oliviers gris, des chemins pierreux, des mas flanqués de cyprès, et, au loin, des collines bleues et violacées, avec des jaspures roses. Là, le désordre devenait un véritable chaos, comme si la pensée des habitants de jadis, encore capable d'agencer à peu près les étages inférieurs, avait eu juste la force, en montant davantage, de jeter pêle-mêle toutes ces choses, témoins des désirs multiples et irréalisés d'une suc-

cession d'âmes anxieuses et ardentes. Quant à la chambre de M. de Grieuzes, c'était celle d'un pensionnaire de maison de retraite, avec des moquettes à fleurs, un petit tapis posé de guingois, une toilette modeste, un lit de fer, et, seul indice de luxe, un splendide christ en ivoire et argent venu de quelque palais italien, et un bénitier en faïence polychrome attribué à Luca della Robbia. Au fond de la pièce, s'ouvrait un corridor noir, en faisant à demi le tour et menant à une porte close dont le maître du logis gardait sur lui la clef.

Ainsi vivait M. Claude-Hubert Bousquey de Grieuzes, avec sa vieille bonne arlésienne, Miette, son jardinier, Césaire, et un beau chat japonais, qu'on appelait Kami.

Le jardin n'était pas moins curieux que l'habitation. Il était composé de trois étages de terrasses et dominait la campagne. La seconde terrasse encadrait une petite pièce d'eau bordée de rocailles, avec une foule de statuettes de plâtre peint, du plus mauvais goût italien, si amusant. Des grenouilles crachaient des filets d'eau, une nymphe penchait une urne, un triton brandissait une conque, un Neptune étendait son bras sans trident vers le jet d'eau central. A deux endroits, on traversait sur des passerelles rustiques. Il y avait de belles touffes d'iris, une cassie aux fruits de velours jaune, une rangée de champignons de pierre pour s'asseoir, et, dans le fond, à gauche, un kiosque dont le toit pointu abritait un brigand napolitain en plâtre, aposté, l'escopette au poing, le pied sur un coffret d'où s'échappaient des colliers. Il faisait face à un Hercule de marbre, qui devait certainement provenir d'une villa florentine de la belle époque, et dont certains détails étaient admirables. Des gaines de vertumnes, des stèles gravées, s'aggloméraient pour former une sorte de rampe d'escalier qui conduisait à la terrasse inférieure, sous le délicat feuillage des oliviers, alternant avec des pins parasols. Césaire entretenait là des plants de violettes et d'œillets. Un figuier noueux perdait ses fruits lourds de sucre dans l'herbe épaisse. Une chèvre, attachée à la porte d'une petite serre, y frappait de la double pointe de ses cornes, obstinément. On entendait le choc rythmique, et le murmure du jet d'eau. Le lieu était triste et attachant : on y était au bord de l'horizon, au-dessus d'une mer de verdure, car la ville

finissait là, et cette face de la maison se trouvait être au faîte d'une colline dont les contreforts descendaient en pleine campagne. A travers les branches d'un sorbier aux grappes rouges s'apercevait dans la plaine une petite chapelle de Sainte-Pudentienne, blanche entre deux haies d'ifs noirs. La terrasse supérieure était arrangée en jardinet à la française, avec des gazons dessinés, des initiales de fleurs, des arbustes taillés, des urnes fêlées où mouraient des géraniums roses, une balustrade rongée de mousses, et, dans une cage de verre à trépied, un méridien, des thermomètres, une table de longitudes, et même un petit canon pour annoncer midi, le tout en fâcheux état; par une vitre cassée, une liane de roses sauvages était entrée, et s'entortillait autour des instruments. Deux platanes aux troncs tigrés et livides, aux branches coudées en forme de candélabres, flanquaient la porte, couronnée d'une marquise en éventail.

Cette maison Sylvabelle, simple et jolie au dehors, complexe et bizarre au dedans, comme une âme de femme, étant née des caprices successifs d'une série de maîtres, retenait un peu du caractère de chacun d'eux. Son extérieur sobrement coquet ne laissait rien soupçonner de son intérieure négligence, où la richesse se mêlait à la pauvreté. Un aïeul aux idées paisibles, à la sensualité quiète, l'avait conçue un peu comme une « folie » et un peu comme une habitation de famille, solide et curieuse, charmante et confortable, tout entière inspirée par la logique qui fut l'envers de la fantaisie du XVIII[e] siècle. Des amours illicites et des unions vertueuses s'y étaient abritées. Puis des êtres aux conceptions disparates, intervenant, héritiers indirects, avec des désirs étrangers au caractère provençal, avaient apporté là les velléités de leur désœuvrement. A l'un d'eux était due l'installation du petit laboratoire de chimie. Tel autre rechercha les gravures légères dont quelques reliures alignées dans une petite armoire contenaient les plus licencieuses; tel autre amassa les soieries, et tel autre les bijoux anciens. L'un, officier ayant pris part à la conquête algérienne, avait colligé les poteries kabyles et les monnaies retrouvées dans des fioles sous les sables de Cherchell et de Tunis; l'autre, voyageant en Syrie, avait acheté dans les souks des

tapis admirables, et, revenant par la Morée et la Grèce, disputé aux touristes et aux archéologues quelques purs fragments de temples. L'étude et le choix des richesses de la vieille Provence avaient suffi à occuper les loisirs des autres, dans les magasins et les antiques hôtels d'Aix, les faubourgs marseillais, la banlieue d'Avignon et d'Arles : et ces alluvions s'étaient lentement superposées dans les trois étages de la maison Sylvabelle, jusqu'au jour où M. Claude-Hubert Bousquey de Grieuzes était venu s'y établir, désirant ne quitter qu'entre des cierges ce lieu où ses ancêtres ne rentraient qu'entre des flambeaux.

Leurs âmes, comme des feuilles mortes, s'étaient accumulées dans l'eau réfléchissante et inerte de la sienne, qui regardait mourir en elle les reflets de leurs souvenirs.

II

POUDRE DE PASTEL, CENDRE DU TEMPS

De ses aïeux, M. de Grieuzes gardait une série d'impressions vagues ou précises, sans que rien en justifiât l'effacement ou la netteté : ainsi se souvient-on de tableaux vus en diverses villes, selon ce que chacune y ajouta. Au milieu, comme sur un panneau central, se détachaient deux figures douloureusement vivantes, qui avaient modifié toute son âme.

Le premier parent dont le vieillard pût reconstituer l'existence avait servi sous le comte de Grasse, puis sous d'Estaing, au moment où s'était réorganisée la marine française, ruinée par les traités de 1763. Sa croix de Saint-Louis, au ruban décoloré, gisait dans un coffret, au grenier, avec un dessin où il était représenté sur la proue d'une corvette, parmi des grenades et des canons. Quelques autres personnages sans importance, procureurs, tabellions ou abbés, un prieur de la Sainte-Baume, un lieutenant de police de Fréjus, représentaient la famille de Grieuzes jusqu'à la Révolution. Un certain Philippe, officier aux gardes françaises, mauvais sujet habitué des tripots du Palais-Royal, s'était rangé

au parti de la canaille, puis était mort sur le champ de bataille de Thouars en combattant les Vendéens. D'autres membres de la famille, restés fidèles à la monarchie, étaient morts à Coblentz; d'autres, réfugiés obscurément dans leurs terres, avaient reparu sous la Restauration. D'un de ceux-ci, Antide-Emmanuel, le portrait par Hersent, haut cravaté de guipure, une brochette de croix au parement de velours de la redingote, perpétuait la face benoîte de politicien bien pensant, député de la Chambre introuvable. Parallèlement, certains Grieuzes demeurés en Provence avaient acquis des biens nationaux et su les conserver malgré les changements de régimes. Un difficultueux procès leur avait assuré la jouissance définitive de la maison Sylvabelle, après transaction, en échange d'un terrain communal à Grasse. On savait que là, jadis, avaient vécu deux êtres singuliers, Honoré de Grieuzes et sa maîtresse, Albertine-Henriette, fille naturelle d'un prince du sang. La légende racontait que cette blonde et frêle fille se montrait nue dans le jardin, aux lueurs des torches. Honoré de Grieuzes avait été un amant farouche et à demi dément; vieillard au sourire fin, il avait été l'auteur de libelles obscènes dont lui-même gravait les illustrations. Sa presse à eaux-fortes était brisée en deux morceaux, dans un recoin du grenier, auprès de la croix de Saint-Louis du corsaire. Enfin les instruments de météorologie et d'alchimie dataient d'un autre Grieuzes, qui, jacobin résolu, s'était appelé Grieux, puis Desgrieux, et avait connu Mesmer, après avoir été acteur dans une troupe du Midi. De celui-là restaient quelques peintures assez intéressantes, car le don pictural était dans cette famille hétérogène et bizarre, où la licence effrénée, l'ingéniosité, le désordre s'unissaient à la correction bourgeoise. Ce Desgrieux avait eu sa Manon, une femme spirite qui avait connu l'abbé Lacuria.

Plus récemment, un Bousquey de Grieuzes était mort à l'assaut de Constantine, après avoir été l'aide de camp du maréchal Valée. Un autre avait été commissaire des guerres et avait fini par acquérir des terrains vinicoles dans la grande Kabylie, tout en s'occupant d'archéologie romaine: d'où les poteries, les pièces d'or, les pâtes de verre qu'on trouvait sur les planches du vestibule. Un autre Grieuzes avait été l'un

des premiers négociants attirés vers le Japon, et y avait fait une fructueuse tournée en 1860.

M. Claude-Hubert se rappelait celui-là, — qui était venu s'installer à la maison Sylvabelle et y avait adjoint, pour agrandir le jardin, un terrain de la rue Rêve-Vieille, acheté aux Ursulines du couvent voisin. A cet oncle d'humeur bizarre étaient dus les ornements de la seconde terrasse, les statuettes italiennes, des potiches, l'agrandissement de la pièce d'eau. Il avait la manie des objets-surprises, et combinait la plus avisée divination des belles choses de l'Extrême-Orient et le plus détestable goût bourgeois. Il se plaisait à offrir aux dames un fauteuil d'où s'échappaient des souris mues par un ressort. Il avait échangé une merveilleuse série d'Hokusaï authentiques contre un surtout de table où voguaient des canards de métal peint. Il excellait à installer dans les cachettes des murs toutes sortes d'instruments imitant les chants ou les cris d'animaux, et sa plus grande joie était de convier à de succulents repas des gens du pays pour les mystifier depuis les hors-d'œuvre jusqu'aux liqueurs par l'artifice de la mécanique. Puis il les entraînait en une interminable discussion politique, qui se concluait par une salve de pétards épouvantant les convives.

D'un autre de ses oncles, M. Claude-Hubert se souvenait depuis l'enfance, avec une stupeur qui durait encore. Celui-là, issu de la branche républicaine de la famille, était devenu l'acquéreur du domaine de Sainte-Romane, près Toulon. C'était un superbe parc enfermant dans ses murailles deux collines de pins et d'oliviers, des étangs, un bois de chênes, des bouquets d'eucalyptus, des prairies, trois pavillons de chasse, une ferme et une laiterie : tout cela se couronnait d'un exquis château Louis XVI, aménagé selon le plus pur goût de l'époque. Le possesseur, ancien entrepreneur pour la marine, qui avait fini par l'acheter un prix dérisoire, était connu des paysans sous le nom du père Grieux. A peine si les valets de ferme consentaient à l'appeler monsieur. Il avait renoncé à habiter le château, et vivait dans la loge du concierge, non par respect de la mémoire des anciens seigneurs, ni même par le sentiment de son incapacité de tenir leur rang, mais par avarice. Il s'était acoquiné à une ouvrière de

Marseille, et ils campaient tous deux dans un recoin du rez-de-chaussée : deux petites pièces pavées que meublaient un vieux poêle, un lit et quelques chaises. Le reste du château était fermé : ils semblaient attendre le retour des maîtres. La femme, en cotte et en madras, courait tout le jour pour surveiller et invectiver enfin les garçons de labour et d'écurie qui entretenaient le domaine. Le père Grieux, vêtu d'une jaque en peau de bique et coiffé d'une casquette de poil, surveillait la pot-bouille, faisait les comptes ou se promenait dans la grande allée. Parfois survenaient des visiteurs, qui lui tendaient une pièce blanche en lui disant de leur faire voir le château. Il empochait la pièce, permettait un tour de parc sans tolérer qu'on y cueillît des fleurs ou qu'on y installât un chevalet, et, finalement, se déclarant avec gravité le propriétaire, n'ouvrait pas les salles. Il y avait là une bibliothèque, une galerie de portraits, une collection d'armes, des appartements ornés de peintures, des coffres de costumes, tout un passé luxueux et charmant, qui dormait dans les ténèbres, derrière les volets des hautes croisées grillagées. L'avare le tenait là prisonnier, avec une joie basse de jacobin, aigri malgré la fortune, savourant l'idée d'être le geôlier de son propre domaine, d'humilier de nobles et pauvres ombres. Lorsqu'il passait sous les fenêtres du grand salon de réception, il sifflotait avec un air de défi.

Cet homme ne se permettait qu'un luxe. Il avait acheté une vieille presse à imprimer dans une vente de ferraille, l'avait remise en état, et composait seul une petite gazette locale dont il était l'unique rédacteur et où il publiait les diatribes les plus étranges. Durant la semaine, il allait dans les environs noter les commérages, sur des bouts de papier qu'il enfouissait en un sac de voyage. Il imprimait son factum hebdomadaire et le distribuait lui-même. Le dimanche, il déjeunait d'une bouillie de fèves ou de haricots, puis endossait une sorte d'habit et allait à Toulon dîner dans un café et discuter politique avec quelques habitués. Sa femme, en bonne Marseillaise, demeurait au logis : ils avaient des crises de violente débauche suivies de longues bouderies ; la sensualité et l'avarice les réconciliaient. M. Claude-Hubert avait un souvenir sinistre d'une visite faite à ces deux personnages.

Ils avaient fini tragiquement, assassinés à coups de maillet dans leur lit par un journalier congédié. Le château avait été vendu après accord des héritiers. Une relique en était venue échouer dans la maison Sylvabelle : c'était une paire de courtines de soie brochée, du XVIIIe siècle, sous lesquelles avaient dormi les châtelaines de Sainte-Romane avant la révolution de Juillet, et qui gardaient encore un parfum très doux.

Ainsi tous ces êtres s'étaient succédé, agités diversement par le sang vivace des Bousquey de Grieuzes, résumant à peu près toutes les passions. De leur fortune à présent dispersée, disloquée dans les spéculations, les krachs, la guerre, rien n'était resté hormis quelques petites rentes, suffisant à l'existence facile de la Provence, et cette maison Sylvabelle où s'attestaient leurs pensées tumultueuses. De lui-même, M. Claude-Hubert n'eût pas dit grand'chose. Dernier survivant, il semblait avoir condensé toutes ces âmes en une sorte de mélancolie raisonnée qui en recueillait la leçon définitive. Faite d'un peu d'elles toutes, elle n'en imitait aucune, et la fatigue de tant d'actions antérieures lui avait inspiré le désir de n'en réaliser aucune, sinon en rêve. Il avait voyagé, puis, se trouvant seul et maître de ses actes, il avait tout sacrifié à son penchant pour l'étude. Divers travaux archéologiques, des recherches sur la peinture primitive, et sur les écoles d'Avignon et d'Aix au XVIe siècle, quelques poèmes en langue provençale, des études d'occultisme avaient occupé son esprit ; mais sa principale pensée avait été pour son frère cadet, et là gisait le tragique secret de son existence.

Marc Bousquey de Grieuzes, de cinq ans plus jeune que lui, avait été un grand peintre. C'était un jeune homme fragile et ardent, aux colères brusques, aux tendresses féminines, agitant les vastes projets et les grands rêves confus des phtisiques. Camarade de Ziem et de Ricard, il les avait suivis à Venise ; en Algérie, il avait été le compagnon de Théodore Chassériau. Le travail et l'amour avaient également épuisé ses forces. Il revenait entre deux voyages chez son frère, avec des caisses de bibelots et de magnifiques études dorées. Claude-Hubert adorait presque maternellement cet être qui pourtant bouleversait sa calme vie, l'étourdissait de causeries et de

récits imagés, furetait dans toute la maison, s'emportait tout à coup, puis demandait pardon comme un enfant, les larmes aux yeux, avec une bonté délicieuse, pour recommencer à bouder le lendemain et parfois disparaître sans donner de ses nouvelles. En cette nature romantique et fiévreuse la pénétrante étude de l'aîné constatait l'hérédité du sang et, avec un secret désespoir, les marques de la phtisie commençante. Ses supplications, ses conseils restaient vains. A Paris, où d'avantageuses commandes attiraient déjà Marc, il se fatiguait en intrigues amoureuses, en crises passionnelles, en ruptures dramatiques, et il revenait toujours avec une figure plus tourmentée, des yeux plus brillants dans les orbites plus creuses.

Effrayé, l'aîné avait tenté de retenir l'artiste, au moins, dans un climat plus sain, en l'engageant à vivre dans le Midi, à en reproduire les beautés spéciales, et à conquérir la première place dans un genre où personne n'avait encore rien fait qui retînt l'admiration. Il avait installé son frère à Marseille, et, pendant quelques semaines, Marc y avait réalisé une admirable suite d'études du Vieux-Port, avec une fougue et une entente décorative qui, déjà, prévoyaient l'impressionnisme. Là, ils avaient connu Monticelli, « le fou » que les habitués des cafés et des cabarets du quai Rive-Neuve se montraient en haussant les épaules, et qui passait, nonchalant et fier, avec son veston de velours, son large feutre, son maquila basque, sa grande barbe en éventail et son noir regard rêveur et voluptueux. Ils l'avaient vu travailler dans sa mansarde : la pipe au coin de la bouche, il lançait des bouffées de fumée, puis chantait à pleine gorge des airs italiens. A sa ceinture était noué un tablier en forme de poche ; il y versait tous les tubes de sa boîte à couleurs, et, les yeux mi-clos, reculant, avançant, il pressait sur sa toile les tubes ouverts d'où jaillissaient les pâtes colorées, écrasait du pouce, rayait de l'ongle, malaxait, ciselait avec une magique rapidité : alors naissaient les femmes onduleuses, les bouquets étincelants, les mystérieuses feuillées, les statues touchées par le soleil ou voilées par la pénombre des bosquets, les seigneurs, la note rouge d'un Méphisto sous un arceau d'église, les symphonies d'or et de roses, d'améthystes et de rubis, les nudités, les fruits, les satins, toute la

féerie d'un Décaméron transfiguré que le délicieux génie inventait sans modèles, entre les quatre murs nus de sa chambre, pour aller ensuite vendre ses merveilles, vingt ou quinze francs, aux terrasses des cafés, où on ne les achetait pas toujours. Il peignait tout cela sur des cartons, des couvercles de caisses, lorsque l'argent manquait pour acheter des toiles. De temps à autre, il répétait, en travaillant : « La peinture, c'est un opéra; les sujets sont le décor, mais le ténor, c'est la lumière... » Et il souriait d'un sourire d'extase que M. de Grieuzes n'avait jamais oublié. Les deux frères l'avaient vu mourir dans son pauvre recoin d'atelier, ramenant encore à sa poitrine, d'un geste instinctif, parmi les draps maculés de taches de peinture, la palette tombée de ses mains.

De Marseille, Claude-Hubert et Marc étaient allés dans la vallée de la Durance, puis aux Martigues, puis aux gorges du Cians, et l'aîné encourageait le cadet à cette salubre vie du paysagiste cherchant le beau motif, sac au dos, remontant les torrents, couchant dans les auberges des montagnes, courant les marchés provençaux, buvant le soleil et humant l'arome des pinèdes et des collines couvertes de romarins et de fenouils. Mais une lettre reçue de Paris — la commande de plusieurs portraits — avait décidé Marc à un brusque départ, et Claude-Hubert était rentré seul en sa solitaire maison.

De longs mois s'étaient écoulés, pendant lesquels il avait connu une jeune veuve, Adeline Léandri, et en était devenu éperdument amoureux. Elle était très belle, et d'une beauté toute dissemblable de celle qu'on trouve en Provence. Elle était blonde, mince, avec une expression mystérieuse, des yeux glauques, une bouche réticente. Claude-Hubert crut la reconnaître, tant elle ressemblait à ses rêves antérieurs, et, dès qu'il l'eut vue, il comprit qu'elle devenait le but de toute sa vie. Son âme, concentrée par la mélancolie et le silence, s'imprégna d'Adeline comme d'un parfum tenace : l'idée de l'union lui fit juger vide son existence antérieure; il médita l'avenir. De longues causeries l'assurèrent de ne point déplaire à la jeune femme. Entre eux se noua un lien affectueux : Claude-Hubert espéra le partage futur d'un amour qu'il n'essayait plus de refréner, et qui renouvelait ses sen-

timents, transformait ses goûts, stimulait toute sa volonté de vivre. Sa fortune, sa situation, celles de l'aimée, s'accordaient à la réalisation de son désir. Il fut presque effrayé de voir que son culte pour son frère cessait d'être son unique préoccupation devant cette révélation du bonheur passionnel. En peu de temps, Claude-Hubert en vint à ne plus pouvoir retenir l'aveu : on ne l'accueillit point froidement. La réserve naturelle de la jeune veuve, son caractère fier, la dissuadèrent seulement d'une acceptation immédiate, mais tout en elle la promettait prochaine, et pendant deux mois encore les conversations qu'elle eut avec Claude-Hubert furent celles qu'on admet après des fiançailles. Lui, grave, tremblant de joie muette, rêva une vie exquise dans la vieille maison Sylvabelle parée pour la venue d'Adeline : Marc prendrait part à leur bonheur; on réussirait à retenir près d'eux le grand enfant terrible, peut-être même à le décider, par son exemple, à mettre fin à son existence épuisante. Adeline et Claude-Hubert le soigneraient, le conseilleraient, lui trouveraient un jour une compagne.

Marc revint enfin, décidé à séjourner assez longtemps dans le Midi. Il avait trente-trois ans ; ses dernières œuvres l'avaient fait célèbre, et il apparut à son frère comme un nouveau Giorgione, avec sa prestance de jeune patricien de Venise, sa physionomie ardente et rêveuse, ses grands yeux creux et sa bouche voluptueuse et crispée. La maladie qui le minait sourdement avait encore précisé ses qualités et ses défauts. Sa première impression en présence d'Adeline fut celle d'une jalousie qu'il put à peine dissimuler, et lorsque, seul à seul, son frère lui raconta ses émotions et ses projets, il s'emporta presque avec la méchanceté obstinée d'un enfant qui ne se voit plus préférer à tout autre; puis, voyant Claude-Hubert ému jusqu'aux larmes, il l'embrassa violemment, et par un retour naturel de la tendresse qui, chez les phtisiques, succède sans transition à la colère, il demanda pardon et jura d'aimer en Adeline une sœur, en félicitant son frère d'avoir pu trouver le bonheur. Dès le lendemain, il commença le portrait de la future madame de Grieuzes, déclarant qu'il voulait en faire un chef-d'œuvre et que ce serait son cadeau de noces.

Adeline fut blessée du premier accueil, puis effrayée du revirement subit de cette nature tumultueuse. Et bientôt les contradictions de ce caractère d'artiste reparurent. Tantôt il la louangeait lyriquement, se promettait de décorer toute la vieille maison de fresques riantes et de la transformer en palais pour réjouir les yeux de la jeune femme. Tantôt il arrivait devant son chevalet avec des airs sombres ou sarcastiques, et se montrait envieux de l'affection qui lui avait pris une part du cœur fraternel. Il interrompait brusquement la séance, et Adeline s'en allait, préoccupée, inquiète et triste. Lui-même, quelques instants après, ne savait plus que penser d'elle, se repentait, en faisait un éloge sincère à Claude-Hubert, et celui-ci, retrouvant Adeline, restait stupéfait lorsqu'elle lui montrait son chagrin d'être détestée par son capricieux portraitiste.

Mais peu à peu les impressions de Marc changèrent. Le portrait fut une merveille de psychologie, de haut style et de coloris à la fois intense et mystérieux. L'enthousiasme de l'artiste pour son œuvre lui fit considérer le modèle avec des yeux différents. Il ne pouvait peindre qu'en amenant, par de lentes et subtiles causeries, l'âme du modèle à fleur du visage, et, plus le travail avançait, plus les questions devenaient pressantes. Sous ce regard, sous le magnétisme de cet être en qui la maladie et le génie quintessenciaient l'activité nerveuse, la volonté d'Adeline devint friable. Le regard de l'amant et le regard du peintre sont les seuls qui aient le droit de se poser longuement sur une femme, et les seuls qui puissent l'émouvoir : jamais Claude-Hubert, grave, aimant, respectueux, n'avait eu pour Adeline des yeux semblables à ces yeux dominateurs dont l'insistance était corrosive à la façon de certaines lumières froides que la chimie a découvertes. Peu à peu l'exaltation de Marc créa dans toute la maison une vibration continue, énervante et séductrice, une électricité d'orage. Et ce fut par une série d'indéfinissables nuances qu'Adeline en vint un jour à comprendre que son affection pour Claude-Hubert n'était rien auprès de la passion imprévue, coupable, fatale, mais indéniable et frénétique, qu'elle éprouvait pour Marc, et où elle s'anéantissait, délicieusement vaincue, épouvantée, dépossédée d'elle-même, se

méprisant et trouvant en ce mépris même une joie pénible qui redoublait son remords et son amour, avec une furieuse envie de prévaloir, de tout briser et de vivre! De son côté, Marc comprit, en une minute foudroyante, la révélation d'une passion dans son œuvre, et resta éperdu : ses premières antipathies, sa jalousie, n'étaient que les obstacles d'où rebondissait plus violemment cet amour odieux, lâche et tout de suite décuplé par l'impossibilité elle-même. En cette nature composite, où tous les instincts s'unifiaient dans une flamme d'imagination, de volupté et de douleur, la prévision même des fatalités et des crimes d'âme qui allaient s'ensuivre devint un aliment au brasier; le désespoir d'aimer attisa l'amour, et créa de la haine. Marc se haït, puis reporta cette haine sur Adeline, puis sur son frère. Comme Tristan et Isolde, comme les amants de Rimini, Marc de Grieuzes prévit Adeline et lui courbés dans une étreinte horriblement heureuse sous une malédiction, et il agita les projets les plus insensés et les plus contradictoires, tantôt décidant de s'enfuir, tantôt d'enlever Adeline, — ou de supplier son frère de renoncer au mariage, — ou de tout lui dire... L'ignorance sereine de Claude-Hubert rendit toutes ces solutions impossibles. L'aveu qui l'eût tué s'arrêta dix fois sur les lèvres de Marc, et dix fois le départ qui l'eût tué fut résolu puis différé, et dix fois enfin le suicide qui l'eût tué fut rejeté, — et le temps passa, jusqu'au soir où Adeline et Marc, d'un seul baiser, s'unirent, pâles, hagards, écrasés et triomphants, puisque leur mutuel désir se prouvait plus fort que la honte.

Le lendemain Claude-Hubert se déterminait à demander à Adeline la date définitive de leurs noces. Elle était résolue à tout avouer : elle se tut. Le soir du même jour, Claude-Hubert, éloigné par elle sous divers prétextes, rentrait à la maison Sylvabelle à nuit close, et la trouvait vide. Son frère s'était enfui précipitamment. Il allait chez Adeline : il apprenait son départ. Après une nuit de sanglots, de cris, de râles, il s'abattait en proie à la fièvre cérébrale.

Il ne devait plus revoir Marc. Au sortir de la lente et épuisante maladie, sa première lettre avait été pour lui pardonner. Écrite pendant la convalescence, à un moment où le médecin craignait une rechute fatale, elle était le témoignage suprême

de l'amour fraternel, et pourtant, dans le cœur de Claude-Hubert, la haine s'était mise à battre avec les premières pulsations dont il eût eu conscience. Le sang des Grieuzes avait balbutié selon la haine et la vengeance ; mais la raison avait été plus forte. Force inutile d'ailleurs : la lettre de pardon était revenue non décachetée, après deux mois, maculée des timbres d'une quinzaine de villes étrangères. Deux autres restèrent sans réponse, mais ne revinrent pas. Par des échos de journaux, Claude-Hubert eut quelques détails sur les fugitifs. On parlait de leur beauté étrange, de leur fiévreuse existence à travers l'Europe, errant des palais de Venise aux salons de Saint-Pétersbourg. Des catalogues d'expositions viennoises, des revues anglaises et italiennes, mentionnaient le nom glorieux du portraitiste Marc Bousquey de Grieuzes ; les chroniques racontaient ses fantaisies violentes, les excentricités d'un voyage dans les Balkans accompli par sa maîtresse et lui en compagnie d'une tragédienne célèbre, leur séjour fastueux dans une villa de Sicile. Puis, brusquement, un silence lourd, — et des articles nécrologiques sur l'artiste mort de la tuberculose à Capri, à l'âge de trente-six ans. Les gazettes retraçaient sa carrière, nommaient les galeries principales où se trouvaient ses œuvres les plus réputées : aucune mention n'était faite d'Adeline, disparue. Le silence se faisait, définitif, cette fois. On parlait d'autres peintres : l'impressionnisme se levait, étoile suprême au firmament esthétique du siècle déclinant...

Et c'était la fin de la tragédie simple et atroce qui avait fait de M. Claude-Hubert Bousquey de Grieuzes le précoce vieillard solitaire de la maison Sylvabelle, accalmi, souffreteux, curieux de science, avec son châle et ses potions, entre Miette et Césaire, ne sortant plus, ne parlant plus, laissant traîner ses doigts amaigris et blancs dans la soyeuse fourrure de Kami, sa chatte bizarre, et son âme frileuse parmi les souvenirs et les énigmes.

III

LA CLOCHE DES URSULINES

Il n'y avait pas de pendules dans l'appartement de M. de Grieuzes. Le soir du départ d'Adeline, comprenant d'un seul coup la vérité, il était resté inerte sur le seuil de la porte : il avait entendu sonner huit heures au couvent des Ursulines. Les huit tintements clairs l'avaient hanté durant toute sa maladie. Depuis, il ne pouvait plus entendre sonner la huitième heure sans frémir de tout le corps, et, en même temps, le timbre spécial de la vieille horloge lui était devenu nécessaire. Toute montre, toute pendule avait été arrêtée sur son ordre dans la maison Sylvabelle, et seul le carillon des religieuses voisines y réglait la vie.

Régulièrement, à huit heures, M. de Grieuzes, ayant fini de dîner avec du laitage, des légumes cuits et un petit verre de vin du Var, congédiait Miette et fermait sa porte derrière elle. Puis il se dirigeait vers la porte close à l'extrémité du corridor noir contournant à demi la chambre à coucher : il tirait la clef d'un étui qui ne le quittait point et, doucement, il entrait.

La pièce était blanche, avec un lustre Louis XVI et des appliques où le vieillard allumait des bougies. Il y avait un portrait sur une console ronde, et, aux murs, quelques études de paysages et de figures. Dans un coin, était placé un coffret assez grand.

Le portrait était celui d'Adeline Léandri, avec une dédicace : « A mon frère bien-aimé, cette imparfaite image de celle qu'il aime. — Marc B. de Grieuzes, 2 juin 18... ». Au-dessous, était épinglée une note au crayon, de la main de Claude-Hubert : « 23 août 18... ». C'était la date du départ. Les esquisses étaient de Marc : les unes rappelaient le voyage en Algérie; une autre, la place de Saint-Paul de Durance, avec sa vieille fontaine; une autre enfin, rachetée dans une vente, représentait la *kala* de Deya, à Majorque. — C'était là que Marc avait vécu trois mois avec Adeline avant d'aller mourir à Capri.

Dans le coffret, il y avait des paquets de lettres adressées jadis par le peintre à son frère, une guimpe de vieille den-

telle, ayant appartenu à Adeline, quelques photographies d'après elle, et une bague que M. de Grieuzes avait achetée pour les fiançailles. Tout au fond, des portraits de Marc, à tous les âges, un notamment où les deux frères se tenaient par la main dans un décor de bosquets.

Le vieillard songeait là durant une heure. Il y avait un peu de manie dans sa visitation. Il déplaçait les objets et les replaçait, bien qu'il les connût tous par cœur. Mais, depuis l'événement, M. Claude Hubert était devenu maniaque, et il le savait; son âme, d'ailleurs, restait intacte : ces défaillances nerveuses n'avaient altéré que sa volonté. Il terminait sa soirée en contemplant le portrait d'Adeline, du fond d'un fauteuil. Il ne pleurait pas, ne souffrait pas ; il n'éprouvait qu'une sensation assez douce, vague, sourde, et pourtant il n'eût pour rien au monde omis cette évocation quotidienne de l'ancienne catastrophe. Il allait se coucher et dormait tranquillement, hormis le cas de douleurs cardiaques, qui étaient de plus en plus fréquentes.

Dans la journée, il lisait, se promenait dans le jardin, avait de minutieux entretiens avec Césaire au sujet des fleurs, époussetait les tableaux, essuyait un à un les bibelots des vitrines, ou réglait les comptes de la maison avec Miette: tous deux s'exprimaient en provençal, et M. Claude-Hubert se divertissait des locutions pittoresques de la bonne gouvernante. C'était une brave fille des environs de Fréjus, à la fois diligente et paresseuse; elle avait coutume de répéter que le travail ne lui faisait pas peur, à haute voix, pour se donner du courage, et, très souvent, après une pause, elle ajoutait : « Mais il y a des jours où l'on ne se sent pas... » Elle « se sentait » de moins en moins, pour le plus grand repos des araignées innombrables de la vieille maison, et elle avait renoncé pour toujours à mettre de l'ordre dans les meubles et les tableaux qui encombraient le second étage.

Cette existence banale enfermait hermétiquement les pensées les plus violentes et les plus singulières. Comme un torrent, parvenu dans une plaine sablonneuse, y amortit sa force, se divise en méandres, se laisse boire, devient une suite de flaques, quelques lieues après l'endroit où jaillissait l'eau écumeuse et hurlante, l'âme de M. Claude-Hubert, ensablée, enlizée, se

divisait, au delà d'un terrible souvenir, en quelques mornes fragments incapables de se rejoindre. Faite de toute une série d'hérédités, cette âme disloquée les vivait séparément, ayant perdu l'individualité que faisait naguère en elle leur coexistence.

Les longues heures de l'après-midi s'écoulaient pour M. Claude-Hubert dans la contemplation minutieuse de ses objets d'art, dont chacun lui rappelait des voyages, des histoires d'amour, des suppositions archéologiques. Kami semblait leur gardienne. Lorsqu'il entrait dans les salles du premier étage, la belle chatte le précédait, les oreilles et la queue droites, et sautait successivement aux coins de chacune des vitrines. Il suivait docilement l'ordre qu'elle décidait ainsi pour chaque visite. Elle contournait, sur les cheminées et les consoles, les bibelots et les vases, s'ingéniant à se couler entre eux avec d'infinies précautions et des audaces à faire frémir. Elle restait penchée au-dessus d'un verre de Venise, allongeant une patte avec l'intention formelle, eût-on dit, de le renverser ; puis elle s'éloignait d'un air condescendant. A quatre heures, l'usage était qu'elle terminât le bol de semoule au lait que Miette apportait à M. Claude-Hubert, et qu'il lui offrait sur ses genoux : s'il l'eût posé par terre, elle n'y eût point touché. Les habitudes de Kami étaient de véritables repères dans l'existence de son maître. Il était immanquable qu'au moment où l'horloge des Ursulines sonnait quatre coups, Kami s'avançât jusqu'à la porte de l'escalier, d'où parvenait le bruit des pas lourds de Miette qui montait avec le bol. Il était non moins habituel qu'à sept heures Kami se plaçât encore devant cette porte pour indiquer à M. Claude-Hubert qu'il était temps de descendre. Tantôt provocante et coquette, tantôt onctueuse, tantôt mystérieuse et tantôt vive, Kami semblait donner des significations aux heures dont l'horloge des Ursulines se bornait à donner les mesures abstraites.

Il ne fallait pas moins de tant de minutieuse régularité pour user et dissoudre les sentiments de M. Claude-Hubert. Il essayait d'être tour à tour ceux qui l'avaient précédé dans la maison Sylvabelle, n'osant être lui-même sans craindre de souffrir. Parmi toutes ces substitutions passagères de personnalités ressuscitées, si la sienne venait à reparaître, il

éprouvait une douleur qui provenait moins du souvenir que du sentiment d'une dépossession presque totale de soi-même.

Ce qu'il était devenu ne pouvait plus rentrer dans ce qu'il avait été. Il demeurait ainsi à côté de lui-même, hors de son intelligence et de son âme. Au fond, tout au fond de lui, dormait une haine immuable : il le savait, et n'y pouvait rien. Il s'appliquait à ouater sa vie, à accumuler la bonhomie sur l'ennui et la manie sur l'indulgence ; mais à travers cette couche épaisse parvenait le murmure distinct de la haine étouffée. Et ce murmure se confondait avec le faible rythme du sang dans les artères, comme si une présence souterraine avait persisté à la base de la vieille maison Sylvabelle, comme si cette vieille maison Sylvabelle avait été bâtie sur une sépulture. Une eau pure et très profonde ne révèle en rien le cadavre qui peut dormir dans la vase : il y avait des heures où l'âme de M. Claude-Hubert se voyait si limpide qu'elle ne comprenait plus ce que pouvait être cette haine existant indépendamment de toute volonté. Mais elle se penchait en vain sur elle-même, elle ne pouvait apercevoir les racines fatales. L'intelligence s'était tout expliqué, le cœur avait tout pardonné, la raison se désintéressait, l'organisme physique ne vibrait plus : la haine pourtant demeurait, et M. Claude-Hubert, effaré, lui cédait la place. On eût dit qu'elle lui était imposée comme un devoir qu'il ne voulait pas remplir.

Ce n'était pas le souvenir qui le minait, c'était la haine qu'il n'en pouvait exclure. Il avait systématisé l'étude et l'analyse de son chagrin pour l'user. Le sang vindicatif de la race ne parvenait pas à se diluer, malgré l'anémie et l'affection cardiaque : une série d'aïeux jaloux et violents s'indignait de l'oubli volontaire, de la lâcheté du pardon, et semblait susciter en silence des souvenirs irritants dans tous les recoins de la maison. Lorsqu'un bibelot, un volume érotique, rappelaient à M. Claude-Hubert la vie d'Honoré de Grieuzes et de sa maîtresse Albertine-Henriette, les visages de Marc et d'Adeline s'y substituaient invinciblement. Le décor se transformait ; les amants du temps jadis n'apparaissaient plus dans les vieilles allées ombreuses ou les appartements : malgré lui, M. Claude-Hubert les voyait dans un jardin ensoleillé, parmi des pal-

miers, des citronniers, des aloès. Une colonnade à l'italienne se dressait sur un horizon de mer violacée. C'était Majorque, l'idylle récente... Était-ce donc Albertine-Henriette ou Adeline qui ployait ses bras nus dans la lumière heureuse? Et pourquoi cet Honoré de Grieuzes n'avait-il plus sa perruque poudrée, nouée d'un ruban noir? pourquoi son visage rasé s'encadrait-il maintenant d'une barbe dorée? pourquoi était-ce Marc de Grieuzes qui surgissait?... Pourquoi la vue d'un astrolabe ancien, poussiéreux et rouillé, au lieu d'évoquer simplement le jacobin Desgrieux, ami de Mesmer, amenait-il le souvenir des conversations de Marc, qui volontiers parlait d'occultisme?... Pourquoi, sinon parce que sans doute les deux frères, derniers-nés d'une race, en condensaient la vitalité à un degré égal, et avaient aimé réciproquement en eux l'hérédité qu'ils complétaient? Et maintenant ce grand amour était froid: comme une poignée de neige, il fondait lentement de sa propre brûlure dans le cœur du survivant, et rien ne serait plus ardent et plus glacé tout ensemble, sinon la mort.

M. Claude-Hubert se rappelait Marc avec orgueil, tendresse et pitié, mais M. Bousquey de Grieuzes se rappelait avec haine l'être qui lui avait volé son aimée. Que Marc avait dû souffrir pour en venir là, lui brave, fraternel, fier, incapable de ruse! Mais qu'il avait dû aimer et se savoir préféré, lui lâche, parjure, fourbe et assassin de la conscience de son frère!... A ce qu'il lui en eût coûté pour commettre une telle bassesse, M. Claude-Hubert estimait les scrupules et les tortures de Marc, et le plaignait. Mais cette mesure était celle aussi de la volupté d'Adeline, et ainsi se ravivait la haine, et le désespoir d'une insulte qui ne serait jamais vengée. Frères vénitiens, Marc et Claude-Hubert eussent confié leurs âmes et leurs ressentiments à un double éclair d'épées, sous l'ombre de quelque portique, et la haine se fût écoulée par ces pointes: du sang loyal eût brillé sur les dalles de quelque *piazzetta*... Mais cette fuite honteuse, sans même la terrible lettre que l'abandonné trouve sur une table, cette fuite que n'avaient pu rejoindre les paroles de pardon, c'était comme l'étouffement d'une blessure qui se referme et se pourrit du sang qu'elle n'a pu faire jaillir.

Toutefois, M. Claude-Hubert en souffrait moins encore

que de haïr son frère. La cause de la haine, à ses yeux, n'excusait point la haine. Et comment la haine persiste-t-elle sous le pardon ? Y a-t-il donc plusieurs ordres de pardon ? Que sert le consentement de la raison et de la bonté, si, dans des régions inférieures, comme un lac vénéneux entre des couches imperméables, demeure la détestation malgré le désaveu de l'âme ? Ces questions torturaient M. Claude-Hubert. On se désintéresse de ses propres rancunes, mais la race, atteinte dans son vieil orgueil, devient une Némésis qui n'admet point d'être renoncée. C'était elle qui le minait. La mort de Marc n'était point une expiation : la phtisie, en effet, l'eût tué à peu près à la même époque, s'il n'eût point failli. Sa punition, c'était l'angoisse de son frère survivant, et le crime, premier acte d'une tragédie dont l'immanquable conclusion est le châtiment, suivait le cours de sa destinée sombre sans s'occuper des créatures. Cette sorte d'impartialité dans l'injustice, cet accomplissement du geste de la Némésis étendant son ombre sur les fronts, rétablissant un équilibre et compensant une faute selon une logique abstraite, cette volonté de punir l'atteignant dans sa volonté d'oublier, égaraient M. Claude-Hubert en des hypothèses confuses, et la vieille hantise de l'occulte le poursuivait comme elle avait poursuivi ses aïeux.

Certains soirs, méditant, il reconnaissait en lui-même l'âme de son oncle avare, avec un sursaut de dégoût. Il se surprenait rôdant avec l'expression qu'il avait vue au visage du vieux, à Sainte-Romane, alors que le père Grieux passait sous les fenêtres du château où dormait un noble souvenir sous les verrous et la poussière. Et il avait l'envie de disperser les meubles de cette pièce, d'effacer la dédicace du portrait d'Adeline et de l'offrir à un musée, pour que cette œuvre exquise et innocente ne fût plus profanée par des regards de colère ; puis, jalousement, il refermait la porte d'un geste nerveux, comme s'il l'eût close sur Adeline elle-même, et il se jurait de brûler la toile et tous les souvenirs lorsqu'il se sentirait près de sa fin. Sur d'inertes vestiges s'exerçaient ainsi faiblement les sentiments contradictoires dont l'amour est fait. Et, en même temps, cette jalousie se reportait sur toutes les choses dont la maison Sylvabelle avait été le récep-

tacle depuis tant de fantaisies, de hasards et de désordres. M. Claude-Hubert les regardait avec défiance, comme si on eût voulu les lui dérober, et avec gêne, comme s'il s'était jugé indigne de les posséder.

A jour fermant, il restait sans lampe, attendant que le grattement léger de Kami et les sept tintements de la cloche des Ursulines lui rappelassent le moment de descendre. Des ombres profondes s'amassaient aux angles des salles. Kami bougeait, frôlant un socle ou dérangeant un collier. Le bruit mou de ses pattes la révélait seulement, ou le crissement de ses ongles sur une vieille soie. Quelques points lumineux décelaient une vitrine, l'or d'un cadre ou d'une console. Un éclair engourdi languissait contre la hanche d'une statue. C'était une transfiguration dans le silence, une circulation insaisissable d'effluves. Alors, lentement, se déplaçaient des présences, parmi des souffles. Les mains froides du vieillard immobile étaient effleurées par de légères pressions qui essayaient d'insister. L'atmosphère était moite. Tout avait l'air inachevé, inquiet. M. Claude-Hubert évoquait les êtres qui avaient possédé ces choses disparates, maintenant réunies pour l'agrément de sa vie finissante. Les unes héritées, les autres acquises à vil prix, toutes gardant les stigmates des morts, se dressaient comme une série de reproches ; et. de ces reproches, chacune de ses âmes se sentait diversement atteinte. Des faces invisibles suivaient du regard ses mains touchant les objets, jusqu'à ce qu'il les reposât, et certaines choses ne voulaient pas être touchées, et se dissolvaient dans l'ombre à laquelle on les avait soustraites.

M. Claude-Hubert les aimait trop pour ne pas comprendre ces répugnances indicibles. Il y avait dans sa collection des objets qu'il n'avait osé manier qu'après les avoir isolés longtemps sous un cristal. Tous ceux, notamment, qu'avaient amassés ses parents avares, lui avaient paru pleins de reproches, tout souillés encore des brutales railleries du vieux jacobin de Sainte-Romane. Sous un globe reposaient dans le velours deux miniatures et une boîte à mouches Louis XVI, que M. Claude-Hubert chérissait pour les avoir sauvées de l'ignominie d'une boutique de brocanteur toulonnais. Le même jour, il avait acheté un portrait de *contessina* qu'il

avait aperçu, posé à terre, à la devanture. Les réflexions grivoises de deux matelots, regardant la gorge tendre qui émergeait d'une guimpe de dentelles, l'avaient engagé à soustraire aussitôt à l'injure publique cette fraîche image tachée d'étoiles de boue. A présent, lavée, encadrée, elle était heureuse aux pénombres du salon de laque blanche, comme aux temps de sa délicate réalité. M. Claude-Hubert avait accompli à l'égard des choses inanimées quelques bonnes actions qui le faisaient s'absoudre un peu du remords de posséder les objets aimés des disparus. Il leur faisait appel aux heures crépusculaires où il se sentait plus désespérément seul et où l'étreignait le scrupule étrange de vivre parmi ces vestiges, de condamner ces délicatesses et ces intimités au triste compagnonnage d'un vieillard maladif. Les anciens possesseurs revenaient parfois : qu'importent le vol, le temps, les hasards, à une âme qui ne renoncera jamais son amour? M. Claude-Hubert savait bien pourquoi, certains soirs, rentrant en une pièce close par lui-même la veille, il voyait certains bibelots légèrement déplacés. Un gant brodé était ployé et encore tiède d'une main récente, un portrait était dérangé, un miroir gardait la buée d'une haleine. Le solitaire alors priait en son âme, humblement, et ne s'excusait de l'usurpation que par l'amour. Pourquoi Marc était-il mort avant lui? Il eût pu s'accorder la même excuse...

Un soir que M. Claude-Hubert s'était attardé au grenier, furetant parmi les instruments de géodésie et les cornues, avec la vague intention de les remettre en état, il se laissa tomber dans un fauteuil. Et soudain le fauteuil se mit à jouer en nasillant l'air de la *Reine Hortense*. C'était une dernière facétie de l'oncle mystificateur : depuis vingt-cinq ans, personne ne s'était assis là pour faire jouer le déclic de la boîte à musique remontée par le défunt.

M. Claude-Hubert sourit doucement, et laissa l'air se terminer sans arrêter le ressort. « Partant pour la Syrie... » Il songeait au soleil sur les Baléares, à Marc et Adeline... Kami à la porte gronda, et l'horloge des Ursulines se mit à sonner. M. Claude-Hubert se parut être le rouage le plus usé de cet appareil vieillot qu'était l'étrange maison Sylvabelle tout entière.

IV

L'HEURE EST SONNÉE, LA CENDRE FROIDE

Du temps passa, inappréciable. Toutes choses vieillirent à l'intérieur de la maison blanche. Ce fut une décadence très douce. Le tulle gris de la poussière ennuagea les visages inertes dans les cadres dédorés. Les fruits lourds de sève restèrent enfouis dans l'herbe des terrasses. Les jaunes fleurs de cassie se fanèrent, refleurirent et furent fanées encore. Et seuls le murmure confidentiel des filets d'eau dans les vasques et le mouvement lent des végétations obéissant aux ordres de la nature continuèrent l'illusion de la vie dans une demeure où les âmes s'étaient arrêtées.

Les voix chantantes de Césaire et de Miette, leurs pas au long des corridors, les bruits inévitables de l'humble existence, tout cela ne fut plus qu'une sorte de concession machinale aux actes quotidiens derrière lesquels peuvent se dissimuler tous les renoncements de la vie intérieure. Et l'âme de M. Claude-Hubert fut comme un âtre éteint et refroidi, plein de cendres effritées et couleur de neige. Au fond, tout au fond, un point rouge imperceptible gardait un peu de la chaleur vitale : et c'était la haine.

La haine seule, la haine en soi, n'engendrant aucun acte, persista sous les alluvions de l'âge, sous la claustration, le pardon silencieux, l'oubli même : et vraiment elle en vint à n'être plus autre chose que le signe de la présence des anciens Bousquey de Grieuzes, de ces mânes réclamant un sang expiatoire, comme les ombres misérables conjurées par le glaive d'Ulysse au bord de la fosse, dans la prairie d'asphodèles. La haine, vestige de l'âme orgueilleuse des morts, finit par être une présence plus réelle dans la maison que celle de ce vieil homme, de ces deux serviteurs, qui mimaient le fait de vivre sans s'y intéresser, craignant de blesser des souvenirs riches et tendres, confusément amoncelés dans un crépuscule éternel.

Victime de cette hantise et de cette survie d'un instinct ancestral que bannissait son âme, de plus en plus se recula hors de soi-même et lentement s'effaça M. Claude-Hubert, comme

une photographie non fixée restitue au jour dissolvant la lumière qu'elle en emprunta. Peu à peu le vieillard ne retint de la vie que ce degré qui en restait aux portraits des chambres closes. Il frissonnait sous son châle, maniant fébrilement des albums, avec ses mains ouvragées comme des netskés d'ivoire, et il lui semblait qu'il y avait des distances infinies entre ce qu'il touchait et ce qu'il en pensait. La musique seule eût charmé son âme. Il se rappelait certaines ivresses sublimes données jadis par les orchestres. Mais il n'en pourrait entendre en cette ville, et, d'ailleurs, eût-il eu la force de sortir? Il s'appliquait donc parfois à transposer ses sensations tactiles ou visuelles en rythmes musicaux, par le souvenir, et il dérivait dans d'étranges rêveries. Les linéaments des visages dessinés, les amples rideaux lourds d'ombre, les surfaces des porcelaines qu'il palpait en fermant les yeux lui composaient une musique du silence dont les harmonies se modifiaient avec la lumière. Et c'étaient presque des idées de névrosé, qui naissaient en cet esprit simple pourtant : le détachement extrême le menait à l'extrême complication, et il regardait passer ses raisonnements dans l'eau courante de son indifférence, comme des roseaux rompus...

Et tout se dénoua et s'en alla sur ce flot indolent et morne. Le portrait d'Adeline, maintenant doré par les années, embelli par le sourd travail des pâtes opulentes et fauves, attestait une chair éclatante et douce, colorée par un automne invisible dont le reflet ardent avivait aussi les belles études de Marc, pendues aux murs. L'horloge des Ursulines, les habitudes de Kami, continuaient de régler invariablement le simulacre d'une vie dans la blanche maison Sylvabelle. Les visites du soir dans la chambre close étaient maintenant des actes réflexes, qui n'éveillaient plus aucune sensation en M. Claude-Hubert. La haine, circonscrite par l'indifférence, n'était plus qu'une tiédeur dernière dans cette dégénérescence glaciale et pacifique, dans cette syncope lente de toutes choses...

Un jour, à quatre heures, le marteau de la porte résonna sous la main du facteur apportant une lettre. C'était un pli fatigué, couvert de mentions postales, de timbres étrangers, d'encrages : il y avait très longtemps que cette lettre était

en route. M. Claude-Hubert l'ouvrit avec ennui, la lut, et frissonna. C'était la déclaration du décès d'Adeline Léandri, morte misérablement dans une petite ville de Suède. Jointe à cette pièce, une note exposait qu'Adeline Léandri avait prié qu'on fît savoir sa mort à M. de Grieuzes, ainsi que celle de Marc-Claude de Grieuzes, enfant naturel, reconnu par le père, et décédé quelques semaines avant Adeline, à l'âge de onze ans. Conformément au désir de la défunte, on avisait la personne qu'elle avait désignée comme l'oncle de cet enfant et le seul parent qui lui restât sur la terre. La jeune femme, qui vivait pauvrement, absolument recluse, avait succombé comme son fils à la tuberculose. On n'avait trouvé chez elle aucun bijou, aucun papier, et nul objet de valeur, sauf un petit tableau du célèbre peintre Marc de Grieuzes, qu'elle léguait à la ville où elle était venue mourir.

M. Claude-Hubert était seul. Miette lui avait porté son bol de semoule au lait en même temps que la lettre. Machinalement, il l'avait posé sur ses genoux, et Kami, frôlant ses jambes, attendait en humant l'odeur sucrée.

Le vieillard ne bougea plus. Des images passèrent, fluides et pâles, suscitant l'insaisissable image de l'enfant qui portait le nom des deux frères, de l'enfant mort du mal paternel, de la mère morte du même poison, du père enfin, du père... L'image de Marc, et ses yeux brûlants, et sa tête patricienne et dorée... Des stries blanches, des cendres de neige, une tendresse infinie, toutes choses pardonnées... Encore une averse de stries blanches, longues, obliques, diaphanes... Et tout de plus en plus pâle...

La haine venait d'être brusquement éteinte, et, avec elle, dans un spasme du cœur, la vie inutile.

Une main tenait la lettre, l'autre le bol. Elles pendirent. Il n'y eut qu'un petit sursaut des genoux, qui les dressa tandis que la tête se penchait avec douceur : le bol tomba.

Kami, étonnée, mécontente, regarda son maître. Puis, précautionneuse, elle se mit à lécher sans hâte le lait tiède dont la mare s'élargissait sur les dalles.

CAMILLE MAUCLAIR

NOTES DE VOYAGE

D'UN

OFFICIER ANTIALCOOLIQUE

Dans plusieurs voyages à l'étranger, j'ai porté une préoccupation très naturelle à un officier qui, ayant vécu plusieurs années en Bretagne, y avait vu parmi les soldats et dans la population les effets terribles de l'alcoolisme. Ce fléau, je voulais savoir comment on le combattait hors de France. J'ai observé, pris des notes, je me suis efforcé de réfléchir. Au temps où j'ai entrepris ces voyages — le premier est de 1894 — nos cantines régimentaires vendaient encore de l'alcool. Aujourd'hui elles n'en vendent plus. Quelques lignes de ce travail ont donc perdu leur raison d'être, mais quelques lignes seulement. Car l'alcoolisme n'a pas été détruit chez nos soldats bretons, depuis qu'ils ne boivent plus d'alcool à la cantine. Ils en boivent encore là quelquefois, et puis, ils en vont boire au cabaret. Il y a bien autre chose à faire que des interdictions de cette sorte. Ce qui est à faire, je crois l'avoir entrevu dans mes voyages, au cours desquels, témoin de bien des expériences, j'ai été amené à faire bien des réflexions. Je voudrais soumettre expériences et réflexions au public et, surtout, à mes camarades de l'armée.



Liège, mai 1894.

Un officier de mon régiment m'a recommandé à M. R..., un de ses cousins, qui est avocat ici et membre d'une société de tempérance locale.

— Notre vieille cité — m'a dit celui-ci, au cours de ma visite — est devenue une grande buveuse ; ses 45 000 habitants font vivre 10 000 cabaretiers. Si vous voulez faire quelques observations intéressantes, dînez ce soir dans une des « fritures » du faubourg d'Héristal qui célèbre aujourd'hui sa fête annuelle. Tout en vous rendant compte des fâcheuses tendances de notre population, vous pourrez déguster d'excellentes pommes de terre frites, et certain lapin sucré dont les Liégeois du peuple sont très friands.

Cette dernière perspective me séduisait médiocrement; mais, très désireux de comparer aux *pardons* bretons une de ces kermesses où, s'il faut en croire les peintres flamands, se vident tant de pots, j'ai dîné, avec mon compagnon, dans une *friture*. Dès notre arrivée, un garçon à la mine réjouie entoure de soucoupes, pleines de pommes de terre frites brûlantes, un petit bassin où s'entassent des moules fraîches. Les tables sont très propres, le parquet l'est aussi. Cependant on se sert avec les doigts. Comme nous réclamons une serviette, le garçon nous tend la sienne avec un « s'il vous plaît » très belge. Après le lapin sucré, qui est excellent, contre toute attente, manger une salade nous paraît indispensable. Nous commandons une « saison ». Toujours gracieux, le garçon pose un grand pot de bière nouvelle auprès de la mesure de bière ancienne que nous avons déjà. Nous voici donc munis de deux ou trois pintes de boisson fermentée, et c'est beaucoup pour qui se pique de quelque ferveur antialcoolique. Nous en laisserons.

Artisans et petits bourgeois font bombance. Les chopes succèdent aux chopes. Les « frites » craquent sous la dent. Le ferblanc des petits bassins résonne sous le choc des coquilles vides. La gaieté monte peu à peu, devient bruyante. De longs « monomes » de garçons et de filles entrent en chantant, ser-

pentent au milieu des tables et « cramignonnent » ainsi tout le long du faubourg. A travers le murmure des voix, le choc des pintes, le grésillement des pommes de terre qui rôtissent, on entend le tumulte de la fête qui grandit, le bruit des tourniquets, le ronflement des carrousels. Le désir de participer à tout ce bruit nous saisit, à notre tour, et nous sortons. Par amour-propre national, je m'efforce de découvrir, dans cette foule, beaucoup d'ivrognes. A la vérité, je n'y réussis guère. Que nous sommes loin, hélas ! de notre chère et intempérante Bretagne !

M. R..., auquel j'ai fait part de mes impressions, a paru étonné qu'il pût exister un pays encore plus alcoolisé que le sien. Il se laisse aller cependant à constater un progrès lent, mais réel, chez ses compatriotes. L'honneur en reviendrait aux Conférences populaires antialcooliques organisées par de nombreuses associations particulières, dont les membres s'interdisent toute boisson fermentée ou s'en permettent seulement un usage modéré. M. R... rêve d'une grande société locale comprenant un organe central à Liège et des organes d'arrondissement formant cercles d'Études avec bibliothèques et musées antialcooliques. Des hommes instruits feraient des conférences ; des dessinateurs composeraient des images et des affiches. On jouerait la comédie, on donnerait des fêtes et des concerts pour arracher la jeunesse aux cabarets [1].

Ce que m'a dit M. R... m'a beaucoup intéressé, car je suis arrivé à une persuasion identique à la sienne après quelques années de service dans les régiments bretons. Longtemps, j'ai cru à la puissance curative des punitions. Mais je n'ai pas tardé à constater chez beaucoup de buveurs une ignorance épaisse des effets de l'alcool. J'ai vu des mères verser quelques gouttes de poison dans le biberon de leurs enfants avec l'intention de rendre ceux-ci plus forts. Un médecin de mon régiment n'a-t-il pas dû chasser une servante qui donnait du vin en cachette au très jeune enfant dont elle avait la garde ?

Un jour, me promenant dans l'île de Bréhat, je m'arrêtai

1. Cette société existe aujourd'hui, c'est le *Bien-Être Social*, de Liège. Elle compte déjà 3 026 abstinents complets et 1 002 tempérants. Elle fait 150 conférences par an.

devant une « batterie » de blé. F[illegible] la machine était actionnée par quatre travail[illegible] gard, congestionnés, geignaient à faire [illegible]ine. A ces malheureux, la coutume de l'île accorde un litre d'eau-de-vie pour vingt gerbes battues, deux litres pour trente, et ainsi de suite. Toute la journée, ils en ingurgitent.

Pendant que je les regardais, ils s'arrêtèrent deux fois pour boire.

— Allez-y, allez-y, mes enfants, c'est du sang qui coule dans vos veines! s'écriait un des assistants, chevalier de la Légion d'honneur, vieil officier marinier en retraite, doué d'une foi indéracinable dans la vertu du « boujaron » que chaque matin, pendant tant d'années, il avait vu verser à ses hommes, sur les bâtiments de l'État.

Après bien des exemples de ce genre, la lumière s'est faite en mon esprit. En me bornant à punir avec rigueur et persévérance les défaillances de mes hommes, puis-je prétendre faire mon devoir tout entier? En punissant, j'ai réprimé; mais ai-je contribué à guérir?

***

Moscou, juin 1894.

Ici aussi le fléau alcoolique sévit d'une façon attristante. Le soir, quand je regagne l'hôtel, des buveurs attardés me frôlent en marmottant. On pourrait se croire en quelque ville bretonne. Il paraît que, dans les campagnes, la situation n'est pas meilleure; la nourriture du paysan est peu réconfortante : il mange plus de choux aigres que de viande, jeûne très fréquemment et passe quatre ou cinq mois de l'hiver étendu sur un grand poêle de briques. Dans ces conditions, et les effets déprimants du climat aidant, il sent parfois le besoin de recourir à des stimulants. On ne saurait boire du thé jusqu'à la Saint-Georges[1]. Aussi, de temps à autre, le moujik déblaie-t-il la neige amoncelée contre la porte, et, traversant la plaine toute blanche d'où émergent les cinq clochetons bulbeux de l'église, il se rend chez quelque ami pour se régaler un peu. Le repas terminé, les convives se

1. La Saint-Georges (23 avril) marque la fin de l'hivernage pour les bêtes comme pour les gens.

lèvent, puis, respectueusement tournés du côté des icones, ils s'inclinent, les bras croisés, les longs cheveux caressant les joues, ces longs cheveux partagés au milieu du front qui font ressembler le moujik orthodoxe (et lui seul!) à Dieu le Père, le Créateur tout-puissant.

L'oraison terminée, on prend congé.

— Petits pères, — s'écrie l'hôte, — encore un coup pour que les poules puissent pondre.

Qui pourrait s'y refuser? Successivement toutes les bêtes de la maisonnée y passent. Quand vient le tour des abeilles, le pauvre moujik ne tient plus debout.

Sorties en très grande majorité de la classe rurale, les recrues apportent au corps ces penchants fâcheux. Des officiers zélés s'appliquent à les combattre. Les procédés du colonel Joseph Josefovitch Z..., du 6e régiment des grenadiers de Tauride, m'ont semblé dignes d'une particulière attention.

Entrons dans la cantine de son régiment, installée au milieu du camp, dans une belle baraque. Les clients n'y manquent point. Quelques-uns y achètent les différents menus objets nécessaires au soldat. La plupart se font servir un verre de vodka, eau-de-vie blanche extraite du seigle et très goûtée ici. Vêtus de leur blouse blanche d'été, des grenadiers font office de garçons de salle. On ne voit ni cantinière ni cantinier.

— Nous sommes devenus nos propres débitants, — me dit le colonel. — Au moins consommons-nous ainsi de la vodka dont nous sommes sûrs. Et nos hommes ne sont pas tentés d'aller s'entasser dans les traktirs de la ville.

— Le nombre de cas d'ivresse a-t-il beaucoup diminué depuis que vous avez adopté ce système?

— Il n'a diminué qu'un peu : le mal n'a pas été extirpé. En tout cas, longtemps encore, notre soldat considérera la vodka comme nécessaire à son existence : ce n'est pas en quelques années que l'on pourra arracher de son cerveau très primitif un préjugé aussi solidement enraciné. En pareille matière, mieux vaut, à mon sens, user de douceur que de violence. Je leur fournis, autant qu'il est en mon pouvoir, de la bière et du kvass. Voici d'ailleurs ma petite fabrique.

De profondes cuves pleines de liquide en fermentation

bouillonnaient dans une petite baraque. l [illegible] s y brassaient un mélange de menthe et de pain noir concassé puis trempé d'eau.

— Nous aimons beaucoup cette boisson qui doit vous sembler moins bonne que celles dont votre pays est si riche. Nous avons intérêt à en donner au soldat; quand il en a bu, il songe moins à l'alcool.

— J'admire, mon colonel, la façon dont vous vous appliquez à guérir vos grenadiers de leurs penchants.

— Les guérir! Hélas! je ne me fais aucune illusion! Je recule simplement de quelques années leur intoxication. Dès qu'ils nous auront échappé, ils retourneront à leur vice. Il faudrait que cette action fût continuée plus longtemps.

Pendant une soirée au Casino du camp, on m'a présenté un jeune officier qui devait me « piloter » le lendemain à travers quelques établissements militaires. J'en ai profité pour lui demander si son régiment appliquait, dans ses cantines, le système en honneur au 6ᵉ grenadiers.

— Non, — m'a-t-il répondu; — un grand nombre de nos compatriotes restent absolument indifférents à cette question. Dans bien des corps, la cantine est toujours exploitée par des industriels patentés, plus ou moins surveillés, suivant que le colonel y tient plus ou moins la main. D'ailleurs, d'une façon comme de l'autre, le résultat final reste le même.

— Pourquoi?

— Comment voulez-vous, monsieur le capitaine, qu'un officier, ayant le sentiment de sa dignité personnelle, puisse lutter de ruse avec un marchand d'une catégorie très basse? Pourra-t-il se présenter à l'improviste, fureter dans tous les coins, flairer chaque bouteille, jeter un coup d'œil dans les paniers de provisions? Non, n'est-ce pas? S'y astreignît-il, qu'il ferait encore œuvre vaine, l'appât du gain donnant au fraudeur une puissance d'imagination sans égale. Entre le surveillant, trop fier pour s'abaisser à des pratiques qu'il estime dégradantes, et le surveillé, décidé, pour augmenter son gain, à n'en répudier aucune, si basse qu'elle puisse être, le triomphe final doit fatalement rester à celui-ci.

— Seriez-vous donc partisan, comme M. le colonel Z..., de la suppression de la cantinière?

— Mon Dieu, oui. Et cependant, que sais-je? Empêcherai-je jamais mon soldat de boire? Sa Majesté a mis de l'eau dans la vodka : le moujik en absorbe deux fois plus. On veut maintenant, paraît-il, réserver à la Couronne le monopole de la vente. En résultera-t-il une amélioration quelconque? J'en doute. Celui-là est-il né, qui empêchera le Russe de jouer et de boire?

Il était visible que cette question de l'alcoolisme ne passionnait pas outre mesure le lieutenant; parlant bien le français comme la plupart de ses compatriotes distingués, très épris, comme eux tous, de psychologie, il préféra m'interroger sur les romans de Marcel Prévost et de Zola, ainsi que sur l'état d'âme de la France, question qui me rendit singulièrement perplexe et sur laquelle je me montrai d'une réserve très prudente, étant dans l'impossibilité de la traiter.

De Moscou à Saint-Pétersbourg.

Dans le train qui m'emporte de Moscou vers Saint-Pétersbourg, le temps ne manque pas pour réfléchir tout à son aise. Le trajet est long, et la vitesse modérée. Et je songe aux propos du colonel du régiment de Tauride et à ceux de Serge Ivanovitch, le lieutenant psychologue.

La surveillance des cantines n'est-elle difficile qu'en Russie? Un court stage d'adjudant-major m'a enseigné qu'elle l'est aussi en France. Pour l'exercer d'une façon sérieuse, il faudrait posséder des connaissances étendues en chimie et être capable de déguster l'innombrable série des liqueurs meurtrières.

Ce qui ne peut faire doute pour personne, par exemple, c'est que notre cabaret militaire est un véritable ferment de décomposition physique et morale. Là se prend l'habitude du petit verre matinal et de l'apéritif empoisonneur : là s'échangent mille et une politesses, le plus souvent intéressées et quelquefois préjudiciables à la discipline; là s'enivrent gratuitement tous les professionnels de cette « bienvenue » si difficile à extirper. Il est si aisé de se rendre à l'assommoir régimentaire!

Pas de toilette à faire, ni d'inspection du sergent de garde à braver! Aussi les salles de consommation se remplissent-elles à chaque repos; et c'est avec une véritable tristesse qu'on voit qu'aucune place n'y reste libre depuis l'appel du soir jusqu'à l'extinction des feux[1].

*
* *

Stockholm, juillet 1890.

Grâce à l'obligeance d'un ami, lieutenant dans la Garde royale, j'ai parcouru, dans la matinée, plusieurs des casernes de Stockholm. Celle du régiment de Svea est un modèle du genre. Elle est d'une propreté irréprochable, ses vastes dépendances comptent jusqu'à une buanderie et une salle à calendrer le linge. Deux pièces très confortables sont réservées aux sous-officiers. Les caporaux et les soldats ont des locaux particuliers.

— Ici on ne vend point d'alcool, — me dit mon ami.

— Mais vos hommes ne vont-ils pas en chercher en ville?

— Ils ne peuvent, en tout cas, s'en procurer au point de s'enivrer : le régime de nos débits s'y oppose. Nous comptons d'ailleurs peu d'ivrognes dans les rangs de la troupe. L'application du système de Gothenbourg nous a régénérés. Ce système est dû à l'initiative de quelques gens de cœur qui s'émurent, il y a une quarantaine d'années, des progrès effrayants de l'intoxication publique. Nous avions alors une distillerie pour quarante habitants. La natalité diminuait, le tiers des conscrits était impropre au service. Pour caractériser cette situation, Magnus Hüss, l'apôtre scandinave de la tempérance, inventa le terme d'alcoolisme, devenu tristement célèbre. La situation semblait désespérée quand quelques bourgeois bienfaisants de Gothenbourg se résolurent à la lutte. Partant de ce principe que le mal résidait dans la multiplication des cabarets et surtout dans leur exploitation éhontée, ils se syndiquèrent, achetèrent tous les débits de la ville, et se mirent à les exploiter. L'alcool ne fut pas supprimé; mais une série de mesures intelligentes en restreignit la consommation.

1. Les cantines sont maintenant fermées à neuf heures du soir.

On le vendit fort cher, à raison de deux petits verres au plus à chaque client, et dans des locaux étroits, tristes, sans siège, voisins de salles confortables et gaies où l'on buvait à très bas prix des boissons saines. Les gérants, pourvus d'appointements fixes, n'avaient aucun intérêt à pousser les clients à la dépense. Les gens ivres et les adolescents furent rigoureusement écartés. En très peu de temps, la situation fut changée. Seuls, quelques ivrognes invétérés continuèrent à se faire servir de l'alcool. La consommation individuelle des habitants de Gothenbourg n'en fléchit pas moins en quelques années jusqu'à un taux infime. Aussi la loi imposa-t-elle l'application du système à la Suède tout entière.

***

Drontheim, juillet 1894.

La Norvège ne suit pas le même système que sa voisine et sœur. Ici, les communes rurales ont reçu le droit d'enlever leur licence aux cabaretiers. Elles en ont profité presque toutes. Très peu de cabarets subsistent dans les campagnes : on ne peut guère s'y procurer, aujourd'hui, que du lait.

Dans les fjords, juillet 1894.

Le capitaine du bateau m'a présenté à M. L..., ingénieur à Christiania et membre d'une des puissantes sociétés de tempérance norvégiennes. D'après ce dernier, le système de Gothenbourg n'est qu'une plaisanterie, l'expérience ayant prouvé, paraît-il, que en matière d'antialcoolisme, il n'est pas de compromis possible, et qu'on n'obtient de résultats appréciables qu'en imposant aux intoxiqués et aux adeptes une abstinence absolue ; la plupart des associations ayant adopté comme base de leur action la simple modération dans l'usage des boissons enivrantes auraient médiocrement réussi.

— C'est là un point acquis, — me dit M. L..., — et tous les efforts des antialcooliques doivent tendre à faire disparaître, avec le dernier verre d'alcool, le dernier des cabarets. D'ici peu, d'ailleurs, nous aurons obtenu que la loi ne reconnaisse pas les dettes qu'on y contracte.

Dans le Romsdal, juillet 1894.

Me voici en plein cœur de la Norvège. Effectivement, on n'y trouve à boire que du lait. Les Northmen en hument de longues rasades dans de grands hanaps en bois sur lesquels grimacent ces dragons fantastiques dont s'ornaient autrefois les proues de leurs navires de combat. Leur soif apaisée, ils posent le récipient avec un geste soigneux. Ils semblent dire : « Le lait et le miel de la terre sont pour les saints ». C'est très intéressant à observer, et très biblique. Toutefois, à côté des autochtones, vivent, pendant toute la belle saison, beaucoup d'Anglais dont un grand nombre ne me paraissent pas, sauf erreur, appartenir à la confrérie pacifique des buveurs de lait. Certains semblent même repousser ce breuvage avec horreur. Or, ils reviennent ici, tous les ans, en déplacement de pêche ou de chasse. N'y a-t-il point, pour ces clients précieux et soucieux de leurs aises, quelques accommodements avec le système rigide de Bergen ?

Christiania, juillet 1894.

Le compromis qui indignait si fort mon compagnon de voyage dans les fjords me paraît décidément entré ici dans la réalité des faits, s'il n'est pas admis en théorie.

Certains voyageurs connaissant bien le pays me content qu'une contrebande active se cache derrière l'appareil draconien pour lequel je me laissais aller, au début, à nourrir quelque admiration. Les touristes anglo-saxons ne seraient pas les seuls à en profiter. En tout cas, aujourd'hui samedi, jour de paie, les ivrognes sont nombreux dans les rues de Christiania. Or, je n'en ai pas vu un seul de l'autre côté des Dofrines. La solution des Suédois me paraît décidément préférable. Ils ont agi en « Français du Nord », enjoués et gais, ne dédaignant pas l'usage des boissons fermentées; les autres, en Northmen rudes et un peu excessifs, plus imprégnés de doctrine protestante, épris d'austérités et de mortifications. Je rentre donc de ce voyage avec une foi moins grande dans l'efficacité de certains procédés, mais pénétré de cette conviction que la

lutte contre l'acoolisme pourrait se résumer en deux termes : 1° la guerre à l'ignorance ; 2° la guerre au débitant.



Constantinople, juin 1896.

Je ne pensais guère trouver ici quelque chose que la France eût à envier. Mais il me faut reconnaître que les casernes ottomanes l'emportent sur les nôtres : elles n'ont pas de cantine ! Pas de cantine ! c'est-à-dire pas de cabaret réglementaire ayant droit de dîme sur la jeunesse du pays ! Pas de cantine ! c'est-à-dire pas de débitant rusé, tapi, à l'affût des heures oisives, dans le meilleur coin du quartier, comme, au tournant du bois, le rapace épie les bestioles étourdies et inexpérimentées. Pas de cantine ! Heureuse Turquie !

— Mais sait-elle apprécier son bonheur ? — Eh bien, oui. Les officiers turcs se louent fort de la sobriété de leurs hommes. Ils voient en elle le secret de l'endurance et de la discipline déployées par leurs troupes dans les campagnes les plus dures.

Avant d'être attaché à l'état-major du maréchal Réouf-Pacha, mon guide d'aujourd'hui, guide extrêmement aimable et attentionné, servait dans l'Yemen, le Soudan turc. — « Dans ce pays terrible, où l'on fait incessamment colonne pour obtenir la rentrée de l'impôt, me dit-il, notre soldat ne peut résister aux fatigues et au climat dévorant que grâce à sa grande sobriété. Il ne boit que de l'eau. » Dans les prises d'armes, en effet, des soldats traversent les rangs tenant sous le bras une outre, bouchée d'un linge blanc à travers lequel l'eau s'échappe, pure et fraîche, autrement désirable et saine que les mixtures abominables de nos cantinières.

Nous ne pouvons faire une marche militaire de vingt kilomètres, en France, sans traîner après nous la lourde voiture, d'un modèle si connu. Beaucoup d'officiers prétendent qu'on ne saurait s'en passer en campagne. Comment fait-on donc aux manœuvres, où, tant de fois, la cantine vient à nous faire défaut ? Toujours chargée à rompre l'essieu, attelée le plus souvent de chevaux faméliques, elle s'embourbe fréquemment ou reste en détresse au bas des côtes. En temps

de paix, elle finit toujours par rejoindre. Au moment d'une guerre, en sera-t-il de même? Une fois restée en arrière, elle ne pourra plus doubler l'énorme caravane formée par les trains régimentaires, les trains de combat, les convois administratifs, les parcs de munitions. Où se ravitaillera-t-elle, d'ailleurs, dans une région « saturée » de troupes? Il serait très sage de s'habituer à se passer d'elle.

... Ce matin, j'ai traversé les réfectoires de Pancaldi, le Saint-Cyr ottoman. Un escadron de carafes d'eau, coiffées chacune d'un beau citron doré, y attendait les élèves. J'ai passé l'après-midi au milieu des régiments qui gardent Yildiz-Kiosk, résidence du Sultan. La prison centrale des corps de troupe y était presque vide. Si la discipline est si remarquable dans cette armée, n'est-ce pas en partie parce que l'ivrognerie y est inconnue? Dans nos régiments bretons, composés de bons soldats, dociles, respectueux et dévoués, presque toutes les punitions graves sont prononcées pour des fautes imputables à l'ivresse.



Camp d'Aldershot, août 1898.

J'ai débuté par une promenade de quelques heures dans la rue des bars, où j'ai vu un spectacle très pittoresque.

Vers cinq heures, les soldats affluent de toutes parts, propres, bien gantés, très serrés dans leurs uniformes. Les cavaliers aux jambes arquées, bombant la poitrine, comme des coqs de combat, s'avancent, dans un cliquetis d'éperons, les bras très écartés pour mieux faire valoir le modelé de leur torse. Ils vont droit devant eux, sans dévier de leur route pour personne, reluisants de satisfaction intérieure, types parfaits du soldat impérial dominateur du monde. Les canonniers à cheval, soutachés de jaune, sont particulièrement superbes et paraissent pénétrés de la devise orgueilleuse de leur arme : « *Ubique!* » Puis ce sont des groupes de fantassins écarlates, plus petits, imberbes pour la plupart, d'une apparence enfantine sous leurs bonnets fendus aux rubans flottants, mais raides, eux aussi, soigneusement peignés et lustrés. Des

lanciers du prince de Galles, bien découplés, remplissant, à donner de l'inquiétude, leur pantalon ultra-collant; des carabiniers; des Rifles écossais, noirs des pieds à la tête; des Highlanders de Gordon, très élégants dans leur veste blanche et leur jupe à carreaux qui clochette sur deux jambes musclées et nues.

C'est un papillotement de couleurs, une débauche de nuances claires qui remplirait un Français d'une joie communicative. Cependant tous ces soldats-ci restent mornes et froids. Ils se croisent sans mot dire, sans aucun de ces saluts qui animent, chez nous, les foules militaires [1]; puis, fixant sous le bras, d'un coup sec, la badine réglementaire, ils s'engouffrent dans le bar de leur choix. Sans perdre de temps en d'inutiles bavardages, ils se font servir du gin. Beaucoup se retirent, le regard vague, les joues flambantes, marchant droit cependant, plus raides même que tout à l'heure, en proie à l'ivresse savante des gens habitués et qui redoutent la police spéciale du camp. Celle-ci ne me paraît cependant point très sévère sur ce point particulier.

... L'installation de la cantine du *Royal Artillery* est vraiment bien comprise. Dans la principale pièce, l'animation est grande; des serviteurs affairés, dirigés par le *manager*, ancien sous-officier du corps, vont et viennent derrière un comptoir chargé de marchandises. On s'y procure tout ce dont un soldat peut avoir besoin, et les familles y achètent des vivres de tout genre. Dans une salle voisine, on sert pour deux sous une pinte de soupe, un boudin, une portion de légumes ou une tasse de café; pour sept, un beau morceau de viande que l'on peut arroser d'ale, de stout, de cidre ou d'eau minérale. C'est ici la « cantine *humide* » ou buvette, fortement commanditée par sa voisine plus riche, la « cantine *sèche* » ou restaurant. Après son repas, le soldat peut passer dans le *Recreating Room*, où il se distrait en jouant au billard, aux échecs, aux dominos, en feuilletant des revues illustrées, en parcourant le journa du jour. Très souvent, après dîner, des artistes payés par le restaurant viennent

1. Le soldat anglais ne salue pas les sous-officiers; quant aux officiers, ils paraissent très rarement en tenue dans les rues.

jouer sur la scène élevée au fond de la salle. Si la lecture ne lui dit rien, le *private* (soldat) trouve dans le voisinage immédiat de la baraque des jeux de grand air. Les cours de football et de tennis, les pistes de crickett, voisinent avec les épais murs de briques sur lesquels, à grands coups de poing, on fait voler les ballons. La cantine est donc une sorte d'établissement coopératif de consommation et de récréation. Les soldats s'y fournissent ainsi que leurs ménages, ainsi que ceux des sous-officiers et des officiers, ainsi que les ordinaires de la troupe. Les prix sont très bas, et la prospérité de l'entreprise est fort grande, paraît-il.

La cantine du génie et celle des *Scottish Rifles*, sont installées, à peu de choses près, sur les mêmes bases que celles du *Royal Artillery*. La première sert une clientèle de douze cents personnes environ, y compris les ménages. Son bénéfice annuel est de 800 livres sterling, soit 20000 francs.

A l'heure où les bars de la ville se remplissent, les jeux et les salles de récréation de ces deux régiments sont très achalandés. Que voilà donc un bon moyen de lutter contre l'alcoolisme ! En rendant la caserne agréable, en y créant des lieux de réunion confortables, on enlève par là même aux cabarets une forte partie de leur clientèle, et la plus intéressante : celle qui n'y va chercher qu'une distraction, un refuge ou un siège.

Et cependant, malgré les attraits de la cantine et des jeux de plein air, bien des soldats, je l'ai dit, quittent la caserne dès que le travail est terminé pour se rendre dans les rues des bars. Mais là, à côté des cabarets de bas étage, se trouvent des établissements propres, aux glaces étincelantes, à l'air honnête, dont le confort a pour objet de l'attirer, de l'arracher aux bouges voisins. Ce sont des « Maisons du soldat ».

La première a été fondée en 1870 par une femme de cœur, miss Daniell, dont l'œuvre est très populaire dans l'armée anglaise. Miss Daniell y consacra une somme de 50000 francs. Peu à peu, des souscriptions lui permirent d'étendre son champ d'action : cinq établissements relevant de son initiative sont désormais ouverts à Londres, Plymouth, Chatham, Windsor et Colchester.

Au rez-de-chaussée, on débite des gâteaux, des sandwiches,

de la bière, du café, du thé, du cacao. Mais les visiteurs peuvent traverser ce bar sans s'y arrêter et passer dans la salle de toilette où l'on prend des bains pour quelques pence, où l'on trouve des lavatories proprement entretenus et gratuits. Au premier étage, les salles de réunion. Au-dessus, des cabinets meublés simplement, qu'on loue aux permissionnaires pour une faible rémunération. Quand j'ai visité ces établissements, ils étaient tous remplis de clients : les uns jouaient, les autres lisaient ou faisaient de la musique ; tous paraissaient jouir de la plus grande liberté.

Woolwich, août 1898.

Les « Maisons du soldat » d'Aldershot ayant toutes un caractère confessionnel qui gênerait en France le fonctionnement de fondations analogues, je suis venu visiter ici un « Institut » complètement laïque que l'on m'a signalé. Ce sont des officiers qui l'ont fondé, pour ouvrir à leurs hommes un cercle où ils pussent passer quelques heures loin de la caserne et loin aussi des cabarets. Son directeur, M. le colonel B. F., m'en a très aimablement fait les honneurs. Il m'a montré, sur chaque meuble, une petite inscription indiquant le nom du donateur et l'intention qu'il a mise à sa libéralité. Tout le mobilier est dû à des générosités particulières. Tel billard rappelle le souvenir du major X..., tué en Afghanistan ; un cabinet silencieux, « muni de tout ce qu'il faut pour écrire », a été meublé par Mrs. Z... et ses enfants, en mémoire de leur mari et père, mort général du Royal Artillery.

Les cotisations particulières forment, bien entendu, le fond même du budget de l'établissement. Celui-ci retire cependant des bénéfices sérieux de l'exploitation des divers services qu'il gère à des prix fort avantageux pour sa clientèle.

Voici, à titre de documents, quelques chiffres extraits du bilan de 1897 :

Recettes du bar de tempérance . . . . . . Fr.	750	»
Recettes des bains	1 825	»
Recettes des lits	1 575	»
Cotisations des bienfaiteurs	7 900	»
Donations	7 800	»
Offrandes	2 450	»

Le budget total s'élève à plus de 25 000 francs, y compris la recette du Concert annuel.

J'ai profité de ma présence à Woolwich pour jeter un coup d'œil sur la cantine militaire de la garnison. L'organisation en est identique à celle des établissements analogues que j'ai déjà visités. Restaurant et buvette voisinent, se prêtant un soutien mutuel : les bénéfices réalisés par celle-ci permettent à celui-là d'abaisser ses prix. Le catalogue des marchandises comprend jusqu'à dix-huit qualités de lard, trente-neuf de biscuits, quatorze de tabac, treize de thé. Dans le *Coffee Bar*, on peut par exception, bien que l'alcool y soit interdit, se faire servir, en mangeant, un verre de bordeaux pour trois sous ou un verre de porto pour quatre.

Le colonel directeur a bien voulu me laisser jeter un coup d'œil sur ses comptes. Les bénéfices de la cantine ont permis de distribuer cette année 2 875 francs d'aumônes et de secours aux familles nécessiteuses des associés, de dépenser 758 fr. 95 c. pour le repas de Noël. Afin de favoriser la consommation de la bière, au détriment de celle des boissons alcooliques, elle a acheté, pour 300 francs, des pipes qui ont été données comme primes aux consommateurs de bière.

On pourrait croire que les organisateurs de ce type de cantine militaire se sont inspirés du système de Gothenbourg. En tout cas, j'estime qu'ils sont dans le vrai et qu'on a tort de proscrire aussi rigoureusement l'alcool de la plupart des cantines anglaises. Ce reproche peut étonner venant d'un antialcoolique convaincu; mais une observation déjà longue m'a appris que bien des soldats ne quitteraient pas la caserne s'ils n'étaient mus par le désir de boire un verre d'eau-de-vie. Or, une fois entre les mains des cabaretiers, bien peu s'en tiennent à cet unique verre. Ici même, nombre de soldats descendent du camp après l'exercice : certains regagnent ensuite les cours de jeux; mais d'autres se laissent retenir au bar par mille et une excitations d'ordre très divers. Ils y restent complètement désarmés contre leur propre faiblesse et contre les exemples de leurs anciens qui les entraînent dans la carrière de *gin-drinker* (buveur de gin).

Les mobiles sont si divers qui poussent l'homme à sortir de la caserne ou du camp : la haine du frein, le besoin d'in-

dépendance, les poussées de l'instinct! Il est si agréable, à vingt ans, de se faire servir par une *maid* ébouriffée et libertine! Pourquoi donner le ragoût du fruit défendu à la boisson qu'elle débite, c'est-à-dire lui ajouter un attrait nouveau?

Ce raisonnement n'est peut-être pas d'une moralité très austère; mais la prohibition absolue de l'alcool me paraît une erreur.

Autre critique encore à l'adresse des Anglais : il me semble que les cadres ne font pas assez d'efforts pour s'emparer de l'esprit de leurs hommes. En France, nous croyons à la théorie, un peu trop peut-être. L'Anglais, par goût, se confine dans la pratique, où il excelle. Dans l'entreprise qui nous occupe, il compte sur l'expérience et la raison du *private*, beaucoup plus que sur un enseignement antialcoolique suivi. Or, le soldat est un très grand enfant. Il l'est surtout quand il sort, comme ici, de la catégorie sociale la plus basse et la plus imprégnée de préjugés sur la bienfaisance du whiskey. Les sociétés antialcooliques anglaises sont nombreuses, il est vrai, et très agissantes. Elles font beaucoup de prosélytes, paraît-il, dans les rangs de la troupe, et c'est à elles que l'armée britannique doit ne pas fondre comme cire sous l'action combinée du soleil des tropiques et du gin. Les officiers anglais devraient les aider plus activement.

On ne peut leur reprocher cependant de manquer de sollicitude envers la troupe. Ils s'emploient même de façon très louable à diminuer ses misères morales, par des efforts directs — l'Institut de Woolwich en est un exemple — ou par des dons d'argent très généreux. On ne se doute pas des sommes élevées qu'ils consacrent à augmenter le bien-être du soldat et à élever celui-ci au-dessus de lui-même en lui procurant des distractions honnêtes et de bonnes lectures. Si le zèle antialcoolique se développait chez eux à l'égal des autres préoccupations philanthropiques, leur action préservatrice surpasserait peut-être celle des sociétés de tempérance, tant le côté pratique de leur organisation est remarquablement conçu.

En résumé, la fin qu'ils se proposent étant de tenir éloignés du cabaret le plus grand nombre possible de soldats, ils devraient, semble-t-il, aller jusqu'au bout du système, et ne pas interdire complètement l'alcool dans les cantines,

mais se borner à en modérer l'usage. L'éducation de leurs recrues devrait constituer le début même de l'action anti-alcoolique qu'ils prétendent exercer sur elles.

*
* *

Saragosse, septembre 1900.

Confinée en quelque sombre recoin du vieux couvent qui sert de caserne, la cantine espagnole a l'apparence d'un cabaret plutôt triste. Elle ressemble à la nôtre. Cependant les sous-officiers n'y vivent point; seuls les soldats viennent y boire de temps à autre, et avec modération. La sobriété de l'Espagnol est connue. S'il assaisonne parfois son verre d'eau d'une mesure d'anisette, s'il vide quelquefois, d'un seul trait, une *copita d'aguardiente*, il s'en tient là. L'heureuse Espagne ignore l'alcoolisme. Question de climat contre laquelle on ne peut rien, dit-on parfois. Reconnaissez cependant que notre climat de France ne s'est guère modifié depuis plus de mille ans. Or, il y a vingt siècles passés que nous buvons du vin sans y avoir gagné aucun mal, tandis que l'alcool, en moins de quelques décades, nous a rendus terriblement malades.

Baylen, octobre 1900.

Aujourd'hui, à l'issue du défilé de Despeña Perros, j'attendais un rayon de soleil pour prendre des instantanés, en regardant une troupe de paysans occupés à travailler. Il faisait une chaleur d'orage. Les outres de vin allaient de main en main, et rapidement perdaient leur apparence flatteuse de gros goret pansu pour s'aplatir lamentablement, comme une dépouille de bête vidée par quelque vampire avide.

... Dans les gares, où l'on attend si longtemps, en des buffets souvent affreux, la correspondance de trains obstinément inexacts, l'assistance est très mélangée. Ouvriers, paysans, gendarmes prennent place à vos côtés. Chacun a sa gourde, dont il offre à la ronde fort courtoisement. Il se boit beaucoup de vin, mais très peu d'eau-de-vie. La bonne santé de ce peuple ne viendrait-elle pas presque uniquement de ce qu'il

est resté fidèle au vin? N'avons-nous point compromis la nôtre par la pratique contraire, parce que nos récoltes ont été mauvaises pendant de bien longues années, ou parce que nos cabarets se sont multipliés d'une façon insensée?

Bien des traités antialcooliques français reprochent à l'autorité militaire de distribuer des quarts de vin en récompense d'efforts fournis. Ce serait, d'après eux, donner une prime à l'intempérance. Mais le colonel du régiment de Tauride n'avait-il pas observé que ses grenadiers pensaient moins à l'alcool lorsqu'il les avait copieusement pourvus de kvass? Dans nos régiments bretons, on remarque aussi que l'homme est plus sobre quand la prospérité de l'ordinaire permet de lui donner du cidre ou du vin. Certains capitaines se trouvent même bien de lui servir du thé légèrement alcoolisé.

Loin de défendre l'usage des boissons alcooliques, nous devons l'encourager au contraire. Une fois de plus, j'en fais ici la constatation.



Guingamp, janvier 1903.

Quand je relis, au coin du feu, les considérations que me suggérait la vue des travailleurs andalous de Baylen, je me demande si je n'aurais pu y être amené ici même, en Bretagne, sans bouger de chez moi. A la réflexion, je me persuade que non, tant je suis éloigné moralement de l'époque où je repoussais, avec une conviction que je suis tout prêt aujourd'hui à trouver un peu comique, la chope de bière que m'apportait le garçon empressé du restaurant liégeois. Si le trajet que j'ai parcouru a été long, l'évolution qui s'est faite en mon esprit a été considérable. Je me suis dépouillé de formules trop absolues puisées dans la lecture des manuels antialcooliques, et, après avoir vu mes convictions varier souvent, sous l'impression ressentie en observant des systèmes différents, je me suis arrêté définitivement à l'idée que l'alcoolisme est guérissable, mais par la douceur plutôt que par la violence, par intervention de médecin qui conseille et dirige plutôt que de chirurgien qui tranche et brûle.

Porté par tempérament à la sévérité, longtemps j'ai cru

que l'usage en pourrait être très efficace. Un moment ébranlée à Moscou et en Suède, cette idée s'est raffermie en Norvège. Mais ce que je vis à Christiania, ou plutôt ce que je crus entrevoir, lui porta un dernier coup. Puis, en Turquie, j'admirai beaucoup la sobriété d'un soldat vigoureux, discipliné entre tous, et buveur d'eau fervent. J'y fus près de m'affilier à une de ces sociétés antialcooliques qui proscrivent absolument l'usage des boissons enivrantes.

Le temps, les conversations de voyageurs témoins des impostures qui règnent en Amérique dans les États à prohibition absolue, ma propre expérience du commandement enfin, ont contribué peu à peu à m'éloigner à jamais des mesures trop rigoureuses. Ma foi en elles est morte. Car elles restent toujours vaines : d'un accord commun, on les élude ; elles ne sont jamais appliquées. Notre pays, surtout, y répugne : nous haïssons trop les contraintes ; chacun de nous applique son intelligence à s'y dérober. Si l'on interdisait l'alcool en France, tout le monde en voudrait avoir : c'est à qui en boirait. Aussi la défense d'en vendre dans les cantines n'a-t-elle point produit tout l'effet qu'on en attendait. Les cas d'ivresse n'ont pas diminué. La clientèle des cabarets urbains s'est étendue, tout simplement.

Nos associations de tempérance, composées de gens dévoués et présidées par des personnalités dignes du respect de tous, n'ont presque aucune action sur la masse ; n'est-ce point justement parce que leur programme trop étroit rebute et effraie ? N'auraient-elles point au contraire une bienfaisante influence si elles se transformaient en « Unions de propagande » analogues à celle du *Bien-Être social* de Liège ? N'exigeant de leurs membres aucun engagement austère, aucune promesse, elles leur demanderaient simplement d'agir par la parole, par la plume, pour faire l'éducation antialcoolique du peuple, Que de bonnes volontés, aujourd'hui latentes, deviendraient aussitôt actives ! Les officiers, les instituteurs, les prêtres, se lanceraient tous dans la mêlée, s'ils sentaient que la lutte engagée puisse donner des résultats réalisables.

Songeons aux bons bourgeois de Gothenbourg. Ils n'ont pas voulu changer leurs compatriotes en « surhommes ». Leur

solution, devant s'appliquer à des sujets essentiellement capricieux et divers, ne s'est pas faite systématique et rigide.

Depuis longtemps, nous pratiquons la propagande par la parole. Beaucoup d'entre nous dépensent avec ardeur, dans les longues soirées d'hiver, toute l'éloquence dont ils sont capables. Mais peut-être n'avons-nous pas assez compté sur l'aide du temps, auxiliaire précieux entre tous, que dédaigne trop souvent notre impatience gauloise. Notre œuvre est de longue haleine. Résignons-nous à l'entamer par le commencement. Ne disons pas tout uniment : « L'alcool est un poison. Imitez-moi et ne buvez plus. » On nous laisserait nous morfondre dans notre tour d'ivoire. Par une action lente, progressive, amenons notre soldat à reconnaître qu'il ruine sa bourse et sa santé en buvant de l'alcool.

Mais toute parole qui ne s'appuie pas sur l'exemple risque de rester vaine. Nous devons donc rendre notre enseignement pratique. Pour décider une recrue pusillanime à s'aventurer sur le portique, l'instructeur se borne-t-il à lui affirmer que c'est chose facile? Ne laisse-t-il pas d'abord le novice apeuré ramper à sa guise? Il l'encastre ensuite entre deux moniteurs, puis ne lui en laisse qu'un seul qui le tient aux aisselles. Au bout de peu de temps, l'homme a compris de lui-même que l'effort exigé ne dépasse pas ses moyens, et il s'engage avec aisance et hardiesse sur la poutre branlante.

Dans notre province de Bretagne, aux méthodes de culture très arriérées, le professeur d'agriculture dit-il au laboureur : « Tes procédés sont mauvais... Tu dois semer ainsi, bêcher ainsi, fumer ta terre ainsi »? — Non. Car le paysan, sollicité d'abandonner en un jour une somme de connaissances tenues pour bonnes, et une méthode consacrée, reçue d'ancêtres très lointains, hausserait les épaules et s'en irait. Pour le convaincre, il faut une suite de patients efforts, d'exemples probants, d'essais pratiques faits sous ses yeux dans un « champ d'expériences ».

Moniteur de gymnastique et professeur d'agriculture doublent, en un mot, leur enseignement oral, qui est essentiellement volatile, d'un autre qui reste, lui : l'enseignement par les faits.

L'apôtre de l'antialcoolisme doit agir de même, car son néophyte ressemble à la recrue pusillanime et au cultivateur arriéré. Il estime trop grand le sacrifice que lui impose l'abstention totale. Habitudes vicieuses et préjugés héréditaires le rivent à des pratiques dont il faut le dégager. Il a besoin, lui aussi, d'un champ d'expériences dans lequel il vérifie la valeur de nos dires, et où il apprenne, par exemple, que l'alcool n'est pas la consommation la moins chère; qu'on rit et cause aussi bien en buvant du café, du vin chaud ou du chocolat, qu'en dégustant du trois-six; que l'on peut conserver sa vigueur sans « poivrer » son café.

Je rêve donc d'une cantine sans cantinière, c'est-à-dire débarrassée de son élément malfaisant. L'organisation de cet établissement ne serait pas absolument calquée sur ce qui se fait en Suède et en Angleterre, mais elle s'en rapprocherait cependant. Un gérant, soldé d'appointements fixes et sévèrement contrôlé, serait chargé de la tenir. Au lieu d'un vilain local étroit, empuanti de l'odeur des charcuteries médiocres, encombré de barriques, constellé de chromos affreux, la salle serait un grand hall clair, égayé de jolies gravures, attrayant de propreté, comme les bars de tempérance des Maisons du soldat d'Aldershot. Les hommes s'y occuperaient très librement à lire, à jouer, et même, s'ils en avaient l'envie, à boire : tous les liquides sains que produit la terre de la France leur seraient permis. L'alcool lui-même pourrait leur être servi par petites quantités. *Abusus non tollit usum.* Mais on n'en boirait que dans un local particulier, sans confort, nu, honteux, dépourvu de tables accueillantes et de sièges commodes. Un tarif judicieux contribuerait encore à en éloigner le consommateur, et à ramener celui-ci au vin, au cidre, au café.

Cette action très lente, je le répète, mais discrète, mais ininterrompue, ne produirait-elle pas sur nos soldats les heureux résultats obtenus par le procédé de Gothenbourg sur l'immense majorité des Suédois ? Nous n'obtiendrons pas ainsi, je le concède, que tous nos compatriotes renoncent à l'alcool; mais nous aurons appris à beaucoup d'entre eux la modération.

CAPITA[illegible] DE MALLERAY

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ROME INTANGIBLE

La Russie et l'Autriche semblent enfin décidées à regarder la Macédoine et à savoir que d'abominables choses font de cette province turque une autre Arménie. Elles se disent prêtes à mériter la confiance que leur témoigne l'Europe débonnaire. Cette action austro-russe, que l'on nous vante depuis six ans, va, paraît-il, entrer en jeu. Les notes livrées au public ne sont pas faites pour inspirer grande confiance. La solution du problème macédonien comporte deux étapes :

1° Suppression du régime hamidien;

2° Réforme et contrôle du régime turc.

Ces deux étapes ne peuvent venir que l'une après l'autre. Il ne faut pas compter que l'on arrivera d'abord à la seconde. L'exemple de la Crète est là pour nous prouver que toute réforme du régime turc est impossible, tant que les folies hamidiennes, directement ou indirectement, peuvent intervenir. Tant qu'Abd-ul-Hamid aura la moindre prise sur l'administration macédonienne, jamais la réforme ne pourra s'accomplir.

Abd-ul-Hamid, à coup sûr, promettra, signera, publiera tous les firmans et iradés réformateurs. Il nommera, enverra, installera toutes les commissions, tous les fonctionnaires que l'Europe exigera de lui. Mais, dès que la nouvelle organisation se devra mettre en branle, nous verrons, en Macédoine, comme jadis en Crète, surgir sous la main adroite du Sultan mille obstacles, retards et impossibilités. Révoltes de musulmans; descentes d'Albanais; incendies de bazars; rixes militaires; conflits de préfets et de généraux : les mêmes crimes et mensonges hamidiens, qui pendant cinq années bernèrent le con-

cert européen en Crète, berneront l'action austro-russe en Macédoine. Tant que la Macédoine n'aura pas un gouverneur, dépendant de la Porte, mais indépendant du Palais, c'est folie ou duplicité de croire que la paix s'y pourra rétablir.

Or l'exemple de la Crète prouve encore que tout gouverneur ottoman, de quelque nation et de quelque religion qu'il puisse être, est incapable de résister aux perfidies ou aux séductions d'Abd-ul-Hamid. Turkhan-Pacha était turc; Karathéodori-Pacha était chrétien; Bérovitch était albanais : malgré la présence, le contrôle, l'appui des consuls et même des vaisseaux de l'Europe, ont-ils pu se maintenir en Crète contre les intrigues du Sultan? Certains furent honnêtes et décidés à remplir la tâche dont officiellement ils étaient chargés; mais, dès les premiers pas, ils trouvèrent les émissaires, l'argent et le pouvoir hamidiens en travers de leurs efforts, si bien que tous, en quelques mois, s'usèrent, et qu'un beau jour l'Europe, occupant la Crète, dut confier cette île turque à ses propres amiraux.

Est-ce vers une pareille occupation de la Macédoine que l'on se dispose à marcher aujourd'hui? Que l'on s'en tienne alors à la politique austro-russe, que l'on demande les réformes et qu'on laisse le Sultan les rendre impossibles : avant six mois, l'opinion publique saura bien obliger les puissances à intervenir par la force et à chasser les Turcs de Macédoine, comme elle les a chassés de Crète. Est-ce au contraire en toute sincérité que l'on parle de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, d'en assurer la paix et la prospérité? Que l'on sache bien alors que, seul, un gouverneur européen, assisté d'un contrôle consulaire et d'une gendarmerie, peut rétablir l'ordre en Macédoine, malgré tous les efforts d'Abd-ul-Hamid.

Ni Bulgare, ni Serbe, ni Grec, ni Valaque, ni Turc, il faut en Macédoine un gouverneur impartial. On chuchote, depuis quelques jours, que les fêtes de Darmstadt pourront avoir bientôt de grandes conséquences : désormais neveu du tsar, allié de l'empereur d'Allemagne, petit-neveu du roi d'Angleterre, parent enfin de toute l'Europe monarchique, le prince André de Grèce pourrait tenir en Macédoine le même rôle que son frère Georges en Crète. Ce serait à coup sûr récompenser dignement la noble conduite des Hellènes et le beau langage de leurs gouvernants! Mais la conscience publique de l'Europe protesterait contre cette prime à la servilité, et pense-t-on vraiment que jamais les Bulgares se plieraient au service de cet ennemi, de cet éphèbe de vingt ans? Si l'on veut en Macédoine un gouverneur princier, je crois qu'un Monténégrin, orthodoxe-patriarchiste de religion comme les Grecs et les Valaques, slave de race comme les Serbes et les Bulgares, aurait encore cet avantage de pouvoir recruter chez lui et d'amener en Macédoine une solide gendarmerie de braves et d'honnêtes gens : les puissances n'ont pas

oublié les services que la gendarmerie monténégrine leur rendit à la Canée. Séparé de la Macédoine par l'Albanie, le Monténégro ne peut pas avoir d'ambitions macédoniennes, et depuis longtemps une entente cordiale a éteint toute hostilité entre Constantinople et Cettigné.

Roi de la nation-sœur, qui rentre enfin dans notre amitié, Victor-Emmanuel III trouvera assurément parmi nous le même accueil de prédilection que son grand-père Victor-Emmanuel II. Chez quelques Français, cependant, le roi d'Italie soulève aujourd'hui moins d'enthousiasme que le roi de Piémont jadis. La question romaine, pour quelques Français, est toujours ouverte, et, si l'on ne saurait blâmer ces consciences catholiques et ces cœurs généreux que la défaite papale n'a point résignés au fait accompli, il faut, du moins, en cette fête de la réconciliation et de la fraternité latines, leur parler une bonne fois de cette question romaine, sans passion, sans vaines paroles, en la remettant à sa place sereine parmi les lois de la nature et dans l'histoire de l'humanité.

* * *

Rome est la ville du pont. D'autres vivent de leurs champs, de leur route, de leur fleuve, de leur port ou de leur forteresse. Au pied des monts, Turin et Vérone surveillent les passages qui, de l'autre côté des Alpes, peuvent amener l'envahisseur. Au milieu de son admirable plaine, Milan tient le marché, les échanges et l'industrie. Réfugiées dans leurs lagunes, Ravenne et Venise labouraient la mer au temps où les champs de la terre ferme étaient la proie des barbares et des invasions. C'est Gênes aujourd'hui qui les remplace : depuis que les grandes routes terrestres apportent, non plus la guerre et la ruine, mais les longs convois de richesses et de marchands. Gênes vit de ses routes et de son port, routes de l'Apennin conduisant aux routes des Alpes, routes de la vallée du Pô divergeant vers les monts et, au delà, vers toute l'Europe centrale. Dans l'Italie du Nord, d'autres cités, jadis, récoltaient ces bénéfices de la route : de Plaisance, pont du fleuve, à Ancône, port de la mer, Parme, Modène, Bologne,

Forli et Rimini, postées en ligne droite à intervalles presque égaux, offraient le gîte du soir sur la vieille route des Romains; nos chemins de fer et leurs étapes quadruplées ne font plus vivre aujourd'hui que Bologne.

Dans l'Italie du Centre et dans l'Italie du Sud, un regard sur la carte fait comprendre tout pareillement l'origine et la grandeur de Florence, de Naples, d'Amalfi, de Salerne, de Tarente, de Bari, etc.

L'Arno et sa vallée riante étaient le cadre tout prêt pour la Ville des Fleurs : de ses oliviers, de ses vignes, de ses troupeaux et de ses champs, une ville ici pouvait vivre, que la proximité de la mer et les passages de l'Apennin dotaient bientôt d'une industrie et d'un grand commerce. Aux bouches de l'Arno, Pise tenait autrefois, Livourne tient aujourd'hui le rôle de Marseille aux bouches du Rhône, d'Alexandrie aux bouches du Nil, de tous les ports méditerranéens aux bouches des grands fleuves et des rivières.

Quant à Naples, Salerne, Tarente et Bari, leurs rades ou plages hospitalières au long de plaines fertiles ou de coteaux verdoyants firent de chacune à son tour la place de commerce, la relâche et le marché de l'Italie méridionale. A travers les siècles, d'une façade à l'autre de la péninsule, cette grande ville du Sud émigra suivant les changements du trafic méditerranéen. Au temps où les Hellènes régnaient sur la mer, c'est au bord des eaux ioniennes que Tarente s'était accoudée. Bari dut pareillement la prééminence à ses relations byzantines : elle fut la Brindisi du haut moyen âge. Amalfi et Salerne vécurent de leurs rapports avec les Arabes de Sicile et d'Afrique. Naples aujourd'hui sur les rives occidentales s'offre aux marines européennes venues de l'Occident. Naples est l'embarcadère, l'*emporium* de l'Italie méridionale, depuis que, Français, Anglais, Hollandais, Norvégiens ou Allemands, ce sont des marines venues du Nord par le couchant qui tiennent le monopole de la caravane maritime.

Loin de la mer, que pourtant elle aperçoit du haut de ses clochers, mais dont une bande de pestilentiels marais la sépare; sur un fleuve, ou plutôt un torrent déréglé, qui la menace, l'inonde, l'enfièvre et ne lui peut apporter que les pauvres chargements de quelques barques; en rase et déserte

campagne, au milieu d'une solitude qui, jadis, était moins dépeuplée, mais qui jamais ne fut une terre fertile, nourricière de grande ville : Rome semble un paradoxe de l'histoire ancienne et moderne.

D'où vient la prééminence de Rome, alors que tout semblait l'interdire dans la constitution physique du sol? Le sol en effet est moins sain, moins fertile à Rome que dans le voisinage des autres villes du Latium. La vigne et le figuier n'y prospèrent pas. Les sources y sont rares et maigres. Le territoire était fréquemment exposé aux inondations du fleuve qui, grossi par les torrents des monts dans la saison des pluies, n'avait pas un écoulement assez rapide et qui, refluant alors dans les vallées et dépressions, formait entre les collines de nombreux marécages. Cette région n'offrait aucun attrait à l'émigrant. Les Anciens eux-mêmes reconnaissent que, si la colonisation est venue s'établir sur ce sol malsain et infertile, elle ne s'y est pas spontanément portée : il a fallu quelque nécessité, quelque motif impérieux à la fondation de Rome[1].

Rome ne dut le jour et ne doit la durée qu'à son pont. Sur ce fleuve violent et boueux, dont le fossé coupe en travers presque toute la péninsule, c'est ici le passage nécessaire, le seul passage commode, imposé par la nature, entre les deux Italies que l'histoire a toujours distinguées et que les statistiques révèlent encore sous l'officielle et apparente unité du royaume actuel.

Italie du Sud, Royaume de Naples, Grande Grèce : trois titres différents, mais équivalents, que l'on rencontre au cours des âges, pour désigner un seul et même pays, la région méridionale, l'Italie qui commence au pays latin, à la banlieue de Rome, et qui finit aux détroits de Messine et d'Otrante. Italie du Nord, plaine du Pô, Gaule cisalpine : trois ou quatre titres aussi, fournis par l'histoire, pour désigner la région du Nord qu'encerclent les Alpes et les Apennins et dont, au sud même des Apennins, la vallée de l'Arno n'est qu'une dépendance. Car toujours cette vallée de l'Arno, Étrurie des Anciens ou Toscane des Modernes, fut rattachée à l'Italie du Nord par les liens du commerce, de la politique ou de la sujétion : par Florence et les villes toscanes, l'Italie du Nord vint toujours jusqu'au voisinage du pays latin ; les

1. Mommsen, *Hist. rom.*, I, chap. IV.

maîtres ou les envahisseurs de cette Italie padane, Étrusques, Gaulois, Goths, Lombards, Francs, Allemands, Français, Autrichiens ou Piémontais, descendirent toujours d'une marche irrésistible jusqu'aux portes de Rome.

Entre ces deux Italies du Nord et du Sud, Rome et sa banlieue, le pays latin, sont tour à tour, suivant les époques, une région de transition et de transit ou une marche de brigandage et de guerre. Au début de l'histoire, quand l'Étrurie florissante occupait ou exploitait les vallées et plaines du Nord et quand la Grande Grèce surpeuplée fleuronnait de ses temples tous les promontoires des rivages méridionaux, le Latium entre ces deux civilisations était une forêt de brigands et de bannis, un champ de razzias et de batailles : Romulus, fils de la Louve, meurtrier de son frère et ravisseur des Sabines, en était le grand homme... Il y a quarante ans à peine, quand les gens du Sud étendaient encore leurs frontières jusqu'aux murs de Gaëte et quand les gens du Nord campaient autour de Florence, entre ces deux Italies, l'État romain dressait sa bannière papale. Aujourd'hui même, sous l'unité piémontaise, il ne faudrait pas croire que ces divisions ont disparu. Ouvrez les dernières statistiques du royaume ; le recensement de 1901 trahit encore la répartition d'autrefois : au Nord, une Italie florissante ; au Sud, une Italie peuplée ; dans l'intervalle, le désert romain.

Les chiffres de la population indiquent très nettement ces trois bandes italiennes. Le royaume, dans l'ensemble, est l'une des terres les mieux habitées de l'Europe. Beaucoup moins grande que la France (536 000 kilom. carrés), l'Italie (286 000 kilom. carrés) a une population beaucoup plus dense (39 millions de Français : 33 millions d'Italiens). Alors que la densité moyenne de la population ne dépasse guère en France 72 habitants par kilomètre carré, elle est de 115 ou 116 en Italie. Mais ce chiffre moyen ne vaut que pour l'ensemble du royaume : il est presque toujours dépassé par les provinces des deux Italies du Nord et du Sud ; toutes les provinces voisines de Rome, au contraire, restent beaucoup au-dessous, et la province de Rome même serait peut-être la région la plus déserte de la péninsule, n'était l'agglomération artificielle qui grandit chaque jour autour de la royauté.

L'Italie du Nord a sa capitale dans Milan (500 000 habit.); l'Italie du Sud a sa capitale dans Naples (550 000 habit.). L'Italie du Nord, autour de Milan, a cent villes et bourgs, qui font de sa plaine une pépinière d'humanité. Elle a bien dans ses monts quelques provinces moins peuplées : Sondrio et Bellune n'ont que 40 et 58 habitants au kilomètre carré. Mais comparez encore ces départements montagnards à nos Savoie (42 habit. au kilom. carré), Alpes Hautes et Basses (17 et 20 habit.), Lozère (25 habit.), etc., et mesurez la différence entre les monts italiens et nos montagnes françaises. Et, pour ces deux provinces de Sondrio et de Bellune médiocrement peuplées, quelles foules dans toute la plaine padane! La province d'Alexandrie a 161 habitants au kilomètre carré; celle de Côme, 206; celle de Bergame, 155; celle de Padoue, 217, — sans parler de la fourmillère milanaise, où plus de 450 habitants au kilomètre carré couvrent de leurs villes et villages une province grande comme notre département du Rhône.

L'Italie du Sud, elle aussi, a dans ses montagnes quelques régions déshabitées, Cosenza (70 habit. au kilom. carré), Foggia (60 habit.) et Potenza (50 habit.). Mais dans les plaines, vallées et coteaux maritimes, c'est la même floraison de villes et de bourgs : la Campanie nourrit autour de Naples plus de trois millions d'hommes (près de 200 au kilomètre carré; dans la province de Naples même, la densité s'élève à près de 1 300) et la Sicile est un grand verger qu'interrompent çà et là quelques terres pauvres et quelques déserts, mais où, malgré l'émigration constante, trois autres millions et demi d'hommes ne font sans cesse que multiplier.

Pénétrez maintenant dans les provinces du centre. A mesure que du Nord vous descendez vers Rome, les foules s'espacent. Dans la Toscane déjà et dans l'Ombrie, les grandes provinces d'Arezzo, de Sienne et de Pérouse tombent au-dessous de la moyenne (80, 69 et 61 habit. au kilomètre carré). Aux frontières du pays romain, Grosseto n'est qu'une solitude 30 habit. au kilomètre carré). La province romaine a sa grande ville de Rome, où la politique et l'administration attirent une population de tous les points du royaume (460 000 habit.); elle a, pour le service de cette capitale,

quelques ports à Civita-Vecchia, à Terracine, etc.; elle a encore sur le pourtour des monts Albains et Lepini quelques bourgs et gros villages pendus en grappes aux « sourcils » des volcans éteints ou au bord des falaises calcaires; mais, décompte fait de ces ports, villes et bourgs, les douze mille kilomètres carrés de cette immense province (c'est la superficie de deux ou trois de nos départements) ne comptent pas quatre cent mille habitants, — 25 ou 30 au kilomètre carré.

***

C'est juste au milieu de ce désert que Rome surgit. Venu du nord ou du sud, le voyageur ne peut oublier l'étrange spectacle de cette ville fameuse, pointant tout à coup ses clochers, ses dômes, ses arbres et ses ruines parmi les collines rases, la steppe et le marécage, au long d'un fleuve terreux, sous un ciel épais. Voilà pourtant la capitale qu'Italiens du Nord et Italiens du Sud, Milanais et Napolitains, Siciliens et Génois, Florentins et Piémontais, et tout ce qui parle italien dans l'Europe et dans le monde, gens de Trente, de Trieste ou de la Plata, ont voulu et veulent pour la patrie nouvelle. Ils l'ont achetée par quarante ans de révoltes, de guerres et de coups de main. Ils la défendront au prix de leur existence. Ils la proclament indispensable à leur sécurité. Ils la disent intangible.

***

Sans Rome, en effet, il n'est pas d'Italie une et indivisible : il est des Italies, des royaumes italiens; il n'est pas d'unité italienne. Sans le pont de Rome, les gens du Nord et les gens du Sud ne sauraient communiquer et rester en contact. Ce n'est pas seulement le vague souvenir des siècles écoulés et des gloires disparues qui fait de Rome la tête de la nation. C'est la claire conscience des besoins présents, la pression même des nécessités éternelles, les intérêts les plus urgents de la vie quotidienne. Prenez la carte [1], et vous suivrez les routes qui du nord et du sud convergent et, de tout temps, ont convergé vers ce pont

1. La carte dont je donne une reproduction est empruntée à l'atlas Vidal-Lablache.

romain. De Milan, de Gênes ou de Florence vers Naples et la Sicile, il ne fut jamais une route terrestre qui ne vînt emprunter ce passage. Entre les deux Italies, il est des défilés que la nature imposa toujours aux chemins de l'homme, aux voies romaines de jadis comme aux voies ferrées d'aujourd'hui. A toutes ces routes transitaliennes, la traversée de Rome fut toujours indispensable.

C'est que, de Gênes à Naples, l'Apennin, décrivant une courbe, partage la péninsule en deux versants fort inégaux. Le versant de l'est n'est qu'un talus abrupt, tombant dans l'Adriatique par une série de hauts promontoires, entre lesquels les torrents poussent leurs courtes vallées boueuses et leurs deltas de cailloux roulés. Sur cette façade adriatique de la péninsule, les monts surplombent la vague et ne laissent aucune prise aux routes humaines. Le long défilé maritime, qui d'Ancône à Foggia s'étire entre les flots et les rochers, fut jusqu'à nous obstrué par les torrents, les éboulements ou les brigands des monts et par les tempêtes, les terribles tempêtes de l'Adriatique. En notre âge seulement, les miracles herculéens de l'industrie moderne percèrent de vive force la route d'Ancône à Brindisi. Malgré leur génie et malgré leur puissance, durant les dix ou douze siècles de leur grandeur, ni la Rome de la république ni la Rome des empereurs n'avaient ici pu construire une de leurs voies. Jusqu'à nous, cette côte délaissée était un obstacle, non pas un trait d'union entre les deux Italies du Nord et du Midi.

Ouverte à l'Occident, la concavité des Apennins offre au contraire un très large versant. Le pied de leur muraille calcaire est séparé du rivage tyrrhénien par une bande de territoire large de cent et cent cinquante kilomètres par endroits. Mais ce n'est point une plaine ouverte, ni même un talus uniforme et régulier. Entre la muraille calcaire des monts et le rivage marécageux, s'étale un chaos de pics, de chaînes et de plateaux volcaniques, dont l'œil peut reconnaître la nature, sur le terrain ou sur la carte, au cône fumant du Vésuve, aux champs enflammés de Pouzzoles, aux cônes éteints des Monts Albains et de la Rocca Monfina, aux lacs circulaires, aux « yeux ronds » de Némi, d'Albano, de Bracciano, de Bolsena, etc. Appuyés, ceinturés ou prolongés de plissements calcaires, ces

soulèvements volcaniques interposent entre la courbe de l'Apennin et la ligne du rivage un obstacle peu élevé, mais compact, touffu, mal pénétrable.

Cet obstacle, quand on veut d'ouest en est couper la péninsule dans sa largeur, ne laisse qu'un passage : la trouée du Tibre. Passage tourmenté, souvent étroit et peu commode, mais continu et presque direct, qui d'une mer à l'autre servit toujours aux routes et convois. Ancône sur l'Adriatique et Civita-Vecchia sur la mer tyrrhénienne en sont les deux aboutissants, les deux embarcadères. Rome en est la clef, la guichetière. Dans l'histoire italienne, cette route transversale eut toujours quelque importance. Par elle, toujours les gens de Rome, montant d'escaliers en escaliers jusqu'aux cols des monts, tombèrent sur la rive adriatique dont ils se firent une dépendance : Ancône récemment encore était le chef-lieu des Marches papales ; Ariminum jadis (Rimini) fut l'avant-garde du Sénat et de la république au bord du constitutionnel Rubicon.

En sens contraire, à qui veut descendre ou remonter la péninsule dans sa longueur, du nord au sud ou inversement, cette même bande de volcans et de plateaux oppose un obstacle moins difficile. Sans peine, les routes humaines le peuvent contourner.

Pour aller de Toscane en Campanie, qu'il prenne à droite au long de la mer, ou à gauche au long de l'Apennin, le voyageur suit une grande route de l'histoire que les voies humaines ont toujours empruntée, voies romaines Aurelia et Cassia, Latina et Appia, et voies ferrées Florence-Naples. Route facile de part et d'autre. Car à droite, au long de la mer, les plateaux et pics volcaniques ne surplombent pas directement le flot : ils laissent entre eux et les sables marins une frange de marécages, de prairies ou de pinèdes, que des projections rocheuses n'interrompent que de loin en loin. A gauche, les volcans et plateaux ne se soudent pas non plus directement à l'Apennin : entre eux et la chaîne calcaire, ils laissent un long fossé, un couloir presque ininterrompu de vallées, jadis lacustres ou marécageuses (le fameux lac Trasimène emplit encore l'un des fonds du couloir ; Annibal et tous les conquérants de la péninsule ont passé par là),

mais asséchées aujourd'hui par les cours affrontés des fleuves, Arno, Tibre et Garigliano, ou de leurs affluents, Chiana, Anio, Sacco, etc.

Route maritime des sables et route continentale des rivières; par l'un et par l'autre de ces passages, l'Italie du Nord et l'Italie du Sud peuvent facilement communiquer et s'unir. A travers l'histoire, chaque fois que les deux Italies voulurent se connaître, ces deux routes furent toujours les traits d'union indispensables. Rome encore les commande l'une et l'autre. Toutes deux, au milieu de leur course, doivent franchir le fossé du Tibre. Pour l'une et pour l'autre, il n'est de pont qu'à Rome. Car la route maritime, aux parages du Tibre, doit s'écarter un peu du rivage afin d'éviter les boues fluides du delta, les terres mouvantes et les inextricables fourrés des Marais Pontins : elle monte jusqu'à Rome. Et la route continentale doit s'écarter aussi de l'Apennin, descendre un peu le fleuve pour éviter les coupe-gorge de la vallée supérieure et les contreforts sourcilleux de l'Abruzze : elle descend jusqu'à Rome.

Ainsi, de Florence à Naples, les deux routes italiennes, décrivant une double boucle, dessinent une sorte de 8 régulier, dont le pont romain fait le nœud. Rome est aussi la clef, la guichetière de ce double passage entre le Nord et le Midi. Il n'est donc pas de chemin italien qui ne conduise à Rome. Sans le pont de Rome, il n'est pas de relations, d'union, d'unité italiennes.



L'histoire de Rome ne fut que l'histoire du pont. Avant même que la ville se fondât, une île, émergée des boues et divisant les eaux, marquait déjà le gué du fleuve. Puis la ville naquit du désert, le jour où l'Étrurie au nord et la Grande Grèce au sud, les deux Italies de la première histoire, se mirent à commercer d'échanges. Elles entrèrent en relations. Leurs caravanes fréquentèrent le gué. Pour rançonner leurs convois, Romulus installa sur la rive gauche, au sommet d'une butte escarpée, sa horde de coupe-routes et son blockhaus de Rome Carrée, *Roma Quadrata*. Puis le pont se construisit, un pont de bois, un pont volant, *pons sublicius*, avec ses

ingénieurs et gardiens, ses « faiseurs de pont », ses pontifes. Une première période de l'histoire romaine s'ouvrit : la Rome des rois.

En cette période primitive, deux ou trois siècles durant, Rome, gouvernée par des Tarquins étrusques ou grecs, vécut dans la clientèle du voisin. Les deux Italies, chacune à leur tour, régnèrent chez elle. Il fallut deux ou trois siècles de cette sujétion pour que, lentement développées, la valeur et la richesse romaines pussent secouer enfin le joug. Mais quand ses maîtres de l'Étrurie et de la Grande Grèce eurent fini d'éduquer cette Rome sauvage, du mélange de leurs deux civilisations le génie romain tira sa force et sa personnalité. Il voulut et put agir de lui-même. Il se libéra des rois et de la clientèle étrangère. Une seconde période s'ouvrit avec la Rome de la république.

Alors, durant cinq ou six siècles, les possesseurs et les faiseurs du pont exploitent, étendent jusqu'aux extrémités de l'Italie, puis jusqu'aux confins du monde, les dépendances et la clientèle de leur ville. Par cinq siècles de guerres et de triomphes, ce pauvre pont du Latium devient le centre de l'Italie et de l'univers. Méthodiquement, étape par étape, la force romaine accomplit cette tâche. Elle s'installe d'abord solidement sur les deux rives du fleuve. A la Rome Quarrée de Romulus, succède la Ville des Sept-Monts qui couvre les deux bords. Les deux têtes du pont sont assurées. Puis, sur tous les chemins qui viennent y converger, sur les doubles chemins du nord et du sud, sur les chemins de l'est et de l'ouest, Rome s'avance au-devant des convois.

Etape par étape, de vive force ou par la ruse, elle s'ouvre et s'acquiert les routes italiennes. Puis, sans trêve, elle les prolonge, droites et indestructibles, au delà des monts et des mers. Elle les pousse vers l'Occident, par-dessus les Alpes et les Pyrénées, jusqu'aux rivages de l'Océan de mystères, où chaque soir le soleil vient sombrer dans la nuit. Elle les jette vers l'Orient, par-dessus l'Adriatique, la Grèce, l'Archipel, l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Égypte, jusqu'au bord de ces déserts affreux où chaque matin le soleil surgit du néant. Elle ne les arrête qu'à ces deux bouts du monde. Elle les construit et les surveille par son peuple de soldats. Elle les

occupe par sa plèbe de colons. Elle les exploite par sa bourgeoisie des chevaliers à l'anneau d'or, gens de commerce et de finance. Mais la noblesse du Sénat commande tout le travail, et le pontife souverain, devenu chef suprême de la religion, est le grand instrument des aristocrates. Par les augures, par les sacrifices, par les formules sacrées, par les codes transmis, par tous les moyens religieux dont il dispose, le pontife régit indirectement, mais souverainement, tous les actes de la vie publique et privée. Pour satisfaire le peuple et les bourgeois, — les gens de la route, — l'aristocratie leur abandonne les apparences du pouvoir, les fonctions nominales. Mais le pontife et ses ordres indiscutés conservent toujours au Sénat, maître du pont, l'influence souveraine.

Vint un jour où soldats, colons et chevaliers, peuple et bourgeois coalisés, les gens de la route se révoltèrent. Sous les aigles de César, ils marchèrent à la ruine du Sénat. La république disparut. Une nouvelle période s'ouvrit : la Rome de l'Empire. Chef des soldats et des colons, patron des chevaliers, l'Empereur remplaça le despotisme de l'aristocratie par la tyrannie de son prétoire. Mais rien ne fut changé à l'exploitation de l'Italie et du monde. Général des soldats, *imperator,* tribun de la plèbe, l'empereur se fait aussi pontife souverain. Durant quatre siècles, *pontifex maximus* est avec *imperator* le titre viager des maîtres de Rome et de l'univers. Même quand les vieux cultes font place à la religion nouvelle, quand l'Empereur converti abandonne au vicaire du Christ le pouvoir religieux et quand le Pape, chef reconnu de la religion d'État, revêt les honneurs et le titre des prêtres du paganisme pour devenir le Souverain Pontife, l'Empereur néanmoins conserve, lui aussi, ce titre de *pontifex maximus.* Rome, quelque temps, a deux pontifes souverains qui vivent côte à côte, en bonne harmonie, tous deux « faiseurs de pont » à leur manière, l'un par la religion, l'autre par le pouvoir, tous deux réalisant et symbolisant l'unité temporelle et spirituelle de l'Italie et du monde sous la loi de Rome et sous la loi de Dieu..

Puis l'un des pontifes émigre. Laissant au Pape le vieux pont de Rome, l'Empereur transporte son pouvoir aux rives du Bosphore, entre l'Europe et l'Asie, entre l'Occident pacifié,

chrétien, et l'Orient barbare, inconnu. Le vicaire du Christ est désormais le seul pontife souverain. Une nouvelle période commence. Durant quatorze siècles, Rome vivra sous la garde du Pape. Elle gardera son rôle mondial. Elle perdra son rôle italien. Sa grandeur temporelle fait place à cette suprématie morale qui pendant douze siècles lui conservera l'obédience de l'Occident. Quand l'Empire temporel succombe sous les coups des Barbares, le pontife reste encore l'empereur spirituel. Pour le bien des peuples, cet empire spirituel maintient l'autorité et la civilisation romaines, au delà des monts, sur les nations particularistes qui se forment en Allemagne, en France, en Angleterre, dans toute l'Europe occidentale. En Italie, une nation pourrait aussi se former et, réunissant les forces de la péninsule, la tirer du chaos barbare : les Lombards tiennent le Nord ; ils ont un pied dans le Sud. Mais l'unité lombarde reste impossible, coupée en deux tronçons par cet État romain dont la papauté dit et croit avoir reçu la charge de Constantin. Contre le *Longobardorum fœdissimum et teterrimum genus*, le Pape fait descendre ses fidèles d'outre-monts. Par la donation de Charlemagne, ils lui confirment, lui assurent son État temporel. L'Italie désormais n'aura plus sa capitale : Pavie voit couronner des rois nationaux que Naples ne saurait même connaître de nom.

Voici d'ailleurs que, de toutes parts, les ennemis se ruent sur elle. Les peuples d'outre-monts, Francs, Allemands, Français, Autrichiens, tour à tour, dévastent et oppriment l'Italie du Nord. Les pirates et peuples de la mer, Byzantins, Arabes, Normands, Angevins, Espagnols, pillent ou soumettent l'Italie du Sud. Entre ces deux Italies ravagées, le pontife ne songe qu'à sauver sa ville et son indépendance. Le pont ne lui sert plus qu'à réunir les deux moitiés de son pauvre domaine, sa Ville à son Transtévère, son palais à son tombeau, son Quirinal à son Vatican. Négligeant les routes de ce monde, le pontife ouvre ou ferme seulement, de sa bénédiction et de sa malédiction toutes-puissantes, les chemins qui conduisent au royaume de Dieu.

Alors se pose le problème qui, durant onze siècles, attendra sa dernière solution. Partout dans l'Europe occidentale,

en Angleterre, en France, en Espagne, en Allemagne même, des nations se forment et grandissent, marchent irrésistiblement vers la paix civile dans l'unité. L'Italie seule devra-t-elle demeurer en dehors de ce mouvement des peuples modernes ? Ne sera-t-elle plus jamais qu'une expression géographique, un conglomérat, un chaos sanglant de provinces isolées, ennemies, une proie toujours saignante, écartelée par les États voisins, un champ de razzias pour leurs soudards, de tournois pour leurs chevaliers, d'intrigues pour leurs politiques ? ou bien, suivant l'exemple de ces voisins eux-mêmes, trouvera-t-elle enfin la sécurité et la vie dans la même unité nationale ? Mais comment concilier la nation, être particulier, particulariste, avec ce pouvoir sans frontières, universel, qui siège à Rome et qui fait de Rome son appui temporel ? Disjoindre les deux pouvoirs romains, enlever l'une des couronnes de la triple tiare pour la poser sur la tête d'un roi national ? Personne de longtemps n'ose encore y penser.

De siècle en siècle, les patriotes, par la bouche d'un Dante ou d'un Gioberti, essaient de rappeler au maître de Rome ses devoirs nationaux. A travers toute la péninsule, de siècle en siècle, survit l'attente d'un pontife qui saurait mériter ce beau nom. Le rêve guelfe d'une Italie ressuscitée par le Pape se transmet d'âge en âge. Jusqu'à nous, au milieu des pires souffrances, ce rêve enchante encore le douloureux sommeil de la nation. Quand, après quatorze siècles d'humiliations et de tortures, un souffle de liberté la ranime tout entière, quand des Alpes à la mer d'Afrique tous les Italiens se soulèvent contre la tyrannie de l'étranger, c'est vers Rome d'abord que leurs yeux et leurs appels se tournent. C'est dans le Pape que l'Italie régénérée met encore son premier espoir. Elle demande à Pie IX d'être son guide vers l'unité et vers l'indépendance. Elle espère en une fédération des peuples et des rois dont le pontife sera le maître-anneau. Sur les barricades libératrices, c'est le cri « Vive Pie IX » ! qui salue le drapeau tricolore de la patrie relevée...

Pendant une année (1847-1848), Pie IX, redevenu le pontife véritable, sembla résolu à reprendre le rôle de faiseur d'unité. Ses soldats marchèrent à l'étranger, coude à coude avec les Toscans, les Piémontais, les Napolitains, les gens de

Milan et de Venise (mars 1848). Mais quand l'étranger allait être vaincu, quand allait se livrer la bataille décisive, le Pape se souvint tout à coup qu'il était d'abord « le vicaire de Celui qui est auteur de toute paix et de tout principe d'amour ». « Nous n'avons confié à nos soldats, s'écria-t-il, d'autre mission que de défendre l'intégrité des États pontificaux... Nous déclarons clairement et ouvertement que la guerre contre l'Autriche est tout à fait éloignée de notre pensée » (allocution papale du 29 avril 1848). Accablées par cette défection, les Italies succombèrent : sur le champ de Novare, le rêve guelfe disparut pour toujours.

Aussi quand, dix ans plus tard, Napoléon III le libérateur vint proposer une fédération italienne sous la présidence de la Rome papale, il ne trouva partout qu'oreilles indifférentes ou refus violents. Aux yeux des patriotes, la polyarchie italienne était condamnée. Ils avaient connu trop de princes vassaux ou complices de l'étranger. Ils voyaient encore trop de terres italiennes sous la domination du conquérant. Il leur fallait une patrie unifiée, pacifiée, libre. Il leur fallait le pont de Rome. Par la politique et par les armes, par l'action révolutionnaire et par l'action monarchique, envers et contre tout, ces deux Italies du Sud et du Nord se mirent en route l'une vers l'autre, à travers l'État romain et le pouvoir temporel, et, reprenant en mains ce pont de Rome qui leur était nécessaire, elles le confièrent à un gardien national.

***

Rome a désormais deux « faiseurs de pont », l'un nominal, l'autre réel : le Pape et le Roi. Le premier conserve ce vieux titre de Souverain Pontife que, sur sa tête, le respect de quinze siècles a consacré. L'autre en fait le service avec une vigilance qui depuis trente ans ne s'est jamais démentie. Celui-ci dispose de la force temporelle, de l'obéissance nationale. A celui-là, reste toujours cet empire spirituel, plus grand et plus assuré par trente années d'épreuves. Contre ce pouvoir national, cette puissance impériale proteste, et longtemps encore elle protestera. Le roi « piémontais » ne peut être qu'un usurpateur pour l'héritier de ces pontifes qui, dès le

VIIIe siècle, ne savaient pas tolérer un roi d'Italie, Luitprand ou Didier, installé sur l'autre bord du fleuve. Et cette protestation se traduit d'une manière visible, émouvante pour le cœur des fidèles, par la rigueur d'un volontaire emprisonnement. Mais cette protestation ne s'est-elle pas adoucie de Pie IX à Léon XIII? Ne s'adoucira-t-elle pas encore de Léon XIII à Pie X?

Aux volontés les plus tenaces, aux regrets les plus obstinés, finit toujours par s'imposer la force des choses. Le regard qui, du Vatican, embrasse aujourd'hui le monde, y chercherait vainement quelque Pépin ou quelque Charlemagne qui, d'outre-monts ou d'outre-mer, puisse venir chasser les modernes Lombards. Les peuples et les rois trouvent légitime qu'après quatorze siècles la nation italienne se repose, comme les autres peuples, au terme de cette évolution qui, partant de l'universalité romaine, conduisit toutes les nations occidentales vers la libre disposition de leur existence particulariste. Ce n'est point là seulement un fait accompli. Cette unité italienne apparaît déjà comme un fait nécessaire. Aux yeux mêmes de quelques fidèles de la papauté, la ruine du pouvoir temporel semble un bénéfice, dont l'empire spirituel peut recueillir plus de grandeur, plus de vertu et plus de liberté.

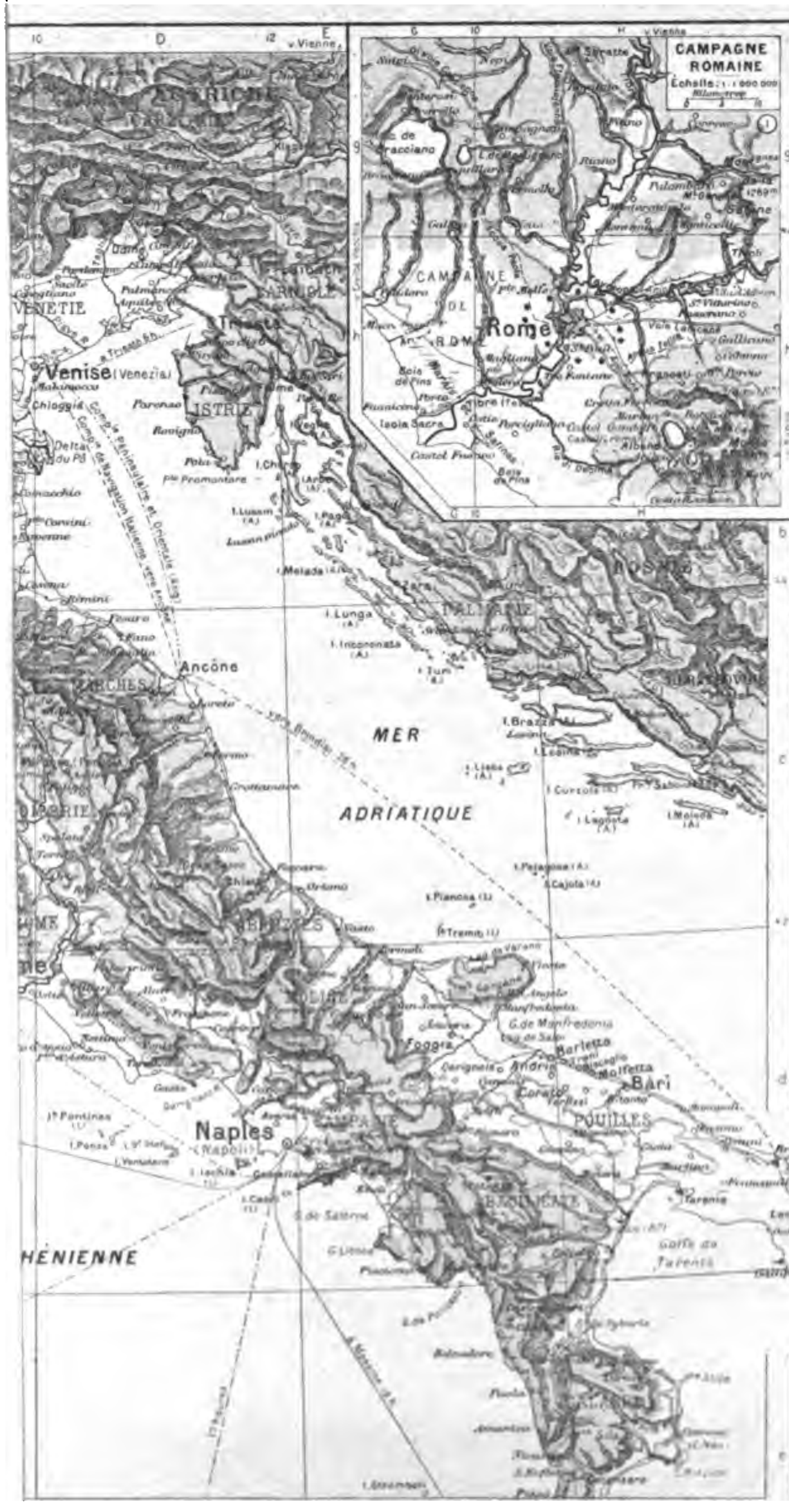
A coup sûr, il faudra du temps encore pour que cette vue de quelques-uns se fasse l'opinion de tous. Les germes de révolte contre le fait accompli, nécessaire, demeurent encore au fond des plus belles âmes et, malgré le scepticisme de la foule, dans tout l'empire de la papauté, cette révolte éclaterait au grand jour, si quelque maladresse du pouvoir national à Rome y donnait un motif grave, légitime. Si le pouvoir national entreprenait sur la puissance universelle, l'Italie aurait à compter avec l'opinion, avec la force de l'univers catholique. Mais l'Italie le sait bien. Elle sent, elle comprend, elle devine tous les dangers de son triomphe. Elle en a toujours su éviter le trop bruyant éclat et les violences. De cette Rome qu'elle a prise, a-t-elle chassé la papauté? A-t-elle essayé même d'en rendre au Pape le séjour intenable? N'a-t-elle pas témoigné, par trente ans de démonstrations et d'avances ininterrompues, qu'elle désire de tout son cœur la réalisation d'une paix honorable, dont la Loi des Garanties serait l'efficace instru-

ment? A-t-elle jamais porté la moindre atteinte à l'exercice, à l'indépendance de l'empire spirituel? A-t-elle troublé le grand acte de l'élection pontificale, deux fois renouvelé depuis l'occupation piémontaise? Et si quelque veto, quelque volonté étrangère a pesé sur la liberté du dernier Conclave, est-ce du Quirinal que cette tyrannie est venue?

Un jour, — un jour prochain, souhaitons-le, — quelque conciliation résoudra ce grand antagonisme. Le pape Pie X s'annonce au monde comme un pasteur d'âmes, qui ne veut être que le pasteur des âmes et pour qui toute politique temporelle doit être lettre morte. Verrons-nous cet empereur de la foi sortir de sa prison volontaire, où les chaleurs de l'été sont si dures aux vieillards, pour aller en quelque château, que lui donne la Loi des Garanties, respirer la brise des montagnes ou de la mer? en cette Venise, dont Pie X fut le patriarche et qui lui reste si chère au cœur, la galère dorée ramera-t-elle en quelque fête de l'union sous la bannière papale aux fleurs de lys d'or? et sur le quai, peuplé de colombes, le roi Victor-Emmanuel viendra-t-il accueillir le vieillard? Non peut-être. Mais d'autres rois viendront et d'autres papes, d'autres décades, d'autres âges, d'autres siècles : Italie et Papauté, personnes de long passé et de long avenir! En terre italienne, la paix et le bonheur finissent toujours par se frayer la route en de patientes combinaisons.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.



CAMPAGNE
ROMAINE
Rome
Venise (Venezia)
Chioggia
Trieste
ISTRIE
Ancône
MER
ADRIATIQUE
Naples
(Napoli)
Foggia
Bari
Barletta
Molfetta
POUILLES
Golfe de
Tarente
HÉNIENNE
I. Lunga
I. Incoronata
I. Brazza
I. Curzola
I. Lagosta
I. Pelagosa
I. Pianosa
G. de Manfredonia

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

10e Année. N° 20. 15 Octobre 1903.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1903

LIVRES NOUVEAUX

LE MARÉCHAL BESSIÈRES, DUC D'ISTRIE,
par **André Rabel.**

Frappé d'un boulet à Lutzen, le maréchal Bessières n'a pas laissé derrière lui, comme beaucoup de grands généraux de l'Empire, ses souvenirs écrits. Mais un de ses aides de camp, le colonel Baudus, qui fit partie de son état-major dans la plupart de ses campagnes, a pris des notes minutieuses sur la vie privée et publique du maréchal. M. André Rabel a tiré des papiers du colonel et aussi des autres Mémoires sur l'Empire cette intéressante monographie, où revit tout entier, dans tout le détail de sa physionomie et dans les moindres faits de sa carrière, celui qui, avec Duroc, passa presque toute son existence aux côtés mêmes du grand Empereur, et mourut pour son souverain et pour la France, en pleine bataille, de la même mort que Turenne.

COUPLÉES, par **Marcel Boulenger.**

C'est là encore une de ces œuvres subtiles et rares, comme M. Marcel Boulenger en a publié déjà. L'auteur a tenu largement toutes les promesses de son premier livre, la *Femme baroque*, dont nous avions signalé tout le mérite aux lecteurs de cette revue. *Le Page*, puis la *Croix de Malte* l'ont définitivement classé au premier rang de nos jeunes écrivains par des qualités d'observation aiguë, d'esprit incisif, et surtout par la grâce d'un style élégant et musclé qui fait saillir les mots avec une force et une précision remarquables. Le sujet de *Couplées* est très particulier; les personnages sont presque tous d'exception : leurs sentiments sont compliqués, parfois déconcertants. Mais, pour nous décrire leurs gestes et analyser leurs âmes, M. Marcel Boulenger trouve de ces images et de ces phrases comme en trouvent seuls les poètes en prose et les stylistes de race. C'est un vrai régal pour les délicats et les lettrés que ce roman, toujours spirituel, où les choses les plus ordinaires de la vie sont dites d'une façon charmante et neuve.

PROPOS GASCONS, par **Xavier de Cardaillac.**

Dans cette seconde série de *Propos gascons*, M. Xavier de Cardaillac nous conte surtout des histoires du bon vieux temps. Avec ses princes [illegible], ses paysans et ses [illegible] pittoresques, ses [illegible] yeux ou inspirés, [illegible] ses vertes [illegible] et ses montagnes [illegible] Gascogne [illegible] passe dans ce livre, tour à tour joyeux et grave et toujours [illegible] se succèdent, alertes et [illegible] langue française précise et pure, [illegible] en Espagne [illegible] dans sa claire [illegible] abondant [illegible] [illegible] et [illegible].

LE ROMAN D'UN PETIT BOURGEOIS
par **A. Billot.**

Fils de pauvres gens, élevé au séminaire pour être un jour prêtre dans le petit village où il est né, le héros de ce livre ne se sent pas de vocation religieuse et décide de se faire professeur. Et voilà que, patiemment et courageusement, il se lance à la conquête de ses grades universitaires. Il est sans fortune : il n'a que ses loisirs pour préparer ses examens; mais il est intelligent et travailleur; il arrive assez vite à obtenir son diplôme de licencié. Et puis, le voilà professeur dans un petit collège de province. Il est tendre, il aime, il se marie, après avoir triomphé de bien des obstacles, — et toute cette partie du livre est une idylle délicieuse. — Il continue à travailler; mais il échoue plusieurs fois à l'agrégation; des malheurs et des deuils l'accablent : il poursuit son chemin sans se décourager, appuyé sur une femme aimante et droite, et finit par reporter sur l'avenir de ses enfants toutes ses anciennes ambitions. L'œuvre est honnête et sincère, très simplement écrite, avec une émotion qui gagne le lecteur.

LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES. RECHERCHES, OBSERVATIONS, MÉTHODES, par **J. Maxwell,**
avec une préface de **Charles Richet.**

Ce livre est peut-être la première œuvre synthétique et philosophique où l'on puisse trouver une étude générale et vraiment scientifique des phénomènes improprement qualifiés d' « occultes ». L'auteur a fait de nombreuses expériences : il a constaté qu'un grand nombre de ces phénomènes paraissent se produire sans cause connue, et c'est avec une certaine réserve qu'il nous en donne une explication probable, qui d'ailleurs n'est pas l'hypothèse spirite. C'est dans le système nerveux qu'il faut, suivant lui, rechercher la cause de tous ces phénomènes, en ne considérant pas les « sujets » comme des dégénérés, mais au contraire comme des êtres doués d'une délicatesse toute spéciale du système nerveux.

LA CAPE DE LIN, par **Louis Haugmard.**

Ils sont doux et tristes, ces jolis vers : ils sanglotent, soupirent, et toujours se lamentent. Ils disent la langueur de l'amour et sa mélancolie et ses désenchantements de chaque jour. L'auteur nous prévient au seuil du livre : « J'ai voulu chanter ma chanson, — peut-être grise, mais sincère. » Et l'on sent bien, en effet, que ces poésies ne mentent pas, qu'elles expriment simplement, avec des mots précis et harmonieux, de vagues espoirs ou des tristesses découragées que le poète a éprouvées vraiment. Il faut souhaiter que M. Louis Haugmard pénètre de plus en plus avant dans le mystère de son âme. Son inspiration ne saurait manquer de s'élargir encore, après une plus grande expérience de la vie.

